
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIII[e] ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIII[e] ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME DIX-SEPTIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1913

LA FAMILLE CORYSTON[1]

DEUXIÈME PARTIE (2)

IV

Après une de ces déconcertantes quinzaines de froid et de tempête qui, si souvent en Angleterre, sévissent au commencement de mai et semblent anéantir tous les progrès du printemps dans un retour de l'hiver, le temps s'était rasséréné, les nuages s'étaient dissipés; sous des flots du soleil, les clochettes bleues des clairières, les primevères des prés s'épanouissaient. Sur les chênes s'entr'ouvraient les premières feuilles rousses. Une sorte d'allégresse du renouveau égayait le regard et rendait plus léger le pas du campagnard.

Une femme, d'aspect simple et gracieux, était assise devant la petite véranda d'un cottage, situé dans un Comté du centre, à mi-côte d'une colline, d'où la vue s'étendait au loin. Elle cousait. A ses pieds dévalaient des terrains crayeux, entourés de bois de hêtres. A l'Ouest, la ligne des coteaux allait en décroissant se perdre dans le soleil couchant, tandis qu'elle formait, à l'Est, une haute crête boisée, qui bornait la vue.

Au Nord, à deux cents mètres, environ, plus bas que le cottage, commençait un pays varié, émaillé de villages et de fermes, de châteaux et de bois, qui se déroulait jusqu'aux brumes de l'horizon.

(1) *Copyright by* Mrs Humphyr, Ward, 1913.
(2) Voyez la *Revue* du 15 août.

Un homme d'un certain âge, grisonnant, parut à la porte vitrée du cottage.

— Marion ! A quel moment avez-vous dit que vous attendiez Enid?

— Entre trois et quatre heures, papa.

— Je ne sais si nous verrons Glenwilliam. Il y aura un important Conseil des ministres cet après-midi ; un autre demain probablement, quoique ce soit dimanche.

— Alors nous ne le verrons pas, répondit sans s'émouvoir la jeune fille, en plongeant la main dans une chaussette criblée de trous, qu'elle examinait avec soin.

— C'est contrariant ! Coryston m'a dit qu'il viendrait prendre le thé. J'aurais voulu qu'il le rencontrât.

Étonnée, miss Atherstone demanda :

— Comment, père? Vous savez bien qu'Enid m'a priée d'inviter Arthur Coryston et que j'ai écrit hier.

— Qu'est-ce que cela fait?... A cause de la politique?... Ils sont habitués à ça dans la famille ! Ou... parce qu'on raconte qu'Arthur aura les domaines? Nous n'y pouvons rien. On m'a dit que les deux frères s'entendaient à merveille et qu'Arthur a averti sa mère que, d'une manière ou d'une autre, il les restituerait à Coryston.

— Mais Enid n'aime pas lord Coryston, reprit-elle doucement.

— Parce qu'il voit ses défauts, et elle en a beaucoup. Et ce n'est pas un homme qui fait la cour aux femmes. Mais, entre nous, ma chère, elle pose un peu trop. Je ne sais jamais comment la prendre, quoique je l'aie vue tout enfant.

— Oh ! Enid est franche, reprit Marion Atherstone, en enfilant une nouvelle aiguille de laine marron.

Miss Atherstone, d'une intelligence médiocre quoiqu'elle vécût parmi des gens cultivés, était peu expansive. Son père, ancien médecin, était un des chefs les plus cotés du parti libéral. De son perchoir des collines de Mintern, il exerçait son ascendant sur la moitié du Midland (1). Il connaissait à fond trente ou quarante collèges électoraux, où il était consulté dans toutes les difficultés ; mieux que les agens principaux, il savait tâter le pouls du parti. Aucun *bill* important n'était présenté sans qu'on lui eût demandé conseil.

(1) Centre de l'Angleterre : Staffordshire, Derbyshire, Yorkshire, Warwickshire, etc.

Il s'était lié avec l'homme puissant qui dirigeait les finances anglaises, alors que Glenwilliam n'était que simple contrôleur d'une importante mine de charbon du Staffordshire, et cette amitié peu connue, sauf dans un cercle étroit, était devenue un facteur important de la politique anglaise. Glenwilliam ne décidait rien sans Atherstone, et le cottage sur la colline avait été le théâtre d'importantes réunions où des décisions, devenues historiques, avaient été arrêtées.

Marion, sans avoir la valeur de son père, était très appréciée par leurs amis ; mais elle ne se mêlait pas à sa vie intellectuelle. Des gens très en vue, — hommes et femmes, — fréquentaient le cottage. Marion s'occupait de les bien recevoir, mais les jugeait selon leur mérite et ne faisait grand cas d'aucun d'eux. Atherstone était un philosophe, libre penseur, et végétarien. Sa fille lisait la *Church Family Times* (1), allait régulièrement à l'église, et, si elle avait eu le droit de vote et s'en fût souciée, elle eût probablement été tory : elle et son père néanmoins s'appréciaient et se comprenaient à merveille.

Une seule personne de cette brillante société qui fréquentait le *cottage* avait su la conquérir : Enid Glenwilliam. Marion lui avait voué une profonde affection, comme en éprouvent quelquefois les femmes simples et dénuées d'artifices pour quelque charmeuse de leur sexe. Lorque Enid venait au cottage, Marion se faisait son esclave et se mettait à sa merci ; mais il est probable que beaucoup mieux que son père elle avait su découvrir ce que cachaient ces séduisantes apparences.

Atherstone s'était installé sur une chaise de jardin et avait allumé sa pipe. Il s'occupait de rédiger un manifeste libéral, auquel personne probablement n'associerait son nom, mais peu lui importait. Son seul regret était de n'avoir pas occasion d'en entretenir Glenwilliam avant de le lancer. Il avait plaisir à en ruminer les termes blessans. Jamais il n'avait éprouvé un dédain plus absolu pour ses adversaires. Le parti tory doit céder la place ! Encore un combat, et la bête « immonde » serait écrasée. Ces tyrans de la terre, de l'Église et de la finance, la démocratie anglaise en aurait vite raison !

En promenant un regard sur la plaine, il y discerna maintes choses bien faites pour exciter les revendications populaires.

(1) Organe de la petite bourgeoisie anglicane.

Dans les bois, à moins d'un mille de la colline finissante, apparaissait la lourde et classique masse de Coryston, où « cette femme » faisait peser son pouvoir. Plus loin, au sommet de cette même colline, s'élevait Hoddon Grey, s'identifiant, dans cet esprit hostile, avec la puissance de l'Eglise, de même que Coryston représentait le despotisme des grands propriétaires. Atherstone eût en vain cherché ailleurs une paire de bigots plus complets que lord et lady William Newbury, un plus détestable réactionnaire que leur bellâtre et beau parleur de fils.

La vue d'une petite maison blanche dans la plaine, pourtant, lui fit éprouver une satisfaction sans mélange, et, se tournant vers sa fille, il lui dit en riant :

— Coryston s'est installé là, avec un journalier et sa femme comme domestiques, et il a déjà un tas d'ennuis sur les bras.

— Pauvre lady Coryston ! répondit Marion, en contemplant distraitement les coupoles massives de l'antique demeure émergeant des bois.

— C'est elle qui a commencé, ma chère. Son fils est dans son droit, il a un devoir public à remplir ici.

— N'aurait-il pu porter le trouble un peu plus loin ? Ici, c'est par trop choquant !

— Oh ! celles qui agissent comme lady Coryston n'ont que ce qu'elles méritent. Le temps n'est plus où l'on prenait des gants pour parler aux femmes.

— Même entre mère et fils ? repartit Marion d'un air de doute.

— Je te le répète... C'est elle qui a commencé ! Il est monstrueux qu'un homme ait pu faire un pareil testament et qu'une mère en ait fait usage !

— Ah ! si elle avait été libérale ! interrogea malicieusement Marion.

Trop sincère pour répliquer, Atherstone leva les épaules.

Il se remit à fumer, et reprit le cours de ses réflexions. Puis, tout à coup, son regard s'illumina :

— On m'a dit que les nouveaux serviteurs de Coryston ont été expulsés de leur cottage pour des raisons politiques.

— Oui,... par ce meunier radical de Martover, repartit Marion.

— Comment ! s'écria Atherstone.

— C'est la femme qui me l'a raconté, ajouta-t-elle tranquillement en pliant ses chaussettes.

— Je saurai ce qui en est, reprit Atherstone décontenancé. Je n'aime pas ces sortes d'histoires dans notre parti... Je ne m'explique pas pourquoi Coryston a pris ces gens.

— Probablement parce qu'il n'aime pas non plus ce genre d'histoires,... dans quelque parti qu'elles arrivent, dit miss Atherstone en rougissant légèrement; mais son père ne le remarqua pas : il écoutait un bruit lointain.

Un automobile approchait. Enid en descendit.

— Comme vous paraissez fatiguée ! lui dit Marion.

Après quelques mots d'accueil, le docteur Atherston se retira pour s'occuper de sa correspondance.

Enid Glenwilliam ôta son chapeau, prit le coussin que Marion lui offrait et s'étendit nonchalamment dans un fauteuil d'osier.

— Vous ne seriez pas étonnée de ma fatigue, si vous saviez ce qu'a été cette semaine : quatre dîners, trois bals, deux opéras; un *Week-end* (1) à Windsor, deux ventes de charité, trois *meetings*, deux concerts et des thés en masse !... Comment ne serais-je pas fourbue ?

Ne prétendez pas que vous n'aimez pas cela ?

— Oui, j'aime ça, c'est à dire que lorsqu'on ne m'invite pas, je me crois insultée, et, quand on m'invite...

— On vous assomme...

— Vous répondez pour moi. Ce qui m'assomme... vraiment... c'est que..., sauf au déjeuner,... je n'ai pas vu mon père de toute la semaine !

— Sérieusement, qu'avez-vous fait?

— Curieuse ! Je me suis amusée à flirter.

— Avec Arthur Coryston ?

Les petits yeux gris de Marion pétillaient dans sa bonne et fraîche figure.

— Et d'autres !... Croyez-vous que je me contente de lui seul ?

— Lady Coryston est-elle au courant?

— De quoi ? De ce que nous nous entendons si bien ? Elle n'a jamais supposé que M. Arthur pourrait descendre jusqu'à moi.

(1) Séjour du samedi au lundi.

— Mais elle le saura un jour.

— Oui, je me charge de l'en informer, dit tranquillement la jeune fille...

Elle étendit la main et caressa le chat de son amie, en la regardant de ses grands yeux noisette, si clairs sous leurs sombres sourcils. Puis elle ajouta :

— Vous savez que lady Coryston ne se contente pas de m'ignorer, mais qu'elle a insulté père?

— Mais... comment? s'écria Marion.

— A Chatton House, l'autre jour. Elle a refusé de prendre son bras pour aller à table. Positivement, elle l'a fait. Il a fallu changer toutes les places, et la petite lady Chatton a failli avoir une crise de nerfs.

Enid fixait Marion. Un gracieux sourire errait sur sa bouche, grande quoique bien dessinée; mais il y avait quelque chose de menaçant dans ses yeux.

— Et, un autre jour, à un lunch, elle n'a pas voulu que je lui sois présentée. Je l'ai parfaitement compris. Oh! elle n'avait pas l'intention d'être particulièrement insolente avec moi; mais elle trouve que, dans le monde, on reçoit trop facilement des gens comme père et moi.

— Quelle femme ridicule! dit Marion sans conviction.

— Pas du tout! Elle se rend parfaitement compte que ma vie est une lutte continuelle, au moins à Londres. Elle contribue à la rendre plus dure encore... tout simplement.

— Une lutte continuelle? reprit Marion, ironique... avec toutes ces invitations?

— A présent, tout va bien..., dit la jeune fille très calme : nous triomphons. Mais, elle, est-ce qu'elle n'a pas tout cela sans lutte? Quand père quittera le ministère, je ne serais plus rien, et *elle*, lady Coryston, sera toujours au pinacle.

— Avec tout cela, j'ignore toujours autant si Arthur Coryston vous plaît ou non. Savez-vous ce qu'on raconte à propos des domaines?

— Si je le sais? dit Enid en riant. Mais je ne connais que cela!... et j'en ai par-dessus la tête. En ce moment, Arthur est l'enfant chéri... Mais, quand elle saura qu'il me fait la cour!...

Miss Glenwilliam leva les bras au ciel.

— Vous croyez qu'elle changera d'avis?

La jeune fille arracha quelques brins de gazon et, tout en les grignotant, d'un air méditatif :

— Je ne devrais peut-être pas lui faire perdre un tel héritage? dit-elle en regardant son amie en dessous.

— Ne parlons pas d'héritage, s'écria Marion avec emportement. Il s'agit de savoir si vous vous aimez.

— Quel point de vue *bourgeois*! Eh bien! vraiment... je n'en sais rien. Arthur Coryston n'est pas très intelligent; ses opinions sont absurdes; je ne le connais que depuis quelques mois. Ah! s'il était *très, très* riche... Mais ne doit-il pas venir tantôt?... Voulez-vous me donner une cigarette?

Marion la lui tendit.

— Le voilà avec lord Coryston, dit-elle, en entendant la grille du jardin se fermer.

Enid Glenwilliam alluma sa cigarette, sans modifier sa pose abandonnée. Son corps élégant, son opulente chevelure blonde et le tranquille et fier visage qu'elle encadrait formaient un gracieux tableau. Lorsque Arthur s'approcha, elle lui tendit une main accueillante et le gratifia d'un regard expressif.

Coryston, après avoir salué miss Atherston, s'avança à son tour, et, s'arrêtant brusquement, dans sa pose favorite, les mains sur les hanches, lui dit :

— Comment, vous fumez?

A son ordinaire, il était étrange dans ses vêtemens mal ajustés et défraîchis, avec ses poches gonflées de papiers, ses bras et ses jambes de sauterelle trop grêles, et ses yeux perçans toujours en mouvement. Il était antipathique à Enid Glenwilliam, mais elle lui répondit en souriant :

— N'est-ce pas permis?

Et lui, maussade, continua :

— Quel besoin les femmes ont-elles d'inventer une nouvelle mode..., un nouvel esclavage?... C'est de l'argent mal dépensé.

— Et pourquoi? Allez donc morigéner votre propre sexe! dit-elle fort rouge.

— Ce serait peine perdue! et il haussa les épaules. Mais on prétend que les femmes sont plus raisonnables,... surtout... les femmes *libérales*. En disant cela, il examinait sa toilette.

— Eh pourquoi, je vous prie, les femmes libérales doivent-elles être plus raisonnables que les autres? demanda-t-elle avec calme.

— Pourquoi ?... Il éleva la voix : Parce que des milliers de malheureux dans ce pays manquent de vêtemens et de pain... et que c'est le devoir des libéraux de le faire comprendre aux autres.

— Ah! Corry..., laisse-nous la paix avec tes blagues! cria Arthur, furieux de voir son idole ainsi traitée.

Coryston, quittant son air grave, répondit avec une franche gaîté :

— Dis donc, Arthur, si tu as le magot, tu peux bien au moins me laisser la parole. Vous a-t-il dit ce qui était arrivé ?

Cette question s'adressait à miss Glenwilliam, qui ne savait que répondre. Arthur vint bravement à la rescousse.

— Nous n'avons pas le droit d'assommer les gens de nos affaires de famille. Je te l'ai déjà dit en venant ici.

— Elles sont pourtant bien intéressantes, dit Corry avec ironie, en prenant place près de Marion Atherstone. Je suis sûr que tout le monde, ici, est de mon avis. Et pourquoi aurais-je loué Knatchett, si ce n'est pour le plaisir de faire savoir à la ronde ce que notre chère mère vient d'inventer?

— J'aurais tout donné pour ne pas te voir à Knatchett, reprit Arthur, morose...

— Je vous gêne. Mais c'est exprès que je le fais. J'ai trouvé tant de choses à remettre en ordre, ici, ajouta-t-il lentement, le regard rêveur errant sur la plaine.

Le docteur sortant de son cabinet de travail entendit ces derniers mots, jeta à Coryston un regard d'intelligence, mais ne les releva pas, par politesse pour Arthur. Ce jeune représentant de la circonscription voisine, digne héritier d'une mère tory, n'était pas venu au cottage pour les *beaux yeux* du docteur ou pour ceux de sa fille, mais pour y retrouver miss Glenwilliam. Puisqu'il s'était aventuré en terre ennemie en l'honneur d'une belle dame, on devait l'y bien traiter. Arthur paraissait gêné. Il vint pourtant saluer Atherstone avec cette aisance qui distingue tout Anglais bien né. Il était prêt, quoiqu'il considérât le docteur comme le plus dangereux des agitateurs, à causer avec lui du temps, du paysage, ou à discuter des intérêts locaux; mais il était comme dépaysé, agité aussi par les sentimens intimes, et que tous connaissaient, qui l'avaient amené là. Enid l'observait avec une satisfaction secrète et vint à son aide en proposant à Marion, sous prétexte de la

chaleur, de montrer à M. Coryston, avant le thé, le beau point de vue dont on jouissait à la lisière du bois.

Marion acquiesça, et leurs deux hautes silhouettes disparurent bientôt dans le petit bois qui montait jusqu'au faîte du coteau.

— Voudra-t-elle l'épouser? dit Coryston à Marion, en suivant des yeux les deux promeneurs.

La question était d'une franchise déconcertante, et Marion, toute rouge, répondit en riant :

— Je n'en ai pas la plus petite idée.

— Il y aura du tapage, si elle réussit, continua Coryston, les yeux pétillans de gaîté, en se tenant les genoux. Ma pauvre mère devra faire un autre testament! Et les hommes de loi lui ont déjà coûté cher!...

— Est-ce qu'on ne pourrait lui faire accepter ce mariage? demanda Atherstone après un moment de silence.

— « Si mon fils prend pour femme une des filles de Heth (1), je ne tiens plus à la vie (2)! » déclama Coryston en riant.

— Qu'il est donc utile, Dieu bon, de feuilleter la Bible!... Elle répond à tout! Mais vous êtes un incroyant, je m'en doute, et vous ne vous en inspirez pas?

La physionomie d'Atherstone trahit un léger mécontentement.

— Je suis le fils d'un pasteur presbytérien, dit-il sèchement. Mais, pour en revenir à la question, le mariage n'est pas interdit, que je sache, entre radicaux et tories. Nous n'en sommes pas encore là!

— Non, mais nous y arrivons! riposta vivement Coryston en tapant sur la table à thé. Et des femmes comme ma mère feront tout pour cela. Elle veulent amener la discorde, voir le pays divisé en deux camps, et ne rêvent que plaies et bosses... avec tout le diable et son train... Mais, ajouta-t-il joyeusement,

(1) Heth, tribu idolâtre de Chanaan.

(2) *And Rebekat sail unto Isaac : I am weary of my life because of the daughters of Heth; if Jacob take a wife of the daughters of Heth such as these which are the daughters of the land what good shall my life be to me?*

Rébecca dit ensuite à Isaac : La vie m'est devenue ennuyeuse à cause des filles de Heth qu'Ésaü a épousées. Si Jacob épouse une fille de ce pays-ci, je ne veux plus vivre. »

(Genèse, ch. XXVII, verset 46).

en se rapprochant de son interlocuteur... au fond,... vous en souhaitez tout autant.

— Je regarde la politique comme une réalité. Est-ce cela que vous voulez dire? répondit froidement le docteur... Mais vous parliez de choses à remettre en ordre ici... De quoi s'agit-il?

— Ah! le gibier ne manque pas plus dans les fourrés des libéraux que dans les chasses gardées des autres. Il n'y a pas un cheveu de différence entre les deux!... Tenez!... et il comptait sur ses doigts. Ma mère a refusé le terrain nécessaire pour construire une chapelle baptiste. Or, la moitié du village est baptiste; il y a des tas de terrains disponibles, elle ne veut pas leur en donner un mètre. Alors, nous avons un *meeting* chaque semaine; nous lui envoyons des sommations, qu'elle jette aux vieux papiers. Et, le dimanche, ils dressent une tente sur le terrain communal, aux portes du parc, et ils lui chantent des hymnes quand elle se rend à l'église. Ceci c'est le numéro un. — Numéro deux : ma mère a autorisé Page, son intendant, à expulser un brave garçon, nommé Price, un forgeron, parce qu'il a distribué quelques brochures libérales dans les villages. On a fourni naturellement toutes sortes d'autres raisons, c'est celle-là qui est la vraie. J'ai essayé pendant deux ou trois jours de faire céder Page, mais sans succès. Alors je m'éreinte à faire installer une boutique, une forge et tout le *fourbi* dont il a besoin, dans l'arrière-cour, à Knatchett. Nous en faisons l'agent libéral du village. Et je vous réponds qu'il va de l'avant. Maintenant, numéro trois : — Il y a des difficultés pour la chasse... Mais je ne veux pas vous ennuyer,... nous leur avons signifié que nous tuerons les renards là où nous pourrons les attraper. Ces sales bêtes ont égorgé tous les poulets, l'année dernière, mais ça n'a pas grande importance. — Numéro quatre. Ah! ah! — et il se frottait les mains, — je suis sur les traces de ce vieil hypocrite de Burton, à Martover...

— Burton, le meilleur homme du pays! Vous devez vous tromper, lord Coryston, dit Atherstone indigné.

— Moi, me tromper! Pas le moins du monde, cria Coryston avec la même indignation... Il nasille comme un dissident des formules libérales dans tous les *meetings*, et comment agit-il? Il chasse de leur chaumière et de leur bout de champ Potifer et

sa femme,... qui sont maintenant à mon service... Pourquoi? Le savez-vous?... Parce que *le mari a voté pour Arthur!* Pourquoi ne voterait-il pas pour Arthur? Arthur a embrassé son mioche. Sa femme et lui trouvent Arthur « un vrai gentleman... » Personne n'avait pensé à embrasser l'enfant de Burton. Que le diable l'emporte!... Avouez que de pareilles choses doivent cesser.

Et Coryston s'agitait furieusement, le visage enflammé. Atherstone l'examinait en silence. Cette étrange situation du fils déshérité, socialiste et révolutionnaire, de lady Coryston, luttant contre sa mère dans ses propres domaines, pourrait peut-être ne pas tourner aussi bien que les démocrates du voisinage y comptaient. L'homme était trop perspicace, trop insaisissable.

— Écoutez! Vous avez peut-être jugé un peu vite. Il faut savoir ce qui se passe... A Hoddon Grey... par exemple...

Coryston leva les bras au ciel.

— ...Les Newbury,... ma parole, les Newbury!... « Trop purs, » n'est-ce pas « pour cette terre (1). » Que d'églises et d'écoles dans les villages!... Les petits garçons, des modèles.... Les filles, des petites saintes. Tous chantent en chœur dans les confréries... et portent des bannières... « Au picotement de mes pouces (2), » quand je vois un Newbury, je me sens devenir criminel. Mais il y a aussi une histoire par là, — et l'étrange personnage frappait sur la table à thé pour donner plus de poids à ses paroles, — elle va de pair avec les autres. Vous savez ce que je veux dire... Betts et sa femme.

Il s'arrêta, scrutant de ses yeux étincelans la physionomie d'Atherstone et de sa fille.

Atherstone fit un signe affirmatif. Sa fille et lui connaissaient l'incident qui excitait la curiosité de tout le pays. C'était la lamentable histoire d'une femme divorcée et l'intransigeance des convictions religieuses des Newbury. On discutait chaudement à ce propos, et, somme toute, cette affaire avait rendu la famille Newbury impopulaire. Edward Newbury, en particulier, était accusé d'avoir agi avec dureté.

Coryston s'assit pour en parler encore, mais ne tarda pas à manifester les sentimens les plus exaltés.

(1) « *Too bright and good for human nature's daily food* » Wordsworth.
(2) « *By the pricking of my thumbs,* » Macbeth.

— La tyrannie religieuse, conclut-il, est la plus hideuse des tyrannies!

Marion suivait avec un intérêt évident les véhémentes théories de son hôte, mais parlait peu. Son père se montrait aussi acharné que Coryston.

A ce moment, Atherstone était appelé dans la maison, et Coryston ajouta brusquement :

— Edward Newbury plaît à ma mère, à ma sœur aussi; d'après ce qu'on m'a dit, il peut devenir mon beau-frère. Mais, auparavant, Marcia saura cette histoire.

Marion d'un air un peu embarrassé le désapprouva.

— Il a des amis très ardens ici, dit-elle, des gens qui l'admirent beaucoup!

— Comme Torquemada! Et qu'est-ce que cela prouve? s'écria Coryston en mettant ses deux coudes sur la table, et la dévisageant : Voyons! là, entre nous, dites-moi si vous ne pensez pas comme moi.

— Je ne sais pas si je pense comme vous, ou non... Je ne suis pas très au courant, répondit-elle troublée.

— C'est impossible que vous ne soyez pas de mon avis, dit-il impétueusement, — il s'arrêta un instant, — après tout ce qu'on m'a dit de vous dans les villages?

— Je ne devine pas pourquoi?

Et elle rougit très fort, tout en riant.

— Mais si, vous le devinez. J'ai horreur de la charité... généralement. C'est une stupide simagrée. Mais ce que vous faites... oui, cela est humain. Et, si vous avez besoin d'aide et d'un compagnon, qui n'est pas riche, mais a deux bons bras et une tête pour s'en servir ; adressez-vous à moi. C'est convenu?

Marion le remercia gaîment. Il se disposa à partir.

— Il faut que je m'en aille... Je n'attends pas Arthur. Il est trop occupé. Mais... j'aurais plaisir à revenir vous voir de temps en temps, miss Atherstone, pour causer avec vous, et je ne serais pas surpris de m'entendre plus facilement avec vous qu'avec votre père. Vous n'y voyez pas d'objection ?

— Pas du tout. Venez quand il vous plaira.

Debout, appuyé au dossier d'une chaise, il parlait en toute simplicité. Il se contenta de la saluer d'une inclination de tête, sans autre formule de politesse pour le docteur, et descendit en sifflant, jusqu'à la grille du jardin.

Marion resta seule. Son visage semblait illuminé, et, quoiqu'elle eût trente-cinq ans, une teinte rose se répandit sur ses joues. C'était la quatrième où la cinquième fois qu'elle voyait Coryston, et, chaque fois, ils s'appréciaient mieux. Aucune pensée romanesque n'entrait dans son esprit. Cependant, ce jour-là, la vie lui parut plus intéressante.

***

Il y avait quelque temps déjà que Coryston était parti quand son frère et miss Glenwilliam revinrent du bois. L'ombre avait gagné la table à thé. Ils s'y installèrent. Marion s'efforça de ne rien laisser paraître de sa curiosité.

Arthur, c'était clair, n'était pas en humeur de causer. Il refusa la tasse de thé offerte, et prit congé presque aussitôt. Enid s'installa de nouveau sur la chaise longue entre le père et la fille. Elle paraissait animée, son regard était excité, probablement par la conversation qui avait eu lieu pendant la promenade. Mais, lorsqu'elles furent seules, il se passa quelque temps avant qu'elle parlât. Enfin, lorsque le soleil de mai allait cesser d'éclairer la colline, elle se releva soudain :

— Je ne *peux* pas, Marion; je ne peux pas.

— Qu'est-ce qui ne se peut pas?

— Me marier avec Arthur, ma chérie!... Elle se rapprocha de son amie et lui prit la main. Savez-vous à quoi je pensais tout le temps qu'il me parlait, si gentil garçon qu'il soit, et quelque amitié que j'aie pour lui, je pensais à mon père!

Elle releva fièrement la tête. Marion la regardait surprise.

— Je ne pensais qu'à mon père, répéta-t-elle. Je ne connais pas d'homme supérieur à mon père. Je ne suis pas seulement sa fille, je suis son amie. Il n'a plus que moi depuis la mort de ma mère! Il me dit tout, et je m'associe à ses idées. Pourquoi épouserais-je un homme comme Arthur Coryston quand j'ai un tel père!... Et cependant, Arthur me plaît... et je voudrais aussi avoir un jour un foyer,.. et des enfans,.. comme tout le monde. Et puis, il y a la fortune, si sa mère ne la lui retire pas... s'il se mariait avec moi!... Et le grand nom, la famille, la situation! Mais oui, je rêve à tout cela. Tout cela me tente, car je ne suis pas une ascète, comme Coryston l'a découvert. Pourtant, quand je pense à quitter mon père pour cet

homme,... à abandonner pour ses idées celles de mon père,... il me semble que je suis précipitée dans un caveau, qu'on roule une pierre sur moi, et que je meurs en me débattant. Aussi lui ai-je dit que je ne peux pas me décider... avant longtemps, longtemps!

— Était-ce bien aimable?

— Eh bien! il préfère encore cela à un « non » définitif, reprit Enid avec un rire mélancolique... Marion! vous ne savez pas, personne ne peut savoir quel homme est mon père!

Se redressant, son regard vague erra sur la plaine lointaine, puis ses yeux durs s'adoucirent en une expression de tendresse passionnée, comme si, pensait Marion, elle eût obéi à l'influence du rude chancelier qui imposait sa politique à l'Angleterre.

V

Le salon de lady Coryston, au château de Coryston, n'était pas aussi sévère que celui de Londres. La vue qu'on avait des fenêtres, sur un jardin régulier orné de statues de marbre, jusqu'au petit lac sinueux bordé de longues pelouses, était gaie. Coryston détestait ce parc et faisait mille plaisanteries risquées sur ces statues. Il les avait maintes fois décorées, du temps qu'il était un jovial étudiant, de bonnets de liberté, de pipes, de moustaches et autres extravagans attributs du même genre. Mais, en général, on était séduit par la splendeur de la perspective. Et la lumière et le soleil n'y manquaient pas, en ces beaux jours de mai. Marcia avait choisi, tout récemment, une nouvelle cretonne, qui recouvrait les sièges; et, à côté de la cheminée, sur une petite table, quelques photographies rappelaient aux visiteurs que la propriétaire de ce domaine avait été une jeune mère fière des quatre beaux enfans qui l'entouraient. On voyait Coryston, à neuf ans, sur le dos d'un poney, pompeusement harnaché; James, rêveur et affable, déjà un personnage, à sept ans; Arthur, tenant un maillet de criket, la bouche hermétiquement close, par ordre, si différente de sa grimace habituelle; et Marcia, les sourcils froncés et l'air boudeur, déguisée en « marchande de fraises (1) » de Reynolds,

(1) *The strawberry girl.*

semblait sortir d'un pugilat avec sa nourrice et être toute prête à recommencer.

Lady Coryston venait d'entrer dans la pièce. Elle était seule et portait un paquet de lettres, qu'elle déposa sur la table à écrire au milieu du salon. Elle s'approcha d'une fenêtre ouverte, regardant au loin, sa longue main couverte de mitaine posée sur le guéridon où étaient placées les photographies. Quelle physionomie imposante! Elle était en noir, portant, comme seul bijou, la chaîne et la châtelaine d'argent damasquiné que lui avait données son mari, la première année de leur mariage. Elle restait là, immobile, et, aux rayons du soleil, sa haute taille et sa maigreur émaciée faisaient encore plus ressortir la masculine carrure des épaules et les traits accentués du visage. Et pourtant, à cette heure de solitude, la physionomie de la châtelaine de Coryston, de la maîtresse de si grands domaines, avait une expression qui n'était pas celle d'une autocrate... à tout le moins, d'une autocrate satisfaite.

Elle pensait à son fils aîné, qui lui donnait des sujets de penser à lui. Sans doute, elle s'était attendue à ce qu'il lui causât des ennuis, mais pas du genre de ceux qu'il lui avait suscités. Au fond, elle avait toujours compté sur son titre de mère et de femme. Coryston l'avait menacée, mais elle s'avouait que sa conduite avait déjà de beaucoup dépassé l'iniquité... qu'elle avait pu prévoir.

Car, dès son arrivée à Coryston, elle avait trouvé tout le pays en rumeur, et les agréables illusions qui l'avaient bercée et soutenue pendant la vie de son mari, et depuis sa mort, étaient flottantes ou ébranlées, sinon absolument détruites. Que les Coryston fussent des propriétaires modèles et que leur popularité fût indestructible chez leurs paysans et leurs fermiers, c'était là un des axiomes sur lesquels sa vie était fondée. Elle avait en horreur les gens qui affamaient leurs tenanciers, ne faisaient point de réparations et extorquaient à leurs fermiers jusqu'au dernier sou. Elle ne tenait pas en plus grande estime ceux qui gardaient des maisons insalubres, et elle croyait fermement que, sur ses terres, il n'en existait pas. Et voilà que Coryston, son fils aîné, installé au beau milieu du domaine, non pas en allié, mais en ennemi et en critique, fourrait son nez partout, prêtait l'oreille aux plaintes les plus ridicules, prêchait hautement le socialisme à tous les ouvriers et la nouvelle

loi agraire aux fermiers, soutenait les non-conformistes, au point que ces ridicules baptistes étaient venus dernièrement, le dimanche, tenir leurs réunions à ses portes. Il découvrait des habitations insalubres, où personne n'en avait jamais vu; enfin il soumettait sa mère à la critique et même au blâme, et c'est ce qui indignait le plus lady Coryston, et qu'en toute sincérité, elle jugeait le plus immérité.

C'était donc cette « lutte » dont il l'avait menacée qui commençait. Jamais elle n'avait cru qu'il en viendrait là. Comment allait-elle y répondre? Sans hésiter, avec fermeté et dignité. Quant à la fermeté, elle n'avait aucune crainte, mais c'était la sauvegarde de la dignité qui l'inquiétait...

Lady Coryston était une femme de conscience, quoique, depuis longtemps déjà, sa volonté prédominât; mais parfois elle sentait des révoltes en son fort intérieur, et, aujourd'hui, comme toujours, c'était au sujet de son fils aîné. De temps en temps, elle était forcée de se demander, comme elle le faisait maintenant, dans sa rêverie devant la fenêtre : « Comment peu à peu, les années s'ajoutant aux années, en sommes-nous arrivés à cette impasse? Qui donc a commencé? Suis-je bien sûre que ce n'est pas ma faute le moins du monde? »

Et d'abord, comment se faisait-il que ni elle, ni son mari n'eussent jamais eu aucune influence sur cet esprit incorrigible? Que même, dans sa première enfance, et dans leur absolue dépendance, Corry se fût toujours laissé gronder ou punir sans jamais se soumettre? Lady Coryston se rappelait toutes les luttes qu'elle avait dû soutenir contre ce fils, ou à la maison, ou au collège, et ces pensées lui faisaient mal.

Une fois, à l'école préparatoire, il avait pris le professeur en grippe, demandant à ses parens de le retirer et refusant opiniâtrément de dire pourquoi. Ses parens avaient soutenu l'autorité du maître, et on avait infligé à l'enfant un châtiment exemplaire; mais il était tombé malade tandis qu'il subissait la punition et on l'avait ramené chez lui, pâle, taciturne indomptable. Elle frissonnait encore en songeant à la manière dont il avait refusé d'être soigné par aucun autre que la vieille femme de charge de Coryston; comment, pendant des semaines, il avait à peine parlé à ses parens, jusqu'à ce que, peu après, on lui eût rendu justice en apprenant la cruauté indigne du maître envers l'enfant. Et ce ne fut que lorsque son père lui eût fait

en quelque sorte amende honorable, que Corry consentit à pardonner à ses parens.

... Et encore, — à Cambridge, — un autre souvenir frappait sa mémoire; — Corry prenant parti pour un jeune élève qui avait été renvoyé, injustement selon lui, se livrant à de furieuses attaques contre les professeurs et à des batailles dans le collège, si bien qu'il fut, lui aussi, renvoyé. Son père et elle avaient été si mécontens et ennuyés qu'ils avaient refusé d'entendre aucune des explications que Corry voulait présenter pour sa défense... Et sa mère revoyait encore le regard hostile et farouche qu'il avait jeté sur elle en rentrant à la maison après ce renvoi, regard qui signifiait clairement : « Je n'ai rien à attendre de *vous.* » Elle croyait entendre encore le bruit de la porte du hall se refermant derrière lui lorsque, bientôt après, il était parti pour l'Orient où il devait rester trois ans...

... Mais d'autres scènes bien différentes, datant aussi des années de Cambridge, lui revenaient à l'esprit. Quand elle avait perdu son vieux père qu'elle chérissait, et qu'elle revint à Coryston brisée par le malheur et la douleur, — c'était pendant les vacances de Pâques, — soudain, les bras de Corry s'étaient ouverts pour l'embrasser avec tendresse, elle avait senti sur sa joue son baiser presque timide. Au souvenir des semaines si douces qu'elle avait passées là, souffrante et triste, n'ayant le courage de s'intéresser à rien, capable seulement de rester étendue et de jouir de l'affection de son mari et de ses fils, se mêlait l'amère pensée des terribles conflits qui suivirent; mais ces jours-là avaient été des jours heureux et, à l'évocation de ce bonheur passé, un sanglot, bientôt réprimé, l'étreignait. Désormais, il était trop tard pour qu'une telle union revînt jamais entre elle et Corry!

... Et la scène, dans le salon de Saint-James Square, au retour précipité de Coryston, après la mort de son père, quand elle lui avait expliqué les termes du testament de son père;... elle s'y était attendue et préparée; néanmoins ç'avait été une terrible épreuve. La violence de la colère de Coryston n'avait pas fait explosion, il s'était maîtrisé, mais les mots et les phrases dont il s'était servi étaient restés dans son esprit profondément gravés. Sa fureur s'était exhalée en une longue énumération de leurs rapports depuis son enfance; les plus ironiques sarcasmes contre ces prétendus « principes » et cet amour du pouvoir, de ce

pouvoir injustifié et injustifiable qui détruisait leur vie de famille... Puis il avait déclaré, et, si ce n'en était les termes exacts, du moins était-elle sûre du sens : « Vous avez refusé d'être une femme comme les autres; mais vous n'avez ni assez d'esprit ni assez de savoir pour justifier cette prétention. Vous avez tout sacrifié à la politique, alors que vous ne comprenez pas une seule des questions politiques. Vous avez ruiné votre bonheur et le nôtre pour un stérile intellectualisme, et vous finirez malheureuse et isolée. »

... Et elle avait tout supporté... elle n'avait pas rompu avec lui, même après cela. Elle aurait trouvé mille manières d'améliorer sa position et de lui rendre son héritage s'il avait montré la moindre bonne volonté à s'entendre et à compter avec elle. Mais il avait été d'extravagance en extravagance, d'outrage en outrage. Et il fallait, maintenant, qu'elle usât de toutes les forces en son pouvoir pour maintenir les traditions de la famille, les intérêts du parti et du pays. Vraiment elle avait bien agi :.. elle était absolument dans son droit.

Se redressant inconsciemment, elle promena ses regards sur les vastes dépendances de Coryston, sur l'étendue de ces grands domaines, qui, vers le Nord, rejoignaient les collines. La politique! Elle y avait été mêlée depuis son enfance, s'y était absorbée depuis son mariage, et, dans ses derniers jours, elle se voyait entraînée par cette passion : elle voulait vaincre et conquérir, à tout prix! Oh! pas pour elle-même! — elle le croyait, du moins, et, plaidant sa propre cause, elle insistait avec force sur ce point, — ni pour aucun motif personnel ; mais à seule fin d'empêcher l'Angleterre de voir détruire ce qui fait sa grandeur; pour la défendre contre l'invasion de cette populace haineuse, qui voudrait anéantir les classes dirigeantes, le Système agraire, l'Aristocratie, l'Église, la Couronne. Quoique n'étant qu'une femme, elle combattrait la Révolution jusqu'au bout, et ils trouveraient son corps au pied du mur, si la forteresse des vieilles coutumes anglaises était démantelée.

... *Glenwilliam!*... Ce nom résumait toutes ses haines.

... Car c'était cet homme du peuple qui, depuis plusieurs années, s'était élevé assez haut pour diriger ce que lady Coryston appelait la « révolution!... » Cet homme, disait-on, avait été victime du capital et de l'industrie; tout jeune, étant mineur, il avait été mis à l'index après une grève victorieuse. Il avait inu-

tilement erré en solliciteur, de mine en mine, traînant derrière lui sa femme et son enfant et implorant du travail; la femme et l'enfant avaient bientôt succombé, ajoutait la légende, de misère et de faim. Et cette insolente et orgueilleuse fille qui, maintenant, dirigeait seule la maison de son père, était la fille de la seconde femme qu'il avait épousée, alors qu'il était membre du Parlement, et qui appartenait à la petite bourgeoisie. Elle lui avait apporté une petite dot, qui avait été le point de départ de la fortune politique du mari. Grâce à cette modeste aisance, il avait tenu bon et gagné du terrain et, tandis que l'Angleterre était remuée de fond en comble par son éloquence de démagogue, il s'était créé une indépendance personnelle et avait conquis le formidable pouvoir qui lui permettait de traiter presque à égalité avec les deux grands partis.

— Nous avons refusé de le payer son prix..., et les libéraux l'ont acheté... *cher!* avait coutume de dire lady Coryston.

... Et il obtenait tout de ce malheureux parti jusqu'au dernier *farthing!* La destruction de l'Église; la conscription, avec l'arrière-pensée sans doute, en cas de besoin, de jeter cette armée de travailleurs qu'il avait dans la main, contre les classes riches; la ruine de la propriété commencée, l'augmentation des impôts devenue criminelle... c'étaient les armes d'*Apollyon* (1). Et, pour se défendre contre de telles iniquités, le devoir était, même pour une faible femme, de combattre, de déchirer, s'il le fallait, son propre cœur dans l'intérêt de sa patrie.

— Du reste, ai-je décidé moi-même de mon rôle en cette vie? de mes devoirs, de mes responsabilités? Il m'ont été donnés comme le poste du soldat sur le champ de bataille! Dois-je m'y soustraire parce que je suis une femme? Les femmes n'ont pas plus que les hommes le droit de déserter... qu'elles votent ou non! N'avons-nous pas d'yeux pour voir le désastre menaçant, ni assez d'âme pour le combattre? Si je faisais Corry riche?... Est-ce que je ne l'aiderais pas à faire dévorer l'Angleterre par les chiens?... Vais-je lui donner ce qu'il prétend haïr..., les propriétés et l'argent..., pour qu'il les emploie à accomplir ce que *moi* je hais..., ce que son père haïssait? Parce qu'il est mon fils..., ma chair et mon sang?... Il mépriserait lui-même une telle

(1) « *Apollyon's weapons* » (Apollyon, l'un des démons dans *le Paradis perdu*, de Milton).

raison..., il l'a méprisée toute sa vie. Alors il doit comprendre que sa mère fasse comme lui!...

... Cependant Coryston commençait la « lutte... » Que faire pour y répondre?

Elle s'assit à sa table à écrire, tout occupée encore de ses pensées et elle se souvint qu'elle avait rendez-vous pour midi avec M. Page, son intendant. Elle avait compté sur l'aide et le conseil d'Arthur, la Chambre des Communes étant en vacances pour quinze jours. Vraiment Arthur était bien mou et peu sérieux. Il était arrivé si tard, le samedi soir, pour le dîner où, justement, il y avait un grand nombre d'invités, qu'il avait été impossible de causer avec lui. Le dimanche, il était parti toute la journée en automobile, sous prétexte qu'il allait faire des visites électorales; et, ce matin même, il avait pris le premier train pour Londres, quoiqu'il n'eût aucune raison plausible de s'y rendre. Il semblait n'être plus lui-même et sa mère craignait qu'il ne fût malade... Elle fit quelques réflexions indignées contre l'atmosphère étouffante et le manque d'air de la Chambre des Communes. Du reste depuis qu'il se savait destiné à hériter des domaines, ses manières avaient changé; mais il n'en paraissait ni plus triomphant, ni plus satisfait. A plusieurs reprises même, il avait dit à sa mère d'un ton irrité que le testament était ridicule et ne pouvait soutenir l'examen. Et elle avait été forcée de lui signifier, qu'à ce propos, il n'y avait *pas* à discuter.

Soudain, elle s'attrista à la seule pensée qu'une ombre de dissentiment put exister entre elle et Arthur..., Arthur, son préféré, qui soutenait au Parlement, avec tant de zèle et de bonnes intentions, les principes de ses parens, Arthur qui, jamais en sa vie, jusqu'à ces dernières semaines, ne lui avait donné l'occasion de lui faire le plus léger reproche. Maintenant, elle ne pouvait se défendre d'être inquiète. Avait-il des embarras d'argent? Elle dirait à James de s'informer. Était-il amoureux? Cette dernière hypothèse la fit sourire, car il y avait peu de jeunes filles en Angleterre, quelles que fussent leurs prétentions, qui refuseraient Arthur Coryston. Qu'il jette seulement le mouchoir, et sa mère ferait le reste. Et, vraiment, il serait bientôt temps qu'il eût son chez-soi. Il se trahit parfois chez les hommes une sorte d'inquiétude qui manifeste leur désir du mariage..., et une mère s'en aperçoit vite...

***

Reportant ses pensées sur les lettres qui étaient devant elle, lady Coryston y trouva une invitation de lady William Newbury, les conviant, elle et Marcia, à passer la fin de la semaine à Hoddon Grey. Lady Coryston, quoique ennuyée, ne crut pas pouvoir refuser. Le jeune homme certainement était très occupé de Marcia. Ce que Marcia pensait exactement, sa mère ne le savait pas encore. A certains jours, sa fille paraissait contente de le voir; à d'autres, elle montrait une parfaite indifférence à son égard, et lady Coryston avait remarqué que ces revire-mens froissaient l'orgueil d'Edward Newbury. Mais nul doute que tout cela ne se terminât par un mariage. Marcia essayait seulement son pouvoir sur un homme doué d'une très grande force de volonté et qui finirait par la dominer. Et, dans ces conditions, lady Coryston estimait qu'il fallait en passer par ces préliminaires, si ennuyeux qu'ils fussent.

Elle griffonna à la hâte quelques mots pour accepter l'invitation, sans laisser errer son imagination, à l'exemple de la plupart des mères en pareil cas. Comme tous les gens autoritaires, elle détestait séjourner chez les autres, où elle ne pouvait disposer de son temps à son gré. Elle avait conservé un désagréable souvenir d'une visite faite aux Newbury, dans une maison qu'ils avaient louée dans le Surrey, avant d'hériter d'Hoddon Grey, alors que Marcia était encore enfant. Jamais de sa vie, elle n'avait été aussi peu libre. Les habitudes si ponctuelles de cette maison lui avaient paru intolérables. Elle était très rigide elle-même et toute disposée à suivre les lois religieuses : ses lois à elle, ou, tout au moins, celles qu'elle avait approuvées; mais qu'on l'obligeât à suivre les observances des autres, cela l'indignait. Qu'on fît un tel embarras aussi de sa religion, lui paraissait malséant et absurde. Elle se rappelait encore avec une satisfaction dont elle était à demi honteuse, comment, elle qui descendait toujours à huit heures et demie pour le petit déjeuner et était habituée à faire un mille pour se rendre à l'église, elle avait pris plaisir à insister pour se faire servir dans sa chambre sous le toit des Newbury, et combien les regards étonnés de lady Newbury l'avaient amusée, lorsqu'elles s'étaient retrouvées au déjeuner.

Et il faudrait encore subir tout cela pour l'établissement de Marcia. Elle ne se préoccupait pas de savoir si la famille et cette manière de vivre convenaient à Marcia; on ne pouvait trouver union mieux assortie comme naissance et comme fortune. Par conséquent, lady Coryston était décidée à mener les choses promptement, à moins que des affaires plus importantes ne l'en empêchassent. Elle aimait certainement Marcia, mais, pour être sincère, sa fille n'occupait qu'une place très minime dans sa pensée.

Cependant elle écrivit la lettre comme elle le devait et terminait l'adresse de l'enveloppe, lorsqu'on introduisit son régisseur, M. Frederick Page.

Aux yeux de lady Coryston, M. Page était le prince des intendans. Jusqu'alors, elle avait eu en lui une entière confiance, s'en était rapportée à lui beaucoup plus que son orgueil exclusif ne lui aurait permis de l'avouer. Et elle lui était particulièrement reconnaissante de la somme importante qu'il avait su prélever sur les domaines et dont elle avait usé pour un but politique ; ce qui avait permis à lady Coryston d'être parmi les plus généreux souscripteurs du « party funds » du royaume. Les prochaines élections nécessitaient un effort exceptionnel. Grâce aux économies réalisées par Page, cet effort lui était rendu presque facile. Elle l'accueillit avec un sourire particulièrement gracieux, se souvenant peut-être de la lettre de remercîmens reçue la veille du comité directeur de son parti.

Le régisseur était un homme encore jeune, d'environ quarante ans, de belle mine et haut en couleur, possédant le secret de capter la confiance de ceux qui l'employaient. Il était un modèle de discrétion et d'habileté, et lady Coryston n'avait jamais trouvé en lui la moindre tache à l'orthodoxie, tant politique que religieuse, qu'elle exigeait. Il était veuf avec deux filles, qui avaient souvent été autorisées à venir jouer avec Marcia.

Lady Coryston vit clairement que M. Page était troublé et bouleversé. Elle s'y attendait du reste, puisqu'elle l'était également; mais elle avait espéré que peut-être il la rassurerait en l'éclairant sur la situation.

Il ne fit rien de tel. Au contraire. Il était encore sous le coup de sa rencontre avec lord Coryston, quelques instans auparavant, dans les rues du village, et il aborda le sujet sans le moindre préambule :

— Je crains, lady Coryston, qu'il n'y ait bien de l'agitation dans les domaines.

— Vous la ferez cesser, dit-elle avec confiance, nous y avons toujours réussi, à nous deux.

Il hocha la tête.

— Oui, mais... la situation n'est plus la même!...

— A cause de Coryston?... Et parce qu'il a toujours été considéré comme l'héritier? Il est certain que cela fait une différence, admit-elle, involontairement. Mais ses procédés dégoûteront bientôt les gens..., et retomberont sur lui!

Page regarda ce profil pâle, avec ses creux aux joues et aux tempes, qui, sur les tentures claires, se dessinait comme quelque puissant visage au bec de faucon, de la Renaissance. Mais, en dépit de toute la crainte et du respect qu'elle lui inspirait, elle lui parut insensée. Pourquoi avait-elle amené les choses à cette extrémité?

Il exposa tous ses sujets d'inquiétudes. Les mécontentemens latens qui avaient toujours existé dans les propriétés, lord Coryston les faisait éclater au grand jour. Il organisait la coalition parmi les travailleurs, et les fermiers étaient sous pression. Il excitait les dissidens contre l'École anglicane du domaine. Il allait jusqu'à faire une enquête sur la salubrité de quelques *cottages* de sa mère.

Lady Coryston l'interrompit, et d'un ton ennuyé : — Je croyais, monsieur Page, qu'il n'y avait pas de demeures insalubres sur cette propriété!

Page hésita, balbutia. Il n'avait pas le courage de dire que, lorsqu'un propriétaire insiste pour que les fonds de réserve d'une propriété soient employés à la politique, la propriété en souffre. S'il avait trouvé de grosses sommes à verser dans le trésor de guerre du parti de lady Coryston, il fallait être insensé pour réclamer en même temps qu'il fît bâtir de nouvelles maisons et continuât les améliorations comme devant.

— Je fais ce que je puis, dit-il précipitamment. Il y a certaines choses qui sont indispensables, et j'ai donné des ordres.

— Mon fils nous a pris au dépourvu, il me semble, insista lady Coryston d'assez méchante humeur.

Mais le régisseur ne releva pas la remarque. Il s'inquiéta de savoir si Sa Seigneurie persistait dans sa résolution de refuser le terrain aux baptistes pour construire leur chapelle.

— Bien certainement! Le ministre qu'ils proposent a le plus mauvais esprit, et, en aucune manière, je ne veux contribuer à étendre son influence.

Page fit un signe d'assentiment, tout en pensant que, s'il eût été libre, il aurait depuis longtemps satisfait les baptistes en leur donnant un demi-acre de terrain, et supprimé ainsi un nid de frelons. Mais il n'avait jamais soufflé mot de cette idée à lady Coryston.

— J'ai fait de mon mieux, je vous assure, — poursuivit-il pour arrêter leurs manifestations, — je n'y ai pas réussi. Ils sont fortement soutenus par des gens du dehors : — politique pure!

— Naturellement... Mais je ne me laisserai pas intimider par eux, déclara lady Coryston fièrement.

Et Page songeait que l'ingérence sans cesse croissante des femmes dans la politique ne semblait pas destinée à faire fleurir la paix; mais il remarqua seulement :

— Je regrette beaucoup que lord Coryston leur ait parlé lui-même dimanche dernier, et c'est ce que je me suis aventuré à représenter à Sa Seigneurie lorsque je l'ai rencontrée tout à l'heure au village.

Lady Coryston se redressa sur sa chaise.

— Il s'est défendu?

— Avec violence... Et il m'a chargé de vous annoncer qu'avec votre permission, il viendrait en personne, cet après-midi, plaider sa cause auprès de vous.

— Ma maison est toujours ouverte à mon fils... Et en parlant ainsi lady Coryston paraissait calme, mais Page avait conscience de l'ardeur belliqueuse qui l'animait :

— Quant à ce forgeron de Ling, qui s'établit avec l'aide de lord Coryston à Knatchett même,.. c'est un vrai brandon de discorde!... Il distribue des brochures socialistes à tout le voisinage... Il a été la cause d'une querelle entre des parens de ce village et le maître d'école, sous prétexte d'une punition... parfaitement légitime, infligée à un élève... et, enfin, à deux pas même de cette maison, il recrute plus de membres pour la nouvelle Ligue agraire de M. Glenwilliam que je ne le voudrais.. Si bien, lady Coryston, que je suis obligée de vous prévenir que je ne puis répondre de ce village aux prochaines élections, si lord Coryston garde la même attitude.

Lady Coryston fronça le sourcil. Elle n'était pas accoutumée à ce qu'on lui présentât les choses sous un jour aussi pessimiste, et le simple nom de son ennemi le plus insigne, — Glenwilliam, — avait fait entrer la défiance en son cœur. Assez sèchement, elle prêcha l'énergie, la vigilance, la confiance. Ayant appris à la connaître, le régisseur comprit la situation et se hâta de changer adroitement ses batteries. Il fit observer que lord Coryston en faisait partout autant, il conta avec humour les campagnes menées contre de petits employés radicaux ou de petits propriétaires au nom de la liberté politique, ou de la salubrité des demeures, par ce même lord Coryston, campagnes qui avaient stupéfié les radicaux. Lady Coryston rit, mais elle était peut-être plus contrariée qu'amusée. L'idée d'être mise par son propre fils sur le même rang que des meuniers ou des épiciers radicaux ne pouvait être, pour un esprit orgueilleux, d'aucune consolation.

— Si réellement nos fermes sont en mauvais état, il faut y mettre ordre, et tout de suite... Vous, monsieur Page, vous êtes mes yeux et mes oreilles, et je suis habituée à me fier entièrement à vous.

Le régisseur accepta le reproche implicite sous-entendu dans ces paroles avec une douceur apparente, mais en prenant, à part soi, la ferme résolution de tenir désormais lady Coryston sous un régime financier beaucoup plus sévère.

Une longue conversation suivit, à la fin de laquelle, en s'en allant, M. Page ajouta :

— Votre Seigneurie sera peut-être contrariée d'apprendre que M. Glenwilliam doit venir faire un discours à Martover, le mois prochain, et le bruit court que lord Coryston présidera la réunion.

Il avait gardé cette bombe infernale pour la fin et, pour diverses raisons, il guettait attentivement son effet.

Lady Coryston pâlit, puis déclara vivement :

— Nous aurons, ici, le même soir, un *meeting* tory où mon fils Arthur parlera.

De singulières pensées traversèrent l'esprit de M. Page en voyant la colère qui éclatait dans les regards de lady Coryston.

— Parfaitement... A propos, je ne savais pas que M. Arthur connût des gens aussi étranges que les Atherstone, dit-il

d'un ton détaché et interrogateur en regardant son chapeau.

Lady Coryston fut quelque peu surprise de la remarque :

— J'imagine qu'un membre du Parlement doit avoir jusqu'à un certain point des relations avec tout le monde, dit-elle en souriant. Je sais très bien quelle opinion il a de M. Atherstone.

— Naturellement, dit Page souriant aussi. Au revoir, lady Coryston. J'espère bien que vous pourrez tantôt, lorsque vous le verrez, amener lord Coryston à renoncer à quelques-unes de ses extravagances.

— Je n'ai aucun pouvoir sur lui, dit-elle amèrement.

« Pourquoi a-t-elle abandonné celui qu'elle avait ? » pensait le régisseur en s'en allant. Et la longue pratique qu'il avait du caractère de lady Coryston, si intelligente pour certaines choses comme il le reconnaissait cependant, n'avait fait qu'accroître en lui ce sentiment inné de mépris pour les femmes qu'ont tous les hommes, à l'exception d'une très petite minorité. Elles semblent si peu aptes à « jouer le jeu, » ce vieux, vieux jeu que les hommes s'entendent si bien à mener, à travers les compromissions, les finesses, et qui consiste à donner ou à reprendre selon les circonstances. Elles ne font que des bévues,... lorsque, avec un peu de prévoyance et quelques concessions, elles auraient tout arrangé... Voilà ce qu'il reprochait surtout à lady Coryston.

Et quant à Arthur, ce gentil garçon, plutôt borné, que pouvait-il bien aller faire chez les Atherstone ? Lui, Page, avait eu la chance de découvrir un secret aussi dramatique que lamentable, lorsque, le samedi précédent, longeant la lisière forestière qui borde la petite propriété des Atherstone, pour se rendre à une des fermes des Coryston, située sur la colline, et caché lui-même par un léger rideau d'arbres, il avait aperçu, dans le sentier du bois, deux personnes en conversation particulière fort animée. C'était Arthur Coryston et miss Glenwilliam. Il avait tout de suite reconnu la jeune fille pour l'avoir vue maintes fois sur l'estrade, lorsque son père parlait dans des *meetings*, et les fréquentes visites des Glenwilliam chez les Atherstone étaient un fait bien connu du voisinage.

Par saint Georges ! qu'est-ce que cela voulait dire ?

VI

Ce matin de mai, Marcia lisait dans le parc de Coryston. Le ciel bleu était orageux, semé de gros nuages blancs; les aubépines étaient en fleurs, entre leurs branches épineuses on apercevait des daims à la robe mouchetée ; un ruisseau clair et vif rempli de truites coulait sur son lit de craie, les plantes aquatiques d'un vert gris ployaient sous la légère poussée du courant. On marchait sous un nuage de fleurs, dans le parfum de la terre féconde, une fois de plus rajeunie.

Sa lecture n'était qu'un prétexte. Elle savait qu'Edward probablement déjeunerait à Coryston. Contrairement aux hommes de son âge, il aimait la marche, même quand il n'était pas question du *golf* ou de la chasse aux grouses, et, venant à pied d'Hoddon Grey, il ne pouvait manquer de passer par le petit sentier qui traversait le parc de l'Est à l'Ouest et permettait aux piétons, allant de la grand'route au village, de raccourcir le chemin. Elle était venue là, mue par une force irrésistible qui lui faisait désirer sa présence. Elle était attirée de plus en plus par sa supériorité. A certains jours, quand il n'était pas là, elle se sentait inquiète et le monde lui paraissait vide; pourtant à d'autres momens, elle devenait absolument indifférente et se laisser guider par lui dans la vie lui paraissait impossible. Et elle se demandait, comme elle l'avait dit à Waggin, si elle ne le craignait pas plus encore qu'elle ne l'aimait.

Edward Newbury appartenait à un type assez rare dans les hautes classes anglaises, quoiqu'il y soit toujours représenté. Par ses traits caractéristiques, ce type remonte au moins au temps de Laud (1) et des néo-platoniciens ; épris de spiritualisme et de mysticisme, il s'est développé sous le régime de l'aristocratie anglaise et a été modelé par elle. Edward Newbury avait été élevé dans une maison où régnaient les traditions de la *Haute Église Anglicane*. Son grand-père, le vieux lord Broadstone, avait été l'un des premiers et des plus puissans soutiens du mouvement d'Oxford, un ami de Pusey, de Keble et de Newman et, plus récemment, de Liddon, Church, et Wilber-

(1) Archevêque sous Charles Ier.

force. L'enfant avait grandi dans une maison tout imprégnée d'une atmosphère religieuse ; son père, lord William, avait pris l'habitude, dans sa jeunesse, d'aller faire des pèlerinages réguliers à Christchurch, ayant été un des *pénitens* de Pusey, et, plus tard, sa demeure était devenue le centre de ralliement du parti de la Haute Église en toutes les circonstances critiques. Edward, arrivé à l'âge d'homme, et après de longues méditations, n'avait pas conservé l'habitude de la confession fréquente, mais il n'aurait manqué pour rien au monde la « retraite » d'une semaine, qu'il faisait, chaque année, avec d'autres hommes du monde comme lui, sous le toit du plus spirituel des évêques anglicans. C'était un fils dévoué de l'Église anglaise, enthousiaste, confiant, un homme obéissant avec foi à des croyances austères, bien définies, soutenues avec une grande ferveur de sentiment, et inaccessible à aucune sorte de modernisme.

Sa distinction, son caractère vif et aimable, ses goûts artistiques le faisaient apprécier dans les sociétés les plus diverses. Le chrétien convaincu était aussi un homme du monde accompli ; mais les élémens ésotériques de son caractère, connus de ses intimes, restaient ignorés de la foule, qui ne voyait en lui qu'un beau garçon d'agréable compagnie. Il avait servi quatre ans dans les « Guards » et avait été plusieurs années aux Indes, en qualité de secrétaire particulier de son oncle le Vice-Roi. Bon fusil, danseur passionné, il était encore excellent musicien ; et cette nuance même de mystère, d'inflexibilité et d'intransigeance, ne lui donnait, en général, lorsqu'elle venait à se révéler, qu'un attrait de plus, aussi bien pour les hommes que pour les femmes. Les hommes le raillaient, mais sans l'en estimer moins. Peut-être le temps était-il proche où, son caractère s'accusant, le charme de la jeunesse étant passé, quelques-uns en viendraient à le haïr. C'était dans les choses possibles, mais qui, jusqu'ici, se manifestaient à peine. Déjà Coryston et Atherstone commençaient à lui être passionnément hostiles.

Marcia se rendait bien compte du caractère élevé de Newbury et était secrètement très fière de ses attentions ; mais le combat qui se livrait en elle n'avait pas cessé. Lorsqu'elle se demandait avec cet instinct d'analyse intérieur qu'ont développé chez la femme d'aujourd'hui tant de pièces de théâtre qu'elle voit représenter ou la plupart des romans qu'elle lit : Pourquoi

m'aime-t-il ? une réponse un peu humiliante venait d'elle-même : sans nul doute parce que je suis encore malléable et que je ne sais pas moi-même exactement ce que je désire ou ce que je suis capable de faire. Il espère former mon esprit et sauver mon âme. Le pourra-t-il ?

Un pas se faisait entendre. Elle redressa la tête, ennuyée de ne pouvoir éteindre la rougeur soudaine qui empourpra ses joues. Mais elle ne vit pas le visage attendu.

C'était Corry ! Il semblait réciter des vers et, à quelques mots qu'elle saisit, elle crut reconnaître un chœur de Shelley qu'il lui avait fait apprendre quand elle était tout enfant.

Le frère et la sœur ne s'étaient vus que deux fois depuis que Coryston était installé à Knatchett : une première fois, dans les rues du village, et la seconde, lorsque Marcia avait envahi son habitation de garçon. Elle l'avait criblé de tous les reproches qu'elle avait sur le cœur, en y mettant tout ce qu'elle put d'ironie, mais sans réussir à autre chose qu'à évoquer le souvenir d'une course de taureaux vue à Saint-Sébastien. Comme le taureau, celui qu'elle voulait percer de ses flèches les plus aiguës y parut absolument insensible, et même, fort amusé, lui avait répondu par des espiègleries.

Elle l'appela et il vint s'étendre dans l'herbe près d'elle.

Aujourd'hui encore, Coryston était de la meilleure humeur du monde. Marcia au contraire lui jeta un regard mi-affectueux, mi-hostile.

— Corry !... J'ai quelque chose à te dire : tu veux voir maman tantôt ?

— Certes.... J'ai rencontré Page dans le village, il y a une demi-heure, et je l'ai prié de m'annoncer.

— Je ne reviendrai pas sur toutes tes extravagances, ce serait inutile, déclara Marcia avec dignité... Mais, je t'en prie, ne parle pas à maman d'Arthur et d'Enid Glenwilliam. Je sais que vous étiez ensemble, samedi, chez les Atherstone ! — l'anxiété adoucissait son expression altière, — Arthur m'en a dit quelque chose. Il est insensé. J'ai discuté avec lui... Rien n'y fait. Il ne s'occupe ni du Parlement, ni de maman, ni des domaines,... il ne pense qu'à Enid. Je crois qu'elle se moque de lui, et il en est désolé. Mais c'est pour maman que j'ai *peur !*

Corry l'écoutait en sifflant.

— Mais, ma chérie, elle le saura un jour ou l'autre. Il est

insensé, comme tu dis, il en est amoureux fou. Il n'y a pas de remède à cela.

— Mais cela la tuera!... après tout ce que tu lui as déjà fait!... s'écria Marcia, hors d'elle-même.

Après l'avoir examinée attentivement, son frère vint s'asseoir près d'elle.

— Voyons, Marcia, crois-tu, en conscience,... que j'aie tous les torts dans cette bagarre familiale ?

— Oh! je ne crois rien... Je ne sais pas ce que je pense! dit-elle en se cachant le visage dans ses mains... Tout cela est si lamentable. — Elle ajouta plus bas : — Et cette histoire des Glenwilliam qui arrive si soudainement! Il la connaissait à peine, il y a six semaines, lorsqu'il a prononcé son discours à la Chambre! Et, maintenant, le voilà! complètement emballé! Corry, tu devrais lui en parler... Il le faut. Persuade-le de n'y plus penser!

Et elle appuyait sa main sur son bras en l'implorant.

Corry, amusé, gardait le silence.

— Elle ne m'inspire pas confiance, dit-il, enfin, brusquement. Autrement, j'aurais soutenu Arthur envers et contre tout.

— Oh! Corry... Mais comment Arthur pourrait-il être heureux s'il l'épousait,... comment pourrait-il vivre dans une pareille situation,... être le gendre de *cet homme!* Il serait obligé d'abandonner son siège,... personne ne voterait pour lui,... ses amis l'abandonneraient.

— Là, là! pas si vite, ma chère. Nous ne sommes pas si mauvais que cela, interrompit Corry, impatienté. Mais Marcia poursuivit :

— ...Et ce n'est pas comme s'il avait tes idées, ou des théories comme toi!

— En fait de principes, il n'a rien dans son sac!... je le sais,... dit gaîment Coryston. Je te le répète, loin de l'éloigner de ce mariage, je l'y pousserais!... si la jeune fille était simple et bonne.... mais elle ne l'est pas. Elle a été gâtée par le luxe où elle vit. Si tu veux savoir : je crois qu'elle n'accepterait Arthur que pour son argent, et qu'elle ne fait aucun cas de lui. Comment en serait-il autrement ?

— Corry!

— Il n'est pas malin, ma chère,... c'est un charmant garçon,

mais il n'est pas malin,... et elle n'est pas habituée à vivre avec des imbéciles. Elle est fine comme vrille. Allons! — dit-il en se levant, — je n'ai pas le temps de causer plus longtemps. Alors, qu'est-ce que tu veux?... Je te répète que j'irai voir mère tantôt.

— Ne lui laisse rien deviner... Ne lui dis rien. Elle est un peu inquiète au sujet d'Arthur. Il faut que nous empêchions cette folie, sans qu'elle en sache rien.

— Entendu. Pour l'instant... je suis *muet?*

— Non, dis-lui... qu'il se ruinerait.

— Très bien, je dirai ce que je voudrai, dit Coryston en l'observant, les poings sur les hanches. Puis, soudain, sa physionomie s'assombrit. Il la regarda avec une singulière expression.

— *Moi* aussi, j'aurais quelque chose à *te* dire.

— Quoi? fit-elle très surprise.

— Te parler de l'homme que tout le monde te donne pour mari.

Elle répondit, mécontente :

— A quoi penses-tu, Corry?

— Tu te trompes sur son compte, tu ne peux pas l'épouser... Laisse-moi te dire...

Dressée en face de lui, les mains derrière le dos, elle le fixa avec une expression aussi violente et volontaire que la sienne.

— Tu penses à l'histoire de Mrs Betts? Je la connais...

— Pas comme je te la raconterai.

Quelqu'un s'avançant à travers champs, elle fit un grand effort pour maîtriser son émotion.

— Tu diras ce que tu voudras; mais je te préviens que je lui demanderai aussi sa version, à *lui*.

Corry répondit avec indifférence :

— C'est ton droit... Puis apercevant celui qui s'avançait : — Ah! je comprends... Le voilà! Je m'en vais... C'est un marché. Je ne dirai rien à mère..., et ferai de mon mieux pour qu'Arthur se pende lui-même... Nous tirerons l'autre affaire au clair, ma petite sœur, quand nous nous retrouverons.

Il la contempla un instant avec une tendresse mêlée de dépit, puis s'éloigna rapidement sous l'ombre légère des hêtres.

Marcia resta, le cœur battant, où son frère l'avait laissée.

Dès qu'il aperçut Marcia à l'ombre des aubépines, Newbury pressa le pas à perdre haleine, et l'eut bientôt rejointe.

— Quel endroit délicieux!... et quelle belle matinée! Comme c'est bon à vous d'être venue! J'espère que lady Coryston me retiendra au lunch.

Il s'étendit sur l'herbe. Appuyé sur ses coudes, il élevait vers elle ses regards radieux, tandis que les rayons du soleil printanier sur son visage bronzé se jouaient au travers des branches fleuries.

Marcia rougit un peu, et sa beauté s'en accrut. A la voir, assise, là, tout en blanc, sous ce dais de fleurs blanches, éclairée par une lumière chaude et tamisée, Newbury éprouva une fois de plus auprès d'elle cette sensation délicieuse qui le pénétrait tout entier, et dont l'acuité était peut-être encore augmentée par la crainte et le doute incessans qui l'étreignaient. Elle était tour à tour si affable et si froide. Que de fois, durant ces dernières semaines, il avait été sur le point de se déclarer, puis y avait renoncé, effrayé à l'idée qu'un mot décisif de sa part pouvait amener un refus! Mieux valait mille fois ces doutes et ces souffrances que la certitude qui la séparerait d'elle.

Mais, ce matin-là, il trouvait en elle toute la douceur, la grâce juvénile de la jeune fille. Et sa tâche lui parut plus aisée, car lui aussi, il avait ses projets. Elle le devança.

— Je voudrais causer avec vous de mon frère Corry.... Et elle se pencha vers lui. Marcia était encore très enfant, et elle en donnait l'impression quand il lui plaisait. C'était en ce moment son attitude, et le jeune homme qui était près d'elle, sous l'attrait de ce charme ingénu, fut subitement tenté de la prendre dans ses bras et de l'embrasser comme un enfant qui vous confie ses peines. Mais cette tentation ne se trahit que par un sourire, et il répondit :

— Moi aussi j'avais la même intention.

— Nous trouvons qu'il se conduit d'une manière affreuse... abominable!... dit Marcia en riant; puis très vite reprenant sa gravité : — M. Lester m'a affirmé qu'il y avait eu, hier, une attaque contre lord et lady William dans le journal de Martover. Mère ne l'a pas encore vue... Et je n'ai pas envie de la lire...

— Ne lisez pas.

— Mais mère sera si honteuse et si malheureuse quand elle saura, comme je le suis moi-même. Mais il faut que je vous explique... Il nous fait autant souffrir que vous et soulève en

ce moment tous nos tenanciers contre mère. Et, puisqu'il vous attaque, je pensais que peut-être si, vous et moi...

—... Nous nous entendions!... Excellente idée!

— Nous pourrions peut-être trouver un moyen de l'arrêter.

— Il est plus monté contre nous, pour le moment, que contre votre mère, quoi qu'elle fasse, dit Newbury gravement. Vous l'a-t-il dit?

— Non,... mais il en a l'intention, répondit la jeune fille en hésitant.

— Je puis donc le devancer, sans mal agir, vous l'entendrez ensuite. J'ai reçu de lui ce matin une lettre extraordinaire. Il est étrange qu'il ne voie pas que, nous aussi, dans nos actes, nous croyons agir pour le droit et la justice, et que nous ne pourrions lui donner satisfaction sans aller contre notre conscience.

Et, tout en parlant, il se releva, et s'assit sur une pierre à quelque distance. En le regardant, Marcia eut l'impression d'avoir devant elle un tout autre homme que le soupirant étendu sur l'herbe tout à l'heure à ses pieds. Maintenant, c'était bien celui dont elle avait dit à Waggin : « Sous une apparence de bonté et de douceur, — il est de *fer*. » Ses traits avaient repris cet air de sévérité, empreint de noblesse, qui émouvait tant Marcia.

— Il m'est très difficile,... peut-être impossible,.. de vous raconter cette histoire, dit-il. Toutefois je vais essayer de vous exposer brièvement l'ensemble des faits.

— J'en sais déjà quelque chose.

— C'est ce que je pensais. Mais laissez-moi procéder avec ordre,... en remontant à l'origine. Il s'agit d'un homme que, jusqu'à il y a quelques semaines, nous regardions... mon père, ma mère et moi, comme un de nos plus fervens amis. Vous savez combien père s'intéresse à l'amélioration des terres. Nous avions donc établi, il y a dix ans, une ferme expérimentale, et, pour la diriger, choisi cet homme, — John Betts. Il a été le bras droit de mon père, a merveilleusement réussi, et s'est acquis autant de célébrité que la ferme même. De toutes manières, nous le croyions des nôtres.

Il s'arrêta un instant, la fixa, et continua... avec autant de simplicité que de gravité :

— Nous le considérions comme un être profondément religieux. Ma mère ne pouvait trouver assez de louanges pour

peindre son excellente influence dans les domaines. Il faisait, le dimanche, une classe de catéchisme aux hommes. Il communiait régulièrement et prêtait une aide précieuse à notre clergyman. Et surtout...

Il hésita de nouveau, puis continua avec la même gravité simple :

— Il nous aidait dans nos efforts pour que les gens d'ici vécussent convenablement, en chrétiens, et non comme des animaux. Ma mère a des principes sévères... et n'admet dans nos fermes aucune personne de mauvaise réputation. Je le sais... cela paraît dur. Mais ce n'est pas de la dureté,... c'est de la compassion. Au point de vue moral, les villages étaient dans un état lamentable quand nous sommes arrivés ici. Je ne puis pas entrer dans les détails. Nos prêtres faisaient appel à nous; nous avons dû modifier bien des choses,... mon père et ma mère ont courageusement bravé l'impopularité.

Il la regarda anxieusement, et sa physionomie se transforma, tandis que la rougeur qui envahit son visage viril trahissait son émotion.

— Car, vous savez, nous sommes impopulaires!

— Oui! dit lentement Marcia, la parfaite sincérité de Newbury lui faisant oublier toute autre chose.

— Surtout,... reprit-il avec un accent de dédain, d'une voix vibrante,... surtout depuis que mon père et ma mère ont engagé la lutte contre cet agitateur libéral,... cet Atherstone,... qui habite un *cottage* sur la colline,... et que votre mère connaît bien. Il a répandu d'innombrables histoires sur nous, avant même notre arrivée. Il est libre penseur et républicain; nous sommes amis de l'Église et tories! Il soutient que toute femme, ou tout homme, trouve sa loi en lui-même. *Nous*, nous croyons... Mais vous savez ce que nous croyons!

Et il sourit.

— Donc,... pour en revenir à Betts. Au mois d'août dernier, il a eu une atteinte d'influenza, et partit, pour achever de se remettre, au bord de la mer, dans les North-Wales. Il resta beaucoup plus longtemps qu'on ne s'y attendait et, après six semaines, il écrivit à mon père qu'il reviendrait, à Hoddon Grey, marié. Il avait retrouvé, à Colwyn Bay, une personne qu'il avait connue jeune fille. Elle était veuve, son père venait de mourir, et elle se trouvait très seule et très abandonnée. Je

n'ai pas besoin de vous dire que nous lui écrivîmes tous les lettres les plus amicales. Elle vint avec son enfant. Elle était frêle et délicate. Ma mère s'occupa d'elle, mais fut déroutée par sa réserve et ses faux-fuyans. Alors,... petit à petit,... par suite de circonstances que je ne tiens pas à vous dire en détail,... la véritable histoire nous fut dévoilée.

Son regard se perdit un moment sur l'étendue du parc, tandis qu'il débattait en lui-même ce qu'il devait dire.

— J'exposerai seulement les faits eux-mêmes, poursuivit-il enfin. Mrs Betts était divorcée. Elle s'était enfuie avec un employé de son mari, et avait vécu avec lui pendant deux ans. Il ne l'épousa jamais et l'abandonna. Elle menait, depuis, avec son enfant, une vie très misérable. C'est alors que Betts la rencontra. Il l'avait connue autrefois; elle est très séduisante. Il perdit la tête et l'épousa. Alors, que pensiez-vous que nous avions à faire?

— Mais ils sont mariés? interrogea Marcia.

— Oui,... selon la loi. Mais cette loi-là ne compte pas pour nous. Sa voix avait pris un ton de défi.

Marcia leva les yeux.

— Parce que vous condamnez le divorce?

— Parce qu'il est écrit : « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni (1). »

— Mais il y a des exceptions dans le Nouveau Testament? suggéra Marcia. Ce disant, le ton de pêche de ses joues s'accentuait, tandis qu'elle se penchait sur la couronne de pâquerettes qu'elle tressait négligemment.

— Les exceptions sont matière à discussion ! La question de la dissolution du mariage est loin d'être résolue. Mais, pour tous les croyans, le remariage des divorcés, surtout celui de la personne qui a causé le scandale,... est absolument jugé.

Les pensées de Marcia étaient tumultueuses. Quoiqu'elle subît l'ascendant de cette nature élevée, quelque chose en elle résistait.

— Mais,... si elle était très malheureuse avec son premier mari?

— La loi ne peut être faite pour des cas particuliers. Elle doit aider et soutenir, dans la vie, la multitude de ceux qui

(1) Genèse, II, 24.

souffrent, les pécheurs, — hommes ou femmes. Il fit une pause et ajouta... « Notre Seigneur savait ce qu'il y a dans l'homme. »

Ces paroles frappèrent Marcia, non pas tant par leur sens religieux, qui la touchait peu, que par la profondeur de foi mystique qu'elles révélaient chez celui qui les prononçait,... et elle éprouva un sentiment d'orgueil d'avoir été distinguée et d'être aimée par un tel homme.

Mais, toujours, un combat se livrait en elle, et c'est presque avec violence qu'elle déclara :

— Si j'avais été très malheureuse,... que j'eusse commis une faute épouvantable,... que cela fût connu, et qu'alors quelqu'un fût venu vers moi, m'eût offert... le bonheur,... un foyer,... un appui,... je ne pourrais pas, je ne voudrais pas résister.

— Vous le pourriez.... si Dieu vous en donnait la force, dit simplement Newbury.

Ils ne s'étaient jamais entretenus aussi librement. Ils restèrent silencieux. C'était l'éternel conflit de la passion humaine avec la passion religieuse, qui est une sorte de romantisme sublime, dans sa forme la plus pure. Marcia était violemment agitée, elle était tentée de s'écrier : « Instruisez-moi, guidez moi, aimez-moi ;... soyez mon maître adoré ! » Une autre voix répondait en elle :... « Je deviendrais son esclave... Je ne veux pas ! »

— Vous avez renvoyé M. Betts ? dit-elle enfin.

Il soupira.

— Il doit partir dans un mois. Mon père a fait tout ce qu'il a pu. Si Mrs Betts, — et il prononça ce nom avec peine, — avait voulu se séparer de lui, nous nous serions chargés d'elle et de son enfant. Les sœurs de Cloan s'en seraient occupées. Elle aurait vécu près d'elles... et Betts l'aurait vue de temps en temps...

— Ils ont refusé ?

— Absolument. Betts a écrit à mon père une lettre des plus violentes : « Nous sommes mariés, disait-il, mariés légalement et honnêtement,... et cela doit suffire. Quant à la vie passée de Mrs Betts, personne n'a le droit de s'en mêler. » Il mettait mon père au défi de le renvoyer. Mon père... étant donnés ses principes... n'avait pas le choix. C'est alors que... votre frère entra en scène !

— Naturellement,... il était furieux ?

— De quel droit est-il furieux ? demanda tranquillement Newbury. Il peut avoir les idées qu'il lui plaît ; mais qu'il nous laisse les nôtres ! Nous sommes dans un pays libre.

Une certaine hauteur se mêlait à l'onction de ses manières, Marcia voulut défendre son frère.

— Corry vous dirait, j'imagine, que si l'Église nous régissait... selon vos souhaits... l'Angleterre ne serait pas libre !

— C'est son point de vue. Nous avons le nôtre. Sans doute, il a maintenant la majorité avec lui. Mais pourquoi nous attaquer personnellement,... nous injurier,... à cause de nos croyances ?

Blessé dans ses sentimens, il parlait avec fougue.

— Mais tout le monde sait, — murmura Marcia conciliante, — que Corry est fou,... absolument insensé.

Et, dans un mouvement irrésistible, elle lui tendit la main.

— Ne nous en veuillez pas !

Il prit cette main dans les siennes et s'inclina pour la baiser.

— Ne le laissez pas vous monter contre nous !

Elle sourit en secouant la tête. Pour mettre fin à l'émotion qui les étreignait et empêcher aussi que cela n'allât plus loin, elle se leva d'un bond en s'écriant :

— Mère doit nous attendre pour le lunch !

Ils revinrent vers la maison, en discutant sur la campagne que menait Coryston. La sympathie que Newbury témoignait à l'égard de lady Coryston était comme un baume au cœur de Marcia. Inconsciemment, elle l'en remerciait par ses manières franches et charmantes et aussi par sa docilité, sa bonne volonté évidente à l'écouter, lui exposer ses idées sur la vie comme jamais elle ne l'avait fait. La splendeur de mai les enveloppait. Un vent de printemps se jouait et bruissait dans les feuilles des hêtres et des chênes ; le ciel semblait descendre sur la terre dans une nuée ; d'étranges lueurs couraient sur la verdure et sur l'eau comme si se fût promené, invisible à travers les landes, le char de Dionysos ou d'Apollon. Et, durant ce retour, l'harmonie s'établissait entre les deux jeunes gens. La résistance de Marcia s'affaiblissait en elle et Newbury restait sous le charme.

En définitive, ils décidèrent de s'en rapporter à sir Wilfrid Bury, qui était un vieil ami des deux familles et devait arriver

le lendemain. Il se chargerait de faire des remontrances à Coryston.

— Corry l'aime beaucoup, conclut Marcia. Sir Wilfrid dit toujours : Je ne connais que le cerveau brûlé... ou le cynique, il n'y a rien à faire des autres. » Peut-être pourrait-il aussi nous venir en aide au sujet d'Arthur... ajouta-t-elle, tout attristée.

— Arthur ? s'écria Newbury surpris. Qu'est-ce qui ne va donc pas pour lui ?

Très vite, Marcia le lui expliqua. Il parut aussi étonné que choqué.

— Oh ! c'est inadmissible. Notre devoir est de protéger votre mère... et de convaincre Arthur. Laissez-moi faire ce que je puis. Lui et moi, nous sommes de vieux camarades.

Marcia était bien heureuse de son appui, car, en dépit du mouvement et de la gaîté de sa vie mondaine de Londres, elle sentait, depuis longtemps, sa solitude et elle pressentait qu'elle trouverait, en cet homme fort, amour et protection.

***

Le déjeuner se passa gaîment et lady Coryston s'aperçut ou crut s'apercevoir que les affaires de Marcia allaient rapidement vers le but espéré. Newbury se retira immédiatement après, en disant à lady Coryston : « Alors, nous comptons sur vous... Dimanche prochain ? » L'accent avec lequel ces mots furent prononcés, la manière dont il lui donna la main, semblèrent à lady Coryston autant de signes révélateurs de l'espoir que nourrissait le jeune homme. Bien !... Le plus tôt sera le mieux.

Lady Coryston sortit pour donner quelques ordres dans le village. Pour revenir, elle traversa le coin du parc aux parterres symétriques, resplendissant de fleurs printanières, et, en passant, elle donna des instructions pour une nouvelle bordure. Elle rentra pour attendre son fils, tandis que Marcia partait pour la gare chercher sir Wilfrid Bury.

Coryston arriva exactement, mais dans une tenue plus négligée que jamais, tout trempé, — la pluie s'était mise à tomber, — son pantalon usé fourré dans ses bottes, son chapeau garni de mouches à truites, car il venait de se livrer au seul sport qui l'attirât en pêchant dans la rivière du parc. Il avait eu soin d'en demander cérémonieusement l'autorisation à l'intendant.

Ils s'enfermèrent près d'une heure. De la pièce voisine, on n'aurait guère entendu de variations dans le ton des combattans, — sauf en deux occasions où leurs voix s'élevèrent ensemble...

Lady Coryston, après le départ de son fils, resta seule quelques instans, immobile devant sa table à écrire et, avant qu'un domestique ne vînt rompre le cours de ses pensées en annonçant l'arrivée de sir Wilfrid Bury, quelqu'un qui l'aurait bien connue eût été frappé de l'étrange changement de sa physionomie.

Coryston, en quittant sa mère, se dirigea vers la grande bibliothèque de l'aile Nord, en quête de Lester. Il trouva le jeune bibliothécaire à sa table de travail, en train de décrire et de catologuer un manuscrit du xve siècle. Les pages, véritables merveilles d'enluminures rehaussées d'or, étaient maintenues ouvertes par des presse-papiers de verre, et le visage du jeune homme, penché sur son pupitre, reflétait le bonheur de l'érudit, absorbé dans ses recherches. Tout autour de lui, des bibliothèques grillagées contenaient d'un côté une collection de manuscrits et, de l'autre, certains incunables, célèbres parmi les collectionneurs d'Europe. La lumière d'un ciel d'orage, çà et là parsemée dans la pièce, en révélait la magnificence un peu surannée, mettait en valeur les ors et les tons fauves des vieilles reliures, ou les gravures anciennes, en blanc et noir, qui la décoraient. Les fenêtres étaient grandes ouvertes, et, de temps en temps, une bouffée de vent d'Ouest déposait sur le parquet une moisson de fleurs d'arbres fruitiers qu'on apercevait en pleine floraison au dehors.

Coryston entra assez animé et excité et s'assit, les mains dans les poches, sur le bord de la table où Lester travaillait.

— Quel lieu béni! dit-il, en regardant autour de lui. Lester leva les yeux et sourit, la pensée ailleurs.

— Pas mal, n'est-ce pas?

Un silence, — puis Coryston s'écria avec véhémence :

— Ne vous occupez jamais de politique! Lester.

— Pas de danger, mon vieux. Mais qu'est-ce qu'il y a de nouveau? Vous semblez rudement en colère.

— « J'ai poursuivi la lumière (1)... » expliqua Coryston avec

(1) « Following the gleam. » Tennyson, *The gleam.*

une moue sarcastique. Ou, en d'autres termes,.. je ne sais quelle rage me pousse à faire certaines choses. Je m'en excuse à mes propres yeux en invoquant le sens de la justice. Qu'est-ce exactement? Je n'en sais rien. Mais, dites-moi, Lester, êtes-vous suffragiste?

— Je n'ai aucune opinion là-dessus.

— Moi, je le suis,... en théorie... Mais, ma parole!... En politique, les femmes font le jeu du diable, et je ne crois pas qu'elles y gagnent rien.

— A cause de leur manque de mesure? insinua prudemment Lester.

Coryston secoua vaguement la tête et fixa le plancher, mais, soudain, il éclata :

— Je dis, Lester,... que si l'on ne peut plus trouver de générosité, de tendresse et de bon sens chez les femmes,... où diable irons-nous les chercher? — Il s'arrêta. — Et la politique tue tout cela.

— « Médecin, guéris-toi toi-même, » dit, en riant, Lester.

— Ah! mais, à nous, c'est notre *affaire!* — Coryston frappa violemment sur la table; — notre sale, notre damnée affaire. Nous avons, en quelque sorte, à pousser, à tirer, à conduire d'une manière décente ce monde idiot; mais les femmes!... ne devraient-elles pas rester dans le sanctuaire... à entretenir le feu sacré? Que deviendrons-nous, si le feu s'éteint, et si le cœur de la nation meurt?

Lester le suivait d'un regard sympathique, mais il ne dit rien.

Coryston parcourut la moitié de la pièce, puis se retournant :

— Au fond, ma mère est une bonne femme, déclara-t-il brusquement. Il n'y a pas de grands scandales dans les propriétés... qui sont mieux dirigées que beaucoup. Mais, à cause de ce poison de la politique, personne n'y est plus maître de son âme. Si elle les avait laissés vivre librement... ils l'auraient adorée.

— C'est la même chose dans les Trade-Unions.

— Je vous crois! acquiesça Coryston. La liberté est un art perdu en Angleterre,... à commencer par le Parlement. Enfin!... Enfin... Au revoir!...

— Coryston!

— Qu'est-ce qu'il y a? — Et lord Coryston s'arrêta, la main sur le bouton de sa porte.

— N'acceptez pas de présider pour Glenwilliam!

— Par saint Georges! je le ferai!

Ses yeux lançaient des éclairs. Et il sortit en faisant violemment claquer la porte.

***

Lester fut laissé à sa tâche, mais il ne se sentait plus d'humeur à travailler, il se rendait compte qu'il perdait son temps. Il se mit à la fenêtre et contempla les corbeilles de fleurs, le jet d'eau jaillissant, les collines aux légères ondulations et les bois qui bordaient l'horizon, les villages dont les clochers émergeaient des arbres. Mai avait jeté sur tout cet ensemble ses premières touches de verdures. La perfection anglaise, la douceur de la terre anglaise était toute en ce lieu, où les parfums printaniers se mêlaient à l'odeur des jeunes feuilles d'arbres plantés avant que n'eût été livrée la bataille de Blenheim.

Soudain, au bout du jardin, une blanche silhouette de jeune fille apparut... et le cœur de Lester battit plus vite. En général, il ne la voyait que de loin, et bien rarement. Parfois, cependant, elle était venue amicalement causer avec lui de son travail et examiner les manuscrits.

« Elle a pour moi les mêmes sentimens que ces mondaines éprouvent pour leur chien ou leur chat,... se disait-il. Elles tiennent à les avoir,... les plaignent... et ne voudraient pas qu'ils souffrissent... C'est ainsi qu'elle vient me voir, de temps en temps... pour que je ne puisse pas me croire oublié. Sa conscience lui fait sentir de la compassion pour les gens moins bien partagés qu'elle. Je m'en aperçois trop bien. Mais je la fâcherais si je le lui disais. »

MARY A. WARD.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

LETTRES DE LOUIS VEUILLOT

À

MADAME LÉONTINE FAY-VOLNYS [1]

Paris, 21 juin 1874.

Ma bonne chère amie, je voulais vous écrire de la Bretagne et je ne l'ai pas fait. Je suis resté à ne rien faire du tout par ordonnance du médecin. Mais ce n'est pas au médecin que j'ai obéi, je suis, Dieu merci, incapable de cette bassesse. J'ai obéi à la maladie tout simplement. Le médecin m'aurait ordonné d'écrire que je n'aurais pas obéi davantage. La tête me manque : je suis horriblement fatigué. J'ai regardé la mer, les arbres, et surtout les Petites Sœurs des pauvres chez qui j'étais et qui sont vraiment célestes. J'avais avec moi ma fille, autour de moi des amis anciens, vénérables et chers; j'avais le moyen par cette chère et obligeante poste de n'être pas loin de vous. Je ne me figure pas le paradis beaucoup plus beau, et au milieu de tout cela, bien portant d'ailleurs comme animal, j'ai passé quinze jours à sentir et à considérer mes ruines. Dès que je voulais écrire, je n'étais plus ruiné, j'étais mort. Plus de pensée, plus d'expressions, plus de souvenirs, plus rien qu'un mal de tête sourd et assommant. Je n'ai pas même entrepris d'écrire à la Visitandine. Quel état piteux et combien il me fait expier mes anciens vacarmes. Enfin cela passe un peu, et hier, après beaucoup de sueurs et d'embarras, j'ai pu vaille que vaille bâtir un bout

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

d'article qui est loin de valoir ce qu'il m'a coûté. On me dit d'être prudent. Hélas! je n'ai pas le moyen de faire une imprudence : n, i, ni, ma très chère, c'est fini. J'ai donné sans le savoir ma représentation d'adieu. A présent, je ne parlerai plus guère et vous n'entendrez guère parler de moi; mais vous savez bien que je vous aime beaucoup et moi je sais bien que je ne suis pas mort dans votre souvenir. Voilà le régal, c'est plus qu'assez, et vive Jésus éternel; tout est bien éternel en lui. J'aime Léontine, j'aime Violette, j'aime Bleuet, j'aime Alexis (1).

La bonne Mère générale des Petites Sœurs des pauvres a un petit jardin particulier où elle cultive des pommes de terre, des choux, des oignons, des carottes, d'autres légumes et point de fleurs. Je lui demandai pourquoi? Elle me dit : Mes enfants ne mangent point de fleurs. Cependant je découvrais un beau pied de soucis. Et cela? dis-je. — Cela, c'est bon dans la soupe. — Mais pourtant, ma bonne mère, pour les pauvres malades? — Est-ce que nous n'avons pas le sourire et le nom du bon Dieu qui reste quand la saison des fleurs est passée?

Dimanche, 13 juillet 1874.

Je suis étonné comme vous des belles choses que j'écris. Seulement je ne les trouve pas belles; c'est la dernière lueur de mon bon sens. J'ai la tête vide et embarrassée, je prends la plume, il me vient des mots, et on approuve. Que voulez-vous que j'y fasse? Ce n'est pas ma faute, mais ne nous occupons plus de cela. Je pars demain pour Evian avec ma pauvre Agnès. C'est une charmante fille, sérieuse, ingénue, pleine de cœur, qui me réjouit par sa joie de voir des montagnes et de les voir avec moi. Elle est très veuillotiste, défaut qui lui est permis et que je loue. Nous parlerons de notre Visitandine, du Pape, de vous; nous ne manquerons pas de sujets d'entretien, et nous boirons de l'eau pure. Prenons toujours cela, nous verrons venir le reste. Nous devons passer quinze jours dans ces délices, et ne rien faire autre chose que d'en jouir. Je pense bien que je ne passerai pas quinze jours à être heureux sans vous en dire un mot.

(1) Sous le nom de Violette, on évoquait le souvenir de Mathilde, première fille de Mme Volnys, décédée toute jeune après avoir épousé son cousin, Alexis Fays. Bien que celui-ci se fût remarié, — c'est sa femme qu'on désigne sous le nom de Bleuet. — Mme Volnys continuait à le garder près d'elle et à l'aimer comme un fils.

Je vous remercie de m'avoir envoyé la lettre de cette Rosalie (1). Sans doute ma modestie en souffre. Mais c'est égal; comme je peux dissimuler ma gêne, je trouve que la Rosalie va bien. Voilà une personne qui sait rendre justice au mérite. Il est plaisant de penser que je pourrais la rencontrer et, ne connaissant ni son nom, ni sa figure, la saluer en grande cérémonie sans lui dire un traître mot, et elle de son côté me remarquer tout simplement comme un gros monsieur fort grêlé. Cependant, si on venait à parler du Seigneur et Maître Jésus, ou même tout simplement de la sœur Dominique (2), quels regards, et de fil en aiguille, quelle reconnaissance! Tableau! Dites-lui toujours que je l'aime bien, et que tant plus elle aimera le bon Dieu, tant plus elle voudra l'aimer, et tant plus elle sera éloquente pour le faire aimer. Après cela, il n'y a plus rien à lui souhaiter, parce que tout devient beauté, bonheur, espérance, amour.

Ce n'est pas une suite logique du présent discours, mais je vous envoie deux exemplaires d'une photographie que j'ai fait faire à l'occasion de mes amis de Savoie. Je suis forcé de distribuer des portraits à l'instar des têtes couronnées. Ils me coûtent bien dans les dix francs la douzaine et je trouve que c'est un peu cher. Il le faut! Vous en garderez un; l'autre sera pour Rosalie.

Tenez-moi dans vos prières, chère et incomparable amie. Je crois que les neuvaines du nid à violettes sont pour beaucoup dans l'essor que semble reprendre ma tête fatiguée. Souvenir au fils Alexis et au doux Bleuet. Tout à vous.

Paris, 27 août 1874.

Ma chère amie, je vous plains, je vous aime et je gémis de mon inutilité. Que voudrais-je faire cependant? Toute croix est bonne de la part de Dieu. Si les hommes pouvaient nous les ôter, ils nous raviraient des trésors. Mieux vaut ne pouvoir que prier. La prière éloigne la mauvaise médecine et attire le seul vrai médecin. Connaissez-vous l'histoire du livre de Salomon, qui révélait la vertu médicinale de toutes les plantes? Assurés d'y trouver un remède à toutes leurs maladies, suites de leurs

(1) Jeune amie de Mme Volnys, et fervente admiratrice de Louis Veuillot, qui voulait entrer au Carmel.

(2) Nom que portait Mme Volnys, comme tertiaire dominicaine.

péchés, les possesseurs de ce livre oubliaient de s'adresser à Dieu et péchaient davantage. Ils allaient aux recettes de Salomon, guérissaient mal, et mouraient séparés de Dieu. Salomon, qui avait été sage, lorsqu'il fit ce livre était savant et fou. Il s'était marié plus que ne le permet la vertu des fines herbes qu'il connaissait si bien. Le bon roi Ézéchias fit chercher tous les exemplaires du livre de son prédécesseur et les brûla jusqu'au dernier. Notre bon Jésus a remplacé le pernicieux ouvrage par un autre livre, infiniment plus savant et plus vainqueur et qui se résume en un seul mot afin que tout le monde le puisse savoir toujours : *prenez ma croix*. Voilà la vraie science, la vraie lumière, le remède de la vie et de la mort. Je prends ma part de vos peines pour en avoir mon profit, et je prie Jésus de vous guérir en récompense de votre sagesse qui est de *souffrir*. Vous le savez, vous le voulez, vous avez la patience et vous serez guérie. Puisse votre grande et chère prisonnière le savoir et le vouloir de plus en plus ! Alors elle triomphera, et ses chères étoiles viendront à son front, comme l'a prédit cette mourante, et elle en sera couronnée éternellement. Cette prédiction est très belle et j'y crois. Mais il faut le concours actif de la volonté. Les mourans, lorsqu'ils ont les yeux sur le crucifix *catholique*, voient très loin. Ce crucifix met l'homme à sa vraie place d'homme, c'est-à-dire de pécheur. Alors l'homme n'est plus roi, n'est plus parent, n'est plus rien qui puisse inspirer la terreur ni l'espérance. Il excite seulement la pitié et la charité, et l'on fait tout ce que Dieu veut en désobéissant tranquillement au pécheur pour sauver l'homme. Que de chrétiens ont versé leur sang pour sauver aussi le pécheur qui leur demandait follement de ne pas écouter Dieu, et par cette action généreuse ont racheté leur bourreau ! *Dieu se rendra obéissant à ceux qui le craignent*. Je pense qu'on ne manque pas d'en instruire la belle âme dont vous me parlez ; c'est à nous de prier pour qu'elle entende. Quelle gloire dans le ciel et même dans le monde, au cœur héroïque qui, par le temps de scélératesse insensée où nous vivons, saura témoigner ainsi de sa foi et de son amour, et que pourra refuser Dieu à l'humble créature qui aura ainsi fortifié et illuminé ses frères ! Dieu donne un monde à qui lui donne une âme : refusera-t-il une âme à qui lui donne un monde ? Il faut laisser tout conseil humain, toute prudence, abandonner d'avance tout ce que l'on n'emporte pas

dans la tombe. Tout ce que nous pouvons ici-bas rêver de biens et de gloire véritable est de l'autre côté. Nous passons ici-bas pour les gagner ou pour les perdre. Que faire devant Dieu des haillons et des ignominies qui revêtent la royauté terrestre? Ceux qui les possèdent ne sont heureux que par le pouvoir qu'ils ont de les mépriser. Une princesse qui s'en irait mendier et mourir nue sur le chemin de la vérité, c'est là le spectacle de grandeur qu'attendent le ciel et la terre. Il y a longtemps que les anges ne l'ont vu, et le monde s'en va parce qu'il ne lui est plus donné.

Je vous renvoie les papiers. Gardez-les précieusement, ne permettez pas qu'ils périssent. Que la postérité les puisse lire pour savoir au moins quelle belle espérance a passé sous nos yeux. Rien de complètement neuf n'arrive en ce temps-ci. Mais je crois que nous sommes à l'aurore d'un jour qui réjouira l'humanité.

Ma Visitandine est en retraite, et avant peu, probablement, elle prendra l'habit. A partir de ce moment prochain, au bout d'un an et un jour, elle fera ses vœux. Je vois et j'apprends d'elle des choses qui me ravissent et je désire vivre jusque-là. J'aurai cependant un dur moment à passer. Mais dans ce moment-là, déchiré par la pointe du glaive, des yeux de mon âme, qui verseront du sang, je verrai le ciel.

Merci de la lettre de notre chère Rosalie, et des vôtres. Quelle ardeur, quelle jeunesse, ô Jésus amant des âmes immortelles! C'est vous qui remplissez de ce feu le nid de Violette et tous les alentours. Embrassez le bon Alexis.

P.-S. — Hélas! ce paquet pourrait être à la poste depuis un jour et serait déjà en vos mains; mais j'ai tant de besognes et ma tête est si traversée que j'ai négligé l'heure. Tout ce que vous m'avez envoyé s'y trouve. Mais vous me parlez d'un récit que je n'ai point reçu, et que sans doute vous n'avez pas envoyé. J'espère bien qu'il n'arrivera pas de malheur et que vous trouverez ce que vous cherchez. Rassurez-moi.

Paris, 26 novembre 1874.

Voilà que je ressuscite ou à peu près (1). On me dit qu'après deux semaines de maladie et quatre de convalescence, je vais

(1) Louis Veuillot, dont la santé était déjà chancelante, avait été frappé d'une attaque, six semaines auparavant.

recommencer à avoir l'air de vivre et que dans un mois ou deux ce sera presque fini. Je veux vous en donner une première preuve. Je rouvre pour vous mon encrier plein de bourbe, je reprends ma plume qui ne sait plus son chemin sur le papier. Je trébuche en écrivant comme en marchant, mais je n'écrirais pas deux heures comme j'ai marché hier. Je n'en puis plus. Voilà bien, au fond, quatorze ou quinze mois que je suis malade. Enfin vous savez que je vous aime. C'est l'essentiel. On me défend d'aller plus loin. Je vous embrasse, très chère amie.

Nos papiers sont arrivés. Nous pensons que notre mariage se fera la semaine prochaine (1). Vous serez avertie du jour.

Bonjour, Alexis : si je n'avais pas oublié ma main, je vous écrirais.

Paris, 9 mars 1875.

Ma chère amie, il me semble qu'enfin je commence vraiment à sortir de ma prison. Je suis encore fort boiteux, un peu bègue, assez manchot, mais enfin j'ai à peu près la liberté de l'écriture et l'on me dit que le soleil va faire fondre le reste de la névrose qui me tient depuis cinq mois. Je jette de l'encre le plus que je peux, Dieu sait si l'on m'en demande. Cinq mois de retards. Je n'ai pas besoin de vous dire combien quelques-uns de ces retards m'ont été durs. Je n'ai souffert d'ailleurs que par ce côté-là. Il me suffisait de vouloir ne rien faire pour ne rien sentir de mon mal imbécile, pas de mal de tête, pas de douleurs, pas de dégoût, pas d'insomnie. Je pouvais lire aisément, manger assez, dormir bien, marcher pendant deux heures à la seule condition de traîner et de boiter ; je ne pouvais ni parler, ni écrire. C'était là ma seule croix, mais j'avoue qu'elle suffisait à mes forces. Une croix d'ennui sous laquelle je ne remuais pas. Quand je dis l'ennui c'est une façon de parler, car, hélas ! l'esprit n'agissait que trop. J'étais muet et j'avais tant de choses à dire. J'ai fait bien des fois en pensée le chemin qui mène aux Violettes, je vous ai beaucoup écrit, mais sans plume ni papier, et cette illusion ne durait guère, et je me perdais dans un océan de tristesse. Enfin me voilà délivré des

(1) Le mariage d'Agnès Veuillot avec le commandant Pierron, — mort général, il y a quelques années, après avoir fait partie du conseil supérieur de la guerre.

grandes eaux. J'ai pied. Bonjour, ma très chère amie. Vive Jésus! Je vous aime; hâtez-vous de me dire que vous avez de l'amitié pour moi, quoique je le sache bien.

Je vous remercie de m'avoir envoyé ces copies de lettres. La grande de la grande âme est une merveille. Non certes, je ne veux pas les brûler malgré vos ordres. C'est un portrait vivant de Jésus que je ne peux détruire. Je vous la renverrai si vous le voulez, mais je ne jetterai pas au feu une lettre dictée pour la consolation de ceux qui savent reconnaître le style de l'Esprit-Saint. Je crois que ces paroles enflammées doivent, à un moment que Dieu connaît, arriver à la postérité.

Elles sont des rayons de feu qui fondront des enveloppes de glace et de pierre et délivreront des âmes.

Adieu, fleur de la croix bienheureuse, vos yeux et votre cœur versent des larmes de sang, mais vous verrez un jour quels diamans deviennent ces gouttes et comment vous formez un trésor immortel. Je vous honore et je vous chéris.

Paris, 15 mars 1875.

Ma bien chère amie, je vous assure que je n'ai pas le temps, je vous jure qu'il ne m'est pas possible de vous écrire. Vous dites que vous êtes ma vieille amoureuse; je suis encore plus votre vieil amoureux, et c'est moi qui ai commencé. Une fois j'ai fait un vers que je trouvais beau et qui est resté solitaire :

Les vieux époux sont beaux, les vieux amans sont drôles.

Je l'avais fait à Rome en voyant deux Anglais, le mâle et la femelle, qui brûlaient passé l'âge. Mais c'était avant Nice, où j'ai appris une façon de flamber sans rôtir des pièces de soixante ans et plus sans la moindre drôlerie. Ce serait une recette à porter au marché comme l'eau Laferrière, éternelle jeunesse, éternel amour, toujours ardent, toujours flambant, ne craignant ni la fumée, ni l'eau, ni le vent, ni la boue, et parfaitement garanti contre le ridicule. Mais les badauds croiraient que cet amour n'existe pas. Le farceur qui mit en vente sur le Pont-Neuf des pièces de cinq francs à cinquante centimes la pièce, n'en vendit pas une. Ainsi notre amour plus que véritable serait dédaigné. Si nous disions qu'on peut l'envoyer par la poste sans frais, ils ne voudraient pas le recevoir. Un amour garanti contre

la boue, diraient les plus francs, ce n'est pas votre affaire. Laissons-les, ma bien chère, et continuons notre roman éternel qui est la plus belle réalité du monde. C'est donc pour vous dire que je vous aime, et je vous l'écris sans la moindre nécessité, mais je ne peux pas me dispenser de vous l'écrire. Vos nouvelles sont charmantes. Envoyez-m'en d'autres : envoyez-m'en toujours. Ce sont des nouvelles de Jésus, elles accroissent l'amour. Avouez que nous serions bien bêtes si Jésus nous manquait, bêtes absolument, bêtes comme tout le monde. Donc voilà ce pauvre Carpeaux en bonne voie (1). J'espère qu'il mourra. Dans les dispositions où il est, son affaire est bien plus sûre. S'il meurt, sa statue de saint Joseph sera bien plus belle, étant faite avec son intention. S'il revit, il restera sculpteur, et risque de ne faire rien qui vaille... Et que peut faire de mieux Carpeaux que de devenir amoureux de Jésus-Christ. J'aime bien aussi la lettre de la Plessy. Celle-ci du moins s'est mise à la vraie tâche. Il faut admirer Dieu, le bénir et le prier.

Je continue d'aller bien, quoique toujours fléchissant et embarrassé. Je suis devenu d'un vieux effroyable et chaque instant il me meurt quelque ami précieux, mais je les vois tous aller au Ciel et je suis tranquille. Je ne crois plus à la mort, Jésus n'a fait que la vie et ceux qui l'aiment ne sont faits que pour jouir de la vie.

Bien à vous.

A Monsieur Alexis Fay, à Nice.

Paris, 5 mai 1875.

Très cher Alexis, quand j'ai reçu votre lettre, si bonne, si affectueuse, en un mot, *si Léontine*, j'ai juré de vous répondre tout de suite, ou le jour même, ou le lendemain, ou tout au moins dans la semaine, ou enfin dans le mois! à moins que je ne fusse mort. Voilà que le mois va passer, je ne suis pas assez en train de mourir, et je ne veux pas que mes infirmités et mes besognes me fassent encore manquer de parole à moi-même. Cependant, il est vrai que je n'ai pas eu le temps, et que je n'en ai pas. Faites-moi crédit. Je suis toujours malade et cette

(1) Le fameux statuaire, très malade, était en voie de faire une fin chrétienne. Il mourut, en effet, quelques mois après, confessé et communié.

enragée névrose me laisse à peine trois heures par jour, qu'il faut donner à mon métier. Après ces trois heures de travail, je ne vaux plus rien pour rien. J'ai mal aux jambes, aux reins, à la main et à l'esprit, tout est lié, je traîne et chancelle ! Le beau temps que j'attendais, avec impatience, n'y fait rien. Jusqu'à la fin d'avril j'ai eu froid. Mai commence, et j'ai déjà trop chaud. On délibère de m'envoyer à quelques eaux ! Je n'ai pas de mal, sinon que je ne puis aller ! Je languis, je me traîne, et l'impatience me gruge en petit morceaux. Je suis dans une glu invincible et indissoluble. Si ma dignité le permettait, je dirais que c'est embêtant, et que je suis embêté ! Plaignez-moi ; *dites-lui* que je l'aime bien, et qu'elle m'écrive ; mes beaux jours sont ceux où je reçois une lettre d'elle ! Alors je me sens délié, ce n'est qu'un moment, mais il est bon !

Mille complimens à M[me] Bleuet. Quant à elle, ce que j'ai à lui dire, je ne puis le dire qu'à elle, et elle seule peut l'entendre ! Ce sera pour demain. Je vous embrasse et me sauve au métier.

A Madame Léontine Fay-Volnys, à Nice.

Le 1er juillet 1875.

Ma chère amie, c'est cette chienne de névrose, qui continue de n'en finir pas, et qui me mène, je suis forcé d'en convenir, à un certain dégoût de la vie. Il est fâcheux de trébucher quand on marche, quand on parle, quand on écrit et l'on arrive à perdre tout désir de se montrer, quelque beau que l'on se sente en soi. Je me regarde, je me touche et je me dis : Je suis un fantôme; je vais tout à l'heure me dissiper. Mais d'un autre côté, je me sens si vivant dans mon cœur que je suis perpétuellement tenté de céder à l'illusion : ma foi, marche ! dis au moins à cette pauvre Yelva (1) que tu n'es pas sourd, que tu sens avec délices qu'elle est là, que tu l'aimes plus que jamais. Si tu tombes en chemin, elle te relèvera.

Ma bonne Léontine, ma chère retrouvée, c'est la vérité pure que je vous dis. Votre cœur charmant, votre charmant esprit, votre courage et votre allégresse à tout bien me persuadent que je vis encore, dans cette sorte de mort où je me trouve depuis

(1) Personnage que Léontine Fay avait si merveilleusement incarné, vers 1830, que le nom lui en était resté.

neuf mois. Il faut que je sois devenu bien infirme pour que cette étincelle électrique ne me rende pas toute ma vie. Dans le moment que je vous lis, mille idées me reviennent, mille éclairs traversent mes langueurs et mes ténèbres et je vous écris en esprit les lettres les plus vivantes. J'ai quelque chose à vous dire sur les insectes, sur les malades, sur les morveux, sur le passé, le présent et l'avenir. Mais le moment passe, et dès que je tiens la plume, il est passé. L'atonie revient, il n'y a plus que de l'encre, ou plutôt qu'une bourbe très épaisse dans mon encrier. J'y voyais tant de perles, tant de diamans, tant de feux. Rien, rien; ma main est lourde, ma tête s'alourdit et tout ce que j'en peux tirer est un pesant article de journal. Je n'ai plus d'idées qu'à condition de n'en rien faire. On me dit toujours qu'on me tirera de là. Je le veux bien, mais je ne l'espère presque plus. Heureusement qu'il me reste le bon Dieu et vous que le bon Dieu m'envoie, et je ne sens point de diminution dans mon amour. C'est une grande consolation, une consolation qui suffit.

J'ai aussi la consolation de mes filles, également puissante, car elles sont également heureuses, chacune à sa façon, l'une bonne épouse de Dieu, l'autre bonne épouse du diable, mais du meilleur diable qui soit au monde, puisque c'est un diable qui aime sa femme et le bon Dieu. J'étais à la Visitation le jour du Sacré-Cœur, ma fille auprès de moi, mais la grille entre nous, c'est-à-dire l'océan. On disait la Messe. Je pensais que nous étions chacun dans notre tombeau. J'étais heureux; seulement ce bonheur est un peu fort pour un névrosé. Je ne le souhaiterais pas à tous ceux qui ont des nerfs un peu faibles. On est coupé. C'est un bonheur pourtant. On se sent mourir. Je pensais ce que j'ai pensé souvent dans le même endroit : « Ce parfum est pour ma sépulture; » il sera une onction qui effacera quelques péchés. Oh! que c'est doux; oh! que cela brise et déchire! Mais je ne suis pas assez pur pour être si grand. Chère amie, aidez-moi à remercier Dieu.

De retour à la maison, j'ai trouvé de belles groseilles que m'envoyait ma commandante ; des groseilles à grappes fraîches, saines et acides, d'un rouge transparent et foncé, semblables à de grosses gouttes d'un sang vermeil. En les voyant, quelques bêtes de larmes que j'avais pu retenir ont jailli de mes yeux. J'avais dans le cœur je ne sais quoi qui ressemblait à ces gro-

seilles. Elle est très bien, ma commandante. Elle m'annonçait que vous lui aviez écrit. C'est un trait digne de vous. Il est digne de vous aussi de m'avoir donné le plaisir de lire sa réponse. Comme vous êtes la nature même, on voyait cela dans votre jeu et c'est pourquoi je vous connaissais si bien quand je ne vous connaissais pas. A présent que je vous connais, je devine ce qui me charmait dès l'an mil et je suis encore plus charmé. Vous avez bien raison d'aimer Agnès et vous dites bien que c'est une âme fraîche.

Quant au malade Carpeaux, oui, il est malade, et j'ajoute qu'il n'est pas frais. En passant sur le boulevard, j'ai vu une boutique pleine de ses produits et de ses inspirations. Hélas!

Je ferai ce que me demande Alexis (1). J'admire l'insecte (2). Je lui souhaite tout ce qu'il désire, j'espère peu. Grande âme, mais âme de Bébé. Il a dit le mot. Les bébés dans ces situations-là demandent volontiers à boire, même de l'eau du *puits;* mais ils ne boivent pas, l'eau n'est pas assez sucrée. Parlez-moi de la Samaritaine!

Quant au monsieur des nouvelles, oh! ma chère amie, que me demande-t-il et que me demandez-vous? Je le plains parce qu'il est prosateur, poète et Belge et économiste en plus, mais franchement qu'est-ce que cela nous fait? Franchement, dans l'état où je suis, il n'est pas juste que je lise ses nouvelles passées, et que je lui adresse mon avis motivé sur les *Jugemens de Saint-Pierre* rendus par lui. Je les lirai, parce que vous me les adressez. Plus ne me sera guère possible. Songez donc que je ne vous écris pas, à vous! Malheureusement, je crains qu'il ne se fâche ; sa lettre fait voir le caractère le plus ombrageux et le plus facile à blesser. Vous aurez de la peine à trouver un emplâtre pour cette peau délicate. Et je vous soutiens, moi, que mes vers sont fort bons! Vous savez le rôle. Il soutiendra que je n'ai pas la foi et vous serez obligée de faire le tribunal des maréchaux. Adieu, chère amie; ma main ne va plus et votre pauvre amoureux est forcé d'interrompre son discours. Je vous aime, je vous aime, je vous aime.

Le garçon a Mère François.

(1) Une protestation contre des blasphèmes publics dont les catholiques de Nice étaient indignés.

(2) Surnom donné à un ami écervelé, dont on s'inquiétait.

Je m'amuse à faire un tas de volumes d'un tas de vieux articles. Bien entendu vous aurez cela (1).

Aux Roches, près Clermont-Ferrand, 21 août 1875.

Très chère amie, on me répète que je suis guéri ou peu s'en faut. J'ai des raisons de ne le pas croire; mais ça leur fait tant de plaisir que je ne dis pas non. J'ai d'ailleurs des raisons aussi de ne pas me croire tout à fait mort. Je sens mon cœur qui bat, j'aime, je me souviens agréablement çà et là de la vie passée, je me fais de plus belles idées de la vie future. Boitant, bégayant, me traînant, ça roulotte. En somme, je suis à la dernière station avant la grande gare d'arrivée. Six minutes d'arrêt! Buffet, confessionnal, dispositions suprêmes et puis en route pour le bel endroit où l'on commencera de *chanter le bon Dieu sans fausses notes*. Quand vous n'auriez dit que ce mot, vous m'auriez prouvé que vous êtes une maîtresse femme et que vous connaissez le secret de la vie. On la connaît lorsque l'on sait ce que l'on peut gagner à en sortir. Aimer et chanter Dieu sans faire de fausses notes et sans éprouver la moindre préoccupation de faire admirer sa voix, c'est la faim de l'âme qui n'a pas vécu en vain. Je sens que mon instrument a été défectueux, je sens que j'en changerai et je vois tranquillement arriver le moment de laisser tout mon bagage. Je porte en moi tout ce que je veux garder éternellement. Vous êtes dans ce petit paquet intime; tout est pour le mieux.

Je suis venu passer quinze jours auprès de ma fille Agnès. Ce sera fini mardi. J'ai trouvé cette chère enfant, au physique et au moral, telle que je le désirais. C'est un oranger bien portant, vert, rond, chargé de fruits et de fleurs. La belle chose qu'une femme plantée en bonne terre, à l'abri du grand soleil et du grand vent, fille innocente et mère heureuse, aimant son mari dont elle est fière et qui est fier d'elle, et vierge encore dans son âme lorsqu'elle est près d'accoucher. C'est un mélange charmant d'ingénuité, de ferveur et d'allégresse. Son mari lui a fait un nid de fleurs des champs qui est charmant à voir et qu'il ne dépare pas du tout. Elle et lui sont parfaitement honnêtes et parfaitement heureux, à cent lieues de tout ce que le grand vulgaire regarde comme nécessaire au bonheur. Il fait

(1) La troisième série des *Mélanges*.

avec conscience et joie son métier militaire, elle fait avec conscience et joie son métier de femme de bien, et ni l'un ni l'autre ne demande davantage à la fortune ni à la société. Je regarde ce spectacle avec délices. Le jour de l'Assomption, nous avons été ensemble à la Sainte Table, et, songeant à ma religieuse, j'ai trouvé que mes deux filles étaient très bien placées. Cela aide puissamment à porter la névrose et ses suites. En ce moment une habitude de ma pensée, qui ne se sépare jamais de vous, m'a fait souvenir du malade Carpeaux, qui vient d'être nommé officier de la Légion d'honneur. Hélas! le pauvre diable! J'ai lu pourtant qu'il avait communié. Dieu le veuille! Ainsi il n'aurait pas perdu vos peines; pour vous, chère amie, quoi qu'il arrive, vous en aurez le prix.

Avant de partir de Paris, j'ai envoyé au curé votre offrande et celle de la chère Rosalie; j'y ai joint la mienne *pour être avec vous*. Je lui ai bien marqué cela, parce que j'y tiens. J'ai un peu tardé, parce que c'est une horrible chose pour moi qu'une lettre à écrire. Dites-le à Rosalie, en attendant que je me donne le plaisir de lui écrire moi-même, mais il me faut du temps. Je ne suis pas souvent dérouillé.

Adieu, ma très chère. Je vous aime et je vous embrasse. Il n'y a point de fausses notes ici.

A M. Alexis Fay.

Paris, le 31 août 1875.

Très cher ami, le plus grand de mes mérites dont vous ne parlez jamais, est très certainement d'exercer votre patience par la négligence de mes réponses; mais vous savez que c'est un mérite un peu forcé. J'ai beaucoup à faire pour un homme souvent impotent. Cette névrose dure toujours, et j'ai bien peur qu'elle ne finisse pas. Cela va bien à peu près pendant un jour ou deux, et après, tout recommence. Il faut m'aimer tout de même et d'autant plus, et demander à Dieu que je corresponde davantage aux prières que l'on fait pour moi. Intérieurement, je sens mieux votre charité, et j'en suis reconnaissant, elle est ingénieuse et charmante! il y a de la Léontine et du Bleuet dans ce bouquet toujours plein de fraîcheur!

Des Roches, près de Clermont, où je suis allé voir ma fille

mariée et où je l'ai trouvée heureuse, j'ai écrit à votre mère. Mais je suis sûr de n'avoir pas eu le temps de lui dire combien je l'aime toujours et de plus en plus! Réparez mon oubli et que le Bleuet dise un mot... Je cherche tout ce qui sait aimer *sans fausses notes*, pour dire à Léontine que je l'aime. Quelle virtuose! Quand je pense qu'elle m'a fait aimer Scribe! Monsieur Scribe! et qu'elle m'aurait fait aimer M. Carpeaux! c'est cela qui est fort!

Je me dis que j'irai peut-être à Rome cet hiver et qu'en ce cas, je passerai par le plus long, c'est-à-dire par Nice! On a besoin de revoir le Pape et de lui dire adieu. Mais si c'est le pur amour du Pape qui me fera prendre le plus long, voilà de quoi je ne suis pas sûr. O Alpes Maritimes, que vous avez d'attrait!!! Mais que j'ai peur que tout cela ne soit un beau rêve de malade!

Jusqu'à présent, la névrose s'est contentée de me lier; s'il lui prend fantaisie de me clouer, il faudra bien rester cloué! il me restera toujours l'espoir que c'est le Purgatoire qui commence.

Adieu, Alexis; adieu, Bleuet; Léontine, adieu. Quelle douce Miséricorde de vous avoir connus!

A Madame Léontine Fay-Volnys,

Paris, 2 septembre 1875.

Ma très chère amie, je vous ai écrit de Clermont, il y a déjà plus de huit jours. Précisément, je vous parlais du pauvre Carpeaux. Je vous demandais si vous saviez qu'il eût communié et si c'était vrai. Je ne l'ai point lu dans le *Figaro*, que je ne fréquentais pas chez ma fille, et je n'en sais pas plus long. Ici je n'ai rien appris, les nouvelles ne passent guère nos ponts. Je doute de celle-ci, puisque vous ne l'avez pas sue directement. Si l'homme avait fait cela, sa joie et sa reconnaissance vous en auraient informée. Il serait devenu un Carpeaux neuf, qui rendrait grâce à Dieu et à vous.

Ma lettre ne vous serait donc pas arrivée? C'était une longue lettre d'amoureux, écrite un jour que je me sentais heureux et bien portant. Je ne vous disais rien, mais il y avait bien quatre ou cinq pages. Je vous parlais de ma fille et de vous. Sujets où je ne pouvais être court. Je l'ai donnée à ma fille, qui l'a donnée à son *ordonnance*, pour la poste. Quelque cabaret se serait-il mis entre nous? Faites voir à la poste. Je peux avoir mal mis

l'adresse; j'y suis, hélas! très exposé. Mais je me vois encore écrivant *Léontine* et *Nice*. Il me semble bien avoir dit cela à Alexis hier ou avant-hier.

Adieu, ma bonne et très chère amie. J'ai regret du papier blanc que je laisse. Mais je me porte bien ce matin et j'ai affaire quelque chose de gros. Envoyez à Rosalie quelques petites raclures de mon cœur. C'est le curé de Barages qui est content!

Septembre 1875.

Ma chère amie, je viens d'écrire au charmant Ours de Maynoac (1), mais j'ai oublié dans quelle Pyrénée cela se trouve. Est-ce la haute, la basse ou l'orientale? Il y a vraiment beaucoup de Pyrénées. Si je ne peux pas mettre la main sur celle qu'il me faut, je vous enverrai la lettre. Cette chère Rosalie, carmélite de cœur, mérite bien qu'on la cherche un peu.

Hélas! je vois avancer la saison et s'éloigner mon voyage de Rome. Mes jambes ne peuvent plus chausser les bottes de sept lieues. Un petit mieux m'avait donné cette idée de Rome. Une rechute la chasse. Je reboite de plus belle sous l'influence d'un chien de lumbago; il m'a fait crier pendant huit jours et, depuis huit autres jours, il dure encore. En même temps ma main me fait d'affreuses farces. Peu s'en faut qu'elle ne me refuse le service. Elle me fait l'effet d'un valet de chambre que j'ai gardé un an sans pouvoir le dégoiser, et qui m'a tant versé d'assiettes sur le dos, que j'ai dû le renvoyer; mais je ne peux pas renvoyer ma main.

Ma fille Luce vient d'obtenir un nouveau grade dans son couvent. Malgré sa modestie et la mienne, je vous en fais part. On l'a mise au nettoyage des cabinets. Et elle n'est encore que novice! où n'ira-t-elle pas, cette chère enfant? Elle m'assure qu'elle s'y trouve fort bien et que le parfum de l'obéissance offre quelque chose là qui se sent plus qu'ailleurs. Qui m'eût dit que je saurais ma fille à ce poste, qu'elle m'y semblerait aussi belle et que je n'en serais pas moins fier! Cependant, je ne me sentais pas la moindre pente pour cette vocation.

Vous avez vu ce grand et sublime Garcia Moreno. Je vois ici un de ses neveux qui me raconte sa vie. D'un bout à l'autre,

(1) Rosalie, alors retraitée dans un village de montagne.

c'est une merveille. Je n'en ai pas tiré parti comme je l'aurais souhaité. Après Pie IX, il y avait un homme dans le monde, c'était lui. J'ai oublié de dire dans mon article qu'il était beau, grand, fort, éloquent, que toute bonne œuvre le trouvait prêt comme tout péril, qu'il allait soigner les malades, qu'à Paris il passait du temps à promener un enfant qu'on lui avait confié. Ses gens qui l'ont toujours connu ne se souviennent pas de l'avoir vu trembler pour lui-même, et il pleurait avec les affligés. On l'a tué. Oh! qu'il fera bon s'en aller!

Adieu, chère amie, tendresses à Alexis.

A Madame Rosalie,

27 septembre 1875.

Chère Madame, c'est peu bien, *bien guère* de vous dire bonjour une ou deux fois par an. Il est vrai pourtant que nos sentimens ont de la sérieuse ardeur, mais il est vrai aussi que nous sommes considérablement ours. Quand on a tant vécu, c'est le vœu de la nature et le conseil de la sagesse. On reste dans les solitudes, dans les déserts, pour conserver un reste de jeunesse à montrer de loin à ceux qu'on aima. Depuis longtemps je sens le besoin de faire cette sortie. Dans mon désert de Paris, il y a trop de chevaux, trop d'hommes et pas assez de montagnes. Me voici. Que Maynoac est charmant et que vous êtes belle! Je ne puis pas m'élever jusqu'à vous, mais je vous aperçois sur votre montagne. Nous sommes vieux, mais remarquez pourtant comme notre vue est perçante et comme nous ne sommes pas des gens de peu, grâce au signe de notre Jésus que nous portons l'un et l'autre. Vous me découvrez sur les bords du ruisseau de la rue du Bac et je vous vois resplendir sur les hauteurs des Pyrénées. Bonjour, Madame, que je n'ai jamais rencontrée et que probablement je ne rencontrerai jamais, bonjour; chère amie, que le cœur de Jésus m'a fait reconnaître; bonjour ma Rosalie. C'est moi le garçon à la mère François. Il est vraiment dommage que nous ne puissions pas nous trouver avec Léontine dans un coin quelconque de Paris ou des départemens. Malgré les étouffemens, les rhumatismes et les névroses, nous ne laisserions pas de tailler une bonne bavette.

Je vous envoie la lettre du bon curé de Béroges (?) à qui vous avez voulu donner une église. Léontine s'étant mise de la partie,

j'ai voulu aussi en être et nos trois pierres seront de compagnie dans la construction; les vôtres feront accepter la mienne. Le bon curé avait profité de l'occasion pour m'envoyer des pommes. J'aurais bien songé à vous envoyer votre part; mais comme les paniers ne voyagent pas avec la même facilité que les âmes, j'ai tout gardé et tout mangé. Elles étaient bonnes. Adieu, ma Rosalie, serrons-nous la main et embrassons-nous. Notre bon Jésus fera en sorte que nous trouvions là-haut notre petit coin... Votre ami.»

A Madame Léontine Fay-Volnys,

15 octobre 1875.

Très chère amie, c'est l'abbé Flouel ou Nouet. L'abbé de Girardin n'étant plus en ce moment près de moi, je ne puis préciser, mais vous n'en avez plus besoin. Carpeaux a été enterré hier, sitôt pris sitôt pendu. Le bon Dieu n'attendait que d'avoir pu lui donner son billet de Paradis. On a beau le connaître, il a de ces complaisances qui surprennent. Voyez-vous, ma Léontine, il n'y a pas tant de chrétiens, mais le petit nombre suffit et sauve le grand. Dans l'immense océan du monde, ceux que Jésus a faits pêcheurs d'homme (il y a beaucoup de femmes parmi eux, depuis l'invention de la grande Marie, la grande raccommodeuse de filets) pêchent du fretin, des carpillons, des carpeaux; ils vont jusque dans les vases ramasser jusqu'à des crabes, des moules et autres monstres ténébreux. Ils portent au bon Dieu tout cela; le Bon Dieu prend tout cela, parce que ce sont ses chers chrétiens qui l'ont pris. Le bon Dieu ne refuse rien de ses chers chrétiens, il ne rejette rien de ce qu'ils ont pris dans les filets raccommodés par sa raccommodeuse. Il y a tant d'imbéciles qui nient ces mystères. C'est qu'ils ne comprennent rien à l'amour des hommes pour Dieu et à l'amour de Dieu pour les hommes. Rien n'est plus facile à comprendre pourtant. Ne voit-on pas tous les jours des mamans très sages et des papas très graves accepter des coquillages cassés, des fleurs fanées que leurs petits enfans ont ramassés comme des trésors pour leur plaire croyant leur offrir des merveilles, et ce sont des merveilles en effet. La merveille est l'amour qui s'attache à l'infime objet donné et reçu et qui le transfigure. Un jour la mère François qui ne se piquait pas d'être tendre et le père François qui n'a

jamais su lire et qui n'était pas sentimental reçurent avec joie une couronne de feuilles de céleri qui était le premier prix de mes efforts à l'école mutuelle et qui les valait bien. Leur garçon, aidé dans ses bons sentimens par une fessée importante, leur avait promis de travailler et la couronne prouvait qu'il avait travaillé. La mère François pleura, le père François fut *tout chose*, et la précieuse couronne resta suspendue au manteau de la cheminée, honneur qui n'avait jamais été fait à une branche de céleri. Elle attestait le travail, la victoire et l'amour du garçon que Rosalie, un demi-siècle après, devait trouver beau comme le jour, d'accord en cela avec la prophétique mère François. De la fessée, digne pourtant de mémoire, il n'en était plus question. Tout était pour la vertu du gas. C'est alors qu'on cessa de voir qu'il avait été ravagé par la grêle, et depuis ce temps ce fut un crime de s'apercevoir qu'il avait été grêlé. La couronne serait encore là, et attesterait encore que le garçon de la mère François, devenu beau comme le jour, était déjà beau comme l'aurore, si la maison n'avait pas été démolie. Mais la maison où le bon Dieu veut garder nos couronnes de céleri est éternelle; et nos couronnes y resteront toujours. Voilà pourquoi, mignonne, le ciel sera plein non pas de ceux qui ont aimé Jésus seulement, mais des œuvres de ceux qui l'ont aimé. Peu d'élus peut-être, mais beaucoup *de sauvés* par les élus, c'est-à-dire par ceux qui auront eu assez d'amour et de foi pour jeter toujours le filet dans la mer profonde et pour dire à Jésus : Mon Jésus qui m'avez commandé de jeter le filet, par votre sang, par votre amour et par mes sueurs et mes larmes, prenez encore cela. Quant à moi, ma très chère, j'espère bien entrer au ciel parce que je me serai attaché comme une poussière aux pieds de quelque martyr passant. Il m'emportera jusque devant Dieu, et Dieu ne me rejettera pas parce que, au contact des pieds de son martyr, la poussière aura été changée en or.

Mais que voulais-je vous dire? En poursuivant le fil de mes idées, j'ai perdu toutes sortes de choses dont je voulais remplir une demi-page et me sauver à mes besognes. Vous êtes une grande mangeuse de temps, mais comment se défendre de la joie d'avoir reçu une lettre et du plaisir de vous dire qu'on vous aime. Pour l'amour de Dieu et des carpeaux et des moules qui restent dans la vase, soignez-vous, vivez, ne faites pas d'imprudence. Ne dites pas que vous travaillerez au ciel aussi bien

qu'ici-bas et écoutez Dieu qui vous dit d'obéir au médecin. Je suis bien content d'Alexis et de Bleuet qui veillent sur vous avec tendresse. Faites savoir à Alexis qu'on est en train d'organiser une grande Messe à Notre-Dame ou à Saint-Sulpice pour Garcia Moreno. Saint-Sulpice était sa paroisse. Je m'arrange aussi pour faire venir une photographie de Quito; je n'en ai qu'une, mais fort imparfaite. Il était grand et beau; il avait sa figure. Vous la verrez. J'ai reçu la lettre de Rosalie. Elle me ferait certainement tourner la tête si vous ne m'aviez fixé le cœur. Néanmoins je suis émerveillé de mes succès près des femmes. Je ne me connaissais pas ce genre d'aptitudes. J'ai lu dernièrement dans un journal que mes constantes fureurs venaient d'un secret dépit de n'avoir jamais été aimé. Voyez-vous cela? Il y a eu pourtant la mère François et il y a encore Léontine et Rosalie. Mais êtes-vous des femmes? Cet imbécile qui est capable de me croire grêlé, dirait que vous n'êtes que des cléricales. Je le dédaigne. J'ai du feu en portefeuille et ce qui m'étonne, c'est que le portefeuille ne brûle pas. Adieu, je n'en puis plus, et ma main qui fait des siennes. Elle ne sait plus l'orthographe. Il n'y a plus qu'un mot que je puisse tracer couramment : Je vous aime.

Il y a juste un an que je jouis de cette charmante névrose. Elle m'agace; mais je sens tout de même d'où elle vient et je la garderai volontiers tant qu'elle aura quelque chose à faire.

Paris. 25 octobre 1875.

Ma très chère amie, moi aussi j'aime les moules, les crabes, les huîtres et autres monstres ténébreux. Il y a quelque chose là dedans, il y a même des perles. Le bon Dieu le sait. Il voit des beautés et des qualités que nous ignorons. Il permet qu'on lui offre tout ce qui tombe dans le filet jeté pour lui par ses enfans; il ne permet pas que le filet ramasse rien d'absolument mauvais. Ce qui est absolument mauvais n'existe pas à ses yeux et les nôtres ne l'aperçoivent pas. Il y a des laideurs et des difformités absolues qui aveuglent la miséricorde. Si elles ne faisaient que l'épouvanter, elle se baisserait, s'entêterait et les ramasserait; et Dieu les prendrait, obéissant à ceux qui l'aiment. Dieu se laisse ensorceler par l'amour qui lui découvre la beauté des monstres. Il dit au monstre : Tu es bien laid, bien sale, bien bête, mais tu n'es pas rien. Il y quelque chose en toi que j'y

avais mis et que tu n'as pas détruit. Je t'enverrai un de mes enfans qui par un excès d'amour ou d'ignorance te dira un mot auquel tu ne t'attends pas et qui fera tomber sur toi le nom et le sang de Jésus-Christ : et tu seras assez lavé et tu verras assez clair pour que je puisse ne plus détourner les yeux. C'est bien étrange sans doute, mais Dieu connaît les mystères de son amour. Usons-en et donnons la chance à tout ce que nous voyons. Du moment que nous le voyons, c'est une grâce que Dieu lui fait ; il y a quelque chose là... Mon Dieu ! il y a là un bandit pour qui Jésus-Christ est mort et pour qui je voudrais mourir. — Tu crois !... Jette le filet, et s'il le faut, harponne !

Je causais hier avec une petite sœur des pauvres, une bonne grosse paysanne comme la mère François, qui dit : j'allons, j'irons je verrons. Par son cœur ou par son génie, elle a fondé 20 sur 30 maisons de son ordre en Irlande, en Angleterre, en Espagne, en Amérique ; elle est en train d'en mourir. Elle me dit : Je n'ai pas vu ce Carpeaux-là, mais j'en ai vu bien d'autres. Impossible d'imaginer ce que le bon Dieu fait et fera. On dirait qu'il ne pense qu'à cela. Et je vous assure, ma chère, que la mère Conception sait ce qu'elle dit.

Or, je m'en vais demain en Belgique, dans un poêle que j'ai par là. Les premiers froids me font sauter et je tremble au coin de mon feu. Au château de Gesves par Asse... province de Namur : c'est là que le cher Alexis m'enverra des nouvelles. J'y resterai jusqu'au 9 novembre. Je dois (être) à Paris le 10 pour assister à un service funèbre en mémoire de Garcia Moreno. Je vous enverrai le portrait du grand président dès que je l'aurai.

Notre Visitandine à qui j'ai conté vos relations avec Carpeaux, vous loue extrêmement d'entreprendre les tailleurs de pierres et veut que je la recommande à vos prières. Elle dit que ceux et celles qui veulent tailler leur âme font une besogne infiniment plus rebelle et plus difficile. Elle est présentement *sous-vachère*. Quand je vois cette belle fille qui prend une noblesse de figure et d'attitude inimaginable, si contente et si paisible dans cette position, cela me donne une joie qui passe toute expression. Elle a une politesse, une grâce, un éclat de santé et de majesté que je voudrais que vous puissiez voir, vous qui croyez peut-être avoir vu des princesses et des reines. Vous verriez véritablement une fiancée de Jésus-Christ. Je vous assure que c'est beau.

Adieu, très chère amie.

27 décembre 1875.

Ma chère Léontine, j'ai le cœur bien serré pour votre pauvre ami. Ces terribles menaces sont déjà des coups accablans. Je pense à Job à qui l'on disait : Maudis Dieu et meurs! Mais il a autour de lui des chrétiennes résignées pour elles-mêmes qui lui parlent mieux : Bénis Dieu, pauvre frère et tu vivras. Il répondra : *fiat;* il n'a pas autre chose à dire. La vie est un mauvais moment qui enfante l'heureuse éternité... Que Z... se tienne bien au pied de la croix. C'est ce que je ne cesse de demander pour lui... Se tenir à la croix vaut mieux que tout. Demanderons-nous grâce pour la terre qu'on déchire avec le soc de la charrue? Il faut qu'elle soit déchirée pour être ensemencée. Mais qu'elle y consente; que Dieu ne permette pas qu'elle refuse la douleur et perde le grain. C'est ainsi que je m'efforce de prier pour vous; n'oubliez pas de prier ainsi pour moi. Je vous dois des nouvelles de moi. C'est toujours la même chose : pas de souffrances, un insurmontable alanguissement. Je suis détraqué des membres, de la voix, un peu de la tête. Mon cœur seul vivant est empêtré dans cette ruine qui souvent me semble consommée. Je vis pour faire semblant de vivre et pour gagner ma vie qui ne m'intéresse plus et qui ne demande que le repos. J'aimerais bien de faire le mort, en attendant de l'être tout à fait. Mais le plaisir de faire le mort m'est interdit. Il faut travailler sans appétit et sans nécessité pour soi-même parce que d'autres en vivent très réellement. Ce travail pour d'autres, plus que désintéressé et plus que fatigant, serait plus méritoire si on voulait en avoir le mérite. Ce ne serait plus le mérite du laboureur, ce serait le mérite du blé : « le blé voulait être mangé. » Non, c'est Dieu qui veut que le blé soit mangé et qui en a le mérite. Ce diable de blé n'est ni heureux, ni fier de sa vertu. Il se dit sans cesse : A quoi m'est bon qu'on me mange, j'aurais plus de plaisir à n'être pas? Véritablement on est surpris de toutes les bêtises que l'égoïsme nous suggère. C'est lui en définitive qui nous fait désirer la mort. Le plaisir de n'être pas pour être enfin débarrassé du déplaisir de faire du bien! A ce simple trait on voit bien que ce n'est pas l'homme qui a inventé Dieu. Car Dieu a conçu de toute éternité la pensée d'être éternellement le blé qui nourrit le monde, et il s'est maintenu dans cette pensée après avoir très longtemps expérimenté l'égoïste humanité.

On me dit parfois que je ressuscite. Mon écriture vous dit ce qu'il en est. J'écris assez vite, mais je ne suis pas maître de former mes lettres comme je veux, ni d'écrire gros, ni d'écrire fin, ni d'observer ce que j'ai conservé d'orthographe. C'est bien pire pour la voix. Je bégaye, j'ânonne, j'oublie des mots. Il me manque partout des rouages et tous mes rouages manquent de quelques dents. Je prends souvent le plaisir de me taire. Il est médiocre; plus médiocre encore est le plaisir de ne point voyager. Que j'ai désiré d'aller à Nice! Un moment je l'ai espéré. Il a fallu défaire ma malle, j'ai dû me résigner à être parrain de ma petite-fille par procuration. Je suis rivé à Paris. J'en ai un signe. Le journal m'a poussé une voiture sous le derrière.

Je n'avais jamais souhaité une voiture; la voilà tout de même. Cela me fait l'effet d'un corbillard. La première fois que je me suis promené dans ma voiture, j'ai appris qu'on ne se promène qu'à pied.

J'ai reçu hier votre chère lettre. Je venais de voir ma Visitandine après la longue abstinence de l'Avent. Tout ce temps-là, les parens jeûnent de visites. Ma fille est présentement frotteuse. J'ai un robuste domestique qui se plaint beaucoup de la fatigue que lui donne le frottage; ma fille est moins forte, frotte davantage et se réjouit de frotter. Cela lui tient chaud, dit-elle. On avait allumé à cause de moi une flambée dans le parloir. Elle regardait le feu à travers la grille. — Comme c'est beau, dit-elle, un feu. Il y a longtemps que je n'en avais vu. Voyez, papa, au couvent tout est plaisir. On aime à rencontrer par hasard du feu; on est content de pouvoir s'en passer. — Est-ce que tu as froid! — Ah! papa! avec le feu que j'ai dans le cœur! — On ne peut rien imaginer de bon, de beau, de fort, de gai et de tranquille comme cet enfant!

Adieu, chère amie, votre lettre est pleine du parfum de la bonne mort. Mais cela ne me console pas.

Nous ne sommes plus sur la terre que pour nous consoler d'en partir, nous ne perdons rien. Jésus nous attend dans sa maison. Nous irons; nous y serons bien. Quand la poussière de la route sera époussetée, nous paraîtrons devant le Roi. Attendons patiemment, regardons en face. Ce n'est pas un huissier qui viendra nous prendre pour nous faire payer nos dettes, mais un ambassadeur qui acquittera tout. Mourir, cela s'appelle, *en chrétien*, recevoir le baiser du Seigneur.

Recevez le mien, mon baiser de frère, très heureux et très fier d'avoir une sœur comme vous. Priez pour moi et tirez-moi. Allons chanter, sans fausses notes, au milieu de la canaille reconnaissante et transfigurée. J'espère que Poquelin y sera avec ses poquelineaux et ses poquelinettes. Pour canaille, il l'était certainement, le beau génie. Mais il disait en parlant des siens : Je les fais vivre, je ne peux pas les abandonner; et il est mort à la peine. Il raisonnait mal, mais enfin il donnait un verre de sueur, c'est plus qu'un verre d'eau. Dites cela à celui qui donne à bon escient des verres de larmes. Espérons, espérons un Dieu de miséricorde.

Dimanche, 23 janvier 1876.

Quand je vous dis qu'Il vous aime, me croirez-vous enfin? En réponse à votre histoire qui me ravit et qui m'enivre, écoutez-en une autre, juste la même, mais un peu plus ancienne, car ce n'est pas d'aujourd'hui qu'Il avoue cette passion. Vous avez entendu parler de la femme qui vint le trouver sur les frontières de Chanaan. Qu'allait-Il faire là, en ce pays étranger? On ne le savait pas, rien en apparence ne l'y appelait. Il ne l'a pas dit, mais on l'a deviné. Il allait à un rendez-vous d'amour. Cette femme vint; elle lui dit : Seigneur, ayez pitié de moi; ma fille est cruellement tourmentée d'un démon. Il ne parut pas la voir. Ses apôtres, bonnes gens néanmoins, la reçurent mal. Elle leur semblait une importune, une coureuse, une comédienne peut-être, et peut-être pis, s'il y a pis. Tout ce pays de Chanaan était mal famé. Comme elle insistait, ils craignirent qu'elle ne compromît le maître. Déjà ils n'avaient pas paru très contens de la Samaritaine qui, à vrai dire, n'était pas grand'chose. Ils dirent à Notre-Seigneur : Renvoyez-la. Notre Seigneur fit semblant d'entrer dans leurs vues. Son accueil fut très rude. Il l'appela à peu près une chienne. On ne doit pas donner aux chiens le pain des enfans, lui dit-il. Notez cependant qu'il était venu pour elle. Avertie et instruite par l'amour, elle ne se démonta pas et ne se fâcha pas. — C'est vrai; mais on laisse les petits chiens se nourrir des miettes qui tombent de la table où mangent les enfans. Quelle confiance, quel amour, quel besoin! — quelles paroles à faire pleurer les pierres! Et lui : O femme! grande est ta foi. Qu'il soit fait

comme tu désires. Elle se retira contente, sa fille était guérie. Il se retira content, ce qu'il voulait faire était fait. Il reprit son chemin de la croix. Croyez-vous que dans le ciel, auprès de lui, nous ne reverrons pas cette Chananéenne avec la Samaritaine, avec Madeleine et le bon larron et les autres. Ces amours-là ne sont pas d'un instant. Il veut qu'ils durent et les fait éternels.

Avant-hier, je lisais cette divine histoire dans un grand saint qu'elle a ravi avant nous et qui l'a contée avec tant de joie et de larmes, il y a près de quinze cents ans, que Dieu a voulu ne pas laisser périr son récit. C'est saint Jean Chrysostome, évêque de Constantinople, admirable entre tous. En la lisant je songeais à vous. Je voulais vous en écrire, parce que Saint-Jean Chrysostome est un des nôtres, et parce que votre foi est grande. Je voulais vous dire : Sachez de quel trésor Dieu vous a pourvue, sachez ce que vous pouvez faire, sachez combien il vous aime. Il est venu pour vous, pour vous seule au pays de Chanaan. Il est venu vous dire non plus de manger les miettes qui tombent sous la table, mais de mordre à même le pain. Dans le moment que je pensais cela, voilà qu'il renouvelait le miracle. Il le faisait pour vous, pour Violette, pour Bleuet, pour vous tous, et tout le ciel tombait avec lui dans votre petit coin. La table est mise, mes enfans, mangez, c'est moi qui paie. Viens aussi, toi, prodigue pour qui l'on a pleuré en m'invoquant et qui pleures.

O mon Roi, ô mon Dieu, ô mon Jésus! Réjouissez-vous, chers amis! ne craignez pas. Cela durera. Si le mal recommence, si le démon revient, vous recommencerez et il reviendra en Chanaan, celui qui chasse le démon.

Il reviendra parce que vous l'appellerez encore, et parce qu'il est celui qui a ordonné de pardonner septante fois sept fois. S'il ne pardonne pas à l'enfant, il pardonnera à vous qui avez trouvé grâce pour lui. Il aime ceux qui veulent être justes pour pardonner au coupable.

Adieu. Lisez-moi comme vous pourrez. Ma main est mauvaise tant qu'elle peut, mais je suis très heureux parce que je vois luire dans le ciel la main divine du pardon. Je vous aime tous.

Merci, merci de cette adorable matinée.

21 février 1876.

Ma chère amie, l'autre jour, j'ai vu paraître chez moi l'ancien Duprez de l'Opéra, avec quelques musiques de sa façon, qu'il veut offrir au Saint-Père. J'étais à cent lieues de penser à lui, que je n'ai vu qu'une fois il y a des milliers d'années, en sorte que son nom ne m'a pas fait tomber à la renverse. Mais le brouillard s'est dissipé et nous avons échangé les complimens et les extases que se doivent des gens d'esprit. Vous m'avez dit un jour que vous me trouviez bon comédien, ce qui ne m'a pas surpris, sachant déjà par la Bible que tout homme est menteur. Je me suis surpassé, et lui se surpassant m'a trouvé « beau comme le jour, » ce qui ne m'a d'ailleurs nullement empêché de croire à la sincérité de notre Rosalie. Ce Duprez en retraite a de la vie tant qu'il en peut porter, de la graisse un peu plus et de la religion tout juste, mais assez cependant (selon lui) pour son âge, pour sa graisse et pour sa belle renommée. Somme toute il m'a semblé bonhomme, quoique trop attaché à la bagatelle.

Vous pensez bien que la conversation n'a guère tardé à rouler sur vous. C'est moi qui l'avais amenée là. Vous êtes ma gloire. Je me pare de vous devant les illustres pour leur montrer que je ne suis pas rien, ni un monstre. Il est parti en anecdotes. Un jour vous lui avez dit : Ah! ça, tu sais : j'ai une religion, moi, la vraie, la bonne, et je la pratique, tandis que toi... Et là-dessus, vous lui fîtes un pied de nez, avec la révérence. Ce sermon n'est pas de saint Jean Chrysostome, ni même de Bourdaloue. Il est bon néanmoins et très suffisant pour l'auditoire. Duprez n'a pas laissé de s'en souvenir. Je m'en souviens aussi. Je l'ai fait plus d'une fois. Il est dans notre destinée de nous rencontrer. Seulement, votre pied de nez devait avoir plus de grâce que le mien. Je veux que cette anecdote vous amuse comme elle m'a amusé.

Votre petite dernière m'a charmé par toutes sortes de raisons. J'ai admiré la liberté de votre esprit et celle de votre écriture. Tous deux volent. Quant à l'écriture, je n'en suis pas là. Mais ne vous épouvantez pas. Un médicament que j'ai pris ce matin me met à l'envers. Je tremble comme un candidat, ou plutôt je tremblais, car cela passe un peu. Au fond, je crois que je vais mieux. Je n'ai reçu de cette longue épreuve que du bien. Je me trouve moins impatient, moins sur ma

bouche, je dis mieux les *Ave Maria. Ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostræ!* Oh! que cela est beau et fait penser aux amis! Adieu, très chère et très chers. — Vous me consolez d'être électeur.

Paris, 28 février 1876.

Quelle bonne idée, très chère amie, de m'envoyer cette prière du P. Croiset! Je ne la connaissais pas; elle est admirable et pleine d'actualité. Je vais l'apprendre par cœur, et tout me porte à croire que je la dirai au moins une fois par jour. J'en sais une autre très bonne aussi que je débite par lots de cinquante ou cent dans les vingt-quatre heures : *Ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostræ.* Mais cela est pour tout le monde; la vôtre entre mieux dans mes cas particuliers qui sont nombreux. Elle exprime la réalité et le pourquoi de la mort. Et puis elle vient de vous.

J'ai vu le P. Marie-Gabriel de Lérins, avec la lettre de Z... Il m'a fait entrevoir que l'enfant prodigue reprendrait la mer. J'en gémis pour lui, pour son père et pour vous. Puisque le diable s'obstine, il faut s'obstiner, Dieu ne cesse pas de vous aimer et ne cessera pas de vous obéir. Il *fait la volonté de ceux qui le craignent.* C'est lui qui l'a dit et qui l'a fait écrire pour que nous ne l'ignorions pas. Espérez contre l'espérance. Ce bon ours nous a écrit une belle lettre. Je vous remercie de me l'avoir communiquée. Les étoiles chantent Dieu, même celles du théâtre. Mais celle-là est un orchestre plutôt qu'une étoile et n'a jamais été aussi étoile qu'à présent. Depuis longtemps je lui dois une lettre, elle l'aura, mais je suis paresseux à cause de ma main et de mes besognes toujours grandissantes.

Votre lettre est venue très à propos pour me désassoupir. Elle m'a fait l'effet d'une bonne grosse réjouie, très vaillante, très enlevée et très enlevante. Si j'avais pu me jeter tout de suite sur ma plume, je vous aurais assommée de grosse écriture au gros sel. Ce pauvre faiseur de musique sacrée me semblait si drôle dans ce moment-là. Mais j'ai dû entendre la messe, lire les journaux et recevoir la pluie. Adieu l'humeur joviale! Je me retrouvais électeur français et bon à noyer dans mes splendides égouts parisiens. Sur ce, je vous cache, madame, un objet odieux qui n'a plus rien d'aimable et qui n'est qu'amoureux.

29 mars 1876.

Hélas! je n'ai pas du tout ronflé, ma très chère amie, au contraire. En plein jour, dans mon lit, j'ai geint. Il me semblait avoir dans la jambe quelque mauvais diable qui faisait joujou avec mes nerfs. Qu'est-ce que cela? Quelle plaisanterie originale, mais détestable? Je n'ai jamais éprouvé rien de pareil! J'ai fini par m'informer. C'était la goutte. Je n'y pouvais croire. Comment, la goutte? Je suis vieux, c'est vrai. Mais je ne suis ni vieux soldat, ni vieux riche, ni vieux gourmand, ni vieil ivrogne. C'était la goutte pourtant. On m'a dit qu'elle prend même les vieux sobres, même les vieux pauvres, même les vieux platoniques, et qu'enfin elle m'avait pris. — Mais, docteur, vous voulez rire. Il y a à peine cinquante ans que je faisais queue à la porte du théâtre Madame, pendant des heures, pour voir Yelva. Je m'en souviens comme d'hier. J'avais dîné d'un pain de deux sous et d'une pomme, je ne pouvais pas même ajouter à cet ordinaire un verre de coco. Où voulez-vous que la goutte ait pu me prendre? Jamais personne ne s'est tenu plus loin d'elle. — Toujours est-il que vous l'avez; mais elle est bénigne, très bénigne, et j'espère qu'elle vous fera du bien. — Il est vrai qu'elle m'a presque laissé après huit jours de caresses, dont les trois premiers seulement ont inquiété mon ignorance. Après cela, elle est partie lentement. Seulement, elle semble me dire : Je reviendrai; et me voilà goutteux. Je me suis vu le pied voilé d'une prodigieuse pantoufle, la jambe étendue sur une chaise, comme dans les gravures anglaises. Je voulais fermer le poing et lâcher quelque honnête juron anglais, pour compléter la ressemblance. Quelle situation pour un amoureux d'Yelva! Il me semble qu'un amoureux d'Yelva peut tout au plus être affaissé dans un fauteuil, avec le bras en écharpe, et que la goutte cachée sous cette monstrueuse pantoufle n'a nullement la poésie dont Scribe revêt ses belles inspirations. Néanmoins, je pensais tout de même à Yelva, et je la voyais avec quelque plaisir, m'apportant une prière pour la bonne mort. Ainsi je rétablissais le tableau plus sérieux et plus touchant que Scribe ne l'avait tracé. C'est le gros Duprez qui devrait avoir la goutte.

Voilà mes nouvelles. Elles ne sont pas mauvaises, puisque, sans être morts, nous ne manquons pas de bonnes intentions de bien mourir. J'ai profité de ma goutte pour réciter beaucoup d'*Ave*

Maria, en union avec vous et la guerroyante et charmante Rosalie; car au bout du compte nous ne laissons pas d'être guerroyans et charmans. Qu'importent les maladies et les années! Ces aventures regardent des *carcasses* et des guenilles qui ne sont pas nous. Nous, nous sommes jeunes, brillans; nous avons des habits de plus en plus blancs, de plus en plus neufs, et, suivant les pas de notre Christ, nous avançons en chantant vers l'éternelle vie. Qu'il est doux de prier, de pleurer, d'espérer, de sentir que déjà tant d'orages sont passés pour jamais; que nous ne ferons plus queue à la porte de M. Scribe, que les quinquets ne fumeront plus, que nous ne chanterons plus faux, que tant de vaines attentes sont passées, que nous ne serons plus les jouets de ces néans! Plus de faux plaisirs, plus de fausses larmes; nous marchons enfin vers quelque chose que nous ne manquerons pas, que nous ne regretterons pas, que nous ne perdrons pas. Tout ce que Dieu voudra, quand il voudra, comme il voudra. *Amen, amen*! et après, l'*Alleluia* qui ne finira plus. Pensez-vous, chère amie, à ce que nous avons pu désirer de plus beau dans notre ignorance ancienne? Ce n'était jamais que du Scribe à perpétuité. Grand Dieu, si nous avions été pris au mot, comme déjà nous nous trouverions bêtes! Le seul souvenir en serait insupportable dans le ciel, il empoisonnerait la béatitude. Mais Dieu a la puissance d'oublier, et il nous communiquera ce privilège. Avec la vie de ce monde, les pardonnés laisseront tout souvenir de la vie. Aussitôt purifiés, nous serons nés de nouveau, nous nous sentirons absolument neufs, absolument purs, nous ne nous souviendrons pas d'avoir rougi. Une joue qui n'aura point porté de fard, des doigts qui n'auront point été tachés d'encre, des lèvres qui n'auront chanté que des paroles de Dieu! Violette et Luce ne sauront pas que nous avons senti mauvais, et nous non plus, nous ne le saurons pas, et Jésus et Marie eux-mêmes ne le sauront pas.

Ma chère Luce! je ne l'ai pas vue et je ne la verrai pas de tout le Carême. Hier, j'ai passé auprès de sa porte, j'ai vu le dôme de la chapelle. Rien qu'à cette ombre, je sentais un air plus chaud et plus pur. Il ne faut pas dire que c'est une imagination. Positivement l'air est meilleur là, on s'y porte mieux. Ces maisons où le nom de Jésus se prononce plus et mieux qu'ailleurs, sont de grands ventilateurs qui assainissent l'atmosphère. Si ces maisons tombaient, comme le veulent les imbé-

ciles méchans qui règnent dans Paris, nous aurions la peste et ils en crèveraient.

Ma colonelle Agnès est dans sa garnison d'Auxerre, toujours contente de son bon soldat qui lui a appris à l'appeler son « vieux rig. » Elle prend du *chic*, mais sans rien perdre de sa délicieuse fraîcheur. C'est une étoffe solide et de bon teint. Agnès, troupière finie, arrivera au ciel avec une odeur de corps de garde où Jeanne d'Arc ne blâmera rien.

Adieu, chère amie. Il est temps que j'aille au journal et que je vous débarrasse. Parce que je vous aime extrêmement, ce n'est pas une raison pour que je vous ennuie démesurément. Ni la goutte, ni la tendresse n'ont le droit d'assommer les palpitations de cœur et la vertu. Me trouvez-vous assez coquet? J'ai toujours été comme cela. Il y a une cinquantaine d'années, mon ami Perrin, directeur du Théâtre-Français (mon ami d'enfance, s'il vous plaît), m'appelait un gros grêlé, mais gracieux. La mère François qui l'aimait bien et qui lui donnait volontiers à dîner, l'appelait: mon ami le *calorgne*, parce qu'il louchonnait d'un œil.

16 mai 1876.

Mon amie intime, que n'étiez-vous ici samedi en chair et en os! J'ai assisté à la profession de Marie-Luce. La voilà religieuse définitivement. Je le savais bien, c'est fini. Tout jusque-là n'avait été que la maladie. A présent, c'est la mort. J'en suis bien aise. C'est beau, c'est bon, c'est heureux, c'est saint; mais que c'est amer à travers tout cela! Il y a plusieurs cérémonies très belles et d'un grand sens. Je les ai suivies. Il n'y a pas à dire, elles sont dures pour un pauvre bourgeois. L'agonie a duré huit jours. Elle a commencé par faire son testament. Avec quelle hâte et quelle plénitude elle s'est débarrassée de tout! Quels dons charmans et pleins de cœur elle s'est hâtée de faire! Tous mes serviteurs anciens et nouveaux, tous les siens, même ceux qui ne l'avaient pas connue et ceux qui l'avaient oubliée ont été l'objet de son souvenir. Je veux, disait-elle, qu'on se réjouisse dans la maison de mon père. Elle a voulu que je fusse son héritier. J'ai accepté, mais j'ai fait comme elle et je n'ai pas gardé un liard. En un clin d'œil elle a jeté par la fenêtre plus de 200 000 francs, ne réservant pour elle que sa stricte dot.

Cela fait, elle s'est préparée à mourir avec une grande joie. Elle a fait ses vœux. Elle a chanté en connaissance de cause

quelques phrases sublimes qui peignent la vie qu'elle a choisie, et l'évêque lui a dit : Vous êtes morte au monde et à vous même. Ensuite on l'a couchée sous le drap mortuaire, on a fait les prières des morts, on a jeté l'eau bénite et ç'a été fini. A présent je puis prendre le deuil, ma fille n'est plus : cette aimable Luce, si bonne, si intelligente, si aimable, cette lumière de mes yeux, cette joie de mon cœur. Quand je vois le tombeau, il ne me reste qu'à dire *Amen!* Je l'ai dit. Ah! que j'étais sous le pressoir! Mais je voyais ce vin très pur s'échapper de la pauvre grappe foulée, et je savais bien que je devais rendre grâce. Je sens que j'y viendrai, que Dieu est bon, que je serai content. Seulement il n'y a encore que deux jours. Je ne suis encore qu'un marc humide de pleurs et il me semble que ces pleurs sont du sang.

Adieu, ma chère amie. Vraiment, je n'en puis plus et je n'aurais pas dû vous écrire aujourd'hui.

28 mai 1876.

Mon amie Léontine très chère, Alexis bien-aimé et vous Bleuet très bleu de ciel, salut en Notre-Seigneur.

J'ai reçu votre lettre en deux volumes. Je suis fâché de vous coûter tant de timbres, mais je ne m'en plains pas et je ne vous plains pas. Le plaisir de m'écrire et le plaisir de vous lire valent bien 50 centimes et même plus, et je trouve que la République, qui ne tient pas à faire plaisir aux honnêtes gens, devrait leur faire payer celui-là plus cher car il est vraiment exquis. Selon moi, nous formons un tripot de pauvres diables affligés de divers rhumes et rhumatismes, infiniment plus heureux qu'on ne devrait l'être en ce temps-ci. Certes, je ne changerais pas avec tous ces présidens, ministres et rois qui s'imaginent gouverner le monde. C'est bien vrai qu'ils nous font aller, mais ils ne nous gouvernent pas. Toutes sortes d'autres choses nous font aller; mais c'est nous-mêmes qui nous gouvernons avec la sagesse très haute, très fine et très forte que le bon Jésus nous donne, de telle manière que ces gens et ces choses qui nous font aller nous mènent au ciel où ils ne veulent pas que nous allions. Voilà un excellent tour et tout est infiniment plus bête que nous. Car le ciel étant bon, le chemin du ciel est agréable et doux. — Oui, disent les hommes et les choses, tu le crois;

mais tu tousses, mais tu geins, mais tu t'embêtes. — Imbéciles, je geins et je tousse; mais si je m'en arrange? Je m'embête, c'est-à-dire vous voulez m'embêter et vous y parvenez quelquefois, parce que je ne puis toujours m'empêcher de vous voir, mais enfin ça m'est égal, et si enfin je suis content d'avoir de nouvelles raisons de fuir dans un pays où vous ne viendrez pas? Là-dessus ils ne savent que dire et les voilà quinauds. Donc, mes amis, vive la joie! Tout ce qui nous fait aller ne nous empêchera pas de nous en aller. Nous vivons de cette espérance, et nous rencontrons encore bien des petites fleurettes comme vous moi et moi vous, qui ne laissent pas d'avoir leur prix. C'est un fameux plaisir de se dire bonjour et de se donner la main en passant, de se montrer quelque présent qu'on a reçu de Jésus, de savoir certainement qu'on en recevra de plus beaux, qu'on se retrouvera, qu'on renaîtra, d'entrevoir ce que sera le ciel par ce premier aperçu des gens qui l'habiteront. Ah! grand Dieu! des gens qui dès ce monde ont de l'esprit et du cœur, qui commencent à concevoir Jésus et à l'aimer, et qui en conséquence supportent les rhumes et les gouvernemens. Je vous dis que nous sommes des coquins trop heureux, et je vous embrasse encore en attendant de vous embrasser toujours dans le cœur large de Jésus.

P.-S. — Chère Léontine, ma sœur Marie-Luce a reçu votre souvenir, votre désir et vos prières. Vos prières seront dans son livre, *si elle obtient la permission* de les loger là, comme c'est bien supposable. Elles y resteront un an. Après, pour ne pas rompre le vœu de pauvreté et pratiquer le détachement du monde, tout s'en ira du livre et passera à un autre. Cela vous donne une petite vue du métier. Une visitandine n'a rien à elle, que Jésus, mais elle a Jésus tout entier.

Louis Veuillot.

ESQUISSES MAROCAINES

PAYSAGE ET RELIGION

II [1]

I

Le voyageur qui vient d'Europe et débarque pour la première fois en un port du Moghreb est longtemps captivé par un charme de curiosité nonchalante. S'il est venu dans la jolie saison printanière, il regarde, il respire, c'en est assez pour être heureux. Supposons-le tout simplement à Tanger, la ville méprisée du Marocain de l'intérieur, comme souillée par la présence et par les innovations des chrétiens. Il y sera aussi à même qu'ailleurs d'observer les premiers caractères d'un monde qui lui est nouveau et longtemps lui demeurera étranger. Ses premières impressions seront toutes physiques. La plage est dorée, la mer est un ciel de lumière. Par-dessus les tristes haies de broussailles mortes qui enclosent les jardins passent les bras lisses des figuiers. Ils portent comme des mains prêtes à s'ouvrir les bouquets non dépliés de feuilles nouvelles : les fleurs de cire sur les orangers se dilatent et on entend dans les effluves chauds le petit craquement de leurs corolles. Elles cèdent et s'ouvrent aux rayons pénétrans. Il y a

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre 1912.

dans les troncs secs des arbres, dans le sol maigre où les fleurs à courtes tiges font des tapis sous les pas, comme une brève germination de bonheur. C'est amusant de regarder, de boire l'air plein d'allégresse, d'aller « à la Marine » où les bateliers, debout sur les barcasses, poussent les cris rythmés, les « han! han! » que suit l'élan des grandes rames. Les portefaix courent jambes nues, pieds nus, tous du même pas rebondissant, de la ville au port. Par l'ouverture de la *djellab* on voit le halètement des torses bruns et luisans. Dans les petites ruelles, sur la grande place du Socco, les âniers lèvent leurs bâtons et vocifèrent : les chameliers plus calmes, résignés de longue date au pas invariable des grandes bêtes indolentes, prennent cette démarche assoupie que semble régler un automatisme ancien. Les processions de femmes vont et viennent toujours de leurs maisons aux fontaines, aussi blanches, aussi muettes, aussi tristes que si des légions de mortes s'étaient levées des sépulcres. Mais, sur la tête droite, le bras soutenant le grand vase de grès rougeâtre, révèle la vie et la beauté. Le soir, quand le crépuscule vient jeter la mort sur l'exaltation du ciel enflammé, les yeux s'habituent à voir assis ou debout sur les tertres nus des cimetières, les groupes indistincts d'hommes et de femmes qui viennent régulièrement offrir le miroir docile de leurs yeux, de leurs âmes, aux rougeoiemens du soir, à la tristesse, au silence de la nuit qui descend. Ce sont de vrais fantômes blancs du soir. Les enfans, avec leurs yeux de feu, leurs petites robes brillantes, ont la nonchalance joueuse des bêtes à bon Dieu qui se lustrent le dos au soleil et puis, percevant le froid et l'ombre, disparaissent et se retirent dans les lézardes des murs.

Longtemps on regarde cette humanité sans s'intéresser à autre chose qu'à la voir. C'est comme un tableau vivant créé par un artiste supérieur qui a si étroitement lié l'homme au paysage et le paysage à l'homme que l'un devient l'achèvement et presque l'expression de l'autre. La nature a fait tranquillement son œuvre, et, primant de sa force souveraine l'énergie, la conscience et la raison, elle a modelé l'homme, sans hâte, à son image. Le chemin de sable jaune bordé des raides aloès est triste, les yeux se fatiguent des sèches colonnes des palmiers. Mais qu'une femme, entre ces colonnes, sur le chemin doré, apparaisse, statue vivante, ensevelie dans le haïk qui a la gri-

saille rugueuse et le poids de la pierre, l'accord est immédiat et l'esprit est content.

Ainsi à tout moment le tableau se fait et se défait. Le hasard le compose. La plaine est uniforme et pauvre, les petits villages misérables sont tous pareils et tous les êtres se ressemblent. Dans la cadence régulière du temps les générations se succèdent sans changement, comme les moissons dans les champs. L'animation d'une petite ville arabe, des villages identiques a quelque chose de l'animation à la fois inconsciente et réglée d'une ruche ou d'une fourmilière. Rien de plus simple, de plus rudimentaire que ce renouvellement de vies ignorantes qui, ajoutant chacune un anneau à la chaîne des âges, s'enroulent elles-mêmes dans cette chaîne, sans avancer d'un pas, les yeux toujours fixés sur le même horizon. Dans ces longues plaines onduleuses, dans les masures des petites villes, combien d'êtres couchés à la belle étoile, le soir, collés au flanc chaud des chameaux assoupis, qui se souviennent à peine du passé et ne prévoient rien de l'avenir! Plus l'homme est simple, pauvre, dénué d'initiative et d'ambition, véritable enfant de sa mère la terre qui, inconsciente elle-même, le porte vivant et puis mort, plus il nous touche et nous semble exprimer dans ses élémens les plus vrais le problème même de la vie. Son âme est neuve comme le sable de la plage où des pas pressés ou las s'étaient inscrits, que le flot a lavés et qui n'ont point laissé de trace. On ne peut le définir ni par la race à laquelle il appartient, ni par le métier, ni par la distinction d'une classe sociale. D'un pays musulman à un autre, Musulman pauvre de Syrie, d'Égypte, de Barbarie ou du Maroc, il est à peu près le même pour nos yeux. Rural, il a vécu sur les terres chaudes, au bord des sables dorés, il a mené ses chèvres, ses bœufs dans la sécheresse épineuse des lentisques et fait danser sa barcasse sur la mer. Citadin des petites villes, il a grandi dans l'ombre des ruelles, et demi-couché sur les nattes des petites échoppes où il tisse les laines mousseuses, les soies lustrées, aligne les babouches jaunes ou frappe éternellement de son petit marteau les plateaux de cuivre. Il ne connaît de la vie que les variations du jour et des saisons.

Passez-vous en effet d'un pays musulman à un autre, revenez-vous après de longues années d'absence, c'est toujours le même tableau vivant. L'enfant qui s'ébattait dans le sable sous le figuier et courait après les lézards, le voilà qui manie les

grandes rames en faisant aussi han ! han ! sur les barcasses, ou bien c'est lui qui descend attelé au timon avec son compagnon, courant du même pas rebondissant dont le rythme est resté dans votre mémoire. C'est le même rire des dents blanches, le même torse haletant. Et les grandes caisses d'œufs sont toujours pendues au timon. La fillette qui vous riait autrefois passera près de vous, voilée, muette sous le haïk sépulcral qui recouvrait sa mère. Sur les tertres du cimetière vous croirez voir le soir les fantômes vus autrefois, vêtus des mêmes suaires, dociles à l'appel de la nuit. Les âges de la vie se sont succédé sans heurts ni résistance. C'est la régularité des saisons : le printemps, l'été, l'automne, la mort et puis encore le printemps. Ce que nous en percevons nous laisse la même sensation que l'écoulement silencieux du sable dans le sablier. On écoute, mêlés au chant des grillons, les clairs jasemens des jeunes femmes assemblées autour des fontaines, comme on écoute des ramages d'oiseaux. C'est le même intarissable trille de rossignol, qui recommence à la saison d'amour. Et quand les vieilles femmes édentées, accroupies sur les nattes, se disputent d'un gourbi à l'autre, on pense aux jacassemens énergiques des pies querelleuses, trop vieilles pour quitter leurs tristes nids. Le vieillard dans ses haillons ouverts sur la sécheresse noueuse de son corps, penché sur son bâton et qui tend sa sébille, a, mendiant, la majesté mélancolique d'un arbre dépouillé de fruits, de feuilles, blessé dans la moelle de sa vie et qui va périr. Combien de fois, engourdis nous-mêmes dans le charme des pays arabes, avons-nous exalté l'immobilité musulmane, le mutisme musulman, combien de fois en avons-nous célébré la gravité, le charme noble ! Nous y retrouvons la même impression que nous donnent les calmes forêts où tout s'accorde et concorde. C'est le silence et l'harmonie d'une humanité qui n'a pas la parole, où l'esprit n'a pas contrarié la nature, encore parente des bêtes dont les beaux yeux étincelans de vie et de passion sont pleins des mystères d'un monde qu'ils reflètent sans le connaître. Oui, on est « pris, » dans ce charme de silence et d'accord entre les hommes et les choses ; on le subit sans penser, sans raisonner, pendant les longs jours de voyage où rien n'arrive que les heures. Au matin, le soleil surgit au bord de l'horizon de plaine. Tous les jours nos yeux suivent et calculent ses pas tandis qu'il chemine vers l'autre bord. Il emporte avec

lui dans le glorieux tombeau de son couchant tout un jour de la vie universelle qui ne laissera d'autre trace que celle qui s'inscrit dans la mémoire des hommes. Le Musulman sans histoire et sans mémoire, le Musulman pauvre des petites villes et des campagnes semble avoir accepté pour toujours cet écoulement inexorable de la vie. Du matin au soir, de la naissance à la mort, du bord d'un siècle à l'autre bord, il semble tourner ignorant et obéissant dans le cycle immuable, l'éternel recommencement.

II

Un jour, un envoyé du Sultan Abd El Aziz ayant promené sur le prestigieux Paris ses yeux émerveillés, fut invité à voir à Longchamp une revue militaire. C'était un 14 Juillet. Très silencieux, impassible, à demi-caché dans les enroulemens de laine blanche qui le recouvraient de la tête aux pieds, il regardait, accoudé sur le rebord de la tribune, passer nos régimens. Il avait vu ainsi s'écouler en phalanges régulières trente mille hommes. Chaque colonne avait la précision et l'unité d'un engin de guerre. Le pas des soldats sur chaque ligne avait l'uniformité exacte d'un compas qui s'ouvre et se referme. Mille bouches ensemble collées aux cuivres avaient sonné le même hymne martial. Sans prononcer une parole, le vizir avait écouté ce roulement d'armée. Quand tout fut fini, relevant la tête et fixant ses prunelles noires sur l'interprète confident de ses secrets étonnemens, il lui dit, montrant cette multitude d'hommes qui s'éloignaient dans la vapeur d'argent du matin : « Est-ce qu'ils ont tous des noms? »

Cette naïve question, l'Européen se la pose un beau jour, lorsqu'il se réveille de cette contemplation un peu léthargique à laquelle il s'est abandonné en retrouvant à longs intervalles ou à longues distances ces populations de races diverses qui, des campagnes égyptiennes et même des rives d'Asie aux petits villages épars autour du Cap Spartel, parlent toutes à peu près la même langue, pratiquent le culte musulman, vivent de la même vie dans les mêmes paysages, labourent, sèment, moissonnent, paissent sur l'herbe maigre de maigres troupeaux, pêchent le thon, le rouget et la dorade sur les barcasses, fourmillent dans les souks et dans l'ombre des bazars. Est-ce qu'ils

ont tous des noms? Quand on les voit, les noms qui viennent aux lèvres sont des noms bibliques. On dirait la postérité que l'Ange prédit à Abraham, uniforme et mystérieuse comme les étoiles. Que d'Éliézers auprès des caravanes! que de filles de Rebecca aux fontaines! que de fils du sauvage Esaü, que de patriarches debout au seuil des tentes, au milieu de leurs fils, de leurs filles, que de robes blanches pareilles à la tunique que déchira Jacob! Un jour vient où l'on voudrait sentir autre chose que cette cadence stérile du temps, cette uniformité des êtres. On voudrait surprendre une voix vraiment humaine, entendre le son d'une vie qui sait qu'elle vit pour jouir et souffrir. On voudrait tout à coup briser un sceau sur l'une de ces lèvres muettes. On sait ce qu'est en pays d'Islam l'habitude, le fanatisme du secret. N'interrogeons personne, fions-nous d'abord à nos yeux discrets mais attentifs, et notons d'abord ce qu'ils peuvent voir tous les jours.

Êtes-vous curieux d'un roman d'amour? Laissez là une curiosité vaine. Tout au plus verrez-vous passer sous les fenêtres de votre villa européenne les petits cortèges de noces, la caisse enrubannée, décorée de croissans d'or et d'argent où une fiancée se cache et se laisse porter par les amis de l'époux au foyer conjugal. C'est toujours la même farandole bruyante : les petits foguets éclatent, les musiques aigres déchirent les oreilles. Vous ne percevrez rien que du bruit. Mais ce que vous sentirez, tout de suite, dès que vous serez dégagé d'impressions toutes physiques et de l'ensorcellement délicieux du silence, c'est une sorte de vibration religieuse dans l'air. Elle est partout. Mille signes vous la feront sentir quand le premier ne serait que l'exclamation rieuse d'un enfant qui reçoit votre aumône et remercie, en faisant la cabriole, le chien de chrétien. Il ne sait pas grand chose, ce petit, mais il sait déjà qu'il est musulman et que vous ne l'êtes pas. La petite mèche laissée sur son crâne tondu est à peine longue de deux pouces que déjà le prophète la tient. Chien de chrétien! les mots se sont trouvés sur ses lèvres avec les premières syllabes qu'il a balbutiées, il l'a sucé dans le lait maternel.

Suivez seulement le rythme du jour. A l'aurore, le premier son de la vie qui se ranime, c'est, avec le chant du coq, le cri du muezzin. Sur le minaret la petite apparition noire, saluant les quatre faces de l'horizon, vient ordonner la prière. Le cri

strident s'étend solitaire dans la campagne. Il n'est pas comme la cloche de nos angelus, mêlé aux sonneries d'usines et d'ateliers. A midi, si vous remontez nonchalamment la petite rue ombreuse sur laquelle s'ouvre l'ogive de la mosquée, vous verrez les citadins lourds et lents dans les épaisseurs des burnous, les pieds pesans, se diriger vers le lieu de prière. Les marchands de cuivres ciselés, les tisserands se sont levés de leurs échoppes; ils s'étirent, ajustent leurs ceintures où s'alignent les douros et montent aussi à la mosquée. Le vendeur d'eau, sur le souk, en train de vider sa peau de bouc dans les gobelets de cuivre, demeure en suspens. Le charmeur de serpens, la bouche ouverte, les yeux renversés, penché sur la bête sifflante qui se tient dressée et le défie de ses yeux de diamant invincible, de sa langue aiguë et rouge comme une aiguille de feu, se reprend et sur le combat magnétique passe la voix de la prière. Tous les spectateurs rangés en cercle sentent l'autorité de l'ordre souverain : priez. Et dans la petite ville arabe les heures et les prières s'enchaînent liées dans un rythme monastique. Comment prie-t-on ? Passez devant la mosquée et jetez-y par l'ouverture de l'ogive un rapide regard. Vous apercevez une grande cour cachée inondée de clarté. Dans l'ombre des rues étroites, enchevêtrées comme les détours d'un labyrinthe, le rectangle découvert fait une région réservée, plus blanche, plus régulière, où la lumière d'en haut descend comme une révélation. Vous entendez un bruissement frais de fontaine. Sur les dalles de marbre, les fidèles, tantôt debout et tantôt prosternés, récitent les formules rituelles, ou bien, assis sur le sol, les pieds déchaussés, les genoux croisés, ils délectent leurs yeux des versets du Coran inscrits au pourtour des pilastres. Pas de femmes, pas d'enfans. C'est le culte viril. L'homme seul s'approche de son Créateur, de son Prophète, et vient un moment faire respirer son âme.

Et le laboureur, le pâtre, le pêcheur, celui que son travail tient de l'aube à la nuit loin du lieu de prière, la voix du muezzin s'il peut l'entendre, la place du soleil s'il ne l'entend pas, rompt seul pour lui l'écoulement des heures. Si, un jour d'insomnie, l'été, vous regardez la flamboyante aurore, vous verrez le chamelier déjà en route sur les grandes pistes de sable, menant de son pas patient les grandes bêtes somnolentes. Le premier rayon doré qui filtre dans l'aube blanche l'arrête. Il se tourne soudain vers le soleil levant, et les bras grands

ouverts, il fait sa prière. Cinq fois il s'agenouille et se prosterne sur le sol. Peut-être n'apporte-t-il dans cette obéissance à l'heure qu'une accoutumance machinale. Mais cette accoutumance même est une force qui le plie, sauf résistance. Ainsi seul dans le paysage vide, les bras ouverts, comme si pour la première fois il prenait possession de la beauté du ciel et de la terre, et puis prosterné cinq fois dans l'humilité de la gratitude et de l'adoration, il semble répéter le geste du plus ancien de tous les hommes. La nouvelle créature, jetée dans l'univers, ne dut-elle pas voir avec épouvante la nuit ensevelir dans l'ombre le premier de ses jours? Ne crut-elle pas sentir la terreur de la mort dans le poids du sommeil qui la couchait à terre et lui fermait les yeux? Ne vit-elle pas avec ravissement se lever l'aurore? Je croyais la voir quand, à l'aube naissante sur la route de Fez, le chamelier, face à la lumière, ouvrait ses bras et puis se prosternait cinq fois.

La prière règle le jour, elle règle l'année. C'est le ramadan: le jeûne obligatoire, les jours engourdis de faim et de fatigue suivis du tintamarre nocturne ; le facile ramadan d'hiver et le rigoureux ramadan des années où le jour d'abstinence est chaud et long. C'est l'Aïd El kebir, la fête du mouton, précédée des semaines où dans l'affairement des souks les béliers s'achètent. Par tous les chemins, sur les pistes vides, on voit les hommes des villages retournant chez eux portant à pleins bras la bête tranquille qu'il faut sacrifier au jour de fête. Toujours l'image biblique. Dans une vapeur de poudre, un délire de danses, un vacarme splendide de musettes aiguës et de tambourins, c'est le long cortège des pères montés sur les mules et qui tiennent plantés sur leurs genoux leurs fils, les garçonnets parés pour la circoncision. De toutes les tribus environnantes, les villages amis et ennemis ont envoyé leur contingent. On dirait un cortège de guerre, mais pour un jour c'est la paix: la poudre ne crépite que pour le triomphe religieux et la joie. Les garçonnets par-dessus les djellab rugueux des pères dressent leurs petites têtes noires pleines de curiosité et de fierté. Au cou ils ont des colliers de jasmin. Et le soir venu, on voit revenir le grand cortège tout apaisé: les fusils sont tranquilles en travers des selles. Les enfans circoncis, écroulés, petites loques souffrantes dans les plis des burnous, poussent de petits gémissemens. On les voit, inertes paquets blancs, secoués au pas des mules. Les

pères, toujours tout droits sur les grandes selles, le regard hardi, sont contens. Leurs fils sont voués et consacrés.

Écoutez ensuite le bourdonnement des voix d'enfans dans les écoles et voyez, en passant, tous les écoliers assis sur les nattes, les genoux croisés et qui balancent leurs corps tandis que dans la cadence machinale, pareille à celle des han! han! sur les barcasses, les syllabes, puis les mots, puis les versets du Coran se gravent dans leurs cervelles. Han! han! On dirait de petits soldats à l'exercice s'entraînant à quelque gymnastique rigoureuse. Mais ce n'est pas leur corps qu'ils dressent dans cette oscillation longue et régulière, c'est leur âme. Les phalanges de Mahomet s'éduquent, toutes pareilles, au culte qui sera tout ensemble un culte d'inertie et de combat. L'écolier qui balance son corps et jette sa tête de droite à gauche comme s'il la frappait contre deux murs, offre la passivité de son âme au martellement des mots sacrés, et l'énergie de son corps, la chaleur de son sang à la défense passionnée du vieux cercle de fer où il entre en cadence, où sa pensée va se mutiler et s'emprisonner. Passivité, violence, c'est sa destinée musulmane. Passivité de l'animal sensible dont nous admirons les beaux gestes paresseux, les souples étiremens, qui mire le soleil dans ses yeux de flamme, goûte la feuillée tiède où il se couche, la fraîcheur du matin qui rajeunit son sang, passivité du bel animal docile à l'instinct qui commande sa vie et qui, violent, se dresse les griffes ouvertes, les dents aiguës, la mort dans le regard, contre qui vient surprendre le calme ignorant de son existence, le secret de son repaire.

Et la mort, ce rite suprême et révélateur de la vie! Chez nous, de quoi nous parle le cortège de deuil, sinon de larmes? Ici, voyez la petite procession rapide qui s'ébranle, clamant avec une sorte de joie farouche le nom du Prophète et le nom d'Allah. Le mort est porté dans un léger cercueil, la face découverte, le corps enveloppé comme pendant la vie sous les plis blancs. Cahoté sur les épaules de ses frères, le mort court à sa tombe, et tandis qu'il descend dans la terre, ses frères, ses amis répètent à satiété, comme pour vaincre l'éternel silence, l'axiome unique sur lequel il a vécu, sur lequel il meurt et entre en cet instant en possession du ciel. Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète. Jusqu'à ce que la dernière pelletée de terre le recouvre, dans le champ uniforme où tant de vies déjà sont mêlées à tant

de poussière, le bourdonnement acharné se poursuit : le nom du Prophète, maître des âmes, c'est la dernière rumeur de la vie. Nulle expression de douleur ou de regret. Nul nom sur la tombe. Une vie déjà oubliée entre dans ce néant glorieux où se consument les poussières. Avec hâte, avec une sorte de joie ascétique, la petite assemblée d'hommes s'en retourne, se disperse. Les plis du cimetière ondulent, nus et monotones comme les sillons dans les champs, après la moisson. La vie est brève, la mort est un instant, les hommes passent et se renouvellent sans plus laisser de trace que les jours. C'est Dieu qui emplit le monde. Dieu est Dieu. Sous sa loi inflexible l'homme naît, prie, se soumet et meurt.

Ainsi, si nous entrons pas à pas dans ce monde étranger à nos yeux, si nous cherchons à nous en faire une idée, née de ce que nous voyons, la première notion que nous en aurons c'est qu'il est régi par un culte rigoureux et simple, presque abstrait, qui laisse l'homme face à face avec son Créateur. Deux noms souverains y sont sans cesse prononcés : Allah, Mahomet. C'est comme le battement éternel d'une cloche. Gravité, noblesse, impassibilité : ces mots sont revenus sans cesse sous nos plumes, comme ils reviennent encore sans cesse à l'esprit, devant cette domination religieuse qui gouverne les vies. Mais si on fait encore un pas on s'apercevra que les beaux rites impassibles font aussi partie du tableau vivant. C'est comme si d'un peuple on n'avait vu, du dehors, que son armée : les profondes phalanges pareilles, toutes pliées à la même discipline, toutes formées pour l'attaque et la défense. Mais avez-vous, dans la petite ville musulmane, fait une installation sommaire ? Et êtes-vous retenu par une fonction ou par l'indolent plaisir du touriste ? Avez-vous accroché au passage un peu de langue arabe ? Êtes-vous entré en intelligence avec une femme qui vient vous porter des fleurs, des oranges ? Avez-vous dit un jour à cette femme : « Comment t'appelles-tu ? As-tu des enfans ? Puis-je aller à ta maison ? » Si vous avez marché derrière elle, par les chemins secrets que ses pas ont tracés dans la plaine, alors, combien tout est différent, avec quelle soudaineté le voile se déchire ! C'en est fait de l'impassibilité et du mutisme musulmans. Enfin, vous la tenez, la créature vivante qui se débat dans la vie véritable ! Son mutisme, c'est une de ses armes de défense. Si, femme, vous gagnez la confiance d'une femme, vous serez surprise de la volubilité

soudaine avec laquelle vous sera révélé le mystère des bouches closes et des voiles de sépulcre.

Ici, dans le petit douar où croît un arbre, où jaillit une petite source, c'est la plus humble vie, mais c'est la vie. Le triste haïk tombe et cela fait plaisir de voir le visage qui parle, les yeux bordés de kohl, pleins de feu, les mains maigres où s'entre-croisent des dessins bleus et qui tout de suite se joignent tandis qu'une voix tremblante vous explique la misère du pauvre. Autour de la chèvre qui broute l'herbe rare, les enfans grouillent, petits lézards heureux et paresseux, dorés de soleil. Appelez-les ; à leurs cous, à leurs poignets, à leurs chevilles sonnent, comme les grelots aux cous des chevraux, les amulettes. Et si vous touchez, étonné, sur les petits cous grêles les cornes noires, les boules de plomb, les petites loques bariolées pendues aux ficelles, la mère parlera : elle vous dira avec une gravité inquiète : « C'est pour conjurer le diable, le méchant. » Joignant ses mains, fermant ses yeux, les lèvres entr'ouvertes, elle vous expliquera : « J'ai peur, je me défends. » Un à un, vous toucherez ses chapelets de grains noirs, les boules de plomb et d'étain, la petite ficelle rouge où pend un chiffon roulé en boule que vous déplierez et, sur le chiffon, vous lirez une lettre, une seule ! Toute la campagne et la petite ville ont retenti des noms d'Allah et de Mahomet aux heures où les hommes-musulmans sont en prières. Mais ici, sous les toits pointus où se déroule la vie de la famille, vous êtes entré dans le royaume des esprits, les enfans sont leurs créatures ; ils portent leurs insignes ; pour hochets, ils ont les talismans. Qui donc règle les hasards de la vie incertaine, sinon les djnoum auxquels il faut rendre sortilège pour sortilège, conjuration pour conjuration? Dans le recommencement régulier des matins et des soirs, l'homme recommence sa prière régulière ; il a lié son âme à leur rythme impassible, mais sa destinée lui apparaît sujette au hasard et pleine de dangers, et, dans ce grand temple de la nature où, pour nos yeux, il a si souvent l'air d'un moine en extase, vite il a comme les autres bâti sa petite chapelle particulière, il a mis sur les autels, pêle-mêle, les saints, les diables, les esprits. Dans ce refuge, il a fait entrer tout ce qu'il possède ; l'enfant porte sur sa cheville mince l'anneau qui le lie mystérieusement à un esprit bienfaisant, et l'âne qui ronge patiemment l'écorce lisse de l'eucalyptus secoue aussi à son cou le talisman sur lequel est

écrit un petit grimoire : l'olivier, seul bien parfois du pauvre, retient dans ses branches comme une toison d'étranges choses, des bouts de papiers, des queues de rats, de souris, des sonnailles, des têtes d'oiseaux : son tronc rugueux est la maison des esprits. Quand ses feuilles tremblent au vent ou miroitent au soleil, c'est qu'un génie invisible les secoue. De toutes ses dévotions, le pauvre a fait une arche où il est entré comme Noé avec tous ses biens ; il s'y hasarde, secoué sur un monde en tumulte, et il va contre la destinée précaire, inclémente. Le culte des images lui est défendu, mais ses mains avides ont senti dans l'air d'invisibles branches de salut. Ses oreilles ont surpris la résonnance des voix des esprits, les djnounn qui décrètent, selon leurs incompréhensibles caprices, la joie et la douleur. Ils en sont les maîtres insaisissables, inexorables; il faut capter leur clémence; les vies frêles qu'une mère chérit sont leurs jouets.

Revenez-vous au petit village, y apportez-vous un peu de quinine, des sucreries, bientôt vous saurez qu'ils « ont tous des noms, » les hommes, les femmes, les choses et les esprits. Entendez-vous un jour les lamentations qui montent du gourbi où le deuil a passé : les djnounn malfaisans sont vainqueurs : nulle invocation n'a fléchi leur malice, un enfant est mort : une poitrine de femme pousse le hululement de la détresse ; le petit cadavre, posé à terre, sur la natte, dans son linceul, porte encore au cou les amulettes qui n'ont pas fléchi le sort. Sur sa tête rasée, la mèche de cheveux laissée pour les doigts de l'ange Gabriel quand il viendra chercher l'hôte du paradis, pend de côté. Et pour l'assemblée gémissante des femmes rangées en cercle autour du petit mort, une scène invisible se poursuit. Une vieille mère à la tête branlante, plus sage, plus silencieuse, plus familière avec les caprices du destin, vous montrera, muette, un doigt sur la bouche, l'ouverture du petit toit de chaume par où s'envolent les djnounn avec leur proie. Au même village, le même jour au gourbi voisin, c'est la joie, les tams-tams annoncent des fiançailles, les bêtes ont mis bas heureusement; les invisibles esprits manifestent leurs caprices heureux. Les cris stridens, les musiques désordonnées célèbrent leurs volontés arbitraires. Que nous voilà loin de l'impassibilité musulmane, du rythme immuable de vie simple et muette que nous avions perçue, du culte viril qui semblait d'abord être

tout le culte et nous montrait l'élévation régulière et tranquille de l'âme qui prie comme la poitrine se soulève et respire. Dieu est Dieu, proclame le Livre. Mais l'homme est l'homme ! Il voit la nature poursuivre sa vie prodigue et magnifique. Il sent, lui, son cœur vulnérable, son corps délicat, qui doit boire, manger, se vêtir, se protéger, fuir toujours la douleur et la mort.

La femme que vous avez suivie ici, au petit village de maisonnettes pointues, et qui s'est tout d'un coup dépouillée de son mystère et montrée si pareille à vous avec ses tendresses, ses craintes, ses douleurs, qu'a-t-elle vu et qu'a-t-elle mesuré de la vie ? Le haïk recouvrait son corps et son visage comme une gaine de pierre, vous disiez : c'est une statue. Ses pieds nus allaient sans bruit dans le sable, vous disiez : c'est un fantôme. Ici, la face découverte, le verbe libre, le geste ardent, c'est une femme. Mais elle naît et meurt n'ayant pour horizon qu'un petit cercle de plaine. Elle ignore si le monde continue au-delà et même s'il existe. Que possède-t-elle ? Une infime parcelle de terre peut-être, où croît un arbre, où broutent quelques chèvres. Quelles joies a-t-elle eues? La courte attente de l'amour, la brève volupté des nuits de noce et ensuite plus rien que les rudes devoirs. Courbée comme une esclave, elle a été au labour, aux semailles, à la moisson, au lavoir, portant sur ses reins lié autour de son corps dans un linge, l'enfant qui a besoin de sa mamelle et qui, ballotté sur le dos maternel, laisse pendre sa petite tête inerte. La vie avare n'a laissé à cette mère de grand et d'infini que la misère et la douleur. Elle ne pense pas : jeune, son corps et son cœur attendent l'amour, ensuite sa vie s'enfonce dans une nuit monotone au terme de laquelle elle attend la mort. Toute pareille est sa voisine, toute pareille était sa mère, et le mot d'aïeule fait presque sourire tant est vague le lien qui lie ces êtres sans mémoire les uns aux autres. Quelle solitude que celle de l'être qui ne perçoit aucune souvenance de ceux qui ont marché sur la terre redoutable avant lui ! Il n'a pas reçu d'héritage. Il s'avance d'une marche craintive interprétant dans les ténèbres de son ignorance toutes les manifestations extérieures de la vie. Alors avec quelle promptitude l'horizon muet dans lequel il se meut, se peuple de fantômes et d'esprits ! Tout le jour, hommes et femmes, au labour, dans les plaines sèches où paissent les troupeaux, sur les plages où la mer grondante

déferle, voient les barcasses, secouant autour d'eux d'autre puissance que celle de la nature : le soleil décide despotiquement de la sécheresse ou de la moisson ; le nuage qui passe porte les ondées qui verdiront la plaine : le vent qui hurle jettera-t-il la barque de pêche sur les roches ou bien clément poussera-t-il la voile vers les eaux fécondes où les filets s'empliront? Chaque puissance de la nature semble avoir deux faces, l'une pour la guerre, l'autre pour la paix, et montrer capricieusement l'une ou l'autre. N'ayant pas su s'armer contre elle, l'humble créature s'incline, abdique et s'en remet aux esprits ingénieux qui savent ce qui est caché et démêlent les caprices du sort. Elle s'attache à la nature et la craint. Elle s'absorbe dans la contemplation inerte de la terre et du ciel et semble garder de ce face à face une obscure détresse. Le pauvre n'a pas un toit où reposer sa tête, mais, s'il se couche sur le sol nu, ses yeux avant de se fermer pour le lourd sommeil s'emplissent de la lueur inquiète des étoiles ; ses sens entrent dans l'accoutumance de leur marche régulière, il ne sait rien, mais il sent et il perçoit sa solitude et sa faiblesse. Il entend les étranges bruissemens d'insectes, les frémissemens des feuilles dans les oliviers et dans les saules, les grandes fleurs des aloès montent dans le ciel comme des échelles mystérieuses sur les degrés desquels sont assis les anges invisibles ou les démons. Les ténèbres venues, il distingue encore des senteurs; des souffles le frôlent comme si des esprits passaient : le craquement des broussailles sèches dans les nuits trop chaudes le fait tressaillir. Il sent vaguement qu'il est environné d'une création mystérieuse, de qui dépend sa prospérité, son malheur. Il entend sa respiration énorme et son cœur s'inquiète. Il en subit, il en accepte la puissance. Et dans la nuit de son cœur se crée le royaume ténébreux des esprits. Qui lui a appris qu'il y a une échelle des créatures, et comment croira-t-il que lui-même, pauvre être qui gémit, souffre et travaille, est au sommet de cette échelle, roi de l'univers, la tête touchant le ciel! Le corbeau au-dessus du gourbi ne semble-t-il pas plus libre et plus puissant, voguant dans l'espace et jetant ses tristes anathèmes, que l'homme assujetti à tant de travail et tant de maux? Au contraire, la belle cigogne, fidèle et familière qui bâtit son grand nid sur le toit le plus haut et plane le soir sur le village, n'est-elle pas un génie bienfaisant? On la voit chaque année, con-

fiante, revenir des régions du Sud, se poser sur son nid. Alors, les ailes fermées sur sa couvée, elle a l'air d'un génie maternel qui protège tout le village. Elle élève ses petits et, l'automne venu, part, se joignant aux grandes migrations de ses pareilles qui retournent à leur hivernage. Mais les femmes stériles sur qui elle a jeté le bon sort deviennent fécondes. L'hirondelle, la bergeronnette ont dans leur douceur gracieuse quelque émanation bienfaisante. Mais le bouc porte malheur de ses yeux rayés! Il est dangereux de le voir surgir derrière les rochers. Avec ses oreilles pointues, ses pieds fourchus, ses bêlemens où passent les tremblemens de la détresse, il est habité par un démon. Dans ses bonds saccadés se reconnaissent les danses des djnounn. Au milieu de toutes ces créatures qui planent, voguent et bondissent, et semblent ne dépendre de rien, l'homme enchaîné à la terre, au travail, toujours à la veille de périr de faim, de soif ou de misère et qui entend retentir à ses oreilles les gémissemens de ses semblables, ne se sent-il pas seul esclave et malheureux?

Notre petite Mauresque, celle que nous avons suivie au douar et qui nous a, laissant tomber son haïk, révélé, si pareille à la nôtre, la vie craintive de son cœur est-elle donc une petite païenne? Les talismans, les gris-gris et les amulettes sont-ils les insignes des faux dieux? Est-ce à dire qu'elle adore les arbres, les bêtes, les oiseaux? Vit-elle encore sur les mythes antiques perpétués dans l'immobilité des générations? N'est-elle donc pas une vraie musulmane fidèle aux prescriptions du Prophète? Ne regarde-t-elle pas, pleine de révérence, l'homme, le mari, dont elle est la servante quand elle le voit prosterné aux heures de la prière et répétant qu'il n'y a d'autre dieu que Dieu? Tranquillisons-nous. Tous deux sont de fidèles enfans de l'Islam et nul doute, nul serment impie ne s'est glissé dans leurs cœurs. Mais entre la claire foi musulmane qui leur ouvre les certitudes du Paradis et l'inquiétude qu'entretient en eux la difficulté de vivre, une sorte de compromis s'est fait. Impuissans à suspendre au ciel même toutes leurs craintes et leurs espérances, ils ont cherché un point d'appui près d'eux sur la terre. Il n'y a d'autre Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète. Mais le prophète a eu lui-même ses prophètes. Il est venu à la Mecque renverser les idoles de bois et de pierre. Il était lui-même l'Envoyé du Dieu souverain, qui ne tolère point de rivaux, mais il a laissé

lui aussi ses envoyés, créés non du souffle de son esprit, mais de sa chair et de son sang; la souche charnelle d'où naissent et se perpétuent étiolés et déformés les prophètes du prophète : les descendans de Mahomet.

Regardez la campagne : elle ressemble à celle qu'a chantée Hésiode, elle semble n'avoir d'autre histoire que celle des travaux et des jours. C'est l'aspect de la terre antique, c'est-à-dire jeune, née d'hier. Elle ne porte pas plus la trace d'une histoire que ne la portent les flots de la mer, que les étraves des navires, aigües comme les socs de charrue, labourent en vain. Et pourtant le sceau musulman est là. Le petit douar est sans mosquée, mais où que vous soyez, si déserte que soit la plaine, toujours ou presque toujours vos yeux seront arrêtés par la vue d'un petit édicule blanc, carré, fait de pierres unies, coiffé d'un petit dôme. C'est là, sous ces pierres, qu'il est le prophète du Prophète, celui par qui l'invincible religion primitive toujours et renaissante s'est reliée au fil islamique. Il dort dans son tombeau sous la coupole blanche. Figure défigurée d'une figure, il n'a eu qu'à se montrer, qu'à s'offrir, et les hommes se sont emparés de lui, vivant, et, mort, de sa mémoire. C'est à travers lui qu'ils retournent au culte de la nature et des esprits, plus facile à concevoir que l'idée pure du Dieu jaloux. Cette figure d'une figure, tantôt pure et tantôt corrompue, utile ou néfaste, instrument de vertu ou jouet dangereux des passions et des hasards : c'est le marabout.

Autour de ce petit tombeau qui, de loin, ressemble à un puits, un point d'eau pour les caravanes, toutes les âmes s'assemblent, prennent conscience de leur force, de leur fraternité, et prêtes qu'elles étaient à se disperser en croyances vagues, elles se reconnaissent et, d'un élan, toutes ensemble, les yeux sur le paradis du Prophète, promis par son descendant, elles se précipitent violentes, fanatiques, dans le système musulman.

Maintenant nos yeux ne nous diront plus rien; ils sont pleins de l'étrange contraste : la prière qui monte pure et probe cherchant celui dont elle prononce le nom unique, et la prière qui descend au monde secret des djnounn, des sorciers, des esprits, des talismans, des branches d'oliviers, des sources, des pierres mêmes. Ouvrons les livres, suivons, continuant à vouloir *voir*, les traces de ces explorateurs spirituels qu'un long et

hardi contact avec les populations moghrebines ont mis à même de démêler ces élémens si divers et si opposés.

Ils nous content tous la même simple histoire : un jour, au petit douar où s'écoulait, dans l'uniformité d'une source qui s'épand, la vie quotidienne, un homme est venu : un étranger. Il était précédé d'une renommée qui cheminait dans la poussière des caravanes. D'avance d'obscures espérances l'attendaient. Il était pâle avec de longs cheveux broussailleux, ses habits étaient souillés et déchirés. Il avait dormi sur la terre et marché dans les ronces. Sur son épaule il portait la besace, dans sa main un bâton. Rien qu'à le voir, on disait déjà : c'est un envoyé. Il s'arrêtait au souk : le vendeur d'eau lui donnait à boire dans les gobelets de cuivre. A ceux qui, en silence, venaient le considérer, il montrait un rouleau de parchemin, et sur le parchemin, les curieux penchés, les yeux avides, voyaient l'image peinte d'un grand arbre couvert de rameaux, tout enluminé d'or, de vert et de rouge; des branches sortaient des branches : elles s'étendaient en faisceaux innombrables. A l'extrémité des rameaux des caractères étaient tracés, s'enchevêtrant les uns dans les autres en un réseau compliqué, plein de mystère. Qu'il fallait être savant pour y lire! Les gens du douar, assis sur leurs talons nus, contemplaient en silence devant la tente du nouveau venu le parchemin enluminé ; dans les signes inscrits par des mains savantes qui écrivent les choses cachées que les hommes ne déchiffrent pas, ils voyaient déjà un mystère effrayant et vénérable. Le pauvre homme disait : Je suis le descendant de Mahomet par Fatma, sa fille chérie. Sur l'arbre aux innombrables rameaux, il expliquait sa descendance, énumérant tous les noms sonores qui, rivés ensemble, faisaient la chaîne mystique attachée au nom sacré de Mahomet et dont il se disait lui-même le dernier anneau. Son affirmation devenait le premier dogme. Sous un olivier, à portée du village, il tendait sa petite tente de toile portée sur trois bâtons et, tout de suite investi par le fait ou par la fable de sa naissance d'un prestige sacré, il devenait, lui aussi, une puissance à deux faces qui inspirait tour à tour l'alarme et l'espoir. On le voyait le matin, à midi, le soir prier la face tournée vers la Mecque. Égrenant son chapelet d'ambre, il semblait épuiser son souffle à dénombrer le nom de Dieu, s'égarant dans l'infini des attributs de l'Un. Sa dévotion inspirait le respect. « Sûrement, disait-on, le Prophète écoute la

prière de celui qui est né de sa chair et de son sang. Il la transmet au Tout-Puissant. Bénissons l'envoyé, bénissons le Marabout. » Le marabout disait aux gens du village : « Apportez-moi à manger. » Avec révérence, les hommes et les femmes du douar déposaient au seuil de sa tente des figues, des dattes, des olives, la pyramide de couscouss. Au marabout on consacrait le lait de la plus belle chèvre. Et les hasards de la vie devenaient bientôt ses miracles. Sur sa tête, en sa personne se concentraient tous les espoirs et toutes les craintes. Il était saint, c'est-à-dire tout-puissant. Content des offrandes qu'il recevait, il pouvait à son gré faire descendre sur la contrée toutes les prospérités, enchaîner les djnounn et commander aux esprits bienfaisans de descendre par la petite ouverture des toits dans les gourbis. Le bouc avec ses yeux rayés et ses bêlemens diaboliques ne pouvait plus jeter ses sorts. D'espérance en espérance, on s'en remettait à lui de voir la pluie rafraîchir les champs brûlés ou les blés se dorer au soleil. Mais si, mécontent, il suspendait ses prières et ses bénédictions, alors le mal n'était plus conjuré, les djnounn et toutes les créatures inquiétantes exécutaient ses vengeances. On avait beau égrener les chapelets, enfiler au cou des enfans les colliers d'amulettes, réciter les formules d'obéissance et de prière qu'il avait enseignées, tenir sur sa poitrine le grimoire, où il avait inscrit une lettre, une seule lettre dont il ne révélait pas le sens. C'en était fait, c'était la pluie et le sec à contre-temps. Si les bêtes mouraient, c'est qu'il les avait condamnées. On cherchait à lire dans ses yeux ses volontés arbitraires, comme on avait cherché à déchiffrer, à deviner les caprices des djnounn et les présages quand les oiseaux noirs passaient. Descendant de Mahomet, chérif, marabout, roi des âmes, il prenait possession de son royaume.

Imposteur parfois, il arrivait aussi qu'il fût saint vraiment et pénétré des devoirs que lui imposait sa descendance. Aux plus pauvres que lui, il se montrait secourable et partageait avec eux le surplus des offrandes. Il avait appris à soulager et parfois à guérir certains maux. Sous ses mains des plaies se fermaient. Il parlait de patience, d'aide mutuelle, et récitait les versets du Coran qui prescrivent l'aumône. Dans les discordes, de gourbi à gourbi, on le prenait pour juge. Sa renommée s'étendait. Le chérif, fils des chérifs, le marabout avait élu asile près de tel village, les lieux qu'il favorisait de sa présence

devenaient un lieu de pèlerinage, un centre d'action religieuse. Des villages environnans qu'aucun marabout n'avait encore visités les supplians venaient en foule remettre entre les mains de l'Envoyé leurs misères et leurs craintes. Il faut avoir vu de ses yeux la misère de la campagne africaine, la solitude où l'homme est confiné pour comprendre la force d'attraction immédiate qu'exerce celui qui porte en lui quelque promesse de protection et de justice; il faut avoir entendu la supplication passionnée d'une mère à qui les pillards de la tribu voisine ont tué son fils. Elle court, vieille femme à pas pressés, spectre de colère et de douleur, à la tente du marabout, les pieds dans la boue ou dans la poussière, sous le soleil torride ou sous la pluie démente qui bat son pauvre dos, elle fait des lieues et des lieues pour piquer à la tente de l'envoyé la djellab de l'enfant raidie dans le sang et trouée de balles. Et puis elle attend, inlassable, l'apparition du Saint. Devant sa face auguste elle se prosterne et, se penchant sur les tisons embrasés où fume le samovar de cuivre, elle saisit dans ses doigts un charbon rouge et le pose enflammé sur ses lèvres. Ainsi elle purifie sa bouche tremblante de tout mensonge et son cœur de toute haine impie avant de pousser la clameur de vengeance pour celui qui n'est pas mort dans son jour. Le Saint lui fera justice. La jeune fille en peine d'amour viendra sous ses voiles demander au marabout les amulettes qui fléchissent les cœurs rebelles. Toutes les espérances confuses, toutes les prières trop humbles pour arriver jusqu'à l'Éternel s'orientent sur le nouveau venu. Comme des prisonniers dans les ténèbres se précipitent tous ensemble vers l'issue où filtre une raie de lumière, les pauvres subissent l'attraction d'une nouvelle espérance. Plus de tâtonnement. Tout le culte diffus et vague se précise, saisit avec force l'être visible doué de sens pour voir, pour entendre, et le met pompeusement sur un autel. Comment douter de son origine quasi divine? Descendant de Mahomet! prestige vague et certain. Que sait le pauvre de la longueur des siècles, des précisions de l'histoire? L'apparition du Saint est comme une projection subite des cœurs qui l'ont désirée. Le Prophète évanoui dans la nuit profonde du temps devient soudain visible en son descendant.

D'ailleurs, le marabout n'apportait pas un culte nouveau, ce n'était pas un réformateur. Il disait comme les autres : Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète. Après lui, le peuple répétait

le grand axiome. Jaloux de son royaume, de l'autorité qu'il prenait sur les âmes, le marabout ajoutait volontiers : défie-toi du chien du chrétien. Alors dans les yeux passionnés et dociles venaient flamber les lueurs de la haine. Prédication simple qui ne détournait pas les âmes peureuses ou naïves de cette religion naturelle, où, islamisées, elles tendent toujours à revenir. Il n'y avait rien à apprendre et rien à oublier, il ne s'agissait pas d'adorer ce qu'on avait brûlé, c'était seulement l'introduction d'un ferment neuf dans une outre vieillie : le marabout apportait dans sa personne le point d'appui que les hommes cherchaient de leurs mains incertaines pour ouvrir les portes de l'au-delà et apercevoir de leurs yeux mortels la protection du ciel. Il prenait ainsi possession d'un village, d'une petite contrée, sa présence était une force, une assurance contre le malheur. Un peu médecin, un peu juge, un peu sorcier, chef religieux mal défini, il ne relevait d'aucun pouvoir. Attentif à se rattacher à l'orthodoxie musulmane, il n'offrait pas contre lui de prise au pouvoir officiel. Les ulémas, prêtres du culte pur, regardaient de travers cet intrus qui opposait au culte abstrait le culte sensible et s'imposait à la crédulité du peuple. Mais, par ailleurs, le marabout maître des cœurs pouvait devenir l'auxiliaire puissant du pouvoir, contre le conquérant, le défenseur de la terre musulmane. A sa voix les villages révoltés contre le collecteur d'impôts payaient et marchaient. Aussi les orthodoxes le respectaient ou le subissaient. Les convois de mules, les longues caravanes menées d'un marché à l'autre portaient la renommée de l'Envoyé, le bruit de ses largesses spirituelles. Il distribuait les lambeaux de sa tunique : le dévot en faisait des amulettes. Sur les souks, le soir, quand le conteur d'histoires s'était tu, on racontait les miracles du Saint. Les auditeurs avides de fantastique s'y délectaient, ils y trouvaient une espérance contre les exactions des caïds, les châtimens cruels, les impôts arbitraires ; sous la bannière du Saint, les révoltés seraient invulnérables.

Et quand la mort avait pris l'Envoyé, le marabout, sa renommée grandissait encore. Il devenait le patron de la région, habitant du Paradis. Derrière les barrières rustiques s'élevait son tombeau : le petit monument blanc surmonté du dôme. S'il a fait le bien ou le mal, disait le dévot, cela ne nous regarde pas, et nous n'avons même pas le droit d'allumer une bougie rose en son honneur. Au gardien de son tom-

beau ou à son descendant, on apportait les offrandes, les ziara qu'il était accoutumé de recevoir lui-même. Tous les lieux où on l'avait vu vivre participaient de sa sainteté, les objets qu'il avait touchés, les êtres de sa vie, on les nommait comme on l'avait nommé lui-même : marabout. Marabout l'olivier sous lequel on l'avait vu le matin et le soir faire sa prière ; marabout le grand caroubier sous lequel il avait reposé : Marabout la grotte où il se couchait en été pour s'abriter de l'ardeur du soleil ; Marabout le figuier dont les fruits le nourrissaient. Son esprit était épars dans les choses et la campagne se sanctifiait. Comme on allait de son vivant à sa tente, on allait après sa mort à la Koubba, avec une espérance plus ferme, plus passionnée maintenant qu'hôte du Paradis il voyait le Prophète face à face et participait aux conciliabules où se règle l'Année du Destin. Quand la nuit venait et que les bruits mystérieux révélant la vie de l'univers semblaient les voix des présages, le pâtre, le chamelier, la femme revenant de la fontaine tournaient les yeux vers les petites surfaces blanches des murs de la Koubba — et se rassuraient. Le petit dôme émergeait de l'ombre comme sur la mer le fanal posé sur un rocher blanc. On croyait voir son esprit luire comme une lumière. Vers ce tombeau d'un enfant du Prophète, s'élançaient les aspirations ardentes d'une humanité qui ne connaît pas les limites de la raison et de la déraison, du possible et de l'impossible, et pour qui le miracle n'est que l'extension facile du bienfait.

Il arrivait dans cette nuit du Temps où s'enfoncent les périssables vies humaines que le Saint lui-même, son nom, son histoire s'évanouissaient. Les pierres sur sa tombe s'écroulaient en poussière. Nul témoignage écrit ne perpétuait sa mémoire ; ses descendans s'étaient éteints ou dispersés ; les légendes orales s'étaient déformées en contes fantastiques. Mais il restait les choses, les arbres, les sources, les grottes mêlés au souvenir de sa vie. Inconnu et invisible, il demeurait pourtant le maître. Il n'était pas indifférent de venir aux lieux qu'il avait fréquentés, de suspendre des amulettes aux feuillages de l'olivier qu'habitait son esprit. Et la rose mystique entée sur le tronc islamique, éclose un instant aux rayons de la sainteté, de la filiation sacrée retournait encore une fois à l'état de nature. Avec toutes les espérances qu'il avait suscitées, le

marabout n'avait pas travaillé le cœur humain, n'avait pas tenté de former les consciences et rien n'était changé. S'ils n'adoraient qu'un Dieu, les pauvres musulmans émiettaient cette Divinité et n'en connaissaient plus que les fragmens épars dans mille sanctuaires. Devant un petit tumulus de pierre dont nul ne sait plus l'origine, le père s'incline et ordonne à l'enfant de se prosterner; qu'on lise dans la note sur les marabouts de M. Doutée comment le savant et consciencieux voyageur, recueillant de la bouche d'un indigène africain le nom de Sidi Mofki et le retrouvant au cours de ses recherches, s'étonnait de la diversité de tombeaux et de sanctuaires attribués au même Saint. Sidi Mofki c'est Sidi Mofki, Monseigneur le Caché, le Saint anonyme, oublié, ou purement légendaire, qui n'a laissé derrière lui qu'un vestige de pierraille. Mgr de l'Olivier, dit une femme en pendant pieusement un petit chiffon de laine sur un rameau argenté! Là aussi le Sidi Mofki a passé, son image s'est évanouie. Mais à la place où il est mort un tronc miraculeux est apparu qu'habite son esprit. Ailleurs une pierre debout, pareille à nos menhirs de Bretagne, dressée près d'une source, appelle les dévots à boire à genoux au creux de leurs mains une eau qui les délivrera d'un fléau redouté. Encore un Sidi Mofki, apparu et disparu sans laisser d'autre trace de sa vie que la source jaillie à son commandement et la pierre debout, blanche comme un fantôme. Près de la mer on verra la fontaine des génies où les esprits des Saints, le soir, s'assemblent et devisent ensemble de la destinée des hommes.

Ici l'homme de la nature, de la campagne, le pauvre rural dont nous suivons les pas a accompli le cycle étroit où tourne sa pensée. Il est revenu à son point de départ et, quand le marabout a posé sa tente sous l'olivier, déjà quelque tradition orale désignait l'arbre à l'attention populaire, et si la source à laquelle il avait bu était réputée pour ses enchantemens, c'est que déjà les dieux rustiques l'avaient consacrée. La pierre debout avait dans la nuit de l'histoire, reçu des sacrifices : autour de la fontaine des génies, les dieux païens, avant les saints musulmans, s'étaient assemblés pour décider dans leurs muets regards du sort des mortels. Qu'avait apporté l'invasion musulmane ? Une conquête et non un apostolat : elle n'avait pas changé les habitudes du cœur, ni déraciné la fleur antique et sauvage; la fleur païenne que les conquérans au nom de Mahomet avaient fau-

chée du tranchant de leurs cimeterres renaissait fatalement sur le sol islamisé. Les sources et les arbres sacrés devenaient les sources et les arbres marabouts. Et dans le cœur ténébreux de l'ignorant docile à la volonté de son maître et docile aussi aux enseignemens de sa vie chétive se superposaient les deux cultes : celui que de toute la ferveur de son âme il avait embrassé et aussi celui-là même que, docile au Coran, il vouait à la haine et à l'enfer.

Le pâtre passe avec son troupeau ! Il voit rougeoyer le soir, il s'arrête et, les bras étendus, la face tournée vers la Mecque, il récite la dernière prière du jour. Puis il se penche et, dévot, boit au creux de sa main une gorgée de l'eau maraboute, à la source où, tout petit, son père l'a conduit.

Alors, dans le silence de la plaine, le passant d'Europe qui cherche à entendre et à comprendre, peut saisir deux voix. Au dernier rayon du jour, le prophète rappelle à sa créature que Dieu est le maître de la lumière et des ténèbres et qu'il sied à l'homme de prier, de se prosterner et d'adorer. Et dans le frisson des aulnes, dans le bruissement des sources résonne le petit rire des dieux antiques et rustiques, qui prenaient ici leurs ébats et n'ont point été tout à fait délogés. Le pied de bouc du petit dieu n'a pas laissé d'empreinte dans l'eau fuyante. Elle naît, renaît, et s'écoule sans rien retenir des jours qui se sont écoulés sur ses bords. Mais au cœur de l'ignorant, docile à toutes les empreintes, le petit pied divin a laissé sa trace. Au livre du passé musulman le pâtre n'a jamais lu, mais, non plus, il n'a jamais effacé. Il porte toute une épigraphie sur ce cœur qui ne battra que le cours d'une vie et où nous lisons une histoire vingt fois séculaire. Le marabout apportait sa chaîne mystique qui le reliait au ciel, mais à ses mains qui promettaient le bienfait les hommes forgeaient tout de suite une autre chaîne qui descendait de plus en plus profondément au tréfonds tremblant des âmes et reliait ensemble, pour en faire les auxiliaires du bonheur, toutes les créatures de la terre conscientes et inconscientes, vivantes ou inertes, les arbres, les eaux, le sable, le plomb qui fait les amulettes, les cailloux qui jetés au Sebou conjurent la sécheresse. La sainteté et la puissance étaient partout, excepté dans le cœur de l'homme qui courait égaré d'une créature à l'autre dans le cycle infrangible. Un instant le pauvre dévot avait cru saisir la chaîne mystique et s'ouvrir

les voies certaines de l'au-delà, mais plus sensible à ce qu'il voyait qu'à ce qu'il ne voyait pas, il saisissait la chaîne d'en bas, et pauvre, ignorant, solitaire, il se retrouvait après un songe, agenouillé au bord des fontaines, les pas dans les pas de ses ancêtres, comme eux n'adorant qu'un dieu de limon : le marabout conjurateur des esprits.

Laissons le pauvre solitaire, et regardons le tableau que nous a laissé l'héroïque Coppolani d'un jour de joie, d'un jour de fête, l'Haïd El Kédir. Les coqs chantent et dans le frisson du matin l'aurore s'annonce. Un fellah sort de son gourbi boueux, il se dirige vers un monticule et le gravit de son pas régulier. Il se place en face du soleil levant et récite la prière du fadjer. Ses voisins tour à tour apparaissent et suivant ses pas le rejoignent. Ensemble ils invoquent Allah-Taada. On dirait des prêtres antiques célébrant le culte du soleil. Après la prière, ils s'assient en cercle couvrant leurs pieds d'un pan de leurs burnous; le capuchon rabattu sur la tête, la tête appuyée sur l'avant-bras et le coude sur les genoux. Alors, les yeux perdus dans l'espace, ils contemplent en silence la lente fantasmagorie de l'aurore, les colorations des nuages, l'éveil de la terre, le glissement de la lumière dans l'ombre. Ce spectacle que nulle réflexion, nulle spéculation n'épuise, leur est merveilleusement nouveau; ils sont devant lui passifs et heureux comme sont les arbres, comme est la terre elle-même qui sent la fraîcheur de la rosée. Ainsi, abîmés dans cette contemplation, ils sont comme les fantômes humains qu'une obscure Erda verrait en songe, tandis qu'elle roule dans l'espace portant en elle la mélancolie d'une destinée invariable, sans but et sans jeu. C'est ainsi qu'elle doit percevoir toutes ces créatures humaines dont elle sent pour quelques jours les pas vivans effleurer sa robe et qu'elle porte ensuite, pour les siècles couchés, immobiles, ensevelis dans son sein. Mais nos fellah, plongés dans l'extase du silence, se réveillent. Ce ne sont point des fantômes, les voici debout. Musulmans pénétrés de la solennité du jour de fête et qui rient à l'avance au plaisir de dépecer le mouton fumant et d'en arracher les peaux croustillantes. S'ils ont choisi ce petit monticule pour y prier et pour y offrir tout à l'heure le sacrifice, c'est qu'il y a ici un lieu consacré, non pas la Koubba classique, mais la mzara, sépulture du marabout connu ou inconnu. Quelques pierres superposées, un arbre isolé, peut-être seulement

un tertre un peu surélevé, ont été l'occasion d'une légende, d'une consécration. Un jeune homme apporte un bélier le plus beau du troupeau, celui qu'un collier d'amulettes a préservé de tout mal. Alors l'un des fellah déposant son burnous, un genou à terre, prenant appui d'une main sur la corne recourbée du mouton, tire son couteau. L'animal tombe : le sang coule. Celui qui n'a pas un bélier apporte son plus beau coq : le marabout a besoin des offrandes. L'humble sacrifice étant accompli, les hommes se retirent pour vaquer à leurs travaux en attendant l'heure du festin. Alors les femmes viennent à leur tour, procession lente et blanche. Qu'ont-elles à offrir? Les petits vases de terre, qu'elles font de leurs mains. Elles les déposent en cercle sur la sépulture vraie ou supposée de l'être bienfaisant et mystérieux qui a un nom ou qui n'en a pas, dont le corps gît peut-être sous ces pierres, comme aussi elles ne marquent peut-être que la parcelle de terre où, dans les cultes anciens, le sang fut déjà répandu, le sacrifice offert aux puissances invisibles, où des larmes furent versées, où des supplications furent proférées, humble temple qui a résisté au temps plus que nos plus augustes édifices. Si ce nom de marabout n'était pas sans cesse prononcé par des lèvres passionnées, si vous ne lisiez dans les yeux des dévots cette ferveur islamique qui se manifeste par la haine du chrétien, si le nom de Mahomet ne résonnait pas à tout instant, on se croirait revenu au temps d'Abraham, et les mêmes mots reviennent toujours aux lèvres : paysage biblique! Les femmes s'en retournent, stèles vivantes; les plis blancs des haïks sur leurs corps ont le poids de la pierre. La plus jeune du cortège jette dans le dernier vase un grain d'encens, et, sur la mzara, une petite fumée odorante s'exhale, monte en spirales impalpables cherchant le ciel. A la même heure, dans tout le Moghreb, tous les hommes, satisfaits d'avoir vu couler le sang du mouton, découpent sa chair, la regardent rôtir à la flamme des sarmens et s'en gorgent. Les mystérieuses mzaras, les tombes de tous les marabouts connus ou inconnus ont recueilli les sacrifices et les offrandes : la terre a bu le sang rouge, les fumées d'encens se répandent. Les marabouts sont contens. Mais dans ces cortèges de dévots de plus anciens qu'eux ont reconnu leurs fidèles : les dieux du paganisme ont reçu les mêmes sacrifices, respiré les mêmes fumées ; ils goûtent leur secrète immortalité.

Comment les cultes se sont succédé sur cette terre africaine où tant de lieux sont muets pour l'histoire; comment les légendes se sont transmises et transformées, comment elles ont reçu une sorte de baptême islamique, c'est l'affaire de nos savans et de nos chercheurs. Ils ne nous ont pas manqué : ils nous laissent et nous donnent encore leurs admirables et patiens travaux. Ils nous disent à quelle souvenance relier le sacrifice du bélier et celui du taurillon noir et les noms des légions de dieux champêtres, qui protégeaient les familles. Dans la position des pierres de la mzara, dans la forme de la pierre levée, ils reconnaissent la figure d'un siècle, ils retrouvent dans le chemin que suit le pâtre, l'attraction secrète qui le ramène à l'immémorial passé. On voudrait n'avoir écrit ces lignes que pour susciter des lecteurs aux travaux de M. Douttée, de M. Binni, de Coppolani, qui paya de sa vie ses audacieuses recherches dans le fonds des secrets islamiques, de M. Salmon, mort prématurément et qui a laissé si modestement ses précieuses notes dans les archives marocaines. Ceux qui veulent vraiment voir autre chose que la sente aride, les processions blanches, les douars clos comme des ruches d'abeilles, qu'ils lisent ! Alors les longues étendues de plaine déserte, si monotones au voyageur, s'animent : la terre parle, les hommes impassibles, les femmes cachées dans les haïks, muettes comme les spectres, les pierres, les arbres, les eaux, les petits dômes, tout vit, tout a un nom.

Nos savans, ils ont attendu le marabout, l'ouali, le saint, quand il arrivait au village, le Livre Saint dans sa besace. Ils l'ont vu, portant sur ses épaules, le *mezoued* contenant la galette de pain noir, les figues et les olives. Il tenait accroché à sa ceinture le long tuyau de fer blanc où était roulé le parchemin prestigieux, l'arbre généalogique, talisman des talismans contrôlé souvent pour un peu d'argent par l'autorité officielle. Comme tout était facile ! Pour donner ou pour rendre la ferveur islamique à un lieu qu'habitaient déjà les génies, où les talismans, les augures, les présages réglaient depuis toujours la vie des hommes, il n'avait qu'à en prendre possession au nom du Prophète. Point n'était besoin de renverser des autels ou d'édifier des temples. Nulle théologie précise ne venait se substituer à des conceptions définies. L'ouali apparu comme par miracle, établi sous sa tente au lieu qu'une légende chère consacrait,

attendait l'effet sûr du mystère attaché à sa venue, à sa personne. Et le fellah pour obéir à cette attraction, n'avait qu'à suivre le chemin déjà familier, il y venait à pas plus fermes et plus pressés sachant que, là où il avait tant de fois invoqué les génies invisibles, un être humain enfin l'attendait, l'écouterait et lui répondrait. L'ouali disait « Dieu est Dieu, » le fellah, ses yeux flambans et dociles fixés sur les yeux de son maître, répétait Dieu est Dieu. « Fais l'aumône, disait le marabout. Nourris celui qui t'apporte la parole divine et détient la baraka. Allah te bénira. » Et le fellah apportait à l'ouali le bélier aux belles cornes, le coq blanc, comme son père les portait avant lui devant la pierre levée, ou le petit tumulus de terre. Il s'en retournait remercié et béni croyant avoir vu enfin de ses yeux mortels celui dont il avait tant de fois invoqué l'esprit invisible. Comme une forme nouvelle se coule dans les moules anciens, le culte qu'enseignait le marabout et ensuite le culte du marabout lui-même s'infiltrait dans les âmes, dans les choses, dans la terre elle-même.

Le paysan isolé dans la plaine ou retiré dans sa montagne, pouvait-il savoir quand il aidait l'envoyé à poser sa tente que ses mains coopéraient à la construction de la citadelle islamique, où l'âme africaine allait se retrancher, farouche, immobile? Pauvre, inculte, il n'avait pas comme les Hébreux adoré le veau d'or, ni sculpté dans la pierre ou le bois les dieux que le Prophète abhorre, et contre lesquels le Livre jette le perpétuel anathème. Pour cet enfant de la nature, le changement était invisible et presque insensible. Si le marabout ne tolérait pas les dieux, il tolérait toutes ces hordes d'esprits qui assiègent une âme et la font se rendre à merci. Du paganisme à l'islamisme ainsi compris il n'y avait que l'ombre d'une ombre. Il n'y a de Dieu que Dieu, balbutiait le fellah, retournant à son gourbi par les chemins incertains. Mais sur son cœur il serrait les amulettes et les talismans que l'ouali lui avait donnés. Il y contemplait avec vénération les hiéroglyphes que l'ouali y avait inscrits. Dans toutes les heures de danger, il y portait sa main tremblante. Le vrai Dieu, l'Unique était dans le petit sac de cuir. L'enfant du fellah, dès que ses doigts incertains voulaieut saisir un objet, trouvait sur sa poitrine, pendu à une petite cordelette, l'enveloppe où étaient enfermées sous une forme indéchiffrable les formules et les prières qui le liaient à une reli-

gion dont il n'aurait peut-être jamais qu'une vague notion. Il n'importait pas de savoir, mais de croire et, surtout, d'obéir. Toute sa vie, le mystérieux serment de fidélité au prophète, de haine au chrétien, d'esclavage au marabout et aux esprits, l'enfant allait le porter dans les sachets triangulaires, dans les tuyaux en roseau, en corne, en fer blanc. Il était voué. Son âme n'était plus que le petit jouet de la volonté d'un autre et peut-être de ses folies. Eût-on trouvé sur son cadavre (car la mort seule peut l'en dessaisir), les fragmens de parchemin, en vain eût-on essayé d'y lire. Le marabout y inscrit les formules en caractères vides de sens. Ainsi l'infidèle ne les connaîtra point. Seuls les esprits, pour qui elles sont faites, les lisent, comprennent les adjurations, les conjurations enchevêtrées en un labyrinthe où les yeux et la pensée s'égarent; ils ont dicté les sermens farouches, les menaces, les prophéties, le mystère des nombres cabalistiques. Avec joie ils reconnaissent les imprécations funèbres qui appellent la mort contre celui qui tenterait de troubler leur royaume. Ils le tiennent, le musulman iconoclaste, le fils jaloux du Dieu jaloux. Et si le bon et fidèle musulman réservait à l'Ange Gabriel, sur sa tête rasée, une mèche de ses cheveux pour être emportée au Paradis de Mahomet, il livrait son cœur sans défense aux hommes qui se faisaient dieux et aux légions noires des démons.

Ainsi rien n'était changé, les petits-fils de Mahomet par Fatma, sa fille chérie, avaient eux-mêmes des petits-fils qui avaient eux-mêmes des descendans; à la polygamie païenne succédait la polygamie musulmane, à l'ignorance antique, l'ignorance présente et les esprits de la nature sollicitaient comme autrefois les enfans de la nature de ne pas s'éloigner d'eux. Ils les tenaient dans cette alternance de crainte et d'espoir que donne la présence reconnue d'une puissance invisible et despotique. Mahomet, qui avait dit tant de fois : je ne suis que l'envoyé de l'Un, devenait le Dieu vivant présent en ses descendans et prince aussi des puissances d'en bas. Les tombeaux des marabouts morts se multipliaient et les marabouts vivans pullulaient. Selon leur naissance authentiquement ou fallacieusement chérifienne, selon la contrée où ils étaient nés, leur degré de culture, leurs tendances personnelles, ils étaient riches ou pauvres, vertueux ou vicieux, disposés à faire l'aumône ou cyniquement à l'exiger. Ils ne relevaient d'aucune autorité, d'aucune

règle, l'Esprit soufflait en eux et le nom du Prophète leur servait d'égide. A leur voix, les dévots accouraient, ils les menaient dans les ombres. Le royaume de Dieu n'est ni dans le ciel, ni sur la terre, il est dans le cœur de l'homme. Là seulement, dans le mystère du cœur purifié, croît le tronc triomphant dont les rameaux touchent le ciel. Né sacré, délivré du mal, le marabout s'asservissait les âmes de par les droits d'une sainteté absolue, inaltérable, indépendante de l'idée de mérite ou de démérite contre laquelle nulle force humaine et nulle raison ne prévaut et dont la présence redoutable, survivant à la mort, se fixe éternellement dans un tombeau.

Mais le jeu naturel de la vie, l'expérience quotidienne, le flair politique dont est si naturellement doué celui qui veut commander dans un pays mal gouverné, où les âmes sont à prendre, faisait souvent comprendre au marabout que, bienfaisant et secourable, il aurait une puissance d'attraction plus forte et laisserait dans les mémoires un souvenir plus cher et plus long. Et plus d'un entrait vraiment dans son rôle de chef et de bienfaiteur, largement payé de ses velléités généreuses par le prestige qu'elles lui valaient, par l'extension de sa renommée, par les dons volontaires qui affluaient à sa demeure, par le rayonnement d'amour et d'influence qui émanait de sa personne et faisait naître partout l'enthousiasme et le bonheur. Et si les uns, impunément menteurs, vivaient de l'imposture des miracles ou se complaisaient dans le demi-délire de la joie et la léthargie de l'abrutissement, d'autres devenaient vraiment des chefs, des patrons, prenaient possession de milliers d'âmes en peine qui ne demandaient qu'à être prises ou conduites. Entre les exactions du caïd qui prenait tout et ne donnait rien et les pieuses exigences du chérif qui ne recevait que pour rendre en largesses spirituelles et temporelles, le pauvre n'hésitait pas. Il donnait son argent au caïd, mais au chérif il remettait passivement, passionnément sa personne. Au-dessus de ces multitudes qui venaient à lui, le vrai chérif se haussait assez pour devenir une puissance avec laquelle comptent les plus grands de ce monde, le Chérif des chérifs, le Sultan lui-même, qui s'appuyait souvent sur son pouvoir spirituel pour imposer l'obéissance ou le tribut dans les régions difficiles où le pouvoir politititique et lointain était ignoré ou méconnu.

Ainsi s'établissait non une hiérarchie, mais une gradation du

marabout le plus élevé en sainteté, en pouvoir, au marabout fallacieusement thaumaturge, demi-fou et demi-sorcier. Et le système musulman mal dégagé du système païen s'était ainsi formé qu'autour de Mahomet gravitaient toutes ces saintetés, toutes ces dévotions encore pénétrées de l'anthropolâtrie et de l'idolâtrie que le prophète de l'Un avait voulu abolir. Lui, le destructeur des dieux, il avait enfanté des dieux, des dieux sages et attentifs, et des dieux difformes, des dieux séparés de l'humanité par cette sainteté qui les mettait hors la loi et les sacrait incorruptibles, des dieux parfois aussi incapables et aussi insensibles que les idoles de bois que le Prophète avait renversées de ses mains indignées sur les autels de la Mecque dans le Temple d'Abraham.

Voyez aujourd'hui à Tanger, sur la voie bordée d'aloès, aiguës et lisses comme des épées, une foule d'hommes en burnous blancs et en djellabs de poils de chameaux faire cortège au chérif d'Ouezzan. Mouley Ali, fils d'Abelsalem, descendant du Prophète, droit sur sa mule, chemine au pas, les pieds immobiles engagés dans les grands étriers d'argent. Il va, la tête un peu rejetée en arrière pour bien montrer au peuple sa face grave, un peu bronzée. Ses yeux clos ne dispensent aucun regard. Retiré dans sa lointaine grandeur, il semble ne percevoir ni les clameurs d'adoration, ni les baisers dévots effleurant ses pieds sacrés. Le pan de son burnous rejeté sur l'épaule se prête aux attouchemens des mains avides qui croient y saisir quelque effluve de sainteté. Il va, dans le murmure des louanges et des prières. Pas un tressaillement de sa face ne doit trahir sa fatigue ou son orgueil. Il converse avec les cieux, absent de ce monde. C'est bien l'idole, impassible comme la statue aux yeux d'émail qui recevait sur ses pieds glacés les baisers des anciens. Il ignore ce peuple qui presse sa mule et au-dessus duquel il est porté comme une statue sur son piédestal. Il sait que plus il semblera lointain, inaccessible, plus il semblera divin, absorbé dans le rêve hiératique, communiant avec la puissance d'en haut restée visible en sa personne. Les tapis jetés sous ses pas sont enviés par ceux qui voudraient lui faire un tapis de leurs corps. Il revient après une absence, il est allé dans ses provinces spirituelles récoltant les ziara. Aux flancs des mules qui forment son convoi, les sacs de douros sont pleins. Derrière lui vient son fils, héritier de la Baraka, qui apprend son rôle de prince spiri-

tuel. L'enfant monté sur la petite mule est gardé par les grands esclaves noirs qui frayent à coups de trique sur le peuple trop dévot un chemin à leur maître. La grosse tête ronde de l'enfant est déjà coiffée du fez et par-dessus ses cottes pend le burnous blanc dont les pans s'offrent déjà aux mains pieuses. Il a déjà cet air un peu fermé des jeunes princes dressés trop tôt aux gestes d'une étiquette lassante. Quel attendrissement dans les regards, dans les bénédictions véhémentes des femmes massées sur le chemin. Elles entr'ouvent le haïk pour mieux contempler le père et le fils marabouts, l'espérance vivante; celui dont la longue dynastie représente l'éternité du passé et de l'avenir. L'enfant ferme les yeux comme son père et entre inconsciemment dans son rôle d'idole aveugle et complaisante. La vieille créature qui se traîne hors de sa masure pour venir baiser le pan du burnous ou toucher de ses doigts tremblans la petite babouche voit-elle en cet enfant muet-aveugle une puissance bien différente de celle qu'elle a appris, au cours de sa vie misérable, à sentir, à redouter, cette puissance aveugle de la nature que rien ne peut fléchir, qui dispense le froid et le chaud, les déluges qui pourrissent la terre et les ondées qui la rafraîchissent. Le père et l'enfant deviennent l'incarnation vivante de tous les obscurs rêves qui ont, au cours des siècles, hanté l'esprit des faibles hommes au sujet des dieux. Car ce ne sont pas des saints, ce sont vraiment des dieux. Le saint conquiert le paradis et le dieu y est né, il y demeure d'un droit imprescriptible: ses actions ne seront pas pesées au jour de la justice. Il est parce qu'il est. Ses premiers vagissemens faisaient déjà partie des mystérieux murmures de l'au-delà que le fellah croit entendre dans les bruit inouïs de la nuit, dans les battemens d'ailes des grands oiseaux qui passent en migrations au-dessus des douars comme une légion volontaire d'esprits qui va vers un but certain. Les plaintes, les rires, les cris de l'enfant marabout avaient un sens caché que n'ont pas les plaintes et les rires des enfans des hommes. Ils répondaient au bruissement des grandes asphodèles que le vent courbe toutes en même temps et qui semblent frémir de crainte sous une voix souveraine, aux singuliers appels des coqs à l'aurore, au chuchotement des ruisseaux, à toutes ces voix secrètes, éparses, inquiétantes. Le petit marabout faisait partie de ce monde éternel qui n'a pas à répondre de ses caprices et courbe l'homme sous ses lois. Si une

saine tradition de famille, l'intelligence naturelle, le goût de domination réfléchie, et l'ambition de traiter de puissance à puissance avec les grands l'emporte, enfin, si dieu il devient homme, tant mieux; là où il régnera il fera un peu justice, il suppléera à l'absence d'une autorité établie, il apaisera les querelles. S'il demande et reçoit les aumônes, il les rendra en largesses. Sa maison sera l'abri du pauvre et le grenier de celui qui a faim. Toujours les galettes de pain sans levain, les cousscouss fumans sous les couvercles pointus de bois bariolé seront prêts pour le pèlerin : les ziara reviendront à ceux qui les auront données. On reconnaîtra la maison du Chérif, au va-et-vient de pauvres hères. Les aveugles portant bâton et besace y monteront à pas tremblans, au-dessus d'elle voleront les milliers de colombes attirées par le grain sans cesse répandu. Elles se multiplieront dans ces jardins d'abondance, et de loin leurs tournoiemens, qui jettent des éclairs bleus, leurs roucoulemens tendres signaleront la maison bénie où l'aumône attend le pauvre. Le marabout, le chérif sera riche, mais riche pour donner et dans ses mains les humbles offrandes, les petites pièces hassanes, les jarres d'huiles, les pannerées d'olives sembleront se multiplier à miracle. Et vraiment, pour avoir donné un épi, le pauvre qui le soir trouvera une place autour du cousscouss, une natte la nuit pour s'y coucher, un coussin de cuir pour reposer sa tête, se sentira béni et payé au centuple.

Ainsi, le petit enfant qui monte derrière son père, les yeux fermés, par la voie bordée d'aloès, sera devenu le marabout classique, le vrai chérif qui reçoit des mains paternelles une tradition raisonnable et respectable. S'il se prête aux dévotions rendues à sa personne, s'il se raidit et s'isole dans l'attitude d'un dieu lointain, c'est pour répondre aux aspirations intimes de son peuple en qui cette sensation de la distance avive la joie de contempler un envoyé du ciel. Ce devoir rempli, le chérif sait très bien ouvrir les yeux, compter les ziaras, les répartir en gardant pour lui-même la plus riche part; il sait calculer tous les élémens de son pouvoir et, selon son intérêt, servir l'autorité suprême ou se dresser en face d'elle. Il sait aussi mettre bas les armes devant le chrétien, ayant tout à gagner, devant l'autorité large et juste qui s'établit en souveraine civilisatrice, à se faire son auxiliaire, pour ainsi dire, son lieutenant et son pensionné. Devenu son serviteur, il demeure le maître de la

foule : la baraka est sur lui. Devant le signe invisible la violence cède ou négocie.

Mais au-dessous de lui quelle série s'enchaîne et où en est le terme, pour ne parler que des hommes! Le petit gnome aux yeux saillans, aux membres tordus qui regarde sauter, sur sa poitrine, les petits sachets de cuir et se balancer sur son ventre les flûtes de roseau, c'est aussi le marabout. On le voit dans les diffas apparaître, se dandinant, clopinant et chantant. Sa présence apporte l'élément d'étrangeté et d'inspiration triste que donnait autrefois la venue des nains et des fous dans nos festins. Tout lui est permis. Par dessus l'épaule des convives le marabout plonge la main dans leur assiette, ou, s'approchant du méchoui, il en déchire le lambeau le plus appétissant qu'il fait craquer sous sa dent. Faisant la ronde, il mendie un peu de tabac. Dévotement, ses fidèles satisfont ses désirs, et si quelque étranger, un chrétien, est présent, ils répriment à l'avance par leur gravité défiante, toute question incongrue, tout sourire. Si la filiation du pauvre descendant de Mahomet n'est pas rigoureusement établie, qu'importe? c'est le pays de la tradition orale, des légendes, des on-dit. On révérait le père du marabout et le père de son père et toute la contrée est imprégnée de leur sainteté. Une génération a murmuré et légué vaguement à l'autre des récits de miracles. Ses étrangetés le désignent à l'attention des fidèles. Chez les êtres simples, dépourvus de logique, tout en sensations extérieures, les associations d'idées se font simplement par des associations d'images. Ils s'en tiennent à ce que leurs yeux enregistrent et les mêmes manifestations extérieures entraînent chez eux les mêmes conclusions. Qu'un pauvre diable, sans feu ni lieu, s'en aille errant, clamant le grand nom d'Allah et proférant des discours inintelligibles, c'est qu'il communique avec l'au-delà. Qu'on le voie à genoux battant la terre de son front, c'est un saint homme. Qu'il mendie, l'aumône lui est due. Qu'il aille la tête branlante, les yeux vides de regard, riant d'un grand rire aigu qui semble secouer ses épaules, c'est qu'il voit ce que les autres ne voient pas, et entre dans la joie céleste ignorée des mortels. Qu'il pleure, qu'il gémisse, il voit les maux à venir, sa plainte est une prophétie sinistre. Qu'il se couche à terre, vautré dans le sable, c'est que les esprits ont abattu son corps et l'habitent. Le marabout c'est celui qui n'est déjà plus

de ce monde : qu'il meure, il sera enfin rentré dans son royaume. Qu'une femme enfin, en ce pays de pudeur farouche, se montre nue sur le souk, qu'elle y rampe comme une bête au milieu des pastèques, des oranges, des choux, des tas de charbons et des ferrailles, qu'elle pousse des exclamations rauques, elle est acceptée et vénérée. A toute heure on la voit, gaupe sans forme, sans nom ; dans sa crinière noire se mêlent les détritus du souk, un sombre esprit l'habite ; elle rôde autour des chevaux et des mulets. C'est la divinité changée en bête. Elle est marabout. Sur le souk, elle y vieillit noire et horrible et sacrée.

Sommes-nous donc, en une simple promenade autour de la ville musulmane, la plus accessible et la plus banale, en ouvrant les livres les mieux connus, arrivés à une conception de l'islamisme si différente de celle que nous en donnait le tableau vivant si beau, si régulier? En rentrant par la porte rose ogivale, ne verrons-nous pas le muezzin sur son minaret rappelant aux fidèles qu'Allah est Allah et Mahomet son prophète? Ne verrons-nous pas les beaux marchands en burnous blancs, dignes et impassibles, monter à la mosquée ; les nobles et orthodoxes ulémas ne passeront-ils pas en portant sur leurs visages le dédain magnifique que leur inspire leur infaillibilité? On croirait n'avoir pas écrit ces lignes en vain, si l'on avait fait comprendre avec quelle facilité une religion, qui n'établit pas sur la pureté de la vie intérieure la notion de la sainteté, se déforme et ramène les âmes aux ténèbres primitives d'où un instant elles avaient cru sortir. Le beau et l'horrible se touchent et se suspendent à la même origine. Les âmes voient de leur prison filtrer la lumière, elles se précipitent vers l'issue, — et pour des milliers d'entre elles la porte se referme, elles demeurent dans cette nuit sans fin ; elles s'y complaisent, elles y sont nées, elles savent, comme les aveugles, y marcher à tâtons, interprétant tous les sons, toutes les lueurs, tous les signes perceptibles aux sens, qui peuvent les aider à percer le mystère de leur destinée.

Voyez le beau jeune homme, bien pesant sur sa mule, qui passe suivi d'un long convoi de serviteurs, de femmes et d'esclaves. C'est un marchand cossu : cela se voit aux belles lames rayées de soie de son burnous, aux ballots d'étoffes juchés sur les mules, au collier de grelots qui sonnent au cou

de sa monture. Que porte-t-il en croupe? Une sorte de loque humaine, un mannequin de son, que l'on a hissé avec peine en travers de la selle, et dont on voit pendre les jambes noires flottantes sous les guenilles. La tête repliée sur la poitrine est secouée au pas de la mule; les cheveux gris et longs sont hérissés comme les poils d'un balai. Le jeune marchand, si grave, si beau, avec sa face placide dans le collier de barbe noire, porte avec lui son marabout, son talisman vivant. Le soir, à l'étape, quand se seront évaporées dans le vent froid du soir les odeurs de graisse sucrée et d'huile, quand se seront tus les chants et les grincemens de guitare, on verra le pauvre être roder autour des tentes et se nourrir des miettes tombées de la diffa. Il entassera précieusement dans sa giberne les chiffons, les bouts de papiers qui se distribueront un jour en reliques. Il couchera à la belle étoile, sur une petite natte, la tête sur les fougères. Nul n'a cure de sa vieille carcasse qui a subi le froid, le chaud, la dégradation de la misère et de la vieillesse. Sa peau est dure et noirâtre; il ressemble aux grimaçantes statues de bois qu'adoraient les vieux païens et que le temps fendillait. Nul ne sait où il est né; épave de divinité, il participe encore aux privilèges des dieux, semble né pour vivre toujours. Quand les voyageurs seront tous endormis et que les bougies seront éteintes sous les petits cônes de toile, quand le silence planera sur le camp, on entendra un étrange chant de flûte : des sons spasmodiques, des sifflemens qui ressemblent au hululement doux des vents tièdes, aux appels des cormorans. C'est le marabout, le derviche qui souffle dans ses roseaux. Son âme démente s'exhale en sons fantastiques, qui ont tous les caprices et toute la tristesse des esprits de la nuit. Le voyageur qui s'endort, bien enroulé dans ses burnous, la tête sur les coussins de cuir, après le fumeux repas, entend le chant étrange et familier. C'est pour lui comme une émanation de la vie qu'on ne voit pas et qu'on ne comprend pas, une communication avec le monde mystérieux qui l'environne. Le marchand dort, mais son marabout chante et prie : le son du roseau est apaisant et doux comme si l'haleine tiède du vent le traversait; il monte incertain, tremblant dans l'espace nocturne, il tremble comme tremble la lumière des étoiles, et comme tremble la petite flamme que le malade aime à sentir près de lui, qui rassure son âme dans la longue nuit hantée de tristes songes.

Demain, en arrivant à la ville des palmiers, des sables d'or, terme de son voyage, le beau marchand cossu, au pas ferme, se rendra la tête haute, à l'appel de l'iman, à la mosquée. Dans la grande cour découverte, où le soleil tombe d'aplomb, il fera sa prière et ses ablutions rituelles. Ses yeux se poseront, orgueilleux, sur les arabesques familières et sur les versets du Coran, creusés dans la pierre au pourtour des pilastres. L'odeur des jasmins tressés dans les nattes, dilatera pieusement ses narines, embaumera son cœur. Il se sentira heureux et glorieux au milieu de ses correligionnaires, accomplissant avec exactitude tous les rites du culte raisonnable et clair qui lui a, depuis son enfance, enseigné ses devoirs, ses droits et défini ses espérances. C'est sa religion virile. Elle lui montre, dans la clarté d'un ciel dont ses yeux ne soutiennent pas à toute heure l'éclat, le Dieu unique, le Dieu savant et sage dont la splendeur impérieuse chasse les douteux esprits de ténèbres comme le soleil, faisant irruption dans le royaume de la nuit, chasse les ombres.

Mais combien de fois notre marchand s'est-il trouvé seul au cours de rêveries passives quand il allait de la ville à son jardin, ou d'un marché à un autre, à petites journées, livrant son âme à toutes les impressions du chemin ! Combien de fois a-t-il posé sa tente et s'est-il endormi le soir n'ayant rien vu que les champs, la plaine, les ondulations infinies des montagnes, n'ayant rien senti que la brûlure du soleil, et la froideur du soir, l'appétit de boire, de manger, de dormir ! Les voix des gardes, des « assassas » qui s'espacent en un cercle autour du camp, s'appellent l'une l'autre dans la nuit en cris stridens : elles le gardent des brigands qui surgissent tout nus, frottés d'huile, afin de glisser comme des couleuvres hors des mains qui les saisiraient. Mais qui le garde des doutes, des frissons, des fantômes de la nuit ? Oui, il est un bon musulman, il sait par cœur maint verset du Coran et, quand on lui parle du chien de chrétien, il dresse la tête et jette des regards de défi. Mais les formules monotones et brèves ne s'insinuent pas dans les derniers replis de son âme.

Toujours contempler, le soir, la descente du soleil vers le bord de la plaine, voir surgir des gloires de lumière annonciatrices d'un paradis qui s'évanouit dans les ombres. Toujours rêver, la longue pipe aux lèvres, couché sur le divan mince au seuil de la tente, regarder le crépuscule qui couvre d'une

cendre impalpable le ciel et la terre. Toujours voir une à une dans les nuits diverses, tantôt pâles et frissonnantes, tantôt fixes et flamboyantes comme des yeux divins dardés sur lui, s'allumer les étoiles. Toujours subir l'obsédante alternance du jour et de la nuit, n'avoir au cours des longs jours de route, d'autre attente que celle de voir les deux faces du monde, la terre et le ciel, se succéder et s'opposer l'une à l'autre dans le champ de la vision, l'une avec ses variations, ses caprices constans, l'autre avec sa régularité, impassible et souveraine, c'est de quoi déborder de toutes parts en rêveries obscures, en sensibilité religieuse, presque physique, ce que l'affirmation du dogme unique et la connaissance d'un seul livre a de trop concis. Autour de cette âme qui fait un faible effort pour s'élever dans la connaissance et le culte du divin, il y a comme une frange qui pend sur la terre. Au reste, si le culte du pauvre fellah pour le marabout dominateur s'explique par la longue continuité de sa vie rudimentaire, la révérence de notre beau marchand maure, musulman actif et convaincu, pour le pauvre marabout-esclave qu'il couche, véritable poupée de son, en travers de sa selle, n'est pas inexplicable. Si l'on s'en tient aux apparences, il semble qu'un monde de civilisation et de culture sépare le pauvre loqueteux, l'homme du troupeau humain, de ce marchand riche, qui commande à des esclaves. En réalité, dans ces contrées où l'homme n'a dominé la nature, ni par la force, ni par la science, riche ou pauvre, faible ou puissant, il demeure l'esclave de son ignorance ; la vie du riche et celle du pauvre se ressemblent, leurs âmes aussi. Si notre marchand cossu, qui a des douros plein sa ceinture, suppute les marchés avantageux qu'il fera demain à Marrakech en palpant les esclaves à vendre, il n'a guère dépassé en notions raisonnables le pauvre fellah qui suppute le prix de la poule qu'il vendra au souk. Qu'a-t-il appris ? à échanger des denrées contre des douros et des douros contre des denrées. A l'étranger qui sonde son savoir il explique gravement que la terre est portée sur la corne d'un bœuf : il lui montre, inscrite sur un petit carré de satin vert, la série des nombres en lesquels il a foi et dont la combinaison assure le triomphe de sa religion, de sa race, sur l'envahisseur. Toute son orthodoxie musulmane ne l'a pas affranchi de sa condition d'homme inculte à qui nulle formation intérieure n'a révélé l'intuition juste des vérités essentielles à la vie. Il

demeure, comme le fellah, un enfant, un enfant plus fort et plus libre qui s'aventure et s'égare en des songes plus faux. Le culte autoritaire qui plie sa volonté et commande ses gestes est sur lui comme une armure : il ne protège pas son âme. Comme nous-mêmes, après une nuit angoissée, demeurons, même devant la rassurante réalité, tout épeurés d'un songe, lui, malgré la précision de son dogme, connaît les heures d'incertitude, d'obscure angoisse où Dieu se cache et où l'homme est seul. Il constate la puissance des hasards, la souveraineté de la souffrance et de la mort. Il est musulman, il lit à même le beau livre plein d'ardeur et de sagesse, révélé par les anges, mais on dirait que demeure en lui le songe inquiet d'une humanité primitive qu'une révélation religieuse n'a jamais pleinement rassurée. Tandis qu'il affirme sa foi, ce songe craintif se poursuit en lui ; aux heures troubles il en est dominé. Alors se déclanche une sorte d'automatisme spirituel où son âme, dans ses êtres mineurs, continue à vivre de ce que la raison dément ou interdit.

Le silence règne sur le camp. Le marchand a fait sa prière. Tous ses serviteurs l'ont vu, dans ses voiles blancs, sa face grave tournée vers la Mecque, réciter la formule rituelle. Ils l'ont répétée après lui. Le croyant raisonnable a rempli son devoir. A présent tout dort, et la nuit est pleine d'étoiles.

Si le vent souffle, si une rumeur alarme le camp, si quelque pressentiment inquiet trouble les dormeurs dans leurs rêves, les dormeurs se rassureront. Ils entendent dans la nuit tiède s'égrener des sons familiers. Initié aux manifestations de la nature passive, couché en guenilles sur la terre nue, inconscient de la nuit, du jour, des heures, mystérieux fils de l'au-delà, frère du dernier génie de nos âmes, celui qui veille encore tandis que nos sens sont endormis et que notre raison s'égare dans les rêves, le pauvre marabout souffle dans ses roseaux.

CLAUDE BORINGE.

MONTAIGNE EN ANGLETERRE

I

On sait combien a été profonde l'influence de Montaigne en France. Plus de cent éditions des *Essais* y ont été publiées depuis la mort de leur auteur. Les générations successives y ont puisé tour à tour les enseignemens qui leur convenaient, chacune les interprétant à sa manière, celle-ci cherchant en Montaigne un modèle de sagesse pratique, celle-là faisant de lui un sceptique, cette autre encore considérant en lui surtout l'artiste et le dilettante. Elles l'ont ainsi sans cesse refait à leur image et comme habillé à la mode du jour, si bien que, en dépit de sa langue vite vieillie qui tendait à le reléguer dans le passé, sa pensée est toujours restée vivante et agissante parmi nous. A toutes les époques il a compté de nombreux disciples et l'on n'ignore plus aujourd'hui que beaucoup de grands écrivains comme Charron, Pascal, Bayle, Voltaire, Rousseau, d'autres encore, ont contracté des dettes importantes, quoique de nature très différente, envers les *Essais*.

Ce qu'on sait moins, c'est que hors de France, en Angleterre, cette influence de Montaigne a été, je ne dirai pas égale à ce qu'elle était chez nous, mais encore très considérable. C'est un fait bien digne d'attention que la faveur dont il a toujours joui auprès du public anglais, disons même du public anglo-saxon, car, par la voix d'Emerson, l'Amérique lui a payé, elle aussi, un large tribut d'admiration. Tandis que les écrivains allemands, italiens et espagnols ne citent que rarement son

nom, on le retrouve partout dans la littérature anglaise, et son influence y est sensible sur plusieurs auteurs. Je ne dirai pas qu'en Allemagne les admirateurs ont manqué à Montaigne : il en a eu et de fort grands. Un individualiste comme Nietzsche, qui faisait de la culture du moi le précepte unique de la morale, et qui n'a jamais écrit que des compositions détachées à la manière d'essais, ne pouvait pas manquer de l'apprécier hautement. Ni Schopenhauer, ni Gœthe ne l'ont méconnu. Mais, en général, avec un de leurs historiens de la philosophie, les Allemands voient volontiers en lui un esprit ouvert, une belle intelligence à la française, non un philosophe. Les Anglais, au contraire, le considèrent volontiers comme l'un des plus puissans excitateurs de la pensée moderne, et, avec Hallam, ils saluent en lui l'un des plus grands maîtres de la littérature européenne.

En Allemagne, plus d'un siècle et demi s'est écoulé avant qu'il ne rencontrât un traducteur, et c'est seulement au milieu du XVIII[e] siècle, au temps où la philosophie de Voltaire mettait le scepticisme français à la mode dans les petites cours allemandes, que Boden le mit à la portée de ses compatriotes. Dès 1603, c'est-à-dire huit ans seulement après la publication de la première édition complète, Florio avait déjà traduit les *Essais* en anglais, et, si nous l'en croyons, sept ou huit de ses compatriotes avaient avant lui tenté la même entreprise. Sitôt que la traduction de Florio parut vieillie de tour, avant même la fin du XVII[e] siècle, car les livres vieillissaient vite en ce temps où la langue et le goût se transformaient plus rapidement qu'aujourd'hui, elle fut remplacée par une autre, la célèbre traduction de Charles Cotton. Celle-ci fut réimprimée jusqu'à neuf fois en moins d'un siècle, et à diverses reprises elle a été profondément remaniée, rajeunie, adaptée au goût des contemporains, ce qui montre qu'en Angleterre jamais le public n'a fait défaut aux *Essais*, et qu'ils n'ont pas été confinés à un petit cercle d'érudits, mais qu'ils ont participé à la vie intellectuelle de la nation.

Non seulement l'Angleterre a réservé à Montaigne un accueil qu'il n'a rencontré dans aucun autre pays, mais dans toute notre littérature, souvent si goûtée au delà de la Manche, je ne pense pas qu'un de nos écrivains y ait exercé une influence égale à la sienne. Je n'oublie ni Rabelais, dont le rire inextin-

guible a éveillé de nombreux échos en Angleterre, ni Ronsard dont M. Sidney Lee nous a montré l'influence sur les poètes de l'époque d'Élisabeth, ni Pascal qui a eu ses fervens au delà de la Manche. Je ne méconnais pas non plus l'action d'un Boileau sur Pope et sur ses amis, celle d'un Corneille, d'un Racine ou d'un Molière sur les Dryden, les Congreeve, les Wicherley. Ces hommes-là ont imposé leur idéal esthétique aux classiques de l'Angleterre, et les œuvres les plus illustres de l'époque plongent par leurs racines dans la littérature française. Elles s'expliquent par les modèles français qui fascinaient l'imagination de leurs auteurs. Mais Boileau ne proposait à ses disciples que des formules d'art, et on ne lui empruntait guère qu'une esthétique. Montaigne, au contraire, s'insinuait au plus profond de l'âme, il inspirait des principes de pensée et d'action, contrôlait en chacun les raisons de croire et d'agir et aspirait à gouverner jusqu'aux moindres détails de la conduite. Ce n'est pas tout : l'influence de la plupart de nos écrivains a été très passagère. Une génération s'est éprise d'eux, mais, elle passée, leurs œuvres sont tombées dans l'oubli. Les classiques disparus, Boileau a cessé de déterminer l'esthétique des genres, et un idéal nouveau s'est substitué à celui qu'il avait inspiré. Montaigne, au contraire, semble avoir été lu, étudié, imité bien au delà du temps où l'esthétique de la Renaissance a prévalu, à toutes les époques, par des écrivains de tempérament et d'esprit très différens. Il a eu l'honneur de devenir l'un des classiques de l'Angleterre.

D'où donc a pu lui venir cette faveur particulière et par quelles vertus s'est-il acquis cette place exceptionnelle? Il serait piquant de le démêler. Les critiques anglais ont bien reconnu le fait. Déjà Bayle Saint John, dans son ouvrage sur Montaigne paru en 1857, avouait qu'aucun écrivain français n'avait eu autant d'influence sur la littérature anglaise, et une foule de comptes rendus dans des revues et des journaux approuvaient et corroboraient cette assertion. Mais s'il s'agit de l'expliquer, plutôt que de se livrer à de minutieuses enquêtes, on trouve plus simple de recourir à des hypothèses aventureuses. La plus élémentaire, celle qui donnait satisfaction à la loi du moindre effort, en même temps qu'à l'amour-propre anglo-saxon, n'était-elle pas de supposer que Montaigne était Anglo-Saxon, que les Anglo-Saxons avaient retrouvé en lui l'un des leurs? On n'a pas manqué de la formuler, ou, si l'on ne

pouvait pas aller jusqu'à faire naître Montaigne en Angleterre, on a prétendu du moins qu'il avait eu des Anglais parmi ses ascendans. La loi si commode de l'atavisme, d'un coup de sa baguette de fée, éclairait tout le mystère. Avec elle, une goutte de sang suffit à tout expliquer, à concilier les contradictions, et à dispenser de longues et pénibles recherches. Montaigne n'avait-il pas écrit quelque part que la nation anglaise est « une nation à laquelle ceux de son quartier ont eu autrefois une si privée accointance qu'il reste encore en sa maison aucunes traces de leur ancien cousinage ? »

N'y avait-il pas là de quoi persuader les plus exigeans? Malheureusement on a recherché les ancêtres de Montaigne, et si l'on a pu reconnaître dans ses veines un sang assez mêlé, jusqu'à du sang de juifs portugais, on n'y a pas pu découvrir la moindre goutte de sang anglais. Chassés de leurs positions, les critiques se sont alors rejetés des explications physiologiques aux explications psychologiques, qui ont l'avantage d'échapper un peu plus au contrôle des faits et de laisser plus de place aux fantaisies individuelles, et ils ont affirmé qu'à défaut de sang anglo-saxon, Montaigne avait du moins le caractère anglo-saxon. Je le veux bien, mais encore faudrait-il nous montrer en quoi Montaigne est Anglo-Saxon. Chacun définissant à sa manière le caractère anglo-saxon, et d'autre part l'âme très complexe de Montaigne se prêtant à des interprétations variées, il est par trop aisé de profiter de tant d'obscurité. M. Saintsbury, il est vrai, a cherché à préciser un peu, mais son essai de précision n'est pas parfaitement convaincant. On connaît l'anecdote si diversement interprétée qui nous montre Montaigne, au moment de quitter la mairie de Bordeaux, renonçant à venir en personne dans la ville remettre ses pouvoirs aux jurats, afin de ne pas s'exposer tout à fait inutilement à la contagion de la peste. Conformément à une tradition dont l'inexactitude est depuis longtemps reconnue, M. Saintsbury voit là un acte de bas égoïsme, de cynique lâcheté, et, comme il rencontre plusieurs aventures d'un égoïsme non moins lâche dans l'histoire de l'Angleterre au XVIIe siècle, voilà démontrée pour lui l'identité du caractère de Montaigne avec le caractère anglais.

Si nous voulons savoir par quelles qualités Montaigne a conquis le public anglo-saxon et s'est attiré tant d'hommages, il sera prudent peut-être de renoncer à ces interprétations fan-

taisistes. Mieux vaudra nous demander ce qu'à chaque époque on a loué en lui, pourquoi on l'a lu, pourquoi on l'a admiré, ce qu'on a retenu de ses leçons, ce qu'on a imité de lui. Aidés par les recherches récentes d'Upham, de Crawford, de miss Grace Norton (1), nous suivrons ainsi pas à pas l'histoire de son influence en Angleterre, qui n'a pas encore été retracée. Nous constaterons, je crois, que, en Angleterre comme en France, son succès ne s'explique pas par une vertu particulière, mais qu'aux diverses époques on l'a diversement compris ou tout au moins qu'on a semblé goûter en lui des qualités différentes.

II

Au début, le succès fut des plus rapides. On n'attendit pas même que la traduction de Florio fût publiée (1603) pour emprunter à Montaigne le titre si original de son livre, ce titre d'*Essais* dont nul écrivain avant lui n'avait fait usage dans aucune langue. Trois recueils anglais d'*Essais* avaient déjà paru en 1603 ; ceux de Bacon, de Cornwallis et de Robert Jonson. C'est que d'abord, à cette époque, presque tous les hommes un peu instruits en Angleterre comprenaient le français, et, suivant toute vraisemblance, c'est dans le texte français que l'œuvre de Montaigne fut révélée à Bacon. Et puis des fragmens de la traduction Florio impatiemment attendue circulèrent vite en manuscrit, ainsi que nous l'atteste Cornwallis, qui ne lisait pas le français, et qui nous dit longuement sa grande admiration pour son devancier et sa reconnaissance envers le traducteur. Quand parut le gros in-folio anglais, le nom de Montaigne

(1) On peut voir à ce sujet : Saintsbury, réédition de la traduction des *Essais* par Florio (1892-1893) dont la préface traite de l'influence de Montaigne en Angleterre; Fritz Dieckow, *John Florios englische Uebersetzung der Essais Montaignes und Lord Bacons, Ben Johnsons und Robert Burtons Verhaeltnis zu Montaigne*. (Strasbourg, 1903); Horatio Upham, *The French influence on English literature from the accession of Elisabeth to the restauration* (New-York, 1908); Sidney Lee, *The French renaissance in England* (Oxford, 1910); surtout miss Grace Norton, *The spirit of Montaigne* (Boston et New-York, 1908), et *The influence of Montaigne* (Boston et New-York, 1908). Pour ce qui concerne Marston et Webster on peut se reporter à Crawford, *Collectanea*, second series (Stratford on Avon, 1907); pour Bacon, à mon étude publiée dans la *Revue de la Renaissance* (juillet et octobre 1911, janvier et avril 1912); pour Sir Thomas Browne, à l'article de Joseph Texte, *Études de littérature européenne* (1898); pour Locke, aux annotations de Pierre Coste dans sa traduction des *Pensées sur l'éducation;* pour Shaftesbury, à Franz Klingenspor, *Montaigne und Shaftesbury in ihrer praktischen philosophie* (Braunschweig, 1908).

put se répandre dans des cercles plus, étendus. A nos yeux, c'est une médiocre traduction que celle de Florio : infidèle, fantaisiste, pleine de faux goût, atteinte jusque dans sa moelle par la contagion du bel esprit, de l'euphuïsme qui sévissait alors. Florio n'a rien de l'abnégation soumise que nous réclamons aujourd'hui des traducteurs. Il intervient sans cesse, il collabore avec son auteur, il ajoute un bout de phrase, corrige une expression, embellit partout le style, qui lui paraît toujours trop dépourvu d'ornemens. Il arrondit la période en la bourrant d'adjectifs, de verbes, d'adverbes, qui répètent d'autres adjectifs, d'autres verbes, d'autres adverbes, sans rien ajouter au sens. Le goût des épithètes va chez lui jusqu'à la manie, il lui en faut partout, et spécialement il est ravi par les adjectifs composés que, à l'exemple de notre Pléiade, les poètes anglais avaient mis à la mode. Quand Montaigne parle de « l'œil du soleil, » il traduit « l'œil tout-voyant (*all-seeing*) du soleil. » Il commente au moyen de périphrases les termes savans, explique à son public ce que c'est qu'ostracisme, que pétalisme, enchâsse dans les phrases de Montaigne des métaphores qui sentent le terroir anglais, des proverbes populaires que Montaigne n'a jamais connus. Mais qu'importent tant d'inexactitudes? Florio n'écrivait pas pour des maîtres d'école appelés à examiner son œuvre à la loupe. Sa traduction était vivante, pleine d'animation, d'entrain, comme une œuvre originale, allégée de toutes les lourdeurs d'un pédantisme scrupuleux. Ses défauts qui nous choquent le plus étaient alors comptés pour des qualités : ses proverbes, ses mots populaires, ses gloses rendaient les *Essais* plus accessibles à des Anglais. D'un livre étranger ils faisaient un livre national, senti et goûté par les Anglais comme un de leurs livres à eux. Même ces insupportables amoncellemens d'adjectifs et ces redoublemens de termes oisifs flattaient le goût des contemporains. Par ses infidélités mêmes Florio a servi la mémoire de Montaigne : il l'a fait lire. Vite, nous dit M. Sidney Lee, son nom devint un des mots domestiques (*a household word*) dans l'Angleterre d'alors, presque aussi rapidement qu'il devenait en France l'idole du monde éclairé. De toutes les traductions d'ouvrages profanes publiées au siècle d'Élisabeth, seule, dit M. Saintsbury, la traduction de Plutarque par North peut prétendre à une influence comparable à celle du Montaigne de Florio. Dans une de ses pièces qui fut représentée en 1605, deux

ans seulement après la publication de la traduction de Florio, dans *le Volpone*, Ben Jonson déclare que les auteurs de son temps pillent Montaigne à qui mieux mieux, et, voulant promettre un grand succès à l'italien Guarini, il augure à ses dépens un pillage semblable à celui dont Montaigne est l'objet.

C'est que, dans ce temps épris de l'antiquité, Montaigne avait au plus haut point le mérite d'être tout pénétré des leçons des anciens. Ses *Essais* étaient remplis de leurs enseignemens, d'anecdotes, de bons mots que leurs œuvres nous ont transmis, de leur esprit surtout, et chez lui anecdotes, maximes, enseignemens étaient comme triés à l'usage d'un homme de la Renaissance, commentés aussi, expliqués, mis en valeur comme « en place marchande. » Il offrait comme un choix parmi tous les trésors de l'antiquité retrouvée, un choix qui se substituait fort avantageusement aux sources puisqu'il laissait tomber toutes les parures démodées et désormais inutilisables. C'était l'œuvre d'un homme avant tout occupé de problèmes pratiques, qui dégageait à l'usage de ses contemporains les enseignemens les plus solides que les anciens nous ont laissés touchant l'art à l'étude duquel ils se sont le plus passionnément attachés, l'art de « bien vivre et de bien mourir. » Pour un peuple dont on a toujours loué le sens pratique et que les problèmes de la morale ont toujours préoccupé, le livre de Montaigne ne pouvait manquer d'être d'un vif intérêt. Il présentait la plus vaste enquête sur l'homme qu'on eût encore entreprise, et l'expérience personnelle de l'auteur, très riche et très diligemment exploitée, s'ajoutait à une vaste information interprétée par un jugement d'une extrême prudence. Par surcroît, le style de Montaigne si imagé, si coloré, si riche en métaphores qui emplissent pour ainsi dire tous les sens a la fois, était singulièrement fait pour plaire aux hommes de la Renaissance anglaise, aux contemporains de Shakspeare et de Bacon.

La glorieuse originalité de la Renaissance anglaise réside incontestablement dans l'éblouissant épanouissement de son théâtre national. Presque soudainement a jailli de terre une magnifique floraison de drames tragiques et comiques, et la sève qui l'épanouissait était si vigoureuse que, pendant une soixantaine d'années (1580-1640), elle s'est incessamment renouvelée, produisant avec une prodigieuse puissance quelque deux mille œuvres parmi lesquelles se trouvent plusieurs des plus admi-

rables créations dramatiques de l'esprit humain. Le drame anglais ne procède évidemment pas de Montaigne qui n'a jamais écrit pour le théâtre. C'est un produit du génie anglais fertilisé par les exemples de l'antiquité et de l'Italie. Il est intéressant toutefois de noter que les dramatiques anglais semblent avoir goûté les *Essais* et y avoir puisé quelquefois avec profit. On aurait pu le deviner à l'éloge de Ben Jonson que je rappelais tout à l'heure. Mais une indiscutable démonstration en a été fournie récemment : on a relevé dans trois pièces de Marston écrites entre 1605 et 1607 jusqu'à cinquante passages qui sont directement imités des *Essais*. Ils se partagent à peu près également entre deux comédies, *The Dutch courtezan* (1605) et *The fawne* (1606), et une tragédie, la *Sophonisba* (1607). Le doute ici n'est pas permis : certaines phrases sont presque textuellement empruntées à la traduction de Florio. Marston ne les modifie que pour les plier au mètre du vers.

Chez Webster aussi on a relevé plus de vingt emprunts qui ne sont pas moins certains. Ils se rencontrent dans ses deux grands chefs-d'œuvre, *Le Diable blanc* et *La Duchesse de Malfi*. « Le mariage, dit Webster, ressemble à une volière dans un jardin : les oiseaux qui sont au dehors sont désespérés de n'y pouvoir entrer, et ceux qui sont dedans sont désespérés et consumés par la peur de n'en pouvoir jamais sortir. » Et cette comparaison est de Montaigne, transcrite presque mot à mot d'après Florio. De Montaigne encore, et du meilleur, l'observation que voici : « On pourrait penser que les âmes des princes sont conduites par des motifs de plus de poids que celles des moindres gens. Ce serait une erreur : ils sont de la même fabrication, les mêmes passions les agitent, la même raison qui pousse un vicaire à aller en justice pour un cochon et à ruiner ses voisins les pousse à dévaster une province entière et à détruire de bonnes villes avec leur canon. »

Ce que Marston et Webster empruntent à Montaigne, ce sont bien des souvenirs de l'antiquité, des observations morales ou psychologiques, et les expressions piquantes dont il sait bien souvent les revêtir. Quand on songe à la somme d'expérience qui est amoncelée dans les *Essais*, on ne s'étonne point qu'un tel livre ait séduit les dramaturges. « Si Montaigne, a dit un critique, avait été un poète dramatique, et s'il avait attribué ses multiples aperçus à des caractères individualisés et

appropriés, allant du pontife de Rome à une prostituée et d'un philosophe stoïque à un vil bouffon, quelle vaste galerie de portraits nous aurions eue! » On trouvait dans les *Essais* de quoi animer un monde de personnages dramatiques, il était naturel que des poètes fussent tentés d'y puiser. Quel amas d'opinions de philosophes, de croyances variées, de coutumes surprenantes, d'anecdotes, de remarques sur la vie de chaque jour! Montaigne ne fournit pas des intrigues, des aventures aux tragiques dénouemens qui donnent le frisson, comme un Bandello en propose à Shakspeare, mais il enseigne à bâtir et à faire vivre des personnages. Marston nous présente un bouffon qui a si bien étouffé en lui la nature sous la constante attitude de la plaisanterie, que, condamné à mort, il plaisante encore au moment de l'exécution : « Je vous en prie, dit-il à son bourreau, ne me conduisez point à l'échafaud par Cheapside, je dois de l'argent à maître Burnish, le maréchal, et je tremble qu'il ne mette un huissier à mes trousses. » Ce bouffon-là vient de Montaigne en ligne directe. Les sentimens en matière de sincérité politique qui animent un des personnages de la *Sophonisba* sont précisément, et exprimés dans les mêmes termes, ceux dont Montaigne fait profession dans son essai *De l'honneste et de l'utile*, car il était naturel que l'auteur qui se peint si complaisamment dans son œuvre servît de modèle plus encore que les silhouettes qu'il trace çà et là. Dans la comédie *The Fawne*, les conseils du Duc Hercule au mari trompé sont encore tout inspirés des conseils de Montaigne, directement imités de la sagesse dont, à ce qu'il nous assure, il aurait fait preuve en pareilles circonstances.

Ces emprunts, que des ressemblances verbales nous révèlent, permettent de supposer beaucoup d'autres suggestions plus discrètes, et il est bien probable que non seulement Marston et Webster, mais encore d'autres poètes de leur groupe ont lu les *Essais* avec un intérêt très particulier, et ont enrichi leurs créations de l'expérience de Montaigne. On aimerait à penser que le maître du chœur est de ce nombre. Il est glorieux d'avoir inspiré Webster, le premier peut-être de cette illustre pléiade après Shakespeare et Ben Jonson (1), mais il le serait bien davantage d'avoir inspiré Shakspeare. L'hypothèse est permise. Dans l'une

(1) L'un des critiques les plus récens de Webster, M. Edmond Gosse, dans ses études sur le XVIIe siècle, voit dans la *Duchesse de Malfi* un chef-d'œuvre qui ne le cède qu'au *Roi Lear*.

de ses dernières pièces, dans *La Tempête*, un passage de Gonzalo qui trace le plan d'une cité idéale est presque textuellement transcrit du Montaigne de Florio. Cet emprunt indéniable prouve au moins que Shakspeare a pratiqué Montaigne. Rapproché des faits que nous citions tout à l'heure, il ne laisse pas de créer des présomptions en faveur d'une influence plus profonde : Shakspeare n'aurait-il pas fait comme les camarades Marston et Webster? Les critiques ont prétendu le prouver avec un grand appareil d'érudition. Ils se sont faits fort de relever dans les drames de Shakspeare un nombre considérable de réminiscences des *Essais*. Des Allemands en particulier se sont livrés à ce sport, et comme tout pour eux était réminiscence, comme toute idée générale exprimée à la fois par Montaigne et par Shakspeare prouvait à leurs yeux une lecture de Montaigne par Shakspeare, ils n'ont pas manqué de récolter une ample moisson. Malheureusement ces passages parallèles, relevés au prix d'un prodigieux labeur dans les deux œuvres, n'emportent pas la conviction. Des théories qu'on construit sur une base aussi fragile ne peuvent avoir aucune solidité. Ceux-ci voient dans le personnage d'Hamlet le portrait de Montaigne, et dans la pièce qui porte son nom la critique de sa philosophie. Shakspeare aurait voulu confondre son scepticisme en montrant qu'il confine à la folie et en lui opposant dans un sentiment de fierté nationale le robuste bon sens de la race anglaise. Pour ceux-là, pour le professeur Robertson en particulier, l'influence de Montaigne sur le développement du génie de Shakspeare serait inappréciable. Si ce génie s'est haussé dans les premières années du XVIIe siècle jusqu'à des cimes qu'il n'avait point encore approchées, si les pièces de cette époque laissent de si loin derrière elles ses productions antérieures, nous le devrions à la traduction de Florio. C'est elle qui lui aurait vraiment révélé les civilisations anciennes qu'une culture trop superficielle ne lui avait permis que d'entrevoir jusqu'alors. Ressuscitées par la baguette magique de Montaigne, elles lui seraient apparues dans toute leur richesse; et il serait entré en contact direct, presque en relation personnelle avec tant de héros dont l'histoire a immortalisé les hauts faits; il aurait appris à pénétrer et comme à revivre tant de doctrines philosophiques qui lui ont ouvert en tous sens des horizons infinis sur la valeur et sur la portée de la vie humaine. Quelque flatteuses que puissent être

pour notre orgueil national de semblables théories, force nous est de les reléguer dans le domaine des hypothèses invérifiées, et probablement invérifiables, disons plus : des hypothèses très aventureuses. Nous ne pouvons affirmer qu'une chose : que Shakspeare a lu Montaigne, et qu'il s'en est inspiré au moins une fois, et supposer que son génie a su tirer profit de la rencontre d'un pareil moraliste.

Quelle que soit l'étendue de sa dette, Shakspeare, comme Marston et Webster, a dû demander à Montaigne moins des leçons pour lui-même que des suggestions pour son art. Ils ne paraissent pas avoir enrichi leur propre personnalité avec les idées qu'ils empruntaient aux *Essais*, mais plutôt avoir enrichi la personnalité de leurs héros. Shakspeare n'accepte pas pour lui-même l'idéal politique qu'il place dans la bouche de Gonzalo. Mais si les *Essais* servaient à étoffer des caractères de personnages fictifs pour la scène, ils pouvaient rendre le même office à des hommes vivans, alimenter leur pensée morale, régler leur conception de la vie, les faire bénéficier de toute l'expérience humaine qu'ils avaient emmagasinée. Nous devinons cette influence à lire les écrits de quelques moralistes du temps. Robert Burton, dans son *Anatomie de la mélancolie* où il nomme jusqu'à sept fois Montaigne, pour analyser et disséquer les passions humaines avec cette minutie dont il a le secret, demande volontiers aux *Essais* des observations psychologiques de tout genre. Il y enrichit sa connaissance de l'âme humaine de toute la pénétration avec laquelle Montaigne sondait ses propres sentimens. Dans son *Cypress's grove* (1623), Drummond of Hawthornden se recueille pour penser à la mort, pour habituer sa raison à la considérer sans terreur, à voir en elle une loi de la nature qu'il est déraisonnable de regarder comme un mal. Ce souci de savoir « accointer la mort » sans émotion était particulièrement vif chez Montaigne, et Montaigne est l'un des maîtres auxquels Drummond, dont la culture était essentiellement française, a demandé la sérénité philosophique. Il transcrit de longs passages de l'Essai « *que philosopher c'est apprendre à mourir*, » il se pénètre des grands enseignemens de la morale naturaliste que le païen Montaigne devait à Sénèque et à Épicure, de cette soumission à l'ordre universel qui est le grand secret de sa paix intérieure. Sir Thomas Browne dans sa *Religion d'un médecin* (1643) se rapproche peut-être plus encore de la manière de Mon-

taigne. Il se livre à un véritable examen de conscience, il essaie ses idées, en scrute les fondemens, retourne sa pensée sous toutes les faces pour en éclairer les moindres replis. Son moi est partout, comme chez Montaigne, et, comme Montaigne, Browne découvre que ce moi est sceptique, trop perspicace du pour et du contre pour se hasarder dans des affirmations faciles, tolérant par scepticisme, ennemi des vaines disputes, un peu vaniteux peut-être, mais sincère, de cette sincérité qui exige la confession, et singulièrement attachant par ce même besoin impérieux de se faire connaître qui rend tant d'autres moi insupportables. A vrai dire, les réminiscences directes des *Essais* n'abondent pas dans la *Religion d'un médecin*. Browne n'est pas un de ces écrivains à la mémoire très verbale qui laissent deviner leurs sources. Mais si aucun emprunt incontestable ne démontre, d'une manière certaine, sa dette envers les *Essais*, Joseph Texte nous a montré avec une finesse d'analyse trop perspicace les rapports intimes des deux œuvres pour que nous ne soyons pas irrésistiblement portés à croire que la *Religion d'un médecin* a été écrite à l'imitation des *Essais*. Or, cet ouvrage a été accueilli avec un succès considérable, traduit dans toutes les langues; il appartient à la littérature européenne.

Nous sommes fondés à penser que cette influence morale de Montaigne ne s'est pas limitée aux écrivains de profession, et quoique, on le conçoit aisément, les moyens d'information à ce sujet fassent défaut, tout porte à croire qu'elle s'est étendue à un large public de lecteurs. Au point de vue littéraire elle s'est particulièrement concentrée dans un genre dont Montaigne est l'inventeur, le genre des *Essais*. C'est à l'imitation de Montaigne qu'il a été importé en Angleterre, sous ses auspices qu'il s'y est épanoui, et l'on sait quelle magnifique moisson de chefs-d'œuvre il y devait produire. C'est l'Angleterre qui était destinée à porter à sa perfection cette forme littéraire, et autant pour le moins que le roman et l'éloquence politique, l'*Essai* a été la grande illustration de la prose anglaise. Le premier en Angleterre, Bacon a publié des *Essais*, mais, contrairement à ce que l'on dit d'ordinaire, je ne crois pas qu'il les ait empruntés à Montaigne. Il doit à Montaigne le titre, mais non la chose. Si nous examinons les *Essais* de Bacon tels qu'ils se présentent dans la première édition, celle de 1597, nous verrons qu'ils ne ressemblent pas du tout à ceux de Montaigne. L'*Essai* pour

Bacon à cette époque n'est qu'une collection, toujours fort courte, de petites maximes pratiques, de recettes d'action, tout à fait à la manière des compilations de sentences qu'on se plaisait à faire au xvi[e] siècle. L'auteur s'efforçait de leur donner une forme aussi lapidaire que possible afin qu'elles fussent plus aisées à retenir, et il les présentait toutes nues en général, sans exemple pour les concrétiser, sans explication, sans justification, sans mélange de considérations à côté ou de souvenirs personnels. Son livre se présente par suite tout d'abord comme un herbier de moraliste. Visiblement il était écrit déjà, ou tout au moins la conception en était arrêtée, quand Bacon, rencontrant l'ouvrage de Montaigne et séduit par son titre modeste, a adopté ce titre pour l'appliquer à une composition très différente de celle qu'il avait d'abord désignée. Dans les éditions successives, il rapprochera légèrement son *Essai* de celui de Montaigne. Peu à peu la pensée se fera de moins en moins nue, se chargera d'exemples, de souvenirs personnels, il s'orientera insensiblement vers la forme de la dissertation, et à cette transformation il est parfaitement possible, même il est probable que l'exemple de Montaigne n'a pas été étranger. Nous savons en effet que Bacon a apprécié et étudié les *Essais* de Montaigne. Des réminiscences nombreuses relevées dans son œuvre invitent même à penser qu'ils lui étaient familiers, qu'à tout le moins il est revenu à eux à diverses reprises. Jamais pourtant Bacon ne se proposera d'imiter Montaigne, d'acclimater sa forme littéraire sur le sol anglais, et sa philosophie diffère de celle de Montaigne plus encore peut-être que leurs cadres. Tandis que le philosophe français se donne tout entier à l'analyse intérieure et, à la manière des anciens, cherche en lui-même les conditions du bonheur, le futur grand chancelier d'Angleterre est occupé surtout des moyens de parvenir à une haute situation dans le monde. Le succès est sa grande affaire, et ce qu'il collectionne avant tout, ce sont les recettes qui permettront de l'assurer. Ce n'est donc pas Bacon qui a introduit en Angleterre l'*Essai* de Montaigne. Cet honneur était réservé à un écrivain très oublié aujourd'hui, William Cornwallis, qui se déclare bien haut l'admirateur et l'imitateur de l'essayiste français. Ses *Essais* à lui, qui touchent tous les sujets, sont bien de petites dissertations morales, de dimensions très variables, d'allure assez capricieuse, et l'analyse du moi, les confidences jaillies à tout

propos, s'efforcent d'y tenir une place importante. A vrai dire, le talent de Cornwallis est mince. Il ne sait pas trier dans son expérience un fait caractéristique, dans ses « humeurs » une inclination typique, et en tirer la leçon qui servira à tous ses lecteurs. Il n'a pas le don des confidences, cet abandon naïf qui y est nécessaire. Par-dessus tout, il est un bien médiocre écrivain, mais tout cela n'a pas empêché qu'en son temps ses *Essais* n'aient joui d'une certaine faveur, aussi grande ou à peu près que les *Essais* de Bacon.

Pendant longtemps le genre végéta et ne produisit aucune œuvre qui mérite d'être comparée avec celle de Montaigne. Durant tout le siècle cependant les recueils d'essais se succédèrent, en série à peu près ininterrompue, attestant que le genre voulait vivre, et dans plusieurs de ces recueils, dans ceux d'Abraham Cowley, de John Sheffield, de Joseph Glanvill, de Thomas Blount, par exemple, l'imitation de Montaigne est très sensible. Il reste le maître incontestable du genre, et, si pour quelques-uns il partage cette maîtrise avec Bacon, ses modèles sont suivis beaucoup plus que ceux du célèbre chancelier. Au début du XVIIIe siècle enfin, avec Addison, l'essai produira de nouveaux chefs-d'œuvre, les premiers depuis ceux de Montaigne. Il aura conquis sa place prédominante dans la littérature anglaise, et à travers toutes les applications variées qui en seront faites durant deux siècles, à travers toutes les formes auxquelles sa souplesse native lui permettra de se plier, le souvenir de Montaigne restera vivant chez tous ceux qui le transformeront. Les plus célèbres d'entre eux le reconnaîtront pour leur ancêtre commun et l'avoueront pour leur modèle vénéré. On s'étonnera peut-être de constater qu'en France, où pourtant il était né, l'essai n'a point vécu après Montaigne, tandis qu'en Angleterre, sa terre adoptive, il a laissé une si brillante descendance. Le fait peut s'expliquer, je crois. En France, l'exemple de Montaigne décourageait les tentatives. N'y eût-il pas eu présomption à se mesurer avec un tel maître, et n'était-ce point se mesurer avec lui que d'écrire des essais puisque lui seul en avait composé ? On le vit bien quand le marquis d'Argenson, un siècle et demi après Montaigne, s'avisa d'intituler un de ses ouvrages *Essais à la manière de ceux de Montaigne*. Tout le monde cria à l'impertinence. Et sans doute le marquis aggravait son cas en rappelant ainsi à la légère le nom de son devancier ; mais, s'il

ne l'avait pas fait, le scandale eût-il été beaucoup moindre? En Angleterre, où Montaigne n'était pas un auteur national, il n'en était pas de même. Écrire des *Essais*, ce n'était pas se mesurer avec Montaigne, c'était l'imiter, c'était lui dérober sa manière, acclimater un genre qui en France était fort apprécié. Aucune pudeur ne devait ici retenir les écrivains. Toujours est-il que quand Taine rénova chez nous le titre d'*Essais*, il l'emprunta non à Montaigne, mais à ses descendans d'Angleterre, à Macaulay et à ses émules qui l'avaient fait leur.

Ce coup d'œil sur les destinées de l'essai nous a entraînés un peu loin. Revenons aux premières années du XVII[e] siècle. Nous avons vu déjà Montaigne y apporter ses richesses d'expérience psychologique et morale, inspirer, grâce à son sens de la vie, même des poètes dramatiques, donner à l'Angleterre un genre littéraire nouveau. Je crois qu'en outre déjà il a commencé à jouer ce rôle de critique des idées et de redresseur des jugemens dans lequel il devait exceller plus tard. A multiplier sur toutes les questions les points de vue pour et contre, à exposer toutes les doctrines en homme qui les épouse toutes à tour de rôle, il ruinait toutes les formes du dogmatisme. A son imitation, sir Walter Raleigh écrit un exposé des théories pyrrhoniennes, théories déconcertantes autant qu'il est possible, mais que Montaigne avait défendues avec une rare force de conviction et couvertes de sa grande autorité. Une pareille philosophie était bien propre à secouer la torpeur dogmatique. Mais voici qui est beaucoup plus important. Montaigne a, je crois, préparé les voies à la méthode de Bacon. Ce n'est pas qu'il ait partagé les espérances illimitées qu'éveille dans l'imagination de Bacon l'idée de la science expérimentale : rien n'est plus éloigné de sa pensée qu'une pareille présomption. Il coupe les ailes à la science au lieu de lui en donner. Loin de promettre à l'homme ce pouvoir absolu sur toute la nature, qui lui eût paru chimérique, il le convainc de sa faiblesse et de son impuissance. Il n'a pas non plus formulé la méthode, indiqué avant Bacon comment il convient d'interroger les faits, de classer les expériences, de les interpréter pour en tirer des connaissances de plus en plus étendues. Ne rêvant pas le but, il ne pouvait pas imaginer les moyens. Mais il a très bien senti le dérèglement de l'esprit lorsqu'il ne se soumet à aucune discipline, et il a montré la vanité des disciplines en faveur. C'était un premier pas, pour

qu'on songeât à constituer une méthode nouvelle, pour qu'on en sentît le besoin. Sa critique de l'esprit humain et des moyens de connaissance dont nous disposons contient en substance presque toute la théorie de Bacon sur les fantômes et ses attaques contre la logique d'Aristote. Or nous avons vu que les *Essais* étaient familiers à Bacon. Aucune lecture ne pouvait mieux le préparer à écrire le premier livre du *Novum organum*; et le premier livre du *Novum organum*, qui dénonce les vices de la science humaine et les écueils contre lesquels échoue la pensée, est comme la pierre fondamentale de toute l'*Instauratio magna:* il faut bien connaître un mal avant de songer à y porter remède. Descartes et Pascal, dans les méthodes de connaissance que, vers le même temps, ils ont élaborées, partent comme Bacon du doute universel. Cette nécessité du doute, c'est chez Montaigne que tous les trois l'ont trouvée affirmée et mise en pleine lumière. Avant de construire, il fallait détruire, il fallait faire table rase de toutes les présomptueuses bâtisses dont l'instabilité était reconnue. Pour tous les trois, Montaigne s'est chargé de détruire. Mais il est beaucoup plus près de Bacon que de Descartes ou de Pascal. Rien ne lui est plus étranger que le mysticisme de l'apologiste du christianisme, et il n'a pas entrevu l'évidence qui permet à l'auteur du *Discours de la méthode* de poser l'assise solide de sa construction. Quand il sort du doute, et il en sort très résolument, c'est l'autorité seule du fait qui oblige sa raison d'affirmer. Partout où il peut dégager la leçon des faits, il se décide, et il reste en suspens dans tous les cas où les faits ne semblent pas lui dicter une réponse. Tout son essai des *Boiteux* est très significatif à ce point de vue. Montaigne a donc fort bien pressenti le fondement de la méthode expérimentale. S'il n'a pas construit la bâtisse, il a du moins amassé les matériaux dont on devait faire usage. Pour belle et harmonieuse que soit celle que nous devons à Bacon, chacun sait combien elle était fragile, et que jamais ou presque jamais les découvertes scientifiques ne se sont faites suivant les règles qu'il a prescrites. Si Montaigne n'a fait qu'un pas vers la méthode, s'il s'est, pour ainsi dire, arrêté à la porte, c'est d'abord que sa prudence intellectuelle ne lui permettait pas d'entreprendre d'aussi ambitieuses constructions, mais c'est surtout que la méthode expérimentale devait sortir des sciences physiques et naturelles auxquelles elle s'applique exactement, non

des sciences morales qui en relèvent beaucoup moins parfaitement. Or Montaigne limitait son étude aux sciences morales. Je n'en suis pas moins persuadé qu'il a ouvert la voie à la grande œuvre de Bacon dont la puissance de pénétration ne devait apparaître que beaucoup plus tard.

III

L'époque des révolutions qui suivit le temps des Shakspeare et des Bacon ne devait pas être favorable à Montaigne. Il n'était pas l'homme des violences, l'homme des convictions fortes et légèrement acquises qui commandent les fermes décisions et les entreprises hardies. Aussi après 1632 la traduction de Florio ne se réimprime plus. La Restauration, qui ramena en Angleterre une cour tout imbue des habitudes françaises, qui fit triompher dans la haute société toutes les modes françaises, et particulièrement le goût des livres venus de la France, devait remettre les *Essais* en honneur. Brusquement arrachées aux austérités d'un puritanisme de commande, les hautes classes s'abandonnaient à un épicurisme facile, à un scepticisme de bon ton qui allait parfois jusqu'à l'athéisme. On lut sans doute alors beaucoup les *Essais* en français, car jamais plus qu'à cette époque la langue française ne fut pratiquée en Angleterre, où pourtant à toutes les époques elle a été comprise et parlée. Mais de plus, l'un des traducteurs qui se chargèrent alors de vulgariser au delà de la Manche la littérature française, Charles Cotton, entreprit de donner une version nouvelle des *Essais*. Il savait que le public ne manquerait pas de la bien accueillir.

Coïncidence curieuse, précisément dans le même temps ces mêmes *Essais* rencontraient en France de nombreux adversaires, subissaient une éclipse passagère. Les éloges qu'on en faisait se mêlaient de critiques de plus en plus vives. On leur reprochait leur langue, qui commençait à vieillir, leur absence de composition qui choquait le goût des contemporains pour la régularité classique; surtout on commençait à trouver que leur philosophie était dangereuse et que, si Montaigne était resté fidèle à la religion traditionnelle et à un sage conservatisme, son scepticisme pouvait fort bien conduire à des conclusions différentes. On n'ignorait pas que les libertins se recommandaient

de son autorité, et quelques-uns allaient jusqu'à le traiter, lui aussi, de libertin. Si les gens du monde ne pouvaient pas le condamner tant son charme les séduisait, et s'ils pensaient avec Mme de Sévigné qu'il eût été pour eux un bien aimable voisin, les vrais chrétiens, et non pas seulement les chrétiens de Port-Royal, mais les directeurs les plus autorisés, tonnaient contre lui. Ils firent mettre à l'index ses *Essais* où un siècle plus tôt Rome n'avait trouvé que peu de chose à reprendre. Pendant plus de cinquante ans, de 1669 à 1724, aucune réimpression complète n'en fut donnée en français.

Durant la même période la traduction de Charles Cotton ne fut pas réimprimée moins de quatre fois. On eût dit que, chassée hors de France, la renommée de Montaigne passait la Manche et se réfugiait en Angleterre.. C'est bien ainsi qu'un lord du premier rang, le marquis d'Halifax, présentait les choses au public anglais. Il rappelait quelques-unes des critiques violentes dont les *Essais* de Montaigne avaient été l'objet dans des ouvrages français contemporains, il les réfutait sur un ton de triomphe. « Chez nous, disait-il, des personnes de toute qualité placent les *Essais* de Montaigne très haut dans leur estime et en font leur principale lecture. Ils sont dans toutes les mains. Pour moi personnellement, il n'est pas de livre avec lequel j'aie noué un commerce plus intime. » L'Angleterre l'apprécie donc bien autrement que ne fait la France, et il semble à Halifax que, pour en récompenser l'Angleterre, l'âme de Montaigne soit passée parmi ses compatriotes. « Ne vous en étonnez point, vous dira-t-il encore : de tous les Français Montaigne seul a eu le sens de la liberté. » Et c'est entre parenthèses pour ce motif que Montaigne est le seul des auteurs français que lui, Halifax, sache goûter ; mais aussi, par suite de cette particularité, les Français ne peuvent pas l'apprécier à sa valeur, et l'Angleterre, la terre de la liberté, est incontestablement sa patrie naturelle. Quand en 1724 paraîtra une nouvelle édition française des *Essais*, une fort belle édition restaurée d'après le texte de 1595 et accompagnée d'un savant commentaire, la fameuse édition de Pierre Coste, qui fait date dans l'histoire du texte de Montaigne, elle sera l'œuvre d'un protestant réfugié en Angleterre, elle sera publiée à Londres, exécutée par une presse anglaise, munie d'un privilège du roi Georges, et les frais du travail seront en grande partie supportés par de grands seigneurs d'Angleterre, qui, nous dit Coste, lui

auront prodigué leurs encouragemens. L'Angleterre semblera nous renvoyer enfin notre Montaigne.

Alors seulement la France se montrera disposée à contrôler et à critiquer ses croyances religieuses et ses traditions de toutes sortes. On sait avec quelle souplesse d'esprit et quelle frénésie de destruction elle le fera, et elle rendra dès lors à Montaigne toute la place qu'il avait perdue parmi ses écrivains de prédilection. Dans cet effort pour secouer tous ses préjugés, et plus que ses préjugés, elle profitera largement de l'exemple de l'Angleterre qui précisément venait d'opérer le même travail de critique sur ses propres croyances et qui pour cela s'était aidée du concours de Montaigne. Car, dans le demi-siècle qui nous occupe, la vogue de Montaigne en Angleterre paraît suscitée principalement par son esprit critique, par sa clairvoyance à démasquer les préjugés et à les dénoncer, à découvrir le point caché où gît l'incertitude d'une proposition, le sophisme tacite qui nous la fait regarder comme évidente. L'Angleterre alors recherche les excitations de ce genre qui peuvent stimuler son esprit de libre examen, tandis que dans le même temps la France semble particulièrement jalouse de son unité intellectuelle et morale, et tend à rejeter loin d'elle tous les fermens de dissolution qui pourraient compromettre cette unité.

L'influence de l'esprit de Montaigne en Angleterre à la fin du XVIIe siècle se manifeste en particulier dans le principal traité de pédagogie qui fut alors écrit, les *Pensées sur l'Éducation* de John Locke. Ce traité, qui parut en 1693, est tout pénétré des mêmes principes qui ont dicté à Montaigne son essai fameux *De l'institution des enfans*. Je ne dirai pas que Locke s'est proposé de mettre à la portée de ses concitoyens les idées de Montaigne en matière d'éducation, car pas une phrase dans son ouvrage n'est traduite de celui de son devancier. Son œuvre est vraiment personnelle. Il aimait les enfans, s'occupait d'eux volontiers, et il avait été chargé de l'éducation d'un jeune noble qui appartenait à une très grande famille d'Angleterre, le futur comte de Shaftesbury. Ce sont bien les résultats de son expérience à lui, et en particulier les constatations qu'il avait pu faire en suivant au jour le jour les progrès du jeune Shaftesbury, que Locke s'est proposé de nous donner. Mais il avait lu Montaigne au préalable comme toute sa génération ; il se souvient quelquefois de lui dans son célèbre *Essai sur l'en-*

tendement humain, et son expérience personnelle d'éducateur avait été entièrement dominée et dirigée par les principes pédagogiques de Montaigne. Suivant ses préceptes, par exemple, et à l'imitation du père du philosophe, il avait placé auprès de son disciple encore en bas âge une gouvernante qui ne devait lui parler que latin. On peut dire qu'il avait essayé et comme contrôlé expérimentalement, d'une manière consciente ou non d'ailleurs, peu importe, les vues de son devancier. Mais comme il n'était rien moins qu'un esprit passif et à la remorque, il ne se contenta pas de les vérifier, il y joignit ses propres observations en abondance, il les enrichit de toute la perspicacité de sa réflexion très docile aux leçons des choses ; sur aucun point, je crois, il n'en vint à les contredire. Il adresse à l'éducation traditionnelle les mêmes critiques que Montaigne, lui reproche d'abâtardir les cœurs par une discipline trop rigoureuse et les esprits par un exercice abusif de la mémoire non moins que par l'appel constant au principe d'autorité. Comme lui il décharge les programmes des disciplines formelles qui les encombraient : la grammaire, la rhétorique, la dialectique; et à une pédagogie de l'effort il prétend substituer une pédagogie du plaisir, et élever l'âme en toute douceur et liberté. Surtout, au point de vue moral comme au point de vue intellectuel, il s'efforce, par les mêmes moyens que Montaigne, de réagir contre le principe d'autorité et de donner à ses disciples des habitudes de libre examen. Par là Locke, dont le traité a joui d'une grande faveur, les préparait à recevoir les leçons de Montaigne et à les mettre en pratique, à s'imprégner de ses idées. Comme Montaigne, et avec l'aide de Montaigne, il avait le souci avant tout de former des esprits indépendans. Locke écrivit encore à la fin de sa vie un opuscule intitulé : *De la conduite de l'entendement*. Les mêmes principes y dominent, et, bien que les réminiscences directes de Montaigne y soient moins nombreuses, on y retrouve ses idées les plus chères. Après les avoir proposées à l'enfance, Locke les recommandait à l'âge mûr. Il voulait les voir présider à la vie tout entière.

C'étaient précisément les mêmes principes de libre examen qui, dans le même temps, conduisaient les philosophes anglais à affranchir la morale de la religion, et qui répandaient le doute sur tous les dogmes de la foi traditionnelle. La raison, dégagée de ses entraves, devait prétendre à gouverner seule l'activité

humaine et à s'installer en maîtresse sur le domaine de la morale, et il ne se pouvait guère que, venant à examiner avec ses seules forces les idées métaphysiques, elle ne semât point la division parmi les esprits. Sur ces deux points Montaigne s'était avancé résolument dans la voie nouvelle; il pouvait servir de guide aux pionniers du rationalisme.

Quand il s'interrogeait sur la conduite à suivre en telle ou telle circonstance, jamais il ne faisait intervenir les commandemens de l'Évangile ou les sourdes suggestions de l'habitude. Il pesait et il contrepesait des raisons positives, qui seules lui servaient de règle. Il s'examinait surtout lui-même et la connaissance intime du moi lui dictait ses choix. Ce n'était pas chez lui un principe formulé, mais bien plutôt une tendance très impérieuse à laquelle il cédait volontiers et qui a donné à son œuvre une couleur très originale pour son temps. Tout porte à croire que les moralistes anglais qui ont réduit cette tendance en système et construit méthodiquement une morale rationnelle indépendante de toute religion, que Mandeville, qui cite quelquefois Montaigne, que Shaftesbury ont largement profité de son travail. Ils ne faisaient que le continuer. Tous les deux, ainsi que Locke d'ailleurs, avaient séjourné en Hollande, dans le cercle des réfugiés de France parmi lesquels le nom de Montaigne était en singulier honneur et son influence très active. Shaftesbury était précisément ce disciple que Locke avait formé suivant les préceptes du philosophe périgourdin, auquel il avait dès le bas âge insufflé l'esprit de Montaigne.

Les déistes ont, eux aussi, travaillé à séparer la morale de la religion et à la constituer en discipline distincte, mais leur activité s'est portée surtout sur l'examen des dogmes religieux. De Herbert of Cherbury, qui publie son *De veritate* en 1624, jusqu'à David Hume, leur activité dissolvante s'est exercée pendant un siècle et demi, dilapidant pièce à pièce tout l'héritage des croyances traditionnelles. Ici toutefois leur situation différait passablement de celle de Montaigne. Montaigne, qui était catholique, pouvait, grâce à son catholicisme, faire reposer sa foi sur le doute universel. Il lui était loisible d'aller dès le premier instant jusqu'aux extrêmes limites de l'agnosticisme sans pour cela se séparer de l'Église, d'avilir la raison et ruiner tout son crédit pour l'abîmer ensuite aux pied du successeurs de saint Pierre, seul représentant

de l'autorité traditionnelle. Sa liberté était d'autant plus grande qu'après toutes les aventures intellectuelles dont il courait la fortune, il était plus assuré d'un refuge aussi ferme, et sa soumission à l'autorité pouvait paraître d'autant plus recevable qu'il avait plus douté, plus désarmé la raison, et que, partant, il avait davantage refusé le droit de contrôler et de contester les enseignemens traditionnels. Il en allait tout autrement des déistes. Protestans, ils n'avaient pas au même degré le refuge de l'autorité. Ils devaient chercher dans le libre jeu de leur raison les principes de leurs croyances, et, par conséquent, ils ne pouvaient point sans grand péril avilir leur raison. Aussi cherchent-ils à retenir dans les croyances traditionnelles ce que leur raison en peut étayer. Ils entrent tous dans la voie du doute, mais ils s'y avancent plus ou moins chacun selon son tempérament individuel, selon la vertu dissolvante de son intelligence, chacun dosant sa part de foi ou d'incrédulité suivant les besoins de son cœur et de sa raison. La vérité pourtant est qu'on fait difficilement au doute sa part. Peu à peu, il étend son domaine, il envahit tout. Si l'on trouve à cette époque des rationalistes comme Locke, qui, fidèles à la tradition protestante, acceptent encore le christianisme et se contentent seulement de faire un choix parmi les données de la tradition chrétienne, retenant celles que leur raison avoue, rejetant les autres, et se constituant ainsi un christianisme à leur manière, les déistes passent outre, ils écartent résolument tout ce que le christianisme a de particulier pour ne conserver que les croyances communes à toutes les religions, les vérités reçues de tous les hommes ou à peu près, la foi dans l'existence de Dieu et dans l'immortalité de l'âme. Mais le mouvement ne devait pas s'arrêter là. Il s'achève tout naturellement chez Hume qui met en doute jusqu'aux données de la religion naturelle, et qui comme Montaigne, suivant la même logique, conclut à un agnosticisme radical. Sur cette échelle décroissante des croyances, chacun, suivant l'échelon où il s'arrêtait, pouvait puiser plus ou moins largement chez Montaigne. On se sentait d'autant plus en communion avec lui qu'on approchait davantage de la position de Hume; mais la différence d'attitude que nous signalions tout à l'heure n'empêchait pas que son allure de libre examen ne fût séduisante pour tous, et les *Essais* ont été certainement l'un des fermens de pensée les plus actifs à cette époque.

Le promoteur du mouvement déiste, Herbert of Cherbury, avait séjourné longuement en France où des missions diplomatiques l'avaient retenu. La pensée française a certainement eu sur son esprit une grande influence, et c'est à Paris qu'il a composé son traité *De la vérité*, où il proclame l'insuffisance des méthodes de connaissance, et où il en propose une nouvelle fondée sur le consentement universel. Ce criterium du consentement universel obligera Herbert of Cherbury à rejeter uniformément toutes les religions positives pour ne retenir que les élémens communs à toutes, qui constitueront la religion naturelle. Or quel écrivain en France, mieux que Montaigne et son fervent disciple Charron, pouvait à cette époque enseigner la faiblesse de la raison et la nécessité de la guider? Lequel encore pouvait mieux inviter à examiner l'extrême diversité des coutumes et des croyances pour les opposer les unes aux autres, en dégager les contrastes et les ressemblances? L'historien du déisme, Lechler, et les historiens de la philosophie moderne ont tous reconnu cette part prépondérante de Montaigne dans les origines du mouvement.

Elle est surtout apparente dans les écrits de Charles Blount qui sont d'un demi-siècle postérieurs à ceux de Herbert. Ce Charles Blount n'est point un précurseur, sa pensée n'est pas originale. Il reçoit la doctrine toute formée des mains de Herbert et de Hobbes et il la reprend à son tour sans y ajouter grand' chose. Mais dans l'exposé qu'il en fait, à chaque instant reparaît le nom de Montaigne, et plus souvent encore que son nom des citations des *Essais*. On sent que le livre lui est absolument familier, qu'il se présente sans cesse à son esprit. Blount admire l'art de Montaigne, lui emprunte quelquefois les images, goûte l'allure décousue de son style surtout. Montagniser (*to montagnize*) dans sa langue signifie procéder par perpétuelles digressions, et si on lui reproche de ne pas composer, il se retranche derrière l'exemple de Montaigne et se couvre de son autorité. Mais, bien plus que l'art de Montaigne, il aime son esprit, sa critique à laquelle rien n'échappe, et qui, sans tapage, sans effort, comme en se jouant, minant lentement les idées par leurs assises, laisse enfin la pensée désemparée. Pour Blount, comme pour Herbert et Hobbes, la seule religion des hommes a d'abord été la religion naturelle, et dans le temps où ils s'en contentaient ils étaient pieux et vertueux. L'inter-

vention des prêtres a tout gâté. Les prêtres sont des ambitieux qui ont imaginé des rites compliqués et des dogmes absurdes et les ont imposés à la crédulité populaire afin de rendre leur ministère indispensable et fonder par lui leur propre pouvoir. Et ainsi ils ont abêti et dépravé l'humanité. Les princes ont fait cause commune avec eux, se sont servis d'eux pour assurer leur gouvernement et leur ont en retour concédé de scandaleux avantages. Le résultat de cette alliance est que l'homme est avili dans son cœur et dans son esprit, et que les religions qui prétendent l'élever à la divinité ne font que le ravaler toujours plus bas. Cette doctrine, qui est exposée dans le *Anima mundi* (1679) et dans le *Great is Diana* (1680), est étrangère à Montaigne; mais Montaigne, qui aimait tant à passer en revue les croyances contradictoires des peuples, fournissait les faits qui servaient à l'établir. A l'exemple de l'*Apologie de Sebonde*, et en s'aidant manifestement d'elle, Blount nous montre les idées folles et injurieuses que les religions se sont faites de la divinité, les croyances ineptes qu'elles ont répandues sur l'âme et ses destinées. Montaigne l'aide encore à montrer quels actes de barbarie a provoqués l'idée de sacrifice et sa foncière absurdité. Il le seconde dans sa critique du miracle. Blount n'a pas plus que Montaigne le goût des systèmes. Pamphlétaire plus que philosophe, il se propose non de présenter une doctrine bien liée, mais de taquiner, de troubler dans leur sérénité béate qui l'exaspère ces dogmatiques dont l'arrogante présomption ne vit que d'ignorance et de bêtise. L'impertinence avec laquelle Montaigne savait déjouer et démasquer leurs affirmations frivoles lui plaisait par-dessus tout. Il reprend dans les mêmes termes, citant des pages entières des *Essais*, tout son long paradoxe sur l'intelligence animale, qui supprime le fossé creusé par la philosophie traditionnelle entre l'âme rationnelle de l'homme et l'âme sensitive des bêtes, et trouble ainsi les idées du croyant sur l'immortalité. Comme Montaigne il s'élève contre les procès de sorcellerie, nie le merveilleux sous toutes ses formes, répète que tout l'héroïsme des martyrs ne sert de rien pour fonder les dogmes auxquels ils sacrifient leur existence. Plus que ses opuscules, il faut lire le hardi commentaire dont Charles Blount accompagne sa traduction de la *Vie d'Apollonius de Tyane*. La vie d'Apollonius ne lui paraît ni moins exemplaire ni moins féconde en miracles que celle du Christ, et

il estime que ses vertus et ses prodiges ne sont pas moins solidement attestés que ceux dont les évangélistes nous ont transmis la tradition. Conter les gestes d'Apollonius, c'est, aux yeux de Blount, jouer aux chrétiens le mauvais tour de donner un rival à leur Dieu, et ruiner l'autorité du Christ en montrant qu'il n'y a pas plus de raisons pour croire en lui que pour croire en Apollonius. Très fréquemment le nom de Montaigne revient dans ce commentaire. Son autorité est l'une de celles que Blount allègue le plus volontiers. Là encore des pages entières des *Essais* sont transcrites et souvent elles servent à faire passer les hardiesses de l'auteur.

Charles Blount n'était point un savant ni un philosophe de profession. C'était un homme du monde, qui appartenait à la haute société, et qui écrivait par passe-temps. Par lui nous comprenons le genre d'intérêt que cherchaient dans les *Essais* les gens du monde, ou tout au moins ceux qui parmi les gens du monde se piquaient de philosophie, et dans ce temps-là presque tous se piquaient de philosophie. Montaigne, un homme du monde comme eux, qui comme eux méprisait les pédans et leur jargon, s'était chargé de mettre à leur portée, d'exprimer en leur langage les idées qu'il leur fallait pour jouer aux esprits forts. John Sheffield, duc de Buckingham, l'un des plus gros personnages du temps, admire Montaigne pour sa franchise par-dessus tous les autres écrivains, promet l'immortalité à quiconque écrira dans le même style, et, dans les *Essais* qu'il compose à son imitation, il accumule les expressions d'un scepticisme désabusé. Non moins considérable que lui à la cour des Stuarts puis à celle de Guillaume d'Orange, le marquis d'Halifax, dont nous avons constaté tout à l'heure l'admiration pour Montaigne, à son avis le seul esprit libre parmi les Français, qui avait écrit une *Défense de Montaigne*, ne passait pas pour plus affermi dans la foi traditionnelle. On l'accusait d'athéisme. Il disait, paraît-il, qu'un homme ne peut s'asseoir à sa table pour philosopher sans se relever athée.

Lord Saint-John Bolingbroke est encore un des premiers hommes d'Angleterre, et il est en même temps le plus illustre représentant du mouvement déiste. Très grand seigneur dans ses allures, il se sent, en tant qu'écrivain, de la famille de Montaigne, et son conservatisme de prudence, quoiqu'un peu différent dans ses origines de celui de Montaigne, ne manque pas

de le rapprocher encore de lui. Aux yeux de Bolingbroke, bien qu'aucune religion ne mérite l'attention du philosophe et ne supporte l'examen, il faut une religion pour le peuple parce qu'un peuple sans religion ne serait pas gouvernable. Le peuple doit être élevé dans le respect superstitieux des traditions, de toutes les traditions, et dans l'horreur de toutes les nouveautés. Il dira cela dans les mêmes termes que Montaigne quelquefois, et intimement il se persuadera que la pensée de Montaigne ne différait pas de la sienne, que Montaigne dispensait, lui aussi, d'une foi déraisonnable la classe cultivée. Pour celle-là seule Bolingbroke continue la lutte de ses devanciers contre les religions positives, et comme eux il s'aide dans ce combat des suggestions des *Essais*. Bien qu'il ait beaucoup plus de croyances fermes que Montaigne, bien qu'il affirme, en opposition avec lui, l'existence de lois naturelles et la capacité de la raison humaine à les découvrir, il recueille avec prédilection dans les *Essais* les formules de scepticisme et les abdications de la raison. Il nomme Montaigne dans ses écrits philosophiques jusqu'à seize fois. Il le cite souvent, et en français aussi bien qu'en anglais, Montaigne se présente constamment à sa pensée.

La philosophie de notre XVIIIe siècle sera toute pénétrée du déisme anglais. Elle en sera la fille. Voltaire, comme les déistes, ne verra dans les religions que de grossières supercheries inventées par la cupidité des prêtres, développées par l'ambition des princes. Comme Bolingbroke il jugera nécessaire d'assujettir les peuples à des mensonges pour les diriger. Ses modèles lui montreront comme par surcroît tout le profit qu'il peut tirer de l'alliance de Montaigne dans l'élaboration et dans l'exposé de ses idées. Lui et ses congénères verront en l'auteur de l'*Apologie de Sebonde* ce que les déistes anglais y avaient vu avant eux : un sceptique qui a démasqué la puérilité de toutes les religions, du christianisme comme des autres, qui a jugé utile de les maintenir pour la masse, mais qui s'est pleinement affranchi pour son propre compte et qui l'aurait déclaré hautement si, en son temps de grossière ignorance, la plus élémentaire prudence ne l'avait obligé à cacher ses véritables sentimens. Et rien n'est plus faux, je crois, que cette interprétation de la pensée de Montaigne, mais elle a été fort répandue. En nous renvoyant Montaigne dans l'édition de Coste, l'Angleterre

enseignait à nos philosophes à lui demander des armes et elle leur transmettait l'image qu'elle s'était faite de lui et qu'ils devaient en conserver.

IV

Elle ne renonçait d'ailleurs pas à lui pour cela. Si, la bataille achevée, il cesse d'être un allié de combat, il devient, dans la paix, un maître avoué par de nombreux disciples. Le rôle des *Essais* est alors moins facile à déterminer parce qu'il est plus complexe. Chacun les interprète et les goûte suivant son propre tempérament, mais on continue de les lire avec intérêt et profit. Ils ont été pour l'Angleterre un livre classique dans toute la force du terme, si l'on peut appeler ainsi le livre où toutes les générations successives viennent puiser des enseignemens, que les écrivains les plus autorisés citent volontiers et qu'ils admirent. Ils ont été un livre classique pour l'Angleterre, je ne dirai pas autant que les œuvres d'un Cicéron ou d'un Horace, que les enfans balbutiaient dans les écoles, mais au premier rang après ceux-là, et plus, certainement, qu'aucun des chefs-d'œuvre de la Renaissance italienne.

Un fait bien caractéristique à ce point de vue est, qu'à toutes les époques le nom de Montaigne reparaît sous la plume des écrivains anglais sans que ceux-ci jugent nécessaire de l'accompagner d'un mot de commentaire. Il est familier à leur public. Dès l'origine, dès le temps de la traduction de Florio, il semble qu'on n'ait pas le droit de l'ignorer. Il est, par exemple, sans aucun éclaircissement, chez Bacon, chez Ben Jonson, chez Burton. A l'époque de la Restauration nous le retrouverons de même dans les œuvres de Walton, de Samuel Butler, d'Abraham Cowley, de John Evelyn, sans parler de ceux que j'ai précédemment nommés.

Montaigne était, nous assure Lowell, l'écrivain favori du grand Dryden. Au temps de Bolingbroke tous ceux qui en Angleterre tiennent la plume semblent l'étudier avec prédilection : si Addison, comme Hume le fera de nouveau un peu plus tard, lui reproche son égoïsme et sa vanité, il n'en cherche pas moins à imiter sa manière dans ses propres *Essais*, de même que Hume s'inspirera sans doute de son scepticisme. Steele se souvient de lui dans le *Spectator*. Les poètes eux-mêmes laissent

deviner qu'ils sont pénétrés de son livre (1) : je trouve une réminiscence de l'*Apologie de Sebonde* dans une des fables de Gay; Warton compose une ode avec une chanson d'amour qu'un voyageur avait entendue au pays des cannibales et rapportée à Montaigne. Pope mentionne Montaigne aussi bien dans ses poèmes que dans sa correspondance. Il veut imiter sa manière, « se verser lui-même tout entier dans ses œuvres aussi franchement que le sincère Shippen ou que le vieux Montaigne. Chez eux, dit-il, sûre d'être aimée pour peu qu'on la vît, l'âme se présentait à tous les regards sans réserver une seule pensée à part soi. » On a pu dire que la morale des *Épîtres sur l'homme* avait été directement empruntée à Montaigne, et c'est là peut-être une affirmation contestable, car dans ses grandes lignes la morale des *Épîtres sur l'homme* se retrouve aussi bien chez Horace ou chez Pascal que dans les *Essais*, mais il reste acquis que les *Essais* ont été l'un des livres préférés de Pope. Swift fait lire Montaigne à sa bien-aimée Vanessa dans son poème de *Cadenus and Vanessa*, et il le nomme à diverses reprises dans ses œuvres en prose. Son esprit critique et sa misanthropie trouvaient un aliment selon leur goût chez un penseur qui démasque la fragilité de toutes les institutions humaines et qui fait si peu de cas de notre raison, et l'on ne s'étonne point qu'un jour Bolingbroke ait appelé Montaigne l'ami de Swift. Après Rabelais et Cervantès il n'était point d'auteur que Sterne relût plus volontiers. Son désordre si fantaisiste, dégagé de toute convention, le séduisait, son scepticisme aussi qui flattait ce sentiment cher entre tous à Sterne que les plus petites causes produisent des effets disproportionnés, que nos habitudes les plus frivoles, nos manies les plus ridicules nous mènent à leur gré et tissent la trame de nos instables existences. Il lui a emprunté des images, des observations psychologiques, des réflexions de toutes sortes.

Sans parler des philosophes, comme Dugald-Steward, et des critiques, comme Hazlitt, que leur profession appelait à consacrer à l'étude des *Essais* des articles entiers, et qui d'ailleurs ne manquent pas d'en proclamer les mérites, de nombreux artistes et penseurs au XIXe siècle ont dit leur admiration pour Montaigne, et déclaré qu'ils en faisaient leur lecture de prédilection.

(1) On a pensé trouver des réminiscences des *Essais* jusque chez Wordsworth et chez Coleridge.

Byron a écrit : « Les *Essais* de Montaigne et le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire sont les ouvrages que je lis et relis avec un intérêt toujours renouvelé. » Et Tackheray : « Montaigne et les *Lettres* d'Howel sont mes livres de chevet. Si je m'éveille la nuit, j'ai sous la main l'un ou l'autre de ces auteurs qui babille avec moi pour me rendormir. Ils parlent d'eux-mêmes sans fin, et ils ne me fatiguent pas... J'aime, dis-je, et je ne me lasse presque jamais d'entendre le babillage sans apprêt de ces deux chers vieux amis, le gentilhomme périgourdin et le vaniteux petit clerc du conseil du roi Charles. » Dans le cabinet de Stevenson, Montaigne va rencontrer une autre compagnie, « Un ou deux des romans de Scott, Shakspeare, Molière, Montaigne, « l'égoïste, » et « le vicomte de Bragelone » constituent le cercle étroit de mes intimes. » Chez Dobson, dans son poème intitulé *Mes livres*, Montaigne passe en première ligne, il est suivi de Howell, Horace, Molière, Burton et Rabelais. « Les autres livres, ajoute Dobson, je ne les ai jamais ouverts, ceux-là sont les livres que je lis. » John Richard Green le place auprès de Shakspeare et de Dante, dans les plus hautes sphères de la pensée où l'esprit devrait chercher une nourriture quotidienne. « Si chaque jour, écrit-il, vous aviez lu un peu de Shakspeare, ou un peu de Dante, ou un peu de Montaigne, par exemple, vous n'auriez pas cessé d'aimer Mme Roland, mais vous auriez réservé l'enthousiasme enflammé qu'elle vous inspire pour des caractères plus haut placés. » Et parmi les influences livresques qu'il a subies, il distingue avant tout celles de Carlyle et de Montaigne. Montaigne lui a donné des leçons d'impartialité. Édouard Fitz Gerald, le délicat érudit concentré dans sa vie intérieure et si épris de sagesse, était encore un fervent admirateur de Montaigne. Il le nomme sans cesse dans sa correspondance ; il le lit, il le loue, il l'emporte en voyage comme un « agréable compagnon, » il l'appelle « mon vieux Montaigne, » il s'inspire de lui. On a relevé dans son *Puissant magicien* bon nombre de réminiscences des *Essais*. George Eliot a dit aussi son admiration pour Montaigne, et quand le meunier du *Moulin sur la Floss*, pour exprimer qu'il ne veut pas se dépouiller de son bien au profit de ses enfans tant qu'il en pourra jouir lui-même, nous dit qu'il entend ne pas se dévêtir avant l'heure de se coucher, il nous laisse deviner qu'il a lu Montaigne en sa jeunesse.

On pourrait prolonger cette liste de témoignages. Il faut

faire une place spéciale à celui d'Emerson, le puissant philosophe des États-Unis, qui a exprimé avec tant de force la leçon d'énergie que donne au monde l'histoire de son pays. Si les Américains, à toutes les époques, ont beaucoup moins que les Anglais étudié et apprécié les *Essais*, Emerson, en revanche, avait voué à Montaigne un véritable culte. Montaigne était pour lui le sage des temps modernes. « Un volume dépareillé de la traduction des *Essais* par Cotton, dit-il, m'est resté de la bibliothèque de mon père quand j'étais enfant. Il y demeura longtemps négligé, jusqu'à ce que, après bien des années, comme je venais de sortir du collège, je le lus et me procurai les autres volumes. Je me rappelle les délices et l'émerveillement dans lesquels je vécus en sa compagnie. Il me semblait que j'avais moi-même écrit ce livre dans quelque vie antérieure, tant il parlait avec sincérité à ma pensée et à mon expérience. »

Depuis une soixantaine d'années la critique française, grâce aux méthodes précises qui sont aujourd'hui en faveur, a renouvelé les études sur Montaigne. L'Angleterre et l'Amérique ont tenu à ne pas rester étrangères à ce mouvement. Non seulement leurs critiques leur ont fait connaître les résultats des recherches entreprises chez nous, mais on peut dire qu'ils y ont quelquefois apporté leur contribution, et que par là encore ils ont traité Montaigne comme un de leurs écrivains nationaux. La « montaignologie, » comme dit plaisamment l'un d'entre eux, leur tient à cœur presque autant que la « shakspearologie. » Les études de Bayle Saint-John, de Lawndes, de Whibley, même celle de Dowden, qui n'est pas à l'abri de la critique, sont parmi les mieux informées et les plus pénétrantes que l'on puisse lire sur les *Essais*. L'Université de Harward, à Cambridge, aux États-Unis, semble avoir voué à Montaigne un culte particulier. Lowel, qui y a professé et qui y a dirigé le département des études de langues et littératures romanes, était tout pénétré des *Essais*, qu'il relisait sans cesse et qu'il admirait, et ses écrits le proclament assez clairement. L'un de ses successeurs, Bocher, n'avait pas de sujet d'étude plus habituel. Une mort prématurée l'a seule empêché de nous laisser le fruit de ses réflexions et de ses recherches. Significatif et touchant entre tous est le cas de miss Grace Norton qui, amie de Bocher, héritière de ses papiers et de sa pensée, vit

depuis plus de trente ans en commerce quotidien et en communion intime avec les *Essais*. Elle en a fait l'aliment de sa vie intellectuelle, et bien peu des compatriotes de Montaigne les connaissent aussi bien que miss Grace Norton. Les études qu'elle a publiées voici quelques années sont d'une précision, d'une érudition qui les rendent nécessaires à tous ceux qui veulent connaître Montaigne. Elle y apporte des documens inconnus, des hypothèses neuves, des interprétations pénétrantes, telles qu'une connaissance intime et constamment entretenue des textes peut seule les suggérer.

V

Que des Allemands étudient avec ces méthodes précises nos grands écrivains, rien de plus naturel : nul sujet n'échappe à leur insatiable avidité d'érudition, et l'étude de leurs auteurs nationaux ne saurait fournir tous les sujets de thèses, de dissertations et de programmes qu'il leur faut. Mais que le même honneur soit rendu à Montaigne par des Anglais et par des Américains, voilà qui est digne de remarque. Il faut voir dans cet hommage un signe nouveau et bien caractéristique de l'intérêt particulier que son œuvre leur a toujours inspiré.

C'en est une manifestation nouvelle, toute moderne celle-là, car, pour ne point se démentir, le goût d'une nation pour un écrivain est obligé de changer de forme avec les temps, de refléter les préoccupations et les tendances des époques successives. Celui-là seulement pourra vivre à travers les âges qui sera assez riche de son propre fonds pour satisfaire aux besoins divers des divers âges. Si les hommes de la Renaissance ont surtout goûté dans les *Essais* les leçons morales de l'antiquité retrouvée et les métaphores pittoresques, les générations suivantes avec Locke et avec les déistes ont surtout demandé à Montaigne des leçons de bon sens et de libre examen, et plus tard encore, quand ses enseignemens ont été bien répandus, bien vulgarisés, les artistes qui lui devaient le genre des *Essais* et les penseurs lui sont restés fidèles pour la forme immortelle qu'il avait su donner à l'expression de ses idées.

A tout prendre, les destinées de Montaigne en Angleterre ressemblent beaucoup à ses destinées en France. Chez nous aussi il est facile de découvrir un double courant parmi ses disciples,

les uns admirant en lui sa sagesse morale héritée de l'antiquité et sa connaissance intime des anciens, les autres, avec Descartes, puis avec les philosophes du XVIIIe siècle, les véritables successeurs de Descartes, séduits surtout par son rationalisme et par son esprit critique. Et quand, plus tard un peu qu'en Angleterre, nos philosophes eurent achevé leur travail de critique, l'art des *Essais* et leur charme intime devinrent leur principal titre à la réputation. Enfin, lorsque le goût des études historiques précises s'est développé, avec une curiosité amoureuse autant qu'érudite, on s'est efforcé de reconstituer l'histoire de leur composition, de retrouver leur texte exact et ses remaniemens successifs, la figure de leur auteur, tout cela au prix d'un travail patient, que peu d'œuvres pouvaient mieux justifier, et auquel nous avons vu quelquefois les Anglo-Saxons participer à leur manière.

Si pourtant nous voulons serrer les faits de plus près, et nous demander ce que les Anglais ont principalement goûté chez Montaigne, interrogeons les écrivains qui viennent de déposer en sa faveur sur les raisons de leur préférence. Presque tous ceux qui s'expliquent à ce sujet nous diront avec Emerson que ce qu'ils goûtent surtout en Montaigne c'est sa franchise, sa sincérité, sa manière directe, si je puis dire, d'aller au réel et de le représenter, ce qu'on pourrait appeler son sens des réalités concrètes. Il nous met en relation immédiate avec les choses, il en donne la sensation. Parfaitement libéré des problèmes de parade, des fleurs de la rhétorique traditionnelle, il va droit aux réalités concrètes avec un sens très sûr qui n'est peut-être qu'un ardent désir d'atteindre à la vérité toute nue. « Montaigne, nous dit Emerson, est le plus ingénu et le plus loyal de tous les écrivains... Vous pouvez lire ailleurs de la théologie, et de la grammaire, et de la métaphysique. Tout ce que vous trouvez ici sentira la terre et la vie réelle..... ». C'est grâce à son horreur instinctive du factice qu'il sait intéresser son lecteur aux innombrables idées qu'il remue. « Il y a eu des hommes à la pensée plus profonde, mais, peut-on dire, aucun homme qui ait eu une pareille abondance d'idées ? Jamais il n'est ennuyeux, jamais insincère, et il a le génie d'intéresser le lecteur à tout ce qui l'intéresse. »

Le réalisme que Taine signalait comme un des caractères les plus saillans du génie anglais a beaucoup contribué, je crois, à

faire goûter Montaigne aux Anglais. C'est d'un réalisme spontané, naturel, qu'il s'agit ici, aucunement d'une doctrine littéraire. Ils ont senti que sa pensée plonge au-dessous du milieu artificiel dont tout homme civilisé est enveloppé pour habiter constamment et sans effort un monde plus conforme à notre nature, afin d'y trouver son aliment nécessaire, et ils ont vu dans les *Essais* un « livre de bonne foy » au sens le plus large du mot. Il est vrai qu'un autre caractère de la race, beaucoup moins bien dégagé par Taine et non moins apparent, ne se retrouvait pas au même degré chez Montaigne : je veux parler de l'union intime avec ce sens du réel, d'une sorte de mysticisme et d'idéalisme qui donne une couleur originale à beaucoup d'œuvres anglaises. Montaigne n'est point du tout mystique, du moins en général. Encore convient-il de ne pas oublier sur quel ton il a parlé de l'amitié, et son essai *de l'amitié* a été fort goûté en Angleterre comme ailleurs. Est-il rien de plus mystique que son mot fameux, repris par divers auteurs anglais : « Si on me presse de dire pourquoy je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : parce que c'était lui, parce que c'était moi. »

Le sens très pratique de la vie que beaucoup d'Anglais ont constaté chez Montaigne était encore de nature à leur plaire. Dans ce réel très concret, très prochain de chacun de nous que sa pensée habite, ce qui l'intéresse surtout, c'est de reconnaître les faits et les principes qui doivent régler notre conduite. Sans cesse Montaigne examine les raisons qu'il a d'agir, ou de ne pas agir, ou encore d'agir de telle ou telle manière. Préoccupé sans cesse des mœurs et de la psychologie, qui est la base nécessaire de toute la science des mœurs, il ne fait pas la métaphysique de la morale, si l'on peut ainsi parler, ne se travaille pas à démêler ses fondemens, ne s'attarde pas dans le problème du souverain bien, il court droit aux cas individuels, aux difficultés que suscite la vie à chaque pas, que son expérience fait jaillir chaque jour dans son champ d'activité personnelle ou que ses lectures lui révèlent dans la conduite des autres hommes. Cette manière toute positive de moraliser répond bien à l'idée que nous nous formons du caractère anglais. Les Anglais demandent à Montaigne des encouragemens contre la mort et la douleur, des jugemens sur la mode, sur l'ambition. Bien peu de ses disciples saxons ont goûté ce que son enseignement avait

de plus original peut-être, je veux dire cet enthousiasme pour la bonne nature, cet abandon plein de confiance aux instincts qui naissent d'elle. Chez bien peu d'entre eux, et peut-être chez aucun, on ne retrouve ce large courant de naturalisme qui lui venait de Rabelais, qui après lui se retrouve chez Molière, et qui en France lui a fait tant d'admirateurs passionnés. Mais en Angleterre on se plaît tout particulièrement à rationaliser la morale, comme il savait si bien le faire, et nul ne s'étonnera de voir un Anglais, Shaftesbury, compléter sur ce point son œuvre en la systématisant. On répète volontiers après lui que c'est dans la vie privée que se manifestent le plus clairement les sentimens et que la valeur morale peut être appréciée; on est séduit par la souplesse insinuante avec laquelle il se glisse dans l'intimité de chacun et s'immisce jusque dans les actes les plus privés.

Emerson parle quelque part de cet Auguste Collignon, mort en 1830, dont il vit le tombeau au cimetière du Père-Lachaise, et qui, disait son inscription funéraire, s'était formé à la vertu sur le modèle des *Essais* de Montaigne. L'exemple d'Auguste Collignon a dû être compris des lecteurs d'Emerson. Ils voyaient volontiers en Montaigne un maître de bon sens pratique. Les articles que les Revues anglaises consacrent de temps à autre à Montaigne ne sont pas tous des articles d'érudition. Ils présentent volontiers les *Essais* comme un livre toujours vivant, dans la lecture duquel on trouve encore, au XXe siècle comme au XVIe, agrément et instruction. Ils montrent en Montaigne un aimable compagnon, auquel il y a plaisir à consacrer ses heures de loisir, et qui, sans jamais prêcher, sait donner d'utiles conseils et incliner l'âme vers la sérénité.

Pour les Anglais, comme pour les Français, Montaigne est encore un maître de bon sens autant que de sagesse pratique. Ils louent en lui la rectitude de son jugement. Nous avons vu qu'à la fin du XVIIIe siècle il a rendu un service signalé à la pensée critique anglaise. Dans ce temps-là il a pu apparaître à quelques-uns comme un esprit aventureux, comme le représentant d'un scepticisme dangereux qui risquait d'obscurcir les principes et d'énerver les ressorts de l'activité. Mais cette défiance, qui, pendant un temps, a été si répandue en France et qui a passagèrement rendu Montaigne suspect à ses compatriotes, ne se rencontre que bien peu chez les Anglais. Celui qui

avait préparé la méthode de Bacon et qui avait fourni à Locke ses principes de pédagogie ne devait pas être un bien redoutable démolisseur. On a senti que le scepticisme de Montaigne n'était pas dissolvant, qu'il ne tendait qu'à dégager l'esprit de méthodes fallacieuses et de notions bâtardes accumulées depuis des siècles pour le placer en présence de l'expérience toute nue, considérée comme seul principe de connaissance. Ce scepticisme-là ne pouvait pas manquer d'être cher au génie anglais qui a conduit la pensée moderne dans les voies de l'empirisme. Montaigne était, comme l'a dit Helvétius, l'un des précurseurs et des promoteurs de la philosophie empirique et, après Bacon et Locke, on ne s'étonne pas de voir Bentham le citer, Dugald Stewart l'admirer et le mentionner souvent. Les penseurs du XIX[e] siècle sont encore à ce point de vue tout à fait d'accord avec Bacon. « Au-dessous de son nom, dit Emerson, il dessinait une balance emblématique, et il écrivait sous cette balance : Que sçay-je ? Quand je regarde son portrait placé en face du titre, il me semble que je l'entends dire : Vous pouvez jouer au vieux père Positif, si vous le voulez, vous pouvez railler et exagérer; moi je suis là pour dire la vérité, et, pour tous les États, toutes les Églises, tous les trésors et toutes les gloires de l'Europe, je ne voudrais rien dire au delà du fait tout sec tel que je le vois. » Tout le doute de Montaigne qu'il approuve n'entrave pas le déploiement de la morale d'Emerson puissamment individualiste, qui plonge par de si profondes racines dans le caractère anglo-saxon ; il n'est pas en contradiction avec ses affirmations, et il ne l'est pas davantage avec les tendances conservatrices que manifeste toute l'histoire du peuple anglais. Bien au contraire, il semble leur fournir un point d'appui et comme une base rationnelle. Tandis que le conservatisme politique et religieux de Montaigne était regardé le plus souvent en France comme une addition postiche à son scepticisme, comme une abdication de ses principes, une intolérable contradiction de ses propres théories, voire comme une supercherie, on a estimé souvent en Angleterre qu'il en formait le complément naturel. La tradition est le fait devant lequel la raison sceptique ne peut que s'incliner, qu'elle est sans force pour attaquer, puisqu'elle n'a pas foi en ses propres constructions.

En même temps donc que l'œuvre de Montaigne les gagnait par ce réalisme sans ostentation qui est celui de tant de leurs

romans et de leurs recueils d'essais, et qu'ils y satisfaisaient leur goût pour les idées morales examinées avec un sens très pratique, très avisé, qu'ils y nourrissaient les tendances très empiristes de leurs esprits qui ont donné au monde la philosophie de Locke et celle de Reid, les Anglais y trouvaient encore ce mélange singulier d'une extrême liberté de pensée jointe à un respect très prudent de la tradition. Et j'entends bien l'objection : Est-il sûr que ces traits distinguent le génie anglais, dira-t-on ? Aujourd'hui que les pensées nationales semblent se dépouiller peu à peu de leurs particularités pour se fondre dans un vaste courant intellectuel, que les mêmes méthodes et les mêmes objets d'étude se retrouvent partout, n'est-il pas téméraire de parler d'une pensée anglaise et de prétendre en définir les caractères ? Les disciples de Taine nous ont appris combien ces tentatives sont aventureuses. Je le veux bien, mais, à défaut du présent, il semble bien que le passé de la littérature et de la philosophie anglaises manifeste quelques caractères propres à la race, qu'on y retrouve en particulier ceux que je viens de dégager dans les *Essais*. Et puis d'ailleurs, peu importe : ce qui est sûr en tout cas, c'est que ces caractères sont ceux que les Anglais ont le plus fréquemment loués dans les *Essais*, qu'ils y ont admirés, qu'ils ont cherché à imiter : ce sont eux par conséquent qui ont fait la réputation de Montaigne en Angleterre, qui lui ont donné cette « vertu magique » dont parle quelque part un critique anglais.

PIERRE VILLEY.

EN CHYPRE

FAMAGOUSTE

A l'autre extrémité de la Méditerranée se trouve l'île de Chypre, trop peu visitée par les voyageurs; elle mérite cependant qu'on y fasse un séjour à cause de la beauté des souvenirs historiques et de ce que l'Occident, notre pays en particulier, y a jadis élevé.

D'admirables monumens dorés par le temps, s'élevant sous un ciel resplendissant, sont parvenus jusqu'à nous, comme de précieux témoins de ses richesses d'autrefois.

Pendant quatre siècles environ, Chypre a été au pouvoir des Latins. Un royaume essentiellement français qui dura trois cents ans, avait fait de cette île une des contrées les plus florissantes du monde médiéval. Sous des seigneurs poitevins, les Lusignan, elle atteignit son apogée. Ses lois étaient les assises de Jérusalem. Quant à sa langue, je laisse à un voyageur normand, Pierre Mesenge, le soin de dire ce qu'elle était. Il visite l'île en 1507, peu de temps après que la domination de Venise s'y était établie, et il écrit : « Tout le pays est subject de la Seigneurie de Venise, depuys dix-huit ou vingt ans ença; depuis lequel temps, ils ont changé tout l'ordre et manière de faire accoutumé car en paravent ilz faisoient leurs procès et escripteurs et plaidoient en françoys et maintenant ilz les font en italien; ce quoy les habitans sont bien mal contens car tous ceulx du pays, et spéciallement les gentilzhommes, sont aussy bons françoys que nous sommes en France et sont merveilleu-

sement mal contens d'estre en la subgection de la Seigneurie de Venise. »

Voilà ce qu'au commencement du xvi[e] siècle on disait de notre pays dans le Levant, et de nos jours, il suffit encore de parcourir l'Orient, Chypre en particulier, pour se convaincre une fois de plus, malgré le dire de certains écrivains, que l'histoire de France remonte à plus de vingt ans. Partout nous retrouvons des traces palpables du passage de nos aïeux, ces grands colonisateurs du moyen âge. Sans orgueil mal placé, mais aussi sans fausse modestie, nous pouvons nous en faire gloire, — car malgré bien des défaillances qu'il serait puéril de chercher à cacher, ces hommes, guidés par un même idéal, furent des légistes perspicaces, des artistes excellens, des soldats valeureux et des organisateurs hors de pair.

Parmi toutes les merveilles laissées par nos ancêtres, éparses sur le sol de l'île, l'incomparable Famagouste tient certainement le premier rang et c'est donc à elle que j'ai été d'abord, en venant de Larnaka par une radieuse après-midi de printemps.

Le printemps des îles de la Méditerranée orientale a toutes les fraîcheurs, toutes les tendresses du nôtre ; mais il a en plus, pour le faire chanter, le ciel le plus pur de nos meilleures journées d'été ; surtout après les courtes pluies qui, en cette saison, tombent de temps en temps.

Au-dessus de la campagne plate, jonchée de renoncules jaunes, de marguerites d'or et d'asphodèles, on aperçoit tout à coup, à l'extrême horizon, les hautes tours de la cathédrale Saint-Nicolas et les sommets d'églises, dont les pieds sont cachés par un rempart bas, à peine visible, à cause des talus de la contrescarpe. Arrive-t-on devant quelque ancienne ville d'Occident? ou est-on, comme on l'avait pensé, dans le Levant? On aurait bien de la peine à le dire si des têtes de palmiers ne venaient trancher la difficulté. C'est une vieille ville de France, née sur la terre d'Orient, au bord de la mer, qui m'est apparue là-bas, rappelant ces illustrations des contes de fées qu'enfans, le soir après le dîner, on mettait entre nos mains, pour que nous restions sages. Elles nous enchantaient, ces images, je m'en souviens si bien !

L'antique cité se précise davantage et devient une réalité au fur et à mesure qu'on s'en rapproche. Certains sites, comme certaines personnes, demandent à être vus de loin pour

conserver tout leur prestige, mais ce n'est pas le cas pour Famagouste, car l'impression profonde qui s'en dégage ne fait que grandir, que s'accentuer quand, comme le dit un écrivain, après avoir franchi la vieille porte de Limassol, on pénètre dans la ville déserte, flottante dans l'immensité de sa formidable enceinte vénitienne.

Cette ville, qui eut jadis avec ses faubourgs, rapportent les voyageurs, une population de 70 000 âmes de toutes races, n'est plus habitée maintenant que par trois ou quatre cents Turcs (1). Elle n'est donc pas morte, mais seulement endormie. Espérons que jamais personnne ne viendra la réveiller : la terre est assez vaste pour laisser en repos ceux qui sommeillent.

Nous voici dans une rue (il n'y en a que trois ou quatre à peu près méritant ce qualificatif). De temps en temps, des chameaux, attachés les uns aux autres et portant des balles de marchandises, s'en vont de leur pas méthodique, toujours exactement compté, vers la campagne; ils considèrent les passans avec une sorte d'air méprisant, parce qu'ils les regardent de haut.

Une femme strictement voilée, en robe rose, sort de chez elle pour aller bavarder avec sa voisine; ou bien, un groupe de paysans en culottes bouffantes, venus pour un procès, se promènent désœuvrés, le nez en l'air, en attendant l'heure de l'appel de leur cause. Voilà à peu près tout ce qui paraît donner un semblant de vie à ces rues généralement calmes.

Cependant, vers la place sur laquelle jadis s'ouvraient les portes du palais, il y a un peu plus d'animation : c'est le quartier des marchands, des cafés, toujours vivans en Orient. A quelques pas de là, près de la cathédrale, se trouve l'école de la Mosquée où les enfans, en psalmodiant, récitent les versets du Coran.

J'ai oublié de parler d'un vieillard de quatre-vingt-sept ans, à la longue barbe blanche. Lui non plus ne fait pas grand bruit dans ce cadre de silence. C'est un Persan, jadis fondateur d'une religion; expulsé de son pays, les Turcs le recueillirent; mais, n'aimant pas beaucoup les innovateurs, ils le reléguèrent à Famagouste où il vit, depuis plus de cinquante ans, sans jamais sortir de chez lui, avec trois ou quatre de ses femmes, qu'il remplace de temps en temps. Une seule fois, cependant, il

(1) Jusqu'en 1878, époque de l'occupation anglaise, seuls les musulmans avaient le droit d'habiter à Famagouste.

fit exception à la règle, en montant dans le train qui, de Famagouste, va à Nicosie. Sa joie fut complète, dit-on, mais ne voulant pas gâter cette première et unique impression, comme un sage, il n'a jamais recommencé.

La ville de Famagouste, altération française du nom byzantin d'Ammokhostos (les dunes de sable), fut fondée, peut-être sous les Ptolémées, à une petite distance au Sud de Salamine.

Pendant bien des siècles elle resta sans avoir d'importance. Au commencement de 1200, suivant les choniqueurs et les récits des voyageurs, il n'y avait guère là qu'une tour fortifiée et un lieu de pèlerinage à saint Épiphane, évêque de Salamine. Cependant un évêque latin y résidait déjà. Il lui fallut attendre la prise de Saint-Jean-d'Acre par les musulmans, en 1291, pour qu'elle se développât. Les grandes maisons de commerce, les banques, les comptoirs, dont les sièges étaient à Acre, chassés de cette ville par les musulmans, vinrent s'y réfugier et, la même année, Nicolas IV interdit aux chrétiens, sous peine d'être excommuniés et déclarés infâmes à perpétuité, toute transaction directe avec les infidèles, surtout la vente d'armes, de chevaux, de bois et de vivres.

Famagouste devint ainsi le terrain neutre, où purent se faire, librement, les échanges entre l'Occident et l'Orient. De 1300 à 1373 sa richesse fut fabuleuse, son port était plein de navires, ses magasins regorgeaient de marchandises et, dès les premières années du XIVe siècle, la plupart des églises et les fortifications étaient en cours de construction. Mais en 1373, les Génois s'en emparent, la pillent, s'y livrent à toutes sortes de cruautés et la gardent jusqu'en 1464. En vain, après les premiers excès commis, essayèrent-ils de lui donner un lustre nouveau ; en vain, malgré les traités passés entre les rois de Chypre et la République, depuis celui de 1383 (tous portant comme condition essentielle d'assujettir le commerce d'exportation et d'importation à passer uniquement par Famagouste, sauf pour quelques articles destinés à l'Asie Mineure), tout fut inutile. Le système commercial égoïste de Gênes avait porté ses fruits. Délaissée par les autres nations, assiégée à plusieurs reprises par les Chypriotes, sa ruine alla s'accentuant, d'année en année, et lorsque le 6 janvier 1464, les Génois capitulèrent, Famagouste n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Jacques II, fils bâtard de Jean II, essaya de la relever. Peut-

être y serait-il arrivé s'il n'avait été enlevé soudainement en 1473. Jacques III, son fils posthume, mourait, à l'âge d'un an, d'une mort également mystérieuse. La veuve de Jacques le Bâtard, mère du malheureux jeune prince, Catherine Cornaro, fille adoptive du Sénat de Venise, fut forcée d'abdiquer sa souveraineté en faveur de la République, en 1489.

Les Vénitiens possédèrent Famagouste jusqu'en 1571, date à laquelle, après un siège mémorable de soixante-quinze jours, le général ottoman Mustapha s'en rendait maître. La population fut massacrée ou emmenée en esclavage et, depuis ce temps, s'appauvrissant toujours de plus en plus, elle est arrivée jusqu'à nous comme une très pâle image, une sorte de fantôme de ce qu'elle fut jadis.

A propos de la prise de Famagouste, en 1373, il est intéressant de connaître comment Gênes organisait ses expéditions militaires.

Les soldats étaient des volontaires engagés pour la durée de la campagne, ils recevaient une solde et participaient au butin (marchandises, esclaves, armes portatives).

Mais en même temps que l'armée se constituait, il se formait, dit Mas Latrie (1), « des Sociétés en commandite, que réunissait souvent une Société générale, pour fournir à la République l'argent, les vivres et les galères dont elle avait besoin. C'est ce qu'on appelait des Mahones ou une Mahone..

« Dans le courant du XIIe siècle, les flottes les plus considérables de Gênes s'équipaient déjà de la sorte. La Mahone se constituait par l'association d'armateurs, de capitalistes, de marchands, de petits propriétaires, d'ouvriers, de corporations religieuses ou laïques qui prêtaient leurs fonds en commun pour courir les risques de l'expédition projetée. Chaque sociétaire qu'on appelait le Mahon ou le Mahonais recevait, au prorata de sa mise, une part des profits soit en numéraire, soit en marchandises, soit en propriétés territoriales. C'est ainsi que les Justiniani de Gênes s'établirent dans l'île de Chio pendant près de deux cents ans.

« La Mahone de Chypre se forma avec un premier capital de 400 000 ducats. Ayant réalisé d'immenses bénéfices, par suite de la prise de Famagouste, elle se constitua en compagnie per-

(1) *Histoire de l'île de Chypre*, t. II, p. 366

manente pour faire le commerce sous la protection de la République et nominativement au nom de la compagnie.

« Le 15 octobre 1408 à Gênes, la Mahone se réunit à un office créé l'année précédente, pour concentrer dans une seule administration et sous l'invocation de saint Georges, patron de la République, la Ferme générale des Gabelles. C'est l'institution qui plus tard prit le nom de banque de Saint-Georges. La compagnie chypriote opéra son adjonction à l'office en achetant des actions sur les revenus publics pour une somme égale à la totalité de ses créances sur Famagouste et sur le roi de Chypre. »

Le prix de la cession de ses droits faite par la compagnie, à la Société de Saint-Georges, fut de 5 884 actions de la Mahone, valant 1 471 actions de Saint-Georges ou 147 100 livres génoises. « Bien qu'absorbée dès lors par l'Office de Saint-Georges, la Mahone de Chypre n'en conserva pas moins sa comptabilité séparée, l'on distingua toujours dans les traités ultérieurs les intérêts de l'ancienne Mahone de Chypre (1373) et de la nouvelle Mahone de Chypre, formée peu avant la réunion de 1408. »

Près de la place où nous étions tout à l'heure, un peu à l'est, se trouve l'église Saint-Nicolas transformée en mosquée depuis l'occupation musulmane. C'est une merveilleuse cathédrale rappelant celle de Reims, moins grande cependant. D'une rare harmonie de proportions, d'une suprême élégance, elle s'élève vers le ciel bleu, splendidement dorée par les siècles et le soleil de l'Orient. Aucun autre monument du Moyen âge, ni dans le midi de la France, ni en Italie, ni en Espagne, où cependant les tons de la pierre sont admirables, ne peut rivaliser avec elle et ne m'a produit une semblable impression.

Elle est d'un roux chaud, presque fauve, mais d'un fauve un peu acajou rendu plus puissant par l'intensité de la lumière. Que le soleil frappe en plein sa façade ou qu'il la touche obliquement et que des ombres bleutées fassent mieux se détacher les détails de sa décoration, elle est toujours aussi belle.

Je suis allé m'asseoir, bien souvent, devant cette vieille église magnifiquement ambrée, à des heures différentes du jour pour mieux la contempler, et il me serait impossible de dire à laquelle de ces heures je la préfère.

Sa façade, cantonnée de hautes tours auxquelles adhèrent des tourelles d'escaliers octogonales (une d'elles, celle de gauche, a été malheureusement surélevée pour servir de minaret), est

un modèle de puissance et de grâce. Trois portails aux tympans ajourés que surmontent des gables, en partagent la base; puis, au-dessus du portail du milieu, occupant tout le centre, une grande fenêtre, d'un dessin nerveux, parfaitement pur, exquise de lignes, devait jadis, quand elle avait ses vitraux aux colorations violentes dont les maîtres verriers des XIII[e] et XIV[e] siècles avaient seuls le secret, inonder l'intérieur de l'église de tons multicolores, comme ceux d'un tapis des *Mille et une Nuits*.

Un détail frappe à première vue, c'est la répétition des motifs ornementaux; mais cette répétition a été faite avec tant de tact et la qualité de la sculpture est telle, qu'il ne s'en dégage aucune impression monotone; c'est toujours avec le même plaisir que l'on retrouve, plus haut, ce que l'on avait rencontré plus bas.

M. Enlart pense, et l'idée est très plausible, que « l'impossibilité de réunir beaucoup de sculpteurs a déterminé l'architecte à supprimer certains détails, dont on n'eût pas manqué d'agrémenter une cathédrale française, et à répéter indéfiniment certains autres; ce qui tend à prouver qu'au XIV[e] siècle, comme de nos jours, les sculpteurs du bâtiment devaient avoir chacun, dans la main, quelques motifs qu'ils reproduisaient constamment; plus le nombre de ces ouvriers d'art était restreint dans un chantier, et plus la décoration de l'église était uniforme. »

Les côtés de Saint-Nicolas ne le cédaient en rien à sa façade; si je parle au passé, c'est parce que la plupart des arcs-boutans ont été, après les tremblemens de terre du XVI[e] siècle, pesamment reconstruits; mais ce qu'il en reste ne fait que davantage regretter ce que nous ne voyons plus. Quant à l'abside, elle est le digne complément de l'édifice avec ses deux rangées de fenêtres superposées; celles de l'étage supérieur hautes, sveltes, éclairant brillamment le chœur, couronnées de gables aigus.

A la fin du XIV[e] siècle on a accolé à la cathédrale trois chapelles : une au nord dont il ne reste plus que des vestiges, et deux au sud. A n'en pas douter, ces constructions étaient des chapelles funéraires. Au nord se trouvait la sacristie.

En Chypre les églises n'avaient pas de toitures; elles étaient remplacées par des terrasses bétonnées presque plates par conséquent, et donnant à la silhouette générale des édifices religieux un cachet très spécial. Au premier abord, cette particula-

rité déroute un peu, mais l'œil s'y fait et cesse rapidement d'en être surpris.

Sur la façade et particulièrement sur le côté sud de l'église, on voit des traces de boulets tirés par les Turcs probablement pendant le siège de 1571. Or, en examinant le plan de Gibellino, publié à Brescia la même année, qui donne l'emplacement des batteries musulmanes et en mesurant les distances, sur le terrain, on arrive à cette conclusion, qu'à cette époque les bouches à feu avaient déjà une portée considérable.

L'intérieur de Saint-Nicolas est d'une grande beauté et d'une extrême simplicité : simplicité rendue plus saisissante encore par l'absence de statues et d'autels, par la blancheur éclatante du vaisseau. Avant sa transformation en mosquée elle devait être entièrement peinte, mais la religion musulmane défendant la représentation des figures humaines, les Turcs ont passé, sur l'ensemble, une épaisse couche de lait de chaux. Douze colonnes rondes, puissantes, six de chaque côté, partagent la nef en trois parties. Les chapiteaux également ronds, sans ornemens, soutiennent les arcades à double voussure et, tout en haut, des clefs de voûte sculptées en feuillage complètent l'édifice.

De ces richesses d'autrefois il ne reste plus, dans la cathédrale, que deux beaux candélabres, hauts de plus de 1^{m},50, en fer forgé du XIVe siècle, ornés de feuilles et de fruits de figuier et de poirier. Tout le reste, y compris les vitraux, a été brisé ou emporté.

Dès le 3 août 1300, écrit M. Enlart, les travaux de construction de Saint-Nicolas devaïent être commencés. En 1308, l'évêque Guy laissait, pour l'œuvre de la cathédrale, une somme de 70 000 besans, stipulant que son successeur n'en aurait la disposition que sous le contrôle du chapitre ; mais ce successeur, Antonio Saurona, détourna une partie des fonds. Le 4 août 1311, d'après une inscription qui se lit sur l'un des contreforts du côté sud, on n'avait terminé que les absidioles avec les deux travées qui les précèdent. Heureusement que Baudouin Lambert, élevé au siège épiscopal de Famagouste, rouvrit, le 1er septembre de la même année, à ses frais, les chantiers, et qu'à partir de ce moment, les travaux furent rapidement poussés. Vit-il l'achèvement du monument? Nous ne le savons pas avec certitude.

A droite du parvis et attenant à la cathédrale, bordant la

place au sud, il y a une construction dont il ne reste plus que le rez-de-chaussée surmonté d'une terrasse, à laquelle on parvient par un large escalier situé, de l'autre côté, dans la rue. Cette terrasse, d'après M. Enlart, « est l'ancien sol d'une salle supérieure, qui devait être une salle synodale, une officialité, ou peut-être une de ces écoles de grammaire que les évêques de Chypre étaient obligés d'entretenir près de leur cathédrale, conformément au décret du légat Eudes de Châteauroux, publié en 1248. »

Ce bâtiment construit soit au XVe siècle soit peut-être même au XVIe, d'un ravissant effet décoratif, ne doit cependant pas être examiné de trop près à cause de ses choquans mélanges de styles et aussi à cause de la pauvre exécution des ornemens qui le décorent. Le porche, donnant sur le parvis, est certainement la partie la plus agréable. A l'intérieur, on voit une longue galerie, comprenant trois travées voûtées sur croisées d'ogives, maintenant coupée en deux par des murs modernes.

Pendant mon séjour à Famagouste, j'allais si fréquemment revoir Saint-Nicolas que le vieux muezzin était devenu un ami. N'avions-nous pas, tous les deux, la même admiration pour ce monument dont il était le desservant? Et chaque jour, il prenait, pour me les donner, quelques fleurs dans le jardin situé en face du porche. Ce jardin, il le cultivait avec sollicitude, enlevant les mauvaises herbes, plaçant un tuteur pour soutenir les tiges fragiles et arrosant les plantes qui avaient soif avec l'eau de la fontaine des ablutions. Puis, l'heure étant venue, il montait lentement au sommet du minaret et là, appuyé sur la balustrade, le corps penché en avant, sa main placée près de sa bouche pour lui servir de porte-voix, il jetait aux quatre coins de l'horizon, par-dessus la ville déserte, le solennel appel à la prière :

« Dieu est plus grand. Dieu est plus grand. Dieu est plus grand. Dieu est plus grand. Je témoigne qu'il n'y a d'autres divinités que Dieu. Je témoigne qu'il n'y a d'autres divinités que Dieu. Je témoigne que Mahomet est l'envoyé de Dieu. Je témoigne que Mahomet est l'envoyé de Dieu. Venez à la prière. Venez à la prière. Venez au salut. Venez au salut. Dieu est plus grand. Dieu est plus grand. Il n'y a d'autre divinité que Dieu. »

Assis près des fleurs, j'avais devant moi la façade dorée de la cathédrale et je voyais, dans tous leurs détails, les trois por-

tails, aujourd'hui à peine entr'ouverts et par lesquels passent ceux-là qui se sont réfugiés dans la fatalité. Beaucoup de joies et aussi beaucoup de douleurs humaines étaient passées jadis; bien des cœurs heureux étaient venus remercier; bien d'autres, brisés, étaient venus implorer : soldats partant pour la guerre, voyageurs arrivant ou s'en allant, êtres se chérissant, priant l'un pour l'autre; rois ayant besoin de toutes les lumières divines pour pouvoir se diriger dans leurs royautés.

C'est à Saint-Nicolas, en effet, que les Lusignan étaient sacrés comme rois de Jérusalem, après que la couronne de Chypre leur avait été remise à Nicosie. C'est là que Pierre Ier, entouré de ses barons, montant sur le trône, reçut les onctions saintes, le 5 avril 1360, des mains du légat Pierre Thomas (1), revenu de Rhodes expressément pour cette cérémonie. La joie de la population fut immense, ajoute le chroniqueur.

Deux ans plus tard, un autre spectacle, non moins magnifique, fut offert aux habitans de Famagouste dont les monumens et les maisons étaient décorés de centaines de bannières soyeuses, flottant au vent. L'armée chypriote, après s'être emparée de Myra, en Lycie, dont saint Nicolas avait été évêque, rapportait, en triomphe, l'image du patron de la ville. Lentement, au bruit des cloches qui sonnaient à toute volée et qu'accompagnaient les chants liturgiques, devant le peuple agenouillé, les soldats pénétrèrent dans la cathédrale pour y placer, de leurs mains, la relique très vénérée et, à leur sortie, de longs et frénétiques vivats les accueillirent.

Mais, comme pour la ville, les beaux jours de Saint-Nicolas étaient comptés. Les Génois s'emparent de Famagouste, leurs mercenaires s'installent dans les couvens et il faut attendre l'année 1462 pour que la cathédrale se pare et s'illumine de nouveau, à l'occasion de la consécration solennelle du mariage du roi Jacques II et de Catherine Cornaro. Quelques mois après, ce prince intelligent, énergique, patriote, emporté par un mal mystérieux, y rentrait encore, mais, cette fois, dans son cercueil. Aux hymnes d'allégresse avait succédé le « *Requiem æternam dona ei Domine* » des morts. Seize ans plus tard, en 1489, sa veuve Catherine, entourée d'un brillant cortège, venait assister à une autre messe mortuaire : celle qui mettait fin au royaume

(1) *Acta Sanctorum... januarii*, t. II, p. 1004. *Vita Sancti Petri Thomassii.* Philippe de Mézières, § 47 et 48.

de Chypre. Contrainte et forcée elle signa, en tremblant, devant le maître-autel magnifiquement paré, son acte d'abdication en faveur de la République de Venise, et, à l'issue de la cérémonie, elle assista, dans le chœur, à la pose de la plaque de marbre, véritable épitaphe commémorant ce douloureux événement. Ainsi se termina, sous les voûtes de Saint-Nicolas, la glorieuse domination des Lusignan.

Devant le portail, sur la place, les Vénitiens avaient dressé, jadis, deux colonnes provenant de Salamine et entre ces colonnes ils avaient placé un sarcophage découvert à Paphos et que, pauvres historiens, ils pensaient avoir été celui de Vénus, dont l'existence ne faisait aucun doute à leurs yeux.

C'est aussi à peu près à cet endroit que Bragadino subit son glorieux martyre quand, au mépris de toutes les conventions, il fut écorché vif par les ordres de Mustapha.

Le chevet de la cathédrale donne sur des terrains vagues, autrefois jardins de l'évêché. On y voit la chapelle particulière de l'évêque, dont le style est très loin d'être pur. Cependant, ce petit bâtiment offre une particularité intéressante : ses porte-bannière de pierre sont les mêmes que ceux de l'Ouakkâla Quaitbaï, près de la porte Bab en Nasr, au Caire, construite vers la fin du xve siècle.

Quant au palais épiscopal, il était situé au Nord entre l'église et la rue Marchande allant du port à la place. C'était une étroite et longue construction, probablement du xive ou du xve siècle ; dès la fin de 1400, il était inhabité. Peu de chose en reste, sauf dans sa partie centrale, et seulement jusqu'à hauteur de l'appui des fenêtres du premier étage. Il y a aussi sept boutiques donnant sur la rue, que l'évêque devait louer à des marchands. Ce maigre bénéfice, à l'époque de la domination génoise, lui fut certainement bien nécessaire pour pouvoir vivre, à en juger par ce que nous conte, N. de Martoni, dans la relation de son pèlerinage de Terre-Sainte en 1394.

« Un jour (1), après avoir entendu la messe dans l'église Saint-Nicolas, je me vis assez dénué d'argent. Je songeai à demander l'aumône, pour l'amour de Dieu, à l'évêque, et je m'approchai de lui avec respect en lui disant : « Père et Seigneur, voici qu'il m'arrive de répéter les paroles de l'Évangile : Je n'ai

(1) Pèlerinage à Jérusalem de N. de Martoni, p. 583 et suiv. *Revue de l'Orient latin*, 1895, t. III.

pas la force de rougir de mendier, je supplie votre paternité de secourir le pauvre pèlerin que je suis, par quelque don charitable. » Il me répondit qu'il était plus pauvre que moi et jura qu'il n'avait pas de quoi vivre dans son église. » Ses revenus étaient tombés, en effet, de 4 000 ducats à 2 000; tout en conservant des charges, sinon supérieures, tout au moins égales à celles qu'avaient eues ses prédécesseurs. Mais avant cette période de famine, grâce aux récits des pèlerins dont le plus grand nombre s'arrêtaient en Chypre, soit à l'aller, soit au retour de Jérusalem, nous savons à peu près ce qu'était Famagouste sous ses princes français, au temps de sa prospérité.

C'était une de ces villes uniques au monde et dont nous ne connaissons pas le pendant aujourd'hui, parce que, de nos jours, le commerce, la richesse et le luxe se sont répandus un peu partout sur la surface du globe. En quelques minutes on pouvait y apprendre tout ce qui se passait sous le soleil. Cinquante peuples de toutes les confessions, parlant cent langues différentes, s'y rencontraient. En dehors des Amalfitains, des Pisans, des Génois, des Vénitiens, des Catalans, des Provençaux ou des Champenois, c'étaient les Grecs qui formaient le fond de la population. Les Syriens, régisseurs, courtiers, négocians habiles, armateurs prodigieusement riches. Les Arméniens, souples, adroits en toute chose, très ménagés par les Lusignan et la noblesse latine. Les Maronites; les Nestoriens, opulens, fastueux, administrés au spirituel par le métropolitain de Tarsous, dépendant du patriarche de Bagdad. Les Ibériens, originaires de l'Iméréthie au Nord du Caucase. Les Indiens ou Éthiopiens conférant le baptême avec un fer chaud sur le front : « Pour ce qu'ils disent que l'Évangile Sainct-Mathieu lequel ils ont reçeu de luy porte ces mots : Vous les baptiserez en feu et en esprit. » Les Albanais, les Jacobites, les Coptes, les Juifs.

Il est facile de se représenter ce que pouvait être cette population cosmopolite, sorte de carte d'échantillons de tous les peuples du bassin de la Méditerranée, et de contrées seulement visitées, en ce temps, par de rares voyageurs. Population active, industrieuse, religieuse et païenne, avide de tous les luxes, de tous les plaisirs; gagnant l'argent facilement, le dépensant de même pour le bon comme pour le pire; construisant des centaines d'églises, de chapelles; se bâtissant de somptueux palais dans lesquels on trouvait tous les raffinemens de l'Orient. Cha-

cun, cherchant à surpasser son voisin d'en face ou celui d'à côté.

Les rivalités ne devaient pas manquer entre les riches de la veille et ceux du jour, entre les nouveaux parvenus et ceux dont la situation était acquise. Dans une société homogène la lutte pour la suprématie est toujours âpre, mais combien devait-elle l'être davantage, dans ce milieu bigarré et se renouvelant sans cesse. Sans faire un grand effort, nous pouvons nous imaginer les rues de Famagouste, incessamment parcourues par une foule bruyante, enfiévrée par les affaires et l'agio, par des arrivans éblouis, par des partans lassés mais songeant néanmoins secrètement à un prochain retour.

Alors que les hommes portaient d'éclatans costumes, les femmes au contraire étaient, dehors, vêtues de mantes noires. Martoni vit : « un dimanche, une femme se rendant dans la maison de son mari en la manière que voici. Devant elle étaient portés vingt cierges allumés et derrière vingt autres. Elle se tenait à cheval entre les uns et les autres et avait les sourcils et le front teints. Après les cierges venaient quarante femmes ou plus avec des mantes noires de la tête aux pieds dans une attitude fort décente. »

« Toutes les femmes de Chypre vont ainsi, on ne leur voit que les yeux et, hors de chez elles, elles ont toujours une mante noire, cela se pratique depuis que les chrétiens ont perdu Acre, autrement dit Acon ou Ptolémaïde (1). »

Sans doute les regrets, que provoqua, parmi les chrétiens, la perte de Saint-Jean-d'Acre, durent être immenses; mais il me semble que l'usage de voiler les femmes fut bien plutôt emprunté à la jalousie des musulmans ; et ce qui me confirme dans cette idée, c'est qu'elles étaient étroitement surveillées et ne pouvaient pas sortir de Famagouste sans l'autorisation du capitaine « si elles ne veulent pas encourir de châtiment à leur retour; cette autorisation est du reste rarement accordée. »

Si les vêtemens des femmes étaient sombres lorsqu'elles se promenaient dans les rues, il n'en était pas de même quand elles étaient chez elles, où elles avaient le droit de porter ces admirables étoffes de soie, tramées de fils d'or ou couvertes de broderies. Au moment de leur mariage, elles recevaient des

(1) Pèlerinage à Jérusalem de N. de Martoni. *Revue de l'Orient latin*, 1895, t. III.

dots magnifiques et des bijoux superbes, dont la valeur dépassait « toutes les parures des reines de France » car les pierres précieuses et les perles, en particulier, passaient presque toutes par les coffres-forts des marchands de Famagouste.

Les Lachas, des Nestoriens, brûlaient, quand ils recevaient des invités dans leurs palais, du bois d'aloès; ils exposaient aux regards émerveillés de leurs amis des rubis, des perles, des objets en or dont leurs magasins regorgeaient et l'un d'eux acheta, un jour, une escarboucle merveilleuse, d'un rouge admirable, qu'il pila par ostentation dans un mortier.

Vers 1330, le voyageur allemand Ludolphe de Sultheim trouve à Famagouste plus d'épices chez un marchand de denrées coloniales qu'il n'y a de pain en Allemagne, plus de bois d'aloès qu'on n'en pourrait charger cinq voitures. Quant aux pierres précieuses, aux brocarts d'or et aux autres objets de prix, il préfère n'en pas parler car ses compatriotes ne pourraient le croire. Mais, comme revers de la médaille, la vie était devenue tellement chère dans cette ville, qu'un homme y était plus pauvre avec trois mille florins de rente, que dans son pays avec trois marks de revenu.

Ce luxe, ces habitudes orientales étaient non seulement en usage pour les vivans, mais encore pour les morts. En 1335, Jacques de Vérone assiste à un enterrement : « J'étais à Famagouste quand mourut un riche citoyen. Tous les religieux furent conviés à ses obsèques. Je m'y rendis et pendant que nous étions devant la porte du défunt j'entendis des femmes qui chantaient d'une façon suave. Alors je montai dans la maison et regardai où se trouvait le mort. J'aperçus à sa tête deux femmes qui chantaient à haute voix et à ses pieds deux autres qui se lamentaient. Ce sont les joueuses de flûte dont parle l'Évangile. Ces femmes chantaient en grec, en sorte que nous ne pouvions les comprendre... J'ai demandé ce qu'elles disaient et on m'a répondu qu'elles exaltaient la beauté, la sagesse et les autres vertus du défunt. »

Comme en Syrie jadis, les coutumes de l'Orient avaient profondément déteint sur la société chypriote; les hommes d'Occident, un peu frustes, s'étaient facilement pliés, sous ce beau climat, à une vie plus douce. Les jours n'étaient-ils pas chauds et lumineux? les nuits merveilleusement étoilées? les tentations nombreuses? aussi, est-il facile de comprendre la surprise des

pèlerins de passage, pendant leur séjour à Famagouste, et combien ils étaient scandalisés de ce qui se passait autour d'eux, dans cette ville corrompue.

La plupart des produits précieux, arrivant en Chypre des contrées lointaines de l'Asie mystérieuse, presque fabuleuse à l'époque, étaient embarqués à Beyrouth, Tripoli de Syrie, Lajazzo (1), à destination de Famagouste où, après avoir été entreposés, ils étaient réexpédiés en Europe. Nous savons par les contemporains de quoi se composaient ces riches cargaisons. L'un d'eux en particulier, Pergolotti, agent d'une maison italienne, qui séjourna en Chypre, de 1324 à 1327 et en 1335, nous a laissé une longue liste de ces marchandises. C'étaient des esclaves, des pierres précieuses, des perles du golfe Persique, percées à Ormuz par des spécialistes. De l'or, de l'argent, de l'ivoire, du bois d'aloès, venant du Kamroun (actuellement l'Assam occidental); du santal du Dekan ou de Timor, du camphre de Sumatra, de la rhubarbe, du gingembre de la Chine, de l'indigo dont le plus réputé était connu sous le nom d'indigo de Bagdad; du bois du Brésil appelé par les Arabes Bakam et servant à teindre les draps en rouge ou en rose. C'étaient les épices, qui avaient joué, de tout temps, un rôle si important dans la préparation des plats et des boissons en Occident : le cardamome, le poivre, la muscade, la cannelle, les clous de girofle des Moluques dont le lieu d'origine, soigneusement caché, était inconnu même en Extrême-Orient.

Puis, il y avait toute la longue liste des parfums : l'ambre gris, le baume, le benjoin, le musc du Tonkin.

Dans beaucoup de comptes ou d'inventaires du moyen âge, on trouve la mention soit, « d'oyselets de Cypre, » soit, de boîtes ou de cages destinées à les contenir. Ces oiselets n'étaient, en réalité, que des boules parfumées faites en forme d'oiseaux, peut-être recouvertes de plumes et qui, percées, laissaient s'échapper les parfums de la poudre contenue à l'intérieur. Ces poudres étaient également brûlées comme nous le faisons encore maintenant. Il devait y avoir aussi, en Chypre, le commerce des peaux odoriférantes, destinées à tailler des bourses, des pourpoints, des ceintures et principalement des

(1) Au moyen âge, Lajazzo était un port très important situé près des ruines de l'antique Egée. Marco Polo y passa près de vingt ans avant la prise de Saint-Jean-d'Acre.

gants, car, en France en particulier, le trafic de la parfumerie était entre les mains des maîtres gantiers, à qui Philippe-Auguste octroya des statuts en 1190. Enfin, il y avait les tapis, les fils d'or, les magnifiques étoffes de soie (drap d'or de Cypre) dont beaucoup, brochées ou soutachées de métal, étaient fabriquées à Nicosie et à Famagouste; il y avait aussi la soie grège, les camelots, le coton, les caroubes, le vin de Chypre regardé comme le roi des vins. Le pèlerin J. de Verone nous signale, dans sa relation, la violence de ses effets : « Il y a en Chypre un vin qu'on nomme Marea. Si quelqu'un le boit pur, sa chaleur lui brûle les entrailles, bien qu'au goût, il ne paraisse pas aussi fort; aussi, lorsqu'on veut en boire, doit-on en mélanger un verre avec quatre verres d'eau. » Enfin, l'île exportait des quantités considérables de sel et de sucre. En une seule année, les Vénitiens gagnèrent avec le sel plus de 300 000 ducats.

Quant au sucre retiré de la canne, cultivée surtout aux environs de Limassol et de Paphos, on le fabriquait généralement au milieu des plantations appartenant au Roi, aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem et plus tard aux Cornaro. Les Vénitiens étaient également les principaux acheteurs de cette denrée qu'ils répandaient ensuite dans toute l'Europe, dans des caisses contenant seize pains, enveloppées de toile de canevas et cordées.

A ces produits variés et précieux, dont les prix étaient, élevés, l'Europe n'avait à offrir, en échange, que ses draps de France, de Lombardie, des Flandres; ses toiles de France; du corail, du fer, de l'étain; des vins d'Italie, de Grèce; de la quincaillerie et de la mercerie de Milan.

Des rues bruyantes dont nous parlions tout à l'heure, il n'en reste que bien peu de chose. A peine, pour quelques-unes d'entre elles, est-il possible d'en suivre le tracé. Des palais, des loges, des maisons luxueuses de jadis, il ne reste pour ainsi dire plus rien : maintenant, des chèvres broutent, sur leurs emplacemens, l'herbe délicieusement parfumée, le printemps de la nature a remplacé l'hiver d'une très vieille cité.

Dès 1518, Jacques Le Saige, de Douai, aborde à Famagouste et il écrit déjà : « Elle est petite et il y a des logis les plus exquis qu'il est possible, mais ils sont destruicts. » Depuis ce temps, sa destruction s'est achevée; Larnaca et surtout Port-

Saïd ont été construites avec les pierres de ses maisons; c'est dire que, non seulement, tout ce qui se trouvait au-dessus du sol a été enlevé, mais encore on a arraché jusqu'aux fondations. La partie Sud de Famagouste, celle qui se trouvait à droite en entrant par la porte de Limassol, était autrefois le quartier de la Monnaie et, entre ce dernier endroit et l'arsenal, il y avait le quartier des Grecs.

On y voit des églises byzantines et, à une petite distance de Saint-Nicolas, s'élève Saint Georges des Grecs. M. Enlart pense qu'elle fut construite vers 1360; très maltraitée par le bombardement de 1571, elle est à demi ruinée.

C'est un monument simple, comprenant une nef de cinq travées, avec des bas côtés sans contreforts, qui se termine par une grande abside et deux petites.

Le chœur, le mur sud du bas côté et une partie de la façade sont maintenant tout ce qu'il en reste, avec une construction byzantine accolée au sud-est. Elle était couverte, à l'intérieur, de peintures de facture italienne, du xve siècle. Quoique assez effacées, il est cependant facile d'en reconstituer les scènes principales.

De l'autre côté de Saint-Nicolas, au nord, près du château, se trouvent des ruines que l'on croit pouvoir identifier avec Saint-Georges des Latins. M. Enlart lui assigne comme date de naissance le dernier quart du xiiie ou peut-être le début du xive siècle.

Elle avait une nef unique de quatre travées, terminée par une abside à trois pans. Trois portails en permettaient l'accès.

Aujourd'hui, il n'y a plus debout que la moitié nord de l'édifice et le fond du chœur. Malgré son état de délabrement, de tous les monumens que j'ai vus en Chypre, Saint-Georges des Latins est celui qui m'a le plus complètement séduit par la grâce de ses lignes, sa sobre ornementation, et la qualité exceptionnelle de son appareil et de ses sculptures.

Son architecte n'a pu être qu'un artiste de haut goût, éduqué aux meilleures écoles de la plus parfaite période de l'art ogival.

Des palmiers entourant ces ruines complètent ce ravissant décor. Les églises gothiques de Chypre sont merveilleusement rehaussées par les dattiers poussant auprès d'elles. Nous avons été généralement habitués, depuis notre jeunesse, à voir ou à

nous représenter nos vieilles basiliques, dans un cadre des pays du Nord, sous un ciel souvent maussade; mais où il est possible de les admirer dans tout leur éclat, c'est assurément sous la lumière chaude et généreuse de l'Orient; avec ces palmiers dont les troncs minces s'élèvent comme les colonnes des édifices; troncs couronnés de palmes souples, nerveuses, s'agitant à la moindre brise et reproduisant dans leurs multiples ondulations les lignes harmonieuses des ogives des voûtes. Le palmier est, par excellence, l'arbre du style gothique.

Les parties nord et nord-ouest de Famagouste, totalement inhabitées, sont aussi celles qui offrent le spectacle le plus poignant. Le sol, bouleversé pour en extraire les pierres des fondations des maisons, n'est plus qu'une suite de creux et de bosses, recouvert d'herbes, momentanément égayé, au printemps, par des fleurs sauvages et marqué, de place en place, de plantes grasses. Des oiseaux de proie, pendant le jour, en quête de mulots et de souris, font entendre des cris aigus tout en décrivant dans le ciel leurs courbes sans cesse renouvelées.

Cependant la destruction des monumens n'a pas été complète, car plusieurs églises s'y élèvent encore dans un plus ou moins bon état de conservation. Ce sont l'église nestorienne, Sainte-Anne, une église non identifiée, Sainte-Marie du Carmel, et l'église arménienne. Nous allons les visiter successivement et en donner la description.

L'église nestorienne, d'après M. Enlart, auquel il faut toujours avoir recours s'il est question de l'architecture en Chypre, a probablement été élevée vers 1360 par les frères Lachas, les riches marchands dont nous avons parlé plus haut.

« Son style est à peu près e-actement celui du midi de la France. Cet art s'est surtout répandu en Chypre sous le règne de Pierre Ier, à la suite du voyage que fit ce prince à Avignon et du séjour de Pierre Thomas à Famagouste. »

Bâtie en belles pierres de taille, elle comprenait, à l'origine, une nef simple de trois travées et une abside. Quelques années après, on ajouta des nefs latérales avec leurs absidioles. Un clocher, rappelant celui de Bellapaïs, s'élève au nord-ouest. On pénètre dans l'intérieur par un large portail, très simple, regardant vers l'ouest, surmonté d'une rose, dont le remplage découpé a presque disparu. L'église était décorée de peintures italiennes et syriennes qui, quoique très effacées, sont encore

visibles. Elles datent de la période comprise entre les XIVe et XVIe siècles.

Sainte-Anne est au nombre de cette suite d'églises faisant face au rempart. Elle remonte au commencement du XIVe siècle et, comme la précédente, appartient au gothique du midi de la France ; très gracieuse, extrêmement simple, elle se compose : « d'une nef de deux travées et d'un chœur à voûtes d'ogives, puis d'une travée droite de même largeur mais plus courte, et d'une abside à trois pans. » Un balcon, soutenu par des consoles, courait extérieurement au-dessus du porche couronné par un clocher arcade, d'un très joli effet.

L'intérieur est orné de peintures de style italo-byzantin d'époques diverses, du reste assez frustes.

Avant d'aller plus loin, je veux faire ici une remarque qui, tout en s'appliquant aux églises de Famagouste que nous visitons en ce moment, peut être étendue aux décorations peintes du monde entier.

Les peintures murales, pour bien des raisons, sont essentiellement périssables, même dans les climats secs. Dans les édifices religieux, par exemple, elles ont contre elles la poussière, les fumées des cierges, de l'encens. Leurs couleurs qui, en se fanant, pâlissent, sont, par ce fait même, la cause d'un rajeunissement. Enfin, et c'est le cas le plus fréquent et le plus grave, au cours des années, la façon d'interpréter les scènes religieuses s'étant modifiée, ces fresques, servant autrefois à l'instruction religieuse des fidèles (car elles avaient surtout ce but), ayant cessé de parler à leur cœur, à leur imagination, furent remplacées soit en totalité, soit partiellement, par de nouvelles peintures au goût du jour.

Chypre ne pouvait échapper à la commune mauvaise fortune. A l'époque où l'argent fut abondant, on fit sans doute venir d'Italie ou on profita du passage dans l'île, d'artistes de ce pays ; mais quand les fonds manquèrent, il fallut se contenter de peintres orientaux. De là, l'explication toute simple du mélange d'écoles, d'époques, que nous retrouvons à chaque pas en visitant les églises de Famagouste.

A quelques pas de Sainte-Anne se trouve une délicieuse petite abside, seul vestige d'une chapelle du XIVe siècle bien malheureusement disparue.

Un peu plus loin, il y a une autre église de dimensions mo-

destes dont nous ne connaissons pas le nom. Quoique ayant un portail dont la voussure est ornée de torses et de gorges en zigzag et qui indiqueraient, chez nous, l'époque romane, M. Enlart la date du xv[e] siècle mais il ne sait si elle a été bâtie par les Latins, les Grecs ou les Arméniens.

« Cette église est un curieux exemple du mélange des styles gothiques de France, d'Aragon et du style byzantin, avec des formes qui rappellent les édifices d'Arménie; elle montre surtout quel énorme retour en arrière les influences grecques et italiennes imprimèrent, à partir du xiv[e] siècle, à l'architecture de Chypre. »

Construite sans contreforts, elle est dans un très bon état de conservation. On voit dans les voûtes, des cruches acoustiques (1) et, sur les parois, des restes de médiocres peintures byzantines.

Près du bastion Martinengo, toujours dans cette même suite d'édifices, s'élève Sainte-Marie du Carmel, une des plus importantes de ce quartier de Famagouste et un des plus beaux monumens de Chypre. « Appartenant au style gothique du midi de la France, sa construction semble dater de l'époque du séjour de Saint-Pierre Thomas; elle fut probablement élevée au retour des voyages qu'il entreprit avec Pierre I[er] à travers les cours de l'Europe, et grâce aux aumônes qu'il avait recueillies dans ses tournées. »

Très simple, composée d'une nef de quatre travées, elle se termine par une abside à trois pans; malheureusement les voûtes se sont écroulées. Elle était décorée de peintures italiennes des xiv[e] et xv[e] siècles, dont on voit encore de nombreux vestiges : tels que saint Georges, terrassant le dragon sous les yeux d'une jeune fille épouvantée; une sainte, d'une très élégante facture, tenant un livre; des écus de Chypre ou d'Arménie, de Jérusalem et de Lusignan. Sur le côté sud, à l'extérieur, une conduite de poterie qui servait à déverser les eaux tombées sur les terrasses, est encore en place.

Enfin, tout à fait à l'angle nord-ouest, voici la dernière de ces églises, c'est plutôt une chapelle à cause de l'exiguïté de ses dimensions; elle appartenait aux Arméniens et se compose d'une nef d'une seule travée et d'une abside, auxquelles on a accolé

(1) Les cruches acoustiques sont des cruches dont la panse est engagée dans la maçonnerie et dont le goulot est tourné vers l'intérieur de l'édifice; elles étaient destinées à empêcher les résonances.

postérieurement une seconde chapelle. Dans la voûte, on retrouve des cruches acoustiques semblables à celles que nous avons signalées plus haut.

M. Enlart la date du milieu ou de la fin du XIVe siècle. Comme les précédentes, elle était décorée, à l'intérieur, de peintures. Celles-ci sont byzantines et d'une pauvre exécution. L'un des panneaux mérite cependant d'être signalé, il représente la Nativité : « Au premier plan deux sages-femmes lavent l'enfant; la vierge Marie est couchée, avec son nom inscrit en arménien sur sa robe de pourpre; crèche semblable à un sarcophage, dans lequel l'enfant est représenté une seconde fois, accosté de l'âne et du bœuf, et entouré de treize anges adorateurs. »

« Cette peinture est identique à une peinture du XVe siècle relevée à Mistra, en 1896, par M. Ypermann et étudiée par M. Millet. »

La colonie arménienne en Chypre se forma de deux façons; elle se forma par des individus isolés qui, tentés par le négoce, vinrent s'y établir librement; mais ce qui lui donna son importance numérique, ce furent les massacres périodiques que ce peuple eut à subir dès cette époque de la part des musulmans. Rien ne change, en Orient, car pendant mon voyage j'ai été à Tharsus et à Adana et ce que j'y ai vu, ce qu'on m'y a raconté, corrobore pleinement les lignes suivantes écrites, en 1335, par le frère prêcheur Jean de Verone; il arrive à Famagouste : « A l'heure de mon entrée dans le port, le 31 juillet, plusieurs grands navires et galères vinrent de la ville de Lajazzo en Arménie. Ces bâtimens étaient chargés de vieillards, d'enfans, de femmes, d'orphelins, au nombre de plus de quinze cents, qui fuyaient l'Arménie parce que le Sultan avait envoyé des forces nombreuses pour détruire cette province; ses troupes avaient mis les campagnes à feu et à sang et emmené en captivité plus de 12000 personnes sans compter celles qu'elles avaient massacrées. Seigneur Dieu! Quelle tristesse de voir cette multitude éplorée se lamentant sur la place de Famagouste, ces enfans cherchant le lait sur le sein des femmes, ces vieillards et ces chiens faméliques poussant des gémissemens plaintifs. Puissent-ils entendre ces lamentations, les chrétiens qui, dans leurs cités et dans leur demeures, mangent, boivent, vivent au milieu des délices... ! »

Si maintenant, revenant vers la place, par une ruelle, qui jadis devait être la rue des loges, des nations faisant du commerce à Famagouste, nous voyons les restes d'un bâtiment de la renaissance italienne; peut-être la loge des Génois, et en face, deux chapelles jumelles, séparées seulement l'une de l'autre par une ruelle étroite. L'une d'elles, celle du nord, serait, d'après M. Enlard, la chapelle des Templiers, datant de la fin du XIIIe siècle ou du commencement du XIVe, et l'autre, celle des Hospitaliers, remonterait à peu près à la même époque : « En 1308, comme nous l'apprend Florio Bustron, la maison du Temple, avec leur église consacrée à Saint-Antoine, furent saisies et données à l'Hôpital. »

Ces deux monumens se composent d'une nef et d'une abside. L'une et l'autre ont sur leur façade un porte-bannière de pierre, comme c'était l'usage alors en Chypre, et à l'intérieur, il reste des traces de peintures.

Le large portique de quatres arcades, donnant sur la place en face de la cathédrale, avait autrefois un étage supérieur : c'était l'entrée du palais reconstruit sous les Vénitiens, peu de temps avant la prise de la ville par les Turcs. Dans le fond de la cour, on voit les murs d'un bâtiment remontant à la même époque ; sur la gauche, les restes d'une construction gothique servant maintenant d'écurie aux chevaux du corps de la police.

Le palais, dont la date de fondation n'est pas connue, remanié à plusieurs reprises, très endommagé par le siège de 1571, est, pour ainsi dire, totalement en ruines.

Il fut habité par Pierre Ier qui avait une prédilection particulière pour Famagouste et, sans doute, c'est dans ses salles, que ce grand roi reçut les chevaliers qu'il emmena à la prise d'Alexandrie en 1365.

Le jeune Pierre II y fut gardé à vue par les Génois, en 1373.

En 1463, Jacques le Bâtard y rentrait en vainqueur après la prise de la ville, et dix ans plus tard, il y mourait, sans doute empoisonné, comme son fils posthume devait l'être quelques mois après. A partir de 1489, le palais fut habité par le provéditeur vénitien et c'est par sa grande porte que sortit, en 1571, Marco Bragadino allant en grande pompe au camp de Mustapha Basso pour y signer la capitulation de Famagouste. Nous savons que, peu d'heures après, il devait être ramené garrotté, accablé

d'outrages, devant cette porte, sur la place pour y subir son douloureux et glorieux martyre.

Au nord du palais, séparée de ce dernier par une rue étroite, sans doute moderne, il y a une église que M. Enlart croit pouvoir identifier avec l'église et le couvent des Franciscains. C'était, dit-il, « un des établissemens religieux les plus importans de Famagouste, c'était aussi l'un des plus anciens; on le trouve, dès l'année 1300, dans une situation très prospère. » « En cette même année, qui n'était pas une année d'épidémies, un notaire génois enregistra huit legs en faveur de Saint-François de la part d'étrangers qui avaient succombé au climat. »

L'église se compose d'une nef simple, terminée par une abside à trois pans, plus tard on ajouta deux chapelles plus larges que profondes et moins hautes que la nef. D'une construction très soignée, Saint-François est encore aujourd'hui, parmi les églises en ruines, une de celles qui sont les plus intéressantes à visiter.

Enfin, pour terminer, nous irons à Saint-Pierre et Saint-Paul située au sud du palais et construite, nous dit le Père de Lusignan, sous le règne de Pierre Ier, entre 1358 et 1369, par un riche marchand, Simone Nostrano, avec le tiers des bénéfices qu'il retira d'un voyage en Syrie; ce qui donne une assez bonne idée des gains que pouvaient réaliser, à cette époque, les commerçans de Famagouste.

Ayant de grandes ressemblances avec Saint-Georges des Grecs, d'un aspect lourd mais imposant, cette église nous a été heureusement conservée à peu près intacte.

Elle se compose à l'intérieur d'une nef, avec des bas côtés de cinq travées, d'une abside et de deux absidioles. A l'extérieur, les bas côtés n'ont pas de contreforts. Au sommet des culées et au-dessus des fenêtres de la nef, on voit des porte-étendards de pierre. A l'ouest, il y a trois portails en tiers-point, d'une grande simplicité, et, au nord, un autre portail beaucoup plus riche mais sans doute remanié. Il est orné de feuillage, de fruits, d'un animal fabuleux au pied d'un cep de vigne, d'un Saint-Michel figuré sous les traits d'un ange et d'un autre ange tenant un encensoir. Ces sculptures sont couronnées d'un gable aigu au sommet duquel, une chouette grise, l'oiseau fatidique par excellence, avait élu domicile. De son poste d'observation, elle regardait avec mélancolie, les yeux mi-clos, le palais des Lusi-

gnan et ses splendeurs d'antan, dont la ruine est pour toujours révolue. Toutes ces magnifiques églises que je viens de décrire forment un ensemble incomparable qu'en aucun autre endroit du monde il ne serait possible de rencontrer. Cet ensemble est non seulement extraordinaire par le nombre des monumens, par leur qualité, par l'état dans lequel ils se sont conservés jusqu'à nous, si l'on songe, qu'endommagés par de violens tremblemens de terre, des sièges épouvantables, ils sont restés depuis plus de trois cents ans, dans le plus complet état d'abandon; mais encore pour l'étude du gothique ils offrent une abondante moisson de documens qu'en Europe la désastreuse guerre de Cent ans, les nombreuses luttes religieuses et civiles nous avaient ravis.

Tour à tour nous voyons s'épanouir en Chypre les influences les plus pures de l'Ile-de-France, de la Champagne, du Languedoc, de la Provence, auxquelles se mêlèrent plus tard le style flamboyant de Catalogne ou le style vénitien. Si je ne craignais d'avancer une idée fantaisiste, je dirais que c'est dans cette île d'Asie qu'il faut venir, pour mieux se pénétrer du charme de nos Écoles d'art d'Occident, spécialement de France; car là, certains mélanges étrangers ne font qu'en rehausser la sobriété voulue, le goût impeccable.

Enfin et par-dessus tout, cathédrale, églises ou chapelles, dorées par les embruns, les siècles et le soleil, se dressent, sous un ciel éperdument bleu, sur de l'herbe verte comme de l'émeraude, dans un cadre indescriptible de repos et de solitude. Il semble que cherchant à obtenir le pardon pour ce que fut la Famagouste d'autrefois, il leur a été permis de lui survivre, dégagées des liens de l'humanité, afin de pouvoir continuer à honorer Dieu, mais cette fois dans une muette prière.

Cette solitude, ce silence les grandissent, les anoblissent encore davantage, les rendent mystérieuses, et, si cette ville merveilleuse était en Bretagne, sans doute y verrait-on, par les sombres nuits d'hiver, quand la tempête faisant rage déchire la nature et couche violemment les ajoncs jaunes des landes, des fantômes, revêtus d'étoles, venant célébrer les saints offices sur des autels de rêve, remplaçant ceux de pierre, à jamais disparus.

Dès que Famagouste eut pris de l'importance, on songea, naturellement, à mettre ses richesses et sa population à l'abri des convoitises des pirates et des nations étrangères.

En 1211, Willebrand d'Oldenbourg trouve ses défenses peu importantes et ce n'est, d'après le Père de Lusignan, que sous le règne d'Henry II, de 1285 à 1324, et surtout vers 1310, époque à laquelle la ville était au pouvoir de son frère l'usurpateur Amaury, qu'on acheva ses fortifications (1), complétées seulement sous Pierre II en 1372.

En 1394, N. de Martoni (2) écrit : « La ville a des remparts plus beaux que je n'en ai vu nulle part ; ils sont élevés et offrent sur tout leur circuit de larges boulevards et des tours hautes et massives. Jour et nuit les Génois gardent avec soin la cité par peur du roi de Chypre ; ce soin est assuré avec une grande discipline par sept cents soldats à la solde des Génois. » Ces boulevards n'avaient cependant alors que cinq pas de largeur, les tours quatre pas de diamètre. Et il ajoute : « Le fort est assez beau et presque en entier dans la mer, à l'exception d'un quart du côté de la ville ; dans ce quart, il y a de beaux fossés de part et d'autre, que remplit l'eau de la mer.

Ces remparts, qu'admirait Martoni, n'ayant plus de valeur militaire au xve siècle à cause des progrès de l'artillerie, il fallut les reconstruire, et ce que nous voyons aujourd'hui est l'œuvre des Vénitiens.

Ils ont été édifiés entre 1492 et 1544. En 1518, Le Saige, de Douai (3), en fut émerveillé : « Les murailles de Famagouste, écrit-il, sont toutes nouvelles ; il y a boulleverre bien exquis. Pour faire court c'est une ville imprenable, si il y avoit garnison souffisante. Mais il n'y a que huit cens soudards que paient les Venissiens. »

Il est assez curieux de noter, en passant, que 7 à 800 soldats formèrent, pendant toute la durée de l'occupation latine, la garnison ordinaire de Famagouste, car nous retrouvons ce même nombre d'hommes dans le récit du siège de 1571, du frère Ange Calepin (4); à ce nombre il faut cependant ajouter 200 Albanais et 3000 citoyens ou villageois, sans doute des réfugiés venant de la campagne.

Ce siège, le dernier que la ville, bombardée jour et nuit (elle

(1) Enlart, *l'Art gothique et de la Renaissance en Chypre*, t. II, p. 606 et suiv.

(2) Pèlerinage à Jérusalem, 1394. *Revue de l'Orient latin*, 1895, t. III, p. 617-628.

(3) Jacques Le Saige, de Douai, p. 135.

(4) *Description et histoire de Chypre*, par le Père E. de Lusignan, 1580. — *Récit de la prise de Famagouste*, par le frère A. Calepin, de Cypre, de l'ordre de Saint-Dominique, p. 272.

reçut plus de 170 000 boulets de fonte), devait subir, fut atroce. Du 21 juin au 5 août, l'armée turque, commandée par Mustapha Pacha, donna six assauts terribles et entre ces assauts, pour mieux les préparer, les Ottomans tentèrent de faire tomber une fraction du rempart en allumant un énorme brasier qui brûla pendant quatre jours. Sans cesse les assiégés avaient à repousser les travaux de mines ; enfin, après avoir mangé les chevaux, les ânes, les chats, après avoir épuisé leurs provisions de pain et de fèves, les Famagoustains, accablés par les fatigues d'alertes sans cesse renouvelées, décimés par le feu et les maladies, n'ayant plus d'eau potable, se rendirent aux 200 000 hommes du Grand Seigneur. On peut s'imaginer ce que fut le pillage, si l'on songe que parmi les soldats ottamans se trouvaient 60 000 aventuriers, venus avec l'unique espoir de faire fortune, tant la réputation de richesse de la ville s'était perpétuée dans les imaginations.

Nous avons vu plus haut qu'au mépris de tous les engagemens, le malheureux Bragadino fut écorché vif ; sa peau, emplie de paille, après avoir été promenée par la ville, fut accrochée à la vergue d'une galère, qui alla montrer ce trophée d'un nouveau genre dans tous les ports de la Syrie et le rapporta ensuite à Constantinople.

Quelques années plus tard, les Vénitiens rachetaient les restes de l'infortuné général et les plaçaient pieusement dans une urne, encore visible à Venise, dans l'église de Saints-Jean-et-Paul, où sont conservées les cendres des plus illustres et des meilleurs citoyens de la République.

Dans sa presque totalité, l'enceinte de Famagouste est l'œuvre de Giovanni Sanmicheli ; et, si elle n'a pas, pour les yeux des profanes, la poésie, le charme, des fortifications de Rhodes, au point de vue militaire elle n'en constitue pas moins une œuvre de premier ordre ; car les ingénieurs italiens étaient, à cette époque, d'une bonne centaine d'années en avance sur les nôtres.

Le périmètre total est d'un peu plus de 3 000 mètres formant un rectangle irrégulier, allongé du Nord au Sud. Les fronts, en partie taillés dans le roc, en partie construits, sont flanqués de bastions espacés de 100 à 150 mètres. Ces fronts viennent se souder les uns aux autres, aux angles, par d'autres bastions dont le plus important, parce qu'il était le plus exposé, est celui de Martinengo, au Nord-Est.

Il faut visiter ces casemates, protégées par d'épaisses couches de béton, se rendre compte de la raison de certains flanquemens, étudier l'emplacement de pièces d'artillerie, pour comprendre ce que fut la science consommée des ingénieurs italiens de la Renaissance. Et pour bien l'apprécier, deux promenades sont nécessaires : l'une, à l'intérieur sur le chemin de ronde, et l'autre, sur les glacis ou dans le fossé. Peut-être, en quelque endroit, y a-t-il un angle mort, mais je n'en ai pas trouvé.

Une seule porte, celle de Limassol, au millésime de 1854, sur le front de terre, permet d'entrer dans la ville.

Autrefois, une autre porte, datant de 1496, s'ouvrait sur la mer; mais, depuis quelques années, les Anglais en ont percé une troisième.

A l'angle sud-est se trouvait, relié à la mer par une porte d'eau, le bassin de l'arsenal maintenant recouvert de terre et transformé en jardins, dans lesquels poussent des orangers, des mandariniers et des grenadiers.

A l'angle nord-est, lui faisant pendant, il y a le château ou, pour mieux dire, le fort. On pénètre à l'intérieur par une porte en plein cintre, ornée du lion de Saint-Marc et portant cette inscription : *Nicalao Foscareno Cypri Praefecto MCCCCLXXXXI.*

Ce fort rappelle, et par sa situation et par les différentes modifications qu'apportèrent à sa défense les Vénitiens, le château de Cérines que nous visiterons plus tard.

Le noyau date de 1310, mais à l'époque de Sanmicheli, il fut renforcé et complètement transformé.

Ilustré par sa véritable histoire, le château de Famagouste ne l'a pas moins été par les tragiques amours de Desdemone et d'Othello, le more de Venise, dont Shakspeare avait fait un gouverneur de Chypre. Et, là encore, la légende, se mêlant à la vérité, contribue à faire, de cette ville extraordinaire, un des sites les plus captivans du monde.

En sortant par la porte de Limassol, une route bordée de pins, d'eucalyptus, de mimosas aux senteurs exquises, et qui sont, au printemps, jaunes comme de l'or, conduit vers le bourg de Varosia n'offrant aucun intérêt, sauf celui de pouvoir s'y loger.

La vieille Famagouste s'anime cependant quelque peu, annuellement, pendant les derniers jours de mars, au moment du grand marché d'animaux, qui se tient en dehors de la ville.

Dès l'avant-veille et la veille, de longues files de paysans conduisant des chameaux, des ânes, des mulets, venant de toutes les parties de l'île, convergent vers le champ de foire, où ils se rencontrent avec des acheteurs, arrivant de la côte d'Asie.

Les femmes musulmanes, ces modernes recluses, vêtues de robes voyantes, assises à l'écart sur les talus des remparts, contemplent avidement ce tohu-bohu d'hommes, d'animaux, de marchands ambulans, annonçant à grands cris leurs marchandises. Tous les groupes sont autant de tableaux pittoresques et charmans : ici, voici des bédouins venus des déserts d'Alep et tentant d'acheter des animaux avec l'aide d'un grand nègre qui leur sert d'interprète. Plus loin, ce sont des Syriens, s'apercevant après coup d'un marché désavantageux, cherchant à rendre, mais souvent sans succès, des animaux maquignonnés. Et, à ce rendez-vous de tant de races différentes, viennent s'ajouter les romanichels ou Gypsies de Chypre, diseurs de bonne aventure, vanniers, marchands d'animaux et, entre temps, un peu voleurs, mais uniquement pour ne pas faire mentir leur ancienne réputation, car, dès le temps du Père de Lusignan, ils étaient déjà considérés comme tels.

Les historiens ne mentionnent la présence des romanichels, en Chypre, qu'à partir des xve et xvie siècles ; de nos jours, ils forment un groupe de cinq à six cents individus, errant à travers l'île comme le font ailleurs leurs frères d'Europe ou leurs pères de l'Inde.

Pour dire au revoir ou peut-être adieu à Famagouste, il faut aller, au moment du coucher du soleil, sur le rempart longeant la mer. C'est là que, tous les jours, je finissais mes après-midi.

A cette heure, le port est encore plus calme qu'il ne l'est en d'autres temps. Cinq ou six barques seulement y sommeillent, amarrées, attendant un chargement, et les rares ouvriers des quais sont, depuis longtemps, partis. Au loin, vers le Levant, dans la direction de la Syrie, s'étend la mer, mauve à ces heures, unie comme un miroir, n'ayant pas une voile à l'horizon pour l'animer.

A l'Occident, au contraire, c'est la féerie des couchers de soleil des pays d'Orient. Sur le ciel rose d'abord, puis d'un rouge feu, ce sont les dattiers aux troncs grêles, aux palmes

retombantes, qui se silhouettent en noir bleuté; c'est Saint-Georges des Grecs, ce sont d'autres églises en ruines, c'est Saint-Nicolas surtout, d'un roux doré, s'assombrissant progressivement avec le déclin du jour et devenant comme une sorte de monolithe fantastique, d'un brun violacé.

Rapidement, la lumière diminue, les détails s'estompent, puis, la nuit se faisant, l'étoile du berger, suivie de bien d'autres, apparaît.

Et au milieu du grand apaisement des soirs, planant silencieusement au-dessus de la ville depuis des siècles endormie, monte lentement comme une voix d'enfant, tant est grand l'espace qu'elle a à remplir, la voix du muezzin annonçant la prière.

Jadis, le son des cloches de ces mêmes tours, à cette même heure, appelait, pour l'*Angelus*, le peuple exubérant de vie d'une cité fameuse, et il m'a semblé, en écoutant de toutes mes oreilles, qu'à cet instant toujours solennel de la fin du jour, l'Orient se symbolisait dans la voix du muezzin appelant, pour l'Adhân, au-dessus des ruines accumulées, une humanité tombée en léthargie...

Comte JEAN DE KERGORLAY.

LE " CHARTISME "

SOCIALISME ANGLAIS DE 1830-1848

En deux volumes très imposans M. Édouard Dolléans, déjà très connu et très honorablement par ses études sur le père du socialisme européen, Owen, nous donne l'histoire du *Chartisme* anglais. Le Chartisme fut un mouvement socialiste qui va de 1830 à 1848. Son nom lui a été donné longtemps après sa naissance et ses premiers agissemens par un projet de loi, dit *Charte du peuple*, adressé en 1838 aux associations ouvrières par la *Working Men's Association* de Londres et qui (plutôt démocratique que socialiste en apparence) proposait simplement ces six articles : Annualité du Parlement; suffrage universel; égalité des districts électoraux; abolition du cens; vote au scrutin secret; membres du Parlement payés.

Mais cette charte était un programme des *moyens* et non des desseins et du but. Le but était d'arriver par la démocratie au socialisme, par le système parlementaire démocratisé à l'affranchissement de la classe ouvrière. La réforme politique n'était dans les idées des Chartistes que l'instrument; l'œuvre c'était l'avènement de la plèbe sous une forme ou sous une autre et c'est relativement à ces formes qu'ils discutèrent, qu'ils hésitèrent et que finalement ils ne réussirent ni à s'accorder, ni, par conséquent, à faire œuvre.

Les chefs du parti chartiste furent Lowett, Bronterre O'Brien, Benlow, O'Connor, d'autres en sous ordre ou en arrière plan.

Lowett, esprit très net, très sensé, très sage, secrétaire de la *Working Men's Association* et rédacteur de la Charte du peu-

ple, semble avoir, au fond de lui-même, hésité sur le but précis du mouvement que quelque temps il dirigea et n'avoir jamais bien su s'il était associationniste, syndicaliste, ou communiste, ou... Au fond, il était « possibiliste, » comme on disait il y a trente ans, et c'est-à-dire opportuniste prolétarien. Le possibiliste est surtout un homme convaincu de l'impossibilité de la plupart des choses qu'il désire.

Ce n'est pas avec ce caractère qu'on dirige longtemps un mouvement populaire, c'est avec le caractère contraire. Lowett fut, assez vite, je dirai dépassé de tous les côtés et ne fut plus que l'observateur désabusé du mouvement qui échappait à ses mains.

Bronterre était au fond dans les idées ou, si vous aimez mieux, dans la mentalité générale de Lowett; mais ses premières déclarations avaient été plus radicales, plus révolutionnaires que celles de Lowett.

Très féru de Robespierre et de Babeuf, il fut le premier peut-être (car on ne sait jamais) à trouver la célèbre formule de Proudhon : « la propriété, c'est le vol. » Il dit : « La propriété au sens moderne du mot signifie le droit que possède A de prélever en vertu de la loi sa part sur le produit de B, la loi ayant été faite exclusivement par A, et ceci, bien entendu sans le consentement de B et sans lui donner un équivalent. C'est le sens moderne de la propriété. Attaquer la propriété c'est donc attaquer le vol. »

Il était également disciple de Rousseau et aussi de Morelly. Il croyait à un état de nature où la terre n'était à personne et où les fruits étaient à tous et, ce qui est bien Anglais, il faisait intervenir Dieu dans la question, ce que ne faisaient ni Rousseau ni Morelly : « Personne, fût-il fou ou fripon, n'osera nier que dans l'état de nature les matières premières appartiennent également à tous les hommes. Affirmer le contraire serait affirmer aussi que Dieu a les caprices d'un despote et qu'il distribue ses faveurs sans considérer aucunement la justice ni le besoin de ses créatures. »

Il avait des distinctions très spécieuses et très ingénieuses entre les propriétaires et les criminels ordinaires et de second ordre : « Il est incontestable que les usurpateurs du sol et les capitalistes doivent être distingués des autres malfaiteurs... Nous devons nous passer du logement, du boire et du manger si

nous n'acceptons pas les conditions arbitraires du propriétaire foncier et du capitaliste... Les maux commis par les criminels vulgaires sont généralement superficiels et éphémères dans leurs effets. L'homme qui vole ma montre ou pille ma maison me cause un dommage que je peux réparer au prix du travail, qui me permettra d'acheter une autre montre ou les objets dont on a dépouillé ma maison. Mais ceux qui volent à un peuple son territoire, le dépouillent d'un bien inestimable, d'un bien dont la valeur ne pourrait être égalée par tout le travail du monde. Ce n'est pas seulement un vol à l'égard de la génération actuelle, mais un vol à l'égard de toutes les générations futures; car c'est dépouiller toute la postérité des déshérités de leurs droits légitimes à une part des élémens constitutifs de la richesse que Dieu a créée également à l'usage de tous. »

Telles étaient les déclarations initiales de Bronterre O'Brien, qui, enfant prodige, surchargé de succès scolaires, était surtout un littérateur et qui, comme tous les littérateurs doués de la facilité d'élocution, ont sur les foules une force d'influence et une prise que les « scientifiques » les plus dénués de préjugés et les plus *inconsciencieux* ne doivent pas se flatter d'acquérir jamais. Ceci est à l'éloge de la science.

Bronterre eut d'immenses succès oratoires et longtemps une véritable autorité sur son parti. Il se trouva plus tard comme enchaîné par son passé et comme parqué dans son *moi* de la veille. Ayant affirmé dans les commencemens qu'il y avait antinomie irréductible et hostilité fatale entre les classes moyennes et les classes populaires, il crut se devoir ou devoir à son parti, de le répéter alors qu'il le croyait moins ou qu'il ne le croyait plus du tout. D'où il advint que l'accent n'y était plus et qu'on avait en lui moins de confiance que s'il avait exprimé sa nouvelle créance. On n'a guère le choix, du reste, et, en politique, il faut non seulement dire toujours la même chose; mais croire toujours la même chose, puisque, si l'on dit ce que l'on a été amené à croire après avoir cru autre chose, on est accusé de trahison, et, puisque, si l'on dit encore ce que l'on ne croit plus, on ne peut pas ne pas laisser voir qu'on le croit moins.

Benbow était moins humaniste que Bronterre O'Brien. C'était un simple cabaretier et qui fut quelquefois très soupçonné de chercher dans la propagande socialiste l'intérêt surtout de son comptoir. Mais c'est un inventeur et un inventeur est toujours,

même pour la postérité, un personnage très considérable. Benbow est l'inventeur du « mois sacré; » et le mois sacré c'est « la grève générale. » Cessation pendant un mois de tout travail dans la classe productrice, et par ce moyen, et c'est-à-dire par la famine, réduction de la classe possédante à une capitulation totale, tel est le grand projet de Benbow. Puisque depuis si longtemps les pauvres ont nourri les riches, les riches doivent pendant un mois nourrir les pauvres d'une partie au moins de leur capital accumulé. Mais cela ne suffira pas. Pendant le mois sacré le peuple par son congrès, composé de ses délégués, se fera législateur et il légiférera de telle sorte que, quand il se remettra au travail, tous, cette fois, devront s'y mettre. Et il y a à remarquer ceci, c'est qu'à cette condition et dans ces conditions le travail *sera aboli* : « Tout homme doit être mis au travail et alors le travail deviendra si léger qu'il ne pourra pas être considéré comme un travail, mais comme un exercice salutaire. Peut-il rien y avoir de plus humain que l'objet de notre glorieux jour de fête qui est d'obtenir pour tous, avec la moindre dépense, la plus large somme de bonheur? »

M. Dolléans rapproche de ce manifeste de Benbow les discours de M. Aristide Briand sur la grève générale et fait remarquer d'abord les ressemblances frappantes des deux langages et ensuite des différences assez notables. Pour Benbow, comme on l'a vu, la grève universelle est une panacée. Pour M. Aristide Briand, elle n'est qu'un des moyens par lesquels le prolétariat peut faire capituler le capital et il recommande celui-ci sans répudier les autres : «...Le principe de la grève générale a détruit l'égoïsme chez l'ouvrier. On ne considère plus la grève comme une lutte contre le patron ; mais comme une arme sociale contre la société capitaliste. La grève générale n'empêche pas le suffrage universel ; la grève générale est un fusil ; c'est une arme de plus ; voilà tout. Une souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise ; l'ouvrier a un fusil, mais il peut rater ; qu'il en ait un de rechange... La grève générale, ce serait la révolution ; mais la révolution sous une forme qui donne aux travailleurs plus de garanties que celles du passé en ce sens qu'elle les expose moins aux surprises toujours possibles, des combinaisons exclusivement politiques... Nos militans comprennent que la Révolution de demain ne peut plus être efficacement tentée par les vieux procédés révolutionnaires. Non pas, camarades, que je les réprouve.

Je suis de ceux qui se feront toujours scrupule de décourager les bonnes volontés sous quelque forme qu'elles se manifesfent. Allez à la bataille, si vous le jugez bon, avec le bulletin de vote, je n'y vois rien à redire; j'y suis allé, moi, comme électeur et comme candidat; j'y suis allé comme candidat et j'y retournerai demain. Allez-y avec des piques, des sabres, des pistolets, des fusils; loin de vous désapprouver je me ferai un devoir, le cas échéant, de prendre ma place dans vos rangs. Mais ne découragez pas les travailleurs quand ils tentent de s'unir pour une action qui leur est propre, à l'efficacité de laquelle ils ont les plus sérieuses raisons de croire... »

La différence entre ces deux langages n'est guère que celle-ci, que M. Briand admet plusieurs moyens, tout en recommandant particulièrement celui de la grève universelle, tandis que Benbow recommande uniquement celui-ci, (« *sedens bellum conficiet* ») et dit avec conviction : « N'en ayons qu'un ; mais qu'il soit bon. »

Mais le héros brillant, étincelant et fastueux du Chartisme fut un très grand seigneur, un membre de la plus haute aristocratie, un Graccus ou un Mirabeau insulaire, le très intéressant et très curieux, à quelques égards très sympathique, Feargus O' Connor. Il était ou se disait, et il n'y a pas de raison très décisive de le démentir, descendant de Roderic O' Connor, roi d'Irlande. En tout cas il était bien fils de Roger O'Connor et neveu d'Arthur O' Connor. Roger et Arthur s'étaient mêlés à l'agitation irlandaise de la fin du XVIIIe siècle. Arthur, exilé en France en 1803, avait été fort bien accueilli par le Premier Consul et nommé par l'Empereur général de division. Il avait épousé Élisa de Condorcet, la fille de l'écrivain philosophe et s'était retiré dans le Loiret, au château de Bignon, où était né Mirabeau. Roger, père de Feargus, était resté en Grande Bretagne où il avait mené une vie semée d'incidens aventureux.

Feargus O'Connor, député de Cork en 1832, était, je ne veux pas dire le modèle, mais le type de l'orateur populaire. Véhément, emporté, abondant, inépuisable, essentiellement *théâtral*, s'embarrassant peu des contradictions les plus évidentes et des palinodies les plus manifestes, pathétique, déclamatoire, personnel et se racontant et s'épanchant et se louant sans cesse, ce qui est un moyen aussi puissant d'action sur les foules qu'il est insupportable aux cultivés, il put se croire longtemps et il

fut en vérité très longtemps l'idole du peuple ou d'une partie très considérable du peuple anglais. Il était un admirable artiste en persuasion par le pathétique. Il avait du prophète et du tragédien. Il eût été admirable à jouer le rôle d'Antoine dans le *Jules César* de Shakspeare. Il savait vivre tellement de l'âme même de l'auditoire qu'il disait toujours juste ce que son auditoire désirait qu'il dît et allait lui souffler. La communication entre lui et la foule était d'inspiratrice à inspiré et quand il était devant elle il y avait deux suggestionnés et entre elle et lui une harmonie préétablie qui ne cessait point.

« Quel est l'homme du monde, disait-il, qui peut se réjouir plus que moi de la perspective du succès? Puisque j'ai été l'instrument principal et le créateur du mouvement, quel est l'homme qui peut s'intéresser davantage à son heureuse et rapide réussite? Je suis un otage entre les mains des classes laborieuses auxquelles je dois prouver ma sincérité. N'ai-je pas plus d'une fois promis au peuple que je conquerrais le suffrage universel ou que je mourrais dans la lutte? Toutes les minutes de mon existence, depuis les origines de l'agitation, ont été un lourd fardeau et ma vie aurait pu être obtenue à bon marché, n'eût été que je croyais que le peuple y attachait quelque prix. Depuis le 6 août, depuis que nous avons fait alliance avec les hommes de Birmingham et autres traîtres, toute parole prononcée par quelqu'un des chasseurs de popularité m'a été attribuée et lorsqu'ils ont été attaqués, ne les ai-je pas défendus au péril de ma vie?... Si Birmingham est mis à feu, la presse m'en rend responsable. Si des émeutes ont lieu, toutes les responsabilités sont placées sur mes épaules. Tout cela et plus encore, je suis prêt à le supporter plutôt que d'affaiblir la cause. Ma vie elle-même dépend du succès de la cause. Si je déserte ou si je tergiverse, aucun assassin ne méritera mieux la mort et aucun homme ne sera plus sûr de la recevoir immédiatement. N'ai-je donc pas dès lors le droit de donner des avis et des conseils à ceux au service de qui j'ai travaillé comme jamais auparavant n'a travaillé aucun homme? Certes. Et ne vous méprenez pas maintenant sur mes paroles : car si le peuple persévère, je serai avec lui à l'endroit du plus grand danger. Mais je ne suis pas homme à rester honteusement tranquille lorsque la plus glorieuse de toutes les causes, la cause de la liberté, est mise en péril par une fausse démarche.... »

Il semble n'avoir pas manqué de finesse diplomatique et M. Dolléans remarque que plaidant toujours, non pas le pour et le contre, mais la diversité des moyens, il se ménage la ressource, pour plus tard, quelque tactique qui soit adoptée, de pouvoir toujours dire et prouver par une citation d'un de ses discours qu'il a été le premier à l'imaginer et à l'introduire.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il avait toujours raison par la force de cette opinion qu'il avait enfoncée dans l'esprit du peuple qu'il aurait toujours raison.

Ce qu'il n'avait pas, c'était l'esprit de direction suivie; et planant toujours au-dessus des sous-chefs de parti, il ne les forçait pas à le suivre par la rigidité d'un plan arrêté, de sorte que les discussions se multipliaient comme au-dessous de lui sans l'atteindre, sans l'entamer, du moins fort peu, mais sans qu'il pût empêcher qu'elles existassent. Il présida toujours et ne dirigea jamais, du moins complètement. Il était la voix plutôt que l'âme d'un parti qui eut plusieurs âmes.

De là l'incohérence d'un mouvement politique qui poursuivit plusieurs buts successifs, qui fut révolutionnaire pacifique et qui fut (émeutes de Birmingham, 1839) révolutionnaire belliqueux; qui fut solidariste (syndicaliste, comme nous disons maintenant), qui fut individualiste et qui finit par être communiste; qui s'épuisa et en variations et en discussions, remuant du reste toutes les idées et préparant l'avenir; mais, à s'en tenir à son histoire propre et à ce qu'il a été par lui-même, tournant en cercle et ne prenant jamais une conscience nette et profonde de lui-même.

Après quinze ou seize ans d'existence ou d'efforts pour exister, le parti n'était plus qu'une maison divisée qui devait périr si elle n'était déjà morte, c'est-à-dire désorganisée.

Bronterre n'était plus qu'un individu, toujours fidèle à sa doctrine définitive, qui était la nationalisation du sol; mais isolé, s'obscurcissant dans une existence de conférencier peu rétribué et peu suivi.

Lovett était devenu complètement étranger au parti et se consacrait à des œuvres scolaires.

Feargus O'Connor se débattait dans des questions d'argent très embrouillées, perdait peu à peu la lucidité de son intelligence et, recueilli à l'asile du docteur Tuke, mourait fou en 1855.

Ce mouvement confus et violent n'en est pas moins très intéressant à étudier et très instructif. Il est quelque chose comme le balbutiement précipité et quelquefois furieux d'un colosse encore enfant. En l'étudiant et en l'exposant avec une lucidité remarquable et avec une impartialité de vrai historien, quoique sans sympathie, M. Dolléans nous a fait connaître un chapitre jusqu'ici très obscur et de l'histoire du socialisme universel et de l'histoire du Royaume-Uni. Il nous a fait connaître la gestation laborieuse et tourmentée du syndicalisme anglais; son ouvrage assurément comble une lacune, si tant est qu'il ne fasse pas un peu plus que la combler. Malgré sa longueur, ou à cause d'elle, (atténuée du reste par la vivacité dramatique du récit), il y manque un « index des noms et des choses, » indispensable pour se retrouver dans une histoire si touffue, et l'indication dans le haut des pages de l'année où l'on est. Avec les « le 6 août, le 17 septembre, le 24 octobre » de M. Dolléans, il faut remonter soixantes pages pour savoir de quelle année est ce 17 septembre ou ce 24 octobre. — Je n'ai vraiment aucune autre plainte à adresser à ce très bon narrateur et à cet excellent *debater* qu'est M. Édouard Dolléans.

Émile Faguet.

HEURES D'ITALIE

AU PAYS DES PEINTRES VÉNITIENS

I. — UDINE

« Udine est une belle ville, » déclare Chateaubriand, qui y remarqua surtout le Municipe et son portique imité du Palais des Doges. L'auteur des *Mémoires d'Outre-tombe* a raison; et je m'étonne qu'elle soit si peu connue, cette délicieuse cité, perle du Frioul, qui offre généreusement tant de merveilles à ses hôtes: un aspect infiniment séduisant, une des plus jolies places d'Italie, une situation incomparable au centre de la plaine vénitienne, de bons peintres locaux et l'une des plus complètes collections de Tiepolo qui soient. Les touristes allemands et autrichiens, qui descendent à Venise par la ligne de Pontebba, s'arrêtent parfois à Udine, entre deux trains ou pour y passer la nuit; mais qu'ils sont rares les Français qui prirent la peine d'aller jusqu'à elle! Chateaubriand ne la vit que parce qu'il dut se rendre à Prague pour y rejoindre Charles X. D'ordinaire, nos compatriotes, retenus par les charmes de Venise, ne la quittent qu'au dernier moment, quand sonne l'heure du retour. Moi-même, si curieux pourtant des moindres coins d'Italie, qui, tant et tant de fois, ai parcouru cet adorable *Veneto* qu'empourpre l'automne, jamais encore je ne m'étais résolu à dépasser Conegliano et à prendre les quelques journées nécessaires pour visiter le Frioul et sa capitale.

Cette année, je me suis décidé. Débarqué à Udine un soir de

septembre, j'ai éprouvé le lendemain cette joie, si douce aux vrais voyageurs, de l'éveil dans une ville que l'on ne connaît pas, mais que l'on sait pleine de promesses. La veille, un omnibus aux vitres tremblotantes a suivi des rues mal pavées et à peine éclairées ; on a aperçu les vagues silhouettes de monumens qu'on essaie d'identifier d'après le plan du Bœdeker ; mais, en somme, toutes les surprises de la découverte restent encore. Certes, celles-ci ne sont pas toujours agréables, et, souvent, le premier contact avec la ville nouvelle déçoit ; ce n'est que peu à peu qu'on en goûte les séductions discrètes. Ici, la révélation fut immédiate. L'arrivée sur la petite place baignant dans la lumière matinale, la montée au Castello, et, du haut de l'esplanade, la vue circulaire sur l'immense cercle de la plaine frioulienne déployée autour d'Udine comme un double éventail, compteront à jamais dans mes souvenirs pourtant si riches en impressions de ce genre.

Au sortir de l'hôtel, je n'avais trouvé qu'une ville sans grand caractère, propre et animée, avec de larges voies bordées d'arcades et de maisons où s'affirme le style vénitien ; mais, brusquement, au tournant d'une rue, j'ai débouché sur la place que je cherchais. Je la savais belle : je ne l'imaginais point si magnifique. Entourée de palais et de portiques, ornée de statues et de colonnes, dominée par la haute masse du château, d'où qu'on la regarde, son aspect est des plus pittoresques. Tout s'arrange à merveille ; rien ne fait surcharge. Et pourtant, sur un espace des plus réduits, il y a : d'un côté, une galerie du XVIe siècle, dite Loggia di San Giovanni, et une Tour de l'horloge dans le goût de celle de Venise ; au milieu, une jolie fontaine dessinée par Jean d'Udine, deux colonnes dont l'une porte le lion de saint Marc, deux figures de géans, une statue de la Paix donnée par Napoléon Ier, en souvenir du traité de Campo-Formio, et, bien entendu, un monument équestre de Victor-Emmanuel II ; enfin, sur l'autre flanc de la place, la délicieuse Loggia del Lionello, du nom de l'architecte local qui construisit cet hôtel de ville, au XVe siècle, en s'inspirant très habilement du Palais Ducal. Vraiment, cet ensemble, au-dessus duquel s'élèvent le campanile de l'église Sainte-Marie et les imposantes murailles du château, constitue l'une des plus séduisantes visions que réservent aux touristes les petites cités d'Italie. Il est seulement dommage que le Municipe ait été presque

entièrement détruit par l'incendie de 1876; seuls les murs restèrent debout, et nous pouvons encore admirer, dans leur état primitif, les couches alternées de marbre blanc et rouge, les fines colonnes aux chapiteaux variés, la petite balustrade qui donne tant d'élégance à la loggia, et, dans une niche à l'angle du monument, la jolie Vierge sculptée en 1448 par Buono, l'auteur de la Porte della Carta.

Pour monter au Castello, il faut passer sous une arcade que dessina, dit-on, Palladio; elle était autrefois surmontée du lion vénitien, ainsi qu'on le voit au Musée dans une vue de la ville par Palma le jeune. Pour toute la région, la République sérénissime fut bien la « planteuse de lions » dont parle Chateaubriand, dans les pages qu'il écrivit à la louange de Venise, le 10 septembre 1833, et qui comptent parmi les plus belles des *Mémoires d'Outre-tombe.* Le tremblement de terre de 1511 a renversé l'antique château qui se dressait au sommet de la colline; on le remplaça par le bâtiment actuel, qui fut successivement affecté aux usages les plus divers : forteresse, résidence des patriarches ou prison; en ce moment, il abrite les services municipaux et le musée. Un double escalier donne accès à la salle d'honneur que ses vastes proportions, ainsi que les restes de fresques qui décorent ses murs, firent classer comme monument national. Malheureusement, ces vieilles peintures sont en fort mauvais état, depuis l'époque où le château servit de caserne. Les soldats — qu'ils soient italiens ou français — sont des locataires bien dangereux pour les œuvres d'art : Udine, comme Avignon, en fit la rude expérience.

Dans le musée, je note au passage un amusant panorama de la cité dressé par Callot en 1600, un Canaletto d'un gris délicat, une petite étude de Véronèse pour son *Martyre des SS. Marc et Marcellin*, et trois Tiepolo. Mais la ville est trop riche en œuvres de cet artiste pour m'arrêter à celles-ci et j'aurais préféré que les peintres locaux fussent mieux représentés. C'est à peine si j'ai trouvé un assez beau *Couronnement de la Vierge* de Girolamo da Udine. Pour étudier le créateur de l'école, Martino, plus connu sous le nom de Pellegrino da San Daniele, il faut sortir d'Udine et aller soit à Aquilée voir le tableau d'autel du Dôme, soit à San Daniele, sa ville natale, soit à Cividale, la vieille capitale lombarde qui garde jalousement, à côté de précieux trésors archéologiques, le chef-d'œuvre du peintre, la

Vierge de S. Maria dei Battuti. Ici, au musée d'Udine, il n'y a que *Quatre Évangélistes*, si noirs et si abîmés qu'il est à peu près impossible de les distinguer.

D'ailleurs, comment rester enfermé dans ces salles obscures lorsqu'on entrevoit, par les fenêtres, le superbe panorama dont on jouit de l'esplanade qui s'étend derrière le château? Je connais peu de vues aussi vastes et aussi belles. Si, comme le raconte la légende, cette colline fut élevée sur l'ordre d'Attila qui voulait contempler de loin l'incendie d'Aquilée, il faut avouer que le barbare, tout autant que Néron, était un prodigieux metteur en scène. Dans toute l'Italie où l'on eut, dès les temps les plus reculés, le génie de ces perspectives qui mettent l'infini à la portée d'une ville, il est peu de position aussi splendide. Au milieu d'une plaine immense et à quelques mètres seulement d'altitude, on a l'illusion d'être suspendu haut dans l'espace. Situation privilégiée pour une capitale qui peut, au centre même du pays, apercevoir celui-ci tout entier et le surveiller! En une courbe presque régulière, le Frioul se déroule autour d'Udine, gigantesque amphithéâtre qui va, se dégradant peu à peu, des Alpes neigeuses aux Préalpes vertes, de celles-ci aux collines couvertes de vignes et de bois, des collines à la plaine doucement inclinée et de la plaine aux lagunes. Vu d'ici, le cercle des Alpes Carniques forme une haute et rude barrière que dominent le Canin, à l'Est, et, à l'Ouest, très en arrière, dans la direction de Gemona, le Coglians, qui est la cime la plus élevée de la contrée. Bien que ces sommets n'atteignent pas 3 000 mètres, comme on les regarde presque du niveau de la mer, ils ont très fière allure. Déjà les premières fraîcheurs de septembre les ont couverts de neige. Deux jeunes gens, qui doivent en être descendus depuis peu, les contemplent avec ces yeux pleins de tristesse nostalgique qu'ont les montagnards en pays plat. Ils sont bien de cette race frioulienne, forte et laborieuse, plus rude et plus sérieuse que la vénitienne; ils me rappellent leurs voisins du Cadore, ces robustes paysans d'où sortit Titien qui, presque centenaire, peignait encore d'une main assurée. Sur ma demande, ils me nomment les cimes lointaines et m'indiquent les villes les plus importantes que l'on distingue, le long des rivières ou dans les replis des coteaux : Cividale, San Daniele, Palmanova avec sa forteresse étoilée, San Vito, Pordenone. Tout à fait au Sud, on aperçoit les lagunes où dorment Aquilée

et Grado, et, parfois même, par les temps clairs, la ligne de l'Adriatique jusqu'à Venise... Admirable spectacle que je ne me lasse point de regarder jusqu'à la chute du jour, lorsque le soleil déclinant met sur les choses cette « lumière titienne » dont parle Chateaubriand, quand Venise, pareille à une belle femme dont le vent du soir soulève les cheveux embaumés, meurt saluée par toutes les grâces et tous les sourires de la nature... Admirable spectacle, peut-être plus exaltant encore le lendemain, dans la joie ensoleillée du matin nouveau, mais auquel pourtant je dois m'arracher. Comment quitter Udine sans avoir vu ses Tiepolo? Nulle part, on ne peut mieux connaître le peintre auquel, chaque année, on rend davantage justice, et qui n'est plus seulement, à nos yeux mieux avertis, le charmant improvisateur, le virtuose en qui s'incarna toute la folie du XVIIIe siècle vénitien. Je me rappelle le chapitre où Maurice Barrès s'écrie : « Mon camarade, mon vrai moi, c'est Tiepolo! » L'auteur d'*Un homme libre*, qui d'ailleurs ne signerait sans doute plus cet aveu de dilettantisme, a exagéré le côté factice de Tiepolo. Devant ses grandes compositions, éparses en Vénétie, on se fait une autre idée du peintre qui, loin d'être un artiste de décadence, une sorte de Bernin de la peinture, est un maître non seulement de grâce, mais encore de puissance et de santé. Ce soi-disant improvisateur fut un travailleur acharné; qu'on regarde les très nombreuses esquisses qu'il fit pour les œuvres qui semblent, tant l'exécution en est habile, jaillies d'un seul jet. Les artistes qui ont vraiment le *don* ne font pas sentir l'effort. M. Camille Mauclair a raison de comparer Tiepolo à Mozart qui paraît également facile, alors que nulle langue musicale n'est plus savante et plus complexe. Montrer qu'on a vaincu une difficulté est bien; la vaincre sans le montrer est mieux, le propre du génie étant de nous mettre « devant le merveilleux résultat du savoir et de l'effort comme devant la nature elle-même. » Certes, Tiepolo reste bien le peintre de cette ville et de cette époque où la joie de vivre fut poussée à ses extrêmes limites; mais il est aussi un arrière-petit-fils du XVIe siècle, un héritier imprévu de la race des grands maîtres vénitiens qui s'était éteinte, plus de cent ans avant, avec Tintoret.

Les œuvres d'Udine sont fort intéressantes parce qu'elles permettent d'étudier le peintre dans la fleur de sa jeunesse,

dans sa maturité et presque dans sa vieillesse, puisqu'il les exécuta en 1726, 1734 et 1759. Les fresques du Dôme, gâtées par de maladroites restaurations, n'ont pas grande valeur. Au musée, à côté d'un *Saint François de Sales* médiocre et d'une *Séance du Conseil de l'Ordre de Malte* plus documentaire qu'artistique, il y a un assez bel *Ange de l'Apocalypse* planant au-dessus d'un joli paysage. Mais pour retrouver le vrai génie de Tiepolo, il faut aller à l'évêché et à l'oratoire de la Pureté.

Le palais archiépiscopal, élevé au début du XVIIe siècle pour les patriarches d'Aquilée, qui s'arrogèrent longtemps le même rang que les papes, abrite aujourd'hui leurs successeurs, les évêques d'Udine. C'est l'un des derniers patriarches, Denys Dolfino, qui commanda à Tiepolo la décoration des salons. Prises en détail, ces fresques ne sont pas parmi les meilleures de l'artiste; mais leur ensemble lumineux et gai est tout à fait délicieux à l'œil. Quant à la peinture qui rayonne à la voûte du grand escalier, une *Chute des anges rebelles*, c'est une page vigoureuse et dramatique, d'une incroyable hardiesse de mouvement. Les groupes suspendus dans le vide semblent prêts à tomber. Pour Tiepolo, peindre un plafond fut toujours un jeu; nulle part, il ne déployait plus à son aise les ressources savantes de son imagination et de sa fantaisie.

La décoration de l'oratoire de la Pureté est de vingt-cinq années postérieure. Tiepolo, moins actif, abandonna à son fils les murs latéraux et peignit seulement l'*Immaculée Conception* de l'autel et la magnifique *Assomption* du plafond. Celle-ci compte parmi ses chefs-d'œuvre : noblesse de l'invention, habileté de l'exécution, éclat du coloris, tout y est porté au plus haut degré; et j'admire, ainsi que son éminent biographe, M. Pompeo Molmenti, avec quel art, « dans ce déploiement de couleurs éclatantes et d'idées saisissantes, Tiepolo sut garder un air de douceur et de grâce qui est inoubliable. » Ici, comme à Este, je suis frappé de voir combien il s'adapta facilement à la grandeur du sujet et combien, sans être vraiment croyant, — du moins on peut le supposer, — il se disciplina vite à la gravité des lieux où il peignait. Ainsi qu'avant lui Tintoret, et qu'après lui Delacroix, — pour ne citer que ces deux noms, — Tiepolo est la preuve que le génie d'un artiste peut parfois s'élever, sans le secours de la foi, à la beauté de la poésie religieuse.

II. — PORDENONE

D'Udine à Pordenone, la route presque droite n'offre rien de très pittoresque. Elle suit en quelque sorte le diamètre de la demi-circonférence que tracent les Alpes Carniques autour du Frioul. Mais la course est charmante, dans la joie du matin, au milieu des prés miroitant de rosée. Une brume estompe les lointains. La chaussée humide est aveuglante comme un ruban d'acier étalé au soleil.

On avance au milieu des souvenirs de l'Empire et de la prodigieuse épopée du jeune Bonaparte. Frioul et Haute-Vénétie sont semés de villes qui ont donné leurs titres aux maréchaux et aux généraux de la glorieuse armée. Après un siècle, les anciens exploits sont restés vivans et il n'est guère d'*osteria* dont les murs ne soient encore ornés de vieilles gravures relatant les épisodes d'Arcole ou de Rivoli. Jamais sur cette terre italienne, — malgré les nuages passagers, — le Français ne sera l'ennemi. Et je ne sais de plus bel éloge pour un vainqueur.

Après Campo-Formio, où expira la république de Venise, la route monte légèrement pour atteindre les rives du Tagliamento que l'on franchit sur un interminable pont qui doit avoir près d'un kilomètre. Le torrent a tellement arraché de cailloux aux Alpes proches que, peu à peu, son lit s'est exhaussé au-dessus de la plaine et que les villages voisins de Codroipo et de Casarsa sont, sur chaque rive, à une dizaine de mètres plus bas que le niveau de la rivière.

Le haut campanile de Pordenone émerge des abondantes verdures qui égaient la ville. Places et avenues sont plantées de marronniers et de platanes énormes. A l'horizon, le Monte Cavallo, déjà couvert de neige, dresse son dos puissant. Si les étrangers sont rares à Udine, ici, ils doivent être presque inconnus, à en juger par la curiosité que j'éveille. Peu de choses à voir d'ailleurs dans la ville natale de Pordenone, où je croyais que le peintre était mieux et plus abondamment représenté. Dans la salle des séances du municipe, où est installé le petit musée local, je n'ai trouvé qu'un *Groupe de saints*, assez remarquable de facture et de coloris, et une étroite fresque qui, au dire du gardien, aurait été enlevée de la maison habitée par

l'artiste; c'est une sorte de ballet champêtre, très différent de tout ce que je connais de lui. Au Dôme, presque même pénurie : dans le chœur, une *Gloire de saint Marc*, abîmée et inachevée; sur un pilier, deux figures en assez mauvais état, un *Saint Érasme* et un *Saint Roch* auquel Pordenone aurait donné ses traits; enfin, à l'autel Saint-Joseph, un beau panneau, exécuté en 1515, la *Vierge trônant entre saint Christophe et saint Joseph;* la Vierge, qui couvre de son manteau quatre dévots donateurs, a un visage délicieusement enfantin et le paysage, où l'on reconnaît Pordenone, est d'une grâce exquise. Mais enfin, tout cela ne suffit pas pour bien juger l'artiste; si je n'avais vu ses fresques de Crémone et de Plaisance, je me ferais une très fausse idée de celui qui eut l'ambition d'égaler Titien, et dont la peinture brutale, violente, dramatique, désordonnée, prouve la vérité, pour les artistes comme pour les écrivains, du mot de Buffon : « Le style, c'est l'homme. » Pordenone, en effet, batailla toute sa vie avec les uns et les autres, même avec son frère, et il est probable qu'il mourut empoisonné par un ennemi. Chez lui, la puissance et le mouvement font parfois penser à Rubens ou à Michel-Ange qui, paraît-il, appréciait beaucoup son talent. Nul, en tout cas, n'eut de son temps plus de virtuosité; sans accepter à la lettre le récit de Vasari qui nous parle d'une enseigne de magasin peinte en quelques minutes, pendant que le commerçant était allé à la messe, il est certain qu'il eut une extraordinaire facilité et cette *bravura* du pinceau, si nécessaire aux peintres de fresques. Mais ne cherchez, dans l'œuvre de Pordenone, ni grâce, ni mesure, ni pensée surtout. Tantôt il imite Giorgione, tantôt Palma, tantôt Titien; suivant la juste remarque de Burckhardt, il est toujours superficiel et, dans ses meilleures créations, il n'y a pas cette absorption par le sujet, ce renoncement de soi qui est l'art des grands maîtres. Il cherche et parvient à étonner; il n'arrive pas à séduire. Celui qui rêva d'éclipser Titien reste surtout pour nous le désastreux prédécesseur des Bolonais.

III. — TRÉVISE

Au sortir de Pordenone, la route se rapproche rapidement des montagnes que l'on rejoint à Sacile, petite ville sur la Livenza, encore entourée de ses murs et de ses fossés. Les

Alpes de Vénétie, dont la haute barrière se dresse abrupte et presque nue, semblent continuer la rude ligne des monts frioulïens. A leur pied, une série de jolies collines vertes sont pareilles à des falaises, à des dunes boisées que les flots recouvrant jadis la plaine auraient rejetées sur leurs rives. Ces derniers contreforts des grandes Alpes, qui expirent au bord des champs vénètes, sont ravissans, et l'on comprend que les riches marchands de la République soient venus y fixer leur villégiature. Une suite presque ininterrompue de bourgades dominées par de clairs campaniles, de villas aux murs rouge vif, de jardins luxurians les animent et font de la région une sorte de vaste et joyeux parc. Le ciel est si bleu que son éclat insoutenable blesse le regard.

Voici la belle Conegliano, enfouie dans ses verdures, où je suis venu si souvent admirer le chef-d'œuvre du vieux Cima. Autour de son château, des cyprès se détachent nets sur l'azur, alignés comme dans les tableaux des primitifs. Puis, la route franchit la Piave, sur un pont presque aussi long que celui du Tagliamento; et l'on entre dans la molle campagne trévisane, sillonnée de ruisseaux et de canaux qui mettent comme une brume sur tous les objets. Par cette calme et déjà chaude matinée, je songe à certains paysages de Corot, qui eux-mêmes évoquent des vers de Lucrèce :

Exhalantque lacus nebulam fluviique perennes,
Ipsaque ut interdum tellus fumare videtur.

Émile Michel, dans un article paru jadis dans la *Revue*, avait bien senti la grâce accueillante de ce paysage où la lumière est caressante, où l'atmosphère, grâce à l'abri des Alpes, est toujours d'une grande douceur. « Tout semble heureux, proportionné à l'homme et une population forte, à la fois élégante et calme dans ses allures, paraît en intime accord avec cette nature privilégiée. Le nom d'*amorosa* qu'on a souvent employé pour qualifier cette contrée revient de lui-même à l'esprit de ceux qui la parcourent. » Je retrouve cette même population, alerte et joyeuse; les femmes surtout sont charmantes; elles vont à la fontaine avec de grandes cruches de cuivre et leur démarche est en même temps souple et noble; quelquefois, enroulées dans des voiles, leur silhouette archaïque rappelle les madones des vieux maîtres locaux.

La route est bordée de platanes et d'ormes puissans dont les feuillages se penchent sur les canaux d'eau vive qui longent la chaussée. De chaque côté s'étendent les champs dorés des maïs d'où surgissent, à l'horizon, les flèches des campaniles. De lourds pampres s'enroulent aux mûriers et aux arbres fruitiers. Cette abondance aimable a frappé tous les voyageurs. Quand Maurice Barrès parcourut ce Veneto agricole que l'automne charge de fruits, il le trouva « sociable et voluptueux comme un *Concert* de Giorgione. »

Trévise est située sur la Sile qui reçoit, au milieu même de la ville, un petit ruisseau, le Botteniga, qui jadis s'appelait le Cagnan, ainsi que l'indique un vers du *Paradis*, où Dante désigne ainsi Trévise :

E dove Sile e Cagnan s'accompagna.

Les deux rivières se divisent en plusieurs bras qui alimentent une série de canaux et de fossés. De nombreux jardins laissent pendre leurs verdures sur l'eau ; certaines perspectives rappellent des coins de Venise et même de Bruges.

Si souvent je suis venu à Trévise que j'y puis, cette année, goûter tout à mon aise le charme des retours et de ces heures délicieuses où, débarrassé du souci de connaître et d'apprendre, on savoure seulement la joie de regarder. Que de fois j'ai flâné sous les arcades de ses rues tortueuses, sur sa Piazza dei Signori bordée de palais crénelés, et surtout le long des vieux remparts transformés en larges promenades, ombragées d'arbres immenses que l'humidité a fait croître magnifiquement, et d'où la vue est si belle, au début du printemps, sur les Alpes neigeuses! Et qu'il est doux d'entendre déjà parler autour de soi le dialecte vénitien, avec son zézaiement, ses souplesses et ses fluidités; c'est à lui que devait penser lord Byron, plus qu'à l'italien en général, lorsqu'il célèbre, dans son petit poème de *Beppo*, cette langue « suave comme un baiser de femme, qui paraît liquide et semble écrite sur du satin. »

Trévise s'enorgueillit à juste titre de quelques bons tableaux, et, tout d'abord, au Dôme, de l'*Annonciation* qui fut commandée à Titien par le chanoine Malchiostro et qui, depuis, n'a pas bougé du superbe cadre à colonnes où elle fut placée. Certes, elle ne vaut pas l'*Annonciation* de la Scuola di San Rocco, exécutée huit années après; mais elle a une sorte d'ardeur juvénile qui

m'a toujours séduit. La Vierge, vêtue d'une robe rouge et d'un superbe manteau bleu sombre, agenouillée et respectueuse, est une des plus simples et des plus nobles figures de Titien. L'ange n'a pas l'attitude doucereuse que lui donnèrent tant de peintres; il arrive en coup de vent, et derrière lui, l'atmosphère tourmentée est chargée de gros nuages blancs qu'illuminent des rayons fulgurans. Dans cette même chapelle Malchiostro, il y a des fresques de Pordenone que je n'aime guère; je crois que l'artiste ne fut jamais plus déclamatoire que lorsqu'il voulut imiter le Michel-Ange de la Sixtine; je me rappelle, au premier plan de l'*Adoration des mages*, un homme dont les muscles énormes sont d'un déplorable effet et, à la coupole, un enlacement de jambes et de bras qui évoque plus un combat de lutteurs qu'une scène religieuse. — Dans le petit musée, dont le nom pompeux de *Pinacoteca* ne fait que mieux ressortir la pauvreté, il n'y a guère à citer qu'un joli portrait de Lotto, lequel, d'après les derniers travaux d'érudition, ne serait pas né à Trévise, mais à Venise. C'est une figure de dominicain, prieur ou économe; ses clés sont devant lui, avec des pièces d'argent; il va faire une addition et, la tête relevée, cherche s'il n'a pas oublié de noter une dépense. Dans son visage grave et triste, on retrouve bien la manière de Lotto.

Parmi les innombrables peintres locaux, j'avoue que je ne suis pas arrivé à me débrouiller entre Dario da Treviso, Pier Maria Pennacchi, Girolamo da Treviso, Girolamo Pennacchi, Vincenzo da Treviso, etc. Seul, un critique d'art pourrait se reconnaître entre tant de noms voisins et d'œuvres presque semblables. J'ai revu avec plaisir les deux petits tableaux de Girolamo da Treviso, dans la petite galerie qui précède la chapelle Malchiostro, et je me souviens qu'une année, en revenant de Brescia, leur teinte argentée m'avait rappelé le coloris du Moretto.

Des deux peintres trévisans plus célèbres, si l'un, Rocco Marconi, ne figure même pas dans sa ville natale, l'autre, Pàris Bordone, y est au contraire représenté par l'un de ses chefs d'œuvre, l'*Adoration des bergers* de la cathédrale. Bien qu'abîmé par des restaurations, insuffisamment éclairé et mal mis en valeur dans un cadre rectangulaire qui ne s'adapte pas à l'ovale de la partie supérieure, on peut se rendre compte encore de l'éclatant coloris et de l'habile groupement des personnages. C'est un des meil-

leurs tableaux de ce peintre inégal qui imita un peu tous les maîtres de Venise et acquit, de son temps, une grande réputation. « Je ne crois pas, lui écrivait l'Arétin, que Raphaël ait jamais donné à ses figures divines une expression plus angélique, tant de grâce, d'allure et de nouveauté, *vaghezza, aria e novitade*... » Certes, l'Arétin ne fut jamais un modèle de modération, pas plus dans le blâme que dans l'éloge, et ce n'est pas d'aujourd'hui que les critiques accablent parfois les artistes de louanges exagérées; mais cela nous explique pourquoi Titien n'aimait guère cet élève qui prenait des allures de rival. Le temps a remis chacun à sa place. Pàris Bordone serait sans doute bien oublié s'il n'était l'auteur du *Pêcheur remettant au Doge l'anneau de saint Marc*, cette charmante page anecdotique d'histoire locale que Burckhardt considère comme le meilleur tableau de cérémonie qui ait été peint. Pàris Bordone est un excellent artiste de second ordre parmi cette pléiade de peintres qui brillèrent presque en même temps au ciel de la République.

IV. — CASTELFRANCO

Entre toutes les cités de la riche plaine vénitienne, je n'en connais pas qui aient un aspect plus pittoresque que les deux voisines, jadis rivales, de Cittadella et de Castelfranco. Encore enfermées dans leur enceinte du Moyen âge, elles sont pareilles à des corbeilles de pierre tapissées de lierre que fleurissent, au printemps, les premières glycines, puis, en juin, les grappes parfumées des acacias, puis de nouveau, à l'automne, les glycines tardives.

Les Italiens ont conservé de la Renaissance le sens exquis de la beauté et, sauf quelques fautes de goût, d'ailleurs presque toujours récentes, l'ont appliqué d'instinct à leurs cités. Ils aménagèrent, au mieux de l'aspect décoratif, les *castelli* des villes déchues, les citadelles, les murailles et les fossés. Souvent déjà, j'ai noté leur habile appropriation de ces antiques constructions qui ne tiendraient pas une heure devant l'artillerie moderne. Au lieu de détruire, déblayer et niveler, comme nous le fîmes trop souvent, ils respectèrent les remparts inutiles et les transformèrent en superbes promenades ombragées d'où l'œil ne se lasse pas d'admirer les perspectives et les horizons. Ici, ce fut mieux encore. Ils laissèrent intactes les enceintes

fortifiées des XIIe et XIIIe siècles; puis, au pied des murs et sur les berges des fossés, ils tracèrent des jardins, plantèrent des arbres, semèrent des gazons et des fleurs; si bien que les deux petites villes ont maintenant une triple ceinture de pierre, de verdure et d'eau. Elles sont comme ces momies cerclées de bandelettes qui, après trois mille ans, gardent encore la forme vivante qu'elles eurent.

Une visite à Castelfranco est, pour moi, le type même de ces journées d'Italie, si pleines et si joyeuses à la fois, où, dans un exquis décor et loin des importuns, on peut contempler tout à son aise un chef-d'œuvre de l'art. Rien ne trouble les flâneries sous les hauts platanes qui se mirent dans le Musone, où de longues herbes d'eau ondulent comme des serpens. Certes, le château et les murs du XIIe siècle sont à moitié démolis; mais un épais rideau de lierre, de mousse et de vigne vierge, met sur eux un manteau coloré. Suivant les jeux de la lumière, les briques prennent toutes les teintes, depuis le rose clair jusqu'au rouge sombre du sang coagulé. Les fleurs mêlées aux verdures achèvent de donner à ces ruines un aspect romantique. Je sais un côté où les pelouses sont plantées d'olea fragrans dont l'odeur embaume, quand les nuages au couchant se frangent de pourpre et d'or...

La porte, sous la tour carrée devant laquelle était jeté jadis un pont-levis, donne encore accès dans la vieille ville. On passe sous un porche bas et noir que domine le lion de saint Marc, et, après quelques pas, on arrive sur une étroite place au fond de laquelle est la cathédrale qui renferme l'une des plus belles, sinon la plus belle des peintures de Giorgione et en tout cas la plus authentique. La première vision que j'en eus, il y a je ne sais déjà plus combien d'années, à la fin d'un après-midi où le soleil déclinant enveloppait la toile d'une douce clarté, fut, je crois bien, l'une de mes plus fortes sensations d'art. Et, chaque fois, elle se renouvelle, presque aussi violente. Est-ce la composition de l'œuvre, si curieuse dans son aspect géométrique ? Sont-ce les trois admirables figures qui s'y dressent dans leur rigide sérénité? Est-ce le délicieux paysage? Est-ce l'harmonieux éclat du coloris? Je ne sais; mais il s'en dégage une poésie à la fois tendre et sévère qui émeut profondément. Sur un trône de structure massive, la Vierge, drapée dans une robe bleue et dans un ample manteau rouge,

se dresse tout à fait au haut de la toile, comme pour obliger nos regards à monter jusqu'à elle et d'elle à Dieu. A ses pieds, se tiennent debout saint François et saint Liberale. Si le premier est peut-être inspiré d'une figure de Bellini, le saint Liberale est entièrement nouveau de conception et d'exécution; je ne vois guère que le *Saint-Georges* de Mantegna qui pourrait lui être comparé. Couvert d'une armure d'acier bruni, coiffé du heaume, tenant un haut fanion à croix blanche sur fond rouge, pareil aux lances de nos dragons, le guerrier a superbe allure. Les deux saints, placés de chaque côté du trône, forment avec la Vierge un triangle régulier, et aucune des trois figures, tournées de face vers le spectateur, ne se relie aux autres. J'ai trop souvent reproché cette froide symétrie à des artistes comme le Pérugin pour l'approuver ici; mais vraiment l'ensemble est d'une telle beauté qu'on oublie vite la gaucherie enfantine de cet arrangement. La Vierge surtout est inoubliable. La légende veut que, lors d'une restauration, des témoins aient lu, sur le revers de la toile, un appel écrit de la main même de Giorgione :

Cara Cecilia
Vieni, t'affretta,
Il tuo t'aspetta
Giorgio!

Pardonnons ce retard à Cecilia, si c'est elle qui permit au peintre de tracer les traits immortels de sa Vierge. Mais Giorgione dut l'idéaliser, n'imitant pas sur ce point la plupart de ses contemporains, qui se bornaient à reproduire, pour leurs madones et leurs saintes, les belles femmes rencontrées dans la campagne ou dans la rue; il lui donna une expression de noblesse incomparable et fit de l'humble fille de Castelfranco l'une des plus parfaites créations de l'art italien.

Lorsqu'on a passé plusieurs jours à étudier les peintres de l'école vénitienne, on comprend mieux l'importance de la révolution qu'opéra Giorgione. Certes, les Bellini avaient déjà rompu en partie avec les pratiques du Moyen âge; mais, malgré tout, ils restent du xve siècle, par leur éducation artistique, par le choix des sujets, par leur précision un peu sèche. Ils sentent confusément qu'il y a d'autres horizons; mais, pour les découvrir, il fallait un génie plus spontané, un initiateur, une sorte

de *porteur de feu*, comme d'Annunzio appelle Giorgione, dans les pages où il le montre apparaissant moins comme un homme que comme un mythe. « Sur la terre, nul destin de poète n'est comparable au sien. De lui, tout reste ignoré; quelques-uns même sont allés jusqu'à nier son existence. Son nom n'est inscrit sur aucune œuvre certaine. Cependant, tout l'art vénitien est enflammé par sa révélation; c'est de lui que Titien a reçu le secret d'infuser un sang lumineux dans les veines de ses créatures. En vérité, ce que Giorgione représente dans l'art, c'est l'Épiphanie du Feu. Il mérite qu'on l'appelle *porteur de feu* à l'égal de Prométhée. » Cette comparaison avec le feu revient d'ailleurs tout naturellement sous la plume de ceux qui parlent de lui. « Lo spirito di Bellini, déclare Venturi, ma scaldato da un' anima di fuoco. » Et quand les Italiens parlent d'*il fuoco giorgionesco*, ils entendent non seulement cette chaleur de coloris qui lui est propre, mais encore cette flamme intérieure, ce lyrisme qui brûle et dévore. Ainsi s'explique la séduction exercée par Giorgione sur les poètes, séduction qui ne vient pas seulement du mystère de sa vie et de sa mort, mais de son œuvre même. C'est une copie du *Concert champêtre* que Musset achetait à crédit, malgré les observations de sa gouvernante, lui disant qu'elle n'aurait qu'à mettre son couvert en face du tableau et à retrancher un plat à son menu de chaque jour.

Un autre mérite de Giorgione est d'avoir orienté définitivement la peinture vénitienne vers le paysage. Certes, il est loin encore de la conception moderne où l'artiste peint la nature pour elle-même, cherchant seulement à rendre son impression devant elle; mais il est tout aussi loin de l'antique conception. Pendant des siècles, nul ne songea à s'élever contre la règle que Platon avait posée dans le *Critias :* « Si un artiste doit peindre la terre, des montagnes, des fleuves, une forêt ou le ciel... il n'a qu'à représenter les choses d'une manière à peu près vraisemblable... une ébauche vague et trompeuse nous satisfait. » N'est-ce pas, en somme, la théorie de Botticelli qui prétendait, au dire de Léonard, qu'il suffit de lancer contre un mur une éponge imbibée de couleurs différentes pour obtenir un effet comparable à celui des plus beaux paysages? Je sais telles écoles ultra-modernes qui ne s'inspirent guère d'autres principes. Mais, au fond, dans la déclaration de Platon, comme dans la boutade de Botticelli, il faut voir surtout cette

affirmation que l'artiste doit se borner à étudier l'homme et à rendre la complexité des âmes. Même chez Botticelli, — comme chez la plupart des Toscans et des Ombriens, — il y a de jolis paysages qui ne sont pas faits « avec une éponge imbibée de couleurs, » mais avec un pinceau singulièrement habile et précis; seulement, surtout imaginaires, ils ne comportent aucun souci de réalité et de vérité; ils servent uniquement à remplir l'arrière-plan d'un tableau. Les Vénitiens, au contraire, cherchèrent à peindre des paysages réels et véridiques. C'est ce qu'a fort bien noté Stendhal. « L'école de Venise paraît être née tout simplement de la contemplation attentive des effets de la nature et de l'imitation presque mécanique et non raisonnée des tableaux dont elle enchante nos yeux. » Plus que tous ses confrères, Giorgione eut l'âme d'un paysagiste, fut curieux des problèmes de la lumière et du clair-obscur. Nous savons par une lettre d'Isabelle d'Este qu'il avait peint un effet de nuit que la princesse voulait acquérir. Certes, il ne copia jamais un arbre, une colline, un ruisseau comme le feront les Hollandais ou nos peintres modernes; il s'inspira de son pays pour y situer l'action de ses tableaux et il l'idéalisa, comme il avait idéalisé Cecilia. Il nous transporte ainsi dans une région qui est à la fois la Vénétie et les Champs-Élysées, sorte de patrie de l'idéal, comme l'écrivait justement Yriarte à propos de Giorgione, « beau monde rêvé qui n'appartient qu'aux poètes, qu'aux peintres, qu'aux musiciens, qu'aux artistes inspirés, à ceux que le ciel a marqués au front d'un rayon divin, et qu'il a donnés à l'homme pour endormir ses douleurs et charmer son rapide passage sur la terre. »

C'est ce même mélange de réel et d'idéal que j'aime dans le Giorgione du Séminaire patriarcal de Venise, où je suis venu passer mon dernier après-midi. La *Daphné poursuivie par Apollon* est un petit tableau sur bois qui fut jadis le panneau d'un coffre de mariage. Figures et paysages se fondent en une suave harmonie: une chaude tonalité rouge fait mieux ressortir la chair ambrée et la tunique blanche de Daphné. C'est la perle de ce minuscule musée, si calme et si reposant, quoique à côté du bassin de Saint-Marc, et dont j'adore le délicieux jardin, grand comme la main, tout encombré d'arbres et de fleurs. Des pins découpent leur feuillage léger sur le ciel bleu. De hauts cyprès, des cèdres, des magnolias aux feuilles vernies, des

massifs de lauriers-roses, des lierres et des glycines grimpant partout, aux balustrades, aux rampes d'escalier, aux troncs d'arbres, forment un véritable fouillis de verdures. Par-dessus les murs, on aperçoit les clochetons de la Salute et, du côté du port, les mâts des vaisseaux doucement balancés. Pareilles à ces musiques invisibles des anciens palais du Grand Canal, où les exécutans jouaient dissimulés derrière des tentures, les rares rumeurs de la ville arrivent, si précises et si assourdies pourtant, qu'elles semblent à la fois très lointaines et très proches. Ici, point de ces touristes pressés et trop exubérans qui finissent par gâter les plus belles choses. Et comme ce décor s'adapte bien à ma mélancolie ! Demain, je serai loin. « Il faut partir, hélas ! écrivait Gebhart quittant Athènes. Je vais encore tourner une page de jeunesse et le dos à l'Orient. Si c'était pour toujours ! » Mais à quoi bon ressasser les plaintes que traîne toujours après elle la tristesse des adieux? A la fin de ces heures d'Italie, je serais ingrat d'oublier qu'aucune d'elles ne me laisse un souvenir qui ne soit pas de bonheur. Toutes peuvent se compter au vieux cadran vénitien où je lus jadis, à mon premier voyage : *Horas non numero nisi serenas.*

GABRIEL FAURE.

REVUE LITTÉRAIRE

UN GROUPE (1)

Dans l'extraordinaire désordre et dans l'abondance éparpillée de la littérature contemporaine, voici pourtant un groupe, et qui mérite d'être signalé.

D'ailleurs, il n'est pas le seul. On en trouverait d'autres ; et même on en trouverait plus, sans doute, que ne le voudraient les écrivains qu'on y rangerait, car il est peu de jeunes écrivains — et de vieux, si je ne me trompe, — de qui l'on ne pût dire ce que disait, d'un peintre vaniteux, un peintre dénué de clémence :

— Il ne fait rien : il cherche sa personnalité !

L'anarchie est plus apparente que réelle. Réelle, ce serait trop beau : nous aurions autant d'écrivains originaux que d'écrivains. Admirons principalement une grande individualité littéraire, qui a fait acte de désinvolture et qui s'épanouit toute seule; mais dédaignons la singularité fausse. Que de talens sont dévoués à eux-mêmes et ne valent pas tout ce dévouement ! S'ils se dévouaient à une idée, l'idée en vaudrait peut-être la peine. L'abnégation volontaire suppose la connaissance de soi ; et elle est un principe de force. Autour d'une idée, pour veiller sur elle, pour la soigner et pour favoriser son meilleur éploiement, on n'est pas trop de plusieurs. Ainsi, les groupes littéraires sont honorables et intelligens qui, au désordre stérile et rabâcheur, substituent l'effort concerté.

Le groupe que j'annonçais, quatre volumes tout récens le caracté-

(1) François Mauriac, *L'Enfant chargé de chaînes* (Grasset, éditeur); — Robert Vallery-Radot, *L'Homme de désir* (Plon); — Ernest Psichari, *L'Appel des armes* (Oudin); — Jean Variot, *Les Hasards de la guerre* (Crès).

risent : *l'Enfant chargé de chaînes*, par M. François Mauriac ; *L'homme de désir*, par M. Robert Vallery-Radot; *L'appel des armes*, par M. Ernest Psichari; et *Les hasards de la guerre*, par M. Jean Variot. Quatre volumes, dont je voudrais indiquer les analogies, et aussi les différences (car l'entente n'implique pas le sacrifice de chacun) et, plutôt que les analogies, l'accord.

Comment définir ces écrivains? Je les appellerai des idéologues réalistes ; et je compte sur le rapprochement de ces deux mots, qui ne semblent pas destinés l'un à l'autre, pour marquer ce qu'il y a, résolument, de paradoxal dans leur doctrine. Ils sont des réalistes ; mais aussi la réalité ne leur suffit pas : et ils s'en échappent, pour aller quelquefois jusqu'au mysticisme. Ils sont des idéologues ; mais aussi la libre métaphysique leur est insupportable : et ils ramènent à la réalité une capricieuse rêverie. Ils sont des positivistes, en quelque manière ; et ils sont des doctrinaires, en quelque sorte. N'est-ce pas à peu près cela qu'on nomme à présent le pragmatisme? Du reste, je n'oserais pas leur attribuer un système philosophique parfaitement lié : ces écrivains sont assez divers et, au surplus, ils n'ont pas un programme commun dont ils aient élaboré ensemble et partagé entre eux les articles; puis ces écrivains sont jeunes et l'on aperçoit leurs tendances plutôt qu'on ne voit toutes leurs conclusions. Mais, leurs tendances, tâchons de les démêler.

Ne sont-ils pas conservateurs? Ils le sont, et dignement : leur zèle se dépense à conserver ce que la plupart des novateurs se promettent de détruire ou prétendent qui est détruit. Réactionnaires? Oui; et, même s'ils refusent ce titre, je le leur décerne : ils réagissent contre leurs devanciers. La littérature à laquelle leurs devanciers montraient le plus d'attachement, c'était (en résumé) une littérature analytique et critique. Ils sont une jeunesse qui, au bout de l'analyse de plus en plus délicate et au bout de la critique de plus en plus audacieuse, a éprouvé un malaise de l'âme et de l'esprit, un malaise auquel ne remédiait pas le nihilisme ou le badinage. Je le comprends ! Peut-être avions-nous mené à son terme et comme à son achèvement notre charmant désespoir : qu'auraient-ils ajouté aux jeux malins de notre incertitude? et, dans le champ de la plus élégante et subtile plaisanterie, que leur laissions-nous à glaner? Puis, il faut, pour aimer un chagrin, l'avoir inventé ou croire qu'on l'invente : ils ont craint de ressasser le nôtre, sans plaisir. Et puis, notre littérature délicieuse qui se tenait, ou peu s'en faut, à l'écart de toute activité, qui avait l'air de s'amuser tout simplement, innocemment, n'a-t-elle pas, ces derniers temps, été

convaincue de plusieurs responsabilités ? Dans l'ordre de la vie morale et sociale, on découvre ce qu'elle a démoli, sans rien bâtir. Je l'ai dit et je le répète : ses responsabilités, on les exagère. Et qui les exagère ? Ceux qui n'ont pas fait leur devoir de conservation : les politiques. Si les politiques n'avaient pas manqué à leur devoir, cette littérature qu'ils accusent si bien était au moins anodine. Mais il est vrai que survient une jeunesse ardente, prompte, et à laquelle ses devanciers ne lèguent pas une demeure en bon état et habitable pour elle. Comme il n'y a nulle apparence que les politiques sortent de leur nonchalance ou renoncent à leurs manigances de néant, cette jeunesse se met à la besogne : et elle rebâtit sa maison, qui est la maison française.

Elle va vite ; et elle va un peu trop vite, à mon gré. C'est aussi bien qu'elle est pressée ! Et nous le lui reprocherons, mais non sans trouver dans notre faute son excuse. Plusieurs de ces jeunes écrivains risquent de ne point nous toucher, à cause de leur sagesse, disons, précoce ou voire prématurée. Est-ce un trait de notre vieille corruption, de notre perversité ? les saints nous émeuvent surtout s'ils ont péché, s'ils se repentent de torts par lesquels nous leur ressemblions, saint Augustin docteur converti, saint François d'Assise qui mena dans les vallées d'Ombrie une allégresse profane avant de les consacrer par sa gaieté pieuse. Ces jeunes hommes si tôt sages et qui n'ont pas eu le temps de commettre leurs délits dans l'action ni dans la pensée, nous allons à chaque instant leur demander d'où ils se convertissent, de quoi ils se repentent. Mais que répliquerons-nous, s'ils nous répondent qu'ils se convertissent de nos erreurs et qu'ils se repentent de nous ?...

En examinant les générations successives d'un peuple, il ne faut pas omettre leur continuité. Chacune d'elles ne contient pas toute une histoire ; chacune d'elles ne déroule pas toute une dialectique. Elles ont dans les précédentes ce dont elles profitent et ce qu'elles expient, leurs prémisses ; elles ajoutent des corollaires, où il y a leur fantaisie et aussi les exigences du syllogisme antérieur. L'étonnante génération qui maintenant incline vers le soir, on ne la comprend pas du tout, si l'on ne songe qu'elle dérive d'une guerre où elle n'a point combattu et où ses pères ont subi le malheur des armes. La nouvelle génération a laquelle appartient le groupe dont je parle, elle succède à nous qui avons été des vaincus sans reproche et sans autre revanche que celle de l'art, de la science et du goût : triomphe joli ou, plutôt, défaite ornée joliment. Quelques jeunes gens se dépêchent de racheter leur péché originel, commis par nous. Leur rapidité nous surprend : mais aussi nous nous attardions.

Le héros de M. Ernest Psichari, dans *L'appel des armes*, un capitaine, a conscience de représenter « une grande force du passé, » — l'armée; — il ajoute : « la seule, avec l'Église, qui reste vierge, non souillée, non décolorée par l'impureté nouvelle. » Et, plusieurs fois, il reprend la comparaison de ces deux forces. Même il relève, comme significative, la formule des gaillards à qui font peur ensemble, et qui l'avouent, « le sabre et le goupillon. » Eh! bien, oui: *Ense et cruce*, dit l'Écriture.

On a bouleversé, dans notre pays, depuis un siècle et, avec plus d'acharnement, depuis un quart de siècle, à peu près tout. Et plusieurs choses ont cédé, qu'on aurait crues plus résistantes. Notre jeunesse a le sentiment d'être née dans des ruines. Elle regarde autour d'elle et, parmi les décombres, elle voit deux édifices, deux seulement, qui n'ont pas bougé, l'église et l'armée. Ne les a-t-on pas attaquées ? Si ; avec plus de violence que tout le reste. Mais on n'est pas venu à bout d'elles. On n'a pas fini de les tourmenter : les voici, après les épreuves, pareilles.

Il y a, dans la nouvelle génération française, — et dans le groupe que j'étudie, — un trait qui la distingue des générations précédentes elle ne peut pas souffrir l'incertitude. Nous l'avons soufferte, assez facilement ; le scepticisme ne nous attristait pas beaucoup. Mais notre scepticisme est aujourd'hui bien démodé. La nouvelle génération française réclame un dogmatisme avec autant de zèle que nous en mettions à ne pas conclure précipitamment et, mon Dieu, à ne pas conclure.

Le philosophe Kant, de Kœnigsberg, avait démontré que toutes les affirmations humaines, touchant l'existence de Dieu, la vie future et les sanctions d'outre-tombe, touchant aussi n'importe quoi, ne valaient rien. Et il examinait toutes les démonstrations ontologiques, cosmologiques, physico-théologiques : il les détraquait ; puis il prouvait que toutes autres démonstrations possibles seraient de même qualité. C'est l'œuvre de la raison pure : elle avait dévasté l'univers intelligible Mais, brave homme (dit Henri Heine), le philosophe Kant vit que pleurait et, de chagrin, laissait tomber son parapluie le vieux Lampe, serviteur fidèle, et qui l'accompagnait à la promenade. Emmanuel Kant songea : « Il faut que le vieux Lampe ait un Dieu, sans quoi point de bonheur pour le pauvre homme ; or, l'homme doit être heureux en ce monde. C'est ce que dit la raison pratique. » Et, substituant la raison pratique à la raison pure, Emmanuel Kant restaura tout ce qu'il avait saccagé. Cette anecdote, qu'a si drôlement inventée Henri Heine, est la caricature du Kantisme : une caricature, mais ressemblante. Pour

me tenir à mon propos, nous avons eu, en France, des années dangereuses de raison pure, des années auxquelles succède un hardi mouvement de raison pratique. Au temps de la raison pure, l'impératif catégorique avait un peu l'air de sentimentale et molle complaisance qu'Henri Heine lui attribue. Ce temps est passé : nos jeunes gens considèrent sans doute les prouesses de la raison pure comme un futile et criminel exercice de sophistique industrieuse ; et ils sont touchés de l'impératif catégorique.

J'ai cité Kant, à leur sujet. Ce n'est pas qu'ils aient grandement subi l'influence de ce philosophe. Mais le Kantisme, avec ses deux momens, l'un de destruction et l'autre de soudaine édification, symbolise à mon gré cette époque-ci et les deux générations qui l'occupent, l'une qui s'en va et l'autre qui arrive.

Leur philosophe, c'est Pascal. Ils l'ont lu, médité, compris. M. Mauriac, M. Vallery-Radot, M. Psichari le citent plusieurs fois, et justement. M. Variot cite Descartes, comme « grand organisateur. » Pour Descartes, le doute est méthodique, — un procédé de démonstration, — et il est provisoire, de même qu'en dépit des moqueries d'Henri Heine, la raison pure d'Emmanuel Kant, pour Emmanuel Kant, est provisoire et prépare méthodiquement l'intervention de la raison pratique. Et c'est un impératif catégorique que pose, lui aussi, Pascal quand il écrit : « Vous êtes embarqué... Il faut choisir... Naturellement, cela vous fera croire et vous abêtira. — Mais c'est ce que je crains. — Et pourquoi ? qu'avez-vous à perdre ? » Ces lignes pourraient servir d'épigraphe à chacun des quatre volumes que je signale; et elles résument la philosophie, plus ou moins nette, mais vive, de ces écrivains qui, dans le doute où ils étaient abandonnés par leurs maîtres, « parient » pour l'Église et « parient » pour l'armée. Ils sont pascaliens, comme leurs prédécesseurs étaient voltairiens : car tels semblent être les deux courans entre lesquels pouvait hésiter la pensée française contemporaine. Que donne, en fait de littérature, cette importante renaissance pascalienne ?

M. François Mauriac avait publié deux petits volumes de vers, *Les mains jointes* et *L'adieu à l'adolescence*. Avec beaucoup de goût, de simplicité, de grâce, il notait l'émoi, les souvenirs, les ferveurs, l'inquiétude d'un enfant pieux, élevé selon le bon usage, et qui est à l'abri des plus terribles malheurs, non de toute mélancolie, et qui rêve dans les limites où on le garde, et qui souffre, mais qui n'exagère, ni pour lui ni pour les autres, sa douleur. Poèmes délicats, frissonnans

de brise matinale et colorés de fraîche lumière. Le soin minutieux avec lequel l'auteur de ces poèmes ne dépassait point sa vérité, on le retrouve dans cet *Enfant chargé de chaînes*, un roman très peu romanesque et où l'enfant des poèmes, devenu un jeune homme, raconte sa première expérience de la vie. Il a de précieuses velléités : il voudrait agir et consacrer au bien son activité généreuse. Auprès de lui, ses camarades sont dévoués à une œuvre de propagande catholique. Il se joint à eux. Mais il est chargé de chaînes, qui entravent son allure d'apôtre. Et, ces chaînes, ce sont les concupiscences de la littérature et de l'art. On ne s'en délivre point aisément, car on les aime. Ces jeunes gens, à qui leurs devanciers n'ont pas laissé une discipline, leurs devanciers leur ont laissé sur l'âme et sur l'esprit ces chaînes, moins lourdes que nombreuses et embarrassantes. Le sujet du roman, c'est l'effort que fait l'enfant pour se dégager. Si, en fin de compte, il ne se dégage pas absolument, l'effort implique déjà la délivrance, — et « tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé. » Voilà la signification religieuse de ce livre, tout pénétré de sentiment chrétien. Et c'est un livre charmant, joliment écrit, avec poésie, avec une sincérité ornée de quelque ironie : ironie et sincérité vont ensemble, parfois ; et l'ironie qu'on applique à soi-même est une forme ingénieuse de la pénitence. L'ironie qu'on applique à son voisin, si l'on n'est pas pharisien du tout, c'est une autre sorte de pénitence, car mon voisin me ressemble. Et, dans cet *Enfant chargé de chaînes*, il y a plusieurs voisins traités avec le discernement le plus avisé ; il y a notamment un Jérôme Servet, type de démocrate chrétien, conquérant d'âmes et agitateur de consciences, chargé de chaînes, lui aussi, chargé des chaînes de l'orgueil, et qui promulgue en bulletins de hautaine victoire l'évangile de l'humilité charitable. Étrange garçon !... Il traite ses collaborateurs comme Napoléon ses généraux. Puis, ce Napoléon tout à coup s'attendrit sur lui-même, devient un rédempteur attentif à lui-même et, sur le point de quitter ses apôtres, leur dit. « Mes petits enfans, il convient que, même éloigné, je sois présent au fond de chacun de vos cœurs. Mes petits enfans, vous m'êtes fidèles, je le sais, mais pas tous... » Et il emprunte le langage du Christ, avec une bizarre effronterie. S'en aperçoit-il ? Évidemment, oui, et ne fût-ce qu'au plaisir qu'il en éprouve. Ses fidèles, non, tant il les tient sous son prestige ; ses fidèles, non, hors l'un d'eux, l'enfant chargé de chaînes, qui connaît et les chaînes qu'il porte et les chaînes d'autrui. Ce personnage de Jérôme Servet me paraît être l'un des plus fins portraits qu'aient tracés à la perfection nos romanciers d'à présent, et

avec quelle aisance, quelle sûreté habile, quelle malice, émue pourtant !

Jérôme tombe à genoux et prie. Tout son orgueil est dans sa prière ; son orgueil et sa foi ; et puis son angoisse. Il joue un rôle ; et il sait qu'il le joue, mais il le joue de tout son cœur. Un tel maître, pour des disciples de vingt ans ! Son angoisse héroïque devient, chez eux, tous les scrupules. M. Mauriac les a très nettement présentés, ces tourmens de l'âme religieuse ; et il les a, dans son Jean-Paul chargé de chaînes, mêlés aux troubles de l'adolescence. Sa peinture est d'un artiste pieux, certes, et adroit.

L'auteur de l'*Enfant chargé de chaînes* nous a menés aux abords de l'église, sur le parvis où l'on cause avant d'aller à la messe ; et l'on traîne un peu. Mais on tient à la main son paroissien ; puis les cloches sonnent et vous appellent. Vous êtes sur le point d'entrer. C'est ici que l'auteur de l'*Enfant chargé de chaînes* nous abandonne. L'auteur de l'*Homme du désir* nous mène jusque dans l'église.

Dès la première page du livre, nous sommes avertis : ce n'est pas un livre pour les libertins. Las des « physiologies du roman contemporain, » M. Robert Vallery-Radot rêva d'une œuvre où fût chanté « l'amour véritable. » Quel amour ? « L'amour dont parle Dante, qui meut les sphères et les âmes ; » l'amour qui animait Pascal, la nuit qu'il écrivait : « Certitude. Certitude, sentiment. Joie. Paix ; » l'amour qui exalte les saints, « dont nous sommes les participans très indignes ; » enfin, l'amour de Dieu. Noble résolution, et qui est déjà l'honneur d'un écrivain : remplacer par de tels sujets, d'une si haute dignité, d'un si sublime intérêt, les petites histoires folâtres et mesquines dont les romanciers se contentent vulgairement. Le héros du livre est un prêtre, et qui raconte comment il a renoncé à tous ses désirs pour n'être plus qu'un vicaire dans une paroisse de faubourg. A-t-il renoncé à tous ses désirs ? Non. Il les a épurés, il les a transformés et glorifiés dans leur total substantiel, qui est l'amour divin ; il leur a donné toute la possession à laquelle les désirs ne savent pas qu'ils prétendent et qui seule les satisfait, la possession de Dieu.

Magnifique aventure ! Le livre est beau. Pourrait-il ne pas l'être, avec cette qualité de pensée, avec la fière audace de l'écrivain qui n'a pas redouté le poids d'une telle pensée et qui la porte sans défaillance ? Mais, je le lui reproche : il n'est que beau. Il ne me touche guère. Le héros de cette confession, — ai-je tort ? — je ne sens point qu'il ait passé par des péripéties où mon libertinage (peut-être) l'eût accompagné. Dès le commencement de sa route, il était, au prix de

moi, parfait ; et il avait, en partant, une avance que je n'ai pas su rattraper. Ensuite, je ne le voyais que loin et mes yeux l'ont perdu. Le voyageur mystérieux que deux hommes avaient rencontré sur le chemin d'Emmaüs prit leur allure de pauvres hommes pour qu'ils pussent le suivre.

Mais, l'intention de M. Vallery-Radot, je la devine. Il ne voulait pas que son héros se fît prêtre par désespoir, après mille malheurs humains et poignans ; il voulait que ce dénouement fût, de progrès en progrès, le triomphe de la joie et de la certitude, et fût l'œuvre de la grâce. Or, est-il rien de plus exactement sublime que l'œuvre de la grâce?... Seulement, le héros, aux mains de Dieu, m'échappe. Ses mystiques prières vont de lui à Dieu, sans moi. Il songe à une jeune fille qu'il a aimée, et il écrit : « Maintenant que me voici dépouillé du monde, je vis pour toi, ma prière attentive te suit et te garde ; toutes mes souffrances te sont comptées ; je te possède par ce que j'ai de plus pur, par delà les ombres périssables, par delà la mort. » Jacqueline Pascal, ayant pris le voile, écrivait : « Dieu sait que j'aime plus ma sœur, sans comparaison, que je ne faisais lorsque nous étions toutes deux du monde, quoiqu'il me semblât en ce temps que l'on ne pouvait rien ajouter à l'affection que j'avais pour elle. » Eh bien ! cette terrible fille, vouée à Dieu si passionnément, n'a-t-elle pas, dans la phrase, plus d'indulgence et plus d'émoi tremblant que le saint de M. Vallery-Radot? Je l'aime ; et, lui, je ne parviens qu'à l'admirer.

« Délivrons-nous de l'art même, si l'art nous doit cacher Dieu ! » s'écrie l'homme de désir : mais il écrit un roman. Et je sais bien qu'un roman n'est pas un objet dont la forme soit arrêtée à jamais. — Alors, dira l'auteur de ce livre, mettons que ce n'est point un roman. — Qu'est-ce donc ?... Et, en d'autres termes, il me semble que M. Vallery-Radot n'a point trouvé, pour sa pensée nouvelle, une nouvelle forme littéraire ; il emploie une forme ancienne et qu'un usage imprévu désorganise. Il a son inspiration, qui le place très haut parmi nos écrivains ; mais il n'a pas encore son esthétique : et il lui reste d'inventer son art.

C'est la tentation des penseurs : enchantés de la doctrine, ils dédaignent facilement la frivolité de la littérature. Ont-ils peur, eux aussi, de préférer à ce qui est chanté la voix qui chante? En l'honneur de Dieu, ou de leur idée, ils dépouillent les beautés de l'art : que ne consacrent-ils plutôt à Dieu, à leur idée, toutes beautés imaginables, voire quelque virtuosité, ainsi que faisaient les peintres anciens? C'est

le précieux, modeste et ravissant hommage d'un artiste : il donne ce qu'il a et, comme le baladin de Notre-Dame, il exécute pour elle ses meilleurs tours.

Quelques écrivains religieux préfèrent à l'hommage le sacrifice; et ils appauvrissent exprès leur manière : ainsi, dans *La brebis égarée*, le grand poète Francis Jammes. Il m'est impossible de les approuver. Et quelquefois les écrivains les plus vaillamment démonstratifs ne manquent pas d'aller jusqu'à l'extrême négligence. M. Ernest Psichari, par exemple, a beaucoup de mauvaises pages, à peines écrites. Je l'en veux blâmer et, avec lui, tant de conservateurs qui écrivent mal. Un conservateur qui, en écrivant mal, affirme l'amitié qu'il a pour les traditions françaises, omet la tradition précisément que les écrivains sont chargés de défendre, celle du bon style français ; il omet son premier devoir d'écrivain. D'autres devoirs, plus grandioses, le tentent : et, son humble devoir à lui, qui le fera?...

Mais, à côté des mauvaises pages, — molles, embrouillées, ou empêtrées, ou accablées, — que d'excellentes pages, dans l'*Appel des armes!* On dirait alors que, d'un brouillard, sort et s'élance une clarté. Mieux, on dirait que, dans le petit jour, un escadron las et qui pataugeait avec difficulté entend ses trompettes et part : il a son entrain, son alacrité. Il galope ; autour de lui, l'atmosphère est pure et saine.

« Lorsque l'auteur de ce récit fit ses premières armes au service de la France, il lui sembla qu'il commençait une vie nouvelle : » et c'est le bienfait de cette vie nouvelle que M. Ernest Psichari offre à qui le voudra. *Ense et cruce :* il offre le bienfait de l'épée. M. Vallery-Radot nous mène à l'église : il nous mène à l'armée. A la vraie armée ! Il note que l'armée a, comme l'Église, ses modernistes : or, « le modernisme est la grande épreuve de l'Église; c'est aussi l'épreuve de l'armée. » Les modernistes de l'armée considèrent, les malheureux, que tout évolue et que l'armée est dans l'alternative « de mourir ou d'acquérir le sens des réalités modernes. » Ils vous feraient une armée humanitaire, philosophe et pacifiste. Et qu'est-ce qu'une telle armée? A proprement parler, ce n'est rien. A ces fades niaiseries opposons la prière franche et vive qu'adresse à Dieu, dans l'église de Cherbourg, le soldat Vincent : « Faites que je sois fort et que je tue beaucoup d'ennemis... »

Le soldat Vincent, fils d'un instituteur qui ne peut voir un uniforme sans entrer dans le délire où sont les vaches devant un morceau de drap rouge, hésitait et, parmi les séductions diverses des théories, ne savait plus où poser sa prédilection. Et il était éperdu, comme l'est

un jeune homme de ce temps. Le capitaine Nangès l'a sauvé, par son exemple, par son ascendant, par ce qu'a de persuasif le spectacle d'une existence analogue sans cesse aux principes dont elle se réclame. Nangès n'est pas un héros extraordinaire; et il n'a point de génie. Mais, ce qu'il est, il l'est absolument : et il est officier. Il l'est comme on ne peut pas l'être davantage. Il l'est avec l'assurance qu'il a raison de l'être. Il a conscience d'appartenir à une équipe de gens — l'armée — qui ont une tâche en ce monde. Leur tâche : fabriquer de l'histoire. Or, à notre époque riche d'historiens, on ne fait plus d'histoire ; on en écrit, on n'en fait plus. C'est là, remarque Nangès, « un des signes les plus étonnans de notre barbarie. » Alors, les soldats? Ils sont prêts, pour le jour où l'histoire recommencera. Et puis ils sont tout équipés, afin qu'il y ait des soldats. Il le faut : et cet impératif catégorique sur lequel repose l'affirmation de l'Église, nous le retrouvons pour l'affirmation de l'armée.

A la caserne, à la manœuvre et à la guerre d'Afrique, Nangès nous apparaît comme un être qui accomplit une besogne incontestable et dont l'efficacité n'est soumise à nulle hésitation ni à nulle chicane : regardez-le!... Ainsi l'armée, de même que l'Église, ouvre un refuge de tranquillisant dogmatisme à des âmes que le doute idéologique empoisonnait.

Le roman, d'un bout à l'autre, est salubre : on s'y porte bien et, à le lire, on sent que vous fouette un air tonique, que vous excite une allégresse de santé. Le roman, vers la fin, prend une véritable grandeur. Dans le sud marocain, Nangès, après des escarmouches et des combats, rencontre un officier. Il le voit, comme dans un mirage; et il se nomme : — Capitaine Nangès, de l'artillerie coloniale. — Lieutenant Timoléon d'Arc, répond la vision. Oui, l'ami du comte de Vigny... Et l'on se souvient du donjon de Vincennes, de la grandeur et de la servitude militaires. Nangès, comme Timoléon d'Arc et le comte de Vigny, a éprouvé « la grande tristesse de l'armée. » Mais, dit à Nangès Timoléon d'Arc, « vous connaissez, vous autres, des grandeurs nouvelles ; vous avez dans le cœur la haine, c'est ce qui nous manquait. Depuis quarante ans... Le comte de Vigny l'a bien dit : nous ne pensions qu'à cette grande ombre qui nous dominait; au lieu que vous, vous attendez quelqu'un... » Et Nangès : « Ce que l'armée a été pour vous, monsieur, elle l'est aujourd'hui pour beaucoup de Français. Où trouver, se disaient-ils, une raison d'être ? où trouver une règle, une loi? où trouver, dans le désordre de la cité, un temple encore debout?.. »

Cette pensée, à laquelle M. Ernest Psichari a dédié l'*Appel des*

armes, M. Jean Variot lui a dédié *Les hasards de la guerre*, un chef-d'œuvre.

Andréas Hermann Ulrich..., né à Strasbourg vers 1880, fut un enfant triste, farouche et qui cachait sous un masque impassible une tendre sensibilité. Orphelin, élevé par sa grand'mère, il a deux oncles, un ancien officier de marine et un ancien officier de l'armée, deux surprenans bonshommes qui premièrement se ruinent et enfin le laissent sans argent, — qu'importe? — sans maison et sans aucune attache dans la vie. Il essaye l'existence comme il peut. L'une de ses tentatives serait d'acquérir, en travaillant, une somme qui lui permît de racheter sa maison : dans la maison où ses pères ont vécu et sont morts, il continuerait leur coutume. Mais, travailler? chez qui, où? il ne trouve sa place nulle part. L'autre tentative serait, faute d'une famille, de s'en faire une dans l'humanité ancienne : il en assumerait le rêve et le souvenir qu'attestent les livres, les tableaux, les champs de batailles illustres. Devant les tableaux, il a conscience de n'être pas un artiste : « J'ai battu en retraite, comme nous disons. » Il sait ce qu'il est; et il n'admet en lui que ce qui est de lui, car il cherche à composer l'authentique réalité de sa personne. Les livres? Il y a Montluc le brave et ce qu'il a dit, en 1554, défendant Sienne contre le condottière Medici, marquis de Marignan : « Il faut crever plutôt, ou reconquérir ce que vous avez perdu! » Ne le sait-il pas, lui Français d'Alsace et orphelin dépouillé du sol et des murs qui lui appartenaient : il le sait mieux, à la lumière d'une parole décisive. Mais, reconquérir? Il faut ne pas être seul; il faut entrer dans une armée. Andréas lit la *Théorie de la grande guerre*, par K. de Clausewitz, général prussien; et la science de la guerre lui apparaît comme la plus belle et forte, « celle qui est commandée par la raison même de la nature humaine, la lutte. » Il visite les champs de bataille : Wagram, Austerlitz, Esslingen, la Bérésina. Il en ressent la mélancolie glorieuse et l'enivrante majesté; puis, éveillant la mémoire des morts, il voit les alignemens humains, les foules disciplinées, cette géométrie calculée et vivante, la décision multiple et, dans la masse qu'une volonté soulève, l'initiative obéissante de chacun. Désormais, il connaît son devoir pareil à son désir : être un soldat dans une armée. Un pays a besoin d'une « caste exemplaire; » et c'est, dans une démocratie, le rôle de l'armée. Ou bien le rôle de l'Église. Mais, de nature, on est ou prêtre ou soldat; Andréas, soldat. Seulement, il n'a plus l'âge d'un soldat de chez nous. Donc, il lui reste de refaire sa vie parmi les « aventuriers militaires : » il s'engage dans la Légion. A la bataille, en Afrique, il

sera blessé mortellement. Du lit où il souffre en attendant l'agonie, à l'hôpital de Casablanca, il écrit : « J'ai été bien heureux pendant les derniers temps de ma vie! »

Pour dégager le dessein du livre, je l'ai réduit à ses idées. L'on n'en voit plus que le squelette. Mais qu'on veuille en imaginer les idées remuantes et charnues. Admirable récit : chacun des épisodes y est un geste dans la continuité d'une action logique et dramatique. Des péripéties variées et qui se développent avec régularité, sans que rien y soit adventice, de sorte que c'est la substance même du sujet qui se nourrit et qui s'épanouit. Un ordre vivant : et l'auteur a procédé selon sa doctrine morale; la composition du livre est l'emblème, l'exemple et la preuve de son éthique.

Que de scènes traitées avec la plus forte maîtrise! Et le pittoresque le plus intelligent, qui nous dépayse et ainsi nous amuse, et qui ne nous déconcerte pas. L'auteur sait nous accoutumer sans retard à des singularités d'âmes et de mœurs qui, nous ayant divertis, engagent notre confiance et ainsi notre intérêt. Il arrive, dans l'originalité surprenante, à l'évidente vérité, qui est le don principal du conteur.

Les sentimens sont délicats et mâles. Le plus moderne émoi revêt ici un caractère cornélien. Que d'énergie dans la douleur et de noblesse dans le pathétique! Andréas, si réel, et individuel avec une si fière désinvolture, s'agrandit jusqu'au plus magnifique symbole et le plus concluant. Ce garçon qui n'a rien fait de mal, qui pâtit d'avoir été abandonné par ses morts et de n'avoir pas deviné ce que ses morts lui devaient dire, et qui, cherchant sa discipline, arrive à cette extrémité hautaine de se mettre à son rang parmi les soldats de fortune, cet aventurier qui réclame une rude contrainte, et fût-elle arbitraire, incarne tout le malheur de son temps, le désespoir et la dignité, la grande angoisse et décision d'une jeunesse qui a pris au sérieux, qui a pris au tragique les dévastations où flânent encore et vieillissent curieusement quelques joueurs de flûte, les derniers peut-être.

André Beaunier.

REVUE SCIENTIFIQUE

QUELQUES RECHERCHES RÉCENTES SUR L'OCÉAN

« La mer ! La mer ! » Tel fut le cri joyeux des dix-mille de Xénophon, lorsque, venus de Babylone, ils virent soudain étinceler à leurs pieds le Pont-Euxin. Maintenant que les vacances ont repeuplé les plages, le même cri jaillit chaque jour de millions de poitrines, et le moment est peut-être venu de jeter un coup d'œil sur les progrès actuels de cette jeune science qu'on appelle l'Océanographie. Aussi bien l'inauguration récente du bel Institut Océanographique que Paris doit au prince Albert de Monaco, est venue marquer d'éclatante façon l'importance croissante que prennent aujourd'hui les études relatives à la mer.

Celle-ci n'est pas seulement grâce aux pêches l'une des principales pourvoyeuses de vivres de l'humanité, elle n'est pas seulement la route du commerce mondial ; de mille manières encore elle impose son empreinte sur la vie terrestre, et le paysan qui ne l'a jamais vue et qui a mille lieues d'elle laboure obscurément son champ est, presqu'autant que le pêcheur ou le marin, l'enfant de la mer nourricière. Elle est en effet la grande source de la vapeur d'eau qui condensée en pluie ou en neige fertilise et rend habitable l'intérieur des terres. On ne connaît pas exactement la quantité totale de pluie tombant annuellement sur le globe. Mais on peut l'estimer voisine d'un mètre en moyenne. L'énergie solaire qui puise, par évaporation, cette eau à la surface des océans est énorme, et, en admettant que la hauteur moyenne des nuages soit de 1 000 mètres, on peut calculer que cette

énergie est équivalente à celle de 300 milliards de chevaux-vapeur fonctionnant sans discontinuer. A ce taux et si les rivières ne ramenaient pas sans cesse la pluie aux océans, il ne faudrait guère plus de 25 siècles pour dessécher complètement ceux-ci. Dans ce cycle admirable qui rétablit sans fin l'équilibre et qu'on peut comparer à celui d'une machine à vapeur, c'est la mer qui est la chaudière, et sans elle les continens seraient tous des déserts inhabités. Enfin la mer agit sans cesse par érosion sur la configuration des côtes qu'elle désagrège par endroits ou amplifie, mais de telle sorte qu'au total son travail de destruction est prépondérant. Sans parler même de l'intérêt philosophique que présentent les études océaniques, pour l'histoire de l'évolution vitale, on peut ajouter, en se maintenant uniquement sur le terrain pratique, que les climats et le temps qu'il fait sont intimement liés aux circonstances maritimes. Malgré cela, et c'est une chose bien surprenante, il a fallu arriver jusqu'à ces dernières années pour que l'Océanographie fut rangée au nombre des sciences et se cristallisât en un corps de doctrine homogène.

A vrai dire, dès le XVII[e] siècle, un homme de génie, l'italien Marsigli en avait posé les bases essentielles, mais, trop en avance sur son temps, il fut incompris et vite oublié. En y mettant beaucoup de bon vouloir, on pourrait faire remonter l'océanographie plus haut encore et jusqu'aux Grecs. Dans leurs fictions ceux-ci cachaient souvent des idées et des découvertes. L'Odyssée est peut-être un traité assez complet de la navigation dans la méditerranée orientale, mais un traité descriptif et nullement technique. Elle n'est qu'une sorte de Bœdeker à l'usage des nautoniers d'alors, d'ailleurs un Bœdeker plein d'élégance, fait pour tout dire à Athènes et non à Leipzig. Quant au fleuve Okéanos, qui, croyait-on, entourait alors la Terre, ce n'était qu'un cercle vicieux. Aussi l'histoire datera sans doute de la fin du XIX[e] siècle et du début du XX[e], les débuts réels de l'Océanographie.

Celle-ci peut se subdiviser en deux parties connexes : l'une relative à tout ce qui concerne la biologie marine, l'autre à la physico-chimie de la mer. Je voudrais aujourd'hui entretenir mes lecteurs de quelques progrès récens de celle-ci (remettant à une autre fois l'étude de la vie océanique). Déjà dans ce domaine ils ont lu naguère les belles études de M. Thoulet sur les grands sondages et sur le sol de l'Océan (1). Il n'y a guère à ajouter aujourd'hui sur ces points aux conclusions de ce savant océanographe et je les laisserai donc de

(1) Voyez la *Revue* des 1[er] mars 1900 et 15 mai 1906.

côté. D'autres problèmes non moins passionnans et plus actuels peut-être sauront nous retenir.

***

La catastrophe navrante du *Titanic* est venue fort mal à propos rappeler aux navigateurs que les cartes marines les plus parfaites, le vaisseau le plus puissant ne sauraient les mettre à l'abri des récifs flottans que forment les glaces polaires et qui à de certains momens encombrent les routes marines les plus fréquentées. Une entente s'est depuis lors établie entre les principales nations maritimes afin d'étudier systématiquement la marche des icebergs et de rechercher les moyens propres à les signaler et à les éviter. Dès maintenant des résultats remarquables ont été obtenus dans cette voie. Avant de les exposer, rappelons rapidement l'origine des glaces flottantes.

Dans notre hémisphère on les rencontre surtout en grandes masses dans la région du banc de Terre-Neuve. Elles y sont amenées au printemps et en été — après la débacle boréale — du Groenland et de l'archipel arctique par le courant marin froid, dit du Labrador, et qui longeant la côte orientale d'Amérique, vient remplacer au fur et à mesure l'eau chaude que le Gulf-Stream amène des Antilles aux régions polaires en cotoyant au passage l'Europe. Si le banc de Terre-Neuve et la côte voisine, bien qu'ayant une latitude plus méridionale que la Provence, ont cependant un climat beaucoup plus rude et si les glaces polaires parviennent jusque là, c'est à cause du courant du Labrador.

Celui-ci roule deux sortes de glaces flottantes de nature fort différentes : les « icefields » ou champs de glaces et les « icebergs. » Les premiers sont des fragmens de la banquise qui recouvre les mers arctiques et résulte de la congélation de ces mers. Ils sont formés de glace salée et ne dépassent jamais quelques mètres d'épaisseur, pour plusieurs raisons, et d'abord parce qu'ils résistent moins que la glace d'eau douce à la fusion. L'eau de mer ne se congèle en effet qu'au-dessous de — 2°. Ce chiffre n'est d'ailleurs qu'une moyenne, et le point de congélation dépend de la teneur de l'eau en sel, teneur qui varie comme on sait d'une mer à l'autre. En moyenne chaque tonne d'eau de mer contient environ 35 kilogrammes de sels dissous et c'est à cette teneur que correspond un point de congélation voisin de 2° au-dessous de zéro. Si on examine de plus près le mécanisme de cette congélation, on constate d'ailleurs qu'elle n'est complète qu'à une température bien inférieure. L'eau de mer en se solidifiant laisse

un résidu dans lequel les sels s'accumulent sous une concentration de plus en plus forte, inclus dans le corps même de la glace marine. La concentration de ce résidu augmente à mesure que la température descendante l'appauvrit en liquide, et par suite il est de plus en plus réfractaire à la solidification. Aussi la congélation de l'eau de mer est-elle rarement totale.

Mais pour les raisons précédentes et notamment à cause de leur faible épaisseur, la résistance à la rupture des icefields est très faible et ils sont peu dangereux.

Il n'en est pas de même des icebergs : ceux-ci sont formés de glace non salée identique à celle de nos rivières : ils proviennent surtout, dans notre hémisphère, des glaciers pareils à ceux de nos Alpes qui, le long des fjords du Groenland, descendent vers le rivage. Le front de ces glaciers s'avance chaque jour de quelques mètres vers la mer en falaises de glace escarpées, hautes souvent de plusieurs centaines de mètres, et qui, lorsqu'elles ne sont pas soutenues par la terre ferme, se brisent et se mettent à flotter en formant les icebergs.

Que ceux-ci soient assez nombreux pour interrompre la navigation à des milliers de lieues de leurs points d'origine, et qu'ils représentent plus de 20 000 kilomètres cubes de glace amenée chaque année dans l'Atlantique Nord, ce sont choses qui pourraient étonner si l'on ne connaissait maintenant la masse colossale des glaciers groenlandais. Alors que tous les glaciers des Alpes réunis n'occupent au total qu'une superficie de 3 800 kilomètres carrés, ceux du Groenland recouvrent 1 900 000 kilomètres carrés, près de quatre fois l'étendue de la France.

C'est une fatalité déplorable, qui amène les icebergs en grandes masses précisément sur la route maritime la plus fréquentée du globe, celle qui joint l'Europe à New-York (1). Dans ces parages le courant froid du Labrador amène les icebergs jusqu'à près de 40° de latitude Nord (très au-dessous du parallèle de Nice). Au contraire, on ne les trouve jamais au-dessous de 60° vers les îles Féröe. Ils n'atteignent jamais les côtes norvégiennes russes ou sibériennes et on ne les rencontre pas dans le Pacifique du Nord. On croirait que la nature se

(1) Beaucoup de savans pensent que le banc de Terre-Neuve s'est formé peu à peu par l'apport des matériaux divers (pierres, sable, etc.), que les icebergs apportent avec ceux du Groenland et que leur fusion accumule au fond de la mer. Mais cette théorie n'est pas universellement admise et elle a été notamment combattue avec des argumens très forts par M. Thoulet.

plaît à semer les obstacles là précisément où l'homme se presse le plus de la dominer.

Il est un peu tard peut-être pour revenir sur la catastrophe du *Titanic*, mais il est une remarque qu'on n'a pas assez faite : c'est que la masse énorme des paquebots modernes, loin d'être une cause de sécurité pour eux, les rend au contraire bien plus vulnérables au choc des icebergs.

La vitesse de ceux-ci est en effet toujours faible et seulement de quelques milles marins par jour ; ils seraient donc peu dangereux pour des navires marchant lentement. Mais le *Titanic* voguait à près de 600 mètres à la minute, et la force vive dépensée dans le choc, égale au carré de cette vitesse *multiplié par la masse du navire*, a dû être formidable. Donc une rencontre de ce genre a des effets d'autant plus graves au point de contact que les paquebots sont plus gros ; il faudrait pour qu'il en fût autrement que, lorsqu'on augmente les dimensions des navires, on donnât à l'épaisseur et à la solidité des coques des valeurs proportionnelles au tonnage, ce qui est loin d'être le cas.

La masse énorme des icebergs contribue surtout à les rendre dangereux. Ils ont souvent 70 mètres, parfois même 100 mètres de hauteur au-dessus de la mer. Une fois même, Drygalski en a mesuré un qui avait 137 mètres. Leur hauteur totale est naturellement bien plus grande puisque la majeure partie de leur volume est immergé. Théoriquement on calcule en partant du principe d'Archimède, que la hauteur immergée peut être jusqu'à neuf fois supérieure à la partie émergeante. En fait, elle n'est que rarement supérieure à cinq, six ou sept fois celle-ci, car les icebergs ont généralement des formes irrégulières et s'orientent en flottant de telle sorte que la partie la plus large soit dans l'eau ; d'autre part, la portion qui émerge est souvent pleine de trous et d'anfractuosités. L'iceberg qui heurta le *Titanic* avait, d'après les témoins, environ 20 mètres de haut, et on peut calculer, en tenant compte de sa largeur, qu'il avait certainement un volume de plusieurs millions de mètres cubes. Projetés contre de tels récifs, les plus puissans navires ne sont plus que des coques de noix.

Les icebergs antarctiques ne sont pas plus hauts que ceux de l'hémisphère boréal, mais ils les dépassent de beaucoup par leurs dimensions horizontales, ce sont de véritables îles flottantes. Ainsi on a rencontré, jusque sous le parallèle de 44° Sud, de ces îles de glace de 40 à 50 milles marins de longueur sur une hauteur d'une centaine de mètres. Ces grands icebergs antarctiques ne sont sans

doute que des fragmens détachés de la *Grande-Barrière* de Ross dont nous avons parlé récemment à propos de la découverte des pôles. Il est démontré en effet que, sur des étendues immenses, la *Grande-Barrière* ne repose pas sur le sol, mais flotte en équilibre instable à la surface de l'Océan.

Dans l'Atlantique et dans la partie orientale de l'Océan Indien les icebergs antarctiques atteignent 45° de latitude Sud, et seulement 50° dans le Pacifique. Mais il semble que leur limite soit rejetée un peu plus vers le Sud, à la pointe méridionale de l'Amérique, et vers le Nord à l'extrémité de l'Afrique.

*
* *

On a proposé depuis quelques mois beaucoup de moyens pour diminuer les périls résultant de la dérive des icebergs qui menacent les vaisseaux sur la route de New-York. On a préconisé l'entretien d'une flottille qui croiserait continuellement dans les parages dangereux et avertirait les navires par la radiotélégraphie (1) et divers autres procédés dont aucun n'est encore entré dans la pratique. A l'heure actuelle un navire n'a réellement d'autres moyens d'éviter les glaces flottantes que ceux qu'il porte en lui-même, et par-dessus tout l'attention ininterrompue des hommes de vigie. Mais lorsque le brouillard, si fréquent dans la région terreneuvienne, entoure le vaisseau d'un mur opaque à la lumière, ne reste-t-il pas d'autres planches de salut que de s'en remettre à la grâce de Dieu, ou de diminuer, d'annuler presque la vitesse du navire ? Les gens qui ne sont pas fatalistes admettront difficilement la première manière; quant à ceux qui sont pressés d'aller à leurs affaires, — et c'est le cas de presque tous les passagers des transatlantiques, — ils n'admettront pas du tout la seconde.

M. Barnes, professeur à l'Université de Montréal, vient de donner aux uns et aux autres un espoir, grâce aux expériences remarquables qu'il poursuit actuellement dans l'Atlantique occidental. M. Barnes a fixé aux flancs du navire sur lequel il opère un microthermographe, c'est-à-dire un thermomètre enregistreur ultra-sensible qui indique

(1) En ce moment même un vaisseau frété par le Board of Trade des principales compagnies transatlantiques, le *Scotia*, ancien navire de l'expédition antarctique écossaise, fait une campagne dans la région de Terre-Neuve à l'effet de recueillir le plus de renseignemens possibles sur les icebergs. Il est muni d'une installation de télégraphie sans fil à longue portée et compte dans son état-major plusieurs savans éminens. Nul doute qu'il n'apporte bientôt des résultats fort importans.

avec une grande délicatesse et instantanément comment varie la température à la surface des couches d'eaux dans lesquelles on navigue.

Or les premières expériences de M. Barnes faites dans le détroit d'Hudson sur le paquebot *Stanley*, appartenant au gouvernement canadien, ont établi ce résultat tout à fait inattendu et paradoxal : *que la fusion des icebergs produit une augmentation de température dans leur voisinage.*

Une seconde campagne faite l'été passé à bord du *Montcalm* spécialement frêté par le gouvernement canadien, dans le détroit de Belle-Isle, a pleinement confirmé les résultats de la première. Les icebergs étudiés n'ont jamais produit le moindre effet de refroidissement même à quelques mètres seulement de distance ; ils ont au contraire manifesté en général une élévation de température très nettement observable sur les microthermogrammes de M. Barnes, et qui est, dans les cas les moins favorables, de plusieurs dixièmes de degrés. En opérant avec son navire tout autour et à diverses distances des icebergs les plus remarquables rencontrés par lui, M. Barnes a pu tracer ainsi les isothermes, c'est-à-dire les courbes d'égales températures, entourant ces icebergs. Quelques-unes sont fort remarquables ; elles montrent que, tandis qu'à environ 5 milles de l'iceberg, la température était d'environ 3°6, à 3 milles de lui, elle est déjà montée à 4°7, à 1 mille est de 5°, et, tout près de l'iceberg, on trouve des isothermes correspondant à 5°1 et 5°2. Ces faits bouleversent tout ce qu'on aurait pu imaginer *a priori*, car on se fut attendu évidemment à observer plutôt un refroidissement, au voisinage des glaces flottantes.

Voici comment M. Barnes, en se fondant sur une théorie de Petterson, expliqua d'abord les phénomènes remarquables qu'il a découverts. D'après cette théorie, qu'il est aisé de vérifier par des expériences de laboratoire, la glace en fondant dans l'eau salée produit dans celle-ci trois courans différens : 1° un courant d'eau de mer refroidie par la glace et qui tombe au fond sous l'action de la gravité ; 2° un courant d'eau de mer plus chaude qui s'avance vers la glace pour remplacer l'eau tombée vers le fond ; 3° un courant d'eau douce légère provenant de la glace fondue et qui monte et se propage à la surface de l'eau salée.

M. Barnes avait pensé d'abord que c'est ce courant superficiel d'eau douce qui agit sur le microthermomètre. La nappe d'eau douce est incapable, à cause de sa légèreté, de se mélanger immédiatement à l'eau de mer sous-jacente, se réchaufferait plus que celle-ci à cause

des rayons solaires et de la lumière diffuse, si forte en mer, et qu'elle absorberait.

Les plus récentes expériences de M. Barnes lui ont montré que cette explication n'est pas soutenable, et que l'iceberg fond trop lentement pour qu'on puisse observer le moindre effort de dilution même en son voisinage immédiat. Ayant récolté en effet un certain nombre d'échantillons d'eau de mer à diverses distances des icebergs, et ayant mesuré leur salinité, il l'a trouvée partout du même ordre. Il en résulte que l'eau de fusion provenant de l'iceberg se mélange si vite à l'eau de mer environnante que la concentration reste partout la même, et que le troisième courant de Petterson ne peut pas avoir d'influence sensible sur les phénomènes observés.

M. Barnes a esquissé une autre explication de l'étrange réchauffement qu'on constate au voisinage des icebergs, mais elle soulève quelques objections, aussi ne croyons-nous pas nécessaire de l'exposer. D'ailleurs les faits seuls importent, et ils permettent d'espérer que dans peu de temps tous les navires voguant vers New-York seront munis de micro-thermomètres enregistreurs, grâce auquels ils seront, quel que soit le brouillard, prévenus à plusieurs milles de distance, par l'élévation de la température, de l'approche des icebergs. Ne serait-ce qu'à ce titre les récens travaux de M. Barnes sont d'une importance considérable.

Ils ne sont pas moins suggestifs à d'autres points de vue encore. D'abord ils ont mis en évidence la présence d'une grande quantité d'air occlus et dissous dans la glace. La couleur blanche de l'iceberg est due aux innombrables bulles d'air qu'il contient (1), et nullement à la neige recouvrant sa surface. L'eau de glace dont M. Barnes se servait comme boisson, moussait comme de l'eau de Seltz en dégageant l'air qu'elle renfermait. Il est possible que les disparitions soudaines d'icebergs ou leur rupture brusque qui sont accompagnées d'un bruit violent, soient dues précisément, — et peut-être sous l'action dilatante des rayons solaires, — à l'air inclus dans la glace et qui les fait éclater. On a observé ainsi des icebergs qui projetaient sans cesse dans tous les sens, et comme une pièce d'artifice, de petites parcelles de glace.

Enfin M. Barnes a constaté, sur les côtes d'Amérique, d'Angleterre et d'Écosse, que la température s'abaisse au voisinage de la côte, contrairement à ce qui a lieu près des icebergs. On peut supposer

(1) C'est de pareille manière que la mousse de nos boissons gazeuses, celle qui couronne la crête des vagues ou celle qui rejaillit des chutes d'eau, doit sa couleur blanche aux bulles aériformes qu'elle contient en quantité.

que cet effet est dû à l'action de la Terre qui fait monter à la surface l'eau plus froide des fonds.

Le microthermographe paraît donc pouvoir rendre des services non seulement pour éviter les icebergs, mais aussi pour signaler les côtes ou les écueils.

***

M. Alphonse Berget, professeur à l'Institut océanographique, vient d'exécuter un très intéressant travail sur la répartition géographique des mers et des continens.

Le simple examen d'une mappemonde fait voir l'inégalité des domaines occupés par les terres et les mers et aussi l'irrégularité de leur répartition. Sur les 510 millions environ de kilomètres carrés qui constituent la superficie totale de la Terre, les mers en occupent 366 millions et les terres émergées seulement 144 millions. L'eau recouvre donc plus des 7 dixièmes de la surface terrestre. Au point de vue de la répartition des terres et des mers, l'hémisphère Nord est proportionnellement beaucoup plus riche en terres que l'hémisphère austral ; le rapport de la surface aqueuse à celle des terres y est en effet 1,57, tandis qu'il est égal à 4,80 dans l'hémisphère Sud. Les géographes se sont demandé depuis longtemps s'il ne serait pas possible de tracer sur la Terre un grand cercle qui la partagerait en deux hémisphères tels que l'un contînt la proportion maxima de terres, tandis que l'autre enfermerait la proportion maxima d'eau par rapport aux terres. On diviserait ainsi la Terre en deux hémisphères ; l'un continental, l'autre océanique. Les pôles de ces hémisphères seraient respectivement le *pôle continental* et le *pôle océanique* du globe.

C'est au géographe français Buache, qui vécut au XVIIIe siècle, que l'on doit cette idée ingénieuse. L'insuffisance des connaissances géographiques à cette époque ne permettait pas de résoudre le problème avec précision. Au XIXe siècle, quand les découvertes furent assez nombreuses, on plaça successivement le pôle continental à Londres, à Paris, à Amsterdam.

M. Alphonse Berget vient, par une méthode ingénieuse, de reprendre ce problème et le résultat de ses déterminations l'ont conduit définitivement à fixer la position du pôle continental de la Terre dans l'*île Dumet*, petite île située dans les eaux françaises au large de l'embouchure de la Vilaine par 47°2′44″2 de latitude Nord et 2°37′13″ de longitude Ouest de Greenwick. Le grand cercle équatorial mené de ce pôle laisse au-dessus de lui toute l'Europe et presque toute l'Asie, toute

l'Afrique, toute l'Amérique du Nord et les trois quarts de l'Amérique du Sud. Ce sont les terres de l'hémisphère continental. L'hémisphère océanique comprend l'Australie et l'Océanie, l'archipel malais et de petites parties de l'Amérique du Sud et de l'Asie orientale, enfin l'Antarctide.

La subdivision de la Terre en deux hémisphéres océanique et continental eût d'ailleurs été extrêmement différente lors des époques géologiques anciennes. Alors, des régions aujourd'hui très montagneuses étaient plongées au fond des océans, n'en déplaise à Voltaire qui a dépensé des trésors d'ingéniosité et de raisonnemens aussi faux que spirituels pour nier que les fossiles prouvassent quelque chose à cet égard. Admettre une chose pareille n'était-ce pas en effet donner un semblant de vraisemblance à l'histoire du Déluge, n'était-ce pas admettre qu'il put y avoir une seule chose exacte dans la Bible? Pourtant c'est Voltaire qui avait tort. En ces époques lointaines, si des terres étaient noyées qui émergent aujourd'hui fièrement vers le ciel, en revanche, des continens entiers existaient qui se sont depuis lors abîmés au fond des mers, et parmi eux la mystérieuse Atlantide, dont M. Pierre Termier, de l'Académie des sciences, vient de nous démontrer l'existence passée avec des argumens nouveaux empruntés à la géologie et qui forcent la conviction. Nous allons les passer rapidement en revue.

La légende était très répandue dans l'antiquité chez tous les peuples méditerranéens d'une île immense et fortunée, douée d'un climat délicieux et qu'un cataclysme soudain engloutit un jour dans les flots. Dans le *Timée* de Platon, comme dans son *Critias*, cette sombre aventure est racontée en termes qui sont plutôt ceux de l'histoire que de la légende. Écoutons parler Platon, ou plutôt le vieux prêtre égyptien qu'il fait converser avec Solon : « Les livres nous apprennent la destruction par Athènes d'une armée singulièrement puissante, armée venue de la mer Atlantique et qui envahissait insolemment l'Europe et l'Asie ; car cette mer était alors praticable aux vaisseaux et il y avait au delà des Colonnes d'Hercule une île plus grande que la Lybie et que l'Asie (1). De cette île on pouvait facilement passer à d'autres îles et de celles-là à tout le continent qui entoure la mer intérieure... Plus tard de grands tremblemens de terre et des inondations engloutirent en un seul jour tout ce qu'il y avait là de guerriers. L'île Atlantide disparut sous la mer... »

(1) Les anciens ne connaissaient qu'une minime partie de l'Asie.

Depuis quelques années, la science a recueilli des documens extrêmement troublans qui rendent non seulement possible mais probable l'existence ancienne de terres atlantiques immenses qui, peut-être même, réunissaient l'Europe à l'Amérique. Les grands sondages récens ont montré tout d'abord que l'Atlantique est une fosse dont les profondeurs sont extrêmement inégales. Très près de Gibraltar le fond descend à 4 000 mètres. Il se relève brusquement pour former le socle étroit qui porte Madère, puis retombe à 5 000 mètres, remonte à moins de 1 000 mètres près des Açores, se tient longtemps peu au-dessous de 1 000 à 3 000 mètres au sud et à l'ouest de celles-ci, avec de brusques saillies dont certaines approchent très près du niveau de la mer, plonge à nouveau profondément jusqu'au socle qui porte les Bermudes et s'enfonce à nouveau jusque vers l'Amérique. L'ensemble des sondages atlantiques montre finalement que le fond de cet océan est formé par deux immenses vallées contigues, l'une, à l'ancien continent, l'autre, au nouveau, et que sépare une zone médiane surélevée.

Les Açores sont la partie la plus haute de cette zone médiane qui va de l'Islande jusque bien au delà de l'équateur.

La géologie nous apporte bien d'autres faits suggestifs : d'une part, la plupart des îles Atlantiques, Sainte-Hélène, l'Assomption, les îles du Cap-Vert, les Canaries, Madére, les Açores sont volcaniques, beaucoup encore en activité, et sont en majeure partie formées de lave. A plusieurs reprises des navigateurs ont constaté dans ces régions l'existence de volcans sous-marins et de mouvemens récens du sol, tant par des vapeurs chaudes sortant des ondes que par l'existence, reconnue à la sonde, de bas-fonds très différens de ceux qu'indiquaient les cartes. Dans les îles que nous venons de citer les mouvemens sismiques sont fréquens, souvent des îlots anciens y surgissent, d'anciens disparaissent. Tout cela tend à prouver que le fond de l'Atlantique est encore aujourd'hui une des zônes instables de la planète.

Enfin il y a quelques années (en 1898), en procédant à un relevage du câble de Brest au Cap Cod qui s'était brisé, un navire a ramené de 3000 mètres, avec ses grappins, des esquilles fraîchement arrachées de la roche et qui étaient formées d'une lave *vitreuse* que les pétrographes nomment *tachylyte*. Or, comme M. Termier l'a indiqué, une telle lave n'a pu se former dans la forme *vitreuse* que sous la pression atmosphérique ; sous une pression plus forte, et *a fortiori* sous 3 000 mètres d'eau, elle aurait certainement pris la *forme cristalline*. Les études les plus récentes ne laissent pas le moindre doute à ce sujet,

notamment celle de M. Lacroix sur les laves de la montagne Pelée : ces laves, vitreuses quand elles se figent à l'air, se remplissent de cristaux dès qu'elles se refroidissent sous un manteau même peu épais de roches antérieurement solidifiées. Le fond de l'Atlantique au nord des Açores a donc été couvert de laves alors qu'il était émergé. Il s'est donc effondré de plus de 3 000 mètres.

Si on ajoute à ces argumens de la géologie ceux que M. Louis Germain nous a apportés au nom de la zoologie comparée, on acquiert la conviction que l'histoire de l'Atlantide est réellement arrivée, et à une époque qui, géologiquement, est très près de nous, et on frémit en songeant à ce continent immense englouti soudain avec ses habitans, ses richesses, ses villes, ses paysages charmans dont Madère nous donne une image, dans le sein de la mer carnassière et cruelle.

Le pôle continental de la Terre eut sans doute été alors en un endroit bien différent de celui qu'a déterminé M. Berget. Des mesures de celui-ci il résulte finalement que, dans l'hémisphère continental de la Terre, le sol émergé occupe 45,5 pour 100 de la surface, et, dans l'autre, 11,3 pour 100 seulement. Donc, en chiffres ronds, l'hémisphère continental contient autant de terres que d'eau alors que l'hémisphère océanique renferme neuf fois plus d'eau que de terres.

Qu'on nous pardonne de terminer par des chiffres un peu brutaux dans leur sécheresse, la mélancolique histoire de l'Atlantide. La poésie est bien moins amusante quand il y faut mêler des chiffres. Pourtant un adage grec prétend que Ἀεί θεός γεωμετρεί, ce qu'on peut traduire un peu librement : Pour être un dieu, il faut savoir la géométrie.

C'est du moins une condition nécessaire, mais je ne sais si elle est suffisante...

Charles Nordmann.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'Europe est entrée en vacances : après dix mois de dur labeur, tous les gouvernemens ont été d'accord pour prendre quelque temps de repos et laisser les choses s'arranger conformément à leur logique propre. Deux guerres ont été faites, deux traités ont été conclus. Le premier de ces traités est déjà fortement ébréché, le second a des chances de durer davantage ; ils ne sont toutefois immuables ni l'un ni l'autre. En réalité rien n'est fini, mais quoiqu'il en soit de l'avenir, le présent est au calme. L'Empereur de Russie est parti pour le midi. M. Sasonof va faire une saison à Vichy. Le comte Berchtold va à la chasse. Les ministres anglais se dispersent dans des villégiatures diverses. M. Barthou est en Suisse. Tous les ambassadeurs prennent leur congé annuel. Il semble que la situation soit redevenue normale et que chacun veuille s'en donner l'impression, peut-être l'illusion.

Dans un discours qu'il a prononcé à Lons-le-Saulnier, M. Pichon a défini en termes parfaits la politique de la France au cours de l'épreuve que l'Europe a traversée et il en a constaté les heureux résultats. Une grande puissance a des intérêts partout et nous en avons en Orient ; notre histoire les a créés, notre politique doit les entretenir ; mais ces intérêts n'étaient pas aussi directs ni, si on nous permet le mot, aussi impératifs que ceux de certaines autres puissances et, tout en leur donnant une sauvegarde efficace, nous pouvions et par conséquent nous devions mettre le maintien de la paix au premier rang de nos préoccupations. Nous n'avons pas manqué à ce devoir. Cependant nos alliances nous créaient aussi des obligations qui, si elles n'étaient pas strictement écrites dans les traités, s'imposaient à nous moralement par voie de conséquence et deman-

daient de notre part une vigilance très attentive. Il était facile de prévoir dès le premier jour que la crise d'Orient serait l'épreuve des alliances et nous n'en sommes que plus satisfaits d'entendre M. Pichon affirmer que celle que nous avons avec la Russie, et qui est la pierre angulaire de notre politique, est sortie des événemens saine et sauve, ou, pour parler plus exactement, qu'elle en est sortie fortifiée. Si bien, a pu dire M. Pichon, que cette alliance, qui n'avait pas été faite en vue des événemens d'Orient, « a montré, par sa souplesse et par la façon dont elle s'applique et s'adapte aux nécessités de la politique générale, de quel prix elle est, non seulement pour nous, mais pour tous les peuples qui veulent sincèrement éviter les risques de la guerre. » Rien de plus vrai : l'alliance franco-russe n'a pas été un bienfait seulement pour nous, mais aussi pour l'Europe ; elle a été un des principes les plus actifs qui ont aidé à la conservation de la paix. Avec l'Angleterre, l'entente cordiale a toujours été l'entente facile : aucune ombre ne l'a troublée. Pas plus que nous, l'Angleterre n'a dans les Balkans de ces intérêts vitaux qui dominent et dirigent toute la politique d'un pays et, dans la Méditerranée, ses intérêts étaient conformes aux nôtres. Aussi M. Pichon a-t-il pu dire que « pas un jour nous n'avons été en désaccord avec le gouvernement britannique. Que ce soit à Paris ou dans les conférences de Londres, notre action s'est invariablement jointe à la sienne et nos vues se sont régulièrement rencontrées pour concourir au même but. »

Quel était ce but ? La paix à maintenir entre les grandes puissances et à ramener entre les États balkaniques. Et comment ramener la paix entre les États balkaniques ? En établissant entre eux un juste équilibre de forces. Ce dernier objet de l'effort de la France et de l'Europe a-t-il été complètement réalisé ? M. Pichon reconnaît que les solutions acquises sont « imparfaites, puisqu'elles sont le résultat de transactions, » mais il estime qu'elles sont « suffisantes et doivent être considérées comme heureuses, puisqu'elles se traduisent par le rétablissement de la paix et puisque en somme elles ne constituent, pour aucun de ceux qui ont été mêlés à la guerre, un avantage exclusif d'une part, ni un écrasement de l'autre. » Et il ajoute, avec quelque optimisme peut-être : « Elles permettent d'entrevoir, lorsque les haines encore toutes chaudes des batailles d'hier seront apaisées, une paix durable qui est, je n'ai pas besoin de le dire, dans nos vœux les plus fervens. » Elle est aussi dans les nôtres, et nos vœux communs seront à coup sûr réalisés quand les haines seront apaisées : mais quand le seront-elles ? C'est une question à laquelle il est difficile de répondre.

Les solutions acquises n'ont satisfait complètement ni la Serbie, ni la Grèce et elles ont désespéré la Bulgarie. Il ne faut sans doute pas prendre au pied de la lettre, c'est-à-dire au tragique, les proclamations que le roi Ferdinand a adressées à son armée. Elles sont d'une belle allure romantique, expriment sans réticences l'indignation et la colère et ne parlent que de revanche et de vengeance. Ce langage donne satisfaction à ses sujets : aurait-il pu en tenir un autre ? Laissons les mots pour nous attacher aux choses : il est certain que les Bulgares, s'ils ont commis une grande faute, en ont été sévèrement punis, est que l'idée d'une réparation ultérieure reste profondément ancrée dans leur esprit. Il sera sage, de la part de la presse, de ne pas pousser ce sentiment au paroxysme. Nous aimons particulièrement, dans le discours si sensé que sir Edward Grey a prononcé à la Chambre des Communes, le passage où, après avoir parlé des horreurs qui ont accompagné la seconde guerre balkanique, il a dit : « Tous les États mêlés à cette guerre semblent avoir foulé aux pieds les traités, les accords, les alliances, et s'être efforcé de tirer parti de la situation pour leur propre avantage. Il n'est pas de l'intérêt de la Grande Bretagne, et il ne serait pas non plus équitable, de nommer un quelconque de ces États pour le signaler à la vindicte publique. » Aujourd'hui la paix est faite : nous ne la croyons pas éternelle, mais si on veut en jouir quelque temps, il faut renoncer aux récriminations rétrospectives. L'histoire se fera un jour sur tous ces faits ; la politique doit en oublier quelques-uns.

Revenons au discours de sir Edward Grey. Au moment où le Parlement allait lui aussi entrer en vacances, sir Edward a tenu à faire, et a fait effectivement, un tableau exact et à peu près complet de la situation actuelle : il n'y manque aucun trait essentiel. Sir Edward a parlé en toute bonne foi de l'œuvre accomplie par la diplomatie européenne, œuvre qu'on a beaucoup dénigrée, la critique étant toujours aisée, mais qui a eu le grand mérite de localiser la guerre. « Essayer davantage, a dit sir Edward Grey, eut été mettre le concert en danger. Il est facile de vanter les forces des grandes puissances et de démontrer comment elles auraient pu faire respecter leurs volontés, si elles l'avaient voulu. Naturellement, elles auraient pu avoir recours à une démonstration navale, à supposer, toutefois, que ce genre de démonstration puisse servir à quelque chose ; mais, pour intervenir efficacement, elles auraient été obligées d'employer des troupes, ces troupes auraient dû débarquer, se mettre en marche, tirer des coups de fusil et s'exposer à en recevoir. On fait ces choses là dans des que-

relles qui vous intéressent spécialement, mais il est extrêmement difficile de décider les puissances ou quelqu'une d'entre elles à intervenir dans une querelle qui ne touche pas absolument ses intérêts. » Et un peu plus loin sir Edward parle de ce qu'a de bizarre une politique qui consiste à partir en guerre pour imposer la paix. La vérité est que, pour un motif ou pour un autre, la politique de non-intervention l'a emporté partout et que l'Europe a laissé une grande liberté aux États balkaniques pour la solution des questions où ils avaient des intérêts supérieurs aux siens. La paix de Bucarest s'est faite ainsi. On dira que ce n'est pas de la grande politique, mais pourquoi l'Europe aurait-elle fait de la grande politique, avec les frais qu'elle comporte, là où elle n'avait pas de grands intérêts? « Les ambassadeurs, a dit sir Edward Grey, n'ont pas essayé de créer du durable, du logique. Qu'importe? Ils ont ajourné pour un temps le conflit des ambitions en présence. C'est là le gain net. » Sir Edward, on le voit, ne fait pas valoir son œuvre outre mesure et son apologie consiste seulement à dire qu'on a gagné du temps ; mais n'a-t-on pas dit que le temps était galant homme et qu'il arrangeait bien des choses? Après tant d'agitations, son action seule peut enfin être apaisante : la guerre et la diplomatie ont donné pour le moment tout ce qu'elles pouvaient donner.

On sait cependant que l'Europe, ayant pour organe la conférence des ambassadeurs à Londres, s'est réservé la solution de deux questions où les intérêts balkaniques n'étaient pas seuls engagés : l'Albanie et les îles de la mer Égée occupées en ce moment par l'Italie. Sir Edward Grey ne pouvait pas manquer d'en parler dans son discours : il l'a fait de manière à donner satisfaction aux deux puissances le plus particulièrement intéressées, l'Autriche et l'Italie.

Il a été bref sur l'Albanie et s'est contenté de dire qu' « une commission internationale de contrôle doit être établie, en vue d'ériger cette nation en État autonome sous l'autorité d'un prince choisi par les grandes puissances. » Nous plaignons le prince qui sera désigné par les puissances : il est à craindre que son indépendance ne soit qu'une fiction et qu'il n'ait plusieurs patrons très exigeans qui ne seront pas toujours d'accord entre eux. Ils le sont aujourd'hui, parce qu'il s'agit seulement de faire une Albanie aussi grande que possible, au détriment de la Serbie et de la Grèce ; mais qu'ils le soient plus tard, c'est une autre question. On peut les nommer, leurs noms sont sur toutes les lèvres : ce sont l'Autriche et l'Italie, plus alliées que jamais, sans être pour cela plus amies. Mais n'anticipons pas sur les

temps futurs. Pour le moment, elles croient avoir un intérêt commun, l'Autriche à empêcher la Serbie d'avoir accès à l'Adriatique, et l'Italie à empêcher la Grèce d'y avoir une étendue de côtes trop considérable et s'élevant trop haut vers le Nord. A l'appui de son veto, sachant très bien qu'il est des circonstances où la force seule compte, l'Autriche a mobilisé. Nous ne referons pas cette histoire : elle est d'hier. Il n'est pas douteux que les sympathies générales étaient pour la petite et vaillante Serbie, mais la raison d'État a fait pencher la balance du côté de l'Autriche. Celle-ci ne pouvait pourtant pas occuper elle-même la partie de l'Adriatique qu'elle disputait à la Serbie ; il fallait donc que l'Albanie subsistât pour en hériter et la conserver. Tel a été l'intérêt, bien ou mal compris mais fermement défendu, de l'Autriche dans cette affaire. Quant à l'Italie, ce n'est un secret pour personne qu'elle ne voit pas d'un œil charmé le rapide développement que la Grèce, après la guerre, a pris sur terre et sur mer ; aussi limiter la Grèce dans son extension est-il devenu un des principaux soucis de sa politique. La pensée que la Grèce pourrait occuper la rive orientale de l'étroit canal qui sépare l'île de Corfou de la péninsule balkanique, a été particulièrement désagréable au Cabinet de Rome. Sa préoccupation s'explique en quelque mesure ; nous croyons cependant qu'elle a été fort exagérée. Mais nous n'avons pas à discuter ici les conceptions particulières que l'Autriche et l'Italie se sont formées de leurs intérêts fondamentaux : elles se présentent comme des faits, et l'Europe a cru devoir s'en accommoder dans l'intérêt supérieur de la paix. Elle a nommé une Commission dont l'œuvre de délimitation sera particulièrement difficile, parce que les principes en sont restés mal définis. Quoi qu'il en soit, l'Albanie, qui n'a jamais été une nation et qui aura beaucoup de peine à le devenir, s'est imposée à l'Europe comme une nécessité. Il y a malheureusement des nécessités qui peuvent devenir des impossibilités : nous souhaitons que ce ne soit pas le cas de l'Albanie et que, née ou rendue à la vie sous les auspices de l'Autriche et de l'Italie, elle ne devienne pas un jour entre elles un grenier à conflits. Ce jour, s'il arrive, est encore loin, mais la phrase de sir Ed. Grey nous revient à l'esprit comme une obsession : assurément, en ce qui concerne l'Albanie, la Conférence des ambassadeurs n'a fait ni du logique, ni peut-être du durable ; elle a seulement ajourné le heurt des ambitions en présence.

Pour ce qui est des îles, la question qu'elles soulèvent présente des difficultés d'un autre ordre, dont nous avons déjà dit un mot il y a quinze jours. Sir Edward Grey, qui ne pouvait pas la passer

sous silence, l'a-t-il résolue ? En droit, oui, mais en fait? La situation reste délicate et embarrassante. Ces îles sont en ce moment occupées par l'Italie qui doit les évacuer dès que la Turquie aura pleinement exécuté le traité de Lausanne, en d'autres termes, lorsqu'elle aura retiré de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque le dernier de ses soldats. Après quoi, ces îles ne reviendront à la Porte que pour être cédées à la Grèce. Dès lors l'esprit, inévitablement, s'interroge et se demande, puisque ces îles sont dans toutes les hypothèses perdues pour elle, si la Porte a plus d'intérêt à ce qu'elles soient détenues par l'Italie qui ne les a qu'à titre précaire, ou par la Grèce qui les aurait à titre définitif. Ce qui vient de se passer à Andrinople, — nous en parlerons dans un moment, — montre que la Porte ne renonce à rien et n'en désespère jamais, et on ne peut pas dire que les faits lui donnent tort. Si elle juge préférable pour elle que les îles restent à l'Italie, qui l'empêchera de laisser indéfiniment quatre hommes et un caporal en Lybie ? Sera-ce l'Italie ? Peut-on compter absolument sur l'inexorable énergie avec laquelle cette dernière exigera l'évacuation complète et rapide de la Tripolitaine et prendra des mesures en conséquence? De pareilles questions font rêver : elles sont si complexes ! En attendant, l'Italie est très forte sur le terrain diplomatique pour dire, et elle ne manque pas de le faire, que les îles étant dans ses mains, le seul gage qu'elle ait de l'exécution du traité, elle ne saurait s'en dessaisir avant que cette exécution soit parachevée : il est bien entendu qu'à ce moment elle ne manquera pas de restituer le gage. Cette situation ne pouvait pas manquer d'exercer toute la souplesse d'intelligence et même toute la subtilité de sir Edward Grey. Il a commencé par dire que la question intéressait l'Europe tout entière, mais il n'a pas caché qu'elle intéressait plus spécialement l'Angleterre. « En vertu de notre position méditerranéenne et de considérations navales, il est, a-t-il dit, de notre intérêt particulier qu'aucune des îles de l'Égée ne soit réclamée et conservée par l'une des grandes puissances. Si l'une de ces îles passait d'une manière permanente en la possession d'une grande puissance, des questions d'une extrême importance et d'une extrême difficulté seraient soulevées : les grandes puissances le sentent bien. » Sans doute elle le sentent, mais elles ont senti successivement tant de choses dont il a été tenu peu de compte depuis dix mois, qu'on n'est pas bien sûr qu'il y ait là une garantie suffisante. Sir Edward Grey, est-il besoin de le dire ? ne met pas un instant en doute la loyauté de l'Italie et personne ne peut le faire ; mais il ne s'agit pas de l'Italie, il s'agit de la Porte, et le ministre anglais se

pose très nettement la question suivante : « Qu'est-ce qui arrivera si la Turquie recule indéfiniment l'accomplissement des obligations que le Traité de Lausanne lui impose et si, en conséquence, l'occupation italienne se prolonge indéfiniment ? » Quand on énonce de pareilles questions, on devrait y répondre : sir Edward n'y a pas répondu. Ici encore il a temporisé. « Nous n'avons pas à nous occuper pour le moment, a-t-il dit, de ce qui arrivera si un ajournement indéfini se produit. La grande chose, c'est que le principe suivant est posé : la destination des îles de la mer Égée intéresse toutes les grandes puissances ; aucune des grandes puissances ne peut s'en réserver une seule ; la question des îles est d'un caractère européen et sera réglée par toutes les puissances. » Soit, mais si toutes les puissances ne jugent pas avoir le même intérêt dans l'affaire, des différences d'attitude ne se manifesteront-elles pas entre elles ? Comment ne pas se rappeler ici tel autre passage du même discours que nous avons cité et d'où il résulte que, si toutes les puissances sont facilement d'accord pour ne rien faire, chacune, quand il faut agir, ne le fait que dans la mesure de son intérêt particulier.

Ici, une remarque. Il y a quelques jours, toute la presse italienne est partie en guerre contre la presse française parce que celle-ci, après avoir pris acte des assurances positives données par l'Italie à ce sujet, avait conclu que les îles seraient un jour évacuées. Aujourd'hui la presse italienne se montre pleinement satisfaite des déclarations de sir Edward Grey et nous reconnaissons nous-mêmes, avec une non moindre satisfaction, qu'elle est revenue par contre coup à notre égard à des sentimens meilleurs, à ceux qu'elle aurait toujours dû avoir, parce que nous les avons toujours mérités. La presse française n'a parlé à aucun moment avec passion de la question des îles et elle n'en a jamais dit autre chose que ce qu'en a répété le ministre anglais. Pourquoi donc cette différence de traitement à notre désavantage ? Mais tout cela appartient au passé. Le ciel s'est rasséréné sur l'Italie et nous profitons de cette faveur du temps. Jouissons-en sans essayer de tout prévoir. Notre esprit trop logique nous emporte de déduction en déduction à des conséquences qui ne se produiront peut-être pas et qui, en tout cas, sont lointaines. Qui sait si les Anglais ne suivent pas une règle plus sage en ne s'imposant pas la tâche de résoudre des questions qui ne sont pas encore posées ? Sir Edward Grey se contente de jalonner des principes et il attend les événemens.

Il est probable que c'est ce qu'il fera aussi et ce que, finalement, nous ferons tous au sujet d'Andrinople. Les Turcs y sont : on ne voit

pas qui les en délogera. *Beati possidentes,* disait autrefois Bismarck. Cette affaire d'Andrinople est assurément une des plus extraordinaires dans une époque où il y en a eu tant, et par extraordinaire nous voulons dire imprévue car, au fond, il n'en est pas de plus naturelle, ni de plus logique. La tragédie et la comédie s'y sont étroitement mêlées. Il est fâcheux que l'événement pèse sur nous comme il le fait encore : l'histoire, qui en parlera d'une manière plus dégagée, pourra y prendre quelque divertissement. Les Bulgares ont fait un immense effort pour s'emparer d'Andrinople; encore n'en sont-ils venus à bout qu'avec les concours des Serbes. La ville une fois prise, les Serbes sont retournés chez eux et, au lieu de garder la place, les Bulgares ont suivi les Serbes pour leur tomber dessus. Ils ont imprudemment oublié la présence de la Turquie qu'ils croyaient épuisée parce qu'ils l'avaient battue et qui l'était moins qu'eux. Il est arrivé ce qui devait arriver. Les peuples armés sont comme les liquides qui pèsent sur leur bords et se répandent aussi loin qu'ils ne trouvent pas d'obstacle. Or les Turcs n'en ont trouvé aucun: les Bulgares étaient partis pour se battre et se faire battre ailleurs. Enverbey est redevenu assez facilement un héros : entré à Andrinople sans coup férir, il peut croire que la terreur de ses armes a tout fait fuir devant lui. Et ce n'est pas la seule conquête que les Turcs ont faite ou refaite : ils ont recommencé en sens inverse, c'est-à-dire en allant en avant, la campagne qu'ils avaient faite à reculon; ils ont repris Kirk-Kilissé et Loullé-Bourgas : les mêmes noms peuvent servir désormais pour leurs défaites et pour leurs victoires. Ils ont même passé la Maritza et menacé Dedeagatch, le principal et presque le seul port qui reste aux Bulgares sur la mer Égée, et ils s'en seraient emparés comme du reste, s'ils n'avaient pas eu la sagesse de s'arrêter devant le grondement de l'Europe. Leurs victoires militaires ne méritent pas grande admiration, ils se sont contentés de profiter des circonstances : leur politique a eu des qualités plus sérieuses. Au premier moment, l'Europe leur a adressé les sommations les plus menaçantes; les puissances ont déclaré qu'elles ne laisseraient pas déchirer le traité de Londres qui était quelque peu leur œuvre ; elles ont sommé la Porte d'évacuer Andrinople et de se cantonner derrière la ligne d'Énos-Midia. Après ce bruit de tonnerre, on a usé de quelque douceur; on a fait entendre à la Porte que, si elle était bien sage, bien docile, bien obéissante, on rectifierait et on améliorerait cette frontière. Dans le cas contraire, elle n'avait à compter sur aucune indulgence. A la vérité, on ne savait pas encore trop ce qu'on ferait contre elle, mais pour le moins on lui

couperait les vivres. La Porte ne s'est pas laissé étonner. Elle a regardé autour d'elle et elle a vu qu'aucune puissance n'était disposée à passer de la menace à l'acte : quant à l'infortunée Bulgarie, elle était provisoirement sans force, elle s'apprêtait à désarmer, elle désarmait. D'autre part, l'opinion était très exaltée dans le monde musulman et tout gouvernement qui aurait reculé après avoir miraculeusement obtenu de si précieux avantages, aurait été certainement renversé. Pour ce qui est de l'armée, elle n'obéirait pas. La Porte a calculé adroitement ses chances ; elle a compris ce qu'elle pouvait faire sans soulever autre chose que des protestations, et ce qu'elle ne pouvait pas faire sans s'exposer à des mesures plus graves. Après un moment d'hésitation, elle a déclaré formellement qu'elle n'abandonnerait pas Andrinople, mais qu'elle ne dépasserait pas la Maritza et qu'elle n'avait jamais eu l'intention d'occuper Dedeagath, bien que la population de la ville et même de toute la région l'y appelât pour la garantir des Bulgares. Ceux-ci ne sont d'ailleurs pas en mesure d'y entrer tout de suite : ils ont fait une démarche auprès des puissances pour qu'elles demandassent aux Grecs d'y rester quelques jours encore, et ce n'est pas là un des traits les moins singuliers de cette situation paradoxale. Quelle sera la suite des événemens, nul ne peut le dire?

De toutes les puissances, celle qui a pris le plus à cœur de sauver tout ce qui peut encore être sauvé de la cause bulgare, est naturellement la Russie. La Russie n'oublie pas tout ce qu'elle a fait pour la Bulgarie et, comme les bienfaits obligent infiniment plus ceux qui les font que ceux qui les reçoivent, elle se tient pour engagée à aider les Bulgares de toute la force de la politique. En cela elle peut compter sur le concours de la France. Si nous avons incliné à ce que Cavalla appartînt à la Grèce, nous n'avons aucune raison du même ordre pour nous faire désirer qu'Andrinople reste à la Porte. A vrai dire, la question ne nous touche pas directement, mais puisqu'elle touche la Russie, nous n'avons aucune raison de ne pas conformer notre politique à celle de notre alliée. Seulement que pouvons-nous faire et que peut faire la Russie elle-même, décidée comme elle paraît l'être et comme nous le sommes nous-mêmes, à ne pas intervenir militairement? On a parlé de boycotter la Turquie, de lui refuser tout secours financier, de la réduire par l'inanition. De pareils moyens de coercition ne peuvent réussir que s'ils sont adoptés et pratiqués par toutes les puissances des deux mondes, et c'est une unanimité sur laquelle il serait téméraire de trop compter. La Russie peut employer ce moyen par amour de la Bulgarie et nous pouvons l'employer nous-mêmes

par amour de la Russie; mais les autres? Le moyen risque de faire presque autant de mal à ceux qui l'emploieront qu'à ceux contre qui on le tournera : il faut donc avoir, pour en user, des motifs très sérieux que tous n'ont pas. Cela étant, la seule solution pratique serait une entente directe entre la Bulgarie et la Porte. On comprend qu'elle coûte à la Bulgarie. — Ce n'est pas à nous, dit-elle, qu'il appartient d'agir auprès de la Porte; c'est à l'Europe qui a fait le traité de Londres et qui doit tenir à honneur de ne pas le laisser mettre en pièces. — Mais, d'abord, ce n'est pas l'Europe qui a fait le traité de Londres ; elle a aidé seulement à sa préparation et il s'est conclu sous ses auspices ; il n'en résulte pour elle aucune obligation stricte. Enfin, tous les traités sont l'expression des circonstances à un moment donné. Le moment passe, les circonstances changent, et il faut bien dire que, dans le cas actuel, si les circonstances ont changé, la responsabilité en est à la seule Bulgarie. L'avenir reste ouvert devant elle et nous sommes convaincu qu'elle se relèvera de sa chute ; le sort qui l'accable aujourd'hui ne l'accablera pas toujours ; il y a en elle des ressources d'énergie qui ne sont pas épuisées ou qui se renouvelleront. Mais il faut prendre le moment présent tel qu'il est et en tirer le parti le moins mauvais possible. Le roi Ferdinand a un esprit politique trop délié, trop développé, trop exercé pour ne pas manœuvrer dans la tourmente et rendre un nouveau service à son peuple auquel il en a déjà tant rendu : ce service est d'accepter l'inévitable et de préparer les réparations.

M. Pichon, dans son discours de Lons-le-Saulnier, s'est défendu d'avoir fait une politique de sentiment : il a reconnu toutefois que le sentiment se mêlait à tout et que le plus froid réalisme ne pouvait pas en faire complètement abstraction. Les grandes nations comme la Russie, la France, l'Angleterre, ont des traditions qui sont aussi des forces et on ne doit pas s'attendre à ce qu'elles y renoncent à moins d'y être forcées par une obligation impérieuse et un devoir absolu. L'intérêt de l'État est d'ailleurs la première règle de la politique internationale. Ni M. Pichon, ni M. Sasonof, ni Sir Edward Grey ne l'ont méconnue, et c'est pourquoi leur politique, constamment orientée dans le sens de la paix, a si efficacement contribué à en assurer le bienfait à l'Europe. Il serait très injuste de dire que d'autres nations et d'autres gouvernemens n'y ont pas contribué, eux aussi, d'une manière très efficace ; mais la Triple Entente ne s'est laissée dépasser par personne dans cette œuvre, dont le succès importait si fort au progrès de la civilisation, à la reprise des affaires qui ont beaucoup souffert des

contre-coups de la guerre et à la marche normale de l'humanité vers un avenir meilleur.

Nos lecteurs savent déjà la perte qu'ils ont faite dans la personne de M. Émile Ollivier, qui était un des plus anciens collaborateurs de cette *Revue* et un de ceux qui l'honoraient davantage par l'éclat de son talent, la générosité de son caractère et la dignité de sa vie. M. Émile Ollivier a joué un rôle trop important et qui a été l'objet de trop ardentes controverses pour que nous puissions, en quelques lignes et à la fin d'une chronique, parler de lui comme il conviendrait. Tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui de l'homme politique est qu'aucun n'a eu de meilleures intentions, n'a mis à leur service une persévérance plus grande, une parole plus entraînante, un désintéressement personnel plus absolu — et n'a été plus malheureux.

Un monde s'est écroulé sur lui pour l'écraser. On l'a rendu responsable d'une guerre que rien ne pouvait empêcher parce qu'on la voulait ailleurs, et qu'on nous y a délibérément provoqués. M. Émile Ollivier a fait ce qu'il a pu pour l'éviter, il n'y a pas réussi ; s'il y avait réussi un jour, le danger se serait présenté sous une autre forme le lendemain ; le seul tort de M. Émile Ollivier, qui jugeait des autres d'après lui-même, est de n'y avoir cru qu'à la dernière extrémité. Le sort des armes s'étant prononcé contre nous, on a cherché un homme sur qui rejeter tout le poids de l'évènement ; il n'a pas été difficile de le trouver, il s'était offert lui-même ; on l'a dénoncé à la postérité en prenant soin par avance de dicter à celle-ci son jugement. Mais M. Ollivier a vécu assez longtemps pour faire appel à son tour au tribunal devant lequel il avait été cité ; il a introduit lui-même sa cause devant l'histoire, et nos lecteurs ont connu au fur et à mesure qu'il les produisait les explications qu'il lui a apportées. On peut sans doute ne pas tout admettre de ce long et puissant plaidoyer, mais comment n'être pas frappé de l'accent de probité morale qui lui donne un caractère si saisissant ? L'homme apparaît à travers ces pages éloquentes : comment ne pas reconnaître le souci de la vérité qui l'anime, la droiture de ses sentimens, la haute portée d'un témoignage qui, sur tant de points, éclaire l'histoire et qu'elle ne saurait plus négliger ? Quant au talent d'écrivain de M. Ollivier, succédant ou plutôt s'alliant à son talent oratoire, il allait grandissant d'année en année, de volume en volume, d'épisode en épisode, presque de page en page, et nous ne sachons rien de plus émouvant que ce dernier article, que nous avons publié il y a quinze jours, où il parle des angoisses du maréchal

Mac Mahon, obligé, malgré lui, d'aller s'engloutir avec la dernière armée de la France dans le gouffre de Sedan. Les fautes militaires qui ont alors été commises, multipliées, accumulées, on a reproché quelquefois à M. Émile Ollivier de les avoir mises trop en relief : nous y trouvons au contraire, à travers la tristesse qui s'en dégage pour nous, quelque chose de réconfortant, puisqu'il en ressort que nous n'étions pas vaincus d'avance, que, malgré tant d'erreurs, nous avons failli à diverses reprises ramener la victoire à nos drapeaux et qu'il aurait fallu, tel ou tel jour, peu de chose pour que les destins fussent changés. Et cela n'est pas fait pour encourager nos adversaires d'alors à recommencer. Quant à nous, nous avions une admirable armée en 1870 : ce qui lui a manqué, à un degré à peine vraisemblable, c'est le commandement. La leçon a été trop sévère pour que nous n'en profitions pas.

Mais nous nous laissons entraîner à parler de l'homme politique dans M. Ollivier, alors que nous aurions voulu parler de l'homme seul. Il était impossible de le connaître sans éprouver pour lui une sympathie profonde. Il était simple et bon. Indifférent à beaucoup de choses contingentes qui en retiennent tant d'autres dans des régions médiocres, sa pensée s'élevait toujours très haut comme par son jet naturel, celui de l'orateur peut-être, car personne ne l'a été plus que lui. Son instruction était immense et portait sur les sujets les plus divers. Les choses de l'art le passionnaient. Aucune conversation n'était plus nourrie que la sienne. Quant à sa puissance de travail, on a pu en mesurer ici l'intensité : cependant on ne la connaîtrait pas tout entière si on ne savait pas qu'il était devenu presque aveugle et que, depuis plusieurs années, il en était réduit à dicter. Il a trouvé heureusement dans son entourage immédiat des dévouemens incomparables et inlassables, qui lui ont permis d'aller jusqu'au bout sans défaillance. Les mains pieuses qui lui ont fermé les yeux ont tenu pour lui la plume tombée des siennes. Grâce à elles, il a échappé aux prises les plus cruelles de la vieillesse et de l'infirmité. La mort seule a pu l'abattre et elle l'a emporté d'un seul coup tout entier.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

LA FAMILLE CORYSTON[1]

TROISIÈME PARTIE (2)

VII

C'était une radieuse après-midi de juin; une légère brise tempérait l'ardeur de la nouvelle saison.

Lord et lady Newbury se promenaient lentement dans le jardin d'Hoddon Grey. La longue ligne de la maison basse s'étendait derrière eux. L'habitation était attrayante et ancienne. Son architecture n'avait rien de remarquable, à part son toit élevé et pointu, couvert de mousse, orné d'une série de lucarnes originales, son haut pignon, et sa coupole ajourée, qui, à l'autre extrémité du bâtiment, signalait la chapelle. Évidemment, cette vaste demeure avait été bâtie pour le confort, et non pour l'apparat. Avec ses amples pelouses ondulées et son aspect vieillot, le parc était le cadre le mieux approprié pour les deux promeneurs qui allaient et venaient, le long du boulingrin, devant la façade.

Lord William Newbury, grand, mince, avait soixante-cinq ans. Les yeux brun clair, rêveurs et bons, étaient ce qu'on remarquait surtout dans son visage ; ses joues étaient plates et maigres : ses cheveux blancs, rejetés en arrière par le vent, — car il se promenait tête nue, — dégageaient un front qui, comme sa bouche fine, avait gardé une apparence de jeunesse presque enfantine. De la douceur, ou plutôt une délicatesse

(1) *Copyright by* Mrs Humphry Ward, 1913.
(2) Voyez la *Revue* des 15 août et 1er septembre.

maladive, telle était l'impression que l'aspect de lord William eût donnée à tout étranger qui l'eût jugé à première vue ; mais ce jugement eût été fort éloigné de la vérité. A côté de lui, lady Newbury paraissait encore plus frêle et plus mince. C'était une petite femme vive comme une souris. Habillée de vêtemens gris de la forme la plus simple et la plus sobre, un grand chapeau de jardin protégeait son visage ratatiné, et le regard perçant de ses yeux noirs décelait cette force de caractère qui, tout d'abord, semblait manquer à son mari. Mais lady William savait se tenir à sa place. Elle était la plus docile et la plus soumise des épouses. Au reste, s'il en eût été autrement, la vie n'eût été ni heureuse ni même possible avec son mari.

Ils discutaient, non sans quelque animation, de la prochaine arrivée des hôtes qu'ils attendaient pour le *Week end:* — lady Coryston et Marcia, le nouveau doyen d'une cathédrale voisine, un ancien ministre, et un professeur d'Oxford. Mais la conversation, quelque tour qu'elle prît, revenait à Marcia ; il était évident qu'elle tenait le champ.

— N'est-il pas bien étrange que je la connaisse si peu ? disait plaintivement lady William. J'espère que notre cher Edward ne se sera pas trop hâté dans son choix. Quant à vous, William, je ne crois pas que vous pourriez la reconnaître, si vous la voyiez sans sa mère.

— Oh ! si ; sa mère me l'a présentée à la réunion de l'archevêque, et j'ai un peu causé avec elle. C'est une fort belle personne. Je me souviens qu'elle ne m'a entretenu que d'art dramatique.

— Elle parlait trop de théâtre, voulez-vous dire, et lady William soupira. — C'est la mode parmi les jeunes gens. Le bruit qu'on fait maintenant autour des acteurs et des actrices est parfaitement ridicule.

— Elle était enthousiasmée de Mme Froment, si je me rappelle bien, continua lord William en précisant ses souvenirs. Je lui demandai si elle savait que cette Mme Froment avait une histoire scandaleuse, et n'était pas une connaissance convenable pour une jeune fille. A quoi elle ouvrit de grands yeux, comme si j'avais énoncé quelque absurdité : « On ne s'occupe pas de cela, — je vous assure, — mais de ce qu'elle peut *jouer,* » me répliqua-t-elle, indignée. Et c'était curieux, et même inquiétant, de voir tant d'aplomb chez une si jeune fille.

— Eh bien! Edward changera tout cela! — La voix de lady William respirait la confiance. — Il m'a assuré qu'elle a d'excellens principes... et une nature élevée,... quoiqu'elle n'ait pas été cultivée. Il pense qu'elle se laissera volontiers guider par celui qu'elle aimera.

— Je l'espère, pour le bonheur d'Edward, car il est fort épris. Je veux croire qu'il ne s'est pas laissé entraîner par son inclination. Tant de choses... dépendent de son mariage,... pour nous tous!

Le front de lord William se contracta; il s'arrêta un moment, et considéra la maison. Hoddon Grey ne lui appartenait en propre que depuis trois ans; mais, depuis son enfance, elle était associée à toutes les images vénérées de ses souvenirs. Elle avait été le douaire de sa mère devenue veuve; son frère, veuf aussi, n'ayant qu'un enfant infirme, en avait hérité après la mort de leur mère, et en avait été propriétaire près d'un quart de siècle. Le père et le fils appartenaient tous deux à la secte la plus sévère des anglo-catholiques; mais leur tendre affection mutuelle avait embelli l'austérité de leur vie retirée. Hoddon Grey avait vu d'importantes assemblées d'affiliés laïques ou religieux du parti puséyiste de l'Église anglaise. Pusey même avait prêché dans la chapelle, et l'on eût pu voir, autrefois, se promener sous les grands arbres, comme le faisaient lord et lady William aujourd'hui, Liddon, — l'orateur et l'ascète, — au profil italien. Manning, ombrageux et cérémonieux, n'y avait fait que de rapides apparitions; le grand Newman lui-même, dans son extrême vieillesse, s'y était arrêté, au cours d'un voyage, et avait donné sa bénédiction cardinalice aux fils d'un de ses premiers associés dans le Mouvement d'Oxford.

Chaque pierre de la maison, chaque allée du parc, étaient sacrées aux yeux de lord William. Pour la plupart des hommes, la maison qu'ils aiment est une représentation, de la dignité ou de l'orgueil familial, ou le résultat d'affaires fructueuses, et le lieu où l'on a le plaisir de satisfaire des goûts personnels. Mais, pour lord William, la maison d'Hoddon Grey restait comme le symbole de la campagne spirituelle à laquelle ses ancêtres, lui-même, et son fils, avaient pris part,... de la campagne éternelle et sans trêve, de l'Église contre le Monde, — du Chrétien contre l'Incroyant...

... Sa femme interrompit sa rêverie.

— Avez-vous l'intention de parler de la lettre de lord Coryston, William ?

— Comment ! A sa mère ! s'écria lord William, étonné. Certainement non, Albinia !

Et, se redressant, il ajouta :

— J'ai l'intention de n'en tenir aucun compte, en tout cas.

— Vous ne lui en avez pas même accusé réception? demanda-t-elle timidement.

— Si, par une seule ligne... à la troisième personne.

— Edward estime que lady Coryston agit de la façon la plus insensée...

— Il a raison..., elle est insensée, s'écria vivement lord William. Coryston a toutes les raisons de se plaindre d'elle.

— Elle a tort, à vos yeux ?

— Sans nul doute. Une femme n'a aucun droit d'agir ainsi !... quel que puisse être son fils. Car, une femme qui assume à elle seule la gérance de propriétés, telles que celles des Coryston, dépasse les limites des droits accordés à son sexe, réclame des choses qu'une femme n'a pas le droit de réclamer, et, par là, commet un acte monstrueux et en dehors des lois naturelles !

Les maigres traits de lord William étaient animés par la véhémence de ses sentimens. Sa femme ne pouvait s'empêcher de penser : « Qu'eût-ce été si notre fils avait été infidèle, ou agnostique ? »

Puis elle dit tout haut :

— N'êtes-vous pas d'avis qu'en poussant les choses si loin, en agissant comme un radical et un révolutionnaire, il justifie la conduite de sa mère?

— Pas du tout! Telle était la volonté de Dieu,... la croix qu'elle avait à porter. Elle a la présomption d'intervenir dans les desseins de la Providence... et fait le mal pour faire triompher ce qu'elle croit bien. Une femme doit prendre les hommes par la douceur,... non les mener par la force. Si elle a recours à la force, elle s'empare de ce qui ne lui appartient pas,... de ce qui ne peut jamais lui appartenir.

L'homme religieux avait momentanément disparu, pour faire place au champion indigné de la prérogative masculine et des lois de l'héritage en Angleterre, consacrées par le temps.

Lady William acquiesçait en silence.

Elle aussi désapprouvait absolument la manière d'agir de

lady Coryston envers son fils aîné, quelque abominables que fussent les opinions de celui-ci. Les femmes, comme les minorités, doivent tout endurer; et elle était contente de s'en rapporter sur ce point à l'opinion de son mari, qui trouvait que ce n'était pas l'affaire des femmes de redresser ou de contraindre leurs fils aînés, dans leurs opinions politiques, même si ces opinions sont des plus affligeantes pour elles.

— J'espère que lady Coryston ne m'en parlera pas, ajouta lord William. Je ne suis pas habile à cacher mes opinions, même par amour de la politesse. Je crois, du reste, que Coryston a autant de torts qu'elle. Il est, de plus, fou à lier! Un homme sain d'esprit n'aurait jamais écrit la lettre que j'ai reçue la semaine dernière.

— Croyez-vous qu'il mettra ses menaces à exécution?

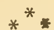
— Quoi?... de faire une souscription pour Mr et Mrs Betts, et de les installer près d'ici? C'est possible. Nous n'y pouvons rien. Nous ne devons agir que selon notre conscience.

A ce moment, nul n'aurait vu trace de douceur dans l'expression du visage pâle et délicat de lord William. Chaque mot coupait comme l'acier, dénotant une volonté indomptable.

Ils se promenèrent encore quelque temps, puis lady William rentra, afin de s'assurer que les derniers préparatifs pour recevoir leurs hôtes étaient terminés. Dans un massif près de la maison, elle cueillit un bouquet de roses hâtives. Elle visita les chambres des invités qui donnaient sur le jardin, veillant à tout d'un œil exercé. L'ameublement des pièces était désuet et simple. On n'y avait presque rien changé, depuis que la mère de lord William, en 1832, après son veuvage, était venue vivre à Hoddon Grey. Tout embaumait la lavande et était d'une propreté méticuleuse. Les fenêtres grandes ouvertes laissaient pénétrer la brise de juin, et la maison semblait remplie du roucoulement des pigeons perchés dans les tilleuls; ce bruit même en faisait mieux ressortir le calme et celui du jardin. A l'extrémité de la façade sur le parc, lady William entra dans une pièce d'apparence plus fraîche et plus nouvelle que le reste. Les murs étaient blancs, des rideaux de cretonne claire, à boutons de roses, garnissaient le lit et les fenêtres. Des tapis également clairs devant la cheminée et la table de toilette donnaient une note gaie, comme aussi le couvre-lit de mousseline blanche, doublé de rose et garni de nœuds de rubans roses.

Lady William s'arrêta dans cette chambre et la contempla avec un intense et secret plaisir. Elle avait été autorisée à la remettre à neuf, l'été précédent, sur sa fortune personnelle, sur laquelle elle n'avait jusqu'alors jamais signé un chèque; et elle avait donné l'ordre d'y installer miss Coryston. Allant à la coiffeuse, elle y prit un vase où la femme de chambre avait mis trois branches d'azalées et les remplaça par les roses qu'elle avait cueillies, et qu'elle arrangea avec soin de ses petites mains ridées. C'était pour la jeune fille qu'Edward aimait... et qui deviendrait probablement sa femme!... Et son cœur se remplit de tendresse.

En quittant cette chambre, elle descendit rapidement un escalier tout proche, et se trouva dans le vestibule de la chapelle. Elle poussa la porte et entra. Elle fut comme enveloppée par la richesse, les senteurs parfumées, et le recueillement du lieu. S'agenouillant devant l'autel encore orné des fleurs de la Pentecôte, et que surmontait un grand crucifix, elle pria pour que son fils fût digne de recueillir un jour l'héritage de son père, qu'il fût heureux par sa femme, et béni dans ses enfans...



Une heure plus tard, — c'était l'heure du thé, — le salon et les pelouses d'Hoddon Grey étaient animés par le bruit des conversations. Lady Coryston, superbe dans sa haute taille et sa robe noire à traîne, se promenait avec lord William. Sir Wilfrid, l'ancien ministre, sir Louis Ford, le doyen, et le chapelain de la maison, causaient, en fumant autour de la table à thé abandonnée, tandis que lady William et le professeur d'Oxford, examinant les plates-bandes, échangeaient des propos confidentiels sur les Phloxs et les Delphiniums.

Et là-bas, sous l'avenue de tilleuls, à l'ombre de leurs premières feuilles pâles, deux jeunes gens allaient et venaient; c'étaient Newbury et Marcia.

Sir Wilfrid s'abandonnait dans son fauteuil et regardait autour de lui avec satisfaction.

— Hoddon Grey me rend vertueux! Ce qui n'est pas l'habituel effet des maisons de campagne.

— Jouissez-en, pendant qu'il en est encore temps! dit, en riant, sir Louis Ford, — Glenwilliam les menace.

— Glenwilliam! s'écria le doyen. Je viens de le rencontrer à la gare, accompagné de sa belle et étrange fille. Que vient-il donc faire ici ?

— Tramer quelque machination avec un de ses amis, son « fidèle Achate » qui habite près d'ici, répondit mélancoliquement M. Perry, le chapelain.

— Par des affiches que j'ai vues en traversant Martover pour venir ici, dit sir Louis Ford, en baissant aussi la voix, j'ai appris ce fait stupéfiant que Coryston — *Coryston!* en personne, — allait présider un *meeting* où Glenwilliam parlera la semaine prochaine.

Sir Wilfrid haussa les épaules et des yeux désignant la majestueuse silhouette de lady Coryston, qui était à quelque distance :

— Il vaut mieux n'en pas parler.

Un léger sourire s'esquissa sur les lèvres expressives du doyen. C'était un nouveau venu et beaucoup plus Erastian (1) que lord William ne l'eût souhaité. Il n'avait pas été invité pour le plaisir qu'on attendait de sa visite, mais par tactique, afin de tâcher de découvrir quel parti il suivrait dans la politique du diocèse.

— On ne nous a jamais dit que les ennemis d'une *femme* dussent être ceux de toute sa maisonnée, dit le doyen.

Le chapelain parut soucieux :

— Lord Coryston se fait des ennemis partout. On m'a parlé d'une lettre que lord William a reçue de lui, l'autre semaine, et qui constitue un véritable outrage !

— Mais à quel propos? demanda sir Louis.

— Au sujet d'un divorce,... une affaire très pénible,... où nous avons cru nécessaire de nous prononcer très nettement, répondit le chapelain.

C'était un homme fortement taillé, maigre, aux cheveux grisonnans et qui portait des lunettes. Il parla avec une énergie qui parut étonner le doyen.

— En quoi cela regardait-il lord Coryston ?

— Je vous le demande?... Si ce n'est qu'il se fait un jeu d'exciter les revendications de tous les mécontens.

— De qui s'agit-il ?

(1) *Erastian:* qui veut soumettre l'Église à l'État, ou en faire un simple rouage de l'État. Disciple de Thomas Erastus, physicien allemand.

Le chapelain conta toute l'histoire et le doyen questionna :

— Ils n'ont demandé à personne de les marier à l'église?

— Non, pas que je sache!

Le doyen n'ajouta pas un mot; mais, renversé sur le dos de son fauteuil, les mains derrière la tête, sa physionomie semblait plutôt hostile que bienveillante.

***

Sous les tilleuls, la lumière dorée du soir augmentait insensiblement le plaisir qu'avaient Marcia et Newbury à être ensemble, car les rayons ensoleillés inondaient de leur gloire, non seulement la terre et les cieux, les champs et les bois, mais aussi les êtres humains. La nature semblait répondre à leurs sentimens en répandant une bénédiction mystique sur leur passage. Tous deux sentaient en eux une étrange émotion, comme si toute cette splendeur dénotait l'approche d'un grand événement. Pour la première fois, la volonté de Marcia était indéterminée. Elle ne goûtait qu'à peine ce bonheur extatique : il semblait qu'elle se rendît compte des orages latens et de toutes les choses inconnues et menaçantes que le cours de la vie pouvait lui réserver. Et, cependant, elle aimait; moralement et physiquement, elle était émue par celui qui était auprès d'elle, et, avec un certain abandon, elle reconnaissait en lui un être infiniment plus fort et plus noble qu'elle; l'humilité et le renoncement de la passion grandissaient en elle, comme monte au printemps la sève dans de jeunes arbres, et ces sensations la faisaient trembler.

Newbury aussi était pâle et silencieux; mais, lorsque ses yeux rencontraient ceux de la jeune fille, ce qu'elle y découvrait lui faisait détourner les siens.

— Venez voir les fleurs des bois, lui proposa-t-il doucement et, lui montrant le chemin, ils furent bientôt hors de la vue des observateurs du jardin; ils s'enfoncèrent dans le bois, qui le continuait, grimpant, au milieu d'une mer d'hyacinthes sauvages, vers le sommet d'une colline.

Ils s'engagèrent dans un sentier moussu, qui montait vers le ciel bleu. Ils étaient entourés de hêtres, dans une merveille de verdure printanière, étincelante sous les rayons de soleil glissant au travers du bois. L'air était embaumé. Le doux roucou-

lement des pigeons semblait être pour eux seuls un chœur de créatures de la terre les conviant à la joie terrestre.

Inconsciemment, en arrivant au plus épais du bois, leurs pas se ralentirent. Elle entendit murmurer son nom :

— Marcia!

Elle se retourna, subjuguée, et vit un regard de tendresse passionnée.

— Oui!

Elle leva les yeux vers lui, dans tout l'éclat et l'épanouissement de sa beauté. Il l'entoura de ses bras, en disant très bas :

— Marcia! Voulez-vous être à moi?... Voulez-vous devenir ma femme?

Elle se pencha vers lui avec bonheur en cachant son visage, non pas assez cependant pour ne pas sentir les lèvres qui se posaient sur les siennes. C'était donc cela l'amour?... la félicité suprême de la vie?...

Ils demeurèrent ainsi quelque temps en silence. Puis, la tenant toujours serrée contre lui, il l'entraîna à l'ombre des branches, sous la voûte d'un hêtre géant, et tous deux s'assirent sur un tronc d'arbre.

— Comment se peut-il que vous m'aimiez?... Et que vous me laissiez vous aimer? dit-il avec une émotion passionnée... Oh! Marcia, en suis-je digne et saurai-je faire votre bonheur?

— A moi de vous le demander! — Les lèvres de Marcia tremblaient et ses yeux étaient remplis de larmes : — Je suis loin d'être aussi bonne que vous, Edward. Je crains de vous contrarier bien souvent.

— Me contrarier! Et il rit à cette pensée. Qui donc pourrait jamais se fâcher contre vous, Marcia!... Chérie, moi aussi j'ai besoin d'être aidé. Nous nous soutiendrons mutuellement... afin de vivre comme nous le devons. Ne trouvez-vous pas que Dieu est bon?... que la vie est belle?

Pour toute réponse, elle lui pressa la main. Elle vit passer une ombre de tristesse dans les yeux si expressifs et si tendres qui la fixaient,... comme s'ils attendaient quelque chose qu'elle ne pouvait leur donner pleinement. Une force intime la poussait à s'expliquer, mais cette ombre légère se dissipa aussitôt. Elle ôta son chapeau et releva vers lui son beau front, en souriant. Il l'attira de nouveau à lui, et, sous l'étreinte de son bras,

elle lui donna son cœur et son âme. Elle était maintenant la jeune fille aimante et aimée.

— Votre père et votre mère approuvent-ils vraiment? demanda-t-elle en se dégageant, et en portant les mains à ses joues brûlantes, puis en essayant de remettre un peu d'ordre dans sa coiffure.

— Allons le leur demander! s'écria-t-il joyeusement en se levant.

Elle le regarda, et, pensive :

— Ils m'effraient un peu, Edward. Il faut leur dire de ne pas trop attendre de moi,... et que je ne pourrai pas changer.

— Chérie! que pourraient-ils désirer d'autre pour vous,... ou pour moi

Il avait paru surpris, — peut-être même un peu blessé, — par ces mots; et il ajouta, rougissant soudain :

— Naturellement, je me doute de ce que Coryston vous dira de nous. Il nous considère tous comme des hypocrites ou des tyrans. Eh bien! vous jugerez. Je n'ai pas à défendre mon père et ma mère. Vous les connaîtrez bientôt. Vous verrez ce qu'est leur vie!

Il parlait avec émotion et dignité. Elle mit la main dans la sienne, en répondant :

— Vous écrirez à Corry,... n'est-ce pas? Il nous tourmente de toutes les manières!... et, cependant...

Ses yeux se remplirent de larmes.

— Vous l'aimez! dit-il avec douceur. C'en est assez pour moi!

— Même s'il est désagréable et violent? implora-t-elle.

— Croyez-vous que je ne puisse pas me dominer, lorsqu'il s'agit de *votre* frère? Fiez-vous à moi.

Il enveloppa étroitement ses mains dans ses doigts robustes. Et, tandis qu'elle avançait dans la verdure nouvelle, elle lui parut, dans sa robe blanche, une vision délicieuse, avec la sombre masse de ses cheveux et toute sa grâce élégante éclairée par ce soleil du soir. Ces momens-là, il le savait, sont uniques dans la vie d'un homme; aussi essayait-il de les prolonger et d'en jouir, souffrant cependant, comme tous ceux qui aiment, de l'imperfection, en de tels instans, et du peu de profondeur des sentimens humains...

Ils prirent pour revenir un chemin détourné et plus long que

celui qui les avait conduits dans le bois. A un certain endroit, ils traversèrent une clairière d'où la vue s'étendait au loin sur le terrain onduleux, parsemé çà et là de *cottages*. On apercevait une maison d'aspect riant, aux murs très blancs, se dressant en évidence parmi des taillis, au delà de deux champs. Le jardin était clos d'une palissade basse, et l'on distinguait une femme qui s'y promenait. Marcia s'arrêta pour regarder.

— Quel charmant endroit! Qui donc y habite?

Les yeux de Newbury suivirent les siens. Il hésita un moment et dit :

— C'est la Ferme modèle.

— Celle de Mr Betts?

— Oui... Pouvez-vous passer cette barrière?

Marcia la franchit, dédaignant son aide. Mais ses pensées étaient encore tout occupées de la personne qu'elle avait aperçue : Mrs Betts sans doute, l'objet de tous les ennuis et les bavardages du voisinage, comme aussi de la lettre insolente écrite par Corry à lord William?

— Je crois devoir vous avertir, — dit-elle, assez perplexe en s'arrêtant, — que Corry viendra sûrement me parler de cette affaire. Je ne saurais l'en empêcher.

— Ne pourriez-vous le décider à venir me trouver? C'est une histoire que vous n'avez pas besoin d'entendre.

Il parlait avec gravité.

— J'ai peur que Corry n'y voie qu'une défaite... Il me semble... qu'il vaudrait mieux que je m'en explique moi-même avec lui. Je me souviens de tout ce que vous m'avez dit!

— J'aurais désiré vous l'épargner, répondit-il troublé, mais non sans une certaine rudesse qui la frappa. Il changea immédiatement la conversation et ils traversèrent rapidement le jardin.

Lady William s'aperçut, la première, de leur retour, la main dans la main. Elle quitta sir Wilfrid Bury avec lequel elle causait sous les tilleuls, et, soudain, très agitée, elle se hâta de rejoindre son mari sur la pelouse.

Le doyen et sir Louis Ford avaient discuté, tout en fumant, l'opportunité du suffrage pour les femmes, et sir Louis, qui en était un rigoureux adversaire, venait de répondre par ces mots au doyen, qui plaidait en faveur des femmes et exprimait l'espérance qu'il avait de voir accorder plus de pouvoir au sexe faible :

— Oh! sans doute, entre le harem et le *Woolsack* (1) il sera nécessaire de leur tracer la voie à suivre, — lorsque tous deux aperçurent les jeunes gens qui s'avançaient.

Le doyen parut étonné. Un gai et bienveillant sourire se dessina sur ses joues rondes et sa bouche en forme de bouton.

— En ont-ils trouvé une?... On le croirait? dit-il tout bas.

— Hein!... Quoi? Et sir Louis, le plus curieux des vieux bavards, ajusta vivement son monocle. — Est-ce qu'il y a quelque chose?

***

Cinq personnes étaient réunies dans la Bibliothèque, où Marcia était assise auprès de lady William, qui tenait sa main dans les siennes. Chacun, sauf lady Coryston, éprouvait une impression de joie.

Lord William lui-même, qui n'était pas sans avoir quelques doutes et quelques scrupules, était profondément remué et sentait les larmes lui venir aux yeux, en terminant, selon la vieille coutume, son discours de bienvenue et de bénédiction à la fiancée de son fils. Lady Coryston gardait la plus ferme contenance. Elle avait embrassé sa fille et accordé son consentement, sans la plus légère hésitation, et laissé entendre à Newbury et à son père que la dot de Marcia serait digne de leurs deux familles. Mais l'événement du jour avait déjà fait place au brûlant désir qu'elle avait d'entretenir sir Louis Ford avant le dîner, et d'apprendre de lui les dernières et les plus confidentielles informations qu'un membre de l'opposition peut fournir sur la date probable des prochaines élections générales. Les fiançailles de Marcia étaient absolument délicieuses, et tout marchait à souhait;... exactement comme elle s'y attendait... On aurait bien le temps d'y penser au retour d'Hoddon Grey, tandis que sir Louis était un oiseau rare, difficile à attraper.

— Ma chère, dit lord William à l'oreille de sa femme, il faut prévenir Perry de tout cela, afin qu'il en dise quelques mots, ce soir, au Service.

Elle fit un signe d'assentiment, mais Newbury, qui était debout près d'eux et avait saisi le bref dialogue, regarda son père d'un air de doute en disant :

(1) « Sac de laine, » appellation familière du fauteuil présidentiel à la Chambre [de]s Lords.

— Y tenez-vous, mon père ?

— Certainement, mon cher fils... certainement !

Ni Marcia ni sa mère n'avaient entendu, au milieu du bruit des rires et des congratulations qui remplissait la pièce à l'annonce de la grande nouvelle. Newbury, qui s'était approché de sa fiancée, ne trouva pas le moyen d'échanger avec elle quelques mots en particulier.

Le doyen, qui avait félicité la jeune fille, tout en regardant des livres, l'examinait attentivement de temps en temps, et pensait : « Elle semble avoir du caractère. S'accoutumera-t-elle à cette vie moyen-âgeuse ? Que feront-ils d'elle ? »

Sir Louis, à peine ses complimens et ses vœux exprimés aux fiancés, avait été accaparé par lady Coryston. Lord William avait disparu.

Soudain, au milieu des rires et des conversations, un son de cloche retentit. Lady William se leva vivement. Est-il possible ? c'est déjà l'heure d'aller à la chapelle. Lady Coryston, voulez-vous venir ?

La mère de Marcia se leva de mauvaise grâce.

— Qu'allons-nous donc faire ? demanda le doyen à Newbury.

— Nous avons les chants du soir... à sept heures à la chapelle. Mon père a établi cette coutume, il y a quelques années. C'est plus commode pour réunir tout le monde que la prière après le dîner, répondit Newbury d'un ton simple et assuré. Puis il se tourna d'un air radieux vers Marcia, qui le suivait, fort étonnée, et, lui prenant la main, il la mena par le grand corridor à la chapelle.

— C'est plutôt bizarre, n'est-ce pas ? confia sir Louis Ford à lady Coryston, en suivant. Une gaîté contenue se lisait sur sa physionomie, car, s'il y avait un agnostique dans le royaume, c'était bien lui ; mais, contrairement à la femme à côté de laquelle il se trouvait, il prenait toujours un intérêt de philosophe aux coutumes religieuses de ses voisins.

— Tout ce qu'il y a de plus bizarre ! fut l'énergique réponse. Mais il n'y avait rien à faire, et lady Coryston suivit bon gré mal gré.

Marcia n'était occupée que de Newbury... Au moment où il passait le seuil de la chapelle, elle vit son visage se transfigurer. Une « pensée » mystique l'enleva complètement à la terre, l'enveloppa tout entier comme un nuage ensoleillé interposé

entre elle et lui. Et, soudain, elle se sentit oubliée... presque éloignée de lui.

Mais elle continua de le suivre, et, maintenant, ils étaient agenouillés tous deux aux pieds d'un grand crucifix de l'art primitif italien. Dans ce crépuscule de juin, les lampes de la chapelle étincelaient et, de toutes parts, s'élevait le murmure des voix répétant le *Confiteor*. Marcia se rendait compte qu'il y avait beaucoup de domestiques et de nombreux assistans dans la chapelle, elle apercevait la silhouette militaire de lord William agenouillé, lady William auprès de lui. La chapelle couverte de peintures et de mosaïques lui parut grande et splendide. Elle fut frappée du contraste de cette magnificence avec la simplicité de la maison.

« Qu'est-ce que tout cela signifie? semblait-elle se demander. Qu'est-ce que ce sera pour *moi?* Pourrai-je y prendre part ? »

Qu'étaient devenus son antagonisme et ces révoltes qu'elle avait exprimés à « Waggin ? » Ils ne l'avaient nullement protégée contre l'ascendant croissant de Newbury! Elle était étonnée de s'être ainsi laissé fléchir ! En si peu de temps, elle avait laissé Newbury prendre une telle influence sur sa volonté, que les premières terreurs éveillées en elle par l'entourage et les traditions du jeune homme s'étaient évanouies !

Mais, maintenant, voici que, de nouveau, elle ressentait cette crainte plus fortement que jamais, — cette sorte de terreur glaciale, indéfinissable, — envahissant sa joie et son amour.

Pour chercher quelque réconfort, elle leva les yeux vers Newbury; mais il lui parut qu'elle était oubliée. Le regard fixé sur l'autel, il était tout absorbé.

Soudain,... dans son trouble,... elle entendit son nom ! Au milieu des actions de grâces, au moment où ont lieu les recommandations particulières, le chapelain s'arrêta un instant, puis, d'une voix désagréablement hésitante, il rendit grâces, « pour les heureuses fiançailles d'Edward Newbury et de Marcia Coryston. »

Un frémissement de surprise parcourut la chapelle ; mais, bientôt, tout rentra dans le silence le plus impressionnant. Marcia courba la tête, comme les autres. Elle sentait ses joues en feu, mais son émotion n'était pas due tout entière à la timidité naturelle à une jeune fille ; les yeux de toutes ces figures

agenouillées lui semblaient fixés sur elle, et la gênaient. « On aurait dû me prévenir, » pensait-elle, mécontente, « on aurait dû me consulter ! »

Aussi, lorsque, quittant la chapelle, Newbury, pâle et souriant, se pencha tendrement vers elle, en lui disant :

— Chérie ! Vous n'êtes pas contrariée ?...

Elle retira vivement sa main des siennes.

— On dîne à huit heures, n'est-ce pas ? Je n'ai que le temps d'aller m'habiller.

Et elle s'éloigna promptement, sans attendre qu'il la guidât dans cette maison qu'elle ne connaissait pas. En toute hâte, elle se précipita dans l'escalier et trouva sa chambre. La vue de sa femme de chambre qui allait et venait, des lumières sur la coiffeuse, des roses, et de sa robe étendue sur le lit, calma son énervement. Les couleurs lui revinrent aux joues, et elle se mit à bavarder sur tout et rien, riant à la moindre plaisanterie, en même temps qu'elle avait envie de pleurer. Sa femme de chambre l'habilla d'une robe rose pâle, et, quand la dernière agrafe fut attachée, le dernier ruban posé, elle ne lui cacha pas qu'elle n'avait jamais été plus jolie.

— Mademoiselle ne met-elle pas ses roses ?

Et elle désignait les fleurs que lady William avait cueillies.

Marcia les épingla à sa ceinture et s'arrêta un moment devant la glace. Un sentiment plus profond que la vanité de la jeune fille l'agitait en cet instant ! Elle semblait passer en revue les armes dont elle disposait contre une force hostile et se demander :

« Qui de nous l'emportera ? Peut-être pas moi ! »

***

Dès son entrée dans le salon, assez tard pour y trouver tous les hôtes réunis, l'accès d'humeur de Marcia tomba, tant on lui montra de réelle bonté, d'amabilité et de bienveillance. Lord William en habit, une fleur à la boutonnière, était resplendissant. Lady William avait revêtu sa plus belle robe et s'était parée de quelques bijoux de famille qu'elle ne portait jamais que dans les grandes occasions. Les regards affectueux qui accueillirent Marcia, lorsqu'elle parut, la firent rougir de nouveau, chassèrent les chimères qui l'avaient hantée ; elle eut

honte de son effroi. Lord William lui offrit le bras, et on la traita comme une reine.

La table dressée dans la longue salle à manger basse était ornée de fleurs et de vieilles pièces d'argenterie de famille, que le maître d'hôtel à cheveux blancs avait sorties en hâte pour la circonstance. A côté de l'assiette de Marcia, l'ancien jardinier-chef, aussi âgé, avait placé un bouquet de muguet, noué d'un nœud d'amour, qu'il avait été cueillir entre la sortie de la chapelle et l'heure du dîner. En face d'elle l'homme qu'elle allait épouser s'efforçait de dissimuler sa joie et l'embarras que lui donnait son rôle de fiancé, en parlant politique à sir Louis Ford, ou musique d'église au doyen. Cependant, quoi qu'il fît, son bonheur était si visible que l'émotion gagnait son père et sa mère lorsqu'ils le regardaient... Elle leur faisait revivre leur propre jeunesse, et la conversation, parfois, s'en trouvait ralentie.

Après le dîner, sir Wilfrid Bury découvrit, dans un coin sombre, lady Coryston, plongée dans la lecture des journaux du soir qu'on venait d'apporter. Il s'assit à côté d'elle.

— Eh bien!... Qu'en pensez-vous?

— Quel dommage que le duel n'existe plus! dit-elle, en levant sur lui un regard enflammé.

— Grand Dieu! Pourquoi, et contre qui? Est-ce que vous voulez tuer votre futur gendre, parce qu'il vous enlève votre fille?

— Qui?... Marcia?... Quelle absurdité! s'écria lady Coryston, impatientée... Je vous parle du dernier discours de Glenwilliam contre nous, les landlords. Si le duel existait encore, il ne l'eût jamais fait, ou, dans les vingt-quatre heures, il eût cessé de vivre!

— Au diable Glenwilliam!... Et le ton de sir Wilfrid était très brusque. Je veux vous parler de Marcia!...

— Qu'est-ce qui ne va pas pour Marcia? Je ne vois pas, vraiment, de quoi nous pourrions parler!

— Ce qui ne va pas!... O femme dénaturée!... Mais, je voudrais simplement savoir quels sont vos sentimens! Le jeune homme vous plaît-il? Vous paraît-il digne d'elle?

— Certainement, il me plaît. Il a beaucoup de choses pour lui. J'espère qu'il saura bien la diriger... Mais, si vous tenez à savoir ce que je pense de la famille, — ajouta-t-elle en baissant la voix, — leurs vertus, sans doute, sont légion; mais l'atmo-

sphère de cette maison m'étouffe positivement. On le sent dès le seuil de la porte. C'est une atmosphère de pure tyrannie! Quelle idée de nous traîner tous comme cela à la chapelle ?

— Tyrannie! *Vous*, vous appelez cela de la tyrannie! répéta sir Wilfrid prodigieusement amusé.

— Certainement! s'écria lady Coryston sèchement. De quel autre nom le qualifier? On ne s'appartient plus, ma parole!

Sir Wilfrid s'assit sur un sofa à côté d'elle et s'ingénia à la faire parler. Satan réprouvant le péché était un spectacle dont il n'était jamais las, et la situation lui paraissait d'autant plus comique, qu'il avait passé sa matinée, — sans aucun résultat du reste, — à discuter avec elle sur la façon dont elle traitait son fils aîné.

VIII

Tandis qu'Hoddon Grey était témoin de ces événemens, Reginald Lester passa son dimanche dans la solitude, jusqu'à l'arrivée des visiteurs dans l'après-midi. Les domestiques exceptés, il restait le seul habitant du classique édifice. Il pouvait y errer à son gré, libre d'examiner à loisir les peintures et les gravures, et l'immense collection d'anciennes porcelaines de Chine, dans les salles du rez-de-chaussée où personne autre que lui n'entrait jamais; de fouiller dans les archives, de contempler l'étrange et horrible collection de masques de morts, faite par le grand-père de Coryston, exposée dans une annexe de la Bibliothèque; tout ceci lui était une source inépuisable de distraction. Il était né studieux. Chez lui, les instincts de l'archéologue devaient bientôt l'emporter sur son goût, alors dominant, pour la littérature et la poésie ; et, ce dimanche-là, mettant de côté son Catalogue, il prenait possession, sans partage, d'un château historique qui représentait à ses yeux un terrain de chasse propice à ses infatigables explorations.

Mais, le dimanche aussi, il consacrait quelques instans à rédiger le Journal de la semaine écoulée. Il avait commencé à l'écrire avec l'idée de s'y exercer à un style plus littéraire que celui qui suffisait à ses recherches quotidiennes, avec l'ambition d'être un autre Stevenson. Pourquoi ne deviendrait-il pas un *écrivain* comme les autres?

Mais la critique des livres, les souvenirs de conversations politiques ou littéraires dont le lourd cahier avait d'abord été rempli, avaient, peu à peu, fait place à quelque chose de très différent, qu'il était plus que jamais nécessaire de mettre sous clé. Ceci, par exemple :

« Que va-t-il arriver, ou plutôt que s'est-il déjà passé, hier ou aujourd'hui à Hoddon Grey? C'est bien facile à deviner. Newbury a dû gagner du terrain, surtout depuis qu'il peut la voir loin des distractions de Londres. Il a pu faire montre de ce qu'il a d'original dans son caractère sans avoir à lutter contre d'autres influences. Et pourtant... je me demande s'il gagnera à ce qu'elle connaisse de très près son foyer. Elle ne supportera jamais de telles habitudes pour elle-même, car, au fond, elle est païenne, — avec les splendides vertus païennes d'honneur, de grandeur, de loyauté, de pitié, — mais elle est incapable, par tempérament, d'éprouver ce genre d'émotions spéciales qui sont la vie même de Hoddon Grey. L'humilité est un mot ou une vertu dont elle ne fait pas usage, et je suis certain qu'elle n'a jamais ressenti de contrition pour « ses péchés, » dans le sens religieux du mot, quoique souvent il me semble que sa chère âme flotte d'heure en heure entre les deux pôles de l'impulsion et du remords. Elle souhaite passionnément une chose, et fait tout pour l'obtenir, et, quand elle l'a obtenue, elle se consume dans la crainte d'avoir froissé quelqu'un ou de lui avoir fait tort.

... « Depuis quelque temps, elle vient ici, dans la Bibliothèque, — beaucoup plus fréquemment. — Je suis certain qu'elle sait combien je prends part à ce qui la touche. Quelquefois même, est-il trop présomptueux de croire qu'elle désire que je la comprenne et que je l'approuve?

... « Cela n'a fait qu'augmenter... N... ne paraît pas se douter des périls de la situation. Jusqu'à un certain point, le côté ascétique de son caractère et de sa philosophie sera la flamme qui attire le papillon. Les femmes qui ont une inflexible volonté sont captivées par l'austérité et la force de l'ascétisme chez les hommes. L'histoire de toutes les crises religieuses le prouve. Dans les temps modernes, on voit les torrens de l'opinion se soulever de façon inquiétante contre des hommes tels que Newbury, ses traditions et son idéal. Il semble que Marcia soit entraînée dans un courant semblable ; elle ne s'aperçoit peut-

être même pas de ce mouvement qui l'agite, mais les « bruits et les senteurs de la mer infinie (1) » de la libre pensée, de la philosophie expérimentale, exercent sur elle leur action, et jamais ces influences n'auront de prise sur Newbury.

... « Coryston fera de grands efforts pour rompre les fiançailles,... si fiançailles il y a; cela, j'en suis sûr. Il s'y croit autorisé, parce qu'il pense qu'elle s'engage dans un genre de vie anti-naturel et anti-social; et il se servira du pénible incident de Betts pour peser sur sa pensée. Y réussira-t-il? Est-il plus tolérant que sa mère? Et la tolérance, en pratique, peut-elle être autre qu'approximative? « Quand je parle de tolérance, je n'entends pas dire que j'admets la religion romaine (2), » dit Milton. Lady Coryston ne peut tolérer son fils, qui ne peut tolérer Newbury. Cependant, tous trois sont appelés à vivre ensemble et font partie du même monde.

... « Est-ce que cela ne jette pas quelque lumière sur le rôle idéal qui doit être celui des femmes? Pas de vote, pour elles, pas de participation immédiate à la lutte,... mais à elles de créer l'atmosphère spirituelle, dans laquelle la nation pourra accomplir au mieux sa destinée, et s'y trouvera amenée simplement, par des moyens naturels, comme une plante fleurit dans un climat favorable;... n'est-ce pas là ce qu'elles doivent faire pour nous? — au lieu d'exhumer tous ces moyens désuets et décevans de la machinerie politique abandonnés par les hommes? Lady Coryston réclame pour toutes les femmes de sa sorte le droit de voter, mais elle cherche le moyen de l'obtenir pour elle-même, sans l'accorder à ses adversaires.

... « J'ai fait à peu près la moitié de mon Catalogue, et, ce matin, j'ai écrit quelques lettres en Allemagne au sujet de travaux à entreprendre, l'hiver prochain, dans une Université; un important ouvrage sur la Grandeur et la décadence du Duché de Bourgogne m'en donne l'idée, et, déjà, je caresse ce projet. Lady Coryston m'a bien payé cette besogne; et me voilà pendant un an à même de faire ce qui me plaira, et de donner à mère et à Janie un peu de plaisir et de superflu. Et, qui sait si je n'arriverai pas à faire ma carrière de ce que j'aime le plus? Si je pouvais seulement *écrire!* On attend encore un historien sachant écrire.

(1) « *Murmurs and scents* » *from* « *infinite sea.* »
(2) « *When I speak of toleration, I mean not to tolerate Popery.* »

... « Mais je puis toujours me féliciter de cette année passée chez les Coryston. Combien de temps cette riche et oisive aristocratie subsistera-t-elle parmi nous avec son pouvoir et ses privilèges ? Elle entre visiblement dans une période de transformation et de déclin, quoique, dans un pays comme l'Angleterre, cette transformation doive être très lente. Personnellement, je préfère de beaucoup l'ancienne caste aristocratique à l'élite même du monde du commerce et de l'industrie. L'aristocratie recèle en elle-même des élémens généreux et rares qu'une crise fait surgir,... comme dans la guerre des Boers ; et le simple culte de la famille et de l'hérédité est de grande importance dans un monde qui renonce à toutes ses croyances.

... « La mère et la fille, ici, sont un frappant exemple de ce que nous promet l'avenir. Lady Coryston est l'incarnation même du *tyrannus*. Elle n'a aucun doute sur son droit d'imposer sa loi ; et elle l'impose de tout son pouvoir. En même temps, elle reconnaît que le peuple a le dernier mot et elle a recours, pour gouverner, au vieux jeu de bascule, qui va de la menace à la flatterie. Le vieux pasteur, ici, m'a conté sur elle d'étonnantes histoires, — comment elle mit sa propre sœur à la porte et ne lui parla plus jamais, parce que celle-ci avait épousé un homme qui avait « retourné sa veste » du côté libéral et que sa femme l'a approuvé ; quel était l'effroi de feu lord Coryston lorsqu'il arrivait, par hasard, qu'il osât, en politique, différer d'opinion avec elle, et comment une sorte de neutralité armée était tout ce qu'on avait pu espérer entre elle et son fils aîné, dans les temps les meilleurs.

... « Les pauvres gens ici, — ou la plupart d'entre eux, — la considèrent avec une sorte de respect. Ils l'acceptent comme l'inévitable..., comme l'impôt,... comme la violence du vent d'Est. Et, quand elle leur fait don de charbon et de couvertures et bâtit des salles d'asile, ils pensent que ça pourrait aller moins bien. Je ne sache pas que Coryston soit plus apprécié parmi eux. Ils jugent sa conduite envers sa mère inconvenante ; et, s'ils étaient à sa place, ils dépouilleraient lady Coryston sans sourciller. En même temps, la nouvelle génération qui pousse dans les villages et dans les fermes, — pas en assez grand nombre encore, — se prépare à donner du souci à lady Coryston. Coryston les intrigue et les excite ; mais, eux aussi, ils se défient de lui, ne pouvant comprendre quel intérêt le fait agir.

...« Et... Marcia? — car, dans ce cahier, ce livre à serrure, ne puis-je pas l'appeler par son nom? — eh bien! elle n'est certainement pas prophète en ce pays. Elle ne s'astreint pas à des devoirs réguliers envers les pauvres, comme l'ont probablement toujours fait les femmes de sa famille. Elle n'est pas à l'aise avec eux, et ne les met pas à l'aise. Quand elle veut se montrer aimable pour eux, elle est comme un navire en butte à des vents contraires, et elle est contente de rentrer au port. Et, pourtant, lorsqu'elle est touchée... quand elle éprouve une *émotion*, l'étrange indécision de sa nature se transforme en un irrésistible élan... Il y avait, dans ce village, une fille à demi idiote, séquestrée par une misérable vieille tante qui la maltraitait. Miss Coryston en fut informée par sa femme de chambre. Elle se rendit à la chaumière pour sermonner la tante, et ramena elle-même la nièce dans son poney-cart. Il eût été intéressant d'assister à la scène qui se déroula, dans le jardin de la chaumière; d'une part, Marcia, très émue, mais gardant tout son sang-froid,... entraînant la malheureuse créature, hébétée...; de l'autre, la vieille mégère..., la suivant en l'accablant d'injures... Il y a aussi un vieillard, un vieillard tout décrépit, un ancien cantonnier, qui perdit la vue dans un accident de chasse. Elle a plaisir à entendre ses histoires sentant le terroir. Elle n'oublie jamais son cadeau de Christmas, ni son jour de naissance, et descend souvent de voiture pour prendre le thé avec lui et sa vieille femme. Mais, simplement, parce que ça l'amuse, comme elle ferait une visite dans le monde élégant, et ils le comprennent et en sont flattés. Il est aisé de voir combien elle approuve peu les principes qui dirigent la vie de sa mère; elle se refuse à les adopter..., mais elle ne sait que mettre à leur place. Coryston n'est-il pas de même?

... « Mais, actuellement, le personnage tragique..., ou celui qui menace de devenir tragique dans cette *galère* familiale, c'est certainement A... Je connais, à cause de notre vieille camaraderie de Cambridge, et sans l'avoir souhaité le moins du monde, une bonne partie de l'aventure où il s'est empêtré, et il est bien certain que l'orage menace chaque jour d'éclater. Sa lettre d'hier établit qu'il se montre pressant et que la dame le fait languir et qu'elle attend, pour prendre elle-même une décision, de savoir ce que fera lady Coryston, quand elle sera mise au courant. Je ne puis croire un instant qu'elle épousera un A... sans le sou.

Elle est fort recherchée et, m'a-t-on dit,... plusieurs propositions... »

Ah!...

Le Journal fut brusquement interrompu et mis à l'abri. Son auteur, assis près d'une fenêtre de la Bibliothèque, avait entendu le bruit d'un automobile dans la première cour du château. C'était Arthur Coryston, qui arrivait. En apercevant Lester à la fenêtre, il lui fit un signe de main, et se dirigea vers la Bibliothèque.

Lorsqu'il entra, Lester fut désagréablement frappé de son aspect. C'était celui d'un homme qui n'a pas dormi et a bu sans modération. Ses vêtemens étaient en désordre. Ses yeux hagards et tous les défauts de son visage étaient rendus plus apparens par ce manque de tenue et de dignité. Il se laissa tomber d'un air maussade dans un fauteuil, près de Lester.

— On me dit que mère et Marcia sont absentes?

— Elles sont allées à Hoddon Grey passer le dimanche, ne le saviez-vous pas?

— Oh si! Je crois que mère m'a écrit quelque chose comme ça, répondit Arthur avec impatience; mais j'avais bien d'autres choses en tête!

Lester l'examinait en silence. Arthur se leva brusquement et, les mains dans les poches, se mit à arpenter la pièce avec fureur.

La décoration fleurie des murs et du plafond qui datait de l'époque des George, et les bustes des placides *gentlemen*, aux perruques bouclées, qui étaient placés entre les glaces, avaient un air de repos fastueux à côté de ce jeune homme hors de lui. Enfin la promenade cessa brusquement.

— Voilà le dernier coup, Lester! Savez-vous ce que ma mère veut m'obliger à faire? Il y aura un *meeting tory*, ici, dans quinze jours... elle a tout arrangé... sans me demander si ça me convient! sans m'en dire un mot! Et je dois parler et vilipender Glenwilliam! J'ai reçu sa lettre ce matin, elle ne me permet pas de donner mon avis! Elle ne me consulte en rien! Je parie qu'elle a déjà fait imprimer les affiches.

— C'est certainement pour répondre au *meeting* de Martover?

— Au diable Martover et son *meeting!* Et quel *bon goût!*... Deux frères « s'engueulant, » presque dans la même paroisse. Je déclare que les femmes manquent de tact,... elles n'en ont

pas pour un sou! Mais je n'en ferai rien, et, pour une fois, mère devra céder.

Il s'assit de nouveau, accepta distraitement la cigarette que lui offrait Lester dans l'espoir de le calmer, car son état d'agitation faisait pitié à l'ami qui se rappelait, en avril précédent, le jeune orateur satisfait de lui-même, le législateur « en herbe » de la Chambre des Communes.

— Vous craignez de ne pas réussir?

— Si j'attaque son père, comme mère l'entend, dit le jeune homme avec emphase en relevant la tête, Enid Glenwilliam ne m'adressera plus la parole de sa vie, j'en suis bien sûr !

— Elle doit être trop intelligente, dit Lester, pour ne pas faire une distinction entre l'homme politique et l'ami intime.

Arthur reprit, découragé :

— Les autres gens le peuvent, mais elle ne le fait pas. Si je vais de l'avant en public, et que je traite Glenwilliam de voleur, de bandit, — et qu'est-ce que je pourrais dire d'autre ? — avec mère derrière mon dos? — c'est fini de tous mes projets pour tout de bon. Elle est *fanatique* de son père. Elle m'a déjà secoué une ou deux fois à propos de lui. Et je trouve cela très beau, Lester! Ma parole!... C'est très beau !

La physionomie d'Arthur exprimait une réelle admiration.

— Je le crois ; elles sont toutes deux très intéressantes... Mais je vous avoue que je pense surtout à lady Coryston. Quelle explication allez-vous lui donner? Allez-vous lui faire votre confidence?

— Je ne sais si je la ferai ou non. Quoi qu'il arrive, je suis entre le diable et l'abîme. Si je le lui dis, elle va tout casser; et, si je ne le lui dis pas, elle le devinera bien toute seule!

Il y eut une pause. Après réflexion, Lester reprit :

— Croyez-moi, Arthur!... Faites un dernier effort; reprenez votre liberté.

Malgré l'air furibond d'Arthur, Lester persista.

— Vous savez ce que je pense : vous ne serez heureux ni l'un ni l'autre. Vous appartenez à deux mondes, qui ne veulent pas, qui ne peuvent pas s'entendre. Ses amis ne seront jamais vos amis, et les vôtres ne seront pas les siens. Vous croyez, maintenant, que ça n'a pas d'importance, parce que vous êtes amoureux. Mais c'est très important et ira toujours en augmentant.

— Croyez-vous que je ne le sais pas? cria Arthur. Elle nous méprise tous. Elle nous considère à peu près, nous autres qui avons de la fortune, des terres, et des châteaux, comme le grain qu'il faut au moulin de son père et le bétail pour sa boucherie,

— Et pourtant vous l'aimez!

— Certainement, je l'aime. Vous ne pouvez pas savoir à quel point!... Elle ne parle pas de tout cela, elle ne pérore jamais,... avec moi du moins. Elle se moque de son parti;... autant que du nôtre. Mais elle vénère son père;... et tout ce qu'il dit et pense. Elle l'adore... et irait au supplice pour lui. Et si vous avez envie d'être de ses amis, touchez-le du bout du doigt, vous m'en direz des nouvelles! C'est insensé, je le sais,... mais j'aime mieux épouser cette insensée que toute autre femme de bon sens.

— Tout de même, vous pourriez rompre, persistait Lester.

— Je pourrais aussi me pendre,... m'empoisonner,... ou me faire sauter la cervelle, à ce compte! Si elle m'échappe, je lâcherai le Parlement,... les domaines... et tout!

Et il reprit son va-et-vient frénétique. Lorsqu'il sembla plus calme, Lester demanda :

— Quelles chances avez-vous?

— Avec elle? Je ne sais pas. Un jour, elle m'encourage; le lendemain, elle me rembarre. Je ne sais qu'une chose. Si j'assiste au *meeting*, il faut que je sois violent et que je fasse l'espèce de *speech* que j'aurais fait il y a trois mois, sans broncher... Et, si je ne le fais pas, mère en saura la raison. N'importe comment... je ne m'en tirerai pas.

— Adressez-vous à Coryston.

— Pour quoi faire?... Pour qu'il abandonne l'autre *meeting?* C'est bien à lui qu'il faut demander d'apaiser les choses, n'est-ce pas?... avec ses maudites stupidités révolutionnaires. Il nous a avertis qu'il n'est venu ici que pour mettre tout sens dessus dessous,... et, *by Jove!* il le fait.

— Qui prononce mon nom en vain? cria une voix stridente.

C'était Coryston, plein d'entrain et de gaîté.

— Arthur, mon garçon, de quoi s'agit-il?

Boudeur, celui-ci ne répondit pas. Lester intervint, et résuma la situation. Coryston écoutait, tout en sifflotant, et, posant dans un coin un filet à papillons et un herbier de fer-blanc, il alluma une cigarette, se percha sur un bahut de bois sculpté, passa

affectueusement son bras autour du buste du XVIII[e] siècle d'un ancêtre en perruque auquel il s'appuya pour réfléchir.

— Supprimons le *meeting*, dit-il enfin à son frère. Mais, *meeting* ou non, je ne sais pas comment tu t'y prendras pour te tirer d'affaire,... du diable, si je le sais!

— Personne n'a jamais pensé que tu le saurais! cria Arthur.

— Voilà le dilemme, poursuivit Coryston, railleur. Si vous vous fiancez, mère coupera les vivres, et si mère coupe les vivres, miss Glenwilliam ne t'épousera pas.

— Tu crois, que, toi excepté, il n'y a en ce monde que des c...... (1) à vendre!

— Et toi, qu'est-ce que *tu crois?* Que miss Glenwilliam mettra l'amour en cage dans une mansarde, une élégante mansarde... avec vingt-cinq mille francs par an? Elle le ferait pour son père, peut-être!... mais pas pour d'autres! Elle en dépenserait au moins le tiers pour sa toilette seulement.

Arthur continuait sa course furieuse sans répondre. Coryston s'émut. Il descendit de son perchoir et vint amicalement prendre le bras de son jeune frère, qui s'arrêta en rechignant.

— Écoute-moi, mon vieux. Est-ce que je me comporte comme une brute?... Es-tu sûr d'elle? Est-ce sérieux?

— Sûr d'elle?... Dieu bon... si je l'étais!

Et Arthur, s'éloignant vivement, se rapprocha d'une fenêtre afin qu'on ne vît pas son visage.

Coryston le contemplait avec une affectueuse compassion. Refusant de Lester une autre cigarette, il alluma sa pipe et se plongea dans une sombre rêverie. Arthur restait immobile. Lester, jugeant la situation trop délicate pour qu'un étranger intervînt, feignit de se remettre au travail. Enfin Coryston sembla prendre une détermination.

— Eh bien!... dit-il lentement,... ça ira. Je me débarrasse de mon *meeting*, je demanderai à Atherston de présider à ma place et de trouver quelque explication. Mais, réellement, je ne peux pas croire que cela t'aidera beaucoup. Déjà, hier, il y avait une annonce de votre *meeting* dans le journal de Martover...

— Non!... dit Arthur en se retournant, le visage en feu.

(1) *Pigs.*

— Parfaitement. Mère a pris les devans. Je ne doute pas qu'elle n'ait déjà écrit ton *speech.*

— Alors, que faire? dit Arthur désespéré.

— Fais du chahut! dit Coryston gaîment. Un bon chahut, ne sors pas de là! Dis à mère que tu ne veux pas être traité ainsi, que tu n'es pas un collégien, mais un homme;... que tu la remercies, mais que tu préfères écrire tout seul ta harangue,... etc., joue la carte de l'indépendance, tant que tu pourras. Ça te tirera peut-être du pétrin.

— Je pourrais présenter les choses comme un marché entre toi et moi. Je t'aurais demandé de me sacrifier ta présidence et toi...

— Oh! fais tous les mensonges que tu voudras, répondit Coryston sans s'émouvoir; mais je t'ai déjà prévenu que ça ne te mènera pas loin.

— C'est toujours du temps de gagné, dit en soupirant le jeune amoureux.

— Quel avantage y vois-tu? Dans un an, Glenwilliam sera toujours le même,... et mère n'aura pas changé. Tu sais que tu vas lui crever le cœur ou à peu près. Marcia m'a fait promettre de te le rappeler. Je tiens parole, quoique je n'aie peut-être pas qualité pour appuyer sur ce point. Mais nous n'avons jamais été d'accord, mère et moi, tandis que toi, tu as toujours été le fils modèle.

Le ressentiment et l'inquiétude reprirent possession d'Arthur.

— Pourquoi, diable! les femmes s'occupent-elles de politique? Pourquoi ne nous laissent-elles pas cette pourriture? La vie ne vaut plus d'être vécue si elles continuent ainsi!

— « La vie, » répéta Coryston amusé. Ta vie? Essaie d'offrir ta place, avec tous ses petits inconvéniens, à la première personne que tu rencontreras,... et vois ce qu'elle répondra!

— Si tu crois que je ne donnerais pas tout ce que nous voyons là, — demain, — et il désignait de la main la cour de marbre, brillant au soleil, — pour... pour Enid... tu ne t'es jamais plus trompé, Corry!

Coryston devint sérieux en remarquant le ton convaincu et passionné de son frère.

— Malheureusement, cela ne t'avancerait pas beaucoup auprès d'Enid. Miss Glenwilliam, autant que je la connais, et

je ne l'en blâme pas le moins du monde, a une idée très juste et très précise de la valeur de l'argent.

Arthur ne répondit que par un sourd grognement.

Mais Lester, interrompant sa lecture, demanda :

— Pourquoi ne priez-vous pas miss Coryston d'intervenir?

— Marcia? s'écria Coryston. A propos, que font-elles aujourd'hui, dimanche, ma mère et Marcia? Croyez-vous qu'Arthur et Marcia soient fiancés, maintenant?

Il désignait vaguement la direction de Hoddon Grey, et sa physionomie, pleine de bienveillance jusqu'alors, devint dure et hostile.

— Je n'ai pas à m'occuper de cela, dit vivement Lester. Cela déplairait à votre sœur. Si j'ai prononcé son nom, c'est uniquement à cause de l'influence qu'elle peut avoir sur votre mère en faveur d'Arthur. — Tout en parlant, il mettait ses papiers en ordre pour se retirer.

— Je le sais bien! Mais pourquoi ne pas nous occuper d'elle? N'êtes-vous pas un ami,... son ami,... notre ami,... l'ami de tous? dit Coryston avec autorité. Que va-t-il arriver... si Marcia épouse Newbury! — et il tapait violemment sur la table, — une nouvelle querelle de famille. Rien au monde ne m'empêchera de la faire juge de l'affaire des Betts. Je l'en ai avertie; et j'ai conseillé à Mrs Betts de lui écrire. Si elle peut faire entendre raison à Newbury,... tout va bien; si elle ne peut pas, ou si elle ne comprend pas la chose comme elle le doit,... nous savons ce qu'il nous reste à faire!

— Voyons, Corry, dit Arthur d'un air de reproche, Edward Newbury est un chic type. Ne va pas encore faire du grabuge par là!

— C'est bien dur pour votre sœur, ne le pensez-vous pas? que de s'occuper d'une telle histoire dans les circonstances actuelles.

— Si elle est heureuse, ce seront ses actions de grâces, repartit Coryston inexorable. La vie ne lui épargnera pas les épreuves; pourquoi, nous, le ferions-nous?... Viens me reconduire, Arthur!

Arthur hésita, alléguant qu'il n'avait guère envie de faire des politesses aux hôtes socialistes de son frère... mais, finalement, il se décida à l'accompagner, et Lester fut laissé une fois de plus au calme de la Bibliothèque.

— J'ai conseillé à Mrs Betts de lui écrire !

« Quelle honte ! Pourquoi troubler le premier rêve d'amour d'une jeune fille par un pareil problème ? l'obliger à envisager les vieilles, désolantes et insolubles questions ? » Il était indigné contre Coryston, et, de nouveau, sa pensée suivit son regard et il se mit à imaginer ce qui se passait à Hoddon Grey. Il connaissait la maison, — ayant été courtoisement invité par lord William à visiter les collections, — et se figurait voir Marcia dans ces chambres aux antiques boiseries ou sur ces pelouses d'autrefois,... Marcia et Newbury.

Sa tête se pencha de plus en plus sur ses mains ; le soleil au travers des vieux vitraux inondait la Bibliothèque de lueurs oranges et pourpres. Aucun bruit, sauf le roucoulement des tourterelles, et le cri lointain d'un coucou sur les bords de la rivière.

Il s'efforça de se croire indifférent. Il se persuada que ces douloureuses aspirations ou ces révoltes jalouses dont il souffrait sont inévitables dans le cours de la vie, et qu'elles s'oublient comme elles sont venues. Il avait à se faire une carrière, et à s'occuper d'une mère et d'une sœur tendrement aimées. Lui aussi, quelque jour, se marierait, fonderait un foyer et aurait des enfans, enfermant sa vie dans les bornes étroites imposées par les malheurs de la famille. C'eût été plus facile peut-être de mépriser la richesse, si lui et les siens n'en eussent jamais joui, et si la pauvreté n'eût été la première et infranchissable barrière qui le séparait de Marcia Coryston. Mais il avait une nature sensée et saine, il envisageait la vie, ses bienfaits et ses déceptions et les joies sévères que procure l'activité intellectuelle. Il eut bientôt reconquis sa liberté d'esprit, et lorsque Arthur revint et l'entretint, pendant des heures, de ses affaires embrouillées, Lester sut l'encourager en des termes sympathiques, voilés d'ironie, qui cachaient la sensibilité de son cœur.

***

De bonne heure, le lendemain matin, Marcia et sa mère revinrent de Hoddon Grey. Lady Coryston ne prolongeait jamais ces séjours de *Week end*. Elle prenait généralement le premier train du lundi. Mais, ce jour-là, elle fut obligée de consacrer une

heure à des conversations d'affaires et de discuter avec sir William tout ce qui avait rapport aux questions de fortune, de dot et d'établissement. Quand elle eut fini, elle gagna son automobile avec tout l'empressement possible.

— Quel dimanche ! murmura-t-elle en s'étendant mollement, les yeux mi-clos, au sortir du parc ; puis, se souvenant : — Mais vous, ma chère, vous êtes heureuse, et, certainement, ce sont gens excellens,... tout à fait excellens.

Marcia, assise auprès d'elle, rougit, un peu contrainte. Elle n'avait jamais compté que sa mère se comporterait comme les autres mères lors des fiançailles de sa fille. Elle ne s'étonna donc pas de cette absence de tendresse ou d'émotion ; mais elle ne put retenir son mécontentement :

— Au moins, si Edward, vous... et tout le monde, ne vous étiez pas décidés avec cette hâte effrayante !

— Six semaines, ma chère enfant, c'est assez pour n'importe quel trousseau. Et pourquoi voudriez-vous retarder ? Cela m'arrange aussi beaucoup mieux. Si nous remettions jusqu'à l'automne, je serais alors terriblement occupée ; complètement absorbée par l'élection d'Arthur... Sir Louis Ford m'a dit qu'ils ne peuvent différer pour la province plus tard que novembre. Et je n'aurai pas seulement la bande habituelle des libéraux à combattre, mais aussi Coryston !

— Je le sais, c'est désolant ! dit Marcia. Ne pouvez-vous obtenir qu'il s'éloigne ? Et elle ajouta, timide en regardant sa mère : J'aurais voulu que vous n'eussiez pas mis cette note sur le *meeting* d'Arthur dans le « Witness » sans l'en avertir. Pourquoi ne lui avez-vous même pas demandé son avis avant de tout décider ? Ne craignez-vous pas qu'il ne se fâche ?

— Pas du tout, Arthur sait que j'organise toujours ces choses pour lui. Du moment que Coryston prend cette attitude injurieuse, il devient indispensable qu'Arthur parle dans son village. Il ne faut pas que l'on garde l'ombre d'un doute sur ce qu'*il* pense de Glenwilliam à l'approche des nouvelles élections, dans cinq mois. Je lui ai longuement écrit, naturellement,... mais je n'ai pas reçu un mot de réponse. Je ne puis comprendre ce qu'il a pu faire en ces dernières semaines !

Marcia, soucieuse, garda le silence. Elle ne savait que trop, hélas ! ce qui occupait Arthur ! Elle conservait l'espoir que Coryston avait su l'influencer... le convaincre. Edward aussi

avait promis de le voir;... avant peu, sûrement on le mettrait à la raison, sans que leur mère soupçonnât rien.

***

Avant de prendre la pile habituelle de lettres qui l'attendaient, lady Coryston demanda au maître d'hôtel :

— Mr Arthur est-il arrivé?

— Oui, *milady*. Il est sorti en ce moment, mais il rentrera pour le déjeuner.

Une vive satisfaction éclaira la figure de lady Coryston. Marcia n'entendit ni la question, ni la réponse. Elle était occupée à lire, avec un étonnement manifeste, une lettre qui venait de lui être remise, et se dirigeait vers ses appartemens quand le domestique, l'arrêtant, lui annonça qu'une personne envoyée par la couturière l'attendait dans son boudoir. Elle disait venir par ordre de miss Coryston.

« Je n'ai pas donné d'ordres, je n'y comprends rien, » pensait Marcia en montant l'escalier. La teneur de la lettre qu'elle venait d'ouvrir lui revint à l'esprit.

— Je ne puis la voir, sans en demander la permission à Edward. C'est à lui de me dire ce que je dois faire. Ce n'est pas la même chose avec Coryston,... il peut discuter avec moi,... et avec Edward,... si ça lui plaît. Mais Mrs Betts elle-même!... Non... c'est un peu fort!

La porte de son petit salon était ouverte. Quelqu'un se leva à son approche. A sa grande stupéfaction, Marcia vit une personne qu'elle ne connaissait pas. Une femme frêle, mise avec mauvais goût, les mains jointes, les joues inondées de larmes.

— Qui êtes-vous? dit Marcia, interdite.

IX

— Miss Coryston, j'ai fait quelque chose d'affreux... J'ai trompé vos domestiques... J'ai menti pour vous voir. Mais, je vous en conjure, laissez-moi vous parler... ne me chassez pas!

Surprise, Marcia répéta :

— Je ne sais pas qui vous êtes; veuillez me dire votre nom.

— Mon nom... Alice Betts... répondit l'étrangère, après une courte hésitation. Vous ne me connaissez pas; mais on a tant parlé...

— Mrs Betts ? reprit Marcia en examinant l'intruse, qui rougit violemment.

La jeune fille semblait une émanation du printemps dans sa simple toilette rose, dont la coupe et la couleur faisaient valoir sa jeunesse et sa beauté, tandis que l'infortunée Mrs Betts, fripée, poudrée, malgré son cou et ses bras nus et sa jupe trop courte, était l'image de l'arrière-saison.

— Est-ce qu'on ne vous a rien dit ? demanda-t-elle, larmoyante. Je croyais que... lord Coryston...

— Ah ! oui, répondit Marcia machinalement. Vous avez vu mon frère ? Asseyez-vous !

Mrs Betts prit un siège en soupirant, sans oser la regarder. Elle essuya ses yeux, et commença son récit, entrecoupé de sanglots :

— Si vous ne venez pas à notre secours, miss Coryston... je... je ne sais pas ce que nous allons devenir, mon pauvre mari et moi. On nous a dit, qu'hier soir, à la chapelle,... oh !... pendant des années et des années, c'était mon mari qui lisait toujours les Évangiles... et maintenant il n'y va plus jamais,... mais nous avons su par un de ses hommes qui y était... vos fiançailles avec Mr Newbury... comme Mr Peary l'a annoncé. Je suis si *honteuse*, miss Coryston, de vous parler de vos affaires privées ! si honteuse... que je ne sais comment m'excuser.

Elle leva humblement ses yeux bleus aux paupières tremblotantes.

— Veuillez continuer, dit froidement Marcia, s'efforçant de dissimuler son énervement et son ennui.

— Et alors... alors, — et Mrs Betts se couvrit le visage de ses mains et soupira tristement et longuement, — mon mari et moi, nous nous sommes consultés, et nous avons pensé qu'il fallait que je vienne... vous supplier, miss Coryston, de parler pour nous à Mr Newbury et à lord William ! Vous allez être si heureuse, miss Coryston... et nous,... nous sommes si malheureux !

Mrs Betts, cette fois, laissa couler ses larmes, qui lentement tombèrent sur ses joues et sur sa robe de soie bleue. Non loin d'elle, assise sur une chaise, Marcia, désagréablement impressionnée, dit avec embarras :

— Je suis sûre que personne ne veut vous rendre malheureux.

Mrs Betts se rapprocha brusquement.

— Alors, vous savez que John doit être chassé de sa ferme, s'il ne m'abandonne pas?

Plus de douceur l'eût mieux servie, car Marcia répondit avec raideur :

— Je n'ai pas à discuter les affaires de lord William !

— Hélas!... mon Dieu!... que vais-je devenir? cria Mrs Betts à mi-voix, tournant ses regards de tous côtés comme une bête traquée, mettant en lambeaux, à force de le tordre, le mouchoir qu'elle tenait dans sa main. Puis, soudain, elle s'écria avec violence :

— Mais il faut que vous m'écoutiez!... C'est cruel... c'est trop sans cœur de ne pas m'écouter! Vous allez être heureuse,... riche,... vous posséderez tout ce qu'on peut désirer sur cette terre. Et vous refusez... vous *pouvez* refuser... d'aider une femme aussi misérable que moi!

La chétive créature au visage enfantin avait trouvé des accens tragiques. Elle paraissait aux abois, à bout de forces, ne se souciant plus de ce qu'on pouvait penser d'elle ; et, pourtant, il y avait encore un peu d'affectation théâtrale dans ses gestes, dans sa violence même.

Marcia, troublée, intimidée, la contempla en silence un moment, puis dit enfin :

— Comment me serait-il possible de vous aider, Mrs Betts? Vous n'auriez pas dû venir ici... vous n'auriez pas dû. Je ne connais pas votre histoire, et, si je la connaissais, je ne la comprendrais pas. Pourquoi n'avez-vous pas demandé à voir ma mère?

— Lady Coryston ne s'occupe pas de mes pareils, s'écria Mrs Betts. Non, miss Coryston,... je reconnais que c'est égoïste, peut-être,... mais c'est justement parce que vous êtes si jeune,... et si heureuse,... que je me suis adressée à vous. Vous ne connaissez pas mon histoire... et je ne peux pas vous la raconter!...

Elle se cachait le visage.

— Je n'étais pas une honnête femme, miss Coryston, je ne prétends pas l'être ; mais j'ai eu une vie si dure, si dure.

Elle poursuivit hâtivement, comme si Marcia voulait l'interrompre :

— J'étais mariée, à dix-sept ans, avec un vieux mari. Ma mère était mourante... elle me maria pour me mettre à

l'abri. Au bout de quelques mois, il devint mauvais pour moi, et ce fut une horrible existence... Je ne peux pas vous dire tout ce que j'ai enduré... Je ne le voudrais pas,... pour rien au monde. Il m'enfermait... Il me faisait à moitié mourir de faim ; il me battait et m'injuriait...

Alors elle détourna la tête, et sa voix devint saccadée.

— Il y avait un autre homme qui m'apprenait la musique et... j'étais encore si jeune, miss Coryston,... j'avais dix-huit ans... Il me fit croire qu'il m'aimait... et personne ne m'avait jamais parlé doucement. C'était comme le ciel... et... un jour,... je partis avec lui,... dans un endroit au bord de la mer;... et nous y sommes restés. C'était mal... Peut-être que j'aurais dû supporter tout, mais je ne pouvais pas,... je ne pouvais pas... Alors... mon mari a divorcé ; et, pendant dix ans, j'ai vécu avec mon vieux père. L'autre homme m'avait quittée... J'ai découvert la vérité. Il ne voulait pas être mauvais pour moi. Mais sa famille n'a pas voulu le laisser m'épouser. Alors je fus abandonnée, avec mon enfant... Et Mrs Betts jeta un regard craintif sur Marcia...

La jeune fille rougit violemment, mais ne dit rien.

— Et je vivais... avec mon père, je ne sais pas comment... Il était bien dur. Il me détestait à cause de ce que j'avais fait. Il m'en parlait tout le temps en me faisant des reproches ; mais je ne pouvais pas gagner ma vie... Pourtant, j'ai essayé une fois ou deux... Je ne suis pas forte... et je ne suis pas intelligente... Et puis, il y avait l'enfant. Aussi mon père était obligé de me garder. Et c'était aussi pénible pour lui que pour moi... Et puis, au mois d'août, il était si malade, nous sommes allés à Colwyn Bay pour lui, il a pris un petit logement... Et, un jour, sur la plage, j'ai vu John Betts, — après quinze ans. — Quand j'avais vingt ans, il avait voulu m'épouser, — mais je ne l'avais pas revu depuis. Il m'a reconnue... Oh ! que j'étais contente de le voir ! Nous nous sommes promenés sur la grève, et je lui ai tout raconté... Eh bien ! il m'a bien plainte... et père est mort... et je n'avais pas un sou. Car ce que père a laissé a payé juste ses dettes, et je n'avais aucun espoir sur la terre, personne pour m'aider... moi... ou mon petit garçon. Alors Mr Betts m'a offert de m'épouser. Il savait tout sur mon divorce, — il l'avait vu dans les journaux autrefois. Je ne lui ai rien caché, — rien de rien ; mais il savait bien ce que lord William pen-

serait. Seulement, il croyait que ça ne regardait vraiment que lui... et moi. J'étais libre... et je ne faisais de tort à personne!

Elle se tut, désespérée. L'éclatante lumière de juin tombait sur elle et faisait crûment ressortir la vulgarité du visage, les rides prématurées, les traces de la poudre et du rouge, et les ondulations exagérées des cheveux, de même que ses gants blancs sales et troués et quelques déchirures dans sa robe trop garnie et fripée. Marcia ne pouvait s'empêcher de le remarquer, surprise que la femme de John Betts parût pauvre à ce point.

Enfin la visiteuse inattendue releva la tête :

— Miss Coryston!... si, à cause de moi, ils renvoient John de sa ferme,... loin de tout ce qu'il a fait... de tout ce qu'il a aimé... je me tuerai! Vous direz ça à Mr Newbury!

Le mauvais goût de la parure disparaissait, et Marcia fut troublée par l'expression menaçante des regards qui la fixaient. Elle ne put que répondre d'une voix mal assurée :

— Je suis sûre que personne ne veut nuire à Mr Betts! Mais vraiment, vous n'auriez pas dû me dire tout cela, Mrs Betts. Je vous plains... mais je ne peux rien faire. Ce serait tout à fait inconvenant que j'essaye d'intervenir.

— Pourquoi? criait Mrs Betts, indignée. Est-ce que les femmes ne doivent pas dans le monde s'aider entre elles? Je sais que lord Coryston vous a déjà parlé et qu'il vous parlera encore. Sûrement, sûrement, Mr Newbury vous écoutera... et lord William écoutera Mr Edward. Vous savez ce qu'ils veulent? Oh! c'est trop cruel! — Elle se tordait les mains de désespoir. — Ils disent que, si nous nous séparons, si John promet que je ne serai plus sa femme,... mais seulement une amie... à partir d'aujourd'hui,... si nous nous voyons seulement de temps en temps, comme des amis ordinaires,... alors, il pourra garder sa ferme... et ils m'offrent d'aller vivre près d'une maison de religieuses qui me feront travailler, et d'envoyer mon petit garçon à l'école. Vous pensez si cela me convient? Comment accepter ça? John et moi, nous nous sommes retrouvés après tant d'années! J'ai enfin quelqu'un qui me soutient, qui me rend honnête femme, — et les sanglots l'étranglaient, — quelqu'un qui m'aime, et il faut que je le quitte, ou il est ruiné! Vous savez bien, miss Coryston, qu'il n'y a pas dans toute l'Angleterre un autre endroit comme la ferme de John. Il a fait

des essais, depuis des années, avec de nouvelles graines et des engrais et toutes sortes de cultures de fruits, oh! je ne comprends pas bien, je ne suis pas intelligente, mais je sais qu'il ne pourrait pas refaire la même chose n'importe où, ailleurs, à moins que vous ne lui donniez une autre vie. A cause de moi, il s'en ira. Il le fera, mais il aura le cœur brisé. Et pourquoi *faut-il* qu'il parte ? Y a-t-il une raison? Est-ce juste?...

Se levant avec emportement, elle se rapprocha de Marcia, les joues couvertes de larmes, haletante, à moitié folle. Son chagrin n'était plus simulé.

La jeune fille était profondément, douloureusement émue; elle fit asseoir Mrs Betts sur le sofa à côté d'elle, et lui dit avec douceur :

— Je vous plains énormément! Je souhaite de pouvoir vous venir en aide. Mais vous savez ce que lord et lady William pensent,... ce que Mr Newbury aussi pense des gens divorcés qui se remarient... Vous savez... quelles sont les règles de conduite auxquelles ils se sont soumis toute leur vie,... ainsi que leurs gens. Comment peuvent-ils faire le contraire de ce qu'ils ont toujours exigé? Il faut comprendre leur manière de voir, et leurs sentimens. Ils sont désolés de rendre quelqu'un malheureux; mais, si un des principaux fermiers des domaines fait ce qu'ils jugent blâmable... comment...

Mrs Betts l'interrompit avec violence :

— Eh bien ! je vous en *supplie*... écoutez... voilà ce que je demande,... ce que je vous prie de dire à Mr Newbury. Je ne peux pas quitter John, et il ne voudra jamais m'abandonner. Mais je peux m'éloigner;... j'irai dans un petit *cottage* qui était à la mère de John, dans Charmvood Forest... loin de tout le monde. Personne ne le saura! Et John viendra me voir, quand il pourra,... quand son travail le lui permettra... Il viendra avec l'automobile. Il court partout dans le pays... personne ne s'en apercevra... on pourra dire que nous sommes séparés,... puisque nous ne vivrons plus ensemble. Mais je pourrai quelquefois avoir mon John... pour moi toute seule, et il pourra m'avoir!

Elle se cacha la tête sur le sofa, secouée de la tête aux pieds par les sanglots.

Marcia demeura silencieuse, étonnée de la force de sentimens si nouveaux pour elle. C'était la première fois qu'elle

entendait ces accens passionnés, ailleurs que sur la scène. La jeune fille de nos jours n'est pas tenue, comme au temps de la reine Victoria, dans une innocence de convention, — cette génération fut aussi différente de celle qui la précédait que de la génération actuelle, — les mœurs, le théâtre, les conversations assiègent incessamment une telle innocence. Toutefois, qu'était ce savoir incertain auprès de cet exemple lamentable du péché, réel, vivant?

Pourquoi sa mémoire lui rappela-t-elle au même instant la soirée à l'Opéra?... Iphigénie au désespoir, implorant vainement son père, puis sa résignation et son héroïque dévouement... Et les commentaires de Newbury, lui démontrant la beauté de l'abnégation et du sacrifice, avec ce calme souriant et cet enthousiasme qui l'avaient séduite autant qu'effrayée. Lui aussi, pensait-elle, il accepterait le martyre pour ce qu'il croit et ce qu'il aime, comment ne serait-il pas inexorable?

Mais c'est justement là le point discutable. Pour *soi-même*, rien de mieux, mais peut-on l'imposer à ceux qui souffrent sans croire, qui souffrent horriblement?

Elle se décida. Elle essaya de relever Mrs Betts :

— Je vous en prie, ne pleurez pas ainsi, dit-elle, peinée. Je comprends ce que vous demandez. J'essayerai de l'expliquer à Mr Newbury. Personne... croyez-vous, ne saura où vous êtes? On supposera que vous êtes séparés? Mr Betts habitera ici,... et vous ailleurs. C'est bien cela,... n'est-ce pas? Personne ne le saura?

Mrs Betts se releva.

— Oui, c'est cela. Naturellement... Vous voyez... nous aurions pu faire semblant d'accepter les conditions de lord William et le tromper, mais mon mari ne voulait pas faire ça. Il n'admet pas que personne se mêle de nos affaires intimes; mais il ne consentira pas à faire des mensonges à lord William et à Mr Edward, s'ils ne veulent pas,... ils ne le feront pas...

Elle se raidit, se mit debout, fit bouffer ses cheveux, redressa son chapeau, puis elle s'arrêta tout à coup, et, saisissant la main de la jeune fille, elle reprit :

— Miss Coryston !... Vous allez vous marier avec Mr Newbury... parce que vous l'aimez. Si je perds John,... personne ne me dira jamais plus une bonne parole... ne me jettera un regard de pitié. Je croyais enfin que j'avais trouvé... un peu d'amour.

Même les pécheurs, — sa voix faiblit, — ont droit à cette joie, n'est-ce pas vrai? Christ ne le leur a pas défendu.

Son attitude pitoyable eut raison de Marcia, dont les yeux se remplirent de larmes, quoique son tempérament ne fût pas aisé à émouvoir. A ce moment même, sa pitié était mélangée de répulsion et de méfiance. Mais le séjour à Hoddon Grey l'avait transformée profondément; elle était devenue un être plus sensible et plus réfléchi.

— Je ferai ce que je pourrai, dit-elle lentement. Je vous promets de parler à Mr Newbury.

Mrs Betts se prodigua en remercîmens, qui agacèrent Marcia. Elle fut contente d'en voir la fin. Afin de cacher aux domestiques les larmes et l'aspect échevelé de la visiteuse, Marcia prit avec elle un escalier dérobé et la guida dans les allées du jardin. En revenant, la jeune fille ouvrit la barrière du bois sous un buisson d'églantines en fleurs. Et, suivant un sentier moussu, elle fut bientôt hors de vue, loin du bruit de la maison.

Une étrange confusion régnait dans ses pensées. Elle voyait sans cesse la petite figure baignée de larmes, la robe sale et fanée, les cheveux trop frisés. Le récit qu'elle venait d'entendre lui revenait comme une obsession, avec cette pensée qui dominait toutes les autres en elle :

— Pourrai-je convaincre Edward? Que me dira-t-il?

Dans le calme des bois, tous les incidens du dimanche qu'ils avaient passé ensemble lui revinrent à l'esprit, et elle s'arrêta, oppressée et effrayée du changement survenu dans sa vie. Était-ce bien elle, Marcia Coryston, qui avait été entraînée dans cette atmosphère de religion, satisfaite et intolérante?... entraînée par une main si douce et si ferme?... Elle avait été traitée avec tendresse par tous, même par cet austère et dévot lord William. Et, cependant,... comment se faisait-il qu'elle eût l'impression très nette que, pour la première fois de sa vie, elle avait « subi une direction... » été disciplinée... enrôlée par ceux qui mieux qu'elle *savaient* ce qu'elle devait faire et où elle devait aller? Sauf par sa mère, jusque-là, elle avait été accoutumée à voir ses désirs, ses opinions, ses préjugés copiés et suivis avec déférence ; elle se connaissait naturellement volontaire, vaniteuse, impatiente d'imposer et de suivre ses idées.

Mais, à Hoddon Grey, même dans les plus intimes et les plus beaux momens des scènes de son premier amour entre elle et Newbury, elle avait pénétré dans un monde où rien n'était laissé à son libre jugement, où ce qu'elle pensait comptait peu, puisqu'on était assuré que par la suite elle serait amenée à penser à l'unisson d'Hoddon Grey; elle allait devenir, en vérité, la captive la plus récente et la plus aimée du système et des croyances de Hoddon Grey.

Et elle avait déjà ressenti l'exquise joie de l'abnégation. Chaque heure lui avait révélé quelque chose du noble et singulier caractère de Newbury. Les livres et les occupations de sa vie de famille, sa correspondance avec ses camarades d'Oxford, une lettre surtout, — de son plus cher et meilleur ami, arrivée le matin même et le félicitant de ses fiançailles : — tout ceci l'avait fait entrer dans une voie nouvelle, sous un ciel nouveau. Mais elle se rendait compte de la nature complexe de son fiancé. Comment allier cette joyeuse exubérance allant parfois jusqu'à des gaîtés d'enfant,... à cette sévérité mystique ? Comment son amour de l'art et de la littérature pouvait-il s'unir à cette ardeur à imposer l'autorité et les lois de l'Église sur les consciences, sans aucune concession à aucun modernisme, capable d'entacher la foi et les pratiques de la Haute Église anglaise ? Et ces questions la laissaient toujours dans l'effroi, demi-convaincue, demi-hostile. Elle était aimée, elle le savait ; elle était comme enveloppée, exaltée, par l'adoration dont elle était l'objet. Comment avait-elle pu inspirer et mériter un pareil amour ?

Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de revenir à cette certitude que, dans l'âme de Newbury, ce n'était pas elle, ni aucune affection humaine qui dominait, mais l'extase mystique,... cette extase que jamais elle ne pourrait partager... Elle aurait tout d'abord pleuré de se sentir inférieure à lui... puis elle se sentit dévorée de jalousie.

Jalouse !... elle l'était comme les femmes l'ont toujours été, de la foi, de l'art, de l'amitié, qui peuvent ébranler leur pouvoir... balancer jusqu'à l'amour qu'elles inspirent. Et la tentation de Psyché, — l'éternelle tentation d'user de ce pouvoir de mettre à l'épreuve celui à qui elle devait être enchaînée, avant que ses chaînes fussent à jamais rivées, — s'empara d'elle. Elle avait été sincèrement émue par l'histoire de Mrs Betts. Elle

jugeait dur et odieux, dans l'ivresse de son premier amour, que deux êtres humains qui s'aimaient dussent se séparer, non pas pour obéir à la loi, mais seulement pour répondre à un scrupule de l'Église. Elle se persuada qu'Edward accepterait et ferait accepter à son père le compromis proposé par Betts et sa femme. Celle-ci éloignée des domaines, le scandale n'existait plus. Dans le cours de ses pensées, les argumens se pressaient en foule. Mais ce n'était pas tant la sympathie qui la poussait qu'une sorte de curiosité inquiète de savoir ce qui en adviendrait... Elle se voyait plaidant auprès d'Edward, brisant sa résistance, gagnant sa cause, et alors, au lieu de s'enorgueillir de son triomphe, se jetant tout en larmes dans ses bras pour lui demander pardon d'avoir osé le combattre.

En sortant du bois, elle fut éblouie par l'éclat du soleil, qui illuminait de ses rayons le lac et ses cygnes, ses îles bordées de pierre, la grande allée avec ses statues de dieux et de déesses que quelque élève de Bernin avait fabriquées à Rome pour un Coryston du XVIIIe siècle, et la façade corinthienne et prétentieuse, avec ses colonnes et ses portiques qui s'étendaient interminablement. Elle détestait cette nature artificielle, mais, ce jour-là, tout lui parut beau, délicieux... comme ses rêves d'amour et de bonheur...

Par les fenêtres ouvertes, elle aperçut plusieurs personnes causant dans le boudoir de sa mère; sir Wilfrid, Arthur et Coryston. A la vue d'Arthur, elle s'assombrit soudain, et le cours de ses pensées changea. Car, si Newbury régnait en maître dans son esprit, sa mère y tenait encore une grande place. Et elle, Marcia... devait veiller et protéger sa mère!... au cas où sa protection serait nécessaire, si Coryston et sir Wilfrid n'avaient pas réussi à remettre ce fou dans son bon sens. Mais on aurait maintenant avec Edward un nouvel appui et un conseiller. Que Coryston osât l'attaquer, elle saurait le défendre.

Elle se mit à courir.

Au même moment, par la porte de la Bibliothèque ouvrant sur le jardin, Lester s'avançait, quelques livres sous le bras. Elle le reconnut et se sentit partagée entre un sentiment de réserve et une délicieuse fierté. Elle ralentit sa course, ils se rejoignirent. Sous la grande colonnade qui ornait la façade de la maison, Lester vint à elle, et lui dit en souriant :

— Je viens d'apprendre la bonne nouvelle, je vous présente mes félicitations.

Lester pensa que le bonheur l'avait transformée et encore embellie ; tout ce qui semblait défectueux dans son visage disparaissait, et jamais son éclat de brune n'avait été aussi attirant. Elle lui tendit la main et répondit gaiement :

— Oui, je suis très heureuse. Il me guidera du bon côté. Du moins, il l'essayera.

— Tout le monde paraît enchanté, reprit Lester, en marchant près d'elle, et ne trouvant rien à dire.

— Excepté Coryston, repartit Marcia tranquillement. Nous allons nous disputer.

— Bah ! tenez ferme, dit-il en riant... Il aboie plus fort qu'il ne mord...

De violens éclats de voix l'interrompirent. Ils s'arrêtèrent brusquement et reconnurent celles de lady Coryston et d'Arthur.

— Il faut que j'y aille ! s'écria Marcia, toute pâle d'inquiétude... Oh ! merci, merci beaucoup... Au revoir !

Et elle entra en courant dans la maison. Lester, resté seul, la suivit des yeux quelques instans, songeur, mais, rappelé à la réalité par le tumulte des voix, discrètement il s'éloigna.

X

Le bruit était étourdissant dans le salon. James n'y prenait pas part ; il surveillait de loin une violente discussion entre sa mère et Arthur, sans s'occuper de la conversation de sir Wilfrid Bury avec Coryston. Lorsque Marcia entra, elle entendit Arthur dire à lady Coryston :

— Votre attitude, mère, est absolument déraisonnable, et je ne me laisserai pas mener de cette façon !

La jeune fille s'arrêta, interdite du ton et de l'attitude de son plus jeune frère. Ce brutal, à la voix rauque, était-ce bien Arthur, le fils doux, bien stylé, et si docile ? Mais qu'avaient-ils donc tous ?

Lady Coryston éclatait :

— Je vous le répète, Arthur... Vous me proposez un marché qui n'est pas un marché !

— Un marché sans marchandise, interrompit Coryston, qui avait terminé sa discussion avec sir Wilfrid.

Lady Coryston ne prit pas garde à la remarque, et continua, s'adressant à son plus jeune fils :

— Ce que Coryston peut faire maintenant,... après tout ce qui s'est passé, n'a plus aucune importance pour moi. La première annonce du *meeting* de Martover m'a surprise péniblement,... j'en conviens. Mais, depuis lors, il en a tant fait... il m'a blessée si souvent ; à maintes reprises, il a publiquement et scandaleusement outragé les sentimens de famille et de décence politique... à tel point que...

— Mais je ne l'ai pas fait... mais je n'ai rien fait de semblable, dit doucement Coryston,... si nous sommes dans un pays de liberté.

Lady Coryston le foudroya d'un regard majestueux et précisa :

— Je ne m'occupe plus de lui. Il a fait ce qu'il pouvait faire de pire. Je ne pourrais subir de plus sanglant affront que celui qu'il m'inflige.

Coryston se contentait de protester par signes. Puis il se mit à mouiller un crayon, sans prêter attention au reste du discours.

— Mais *vous!* Arthur! — et sa mère poursuivit avec une colère croissante, — vous avez encore une réputation à perdre ou à gagner. Je n'attache aucune importance à ce que Coryston préside ou non... Il ne fait que tirer les marrons du feu pour Glenwilliam... Mais *vous*, si vous ne répondez pas au *meeting* de Martover, vous affaiblirez votre position dans la circonscription,... vous découragerez vos partisans,... vous agirez en lâche... et vous vous déshonorerez en abandonnant votre mère dans la lutte,... quoique ce dernier point, je le vois, ne vous touche guère!

James et sir Wilfrid, inquiets de cette violence, s'approchèrent. Sir Wilfrid prit affectueusement le bras de Marcia, qui restait comme pétrifiée :

— Nous n'avons pu convaincre votre mère, ma chère enfant; vous y réussirez peut-être?

— Vous ne devriez pas insister pour qu'Arthur aille à ce *meeting*. S'il ne le veut pas, mère, laissez-le faire! C'est si facile de l'ajourner! dit vivement Marcia.

Lady Coryston la prit à partie :

— Tout est facile à vos yeux, sans doute, Marcia, sauf de faire son devoir et de compter avec moi! Tout le monde sait parfai-

tement que j'ai toujours tout arrangé au mieux pour Arthur.

— Ce n'est pas une raison, mère, pour que vous continuiez, dit résolument Arthur, en affrontant sa mère,... Vous *devrez* désormais me laisser diriger ma vie et mes affaires comme je l'entends.

Lady Coryston changea de visage. Elle s'assit dans un grand fauteuil, près de la fenêtre, en pleine lumière. Elle portait une robe de velours noir à taille longue avec une sorte de fraise très raide autour du cou, et sa ressemblance avec la reine Élisabeth, dont James avait toujours été frappé, était étonnante. Il n'eût pas été surpris de la voir se lever et prononcer ces fameux mots de la Reine à Cecil : « Petit homme, petit homme, votre père n'aurait pas osé me dire : Vous devez. »

Mais, au lieu de cela, furieuse et méprisante, elle dit :

— Vous avez été heureux de trouver mon aide, Arthur; vous étiez incapable de rien faire sans moi. Je ne me fais du reste aucune illusion, sur vos capacités parlementaires... si vous êtes livré à vos seules forces!...

— Oh ! mère... s'écrièrent ensemble James et Marcia.

Coryston haussa les épaules. Arthur s'avança, rouge de colère en repoussant sir Wilfrid, qui cherchait à le retenir.

— Vous aimez la cruauté, mère. Mais nous l'avons subie assez longtemps. Mon père l'a endurée suffisamment aussi. Je ne pense pas comme vous au sujet de Glenwilliam. Je le connais,... et je connais aussi sa fille...

Et il insista avec énergie sur ces derniers mots. Tous ceux qui assistaient au débat eurent une chaude alarme... Marcia était terrifiée, sir Wilfrid prit le bras d'Arthur, qui se dégagea violemment.

La même fureur agitait lady Coryston, qui repartit, cinglant les mots :

— Une intrigante,... une intrigante sans scrupules... comme son père !

De rouge, Arthur devint d'une pâleur livide.

— Calme-toi, mon vieux ! dit Coryston, en s'approchant de lui avec Marcia et James. Mais Arthur les écarta tous.

— Mère et moi, nous allons régler cette affaire, déclara-t-il. Et, se croisant les bras et la regardant fixement, il ajouta : Je vous engage à mesurer vos paroles, mère. J'aime la jeune fille que vous venez de traiter si injustement. Je veux l'épouser, et

je fais de mon mieux pour la décider à m'épouser. *Maintenant*, vous comprendrez peut-être pourquoi je ne me soucie pas d'attaquer son père en ces circonstances particulières !

— Arthur !

Et Marcia s'efforçait d'emmener son frère.

Coryston, soucieux, observait sa mère avec une sollicitude inquiète.

Il y eut quelques instans de silence pénible. Il ne serait pas exact, pour expliquer le changement d'attitude de Lady Coryston, de dire qu'elle devint pâle. L'altération de ses traits était due, non pas à une défaillance, mais à l'effort qu'elle faisait pour concentrer toutes ses forces pour le combat. Elle sourit dédaigneusement et passa légèrement son mouchoir sur ses lèvres, afin qu'on ne vît pas qu'elles tremblaient, supposa Marcia, et elle dit :

— Je vous sais gré de votre franchise, Arthur. Il serait difficile de croire que vous vous attendiez à ce que je vous souhaite le succès dans cette histoire d'amour,... ou que j'appuie votre demande. Mais votre confession, — votre étonnante confession, — explique quelque peu votre étrange conduite. Pour le moment... *pour le moment*, — répéta-t-elle lentement, — je n'exige pas que vous preniez la parole au *meeting* annoncé, qu'il est impossible d'ajourner. Et quant à l'autre sujet, beaucoup plus grave, dont nous nous sommes entretenus, nous en discuterons plus tard entre nous. J'ai besoin d'y réfléchir.

Elle se leva pour sortir. James fit mine de l'accompagner.

Elle en parut contrariée :

— Pas maintenant, James, pas maintenant. J'ai quelques lettres urgentes à écrire, à propos de ce *meeting*.

Et, sans regarder personne, ni écouter sir Wilfrid, elle traversa fièrement le salon et disparut.

Arthur arpentait la pièce à grands pas. Coryston, couché sur un sofa, fixait le plafond. Marcia, James et sir Wilfrid Bury, gênés, se regardaient dans une commune détresse.

Sir Wilfrid rompit le silence :

— Voyons, Arthur, devons-nous prendre au sérieux la déclaration que vous venez de faire ?

— Ai-je l'air de plaisanter ? répondit l'interpellé.

— Plût au ciel ! Ce serait un soulagement pour nous, prononça sir Wilfrid sèchement.

— Heureusement, mère n'en croit pas un mot, ajouta Coryston sans cesser de contempler les décorations du plafond dues au pinceau d'Adam.

Arthur s'arrêta de nouveau :

— Que veux-tu dire?

— Rien d'offensant! Elle est persuadée que tu dis ce que tu penses, mais la chose lui semble trop grotesque pour qu'elle s'en préoccupe sérieusement.

— Là-dessus, elle n'a pas tort,... dit Arthur tristement, en reprenant sa marche.

— Qu'elle ait tort ou raison, mon garçon, elle aura soin d'y mettre bon ordre, — murmura Coryston entre ses dents. Et ses regards tombèrent sur James, qui, près d'une fenêtre, le dos tourné, s'absorbait dans la contemplation du jardin. L'immobilité de ce dos lui déplut, il chiffonna une lettre qu'il tenait dans sa main, visa, et l'envoya droit au but. James sursauta.

— Tu sais,... James, il ne s'agit ni de Hegel, ni de Lotze, ni de Bergson ;... c'est de la vie. Ne nous feras-tu pas part de tes réflexions?

— Je suis très chagrin, pour vous tous, de ce qui arrive, dit James tranquillement, mais surtout pour mère.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est âgée. Nous, nous avons l'avenir; elle ne l'a pas.

Marcia regarda son frère avec reconnaissance. Sir Wilfrid fit un signe d'approbation.

— Hum!... On n'en sait rien... pourtant c'est assez probable. Mais ce n'est pas une raison pour traiter avec tendresse la vieille génération. Par le fait, — la famille et la compagnie présente exceptées, — nous sommes ruinés, ruinés de fond en comble par ceux qui nous ont précédés. Ils nous barrent le chemin, partout... Qu'ils prennent leur retraite, et *nous* cèdent la place ! Nous sommes plus instruits, mieux informés qu'eux Ils ne savent opposer à nos argumens que le poids de leurs années. Le monde ne peut pas marcher ainsi. Il y a quelque chose à faire. Nous sommes écrasés par nos aînés.

— Oui, il en est ainsi pour ceux qui ne connaissent ni respect, ni tendresse, ni pitié, s'écria Marcia d'un accent si convaincu que ses trois frères en furent stupéfaits. Aucun d'eux

n'avait coutume d'attacher la moindre valeur à ce qu'elle pensait.

Coryston rougit :

— Je suis de force à supporter le coup (1), dit-il, non sans bravade. Vous ne pouvez me comprendre, ma chère ! Je ne veux faire aucun mal aux anciens ! Mais il est temps qu'ils gardent le coin du feu et nous rendent nos droits. Vous trouvez que c'est... un manque de respect,... de l'ingratitude? Grands dieux! Est-ce par amour que nous luttons avec nos contemporains? Ceux que nous aimons sont ceux qui nous aident à supporter la vie, qui nous réconfortent et pansent nos blessures. Au lieu d'une femme, discutant et guerroyant sans trêve, si j'avais trouvé ici une mère qui n'aurait eu pour armes de combat que les aiguilles de son tricot, qui se serait donné le temps de sourire,... de penser,... d'être charmante,... j'aurais été à ses genoux, son esclave et son adorateur. Les anciennes générations ont parcouru leur cycle... Elles nous ont assez longtemps imposé leurs opinions,.. voilà trente ans que cela dure ! A nous d'être les danseurs, maintenant. A eux de faire tapisserie. Ils sont hors de jeu !

— Avez-vous la prétention, Corry, d'avoir jamais « joué » avec votre mère? dit sir Wilfrid vivement.

Coryston le regarda d'une manière étrange de fort bonne humeur.

— J'avoue qu'on pourrait discuter jusqu'au Jugement dernier pour savoir lequel de nous a dit le premier : « Je ne joue plus; » mais le fait est là. C'est notre tour. Et vous, les aînés, vous ne voulez pas en convenir. Maintenant, mère essaie de tyranniser Arthur... après avoir tout gâché avec moi. Qu'est-ce que cela signifie? C'est *nous* qui avons la jeunesse,... *nous* qui avons le pouvoir,... *nous* qui savons plus que nos aînés, simplement parce que nous sommes nés trente ans plus tard! Que les vieux abdiquent! Nous leur rembourrerons leurs fauteuils, nous leur ferons la vie douce, et, quand ils sortiront de la vie, nous leur jouerons des marches funèbres. Mais ils *veulent* combattre;... et ils ne sont pas de force !

Et, les mains sur les hanches, Coryston s'arrêta, les fixant d'un regard étincelant.

(1) *Let the galled, jade wince, our withers are unwrung :* « *Que la rosse écorchée rue, nos garrots sont sains.* » HAMLET, acte III, scène II.

— Quelles sottises tu nous dis! s'écria Arthur, dédaigneux. Qu'est-ce que tu veux que ça nous fasse?

— C'est trop avancé pour un homme de paix comme moi, dit en souriant le vieil ami aux cheveux blancs; la lutte entre deux générations prend toutes les formes; mais la situation est trop poignante pour philosopher. Arthur, êtes-vous capable d'écouter les conseils d'un ami?

— Oui,... dit Arthur de mauvaise grâce,... si je n'étais pas tellement sûr de ce qu'ils vont être.

— Ne soyez pas si sûr,... et venez faire, avec moi, un tour dans l'allée des tilleuls avant le déjeuner.

Tous deux s'éloignèrent. James les suivit. Marcia, très inquiète, allait rejoindre sa mère lorsque Coryston l'arrêta.

— Voyons, Marcia. Oui ou non, es-tu fiancée à Newbury?

Elle lui fit face fièrement:

— Oui!

— Je ne t'en félicite pas, reprit-il violemment. J'ai beaucoup de choses à te dire. Veux-tu m'écouter?

— Comme il te plaira! répondit Marcia, indifférente.

Coryston s'assit sur le bord d'une table, la dominant du regard, les mains enfoncées dans ses poches.

— Qu'est-ce que tu sais de l'affaire des Betts? questionna-t-il à brûle-pourpoint.

— Beaucoup de choses, puisque tu m'as envoyé Mrs Betts ce matin.

— Ah! vraiment, elle est venue?... Eh bien! trouves-tu quelque justice, quelque sentiment chrétien à forcer cette femme à quitter son mari... la livrant de nouveau aux loups,... alors qu'elle venait de trouver un refuge?

— Pour Edward, Mr Betts n'est pas son mari, dit Marcia défiante. Tu parais oublier ce détail.

— « Pour Edward! » répéta Coryston impatienté. Mais, ma chère, qu'a-t-il à voir là dedans? Il ne fait pas la loi en ce pays. Qu'il suive les préceptes qui lui plaisent pour lui-même; mais bouleverser la vie d'autrui, au nom de principes particuliers auxquels les autres n'ajoutent pas foi, c'est vraiment trop fort!... à notre époque! Tu peux t'y opposer, Marcia!... et tu le dois.

— De quel côté est le tyran, maintenant? dit Marcia. Chacun n'a-t-il pas le droit, comme toi, de vivre selon ses idées?

— Oui, aussi longtemps qu'il ne nuit pas aux autres. Et, même, je ne suis pas assez anarchiste en cela.

— Eh bien!... poursuivit Marcia froidement... Les Newbury causent ce désagrément à Mr et Mrs Betts, parce qu'ils désapprouvent leur conduite. Et, toi-même, que fais-tu avec maman ?

Et elle lui jeta un regard triomphant.

— Sornettes et bêtises! s'écria violemment Coryston. C'est la plus mauvaise raison que j'aie jamais entendue. Ne comprends-tu pas la différence entre les questions essentielles et les questions secondaires? Entre combattre des opinions, et *ruiner une existence*... entre la boxe, — si rude même que puisse être l'assaut, — et le *meurtre?*

A son tour, il la regarda fièrement.

— Qui parle de meurtre! dit-elle d'un ton de dédain.

— Moi! Car si les Newbury séparent ces deux êtres, ils auront le meurtre de deux âmes sur la conscience. Et, puisque tu as causé avec cette femme, ce matin, tu le sais aussi bien que moi.

Marcia faiblit un peu :

— Ils pourraient encore se voir en amis.

— Oui... sous les yeux de saintes femmes épiant leurs moindres gestes. C'est ce qu'on leur propose. Je sais. On n'a jamais rien imaginé de plus inepte et de plus impitoyable!...

Et, se maîtrisant avec peine, il fit quelques tours dans la pièce avant de reprendre avec calme :

— L'aimes-tu vraiment, Marcia ?

Elle ne répondit que par un regard, mais un regard si expressif que Coryston comprit :

— Eh bien! dit-il lentement, si tu l'aimes, puisque tu es aimée, *obtiens* qu'il soit miséricordieux... Eux aussi s'aiment. Cette femme est une malheureuse et vulgaire créature. Elle n'était qu'une pauvre actrice sans talent, avant que son premier mari l'épousât. Elle n'est encore qu'une pauvre comédienne, même lorsque ses sentimens sont le plus profonds, tu as dû t'en apercevoir. On peut la rendre meilleure; mais, si on la sépare de cet homme, on tue tout ce qui reste de bon en elle, on détruit toutes ses chances de relèvement. Cet homme l'élevait jusqu'à lui. Peu à peu, il l'influençait parce qu'elle l'aimait. Ce rude Betts, ce taciturne, a fait une fois dans sa vie cette chose magnifique!... en s'oubliant entièrement pour autrui,... oubliant

tout pour la sauver. Et vous, chrétiens, vous le récompensez en lui brisant le cœur, en lui ôtant son gagne-pain... Grand Dieu !... Je voudrais que votre Maître fût là pour qu'Il vous dise ce qu'Il en pense !

— Tu n'es pas seul à le comprendre ! s'écria Marcia, tremblante d'émotion. C'est en son nom aussi qu'Edward et son père dirigent leur conduite. Mais tu n'oses pas dire, ni même penser, qu'ils agissent par despotisme.

Coryston la regarda un moment en silence :

— Laissons cela, dit-il brièvement. Tu ne peux pas discuter sur ce sujet, tu n'en sais pas assez... Et Newbury et moi n'avons pas une seule idée commune. Mais je t'avertis, et lui aussi, qu'il est dangereux de jouer avec deux vies humaines pour enjeu... Ce sont des gens excités, et exaltés. Je ne menace pas... Je vous dis seulement... *prenez garde!*

— « Jouer! » « enjeu ! » — quels mots peu convenables lorsqu'il s'agit d'hommes comme Newbury et son père! dit Marcia, dédaigneuse. Je parlerai à Edward. Je l'ai promis à Mrs Betts. Mais écoute, Coryston, ça ne te va pas de parler de tyrannie; pour moi, tu es le plus despote de tous !

Coryston hocha la tête.

— Quelle bêtise! Je suis acharné comme un taon contre tous les despotes.

— Un *tyran*, répétait sa sœur avec conviction... Et sans cœur, par-dessus le marché! Je suis fiancée... depuis hier,... et tu ne m'as pas dit un mot affectueux !

Ses lèvres tremblaient. Coryston s'écarta un peu.

— Tu te jettes à corps perdu dans la réaction, dit-il entre ses dents,... tu te livres au pouvoir de ceux qui combattent partout la liberté, aussi bien dans les individus que dans l'État! Et, par malheur, ajouta-t-il en riant,... en fait de mariage... je crois que je suis en train de faire exactement la même chose que toi.

— Corry! Qu'est-ce que tu veux dire? demanda Marcia, étonnée de son air joyeux.

— Ah! cela t'intéresse? Peut-être le sauras-tu quelque jour, ajouta-t-il en lui lançant un regard provocant. Mais où donc est mon chapeau? Et il chercha cette chose innommable qui lui servait de couvre-chef.

— ...Allons! au revoir, Marcia. Si tu peux débrouiller l'affaire avec ton jeune homme, je suis ton serviteur et le sien. Je

ramperai même devant lord William. La lettre que je lui ai écrite était un peu trop carabinée, j'en conviens. Sinon...

— Eh bien!

— C'est la guerre! fut la brève réponse du frère près de la porte.

Puis il rentra soudain, ajoutant :

— Aie l'œil sur mère. Du côté d'Arthur... c'est dangereux. Elle n'a pas la moindre intention de le laisser épouser cette jeune fille. Et, là aussi, il y aura une mêlée plus sérieuse qu'on ne croit. Tiens-moi au courant.

— Oui... si tu promets... d'aider Arthur et maman à sortir de là.

Coryston eut un geste de dénégation et sortit.



Lady Coryston s'étant débarrassée de toute société pour plus de tranquillité, faisait une promenade solitaire. Elle ne voulait voir ni enfans, ni amis, ni domestiques, personne, avant d'avoir décidé ce qu'elle ferait. Comme chaque fois qu'un danger lui était révélé, elle se raidissait en une extraordinaire tension nerveuse. Elle avait changé sa pompeuse robe d'intérieur, contre un costume court de *tweed*, ses cheveux blancs étaient emprisonnés dans une sorte de capuchon de soie noire, qu'elle portait habituellement dans ses courses à la campagne; elle marchait vite et avait encore l'allure étonnamment jeune. Jamais elle ne s'était sentie plus alerte ou plus vigoureuse. Et cependant, elle avait parfois le pressentiment d'un péril qui la menaçait, mais elle ne s'arrêtait pas à l'analyse de ce sentiment. Elle était comme le joueur qui a été heureux trop longtemps, qui prévoit que le prochain coup sera sans doute cause de sa ruine. Mais elle ne s'attardait pas à cette impression. Elle n'en poursuivait pas moins l'élaboration graduelle de son plan, et sa résolution n'en était nullement ébranlée..

Elle comprenait maintenant ce qui, depuis deux mois, l'avait rendue si perplexe. Arthur s'était déjà abandonné entre les mains de la tentatrice avant son premier discours au Parlement. Aussi, depuis lors, n'avait-il rien fait de bon. Et, au moment même où sa mère avait infligé aussi publiquement que possible un affront au ministre, — qui, à ses yeux, méritait une mise en accusation, — en refusant, malgré les

usages, qu'il lui donnât le bras et s'assît auprès d'elle à un grand dîner à Londres, Arthur courtisait la fille de ce criminel; et la jeune fille, sans doute, prévoyait déjà avec joie le moment d'un triomphe personnel, non moins public. Lady Coryston se rappelait les grands yeux moqueurs, qu'Enid Glenwilliam avait fixés sur elle, quinze jours après le fameux dîner, lorsque, avec une persistance qui lui sembla toute naturelle et aussi avec le désir de ménager les sentimens de la jeune fille, elle avait refusé la malencontreuse proposition d'une autre maladroite maîtresse de maison, qui voulait lui présenter la fille de Glenwilliam. Et, pendant tout ce temps-là... tout ce temps-là, cette belle et déplaisante créature tenait la vie d'Arthur et son avenir dans le creux de sa main!

Cela ne durerait plus longtemps! Lady Coryston était persuadée qu'elle voyait clair dans le jeu de miss Glenwilliam. Bien des gens savaient Coryston déshérité, et l'on pouvait connaître les espérances du second frère. Les Glenwilliam étaient pauvres, les chances de succès de leur parti douteuses; la jeune fille ambitieuse; mettre la main sur les domaines de Coryston et la position qu'un tel mariage procurerait à la fille du *Check weigher* (1) du Yorkshire, était une tentation digne d'être réalisée. Nul doute, avec des gens comme les Glenwilliam, que la douceur de la revanche n'entrât aussi en ligne de compte.

Si leur plan était simple, la manière de le faire échouer ne l'était pas moins. Il n'y avait plus que onze jours avant le *meeting* de Martover. Mais elle avait appris, de Page, qu'ensuite le Chancelier et sa fille devaient rester, du samedi au lundi, chez cet odieux docteur Atherstone, dans son *cottage* de la colline. Un mot qu'ils trouveraient à leur arrivée leur demanderait une interview qu'ils ne pourraient refuser. Il n'y avait pas de temps à perdre; sans quoi, la situation politique d'Arthur serait complètement et irrémédiablement perdue. Le moindre soupçon des assiduités d'Arthur, dans l'état d'effervescence politique où l'on se trouvait maintenant, serait suffisant pour lui faire perdre son siège, et détruire l'équilibre des voix de droite fournies par la campagne et qui neutralisaient le radicalisme croissant des petites villes de la circonscription.

Elle monta jusqu'à une éminence du parc où l'on avait mis

(1) Contrôleur des poids.

un banc à l'ombre d'un beau chêne pour y jouir de la vue. Les vertes pelouses se perdaient dans l'immensité de l'horizon, avec, ici et là, dans l'azur du ciel, des nuages sombres, signes précurseurs de l'orage. Et elle regardait ses domaines, où, peu de temps auparavant, ses ordonnances, — si l'on peut ainsi dire, — étaient obéies comme celles d'un roi. Maintenant, toute confiance, toute sécurité l'avaient abandonnée. Là, du côté de la colline, où l'on accédait par ce sentier blanc, c'était Knatchett... l'ancienne ferme où Coryston s'était installé, pareil à la parcelle de levain qu'on mêle à la pâte, à peine visible au commencement, et qui se développe et grossit jusqu'à ce que « la pâte entière entre en fermentation. » C'était un levain de lutte et de révolte, et, pour combattre le fléau, elle n'avait que ses seules forces!

Soudain... elle se sentit défaillir. Arthur, son préféré! Il lui avait été relativement facile de lutter contre Coryston. Quand n'avait-elle pas lutté contre lui? Mais Arthur!... Et elle songeait à toutes les joies qu'elle lui avait dues... en préparant son élection, ses discours, guettant ses premiers débuts à la Chambre des Communes. Les années à venir et la vieillesse qui s'approchait lui apparurent tout à coup sous de sombres couleurs, et quelques larmes coulèrent de ses paupières. Se serait-elle trompée? Les prédictions, qu'il lui semblait entendre encore énoncées par la voix défaillante de son mari!... et qu'elle avait toujours refusé d'écouter,... étaient-elles à la veille de se réaliser?...

Et, dans sa solitude, elle souffrit d'une profonde angoisse, tandis que la lumière du soleil couchant dorait les broderies blanches des aubépines qui jonchaient les pelouses et le cours sinueux du petit ruisseau, aux flots pressés, qui serpentait si joyeusement à travers le parc.

Mais elle ne changea rien à sa résolution de voir Enid Glenwilliam dans la quinzaine suivante, de même que le bonheur d'Arthur ne vint pas un instant effleurer sa pensée.

Mary A. Ward.

(La quatrième partie au prochain numéro.)

LES BATAILLES SOUS METZ

ET LE GÉNÉRAL DE LADMIRAULT

A PROPOS DES ARTICLES DE M. ÉMILE OLLIVIER

A la suite du dernier article de M. Émile Ollivier sur les batailles autour de Metz, qui a paru dans notre numéro du 15 août, nous avons annoncé que, dès le premier de ces articles, le colonel de La Tour du Pin nous avait adressé des observations relatives au rôle militaire du général de Ladmirault, dont il était l'aide de camp en 1870. D'accord avec M. de La Tour du Pin, il avait été convenu que ses observations paraîtraient seulement lorsque la série de M. Ollivier serait terminée et nous les avions communiquées à ce dernier, qui nous avait fait part de sa ferme intention d'y répondre. Nous aurions voulu reproduire les deux textes en même temps, afin que nos lecteurs fussent mieux à même, en les comparant, de se faire une opinion personnelle sur les faits allégués de part et d'autre. La mort n'ayant pas permis à M. Émile Ollivier de réaliser son projet, nous avons le regret de ne pouvoir publier aujourd'hui que le témoignage de M. de La Tour du Pin.

A l'histoire des batailles sous Metz, sur laquelle on a tant écrit, M. Émile Ollivier croit pouvoir donner un nouveau tour: il n'en laisse pas porter les responsabilités uniquement sur la tête du commandant en chef, le maréchal Bazaine; il prétend l'en décharger largement sur la tête de ses lieutenans, et notamment sur celle du commandant du 4[e] corps de son armée, le général de Ladmirault.

Après avoir donné le plan adopté par Bazaine pour ramener l'armée, dans la journée du 15 août, de Metz vers la Meuse, M. Ollivier ne craint pas d'attribuer son inexécution à ce que

« de toutes parts vont éclater la désobéissance, la négligence, ou l'inintelligence. » Puis, dans la suite du récit, nul n'en est montré plus coupable que le général de Ladmirault; cela, depuis « l'incroyable anarchie dont l'état-major du 4e corps présentait le spectacle (1), » jusqu'au « motif inouï que donne son officier d'ordonnance de la négligence de son chef (2). » Cet « officier d'ordonnance » est constamment en jeu, parce que c'est à ses dépositions au procès Bazaine que M. Ollivier emprunte le plus des reproches dont il charge le général. Or, à une autre occasion, cet « officier d'ordonnance », ou plutôt cet aide de camp, — c'était moi, — a précisément reçu de son chef mission de parler pour lui.

Voici mes pouvoirs :

« Mon cher La Tour du Pin, je vous serai bien reconnaissant d'une réplique que vous pourriez faire à l'ouvrage du général Jarras sur les actions qu'il peut attribuer au 4e corps de l'armée de Metz... Vous avez bien connu tous ces faits; vous y avez pris une grande part...

« Le général de Ladmirault. »

14 juillet 1892.

J'ai été sept ans aide de camp du général de Ladmirault, avant, pendant et après la guerre, dans toutes les fortunes. C'est là ce qui caractérise la fonction, que M. Ollivier paraît ignorer avoir été la mienne, comme d'ailleurs il ne tient pas un compte suffisant de la constitution des états-majors de l'époque. Les états-majors n'existaient pas en temps de paix et devaient être créés de toutes pièces, à tous les degrés de l'organisation, pour l'entrée en campagne. Autrement, les officiers généraux n'avaient à leur disposition que des officiers d'ordonnance détachés temporairement de la troupe et des aides de camp recrutés dans un corps spécial, le corps d'état-major, par un libre choix réciproque. C'était entre leur chef et eux une sorte d'association à long terme, naissant de la confiance et reposant sur le dévouement. On conçoit qu'au fort de l'action le général se servit plutôt, pour la soutenir, des officiers qui étaient ainsi à sa main,

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin, p. 511.
(2) Voyez la *Revue* du 15 juin, p. 737.

que de ceux d'un état-major constitué de la veille, et dont la besogne essentielle était d'ailleurs distincte et toute tracée.

C'est donc en la qualité susdite, dans laquelle je désire être reconnu, que je vais apporter ici quelques témoignages. Mieux que des définitions, ils feront toucher à M. Ollivier ce qu'est un aide de camp. Je les classe sous les chefs d'accusation qui se dégagent de son œuvre.

I

Le général de Ladmirault a-t-il contrevenu aux ordres du maréchal Bazaine en prenant part le 14 août à la bataille de Borny? — Pouvait-il faire autrement? — Était-il en présence d'une disposition qui devait le lui interdire ou l'en dispenser?

Voilà les points qu'il faut élucider.

Un ordre aussi insolite que celui de ne pas se défendre contre une attaque ne se comprendrait que si une autre troupe eût été chargée de couvrir la retraite : une arrière-garde en position, sous la protection de laquelle les chefs des autres unités savent qu'ils peuvent continuer le mouvement en retraite sans être inquiétés, et finalement, en la circonstance, jetés à la Moselle, qu'ils ont à franchir sur des ponts volans, — opération toujours délicate.

Si cette disposition normale n'a pas été prise et notifiée par le commandant en chef, ni ordonnée aux chefs des diverses colonnes, c'est à chacun d'eux d'y pourvoir par ses moyens : non pas en laissant ce soin à une arrière-garde, — ce serait contrevenir à l'ordre de mouvement général, — mais par une contre-attaque. Celle-ci peut sans doute retarder la marche, mais beaucoup moins que ne le ferait la constitution d'une arrière-garde qu'il faudrait attendre, sa mission terminée. C'est aussi l'avis du maréchal Bazaine lorsqu'il dit : « L'ennemi était sur nos baïonnettes ; je ne pouvais pas effectuer un passage dans de bonnes conditions. C'est ce qui a amené la bataille de Borny. » (Procès Bazaine, p. 211.) Ailleurs, il dit aussi : «... Oui, mais que serait-il arrivé si j'avais laissé un échelon derrière et si cet échelon avait été attaqué? J'aurais été obligé de revenir, parce que je n'aurais pas pu l'abandonner à lui-même. » (Procès Bazaine, p. 164.)

Aussi le maréchal Bazaine ne me témoigna-t-il pas le moindre mécontentement de ce contretemps, quand au lendemain je lui en apportai et remis le rapport.

Enfin j'apporterai ici un autre témoignage personnel : c'est que la retraite du corps d'armée, retardée par sa participation à la rescousse de Borny, le fut encore davantage par la négligence du commandement à la faire reprendre par ce corps aussitôt la fin de la lutte. Il s'écoula en effet trois heures entre ce moment-là et celui où je revins de reconnaissance annoncer à mon chef que les corps voisins avaient repris le mouvement et étaient guidés vers Metz par l'État-major général. Celui-ci paraissait nous avoir ignorés ou oubliés.

II

Le général de Ladmirault a-t-il contrevenu aux ordres de mouvement donnés par le maréchal Bazaine pour la journée du 15 août? Le retard dans l'exécution de ce mouvement lui est-il imputable?

Ce qu'il en fut est facile à déduire de ma déposition au procès du maréchal, pourvu qu'elle ne soit pas l'objet d'un commentaire inexact. La voici rétablie. (V. Procès, p. 283) : 1° je n'étais pas chargé de demander un changement d'itinéraire à l'ordre de mouvement, mais un répit dans son exécution ; 2° le maréchal ne m'indiqua pas une route nouvelle, mais uniquement celle qui nous avait été assignée en même temps qu'au 3e corps ; 3° quand j'eus dit que cet itinéraire était impraticable et que je n'en voyais pas l'aboutissement, il se contenta de me tracer sur la carte une direction ; 4° cette direction n'était pas l'indication du chemin de Lorry, qui n'existait pas sur sa carte. (V. Procès, p. 163.)

C'est à ne pas se reconnaître dans cette manière de reproduire une déposition.

J'ai dit aussi avoir redressé une fois la direction de la colonne qui suivait cette route, puis l'avoir vue perdue une seconde fois et ne l'avoir pas rétablie alors. Ce point est omis dans la suite du récit. Enfin j'y suis représenté comme porteur de l'ordre de mouvement : ce n'était pas; je ne connaissais que l'ordre verbal que je venais de recevoir ; je n'y avais pas obtenu d'autre chan-

gement qu'une interversion dans la succession des corps d'armée que cet ordre concernait.

Au résumé, il restait ferme que l'ordre général mettait deux corps en marche sur la route de Metz à Verdun par Mars-la-Tour, et les deux autres sur la route de Metz à Verdun par Doncourt, qu'il fallait gagner par un chemin de traverse encaissé, un col, celui de Lessy, et un ravin, celui de Chatel. — Que l'état-major eût reconnu d'autres voies, qu'importe? Il ne les a pas indiquées au commandement. M. de Ladmirault mit sa division de tête sur la voie qui lui était tracée, à l'heure dite, sans attendre la réponse à la demande de sursis qu'il m'avait confiée; cette troupe ne put déboucher, comme je l'avais dit. Ce que voyant, il prit avec le reste du corps la route excentrique, mais libre, de Metz à Montmédy, par Woippy. Est-ce là qu'il désobéit? Le maréchal ne l'estima pas, car il dit: « ... Le général de Ladmirault l'a prise, il a bien fait. » (V. Procès, p. 163.)

III

Passant à la troisième de ces journées, celle du 16 août, dite journée de Rezonville, la critique pose le dilemme suivant : « La faute capitale de la journée, l'inertie de notre droite, ne peut être imputée à la fois à Ladmirault et à Bazaine. Bazaine n'a-t-il pas ordonné, Ladmirault ne mérite aucun blâme; Ladmirault a-t-il désobéi à un ordre donné, Bazaine échappe à tout reproche. »

De même que tout à l'heure j'avais peine à reconnaître ma déposition sur la journée du 15 dans la manière dont elle était reproduite, j'en ai davantage encore à raccorder mes souvenirs de celle du 16 avec cette double indication d'inertie d'une part et de manque à l'obéissance de l'autre : d'une part, je ne me rappelle pas y avoir entendu parler d'un ordre quelconque du maréchal; d'autre part, je crois y avoir eu pas mal à travailler de mon état. Cela si bien qu'au soir nous en fûmes pour trois généraux et deux mille hommes de perte, — de ceux que M. Ollivier dit être demeurés « les bras croisés (1)! »

Il y avait un ordre de marche, celui que j'avais rapporté la veille : il consistait uniquement à s'établir, s'éclairer et se gar-

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet, p. 24.

der à Doncourt, village sur la route septentrionale de Metz à Verdun par Conflans, Étain, etc. Je l'appelle septentrionale par rapport à l'autre route, qui, partant également de Gravelotte où bifurque celle de Metz à Verdun, se poursuit à gauche par les villages dont les noms allaient devenir célèbres, Rezonville, Vionville, Mars-la-Tour. Le 2e corps devait la prendre, puis le 6e, tandis que le 3e devait suivre le 4e par la route au Nord de celle-ci. La Garde devait prendre l'une ou l'autre de ces deux routes, selon les circonstances. — Ce sont ces dispositions de marche, trop simples, qne M. Ollivier trouve « réglées de main de maître. »

La division de queue du 3e corps et celle de tête du 4e n'en étaient pas moins en panne depuis la veille, quand les autres divisions du 4e levèrent le camp pour gagner Doncourt par la seule route qu'elles connussent libre, celle de Woippy et Saulny vers Montmédy. Et bien elles firent, dit le maréchal. (Voir ci-dessus : Procès, p. 164.)

Comme pendant cette marche le canon se faisait entendre sur leur gauche, c'est-à-dire sur l'autre route, celle du Sud, la première de ces divisions d'abord, — la division Grenier, — se porta rapidement dans la direction, laissant pour cela ses sacs ; la seconde, Cissey, deux heures plus tard, parce qu'elles étaient séparées par le convoi, qu'il avait fallu encadrer ainsi pour qu'il ne courût pas risque d'être enlevé.

Les premières troupes conversèrent d'abord à gauche, le général en tête, guidées par la fumée des canons, jusqu'à ce qu'elles eussent aperçu la droite du 6e corps, fortement engagée, tandis que le 3e figurait en réserve.

Nous formions ainsi aile marchante de la conversion, que nous avions entamée *sans ordres*.

Nous la continuions en abordant l'ennemi et le refoulant, lorsque se dessina contre nous une puissante contre-attaque. Le général de Ladmirault, qui était descendu, avec ses têtes de colonnes déployées, dans un ravin, remonta avec elles sur la berge pour recevoir cette attaque. A ce moment même y accourait bien opportunément la division Cissey, dont il n'avait cessé de presser l'arrivée. Le choc fut violent, anéantissant la colonne allemande, — cinq bataillons et trois escadrons. — Cela malgré la diversion prononcée par une puissante cavalerie sur l'autre face du redan dessiné par le ravin.

C'est au cours de ce rapide récit que vient se placer l'épisode imaginé par un correspondant anonyme (1), d'une manifestation de faiblesse et de frayeur qui serait apparue chez le général de Ladmirault à l'approche de l'attaque prussienne. Il est regrettable que ce conte ait été accueilli par M. Ollivier sans plus de fondement : je n'ai vu ni ressenti rien de pareil, moi qui étais alors à la botte du général, porteur de son fanion. Je ne m'en séparai que pour ramener deux bataillons trop exposés de l'autre côté du ravin, puis pour « ramasser tout ce que je trouverais de cavalerie, » selon l'expression de mon chef, afin de l'opposer à celle qui menaçait son flanc droit.

Ces deux chocs ne furent pas tellement simultanés, que le même officier d'ordonnance, le lieutenant Niel, aujourd'hui général, n'ait pu être témoin des deux, quoiqu'ils se soient produits respectivement sur les deux faces opposées du redan susdit. C'est à son saillant, au centre du corps d'armée, que se tenait le général, comme il avait coutume quand il ne se montrait pas sur la ligne des tirailleurs pour reconnaître le terrain ou encourager la troupe. Il y eut même assez d'intervalle entre les deux attaques pour que Niel eût le temps d'interroger des prisonniers faits sur celle de gauche avant de déclancher à droite la charge de la division Legrand et d'y participer, comme je le vis en revenir. Il pouvait être alors sept heures du soir, et le rassemblement des unités disloquées se faisait des deux côtés.

Que vient-on nous conter alors du général qu'on ne trouvait pas ?... de toute la journée, dit-on, le maréchal n'avait su où était le corps d'armée. — Soixante pièces de canon en feu font pourtant un certain bruit. — Son chef était, vraisemblablement, au centre de l'action puisque, des trois cavaliers de la garde de son fanion, l'un était tué, un autre blessé, l'autre disparu. — Aucun des officiers envoyés, dit-on encore, à sa recherche par le maréchal n'avait pu le joindre... Je n'ai pas à l'expliquer, mais à le constater, d'abord pour n'en avoir, en effet, pas vu *un seul*, ensuite parce que cela se trouve confirmé au procès.

Pourtant M. Ollivier a écrit : « Or il est certain que Bazaine a ordonné et que Ladmirault a désobéi. » — Ordonné quoi? Désobéi à quoi?...

(1) Voyez *La Bataille de Rezonville*, par Germain Bapst, p. 397.

IV

Le général de Ladmirault n'a pas reçu d'ordres ; il n'en a pas demandé. Sur cette seconde constatation, j'ai écrit quelque part (1) qu'il n'en avait garde, ne pouvant manquer de pressentir à quoi ces ordres eussent tendu.

M. Ollivier s'en indigne, cette fois contre moi, dont il trouve l'explication « inouïe ; » contre le général ensuite, dont, sans aller aussi loin dans ses appréciations, il trouve l'attitude, mettons distante, très coupable.

Restons d'abord dans le fait : on ne demande des ordres, quand on en a déjà, que lorsqu'on est en présence d'un fait nouveau de nature à les modifier. Le cas se présenta-t-il pour nous dans cette journée du 16 août? Elle commence par une longue marche, sans aucun incident, pour gagner l'étape assignée. A ses approches on rencontre des vedettes ennemies : ce n'était une surprise pour personne, pas plus à l'État-major général que pour nous. On les refoule et l'on atteint une hauteur d'où l'on voit le passage sur la route de Gravelotte à Mars-la-Tour chaudement disputé à la colonne de gauche de l'armée française. On marche à son canon, on prend contact avec ses unités les plus voisines, qui sont elles-mêmes en communication avec le commandant en chef, et l'on appuie leur développement d'une manière si complète, qu'à un moment les troupes se rejoignent. — C'est là ce que M. Ollivier appelle « agir comme un commandant en chef isolé. » — A mesure que celles du 4e corps débouchent sur la ligne de bataille, elles la prolongent vers la droite, débordant ainsi jusqu'au-dessus de Mars-la-Tour le corps ennemi qui barrait la route. Il faut se bien rappeler que c'est le fait d'un seul corps d'armée ennemi. Déjà ses flanqueurs étaient refoulés par notre division de tête, quand celle d'un autre corps d'armée allemand vient à la rescousse. Nous y faisons face, nous lui brisons la tête, et nous restons, la journée finissant, sur la position.

Tout cela ne se passa pas dans une musette, ni sans donner à l'état-major du 4e corps quelque occupation, tandis qu'il y avait un gros état-major général pour y venir voir, qui ne s'en

(1) *Le général de Ladmirault à Rezonville*, *Revue hebdomadaire*, 5 août 1911.

dérangea pas. Il avait assez à faire, paraît-il, de chercher le commandant en chef, qui ne s'en inquiétait pas plus que de nous.

La nuit venue, le commandant du 4e corps, demeuré en effet sans communications avec cet état-major, se replia sur la position qui lui avait été assignée dans l'ordre général de marche, — Doncourt, qui est avec Jarny la clef du passage de l'Orne. En s'en départissant sans ordres, il eût commis la faute la plus grave que puisse commettre le chef d'un corps dans une armée en retraite. Il eût compromis cette retraite considérée comme le salut de l'armée, alors qu'elle ne pouvait plus s'effectuer que par la route dont il avait la garde. Et il eût commencé par compromettre sa propre troupe, s'il l'avait fait sans reprendre ce qu'il avait laissé en arrière pour accourir au feu, son convoi, les sacs de son infanterie, les charges de sa cavalerie. C'eût été trop d'étourderie chez un homme de l'expérience du général de Ladmirault; il ne pouvait perdre de vue ni ce détail, ni l'idée générale qui avait inspiré l'ordre de mouvement.

Ici se placerait la discussion classique sur la possibilité pour le 4e corps, réduit à deux divisions en marche ou au combat depuis le matin, d'enlever à la fin de la journée, — il ne faut pas dire Mars-la-Tour, qui n'a pas de valeur militaire, mais Tronville, qui était visiblement la clef de la position. Je n'ai pas qualité pour aborder cette discussion qui partage encore les esprits, n'ayant la parole que pour apporter des témoignages et non des opinions. Je l'ai fait ailleurs (1).

J'appellerai seulement ici l'attention sur l'avis du général Bonnal (2). Je le vois souvent cité par M. Ollivier sur des points moins importans que celui-ci, où il se prononce nettement contre la possibilité d'obtenir utilement ce nouvel effort des troupes du 4e corps; comme aussi contre l'explication fantaisiste, et d'ailleurs controuvée, tirée de l'épuisement physique du général de Ladmirault, qui dépare, comme il dit, les récits charmans de M. Bapst.

V

Voilà qui est dit pour le fait du commandement, non point isolé, mais très personnel, exercé par le général de Ladmirault

(1) Voyez *ut supra*.
(2) Voyez Général Bonnal, *Questions de critique militaire*, 1913, p. 133.

pendant la journée du 16 août. Si j'ai paru en éluder l'explication morale, c'est pour la mieux dégager du moment, en la montrant dominante et constante, comme on va le voir.

Le général de Ladmirault, ainsi que la plupart de nous, avait pressenti clairement que le maréchal Bazaine ne songeait pas à s'éloigner des murs de Metz et préférait attendre ainsi les événemens qui se produiraient ailleurs ; on le savait d'ailleurs capable de sacrifier beaucoup à ce plan. Mon chef ne me le dit que bien plus tard ; mais moi, à qui sa confiance accordait une certaine liberté de parole, je le lui avais dit dès la veille, en rentrant du grand quartier général où j'avais été chercher les ordres du maréchal. Le mouvement d'irritation, qui se traduisit chez celui-ci par un coup d'ongle sur la carte, m'avait, je ne dirai pas suffi, mais confirmé dans le sentiment que l'ordre de mouvement aussi bizarrement tracé n'était qu'une feinte. Je n'étais pas seul à le penser : la veille, le colonel Lewal en avait dit le mot, en réponse au cri du maréchal Canrobert devant l'incroyable traversée de Metz (1). Voici comment je m'étais exprimé : « Mon général, le pays dont je vous parle (le plateau et la vallée de l'Orne) est beau, riche, boisé ; un corps d'armée peut en manœuvrant s'y tirer d'affaire ; le vôtre a confiance en vous et vous suivra. Emmenez-le pour votre compte, parce que sans cela nous sommes tous perdus (2). » Le général ne me répondit pas autrement que par ces mots : « Vous êtes fatigué, allez vous reposer. » Mais je vis bien ce qu'il en pensait, — et il n'en pouvait, comme je le répète ici, penser autrement.

Sans doute, son indulgence à ne pas me reprendre de ce langage insolite n'était pas alors autre chose qu'un égard pour mon état de fatigue à la suite du combat de la veille et du service de la nuit. Cette indulgence ne correspondait nullement chez lui à une méconnaissance de la discipline ou à un affaiblissement de l'esprit de devoir. Ce que lui commandait la discipline, il venait de s'en acquitter ; et ce qu'il lui restait à faire était tracé par l'ordre même, dont il accomplit le but en ne s'en tenant pas aux moyens indiqués. C'est ainsi que l'initiative d'un chef peut se concilier avec sa subordination, pour le plus grand bien du service.

(1) Germain Bapst, *La Bataille de Rezonville*, p. 15.
(2) *Feuillets de la vie militaire sous le second Empire*. — Librairie Nationale.

La discipline, qui fait la force principale des armées, — comme s'exprimait notre règlement d'alors, — n'est ni servile, ni passive. Elle doit être comprise comme ce qu'elle est essentiellement, le départ des responsabilités. A celui qui commande appartient celle du but; à celui qui exécute celle du choix et de l'emploi des moyens. Il n'a d'ordres à attendre ni à solliciter pour s'en couvrir, tant qu'il voit clairement la situation; c'est elle qui le commandera désormais jusqu'à l'atteinte de ce qui lui a été assigné pour but. — Soupçonne-t-il, par des indices certains, que ce but n'est pas aussi ferme dans la pensée de qui l'a tracé que dans son expression, il ne connaît que celle-ci, et ne doit pas risquer d'en affaiblir la poursuite par les lenteurs inévitables d'une hésitation ou d'une demande d'ordres qui entraîne leur attente et compromet sûrement ainsi l'action. Sans doute Canrobert et Le Bœuf envoyèrent officiers sur officiers à Bazaine qui ne songeait qu'à s'en sauver : aussi ne firent-ils rien qui marque de tant d'ordres et de contre-ordres. Le commandant du 4e corps n'en sollicita ni n'en attendit pour marcher le 14 au canon de sa propre troupe, ni le 16 à celui de Canrobert; mais il n'a pas, quoi qu'on dise, aucune de ces fois perdu de vue le but; les ordres du commandant en chef l'ont trouvé le lendemain, et l'auraient trouvé le même soir, au poste qui lui avait été assigné. Voilà ce dont je suis le témoin.

Au résumé, on ne saurait tirer de mon langage plus que de mes témoignages autre chose que l'infirmation des moyens employés au profit de Bazaine contre son lieutenant.

VI

Le chapitre intitulé « Gravelotte-Saint-Privat » n'appelle pas moins rectification que les précédens, par le rétablissement des faits sur le point le plus grave. J'ai hâte de dire que l'objet de cette rectification capitale ne paraît pas correspondre à un parti pris chez l'auteur, mais à une lecture incomplète. M. Ollivier écrit qu'au soir de cette journée sanglante du 18 août, « vers huit heures ou huit heures et demie, Bazaine libelle un ordre général de retraite à tous les chefs de corps. Mais cette retraite n'avait pas attendu son ordre. Celle de Canrobert était en train ; celle de Ladmirault ne tarda pas à le suivre. Quoique son flanc droit fût découvert par la disparition du 6e corps d'armée,

Ladmirault tenta l'impossible pour différer l'inévitable. Le Bœuf, dont aucune attaque n'avait ébranlé la solidité, retarda un moment la catastrophe par l'envoi du brave Saussier... »

La catastrophe, ce serait l'abandon du plateau de Plappeville, qui, s'allongeant entre deux ravins boisés jusqu'aux carrières au-dessus d'Amanvillers, est le dernier débouché vers Briey et Montmédy restant à une armée qui ne veut pas être rejetée et demeurer bloquée dans le camp de Metz. La naissance du ravin de Chatel, qui encadre à gauche le plateau, est flanquée par la maison forte de Montigny ; la ferme Saint-Vincent, le Gros-Chêne, sont comme les réduits de cette position, que le général Bourbaki, qui l'occupait pendant la bataille, qualifiait, à tort du reste, de « magnifique. » Or cette position, le 4e corps ne l'a nullement cédée à l'ennemi, mais évacuée seulement pendant la nuit du 18 au 19 et la matinée du lendemain. Cela uniquement sur les ordres formels du commandant en chef relatés ci-dessus, et sur les indications des officiers qui rapportaient ces ordres du quartier général. J'étais de ceux-là ; j'en ai déposé au procès du Trianon, et M. Ollivier n'en ignore pas, puisqu'il cite les premiers mots de ma déposition. Parlant des messagers de la défaite du 6e corps qui arrivent au maréchal, il reconnaît que celui du 4e corps « La Tour du Pin est moins pessimiste : il affirme que nous tenions nos positions, que la bataille n'était pas perdue, mais qu'elle était à recommencer le lendemain matin... » Puis aussitôt le narrateur, négligeant la suite de ma déposition, me confond avec les officiers de l'état-major du 6e corps, qui étaient venus, dit-il, demander au commandant de leur assigner d'autres positions. Dans cette assimilation des deux corps d'armée, M. Ollivier écrit qu'après Cissey, qui, découvert par l'abandon de Saint-Privat, ne put se maintenir en ligne, « Grenier le suivit : l'infanterie de la division Lorencez et la brigade Pradier... soutinrent plus longtemps la lutte en désespérés, mais prirent enfin, eux aussi, la voie douloureuse de la retraite. » Or cela est le contraire de ce dont j'ai déposé : la brigade Bellecour de la division Grenier a bien été repliée, mais la brigade Pradier de la même division a bivouaqué sur sa position de combat, en avant de Montigny, jusqu'au lendemain matin (1). La division Lorencez est restée en ligne devant

(1) Voyez *Relations de l'État-Major de l'armée*. — Documens annexes, t. III.

Amanvillers jusqu'à neuf heures du soir, c'est-à-dire jusqu'après la fin de la lutte. Elle n'a été repliée qu'ensuite sur Saint-Vincent, puis sur le Gros-Chêne, où je lui apportai directement du grand quartier général, à minuit, l'ordre de rentrer sous Metz.

Où donc est la « catastrophe ? » et qui l'a précipitée ? Ladmirault ou Bazaine ? Tandis que celui-ci était rentré à Plappeville, d'où n'était même pas sorti son fanion, le premier, inlassable, reformait sur le plateau ses élémens refoulés, sous la protection de ceux qui n'avaient cessé de tenir, afin d'être prêt à reprendre la lutte dès le lendemain matin (1). C'est la mort dans l'âme qu'il se les vit enlever alors par les ordres répétés du commandant en chef, et rappeler dans l'enceinte d'où ils ne devaient plus sortir.

M. Ollivier ne s'en est pas rendu compte. Au lieu de s'en tenir aux sources contrôlées, les dépositions des témoins et les rapports des corps, aurait-il accueilli cette fois encore avec la même facilité que M. Bapst des récits inacceptables pour une œuvre historique ? J'ai pu déjà opposer à ceux-là le défi public (2) de produire un témoin, — et il pourrait s'en trouver parmi les vivans, puisque j'en suis encore, — qui vienne apporter et puisse maintenir devant moi un témoignage différent du mien sur ce point capital.

***

P.-S. — Ce débat loyalement consenti entre le brillant historien et l'obscur combattant des batailles de Metz est aujourd'hui tronqué par la mort. Il ne convient donc plus au survivant d'apporter à ses témoignages la conclusion qui doit s'en dégager d'elle-même. Mais il lui reste à exprimer, avec sa reconnaissance pour l'hospitalité de la *Revue*, un regret extrême de l'événement qui ferme trop tôt la lice ouverte à la défense d'une noble mémoire.

La Tour du Pin-Chambly,
Lieutenant-colonel en retraite.

(1) Général Bonnal, *La manœuvre de Saint-Privat*, t. III.
(2) Voyez *l'Éclair* du 13 juillet 1913.

DE L'HISTOIRE

ET

DES HISTORIENS

I

DE L'HISTOIRE

I. — DÉFINITION DE L'HISTOIRE

Voltaire dit très simplement et très justement : « Les premiers fondemens de toute histoire sont les récits des pères aux enfans, transmis d'une génération à une autre. » L'histoire, en effet, est le sentiment de la continuité dans le corps social, de même que la vie est le sentiment de la continuité dans l'organisme individuel. L'homme n'existe que parce qu'il a conscience de son existence, et cette conscience est en lui, parce que, se souvenant constamment d'avoir été *avant*, il en conclut qu'il restera lui-même *après* : « Je me souviens, donc je suis. » De même, l'Humanité (1).

La mémoire est la faculté initiatrice de l'Intelligence ; or, l'Histoire étant la mémoire des sociétés, on peut dire qu'elle est la faculté initiatrice de la civilisation.

Sans elle, la société n'existerait pas, puisqu'elle n'aurait

(1) Michel Bréal donne la même origine étymologique au mot *mens* « l' Intelligence » et au mot *memini*, « je me souviens » : « Le mot qui présente la racine sous la forme la plus simple est *memini*... Cette racine *men* est du petit nombre de celles qui expriment une opération de l'esprit ; elle marque principalement les actes de la mémoire et ceux de l'imagination. De la racine *men* vient, sans doute, le nom de *Minerva*, « la Déesse de l'Intelligence. »

aucun souvenir de vie antérieure ni aucune prévision de vie postérieure. Dès que la société emmagasine des souvenirs, elle constitue son expérience et, par conséquent, détermine son propre progrès. L'histoire est donc l'agent principal de l'existence sociale; elle la crée en l'observant. Par définition, l'historien est un *voyant*, voyant dans le passé et voyant dans l'avenir (1). Ainsi se détermine sa fonction.

A-t-on réfléchi à ce que serait l'homme s'il n'avait pas l'histoire? On l'a défini un « animal politique; » il est, surtout, un « animal historique. » Relisons la page de Pascal : « L'homme est dans l'ignorance au premier âge de sa vie; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès; car il tire avantage non seulement de sa propre expérience, mais de celle de ses prédécesseurs, parce qu'il garde toujours dans sa mémoire les connaissances qu'il s'est une fois acquises et que celles des anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils lui ont laissés. Et, comme il conserve ces connaissances, il peut aussi les augmenter facilement; de sorte que les hommes sont aujourd'hui dans le même état où se trouveraient ces anciens philosophes s'ils pouvaient avoir vieilli jusqu'à présent en ajoutant aux connaissances qu'ils avaient celles que leurs études auraient pu leur faire acquérir à la faveur de tant de siècles. De là vient que, par une prérogative particulière, non seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différens d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. »

Voilà, décrit en une seule page, le progrès de l'esprit humain. Pourtant, à ce tableau, il manque quelque chose : ce sont les hésitations, les lenteurs, les difficultés inhérentes à ce progrès, à ce travail par accumulation. Dans une image extraordinairement raccourcie, Pascal représente l'humanité comme une seule et même personne vivante; en fait, elle est

(1) « *Histoire.* Etym. lat. *historia*, du grec ἱστορία, dont le sens propre est information, recherche intelligente de la vérité. Ἵστωρ veut dire le savant, le témoin, et se rattache à εἶδον, signifiant savoir, *voir*, le même que le latin *videre* et le sanscrit *vid.* » (Littré.)

composée de la série multiple et diverse des races et des générations, et ces races et ces générations, échelonnées et dispersées dans l'espace et dans le temps, ne sont jamais, entre elles, en une communication complète. La mémoire de l'humanité est constamment altérée, effacée, entrecoupée par la distance, par la mort, par les mille causes qui empêchent les rapports et brisent les liens.

Si l'humanité était un seul être vivant, sa mémoire, c'est-à-dire la conscience qu'elle a de sa propre existence, l'accompagnerait toujours : l'histoire se confondrait avec le souvenir. Mais, puisqu'elle meurt à chaque génération, le souvenir ne devient l'histoire que par l'effort des générations nouvelles. L'histoire est peut-être la plus puissante manifestation de l'énergie sociale et de la volonté qu'a l'homme de se survivre. L'histoire est une faculté humaine.

En reliant toutes les vies et toutes les expériences individuelles, elle fait de l'humanité un organisme. Par l'histoire, celle-ci est un corps en marche, soumis à une discipline, et qui, relevant et contrôlant sans cesse ses pas, rectifiant ses erreurs, critiquant ses guides, corrige l'instinct par la raison, domine la nature par le calcul et la prolonge par l'art. Ainsi, le progrès est en fonction de la tradition ; toute innovation a sa courbe, son « graphique, » son « dossier, » qui la prépare et qui la contient ; l'histoire c'est le souvenir, c'est l'expérience, c'est la réflexion. Les hommes périraient sans lendemain, comme les mouches d'automne, si les générations n'étaient enchaînées les unes aux autres par l'histoire.

L'histoire a créé l'écriture, ou, plus exactement, le *signe*. Le signe et l'écriture n'ont d'autre objet, en somme, que d'assurer l'homme, animal historique, contre la perte de l'histoire. Le jour où le pauvre être, à demi simiesque, qui avait tant de mal à trouver sa subsistance et à se retrouver lui-même dans le marécage originaire, s'avisa de faire, avec un caillou, une entaille sur un arbre pour marquer son chemin, le jour où il inscrivit ce repère sur les choses comme un adjuvant à sa mémoire et à celle de sa tribu, ce jour-là, ayant inventé le signe, il avait assuré la continuation des traditions et des techniques ; il avait paré, dans une certaine mesure, aux erreurs et aux régressions : la science humaine était fondée.

Qu'est-ce que la science, sinon un enregistrement, une mnémotechnie et une pédagogie? La science est dans la nature comme la statue dans le marbre; il s'agit de la découvrir, de définir ses contours et de la perpétuer. Tous les enfans du monde sont mis à apprendre et réciter, pendant de longues années, l'acquis des siècles antérieurs pour que l'humanité n'oublie pas; car, si l'homme ne ramenait sans cesse la science à ses origines, il la perdrait. Comme les animaux, il revient sur ses brisées. Chaque enfant est, ainsi, une petite humanité récapitulant des milliers d'existences antérieures.

L'homme a multiplié, autant qu'il l'a pu, ces moyens de préservation, ces précautions contre l'oubli, ces gymnastiques pédagogiques et « classiques : » à tel point qu'il lui arrive souvent de confondre l'enseignement et la science: les professeurs ne se refusent pas le titre de savans. La science, qui explique la nature, se soutient et s'accroît parce qu'elle est conservée par l'histoire.

L'art, à son tour, n'est qu'un procédé, un instrument de l'histoire. C'est un moyen d'expression, un langage durable et universel, visant la pérennité. Que prétendent les architectes, peintres, sculpteurs, graveurs, musiciens, sinon traduire et transmettre à l'avenir les spectacles, les sentimens, les émotions dont ils ont joui ou souffert? L'homme s'inscrit sur le présent pour devenir le passé d'un futur qu'il prévoit. Les arts sont la marque suprême de la civilisation parce qu'ils sont les témoins les plus émouvans de l'histoire. Je ne sais si les œuvres de Tite-Live, de Tacite, sont plus explicites que le Colisée et le Pont du Gard pour narrer la grandeur romaine; je ne sais si la *Somme* de saint Thomas nous explique les aspirations religieuses du moyen âge mieux que la cathédrale de Chartres ou la cathédrale d'Amiens; je ne sais si le *Discours sur l'Histoire Universelle* exprime mieux la majesté du siècle de Louis XIV que Versailles.

Les sciences, les arts, les techniques, toutes les productions de l'activité humaine se jettent dans l'histoire comme les fleuves dans la mer; l'histoire subvient sans cesse à la mémoire trop courte et si vite lasse des individus et des générations.

Dans ce travail constant, pour que la pensée et la parole se prolongent, d'échos en échos, à travers les siècles, les hommes ont reconnu la puissance particulière du rythme. L'ingéniosité

des *trouveurs* ou des *créateurs* (les poètes) a découvert, au point de jonction des corps et des âmes, cette étonnante application des lois de la nature physique à la nature intellectuelle, qui fait que la cadence capte l'âme et l'entraîne dans son mouvement; le rythme, le nombre, l'harmonie, la poésie deviennent ainsi, à leur tour, des auxiliaires merveilleux de l'histoire.

Les Druides apprenaient aux enfans de longs poèmes pour assurer le souvenir des faits du passé. Que sont l'*Iliade*, l'*Odyssée, les Travaux et les Jours*, sinon des récits historiques ou des traditions techniques confiées à la cristallisation du vers? L'*Énéide* de Virgile, la *Pharsale* de Lucain, l'*Art poétique* d'Horace sont aussi des œuvres techniques ou mnémotechniques; le théâtre, tragique ou comique, est toujours une leçon, un enseignement; toute pédagogie commence par la récitation des vers; et, si la poésie, se dégageant de ces origines si noblement *utiles*, a ouvert les ailes à l'envolée lyrique, si, de concert avec sa sœur, la musique, elle emporte l'âme humaine jusqu'au rêve, jusqu'au ciel, elle ne peut oublier son point de départ; elle n'est assurée de sa grandeur que lorsqu'elle devient *classique*, c'est-à-dire quand elle est digne d'être apprise aux enfans dans les classes.

La poésie et l'histoire sont les deux maîtresses des mœurs : elles formulent les règles de la conduite en leurs sentences ou en leurs exemples. La morale, si elle a des sanctions plus hautes, n'en est pas moins le résultat de l'expérience de l'humanité. Chercher le bien, fuir le mal, honorer ses parens, aimer son prochain, se dévouer pour sa patrie, faire aux autres ce que l'on voudrait qui vous fût fait à vous-même, ces préceptes sont nécessaires à l'existence de la société et à sa durée. Elle périrait s'ils n'étaient pas appliqués par la grande majorité de ses membres. Mais qui est-ce qui le dit et qui est-ce qui le prouve, si ce n'est l'Histoire?

C'est elle qui fonde le pacte social sur le sacrifice. L'histoire est une morale; elle est la maîtresse des princes et des peuples, elle travaille sans cesse à la distinction du bien et du mal; elle passe au crible les actes des hommes et sépare l'ivraie du bon grain. Elle juge. Elle est le tribunal où siège la conscience des générations.

Rien que par le fait qu'il naît, l'individu accepte, de la société, l'abri, le secours, la protection; il suce une dette inamor-

tissable avec le lait; il s'engage, ne le voulût-il pas. Le fils ne peut se dépouiller de ses ancêtres, ni le présent du passé! Le nouveau venu est contraint de se soumettre aux lois, puisqu'il en réclame, avant de naître, le bénéfice. Il prend le pas de la troupe en marche; il avance par elle, au milieu d'elle. L'hostilité de la nature, la brutalité des animaux et des hommes, toutes les forces adverses qui se ruent sur lui, la société s'est donné pour tâche de les écarter de son berceau. Elle veille sur son tendre sommeil; et cette protection ne veut même pas être implorée; le code qui la dicte est antérieur à chaque être naissant et lui survivra.

Donc, le monde où vous naissez vous tient; lâchez-le, il ne vous lâchera pas; l'homme est fonction de ses ancêtres; il subit son propre angle facial; sa personnalité consciente, sans doute libre, est liée à sa personnalité subconsciente qui ne l'est pas. Le révolté obéit encore, puisque, pour lutter contre la société, il lui emprunte les armes qu'il retourne contre elle.

Le poids de l'histoire pèse sur l'humanité présente et future et lui a tracé, d'avance, sa ligne de conduite : le devoir. Devoir veut dire dette. En remplissant le devoir, on ne fait que payer ce qu'on doit. C'est de l'équilibre de tous les devoirs que se fait le *Droit*. Mais, ce compte, cette balance des dettes, puisqu'elles viennent du passé, ne peut s'établir que par l'histoire.

Dans l'harmonie de l'univers, se conformant à l'ordre et aux lois qui le régissent, l'homme agit, veut et pense conformément à cet ordre et à ces lois. Sa volonté éphémère, étant fille de la volonté éternelle, s'efforce, sans cesse, de se rapprocher d'elle. Entre l'infini et le fini, entre le créateur et le créé, entre le divin, c'est-à-dire l'inconnu et l'intelligence, c'est-à-dire ce qui veut connaître, le contact se fait par la réflexion et par la foi.

L'homme a en lui le sentiment de l'infini, puisqu'il le nomme, et la notion d'une volonté créatrice, puisqu'il y pense. On ne saurait arracher à l'âme humaine une certaine idée de la série, de l'ordre, de la succession, de la causalité, se prolongeant, au-dessus de l'univers visible, jusqu'à une cause première.

Or, ce sentiment de la série résulte de l'expérience séculaire, affirmant le développement lié des faits et des choses. La pensée humaine n'a que ce point d'appui, le souvenir, pour s'élancer, du fini qui se transforme, vers l'infini qui demeure.

L'histoire, fille du souvenir, n'est pas seulement une faculté utile et terrestre, c'est une faculté intuitive et céleste. La philosophie et la religion ne sont qu'une histoire idéalisée et purifiée. A la naissance de toute religion, il y a un livre, un témoignage : l'*Écriture*. La tradition enseigne à l'homme, non seulement le passé et le réel, mais le futur et l'au-delà.

Voilà donc ce qu'est l'histoire. Les faits, les techniques, les arts, les mœurs, les idées, les aspirations, les croyances, les lois, l'ordre, tout s'enregistre et se transmet en elle. L'homme vit en état d'histoire. Son geste se prolonge indéfiniment par l'histoire, comme la lumière et le son vibrent éternellement dans l'espace.

II. — L'HISTOIRE EST UN ART

Une faculté qui s'exerce, cause un plaisir. L'histoire ne serait pas, pour l'homme, une nécessité qu'elle lui serait une émotion, — émotion délicieuse et avidement recherchée.

Dans le récit que le père fait aux enfans, il y a un charme réciproque. Ce n'est pas pour « apprendre » que l'enfant demande, sans cesse, des « histoires, » c'est pour s'amuser. Il jouit du récit en tant que récit, et le narrateur est non moins heureux, si l'« histoire » étant bien faite, bien agencée, expressive, produit une émotion.

L'histoire a donc une autre raison d'être que son utilité. Il y a l'histoire pour l'histoire, comme il y a l'art pour l'art. Et, cette constatation suffit pour établir que l'*histoire est un art*.

Comme tous les arts, l'histoire vise la Beauté. Elle essaye d'y atteindre par le récit animé des événemens, l'harmonie des proportions, la clarté des déductions, le rendu des personnages, l'illusion de la vie. La puissance d'expression est, là comme dans les autres arts, l'objectif suprême.

Un sculpteur taille le marbre, un peintre manie le crayon et le pinceau ; un architecte ordonne les matériaux et impose à la matière la lumière et le mouvement, le poète marque la cadence et le musicien combine les sons : — l'historien évoque des sentimens et des pensées par le rappel du passé et le prolongement des ombres.

Cicéron, dans un passage célèbre, donne l'esthétique de l'histoire : « Elle est, dit-il, le témoin des âges, le flambeau de la vérité, l'âme du souvenir, la maîtresse de la vie, la messagère du passé. » Pour remplir le vaste cadre qui est le sien, quelle variété, quelle abondance, quelle pénétration, quelle application ne lui faut-il pas? Et quelle puissance créatrice ! Représenter la vie des sociétés et la vie des hommes, en évitant le double écueil de la sécheresse ou de la profusion, évoquer les événemens dans un raccourci tel que le nécessaire soit dit et rien que le nécessaire, déposer, dans le récit, l'émotion comme la lame se cache au fourreau, tel est le devoir de l'historien. Il a pour sujets éternels l'homme et la nature. Réaliste et idéaliste, il touche les deux cordes. La vérité et l'expression, mais, n'est-ce pas tout l'art?

L'historien est un conteur. L'homme aime à se sentir bercé par des récits et des fables. Toute image de sa propre existence l'amuse, l'intéresse, le passionne. Assise autour du foyer, la famille retient son souffle, tandis que la mère-grand dit les légendes de la primitive humanité. Le *Petit Chaperon rouge* et l'*Oiseau bleu*, le *Petit Poucet* et la *Belle au bois dormant* meublent, de leurs images fantasques, le cerveau impressionnable de l'enfance; Shéhérazade endort le sultan au narré adroitement interrompu des *Mille et une Nuits;* les dames et seigneurs, rassemblés par Boccace, oublient les horreurs de la peste en écoutant le *Décameron.* C'est peut-être parce qu'elle savait, mieux que nul autre, tisser la trame des contes légendaires que la « Grèce menteuse » a été l'éducatrice de l'humanité. Personne n'a dit comme notre La Fontaine le charme toujours nouveau des vieux récits :

Nous sommes tous d'Athène en ce point, et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si Peau d'âne m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

On affirme que les grandes épopées chevaleresques, celles qui ont fourni au moyen âge la noble littérature des Chansons de Geste, étaient récitées, par les trouvères, le long des routes interminables qui menaient les croyans aux pèlerinages et aux croisades. L'une soutenant l'autre, la légende et l'histoire marchaient ainsi de compagnie, l'imagination abrégeant la route de

l'action. Que l'on chantât d'« Olivier » et de « Roland » auprès de Godefroy de Bouillon et de Tancrède; que Charlemagne à la barbe fleurie chevauchât près de Philippe-Auguste et de saint Louis, ces belles rencontres font le tissu [vivant de l'existence sociale. Les Grecs et les Romains marchaient ainsi avec nos armées révolutionnaires et, sur la terre d'Égypte, les quarante siècles des Pyramides contemplaient les soldats de Bonaparte.

Ni les contes bleus, ni les légendes épiques ne fatigueront jamais l'imagination des hommes. Pourtant, les générations modernes, à l'esprit plus complexe, ont des exigences plus réalistes. Elle veulent des contes, elles aussi; mais des contes où elles puissent reconnaître une image plus immédiate de leur propre existence. D'où la vogue croissante et le caractère de plus en plus documentaire du « roman. »

Selon une observation de Bacon, « cet esprit d'indépendance, qui est une force et une dignité de la nature humaine, le porte à se soustraire au cours ordinaire des choses et à se créer un domaine imaginaire, où elle est plus libre et dispose à son gré des événemens. » Mais ce génie conteur par lequel l'intelligence humaine essaie, en quelque sorte, sa propre élasticité et tend la corde de sa puissance, ce génie conteur se sent plus fier de son œuvre, s'il sait la rattacher au câble solide des vraisemblances et des possibilités. La fiction se targue de la vérité; le conteur veut passer pour un observateur. Ainsi le roman se rapproche de l'histoire.

Teinté de « réalisme, » il étonne le monde de ses prétentions et de sa prolificité; il prétend présenter le tableau de toutes les passions, le décor de tous les spectacles, l'amalgame de toutes les possibilités humaines et extra-humaines ; il oublie son rôle d'amuseur. Il se fatigue et fatigue. S'il n'est ramené à ses origines, le roman périra après avoir encombré un siècle vain de son éphémère production. « Documenté » et « documentaire, » — s'il pouvait prendre ces qualificatifs au sérieux, — il n'aurait plus qu'à se perdre dans l'histoire.

L'histoire tient de la fable, de l'épopée, du roman, parce qu'elle est aussi œuvre de conteur : mais elle se distingue de ces « genres, » parce qu'elle s'appuie exclusivement sur la vérité. L'historien est un conteur, mais un conteur *vrai*. Cette condition de l'histoire fait d'elle une science, nous le verrons tout

à l'heure ; mais au point de vue de l'art, nul idéal ne peut être plus noble : le Beau n'est-il pas « la splendeur du Vrai ? »

Ce mot fixe l'idéal de l'histoire; il en expose aussi la difficulté. « Faire revivre, » c'est créer une seconde fois. Il ne suffit pas, en effet, d'une copie littérale pour donner l'impression de l'original. Celui qui noterait jour par jour, minute par minute, l'existence d'un grand personnage, n'aboutirait qu'au plus fastidieux des graphiques. L'image de la vie a d'autres proportions et d'autres saillies que la vie elle-même. Pour faire sentir ce relief, il faut une maîtrise, une autorité qui viennent de l'énergie et du caractère : qualités toutes viriles. Il faut savoir trancher et faire des sacrifices. L'histoire est, comme l'action, affaire aux mâles. Le peintre doit dominer le modèle pour le rendre. Savoir, d'abord, puis savoir exprimer, savoir choisir et savoir oublier, pour obtenir, dans le ramassé et le concis, l'hallucination de la vérité agissante, extraire de la mort les germes de la vie, telles sont les exigences de cet art supérieur où prétendent les historiens.

Thucydide raconte la guerre du Péloponèse. Les Athéniens viennent de décider l'expédition de Sicile, où va se jouer le sort de la République. La flotte qui doit transporter l'armée à Syracuse est prête; l'ordre de l'embarquement est donné :

« Le jour venu, les Athéniens et ceux de leurs alliés qui se trouvaient dans la ville, descendirent au Pirée. Dès l'aurore, ils montèrent sur les vaisseaux prêts à prendre le large; toute la population, citoyens ou étrangers, s'était massée sur le port. Les familles accompagnaient ceux qui partaient, fils, parens, amis. Tout en marchant, ils étaient partagés entre l'espoir du succès et la crainte de ne plus revoir ceux qu'une longue navigation allait séparer de la mère patrie. A cette heure des adieux, avec la perspective de lointains périls, le danger paraissait plus grand que quand on avait décidé l'expédition. Mais la variété, la grandeur du spectacle soutenaient, pourtant, l'enthousiasme. Spectacle, en effet, magnifique et surprenant : l'appareil des forces helléniques, tel que jamais une seule ville ne l'avait déployé sur mer, était puissant et dispendieux... La flotte avait été équipée à grands frais par les triérarques et par la cité. Le trésor public avait donné une drachme par matelot et avait fourni les vaisseaux dont soixante légers et quarante

affectés au transport des hoplites. Les triérarques avaient pourvu ces bâtimens d'excellens équipages et accordaient aux hommes embarqués un surcroît de solde payé sur le trésor. Les navires étaient décorés de l'image des dieux et d'ornemens magnifiques; chaque équipage eût voulu que son vaisseau fût le premier pour l'élégance et la rapidité. L'armée de terre avait été choisie parmi les troupes d'élite ; il y avait aussi une grande concurrence pour les armes et pour les vêtemens, et non moins d'émulation dans le zèle de chacun à remplir la fonction qui lui était assignée. On sentait bien qu'il s'agissait autant d'un étalage de forces et de puissance pour en imposer aux autres Hellènes que d'un armement nécessaire contre les ennemis. Les équipages étant à bord des vaisseaux, toutes les provisions embarquées, la trompette donna le signal du départ. Les prières furent dites, non pas sur chaque navire, en particulier, mais pour la flotte tout entière par la seule voix d'un héraut. Le vin fut versé dans les cratères; chefs et soldats firent les libations dans des coupes d'or et d'argent. Aux prières de ceux qui partaient répondaient les prières de la foule sur le rivage; citoyens et alliés, tous priaient ensemble. Après avoir chanté le Pœan et terminé les libations, on mit à la voile... »

Je ne sais s'il est possible de produire une émotion plus profonde avec des moyens plus simples. Rien n'est laissé au hasard, mais nulle recherche. L'autorité de l'homme d'État laisse percer à peine l'inquiétude du citoyen; la netteté sobre du récit ne trahit, par aucun trait voulu, l'attendrissement latent de l'écrivain. Tant qu'il y aura une humanité, elle descendra sur le Pirée, elle sentira l'appréhension de cet inconnu d'une campagne qui commence; elle partagera les passions dramatiques des Athéniens et de leurs alliés à la minute où le Pœan cesse, où la voile se gonfle pour emporter, vers Syracuse, la fortune de la cité.

S'il était nécessaire de démontrer que l'histoire est un art, ces pages suffiraient : l'imagination les orne, mais la réalité les soutient. Et c'est cette double inspiration, nécessaire à l'histoire, qui fait d'elle un art à la fois puissant et mystérieux. Il n'est pas accessible à tous. Pour le goûter pleinement, il faut, avec la maturité, l'attention et la réflexion. Aussi la gloire de l'historien est lente à venir ; les siècles seuls la consacrent. L'histoire, fille du temps, compte sur lui. Elle attend son

heure et ne développe sa beauté que lentement. Clio est une muse voilée. Elle est la suprême compagne de l'esprit humain. L'homme fait, le vieillard se tournent vers elle; ils trouvent, dans ses œuvres, les seules choses qui les satisfassent : la vérité et l'ordre.

III. — L'HISTOIRE EST UNE SCIENCE

Le récit vivant des faits du passé est l'objet de l'histoire; mais pour les exposer, il faut les connaître; la recherche et la critique des faits, l'aperception de l'ordre qui les range sous des lois, donnent à l'histoire le caractère d'une science. Comme la science, elle recourt à l'analyse d'abord, puis à la synthèse. L'esprit humain, dans sa faiblesse, ne peut prendre la vérité de front, la saisir entièrement et d'un seul coup. Il procède graduellement, comme on s'élève sur le flanc d'une montagne ; il ne la voit d'ensemble que de haut, en se retournant.

La connaissance des faits repose sur la critique des témoignages. Celui qui raconte les événemens auxquels il a assisté n'est pas un historien, c'est un annaliste, un mémorialiste. Précisément parce qu'il a vu les choses de trop près, il les altère en les décrivant; il n'est pas de témoignage direct qui ne soit faussé par la passion ou simplement déformé par le manque de recul. L'histoire proprement dite a besoin de considérer l'enchaînement des faits pour exprimer la vérité elle-même : « L'historien, dit Fustel de Coulanges, doit étendre ses recherches sur un vaste espace de temps. Celui qui bornerait son étude à une seule époque s'exposerait, sur cette époque même, à de graves erreurs. Le siècle où une institution apparaît au grand jour, brillante, puissante, maîtresse, n'est presque jamais celui où elle s'est formée et où elle a pris sa force. Les causes auxquelles elle doit sa naissance, les circonstances où elle a puisé sa vigueur et sa sève, appartiennent souvent à un siècle fort antérieur. »

A l'origine de toute recherche historique, il y a nécessairement une enquête sur la réalité des faits, sur leur véritable sens et leur véritable portée. Cette enquête recourt aux divers procédés scientifiques auxiliaires de l'histoire : cet ensemble de procédés forme l'érudition.

L'érudition est la science de la documentation historique. La critique des documens est à la base de toute histoire, et c'est pourquoi il est arrivé qu'on a confondu cette recherche, si nécessaire et si laborieuse, avec l'histoire elle-même. Puisque l'histoire ne peut se passer du document, on a conclu que l'étude du document était toute l'histoire et qu'il suffisait d'un bon exposé critique pour faire œuvre d'historien, comme si, en juxtaposant des couleurs, on faisait œuvre de peintre.

L'érudition n'est pas l'histoire : elle n'en est ni le corps, ni l'âme; tout au plus, le squelette. L'anatomie n'est pas l'histoire naturelle.

Dans ces derniers temps, l'accès aux dépôts d'archives a permis de renouveler les sources de l'histoire. Puisqu'on pouvait lire « la pièce » même où sont inscrites les délibérations des conseils, les résolutions des hommes d'État, les confidences intimes où l'amitié s'épanche, on s'est rué sur ce butin facile et on a fait, de l'étalage de ces « documens, » une « science » exclusive et jalouse.

Tous ceux qui ont participé à la vie publique, tous ceux qui ont réfléchi à la vie privée savent que ce qui est important dans l'une et dans l'autre, *ne s'écrit pas*. Il y a une « pensée de derrière la tête » qui, souvent, se connaît mal elle-même, ne se précise qu'au fur et à mesure qu'elle se réalise en action et dont une réserve instinctive ne livre que bien rarement l'expression. L'homme d'État sait que, s'il réussit, le succès parlera pour lui; s'il échoue, il ne veut pas paraître s'être trompé. Donc, il n'y a guère à compter sur la rencontre hasardeuse du papier révélateur pour percer ce secret ultime; il faut le deviner : c'est affaire au raisonnement, à l'intuition, à l'imagination, à l'expérience. Le fatras livresque y sert de peu. Le document détermine un point ou un moment; il ne donne jamais la ligne, encore moins le dessin et le coloris. L'abus du document est une paresse qui ne justifie pas tant d'orgueil : *pigritia insolens*.

Une heure arrive où l'historien doit prendre son parti, écrire et juger. Cette heure, longtemps retardée, est la conclusion nécessaire de laborieuses recherches. L'homme ne demande pas à l'homme la science parfaite d'un Dieu; il lui demande ce qu'une existence humaine peut fournir, loyalement, de travail et d'application. Au bout de l'histoire-science, l'art de l'histoire intervient et prend les choses en mains; il apporte la lumière,

le relief, l'éclat. Quand l'érudit a réuni les matériaux, l'artiste insuffle la vie. Ainsi l'histoire complète le conscient par l'inconscient : *ut pictura poesis, ut poesis historia.*

Précisément parce qu'on place très haut cet idéal de l'histoire, à savoir la recherche de la vérité jusqu'en son intime essence, il n'en est que plus facile de reconnaître l'importance des instrumens de précision destinés à fournir à l'historien des données exactes et positives.

La science de la documentation est la résultante de plusieurs sciences dont elle enregistre et totalise les travaux : la paléographie, la philologie, la critique des textes, la numismatique, l'archéologie, etc. Tout est document pour l'histoire ; rien n'est hors de son domaine.

On dit avec raison que la géographie et la chronologie sont les deux yeux de l'histoire. La naissance, le développement et la prospérité des sociétés humaines dépendent nécessairement de la nature du sol; les relations entre les peuples tiennent surtout à leurs positions respectives sur la planète. L'histoire politique n'est rien autre chose qu'une « économique, » puisqu'elle est, en somme, le récit de la conquête de la terre pour la subsistance. « Qui terre a guerre a, » disait le vieux proverbe ; que n'ajoutait-il : « qui n'a terre a guerre. » Car le pauvre se bat pour envahir, si le riche se bat pour se défendre.

« L'histoire-bataille, » si gravement incriminée, reprend ainsi sa réelle importance. La guerre entre les nations paraît barbare à ceux qui prêchent l'hostilité des classes : au fond, c'est la même chose. Chez l'homme, animal laboureur, la lutte pour la terre est un conflit de subsistance. Reculer la borne-frontière, c'est agrandir le champ. Il faudrait une amélioration prodigieuse des procédés économiques pour suspendre cette concurrence entre les peuples ; la lutte pour les salaires en est un incident et n'aura nullement pour effet d'y mettre fin.

La terre impose à l'homme son empreinte : connaître la géographie, c'est déterminer, par l'habitat, les dispositions physiologiques et psychologiques des races. Les études de « géographie humaine » ont pris, dans ces derniers temps, un grand essor : c'est qu'elles révèlent souvent les aspirations secrètes et les mouvemens obscurs des multitudes. Elles permettront de

déterminer les motifs de ces déplacemens constans des peuples à la surface du globe, qui ont causé, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, les plus grandes révolutions de l'histoire.

Si Christophe Colomb s'embarqua sur les « blanches caravelles » et s'il doubla, par un trait de génie et d'audace, le champ livré par la planète à la civilisation, il y fut incité par la perspective d'un enrichissement privé et public ; la découverte des nouvelles Indes, avec un immense développement de la production de l'or et du commerce des épices, excitait ses ambitions, soutenait son courage et celui de ses associés :

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines.

La chronologie n'est pas moins importante que la géographie : si l'une connaît des contacts, l'autre établit les séries et les filiations. Littré, exposant les idées d'Auguste Comte, développe avec force l'intérêt de la *série* en histoire : « L'histoire ou sociologie a pour instrument spécial la filiation, c'est-à-dire la production des états sociaux les uns par les autres. Il faut s'arrêter sur cette idée ; car elle est essentielle et sert à rectifier certains préjugés qui sont encore courans. Au XVIIIe siècle, — et beaucoup de gens pensent comme le XVIIIe siècle, — on reconnaissait hautement la supériorité des temps modernes en lumière et en civilisation, et on s'en montrait très fier ; mais, en même temps, on admettait que les époques antécédentes avaient été plongées « dans la nuit de l'ignorance et de la barbarie, » et à cette condamnation générale de tout le passé humain on ne faisait d'exception que pour l'antiquité gréco-latine, à laquelle on se déclarait bénévolement inférieur dans la culture des lettres et dans la grandeur morale. Cela est inintelligible. Le progrès total ne se compose que de la somme des progrès partiels ; et si les choses s'étaient passées comme le prétendent les hommes du XVIIIe siècle, si tout ce qu'ils affectaient de regarder comme ténébreusement barbare l'avait été effectivement, leur civilisation comme la nôtre serait un effet sans cause ; mais la liaison de l'effet à la cause se retrouve dès qu'on admet et constate la filiation historique. Cette constatation est une des œuvres les plus méritoires du véritable historien. »

La vérification des dates est donc une des premières condi-

tions de la véracité en histoire. Une des causes d'erreurs les plus fréquentes et les plus fâcheuses, c'est la transposition des sentimens d'une époque à l'autre; mais il y a quelque chose de particulièrement déplaisant, c'est cette espèce de gauchissement des faits qui met l'histoire au service des passions contemporaines : l'allusion. Autant est grave et respectable la leçon empruntée aux événemens du passé, autant est mesquine et pénible la contorsion qui les ramène à la figure du présent.

Une bonne chronologie est indispensable pour établir les causes, et la détermination des causes est la donnée essentielle de la solution des problèmes historiques.

Il ne suffit pas de la précision dans les dates, il faut, en plus, une connaissance exacte de l'enchaînement résultant de la subordination chronologique des événemens. Une date, toute sèche et toute nue, n'apprend rien; rapprochée d'autres dates, elle produit la lumière. Par exemple, la date de la mort de Jeanne d'Arc étant 1431, cette unique mention passe inaperçue; mais, si on remarque le synchronisme de cette année avec celle de l'invention de l'Imprimerie, l'esprit est frappé par une telle coïncidence, et il est prêt à reconnaître un certain rapport entre la mission de Jeanne d'Arc et les idées qui agitaient le monde à la veille de la Renaissance.

Nous sommes amenés ainsi à envisager un des autres procédés de l'histoire, le rapprochement et la comparaison. En principe, les choses ne s'expliquent bien que si elles sont ramenées à une commune mesure. Si l'histoire est une science, elle doit s'appliquer à découvrir les rapports permanens des choses entre elles : c'est par là seulement qu'elle arriverait à dégager des lois. La comparaison est le procédé naturel du jugement. Tous les verdicts sont relatifs.

Le progrès de la civilisation se produit par une sorte de contagion des idées, des sentimens, des formes, dont la mode est un des plus puissans véhicules. A une certaine époque, par exemple, les diverses nations européennes se soumirent à une même conception architecturale qui s'est appelée l'art gothique et qu'on appellerait, plus justement l'art français. Qui considérerait isolément l'art gothique en Angleterre ou en Italie, croirait à un développement local du genre d'architecture ayant pour caractéristiques la voûte sur croisée d'ogive et l'arc en tiers point. Pas du tout; la comparaison nous apprend que l'adapta-

tion s'est faite par une rapide divulgation en Europe des procédés nés sur les bords de la Seine.

Qui étudierait la Renaissance française sans connaître la Renaissance italienne et, de même, qui prétendrait connaître la Renaissance italienne sans rechercher l'influence initiale du moyen âge français, commettrait des fautes analogues. Guizot, au début de son livre sur *la Civilisation en France*, fait un parallèle entre les quatre grandes nations européennes, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la France : il faut relire ce morceau tout entier pour reconnaître les effets que l'esprit humain peut tirer du rapprochement et de la comparaison.

La civilisation est une co-pénétration constante des nations l'une par l'autre, et, pourtant, les individualités ethniques gardent chacune leurs physionomies propres. La raison de ces actions et de ces réactions, de cette plasticité des races humaines et de leur fixité, le maintien des espèces dans la promiscuité des familles, est un des problèmes les plus délicats et les plus profonds de l'histoire. Le territoire de la Gaule est un vase clos où la succession des invasions asiatiques, africaines, européennes ont laissé leurs dépôts depuis des siècles. Et malgré la diversité des origines et l'étonnante variété des apports, le type physiologique et psychologique change peu. Le Français d'aujourd'hui, disert, inquiet, bruyant, brave, prompt à l'espoir, prompt au découragement, est toujours le Gaulois décrit par César. La civilisation fleurit sur un rocher dont la composition reste la même. Quelles mensurations, quelles anthropologies, quelles ethnographies historiques et préhistoriques découvriront le secret de ces immobiles métamorphoses?

Nous avons reconnu les attaches de l'histoire, pareilles à celles de la civilisation, avec le sol et avec les exigences vitales : mais, nous voici en présence de son principal sujet, c'est-à-dire l'âme. L'histoire de l'homme est une géographie, une économique; mais elle est excellemment une psychologie : psychologie des individus, psychologie des foules, — et l'on sait, maintenant, comme ces deux psychologies s'opposent dans leur unité même.

L'histoire considère, dans le particulier, le général et, dans l'individu, le corps social. La recherche psychologique s'intéresse surtout aux âmes dont l'action a rayonné sur leur temps et sur l'avenir. L'individu historique, c'est, par excel-

lence, le grand homme, le héros, le prophète, le saint, celui qui a saisi, prolongé, réalisé en son jugement, en sa volonté et en son œuvre, les aspirations de sa génération et de son temps pour leur donner un essor nouveau. Sans le héros, pas de progrès, pas d'histoire ; la vie de l'humanité stagnante ne mérite pas d'être narrée.

Le héros, c'est l'incarnation de la faculté qui distingue l'homme dans la nature : la liberté. Le surhomme est une individualité surhumainement libre. Il rompt le sommeil des époques endormies et détermine le mouvement qui s'appelle progrès : il sait ce qu'il veut et il *veut*. La carrière du grand homme est un des enseignemens les plus émouvans de l'histoire, par le drame qui l'anime toujours. Les foules ne se déshabitueront jamais de le faire souffrir, pas plus qu'elles ne se déshabitueront de le voir souffrir; elles le détestent parce qu'il les fouaille, et elles le suivent parce qu'il les entraîne: mais lui ne doit pas se lasser de leur commander et de les aimer. Susciter les grandes âmes et les fortifier, les arracher à l'étreinte du siècle qui les étouffe, les lancer en avant quand elles hésitent, c'est un des plus nobles devoirs, une des plus belles récompenses de l'histoire.

Les âges de prospérité se désintéressent vite de la misère humaine; ils la considèrent comme négligeable et méprisable : l'orgueil de la richesse et de l'intelligence sont sans pitié. Alors le « saint » surgit. Il réapprend l'honneur de la souffrance et la douceur de la pénurie intellectuelle : les saint Martin, les saint François d'Assise, ceux qui partagent leur manteau, ceux qui épousent la pauvreté, ceux qui prient avec les petits oiseaux, accomplissent, rien qu'en montrant leurs âmes simples, les révolutions psychologiques qui orientent les siècles nouveaux. Ces saints sont des héros. Quand tout est veulerie, Jeanne d'Arc paraît; quand tout est désordre, Napoléon. Quand la matière s'est trop épaissie, l'esprit la fait éclater; la paix alourdie réclame le souffle rafraîchissant de la guerre. Le grand homme prend le commandement, donne l'exemple et l'ordre; tout change.

La vie du grand homme a pour sanction l'histoire; car l'histoire la juge, la continue et la développe. Mais de quel mètre, de quel compas l'histoire mesurera-t-elle le grand homme? Il faut donc qu'elle soit aussi grande, plus grande que lui?... On

voit bien que la science historique n'est pas semblable aux autres sciences ; elle dénombre l'innombrable, elle est sensible à l'ondulation des âmes ; toute vie vibre en elle ; elle touche au mystère du génie, de « l'intellect actif, » de l'intermédiaire, recevant et exécutant l'ordre de Dieu.

Les grandes âmes sont des âmes collectives dans ce sens qu'elles retentissent des mouvemens de la collectivité; mais, les foules aussi ont une âme. Les générations anonymes qui se succèdent, la tête penchée sur le sillon, celles qui ne font que naître et mourir, entretenant, au hasard, leur propre vie et celle de l'espèce, travaillent, tout de même, à l'histoire : milliers d'infusoires élevant le fond des océans. Leur labeur, quoique inaperçu et ignoré, est constant et opérant. C'est quand les molécules innomées se sont transformées ou déplacées à l'intérieur du corps social que celui-ci entre dans les âges nouveaux. L'inconscient précède le conscient.

Qui dira la force de l'opinion, c'est-à-dire du sentiment des foules dans la vie de l'humanité? On répète, depuis longtemps, que l'opinion est la reine du monde : en effet, les rois lui obéissent. L'opinion, c'est l'instinct du corps social prenant position avant tout raisonnement. L'opinion naît et vit partout à la fois, comme l'instinct de la défense est répandu sur le corps tout entier : il y a l'opinion des mères, l'opinion des pauvres, l'opinion des rues, l'opinion des salons, l'opinion des sages, l'opinion des fous; pas une n'est négligeable ; tout compte et pèse. Les œuvres nationales sont des œuvres d'opinion. Les foules se portent en masse du côté où l'instinct de conservation et de développement les entraîne; leur poids fait pencher la balance; elles suivent le grand homme à la condition qu'il les conduise où elles veulent être menées. Or, la résultante de ces milliers de volontés individuelles, ignorantes, inconscientes, qui constituent l'opinion, c'est l'œuvre historique par excellence. Le plus souvent, les peuples s'élèvent ou se perdent d'eux-mêmes : ils poussent leurs chefs aux sommets ou aux abîmes. L'historien a pour tâche — combien difficile! — de reconnaître l'opinion dans le passé et de la guider dans l'avenir.

L'histoire, et l'histoire seule, s'adresse à tout le monde et plaide, auprès du plus ignare des êtres, la cause de tous; personne ne lui échappe ; elle dispose d'un langage diffus que tous entendent : c'est celui que le sentiment adresse à l'instinct. D'ail-

leurs, elle est partout: elle émane du sol, respire dans les pierres, flotte dans l'atmosphère; elle transforme la honte en honneur, et la cohue en régiment; c'est l'histoire qui, d'un haillon, fait un drapeau.

La psychologie des foules s'adressant à l'instinct est elle-même instinctive. Les époques, les règnes, les siècles, elle les juge et les baptise avant qu'ils soient achevés : ceux-ci sont appelés grands, ceux-là barbares, ceux-ci sont les sages, et ceux-là les fous; ceux-ci sont à jamais déplorables et ceux-là à jamais enviables, parce que le sentiment des foules en décide ainsi, et l'histoire, quoi qu'elle en ait, subit ce jugement et tente, en vain, de le reviser. Voici, donc, que sa tâche se complique encore et que, dans cette complexité plus large, — large comme la vie, — elle risque de se perdre : elle quitte le sol et s'envole dans la légende.

Mais une attache suprême la retient : le sens profond et précis de son utilité. L'histoire sait, qu'étant la faculté humaine par excellence, elle est surtout une faculté d'action; Aristote a dicté sa loi quand il a dit : « Ce qui importe, c'est non de savoir, mais d'agir. » L'histoire ne serait qu'un vain bruit de mots, si elle ne tendait sans cesse à l'action : telle est la véritable philosophie de l'histoire. La prétention de découvrir, dans l'évolution des choses humaines, des lois analogues à celles de la nature se heurte à l'objet même de l'étude, c'est-à-dire la liberté humaine : mais cette liberté peut être dirigée, conseillée, redressée, guidée, et là c'est de la philosophie.

Voilà l'histoire sur son véritable domaine. Ses lois sont d'ordre psychologique : l'âme humaine, — individus et foules, — en fait le sujet. Par l'histoire, l'homme apprend la beauté de son effort et la grandeur de son impuissance : car il recommence toujours une tâche qu'il n'achève jamais. La validité du travail et la tragique noblesse de l'insuccès, les justes hésitations de la raison entre l'optimisme et le pessimisme, sont les belles démonstrations de l'histoire. Elle expose à l'homme les causes de sa continuelle espérance parmi celles de son perpétuel découragement. L'homme ne peut savoir si le progrès se fait en ligne droite, en spirale ou en cercle, ce sont les solutions différentes et indifférentes d'un problème que les siècles n'ont pas éclairci : mais l'homme sait qu'il vit pour agir et qu'il doit agir bien.

Ici, l'histoire trouve toute son efficacité et sa pleine autorité, puisqu'elle sonde la vie pour créer la vie.

Écrire l'histoire, c'est agir ; et c'est pourquoi il convient que l'historien soit homme d'action. Dans l'infinie multiplicité des faits du passé, l'homme d'action seul peut discerner ceux qui méritent d'être tirés du néant et confiés à la mémoire, c'est-à-dire l'utile et l'efficace. Sa vigilance avertie ne se trompe guère : d'un coup d'œil, il saisit les tenans et aboutissans : aux prémisses, il devine la conclusion. Prenons garde de confondre la leçon et l'enseignement, l'histoire écrite par les hommes d'État et l'histoire écrite par les professeurs. A celle-ci la mémoire et l'imagination suffisent : mais l'histoire, digne de ce nom, s'appuyant sur la pratique, requiert le bon sens, la raison et l'expérience : elle seule obtient l'autorité.

Échange de services : l'homme d'État qu'a formé l'histoire évite les erreurs signalées sur la carte du passé. L'historien préparé par les affaires publiques néglige les riens difficiles dont la curiosité intellectuelle s'amuse : son pas ferme va droit au but. Au carrefour des siècles qui s'achèvent et des siècles qui commencent, l'historien délibère et choisit : il indique la route à prendre et la route à éviter. Quand un homme s'est décidé à écrire l'histoire, il devient, si faible soit-il et si mince soit son sujet, l'instrument de la Destinée ; responsable de son récit et de son jugement, il répond aussi des suites. A la façon dont il expose les choses du passé, les choses de l'avenir iront bien ou mal, seront hâtées ou précipitées. Il est à la fois en queue et en tête du troupeau. L'histoire de la Grèce, l'histoire de Rome, l'histoire de la Révolution, l'histoire d'Alexandre, de César, de Napoléon, inspireront par lui, bien ou mal, les siècles futurs.

Le devoir de vérité est un grand devoir pour l'historien ; mais ce n'est pas le seul : insuffisant et terre à terre s'il ne s'achève par le devoir d'exemple, qui suppose l'émotion et la Beauté. Aussi, dans sa tâche si pénible, dans sa recherche d'une réalité qui le fuit toujours, l'historien perd le souffle, s'il n'est soutenu par un enthousiasme grave. La continuité de la conscience collective est sa perpétuelle obsession. Il a en vue à la fois l'Action qui touche la terre et l'Idée qui touche le ciel. Raconter l'homme à l'homme pour améliorer l'homme, tel est le devoir qu'il s'est tracé. Et que peut la science, alors? L'histoire s'est appuyée sur elle d'abord; mais, fille de l'action, l'histoire atteint des

sommets que la science ne connaît pas. Retenons l'aveu de Claude Bernard : « L'homme *peut* plus qu'il ne *sait.* »

L'histoire expose les actes des hommes et les juge pour travailler au bonheur et à la grandeur de l'humanité, et ainsi, c'est elle qui crée, au-dessus et au delà des hommes, l'humanité. La plus minime des erreurs historiques altère le total : les fautes humaines intéressant l'humanité, sont des fautes d'ignorance, autrement dit des fautes d'histoire. « Si jeunesse savait, » dit le proverbe; et chaque nouvelle génération est une jeunesse. L'histoire lui apporte les économies de l'expérience : ne pouvant faire davantage, elle fait du moins cela, et c'est ce qui engage sa responsabilité.

Vérité, choix, beauté, enthousiasme, conscience, responsabilité, telles sont les conditions suprêmes de l'histoire. Les grands événemens ont toujours fait naître les grands historiens, parce qu'il faut que l'humanité sache. Cette connexité nécessaire des grandes époques et des belles œuvres apparaît surtout dans l'étude de l'histoire ancienne, écrite par les historiens de l'antiquité. Leurs œuvres sont utiles et belles, parce qu'arrivant les premiers, ils ont rempli leur tâche avec simplicité. C'est par l'étude de ces modèles que je voudrais reconnaître, maintenant, la courbe magnifique de l'histoire *agie* s'insérant dans l'histoire *écrite :* vérité, choix, beauté, enthousiasme, conscience, responsabilité !

GABRIEL HANOTAUX.

CASSICIACUM A-T-IL DISPARU?

Les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* (1), qui ont suivi avec un bienveillant intérêt mes récentes études sur saint Augustin, ne m'en voudront pas sans doute de les ramener à Cassiciacum. Cette villa de la banlieue milanaise, où le grand rhéteur converti se prépara à recevoir le baptême, a-t-elle décidément disparu, sans laisser les moindres traces? C'est ce que j'avais affirmé dans un de mes articles. Mais je pensais que s'il fallait la chercher quelque part, c'était sur les coteaux de la Brianza, cette région intermédiaire entre la plaine et les hautes montagnes, où les Milanais d'aujourd'hui viennent encore passer la saison chaude. Guidé par je ne sais quel instinct, je m'étais plu à l'imaginer dans les environs de Cernusco, petit village situé sur la ligne qui va de Lecco à Milan.

Or, il paraît que je m'étais trompé. A peine mon article était-il publié, que je reçus de Milan plusieurs lettres, où l'on voulait bien m'avertir de mon erreur. Un lecteur de la *Revue*, notamment, me fit l'honneur de m'écrire : « Cassiciacum n'a pas disparu. C'est le moderne village de *Casciago* près de Varèse. Dans une position délicieuse, en vue du lac, il est dominé par de belles montagnes auxquelles conviennent parfaitement les paroles de Licentius. » — J'avais cité, en effet, sinon pour préciser le site, du moins pour en indiquer l'orientation, le vers du jeune Licentius, l'élève favori de saint Augustin, où celui-

(1) Pour répondre à de nombreuses demandes qui m'ont été adressées par des lecteurs de la *Revue*, — mes études sur saint Augustin paraîtront en volume dans le courant du mois prochain.

ci rappelle à son maître leur commun séjour à Cassiciacum, — ce qu'il exprime par cette périphrase poétique : « les soleils révolus parmi les hautes montagnes de l'Italie. »

Dans le même moment, un aimable magistrat italien, M. Luigi Anfosso, membre de la Société historique de Lombardie, m'écrivait à son tour, en des termes non moins précis et affirmatifs : « Cassiciacum n'a pas disparu. Il revit dans le village actuel de *Cassago*, près de Côme. » Et il me proposait, en faveur de sa thèse, un certain nombre de preuves qui, sans être péremptoires, me paraissaient assez plausibles.

Mais alors, qui avait raison, des partisans de Cassago ou de ceux de Casciago ? J'étais fort embarrassé, d'autant plus qu'en jetant les yeux sur la carte, j'y découvrais un *Carnago* et un *Camnago* qui, eux aussi, pouvaient avoir la prétention d'être l'antique Cassiciacum. L'archéologie locale n'est jamais à court d'argumens, et, d'ailleurs, dans tout le Milanais, les noms en *ago* foisonnent, à peu près comme les noms en *court* dans notre Lorraine. Enfin, détail inquiétant, on me signalait un second Casciago, juste en face du premier, sur l'autre rive du lac de Varèse.

Dans ce genre de questions, où le sentiment a tant de part, où les preuves matérielles manquent presque toujours, rien n'est tel que de s'en rapporter à ses yeux. Quelquefois la simple figure d'un pays suffit à ruiner une hypothèse hasardeuse. Je me résolus donc d'y aller voir. Évidemment, je n'avais pas l'illusion d'aller à la conquête d'une certitude, mais je pensais y trouver des probabilités plus précises et plus convaincantes. Et puis, à mettre les choses au pis, j'aurais, en fin de compte, la consolation d'avoir parcouru de très beaux paysages et vécu, quelques jours encore, avec le souvenir très cher de saint Augustin. C'est donc à une sorte de pèlerinage que je convie mes lecteurs, un pèlerinage, où nous ne sommes pas sûrs d'arriver jusqu'à la chapelle du Saint. Mais nous en approcherons de très près, et, souvent peut-être, par les sentiers mêmes où il est passé, nous mettrons nos pas dans ses pas.

* * *

On se rappelle l'admirable phrase des *Confessions*, véritable largesse de grand seigneur, par laquelle Augustin paya son ami

Vérécundus de son hospitalité à Cassiciacum : « Tu le lui rendras, mon Dieu, au jour de la résurrection des justes... Tu rendras à Vérécundus, en retour de son hospitalité, dans cette campagne de Cassiciacum, où nous nous reposâmes en toi, *au sortir de l'été brûlant du siècle*, tu lui rendras la fraîcheur et les ombrages éternellement verts de ton paradis. »

« L'été brûlant du siècle » n'est point, ici, une pieuse métaphore. C'est, en effet, au moment le plus torride de l'été, au mois d'août, après l'ouverture officielle des vacances, que le rhéteur de la ville de Milan partit pour la campagne. Sans doute, les chaleurs avaient achevé de débiliter ce malade, qui souffrait depuis longtemps d'une bronchite chronique. Même dans les hautes chambres de la maison qu'il avait louée, — probablement aux portes de la ville, — sous les figuiers de son jardin, où la grâce du Christ venait de le terrasser, il ne respirait qu'un air embrasé et suffocant. Son départ fut pour lui, non pas seulement au moral, mais encore au physique, une délivrance et une renaissance.

Pour le comprendre, il faut avoir subi, ne fût-ce que quelques jours, cet été milanais. Milan est peut-être la ville la plus chaude de l'Italie. Par comparaison avec la Riviera, d'où je venais, la plaine lombarde me parut une fournaise. A travers cette immense campagne toute verte et toute luxuriante, où l'eau fume et miroite sous le regorgement des herbes et des feuillages, c'était le même souffle aride que sur les routes d'Afrique, sur les champs pierreux de la région sétifienne, ou la morne vallée du Chéliff. Et, dans les rues de Milan, devant le parvis éblouissant du Dôme, je retrouvais l'atmosphère cuisante et sèche, où j'ai vécu, tout un mois, à Séville, à l'époque où l'Andalousie dévastée flambe comme un Sahara.

En traversant la cour de la gare, mon *facchino*, qui ruisselait de sueur, me dit, avec un soupir d'envie :

— *Ah! signore! beati quelli chè possono andare à la montagna!...* Bienheureux ceux qui peuvent aller à la montagne!

Aller à la montagne! Ce vœu citadin doit être, depuis des siècles, celui de tous les Milanais, en ce moment de l'année. Saint Augustin fit comme tout le monde. Il alla, lui aussi, à la montagne.

Mais quelle montagne? Où son ami Vérécundus avait-il sa

villa? Est-ce, comme on me l'assure, à Casciago, près de Varèse, qu'il se reposa « de l'été brûlant du siècle? »

***

Varèse !... Les beaux arbres ! C'est cela surtout, cette beauté des arbres, qui me frappe et m'enthousiasme, en arrivant. Les gens du Nord, habitués aux splendeurs végétales de leurs parcs, ne partageront pas, je le crains, mes admirations. Mais, au sortir de la Riviera, calcinée par le soleil caniculaire, on s'étonne devant cette opulence des feuillages et cette opacité des ramures. Sur ces premiers escarpemens des Alpes, où il fait, tour à tour, très froid et très chaud, toutes les essences peuvent s'acclimater. Le Nord et le Midi sont réconciliés. Voici des palmiers nains, des cyprès, des thuyas, des cèdres pêle-mêle avec des sapins, des platanes, des trembles et des peupliers...

La route qui conduit de Varèse à Casciago est tout ombragée de ces beaux arbres. Bien que le soleil soit encore très haut dans le ciel, — il est à peine quatre heures du soir, — on y éprouve une impression continuelle de fraîcheur : c'est la profusion des verdures sans doute, l'éclat velouté des prairies qui en donnent l'illusion. Mais, par instans, cette fraîcheur est très réelle. Un courant d'air, venu des montagnes couvertes de neiges, vous caresse la figure et vous épanouit la poitrine. On se sent vraiment dans un pays d'ombrages, de nonchaloir, de repos. Les auberges qui bordent la route portent des enseignes significatives : *Ristorante della pace*, *Osteria della quiete :* Restaurant de la paix, Estaminet du repos. J'aperçois, au passage, le portail d'un collège, qui s'intitule mêmement : *Collegio della quiete*, Collège du repos, — un nom bien engageant pour les petits collégiens!... Au-dessus de l'entrée, une fresque naïve, peinte de couleurs claires et joyeuses, représente le repos de la Sainte Famille : la sainte Vierge, saint Joseph et l'Enfant Jésus étendus et dormant sous un palmier, auquel l'âne est attaché. Ces enluminures ajoutent à la gaîté tranquille et voluptueuse du paysage. Elles y mettent une pointe de sensualité italienne. Mais c'est l'impression de fraîcheur et de repos qui domine. Augustin, fatigué dans son corps, l'âme brisée par les luttes de sa conversion récente, ne pouvait trouver une retraite plus propice. Tout ce qu'il cherchait, il l'aurait, ici, avec

surabondance : le calme, le recueillement dans la prière, le rafraîchissement dans le Seigneur, la jouissance solitaire et délicieuse de son cœur et de son esprit enfin pacifiés.

Le trajet est très court de Varèse à Casciago : une lieue au plus. Nous y voici déjà. Sur un fort épaulement de terrain s'éparpillent quelques maisonnettes, que domine, tout en haut, une usine, avec sa cheminée de briques et son panache de fumée. On me dit que c'est une filature de coton. Et mon cœur se serre à la pensée que l'odieuse fabrique occupe peut-être l'emplacement de la villa de Vérécundus. Je me remémore les Dialogues écrits, à Cassiciacum, par saint Augustin. On y descend fréquemment sur le pré pour discuter philosophie. Or voici le pré, au bas de la colline, de l'autre côté de la route. Cette colline elle-même est le lieu le plus élevé du village, le plus salubre sans doute et le mieux aéré. L'endroit était tout indiqué pour une maison de campagne. Alors, c'est du côté de la filature de coton qu'il faut chercher?...

Mais je me souviens aussi que Casciago possède un palazzo célèbre dans toute la contrée, celui des Castelbarco. Un lieu seigneurial a presque toujours de lointaines origines, et il est bien rare qu'il devienne complètement désert. Le château appelle le château. Des raisons d'hygiène, de commodité, de beauté y attirent de nouveau des hôtes, même après un long temps d'abandon. Il est donc assez vraisemblable de voir dans les Castelbarco les héritiers et les successeurs de Vérécundus. — Je ne me dissimule pas la fragilité de ce raisonnement, ni combien il fut influencé par l'horreur de la filature. Encore une fois, le sentiment est peut-être le guide le moins trompeur en ces obscures matières. Jusqu'à ce que des fouilles nous aient restitué les débris authentiques de la villa romaine, nous ne pouvons que tâtonner, avec plus ou moins de bonheur, dans nos investigations. Il suffit que l'emplacement choisi par nous s'accorde aussi bien que possible avec les textes.

D'ailleurs, mon cocher, sans prendre mon avis, me conduit, à la plus fringante allure, jusqu'à la grille du palazzo : ce doit être un but de promenade pour les touristes. Mais la concierge, brusquement surgie, se précipite à la tête des chevaux, et nous crie, toute palpitante d'une respectueuse émotion :

— *La principessa è arrivata!*

Du moment que la princesse est arrivée, je ne puis que

solliciter humblement la permission de visiter les jardins. C'est d'ailleurs tout ce qui m'intéresse.

Accompagné par la femme du jardinier, je pénètre sur la terrasse du château, je m'accoude à la balustrade, et j'admire... Un immense horizon vient de se déployer subitement devant moi. Que c'est beau! Comme je voudrais que les archéologues milanais, partisans de Casciago, ne se fussent point trompés! Ce paysage est vraiment le cadre que l'on rêve pour les méditations platoniciennes de saint Augustin.

Partout des lacs, étalés en larges nappes dormantes, laiteuses et profondes comme des opales. Il y en a cinq, — le lac de Varèse, le Lac Majeur et trois autres plus petits, — mais si rapprochés qu'on dirait un unique miroir d'eau, aux formes contournées et capricieuses, découpé et brisé par la sertissure des montagnes et les mille courbes des terrains. Derrière, la masse violette des Alpes, où se détache, pareil à une gigantesque nef toute en marbre blanc, le Mont Rose chaperonné de ses neiges étincelantes. Au pied de la terrasse, une vaste plaine ondulée et mamelonnée, avec ses villages aux toits rouges, ses prairies et ses bouquets d'arbres : tout cela flottant dans cette lumière bleue et suave, qui, chez les peintres italiens de la Renaissance, baigne les fonds des paysages.

Je me retourne vers la façade cérémonieuse du château. De chaque côté du perron, deux grands jets d'eau en parade élancent leurs panaches jusqu'à la hauteur des corniches. Une pluie cristalline nous enveloppe et nous rafraîchit. Des fleurs aux couleurs vives composent la tapisserie éclatante des parterres : des œillets d'Inde, des bégonias, des glaïeuls, des hibiscus. Dans les massifs, des magnolias épanouissent leurs énormes corolles de satin blanc. Nous descendons, parmi les parfums âpres des plantes surchauffées et les gouttelettes d'eau pulvérisée, que chasse un coup de brise. Sous le mur d'appui de la terrasse, entre les deux rampes d'un double escalier, un dauphin de pierre dégorge une onde paresseuse dans un bassin obstrué de nénuphars ; et, tout de suite, à l'extrémité d'une étroite pelouse bordée de sapins, la vue se perd sur les dernières sinuosités du lac de Varèse...

Où suis-je ? Chez le grammairien Vérécundus, ou chez la princesse de Castelbarco ? J'essaie tant bien que mal de découvrir la villa antique sous son revêtement moderne et de raccorder ce

que j'ai sous les yeux aux descriptions sommaires de saint Augustin. Avec un peu de bonne volonté, on peut très bien le voir assis sur l'herbe de cette pelouse et dissertant, entre ses deux disciples, sur l'ordre des choses et la vie heureuse. Ce dauphin de pierre épancherait dans le bassin la veine exténuée du ruisselet, qui, autrefois, coulait dans les bains de Vérécundus et dont le murmure empêchait de dormir le maître Augustin et ses élèves. Mais, sans doute, il n'y a pas une villa, à dix lieues à la ronde, qui ne puisse nous offrir, comme le palais Castelbarco, une pelouse encadrée d'arbres et un ruisseau canalisé. Le plus embarrassant, c'est que, de quelque côté que l'on se tourne, il est impossible de ne pas apercevoir les lacs. Or, saint Augustin n'en a point parlé dans ses Dialogues. Que cette omission serait surprenante de sa part ! Il a noté une foule de détails extérieurs, de circonstances fortuites, qui nous aident à reconstituer la physionomie de Cassiciacum. Il a remarqué les cailloux et les amas de feuilles mortes, qui brisaient ou qui interrompaient le cours du ruisseau, la dissymétrie des ouvertures dans la façade de la villa, les aspects maussades ou joyeux du ciel, les variations de la température, et il aurait oublié la principale beauté du paysage, une beauté qui s'impose même aux yeux les plus indifférens ! Avec leurs colorations changeantes comme l'expression d'un visage, les cinq lacs vous regardent et attirent le regard. Et Augustin, attentif à une bataille de coqs, ne les aurait pas regardés !...

Une autre objection moins forte, mais qui a sa valeur aussi, c'est que Casciago est bien éloigné de la ville, pour une maison de campagne. Soixante-cinq kilomètres environ le séparent de Milan. Cependant, nous voyons, dans les Dialogues, que le bon Alypius ne fait, pour ainsi dire, que le chemin entre Cassiciacum et la ville. Ç'aurait été un véritable voyage. Est-il vraisemblable qu'il se soit imposé si souvent, — et en plein été, — la fatigue d'un tel trajet? Enfin est-il naturel que le grammairien Vérécundus ait acheté, ou conservé une propriété si distante de la ville où le retenaient ses fonctions?

Tandis que je médite et que je pèse ces raisons, un carillon rustique commence à tinter au campanile de l'église, qui est en contre-bas de la terrasse. Alors, frappé d'une lueur soudaine, j'interroge la femme du jardinier : n'y aurait-il pas, dans l'église de Casciago, quelque souvenir, ou quelque relique de

saint Augustin ? — « Non, il n'y a rien, absolument rien. D'ailleurs, le patron de la paroisse, ce n'est pas saint Augustin, c'est saint Eusèbe. » — Et, comme elle a l'air tout étonnée de ma question, je suis obligé de lui expliquer que j'écris un livre sur ce grand saint. Une curiosité brille dans ses yeux, et, tout de suite, elle me demande « où s'achète le livre? » — Ah! la parole courtoise que voilà et combien douce aux oreilles d'un auteur! Tant de politesse m'engage à continuer la conversation. Nous parlons de saint Augustin. La bonne femme veut savoir depuis quand il est mort, et s'il n'était pas le fils de saint Ambroise. Ces questions naïves me prouvent que la mémoire des deux saints, si déformée qu'on voudra, hante encore l'imagination populaire dans cette région du Milanais. Et puis, cet intérêt, aussitôt manifesté au seul nom de saint Augustin, n'est-ce point touchant? Il y a là une source d'émotion très ancienne et qui n'est pas encore tarie. Il me semble qu'à travers les siècles, par la bouche de cette femme, il me revient un peu de la vénération dont les paysans de Cassiciacum entouraient le rhéteur de Milan, le grand savant chrétien, qui se mêlait à leurs travaux.

Néanmoins, je ne me contente pas des allégations de la jardinière. Par la porte de la sacristie, je pénètre dans l'église de Casciago, et dès le seuil, je reconnais le buste du patron de la paroisse, — un saint Eusèbe barbu, pourvu d'un long nez et d'une mitre colossale, qui attend, sur une planche, le jour de sa fête et la procession solennelle dans les rues du village. Chance providentielle pour moi, le vicaire est en oraison devant le maître-autel. Nous ne tardons pas à causer du motif qui m'amène.

Le jeune prêtre confirme les dires de la paysanne. — « Non, encore une fois, on ne découvre, à Casciago, aucune trace du passage de saint Augustin. Pas une légende, pas une tradition. C'est à Cassago de Brianza qu'il faut aller! — D'ailleurs, ajoute le vicaire, il y a des raisons philologiques. *Cassiciacum* a pu se syncoper en *Cassiacum*, lequel a donné, en latin médiéval, *Cassiagum*, d'où Cassago. En revanche, le nom de Casciago, tel qu'il est prononcé par les gens du pays (Cat-chiago, prononciation figurée à la française), suppose un son dental-fort dans le nom latin étymologique : *Castiagum*, avec un *t*, et non *Cassiagum*... En effet, c'est bien ainsi que mon cocher a prononcé

le nom de Casciago, lorsque je lui ai demandé de m'y conduire : *Cat'chiago* et non *Cas'chiago*, — en figurant toujours la prononciation à la française.

Sans doute, ces doctes argumens valent ce qu'ils valent. Il n'en est pas moins probable que j'ai fait fausse route. Pour moi, ce qui m'incline le plus sérieusement à le croire, c'est d'abord la distance considérable entre Casciago et Milan, et surtout la présence des cinq lacs, auxquels saint Augustin n'a fait aucune allusion. J'en suis désolé. Ce paysage du lac de Varèse est admirable, et il m'aurait été doux d'associer à son souvenir celui du grand rhéteur pénitent. Vais-je trouver aussi bien à Cassago de Brianza ?

***

En attendant, je m'arrête à Varèse, dans une villa du XVIIIe siècle, transformée en hôtel.

Elle a très grand air, cette vieille maison seigneuriale, avec son portique, sa cour d'honneur à colonnade, sa façade rococo, peinte en rose du haut en bas, couronnée de balustres, de pots-à-feu et de statues mythologiques. Quand on arrive du dehors, la figure enflammée de soleil, les mains encore sèches de l'air chaud du couchant, c'est une sensation exquise de s'enfoncer dans la pénombre fraîche des longs corridors, où les pieds glissent, sur la mosaïque polie du dallage, comme sur une rivière gelée.

Tout à coup on débouche dans un vestibule haut et sonore, aussi spacieux qu'une salle des gardes, avec sa cheminée monumentale et ses portes à deux battans. Puis, l'enfilade des corridors recommence, s'infléchit vers une autre aile du vieux logis, déployant, le long des murs, un étrange musée de toiles écailleuses et surannées, dans le goût du Bachiche ou de Pietro de Cortone, de Loutherbourg ou de Joseph Vernet : paysages échevelés et pathétiques, se détachant sur des ciels d'orage, avec des arbres tous pareils, qui font des effets de torses et de racines ; scènes de tragédies, belles personnes pâmées, cascades de seins, gorges renversées, prunelles chavirées et luisantes de larmes sentimentales... Puis, une petite porte s'ouvre, et l'on entre dans une chambre au mobilier gothique, au plafond en nacelle, peint de bouquets de fleurs, comme on en voit dans les keepsakes

romantiques. Cela ne détonne point. C'est même étonnant comme le rococo et le gothique 1830, ces deux frères ennemis, se réconcilient aisément et, juxtaposés, finissent par faire bon ménage.

Mais l'endroit unique de la villa, celui où l'on goûte vraiment la volupté italienne, qui sait si bien mêler la nature aux émotions d'art, — c'est la terrasse. Par delà un grand parterre, où fuse un jet d'eau, entre les silhouettes des sapins et des cyprès, gigantesques et sombres comme des obélisques et des pyramides de marbre noir, la face lunaire du lac se décolore lentement. L'air est très doux. Une odeur de foin coupé monte de la prairie. Dans une flambée d'incendie agonisant, le soleil s'abîme derrière la crête des montagnes. Alors, la face du lac se ranime : il est lilas, bleu, orangé. Puis, les feux s'éteignent, l'eau morte reprend son aspect lunaire. Le ciel est devenu vert et jaune soufre, et, dans un poudroiement d'or, qui tourne au rouge sanglant, les aiguilles des pins et des cyprès se découpent, avec on ne sait quoi de splendide et de déchirant, qui ressemble aux derniers accords d'une symphonie expirante...

Là-bas, dans la galerie, des violons se lamentent. C'est le concert de tous les soirs. J'écoute par la porte entre-bâillée de la salle de bal, une grande pièce Louis XVI, solitaire et nue, sans autre mobilier que ses banquettes de soie crème, dont les pieds blancs se mirent dans la profondeur frigide du parquet. Avec ses médaillons, ses broderies, ses colifichets de stuc, elle est toute blanche et toute bleue comme une jeune fille en atours. Le long des frises, des danseuses pompéiennes tournent silencieusement dans des envols d'écharpes, de rubans et de gazes flottantes. Personne. Les ampoules électriques du plafond déversent une clarté violente sur le parquet trop brillant, sur les appliques anciennes qui se morfondent contre les murs, avec leurs bobèches trop larges, et leurs bougies qu'on n'allumera plus.

J'écoute. Les violons se lamentent. Dans les hautes glaces en trois morceaux, que ternit une buée vétuste, les danseuses des frises se reflètent, vagues comme des spectres. Sous ce trumeau, voici la console historique, où Verdi écrivit d'inspiration un de ses chœurs... Sanglots romantiques, grâces maniérées du siècle galant, tout ce passé se confond, emporté par un même rythme nostalgique et funèbre. Ah ! la belle nuit, enfiévrée de tristesse et de volupté, et qui va mourir trop vite !...

Soudain, ma mémoire se réveille. Me suis-je tant écarté du pénitent des *Confessions*, qui, tout près d'ici, a connu des exaltations et des mélancolies pareilles? Au bord de ce lac, invisible maintenant sous les ténèbres, son ami Manlius Théodore avait peut-être une de ses villas. Comme Augustin s'y plaisait! Qu'il eut de peine à quitter pour le Christ tout ce qu'il goûtait, tout ce qui le ravissait chez son hôte, « les fontaines et les bains, les jardins aux beaux ombrages, les festins somptueux et délicats, les jeux des mimes et les concerts des musiciens! » — Pourtant, lui, il eut le courage de quitter tout cela.

***

Si Cassago de Brianza est Cassiciacum, cette campagne offrit, du moins, au nouveau converti une retraite abondante en consolations. Et si ce n'est pas un lieu d'enchantement comme Casciago, si le paysage y est moins grandiose, il est encore très beau.

Il y a tout au plus trente-trois kilomètres entre Cassago et Milan : Alypius pouvait aller à la ville, pour les affaires de la ferme, et rentrer le même jour. La région est verdoyante et fraîche. Aussi les villas y sont-elles nombreuses. Partout, des eaux courantes ou jaillissantes, que l'industrie moderne s'est empressée d'exploiter. L'éclairage électrique est prodigué jusque dans les moindres bourgades. A l'*osteria* de Barzano, où le tramway m'a déposé, je m'ébahis devant les splendeurs du luminaire.

De là à Cassago, encore deux petits kilomètres. Par une pente douce, entre des murs de jardins, que débordent des branches de platanes et de sapins, on descend vers l'endroit où fut, me dit-on, Cassiciacum. Avant d'y arriver, on aperçoit, sur une éminence, une énorme chapelle gothique, qui écrase de son faste toute la campagne, — le mausolée familial des Visconti Modrone, les actuels propriétaires de Cassago et les successeurs possibles de Vérécundus. En tout cas, nous sommes ici dans un pays tout plein de saint Augustin. Quelque conclusion qu'on en tire touchant Cassiciacum, il est certain que, nulle part, dans aucune autre partie du Milanais, son souvenir n'est plus vivant.

Avec une obligeance extrême, le curé de la paroisse veut

bien me servir de guide et me communiquer toutes les traditions qu'il a recueillies.

Nous commençons par l'église, qui est de construction relativement récente et qui ressemble à toutes les églises du Nord de l'Italie. Mais elle remplace un très ancien sanctuaire, situé un peu plus haut, et qu'on a dû abattre pour rebâtir le palazzo des Visconti. Sainte Monique y occupe une niche d'honneur, à l'un des angles de la nef, et saint Augustin y possède un autel. Mitre en tête, la statue coloriée du grand évêque se dresse derrière un vitrage enguirlandé de fleurs artificielles. D'une main, il presse un fort volume contre sa poitrine, et, de l'autre, il élève vers le ciel un cœur enflammé et tout rouge, comme on le voit dans les gravures liminaires des éditions bénédictines. A ses pieds, dans la maçonnerie de l'autel, une relique vénérable est encastrée. Nous détachons le paravent de bois peint qui la protège, — et une vieille pierre rugueuse apparaît, sillonnée de lignes bizarres, de figures à demi effacées, dont il est impossible de deviner la signification. Tout ce qu'on y distingue, c'est une croix romane surmontant on ne sait quelle forme, qui évoque l'image confuse d'un Sacré-Cœur. Une légende veut que, pendant son séjour à Cassiciacum, saint Augustin ait dit la messe sur cette pierre.

Mais le curé lui-même me fait remarquer que cette légende ne tient pas debout, puisque saint Augustin n'était pas encore ordonné prêtre, pas même baptisé, lorsqu'il habitait ici. Il faudrait supposer qu'il y revint après son ordination. Or aucun texte n'autorise une telle hypothèse.

Il n'en est pas moins vrai qu'on chercherait vainement ailleurs des traditions populaires comme celle-ci. Le fait qu'elles se rencontrent seulement à Cassago prend donc une certaine importance, — et une importance d'autant plus grande que d'autres traditions locales s'ajoutent à cette première légende. Ainsi derrière l'église, dans le parc du château, il y a un ruisseau qui, depuis un temps immémorial, s'appelle « la fontaine de saint Augustin. »

Précédés du régisseur, nous allons la voir, cette fontaine, qui a entendu de si doctes entretiens, et qui en est restée célèbre à l'égal des plus grands fleuves. Au bas d'un talus gazonné, nous nous arrêtons devant un mince filet d'eau stagnante, qui émerge d'un fourré de noisetiers et d'acacias et qui se perd, un peu plus

loin, sous les herbes. Elle ne murmure plus, elle ne rebondit plus sur les cailloux, comme au temps où elle distrayait les insomnies de saint Augustin. C'est une flaque presque tarie, qui va être bue par la terre et les feuilles mortes. Cependant le régisseur nous assure qu'en hiver ou au printemps, après les pluies ou la fonte des neiges, la fontaine expirante se ranime, qu'elle coule alors à gros bouillons et qu'elle est encore capable de faire un assez beau tapage. A quoi le curé ajoute qu'elle est dérivée d'un torrent, qui passe tout près du village, — le *Gambaione*, — et que saint Augustin aurait implicitement désigné, lorsqu'il parle de cette eau, qui est amenée aux bains de Cassiciacum par des tuyaux de bois, — *canalibus ligneolis*.

Naturellement, les tuyaux de dérivation auraient été détruits au cours des siècles. Mais, dans le sous-sol d'un jardin, proche du palazzo Visconti, on a exhumé des conduits en terre cuite, comme les Romains en employaient pour leur hypocaustes. Seraient-ce les derniers vestiges des thermes de Vérécundus ? Il n'est nullement déraisonnable de le croire.

Enfin, pour épuiser les raisons archéologiques, il y a encore, sur le territoire de Cassago, un lieu qu'on appelle *Oriano* et qui est désigné dans le testament de l'archevèque Andréa, daté de l'an 903, sous le nom latin d'*Aurelianum*. Or, on sait que saint Augustin s'appelait *Aurelius* Augustinus. Est-ce en souvenir de son passage à Cassiciacum que les paysans auraient donné son nom à ce quartier de leur village ? Quoi qu'il en soit, tous ces menus faits forment un faisceau de concordances, qui obligent à réfléchir même les plus sceptiques.

Quant à la topographie de la villa moderne, elle se plie sans peine aux allusions descriptives de saint Augustin. Rien de plus facile, puisque ces allusions sont très sommaires. Dans toute cette région montagneuse, il n'est guère de villa qui n'ait sa pelouse ou sa terrasse, avec une prairie en contre-bas, où s'éparpillent des bouquets d'arbres. Et c'est bien ce que je trouve à la villa Visconti. Entre deux sapins, qui encadrent l'horizon, une vaste perspective se creuse, par-dessus les ondulations de la Brianza, jusqu'à la chaîne nébuleuse des Alpes. Les contours tremblent dans ce bleu suave et léger qui semble la couleur de l'air, en ce pays. A gauche, je reconnais la montagne en dents de scie et les escarpemens fauves, que j'avais déjà contemplés, l'an passé, à Cernusco. En somme, le paysage est le même que

celui que j'ai décrit dans mon chapitre sur Cassiciacum. Si Vérécundus eut, ici, sa villa, je ne me suis pas trompé beaucoup, en la cherchant sur la ligne de Lecco à Milan.

Le palazzo moderne, qui l'a remplacée, a sans doute des parties très anciennes, mais déguisées et devenues à peu près méconnaissables sous un jupon de style 1830. Néanmoins, le régisseur tient à me faire visiter des sous-sols, où il s'obstine à voir la cuisine de sainte Monique. J'avoue que le seul aspect des lieux décourage tous les efforts de mon imagination pour le suivre sur cette piste. Il y a bien une cour entourée d'un promenoir à colonnes toscanes, avec des tentures de grosse toile rougeâtre, dans les entre-colonnemens, qui rappelle de loin l'atrium d'une maison romaine. Ce n'est qu'une vision fugitive. Presque tout le revêtement du logis est conçu dans le gothique oxfordien le plus pur. Aimable revenant, le genre troubadour ici m'environne. Il ne me choque point. Je sais que je suis au berceau même du romantisme italien. Cassago n'est pas loin du lac de Côme, cher à Manzoni, qui plaça sur ses rives les principales scènes de ses *Fiancés*. Et je songe aussi à tout ce qu'il y eut de romantique dans l'âme ardente et troublée de saint Augustin.

Le curé me ramène à ce grand saint, en me montrant, dans les archives du presbytère, un curieux document rédigé, en latin, d'une belle écriture diplomatique, où il est dit, que, dans les premières années du XVIIe siècle, la paroisse de Cassago fut préservée de la peste, grâce à l'intercession du « pontife d'Hippone, *Hipponensis pontificis :* » ce qui confirme l'existence d'un culte traditionnel de saint Augustin dans la région. Enfin le 20 août, sa fête y est célébrée avec une solennité qu'elle n'a nulle part ailleurs.

Rappelons-nous maintenant les autres faits invoqués par les archéologues : la pierre légendaire encastrée dans la maçonnerie de l'autel, la fontaine de saint Augustin, le nom d'*Aurelianum* donné à un quartier du village. Est-il besoin d'autres preuves, pour nous assurer que nous sommes bien, ici, à Cassiciacum? Évidemment, aucune de ces preuves n'est absolument concluante et certaine. Mais pourquoi est-ce à Cassago seulement qu'on rencontre ces faits et ces traditions? Pourquoi la mémoire du saint y est-elle toujours vivante, — et cela depuis des siècles? Il faut bien qu'il y ait quelque chose. Si, d'autre part, le site et la topographie ne contredisent point les allusions

des *Dialogues* et des *Confessions*, nous aurions mauvaise grâce à exiger davantage, d'autant plus que l'archéologie ne peut pas et ne pourra jamais, sans doute, trancher le problème par des argumens positifs. Ne cherchons donc pas plus loin, et croyons simplement que nous avons retrouvé Cassiciacum.

***

Me voici devant la réalité, que j'ai si longuement poursuivie, et, comme toujours, je reste mélancolique devant mon rêve accompli. Je n'ose pas dire : « Eh quoi? Ce n'est que cela! » parce que je sais bien que c'est ma faute si je reste froid. Tout occupé, à Cassago, de réunir des documens et de rapprocher des vraisemblances, j'ai fait comme le peintre amateur qui, à l'affût du motif pittoresque, oublie de voir et de sentir le paysage. L'an dernier, à Cernusco, j'étais autrement ému, lorsque, sans espoir de les retrouver jamais, je cherchais les vestiges du saint, et que toute ma pensée n'était pleine que de lui.

LOUIS BERTRAND.

L'ENFANCE

ET

LA JEUNESSE DE JOUBERT[1]

Voici l'histoire d'un jeune garçon qui appartenait à la petite bourgeoisie provinciale sous Louis XV et au commencement de Louis XVI.

Joseph Joubert naquit à Montignac-le-Comte, en Guyenne, le 7 mai 1754. Au contraire de son ami Chateaubriand, frivole et qui volontiers oubliait son âge, il se souvint de cette date. En 1817, répondant à une circulaire administrative, il écrivait : « Mon prénom est Joseph, le lieu de ma naissance Montignac-sur-Vézère, département de la Dordogne ; je suis né le 7 mai 1754... (2). » Montignac avait perdu son titre de noblesse à l'époque de la révolution, quand il fallut que les villes fussent égales entre elles, comme les gens. Le 1er mai 1822, âgé de soixante-huit ans, et à deux ans de mourir, Joubert écrivait à Mme de Vintimille : « C'est le mois où je suis né, et le mois où je vous ai connue, il y a vingt ans... » Il goûtait alors le plaisir de la mélancolie et de la rêveuse tendresse.

(1) Les documens sur lesquels j'ai composé cette étude sont, presque tous, inédits. Les uns proviennent des archives de M. Paul du Chayla et de Mme Henri de Lander, pieux héritiers de Joseph Joubert, et qui ont bien voulu me donner communication de leurs trésors ; les autres sont le résultat des recherches que j'ai faites à la mairie de Montignac, aux archives de la Haute-Garonne et de la Dordogne, ailleurs aussi.

(2) *Archives nationales*, F 17°, J 25.

Il fut baptisé le 8 mai, dans l'église Saint-Georges-de-Brenac, l'une des paroisses de Montignac. Le prêtre fut l'abbé Martel, vicaire; le parrain, Joseph Queyroy, bourgeois et habitant de ladite ville; la marraine, Marie Darchaud. Le parrain signa; non la marraine, « pour ne savoir. » Ces noms importent peu; mais on aime à tirer de l'immense oubli ce qu'en ramène le hasard (1).

Il était, comme disent les actes d'alors, fils « naturel et légitime » de Jean Joubert, bourgeois et maître chirurgien. Ce Jean Joubert, natif de Montignac, avait été chirurgien dans les armées du Roi; et il épousa en premières noces une demoiselle Françoise Pugnaire, qui mourut à Grasse le 13 novembre 1746. Après cette mort, il quitta les armées du Roi, revint au pays natal; et il épousa Marie-Anne Gontier, qui fut la mère de Joseph Joubert. Son père (et ainsi le grand-père de Joseph Joubert) était un Claude Joubert, de Montignac; et, sa mère, une Thoinette Queyroy (2). Les Joubert, les Queyroy et les Gontier, trois familles nombreuses et dont les noms reviennent souvent, sur les registres de l'état civil et dans les procès-verbaux des assemblées municipales ou autres, à Montignac, vers la fin du XVIIIe siècle.

Montignac était alors une petite ville de quelque deux mille âmes et, sinon la plus importante, la plus jolie du Sarladais, au dire d'un estimable voyageur, François de Paule Latapie, inspecteur des manufactures et qui, l'année 1778, fit une tournée en Guyenne (3).

Une charmante petite ville : aujourd'hui encore, en la dégageant des bâtisses neuves, on la retrouve. Il reste beaucoup de maisons que Joubert a connues. Elles sont en pierre grise, solides et coiffées d'ardoises : les longs toits, avant d'arriver aux murailles, s'inclinent et se courbent gracieusement. La couleur des toits et de la pierre est en harmonie avec la teinte du paysage. Autrefois, quand la facilité des transports n'avait pas dérangé toutes choses, on bâtissait avec les matériaux de la région : et ainsi les villages ne faisaient pas de taches dans la

(1) Registre des actes de l'état civil de la paroisse Saint-Georges-de-Brenac. (Mairie de Montignac.)

(2) Acte de partage du 15 mai 1752 entre les enfans de Claude Joubert et de Thoinette Queyroy. (Étude de Me Boisselit, notaire à Montignac.)

(3) Le journal de tournée de François de Paule Latapie a été publié par M. Léon Cosme, dans les *Archives historiques du département de la Gironde*, t. XXXVIII.

nature. Les vieilles maisons de Montignac témoignent d'une vie simple, tranquille et assez riche.

La gaieté de la ville, sa vive animation, le point de ses péripéties principales, c'était la rivière, la Vézère jolie et redoutable. Il y a des rivières douces, il y en a de languissantes, il y en a de furieuses. Chacune a son caractère; et, comme elles sont l'âme remuante des cités, elles donnent au voisinage leur esprit. Montignac n'est pas somnolent. La Vézère y fait une course rapide et preste. Elle a une allure gaillarde. Elle se précipite. L'hiver, affolée des cadeaux que lui jettent les collines, elle déborde. Elle est sinueuse; elle est coquette; elle a des caprices de calme et de soudaine frénésie. Elle coupe en deux Montignac, dans le sens de la perpendiculaire. La rive gauche appartenait au diocèse de Sarlat, et la rive droite au diocèse de Périgueux. Du reste, les deux rives se détestaient, ou peu s'en faut. Les gens du diocèse de Sarlat, qui étaient de plus ancienne bourgeoisie, méprisaient leurs voisins de droite; et il ne se faisait pas de mariages, d'une rive à l'autre.

Mais, quand Joubert avait une douzaine d'années, l'intendant de Guyenne, M. Boutin, riche manufacturier qui employait cent cinquante fileuses, diocésaines de Périgueux et de Sarlat, et qui sans doute avait à pâtir de leurs rivalités natales, eut l'idée de construire un pont. Aussitôt, les deux rives, pouvant communiquer facilement, se connurent mieux, se mêlèrent : et la bonne intelligence régna dans les deux paroisses de Montignac. François de Paule Latapie, en le constatant, s'attriste à observer que nos goûts et nos passions dépendent de petits faits.

Le pont, du côté où vient l'eau, est muni de contreforts pareils à des proues de bateaux. La Vézère y grimpe; elle s'y fend, passe et galope.

Elle est, par les beaux jours, claire autant qu'un miroir. Elle reflète deux couleurs, celle du ciel et celle des arbres, et les mille nuances des arbres et du ciel. Les arbres sont, aux alentours de Montignac, d'une essence foncée qui a une beauté grave; des cyprès y dressent leurs fuseaux noirs parmi la verdure inégale des sapins, des chênes et des châtaigniers. Mais, au bord de la rivière, il y a le frisson des peupliers gris et le tremblement argenté des saules. Dans la rivière, après un bout de quai, suite du pont, trempe une troupe de maisons très anciennes, pauvres, qui ont, sous l'auvent, des fenêtres larges, carrées,

de forme renaissance, et qui font sécher des linges au soleil. On les a construites sur de hauts pilotis; et, quand la rivière est basse, elles ont l'air de filles qui troussent leurs cotillons et montrent leurs longues jambes.

Le site est noble et ravissant, sous les jeux de la lumière qui s'y répand bien, avec variété, sans désordre. Une vallée, un bel entourage de collines; au fond, l'Arzème, qui est une colline un peu plus élevée que les autres : et l'arzème est, là-bas, le nom d'une sorte de muguet, de bon augure aux amoureux.

Montignac avait aussi son château féodal, jadis très puissant et abandonné dès avant la révolution. Henri IV y avait logé, quand il n'était que roi de Navarre et, à ce titre, comte de Périgord. Le château de Montignac campait sur une forte éminence ses tours carrées, ses murailles à mâchicoulis. Il dominait la ville; et il était anodin, beau, comme un reste des âges lointains et comme un témoignage de la durée. D'autres châteaux, dans les environs, La Faye, La Filolie, Balcayre, Losse, Clérant, Sauvebœuf, étaient de magnifiques demeures, solides comme des forteresses, élégantes comme des œuvres d'art. Et l'aristocratie du Périgord y passait, bien étourdiment, ses dernières années paisibles, y menait une existence fastueuse et campagnarde. Chacun de ces châteaux avait ses légendes, ses contes poétiques, ses histoires d'amour chevaleresque et populaire où les castes qu'on lancera bientôt l'une contre l'autre collaboraient gentiment. Il y avait aussi, à quelque distance, des abbayes, comme à Saint-Amand-de-Coly, des abbayes construites pour la guerre; et, tout près de Montignac, à Montignac même, des monastères pacifiques, des couvens dont, le soir, à l'angélus tintaient les clochettes sans nombre.

Montignac était là, petite ville où survivait le passé; petite ville assez turbulente, un peu méridionale et sans la légèreté futile des pays où le perpétuel soleil rend les journées si bonnes qu'on les amuse et qu'on ne veut pas les troubler; petite ville prompte à se fâcher, soudaine comme la Vézère; petite ville de passions qui, aux mauvais jours, la hérissent; petite ville habituellement sage et que suscite peu de chose.

Quand on y vient de Périgueux, on descend par une rue escarpée et tortueuse. On débouche sur une place et voici le pont, voici la grand'rue qui va jusqu'à l'autre bout de Montignac. Il y a des rues transversales, et des ruelles de village, et des

chemins qui se terminent dans les champs, les prés et les bois.

Le rendez-vous était, alors comme aujourd'hui, sur le pont. Il fallait qu'on s'y rencontrât sans cesse, le voulant ou non. Et l'on a, dans les petites villes, du loisir; on baguenaude et l'on bavarde. Les moins occupés attendaient, comme aujourd'hui, les autres en regardant l'eau couler. La petite ville avait, dans les maisons grises, ses retraites de vie cachée; mais, sur le pont, elle se montrait; elle épiait le prochain, le commentait; elle épiloguait en patois sur les nouvelles, sur les potins. Et elle s'exaltait facilement, si le vent tournait au vif.

Il y avait, dans tout cela, une aimable bonhomie et la simplicité que les petites villes gardent du temps où elles étaient encore des villages. La campagne n'est pas loin, la benoîte nature.

La nuit que Chateaubriand naquit, à Saint-Malo, la tempête d'hiver faisait rage : il le raconte; en outre, c'est la vérité. Pour le 7 mai 1754, jour de la naissance de Joseph Joubert, il nous plaît d'imaginer un pur et beau printemps, parfumé des fleurs de l'arzème, avec un ciel limpide, une raisonnable Vézère, une lumière douce qui ne met pas d'ombres dans le paysage et qui en éclaire tout le détail comme une intelligence attentive.

Les Joubert n'habitaient pas une des maisons opulentes de Montignac, une de celles qui ont à leurs angles, à leurs pignons ou à leurs lucarnes, des motifs de sculpture, des coquilles Louis XIV et, sous le toit, des lignes de pierre dentelée; mais une bonne maison, dans la rue montante, avec deux corps de logis, l'un au fond d'une cour, l'autre en avant et qui portait (et porte encore) une terrasse à l'italienne.

Les chambres, au premier étage, sont grandes, tapissées de boiseries et ornées de belles cheminées de pierre, très longues, devant lesquelles on pouvait être beaucoup de monde à se chauffer. En bas, une pièce plus grande encore et qui devait être la salle à manger, une cuisine, et puis une resserre; une écurie, une remise, pour le cabriolet du maître-chirurgien.

La maison est accotée à la colline; le rez-de-chaussée n'a d'ouverture que sur la cour. Les pièces d'en haut donnent, en arrière, sur un étroit balcon; et, par un escalier de bois, on grimpe à un jardin qui n'est qu'une bande de sol, taillée dans

la colline comme un chemin de montagne, de la longueur de la maison, de la largeur de quatre pas. Ce jardinet, la maison l'emprisonne d'un côté : de l'autre, la colline abrupte. Il est sombre, enfermé, humide. Il a pourtant de petits arbres, une allée, des fleurs, et de gros buis, aux troncs noueux, que Joubert a connus.

Ce n'est pas un jardin joyeux où pût beaucoup se démener une allégresse enfantine. Je me figure la maison un peu austère.

Les registres du temps signalent des payemens faits à des collègues de Jean Joubert pour leurs fournitures : et je crois qu'il s'agit des médicamens qu'ils avaient préparés. Un registre signale aussi l'attestation qui fut demandée à un maître-chirurgien, touchant la démence d'un pauvre diable que le district de Montignac faisait enfermer (1). Une autre fois, des épidémies s'étant produites dans la paroisse de Châlus, on consulte les « chirurgiens » sur l'origine, peut-être paludéenne, du fléau (2). Ainsi, les fonctions du maître-chirurgien avaient leur importance, et leur responsabilité d'où résulte la considération.

Les Joubert, sans être riches, possédaient cependant quelque chose (3). Leur famille était ancienne dans le pays. Jean Joubert devait gagner honnêtement sa vie. Mais les enfans arrivèrent, très vite et nombreux : il y en eut treize.

Jean Joubert avait épousé Marie-Anne Gontier, le 14 juin 1752. Le 26 avril 1753, naquit une Catherine. Joseph est le deuxième. Un frère lui survint le 28 août 1756 : on l'appela Joseph encore ; mais il prit ensuite le surnom de Beauregard, nom d'un village de là-bas où probablement il fut en nourrice. Le 6 décembre 1757, naquit Marie Joubert ; et, le 22 mai 1759, Louise Joubert. Le 27 mai 1761, « autre » Catherine ; mais elle ne vécut pas. Et, le 9 avril 1762, un garçon, Élie. De 1763 à 1766, quatre fils, un troisième Joseph, un Bernard, un quatrième Joseph, un Jacques : ils vécurent seulement quelques jours ou quelques semaines. Enfin deux enfans, qui accomplirent leur destinée : Arnaud, dit Joubert-Laffond (du nom, je crois, de son parrain), né le 2 décembre 1767 ; et une seconde Marie, née le 8 novembre 1769.

Les treize enfans s'échelonnent, presque d'année en année,

(1) *Archives de la Dordogne*, série L, registre 518 (18 avril 1792).
(2) *Archives de la Dordogne*, série L, registre 519.
(3) Il y a, pour l'indiquer, l'acte de partage que j'ai cité plus haut.

de 1753 à 1769, et ils occupent à peu près toute la jeunesse de Marie-Anne Joubert. Ne faut-il pas ajouter, les années où il ne naît pas d'enfant, les grossesses manquées? Et quel résumé d'une existence dévouée aux inquiétudes et aux souffrances de la continuelle maternité! Après la naissance d'Élie Joubert et avant elle, la série des cinq enfans qui ne vécurent pas indique assez la fatigue de la mère, qui pourtant continue son métier maternel.

Quant à notre Joseph Joubert, il a pour compagnons de ses jeux puérils ses trois sœurs, Catherine, Marie et Louise, ses deux frères, Joseph et puis Élie, mais de huit ans plus jeune. Arnaud et la seconde Marie, beaucoup plus jeunes, arrivèrent au moment de son adolescence où il quitta Montignac pour les Doctrinaires de Toulouse. Ils sont, en somme, six enfans, et de toutes les tailles, à prendre leurs ébats dans la maison grande et restreinte par le nombre des berceaux et des lits qu'on entasse tous les ans davantage, et dans le jardin tout petit. Alors, il faut évidemment qu'on se serre un peu, qu'on se serre de plus en plus; et il faut qu'on vive, le mieux possible, avec beaucoup d'économie. La maison n'était pas uniquement gaie.

Le 27 mars 1761, sur l'acte de baptême de la seconde Catherine, Jean Joubert est dit « aubergiste. » L'année suivante, à la naissance d'Élie, comme précédemment et comme ensuite, il est « maître-chirurgien. » Sans doute n'a-t-il pas tenu auberge, avec enseigne, dans sa maison de la rue dite du Cheval blanc. Mais, pour subvenir aux besoins de la famille, il dut à l'occasion recevoir des hôtes de passage, prendre pour quelque temps un pensionnaire ou deux : telle était, à la campagne, la simplicité de l'ancien usage. Il n'en gardait pas moins son titre de « bourgeois » et les privilèges de sa profession médicale. En 1778, pendant sa tournée d'inspection, Latapie écrit : « J'ai logé chez le sieur Joubert, qui est fort honnête et au-dessus de son état. »

Jean Joubert prisait assurément l'orgueil d'avoir été chirurgien dans les armées du Roi, d'avoir accompagné les belles troupes élégantes et victorieuses. Il en parlait, le soir, — et non de Françoise Pugnaire, son jeune amour défunt, — mais de l'aventure des camps et des garnisons. Là-dessus, nous avons un témoignage : c'est Élie Joubert qui, plus tard, continuant l'allure paternelle, devint à son tour chirurgien des armées, — non du Roi, mais de l'Empereur, — en Italie, à Piombino,

ailleurs, dans toutes les grandes guerres, dans les troupes de Flandre, de Champagne, de Belgique, de Sambre-et-Meuse, du Rhin, de Hollande et de Cisalpine. Il épousa une belle Italienne, — en souvenir inconscient de Françoise Pugnaire, méridionale.

Mais Joseph Joubert ?... Il nous serait agréable de savoir l'enfant qu'il a été, de le voir un peu nettement parmi les siens. Je ne me le figure pas sensible autant qu'Élie au récit belliqueux. Doux et casanier, sage, il demeure plus que les autres auprès de sa mère. Il est touché de la venue et des brusques départs des frères et des sœurs qui n'ont fait que passer un instant à la maison, et qui sont morts, et qui laissent après eux comme un émoi déconcerté. Il est, de tous les garçons, l'aîné. Il a pour sa mère une tendresse infinie ; il devient, avant sa quatorzième année, un petit confident pour elle : ce qu'on lui dit, d'une tremblante voix, il le comprend et, le reste, il le devine.

Ces détails, je ne les invente pas ; je les déduis de quelques pages qu'il a écrites en 1799, quand, après sept années d'absence, il retourna dans sa province, retrouva sa mère et, avec elle, la mémoire la plus éloignée et la plus chère de sa vie. Sans doute alors, ayant quarante-cinq ans, mêlait-il de nouvelles impressions à la mémoire ancienne. Mais on sépare sans trop de peine l'une et les autres ; ou, plutôt, on aperçoit toute l'ancienne vérité dans le miroir nouveau qui la reflète.

Ces quelques pages ne sont qu'un brouillon. Peut-être les destinait-il à Pauline de Beaumont ; cependant elles ne sont pas entrées dans une des lettres qu'on ait conservées. Écrivait-il pour lui tout seul ou bien pour la jeune femme qu'il savait si intelligente aux sentimens et aux idées ? En tout cas, il écrivait exactement selon son cœur.

Donc, en 1799, Mme Joubert racontait à Joseph Joubert qu'il avait été un enfant doux. Et il note : « Je rends grâce à la nature, qui m'avait fait un enfant doux. » Sa mère l'avait allaité. Elle lui raconta que jamais il ne lui avait mordu le sein ; et, s'il pleurait, il ne persistait pas à pleurer, sitôt qu'il entendait la voix de sa mère : « un mot d'elle, une chanson arrêtoit sur-le-champ mes cris et tarissoit toutes mes larmes, même la nuit et endormi. » Joubert ajoute : « Jugez combien est tendre une mère qui, lorsque son fils est devenu homme, aime à entretenir sa pensée des minuties de son berceau. » Et puis : « Mon enfance

a pour elle d'autres sources de souvenirs maternels qui semblent devenir tous les jours plus délicieuses et plus nombreuses. Elle me cite une infinité de traits de ma tendresse, dont elle ne m'avoit jamais parlé et dont elle me rappelle fort bien tous les détails. A chaque moment que le temps ajoute à mes années, sa mémoire me rajeunit; ma présence aide à sa mémoire. »

Et Marie-Anne Joubert, femme très simple et très sensible, sort peu à peu, ainsi, de l'ombre où elle était cachée, l'ombre du temps et de l'oubli. Elle se révèle dans la pénombre où l'a tendrement amenée son fils. Elle y apparaît comme sur un daguerréotype à demi effacé. Les traits du visage ne se voient plus; on ne saurait les distinguer, à travers la brume pâle qui les enveloppe. Il faut regarder longtemps l'image, et complaisamment, avec le soin qu'on met à examiner le daguerréotype que je disais, en l'écartant de la lumière trop vive, en l'inclinant de telle sorte qu'y vienne un rayon de jour atténué. Alors, faute des lignes nettes, se dessine au moins la physionomie, le sourire de la bonté, l'aimable tristesse, le sentiment d'heureux et tremblant amour qui dure chez les femmes et qui tardivement avive leur amour maternel. Une grâce jolie et touchante émane de cette figure.

Rajeunissons de quarante années Marie-Anne Joubert, ainsi qu'elle-même le faisait par le fidèle artifice de la mémoire, auprès de son fils, en 1799. Tâchons d'écarter les dizaines d'années qui ont accumulé sur elle plus de la moitié d'une longue vie, et de la retrouver en deçà, telle qu'elle était auprès de ses enfans petits et turbulens, auprès de l'aîné des garçons, plus sage, encore enfant, et parmi l'occupation d'une maison qui est nombreuse et qui n'est pas riche.

Elle est jeune; elle est jeune sans l'être. Sa jeunesse n'a pas résisté aux fréquentes maternités, aux promptes relevailles et à tous les soucis quotidiens. Et, la jeunesse, les petites villes ne la prolongent pas; en outre, jadis, on ne l'épargnait pas : les femmes y renonçaient vite, par un usage de dure dignité. Le bonnet quasi religieux des bonnes femmes couvre les cheveux de Marie-Anne Joubert avant qu'ils n'aient commencé de blanchir.

Elle fait tous les jours la même chose; elle est assidue aux mêmes besognes de toutes les heures. Et les heures passent, variées d'incidens souvent cruels, analogues entre eux, si bien

que la monotonie des semaines et des mois n'en est pas interrompue, et que les heures défilent sans qu'on remarque leur passage. Maladies des enfans et mort de plusieurs nouveau-nés, inquiétudes pour l'argent et chefs-d'œuvre d'économie, quelques achats, lesquels sont des événemens, des scrupules et des plaisirs, quelques soirées de fête avec la parenté réunie pour des anniversaires ou les commandemens du calendrier.

Tout cela, dans l'atmosphère de la religion. Marie-Anne Joubert est extrêmement pieuse. Nous le savons. Joubert a écrit, dans ce brouillon de 1799 : « Je lui ai donné de grands chagrins par ma vie éloignée et philosophique. » Il ajoute : « Elle en a eu beaucoup d'autres. »

Sa vie éloignée : — éloignée d'elle, car il l'a quittée de bonne heure, à l'appel de l'ambition; éloignée d'elle, et aussi de la religion qui, pour elle, était l'indispensable et seule idée d'une vie normale.

Il y avait des philosophes à Paris. Marie-Anne Joubert, fidèle au mode ancien d'une existence que Dieu mène, zélée à la messe et au chapelet, zélée à consacrer tous ses momens, tranquilles ou non, par les vertus théologales de la foi, de l'espérance et de la charité, baume de ses journées, Marie-Anne Joubert ne sut pas qu'il y eût des philosophes à Paris avant que son fils ne subît leur tentation périlleuse.

Et la constante piété, par l'examen de conscience et la confession, qui demande une délicate analyse de soi, l'affine; la pratique de la communion met de sublimes épisodes parmi ses travaux journaliers.

Elle est pieuse, par l'habitude et l'obéissance; puis elle est pieuse comme l'est une femme très supérieure à son entourage et à sa destinée qui, dans sa piété, trouve l'idéal d'une rêverie qu'elle a toute seule.

Joubert, écrivant à Molé le 30 mars 1804, lui disait : « La première fois que je vous ai vu, je perdais en ce moment ma mère, la meilleure, la plus tendre et la plus parfaite des mères! Ma tendresse pour elle fut toujours, au milieu même de mes innombrables passions, mon affection la plus vive et la plus entière! »

Maintenant, il me semble que nous voyons très bien Marie-Anne Joubert au milieu de ses enfans. Nous ne savons presque rien des filles : Catherine et Marie devaient se marier, l'une à

vingt-six ans, l'autre seulement à trente-cinq ans; et Louise devait rester fille, soignant sa mère et, après la mort de sa mère, demeurant toute seule à Montignac jusqu'à sa mort en 1837. Mais, des trois fils, — ne parlons pas encore du petit Arnaud, — Joseph dit Beauregard et puis Élie étaient du côté paternel : tous deux seront médecins. Joseph Joubert était, lui, plus proche de sa mère; et l'on imagine, entre lui et elle, ces analogies d'âme, ces affinités qui font les préférences involontaires, les subtiles et profondes intimités. Marie-Anne Joubert était plus instruite que, de coutume, ne l'étaient, en ce temps-là, dans une petite ville périgourdine, les femmes de la petite bourgeoisie. Elle put suivre les études de ce jeune garçon, participer à son premier émoi de littérature.

Il y avait, à Montignac, l'une de ces modestes écoles où un brave homme, paré du titre de « maître ès arts, » enseignait aux gamins l'art de lire, d'écrire et de compter, moyennant deux livres par mois (1). Il les conduisait jusqu'à la prime adolescence en leur donnant aussi des leçons un peu plus fortes de géographie et d'histoire, de style et de religion. Le maître de Joseph Joubert était un bon vieux pédagogue. Ensuite et du temps d'Arnaud, vint s'établir à Montignac un jeune professeur, tout fringant, tout vif et qui d'abord fut accueilli très volontiers. Il apportait une façon nouvelle; mais il abusa de la nouveauté, suscita des jalousies et déplut. Il eut la vogue et la perdit. Il se vengea, un jour de distribution de prix en faisant jouer par ses élèves une comédie où les notables de la ville étaient ridiculisés. On le rossa; on l'obligea de quitter le pays. Il partit pour Paris, où le reçut avec indulgence Joseph Joubert. Mais Joseph Joubert, à Montignac, avait eu pour maître le vieil homme qui suivait la pratique ancienne (2).

Une déclaration royale du 14 mai 1724 enjoignait aux pères, mères et tuteurs d'envoyer les enfans, jusqu'à l'âge de quatorze ans, à l'école (3). La déclaration royale fut obéie mollement : le nombre des gens qui, dans les actes, ne signent pas, faute de savoir, est assez considérable au XVIIIe siècle. Mais Jean et Marie-

(1) Cf. A. Dujarric-Descombes, *Aperçu de l'instruction publique en Périgord avant 1789* (t. VIII, p. 489 du « Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, » année 1881).

(2) Souvenirs inédits d'Arnaud Joubert (Archives de M. Paul du Chayla).

(3) Actes royaux, 1724. *Bibliothèque nationale*, F 23 623.

Anne Joubert veillaient à la belle éducation de leurs fils qui tous devinrent des hommes très distingués. A quatorze ans, Joseph Joubert était probablement aussi lettré que son bonhomme de maître ès arts. Il quitta Montignac pour aller aux Doctrinaires de Toulouse.

Avait-il dès lors une vocation; ou bien, comme il arrive, ses parens en avaient-ils une pour lui? M. Paul de Raynal, gendre d'Arnaud Joubert et qui a recueilli les traditions de la famille, dit qu'on pensait diriger le jeune garçon vers le barreau (1). C'est assez probable. S'il montrait de l'éloignement pour la médecine et de l'amitié pour le beau langage, ses aptitudes devaient être ainsi interprétées. Qui aurait déjà deviné que, dans toute sa vie, il dédierait tout son effort au seul plaisir de rendre son esprit parfait?

Il quitta Montignac en 1768, probablement au début de l'automne. L'année scolaire commençait, chez les Pères de la Doctrine, à la Saint-Luc (18 octobre) (2). Il laissait dans sa petite ville son père et sa mère, les frères et les sœurs dont j'ai parlé, puis son frère Arnaud qui n'avait pas trois ans, sa dernière sœur Marie qui n'avait pas tout à fait un an.

Surtout, il s'écartait de sa mère. Et, plus on étudiera l'histoire des grands hommes, — je ne dis pas les célébrités auxquelles les circonstances sont quelque temps favorables, je dis les maîtres de la vie mentale, — plus on connaîtra la dépendance où ils furent à l'égard de leurs mères, femmes parfois très simples et d'apparence ordinaire, mais nobles d'esprit, fines de cœur et, souvent, sublimes en secret comme eux le sont visiblement. Leurs mères ne leur ont pas toujours communiqué idées, croyances et opinions. N'importe, ils ont subi cette influence; mieux qu'une influence : ils valent un peu ce qu'ont valu leurs mères. C'est la même qualité de l'âme; on a le sentiment qu'essayées, ces deux âmes rendraient le même son.

Ces enfans ne sont pas libres; un doux attachement les tient. S'ils se libèrent, ils le feront avec douleur et, presque toujours, à leur dam.

Il y aura, dans toute l'existence de Joseph Joubert, le souvenir alarmant, le rappel de la bonne femme exquise, Marie-

(1) Voir *Pensées*, etc. de Joubert; édit. de 1850, tome Ier. p. 8.

(2) *Constitutiones congregationis Doctrinæ Christianæ in comitiis generalibus Lutetiæ Parisiorum, anno 1782.* (Parisiis, 1783.)

Anne Gontier, femme Joubert, de qui j'ai voulu tracer ce fragile portrait, comme celui de l'âme qu'avait préparée à Joseph Joubert la Providence, afin qu'il l'embellit encore par la souffrance, l'amour et la méditation, par l'erreur elle-même et le repentir.

Au mois d'octobre, à la Saint-Luc, il fait encore très beau dans le Sud de la France. Le petit Joseph Joubert fit les deux cent cinquante kilomètres qui séparent Montignac de Toulouse dans la splendeur déroulée d'une nature en or léger. Il vit, de relais en relais, s'agrandir et se multiplier l'idée qu'il avait du monde. Les villages qu'il traversait et les villes qu'il apercevait, Cahors et Montauban, lui annoncèrent que la géographie enseignée par le bon vieil homme de Montignac désignait des réalités.

Puis il arriva dans la ville rose, Toulouse. A peine eut-il le temps de la regarder au passage ; et on l'enferma dans le collège de l'Esquille, sa prison de briques roses.

Le collège de l'Esquille existe encore ; il achève d'exister. Le nom qu'il garde veut dire la cloche (*esquilo*, en patois). Mais la cloche ne sonne plus les étapes du temps. L'âme de ce beau lieu est morte : on l'a tuée. Après le départ des Doctrinaires, l'Esquille abrita le petit séminaire de Toulouse. Puis l'État ne manqua point de chaparder le collège. Il le possède ; il l'a vidé ; il n'en fait absolument rien, ne le soigne pas ; il le laisse avilir, il le laissera tomber en décombres. C'est un jeu de sauvages cupides et gaspilleurs.

Une population de gardiens et de leurs camarades, ceux-ci appelés à l'aubaine, loge dans les coins et les recoins du gracieux monument où le culte des lettres avait son asile savant et calme. L'herbe pousse dans la cour rectangulaire, où vient le soleil jouer sur les murailles roses. La saleté gagne le cloître rose, ses grandes arcades régulières, son promenoir qui entendit la conversation latine des humanistes en soutane. Elle grimpe le large escalier de pierre ; elle rouille sa rampe de fer. Elle se cache ou bien s'étale dans les chambres, dans les « écoles, » dans les cuisines. C'est un spectacle d'abandon morne et honteux.

Si nous tâchons d'écarter cette laideur nouvelle, le monument a un charme doux et noble. Sa couleur rose de brique

ancienne ajoute une aimable gaieté aux lignes sévères de l'architecture. Si l'on s'y promène un peu de temps et en songeant au passé plus qu'à notre époque, on en goûte le silence et la tranquillité pleine de souvenir. On y devient sensible à une impression de vie réglée et qui, pour avoir limité ses plaisirs, ne connaît que mieux son bonheur. Et la cloche, fréquente, bornait, comme aussi les murailles hautes, les velléités d'un chacun ; mais la pratique des littératures variées élargissait l'horizon de l'esprit : et l'âme avait, à la chapelle, mieux que l'espace des siècles, l'éternité. L'âme et l'esprit, tous deux amis, bien mariés, faisaient ensemble bon ménage ; la piété de l'une s'accordait aux profanes curiosités de l'autre, et ne les empêchait pas, et les sanctifiait.

Les Pères de la Doctrine furent, avec les jésuites, les zélateurs d'un enseignement qui unissait à l'éducation chrétienne l'amour des lettres païennes. Ce mélange exquis, l'ancienne France qui l'avait composé le savourait avec délices ; dans les dernières années de la monarchie, il commença de se défaire.

La chapelle est toute dévastée. Mais, auprès de l'autel, à droite, on remarque un portrait du jeune saint Louis de Gonzague, vêtu de noir, les yeux bas, adolescent grave et à qui ressemblait Joubert. Du moins, il y a quelque analogie entre ce portrait et le seul portrait qu'on ait de Joubert, imparfaits l'un et l'autre ; et la ressemblance est peut-être celle qu'invente l'imagination préoccupée. Le pâle visage du saint nous invite pourtant à nous figurer le collégien dévot à la table de communion.

Le petit Joubert avait à se lever, chaque matin, dès l'aube. Il faisait son lit et, à la seconde cloche, il se rendait aux exercices de l'oraison. Les maîtres y accompagnaient leurs élèves ; et le préfet donnait sa vigilance à maintenir dans les rangs un bel ordre silencieux (1). Tous les mois, la confession : *singulis mensibus sua peccata deponent ;* et c'est une obligation, mais on veille à ce que la volonté religieuse coïncide, pour un tel acte de piété, avec le règlement. Les enfans sont engagés à la communion fréquente ; pour les acheminer là, on leur recommande cette piété plus familière, moins intimidante et plus facile, la dévotion à la Vierge. Le petit Joubert connut les messes matinales, la fraîcheur du réveil à la chapelle et, dans le voisi-

(1) *Constitutiones*, etc. Caput XVI, *De collegiorum regimine*, art. 7 et sq.

nage du mystère, la demi-défaillance du corps à jeun que la présence et puis la possession de Dieu redresse.

Doctrina et veritas : c'était la devise des Doctrinaires, et elle concilie avec la rigueur de la doctrine avérée la vérité qu'on cherche. Il y a là et la discipline et l'audace, l'une maîtrisant et l'autre excitant les ardeurs de l'intelligence. D'ailleurs, on les a vus hardis, touchés un instant de jansénisme et, pour ce, tenus par l'Église en quelque suspicion. Plus tard, et particulièrement, vers le milieu du XVIII[e] siècle, ils subirent la tentation des nouveautés.

En 1762, six ans avant l'arrivée de Joubert à Toulouse, l'Académie des Jeux floraux avait mis au concours ce problème : « Quel serait en France le plan d'études le plus avantageux ? » Le P. Navarre, professeur de philosophie à l'Esquille, traita le sujet ; et son discours fut couronné. 1762, c'est l'année de l'*Émile*. Et, comme Rousseau, le P. Navarre présentait une vive réforme de l'enseignement. Il veut que la pédagogie soit docilement adaptée à la nature des enfans, soumise à leur caractère, à leur impatience, à leur inconstance, à leur curiosité. Qu'on leur offre des vérités sensibles, qu'on les amuse avec des réalités pittoresques et qu'on enchante leur fougueuse imagination. Foin de la routine ! Il n'est pas divertissant d'apprendre la grammaire grecque ou latine : on lira les philosophes d'Athènes et de Rome dans les traductions françaises (1).

Les Doctrinaires ne craignaient pas d'aller de l'avant ; et l'utopie du P. Navarre, je crois qu'ils l'avaient lancée comme un essai qui n'était pas sans les séduire. Ce fut un scandale. Les Doctrinaires, avertis, renoncèrent aux ingénieuses fantaisies de leur P. Navarre ; et l'on s'en tint à l'usage dûment consacré.

Celui-là était, sans nulle innovation, charmant. *Cura religionis prior et potior habenda est, non tamen unica. Vigeant simul necesse est artes et scientiæ.* La religion n'était pas reléguée à la chapelle ; mais elle pénétrait dans les classes, où chaque jour on préludait par la récitation et le commentaire du catéchisme, la lecture d'un passage des livres sapientiaux ou du Nouveau Testament : et, la matière des déclamations, on l'empruntait volontiers aux préceptes de la morale chrétienne,

(1) Je dois plusieurs de ces renseignemens à M. l'abbé Vielle, curé de l'Immaculée Conception, à Toulouse, qui prépare une étude sur les Doctrinaires.

Puis le temps était libre pour un très large enseignement des humanités.

Unir exactement, et sans péril pour l'une ni pour l'autre, la culture païenne et la foi chrétienne : les Doctrinaires ont excellé à cette réussite, qui a semblé paradoxale après que fut défait ce bel accord. Les intelligences dans lesquelles se combinait élégamment la double pensée antique et moderne possédaient la somme du rêve européen et jouissaient du chef-d'œuvre total qu'avaient élaboré pour elles Athènes, Rome deux fois et Paris. Elles omettaient seulement ce que l'âme occidentale n'avait pas accueilli. Elles s'épanouissaient au gré des siècles fleurissans.

Les premières impressions du petit collégien Joubert nous manquent ; mais nous savons le souvenir que lui laissa l'enseignement de l'Esquille. En 1809, quand il collaborait avec Fontanes à l'organisation de l'université impériale, qu'on tirait du néant révolutionnaire, il écrivait au Grand Maître, son ami : « Regrettons nos anciens collèges ! » Et, se rappelant l'Esquille rose de Toulouse, il traçait, de nos anciens collèges, un tableau tout paré de sa tendresse reconnaissante. « Nos collèges étoient de petites universités où l'enfance étoit dressée à distinguer et à goûter tout ce qui doit charmer l'imagination et le cœur. Des hommes qui faisoient leurs délices de l'étude de ces beautés les enseignoient : jeunes eux-mêmes, ils portoient dans l'exercice de leurs fonctions un zèle épuré par le désintéressement le plus parfait et égayé par de riantes perspectives. Ils voyoient dans leur avenir, dès que leur âge seroit mûr, une retraite studieuse, les dignités du sacerdoce ou les honneurs et les faveurs de toute espèce qu'obtenoient alors leurs talens. Le temps de leur professorat étoit pour eux un enchantement continu. De ces dispositions des jeunes régens naissoit en eux une aménité de goûts et de manières qui se communiquoit à leurs élèves... Dans nos collèges, on enseignoit tout. L'éducation littéraire y étoit complette... » L'éducation littéraire, Joubert la définit comme suit : elle donnait « aux esprits et aux âmes une teinture de ce que les poètes, les orateurs, les historiens et les moralistes de l'antiquité ont eu de plus exquis, teinture qui certes embellissoit les mœurs, les manières et la vie entière... » Il insiste : « C'est par l'effet d'une telle éducation, c'est par cette succession non interrompue de générations, non pas scavantes, mais amies du scavoir et habituées aux plaisirs de l'esprit, que

s'étoient multipliés en France, pays du monde où cette éducation étoit le mieux donnée et peut-être le mieux reçue à cause de la tournure d'esprit naturelle à ses habitans, ces caractères où rien n'excelloit, mais où tout étoit exquis dans son obscurité; cette réunion de qualités où tout charmoit, sans que rien y fût distingué; ce tempérament singulier, que le philosophe suisse de Muralt croyoit particulier à nos climats, et qui servoit à former ce qu'on appeloit proprement des hommes de mérite, « espèce d'hommes, dit-il, commune en France et presque inconnue partout ailleurs; espèce d'hommes si nécessaire à l'ornement du monde et à l'honneur du genre humain que les siècles où aucune nation ne pourra se vanter d'en posséder un très grand nombre seront tous des siècles grossiers (1). »

En 1809, Louis de Hollande avait pris au sérieux sa récente qualité de souverain; et il s'efforçait d'organiser les études dans son royaume : il s'était adressé à Fontanes, pour un bon avis, et Fontanes à Joubert. Ce fut l'occasion des notes qu'on vient de lire. En 1809, principalement, on instaurait l'université impériale. Joubert l'aurait voulu rattacher à l'usage des bons pédagogues, dressés à leur métier par les congrégations enseignantes. Vive audace! Et il montre là, implicitement, que, dans une vieille nation qui a les bénéfices de sa durée, on n'improvise pas : il faut continuer.

Le succès de l'ancienne éducation, ce n'est pas aux méthodes que Joubert l'attribue, mais surtout « aux hommes qui enseignoient. » Il se souvenait des professeurs qu'il avait eus à l'Esquille. A la façon qu'il a de parler d'eux et de leur existence paisible, ornée de littérature, embellie de contentement, adoucie de sécurité, l'on n'a pas de peine à concevoir qu'il ait désiré de suivre leur exemple.

C'est ce qui arriva, quand il eut terminé ses classes, à dix-huit ans. Il omit l'ambition, qu'avait conçue pour lui le maître-chirurgien, d'être un jour avocat au parlement de Toulouse. Il ne connaissait rien de la vie fastueuse que menaient, dans la

(1) Ce morceau, que je donne ici d'après l'original de Joubert, a été introduit, par l'éditeur de la *Correspondance*, dans une lettre à Fontanes du 8 juin 1809, mais avec quelques changemens. La citation de Muralt, Joubert l'emprunte aux *Lettres sur les Anglais et les Français*. Elles ont paru en 1725; mais leur composition date de la fin du XVII[e] siècle. C'est donc l'éducation française du temps de Louis XIV que juge ce Bernois : de cette époque à la jeunesse de Joubert, la tradition s'était maintenue.

ville rose, les beaux conseillers et, près d'eux, aux degrés divers de la hiérarchie, les tribunaux et le barreau. Il connaissait tout uniment le collège et son recueillement. Il était pieux et docile, même de loin, à l'influence de sa mère. Bref, cessant d'être élève, après sa rhétorique, il entra dans la congrégation des Doctrinaires.

Le 17 mai 1772, « M. Joseph Joubert, fils de M. Jean Joubert et de Marie-Anne Gontier, du lieu de Montignac-le-Comte, diocèse de Sarlat, âgé de dix-huit ans, a pris la soutane de la congrégation. En foi de quoi, (signé) Castaing, de la Doctrine, maître des novices (1). » Joseph Joubert est inscrit en ces termes au registre des vêtures.

Le voici habillé de la soutane des clercs, cousue à la hauteur de deux pieds, le reste boutonné jusqu'au menton, la soutane des prêtres séculiers, plus un petit collet large de deux doigts; pour l'hiver, un manteau de la longueur de la soutane. A tous les exercices de la journée, il porte le bonnet carré. A la chapelle, le surplis (2).

Il se lève à quatre heures du matin. Il récite chaque jour le bréviaire, l'office de la Vierge et le chapelet. Il ne demeure plus à l'Esquille, au moins les premiers temps, mais à la maison-mère, plus voisine du Capitole, où les probationnistes se préparent au noviciat. Il prend ses repas avec ses collègues, assis tous du même côté d'une table longue, n'ayant devant lui personne, en silence, tandis qu'un lecteur à la bonne voix corrige par l'énoncé de pensées pieuses et de conseils spirituels la grossière concupiscence de la nourriture. Mais il ne fait pas abstinence de viande. La règle qu'il accepte est rigoureuse, non ascétique.

Il est alors un adolescent délicat, très mince et grand : je suppose qu'il atteint le bout de sa croissance : or, un passeport daté de 1822 et qu'il s'était procuré pour aller de Villeneuve à Paris, donne son signalement et lui attribue la taille d'un mètre quatre-vingts centimètres. Il n'était pas le petit homme qu'on imagine; et il n'était pas du tout l'homme que d'habitude on représente. La soutane encore l'allongeait; et, même étroite, elle faisait des plis dans la longueur de son corps maigre. Un

(1) Registre 69 de la série D (fonds des Doctrinaires) aux Archives de Toulouse. Ce registre m'a été signalé par M. Félix Pasquier, archiviste de la Haute-Garonne.

(2) Cf. Migne, *Dictionnaire des ordres religieux*, t. II (t. XXI de l'« Encyclopédie théologique, » p. 16 et suiv.).

visage pâle, sans poil. Des cheveux noirs. L'œil, placé un peu haut, très vif; le nez long; la bouche fine, aux lèvres pincées, très mobiles; les joues creuses; et l'air d'un jeune sage, très chimérique (1).

Tel je me le figure dans les rangs des apprentis novices, exact à ses devoirs, cheminant avec les autres, l'un d'eux, et différent, mais sans qu'on s'en aperçoive et peut-être sans qu'il s'en doute.

Les Doctrinaires, jaloux de recruter les talens dont ils avaient besoin, prenaient à l'occasion des professeurs dans le siècle. A l'époque même de Joubert, une demi-année avant lui, un certain Vital Bouvier, âgé de trente ans, prit la soutane de la congrégation « pour y être en qualité de frère laïque. » Le laïque, aux Doctrinaires, faisait son métier de pédagogue; il devait quoditiennement dire l'office de la Vierge ou le chapelet. Mais il ne prononçait pas de vœux; et il portait la soutane comme un uniforme.

Telle ne fut pas, le 17 mai 1772, la situation de Joseph Joubert; et la mention de « frère laïque, » qui est inscrite auprès du nom de Vital Bouvier, ne l'est pas auprès du sien. Il avait la qualité de probationniste, ou de postulant, qui implique chez lui, à ce moment, le projet d'entrer bel et bien dans la congrégation. Pour cela, on devait avoir plus de quinze ans et moins de quarante, certifier de bonnes études, être indemne de tout défaut canonique, ne pas venir d'un couvent et postuler pendant quelques mois.

A plusieurs reprises, dans l'année, il y avait des « balottes, » et autant dire des examens à la fois intellectuels et moraux, des scrutins à la suite desquels on était, ou l'on n'était pas, admis à continuer ses preuves. Or, à la date du 17 septembre 1772, je lis dans le registre des vêtures : « La communauté s'est assemblée pour délibérer sur l'admission des novices à continuer leur probation. Les confrères Bessières, Richard, Saint-Marc, Dupuy et Delor ont été admis pour la seconde fois à continuer leur noviciat. Les confrères Coralx, Rudelle, Joubert, Drouailhes ont été admis pour la première fois. » La situation religieuse de

(1) Il n'existe qu'un seul portrait de Joubert : un dessin de Mme Paul de Raynal, fille d'Arnaud Joubert. Encore l'original est-il perdu. Mais on a conservé la lithographie : plus exactement, il y a deux lithographies, l'une où le profil est tourné à droite, l'autre à gauche; ce sont deux états du même dessin.

Joubert se trouve ainsi très nettement définie. Il est novice. Commence-t-il ou continue-t-il, le 17 septembre 1772, son noviciat? Le texte ne semble point assez rigoureusement rédigé pour que, dans cette alternative, on choisisse avec assurance. Mais il est novice. Or, les balottes ne montraient pas une extrême indulgence; et il suffit de parcourir le registre du P. Castaing pour y découvrir nombre de confrères que l'assemblée de la communauté renvoya. Auprès du nom de Joseph Joubert, en marge, il y a ces mots, de la main du P. Castaing : « il s'est retiré. » A quelle date s'est-il retiré? Le P. Castaing ne le dit pas. Mais le registre des vêtures signale une balotte qui fut tenue le 21 avril 1773. Plusieurs camarades de Joubert, — et, par exemple, Drouailhes et Coralx, — sont admis à la prolongation de leur noviciat. Joubert, non : il n'est pas question de lui.

Je conjecture que Joubert, novice dans le second semestre de l'année 1772, s'est retiré avant le 21 avril 1773.

A-t-il quitté alors les Doctrinaires? Non pas. J'ai sous les yeux un petit feuillet écrit par lui et qui, de sa main, porte cette mention : « En 1774. A l'Esquille. » Donc, en 1774, et c'est-à-dire une année au moins après qu'il eut abandonné le noviciat, Joubert était encore aux Doctrinaires.

Sans doute s'est-il retiré du noviciat au moment où il lui aurait fallu faire profession, prononcer les trois vœux de pauvreté (non qu'il aimât les richesses), de chasteté (non qu'il fût bien concupiscent), d'obéissance (non qu'il eût le goût de la révolte), et promettre de rester dans la congrégation tout le temps qu'il vivrait. Pourquoi se retira-t-il? Peut-être sa frêle santé ne se prêtait-elle point aisément à la règle assez dure des levers matinaux, des fréquens offices et à la discipline de couvent qui réclame une vive énergie du corps. Peut-être avait-il déjà cet amour d'une liberté, certes casanière, mais qui s'impose elle-même ses bornes. Et peut-être, à la veille de s'engager, éprouva-t-il les scrupules d'une certaine incertitude dogmatique : on l'admet volontiers, quand on sait que bientôt les philosophes de Paris le séduiront. Peut-être même le petit novice fut-il touché de quelque velléité mondaine. Sans doute y eut-il, dans les motifs de sa retraite, un peu de tout cela; et tel est, en somme, notre cœur : il se décide rarement pour une seule raison.

Mais Joubert, qui se retirait du noviciat et qui, sans avoir

prononcé de vœux, abandonnait les ordres sacrés, demeura cependant à l'Esquille. Il y fut dès lors, je suppose, en qualité de frère laïque et portant toujours la soutane de la congrégation, comme le confrère Vital Bouvier.

Il est évidemment professeur et, selon l'usage constant des Doctrinaires qui veulent que les professeurs fassent (de même que, les élèves, le cours de leurs études) leur apprentissage de maîtres en suivant toute la série des classes, il enseigne d'abord aux tout petits. Il écrivit plus tard : « Enseigner, c'est apprendre deux fois (1). » Cette pensée a toute sa pleine signification, commentée par le système qu'on observait au collège de l'Esquille.

La plupart des pensées qui, dans les notes de Joubert, ont trait à l'éducation datent de l'époque où il était inspecteur général de l'université, de 1808 à 1815; et elles proviennent de ses nouvelles méditations, mais aussi de son expérience de pédagogue. Le paragraphe que voici et qui porte la date du 21 février 1812, se réfère évidemment au souvenir de l'Esquille : « Et ces écoles de piété que l'on trouvoit partout, jusque sur les vitraux du cloître, etc., et dans l'aspect des monastères; et ces prìdieu au pied d'un crucifix qui formoient dans chaque maison, à la tête du lit du maître, une chapelle domestique, etc. Des écoles de piété! Elles nous paroîtroient (si nous étions grandement sages) indispensables à cet âge qui a besoin qu'on le dresse à aimer le devoir, car il va aimer le plaisir (2). » Ces idées sont précisément celles qui, au collège de l'Esquille, inspiraient et gouvernaient l'enseignement du jeune professeur Joubert. Ses qualités exquises de douceur et de bonté, son attention fine, la netteté de son esprit durent l'aider et lui rendre aussi la besogne agréable.

Pendant le loisir de ses classes, il travaille beaucoup, mène d'énormes lectures avec tranquillité; c'est alors, et tout seul, aux alentours de ses vingt ans, qu'il acquiert sa grande et intelligente érudition.

Quels furent ses camarades, ses confrères, à l'Esquille? Les meilleurs étaient probablement ceux qui n'ont pas laissé de nom, braves gens, modestes et doux, savans, qui faisaient leur

(1) Cette pensée est datée du 22 février 1793.

(2) Cette pensée a été publiée, mais inexactement, par M. de Raynal, titre XIX, § 33.

métier, sans bruit, et qui accomplissaient une existence pieuse et obscure.

Parmi les autres, citons l'un des singuliers gaillards de l'époque, un Philippe-François-Nazaire Fabre, fils d'un marchand drapier de Carcassonne. Il était de quatre ans plus âgé que Joubert. Bien doué, pourvu de quelque poésie, mais aventureux, porté à la galanterie, porté aux femmes et, de naissance, un fol. Très laid, malpropre; avec cela, de l'agrément; une adresse à prendre la mode; et capable d'une sorte de piété sincère, mais incapable de résister à des élans qui le conduisaient à leur gré. Il fut élève, ensuite professeur. Il n'avait pas de zèle, mais un charme de prime-saut. En 1771, il écrivit un sonnet « à l'honneur de la sainte Vierge, » — un sonnet un peu emphatique et dont les vers ne sont pas mal frappés; — il l'envoya, somme toute, à l'Académie des Jeux floraux. Et, entre temps, il se sauva, ému d'amour, et se perdit dans la bohème, fut comédien dans une troupe qui ambulait de ville en ville. Pour le tirer de là et pour faire de lui un personnage, il fallut la Révolution, qui repêcha pas mal de ces vagabonds, les illustra et puis, cédant à sa manie, les tua. Je crois qu'il jeta le froc aux orties dans les premiers mois de l'année 1771 : l'année suivante, son père lui écrivait comme à un enfant perdu qui a fait mille sottises déjà, mille sottises qui demandent un peu de temps. Et l'Académie des Jeux floraux gratifia du lys le « Sonnet à l'honneur de la Vierge. » Mais Fabre était loin, sans doute : car il négligea de se révéler; et le sonnet languit, sans nom d'auteur, dans les recueils imprimés de l'Académie. Il sut pourtant qu'on l'avait couronné par défaut. L'Académie florale décernait des églantines et des lys, des églantines à l'éloquence, des lys à la poésie. Il oublia de s'informer; et, fier avec nonchalance, il prit le nom sous lequel il demeure étourdiment célèbre, le nom de Fabre d'Églantine. C'est à lui qu'on doit la poétique niaiserie du calendrier républicain et la charmante chanson de la bergère à qui l'on dit et l'on répète qu'il pleut, bergère.

Joubert ne parle pas de lui : mépris, oubli?... Mais il le connut certainement; du moins, il le rencontra et le vit, dans la cour de l'Esquille, petit professeur ensoutané qui menait sa classe à la chapelle et qui ne savait pas encore qu'il tournerait mal; qui écrivait, en épigraphe au sonnet de la Vierge tueuse du

serpent : *Ipsa conteret caput tuum*, et ne prévoyait pas que, sa tête à lui, la guillotine la couperait.

Un autre confrère du novice Joubert : Noël-Gabriel-Luce de Villar, un homme assez distingué, une sorte de brave homme, qui avait le goût de l'éloquence un peu ornée. Ce P. Villar, Joubert le retrouva, au temps de l'université impériale. Il l'eut pour collègue d'inspection, en 1808 et en 1809, et ne fut pas toujours de son avis (1). Dans l'intervalle, le P. Villar avait esquissé une belle carrière, non exempte de tout reproche. Il était devenu, sous les Doctrinaires, recteur de leur collège de La Flèche; en 1791, évêque constitutionnel de la Mayenne; en 1792, député de la Mayenne à la Convention. Et il n'avait pas voté la mort du Roi, mais sa détention, et son bannissement, et le sursis (tout compte fait) à son exécution. Les honneurs l'avaient récompensé : membre de l'Institut, membre du corps législatif, il était de nouveau l'abbé Villar; on lui savait gré d'une bonne réorganisation de la Bibliothèque Nationale.

Il y avait encore, à l'Esquille, une vingtaine d'années avant la Révolution, un jeune homme qui donnait de grandes espérances, Pierre de Laromiguière. Il avait pris la soutane treize mois après Joubert. Et il aimait la musique; il aimait aussi l'émoi d'un cœur tendre. A la maison des novices, il jouait de la flûte, le soir, pour enchanter une novice, dans le couvent de Saint-Pantaléon, tout proche (2). C'était un jeune philosophe, très attaché à la doctrine de saint Thomas, si bien muni de dialectique qu'on l'appelait avec admiration « le petit Aristote. » Mais il lut Condillac et, féru de clarté simple, adopta le système ingénieux des sensualistes. Comme il avait la vogue, il s'enhardit. A l'Esquille, il ne craignit pas d'enseigner la philosophie, non plus en latin, suivant l'école, en français. Voire, dans une séance de fin d'année, il fit scandale et inquiéta le parlement de Toulouse, ayant proposé cette thèse que l'impôt, fixé sans l'aveu public, est une atteinte au droit de propriété. En 1791, — et, il faut le dire, avec la plupart des Doctrinaires, — il accepta volontiers de prêter le serment à la Constitution. C'était un homme extrêmement fin, qui écrivait à merveille, qui avait une ironique douceur de l'esprit et qui plus tard sut, à force de pru-

(1) Correspondance inédite de Joubert et d'Ambroise Rendu. (Archives de Mme Eugène Rendu.)

(2) Tradition recueillie par M. l'abbé Vielle.

dence industrieuse, réparer ses primes audaces sans repentir et combiner des idées vives avec des manières rassurantes.

Tel est à peu près le milieu dans lequel Joubert eut ses vingt ans; un milieu très intelligent, très peu fermé aux influences du dehors, et suffisamment pittoresque. D'ailleurs, il n'a rien dit de ces différens personnages. Je ne sais pas s'il les aima; je lui suppose d'autres amis, et je les lui suppose volontiers parmi ceux qui ont fait le moins de bruit.

L'un d'eux est Dardenne, qui mourut jeune et que Joubert a beaucoup aimé. « Dardenne est mort. Quelle mort! et quelle perte! que d'erreurs il eût détruites, que de vérités il eût enseignées. Je mourrai peut-être à son âge, hélas et l'expérience de deux hommes de bien sera perdue pour leurs semblables. » Ces lignes de mélancolique admiration, je les trouve sur un feuillet où il y a d'autres pensées, écrites dans tous les sens. Aucune date. Mais ces lignes sont évidemment de la jeunesse de Joubert : « je mourrai peut-être à son âge... » Quel frémissement de chagrin! Et l'ami désolé fait un retour sur lui-même. Ainsi, le jeune homme qui voit mourir auprès de lui un homme très jeune encore est déçu dans son espérance d'une durée indéterminée. Son émoi passera quand il aura, pour tout arranger, — car le désir de vivre vous suggère la dialectique dont vous avez besoin, — conçu qu'un tel accident ne dérange pas l'économie générale de la destinée; alors il ne gardera que la tristesse d'un regret. Mais, d'abord, il a senti l'insécurité d'être jeune.

Qui était ce Dardenne? S'il est mort avant d'avoir détruit les erreurs et enseigné les vérités, avant même d'avoir essayé de le faire, ne le cherchons pas dans les célébrités de l'époque. Son génie perdu, Joubert est peut-être le seul qui ne l'ait point ignoré. Ce jeune homme fut anéanti.

Mais, dans le registre des vêtures, voici, à la date du 25 octobre 1768, un Grégoire Dardenne qui prend la soutane à dix-sept ans; puis, le 30 janvier 1769, un Raymond Dardenne qui prend la soutane à vingt et un ans. Tous deux ont été à l'Esquille en même temps que Joubert. Je crois que le Dardenne de Joubert fut Raymond Dardenne, fils de Jean Dardenne et de Jeanne Scieau, de Cadours, qui avait presque sept ans de plus que lui : « Je mourrai peut-être à son âge... » Ce n'est qu'un très petit renseignement, précieux néanmoins, s'il écarte, ne fût-ce qu'à

peine, l'ombre qui couvre le premier ami de Joubert, sa tendresse désenchantée et sa douleur. Nous imaginons plus facilement ce jeune sage, armé de philosophie et qui promettait d'enseigner le monde.

Nous allons le connaître mieux. Sur un feuillet sans date (et qui n'est peut-être pas de l'époque où Joubert déplorait la mort de son ami) Joubert a noté ceci : « Dardenne disoit : La barbarie n'est qu'un sentiment faux de la justice. » Et puis, (c'est assurément Dardenne qui parle encore) : « Le génie universel vient des passions universelles. » Ailleurs enfin : « D... (c'est évidemment Dardenne) me disait un jour : Je voudrois qu'on donnât au peuple tous les jours un bon dîné, un bon soupé, un bon habit ; un bon lit toutes les nuits, et tous les matins des coups de bâton. » Voilà Dardenne. Et il nous apparaît avec un vif caractère ; un garçon qui a de l'esprit, et caustique : il est habile aux formules originales, bien frappées et qui se marquent dans la mémoire. Les philosophes, pendant ces années où la Révolution se prépare, ont passionnément répandu le souci du peuple. Et, sous les arceaux du cloître rose, à l'Esquille, on est sensible à ces idées. Mais Dardenne, qui ne les méconnaît pas, intervient et impose, ne riant pas, souriant à part lui, cette restriction : les coups de bâton, pour corriger l'excès périlleux d'une philanthropie qu'il a consentie de grand cœur. Il est un homme d'ordre et de discipline. La Révolution ne l'aurait pas surpris : elle l'eût seulement décapité.

Joubert ajoute un peu plus loin, et pour son compte : « Le peuple est vil ?... C'est qu'il est peuple. Plaignés-le donc d'être peuple et désirés un autre état de choses où il ne se trouve ni grands ni petits. » Joubert est plus jeune que Dardenne ; il a moins de précaution politique et il cède davantage à la séduisante philosophie.

Sur le même feuillet où il y a : « Dardenne est mort... » il y a aussi (parmi toutes sortes de choses) le passage suivant : « Idée profonde et qui servoit comme de baze à un sistème qu'il méditoit sur la législation... » Cette idée « importante et neuve qui (selon Joubert) découvre le vice de toutes les institutions politiques, » la voici : « Toutes ont sacrifié une partie de l'homme à l'autre et ne se sont pas moins opposées à son bonheur qu'à son achèvement. Au lieu de hâter et de conduire le développement de ses affections sociales, toutes les ont éga-

rées ou perdues. Toutes l'ont empêché de croître, de s'élever et s'étendre, comme ces arbres malheureux qu'on mutile dans tous leurs rameaux et qu'on ploïe avec effort en cent manières pour un usage qui ne dut pas être le leur. L'homme n'est imparfait et méchant que parce qu'il a quelques passions et ne les a pas toutes. Ses passions ne sont mauvaises que lorsqu'elles sont détournées de l'objet fait pour elles ou qu'elles ne sont pas combinées les unes avec les autres dans leur proportion convenable. Selon lui... » Joubert n'a point achevé sa phrase. Il reprend : « En effet, l'homme éclairé aïant des jouissances plus nombreuses, plus étenduës et mieux dirigées que celles des autres hommes a plus qu'eux toute sa nature, comme celui qui a tous ses sens existe plus que celui qui n'en a qu'un ou deux. Aussi il faisoit consister « le principe unique de la félicité d'un être » dans le développement entier de toutes ses facultés. »

Voilà ce que Joubert nous a conservé du système de Raymond Dardenne. C'est le système d'un homme qui tient de son époque ; d'un homme qui, avec ses contemporains, est finalement optimiste et, de principe, eudémoniste ; d'un homme plein de jeunesse et de santé qui a du plaisir à l'épanouissement de tout son être et qui, à ce plaisir, emprunte sa notion du bonheur ; d'un homme ingénieux et très intelligent qui, devançant les psychophysiologistes, envisage de même l'harmonie morale et la santé des organes, laquelle résulte, on le sait, de leur équilibre. Mais Dardenne mourut avant d'avoir promulgué son évangile, avant de l'avoir vu se perdre comme d'autres qui devaient sauver le monde et ont laissé le monde incurable.

Cette espérance de l'universelle guérison, comment la concilier avec la pessimiste rigueur de ce théoricien qui, tous les matins, donne au peuple la bastonnade ? Joubert semble s'être aperçu de cette contradiction, quand il écrit, sur le même feuillet : « Ceux qui veulent tout ramener à l'égalité naturelle ont tort. Il n'y a point d'égalité naturelle. La force, l'industrie, la raison élèvent des différences entre les hommes à chaque pas. C'est le chef-d'œuvre de la raison humaine. » Sans doute n'attendait-il pas une prompte réussite des nouveaux idéologues ; il écrivait : « O noble espèce humaine, combien d'années, de lustres et de siècles s'écouleront avant que tu touches au point au delà duquel est la perfection ? » Puis : « Il n'est presque point de philosophe qui ait de principe. Parcourant leurs écrits,

vous verrés des vérités isolées, des ruines çà et là répandues d'un édifice dont on ne trouve aucune pierre fondamentale... » Belle phrase et magnifique image de l'idéologie que jonchent les ruines éparpillées et jolies des systèmes!... Mais Dardenne avait un principe; et il bâtissait l'édifice : seulement, il est mort.

Nous avons là l'écho des causeries que le cloître de l'Esquille entendait et qui animaient, une vingtaine d'années avant la révolution, ces jeunes têtes de lettrés et de dogmatistes, exaltés dans la retraite, touchés des souffles du dehors, grands architectes de programmes pour l'esprit.

Pendant les deux ou trois dernières années de son séjour à l'Esquille, Joubert eut, comme il convient à un moraliste qui prélude, sa période mondaine.

La plus ancienne pensée de lui qu'il ait datée lui-même porte cette inscription : « En 1774. — A l'Esquille. » La voici, sur un petit bout de papier : « Les âmes vives se dégoûtent des plaisirs parce qu'elles y trouvent du mécompte dans leur calcul; si le plaisir est mauvais, profités du premier moment pour les en arracher; si elles y reviennent tout est perdu, elles prendront l'objet tel qu'il est et s'en contenteront. » Cette pensée atteste la précocité d'un moraliste de vingt ans qui, sans doute, ne fait pas une découverte, mais enfin qui, autour de lui, regarde et qui sait conclure, avec finesse, avec justesse, avec une jolie gravité. Les mots sont charmans; il y a, dans la phrase, la volupté qu'y met, venant et revenant, le mot de « plaisir : » une volupté qui se contracte et qui, sévère, refuse son plaisir. Le jeune clerc veille sur le jeune homme.

Cependant le jeune homme, fût-il austère, et il l'est, a vu, ne l'eût-il que vu, le plaisir et il a deviné les séductions qui atteignent les âmes vives. Il a vu le monde; il en a connu les attraits.

Le règlement, rigoureux pour les novices, se relâchait en faveur des confrères laïques. Les religieux ne pouvaient pas sortir sans permission; et ils sortaient deux ensemble, avec défense de se séparer jamais; et ils n'allaient que chez des personnes « très distinguées et très édifiantes, » reconnues pour telles par les supérieurs; en nulle circonstance, ils ne sortaient le soir, ils ne dînaient en ville

Hormis les heures de classe, le confrère laïque allait et venait plus librement. Il portait, je l'ai dit, la soutane. Mais on lui défendait de laisser paraître à ses manches des poignets de linge et de dentelle et d'orner son vêtement noir avec des boutons d'or ou d'argent : « cela ne sied pas à la modestie cléricale. » On le lui défendait : et la défense même signale quelque élégance mondaine. Je ne crois pas que Joubert eût éprouvé de ces tentations. Néanmoins, il a toujours conseillé qu'on fût bien mis, considérant que les hommes assortissent inévitablement leurs manières à leur habit. Et, sans vaine parure, je le vois très attentif au bel aspect de sa soutane, très soigneux de sa personne et capable d'une juste coquetterie.

En tout cas, il sortait : et alors Toulouse l'enchantait par sa beauté rose. Il sortait de l'Esquille par la grande porte sculptée de Bachelier qui donne dans la rue du Taur, non loin de Saint-Sernin. Toulouse était gaie comme aujourd'hui, animée d'ardeur méridionale, et fastueuse. Son parlement faisait sa gloire et sa richesse, son luxe. Les conseillers y menaient un magnifique train de vie opulente et intelligente. Il y avait de splendides fêtes, dans les hôtels que les arts, si bien florissans, avaient ornés; il y avait une société fort délicate et qui pratiquait à merveille les rites de la conversation française; il y avait les grâces d'autrefois et de nouvelles libertés, mélange délicieux qui est le charme de l'ancien régime à son déclin, mélange périlleux et qui ne dura guère, mais qui est l'agrément des plaisirs menacés.

Qu'on se figure ce garçon de vingt ans, grave sans doute, mais aimable et qui a pour plaire, avec l'éducation parfaite qu'une mère charmante lui a donnée, de la lecture, de l'esprit, une âme facile et curieuse, une âme qui ne dédaigne rien encore de ce qu'elle voit, de ce qu'elle apprend, une âme hier enclose et que sa prime indépendance amuse.

N'est-ce pas alors qu'il s'éprit, et pour toute sa vie, de l'amitié des femmes; d'une amitié, à leur égard, infiniment respectueuse et modeste, charmée et qui avait un peu l'émoi de l'amour, l'émoi, non la folie?... Et n'est-ce point alors, dans une compagnie très fine, qu'il trouva et qu'il adopta, pour le reste de ses jours, ce ton de cérémonie assez galante et assez prude à la fois, ce ton bénin, d'une douceur quasi ecclésiastique, d'une gaieté soignée, d'une légèreté attentive, ce ton de badinage pensif et de

rêverie obligeante?... Et n'est-ce point alors qu'il commença de gaspiller en causeries le trésor de ses idées, au lieu de l'enfermer dans des livres, et qu'il se mit à ne vouloir qu'être meilleur et plus exquis, au détriment de son travail d'écrivain?... Sans nulle fatuité, d'ailleurs, mais avec le désir de divertir et d'enchanter un petit nombre de personnes.

Une maison lui fut particulièrement accueillante, celle du baron de Falguière, qu'il avait connu à l'Esquille, et qui, un peu plus âgé que lui, s'étant marié, tenait un bel état.

Joubert, un jour, envoie à Mme de Falguière un gâteau de Savoie. Il a toujours aimé la bonhomie de tels présens. Et il avait en haute estime « ce mets aux plis doux et savans. » Mme de Chateaubriand, plus tard, le taquinera là-dessus et, à la veille de dîner chez les Joubert, écrira : « Pas de gâteau de Savoie, je vous prie. » En retour, elle promettra « du blanc manger, » car Joubert affirmait sa prédilection d'une nourriture légère. Mme de Falguière avait, quant à elle, l'estomac faible; et Joubert ajoute à son léger gâteau ces petits vers, légers eux-mêmes :

C'est aux esprits sensés et fins
Que l'art doit offrir son ouvrage,
Et les douleurs sont l'apanage
Des estomacs pieux et saints.
On a porté dans ma célule
Ce mets aux plis doux et savans;
De le garder j'aurois scrupule,
On s'est mépris, je vous le rends.

Sa cellule : sa chambre de l'Esquille. Et n'est-il pas sur le point de tourner au petit poète un peu fade; de tourner, avec sa soutane, au petit abbé qui donne aux dames de petits vers; de mal tourner?

Mme de Falguière s'appelait Anne. Or, un jour de Sainte-Anne, — c'est le 26 juillet; et ce dut être en 1774 ou en 1775, — Joubert lui adressa ce compliment, mêlé de prose et de vers : « La première chose que j'ai faite, madame (votre grondeur de mari ne m'en croira pas) mais il est très certain que c'est une prière... » Ainsi, le jeune Joubert s'était un peu dissipé : son laïque ami le rappelait à la pratique de la dévotion... « c'est une prière, et même plus longue qu'à l'ordinaire, en faveur de sainte Anne; c'est aujourd'hui sa fête, quoi que vous en disiez, et je vous envoie mes pièces justificatives. Je me suis donc

adressé à votre sainte patronne et lui ai dit avec effusion de cœur :

O vous Sainte Anne Joachin,
Qu'en ce jour partout on révère,
Veuillez d'un visage serein
Accueillir mon humble prière.
Obtenez pour Anne Falguière,
Elle le mérite si bien,
La fleur d'une santé prospère;
Il ne lui manquera plus rien
De ce qui peut la satisfaire;
Vertu, santé font les heureux
Et, si son estomac digère,
Pour sa félicité plénière
Je n'ai plus à former de vœux. — *Amen.*

» Après cette courte et fervente prière, j'ai pensé qu'il faudroit aussi vous envoyer un bouquet; mais nous n'avons ici que des fleurs de rhétorique. Ces fleurs, madame, sont comme le fard qui gâte le teint et cache les rides : qu'en pourriez-vous faire?

Votre mérite sans parure
Est plus aimable et plus charmant;
Le vernis d'un faux ornement
Enlaidit la belle nature.

» Faute de bouquet, j'ai voulu faire un beau parallèle de vous et de sainte Anne, j'ai comparé pied à pied vos belles qualités et les siennes :

De part et d'autre le détail
Eût sans doute été long à faire,
Mais je ne plains pas mon travail
Quand je travaille pour vous plaire.

» Il s'est trouvé une petite difficulté à cela qui n'a pas laissé de me faire abandonner mon projet; personne n'a su me dire quelles belles qualités distinguèrent votre patronne, quelles actions admirables elle fit.

Tous les auteurs ont sur ce point
Gardé le plus profond silence;
Dans le monde on le ne sait point
Et voilà votre différence.

» Aussi permettez-moi, madame, d'être, sans bouquet et sans compliment, votre [...] Joubert. »

C'est la plus ancienne lettre qu'on ait de Joubert. Gentille, assurément, et dans sa manière déjà. Mais, plus tard il saura mettre, sous la plaisanterie, plus de pensée; sous l'amitié familière, plus de tendresse; sous l'esprit, plus d'âme.

Puis il y a, vers la fin de la lettre, du libertinage : le jeune Doctrinaire s'est amusé. Ce parallèle qui ne tourne point à l'avantage de sainte Anne, si ce n'est pas une impiété, c'est un badinage assez libre. L'Écriture ne parle pas longuement de sainte Anne; elle atteste, en peu de mots, ses vertus. Mais sainte Anne était la mère de la Sainte Vierge, à qui le règlement de la congrégation décernait un zèle privilégié. Confrère laïque des Pères de la Doctrine, Joubert ne devait-il pas réciter chaque jour l'office de la Vierge ou les *ave Maria* du chapelet?... Joubert s'éloigne de sa piété. En outre, avec sainte Marie, sainte Anne était la patronne d'une Marie-Anne Gontier, femme Joubert, bonne femme et pieuse, qui demeurait à Montignac-le-Comte, sur les bords de la Vézère. Joubert, qui s'éloigne de sa piété, n'oublie-t-il pas un peu cette autre piété, sa maman?...

En 1776, Joubert quitta décidément l'Esquille et les Doctrinaires. Je crois qu'il demeura, un peu de temps, chez ses amis de Falguière, à Toulouse et à la campagne. Sur un feuillet daté « 1776, chez Falguière, » on lit ces lignes : « La parfaite innocence, c'est la parfaite ignorance. Elle n'est ni prudente ni défiante; on ne peut faire aucun fond sur elle : c'est une aimable qualité qu'on aime plus et qu'on révère presque autant que la vertu. » Sauf quelque hésitation de la forme, voilà déjà le tour des véritables pensées de Joubert, leur subtilité ravissante. L'idée a des facettes qui, l'une après l'autre, brillent différemment. Ces facettes : les mots d'innocence, d'ignorance et de vertu. Elles passent vite; leur jeu est joli. Mais ce n'est pas du tout la pensée d'un innocent, cette pensée qui distingue si bien l'ignorance et la vertu, cette pensée vertueuse et qui goûte, comme de loin, l'amabilité naïve de l'ignorance : on n'est plus naïf, quand on ressent les délices de la naïveté.

Joubert est, à cette époque, troublé. Peut-être son calme visage et la réserve habituelle de ses manières n'en trahissent-elles rien : il a toujours eu la discrète élégance et l'honnête principe de garder pour lui son émoi. Quand il écrit, à propos de sa mère : « Ma tendresse pour elle fut toujours, au milieu

de mes innombrables passions, mon affection la plus vive et la plus entière, » on est prêt à sourire de ces « innombrables passions, » si l'on connaît peu Joubert, si on le connaît comme firent ceux qui le virent si poli, tranquille et affable. Mais il avait une âme toute pleine de passions qu'il y contenait et qui, enfermées, ne le tourmentaient que davantage.

Il souffrit, durant sa vingt-deuxième année, amèrement et, si je ne me trompe, dans un très pénible désordre du cœur et de l'esprit.

Un feuillet, tout chargé de son écriture (et qui, à vrai dire, ne porte pas de date, mais que j'attribue sans trop de crainte à ce moment) témoigne de sa souffrance. Il y a, d'un côté, une citation de Montaigne, puis une remarque relative à la tragédie grecque (donc, il travaille); puis ceci : « C'est une chose naturelle que les hommes se rassemblent aux approches de la nuit, » — quelle pénétrante impression du soir, telle que l'éprouve un sensible garçon qui n'a point sa maison, sa lampe à lui, vers l'heure d'entre chien et loup ! — puis : « Il n'est pas indifférent de voir une femme à la ville ou à la campagne, le matin ou le soir, dans un temps de soleil ou de pluye, aux flambeaux ou à la lumière. » Il n'avait quitté sa mère et sa petite ville que pour aller au collège de l'Esquille ; et il était entré au noviciat des Pères de la Doctrine : or, le voici bien attentif aux nuances que prend la beauté des femmes, leur beauté, leur attrait. Chateaubriand écrira : « Le souvenir de Mme de Lévis est pour moi celui d'une silencieuse soirée d'automne. » Mais il l'écrira plus âgé, fort de l'expérience féminine de toute sa vie sentimentale. Joubert n'en est pas là. Ce qu'il note, il vient de l'apercevoir ; c'est la découverte de sa jeunesse, un peu guindée jusque-là. Il en est ému ; il le note avec simplicité, veillant seulement à ce que soient justes et mélodieux les mots qui serviront à une remarque si précieuse, si alarmante. Et, au revers de ce feuillet, ceci : « Ma chère maman, ma chère maman ! Voulés-vous ma mort et ma damnation !... ah maman, donnés moi la mort et pas la damnation !... Si cela est, j'en mourrai de chagrin et votre pauvre âme répondra de la pauvre mienne !... J'élève les mains aux cieux. Elles retombent sur votre col, sur vos épaules, comme sur l'appui que le ciel leur accorde. — Chère... elle rend insensés les hommes qui se sont attachés à elle. — Heureux !... Oui. J'avois le bonheur d'un misérable qui s'est ennivré. — La

floraison des seigles. La lune brilloit. L'air le plus pur et le charme qu'on éprouve sur les sites élevés. — Je n'ai jamais eu de bonheur qu'avec toi. »

C'est un cri de chagrin, c'est un cri éperdu dans la solitude. Il y a là un peu de rhétorique ; au moins, de la littérature empruntée. Un jeune lettré qui sort de l'école n'a pas trouvé encore, pour rendre son plus sincère tourment, la simplicité parfaite. La simplicité, il l'a dans le calme, non dans la véhémence : il ne possède pas le langage de la passion et il prend ses phrases dans les livres qu'il vient de lire. Mais que de véritable émoi dans ces lignes ainsi arrangées, coupées brusquement et comme suffoquées !

Mme Joubert n'avait-elle pas écrit à son fils ? Elle employait les argumens de la religion et elle avertissait l'enfant prodigue de songer à la mort, à l'éternel supplice des damnés. Elle employait aussi les tyranniques argumens de la tendresse ; et la tendresse du fils lui répondait avec des larmes. Allait-il se déprendre de la vie qui l'avait enlizé, de la vie du monde, incrédule et voluptueuse, qui vous rend insensé, qui vous tient comme une ivresse ? Des souvenirs passent encore dans son imagination possédée : « La floraison des seigles... La lune brilloit... » Mais, songeant à sa mère, plus tard, il se souviendra de n'avoir jamais eu un vrai attachement que pour elle.

Ce sont les drames secrets de la famille, les misères du sentiment le plus intime. C'est le malentendu éternel des mères et des fils, qui ont l'âme pareille, non la chair et l'esprit. Sans doute se révéla-t-il avec plus de vivacité à cette époque où la philosophie toucha d'abord les jeunes hommes, et les démoralisa, — je veux dire les lança dans les hasards nouveaux, — quand leurs mères n'avaient pas bougé de l'ancienne coutume. Le petit Joubert de vingt-deux ans nous apparaît comme l'un des premiers de ces garçons qu'une aube mauvaise éclaira et sépara de leurs entours. Il a devant lui toute une longue postérité aimante et cruelle.

Joseph Joubert revint à Montignac-le-Comte, petite ville qui le tenait bien et qui mit deux années encore à le laisser partir, petite ville où étaient sa mère et sa maison.

Il arriva tout alarmé, sa tête lui chantant des chimères ; il arriva pour de la joie et de l'ennui. La quiétude n'est pas douce très vite au fol qui vient de l'aventure.

Et il était fort désœuvré. N'eut-il point à subir les reproches du maître-chirurgien, qui avait compté l'établir dans la magistrature ou le barreau ? N'eut-il point surtout à subir les regards tristes de sa mère ? Il n'avait pas eu envie de rendre la justice ou de la réclamer ; et sa velléité religieuse était tombée en peu de temps.

Que ferait-il, lui l'aîné, de qui l'on attendait la plus belle réussite ? Et, quant à lui, que ferait-il au jour le jour, dans la petite ville qui avait l'air de ne plus être la même pour lui, quand lui seul n'était plus le même ? dans la petite ville qui le déconcertait, avec son extrême silence et la paix de ses rues ? dans la petite ville qui, s'étant bien passée de lui, avait cicatrisé son absence et le recevait comme un étranger ?

Il ne trouvait de place que parmi les siens, dans sa famille où il languissait. De ses frères, je ne sais où était Beauregard, pour étudier la médecine ; Élie, à quatorze ans, était aux Doctrinaires de Brive ; et le petit Arnaud de neuf ans allait chez le nouveau maître d'école. Catherine approchait du jour où elle coifferait sa sainte patronne ; Marie avait dix-neuf ans ; Louise dix-sept, et la cadette, Marie, se préparait, en étant sage, aux puérils devoirs de l'âge de raison. La parenté, le voisinage, tout avait grandi ou vieilli.

Montignac, après Toulouse, lui offre peu de conversation. Il est entouré de personnes très bonnes et qui ne comprennent pas beaucoup ses volontés originales. C'est la solitude dans la tendresse.

Un jour que la tension de sa vie mentale se relâche, il commence, pour ses amis de Falguière, un petit poème frivole :

Des bords fleuris de la Vézère
Aux rives fertiles du Tarn,
Ma muse, d'une aile légère,
Prend son essor, s'envole et part.
La tendre amitié l'y rappelle :
A ses accens...

Et il ne continue pas : cette frivolité ne l'amuse pas, désormais. Il est occupé de durs tracas. Cependant, il travaille et il écrit. Il esquisse un petit roman ; — un roman, c'est trop dire : — un court récit dont on n'a que les premières lignes.

Le feuillet, du reste, n'est pas daté. Mais il me semble trouver là des signes de jeunesse. Puis le paysage est celui de Mon-

tignac, de la Vézère et de l'Arzème. La nonchalance de la plume et son habileté lente sont assez bien de qui a, quelque temps, cessé d'écrire et s'y remet. Surtout le ton des phrases marque l'attendrissement qu'éprouve un jeune homme sensible, à rentrer chez soi, dans l'horizon natal qu'il découvre à la faveur de l'absence et du retour. Latapie, l'inspecteur des manufactures, qui a vu Joseph Joubert à cette époque-là, note qu'il était fort curieux de son pays où, disait-il, les mœurs périgourdines se conservaient mieux, avec leur singularité, que dans le reste de la Guyenne. Il aimait les chansons populaires; et il observait que celles des laboureurs étaient lentes et pesantes, celles des mariniers plus gaies, celles des bergers plus tendres.

Voici le petit roman : « Il y a trois choses dans mon païs que le temps seul y blanchit : le lin, le chanvre et les cheveux... » On voit encore, aux bords de la Vézère, de grands champs où pousse le chanvre et des prés de lin aux fleurettes bleues qui se fanent; les brins, qui sèchent au soleil, blanchissent. Autrefois, à Montignac et dans les environs, il y avait des fabriques de fil et de toile. Et, sur les tempes de sa mère, Joubert avait aperçu les cheveux qui devenaient blancs... « C'est à son vêtement de toile blanche que le jeune solitaire reconnoissoit depuis cinq ans chaque matin une jeune fille sur le sommet éloigné de l'Arzéem. Les yeux accoutumés aux grands intervalles aperçoivent au loin : et le regard de l'homme est plus perçant quand il considère une femme. Il y a trois mille de distance entre l'Arzéem et le monastère. Le monastère étoit debout sur la pointe d'une colline. On y monte encore par trente chemins, monumens de cent mille orages. Tous ont été creusés par des ravins. C'est le lit des torrens où l'homme pose le pié aussitôt que les torrens ont passé, en coulant du haut du ciel sur la colline, de la colline dans la plaine et de la plaine dans l'Avezer et de l'Avezer dans l'Océan. — O vous que je vais célébrer et dont je ne scais pas même les noms, je ne vous en donnerai pas, jeunes amans! Qui pourroit souffrir le changement du nom de son amant et qui pourroit souffrir le changement du nom de son amante ?... Aïons pour les morts cette pitié de ne rien faire de ce qui eût pu les affliger s'ils eussent pu le prévoir. Mille fois on m'a raconté cette histoire dans mon enfance; mais jamais ni les épousées ni leurs mères ou leurs vénérables aïeules (car ces récits étoient les récits des femmes : jamais les

jeunes filles n'en firent dans ma patrie et les hommes n'en firent jamais de semblables), jamais, dis-je, aucunes d'elles ne donèrent de noms aux deux amans... » C'est une légende de son pays que Joubert a prise pour sujet de ce conte inachevé. La légende, je l'ai cherchée en vain dans les livres et, à Montignac, dans le bavardage des bonnes gens qui volontiers commencent : — Nos anciens disaient...

La légende est-elle perdue? D'autres ont duré; des légendes d'amour et de châteaux : celle d'Alice de Sauvebœuf, amoureuse d'un troubadour et qui, plutôt que d'épouser le châtelain de Losse, se jette dans la Vézère, au jour fixé pour son mariage; celle de Bertrand de Born, qui aimait la belle Maënz, châtelaine de Montignac; et beaucoup d'autres. Je n'ai pas trouvé celle du moinillon qui s'est épris d'une petite paysanne. D'ailleurs, à peine Joubert l'a-t-il indiquée, dans ce court préambule. Je ne crois pas qu'il l'ait inventée.

Cette esquisse abandonnée d'un petit conte prouve le souci de littérature qu'avait alors Joubert. Son pays natal lui était devenu, par l'effet de l'absence, très pittoresque ; l'horizon familier divertit les yeux qui, s'étant éloignés, le regardent à leur retour, après qu'ils se sont dépaysés : et Joubert essaya d'une littérature (si l'on peut ainsi parler) natale. Mais il ne renonçait pas à la philosophie. Au revers du feuillet sur lequel est écrite la première moitié de cette esquisse, il y a les notes qu'il prenait en lisant le *Traité de la nature humaine*, de Thomas Hobbes.

Assurément, Joubert travaille. Mais que fait-il ? Sans doute avait-il déjà le goût d'acquérir avec ardeur des connaissances nouvelles et, acquises, de les élaborer avec soin : ayant ramassé ce que les livres lui offraient, il se retirait tout seul avec son butin ; il examinait ses belles emplettes, les rangeait et connaissait enfin sa richesse de faits et d'idées.

Mais l'avenir?... Il n'y songeait pas : telle était son imprévoyance de jeune idéologue. Il ne songeait pas à un métier : il n'avait cure, véritablement, que de son esprit à cultiver. Voilà de quoi mettre en colère le chirurgien qui a peiné pour ses enfans, et pour l'aîné plus que pour les autres ; et voilà de quoi mettre en tourment la pauvre M[me] Joubert. Elle, nous le savons; le chirurgien, je le suppose : Joubert ne parle pas de son père, dans les papiers qu'on a gardés de lui. Mais, dans ce brouillon de 1799 que j'ai cité, il dit de sa mère : « Ma jeunesse fut plus

pénible pour elle... » Plus pénible que son enfance... « Elle me trouva si grand dans mes sentimens, si éloigné de toutes les routes ordinaires de la fortune, si net de toutes les petites passions qui la font chercher, si hardi à espérer, si intrépide dans mes espérances, si dédaigneux de prévoir, si négligent à me précautionner, si inflexible dans mes plans, si prompt à donner, si inhabile à acquérir, si juste en un mot et si peu prudent... » Il parle ainsi, longtemps après, du jeune homme qu'il a été. Il note les propos de sa mère. Il a quarante-cinq ans. Il évoque ce jeune homme ainsi qu'un étranger qui, tout de même, était lui ; et il retourne à ses origines mentales avec un poignant plaisir. S'il mentionne ses vertus, sans nul embarras, on peut s'en étonner un instant. Plus tard encore, en 1804, se souvenant de sa rencontre avec Pauline de Beaumont, il écrira, — et à Molé : — « Nous nous étions liés dans un temps où elle et moi étions bien près d'être parfaits. » Il n'a jamais été modeste, selon la modestie habituelle, qui est un tour de langage. Il était curieux de lui et de sa vérité, quitte à ne pas s'enorgueillir, et cela par gentillesse de l'esprit.

Mme Joubert, quand il revint à Montignac et se montra tel qu'il le dit, l'admira : toutes les qualités qu'il relève en lui, elle les voyait ; et elle les voyait telles qu'il les dit. Mais aussi, et comme il est naturel, « l'avenir l'inquiéta. » Joubert ajoute : « Mes vertus la firent trembler ; elles paroissoient déplacées. » On devine la justesse de son souvenir : à Montignac, il apparut comme un garçon fort singulier, trop différent de tous les autres et, pour la mère la plus tendre, admirable, oui, mais déconcertant.

A vingt-deux ans, il avait déjà ce désir qu'il ne perdra pas et qui a conduit toute son existence, et qui l'a embellie et qui, en apparence, l'a stérilisée, l'unique désir de la suprématie morale. Il écrira : « Excelle et tu vivras. » Entendons-le : il n'admet de vie que dans l'excellence et par elle. Toutes ses journées, il les a ensuite consacrées à une sorte d'émulation qu'il avait organisée entre lui et lui-même, non pas entre lui et les autres. Il ne convoite pas l'assentiment de son prochain. C'est à l'égard de lui qu'il cherche la perfection.

Il dédiera tout son effort à un idéal caché. Un tel vœu isole un être. On n'a pas de camarades pour une entreprise de ce genre ; et la perfection, lorsqu'on l'a conçue de cette manière,

est la sœur de la solitude. Une telle idée de la vie écarte qui l'a une fois adoptée de cette activité nombreuse qui ordinairement compose l'étoffe d'une existence. Le jeune Joubert, qui ne rêve que d'être parfait, agit avec imprudence. Ses parens l'avertissent; mais ils n'obtiendront de lui rien du tout. Vieux, ses amis le presseront d'achever son œuvre et de la publier; il sourira de tant de hâte et répondra : « Quand je serai grand (1)! » Il n'aura pas imprimé un volume; il n'aura pas fait de carrière. Il sera, pendant quelques années, par l'amitié de Fontanes et presque par hasard, inspecteur général et conseiller de l'université impériale; puis, au lendemain du jour où les Bourbons revenus l'auront mis à pied, il inscrira sur son carnet : « Premier jour de la liberté recouvrée (1). » Et il continuera, plus tranquillement, de lire saint François de Sales, qui est la lecture où il cherche alors ses parures mentales. Il n'aura plus d'autre tâche que celle qui l'a sans relâche requis : le soin de la beauté intérieure.

A cette époque tardive de son âge, il observait assidûment la règle qui s'impose à tout homme singulier : c'est (dit à peu près Renan) de se faire pardonner sa singularité à force de simplicité, de ménagemens et de bonhomie; il pratiquait la bonhomie comme une vertu sociale.

Mais, à vingt ans, on n'en est pas là. Et, le jeune Joubert, il faut nous le figurer plus cassant, plus vif en son propos, plus fier de sa volonté, peu accommodant.

Bref, dans les derniers temps qu'il passa parmi les siens, à Montignac, n'y eut-il pas quelques scènes où il se montra sublime avec une excessive impétuosité? Un jour, ses parens lui reprochaient sa générosité prodigue. Il répondit — et, assure-t-il, en propres termes — « qu'il ne vouloit pas que l'âme d'aucune espèce d'hommes eût de la supériorité sur la sienne; que c'étoit bien assez que les riches eussent par-dessus lui les avantages de la richesse, mais que certes ils n'auroient pas ceux de la générosité. » Il disait « les riches, » sur un ton que l'on devine; et c'est déjà l'accent des revendications : mais, lui, sa revendication tourne ailleurs que vers la richesse.

Il ne faut douter aucunement de l'épisode. Ce jeune homme qui n'a pas d'autre désir que d'être, — et de le savoir, — plus généreux que les riches est bien le même qui, ensuite, n'accom-

(1) J'emprunte ce détail à une lettre qu'adressa, le 12 décembre 1825, un M. Durrans de Tours, à Arnaud Joubert. (Archives de M. Paul du Chayla.)

plissant pas de hauts faits, se réjouira de se sentir (et peu lui importe qu'on l'ignore) meilleur que les héros et, ne publiant pas de livres, se contentera (mais avec une satisfaction délicieuse) d'éprouver qu'il invente des idées et ordonne des phrases telles que d'autres n'en font pas.

Moins la douceur et moins les façons très conciliantes auxquelles vous engagent les jours après les jours, il est déjà ce qu'il sera.

La scène que sa générosité amena et dans laquelle, s'il avait raison, ses parens n'avaient pas tort, précède de peu son départ de Montignac. Elle en fut peut-être l'occasion ; elle fut l'un des signes du malaise et de la juvénile impatience qu'il éprouvait depuis deux années dans cette petite ville, trop petite (il se le figurait) pour l'ambition de son âme.

A la date de 1775, il a écrit : « L'accent et le caractère national ont un rapport naturel. La manière de s'exprimer diffère selon le caractère. Il en est de même de la manière de prononcer. » Le jeune Périgourdin s'est récemment aperçu de l'accent de sa province ; et il s'est aperçu de sa province. Il a le sentiment des particularités locales. Et il va se lancer à la recherche de l'absolu.

Or, l'absolu, — mettons les choses au point où les voit un jeune provincial féru d'idéologie, — l'absolu est, en quelque sorte, à Paris : à Paris, indemne des particularités locales ; à Paris où des philosophes, qui se sont affranchis de toutes servitudes spirituelles, suivent uniquement l'universelle raison, laquelle plane au-dessus des nations et des villages sans connaître leurs différences, et laquelle n'a ni patois ni accent.

Joseph Joubert, en 1775 et jusqu'à son exode parisien, est livré à cette erreur, la même qui, pendant la Renaissance, menait en Italie, à Rome où ils se perdaient, les peintres adolescens de chez nous, de Flandre et d'Allemagne. Il se repentit et fut, en sa maturité, le maître de l'autre idée, vraie et féconde, qui recommande au sage de vivre dans le coin où la destinée l'a mis, de s'y enfermer, comme une graine dans le sol qui lui convient : et la fleur s'épanouira, la seule qu'on pût attendre.

Le 5 mai 1778, François de Paule Latapie, qui a logé chez le sieur Joubert, écrit : « Son fils est un jeune homme qui a de l'esprit, de la littérature et du ressort. Il part pour Paris, dans le dessein d'y faire fortune ; il serait très possible qu'il réussît,

s'il se livrait à quelque profession lucrative. » Il y a là un doute ; et François de Paule Latapie n'est pas bête, qui, ayant vu un jour seulement ce jeune homme intelligent et chimérique, se demande si, pour faire fortune, il aura soin de prendre une profession lucrative.

Joubert, après avoir conté ce que j'ai résumé, dont sa mère eut beaucoup de peine, ajoute : « Elle me vit partir dans ces sentimens. Et, depuis que je l'eus quittée, je ne me livrai qu'à des occupations qui ressemblent à l'oisiveté et dont elle ne connoissoit ni le but ni l'espèce. Elles m'ont procuré quelquefois des témoignages d'estime, des possibilités d'élévation, des hommages et des suffrages... » La phrase s'arrête là. Il allait dire qu'à tout cela sa mère ne pouvait rien comprendre et qu'elle n'a pas eu la consolation de savoir approuvé par d'autres son fils étonnant. Il ne le dit pas. Il a regardé sa mère, vieille maintenant, très vieille; et il note : « Dans tous les changemens qui se sont faits sur son visage, on voit évidemment les traits d'une âme qui a souffert. » Il aperçoit et il démêle avec désespoir la souffrance qui vient de lui.

Mais ne devançons pas le temps. A vingt-quatre ans, au mois de mai 1778, il partit pour Paris. Il s'en alla, un jour, avec la désinvolture qu'ont, pour quitter la maison paternelle, les jeunes fols tentés par les routes, les jeunes saints déjà marqués du signe céleste. Peu d'années avant sa mort, au souvenir de ces événemens, il s'excusera : « En Périgord, rien n'est spacieux... » Il ne pouvait plus se confiner dans le paysage de son enfance ; il réclamait de l'espace. L'enfant doux était devenu un jeune homme très décidé.

Il partit. Et sa mère pleurait.

Beaucoup plus tard, après la mort de Joubert, on a trouvé, parmi les objets qu'il avait toujours auprès de lui, un petit paquet. C'est un ruban, d'un bleu pâle, un peu passé, un ruban de faille, bordé d'un picot, roulé soigneusement et entouré d'une bande de papier sur laquelle le fils pieux et tendre a écrit ces mots : « Serre-tête de maman. »

André Beaunier.

LES DIRIGEABLES DE GUERRE

Plus que jamais, la question des aérostats dirigeables est à l'ordre du jour. Tout le monde dit, et c'est malheureusement exact, que, sous ce rapport, nous sommes très inférieurs à l'Allemagne; c'est là une raison plus que suffisante pour justifier les préoccupations de l'opinion publique. Qu'un incident sensationnel, peu important peut-être en lui-même, vienne à se produire, — comme l'atterrissage d'un Zeppelin sur le champ de manœuvre de Lunéville, — ces préoccupations prennent un caractère d'acuité spéciale, et deviennent presque de l'inquiétude.

Jusqu'à quel point cette inquiétude est-elle justifiée? C'est ce que je voudrais examiner aujourd'hui.

Ce qui peut surprendre un observateur, je ne dirai pas averti, mais ayant seulement conservé le souvenir de ce qui se passe depuis quelques années, c'est le caractère intermittent de ces préocccupations. Il s'écoule des mois pendant lesquels on n'entend pas parler des dirigeables. Tout à coup, un cri d'alarme retentit brusquement; on constate la supériorité de nos rivaux, on s'en émeut, des articles de journaux, des conférences, parfois des enquêtes parlementaires et extra-parlementaires, se multiplient; puis, au bout de quelque temps, le silence se fait de nouveau sur la question, jusqu'à ce qu'une circonstance quelconque vienne réveiller l'attention publique.

En réalité, la question est posée depuis plusieurs années, et n'aurait jamais dû cesser de faire l'objet des préoccupations légitimes de l'opinion : si nous ne nous y intéressons que de

temps à autre, c'est là une des preuves de ce manque de suite dans les idées qu'on reproche, quelquefois, à notre caractère national.

I

J'ai déjà, ici même, à plusieurs reprises, traité la question des dirigeables militaires, notamment dans un article paru dans le numéro du 1er février 1912. Je demanderai au lecteur la permission d'en donner le résumé, et même d'en faire quelques citations ; car, depuis cette époque, la question n'a que très peu changé de face, et les principes directeurs qui doivent servir à la résoudre ne sont pas modifiés du tout.

Les trois qualités fondamentales d'un aéronef militaire sont la vitesse, l'altitude et le rayon d'action.

La vitesse est indispensable pour naviguer par tous les temps. Au point de vue militaire, elle permet d'imposer le combat aérien à l'adversaire ou de l'éviter à son gré, suivant qu'on se sent plus ou moins en force. C'est donc là un élément incontestable de succès.

L'altitude seule peut permettre à un aréonef d'échapper à l'infanterie ou à l'artillerie de l'ennemi ; elle forcera celui-ci à venir attaquer les aéronefs dans leur propre élément, en risquant de voir les siens détruits à la suite du combat aérien.

Le rayon d'action est nécessaire pour permettre d'effectuer des reconnaissances de grande étendue, sans avoir besoin de reprendre le contact du sol. Mais, tandis que la vitesse et l'altitude sont utiles à peu près au même degré à tous les aéronefs militaires, le rayon d'action varie suivant le but à atteindre. Pour les grandes reconnaissances stratégiques, c'est à 600, 800, ou 1000 kilomètres qu'il faut l'évaluer, tandis que, pour les besoins de la tactique, 300 kilomètres suffisent largement, et, que, dans bien des cas, on peut se contenter de beaucoup moins. Des reconnaissances de 100 kilomètres aller, et retour, peuvent être fréquemment très utiles.

La question est de savoir si ces différens besoins militaires peuvent être satisfaits au moyen des dirigeables ou des aréoplanes. Si ces deux sortes de navires aériens possédaient au même degré les trois qualités requises, il n'y aurait pas à hésiter un

seul instant; il faudrait supprimer les dirigeables et constituer entièrement notre flotte aérienne d'aéroplanes. Ces derniers appareils sont en effet beaucoup moins coûteux, moins encombrans, plus maniables, et immobilisent pour leur manœuvre à terre un personnel beaucoup plus restreint. A qualité égale, ils sont donc, à tous égards, d'un emploi beaucoup plus pratique.

Malheureusement, si, au point de vue de la vitesse et de l'altitude, la supériorité appartient aux aéroplanes, il n'en est pas de même en ce qui concerne le rayon d'action. Sous ce rapport les dirigeables sont préférables, et de beaucoup. Tandis qu'avec les aéroplanes on ne peut guère compter sur plus de 300 kilomètres de rayon d'action, l'expérience de chaque jour prouve que les dirigeables peuvent facilement acccomplir des parcours de 600, de 1 000 kilomètres, et même davantage, sans reprendre le contact du sol. C'est là une qualité précieuse qu'ils possèdent seuls, et c'est pour cela qu'il est indispensable, malgré leur prix élevé et leurs inconvéniens pratiques de toute nature, d'en avoir un certain nombre dans notre flotte aérienne.

Je ne rappelle que pour mémoire les avantages d'ordre secondaire qu'offrent les dirigeables : installation plus confortable, plus grande facilité pour employer la télégraphie sans fil, possibilité de voyager de nuit, sensibilité moins grande aux caprices du vent, etc.

Ainsi, nous devrions bien comprendre, une fois pour toutes, que notre flotte aérienne doit se composer d'aéroplanes et de dirigeables; ces derniers en nombre beaucoup moindre, destinés exclusivement aux grandes reconnaissances stratégiques, et en général aux opérations exigeant un grand rayon d'action.

Cette vérité n'est pas nouvelle : la question se pose, de la même manière, depuis plusieurs années; et, néanmoins, on paraît ne pas l'avoir suffisamment comprise en haut lieu, puisque, tandis que nous poussions avec activité au développement de l'aviation militaire, nous faisions des efforts beaucoup moindres en ce qui concerne nos dirigeables de guerre. Cela semble une aberration inexplicable; on peut néanmoins trouver, sinon des excuses, du moins des circonstances atténuantes.

Toutes les personnes un peu au courant de la navigation aérienne savent, en effet, que, depuis son apparition, l'aviation a progressé d'une façon extraordinaire. C'est en 1908 qu'elle a triomphalement révélé son existence; dès le début, les

aéroplanes ont eu, sur leurs aînés les dirigeables, la supériorité de la vitesse; mais ils leur étaient inférieurs au point de vue de l'altitude et du rayon d'action. Les deux genres d'appareils ont réalisé des progrès, mais ceux des aéroplanes ont été beaucoup plus rapides, et il est certain que cela continuera ainsi. Ils ont très rapidement conquis la supériorité de l'altitude. En ce qui concerne le rayon d'action, leur gain est considérable, et la distance qui les sépare, sous ce rapport, des dirigeables doit aller constamment en diminuant.

Ceux-ci ne maintiennent, d'ailleurs, leur supériorité qu'à une condition, c'est d'avoir des volumes de plus en plus considérables. Il y a trois ou quatre ans, on pouvait prétendre que des dirigeables de petit volume, 2 à 3 000 mètres cubes, qui ne possédaient pas un très grand rayon d'action, pouvaient néanmoins rendre des services aux armées, pour les grandes reconnaissances tactiques exigeant un parcours de 200 à 300 kilomètres; pour avoir un rayon d'action plus grand, on prévoyait des dirigeables de 5 à 6 000 mètres cubes. Un an plus tard, c'est-à-dire vers le commencement de 1911, tout le monde reconnaissait l'inutilité des petits dirigeables, que les aéroplanes pouvaient remplacer avec avantage; on admettait que les flottes aériennes devaient comprendre des dirigeables moyens, de 5 à 6 000 mètres cubes, qu'on appelait des éclaireurs, et de grosses unités de 8 000 mètres cubes, peut-être de 10 000 auxquelles on a donné le nom de croiseurs. Actuellement, on considère que les éclaireurs ne peuvent pas servir à grand'chose, que les aéroplanes sont capables de les remplacer à moins de frais, et les croiseurs de 8 à 10 000 mètres cubes sont devenus les petites unités de la flotte aérienne de dirigeables. Pour avoir toutes les qualités de rayon d'action, d'invulnérabilité relative, de puissance offensive, que l'on désire aujourd'hui, il faut des volumes de 15 à 20 000 mètres cubes, et on sera probablement amené à les augmenter encore.

Ainsi, grâce aux progrès des aéroplanes, la supériorité des dirigeables au point de vue du rayon d'action, ou de la capacité de transport, — ce qui est, au fond, la même chose, — va constamment en diminuant; elle ne se maintient qu'à la condition de recourir à des appareils de plus en plus considérables. De cet accroissement des volumes résulte une exagération des défauts reprochés, à juste titre, aux dirigeables : prix élevés,

installations dispendieuses, encombrement, difficulté de manœuvre à terre, etc. Ce sont là des argumens très sérieux pour les partisans de leur suppression. Toute leur thèse peut se résumer ainsi : avec le prix d'un dirigeable et de ses accessoires, on pourrait avoir toute une flottille d'aéroplanes militaires, qui rendrait certainement de plus grands services.

Ce raisonnement sera inattaquable le jour où les aéroplanes posséderont la seule qualité qui leur manque aujourd'hui. Je suis persuadé que ce moment arrivera d'ici à quelques années; mais nous n'en sommes pas encore là, et jusqu'à nouvel ordre ce serait une grave imprudence que de ne pas continuer à entretenir, dans notre flotte aérienne, un nombre respectable de dirigeables de gros volume.

Cette imprudence, nous l'avons commise, et nous en subissons aujourd'hui les conséquences; il faut tâcher de les réparer. Certes, la responsabilité de cette situation fâcheuse incombe évidemment au Ministère de la Guerre et aux dirigeans de notre flotte aérienne, mais il serait tout à fait injuste de la faire peser sur eux tout entière, car l'opinion publique, depuis quelques années, s'est certainement enthousiasmée, avec raison d'ailleurs, pour l'aviation. Mais cet enthousiasme, si légitime qu'il soit, a été exagéré, car on attendait des aéroplanes plus qu'ils ne pouvaient donner. C'est cet emballement qui est la véritable cause de l'insuffisance de nos dirigeables militaires actuels. Il en a été tellement ainsi qu'au mois de février 1912 j'éprouvais le besoin de disculper notre Aéronautique militaire, de n'avoir pas abandonné complètement la construction des dirigeables : « Je ne pense pas, disais-je, qu'on puisse reprocher à l'inspection permanente d'aéronautique militaire d'avoir gaspillé les deniers de l'État en commandant des dirigeables. Je serais plutôt tenté de lui faire le reproche inverse. » Le seul tort de nos dirigeans est, à mon avis, d'avoir cédé trop facilement à l'impulsion générale de l'opinion publique, et de n'avoir pas développé comme il convenait notre flotte d'aéronefs plus légers que l'air.

Tâchons, une bonne fois, de bien nous mettre dans la tête cette idée, que les dirigeables sont aujourd'hui nécessaires à notre armée, que cette situation durera quelque temps encore, et que, tant qu'elle durera, notre devoir strict est de créer et d'entretenir une flotte de dirigeables égale, au moins, à celle de nos rivaux.

II

Il ne faut pas nous dissimuler que notre infériorité actuelle est considérable. Au mois de décembre dernier, les Allemands possédaient 35 dirigeables, représentant un volume de 301 000 mètres cubes, tandis que nous n'en avions que 23, d'un volume total de 193 000 mètres cubes. Mais, parmi ces dirigeables figurant dans cette statistique complète, il fallait en déduire un certain nombre, dont la construction n'était pas terminée, et d'autres qui étaient de trop petites dimensions, ou d'un modèle démodé. En faisant toutes ces réductions, on arrivait à cette conclusion que les Allemands pouvaient, à la fin de l'année dernière, mettre en ligne 11 dirigeables, et nous 6, et que le volume des unités réellement utilisables était de 137 700 mètres cubes pour l'Allemagne, contre 47 500 pour la France.

Il est vrai que, parmi les dirigeables allemands, un certain nombre étaient du type Zeppelin, c'est-à-dire à carcasse rigide. Le poids de cette carcasse est considérable; il représente à peu près le tiers de la force ascensionnelle totale; si bien que le poids utile (passagers, approvisionnement pour le moteur, projectiles, appareils divers, lest, etc.) emporté par un Zeppelin n'est pas plus grand que celui qu'on peut embarquer à bord d'un dirigeable souple d'un volume inférieur de 30 à 35 pour 100; pour fixer les idées, un dirigeable souple de 13 000 mètres cubes transporte le même poids utile qu'un Zeppelin de 20 000. Pour que la comparaison soit équitable, il convient, par suite, de réduire d'un tiers environ le volume des Zeppelin; en faisant ce calcul, on arrivait à attribuer aux unités réellement mobilisables de la flotte allemande un volume de 117 000 mètres cubes; mais, malgré cette réduction, c'était encore plus du double de ce que nous possédions.

Je n'ai pas, en ce moment, les élémens pour faire de nouveau cette statistique, mais il me paraît certain que la disproportion a dû plutôt s'accentuer que diminuer.

Si nous ajoutons que nos dirigeables ont une vitesse plus faible que ceux de nos voisins, l'infériorité apparaîtra plus grande encore.

A quoi tient cette situation? Est-ce à notre incapacité technique? On ne peut pas l'admettre un seul instant, car tout le monde sait que l'aérostation est née en France, que c'est dans notre pays que les dirigeables ont fait leur apparition, et qu'en cette matière nous avons à peu près tout inventé. Est-ce à notre impuissance financière? Pas davantage, car les pouvoirs publics ne ménagent pas les millions pour notre aéronautique militaire, et l'opinion les encourage hautement dans cette voie. La France est certainement assez riche pour se payer une flotte aérienne.

La seule cause de notre infériorité est celle que j'indiquais tout à l'heure : une conception inexacte de la situation, l'espoir, non pas chimérique, mais prématuré, de trouver dans les aéroplanes la solution complète du problème de l'aéronautique militaire. Nous pouvons donc faire cesser cette situation fâcheuse, il suffit d'en prendre la ferme résolution.

Mais il ne faut pas nous dissimuler les difficultés de l'entreprise. Quand, depuis plusieurs années, on suit une ligne de conduite erronée, ce n'est pas en un instant qu'on en fait disparaître les conséquences; il s'est créé des courans que l'on ne remonte pas facilement.

L'accroissement de notre flotte de dirigeables est, avant tout, une question d'argent, et de ce côté nous ne serons pas arrêtés. Mais quand nous consacrerions des centaines de millions à cette œuvre, nous n'obtiendrions pas un résultat immédiat. La construction d'un gros dirigeable exige, en effet, un temps assez grand, une année au moins; c'est déjà une cause de retard, mais ce n'est pas tout. Notre industrie ne possède pas des moyens de production indéfinis. Il existe, en France, un petit nombre de constructeurs de dirigeables, parmi lesquels quatre maisons importantes seulement ; on ne peut guère demander à chacune d'elles la construction de plus d'un dirigeable par an, deux au maximum. L'État peut en fabriquer également dans ses ateliers. En mettant toutes voiles dehors, nous pouvons espérer, en un an, augmenter de 6 à 8 unités notre flotte aérienne, pas davantage. La capacité de production de l'Allemagne est certainement beaucoup plus grande. Comment expliquer cette situation? Toujours par la même raison : le manque de suite dans les idées.

Pour construire de grands dirigeables, il faut des ateliers

puissamment outillés, des installations vastes et coûteuses ; tout cela entraîne des frais auxquels un industriel ne se résigne que s'il se sent assuré de les récupérer grâce à des commandes ultérieures. Comme, depuis plusieurs années, notre aéronautique militaire est hésitante en la matière, les constructeurs, auxquels on commandait de temps en temps un dirigeable sans leur promettre des commandes ultérieures, se contentaient de leurs installations relativement restreintes et ne songeaient pas à les développer. Il en était tout autrement en Allemagne, où les industriels se sentaient assurés de l'avenir, et ont, en conséquence, développé leurs moyens de production.

Pour sortir de cette fâcheuse situation, il n'y a qu'une manière : c'est de savoir ce que nous voulons. Il faut commander autant de dirigeables qu'on peut en fabriquer, et c'est chose faite ; mais il faut aussi que notre industrie aéronautique soit bien persuadée que l'effort d'aujourd'hui aura un lendemain, et ce n'est qu'à cette condition qu'elle pourra prendre un développement suffisant.

A moins d'aller acheter nos dirigeables en Allemagne, ce qui est impossible, il faut nous résigner, malgré tous nos efforts, à ne sortir que lentement de la situation inférieure dans laquelle nous nous débattons.

III

Indépendamment de cette question matérielle, il y a aussi une question de personnel. Les manœuvres de dirigeables à terre sont souvent difficiles, et exigent des troupes bien exercées. Ces troupes, nous les possédons depuis de longues années ; ce sont les aérostiers militaires. Ils ont été créés en France sous la Première République dès 1792. Sous les ordres de Conté et de Coutelle, ils ont manœuvré les ballons captifs à Fleurus, à Maubeuge et à Mayence. Supprimés au commencement du XIXe siècle, ils ont été rétablis en France dès 1880, et toutes les nations européennes ont suivi peu à peu notre exemple.

Nos aérostiers militaires étaient incomparables. Rompus à la manœuvre des ballons sphériques, ils ne se laissaient intimider ni par les ouragans, ni par les obstacles qu'ils rencontraient sur leur route. Ils étaient arrivés à faire parcourir à leurs bal-

lons tout gonflés des étapes avec la même vitesse que l'infanterie, et cela malgré la gêne apportée par les arbres bordant les routes, les lignes télégraphiques, les ponts de chemins de fer, et les autres obstacles qu'on avait à franchir. Nous aurions eu en eux des ressources admirables pour manœuvrer nos dirigeables; malheureusement, là encore, on s'est laissé hypnotiser par les progrès de l'aviation. Il fallait des troupes pour la manœuvre à terre des aéroplanes; on y a affecté les aérostiers, qui, peu à peu, ont désappris leur ancien métier, et aujourd'hui, je ne crois pas que nous possédions une seule compagnie connaissant à fond la manœuvre des ballons.

Cette situation ne date pas d'hier, et la perte du dirigeable *Patrie*, enlevé à Verdun par un ouragan il y a quelques années, est certainement imputable à l'inexpérience d'aérostiers improvisés. C'est une lacune à combler, mais il sera facile de le faire; en quelques mois, nous pouvons dresser de bonnes troupes d'aérostiers, car nous possédons encore la plus grande partie des cadres des anciennes compagnies, et, si les traditions ont été fâcheusement interrompues, rien n'est plus simple que de les renouer.

Qu'il s'agisse de personnel ou de matériel, nous portons aujourd'hui la peine des erreurs commises. Pour améliorer la situation, il faut des efforts longs et persévérans; espérons que nous saurons déployer l'énergie et la patience nécessaires.

IV

Comment doit-on constituer notre flotte de dirigeables? Il y a un point que personne ne discute plus, aujourd'hui, dans les milieux compétens, c'est la nécessité des gros volumes. 15000 mètres cubes sont considérés comme un minimum, et on est d'accord pour se fixer aux environs de 20000. C'est grâce à cela que nous aurons un rayon d'action suffisant, que nous pourrons nous maintenir, — non pas pour quelques instans, grâce à un effort momentané, mais d'une manière permanente, — à une hauteur suffisante pour échapper au tir ennemi. C'est également par ce moyen que nous pourrons protéger par des blindages sinon l'appareil entier, du moins l'équipage et les œuvres vives contre les petits projectiles, que nous pourrons

donner à nos dirigeables les armes leur permettant de lutter contre leurs ennemis aériens, et d'exercer de temps à autre une action offensive contre les troupes ou les établissemens de l'adversaire.

Ce point admis, devons-nous adopter, comme les Allemands, le type rigide ou nous en tenir au type souple, comme nous l'avons fait jusqu'à présent? Il n'est pas rare d'entendre dire que la supériorité de nos rivaux tient avant tout à ce qu'ils emploient le type rigide et que c'est là la cause de tous leurs succès. A mon avis, c'est une opinion complètement erronée. Le type rigide présente quelques avantages; il se prête plus facilement à l'installation des hélices, des surfaces d'empennage et des gouvernails, soit pour les manœuvres verticales, soit pour les manœuvres horizontales; c'est là, à mon avis, leur seule supériorité, mais elle est très chèrement achetée par le poids inutile que l'on est condamné à enlever. Ce poids n'est pas négligeable, puisqu'il représente, à lui seul, à peu près le tiers de la force ascensionnelle totale du ballon. On a trouvé le moyen, en France et ailleurs, d'installer convenablement les hélices, les empennages et les gouvernails sur des dirigeables souples, et ce n'est pas pour quelque commodité de construction qu'il faudrait se résigner à s'encombrer d'un poids mort aussi considérable.

Cette manière de voir pourra surprendre, car ce ne sont pas ces petites facilités de construction qui constituent, aux yeux de l'opinion publique, les avantages du système souple. Il permet, croit-on généralement, d'obtenir plus de vitesse et plus de sécurité. Voyons ce qu'il faut penser de ces affirmations.

La vitesse d'un aéronef est d'autant plus grande que son moteur est plus puissant, ses hélices meilleures, et qu'il présente moins de résistance à la pénétration dans l'air.

Emporter un moteur puissant, c'est une question de poids disponible. D'après ce que nous avons vu, un dirigeable souple de 13 000 mètres cubes pourra être muni d'un moteur aussi puissant qu'un rigide de 20 000. Si nous prenons deux ballons de volumes égaux, de 20 000 mètres cubes chacun par exemple, le moteur du ballon souple pourra avoir environ une fois et demie la puissance de celui du ballon rigide. Du côté des moteurs, il y a donc une raison théorique pour que les souples soient plus avantageux.

La question des hélices n'a pas à entrer en ligne de compte; il est évidemment aussi facile de munir de bonnes hélices un dirigeable d'un type que d'un autre.

Quant à la résistance, à la pénétration, la chose est discutable. D'une part, en effet, il est plus facile, peut-être, de donner à un rigide une forme ramassée, de rapprocher la nacelle du ballon proprement dit, et de diminuer ainsi ce qu'on appelle les résistances parasites, qui sont dues principalement aux organes servant à relier le ballon à la nacelle. J'admettrai donc qu'à volume égal, il est plus facile de donner des formes fines à un dirigeable rigide qu'à un souple. Mais ce n'est pas à volume égal qu'il faut faire la comparaison, c'est à capacité de transport égale; par conséquent, c'est un souple de 13 000 mètres cubes qu'il faut comparer à un rigide de 20 000. Or, il est évident que le ballon le plus petit présentera moins de surface et, par conséquent, moins de résistance; et, bien que la partie parasite de cette résistance puisse être relativement plus considérable, la résistance totale sera moindre pour le ballon le moins volumineux.

Il n'y a donc aucune raison théorique pour qu'un ballon rigide ait une vitesse supérieure à celle d'un ballon souple. Si, en fait, certains rigides ont atteint des vitesses plus grandes que les nôtres, cela tient à la perfection générale de leur construction. On pourrait, d'ailleurs, citer des dirigeables souples, notamment ceux de l'armée italienne, qui ont obtenu des vitesses égales à celles de rigides allemands. Si nos dirigeables français sont inférieurs sous ce rapport, c'est parce que, jusqu'à présent, nous n'avons construit que des appareils de volumes relativement restreints, et tous les ingénieurs aéronautes savent que plus les dirigeables sont gros, plus il est facile de leur donner de la vitesse.

Laissons donc de côté cette prétendue supériorité des rigides au point de vue de la vitesse, et voyons quels avantages ils peuvent présenter sous le rapport de la sécurité.

D'après l'opinion généralement admise, cet avantage est double. Comme le gaz qu'ils contiennent est renfermé dans des compartimens étanches, les dangers résultant de l'atteinte des projectiles sont atténués ou même supprimés; d'autre part, leur armature rigide offre, en cas d'atterrissage brusque, des garanties précieuses.

Certes, il y a, au point de vue de la sécurité, un avantage réel à ce que le gaz d'un ballon soit réparti dans plusieurs enveloppes distinctes; mais il ne faudrait ni exagérer cet avantage, ni croire qu'il constitue un monopole pour les dirigeables rigides.

Si un ballon formé d'une seule enveloppe vient à être crevé accidentellement, c'est évidemment la chute fatale, comme l'a démontré malheureusement la catastrophe de notre dirigeable *République*. On est tenté de croire que si le gaz est réparti en plusieurs compartimens distincts, et que l'un d'eux vienne à être perforé, on en sera quitte pour descendre d'une certaine quantité, de quelques centaines de mètres peut-être, et on retrouvera ensuite un nouvel équilibre; de même qu'un navire, dont la coque a été perforée, et dont un des compartimens étanches a été ainsi envahi par les eaux, descend d'une certaine quantité au-dessous de sa ligne de flottaison primitive, et se maintient dans cette nouvelle position.

Cette assimilation n'est pas légitime. Les lois d'équilibre d'un bateau, qui flotte à la surface supérieure de l'océan liquide, ne sont pas les mêmes que celles d'un ballon, complètement immergé dans l'océan aérien. Il est comparable, sous ce rapport, non pas au navire ordinaire, mais au sous-marin, et on sait que lorsque, par suite d'une avarie, un de ceux-ci commence à descendre, il descend jusqu'au fond de la mer. Il en est de même des aérostats. Si, dans un dirigeable à compartimens étanches, l'un de ceux-ci vient à être crevé, et à perdre son gaz, le dirigeable descendra jusqu'à terre; sa chute sera ralentie, mais non supprimée. Il n'y a qu'un moyen d'éviter la descente, c'est de projeter immédiatement un poids de lest égal à la force ascensionnelle que possédait le gaz du compartiment crevé. On pourra ainsi retrouver un nouvel équilibre, mais cet équilibre sera assez précaire. La stabilité longitudinale se trouvera modifiée et probablement fort compromise; elle ne pourra être maintenue qu'au prix d'une diminution de vitesse, et le dirigeable ainsi avarié ne sera plus susceptible de jouer un rôle militaire. L'existence des compartimens étanches pourra sauver la vie des aéronautes, mais n'empêchera pas l'appareil d'être pratiquement indisponible. On voit donc qu'au point de vue purement militaire l'avantage n'est pas aussi grand qu'on le suppose d'habitude.

C'est, d'ailleurs, une erreur que d'attribuer au seul type rigide la possibilité d'avoir le gaz réparti entre des compartimens séparés par des cloisons ; on a essayé de le faire pour des dirigeables souples, et on y a parfaitement réussi dans la dernière unité sortie des ateliers français, le *Fleurus*, sur lequel nous aurons à revenir.

Mais, disent les partisans des rigides, il reste la garantie qu'on obtient en cas d'atterrissage brusque ; il vaut mieux, dit-on, heurter le sol par une charpente bien solide, une sorte de tour Eiffel en aluminium, que dans une frêle nacelle métallique analogue, comme construction, à un cadre de bicyclette, comme celle de nos dirigeables souples.

Ici, c'est encore une illusion, mais il faut reconnaître qu'elle semble très naturelle. Quand on examine les photographies d'un Zeppelin, avec cette cabine où les voyageurs sont aussi confortablement installés que dans un bateau ou dans un wagon perfectionné, où ils prennent tranquillement leurs repas en jetant de temps en temps un coup d'œil sur un merveilleux paysage, cela donne l'apparence d'une sécurité complète, mais elle est parfois bien trompeuse. On a pu voir, dans les journaux illustrés, d'autres photographies représentant l'aspect d'un Zeppelin, non pas à la suite d'une catastrophe, mais d'un atterrissage un peu brusque ; cet aspect est vraiment lamentable, et il justifie pleinement l'opinion d'un ingénieur aéronaute français, qui a visité dans le plus grand détail le Zeppelin atterri à Lunéville : « Cette charpente, disait-il, est une merveilleuse ferblanterie. »

Ce n'est pas faire la critique des ingénieurs allemands qui ont construit ces appareils, mais c'est la critique du système. Les carcasses des Zeppelin actuels sont incapables de résister à un choc de quelque violence, et il est impossible de les faire plus solides, car, puisque leur poids absorbe déjà plus de 30 pour 100 de la force ascensionnelle totale, si on les renforçait encore, il absorberait tout le reste, et le ballon ne s'enlèverait plus du tout. Or, la première qualité d'un aérostat, c'est de pouvoir s'élever dans l'atmosphère. Il faut donc se résigner, si l'on veut donner aux ballons des armatures rigides, à se contenter d'une solidité insuffisante. Ces lourdes et frêles carcasses sont l'antipode de ce que doit être une bonne construction aéronautique, dont les qualités primordiales sont, au contraire, la légèreté et la solidité. Pour mon compte, je suis de plus en plus convaincu

que la prétendue sécurité des dirigeables rigides est complètement illusoire, et je reste partisan des souples.

Les rigides présentent d'ailleurs un inconvénient, d'un ordre secondaire, mais néanmoins très réel. Les adversaires des dirigeables, ceux qui voudraient constituer notre flotte aérienne exclusivement en aéroplanes, ont pour principaux argumens le prix élevé, l'encombrement, les difficultés de manœuvre à terre des dirigeables. Nous avons vu que, avec les progrès de l'aviation, les aéroplanes voyant s'accroître peu à peu leur capacité de transport, et par suite leur rayon d'action, on est amené à employer des dirigeables d'un volume croissant; cette nécessité a pour conséquence inévitable d'exagérer les inconvéniens réels des aéronefs plus légers que l'air. Des appareils de 20 000 mètres cubes coûtent plus cher que ceux de 10 000; ils exigent des hangars plus vastes, et nécessitent pour leur manœuvre des troupes plus nombreuses. Peut-être même, avant que les aéroplanes possèdent toutes les qualités militaires désirables, viendra-t-il un moment où les dirigeables de guerre deviendront si gros, et par suite si coûteux et si encombrans, qu'on pourra se demander si les services qu'ils peuvent rendre seront en rapport avec leurs exigences de toutes natures. Or, pour une même capacité de transport, comme un rigide est d'un volume égal à environ une fois et demie celui d'un souple équivalent, tous ces inconvéniens sont exagérés dans la proportion de 2 à 3; où l'on dépense un million, il faudra dépenser un million et demi; les hangars seront plus volumineux, et pour la manœuvre à terre, au lieu de 100 hommes, il en faudra 150.

Ce n'est pas tout. Il y a des circonstances où les élémens sont les plus forts, et où un ballon, loin de son hangar, sera le jouet de l'ouragan, et risquera d'être enlevé ou détruit par la tempête, cette catastrophe matérielle pouvant même être accompagnée de nombreux accidens graves dans le personnel employé à la manœuvre. Lorsque de semblables circonstances se présentent avec les dirigeables souples, on a un moyen radical de mettre fin à cette dangereuse situation, c'est de dégonfler le ballon, et tous les dirigeables de ce type sont munis, aujourd'hui, de dispositifs de déchirure, permettant un dégonflement presque instantané. C'est une perte matérielle; le gaz, dont le prix est de plusieurs milliers de francs, va se répandre dans la

haute atmosphère; le ballon a besoin de réparations plus ou moins importantes, mais enfin on le conserve. Avec un dirigeable rigide, il en est tout autrement; on a beau dégonfler les ballons imperméables qui contiennent le gaz, et qui sont dissimulés aux yeux de l'observateur par la toile qui habille la carcasse, celle-ci subsiste, et présente autant de prise au vent après qu'avant le dégonflement; le gigantesque aéronef reste une menace de danger, et risque, en demeurant exposé à la tempête, d'être détérioré d'une façon irrémédiable.

Ainsi, à côté de quelques avantages de détail, nous voyons que les dirigeables du type rigide méritent, plus que les souples, les critiques qu'on formule à juste titre contre les dirigeables de toute nature, qu'ils possèdent des inconvéniens graves qui leur sont propres, et tous ces désavantages ne sont nullement compensés par une sécurité, qu'on doit considérer comme fallacieuse.

V

Ces idées, qui ont toujours prévalu en France parmi les ingénieurs aéronautes, semblaient devoir triompher dans le grand public, mais les partisans du système rigide ont repris récemment l'offensive. « Tout cela, disent-ils, peut être vrai pour les ballons civils, mais au point de vue militaire les rigides présentent un avantage appréciable, c'est de permettre l'installation de mitrailleuses au-dessus du ballon lui-même. Cette artillerie, dont le tir n'est gêné par aucun obstacle, pourra surveiller et atteindre les aéronefs ennemis qui chercheraient à survoler le dirigeable. Nos souples, au contraire, sont à la merci des aéroplanes qui viendront à les dominer, et qu'ils ne pourront pas même voir. A l'appui de ces argumens, on a publié des dessins de dirigeables Zeppelin, munis d'une ou de plusieurs plates-formes supérieures pour mitrailleuses, avec des cheminées de communication, permettant de se rendre depuis la nacelle à ce poste élevé.

Je reconnais volontiers que les installations de ce genre sont plus commodes à réaliser dans le système rigide que dans le système souple; elles ne sont néanmoins pas impossibles dans ce dernier cas, et il y a, à l'heure actuelle, en construction en

France des dirigeables souples qui seront surmontés d'une mitrailleuse et pourvus d'une cheminée de communication entre cette batterie haute et le poste de l'équipage. Là encore, on ne saurait considérer cette possibilité d'installation comme un monopole de tel ou tel type.

D'ailleurs, je ne crois pas qu'il y ait lieu de s'exagérer l'utilité pratique de cette artillerie surélevée. Même avec des armes simplement installées dans la nacelle, il sera, dans la plupart des cas, possible de tirer sur des aéronefs ennemis, et ce n'est que dans des circonstances exceptionnelles qu'on aura besoin de recourir aux mitrailleuses supérieures. Je crois du reste que, malgré ces engins, un dirigeable qui se sera laissé dominer verticalement par une escadrille d'aéroplanes risquera fort d'être détruit. Ce ne sont évidemment que des hypothèses, car les expériences de ce genre sont difficiles à faire en temps de paix, et il n'y a pas encore eu de guerres dans lesquelles les belligérans des deux partis aient possédé des aéronefs.

Néanmoins, je suis intimement persuadé que la situation dominante et la supériorité de vitesse constitueront des facteurs de première importance dans les luttes aériennes futures, et que les aéronefs rapides qui parviendront à survoler leur adversaire auront les plus grandes chances de vaincre. Si l'on admet, en effet, que, de leur côté, ils ne seront pas dépourvus d'armement, on admettra sans doute aussi qu'il est plus facile de tirer vers le bas que vers le haut. D'autre part, la supériorité de vitesse permet d'imposer le combat à un adversaire, qui est, lui, dans l'impossibilité absolue de l'éviter.

VI

Quoi qu'il en soit, les nouvelles inventions d'artillerie surélevée et de cheminée verticale à travers la masse d'un aéronef ne modifient pas mes préférences pour le système souple. Il convient de remarquer qu'en dehors de l'Allemagne, aucun pays n'a construit de dirigeables rigides ; il n'y a d'exception, jusqu'à présent, que chez nous où nous avons fabriqué un dirigeable à armature en bois, système Spiess. La construction a duré assez longtemps; vers la fin de 1912, on annonçait qu'enfin cet appareil allait exécuter ses premières sorties, mais

on ne vit rien venir, et on apprit qu'il lui était arrivé une mésaventure fort simple et fort grave, c'est que le poids de sa carcasse avait, de beaucoup, dépassé les prévisions et que l'aéronef n'avait pas pu s'enlever. Il fallut augmenter son volume, et, à cet effet, lui ajouter un certain nombre de tranches. Ce travail demanda plusieurs mois; il est actuellement terminé. Le *Spiess* a pu cette fois s'enlever à une faible hauteur, exécuter quelques randonnées. Jusqu'à présent, il ne paraît pas posséder des qualités bien brillantes; mais attendons la fin.

Pendant ce temps, un dirigeable souple, construit en France, à l'Établissement du matériel aéronautique militaire de Chalais, procédait à ses essais. Contrairement à ce qui arrive d'habitude en matière aéronautique, le *Fleurus* ne réservait à ses constructeurs que des surprises agréables.

Sa force ascensionnelle dépassait les prévisions, si bien qu'au lieu d'embarquer 6 personnes à bord, on en a enlevé jusqu'à 13, et pourtant on avait un approvisionnement de combustible de plus de vingt heures, ce qui correspond à un rayon d'action énorme.

Sa vitesse ne fut que de 50 et quelques kilomètres, c'est-à-dire notablement inférieure à celle des Zeppelin et de certains dirigeables italiens. Mais il convient de remarquer qu'il s'agit là d'un ballon de 6 à 7 000 mètres cubes seulement, qu'on ne saurait légitimement comparer à des léviathans de 20 000. D'ailleurs, s'il n'a pas réalisé une vitesse plus grande, c'est uniquement parce qu'on ne comptait disposer pour le moteur que d'un poids limité. Or, la force ascensionnelle ayant dépassé les prévisions, il va être facile de substituer au premier moteur un moteur plus puissant, et d'augmenter ainsi notablement la vitesse.

De plus, avec le moteur actuel, on a pu constater que les hélices du *Fleurus* construites sur les indications du commandant Dorand sont certainement les meilleures hélices aériennes qui aient jamais été construites jusqu'ici. On a reconnu également que, parmi tous les dirigeables connus, c'est lui qui, proportionnellement à ses dimensions, présente le moins de résistance à l'avancement à travers l'atmosphère, si bien qu'à puissance motrice égale, il doit avoir une vitesse supérieure à tous les dirigeables de même volume. Ceci n'est pas de la pure hypothèse, c'est une conséquence mathématique des mesures de

puissance et de vitesse qui ont été faites au cours des derniers essais.

Au point de vue de l'altitude, le *Fleurus* devrait présenter une supériorité sur tous les autres, en raison de la proportion considérable de lest disponible qu'il peut emporter ; mais on n'a pas pu profiter complètement de cette précieuse faculté parce que, ne comptant pas sur une force ascensionnelle aussi grande, on avait muni l'appareil de ballonnets à air trop petits. Or, on sait qu'on ne doit pas, sans imprudence très grave, monter à une hauteur supérieure à celle qui correspond au volume des ballonnets à air. On va donc être obligé, pour profiter de toute l'altitude possible, de remplacer les ballonnets actuels par d'autres d'un volume plus considérable.

Ajoutons que le *Fleurus* possède une imperméabilité tout à fait exceptionnelle. Tandis qu'on était habitué à voir les dirigeables perdre en un ou deux mois peu à peu leur force ascensionnelle, et qu'on avait même été amené à considérer comme une règle de les vider complètement pour les regonfler à nouveau au bout de trois mois, le *Fleurus* a été entretenu gonflé pendant plus de huit mois, et était encore, au bout de cette période, capable d'exécuter dans d'excellentes conditions des voyages de longue durée.

Cette construction fait le plus grand honneur à l'Établissement de Chalais, notamment à son chef le commandant Fleury, et au capitaine Lenoir, l'éminent ingénieur-aéronaute qui fut chargé de ce travail, ainsi qu'à ses collaborateurs, les ingénieurs civils Dupoux et Meaux Saint-Marc, tous trois anciens élèves de notre École supérieure d'aéronautique.

La comparaison du *Fleurus* avec un Zeppelin est particulièrement suggestive. Le Zeppelin est le triomphe du « kolossal. » Depuis plus de cent ans, on sait que les gros dirigeables sont plus avantageux au point de vue de la vitesse que les petits ; car, sans rien inventer, on peut les doter d'une puissance motrice plus grande relativement à leur résistance à l'avancement. Cette résistance croît, en effet, pour employer le terme technique, comme le carré des dimensions, c'est-à-dire qu'un ballon de 20 mètres de diamètre aura quatre fois plus de résistance, à vitesse égale, qu'un ballon de 10 mètres; mais la puissance motrice disponible augmente non pas comme le carré, mais comme le cube des dimensions, de telle sorte

que le moteur qu'on pourra embarquer à bord du ballon de 20 mètres de diamètre sera, non pas quatre fois, mais huit fois plus puissant que celui du ballon de 10 mètres. Ainsi le gros dirigeable, qui présentera quatre fois plus de résistance que le petit, aura huit fois plus de puissance motrice; il sera donc dans de meilleures conditions et obtiendra une plus grande vitesse.

Ces faits sont connus depuis longtemps, et ce ne sont pas les Allemands qui les ont inventés. Dès 1852, Henri Giffard, qui ne disposait à cette époque lointaine que de moteurs extrêmement lourds, déclarait qu'ils seraient suffisans pour réaliser la direction des aérostats, à la condition de donner à ceux-ci des dimensions considérables. Soixante-dix ans plus tôt, en 1784, l'année même qui suivit l'invention des frères Montgolfier, un éminent savant français, le général Meunier, concevait le projet d'un dirigeable à hélices actionnées simplement à bras d'hommes; mais il avait soin, en vertu du principe énoncé plus haut, de prévoir pour cet appareil des dimensions gigantesques.

Il y a donc quelque chose comme cent trente ans que l'on connaît les avantages des gros dirigeables par rapport aux petits; mais, tout en étant bien convaincus de cette vérité, les techniciens français se sont ingéniés à faire tout au monde pour éviter les dimensions exagérées, qui ont pour effet d'augmenter le prix de revient, l'encombrement, les difficultés de manœuvre, comme nous l'avons déjà signalé plusieurs fois au cours de cette étude. Pour y arriver, on a cherché à améliorer les moteurs, les hélices, à affiner les formes des carènes, en un mot à perfectionner tous les élémens dont l'ensemble constitue un aéronef, et par ce moyen on est arrivé à des résultats satisfaisans sans tomber dans les inconvéniens des dimensions exagérées, ou au moins en réduisant ces inconvéniens au minimum.

C'est ainsi que ce petit dirigeable le *Fleurus*, qui ne cube pas le tiers d'un Zeppelin normal, présente des qualités tout à fait remarquables. Un dirigeable de 20 000 mètres cubes, construit d'après les mêmes principes, serait certainement, et à tous égards, supérieur aux rigides d'outre-Rhin. Le jour, qui, je l'espère, n'est pas éloigné, où nous posséderons une flotte d'aéronefs de ce genre, notre infériorité sera bien près de disparaître.

VII

Il ne faut donc pas nous décourager. Si je me suis étendu un peu longuement sur le *Fleurus*, c'est que, à mon avis, cet appareil est une preuve manifeste de la haute capacité de nos ingénieurs aéronautes, et la démonstration péremptoire que notre infériorité actuelle sous le rapport des dirigeables n'est pas le résultat de notre incompétence ; elle tient uniquement, et on ne saurait trop le répéter, à l'absence de ligne de conduite rationnellement tracée et patiemment suivie.

La construction de cet intéressant dirigeable n'est d'ailleurs pas le seul effort que notre aéronautique militaire ait fait récemment dans la voie du plus léger que l'air. Des hangars ont été construits dans différens points, et notamment à Maubeuge et dans les grandes places de notre frontière de l'Est, Verdun, Toul, Épinal et Belfort. Ces hangars ont été pour la plupart établis de manière à loger deux dirigeables simultanément. Quand on en a fait les projets, on a tablé sur les dimensions des dirigeables à ce moment, c'est-à-dire sur des éclaireurs de 3 à 4000 mètres cubes, et des croiseurs de 8 à 10 000, et on a, par prudence, forcé les dimensions, de manière à pouvoir y loger de plus grosses unités. Malgré tout, ces hangars seront peut-être insuffisans pour les futurs dreadnoughts aériens, mais on a prévu la possibilité de les allonger.

D'autre part, il ne servirait à rien d'avoir des dirigeables sans appareils à fabriquer l'hydrogène, et sans produits chimiques pour les alimenter. Ces appareils existent, les approvisionnemens de réactifs sont constitués déjà sur une large base, et on les augmente chaque jour. Ici, nous nous trouvions en présence d'une difficulté sérieuse. C'est un lieu commun de dire qu'en Allemagne l'industrie chimique est beaucoup plus développée qu'en France ; aussi, nos voisins trouvent-ils sans peine à se procurer dans leur pays les produits nécessaires à la fabrication de l'hydrogène. Il n'en est pas de même chez nous, et pour certains réactifs nous étions, il y a quelques années, tributaires de l'Allemagne. Au point de vue militaire, c'était une situation inadmissible ; on a fait de grands efforts pour en sortir, et on y est parvenu. Je crois inutile de dire par quels procédés, mais c'est un résultat acquis, et, en cas de guerre, nous

pouvons compter sur les ressources de notre pays pour renouveler, autant qu'il sera nécessaire, les approvisionnemens de réactifs destinés à gonfler ou à renflouer nos dirigeables. Tout cela s'est fait sans bruit, et il est de toute justice de noter ce fait à l'actif de notre service d'aéronautique militaire, qu'il est actuellement de mode de critiquer, souvent à tort.

En ce qui concerne les étoffes imperméables caoutchoutées qui servent à construire les enveloppes de ballons, la situation était analogue. On a fait grand bruit, il y a quelques mois, à propos des commandes d'étoffes à ballons faites à d'importantes maisons allemandes ; à en croire certains articles de journaux, les dirigeans de notre aéronautique militaire étaient des traîtres à la patrie, qui achetaient systématiquement à l'étranger leurs tissus de dirigeables. La vérité est que, si on allait chercher en Allemagne des étoffes caoutchoutées, c'est qu'on n'en trouvait pas en France présentant les qualités requises. Certes, ces tissus allemands n'étaient pas parfaits, mais ils étaient infiniment supérieurs à ceux de nos fabriques nationales. Il fallait donc ou renoncer à avoir des dirigeables, ou se résigner à faire des commandes au delà de nos frontières. Mais, en même temps qu'on assurait le présent comme on pouvait, on se préoccupait de l'avenir ; on encourageait l'industrie nationale ; et à l'heure actuelle, les étoffes de nos ballons sont, suivant la formule réglementaire, de fabrication exclusivement française.

VIII

En résumé, nous sommes, actuellement, sous le rapport des dirigeables, inférieurs, et de beaucoup, à nos voisins les Allemands. Cette infériorité est due uniquement à un manque de décision de notre part, tout le monde est à peu près d'accord, aujourd'hui, pour le reconnaître, et c'est là un fait heureux, et de même ordre, — toutes proportions gardées, — que l'accord qui s'est fait récemment dans notre pays sur la nécessité de rétablir le service de trois ans. Il est bien entendu que nous allons nous mettre à l'œuvre pour sortir de cette infériorité. Mais il importe de ne pas nous laisser décourager dans cette voie par les difficultés concernant le matériel ou le personnel. D'une part, en effet, notre industrie n'est pas suffisamment outillée ; d'autre part, nos troupes d'aérostiers doivent être remises en forme.

Les résultats désirables ne s'obtiendront pas en un jour; ce n'est donc que peu à peu qu'il nous sera possible de faire disparaître notre infériorité actuelle. Mais, outre les mesures à prendre pour les dirigeables, il y a autre chose à faire. Les dirigeables n'ont plus, sur les aéroplanes, qu'une seule supériorité, c'est celle de la capacité de transport, ou du rayon d'action, ce qui est la même chose; par suite des progrès qui seront nécessairement plus rapides pour les avions, cet avantage ira en s'atténuant, et finira par disparaître. Nous avons tout intérêt à hâter ce moment, et, à cet effet, à pousser la construction des aéroplanes de *poids lourds*, et par conséquent de grande capacité de transport.

Notre aéronautique militaire a fait, dans ce sens, un effort très sérieux. Il y a deux ans, un concours a été institué, pour obtenir des aéroplanes capables d'emporter trois voyageurs, avec un poids utile de 300 kilogrammes, et un rayon d'action de 300 kilomètres. Ce concours, qui s'est terminé en novembre 1911, a permis d'atteindre le résultat désiré. Je regrette qu'on n'ait pas persévéré dans cette voie, car, si on l'avait fait, nous posséderions aujourd'hui l'avion portant 400 kilogrammes de poids utile, et capable de parcourir d'une traite 400 kilomètres; et, après être passé du type de 300 au type de 400, nous serions bien près d'avoir celui de 500. En continuant ainsi, on pourrait espérer que, dans quelques années, les aéroplanes seraient à même de prendre partout, ou à peu près, la place des dirigeables. Je regrette que le concours militaire de 1911 n'ait pas eu de lendemain. A vrai dire, je ne tiens pas essentiellement à la formule de ce concours, ou à toute autre analogue; le procédé importe peu. Ce qui présente, au contraire, un intérêt capital, c'est le résultat à obtenir : à savoir la construction d'aéroplanes dont le rayon d'action aille constamment en progressant, de manière à réduire peu à peu le rôle des dirigeables jusqu'à le supprimer complètement. Si l'on marchait résolument dans cette voie, je ne désespérerais pas de voir atteindre ce but avant que notre flotte de dirigeables soit devenue supérieure à celle de l'Allemagne.

Quelle que soit la solution de l'avenir en ce qui concerne les puissantes unités de notre flotte aérienne, nous sommes, sous le rapport des appareils à puissance restreinte, dans une excellente posture. Il est de mode, aujourd'hui, de crier sur tous les

tons que notre infériorité ne se borne pas aux dirigeables; qu'en ce qui concerne les aéroplanes, l'Allemagne, l'Angleterre l'emportent, ou vont incessamment l'emporter sur nous. Je ne crois pas beaucoup à ces affirmations pessimistes.

Ce qui, à mon avis, doit nous rassurer, c'est l'admirable fonctionnement de nos escadrilles d'avions. Au mois de septembre 1912, ce fut une véritable révélation que de voir le service intensif accompli par nos aviateurs, sans accident, et même sans incident. En se bornant aux manœuvres du Poitou, on a mis en ligne plus de 60 appareils, dont les vols, mis bout à bout, représentent plus de deux fois le tour de la terre ; c'est déjà quelque chose. Mais ce qui est plus frappant encore, c'est la réunion de nos aéronefs en escadrilles bien compactes, bien homogènes, qui forment de véritables unités militaires, aussi maniables que celles de nos vieilles armes, bataillons d'infanterie, escadrons de cavalerie, ou batteries d'artillerie.

A cette époque, aucune Puissance au monde n'était capable de présenter une organisation pareille. J'ignore quel progrès ont été depuis réalisés à l'étranger dans cette voie, mais tant que je n'aurai pas constaté qu'en Allemagne ou ailleurs, on a mis en œuvre une masse aussi imposante et aussi homogène d'avions, je resterai persuadé que notre supériorité en aviation militaire est considérable, et au-dessus de toute discussion.

Certes, nous ne pouvons pas prétendre posséder indéfiniment le monopole des escadrilles aériennes, et il ne faut pas nous endormir sur nos lauriers; mais l'avance que nous possédions il y a un an sur nos rivaux ne me paraît pas difficile à garder. Je sais quels efforts on fait pour la maintenir, et j'ai confiance dans l'avenir de nos destinées aéronautiques.

Je voudrais faire partager cette confiance à mes lecteurs. Notre infériorité en dirigeables ne doit être que momentanée, et elle est, d'ailleurs, à mon avis, largement compensée par notre supériorité en aéroplanes.

Pour le présent, notre mot d'ordre doit être de travailler avec énergie et persévérance, et d'avoir confiance, malgré tout ce qu'on a pu dire, en notre flotte aérienne militaire.

Lieutenant-colonel PAUL RENARD.

VISITES AUX VILLES D'ART SEPTENTRIONALES [1]

LA PEINTURE A GAND

Fiers à juste titre de leurs beaux peintres actuels: Baertsoen, Claus, Delvin, van Rysselberghe, les Gantois s'enorgueillissent aussi de vivre au berceau de la peinture flamande. Ne les accusons point de mégalomanie. Hiéronymus Münzer, médecin nürembergeois de la fin du xve siècle, décrivant l'*Agneau Pascal* dans ses notes de voyages (1495), ne dit-il pas qu'on y trouve « tout l'art de peindre? » Au bord de la prairie divine où l'Agneau s'immole, les peintres du Retable dressent la Fontaine de vie épanchant ses ruisselets argentés. Et le chef-d'œuvre tout entier est resté pour l'art septentrional une source d'études et d'enthousiasme, la *Fons vitæ*. L'Italie eut les fresques de Masaccio; la Flandre eut le polyptyque des van Eyck. Encore les synthèses monumentales de la chapelle des Brancacci s'annoncent-elles chez Giotto; mais où trouver un précédent à l'épopée religieuse de l'Agneau? L'œuvre d'affranchissement des artistes septentrionaux de la fin du xive siècle est grande et captive à raison la critique. Mais entre les tentatives les plus heureuses des miniaturistes déchirant les entraves du formalisme scolastique et les réalisations définitives des frères van Eyck, la distance reste telle que l'esprit, pour se satisfaire, s'arrête encore à l'idée de la révélation. Pourtant ce mystère n'absorbe point tout l'intérêt de l'école gantoise, et puis-

(1) Voyez notre article : *La Peinture à Bruges*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1912.

qu'une brillante exposition assure aux richesses vénérables de la cité le bénéfice de la curiosité internationale, esquissons ici un « petit guide de la peinture à Gand » que les visiteurs de la ville des Artevelde demanderaient en vain à leur libraire.

⁂

Au XIIe siècle, les moines de l'ancienne abbaye de Saint-Bavon firent peindre de grandes figures aux ébrasemens des fenêtres de leur réfectoire; vêtues de longues tuniques en tissu quadrillé, elles se réclament de la tradition répandue par les mosaïstes de San Vitale et sont plus asservies au style italo-byzantin que les fresques contemporaines de Tournai. Comparez les vestiges tournaisiens à ceux de Gand ; l'école wallonne incontestablement vous paraîtra appelée à préparer l'avenir. — Les importantes fresques de l'hôpital de la Byloque : un *Saint Jean*, un *Saint Christophe* et une grande composition de 4^{m},50 de large : le *Christ bénissant sa mère*, seraient du XIVe siècle. Le Sauveur et la Vierge, assis sur un trône aux lambrequinures ogivales, se détachent sur une tapisserie à rinceaux soutenue par trois anges. L'idéal du peintre de la Byloque est celui de l'art médiéval finissant, c'est-à-dire du grand art français au déclin ; les volutes du manteau de la Vierge, l'attitude hanchée du saint Christophe nous en instruisent. L'histoire explique mal ce rayonnement de l'esthétique française à Gand. Si les Gantois sont nombreux dans les rangs des Leliaerts, l'aspect des choses a changé dès le milieu du XIVe siècle, et le sage-homme Jacques van Artevelde est le mandataire du radicalisme ouvrier. « Poures gens l'amontèrent premièrement, » dit Froissart. Mais le même Ruwaert écrit en français au roi d'Angleterre, et tout l'art des Flandres et de la Wallonie suit la discipline des ateliers parisiens. Jehan de Bruges, André Beauneveu, et aussi le peintre du *Parement de Narbonne* subissent la suzeraineté française. Mais le courant démocratique rendait paradoxale la peinture formaliste du moyen âge. Pour en briser les cadres, Jean Malouel, Jacquemart de Hesdin, Melchior Broederlam transposent les leçons qu'ils ont reçues, — par quelle voie ? — du trecento italien. Les grands miniaturistes Jacques Coene, Haincelin de Haguenau, les frères de Limbourc viennent enfin et les réussites abondent chez ces précurseurs géniaux. Mais la peinture humaine qui sera celle de la Flandre au XVe siècle et par déri-

vation celle du monde moderne n'a pas trouvé son champ définitif(1). Les miniatures sont faites pour la joie égoïste des princes et grands seigneurs; les peintres de *taveliaux* comme Broederlam et Malouel disposent de pauvres moyens techniques; la peinture murale redoute les expressions nouvelles. En vain cherche-t-on des modèles à méditer. Le plus difficile, autant dire tout, reste à faire. Les frères Hubrecht et Johannes d'Eyck-sur-Meuse seront les héros d'une impossible aventure.

***

Deux citations dans les comptes de Gand, une mention dans un testament, — c'est à quoi se réduisent les textes contemporains de Hubert et relatifs à l'aîné des deux frères. Les échevins lui payèrent des travaux en 1424-25; l'année suivante, ils offraient un don en argent à ses élèves ou varlets, et la même année il est dit dans le testament de Robert Poortier et de sa femme Avesoete's Hoegen qu'on placera dans leur chapelle mortuaire de l'église Saint-Sauveur une image de saint Antoine détenue par *Meester Hubrechte den scildere* (maître Hubert le peintre) avec divers autres ouvrages destinés à cette chapelle. De nombreux *scilders* et *pingers* « œuvraient » dans la cité vers le même temps que l'aîné des van Eyck : Pierre van Beervelde, Willem van Axpoele, Jan Martins, Willem van Lombeke, dit de Ritsere, grand favori de la maison comtale, de l'échevinage et des corporations. Des documens d'archives parfois prolixes sauvent ces noms qu'aucune œuvre ne transmet. Pourquoi cette abondance de renseignemens sur ces « maîtres, » — qui sont surtout peintres d'étendards et étoffeurs de statues, — et pourquoi ce silence autour du créateur de la peinture flamande? L'artiste est étranger à la ville; peut-être ne fait-il pas partie de la gilde des peintres, et celle-ci, comme d'autres corporations artistiques du pays, connaît les abus de la tyrannie protectionniste. Ne forçaient le cénacle que les Gantois de naissance possédant droit de bourgeoisie et consentant pour leur entrée à donner six livres de gros, à offrir un plat en argent et à payer un banquet au doyen et au juré. Cette ville républicaine s'offrait le luxe d'une ploutocratie de peintres.

(1) Les frères de Limbourc dessinent d'admirables architectures dans leurs *Heures* de Chantilly; mais leurs fonds sont sans profondeur; ils ignorent la perspective aérienne, n'ont aucune liberté dans le rendu des arbres, peignent indistinctement toutes les rivières *en argent*.

Hubert n'apparaît point sur le registre corporatif. Qu'a-t-il produit, où a-t-il vécu avant son arrivée à Gand? Il est né dans la petite ville campinoise de Maesyck, et des travaux récens imposent la conviction qu'il est l'auteur de sept miniatures peintes entre 1415 et 1417 dans les *Très belles Heures de Nostre-Dame*, manuscrit insigne commencé pour Jean de France, duc de Berry (1). Quatre de ces feuillets faisaient partie du fragment des *Très belles Heures* détruit dans l'incendie de la bibliothèque de Turin; les trois autres décorent le fragment qui appartient au prince Trivulzio. « Ces sept feuillets forment l'ensemble le plus merveilleux qui ait jamais décoré un livre et sont, pour leur époque, l'œuvre la plus stupéfiante que l'histoire de l'art connaisse. » (Hulin de Loo.) Intelligence de la lumière, rendu de la perspective linéaire, effets des ombres sur les clairs, — tout est nouveau et d'une vérité décisive dans les adorables tableaux de genre : *Le duc Guillaume de Bavière avec sa suite sur le rivage de la mer du Nord* (fragment de Turin), la *Naissance de saint Jean-Baptiste* (bibliothèque trivulzienne) et l'impressionnante *Messe des Morts* (id.). Seulement, les figures sont mollement construites et ce défaut n'est atténué que par leur petitesse. C'est la revanche de l'archaïsme. De plus, les étoffes restent fluides et forment des ondes curvilignes comme chez les miniaturistes de l'ancien style. Quatre autres feuillets sont attribués au frère cadet Jean; cette fois, les étoffes sont pesantes et se brisent en plis rectilignes. Les dernières traces du style parisien illustré par le miniaturiste Pucelle s'évanouissent; la physionomie du style eyckien s'achève.

Hubert avait-il entamé le Retable de l'Agneau avant de se fixer à Gand? Le donateur Judocus Vyt aurait repris la commande faite, a-t-on supposé, par Guillaume de Bavière et devenue caduque par la mort de ce prince (1417). Rien d'étonnant à ce qu'un maître réputé s'installât à Gand alors en pleine période de calme et de restauration. En dépit de l'intolérance corporative, — elle allait jusqu'à vouloir interdire aux Gantois l'achat d'œuvres exécutées par des maîtres étrangers à

(1) Robinet d'Étampes, après le duc Jean, scinda le manuscrit, en garda une partie qu'il fit compléter et qui est aujourd'hui la propriété du baron Maurice de Rothschild à Paris. L'acquéreur de l'autre partie fut Guillaume de Bavière, comte de Hainaut et de Hollande, qui à son tour compléta son fragment et le divisa en deux; l'une des deux parties a péri dans l'incendie de la bibliothèque de Turin, l'autre appartient au prince Trivulzio à Milan.

la ville et à la gilde ! — le patriciat de la ville vint à Hubert. Judocus ou Josse Vyt, époux d'Isabelle Borluut, était fils de bailli, propriétaire de plusieurs hôtels, seigneur de plusieurs endroits. Échevin inférieur de Gand en 1395, échevin supérieur en 1425, il fut nommé *voorscepene* ou bourgmestre l'année qui suivit l'inauguration du Retable. On lui devait cet honneur. Très charitable, il fonda plusieurs établissemens hospitaliers, ce qui ne l'empêcha point de réprimer dans le sang une révolte des petits métiers. Josse Vyt mourut en 1439, et sa femme en 1443. Tous deux furent enterrés dans l'église Saint-Étienne-les-Augustins et non point dans la chapelle de l'église Saint-Jean (depuis Saint-Bavon), qu'ils avaient achetée à cette intention et où le Retable fut inauguré en 1432. Hubert van Eyck n'avait pu achever le chef-d'œuvre. « En l'an du Seigneur, sois en certain, mille quatre cent vingt-six, au mois de septembre, le dix-huitième jour tombait, lorsque dans la souffrance je rendis mon âme à Dieu, » dit son épitaphe ; et le maître avait été enseveli dans la crypte de l'église Saint-Jean sous une dalle d'ardoise portant un squelette en marbre blanc. Plus tard l'édification d'une nouvelle nef entraîna la suppression des tombes souterraines et la dispersion des ossemens. Seul le bras droit de Hubert, enfermé dans un étui de fer, resta longtemps exposé comme une relique au cimetière. — Pour achever le Retable, à qui s'adresser, sinon au frère cadet ? Peut-être avait-il déjà travaillé au polyptyque ? Peut-être sa gloire éclipsait-elle déjà celle de son aîné ? Peintre de Jean de Bavière, dit Jean sans Pitié, de 1422 à 1424, Jean van Eyck, un an avant la mort de Hubert, était entré au service de Monseigneur de Bourgogne le duc Philippe, que nous appelons *le Bon*, et que les Gantois dénommaient *Philippin aux longues jambes*. Des missions pour le compte de Philippe, un séjour à Lille (1426-28), un voyage au Portugal (1428-29), son installation finale à Bruges (1430), empêchèrent le cadet d'accorder des soins ininterrompus au Retable. Malgré tout, le polyptyque fut marqué en maintes parties de son génie ; peut-être même exécuta-t-il entièrement quelques figures essentielles.

***

O Muse ! O alto ingegno ! Or m'aiutate...

m'écrierais-je, si les limites d'un *Guide* comme celui-ci ne m'in-

terdisaient tout élan lyrique. Essayons d'être concis en parlant de ce roi des retables où « l'esprit peut s'arrêter à l'infini et rêver à l'infini, sans trouver le fond de ce qu'il exprime ou ce qu'il évoque. » (Fromentin.) Imaginons le polyptyque reconstitué en ses élémens originaux et fermé. Dans le bas sont les donateurs Josse Vyt et sa femme Isabelle Borluut, saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste ; plus haut, le mystère de l'Annonciation se déroule en quatre panneaux surmontés de lunettes montrant les sibylles de Cumes et d'Érythrée, les prophètes Zacharie et Michée. Le portrait de Josse Vyt représente le donateur au terme de sa vie ; il y a donc lieu de croire que l'extérieur fut exécuté en dernier lieu. Pourtant, il est la préface de l'événement exalté à l'intérieur et sous sa forme symbolique, prédit l'Adoration de l'Agneau par la présence des prophétesses païennes, des prophètes juifs, de Gabriel qui annonce à Marie le Messie, du précurseur Jean-Baptiste qui le premier fit savoir qu'Il était venu, enfin de Jean l'Évangéliste, lequel, dans l'Apocalypse, a révélé le Signe éternel de l'Agneau dans le ciel.

L'intérieur glorifie le mystère de l'Agneau et résume les doctrines dont l'Immolation et la Résurrection de Jésus-Christ sont le centre. Il n'y a point de plus haut symbole chrétien ; l'idée du sacrifice de Dieu et celle de sa victoire, l'histoire de la chute des hommes et de leur rédemption s'y réunissent et s'offrent comme un enseignement perpétuel à ceux que le Seigneur désigna pour établir son règne ici-bas. Le thème symbolique du chef-d'œuvre est fourni en partie par l'Apocalypse qui prophétise la victoire de l'Agneau et le triomphe de l'Église et par les textes de la fête de tous les saints. Pour la disposition iconographique, les peintres ont interprété une tradition populaire suivant laquelle un veilleur de Saint-Pierre de Rome vit en songe le patron de la basilique qui lui montra l'Éternel entouré d'un chœur d'anges, ayant à sa droite la Vierge couronnée, à sa gauche saint Jean-Baptiste, et recevant l'hommage des Vierges, des patriarches, des saints, des chevaliers, du menu peuple. Cette vision de gloire, les peintres du Retable la pénétrèrent d'esprit mystique en faisant de l'Agneau le centre de leur épopée divine. — La zone supérieure du polyptyque ouvert se compose de sept panneaux. Au centre, Dieu le Père ; à droite, la Vierge, les Anges chanteurs ; à gauche, saint Jean-Baptiste, les Anges musiciens ; aux deux extrémités, Adam

et Ève. Au-dessus de nos ancêtres deux petites grisailles : le *Sacrifice d'Abel et de Caïn* et le *Meurtre d'Abel*. Dans la zone inférieure se voient cinq panneaux : au centre, la composition décrivant l'Adoration proprement dite et que nous appellerons l'*Agneau mystique*, sur les côtés à droite les *Chevaliers du Christ* et les *Juges Intègres*, à gauche les *Ermites* et les *Pèlerins* (1). A cet ensemble les peintres du Retable surent donner une forme si plastique, ils personnifièrent si nettement les idées chrétiennes autour de l'Agneau rédempteur que, le 23 avril 1458, sur la place du Marais, la gilde des peintres gantois reproduisit en tableau vivant l'intérieur du polyptyque à l'occasion d'une visite de Philippin aux longues jambes, lequel, ce jour-là, fit son entrée par la Porte de Bruges.

Toute trace d'inspiration médiévale n'a point disparu du Retable. Le plan général, l'opposition des zones céleste et terrestre, la ferveur solennelle des grandes figures, l'esprit monumental de l'œuvre et ses divisions architectoniques, autant de survivances du grand art gothique français. Mais cette fidélité a dépouillé entièrement les formes scolastiques et n'arrête plus l'ardeur des peintres à explorer le monde nouveau où ils s'engagent. Leur art lutte avec la réalité. A l'extérieur, les deux saints Jean imitent des statues à faire illusion. L'âme des choses emplit la chambre de l'*Annonciation* où les moindres détails révèlent l'intelligence suprême de la nature morte, tandis que les portraits de Josse Vyt et d'Isabelle Borluut proclament de leur côté l'observation et les réalisations infaillibles des créateurs du nouveau style. Et ces beautés sont grandes en dehors de toute notion évolutive, et non seulement par comparaison avec l'art

(1) Les figures de Dieu le Père, de la Vierge, de saint Jean-Baptiste, la composition de l'*Agneau mystique* constituent la partie fixe du Retable, laquelle est conservée intégralement à la cathédrale Saint-Bavon de Gand (primitivement église Saint-Jean). Les autres parties sont mobiles et composent les volets qui se replient pour montrer l'extérieur. Tous les volets originaux sont au Kaiser Friedrich Muséum de Berlin, sauf les figures d'Adam et d'Ève (musée de Bruxelles). C'est à Berlin par conséquent que l'on voit aussi tout l'extérieur du Retable, sauf les deux étroits panneaux qui complètent le décor de l'*Annonciation* (revers d'Adam et Ève. Musée de Bruxelles). La copie commandée à Michel Coxcie par Philippe II et achevée en 1559 se trouve répartie entre Gand (*Anges musiciens, Anges chanteurs, Soldats du Christ, Juges intègres, Pèlerins, Ermites*), Berlin (*Dieu le Père, Agneau mystique*) et Munich (*Vierge, saint Jean-Baptiste*, etc.) Les volets de l'ensemble actuellement visible à Gand sont donc de Coxcie, sauf Adam et Ève (peints par V. Lagye, 1861). Dans sa copie Michel Coxcie a remplacé les donateurs par des évangélistes.

qui précéda ou suivit. — A l'intérieur, nouveaux triomphes, obtenus peut-être d'une façon moins égale. Dans les groupes d'apôtres, de martyrs, de chevaliers, de pèlerins, d'ermites, les peintres tentent d'individualiser chaque personnage par l'attitude et la physionomie. Pour la première fois et avec la plus surprenante vérité, la peinture éternise des raccourcis d'humanités diverses : ermites aux cheveux crépus, pèlerins joyeux et bons vivans, chevaliers en grand arroi. Parmi ces derniers, il y a sûrement des portraits; pourtant un seul personnage nous semble identifié avec quelque certitude : Jean de France, duc de Berry : il figure dans le volet des chevaliers du Christ; on l'a reconnu à son nez camus, son bonnet de fourrure orné d'une agrafe d'orfèvrerie et le joyau qui brille sur sa poitrine (1). Autour de l'autel, dans le groupe des apôtres et des vrais serviteurs de l'Église, on sent que le peintre opère avec un petit nombre de modèles; pour les varier, il a recours à des méthodes archaïques et doit se contenter d'atténuer ou d'exagérer les caractères de quelques types donnés.

Les masses sont plus compactes aussi; l'air ne circule pas librement entre ces apôtres farouches et ces prélats harnachés d'orfèvrerie. L'uniformité physionomique est plus sensible encore dans les types féminins. C'est le même modèle qui sert pour la Vierge de l'*Annonciation*, la Vierge de l'intérieur, la figure d'Ève et les deux saintes femmes qui suivent les Ermites; et c'est ce même type que les auteurs du Retable utilisent, en l'idéalisant avec d'inexplicables intuitions classiques, pour les Anges musiciens et chanteurs. A côté de ces enfans somptueux, Adam et Ève étalent la misère terrestre. Et à voir le premier couple, si véridiquement et scrupuleusement humain, la stupéfaction des premiers spectateurs fut telle que tout de suite la chapelle de Josse Vyt s'appela la chapelle d'Adam et Ève. — Quant au paysage, après cinq siècles, il continue de nous enchanter à nous faire pleurer. Quelle réalité attendrissante et sans réticence dans ces fleurettes qui émaillent la douce prairie du sacrifice, — toutes fleurettes de notre sol, — et dans les oiseaux qui filent, tournoient, planent, nichent dans la vallée où cheminent les bons pèlerins des Flandres! Et pourtant, c'est une Flandre idéale, qui vit dans le chef-d'œuvre. Amour, rêve, énergie surhumaine

(1) Comte P. Durrieu, *Quelques portraits historiques des débuts du XV[e] siècle, Gazette des Beaux-Arts*, 1910.

atteignirent un degré insurpassable. Et le premier et divin portrait de la Flandre était tracé :

Les douces fleurs poussaient dans le tapis de l'herbe;
De petits bois montaient naïfs et recueillis :
C'était la Flandre avec ses prés et ses taillis
Et son large horizon ceint de clochers superbes.

***

Une vieille inscription, malheureusement effacée par endroits, est peinte sur l'extérieur des volets. On en force parfois le sens, suivant que l'on considère l'aîné ou le cadet des frères comme le peintre principal de l'Agneau. Si louangeur qu'il soit pour Hubert, le texte indique nettement que Jean travailla au Retable et ne dit point que le cadet fut inférieur à l'aîné, ce qui serait contraire à la vérité. Des critiques vont jusqu'à voir en Hubert l'auteur unique du chef-d'œuvre et font grand état de deux textes récemment mis au jour : les notes de voyage de Hiéronymus Münzer (1495) et un passage des *Voyages* du cardinal Luigi d'Arragona (1517-1518) rédigés par le secrétaire de ce prélat, le chanoine Antonio de Beatis. On exagère la portée de ces témoignages. Pour le docteur Münzer, les deux frères se confondent en un seul personnage; il écrit que le peintre repose sous le Retable (c'est Hubert) et toucha 600 couronnes en plus du prix convenu (c'est Jean). Quant au bon chanoine il n'a d'yeux que pour Adam et Ève, et, à lire attentivement son texte, on s'aperçoit qu'il ne parle que de ces deux figures quand il écrit « *che forno facte da un maestro de la Magna alta decto Roberto* » *(Hubert)*. Le reste du texte ne détruit pas la croyance traditionnelle dans la collaboration de Jean; le frère acheva le sujet principal, nous dit Antonio de Beatis, et ce sujet représente l'Assomption de la Vierge! La mémoire du chanoine n'est point celle *che non erra*, et nous aurions tort de nous y fier aveuglément.

Le style des figures va-t-il nous guider dans cette périlleuse enquête? Le manque d'aisance des petits personnages pressés les uns contre les autres sur un terrain exagérément incliné est un signe notable d'archaïsme. Il y faut, pensons-nous, distinguer l'esprit « hubertien. » Les petites figures sans doute sont presque toutes l'œuvre de l'aîné et nous pouvons nous souvenir ici des critiques qu'appelle le défaut de structure des petits personnages

de ses *Très belles Heures de Nostre-Dame*. N'est-il l'auteur d'aucune des grandes figures du Retable? Sûrement, le schéma des personnages monumentaux lui appartient; mais le génie de Jean, d'une objectivité souveraine, a parachevé ces figures en y ajoutant l'agrément d'une technique infaillible. En quel endroit d'ailleurs reconnaît-on le style curviligne de l'aîné? C'est à croire que tous les vêtemens, — sauf les armures des *Chevaliers du Christ*, — ont été refaits par le cadet, ou par d'habiles disciples d'après le système rectiligne de Jean. Que si l'on trouve aventureuse l'opinion qui veut que Jean ait marqué le chef-d'œuvre entier de son sceau, nous demanderons par quels procédés d'investigation on en vient à soutenir que les figures de l'*Annonciation*, à l'extérieur, furent laissées inachevées par Hubert et respectées par Jean, en hommage à l'imperfectibilité fraternelle. Pourquoi n'aurait-il pas agi de la sorte avec tout le Retable? C'est que certaines parties étaient loin d'être aussi poussées à la mort de Hubert, peut-on répondre. Mais l'intervention de Jean fut donc sérieuse. En s'abandonnant à cette hypothèse pour l'*Annonciation*, on a perdu de vue le souci des maîtres flamands du XVe siècle de donner à l'extérieur des retables un maximum de beauté et de plasticité décoratives. Leur parti pris est constant de peindre à l'extérieur de leurs volets des grisailles pareilles à leurs préparations et qui souvent imitent des statues et des bas-reliefs. Les revers du polyptyque de l'Agneau en offrent même des exemples mémorables avec les deux saints Jean, — l'Évangéliste, constatons-le en passant, portant des boucles tirebouchonnées comme l'un des apôtres endormis, dans le *Jésus au Mont des Oliviers* des *Heures de Nostre-Dame* (fragment de Milan), feuillet considéré comme une œuvre de jeunesse de Jean van Eyck. Aucune déduction n'est-elle à tirer de l'âge que nous voyons à Josse Vyt? Le donateur mourut en 1439. Le peintre ne nous montre pas un homme qui en a pour vingt ans encore, et nous croyons raisonnable de supposer que Jean, l'incomparable portraitiste, exécuta cette effigie, chef-d'œuvre dans le chef-d'œuvre, peu avant l'inauguration du Retable.

Au surplus, il n'est jamais entré dans nos intentions de revendiquer pour le cadet la paternité du Retable; nous rappelons ses droits de collaborateur en nous étonnant de l'aisance avec laquelle on supprime les années pendant lesquelles

l'Agneau fut entre ses mains. Par malheur, le chef-d'œuvre passa par d'autres mains. Lancelot Blondeel et Jan Scorel le restaurèrent en 1530; Van den Heuvel nettoya Adam et Ève en 1632; un certain Laurent travailla à la Vierge, en 1825, à Dieu le Père, à saint Jean-Baptiste, à l'Agneau mystique en 1828. Dans cette dernière partie, le premier prophète en houppelande lilas est fort retouché; la Fontaine de Vie est quasi repeinte, un diacre en dalmatique devant saint Liévin a le col de sa chasuble refait, des vernis douteux répandent inégalement leur lustre. Les volets de Coxcie se couvrent par endroits de petites chancissures. Les gardiens du chef-d'œuvre attendent-ils avec une douce passivité les secours de la Providence?... Le Retable dut affronter tour à tour les flammes de l'incendie (en 1691 et en 1821), la convoitise des amateurs princiers : Philippe II et Élisabeth d'Angleterre, le vandalisme des briseurs d'images, la formidable manie spoliatrice de la République, une et indivisible. Mais en 1815 toutes les parties originales du polyptyque se trouvaient à Gand, — ce qui ne veut pas dire que toutes fussent sur l'autel de Josse Vyt, Adam et Ève ayant été relégués dans les combles pour avoir offusqué Joseph II. L'indigence de l'église, l'ignorance des marguilliers, la bêtise de soi-disant connaisseurs, la roublardise d'un marchand consommèrent en quelques jours un démembrement évité depuis des siècles. Le marchand Niewenhuys paya mille francs pièce les panneaux qui sont à Berlin ; les fabriciens croyaient être bien payés ; les antiquaires avaient déclaré que cent francs par panneau serait un beau prix! En 1861, Adam et Ève, tirés de leur grenier grâce au comte de Laborde, entrèrent au Musée de Bruxelles... Gand vient d'élever un monument aux frères van Eyck, et l'on a prétendu que les fêtes inaugurales affectèrent des allures expiatoires. Nous pouvons espérer que désormais les intentions de Josse Vyt seront respectées. De son vivant, le mécène avait fait don à l'église de plusieurs terres pour subvenir aux soins que réclamait le chef-d'œuvre et payer les offices qui devaient être célébrés dans la chapelle de l'Agneau. Admirable souci! Avec ses marbres blancs et noirs, ses peintures, ses merveilleux tombeaux, Saint-Bavon est une église somptueuse ; on devine des soins jaloux dans sa toilette, et loin de nous la pensée qu'on se désintéresse de l'*Agneau!* Ceux-là mêmes qui le gardent inspirèrent, je crois, l'idée du monument élevé *Huberto* et *Johanni van Eyck* par la

Belgique et les autres nations... Mais ne devrait-on pas tâcher d'éviter le plus possible les restaurations totales de chefs-d'œuvre et, par conséquent, veiller sans répit au parfait *entretien* du Roi des Retables ?



En 1448, un autre mécène gantois, Jacob de Ketelboetere, fit peindre à l'huile, sur l'une des parois de la chapelle des Bouchers de Gand, une vaste composition qui fut retrouvée en 1854 sous plusieurs couches de peinture et restaurée avec indiscrétion par le peintre archéologue Félix De Vigne. L'œuvre représente la *Nativité;* au centre, l'enfant Jésus est étendu sur une sorte de gloire dorée; à ses côtés se tiennent sa mère et saint Joseph, aux têtes repeintes; derrière lui est la juive Zélénie tenant un phylactère. Des anges avec ou sans blason participent à la scène sacrée. Philippe le Bon, son fils le comte de Charolais, sa femme Isabelle de Portugal suivie d'Adolphe de Clèves, seigneur de Ravenstein, s'agenouillent au premier plan. Dieu le Père et le berger placés au haut de la peinture sont de l'invention de Félix de Vigne. L'érudition gantoise désigne, comme auteur de cette *Nativité,* un maître qui vécut à Gand de 1440 à 1454, Nabur Martins, peintre de retables (il en exécuta pour sainte Walburge d'Audenaerde, pour la corporation des boulangers et des épiciers de Gand) et surtout grand enlumineur de bannières et d'étendards. Très occupé et pour cette raison sans doute, fort inexact, plusieurs de ses contrats prévoient des amendes en cas de retard. L'un de ses cliens les plus considérables fut ce Jacques de Ketelboetere qui cumulait les fonctions de poissonnier avec celles de boucher et habitait au Marché de la Boucherie une maison portant l'enseigne *den Grooten Steur.* Pour que nul n'en ignorât, cet important bourgeois fit inscrire sous la *Nativité :* « *Heeft doen maken Jacob de Ketelboetere, int jaer van ons Heeren als men screef MCCCCXLVIII. — Jacques de Ketelboetere fit exécuter cette peinture en MCCCCXLVIII.* »

L'art du maître de Mérode s'évoque à l'instant devant la peinture de la Boucherie ; on a analysé cette parenté ; nos notes personnelles, prises il y a cinq ans, insistent sur les affinités de la composition gantoise avec l'art du grand anonyme. Agenouillée dans les plis de son manteau blanc aux ombres bleutées, la Vierge, sinon par la tête, du moins par l'attitude, est sœur

de la douce Madone qui figure dans la *Nativité* de Dijon, donnée au maître de Mérode ; la juive Zélénie, en long corsage blanc et robe rouge, est coiffée d'un turban orange comme la Zélénie dijonnaise à laquelle elle ressemble d'ailleurs aussi par la rondeur un peu exagérée des joues, particularité physionomique propre au maître de Mérode. Le duc Philippe avec sa tête osseuse, Charolais au teint bruni, et dame Isabeau vêtue d'un « accoutrement d'argent semé de roses d'or, » comme dit un texte du XVIIe siècle, sont de bons portraits d'un disciple des van Eyck. Mais il y a plus d'un caractère « eyckien, » et surtout « hubertien » dans l'œuvre du maître de Mérode. Des archéologues gantois, MM. A. Heins et L. Maeterlinck reconnaissent même formellement des monumens de leur ville dans les fonds de la *Nativité* dijonnaise (le château des Comtes, l'église Saint-Nicolas et même la Grande Boucherie décorée par Nabur Martins) et dans les sites urbains de l'*Annonciation* de Mérode (le steen de Gérard le Diable, l'église Sainte-Pharaïlde, l'église Saint-Jacques). La tentation était grande de démontrer que le maître de Mérode était disciple de Hubert, que ses origines artistiques étaient gantoises. Des érudits gantois n'y ont pas résisté. « Voyez la peinture de la Boucherie, nous dit-on. Elle est sûrement du maître de Mérode ; ne cherchons plus du côté de Tournai ; abandonnons Campin comme nous avons abandonné Daret et mettons sur le front de Nabur Martins, les lauriers qui reviennent au peintre de l'*Annonciation* de Mérode, des panneaux de Heinrich von Werl et des sublimes fragmens de Francfort. »

Les œuvres cataloguées sous l'étiquette de Flémalle ou de Mérode, répondrons-nous, sont de plusieurs mains, et le maître qui domine ce groupe est un géant qui se tient entre les van Eyck et Roger en se haussant à leur taille. La *Nativité* de Dijon ne nous paraît pas de sa main, non plus que celle de la Boucherie. Votre Nabur Martins ne marche point de pair avec ce surhomme. Il se contente de faire partie de sa suite.

***

Il faut attendre les environs de 1470 pour voir refleurir à Gand les vertus géniales des van Eyck dans l'œuvre ardente et grave de Hugo van der Goes. Petrus Christus né à Baerle près de Gand représentait évidemment la tradition des peintres de l'Agneau ; mais devenu bourgeois de Bruges, il avait en outre

subi l'emprise de Roger van der Weyden et des maîtres harlemois. Hugo van der Goes, né à Gand (on peut en croire un document contemporain), doyen de la gilde des peintres de 1474 à 1476, nous ramène aux cimes de l'inspiration flamande. Celui-là dut s'abîmer maintes fois dans la contemplation du polyptyque ; tout son œuvre garda l'empreinte d'une telle méditation. Et comme son âme brûlait d'une sensibilité extrême, il ajouta les trouvailles de son génie personnel aux spendeurs ressuscitées du Retable. Le premier dans l'art des Flandres, il sut unifier ses compositions non point par la seule intention religieuse, mais par les relations humaines des personnages entre eux, par la vie morale qui les anime vis-à-vis du sujet. Il alla plus loin que les van Eyck dans la voie de l'individualisation et son saint Antoine du triptyque des Portinari (Offices), tout en étant le portrait de l'ascétisme, est un vieillard plus personnel que les ermites du Retable. Les destins modernes du clair-obscur s'annoncent dans cette illustre *tavola* des Portinari, et les hommes de la glèbe font leur entrée dans la peinture. L'art de van der Goes connut aussi l'exquise détente des petites œuvres, ce qui sans doute influa sur la formation d'une école de miniaturistes gantois. De telles aspirations, de tels triomphes dépassaient la norme. La raison du maître sombra... Je lis, dans l'excellent petit catalogue du musée de Gand, cette note sous le nom de Hugo : « Il est regrettable pour la ville de Gand qu'elle n'ait su conserver, ni reconquérir aucune de ses œuvres. Ni une statue, ni un monument n'y rappelle le plus illustre artiste qu'elle ait produit, alors que tant d'hommes de second rang y sont commémorés. » Van der Goes n'est représenté au musée de la ville que par une réplique d'un *Christ mort porté au tombeau;* l'original peint à la détrempe et sur toile fut détruit dans l'incendie d'un palais à Gênes, à l'exception des têtes de la Vierge et de saint Jean (bibliothèque du collège de Christ Church à Oxford). Il existe de nombreuses répliques de ce *Christ mort;* celle de Gand n'est pas des meilleures.

Il nous faut résister à la tentation de dire ici tout ce que l'on sait depuis peu de la curieuse activité d'un contemporain et ami de van der Goes que Vasari appelle Giusto da Guanto (Juste de Gand) et dont le vrai nom serait Josse van Wassenhove. Né entre 1430-35, maître à Anvers en 1460, puis à Gand en 1464, il partit entre 1468 et 1470 pour Rome d'où

Frédéric de Montefeltre le manda pour décorer son Studio d'une série de portraits de grands hommes peints à l'huile. Mais le peintre gantois exécuta d'abord pour la confrérie du Corpus Christi une grande *Cène* que l'on n'avait pu obtenir de Piero della Francesca et pour laquelle Paolo Ucello avait déjà fourni une prédelle. Ce grand retable est toujours à Urbin ; on reconnaît l'enseignement de van Eyck dans l'architecture, de van der Goes dans les têtes d'apôtres et les mains, de Thierry Bouts dans les attitudes de certains assistans (l'un de ces derniers, Caterino Zeno, reproduit une figure du *Martyre de saint Erasme* de Louvain). Les vingt-huit portraits de philosophes, poètes, lettrés, Pères de l'Église que Josse peignit après la *Cène* sont moitié au Louvre, moitié au palais Barberini à Rome (1). Ces images étaient fort appréciées au début du xvie siècle. Le jeune Raphaël les étudia et les reproduisit dans des dessins qui sont à Venise. C'est ainsi que le maître de l'*École d'Athènes* se rattache aux pères de l'école gantoise, inspirateurs de Giusto... Pour la seconde salle du Studio, Josse van Wassenhove peignit, vers 1476, la représentation des sept Arts libéraux. Frédéric, ses filles, des membres de sa famille servirent de modèles. Quatre seulement de ces allégories sont conservées : la *Musique* et la *Rhétorique* à la National Gallery, l'*Astronomie* et la *Dialectique* à Berlin. Attribuées longtemps à Melozzo da Forli, rendues à Giusto da Guanto, elles montrent des donateurs d'allure flamande agenouillés devant les Arts et les Sciences qu'incarnent de charmantes jeunes femmes, sœurs des belles Florentines de Botticelli et de Ghirlandajo. Nul peintre ne peut disputer à Josse van Wassenhove le titre de premier italianisant de l'école flamande.

Le peintre de la *Cène* d'Urbin n'est pas plus représenté à Gand que le grand Hugo van der Goes. Du moins lui a-t-on restitué un catalogue solide. D'autres maîtres gantois de ce temps connurent une grande notoriété : Daniel de Rycke, Jean et Gérard van der Meire. Mais où sont leurs œuvres ? Le dernier est un personnage mythique entre tous. Natif de Gand, mort après 1474, on lui attribua faussement les prophètes et les sibylles de l'Agneau ; on reconnut à tort en lui l'un des enlumineurs du Bréviaire Grimani (le *Girardo de Guant* de l'*Anonyme* de Morelli) ; enfin on a cessé de le tenir pour l'auteur d'un beau

(1) Le Louvre, sous la mention « Écoles d'Italie, » n'expose que quelques-unes des figures de Giusto qui sont en sa possession.

triptyque conservé dans l'une des chapelles absidales de Saint-Bavon, non loin du polyptyque des van Eyck. Ce triptyque est un *Crucifiement* où l'on démêle difficilement des traditions gantoises ; l'auteur est un épigone de Roger et de Thierry Bouts; il soigne les vêtemens, les accessoires, affine ses personnages en les allongeant et rachète la monotonie de son coloris par les complications d'un paysage tributaire déjà du romantisme de nos italianisans du XVI[e] siècle. Un instant aussi, Gérard van der Meire fut considéré comme l'auteur du retable de Saint-Gilles conservé moitié à la National Gallery et moitié dans la collection Steinkopff (Londres). On se demande comment on a pu rassembler sous une même étiquette l'auteur de ce retable et celui du *Crucifiement* de Saint-Bavon. Le catalogue du « Maître de Saint-Gilles » reste peu abondant : deux petits portraits à Chantilly, une *Arrestation du Christ* de la collection Cardon à Bruxelles, une *Présentation au Temple* et une *Fuite en Égypte* de la collection Kaufmann à Berlin, un *Saint Jérôme* au Kaiser Friedrich Museum, un *Épisode de l'histoire de saint Remi* jadis dans la collection de Beurnonville, une *Madone* à mi-corps dans le commerce (chez F. Kleinberger en 1911).

Le choix de certains sujets, l'exactitude avec laquelle sont reproduits d'anciens détails architecturaux de la basilique de Saint-Denis dans le retable de Saint-Gilles, sont les preuves d'un séjour de cet intéressant « anonyme » en France. Peut-être était-il Français? Mais ses effets de clair-obscur, son soin extrême à individualiser les mains (comme Hugo van der Goes et Giusto da Guanto) disent l'ascendance flamande et spécialement gantoise de ce maître qui florissait vers 1500. Nul spécimen de son art n'est signalé à Gand. — Deux tableaux du musée de la ville témoignent d'une survivance des enseignemens de van der Goes dans l'école gantoise à l'extrême fin du XV[e] siècle, deux *Familles de Sainte Anne*, l'une en triptyque, l'autre sur un seul panneau; très semblables par la disposition de leurs personnages, dérivant sûrement de l'école du peintre des Portinari, ce sont des documens remarquables, mais des documens plus que des œuvres; et malgré le charme du visage de la Vierge dans la petite version, ces *Familles* font comprendre à quel point il était temps que l'esthétique flamande se renouvelât.

***

Si l'école gantoise du xve siècle fait pauvre figure au musée de Gand, ce n'est point la faute des conservateurs très avertis des besoins de leur collection et très habiles à l'enrichir et à la classer. On trouve à la pinacothèque gantoise des morceaux instructifs de l'école aragonaise de la fin du xive siècle (*Christ au tombeau*), de l'école espagnole de la fin du xve siècle (une *Adoration des Mages* italianisante pastillée d'or, agrémentée d'un château rose et d'une colline ténébreuse et un diptyque *Pietà* et *Résurrection*). On y admire un *Couronnement de la Vierge*, très beau morceau d'art florentin trécentiste, attribué à Orcagna (1) où les manteaux outremer du Christ et de la Vierge, le drap rouge tendu sur le trône divin, les vêtemens roses, gris, jaunes et bleus des anges musiciens composent l'harmonie la plus brillante, ainsi qu'un remarquable *Christ au tombeau* sur fond d'or, — dijonnais ou languedocien, peut-être même catalan? La salle qui les renferme renseigne aussi sur les causes et les aspects de la grande crise où l'idéal de nos primitifs sombra dans le premier quart du xvie siècle. Les trésors d'âme et de savoir des maîtres du xve s'étaient accommodés d'une certaine monotonie iconographique qui finit par lasser. Et parmi les « gothiques » mêmes, deux maîtres aidèrent à rompre les digues : Geertjen tot Sint Jans (Gérard de Saint-Jean) de Harlem et Jérôme Bosch de Bois-le-Duc.

Pour ce qui est de ce dernier « novateur, chef d'école et créateur du genre fantastique et populaire où excellera Bruegel l'ancien, » comme dit très bien le catalogue du Musée, — la pinacothèque gantoise est particulièrement favorisée ; elle possède une œuvre du grand visionnaire, alors que « ni Bruxelles, ni Anvers, ni Amsterdam, ni La Haye, ni Paris, ni Londres n'ont de lui des œuvres incontestées. » C'est un *Portement de Croix* rassemblant une douzaine de figures autour d'un Christ très doux et comme absent de la scène. Les dehors populaires et grotesques de la tragique Passion sont traduits avec les réalités déconcertantes d'une caricature lyrique. Le bon larron est au haut à droite entre un capucin hargneux qui lui dépeint

(1) On ne saurait maintenir cette attribution, les figures de la Vierge et du Christ ne révélant ni dans la tête, ni dans la silhouette générale, ce sentiment unique de beauté qui permet à Orcagna de revivifier le dogmatisme giottesque.

les atrocités de l'enfer et un pharisien ignoble qui pince les lèvres en bourgeois important. Un nègre hurle sous le pharisien; devant le nègre, un gros soudard à trogne rubiconde étouffe sous son casque : plus bas que le soldat, le mauvais larron, au crâne garni d'emplâtres, ricane, gouaille, grince. Des tortionnaires auxquels se mêle un Chinois le suivent, insulte aux dents et aux yeux. Derrière le Christ sont groupés un bourreau moustachu aux airs de bravache, un vieillard édenté et comme endormi, une sainte Véronique gracieuse faisant pendant au mufle provocateur du mauvais larron. Dans certaines de ces têtes, les rencontres du « faizeur de dyables » avec le génial caricaturiste que fut le Vinci sont extraordinaires; de plus, il y a dans ce *Portement de Croix* des transparences de tons, des bigarrures d'étoffes, des dégradations lumineuses, des colorations prismatiques, des teintes d'arc-en-ciel qui font de cette œuvre une sorte de carnaval de couleurs, le plus féerique et le plus lyrique que l'on puisse imaginer. Une autre œuvre du Musée est attribuée avec beaucoup de raison à Bosch : un *Saint Jérôme* en prière, en vérité étendu de tout son long, étalé sur un grand crucifix, au centre d'un large paysage lequel est là, semble-t-il, pour contrôler l'assertion du catalogue : « Bosch est l'un des inventeurs du paysage du XVIe siècle; Patinier procède de lui. » Bosch agit sur l'art par son lyrisme, son imagination visionnaire, son génie parénétique, Geertjen tot Sint Jans par ses inventions dramatiques, ses effets de clair-obscur, ses groupemens hardis. Quelques peintures du musée de Gand disent l'action de ce dernier maître sur les Néerlandais septentrionaux: un *Calvaire* plein de douceur de Jacob Cornelisz van Amsterdam (né à Oostzaan, près d'Amsterdam vers 1470 et maître de Jan Scorel), une *Pietà* tourmentée de Cornelis Engelbrechtsz de Leyde (1468-1535), un *Crucifiement* (westphalien? vers 1515?) de belle technique, mais aux personnages hydrocéphales. — Une saisissante *Mise au Tombeau* anonyme, peinte vers 1515-1525, combine le pathétique de Gérard de Saint-Jean et l'étrangeté de Bosch, tout en reproduisant une composition gravée d'Albert Dürer.

On veut voir dans cette *Mise au Tombeau* une œuvre gantoise. Belle, mais non d'une beauté inédite, elle confirme que Gand ne jouera pas un rôle essentiel dans l'histoire de la peinture flamande renouvelée. Pourtant la ville est riche au début

du XVIe siècle, et Maximilien d'Autriche y fait une entrée qui émerveille Olivier de la Marche. Mais c'est à Bruxelles et à Anvers que l'orientation nouvelle se dessine avec Gossart, van Orley, Quentin Metsys. La seconde ville surtout voit naître et se développer cette sorte de romantisme parfois un peu baroque, souvent délicieux, dont l'un des protagonistes est l'auteur de l'*Adoration des Mages* de Munich, faussement signée Henricus Blesius, lequel pseudo-Blesius est représenté au musée gantois tout au moins par un disciple, avec une œuvre énigmatique : *Un ange apportant un message à un vieillard couché.* Ce « baroque primitif » est une première expression de l'italianisme flamand. Quelques traits en sont discernables aussi au Musée dans la *Pietà* citée plus haut du Néerlandais septentrional Engelbrechtoz, et dans une *Vision de saint Bernard* aux figures lourdes, au décor fantaisiste, au coloris monotone. On donne cette dernière œuvre à l'école gantoise (vers 1525-1540). Si des survivances traditionnelles y apparaissent, c'est dans le décor sculptural des piliers ornés de statuettes, tradition qui remonte à Roger van der Weyden. L'italianisme grandissant n'arrêta point l'irrésistible développement de l'école des « drôles » créée par Jérôme Bosch, couronnée par Bruegel l'ancien, et à laquelle Quentin Metsys apporta sa contribution avec ses sujets profanes très imités, notamment par le Zélandais Marinus van Reymerswale. De celui-ci le musée de Gand montre une *Conversion de saint Mathieu*, datée 1536 ; d'une facture lisse et très aisée, d'un coloris net et sec qui oppose les tons rougeâtres des architectures aux teintes blafardes des visages, c'est une œuvre de maître où l'auteur affiche ses outrances et son « maniérisme » habituels. Les expressions religieuses de Quentin Metsys, d'autre part, se prolongent dans une *Vierge* du Musée attribuée à l'atelier du « Maître de Francfort, » lequel travaillait dans le premier tiers du XVIe siècle et était peut-être d'origine hollandaise, ainsi que dans une autre *Vierge* du Musée, dont l'auteur inconnu répète fidèlement les harmonies gris-bleutées du fondateur de l'école anversoise.

Avec les disciples de van Orley et de Gossart, l'italianisme flamand se fit plus romain. L'un des inspirateurs du classicisme septentrional fut un élève d'Orley, Pierre Coecke d'Alost (1502-1550), en qui l'on a vu l'auteur d'une série de *Saintes Cènes*, jadis mises à l'actif de Lambert Lombard de Liège. Trois tableaux

du musée de Gand s'apparentent à la manière de Coecke, ou plutôt du « Maître des Saintes Cènes : » une *Adoration des Mages*, une *Femme adultère*, une *Nativité* qui s'inspire d'une composition de Raphaël. Que deviennent en tout ceci l'école et la tradition gantoises? D'école, il n'y en a pas. Les événemens politiques, les troubles religieux ne le permettent point. En 1540, Charles-Quint, « estant assis en son siège, environné de ses princes, noblesse et conseil, » faisait promulguer à haute voix la suppression des privilèges communaux; l'orgueil gantois devait courber la tête à jamais. Pourtant, la prospérité de la ville n'était point morte. Le creusement du canal vers Terneuzen la réveilla. En 1565, Guichardin compare Gand à Milan, la plus riche des villes italiennes. Il y a toujours place pour les peintres dans les centres opulens. Gand eut un maître notoire dans la seconde moitié du XVIe siècle : Luc de Heere, né en 1534, mort en 1585.

Sa vie reflète l'instabilité des temps. Peintre-poète, choyé à Fontainebleau et en Angleterre, dessinateur de l'imprimerie Plantin, collectionneur érudit, ami de Marnix de Sainte-Aldegonde, il fut banni de Flandre en 1568 par le duc d'Albe, revint à Gand et mourut, croit-on, à Paris. Saint-Bavon a de lui une assez méchante grisaille : *La Reine de Saba devant Salomon*. Salomon, c'est Philippe II, et les femmes qui l'entourent, vêtues à la mode contemporaine, visent à l'élégance imposée par le Primatice. Élève de Frans Floris et importateur à Gand du romanisme intégral, Luc de Heere eut un mérite : il chanta les beautés de l'*Agneau* dans une Ode fameuse, première esquisse d'une histoire de l'art flamand. Son élève Karel van Mander est le chroniqueur de ce *Schilderbeck* qui, en dépit de la plus sérieuse conscience, a tendu maints pièges à l'érudition moderne. Luc de Heere et ses élèves auraient pu rallumer les flammes éteintes de l'école gantoise. Mais le prestige des peintres anversois nuisait à leur activité locale. Pour copier l'*Agneau*, Philippe II envoya à Gand, de 1557 à 1559, Michel Coxcie, dit le Raphaël des Flandres. Le fils de ce Michel, Raphaël Coxcie, acheva en 1588 pour la Keure gantoise un *Jugement dernier* qu'on voit au Musée; l'œuvre est violente, froide, conforme aux formules d'un romanisme transcendant, mais elle s'éclaire au centre d'un ou deux beaux corps féminins. D'autres romanistes anversois travaillèrent pour Gand : Jacques de Backer, dit

Palermo représenté au Musée par un triptyque lourd et opaque, et le grand artiste formé à Venise, Martin de Vos, qni, à l'opposé de Palermo, reste clair jusqu'à la transparence dans sa remarquable *Famille de sainte Anne* du Musée (1585). Gand fit même appel au savant et terrible Martin van Heemskerk; son *Crucifiement* du Musée (1583) au ciel blafard, aux figures contournées, vient d'une abbaye gantoise. Ce n'est plus aux van Eyck, ni à van der Goes que l'on songe; le baroque *italien* fait une première apparition dans notre art. On sait le repos que procure après ces exhibitions anatomiques quelques calmes portraits contemporains. Cette joie est donnée au musée de Gand par une excellente *Tête de femme* de François Pourbus le vieux et un vivant *Buste d'homme* d'Adrien Key.

L'indifférence des pouvoirs à l'égard des artistes gantois paraît justifiée, si l'on en juge d'après les restes de l'énorme retable (*Vies de Jésus et de la Vierge*, musée) que l'on a quelque envie de mettre au compte d'un disciple gantois de Frans Floris, Benjamin Sammeling, et d'après le retable du gantois Luc Horenbault conservé à l'église du Petit Béguinage et daté 1595. Pourtant, le sujet principal de cette dernière œuvre impose le souvenir des peintres de l'Agneau : au centre, la *Fontaine de vie*, sur l'un des volets l'*Adoration du saint Sacrement par Grégoire le Grand*, sur l'autre *David rentrant avec l'arche à Jérusalem*. Œuvre d'apologétique naïve où l'intérêt folklorique se substitue à l'art absent. S'il fallait absolument y découvrir des signes de l'esprit gantois, je noterais la pointe d'humour qu'apporte dans le groupe des hérétiques la présence d'une belle jeune femme flanquée d'un démon et tenant boutique de frivolités sous la pancarte aguichante : *Compt al by en Koopt my ; — Approchez tous et achetez.*

***

On aurait fort surpris le peintre Descamps en lui prédisant qu'un peu plus d'un siècle après la publication de son *Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant* on parlerait surtout de ce qu'il avait dédaigné. Il consacre d'assez nombreuses pages à Gand et quelques lignes seulement au Retable de l'Agneau dont le grand mérite, dit-il, est d'être le premier tableau à l'huile. Les œuvres des XVIIe et XVIIIe siècles réclamaient toute son attention. Il y en avait beaucoup à Gand ; on en voit encore

un grand nombre, malgré la suppression de maints édifices religieux. Nous ne pourrions plus leur accorder une attention aussi exclusive que celle de M. Descamps, peintre du Roy; nous aurions tort de les passer sous silence. La grande école d'Anvers eut de florissantes filiales à Bruxelles, Bruges, Liège, Gand et dans cette dernière ville comme ailleurs les confréries religieuses, les patriciens, le peuple mirent un zèle sans borne à restaurer le culte et à l'entourer de toute la pompe du siècle. Rubens, sollicité de partout, priait qu'on fît travailler ses confrères. Il n'exécuta que deux toiles pour Gand. Celle de la cathédrale est célèbre ; c'est le *Saint Bavon se retirant du monde.* Le maître en voulait faire un triptyque et sa grande esquisse, — que les directeurs de la National-Gallery ont eu bien raison de placer en évidence, — prouve à quel point il était sincère en affirmant dans une lettre à l'archiduc Albert que l'œuvre serait de ses meilleures. Mais ramassant les trois parties en une seule, le tableau définitif n'a plus l'ampleur et la variété de la conception primitive. Le Rubens de Gand est un beau Rubens, mais non l'un des plus beaux. Dans la partie supérieure le groupe des prélats mitrés oppose ses lignes calmes à l'élan du guerrier cuirassé et vêtu d'un manteau rouge; dans le bas, des femmes s'attendrissent noblement sur le héros et voisinent avec les mères, les enfans, un vieillard pressés en masses fébriles autour du distributeur des biens. Tout Rubens est dans ces contrastes. Quelle solennité glaciale en revanche dans la *Résurrection de Lazare*, d'Otto Vœnius, placée dans la même chapelle! Et pourtant le maître de Rubens a soigné son ouvrage plus encore que de coutume. Mais quelle pauvreté dans cet éclectisme ! C'est Rome sans la grandeur, Venise sans la couleur, Bologne sans la ferveur, la Flandre sans âme. — A l'église Saint-Michel est un *Christ à l'Éponge* de van Dyck. Les couleurs noirâtres de cette œuvre ont toujours étonné : « Ce qui achève de répandre un sombre sur le tout ensemble, dit Descamps, c'est le défaut de goût de ceux qui ont fait peindre l'autel en blanc ; le tableau y fait tache. » Transportée au transept, l'œuvre n'a plus à lutter avec tels voisinages; elle est toujours sombre. En réalité, van Dyck chérissait ce deuil universel pour ses compositions religieuses. Celle de Gand en plus est très mal conservée. Nous l'aimons néanmoins pour son Christ aux traits fins, aux lignes nerveuses, pour sa Vierge char-

mante et qui oublie de surveiller sa grâce, pour cette élégance de tous les corps qui n'empêche point des émois sublimes de se répandre sur les visages. Rubens et van Dyck figurent au Musée, le premier avec un grand *Saint François* peint pour les Récollets, avec l'esquisse de sa *Flagellation* d'Anvers et celle de sa *Chasse d'Atalante* de Madrid ; le second avec un petit portrait en grisaille du peintre van Stalbent. Il n'est point trop téméraire, pensons-nous, de tenir pour une œuvre de jeunesse du grand disciple le tableau *Jupiter et Antiope* du Musée qui a, par endroits, la pâte ardente de van Dyck débutant. — Des nombreuses toiles de Jordaens au Musée, une seule doit être signalée, l'admirable étude : *Deux têtes d'homme*. De tels modèles enthousiasmaient le jeune van Dyck plus que toute autre peinture.

Rubens, van Dyck et Jordaens n'avaient pu travailler qu'exceptionnellement pour Gand. On fit appel à d'autres maîtres anversois : H. van Baelen, Zeghers, Rombouts, van Thulden, Érasme et Jean Quellyn, Boeckhorst, Thys Boyermans, etc. De Gérard Zeghers (1591-1651), disciple du Caravage et de Manfredi, on voit à l'église Saint-Pierre une *Résurrection de Lazare* et un *Christ guérissant un aveugle*, modelés avec puissance, à Saint-Michel une *Flagellation* qui ne vaut pas celle de Rubens, et au Musée un *Songe de saint Joseph*, dure variante d'un tableau très caravagesque du même Zeghers, conservé à Berlin. — A Théodore Rombouts (1597-1637), autre admirateur du Caravage, les échevins gantois commandèrent pour une salle de justice de l'Hôtel de Ville une grande *Allégorie* qui groupe, aux pieds de la Pucelle de Gand, des Vertus, des soldats, l'Escaut et la Lys. Et cet ensemble (aujourd'hui au Musée) est le plus monotone du monde. Du même peintre nous préférons les *Cinq sens* (au Musée également) sans en aimer toutefois les bleus criards. — De van Thulden (1606-1676), la magnifique église Saint-Pierre possède trois grandes toiles d'après les *Triomphes de l'Église* de Rubens et l'église Saint-Michel un bon *Martyre de saint Adrien* que l'on tient pour un chef-d'œuvre de cet artiste en qui nous voyons surtout un peintre de genre méconnu (sa *Kermesse* de Bruxelles n'est pas loin de rivaliser avec celle de Rubens). — Jan Boeckhorst (1605-1668), dit *Lange Pier* (*Long Pierre*), maître peu cité de la pléiade rubénienne, se fait connaître avantageusement dans les églises gantoises. Nous avons de la peine à

découvrir quelque originalité dans l'ordonnance et le coloris de son *Martyre de saint Jacques* (maître-autel de l'église Saint-Jacques), mais c'est un agréable tableau que sa *Chasse de saint Hubert* (Saint-Michel) montrant dans un beau paysage le saint en pourpoint bleu et son serviteur, lequel, pour tenir la bride du cheval, imite le valet du *Charles Ier* de van Dyck. Boeckhorst plaça parfois de bonnes figures populaires dans les œuvres de Snyders; ses portraits, au dire de Descamps, rivalisaient avec ceux de van Dyck. (Plus d'un Boeckhorst est peut-être attribué à l'illustre portraitiste?) Mais ses tableaux gantois le mettent-ils, comme certains le prétendent, au rang des princes de l'école d'Anvers? Les œuvres de Peter Thys (1624-1677) et de Théodore Boyermans (1620-1658) qui sont au Musée, disent l'admiration de ces maîtres pour van Dyck, tous deux s'appliquant toutefois à traduire en clair les élégances religieuses de leur illustre modèle.

Gand méritait vraiment d'avoir *son* peintre, enfant sinon interprète du milieu. Jean Janssens put donner quelque espérance à sa ville natale. Mais, plus encore que Leghers et Rombouts, il se voua aux imitations du Caravage (voir surtout son *Couronnement d'épines* de l'église Saint-Pierre). — Le vrai peintre de Gand au XVIIe siècle, c'est Nicolas de Liemakere, dit Rose ou Roose (1601-1646). Il fut condisciple de Rubens chez Otto Vœnius, puis maître à Gand en 1624. L'évêque de Paderborn se l'attacha, mais Roose, pour raisons de santé, revint dans sa ville natale. Il y mourut à quarante-cinq ans, ayant peint quantité de grandes toiles pour les églises paroissiales et abbatiales. Une jolie légende a plus fait pour sa popularité qu'aucune de ses œuvres. Rubens, appelé à Gand par la confrérie de Saint-Michel pour peindre une *Chute des Anges*, aurait dit : « Quand on possède une rose pareille, on peut se passer de fleurs étrangères... » De ce jour maître Nicolas aurait gardé son surnom de Rose. Rubens était bon confrère, un peu flatteur, mais de Liemakere n'était pas mauvais peintre. Il est étrange qu'il ne soit nulle part question d'études faites par lui en Italie. Le grand tableau du maître-autel de Saint-Nicolas : l'*Élection de saint Nicolas comme évêque de Myre en Lycie* (peint en 1630-32), où tout un concile en émoi s'étage devant une sombre architecture, fait penser au Dominiquin et au Caravage. Le *Jugement dernier* de l'église Saint-Jacques (1640),

qui épouse une haute paroi ogivale, joue le Tintoret avec ses fonds gris ardoisés, la gloire dorée de son Christ, le mouvement des figures allongées. C'est une œuvre inattendue, très distante de Rubens. On ne saurait dire pourtant que Rose échappe à l'action du maître anversois. Pour l'ordonnance de son *Saint Ambroise* (église Saint-Jacques) il se souvient du Rubens de Saint-Bavon ; dans sa *Sainte Famille* du Musée, les lumières d'argent et les anges sont un hommage à l'ancien compagnon d'études devenu le chef de l'école. Mais les réminiscences rubéniennes sont l'exception chez l'artiste gantois. Le *Bon Samaritain* de Saint-Nicolas se rapproche des Bolonais, et comment ne point songer encore au Tintoret devant le *Saint Michel* de la même église, si plein de mouvement et si nettement enlevé dans sa lumière vibrante? (C'est le tableau que Rubens ne put accepter de peindre et certes il fit bien de recommander Rose.) Les fonds dorés de la *Trinité* et du *Saint Michel* (église Saint-Nicolas), du *Couronnement* et de la *Glorification de la Vierge* (Musée), de l'*Assomption* (Saint-Bavon), ne sont-ils pas ceux-là mêmes qu'il arrive au Guide de peindre? Tout cet éclectisme, qu'on enseignait chez Otto Vœnius et que Rubens transformait en harmonies vivantes, n'épargne point à Liemakere les insuccès d'une imagination pauvre. Sa *Prédication de saint François-Xavier* de l'église Saint-Pierre est une décoration assez grossière ; sa *Présentation au Temple* du Petit Béguinage, une page creuse, malgré la jolie petite Vierge en satin blanc et manteau azur. L'œuvre de Rose trouve de l'unité dans un coloris où les bruns et les noirs se pénètrent d'une poussière d'or, — ce qui donne parfois à sa peinture un curieux avant-goût des harmonies de Murillo, — et aussi dans la grâce personnelle et un peu molle des figures de Vierges et d'anges. Son type de madone à chevelure mousseuse et négligemment répandue est fort séduisant et se discerne à première vue (*Sainte Famille* et *Couronnement de la Vierge* au Musée, *Assomption* de Saint-Bavon). Ses anges ne sont pas indignes du XVIIe siècle qui en créa de si beaux. Ils accompagnent en foule leur Reine dans la grande *Assomption* de Saint-Bavon et dans la *Vision de saint Hyacinthe* (musée), et leur grâce lumineuse comme aussi le visage idéalisé de la Madone font de ces pages décoratives de belles images religieuses.

Rose disparu, Gand dut accueillir avec empressement l'infa-

tigable Gaspard de Crayer (né en 1582 ou 1584) qui vint s'installer dans la ville vers 1648 et y vécut jusqu'à sa mort (1669). Échevins, doyens de corporations, clergé se disputèrent son pinceau facile, sûr, aimablement banal. Les magistrats lui avaient même demandé pour l'Hôtel de Ville huit grandes peintures racontant la *Vie de Charles-Quint* et Descamps parle avec respect de ce « poème épique » où sans doute Crayer pasticha Rubens. Son *Écuyer de Totila reconnu par saint Benoît* (église Saint-Pierre) est une œuvre très rubénienne aussi qui a poussé au noir ; de même l'ample toile du Petit Béguinage : *la Vierge avec saint Bernard, saint Alphonse, saint Rupin et saint Dominique* s'est fortement assombrie. Au surplus Crayer débutant, comme tant de Néerlandais et de Flamands, était épris des ombres caravagesques et deux de ses tableaux du Musée racontent cette inclination de jeunese : *Tobie et l'ange Raphaël* et le *Jugement de Salomon* que les Gantois possédaient avant l'arrivée de Crayer dans leur ville. (Dans cette œuvre lourdement solennelle l'enfant mort sur les gradins du trône est un morceau magistral.) Plus tard le mérite de Crayer fut presque tout entier dans la clarté d'un coloris blond et transparent et la plus heureuse de ses œuvres gantoises à cet égard est, pensons-nous, sa *Vision de saint Augustin* au Musée. Le pittoresque de sa *Rédemption des esclaves chrétiens* (église Saint-Jacques) est bien conventionnel, et la noblesse de son *Couronnement de sainte Rosalie* (Musée) vide et inerte. La royauté débonnaire de Crayer est si envahissante à Gand qu'elle accable. La *Résurrection*, le *Martyre de Saint Laurent*, la *Notre-Dame du Rosaire* au Musée, la *Trinité* à Saint-Michel, la *Vierge intercédant pour les âmes du Purgatoire* à Saint-Jacques, ne sont que tableaux de fabrique. Comme Rubens, Crayer a créé un monde ; seulement, on s'y ennuie vite. Il eut des disciples gantois, et notamment Antoine van den Heuvel (né vers 1600, mort en 1677) et Jan van Cleef (1646-1716). Le premier vécut longtemps en Italie et conquit une réputation de copiste. Sa *Vierge au Rosaire* de l'église Saint-Pierre est de la plus foncière vulgarité ; son *Incrédulité de saint Thomas* à Saint-Michel est pire ; son *Couronnement d'épines* de Saint-Jacques répète en grand la composition caravagesque de Jean Janssens. Nous avons vu qu'on le jugea digne en 1662 de nettoyer Adam et Ève du polyptyque de l'Agneau. Des nombreux tableaux de van Cleef qu'on

rencontre à chaque pas, l'un des meilleurs est celui du Musée : *Saint Joseph couronné par l'Enfant Jésus*, habile, clair, sinon très personnel.

Nous abuserions en énumérant les œuvres des Le Plat, de Godefroi Maes (un Crayer maniéré), de van Hulle, de R. van Audenearde, de Louis Primo surnommé Gentil, qu'on voit à Gand (de ce dernier le *Raymond de Pennafort* et le *Saint Charles Borromée* du Musée retiennent l'attention par leur coloris à la fois mat et irisé, d'un impressionnisme tout moderne). Arrêtons-nous plutôt un instant devant une peinture sévillane du XVIIe siècle qui n'est au Musée que depuis 1905 : *Repas frugal*, « un de ces *bodegones* tels que les peignait à Séville dans sa jeunesse l'illustre Velazquez auquel bien des traits font songer. » Trois personnages autour d'une table au tapis troué, quelque vieux muletier en longue *capa*, son fils et sa femme qui nous fixe bonassement comme pour dire avec le ton de Thérèse Sancho : « Il y a deux familles, ceux qui ont et ceux qui n'ont pas. Nous sommes de la seconde et faute de carpe, nous mangeons du fretin. » Et de fait leurs écuelles s'emplissent de choses indistinctes... Du XVIIIe siècle, le Musée détient encore un Philippe de Champaigne de haute qualité (*Portrait de Pierre Camus*, évêque de Belley et d'Arras), une *Échoppe de poissons*, d'Adrien van Utrecht (l'une des plus extraordinaires natures mortes de l'école anversoise), et quelques toiles hollandaises d'un intérêt capital : une des rares *Études* conservées de Nicolas Berchem (*Animaux*), un *Portrait de dame âgée* de Frans Hals, un *Portrait de jeune femme* inachevé, de la plus éclatante beauté et d'une main inconnue (Carel Fabritius?), d'une main qui peignit avec passion ce visage de suprême fraîcheur.

Qu'on nous pardonne le désordre de ces dernières mentions. Mais n'est-il pas à l'image du pêle-mêle des musées? Un vaste tableau s'impose parmi les grandes toiles fatigantes qui tapissent la trop grande partie de la pinacothèque : une admirable *Présentation au Temple* de Pierre Verhagen (1728-1811). Elle fut peinte en 1767 pour l'église des Dominicains. C'est peut-être le chef-d'œuvre d'un maître qui sut dépenser une énergie extraordinaire dans ses peintures hâtives. On a dit de Verhagen qu'il était le Tiepolo de l'école flamande. Il en est plutôt le Calabrese ou le Luca Giordano, et la superbe *furia* de ce Brabançon est d'autant plus surprenante qu'elle éclate à la fin

du XVIIIe siècle frivole. Au début du XIXe siècle, les églises gantoises commandent encore des œuvres importantes aux maîtres en renom : André Lens peint pour Saint-Michel une grande *Annonciation* hardie, gracieuse et curieusement éclairée, et le davidien Paelinck pour la même église son *Invention de la Sainte Croix* farcie de vaine science archéologique et d'élégance impériale, pesante et criarde à côté du van Dyck, mais qui en impose par sa conscience et même par sa pompe où se réfléchit la force d'une époque...



On s'adressait autrefois pour l'embellissement des édifices aux artistes originaux, à ceux que leurs pairs tenaient pour des maîtres. Cette *tradition* fut fidèlement respectée à Gand pendant plusieurs siècles, et il y a cent ans à peine, l'art gardait encore sa pleine valeur sociale dans la ville de Hubert van Eyck et de Hugo van der Goes. Ce centre plus que jamais actif, entreprenant, riche, est resté propice aux efflorescences artistiques. Tours, clochers, pignons, places, canaux séculaires ont à Gand comme à Bruges la plus grave éloquence ; de celle-ci les dilettantes ne sont pas seuls à jouir. Elle porte les hommes de la cité, de *Heeren van Gent*, à l'action. Architectes, peintres, sculpteurs gantois sont au premier rang de l'école belge, et certains jouent un rôle marquant dans la rénovation de l'art décoratif. Seulement, ici, comme ailleurs, on croit trop que peinture et sculpture sont faites pour les musées. La pinacothèque moderne de Gand est extrêmement remarquable ; mais pour l'amour des grandes traditions flamandes, on souhaiterait que des peintures d'un Claus, les sculptures d'un George Minne s'ajoutassent au trésor des édifices gantois. Le respect du patrimoine ancien ne doit pas entraîner la méconnaissance des forces modernes. C'est surtout dans la ville où fut écrite la Bible de l'art flamand qu'on devrait s'en souvenir ; notre ferveur pour les maîtres de l'Agneau n'en serait point diminuée ; et quel pas décisif pourrait être accompli vers la rédemption de l'art moderne !

FIERENS-GEVAERT.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *Yvonic*, pièce en trois actes en vers, par M. Paul Ferrier. — Théâtre Imprimé : *La Délivrance d'Orléans*, mystère en trois actes, par M. Joseph Fabre.

La Comédie-Française, qui, en ce mois de septembre encore, n'est plus à la Comédie-Française, mais à Marseille ou à Bruxelles, à moins que ce ne soit en Suisse, a eu la coquetterie, pendant son exode forcé, de monter une pièce nouvelle. Et elle a eu la hardiesse d'en donner la première représentation en plein mois d'août. J'ai beaucoup goûté ce tranquille défi jeté à nos mœurs actuelles et ce rappel discret de la tradition. Car l'usage de fuir Paris dès les premiers beaux jours est de date assez récente, et c'est nous, gens de maintenant, qui avons fait de notre ville, pendant la saison chaude, un lieu inhabitable ou du moins inhabité. Jadis on ne regardait pas au calendrier pour monter un ouvrage : plusieurs des tragédies de Voltaire ont été jouées pour la première fois pendant l'été, qui était aussi la saison des plus brillantes solennités académiques. Que dirait aujourd'hui celui des Quarante à qui on proposerait de le recevoir vers le milieu d'août? Ce n'est pas que le Parisien d'autrefois n'aimât, comme un autre, à goûter l'ombre et le frais : le Parisien a eu de tout temps l'âme champêtre. Mais d'abord Paris était tout plein de jardins ; puis, autour de Paris il y avait ces charmans environs de Paris, auxquels nous avons substitué la banlieue, la hideuse banlieue. Où ne poussent maintenant que des gares et des tuyaux d'usines, c'étaient des nids de verdure où le beau monde avait sa maison des champs. De Saint-Denis et de Saint-Ouen, ou tout simplement d'Auteuil, on venait à la pièce nouvelle, et comme le théâtre finissait de bonne heure, on s'en retournait le soir, dans les amples voitures propices à la conversation, tout en devisant

à la belle étoile sur ce qu'on venait d'entendre. C'était le feuilleton parlé, que j'imagine très supérieur à nos feuilletons écrits, quoique moins tendre aux auteurs. Mais les progrès de la locomotion ont révolutionné des habitudes que la Révolution avait respectées. C'est pourquoi ceux qui, le 20 août dernier, se rendirent à l'Opéra-Comique, c'est-à-dire à la Comédie-Française, pour y assister à la première représentation d'une pièce nouvelle et en vers, y allaient avec un peu de surprise mêlée d'un peu d'attendrissement et dans les dispositions les plus favorables.

Est-ce l'influence du milieu, l'obsession du cadre? Il nous a semblé, en plus d'un endroit, que cette pièce de la Comédie-Française n'était pas déplacée dans le théâtre où les hasards d'une saison d'aventures et le marouflage du plafond de M. Besnard l'ont amenée à recevoir l'hospitalité. C'est une pièce bretonne. La Bretagne avec cette atmosphère de brume qui invite à la rêverie, cette chanson de la mer tour à tour ensorceleuse et plaintive, et cette couronne de légendes, et ce pittoresque d'un costume qui s'en va, est le pays sans rival pour fournir aux pièces de théâtre un décor poétique. Dans *Yvonic*, si tous les hommes sont marins, toutes les femmes sont blanchisseuses ; et cela ne détonne pas sur une scène où on a vu des midinettes. La situation est des plus romanesques et par cela même prête à un certain lyrisme. Les personnages parlent une langue familière et pourtant fleurie, très propre à ce genre de versification où excellent les librettistes. Tout cela forme un ensemble légèrement désuet, auquel il est vrai qu'on se prend parfois à souhaiter l'accompagnement d'une sique qui, au moins, ne serait pas la musique de l'avenir.

Aimez-vous à pleurer au théâtre ? Cela va sans dire. Vous aimerez donc le premier acte d'*Yvonic* qui est, depuis qu'on fait des pièces de théâtre, l'acte où l'on pleure le plus sur la scène — et dans la salle. C'est un acte en pleurs, où les choses et les gens n'apparaissent que derrière une brume de larmes, et les mots ne s'entendent qu'à travers les sanglots qui les noient. C'est de la littérature mouillée. L'effet en est toujours grand sur le public. Comme vous le savez déjà, maman Rose est blanchisseuse. Dans la Bretagne traditionaliste et que les manières américaines n'ont pas encore complètement bouleversée, on lave le linge en famille : la même salle sert d'atelier pour les repasseuses, de salon pour les visiteurs et de chambre à coucher. Cela permet de jouer toute la pièce dans un même décor, comme au temps du théâtre classique, qui était le bon temps. Ces demoiselles bavardent tout le long de leur ouvrage, et nous démêlons dans leur bavardage que la

vertu de maman Rose ne leur inspire pas une absolue confiance. Le patron Kerhostin est parti pour la grande pêche avec son fils Joël. Cependant on a beaucoup vu rôder par ici un certain Pascalou qui est de ces enjôleurs comme le Midi en envoie pour la perdition des vertus de l'Ouest. Et, depuis quelque temps, maman Rose est toute drôle ; je veux dire qu'elle pleure sans cesse : il y a du malheur dans l'air.

Il y a des malheurs, car ils ne viennent jamais seuls, et nous allons les voir s'accumuler en quelques instans et fondre de concert sur cette demeure infortunée. A peine maman Rose s'est-elle traînée en scène, larmoyante, défaillante et sanglotante, on apporte un berceau. La voisine qui s'était chargée d'élever l'enfant du péché décline cette mission de confiance et restitue le dépôt compromettant. A cette minute précise, on annonce le retour du patron Kerhostin : et vous l'auriez juré ! Affolée par l'annonce de ce retour et par la vue de ce berceau, et sentant sa fin prochaine, maman Rose avoue sa faute à sa fille Yvonne. Elle conjure cette pieuse fille de faire en sorte que le père ignore tout et que rien ne vienne troubler et ternir le souvenir qu'il gardera de l'épouse aimée et qui l'aimait. Confession tragique, serment sacré, mais qui sera difficile à tenir. Alors, rassérénée, elle s'abandonne à la mort libératrice.

Vous vous rappelez l'arrivée d'Hercule dans l'*Alceste* d'Euripide. Admète a cherché vainement qui veuille mourir pour lui. Il a, sans succès, adressé son étrange requête à ses parens et à toute sorte de vieilles gens. Seule sa jeune épouse a consenti au sacrifice et déjà elle est environnée des ombres de la mort. C'est alors qu'Hercule, qui de son naturel était joyeux et bruyant, fait une entrée de commis voyageur. Ainsi le patron Kerhostin « s'amène, » jurant et pestant parce que nul n'est venu le saluer sur le port. Mais aux coups de gueule du loup de mer ne répond qu'un sourd murmure : on récite les prières des morts.

Voilà de l'émotion. Je serais tenté de trouver qu'on en a trop mis. Le spectacle d'une agonie à la scène n'est pas seulement douloureux, il est pénible. On l'a prolongé comme à plaisir. Cet acte pose nettement la situation, mais en ajoutant encore à ce qu'elle a, par elle-même, d'invraisemblable. Car on devine qu'Yvonne va reprendre à son compte la faute de sa mère et qu'elle fera passer le petit Yvonic pour son enfant. Mais à qui le fera-t-elle croire ? Toute la blanchisserie a remarqué les assiduités de Pascalou auprès de maman Rose. Tout ce qu'il y a de commères dans le pays sait que maman Rose a disparu quelque temps de la maison et qu'Yvonne n'en a pas bougé. Le secret de maman

Rose est le secret de Polichinelle. Si vous préférez, c'est un secret dans lequel il y a trop de blanchisseuses. Aussi serons-nous stupéfaits, en apprenant, au second acte, que la fable grossière et pieuse inventée par Yvonne a été universellement admise.

Ce second acte, à son début, nous a fait souvenir des beaux temps du Théâtre-Libre. C'est dans une pièce de M. Georges Ancey, et, si je ne me trompe, dans l'*École des Veufs*, que la toile se levait sur une scène d'enterrement : le rendez-vous à la maison mortuaire. Chacun des conviés arrivait portant qui un bouquet et qui une couronne de perles, et défilait pour serrer les mains aux personnes de la famille. Ainsi au second acte d'*Yvonic*. C'est le retour du cimetière. Chacun présente au patron Kerhostin des condoléances dont vous devinez l'écœurante banalité, et s'esquive : on ne s'attarde guère dans les maisons qu'habite la tristesse. Et déjà l'autre malheur de Kerhostin, la faute de sa fille, fait l'objet de toutes les conversations.

Alors commence le calvaire d'Yvonne. Nous allons en gravir, un à un, les degrés avec elle. C'est d'abord la réprobation de tout le pays, un pays où les mœurs sont restées très austères et qui n'a pas pour la fille qui a « fauté » cette indulgence pourtant fréquente dans les milieux voisins de la nature. Puis la colère de Kerhostin. Il ne voit qu'une solution, ce brave homme, dans sa droiture et son bon sens : que le séducteur épouse sa complice ! « Son nom, madame ! » Mais Yvonne se laisserait fendre le crâne plutôt que de livrer ce nom. Et ce n'est encore rien que ce courroux du père ; il y a pis : le désespoir du fiancé. Car Yvonne a un fiancé, Yan, qui ne sait rien, et continue d'avoir dans sa promise la foi à laquelle d'ailleurs elle a si bien droit. Elle va lui faire, à lui aussi, le conte absurde et désolant, et, comme il se refuse à croire à cette chose monstrueuse et folle, elle lui mettra sous les yeux la preuve : le berceau ! Ainsi elle recule les bornes de l'humaine souffrance.

Cette progression est menée avec la sûreté de main qu'on peut attendre d'un vieux routier de la scène tel qu'est M. Paul Ferrier. Mais en outre l'auteur a indiqué une nuance de sentiment très finement démêlée et en laquelle, à mon gré, réside tout le pathétique de la situation. Elle consiste en ceci qu'Yvonne joue avec ferveur son rôle de fille coupable, mais sans toutefois pouvoir en prendre la mentalité. A l'instant même où elle s'accuse, se dénonce, se montre au doigt : « *Me, me, adsum qui feci!* » la conscience qu'elle a de son honnêteté empêche qu'elle ne s'humilie et ne courbe la tête. Elle a endossé le crime, c'est entendu ; mais elle répudie la honte. S'étant donnée pour

une fille perdue, elle ne comprend et n'admet tout de même pas qu'on la traite comme telle, puisqu'elle est non pas seulement vertueuse, mais héroïque. Cela crée entre elle et ses interlocuteurs un malentendu subtil et original. « Tu devrais rougir! » lui crie son père ; mais elle : « Pas du tout. Et j'ai le droit de porter le front haut! Et j'en connais peu qui puissent le porter aussi haut que moi! Et je suis l'honneur de la famille! » Son fiancé lui demande comment elle a pu oublier ses sermens, leur amour, la foi jurée. « Mais je n'ai rien oublié, proteste-t-elle; et il n'y a pas de fiancée plus aimante, plus loyale, plus fidèle! » Héroïque, elle voudrait être traitée en héroïne par ceux-là mêmes que son héroïsme consiste à convaincre de son indignité. C'est une contradiction, ce n'est pas une invraisemblance. C'est absurde et c'est humain. Et de là va sortir le dénouement.

Ce dénouement, je sais à M. Paul Ferrier le plus grand gré de ne l'avoir amené que par des moyens de psychologie. Rien ne lui eût été plus facile que de faire éclater par quelque incident la vérité, sinon aux yeux du père qui doit tout ignorer jusqu'au bout, du moins à ceux du fiancé. Il a voulu que Yan sût la vérité, comme il le devait, mais la découvrît lui-même, par un travail intérieur dont le principe est que, fût-ce devant l'évidence, il ne peut douter d'Yvonne. Donc, de ce côté, tout rentre dans l'ordre. Yan s'associe au pieux mensonge d'Yvonne et prend sa part du sacrifice. Reste le patron Kerhostin. Quelle attitude lui prêter? Le cas était embarrassant et il me semble bien que l'auteur s'y est en effet embarrassé. Quand il apprend qu'Yan épouse Yvonne et adopte l'enfant, Kerhostin devrait lui ouvrir ses bras et le remercier pour cette solution si élégante qu'il apporte à un problème délicat. Au contraire, il le maudit! Il maudit sa fille, il maudit son gendre ; il ne s'attendrit que pour ce petit-fils dont il n'est pas le grand-père et qui n'a dans ses veines pas une goutte de son sang! Pour une fois, la « voix du sang » se trompe... J'aurais voulu que, sans percer le mystère, ce simple eût l'obscure sensation qu'il y a là un mystère et, sans chercher plus loin, rendît à sa fille son estime et son affection, grandies d'un peu d'admiration... Mais, en somme, tout finit bien. Le calme renaîtra dans la blanchisserie Kerhostin. Et, encouragée par l'accueil qu'a fait à *Yvonic* un public d'été, la Comédie-Française, rentrée chez elle, montrera à son public d'hiver cette pièce émouvante et distinguée.

D'ici là, les acteurs auront eu le temps de repasser leurs rôles qu'ils ne savaient pas encore très bien. Ils pourront aussi atténuer certains effets et en harmoniser certains autres. M. Paul Mounet aura moins

de rudesse; Mme Du Minil aura une agonie moins réaliste. Avec ce léger travail de mise au point, tout sera pour le mieux. Le grand succès d'interprétation a été pour Mme Lara qui a joué le rôle d'Yvonne avec beaucoup d'intelligence et de sensibilité. N'oublions pas de dire en terminant que Mlle Jeanne Paul Ferrier a été pour cette pièce la collaboratrice de son père. Mettons-la donc de moitié dans tous les complimens que nous avons adressés à M. Paul Ferrier.

Je suis heureux que les loisirs de la saison d'été me permettent de m'acquitter envers un auteur dramatique qui n'a rien d'un professionnel et qui a été amené au théâtre par des voies peu ordinaires. J'espère que les générations nouvelles n'ont pas oublié M. Joseph Fabre, et ne le confondent ni avec l'auteur de la *Vie publique,* ni avec l'entomologiste. Ce Fabre-là fut naguère professeur de l'Université. Il y enseignait brillamment la philosophie. Il était éloquent. C'était le temps, il y a de cela une trentaine d'années, où l'éloquence et l'enseignement de la philosophie conduisaient tout droit à la politique. Platon, qui chassait les poètes de sa république, conseille d'en remettre le gouvernement aux philosophes. M. Joseph Fabre fut élu sénateur. Il fut l'un des membres les plus estimés de la haute assemblée. C'était un de ces hommes politiques qui ne sont à aucun degré des politiciens. Ils sont rares, et il arrive que leur carrière politique ne soit pas très longue. Ce fut le cas pour M. Joseph Fabre. Redevenu simple citoyen, avec d'autant moins de rancœur et d'amertume qu'il n'avait jamais eu aucune ambition personnelle, il reprit son enseignement, rouvrit ses livres et désormais se consacra exclusivement à l'idée qui depuis longtemps le possédait et dont il poursuivait la réalisation avec un doux entêtement.

Car il avait une idée. Et cette idée, qui eût fait honneur à tout Français, avait en outre chez lui la beauté d'un paradoxe. Notez en effet que si M. Joseph Fabre enseignait à ses élèves la philosophie vaguement spiritualiste qui était de mode dans l'Université d'alors, — et qu'on a eu lieu, depuis, de regretter, — il avait pour son compte un *Credo* philosophique singulièrement plus précis. Disons, d'un mot, qu'il était de ceux qui continuent le courant d'idées venu du XVIIIe siècle. Il répudiait le miracle, il croyait au progrès indéfini de l'humanité, il tenait pour les peuples contre les prêtres et les rois, il ne doutait pas de leur prochaine réconciliation et il attendait de l'institution de la République l'avènement sans retard du bonheur universel. Or ce libre penseur, — ou, comme il dit ce libre croyant,

— cet humanitaire, cet ami de Voltaire et de Diderot avait un culte : Jeanne d'Arc.

D'où lui était venu ce culte? Je ne crois pas que ce soit très difficile à deviner. Tous ceux qui, lors de l'Année terrible, avaient l'âge d'homme et savaient comprendre, ont été bouleversés dans les profondeurs de leur conscience par les spectacles dont ils étaient les témoins, et en ont, une fois pour toutes, subi le contre-coup. Meurtris par le présent, leur pensée s'est réfugiée dans le passé : elle a demandé à l'histoire ses enseignemens, ses âpres leçons ou ses consolations. Taine, pour avoir vu la brute humaine déchaînée par la guerre civile, a voulu revivre la conquête jacobine. D'autres, pour avoir vu le sol national envahi par l'étranger, ont évoqué le souvenir des invasions anciennes. Tous portaient la trace d'une même blessure : tous avaient au cœur un même sentiment auquel, aujourd'hui encore, on reconnaît ceux qui ont souffert les affres de 1870. On avait beau être humanitaire, en ce temps-là, on était quand même et avant tout patriote. Ajoutez que M. Joseph Fabre était sincèrement, ardemment idéaliste. C'est de lui aussi qu'on aurait pu dire que son âme était une cathédrale désaffectée. Une clarté y brillait qu'il croyait purement humaine; mais toute clarté ne vient-elle pas d'en haut? La figure de Jeanne apparut radieuse à cet illuminé. Et il songeait : « Quoi ! Une fille des champs accomplit ce que n'avaient su faire ni les seigneurs, ni les hommes d'armes; elle boute l'Anglais hors de France et couronne l'héroïsme par le martyre! Ce n'est pas là une de ces légendes, comme il en jaillit de l'imagination des peuples enfans tout enveloppée de merveilleux : c'est de l'histoire. Et une seule histoire, la nôtre, contient une telle merveille! Et la nation qui a ce souvenir dans son passé, n'a pas songé à le célébrer par une fête nationale! » Ainsi ce dévot de Voltaire faisait à la Pucelle amende honorable des plaisanteries voltairiennes. Et tous ses discours aboutissaient à la même conclusion : il faut instituer en France une fête nationale de Jeanne d'Arc.

Pour répandre son idée, il s'est servi du journal comme de la tribune, il a multiplié livres et brochures. Il a publié *Jeanne d'Arc libératrice de la France* et *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, et après avoir écrit ces livres pour les lettrés, il en a donné des éditions populaires. Il a publié *Le procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc*, raconté et traduit d'après les textes latins officiels ; et *Jeanne d'Arc et le peuple de France*, et *Les bourreaux de Jeanne d'Arc et sa fête nationale.* J'en passe, mais je ne puis omettre une sorte de caté-

chisme ou de bréviaire de la piété patriotique : le *Mois de Jeanne d'Arc* en trente et un chapitres comportant une lecture pour chaque jour du mois de mai. Les philosophes ont beau jeu à railler les pratiques de notre dévotion : le moment venu, ils savent bien les reprendre à leur usage : apparemment c'est qu'elles sont bonnes. Enfin parce qu'il n'est pas de force d'expansion plus puissante que celle du théâtre et parce que le théâtre fut jadis, à côté de l'Église et d'accord avec elle, un instrument d'éducation populaire, le fervent de Jeanne d'Arc composa une *Jeanne d'Arc*, trilogie dramatique, qui fut jouée en son temps non sans succès. Maintenant que les pouvoirs publics ont adopté l'idée de Joseph Fabre, il est juste de rendre hommage à celui qui fut l'ouvrier de la première heure et de toutes les heures, et qui voit enfin son rêve se réaliser.

La pièce que M. Joseph Fabre a publiée cet hiver, et qui, depuis, a été représentée dans diverses circonstances, *la Délivrance d'Orléans* (1), continue le même dessein et fait pareillement partie de ce « théâtre d'éducation. » C'est moins une œuvre originale, que ce n'est l'adaptation d'un vieil ouvrage ; et c'en est à mes yeux le mérite. M. Joseph Fabre observe très justement que tous ceux qui, en un tel sujet, ont essayé de faire œuvre personnelle et donné l'essor à leur génie ou à leur fantaisie y ont échoué. La plus belle histoire qu'il y ait de Jeanne d'Arc, ce sont les procès-verbaux où nous lisons ses propres paroles ; de même, c'est dans les vieux textes des auteurs de Mystères qu'il faut aller chercher la version dramatique de cette histoire. Or nous avons à ce point de vue un document de premier ordre : c'est le *Mistère du Siège d'Orléans*. Quel en est l'auteur et à quelle date exacte écrivait-il? On l'ignore. Toute cette littérature du moyen âge est anonyme, ayant pour objet non l'exaltation du littérateur, mais l'édification du public. On sait toutefois que l'auteur, quel qu'il soit, était un contemporain de Jeanne et qu'il était un Orléanais. Il avait subi le siège de sa ville et salué la Pucelle libératrice. Il n'a pas de génie, et surtout il n'a pas de talent ; mais il a — ce qui dans le cas particulier fait tellement mieux notre affaire ! — l'exactitude, la fidélité historique. Écrivant au lendemain de la mort de la Pucelle, il nous apporte sur elle le témoignage de l'époque où elle a vécu. Il reflète l'opinion répandue autour d'elle ; il traduit l'impression directe de ceux qui l'avaient connue. C'est assez dire l'intérêt d'une telle composition. — Oui, mais cette composition a vingt mille cinq cent vingt-neuf vers, pas un de moins, puisqu'on

(1) 1 vol. in-12, chez Hachette.

est convenu de donner le nom de vers à la prose rimée de ces versificateurs insipides. Il y a cent quarante personnages, à ne prendre que les personnages individuels et non les groupes. La scène change, comme c'était alors l'usage, à chaque scène, passant sans transition d'Angleterre en France, de Domremy à Vaucouleurs, et de Chinon à Orléans, avec escales au paradis. Et l'historien des Mystères, Petit de Julleville, est d'avis que la mise en scène devait être extrêmement compliquée. « Non seulement le spectateur voyait l'armée anglaise quitter son île, s'embarquer, passer la mer, débarquer en France ; mais de véritables batailles s'engageaient sous ses yeux. Des quartiers entiers étaient livrés aux flammes, des villes mises au pillage... Il fallait que la scène fût immense et la décoration très riche pour que la pièce fût intelligible. » Bref, il n'y a aucunes chances qu'aucun directeur soit jamais tenté d'exhumer le Mystère du xve siècle, et de convier le public à une représentation qui durerait une petite semaine. Et il est bien certain que nul, sauf les érudits dont on n'a cure, n'ira s'aventurer parmi les ronces de ce texte rébarbatif. Pourtant, c'est là qu'on saisit le culte de Jeanne à sa source et dans sa pureté première. — Logicien par profession, M. Joseph Fabre ne pouvait manquer de tirer de ces prémisses la conclusion qui s'impose : c'est qu'il y aurait profit à présenter au public une réduction du vieux Mystère, sous une forme brève, claire, aisément accessible à tous. L'actuelle *Délivrance d'Orléans* est cette réduction de l'interminable *Mistère du Siège d'Orléans*. Ne croyez pas que la tâche fût facile. Elle exigeait une simplicité à la fois naturelle et voulue. M. Fabre rappelle que jadis Sarcey le qualifia d'être un pur primitif. Cette naïveté de primitif fait tout le mérite de son œuvre et lui donne tout son charme. Lisons donc, à travers les treize cents vers de M. Joseph Fabre, les vingt mille vers de l'original : si parfois il arrive que l'adaptateur introduise dans le texte quelques gloses qui lui sont personnelles, elles apparaîtront aussitôt dans cette trame où ne les dissimule aucun artifice.

Au prologue : la félonie de Salisbury et de Glassidas. En quoi consiste la félonie de ces lieutenans du roi d'Angleterre qui, en envahissant la France, se conduisaient en assez bons Anglais? Voici. C'est que Charles d'Orléans, le prince poète, alors en captivité au palais de Westminster, leur avait fait promettre de respecter son héritage. Ils avaient promis tout ce qu'on voulait, avec l'intention bien arrêtée de ne rien tenir. Et, comme deux compères, ils s'étaient méchamment gaussés de la crédulité du prisonnier. Notre théâtre du moyen âge,

même dans les grands sujets, affectionne la raillerie un peu rude et les saillies souvent brutales d'une gaîté moqueuse. Il aime surtout à montrer le dupeur dupé et à opposer au trompeur le trompeur et demi. Donc voici nos deux capitaines, déguisés en archers, au logis du devineur Maître-Jean, auquel ils sont allés demander le secret de l'avenir. Périront-ils dans cette guerre? Maître-Jean fait à ces Anglo-Saxons une réponse de Normand. Nul doute que nos pères, nés malins, n'aient vivement goûté les réponses ambiguës du sorcier matois.

Le premier acte nous fait assister à la Détresse d'Orléans. Il faut noter que l'auteur du Mystère primitif, bon patriote de sa « petite patrie, » a fait, avant tout, une œuvre locale et que l'héroïne de son Mystère n'est pas la Pucelle, mais bien la ville d'Orléans. Quand Orléans sera délivré, la pièce sera finie. L'échevin Guillaume Renaut, qui joue ici un grand rôle et qui représente l'héroïsme municipal, est prêt à tous les sacrifices qu'exigeront les intérêts de la défense, et par exemple à raser les maisons, les édifices publics et même les églises.

Nouveau changement de décor : la toile représente le fort des Tourelles. Glassidas chante déjà victoire et croit que les Anglais ont ville gagnée. Mais Salisbury est inquiet, pour un songe qu'il a eu. « Un songe, me devrais-je inquiéter d'un songe? » Oui, car les songes de ce temps-là n'étaient pas ce qu'ils sont devenus dans notre époque mécréante : le signe d'un embarras gastrique. Ils signifiaient l'avenir, dont ils étaient l'avant-coureur, l'épreuve avant la lettre, le reflet avant l'événement. Le fait est que Salisbury est tué par un boulet. Mais les Orléanais n'y gagnent rien : Talbot mène l'assaut à sa place et les bourgeois s'enfuient, pareils aux Troyens quand se détachait sur l'horizon l'athlétique stature d'Achille. Il n'y a plus rien à attendre que d'une intervention divine. C'est pourquoi nous sommes transportés au Paradis où saint Aignan, patron d'Orléans, et la Vierge Marie elle-même, intercèdent pour le royaume des fleurs de lis. Jésus, touché de telles prières, envoie saint Michel à Domremy et lui donne ces prescriptions :

Assise sur de verts gazons,
Où paissent brebis et moutons,
Tu trouveras la pastourelle
Qui doit relever sous son aile
Ce pays longtemps abattu...
Elle est fille pleine d'honneur,
Toute bonté, toute douceur,

En ses dits candide et prudente,
En ses faits loyale et vaillante,
Et m'aime du profond du cœur.
Tu lui diras : « Jeanne ma sœur,
Pour accomplir la délivrance,
Jésus vous fait soldat de France. »

Ces vers sont dépourvus de toutes qualités plastiques et la rime n'en est pas riche, mais ils reproduisent à peu près textuellement l'original du xve siècle; la mère de Villon, « pauvrette et ancienne, » y eût reconnu « Jeanne la bonne Lorraine, Qu'Anglais brûlèrent à Rouen. » C'est l'essentiel.

Comme on l'a vu, Jeanne n'apparaît pas au premier acte. Mais maintenant toute la pièce lui appartient. Le second acte expose, — et juxtapose comme les compartimens d'un vitrail ancien, — les étapes du voyage miraculeux. C'est, à Domremy, la visite de l'archange que Jeanne reconnaît pour l'avoir vu en peinture dans l'église de son village. C'est, à Vaucouleurs, l'entrevue avec Baudricourt. C'est, à Chinon, la « reconnaissance » du Dauphin; puis la quête de l'épée de Fierbois Jeanne spécifie qu'elle portera cette épée dans les combats, mais qu'elle se promet bien de ne jamais s'en servir :

C'est bien assez de voir les horreurs de la guerre
Dont nos envahisseurs font un mal nécessaire.

D'une façon générale, elle est contre la guerre. D'après elle, l'usage de l'épée est permis, à condition que ce soit pour la défensive, jamais pour l'offensive. Il y a là une distinction dont il est impossible que vous ne saisissiez pas l'importance.

Le troisième acte nous ramène à Orléans. Jeanne somme les Anglais de retourner chez eux, et, n'ayant obtenu pour toute réponse que de grossières injures, elle guide les Français à l'assaut des Tourelles. Elle est blessée. C'est pour elle l'occasion d'exposer sa profession de foi, et de protester à nouveau contre les guerres de conquête, ce qui semble être sa constante préoccupation, ou même contre toute espèce de guerre.

Soit Anglais, soit Français, n'est-on pas des humains ?...
Oh ! puisse un jour venir, au lieu de ces tueries,
La fraternité des patries !
Que tout peuple, sans guerroyer,
Reste paisible en son foyer !

Ici M. Fabre a soin de nous avertir que ce qu'il fait dire à

Jeanne d'Arc répond à ce qu'elle faisait écrire en son nom : « Elle rêvait à l'établissement d'une paix universelle et perpétuelle entre tous les membres de la chrétienté. » Mais cette précaution même atteste que, dans sa grande honnêteté, M. Fabre n'est pas tout à fait rassuré : il se rend vaguement compte qu'il a pu forcer la note, et qui sait ? défigurer peut-être la pensée de son héroïne.

Enfin Orléans est délivré. Jeanne, prosternée dans l'église Sainte-Croix, reçoit, de la bouche même de saint Michel, archange, l'annonce de son prochain martyre : elle l'accepte avec ferveur. Puis reprenant la parole en son nom, l'auteur adresse à Jeanne d'Arc une « invocation » très ardente, très noble, très pure et très pieuse, où je ne puis m'empêcher de souligner un ou deux traits qui détonnent. On est un peu choqué d'entendre qu'Athènes eût fait de Jeanne d'Arc une déesse : qu'est-ce que notre sainte irait faire dans cet Olympe où la société était brillante, mais si mêlée ? Et on ne s'attendait guère que la leçon qui se dégage de son martyre, ce fût de nous faire « aimer la tolérance. » Jeanne d'Arc apôtre de la tolérance n'est guère plus historique que Jeanne d'Arc pacifiste... Mais en embrassant le culte de la bonne Lorraine, M. Fabre n'a consenti à renier aucune des idées qui jusque-là lui étaient chères. Il est pour la conciliation des doctrines, comme il est pour la réconciliation des peuples. Il pratique ce que les philosophes appellent l'union des contradictoires...

Ce sont là, on s'en rend bien compte, quelques fausses notes que j'ai, exprès, accentuées en les isolant. Ce sont quelques vers à supprimer dans les treize cents vers de M. Joseph Fabre. Il reste une œuvre de bonne foi, naïve et touchante par sa naïveté. J'ajoute : une œuvre utile, puisqu'elle met à notre portée et fait entrer dans la circulation la substance d'une immense composition devenue illisible autant qu'injouable. Il paraît que la *Délivrance d'Orléans* a été jouée par les jeunes filles de l'École normale de Sèvres, comme *Esther* le fut jadis par les demoiselles de Saint-Cyr. Il y en a eu d'autres représentations, dont une à Orléans. M. Joseph Fabre ne souhaite à sa pièce d'autre succès que l'accueil d'un public juvénile et populaire. Elle en est grandement digne.

RENÉ DOUMIC.

REVUE MUSICALE

LE FIDELIO, DE BEETHOVEN, A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT

Fidelio, de L. van Beethoven, par M. Maurice Kufferath. Paris, librairie Fischbacher, 1913.

« Adieu, chaude lumière du soleil, pour nous trop vite évanouie. » A la fin du premier acte de *Fidelio*, c'est ainsi que chantent les prisonniers rentrant dans leur prison. Et c'est de même, avec un sentiment de regret et de mélancolie, que, revenant d'Italie et de Rome, de la Rome d'été, nous rentrons dans le chef-d'œuvre sublime et sombre, à l'occasion d'un nouveau livre en son honneur. Aussi bien, nous lui devons des excuses. Plus d'une fois il nous est arrivé là-bas de pécher, au moins par pensée, contre lui et contre ses frères allemands. N'était-ce point un soir, et d'un autre été romain, que, sous les arbres du Pincio, la « musique » d'un régiment jouait l'ouverture, ou plutôt l'une des quatre ouvertures, et la plus admirable, de l'opéra beethovenien ? Mais nous ne l'écoutâmes que d'une oreille distraite, et notre cœur, étrangement prévenu, la reconnut à peine, ou plutôt la méconnut. Dans l'air tout imprégné de la douceur et de la lumière latine, les choses du dehors étaient si belles, que les choses de l'âme nous devenaient importunes, et nous éloignions de l'horizon et de notre souvenir l'héroïque, mais triste silhouette du jeune homme vêtu de noir. Plus d'une fois encore, il y a peu de semaines, le sensuel enchantement fut tout près d'être le plus fort. Dans un théâtre populaire, voisin du château Saint-Ange, il ne nous déplaisait pas d'aller entendre les aimables cantilènes de l'*Elisire d'amore*, de *Don*

Pasquale et de la *Sonnambula*. Entrée sinon libre, au moins peu coûteuse; public facile, comme la musique même qui le charmait; facile aussi l'exécution. Tout respirait l'indulgence et l'abandon, le loisir et le plaisir de vivre. Et, le spectacle fini, les nuits étaient si belles après de si beaux jours, que, pour achever les délices non seulement de nos yeux, mais de tout notre être, nous demandions peu de chose aux sons.

Fidelio premièrement, pourquoi *Fidelio*, plutôt que *Léonore?* Beethoven lui-même eût préféré le second titre. C'était celui de la pièce originale; et puis, c'était le nom de la charmante Éléonore de Breuning, une des amies que le maître aima le plus chèrement. Mais la direction du théâtre *An der Wien* exigea, sur l'affiche, ce pseudonyme et ce barbarisme italien, estimant peut-être que la désinence masculine, en travestissant l'héroïne une fois de plus, répondait mieux à l'idée même du drame et, pour ainsi dire, y ajoutait encore.

Drame bourgeois et larmoyant, « *Léonore, ou l'Amour conjugal*, fait historique espagnol en deux actes, » fut écrit en l'année 1798 pour le chanteur et compositeur Pierre Gaveaux, par Jean-Nicolas Bouilly, l'auteur de l'*Abbé de l'Epée* et de *Fanchon la Vielleuse*, des *Contes à ma fille* et autres ouvrages du genre vertueux. *Léonore* était le premier « livret » de Bouilly, mais ne devait pas être le seul. D'abord avocat au Parlement de Paris, puis administrateur civil et même accusateur public à Tours, le sensible écrivain passe pour avoir montré dans ses terribles fonctions la même sensibilité qu'en ses œuvres littéraires. Ses propres mémoires du moins, ses *Récapitulations*, lui rendent justice à cet égard. Il y écrit en effet : « C'était surtout lorsque j'avais la jouissance de sauver des ci-devant nobles et grands propriétaires, que je faisais rugir la haine de leurs persécuteurs. » Il assure même que la pensée de sa pièce lui fut suggérée par « le trait sublime d'héroïsme et de dévouement d'une dame de la Touraine, dont il eut le bonheur de seconder les efforts. » Voilà pour le caractère historique du sujet. Quant à son transfert en Espagne, la recherche de la couleur locale y est parfaitement étrangère. Mais l'aventure était trop récente, encore, pour que la prudence la plus élémentaire ne commandât point de la dépayser.

Rien de plus simple, de plus innocent, que l'histoire de l'infortuné Florestan, du cruel Pizarro et de la vertueuse Léonore. Pour avoir dénoncé à don Fernando, leur maître et ministre commun, les crimes de Pizarro, Florestan se voit, à son tour, injustement accusé par Pizarro et jeté dans une prison, dont Pizarro se fait nommer gouver-

neur. Léonore, ne respirant que le salut de son époux, se présente, sous les sombres vêtemens et sous le nom d'un orphelin, Fidelio, à Rocco, le geôlier. Entrée à son service, elle a vite gagné sa confiance. Elle y ajoute même, non sans un peu d'embarras, la tendre sympathie de la fille de Rocco, Marceline, que le pseudonyme et le costume du jeune porte-clefs abusa. Or voici que don Fernando, le ministre, annonce sa venue prochaine. Craignant que Florestan parle et le perde, Pizarro décide qu'avant ce soir, et de sa main, le prisonnier mourra. Le geôlier est envoyé dans le cachot du malheureux, pour déblayer l'orifice d'un puits qui sera sa tombe. Fidelio doit aider, il aide à la sinistre besogne. Impatient de sa vengeance, Pizarro survient; mais, entre Florestan et lui, Léonore se précipite, braquant un pistolet sur le meurtrier interdit. Au même instant, la trompette sonne au dehors, et vous savez la fin : l'entrée du ministre, la découverte du crime, la punition du criminel, et le triomphe d'un héroïque et conjugal amour.

On a fait trop de cas, et trop peu, du livret de *Fidelio*. Les uns n'y ont trouvé qu'un exemple tiré de la morale en action, voire un sujet de pendule. D'autres, après l'avoir dédaigné, sont revenus de leur mépris. En appelant de lui-même à lui-même, notre confrère et voisin de *Revue*, M. de Wyzewa, « ne craignait pas, ou ne craignait plus d'écrire : « Un sujet idéal, le plus beau qui soit : un cœur de femme n'ayant à faire que d'être ému, et ayant à l'être de toutes les émotions possibles : l'amour, le regret, la crainte, l'espoir, la haine, la supplication, la feintise, la reconnaissance, la piété, la passion sensuelle triomphante. Voilà quelques-uns des sentimens que le livret de *Fidelio* a octroyés à Léonore. Voilà pourquoi Beethoven a choisi ce sujet et l'a refait trois fois, paroles et musique (1). » Le dernier historien de *Fidelio*, celui dont le livre nous occupe aujourd'hui, va plus loin encore : « Bien qu'elle ne porte point la couronne des reines ni le voile des princesses, Léonore se hausse au rang des grandes héroïnes. Elle est l'Antigone, elle est l'Électre de la piété conjugale. Électre en face d'Oreste, Antigone devant Créon, Alceste aux genoux d'Admète, ne sont pas plus émouvantes que Léonore luttant contre sa tendresse et les faiblesses de son sexe, pour achever l'œuvre de délivrance que son héroïque amour a juré d'accomplir. » Alceste ! Électre ! Antigone ! Voilà tout de même de bien grands noms ! Sans compter que M. Kufferath nous dit encore du librettiste : « Eût-il été un grand poète, au

(1) *Beethoven et Wagner;* Paris, Perrin et Cie, 1898.

lieu d'être un habile homme de théâtre, eût-il, dans une œuvre de longue haleine, développé cette figure (celle de Léonore), dans toute l'ampleur qu'elle comporte, il n'eût pu lui donner plus de relief et d'accent qu'elle n'en a dans ce modeste *scenario* destiné à la musique. » Pour le coup, c'est à savoir. Aussi bien M. Kufferath ajoute : « Et cela est si vrai, qu'il a suffi de la musique de Beethoven pour en faire l'une des plus nobles figures du théâtre lyrique. » A la bonne heure. Mais cet : « il a suffi » ne nous paraît pas suffire encore. Pour créer cette figure et ce chef-d'œuvre, *il a fallu* la musique de Beethoven. Celle de Gaveaux d'abord, puis celle de Paër, y avaient l'une et l'autre échoué. « Votre ouvrage me plaît : je veux le mettre en musique, » aurait dit un jour Beethoven à Paër. En réalité, M. Kufferath le démontre, il ne le lui a jamais dit et n'a pas pu le lui dire. C'est dommage. Le mot faisait à Beethoven, à la musique de Beethoven, sa place et sa part. « Simple histoire d'une âme. » Tel est, je crois, le sous-titre de je ne sais plus quel ouvrage édifiant. Laissons à Bouilly le mérite d'avoir trouvé le sujet d'une histoire de ce genre ; c'est au seul Beethoven que revient la gloire de l'avoir racontée. Au surplus, la musique, — la vraie, la belle, — a besoin de peu de chose. Elle se contente de *Fidelio*, comme de la *Flûte Enchantée* ou de *Cosi fan tutte*. Dans ses vrais chefs-d'œuvre, les paroles ne sont que la lettre ; elle est l'esprit.

La lettre, autrement dit le texte original de la *Léonore* de Bouilly, fut reprise et remaniée pour Beethoven par un certain Sonnleithner, un moment directeur du théâtre *An der Wien*. Esquissée en 1803, la partition était achevée dans l'été de 1805. Le 20 novembre de la même année, dans Vienne occupée par nos troupes, avait lieu, sans le moindre succès, la première représentation de *Fidelio*. Du premier *Fidelio*, faut-il ajouter, et celui-là ne fut joué que trois fois. Revu et corrigé, l'ouvrage reparut le 29 mars 1806, et ne réussit guère mieux : à six représentations, au lieu de trois, se borna sa nouvelle carrière. Pendant huit ans alors, autour de son chef-d'œuvre méconnu, Beethoven irrité fit le silence, et quand le jour arriva de la juste revanche, il n'en fut pas lui-même l'auteur. Au début de 1814, un groupe d'artistes du théâtre de la Porte de Carinthie, admirateurs du maître, lui demandèrent la permission de reprendre, à leur bénéfice, ne fût-ce que pour un soir, l'opéra qu'ils n'avaient point oublié. Beethoven y consentit, sous la seule condition qu'on lui laisserait le temps de retoucher encore une fois son œuvre, paroles et musique. Avec le concours d'un collaborateur intelligent, nommé Treitschke,

il se mit au travail. Travail malaisé, comme en témoignent ses lettres d'alors. Il écrit à l'archiduc Rodolphe (janvier ou février 1814) : « On veut redonner mon opéra *Fidelio*. Cela me donne beaucoup à faire; de plus, malgré ma bonne mine, je ne me sens pas bien. » Quelques jours plus tard, au comte Franz de Brunswick : « Mon opéra va être remis en scène, mais j'y fais beaucoup de choses nouvelles. J'espère que tu vis heureux... En ce qui me concerne, juste ciel, mon royaume est dans l'air. Comme le vent souvent, les sons tourbillonnent, et tout tourbillonne aussi dans mon âme. » Autre billet à Treitschke : « Je viens de lire vos améliorations au texte de l'opéra. Elles me décident davantage à tenter de relever ces ruines désertes d'un vieux château. » Enfin, à Treitschke toujours : « Je vous assure que cet opéra me vaudra la couronne des martyrs. Si vous ne vous étiez pas donné tant de mal pour lui et si vous n'aviez si parfaitement remanié tout, — ce dont je vous serai éternellement reconnaissant, — j'aurais de la peine à me surmonter. Vous avez sauvé ainsi quelques bonnes épaves d'un navire échoué. » Le navire allait reprendre la mer, le château se relever de ses ruines. Le 23 mai 1814, grâce à l'heureuse inspiration d'une poignée de comédiens, *Fidelio* renaissait une troisième fois, et, cette fois, pour ne plus mourir.

Sur cette période de reprises et de retouches successives, le livre de M. Kufferath abonde en documens authentiques et souvent inédits. C'est une étude intéressante, que l'analyse comparée des trois *Fidelio*. Historiques ou critiques, certains détails sont précieux; telle anecdote est pittoresque, et telle autre presque émouvante. Après l'échec (en 1805) du premier *Fidelio*, quelques amis de Beethoven estimèrent que, moyennant certaines corrections et suppressions, l'opéra pourrait trouver une fortune meilleure. Ils résolurent de se réunir un soir, avec Beethoven bien entendu, chez son ami le prince Lichnowsky, pour procéder à la revision nécessaire. Un jeune ténor, nommé Rœckel, de réputation récente, et qui devait reprendre le rôle de Florestan, nous a laissé le récit de la séance : « Le piano, » écrit-il, « était tenu par la princesse Lichnowsky, qui était pour Beethoven comme une seconde mère. Sur son violon, le violoniste Clément (à qui est dédié le concerto en *ré* et qui était doué d'une mémoire phénoménale), jouait par cœur les parties d'orchestre que le piano ne pouvait rendre ; enfin le ténor Rœckel et le baryton Mayer complétaient tant bien que mal la lecture en exécutant les parties de chant. Beethoven était comme un patient que le chirurgien torture. Ses amis se doutaient bien que la lutte serait terrible et qu'on ne lui arracherait pas sans difficulté l'am-

putation des pages jugées inutiles; mais jamais ils ne l'avaient vu dans un tel état de surexcitation. Cependant il se montra plus accommodant qu'on n'avait pensé, grâce surtout à l'intervention de la princesse Lichnowsky, dont il acceptait volontiers, avec une soumission presque filiale, les affectueux conseils et les douces remontrances. On travailla ainsi de sept heures du soir à une heure du matin. Anéanti, Beethoven avait fini par se résigner aux coupures. Quand le sacrifice fut consommé et que le prince Lichnowsky fit ouvrir la salle à manger, où un souper était préparé, Beethoven soudain retrouva toute sa bonne humeur. »

Treitschke rapporte une autre scène encore, et non moins vivante. Elle a trait à la composition, — pour le troisième *Fidelio*, celui de 1814, — du grand air de Florestan (commencement du second acte). « Ce que je vais raconter ne sortira jamais de ma mémoire. Beethoven arriva chez moi, le soir, vers sept heures. Après avoir causé de divers points, il me demanda où j'en étais de l'air. Je venais d'en terminer les paroles. Je les lui tendis. Il les lut, et tout en marchant de long en large dans la chambre, il se mit à marmotter et à grommeler, comme il avait l'habitude de le faire, au lieu de chanter. Puis, brusquement, il alla au piano et l'ouvrit. Ma femme l'avait prié, combien de fois! mais en vain, de jouer pour elle. Ce jour-là, après avoir placé mon texte sur le pupitre du piano, il commença de merveilleuses improvisations... Il semblait vouloir y conjurer le thème de l'air. Les heures passèrent. Beethoven continuait de jouer à sa fantaisie. On apporta le souper, qu'il avait accepté de partager avec nous. Il jouait toujours. Tard dans la nuit, il se jeta à mon cou et, dédaignant le souper préparé, il rentra précipitamment chez lui. Le lendemain, cette belle page de musique était achevée. »

Fidelio nous rappelle toujours cette maxime de Doudan : « Il faut aimer terriblement ses amis pour les voir. » Pour voir, pour entendre, pour lire *Fidelio*, c'est ainsi qu'il faut l'aimer. Le chef-d'œuvre lui-même a quelque chose, sinon de terrible, au moins de sévère. Des trois opéras qu'on pourrait appeler conjugaux (les deux autres étant *Orphée* et *Alceste*), celui de Beethoven est sans contredit le plus imposant, le plus dépourvu d'agrément extérieur et de parure. A ce drame souterrain et pénitentiaire, il manque l'air libre, le ciel et les marbres de la Grèce. Moins éclatant, plus renfermé que les opéras de Gluck, *Fidelio* n'a pas non plus le sourire divin des opéras de Mozart. La joie même, la joie finale, y est plus grave, plus voisine de la joie célébrée par la neuvième symphonie, que de cette joie un peu voluptueuse,

italienne à demi, *gioja bella*, que vient attendre, appeler, sous les grands marronniers, l'espiègle Suzanne des *Noces de Figaro*.

Quand on veut définir, en un seul mot, avant le sentiment ou l'*ethos*, le genre ou le style du chef-d'œuvre de Beethoven, on le qualifie infailliblement d'instrumental ou de symphonique. Cela, d'une part, est la vérité même, et, d'autre part, ce n'est pas toute la vérité.

Beethoven l'a déclaré le premier : il ne concevait, et, si l'on peut dire, il n'entendait jamais une « idée, » un thème, une mélodie, que sous la forme orchestrale, et non vocale. Avant tout, si le maître n'a pas composé pour son unique opéra, moins de quatre ouvertures, l'une des raisons d'une telle prodigalité pourrait bien être la volonté, le besoin même d'offrir, en quelque sorte, sur le seuil de son drame musical, un magnifique hommage à la musique pure. Passant de l'étude historique à l'analyse musicale de *Fidelio*, M. Kufferath a très bien signalé, dès les premières pages, dans la scène entre Marceline et son amoureux Jacquino, la présence, la primauté même de l'élément symphonique. C'est par l'orchestre qu'est exposé, puis développé le motif de l'aimable *duetto*. L'admirable quatuor qui suit est traité dans le style symphonique et rigoureux du « canon. » Le chœur des prisonniers forme une symphonie d'instrumens autant que de voix, si ce n'est davantage. C'est de l'orchestre que le thème fondamental s'élève d'abord ; c'est dans l'orchestre qu'il s'insinue et se répand, en même temps que l'air et le jour emplissent la poitrine et les yeux des captifs, pour quelques momens délivrés. Symphonie encore, au début surtout, le dialogue de Rocco et de Léonore, s'apprêtant, sur l'ordre de Pizarro, à leur sinistre besogne. Et pendant que celle-ci, plus tard, s'accomplira, les voix, avec l'orchestre toujours, se contenteront d'en partager l'horreur. Avant même que ce duo ne commence, il a suffi d'une suite d'accords, dans un mode analogue à ceux du plain-chant, pour l'envelopper à l'avance d'une atmosphère ou d'une couleur funèbre. Avec plus de largeur, plus de profondeur aussi, la lugubre introduction du second acte nous avait préparés à la vue de la prison et du prisonnier. Par la symphonie seule, elle avait établi, posé le personnage. Ensuite, quand arrive la péroraison de l'air de Florestan, le chant d'un hautbois, avant celui du héros, perce la nuit d'un rayon d'espérance et change une longue détresse en une soudaine extase. Enfin, au cours de ce drame comme de tout autre, il se rencontre forcément des scènes accessoires consacrées à des explications, à des récits de faits, partant peu musicales, ou, permettez l'expression, peu « musicables. » On pourrait les expédier promptement, ou, comme on dit en jargon de

théâtre, les « déblayer. » Mozart ne s'en fait pas faute : c'est l'affaire, pour lui, de quelques mesures de ce récitatif alerte, courant, qu'on nomme *recitativo secco*. Le Beethoven de *Fidelio* n'en use jamais. Il traite les passages en question d'une autre, ou plutôt de deux autres manières : le plus souvent par la parole nue, mais quelquefois aussi (voir, à la fin de l'opéra, le dialogue du geôlier et du ministre) dans un langage musical où la symphonie véritable a sa part. Alors on pourrait dire de l'unique opéra beethovenien ce que l'Apôtre dit des chrétiens et de lui-même, dans le Christ : « *In ipso vivimus et movemur et sumus.* » Le drame « vit dans la musique même, il s'y meut, il y y est tout entier. »

Mais non pas toujours et seulement dans la symphonie. Il n'y a pas un génie plus libre que celui de Beethoven, plus affranchi des préjugés, des conventions arbitraires, passagères aussi, que de temps en temps on prétend nous imposer comme les lois, enfin connues et désormais fixées, de l'avenir. « Tu ne chanteras pas. » Tel est, vous le savez, le premier des nouveaux commandemens qu'on impose à la voix aujourd'hui. Dans *Fidelio*, malgré la symphonie, au milieu de la symphonie, la voix chante. Pas une fois le grand symphoniste dramatique ne manque à la « vocalité ; » plus d'une fois il se plaît à la vocalise. Vocalise expressive et non pas seulement ornementale (partie de Marceline, dans le quatuor en canon) ; vocalise pathétique (*adagio* du grand air de Léonore), ce sont là, bel et bien, des vocalises. Autre article prohibé de nos jours, que ne s'interdit point Beethoven : la répétition. L'*allegro* du grand air de Léonore comporte la reprise classique. De la redite même, verbale ou mélodique, Beethoven entend ne pas se priver. Une note, une harmonie changée vient donner au mot qui persiste une expression différente. La même phrase musicale, passant de bouche en bouche, emprunte à chaque personnage, à chaque voix, un sens nouveau : témoin le thème en canon du quatuor. Faut-il aller chercher un autre témoin, que certains récuseront peut-être avec dédain, mais que nous continuons de croire ? Alors nous citerons la phrase célèbre du grand duo des *Huguenots*, entonnée par les deux amans tour à tour sur des paroles qui n'ont rien de commun : Raoul : « *Tu l'as dit ! Oui tu m'aimes.* » — Valentine : *Ah ! c'est la mort ! Il n'est plus d'avenir !* » Aussi bien, c'est l'un des privilèges de la musique, et l'un des plus mystérieux, qu'elle sache concilier ainsi la diversité, voire la contrariété des sentimens, avec l'identité des sons.

Respectueuse du chant, la symphonie, dans *Fidelio*, n'attente jamais aux droits de la parole. Peut-être plus que dans le finale de la

« neuvième, » ou dans la Messe en *ré*, Beethoven apparaît ici comme un grand serviteur du verbe. Il unit les notes aux mots par des liens que les divers traducteurs de son œuvre, l'un après l'autre, semblent avoir pris à tâche de rompre ou, tout au moins, de relâcher. « *O welche Lust!* Oh ! Quel air, quel air ! » Ce sont les premiers mots du chœur des prisonniers, et ce sont les mots nécessaires, les seuls qui s'accordent exactement avec la musique : d'abord avec les harmonies étagées, et comme par degrés entr'ouvertes, puis avec le motif ou le trait instrumental qui, semblable, ou du moins analogue à l'air lui-même, circule et se répand. Les exemples abondent, à chaque page, de ce qu'on appellerait volontiers, après la « vocalité, » et d'un second barbarisme, la « verbalité » de l'art beethovenien. Rocco vient d'annoncer à Léonore qu'elle pourra l'accompagner dans le cachot du prisonnier aujourd'hui même. « Aujourd'hui même ! » en allemand : « *Noch heute!* » s'écrie aussitôt la jeune femme. Mais qu'elle s'écrie en français : « *Mon père!* » c'en est aussitôt fait de la beauté verbale, dramatique, et presque de la beauté musicale de son exclamation. L'influence des mots ! L'orchestre, la symphonie même de Beethoven, s'y montre, comme le chant, merveilleusement sensible. Au cours de ce torrent de joie qu'est le duo d'amour des deux époux dans les bras l'un de l'autre, il n'y a que deux momens de répit, chacun d'une ou deux mesures à peine. La première fois, c'est le mouvement qui se ralentit, puis s'arrête ; la seconde, c'est le mode qui cède, c'est le majeur abaissé, fondu en mineur. Et pourquoi, ou plutôt sur quoi ? Sur un mot qui change, sur le nom de la « *douleur* » passée, mais qui revient, furtive, au milieu même de la présente, de l'enivrante joie.

Il y a plus, et le Beethoven de *Fidelio* n'a pas craint de mêler à sa musique la parole toute seule et comme nue. Distinction des genres, de la prose et des vers, de l'œuvre dramatique entièrement parlée, ou chantée tout entière ; unité, comme disait l'autre, de la convention ou de l'hypothèse une fois adoptée et suivant laquelle on s'engage à mentir, les Beethoven, ou les Shakspeare, s'embarrassent assez peu de tout cela. La musique de *Fidelio*, même sublime, souffre sans honte le voisinage du dialogue, et du plus modeste, du plus ordinaire. Que dis-je ! en certaine page, célèbre, elle en reçoit, elle en tire un éclat nouveau. Nous songeons à la scène du second acte où Léonore et Rocco pénètrent dans la prison, échangeant tout bas des propos que des répliques d'orchestre soulignent, interrompent et commentent. L'épisode passe à juste titre pour un exemplaire, admirable, du genre appelé « mélodrame. » Ce genre est, en vérité, « renouvelé des Grecs. »

Les tragiques le pratiquèrent habituellement et, dans ses *Problèmes*, Aristote en a laissé la théorie et l'analyse raisonnée. « Genre renouvelé, » disons-nous, et plus d'une fois : par Beethoven le premier, dans la scène finale, et plus belle encore peut-être que celle-ci, de son *Egmont;* ensuite par le Weber du *Freischütz*, par le Mendelssohn du *Songe d'une nuit d'été*, enfin, plus près de nous, et chez nous, par le Bizet de l'*Arlésienne*. Ainsi Beethoven, à côté de la musique et de la symphonie, ou plutôt en face d'elle, accorde une place, un rôle au verbe pur. En un sujet sérieux, tragique même, il fait mieux que tolérer le dialogue, il le favorise. Peut-être cette faveur insigne suffirait-elle à justifier, dans une certaine mesure, un genre plus léger et qui se pique moins de vraisemblance, cet opéra-comique, longtemps nôtre, et que nous renions aujourd'hui.

Que de prétendues vérités, à chaque instant démenties par un génie que rien ne saurait abuser ni contraindre ! Nous avons tous entendu dire, et quelques-uns de nous l'ont redit, que le mouvement, l'action théâtrale n'est pas matière à musique. Alors, que penserons-nous du célèbre quatuor, appelé, d'après le geste qui l'accompagne ou le domine, le « quatuor du pistolet ! » Précipité, haletant, il est moins fait de mélodies ou de phrases, que d'apostrophes et presque de cris. Furieux, mais sans incohérence, ni la brièveté, ni l'emportement n'en exclut l'ordre, la composition même. L'ensemble est symphonique. Un trait d'orchestre çà et là le traverse de sa chute, ou plutôt de son écroulement. Des éclairs le sillonnent, éclairs de menace et de haine, qui se changeront, dès qu'aura retenti la trompette libératrice, en lueurs d'espoir et d'amour. Pas d'action en musique ! Ici pourtant, quelle action, au paroxysme ! et quelle musique la suit et la représente ! Ce n'est qu'un raccourci, mais à la Michel-Ange. Ce n'est qu'un moment, et qui ne s'arrête pas ; mais, dans toute l'histoire du drame lyrique, s'il n'y en a pas de plus rapide, il n'y en a pas de plus beau.

Si maintenant, après la forme ou les dehors du chef-d'œuvre, on en voulait définir le fond ou l'âme, on l'appellerait un opéra féminin, conjugal et libérateur. La musique n'a pas tracé de plus noble, plus héroïque portrait de femme et d'épouse, que celui de Léonore. Femme, épouse, on le sait, le grand cœur de Beethoven était si pur, qu'il ne sépara jamais les deux mots en ses rêves, en ses espérances d'amour. Le musicien de *Fidelio* ne pardonnait pas le choix d'un héros libertin au musicien de *Don Giovanni*. Beethoven a rassemblé dans l'unique figure de Léonore tous les traits de son idéal féminin. Le titre d'un recueil ou d'un cycle de *lieder* du maître : *A la bien-aimée absente*,

semble un peu le symbole aussi de son destin. Absente de sa vie, ou s'y dérobant sans cesse, c'est dans le seul *Fidelio* que la bien-aimée de Beethoven est réellement et partout présente. Oui, partout, et dire, comme nous le faisions plus haut, que la musique a « tracé » son portrait, ne serait pas assez dire : elle l'a modelé, n'y épargnant pas une lumière et pas une ombre, ménageant entre les valeurs diverses, quelquefois opposées, des passages d'une délicatesse exquise et d'une adorable douceur. Ramassé, ou plutôt porté au comble dans un air qu'on appellerait « de bravoure, » si le mot signifiait un véritable, un généreux héroïsme, le caractère de Léonore n'y est pourtant pas contenu tout entier. Centre ou sommet du rôle, cet air a ses degrés ou ses alentours. A chaque page aussi, presque à chaque ligne des « ensembles » (trios, quatuors), où Léonore intervient, une réplique d'elle, une parenthèse, un *a parte* se rapporte à l'éclat suprême, et tantôt le prépare, tantôt, en le prolongeant, le fortifie encore. Quelquefois au contraire une de ces retouches a pour effet de l'atténuer, et le courage alors, l'intrépidité virile de l'héroïne se détend et se fond, par un retour, par un manquement soudain et qui nous attendrit, en « vague détresse de femme (1). » Il n'est pas jusqu'au sublime soliloque, où, sans rompre l'unité du morceau, la diversité des mouvemens et celle des timbres, l'effet de certaines modulations, de certains points d'orgue même, ne fournisse un exemple de ces touchantes et très humaines vicissitudes.

Si les personnages accessoires du drame ont chacun leur caractère et leur vie propre, le rôle de Florestan se rattache étroitement à celui de Léonore. Dans la péroraison de l'air du prisonnier, il en est comme un reflet. Il s'y absorbe même à la fin dans le duo, dans le chant, tantôt en commun, tantôt dialogué, mais toujours identique, des deux voix n'en faisant qu'une ici, comme les deux âmes. Il y a plus de naïveté dans le duo de la *Flûte Enchantée*, sur le même thème ; dans le duo de *Fidelio*, plus de lyrisme, avec non moins de pureté. Amour-goût, amour-passion, eût dit Stendhal ; amour conjugal toujours, dont Mozart a chanté la douceur et Beethoven les transports.

« Celui qui sentira pleinement ma musique, » a dit le musicien de *Fidelio*, « celui-là sera délivré des misères que les autres hommes traînent après eux. » On peut assurer, — l'œuvre entier de Beethoven, et toutes ses paroles, et tous ses écrits en rendent témoignage, — que l'unique vœu de son âme, le seul objet de son génie fut la délivrance.

(1) Victor Hugo.

Passionnément et constamment, il a souhaité, chanté sa liberté et celle de ses frères. Sur lui, sur sa dépouille, plutôt que sur celle de Wagner, on aurait dû jeter la couronne funèbre, portant l'inscription fameuse : « *Erlösung dem Erlöser, — Rédemption au Rédempteur.* » Comme les sonates, les quatuors, les symphonies, *Fidelio* s'achève par un finale victorieux et qui délivre. Le finale de la symphonie avec chœur y apparaît déjà comme en germe, comme en puissance. Il possède et manifeste déjà, ce triomphal épilogue, les deux caractères éminens où se reconnaît, d'après la doctrine de Taine, l'œuvre d'art supérieure. L'un est la bienfaisance et l'autre la généralité. Ce bienfait de la liberté, conquis par l'épouse intrépide, n'est pas octroyé par elle, et par l'équitable ministre, seulement à l'époux. Étant donné le dénouement du drame, la prison où gémissait Florestan semble bien avoir été le rendez-vous de toutes les victimes de toutes les erreurs judiciaires de l'époque et du pays. D'où l'ampleur du finale, son ampleur croissante, avec chaque reprise du thème, qui s'élargit et monte jusqu'aux cieux. Et le bien qu'il célèbre ne s'étend pas moins loin, ne s'élève pas moins haut. C'est notre bien à tous, et pour chacun de nous, c'est tout le bien : celui de notre corps et celui de notre âme, celui de tout notre être, affranchi de tout mal, à jamais. Il n'est que de savoir l'écouter, le finale sublime, pour y entendre une promesse divine. Il a, non pas les paroles, mais la musique de la vie éternelle. Il en a la lumière aussi, dont ces dernières pages, après de si longues ténèbres, sont inondées.

La musique et la nuit sont deux sombres déesses,

comme dit magnifiquement, en son dernier recueil de vers, Mme la comtesse de Noailles. La musique de *Fidelio* mériterait souvent cette épigraphe. Mais à la fin, c'est du jour aussi qu'elle est la sœur, et, comme a dit un autre poète :

Du jour qui ne doit pas finir.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUES ÉTRANGÈRES

L'AUTOBIOGRAPHIE D'AUGUSTE BEBEL

Aus meinem Leben, vol. I et II, par Auguste Bebel, Stutgart, 1911 (1).

Je crois aussi peu que possible à l'aphorisme d'après lequel tout homme serait l'artisan de sa propre fortune. L'homme ne fait jamais que suivre la poussée des circonstances, se bornant à agir comme le lui enjoignent les conditions au milieu desquelles il se trouve placé. Et pareillement il nous est le plus souvent impossible de prévoir les conséquences de nos actes présens ; c'est plus tard seulement que nous découvrons où ils nous ont conduits. Un pas que nous faisons à droite nous entraîne dans une situation toute différente de celle où nous aurions abouti en faisant un pas à gauche, — différente et quelquefois infiniment meilleure, ou encore infiniment pire... D'où résulte que ce qu'on appelle l' « enfant de ses œuvres » n'existe que dans une mesure bien restreinte. Des centaines d'autres hommes mieux doués que celui qui nous paraît s'être élevé par ses propres forces demeurent dans l'obscurité et périssent misérablement, parce que des circonstances défavorables les ont empêchés d'utiliser avec fruit leurs dons naturels.

Les quelques lignes qu'on vient de lire sont, je crois bien, le seul passage d'ordre « spéculatif » qu'ait à nous offrir l'autobiographie d'Auguste Bebel : mais le fait est que leur parfaite justesse nous est amplement confirmée, une fois de plus, par l'ensemble même du récit qui les environne. Car c'est chose à peu près certaine désormais, pour le lecteur des deux volumes de *Souvenirs* du défunt *leader* socialiste allemand que, si jadis, pendant l'enfance de celui-ci, sa mère l'avait autorisé à se couper de plus grosses tranches de pain, la situation

(1) Le récit du tome II s'arrête en 1878. Un troisième et dernier volume se trouvait en préparation au moment de la mort d'Auguste Bebel.

politique de l'empire allemand serait aujourd'hui toute différente de ce que nous la voyons; et qui sait si, du même coup, l'aspect total de notre « échiquier » européen ne se trouverait pas plus ou moins modifié?

Mes aptitudes physiques, — nous raconte Auguste Bebel, — se sont ressenties pendant toute ma jeunesse d'un état de débilité corporelle qui doit avoir eu lui-même pour cause, en grande partie, une alimentation insuffisante. C'est ainsi que, durant bien des années, notre repas du soir n'a consisté tous les jours qu'en une petite tranche de pain, très maigrement enduite de beurre ou de confitures. Que si nous nous plaignions, — comme nous le faisions sans cesse, — d'avoir encore faim, invariablement notre mère nous répondait : « L'on est souvent forcé, en ce monde, de fermer son sac, même quand il n'est pas plein! » Aussi comprendra-t-on aisément que nous ne nous soyons pas fait scrupule de nous couper une tranche de pain supplémentaire, dès que nous le pouvions; mais presque toujours notre mère découvrait aussitôt la chose, dont elle ne manquait pas de nous punir très sévèrement. Un jour que je m'étais rendu coupable, une fois de plus, de ce grave délit, et malgré tout mon effort à imiter la précision ferme et sûre du coup de couteau de ma mère, celle-ci n'en reconnut pas moins la disparition illicite du morceau; et ses soupçons tombèrent, je ne sais trop pourquoi, sur mon frère, à qui elle administra sur-le-champ une demi-douzaine de « tapes, » au moyen du plat d'une longue règle de bureau provenant de notre héritage paternel. Mon pauvre frère eut beau protester énergiquement de son innocence : notre mère ne voulut voir là qu'un mensonge, dont elle prit occasion pour infliger à mon frère une seconde série de coups de règle. En présence de quoi, tout d'abord, le désir me vint de me dénoncer comme le vrai coupable: mais, dès l'instant d'après, je me dis que ce serait de ma part une grosse sottise. Mon frère avait maintenant empoché les coups; et le seul résultat de ma dénonciation aurait été de m'en valoir d'autres, à moi aussi, qui n'auraient toujours pas pu lui enlever les siens.

J'ai cité ce dernier épisode afin de signaler en passant au lecteur la présence, chez Auguste Bebel, d'un fonds précieux de sagesse et de circonspection pratiques qui le prédestinait singulièrement, quoi qu'il nous en dise, à se frayer son chemin dans la vie; et j'ajouterai encore que peut-être le célèbre chef socialiste, né de parens tuberculeux, s'exagérait quelque peu les conséquences funestes de cette « insuffisance d'alimentation » qui semble bien, d'ailleurs, avoir été le principal souvenir gardé par lui plus tard de ses jeunes années. Ne nous apprend-il pas lui-même que, vers 1872, les médecins ont constaté chez lui un début très marqué d'affection pulmonaire, dont il ne s'est guéri que sous l'influence bienfaisante de trois longues années d'un repos absolu dans diverses prisons saxonnes ?

Mais il n'en reste pas moins que, de quelque cause qu'il ait pu lui venir, son fâcheux état de « débilité corporelle » a été le seul obstacle qui l'ait empêché de suivre son père, son oncle, et une nombreuse lignée d'ascendans paternels dans une carrière aussi différente que possible de celle où l'attendaient bientôt la gloire et la fortune que l'on sait.

Il est vrai que jadis son père, sur son lit de mort, avait instamment demandé qu'il ne fût fait, en faveur de ses deux fils, aucune démarche qui risquât de constituer pour eux l'engagement de se vouer ensuite au métier militaire, — le pauvre homme n'ayant trouvé que souffrances et déboires, pour son propre compte, dans une longue pratique de ce métier où, sans doute, il n'avait eu à apporter que d'humbles et banales qualités de conscience professionnelle. Mais déjà sa veuve, ne tenant nul compte de ce vœu suprême du sous-officier moribond, avait expressément consenti à faire élever ses fils comme de futurs soldats ; et le récit d'Auguste Bebel nous laisse deviner avec quelle ardeur, dès son enfance, le futur député socialiste lui-même avait toujours aspiré de toute son âme à pouvoir satisfaire dans les rangs de l'armée prussienne son double besoin inné d'obéissance et de commandement. Tout le long de son apprentissage d'ouvrier-tourneur, à Wetzlar comme pendant les diverses étapes de son voyage traditionnel à travers l'Allemagne, le fils de l'ancien sergent d'infanterie Jean-Gottlob Bebel a continué de maudire la malencontreuse faiblesse physique à laquelle il devait d'avoir été, par deux fois, déclaré incapable d'aucun service militaire; et je ne serais pas étonné que son regret de n'avoir pas pu entrer au régiment l'eût poursuivi en secret bien plus longtemps encore, jusqu'au jour où, vers 1863, il a enfin découvert la possibilité pour lui d'enrôler et de commander une armée nouvelle, faite de la foule innombrable des travailleurs allemands.

Mieux nourri par sa mère, ou du moins plus vigoureux durant ses années de jeunesse, Auguste Bebel serait sûrement devenu un sous-officier exemplaire, ou bien peut-être un très remarquable officier supérieur, selon que les circonstances lui auraient ou non permis d'acquérir, à la caserne, un degré d'instruction et de culture générale équivalent à celui qu'il allait acquérir, dans la vie civile, sous l'influence de ses propres lectures et des leçons de son maître Liebknecht. En tout cas, il aurait servi et défendu de son mieux non seulement cette cause de la patrie allemande qui devait lui rester chère à jamais,

jusque dans ses fonctions de chef du parti socialiste, mais aussi la cause non moins sacrée de l'« ordre » politique et social. Comme son père et son grand-père, il aurait été un parfait « conservateur, » avec un mélange profond de mépris et de haine pour cet esprit « révolutionnaire » qui, du reste, n'a pas laissé de répugner toujours à sa nature éminemment méthodique, éprise de régularité et de discipline. Et pareillement il n'est pas douteux que le parti socialiste allemand ne serait pas devenu ce qu'il est à présent si les hasards de la destinée, en excluant le jeune Bebel d'une carrière où l'entraînaient à la fois son éducation et tous ses instincts, n'avaient pas mis à la tête du prolétariat d'outre-Rhin ce merveilleux organisateur, ce chef incomparable qui, pendant près d'un demi-siècle, après l'avoir activement rassemblé et « militarisé, » l'a tenu tout entier dans ses puissantes mains.

J'ai eu l'occasion de rencontrer deux ou trois fois Bebel, à Berlin, il y a environ une vingtaine d'années. Je l'ai vu d'abord, un soir, dans une maison où se trouvaient réunis quelques-uns des principaux orateurs et journalistes de son parti ; et je me souviens que mon impression de ce soir-là a été une surprise nuancée de dédain. A côté de l'homme d'action admirable que m'était apparu, en Bavière, M. de Volmar, — et dont je continue à croire, aujourd'hui encore, qu'il se serait élevé beaucoup plus haut dans tout parti où il lui aurait été possible d'employer plus efficacement son éminente supériorité intellectuelle (1), — à côté même de l'apôtre et du polémiste passionné que j'entrevoyais dans le vieux Liebknecht, celui que je savais être le véritable maître du parti me faisait l'effet d'un médiocre petit bourgeois, de mine pauvre et absolument dépourvu de toute physionomie personnelle. Maigre et sec, proprement vêtu sans l'ombre d'élégance, mais sans rien non plus qui rappelât chez lui l'ancien ouvrier, il avait un long visage triste, ou plutôt maussade, qu'encadraient une barbiche grise et d'épais cheveux gris. Tout au plus son regard et ses manières me révélaient-ils une étrange expression de méfiance, comme s'il se fût accoutumé à redouter un espion ou un ennemi dans chacune des personnes qui l'entouraient. A toutes les questions il répondait brièvement d'une voix ennuyée, baissant les yeux ou les détournant, avec l'allure inquiète d'une souris prisonnière qui eût guetté toutes les chances de s'échapper d'entre nos doigts. Et comme, avec cela, je

(1) Me sera-t-il permis de rappeler l'étude que j'ai consacrée naguère à M. de Volmar, comme aussi aux autres chefs du parti « démocrate-social, » dans le volume intitulé : *Le Mouvement socialiste en Europe?*

l'entendais parler de son prochain retour à Zurich, où j'avais appris qu'il s'était fait bâtir une modeste villa, je me demandais par quel étrange hasard cette espèce de maître d'école ou de greffier retraité pouvait bien être devenu le fameux et terrible dictateur socialiste dont toutes les paroles constituaient autant d'ordres pour des centaines de milliers de fidèles sujets.

Le mystère me fut expliqué dès l'un des soirs suivans. Dans une grande salle d'un faubourg de Berlin, le parti socialiste avait organisé une réunion où l'on devait discuter une certaine question dont je me rappelle que tout le monde lui attribuait à ce moment une importance considérable, mais sans que, hélas ! je puisse parvenir à me rappeler également en quoi elle consistait. J'ai l'idée cependant qu'il s'agissait d'un nouveau décret impérial, et de l'attitude que devraient prendre à son endroit les socialistes allemands. Tout cela s'est tristement brouillé dans ma mémoire : mais c'est au contraire avec une netteté parfaite que s'y est maintenue l'image de l'immense salle enfumée où avait lieu le *meeting*. Tour à tour, d'abord, une demi-douzaine d'orateurs s'étaient avancés au bord de l'estrade, afin de nous débiter bruyamment, chacun à sa façon, une série à peu près invariable de protestations indignées, invariablement accueillie du nombreux auditoire avec le même enthousiasme quasi machinal. Puis voici que, soudain, j'ai senti comme un grand frisson qui s'était répandu à travers la salle ! Un septième orateur était apparu au bord de l'estrade, dont la seule présence avait suffi pour transfigurer, en quelque sorte, ce millier de braves gens, redressant leur posture volontiers un peu courbée, réveillant leur regard, imprégnant tous leurs traits d'une vie plus intense. Et combien plus frappante encore la transfiguration survenue, désormais, dans le visage et toute la personne du petit homme qui venait ainsi de se camper devant nous ! Vêtu de la même façon que je l'avais vu l'avant-veille, Auguste Bebel n'avait plus rien pourtant d'un commis en retraite : manifestement, il était redevenu le chef d'armée à la tête de ses troupes. Une fièvre singulière brûlait en lui, jaillissait de ses grands yeux noirs, — largement ouverts maintenant, et comme embrasés. Et j'avais l'impression que, si même il avait parlé d'une voix basse et égale au lieu des sonores éclats pathétiques dont il se croyait tenu de parsemer son discours, toute l'assistance n'en aurait pas moins subi le prestige irrésistible qui m'obligeait, comme les autres, à boire avidement les moindres mots sortis de ses lèvres.

Il y avait sans aucun doute, chez lui, quelque chose de ce mysté-

rieux magnétisme que possèdent tous les grands conducteurs de foules. Je dirai plus : peu d'hommes ont eu au même degré le privilège inappréciable d'imposer autour de soi leur volonté sans l'ombre d'effort apparent, simplement en vertu de leur pouvoir naturel de domination. Mais à ce pouvoir s'est toujours ajouté, chez l'ancien tourneur de Wetzlar, un ensemble de qualités pratiques dont lui-même nous a donné tout à l'heure un échantillon, en nous racontant les motifs qui l'avaient porté à ne pas se dénoncer devant sa mère comme le véritable auteur du larcin imputé par Mme Bebel à son jeune frère. Ce chef tout-puissant était avec cela avisé, circonspect, doué d'une ténacité et d'une énergie merveilleuses. Entré dans la vie politique dès 1860, il n'en avait pas moins réussi à poursuivre son métier d'artisan ; et d'année en année, plus tard, ni les soins de la direction de son parti, ni les congrès de plus en plus nombreux aux quatre coins de l'Allemagne, ni même une respectable série de séjours en prison n'avaient empêché l'ex-ouvrier devenu patron de faire prospérer l'atelier fondé par lui dans un faubourg de Leipzig.

Aussi bien ses *Souvenirs* nous apportent-ils un témoignage saisissant de l'obstination avec laquelle ce parfait organisateur procédait à la poursuite de chacune de ses fins, publiques ou privées. Un long chapitre de ces *Souvenirs*, et peut-être le plus intéressant de tous, est consacré au récit de sa lutte contre l'élève et successeur de Lassalle, l'infortuné Jean-Baptiste Schweitzer. C'était, ce Schweitzer, un homme d'une intelligence et d'une activité remarquables, qui avait repris à la fois et la doctrine socialiste de Lassalle et la fâcheuse tendance de celui-ci à ne reculer devant aucun moyen pour satisfaire une très ardente ambition personnelle. Mais surtout il se trouvait être le maître d'un immense parti d'ouvriers allemands, dressé vis-à-vis de celui qu'avait, en somme, fondé et organisé le jeune Bebel : d'où, pour ce dernier, la nécessité d'anéantir ce rival redoutable, afin de devenir ensuite le seul chef d'une armée où viendraient se fondre les troupes commandées jusque-là par Schweitzer. Et bien que Bebel, dans ses *Souvenirs*, s'abstienne le plus possible de nous montrer la part qu'il a prise lui-même à la ruine de l'héritier de Lassalle, nous devinons aisément que nul autre que lui n'est l'auteur des coups, de plus en plus meurtriers, qui pendant dix ans n'ont pas cessé de s'abattre sur son adversaire, jusqu'au jour où, vers 1874, celui-ci a enfin été forcé de s'avouer vaincu. Impossible d'imaginer un spectacle plus émouvant que celui de cette lutte sourde, continue, impla-

cable, de l'obscur ouvrier tourneur de Leipzig contre le fastueux et méprisant Schweitzer, — type parfait du grand seigneur déclassé, rappelant par bien des points notre Mirabeau. La souris dont je parlais plus haut, c'est comme si nous la voyions maintenant aux prises avec un vieux lion ; et peu à peu le lion finit par s'affaiblir, épuisé sous le renouvellement infatigable des morsures et des coups de griffes d'un petit ennemi qu'il aperçoit à peine. Tantôt le directeur du *Socialiste* apprend la défection de tel de ses amis qui, la veille encore, lui semblait tout dévoué; tantôt surgit de terre contre lui une accusation imprévue, s'appuyant sur la mise au jour d'une de ses anciennes lettres, qu'il avait pu croire à jamais oubliée. Et de plus en plus les assauts se multiplient; l'autorité de Schweitzer s'émiette, décroît; et sans arrêt de nouveaux bataillons de son armée de la veille s'en vont se ranger sous les ordres de l'humble tourneur leipzigois !

Mais à cette grandeur tragique de la lutte des deux chefs s'ajoute un élément comique, plus étonnant encore. Car le fait est que, lorsque le jeune Bebel, presque dès son arrivée à Leipzig, emploie son génie naturel d'organisation à rassembler autour de soi les travailleurs allemands, il le fait expressément pour résister aux progrès des nouvelles doctrines socialistes. Pendant cinq ou six ans, Schweitzer est surtout à ses yeux le représentant de ce socialisme que Lassalle a naguère commencé de prêcher aux prolétaires de son pays. En digne fils du sergent de Cologne, Bebel combat pour l'ordre et la propriété, pour un « progrès » lentement poursuivi, qu'il oppose à l'idéal chimérique et néfaste d'une prétendue égalité sociale. Pendant cinq ou six ans il attaque Schweitzer, pour ainsi dire, du côté droit, au nom de ce parti « libéral » à la disposition duquel il a placé les nombreux milliers d'hommes qui dès lors subissent aveuglément sa domination. Puis, par degrés, un changement s'opère dans ses vues politiques. Comme il nous l'avoue ingénument dans ses *Souvenirs*, l'obligation de combattre les « Lassalliens » l'amène à prendre connaissance des écrits de leur maître; sans compter que, vers le même temps, le hasard achève de le pousser au socialisme en lui donnant pour voisin et pour collaborateur le journaliste Wilhelm Liebknecht, qui a longtemps reçu à Londres les leçons de Karl Marx. Si bien que, de proche en proche, aux environs de 1868, l'ancien ennemi déclaré du socialisme devient, à son tour, un zélé partisan du programme de Lassalle ; et naturellement ses troupes le suivent sans la moindre objection sur ce nouveau terrain, comme elles l'auraient suivi s'il lui avait plu d'adhérer à la doctrine de Fourier, ou peut-être même à celle de

Bismarck; et dorénavant c'est du côté gauche qu'il va harceler Schweitzer, lui reprochant de n'être pas assez socialiste après l'avoir longtemps combattu parce qu'il l'était trop ! Il y a là une évolution des plus amusantes, sur laquelle l'auteur des *Souvenirs* s'est bien gardé d'insister, mais qui n'en ressort pas moins, avec une évidence entière, de la suite des faits qu'il nous expose ; et nous ne pouvons nous empêcher de songer à la surprise qu'a dû éprouver le pauvre Schweitzer en assistant à cette espèce de « mouvement tournant » exécuté autour de lui par le plus acharné de ses adversaires.

Pour nous, au contraire, — et surtout après la lecture des *Souvenirs* de Bebel, — une telle évolution doctrinale s'explique le plus naturellement du monde par l'indifférence absolue du célèbre *leader* socialiste à l'égard de tout ce qui ressemble à une notion théorique. Non pas certes que Bebel, dans ses deux volumes, nous fasse expressément l'aveu de cette indifférence : mais n'en avons-nous pas une preuve assez manifeste dans le simple fait qu'un personnage comme celui-là, le fondateur et le chef incontesté du parti socialiste allemand, ait pu nous raconter en grand détail l'histoire de sa vie sans éprouver jamais le besoin d'exposer ni de justifier, si peu que ce soit, les différens programmes politiques au service desquels il a livré bataille ? Vainement on chercherait tout au long de ses deux volumes, comme je l'ai dit, d'autres vues philosophiques ou morales que le court passage cité au début de cet article ; et pas un moment non plus le narrateur ne s'interrompt pour raisonner sur les innombrables incidens qu'il nous rapporte, pour tirer de ses propres aventures ou de celles d'autrui une conclusion un peu générale, en un mot pour regarder d'une certaine hauteur la suite des événemens historiques où il a pris part. Il n'y a pas jusqu'à ses portraits qui ne se ressentent de son entière incapacité d'abstraction. Les figures les plus originales, un Karl Marx ou un Windthorst, un Eugène Richter ou une comtesse Hatzfeld, se dépouillent inévitablement, sous sa plume, de toute individualité comme de toute vie ; et force nous est de nous en tenir, sur elles, aux épithètes banales dont il a plu à l'auteur d'accompagner la mention de leurs noms.

C'est assez dire que les problèmes religieux, en particulier, n'occupent guère de place dans l'autobiographie d'Auguste Bebel. Il nous rappelle en vérité que, pendant l'un de ses séjours en prison, il a traduit et même commenté un livre français d'Yves Guyot et Sigismond Lacroix sur les *Doctrines sociales du Christianisme*, comme

aussi qu'il a publié plus tard une brochure intitulée : *Christianisme et Socialisme ;* mais nous ne pouvons nous empêcher de supposer que, là encore, il s'est borné à écrire plus ou moins sous la dictée de ce Liebknecht qui paraît décidément avoir été son « cerveau, » la source à peu près unique de toute sa pensée. Car comment admettre que, si la question religieuse l'avait jamais ému pour son propre compte, une trace au moins de cette émotion ne se serait pas glissée dans le long récit qu'il nous a fait de sa vie ? Avec toute leur fâcheuse maladresse littéraire, ses *Souvenirs* nous laissent pourtant deviner ses goûts principaux, tout de même qu'ils nous permettent d'entrevoir son plus ou moins de sympathie pour les diverses personnes qu'il a rencontrées : en matière de religion, nul moyen pour nous de connaître ses sentimens intimes, ou plutôt de savoir de quelle nuance spéciale d'admiration respectueuse ou d'aigre rancune à l'égard de l'esprit chrétien se tempérait, chez lui, l' « agnosticisme » officiel de son parti. En fait, tout porte à croire que jamais, depuis son enfance, cet homme d'action n'a eu le temps de se former une opinion individuelle sur des sujets qui, d'ailleurs, se trouvaient être d'ordre trop « théorique » pour avoir de quoi séduire une tête et un cœur aussi exclusivement attachés aux seules réalités positives : conjecture d'autant plus probable que, dès son enfance, le futur chef socialiste reconnaît avoir été instruit, par une mère « incrédule, » à ne pas attacher plus d'importance qu'il convenait aux leçons théologiques du pasteur luthérien de Wetzlar.

Tout au plus voyons-nous, à plusieurs reprises, qu Auguste Bebel craint et déteste passionnément les « Jésuites, » — par où il n'est pas éloigné d'entendre tous les représentans de l'Église catholique. C'est ainsi que, notamment, il attribuerait volontiers toute la responsabilité des faiblesses et des vices de son ennemi J. B. Schweitzer au hasard qui a fait de ce dernier, dans sa jeunesse, l'élève d'un collège dirigé par des prêtres. Et cependant, son récit nous révèle que lui-même, personnellement, a conservé un souvenir excellent de la seule occasion qui l'ait mis en contact avec le clergé et les institutions catholiques. Écoutons-le nous raconter ce curieux épisode de son voyage professionnel d'apprenti-tourneur à travers l'Allemagne :

A Fribourg-en-Brisgau, j'ai passé un été tout à fait agréable. Fribourg est, par sa situation, une des plus belles cités allemandes. Ses bois sont ravissans, et de tous les côtés, alentour, s'offrent des lieux d'excursion plus délicieux les uns que les autres. Ce qui me manquait seulement, c'était la possibilité de me lier avec des jeunes garçons de ma sorte. Si bien

que, ayant appris l'existence d'un cercle d'apprentis catholiques où l'on admettait aussi des membres d'autres confessions, je me suis empressé de m'y faire recevoir. Pareillement encore à Salzbourg, plus tard, j'ai fait partie d'un cercle catholique ; et, les deux fois, je n'ai pas eu à me repentir de ma résolution. Une tolérance complète régnait, dans ces sociétés, à l'égard des non-catholiques. Le président de notre cercle de Fribourg était le professeur Alban Stolz, un prêtre éminent qui devait ensuite jouer un rôle considérable pendant le *Kulturkampf*. Après lui venait, comme vice-président, un ouvrier élu par les membres du cercle. Ceux-ci assistaient à des conférences faites expressément pour eux, et recevaient des leçons de diverses matières, par exemple de langue française. Ainsi ces cercles d'apprentis se trouvaient être des sociétés d'instruction en même temps que d'amusement. J'ignore ce qu'ils sont devenus depuis, et s'ils ont conservé leur ancienne forme. Dans la salle de réunion, nous pouvions lire un grand nombre de journaux, exclusivement catholiques, en vérité, mais qui ne m'en permettaient pas moins de m'informer de ce qui se passait dans le monde. Et surtout, ce cercle de Fribourg a heureusement satisfait mon besoin de m'entretenir avec des jeunes gens de mon âge. Un élément très original, dans notre cercle, était constitué par les séminaristes, qui, jeunes et pleins de vie, étaient tout heureux de pouvoir se lier avec nous. J'ai passé avec quelques-uns d'entre eux des soirées charmantes. Puis, lorsque l'un des membres du cercle quittait la ville, on lui donnait un livret qui l'accréditait auprès des autres sociétés catholiques, comme aussi auprès de tous les prêtres des villes et villages où il pourrait passer. Je possède aujourd'hui encore l'un de ces livrets, dont la couverture est ornée d'une image de saint Joseph, patron des cercles d'apprentis, avec l'Enfant Jésus sur son bras.

...A Salzbourg, lorsque j'y arrivai quelques mois plus tard, mon premier soin fut de me faire admettre au cercle catholique, composé d'environ deux cents membres parmi lesquels il y avait jusqu'à trente-trois protestans. Notre président était un certain docteur Schœpf, professeur au séminaire de Salzbourg. C'était un homme encore tout jeune, d'une admirable beauté de visage, avec cela toujours complaisant, serviable, et gai. Il appartenait, d'après ce que l'on m'a dit, à l'ordre des Jésuites. Inutile d'ajouter qu'il savait fort bien avoir sous ses ordres, dans notre cercle, un bon nombre de protestans. Chaque dimanche, il nous faisait une petite conférence où nous nous pressions en foule : il choisissait avec soin des sujets de pure morale, pouvant convenir à des auditeurs de n'importe quelle confession. Je ne tardai pas à entrer en rapports personnels avec lui ; et plus d'une fois, le dimanche après-midi, je fus invité à venir le voir dans son logement, où je me rappelle en particulier que nous nous entretînmes longuement de la situation politique de l'Allemagne et de l'Autriche...

Au mois de mars a lieu la fête de Saint-Joseph, dont j'ai dit déjà qu'il était le patron des cercles d'apprentis catholiques. Quelques jours avant la fête, notre président, s'adressant aux membres catholiques du cercle, leur dit qu'il espérait bien les voir tous à la messe le matin de la fête. Il n'ignorait pas que les jeunes gens se dispensaient volontiers de cette obligation : mais, cette fois, il s'agissait pour eux de ne pas se discréditer aux yeux de

l'Impératrice, — veuve de l'empereur Ferdinand, et grande bienfaitrice du cercle, — qui sûrement serait informée de leur conduite. « L'après-midi, — ajouta-t-il par manière de consolation, — nous ferons un pèlerinage à l'abbaye de Maria Plain. Là-haut, un tonneau de bière sera ouvert aux frais de la caisse du cercle, et un second à mes propres frais. Aussi suis-je tranquille de ce côté-là : personne de vous ne manquera à cette seconde partie de la fête! » Tout le monde se mit à rire, et je crois bien que le Dr Schœpf obtint ce qu'il désirait. L'après-midi de la fête, catholiques et protestans nous nous mîmes joyeusement en marche derrière une magnifique bannière, portée par notre doyen, et où se trouvait brodée l'image de saint Joseph. Arrivés à Maria Plain, nous fîmes d'abord une longue visite à l'église, richement décorée; et puis ce fut la station à l'auberge voisine. Les tonneaux furent vite épuisés, et maints des pèlerins revinrent à Salzbourg d'un pas mal assuré. Quant à moi, je fis ce chemin de retour en compagnie de notre président et d'un autre ouvrier protestant, originaire de Hanovre. Avant de prendre congé de nous, le Dr Schœpf nous fit entrer dans un café, où nous jouâmes une partie de billard, — la première et la dernière de toute ma vie. Naturellement nous perdîmes la partie, mon collègue et moi; mais ce n'en fut pas moins le Dr Schœpf qui paya.

Quelque trente ans plus tard, un M. de Pfister m'écrivit, de Lintz, que, empêché par la maladie de venir à Berlin, il tenait du moins à m'envoyer par la poste les complimens dont l'avait chargé pour moi le chanoine Schœpf de Salzbourg. Comment le Dr Schœpf avait pu se souvenir de moi, c'est ce que je n'ai jamais su : mais sûrement, l'impression que lui avait laissée le jeune apprenti-tourneur de jadis ne saurait avoir été assez forte pour lui permettre, à elle seule, de reconnaître ce jeune gaillard dans le député socialiste au Reichstag. Lorsque j'ai eu moi-même l'occasion de revoir Salzbourg, en 1901, le Dr Schœpf était mort déjà depuis plusieurs années. J'ai été heureux d'apprendre qu'il avait conservé jusqu'au bout son humeur joviale, ainsi que sa charmante amabilité de naguère.

« Aimable et jovial, » ce n'est certainement pas ainsi que nous serions tentés de définir le caractère d'Auguste Bebel lui-même, d'après l'image que nous en offrent les deux volumes de ses *Souvenirs*. Presque toujours, au contraire, le *leader* socialiste nous y apparaît le petit bourgeois maussade et méfiant que j'ai jadis rencontré dans un salon berlinois. Il ergote à perte de vue sur d'infimes détails, réduit les événemens historiques les plus graves aux proportions d'incidens médiocres, où jamais d'ailleurs il n'aperçoit que son rôle personnel; et jamais non plus il ne se résigne à oublier ses moindres griefs, remplissant tout son livre d'aigres et mesquines récriminations qui achèvent de nous en rendre l'atmosphère presque irrespirable. Mais, tout d'abord, c'est chose certaine que cette impression fâcheuse qui ressort pour nous de ses deux volumes tient, en grande partie, à sa profonde ignorance du métier littéraire. L'ex-ouvrier tourneur a eu

beau se bourrer de lectures pendant toute sa jeunesse : il a eu beau, plus tard, profiter de ses années de prison pour faire connaissance avec les principaux écrivains anciens et modernes : son éducation première lui avait laissé dans l'esprit des lacunes qu'il n'a pu parvenir à combler. Privé comme il l'était de tout pouvoir d'abstraction, il ne s'est pas rendu compte, notamment, des méthodes spéciales qu'exigeait la rédaction d'un livre : si bien qu'il a gauchement étalé devant nous une suite innombrable de faits de toute espèce et de toute importance, sans même soupçonner l'obligation qu'il y aurait eu pour lui de leur imposer l'ombre d'un choix, d'un classement, ou d'une mise au point. A quoi j'ajouterai que, tels qu'ils sont, ses *Souvenirs* ne nous forcent pas moins à respecter, sinon à aimer, le personnage assez déplaisant qui s'y révèle à nous. Avec sa petitesse de parvenu et sa mauvaise humeur de valétudinaire, nous n'en sentons pas moins que ce personnage a déployé à l'exécution de sa tâche un zèle ardent, sincère, libre de tout souci d'intérêt matériel. Les journaux nous ont bien annoncé que l'héritage du défunt chef socialiste s'élevait à tout près d'un million de marks ; mais c'est seulement au soir de sa vie que de fervens admirateurs lui ont légué cette fortune imprévue ; tandis que toujours, jusque-là, nous le voyons en somme noblement préoccupé de ne consacrer à son entretien que les modestes revenus de son atelier de tourneur. Et enfin il faut se rappeler que cette autobiographie de Bebel ne nous montre que l'un des deux aspects, aussi différens que possible, qu'il m'a été donné naguère d'apercevoir tour à tour dans la personne du *leader* berlinois. En même temps qu'il était cette manière de gérant ou de contremaître du socialisme allemand qui survit à nos yeux dans ses *Souvenirs*, le fils de l'obscur sous-officier de Cologne a été aussi l'un des plus extraordinaires dominateurs de foules de son temps et peut-être de tous les temps, le créateur et le chef victorieux d'une immense armée qui, aujourd'hui encore, continue à marcher dans les voies où il l'a engagée. A ce titre, Auguste Bebel tient dès aujourd'hui une grande place dans l'histoire politique de son pays ; il la gardera longtemps encore après qu'aura très légitimement disparu dans l'oubli le médiocre et ennuyeux bavardage de ses *Souvenirs*.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le vœu que nous exprimions il y a quinze jours a été réalisé : la Bulgarie, ne trouvant pas en dehors d'elle les concours, ou plutôt les secours qu'elle avait espérés, a pris le bon parti de négocier directement avec la Porte. Depuis quelque temps déjà, un de ses hommes politiques les plus distingués, M. Natchevitch, était dans la capitale ottomane et, bien qu'on ait beaucoup dit qu'il n'avait pas de mandat précis, il a certainement préparé les voies à la négociation qui commence. M. Natchevitch a toujours été partisan d'une entente entre son pays et la Turquie ; si cela avait dépendu de lui seul, la rupture ne se serait pas produite et on n'en serait pas réduit, soit d'un côté, soit de l'autre, à relever des ruines. Mais le principal négociateur bulgare n'est pas M. Natchevitch, c'est le général Savof. Ce choix a surpris. On affirme même qu'il n'a pas, au premier moment, produit une bonne impression à Constantinople. Le gouvernement ottoman a confié à Talaat bey, ministre de l'Intérieur, la présidence de la conférence. La situation est telle et les obligations qui en résultent sont si fortes que le choix des négociateurs n'a peut-être pas une grande importance. Au surplus, derrière eux, il y a leurs gouvernemens qui savent l'un et l'autre jusqu'où ils sont décidés à aller.

Ils le savent, mais nous l'ignorons, et il est trop tôt pour qu'on puisse avec quelque sécurité émettre des pronostics sur le résultat de la conférence. Les bruits qui viennent de Constantinople sont contradictoires ; ils sont mêlés dans des proportions presque égales d'optimisme et de pessimisme ; cependant, le premier de ces sentimens l'emporte, et on croit généralement que l'accord se fera, peut-être même assez vite, parce qu'on a de part et d'autre intérêt à le faire et que la situation actuelle, incertaine, indéterminée, ne peut pas se

prolonger sans danger. La Bulgarie a fait son deuil d'Andrinople, peut-être même de Kirk-Kilissé. La principale discussion semble porter sur la frontière dans la région de la Maritza. Au reste, ce n'est plus contre la Turquie que se tourne aujourd'hui avec le plus d'amertume la rancune de la Bulgarie, mais contre ses alliés d'hier, et plus particulièrement contre la Grèce. Le sentiment auquel elle obéit est peut-être très humain, mais rien n'est moins politique que de l'exprimer publiquement. C'est pourtant ce qu'a fait le général Savof en arrivant à Constantinople. Il n'a pas caché que la paix actuelle n'était qu'une trêve et que la Bulgarie n'aurait de cesse que lorsqu'elle se serait vengée sur les Grecs de ses dernières défaites. Il est notamment impossible, à l'entendre, que Cavalla reste entre leurs mains. Quelques personnes ont cru qu'il y avait plus de finesse qu'on ne l'avait pensé tout d'abord dans cette intempérance de langage du général Savof et que son intention véritable était de préparer une entente entre la Bulgarie et la Porte contre l'ennemi commun; mais à supposer que tel ait été le but du général, il est douteux qu'il l'atteigne avec un pareil moyen. Par son agression de la fin du mois de juin, la Bulgarie a formé contre elle la coalition de la Grèce, de la Serbie et de la Roumanie; par son langage actuel, elle la resserre et la consolide. Quant à la Porte, que fera-t-elle au milieu des divisions des pays balkaniques? Ira-t-elle du côté bulgare ou du côté opposé? Qui pourrait le dire? Probablement elle n'en sait encore rien elle-même; cela dépendra des circonstances; elle en jouera adroitement, comme elle l'a toujours fait. En tout cas, il doit lui être assez indifférent que Cavalla appartienne à la Bulgarie ou à la Grèce, après l'avoir perdu elle-même. Ceci dit, nous espérons, à force de le souhaiter, que les négociations de Constantinople auront un dénouement heureux et rapide. Les mots sont des mots, et le général Savof garde seul la responsabilité de ceux qu'il a confiés à tous les vents. Les intérêts immédiats ont quelque chose de plus sérieux : les négociateurs s'en inspireront.

Quant à la Grèce, elle jouit de beaucoup de sympathies en Europe, et particulièrement des nôtres qui sont de très ancienne date et sont devenues une tradition de notre politique : le roi Georges mettait d'ailleurs une bonne grâce parfaite à les entretenir. Elles n'ont pas été dans ces derniers temps les dernières à se produire et nous avons eu quelque mérite dans la manière et dans les conditions où nous les avons exprimées, puisque notre attitude à propos de Cavalla a provoqué un court refroidissement à Saint-Pétersbourg, et, à propos des

îles de la mer Égée, un mécontentement, qui sera peut-être plus durable, à Rome. Nous n'avons pas été les seuls sans doute à témoigner de bons sentimens à la Grèce : l'Allemagne aussi lui a rendu un incontestable service par l'à-propos avec lequel elle a parlé et agi en sa faveur. Quand tout a été fini, le roi Constantin s'est empressé de se rendre à Berlin ; rien de plus naturel, c'est sans doute ce qu'un autre aurait fait à sa place ; il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'il est le beau-frère de l'empereur Guillaume et que, dans l'occurrence, ses sentimens de famille étaient pleinement d'accord avec ses intérêts politiques. Nouveau feld-maréchal de l'armée allemande, il a assisté à des opérations militaires qui pour lui, venu directement de champs de bataille victorieux, n'étaient pas une simple parade. L'empereur Guillaume a su profiter de l'occasion : « Votre Majesté, a-t-il dit, a eu la bonté d'affirmer publiquement, à différentes reprises, pendant et après la guerre, que les grands succès qu'il lui a été donné de remporter avec l'aide de Dieu sont dus, en même temps qu'au courage héroïque, au dévouement et à l'esprit de sacrifice de toutes les troupes grecques, aux principes éprouvés de la tactique militaire prussienne... Notre armée est fière du jugement prononcé par Votre Majesté, qui constitue un éloge pour les méthodes de notre armée et en même temps prouve de façon concluante que les principes enseignés par notre état-major et suivis par nos troupes garantissent toujours la victoire lorsqu'ils sont suivis exactement. » La recette est infaillible, mais il faut savoir s'en servir ; les Grecs l'ont su, les Turcs non ; on se demande ce qui arriverait si les uns et les autres en usaient avec la même maîtrise. Un pareil discours dictait par avance la réponse à y faire. Le roi de Grèce l'a faite en y mettant plus de chaleur que de nuances. « Je ne puis m'empêcher, s'est-il écrié, de répéter encore une fois bien haut et publiquement, que nous devons nos victoires, en même temps qu'au courage invincible de mes compatriotes, aux principes sur l'art de la guerre que, moi et mes officiers, nous avons appris ici, à Berlin, à ce cher 2e régiment d'infanterie de la Garde, à l'Académie de guerre, et dans nos conversations particulières avec les officiers de l'état-major prussien. » La reconnaissance est une belle vertu ; puisque le roi Constantin l'éprouve à ce degré d'intensité, il est sans doute inutile de lui rappeler d'autres souvenirs sur lesquels il serait ici de mauvais goût d'insister ; mais pourquoi a-t-il paru les avoir momentanément oubliés ? Son discours a produit une fâcheuse impression en France, non pas tant à cause de ses paroles mêmes que par le ton qu'il y a mis et par son affectation à reporter sur l'école

militaire allemande seule le mérite de ses succès. Si l'armée grecque a combattu suivant les méthodes allemandes, elle avait été préalablement organisée et exercée suivant les méthodes françaises. Le Roi doit venir prochainement à Paris : peut-être y trouvera-t-il l'occasion, non pas assurément de revenir sur ce qu'il a dit, mais de le compléter. Nous ne voulons pas donner plus d'importance qu'il ne convient à cet incident pénible, mais il y aurait un défaut de dignité en le passant sous silence à ne pas paraître sentir ce qu'il a eu de peu obligeant pour nous. Le roi de Grèce nous donne, à son tour, une leçon qui est déjà vieille, qui nous revient de partout et dont la morale est que nous devons, comme le font si bien les autres, diriger notre politique d'après nos intérêts, et non pas d'après nos sentimens. On se trompe quelquefois sur ses intérêts, mais combien les sentimens sont une source d'erreurs plus abondante ! Nous n'avons plus à compter, dans ces affaires balkaniques, les déceptions qu'ils nous ont causées.

En dépit des vacances, qui sont d'habitude une période de tout repos, il y a partout en Europe, avec un désir de paix qui a été rarement aussi vif, un malaise qui a plutôt une tendance à s'aggraver qu'à se dissiper. Un symptôme de ce mal apparaît dans les dispositions de l'opinion italienne à notre égard : de l'opinion, disons-nous, car il n'y a aucun motif de croire que le gouvernement y soit pour quelque chose. Mais les faits se multiplient et se répètent. Il y a quinze jours, nous avons dû parler des attaques de la presse italienne contre la nôtre à propos des îles de la mer Égée. Nous aurions voulu n'avoir pas à revenir si vite sur ce sujet ; mais comment faire ? Une interview accordée par M. Barthou à un journaliste italien a mis de nouveau le feu aux poudres. Avons-nous besoin de dire que M. le Président du Conseil s'était exprimé dans les termes, non seulement les plus mesurés, mais les plus amicaux pour l'Italie qu'il admire et qu'il aime ? N'a-t-il pas lui-même, tout récemment, fondé avec M. Pichon une association intitulée : « France-Italie, » dont le but est de resserrer les liens entre les deux pays ? Mais M. Poincaré ? On a créé en Italie la plus étrange et la plus mensongère des légendes, d'après laquelle M. le Président de la République serait animé de sentimens tout différens. Rien de plus absurde que cette calomnie, dont l'origine remonte aux incidens du *Carthage* et du *Manouba*. M. Barthou a protesté que M. Poincaré aimait l'Italie comme lui-même et au surplus il a rappelé que la politique de la France était aujourd'hui entre ses mains et celles de M. Pichon. Jusque-là, c'était bien : malheureuse-

ment, M. Barthou, et il ne pouvait guère s'en dispenser, a cru devoir, lui aussi, dire un mot de la question des îles et il s'est borné à reprendre à peu près textuellement les déclarations faites par sir Ed. Grey, à savoir que le moment viendrait où l'Italie, conformément à un engagement qu'elle tiendrait sans aucun doute, remettrait les îles à qui ? M. Barthou a dit, assure-t-on, à l'Europe ; les journaux italiens ont déclaré avec la plus fougueuse indignation qu'il aurait fallu dire : à la Porte ; mais, à les lire, on pourrait croire, de plus en plus, qu'ils sont décidés à ne les remettre ni à celle-ci, ni à celle-là. Encore une fois, nous ne parlons que des journaux! Dans le nombre, la *Stampa* s'est distinguée par la violence de ses invectives : nous aimons mieux ne pas la citer ; à quoi bon ? il ne faut pas jeter de l'huile sur le feu. Mais qu'on nous permettre de nous étonner une fois de plus du privilège que nous accorde la presse italienne. Quand les autres disent la même chose que nous, elle n'a pas l'air de s'en apercevoir, ou même elle approuve, à la vérité du bout des lèvres ; mais, de notre part, tout est criminel et déchaîne les plus amères diatribes. La presse italienne finira par nous faire croire qu'elle nous en veut particulièrement, et de quoi ? sinon d'être une très grande Puissance méditerranéenne et d'occuper une trop longue étendue de côtes dans cette mer où nos propres ambitions sont satisfaites et où les siennes ne le sont pas encore. Nous avons reconnu de bonne amitié son droit de s'y faire une place : que peut-on nous demander de plus ?

Pour en revenir aux îles de la mer Égée, il est parfaitement exact que ce n'est pas à l'Europe, mais à la Porte, que l'Italie a pris l'engagement de les remettre quand l'heure en serait venue. Si on a fait dire autre chose à M. Barthou, c'est sans doute parce qu'on l'a mal compris ; en tout cas, le lapsus était facile à réparer. Mais tâchons de voir les choses de plus près. Au cours des polémiques échangées entre journaux italiens et français, ces derniers ont été amenés à citer quelques textes dont le plus important est la déclaration faite à la Conférence de Londres, le 5 août dernier, par l'ambassadeur d'Italie. La voici : « Le gouvernement de Sa Majesté considère que la question des îles du Dodécanèse, laquelle doit son origine à la guerre italo-turque, est juridiquement réglée par les dispositions du traité de Lausanne. Cela étant, le gouvernement italien répète qu'il rendra ces îles à la Turquie dès que le gouvernement ottoman aura, de son côté, exécuté intégralement les obligations qui lui incombent en vertu de l'article 2 du traité de Lausanne. Lorsque la restitution de ces îles à la Turquie aura lieu, il va sans dire que le gouvernement italien prendra part

avec les autres grandes Puissances aux décisions unanimes qui seront éventuellement discutées et adoptées sur le sort définitif des îles susdites, en corrélation avec le règlement général de toutes les questions pendantes, en tenant compte de l'intérêt général de l'Europe et de l'intégrité et de la sécurité de la Turquie asiatique. » Chaque mot de cette déclaration a été soigneusement pesé et doit être tout aussi soigneusement examiné. Nos journaux, en la reproduisant, l'ont jugée très claire, sans doute parce qu'ils y ont mis la clarté qui était dans leur propre esprit : en réalité, il y a là un nombre remarquable de sous-entendus ou de propositions à double sens.

Les conditions dans lesquelles le traité de Lausanne serait exécuté nous paraissaient déjà d'une réalisation difficile et peut-être assez lointaine lorsqu'il fallait seulement que les troupes ottomanes eussent intégralement évacué la Libye ; mais, cette condition remplie, la remise des îles à la Porte est-elle une conséquence qui va de soi et dont l'exécution sera immédiate ? Nous n'en sommes pas bien sûr. A ce moment, les grandes Puissances, y compris l'Italie, devront prendre des « décisions unanimes, » et avant de savoir ce qui arrivera lorsqu'elles seront prises, on peut se demander ce qui arrivera, ou n'arrivera pas, en attendant qu'elles le soient. Sur quoi porteront ces décisions ? Elles régleront le sort définitif des îles « en corrélation avec le règlement général de toutes les questions pendantes. » Cela pourra être long, étant donnée la complexité de ces questions. Il y a ici, ce nous semble, quelque contradiction avec une autre déclaration de l'ambassadeur d'Italie, qui n'admettait pas que la question des îles fût liée à celle des limites méridionales de l'Albanie : c'est là pourtant une question pendante. Mais passons. La question des îles devra aussi être réglée en tenant compte de l'intérêt général de l'Europe, ce qui est vague, car chacun peut comprendre cet intérêt à sa manière, mais ce qui se précise un peu par l'appel final fait « à l'intégrité et à la sécurité de la Turquie asiatique. » Cela veut dire, en bon français, qu'aux yeux de l'Italie les îles du Dodécanèse, une fois qu'elle les aura rendues à la Porte, devront continuer d'appartenir à celle-ci, car elles intéressent l'intégrité et elles assurent la sécurité de la Turquie d'Asie : or, et ce n'est un secret pour personne, d'autres Puissances estiment que ces îles doivent être attribuées à la Grèce. Les opinions sont encore ici très divergentes et comme le gouvernement italien prend bien soin de faire remarquer que rien ne sera fait avant que les Puissances se soient mises d'accord sur des « décisions unanimes, » il s'en faut de beaucoup que la solution soit facile

et prochaine. Faut-il rappeler que sir Edward Grey a déclaré avec force que, si une seule île restait entre les mains d'une grande Puissance, il en résulterait de très graves difficultés? Faut-il rappeler aussi qu'il s'est demandé ce que serait la situation, si la Porte prolongeait indéfiniment la présence de quelques-uns de ses soldats en Libye? Que d'autres prolongations peuvent encore allonger celle-là! Nous n'ajouterons qu'un mot: comme il est indubitable que, sous le couvert de l'« intérêt général de l'Europe, » chacun songera à son intérêt particulier, nous espérons que la France ne négligera pas le sien et qu'elle renoncera une fois pour toutes à la sotte habitude de poursuivre la satisfaction de ses préférences sentimentales. Elle serait la seule à pratiquer ce vieux jeu: assurément ni la Grèce, ni l'Italie ne lui en donnent l'exemple, l'une en se tournant vers Berlin, et l'autre dans tous les sens.

L'Italie, dans ces derniers mois, s'est particulièrement tournée du côté de l'Autriche: on connaît ses vrais sentimens pour son alliée, mais l'intérêt doit passer avant tout, et l'intérêt des deux Puissances est pour le moment le même sur les côtes de l'Adriatique, comme celui de l'Autriche et de la Prusse était autrefois le même quand M. de Bismarck a emmanché l'affaire des Duchés. Si l'Albanie réussit, dure, se montre viable, elle sera un champ clos où les influences italienne et autrichienne prendront pied pour s'exercer sur les Balkans, soit de concert, soit l'une contre l'autre, suivant l'occurrence; et si décidément l'Albanie mort-née ne peut pas être rappelée à la vie, ce sera une proie à se partager. Dans les deux hypothèses, il importe qu'elle soit aussi grande que possible, d'autant plus que sa grandeur territoriale ne peut être faite qu'aux dépens de la Serbie, que l'Autriche a pris systématiquement à tâche de diminuer, et de la Grèce, que l'Italie se propose d'empêcher de grandir, aussi bien sur terre que sur mer. L'Europe s'est crue obligée d'accepter cette politique pour échapper au danger d'une guerre générale immédiate, mais cela ne signifie pas qu'elle en ait été émerveillée, ni qu'elle la regarde comme une de ces hautes conceptions qui ont fait autrefois la gloire d'un Richelieu ou d'un Talleyrand: elle y a donné son consentement comme à un pis-aller très empirique, non pas son approbation, ni encore moins son admiration comme à un chef-d'œuvre de l'art. Qu'il y ait là, pour l'avenir, beaucoup de conflits en perspective, on n'en saurait douter; mais qui regarde au delà de l'horizon le plus prochain? Nous vivons au jour le jour, et c'est peut-être le plus sage, puisque, si nous voulions résoudre tout de suite toutes les questions au nom de la logique,

nous déclancherions la guerre pour le malheur de l'humanité. Quoi qu'il en soit, l'Autriche et l'Italie marchent la main dans la main ; toutefois, par l'effet d'une vieille habitude, elles ne marchent pas sans heurts ni sans soubresauts, et leurs mains se donnent mutuellement des saccades quelque peu violentes. C'est ce qui vient d'arriver à propos d'une affaire médiocre en elle-même et qui n'a d'ailleurs aucune corrélation avec les questions balkaniques. L'incident de Trieste a mis en rumeur toute la presse italienne : elle en a presque oublié, pendant quelques jours, de parler de nous.

On sait que Trieste est une des parties visées par l'irrédentisme italien, et même la partie principale parmi celles que détient l'Autriche. Il y a là une colonie italienne considérable, intelligente, laborieuse et qui, en vertu de ces qualités mêmes, prend une part importante aux affaires ambiantes. Les Italiens sont nombreux dans celles qui intéressent la vie municipale de Trieste : leur activité s'y exerce d'une manière utile. Mais tout le monde n'en juge pas ainsi, ce qui n'est que trop naturel dans un pays où plusieurs races juxtaposées rivalisent les unes contre les autres et se jalousent. A Trieste, les Slovènes surtout éprouvent ces sentimens contre les Italiens et il en résulte des conflits continuels qui laissent peu de repos aux gouvernemens. Les choses étant ainsi, subitement et sans que rien ait fait prévoir le coup, le prince Hohenlohe, statthalter de Trieste, s'appuyant, paraît-il, sur des lois existantes, de ces lois qui dorment longtemps et qu'on réveille quand on veut, a pris un décret en vertu duquel les nationaux seuls, ou ceux qui se feraient naturaliser dans un bref délai, pourraient être employés à l'administration de la ville. La mesure paraissait générale, mais en fait elle n'atteignait que les Italiens parmi lesquels elle a, comme il fallait s'y attendre, produit une grande émotion.

Comment le prince Hohenlohe a-t-il choisi le moment actuel pour prendre une mesure qui devait jeter une telle perturbation dans les rapports des deux pays? C'est ce que nous avons peine à comprendre. Jamais ces rapports n'avaient été meilleurs, nous avons dit pourquoi, et jamais non plus il n'y avait eu un plus grand intérêt à les maintenir tels. L'acte du statthalter apparaît donc comme inconsidéré; on a peine à croire qu'il ait été approuvé à Vienne ; il est plus probable que des influences locales l'ont seules déterminé. Une solidarité très intime existe entre les Italiens de Trieste et les Italiens de la péninsule : qui touche aux premiers met inévitablement les seconds en effervescence. C'est ce qui est toujours arrivé et ce qui est arrivé une fois de

plus à propos de ce dernier incident. En même temps, un autre a surgi, qui n'avait pas en soi plus d'importance que le premier, qui même en avait beaucoup moins, mais qui est venu en aggraver l'acuité. Le général italien Caneva, ayant été envoyé à Vienne, y a été reçu avec un éclat exceptionnel; il a été comblé d'attentions et de distinctions, et l'empereur François-Joseph lui a décerné une de ses décorations les plus flatteuses. La manière dont le général Caneva a été accueilli tenait aux circonstances; elle manifestait les bonnes dispositions actuelles de l'Autriche à l'égard de l'Italie, et comme les dispositions de l'Italie à l'égard de l'Autriche n'étaient pas moins bonnes, le général Caneva, dans la chaleur de ses propos, est allé jusqu'à dire qu'il n'y avait plus d'irrédentisme dans son pays. Une pareille déclaration aurait été déplacée en tout temps, mais elle s'est trouvée l'être particulièrement aujourd'hui : on l'a connue en Italie juste au moment où tous les esprits étaient agités, tous les cœurs émus par l'affaire de Trieste. L'opinion s'est manifestée avec une telle véhémence que le gouvernement a dû s'en inspirer. Le comte d'Avorna, ambassadeur à Vienne, a été chargé d'exprimer au comte Berchtold l'impression pénible qu'on avait ressentie à Rome. Le gouvernement autrichien s'est rendu compte de la faute commise. Déjà le *Fremdenblatt*, dans une note officieuse, s'était appliqué à réduire l'incident aux proportions d'une simple affaire locale, à laquelle il ne fallait attribuer aucun caractère politique, et le journal officieux ajoutait qu'il serait apporté des adoucissemens à l'application du décret : on prolongerait par exemple le délai accordé aux employés étrangers pour se faire naturaliser. Mais les Italiens entendent rester Italiens et employés publics et ils demandent le retrait pur et simple du décret. On en est là. Nous sommes très éloigné de croire que l'affaire de Trieste influera sur les rapports actuels des deux pays : ils sont déterminés par des causes plus profondes. L'incident montre seulement à quel point, sous la surface politique des choses, les âmes restent sensibles et facilement inflammables. Et peut-être y a-t-il là un motif pour que nous ne donnions pas nous-mêmes une importance exagérée à ces mouvemens de l'opinion italienne qui se tourne parfois contre nous avec tant d'injustice.

Il semble d'ailleurs que, dans toute une partie de l'Europe, les esprits soient montés à un diapason très aigu. Ce n'est pas seulement en Italie que le phénomène se produit, il a lieu aussi en Allemagne. Il semble vraiment que, dans ce pays, on tienne à avoir toujours un grief ouvert contre nous et qu'on l'entretienne avec soin, comme si

on voulait s'en servir à l'occasion. Quand un est usé, on en invente un autre. Pendant quelque temps, il n'a été question en Allemagne que des persécutions dont les Allemands étaient l'objet chez nous. On se rappelle l'incident de Nancy, qui avait tout juste l'importance d'une brimade dans un café. Encore y avait-il, cette fois, un fait initial qui, bien que grossi démesurément, ne manquait pas d'une base, si frêle qu'elle fût. Depuis on a mis en avant des incidens purement imaginaires dont la presse allemande s'est emparée sans se donner la peine d'en vérifier l'exactitude, avec une fâcheuse légèreté, pour ne pas dire plus. Mais tout cela ne prenait pas corps autour d'un pivot commun : au bout de quelques jours, il n'en restait plus rien, si ce n'est une disposition hargneuse et une tendance à croire les Français capables de tout. Ce pivot commun qui manquait à tant de fables, on a fini par le trouver dans la Légion étrangère. La presse allemande a commencé par raconter des histoires à dormir debout d'atrocités commises dans un endroit qu'on citait, à une date qu'on précisait, dans un régiment dont on donnait le chiffre, de la part d'officiers dont on écrivait les noms en toutes lettres : nous allions au fond des choses et toutes ces allégations, du premier mot au dernier, se trouvaient fausses et mensongères. N'importe, la campagne se poursuivait et recommençait à propos d'autres fables ; les démentis que nous leur donnions, avec des preuves incontestables, ne passaient pas la frontière, de sorte qu'il y a aujourd'hui beaucoup de bonnes gens en Allemagne qui, après avoir lu leur journal, croient de bonne foi que notre Légion étrangère est un musée des horreurs, que nous y recrutons par tous les moyens des malheureux abusés ou subornés et qu'après avoir réussi à opérer ces captures, nous exerçons sur nos victimes les plus épouvantables tortures. D'où on conclut qu'il faut mettre la France au ban de l'humanité, menace qui nous laisse d'ailleurs absolument indifférens. Nous pourrions nous émouvoir si les calomnies allemandes tarissaient le recrutement de la Légion étrangère; mais, par un effet bizarre, plus les journaux déclament, plus les volontaires, sans que nous soyons jamais allés les chercher, se présentent nombreux ou empressés à la porte de la Légion. Dans un siècle de publicité à outrance, où tout se sait, où les moindres faits sont passés au crible de la discussion, la vérité finit par l'emporter. Nous rendons d'ailleurs justice à d'assez nombreux anciens légionnaires allemands qui, libérés du service et rentrés dans leur pays, protestent loyalement contre des allégations dont ils connaissent et dont ils dénoncent le mal fondé. Ils disent ce qu'est la

Légion étrangère, la discipline rigoureuse qui y règne, l'humanité des chefs, le bien-être des soldats. S'il en était autrement, comment expliquerait-on un fait qui s'est produit à plus d'une reprise? La règle, lorsqu'un homme se présente pour entrer dans la Légion étrangère, est de ne lui demander ni sa nationalité, ni son nom, ni son âge : il en dit ce qu'il veut. Aussi, plus d'une fois, un mineur s'est-il engagé et a-t-il été réclamé par des ayans droit auxquels, vérification faite, il a été toujours immédiatement restitué : mais quand ce légionnaire prématuré a eu atteint l'âge de la majorité, sachant fort bien où il allait, il est rentré dans la Légion. Nous laissons aux journaux allemands le soin de rechercher et de dire pourquoi.

A notre avis, c'est que la Légion étrangère n'est pas ce qu'on dit de l'autre côté de la frontière. Sans doute, et par suite de sa constitution même, la composition en est mêlée. A côté de nombreux aventuriers, il y a des hommes qui, ayant dans leur vie quelque chose à cacher, à faire oublier, à oublier eux-mêmes, poursuivent une réhabilitation qu'ils ne trouveraient pas ailleurs et font ce qu'il faut pour y atteindre. Pourquoi ne pas dire aussi, — et c'est peut-être ce qui déplaît le plus à l'Allemagne, — qu'il y a là des Alsaciens-Lorrains qui aiment mieux servir sous le drapeau français que sous le drapeau impérial et qui composent l'élément le plus sain de la Légion. Mélange, avons-nous dit, mais si ce mélange n'avait pas en fin de compte de hautes qualités morales, d'où lui viendrait son héroïsme sur les champs de bataille? Partout ailleurs, les hommes qui ont une mauvaise nature font de mauvais soldats : les légionnaires sont presque tous des soldats excellens. En quoi donc serait-il immoral et contraire au respect dû à la dignité humaine, même dans sa déchéance, d'ouvrir à des hommes qui y viennent de leur plein gré un refuge où l'inspiration qui domine est celle de l'honneur militaire? S'il y a des erreurs, des abus, — il peut y en avoir partout, — qu'on veuille bien prendre la peine de les constater sérieusement et qu'on nous les signale : nous y porterons remède. Mais la Légion étrangère est une vieille institution, qui a toujours bien rempli sa fonction dans notre armée et y a été quelquefois glorieuse : ce n'est pas en la calomniant qu'on nous fera douter de son mérite. Nous avons lu dans les journaux allemands des conversations d'hommes politiques, de membres du Reichstag, et qui même ne sont pas les premiers venus, empreintes d'une violence de sentimens et d'une brutalité d'expressions sans aucune mesure. On annonce des interpellations parlementaires. Aurons-nous vraiment le spectacle inconvenant d'une discussion, dans

un parlement étranger, d'une institution militaire française? Le gouvernement impérial s'y prêtera-t-il? Nous espérons bien, en tout cas, que le nôtre n'accepterait jamais une conversation sur un pareil thème. On ne pourrait nous y inviter que si on nous cherchait une querelle et, si on nous cherchait une querelle, à défaut de ce sujet, on en trouverait un autre. En tout cas, nous garderions notre honneur sauf.

Mais nous sommes loin de croire à de pareilles intentions de la part du gouvernement impérial. Il a su plus d'une fois, comme nous l'avons su nous-mêmes, résister à l'opinion dans ses emportemens, ménager la dignité d'autrui et conserver son sang-froid. Malgré tout, ce grondement continuel venu de l'autre côté de la frontière crée un énervement qui n'est pas sans danger, et le fait que les susceptibilités et les animosités sont aujourd'hui à peu près générales n'est pas fait pour en diminuer le sentiment. Tantôt c'est l'opinion italienne qui nous prend à partie parce que M. Barthou lui a adressé de bonnes paroles; tantôt c'est la même opinion italienne qui se tourne contre l'Autriche pour une imprudence commise à Trieste; tantôt c'est l'Allemagne qui découvre notre Légion étrangère après trois quarts de siècle d'existence et qui la dénonce à la vindicte du genre humain outragé. Il semble que la mauvaise humeur soit le sentiment qui domine en Europe. Les prétextes qui lui donnent naissance ont une si faible consistance que nous n'y prendrions pas garde, si l'état du monde était normal. Mais il a suffi de jeter un coup d'œil sur l'Orient pour constater combien nous étions encore loin du moment où, après une perturbation profonde, les États balkaniques auront enfin retrouvé l'équilibre stable qui nous donnera à nous-mêmes un peu de repos.

Francis Charmes.

Le Directeur-Gérant,

Francis Charmes.

DE L'HISTOIRE

ET

DES HISTORIENS

II[1]

LES HISTORIENS GRECS

Une première remarque est nécessaire. Les historiens, dignes de ce nom, appartiennent presque exclusivement à la civilisation méditerranéenne. Les autres peuples ont des annales, des registres, des recueils de notations, des légendes, des fables : mais l'histoire proprement dite a fleuri sur les bords de la Mer Intérieure et elle n'a fleuri que là.

Il semble que la force intellectuelle nécessaire pour écrire l'histoire n'ait été donnée qu'aux peuples habitant sur ces rivages, l'histoire et la civilisation marchant toujours du même pied; car, comme nous l'avons démontré, les sciences théoriques et appliquées, les diverses techniques, l'art, la philosophie sont sous la dépendance de l'histoire. Assurément, les races méditerranéennes ont obtenu les faveurs de la nature : mais elles ne sont les maîtresses intellectuelles de l'humanité que parce qu'elles se sont appliquées à tenir ses archives.

Le premier grand historien, c'est Homère. Son œuvre,

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre 1913.

apparaissant à l'aube des temps, est la preuve la plus ancienne d'une loi de l'histoire qui s'applique à l'histoire elle-même, à savoir que les âges et les pays ont les historiens qu'ils méritent : les grands historiens naissent pour les grands événemens.

Les poèmes d'Homère consacrent le souvenir d'un des épisodes les plus considérables de la vie des peuples, puisqu'ils exposent ce qu'on savait de son temps sur le premier choc entre l'Asie et l'Europe et sur la naissance et la civilisation hellénique. L'*Iliade*, c'est la grande lutte; l'*Odyssée*, c'est la grande découverte. Ainsi la double face des genèses est exposée dans ces poèmes dont la beauté et l'autorité tiennent du miracle. Seule la fraîcheur d'imagination propre aux peuples jeunes pouvait atteindre à cette claire et belle vision et expression des choses; si belle et si claire que les siècles s'écoulent sans en ternir l'éclat. Que l'on discute sur l'authenticité même des événemens racontés par Homère, qu'avec Hérodote et Thucydide, on accepte d'autres versions, qu'avec Dion Chrysostome, on rejette tout ce qu'Homère raconte du siège de Troie ou, qu'avec les historiens modernes de la Grèce, on refoule Homère lui-même dans la légende mythique, les récits homériques n'en restent pas moins le témoignage le plus extraordinaire sur les anciens âges et le miroir fidèle du premier état de la société grecque, mille ans peut-être avant notre ère.

La religion, les mœurs, les coutumes, les monumens, les costumes, les armemens, la tactique terrestre, la tactique navale, tout ce qui peut intéresser l'homme dans son passé le plus reculé, tout cela est décrit avec un caractère de réalité, de franchise et de simplicité tel qu'on ne peut douter que les choses n'aient été telles quand les poèmes ont été composés.

Et si l'on ajoute que le périple d'Ulysse à travers la Méditerranée achève et complète une sorte de revue des connaissances humaines à cette même époque, si on reconnaît dans ce récit, selon une hypothèse ingénieuse, un portulan ou un résumé mnémotechnique des « guides de la mer, » tels qu'ils étaient en usage parmi les navigateurs hellènes, on admettra que l'aptitude « historique » manifestée, de si bonne heure, par la haute antiquité hellène lui assurait, dès lors, la prééminence sur tous les peuples.

Depuis que ces récits ont été écrits, l'humanité en subit

l'empreinte. La bravoure d'Achille, la sérénité d'Agamemnon, la prudence d'Ulysse, la noblesse d'Hector, la lâcheté de Thersite restent les types éternels de ce qu'il faut rechercher ou éviter; Priam, Hécube, Andromaque, Pénélope, Iphigénie, Hélène, sont les figures définitives du père, de la mère, de l'épouse, de la fille, de la femme, et leurs âmes se rattachent, par des fils immortels, à toutes les âmes venues ou à venir.

La Bible (à ne la considérer qu'au point de vue historique) n'a pas l'unité de l'œuvre homérique : mais, dans son cadre plus souple et dans sa plasticité plus conforme au prompt et subtil génie sémite, elle est un témoignage incomparable; la piété y reconnaît la parole divine. Dans la Bible, les livres des Origines, le Pentateuque (c'est-à-dire la *Genèse*, l'*Exode*, le *Lévitique*, les *Nombres*, le *Deutéronome*) et, en plus, le livre de *Josué* sont les livres de la « Loi, » les livres de Moïse. Leur haute valeur religieuse ne permet pas de leur attribuer précisément un caractère historique; les livres historiques proprement dits, c'est-à-dire les *Juges*, *Samuel*, les *Rois*, *Esdras*, *Néhémie*, les *Paralipomènes* ou *Chroniques*, les *Macchabées*, sans perdre le caractère religieux, sont plus spécialement consacrés aux annales du peuple élu. Les autres livres, soit les livres des moralistes, soit les livres « prophétiques, » complètent cet admirable ensemble. Ainsi ce « Livre » permet à l'histoire de remonter vers les hautes origines de la conscience humaine. Par la lecture de la Bible, on assiste à la révélation, faite aux anciens hommes, de la foi et de la morale monothéiste.

N'est-ce pas un sujet incomparable d'émotion et de méditation que la valeur toujours active de ce témoignage irrécusable? Par lui, nous savons comment l'homme a reçu la Loi, comment il a fait son âme, comment il a conçu l'idéal, comment lui a été tracée la ligne de conduite qu'il doit suivre pendant son pèlerinage ici-bas. Et maintenant, et demain et pendant des siècles, partout sur la terre, cette loi, dictée à la sortie de la terre des Pharaons sera la Loi ; ces dix commandemens seront les Commandemens; car la plus noble des grandes religions humaines, la religion chrétienne est née de cette tradition primitive. Avec sa force de propagande incomparable, elle l'a répandue par tout l'univers. Et maintenant et demain et toujours, il y aura, quelque part dans les villes, dans les villages, dans les champs, aux retraites perdues des forêts de l'Afrique ou des steppes de

l'Asie ou des plaines de l'Amérique, des hommes, des femmes, des enfans par milliers, par millions, qui, en lisant la Bible, seront guidés, élevés, fortifiés, consolés ; car telle est la force de l'*Écriture :* le livre est un miracle constant et produit un miracle constant; il applique, à chacun des actes humains, la poussée de toute l'expérience humaine.

Hérodote est le premier des historiens grecs dignes de ce nom qui soient parvenus jusqu'à nous. Il naquit à Halicarnasse en Asie Mineure vers 480 avant J.-C., et il mourut vers 425 : il vivait au temps de Périclès, de Phidias et de Sophocle, c'est-à-dire à une époque où la Grèce était en pleine maturité intellectuelle, comme s'il eût fallu que cette virilité fût acquise pour qu'elle conçût la véritable « histoire. » Hérodote est, avant tout, un voyageur et un conteur. Chassé de son pays par des discordes publiques, il visite la Perse, l'Assyrie, la Médie, l'Égypte, le Pont-Euxin, la Grèce, bien entendu, et la Grande-Grèce où il s'établit à Thuries, colonie fondée par Athènes, sur l'emplacement de Sybaris et où il mourut. Hérodote eut sous les yeux tous les monumens de l'antiquité dans leur splendeur : la tour de Babel, les pyramides d'Égypte, les temples de Karnak, le colosse de Rhodes, le sanctuaire de Diane à Éphèse, le Parthénon qui s'élevait alors, les monumens de Syracuse, de Sélinonte et d'Agrigente, les temples de Ségeste et de Pœstum, encore debout aujourd'hui et qui nous donnent l'idée de ce que pouvait être, alors, la beauté méditerranéenne. Ce grand voyageur, ému de tant de merveilles, eut la soif de savoir qui avait conçu, créé, développé cette civilisation d'héroïsme, de splendeur et de marbre, soif que nul n'avait eue avant lui et qu'il passa sa vie à satisfaire. Et le même qui sut voir sut écrire : Hérodote est le père de l'Histoire.

La Grèce a donné aux neuf livres d'Hérodote le nom des neuf Muses : pour la Grèce, en effet, toute la tradition intellectuelle était là. Le véritable sujet choisi par Hérodote, ce sont les guerres médiques ; il les considère dans leurs origines, leurs causes lointaines, leurs répercussions sur tout le bassin oriental de la Méditerranée, ce qui l'amène à étendre indéfiniment ses recherches. Par là, les *Histoires* d'Hérodote servent, en quelque sorte, de suite aux livres homériques. Des deux parts, il s'agit

des contacts entre l'Asie et l'Europe, il s'agit du difficile ménage de ces deux civilisations rivales qui finirent pourtant, en se rapprochant, par donner naissance à la civilisation méditerranéenne et chrétienne. Mais qui pouvait prévoir cette destinée quand les armées grecques assiégeaient Troie ou quand, des siècles après, Xerxès envahissait l'Attique? Aujourd'hui que l'esprit humain peut embrasser le cycle, quelle joie n'éprouve-t-il pas à connaître, par un témoin si ancien, le point initial de ces contacts séculaires?

Hérodote ne manque ni de critique, ni de jugement, ni de bon sens; mais étant surtout un curieux, il accepte de toutes mains et préfère, à tout, le plaisir de raconter. Il a compris qu'il y a, même dans les plus absurdes légendes, un point de vérité, et dans les croyances, quelles qu'elles soient, un état d'âme qui intéresse l'humanité et l'avenir. Vue très juste. N'ayant ni le temps, ni les moyens de tout contrôler et de peser au poids et à la balance, il fait sa provende, soucieux surtout de ne rien laisser perdre d'un si précieux butin.

Hérodote est le plus amusant des conteurs, bonhomme s'il en fut, parfois lent et radoteur, mais ne perdant jamais de vue ni le sujet, ni l'objet, pèlerin de la légende et rhapsode de la vérité.

Thucydide est, peu s'en faut, le contemporain d'Hérodote : une vingtaine d'années seulement séparent les deux naissances; on croirait qu'il s'est écoulé entre elles plusieurs siècles. Hérodote est l'ami des antiquités, le moissonneur diligent des traditions et des légendes, se berçant lui-même au rythme de sa narration pérégrine. Thucydide est un athlète courant au but sans délai On raconte que la vocation du jeune Thucydide fut éveillée par les récits d'Hérodote. Celui-ci les lisait devant les Grecs assemblés aux Jeux olympiques : Thucydide enfant était là et il se mit à pleurer. Hérodote se tourna vers le père et lui dit : « Je te félicite d'avoir un tel fils; car son âme est avide de savoir. »

Thucydide était Athénien; il naquit dans un bourg de l'Attique, Halimuse. Son père était riche et appartenait à l'une des familles considérables de la cité; on dit même qu'il descendait des Pisistratides. Sa naissance, sa fortune, son éducation, ses aptitudes, tout l'appelait à jouer un grand rôle dans les affaires publiques. Comme la plupart des Athéniens de rang

distingué, il se consacra d'abord à l'éloquence. Il plaida devant le peuple, et ses succès oratoires le désignèrent pour les honneurs; on lui confia le commandement d'une armée. Il exerça cette charge au début de cette guerre du Péloponèse qui devait être le sujet de son livre. Il échoua devant Amphipolis et fut accusé de trahison. Il est facile de deviner, à travers les récits des historiens, qu'il fut victime des dissensions politiques, et qu'il fut écarté des affaires, puis condamné à l'exil par le parti qui avait à sa tête le démagogue Cléon. Il se réfugia en Thrace où il avait des biens considérables et ne put rentrer dans son pays qu'après vingt ans. Ainsi Thucydide fut perdu pour la cité, au moment où des hommes de cette valeur lui eussent été si utiles.

Comme Hérodote, Thucydide écrivit pour occuper les tristes loisirs de l'exil. Les historiens sont, trop souvent, des patriotes désoccupés; éloignés de l'action et ne pouvant s'en distraire tout à fait, ils en approchent du moins l'image.

Thucydide, c'est l'historien homme d'État : dans le tissu des événemens il veut voir surtout les enchaînemens et les causes. Son amour austère de la vérité, la rigueur de son impartialité viennent de là. Les erreurs de fait causent les erreurs de raisonnement : puisqu'il veut voir clair, il veut voir vrai. Par ce scrupule hautain, Thucydide met, une fois pour toutes, l'histoire à son rang. Si Hérodote est le père de l'histoire, Thucydide en est le maître. Son livre est un acte. Toute autre conception de l'histoire est inférieure.

Thucydide indique lui-même où il faut viser : « Quant aux faits, dit-il, je ne me suis pas permis d'écrire d'après les informations du premier venu ni d'après mon opinion, mais en scrutant avec scrupule, et autant qu'il m'était possible, chacun des événemens auxquels j'avais assisté moi-même et chacun de ceux que d'autres m'avaient appris. Il est difficile de découvrir la vérité, parce que les témoins parlent du même sujet différemment et l'un et l'autre parti selon son inclination ou sa mémoire. Mes écrits, dépouillés du merveilleux, en paraîtront peut-être peu agréables; mais ils suffiront à ceux qui veulent s'éclairer et aller au fond des choses dans ce qui s'est passé; ils seront jugés utiles, puisqu'ils exposent la marche des événemens tels qu'ils se renouvellent chaque jour; car, la nature humaine étant la même, ils ne peuvent qu'être, par la suite, semblables ou ana-

logues. Cet ouvrage est un legs transmissible à perpétuité et non un conte destiné à charmer l'oreille un instant. »

Le maître de Thucydide pour les lettres avait été Antiphon, redoutable orateur, qui fut condamné à mort par ses adversaires politiques; son maître pour la philosophie fut Anaxagore, le doctrinaire de l'intelligence, cet admirable idéaliste qui disait : « L'Esprit est répandu dans tout, il anime tout. » Auprès d'Anaxagore, Thucydide rencontra les disciples de ce haut maître : Périclès, Euripide, Archélaüs et, sans doute, Socrate. Le maître et les disciples, tous furent poursuivis par l'envie et la haine des démagogues. Anaxagore condamné comme Socrate, accusé de trahison (de médisme) comme Antiphon, s'enfuit et vécut en exil comme Thucydide. Quelle profusion de dévouemens et de talens gaspillent ainsi les démocraties!

C'est un fait constaté souvent par l'histoire que les peuples sont menacés du plus grand péril au moment de leur plus grande prospérité. L'aisance, la richesse, le bien-être, la douceur des mœurs, la confiance mutuelle encouragent l'audace, l'intrigue, la corruption, d'où naissent les discordes civiles; et bientôt, la rencontre de la violence et de la pusillanimité produit une rapide décadence. C'est ainsi qu'on vit cette noble République Athénienne s'incliner vers sa chute à l'heure de son apogée, tandis que cette ville de l'Intellignce regorgeait de génie et de patriotisme.

Thucydide vit et prévit ces choses : il les burina, pour l'avenir, d'après le modèle vivant : « Il survient, dans les cités, par esprit d'anarchie, de sédition, beaucoup de calamités qui se reproduiront tant que la nature humaine sera la même... Tous ces maux résultent du désir de dominer qu'inspirent la cupidité et l'ambition, d'où naît l'ardeur des rivalités : car ceux qui, dans la ville, président aux affaires, adoptant pour politique spécieuse, selon leurs intérêts, ceux-ci la cause populaire, ceux-là la cause modérée, se proposant, à les croire, le bien public, mais ne visant, en réalité, qu'à se supplanter les uns les autres, se portent aux derniers excès. Ils poursuivent leurs rivaux, leur infligent des peines plus grandes que ne l'exigent la justice et l'intérêt de l'État, se réglant toujours sur ce qui plaît à leur propre parti. Lorsqu'ils s'emparent du pouvoir, soit par le hasard d'un vote, soit même par la force, leur but unique est d'assouvir leur ambition du moment. Aucun des

partis ne songe plus à la justice; on loue ceux qui réussissent par leur éloquence. Les citoyens honorables périssent, victimes des deux factions, soit parce qu'ils refusent d'en partager les violences, soit par la jalousie qu'on leur porte d'y avoir échappé... Dominés par la pensée qu'on ne peut espérer rien de stable, ils n'osent se fier à personne et ne songent qu'à se mettre à l'abri du mal. Alors, ce sont les moins capables qui l'emportent. En effet, ceux-ci, craignant que leur propre infériorité et le mérite de leurs ennemis ne les écartent des affaires, marchent audacieusement au but, tandis que les hommes de mérite, dédaigneux du danger, ou négligens du soupçon, se laissent surprendre ou écarter et, dans les troubles civils, périssent en grand nombre. »

Thucydide prit pour sujet cette guerre du Péloponèse dont il avait été une des premières victimes. Un tel choix ne lui était dicté ni par la vengeance, ni par la rancune. Il se rend compte qu'il assiste à un des événemens les plus considérables de l'histoire humaine (puisque là se joue le rôle d'Athènes et de la Grèce tout entière) et il ne veut pas que l'avenir en ignore les origines et les causes. « Quoique les hommes, durant la guerre, regardent toujours celle qu'ils font comme la plus importante, néanmoins la guerre présente, à en juger par ce qui s'accomplit, l'emportera assurément sur toutes les autres... J'ai voulu exposer les causes de cette rupture et les motifs de nos dissensions, afin qu'on ne se demande pas, un jour, d'où s'éleva, parmi les Grecs, une guerre d'une telle importance. »

Ce coup d'œil, cette pénétration, cette divination ne le quittent jamais : soit qu'il analyse les motifs immédiats qui amenèrent la guerre entre Sparte et Athènes, soit qu'il montre la république grecque hésitant entre les deux partis, soit qu'il expose les dispositions prises, de part et d'autre, et les alliances secrètes, soit qu'il jette un coup d'œil lointain sur l'aspect et l'attitude du monde barbare, se préparant à profiter de l'affaiblissement de la fortune hellénique, soit qu'il assiste au duel des orateurs lacédémoniens et athéniens, chargés de soutenir l'une ou l'autre cause et d'attirer, en invoquant la justice et la raison, la faveur des Dieux... La guerre éclate. Périclès est, à ce moment, le premier à Athènes. C'est lui qui prononcera la fameuse oraison funèbre des citoyens morts pour la patrie où toute la grandeur Athénienne est présentée en un magnifique raccourci : « Je

parlerai d'abord de nos aïeux; ayant vécu toujours sur la même terre, ils l'ont léguée à leurs successeurs, libre jusqu'à ce jour, grâce à leurs vertus... Nous avons une constitution qui n'emprunte de lois à personne; plutôt que d'imiter les autres, nous servons nous-mêmes d'exemples... Notre ville est ouverte à tous les peuples: jamais un étranger n'est écarté de nos travaux, de nos plaisirs, de nos spectacles. Nous ne craignons pas les espions, parce que nous comptons sur notre propre vaillance dans les combats. D'autres se font un métier du courage; il est naturel chez nous, et nous courons, sans contrainte, du repos au combat. Nous sommes élégans avec mesure et sages sans mollesse. En me résumant, je dirai, qu'en général, notre ville est l'école de la Grèce et que chacun des nôtres est propre personnellement à une infinité d'exercices qu'il exécute avec autant de facilité que de grâce... »

Ce discours apologétique est le chant du cygne. Les grands malheurs s'abattent sur la cité. La peste d'Athènes éclate, saccage la ville, l'armée, la flotte. De quel pinceau assombri l'historien exprime ces affreuses journées, les citoyens périssant par milliers, les campagnards réfugiés dans la ville et mourant sans abri, les malades abandonnés, les sépultures violées, le découragement et la démoralisation multipliant les maux causés par la maladie : « Nul ne voulait plus travailler, parce qu'il ignorait si, avant d'avoir achevé son travail, il ne périrait pas. »

Périclès meurt dans le dégoût, la tristesse et la disgrâce populaire ! Mais la guerre continue avec des alternatives de succès et de revers. Presque chaque année, l'Attique est envahie par terre, tandis que la flotte athénienne porte le ravage chez les ennemis. Les trêves, à peine conclues, sont rompues. Les hostilités tantôt violentes, tantôt latentes, ruinent les peuples sans résultat... Les Athéniens font alors, sur le conseil d'Alcibiade, la faute décisive : ils compliquent leurs affaires par la guerre contre Syracuse : le magnifique et touchant épisode de la guerre sicilienne s'intercale dans l'œuvre de Thucydide et lui donne, tout à coup, le ton d'un chant dramatique et lugubre.

L'armée athénienne périt aux Latomies; Nicias, le général pieux, modéré et faible, est cloué sur la porte des carrières, tandis que, dans les carrières elles-mêmes, râlent les derniers survivans de son armée.

Après une telle catastrophe, Athènes est désemparée. Cette démocratie, qui n'a pas voulu écouter les conseils des hommes sages, se montre disposée à les suivre, alors qu'il est trop tard : « Quand la nouvelle de l'anéantissement de l'armée parvint à Athènes, longtemps on refusa d'y croire... On n'avait de toutes parts que sujets de douleur, et cet événement plongeait les Athéniens dans l'effroi et dans la consternation. Ils s'imaginaient que, de la Sicile, leurs ennemis viendraient bientôt aborder au Pirée... Enfin, comme il arrive ordinairement au peuple, la frayeur du moment les disposa à suivre en tout une conduite sage... » Ces dispositions ne durent pas : la guerre civile naît de la guerre étrangère : les « quatre cents » usurpent le pouvoir; à l'armée, les soldats déposent leurs généraux. Alcibiade, le détestable conseiller de la guerre syracusaine, accable encore son pays autant par ses services que par son ambition et par ses intrigues. L'abattement des Athéniens est au comble.

« Leur armée est, à Samos, en hostilité contre le gouvernement. Les soldats méprisent le pouvoir civil parce qu'il est devenu méprisable; plus de flotte ni de marins; l'Eubée est perdue avec ce qui restait de vaisseaux. Si les Péloponésiens étaient venus assiéger Athènes, elle eût succombé. »

L'historien ne poursuivra pas beaucoup au delà cette lamentable histoire, soit que la mort l'ait interrompu, soit que la plume lui soit tombée des mains. Le récit s'arrête sur une phrase brève. Il ne dira ni la défaite finale d'Ægos-Potamos, ni la capitulation d'Athènes (404), ni sa subordination politique à Sparte, ni le gouvernement des Trente-Tyrans. Mais l'ouvrage, quoique interrompu, est achevé; Thucydide laisse à la postérité le triste et poignant exemple de ce qu'un grand peuple peut faire de lui-même quand la liberté n'est plus conduite par la raison.

L'œuvre de Thucydide, en effet, remplit le véritable objet de l'histoire. Elle tend à développer, chez les particuliers et chez les peuples, la raison (γνώμη) à l'encontre de la passion (ὀργή); l'homme supérieur qu'est Thucydide fait assez confiance à la nature humaine pour croire qu'elle peut trouver, en elle-même, par le discernement et la volonté, la décision du Bien; mais il veut que ce discernement et cette volonté soient sans cesse averties par l'éducation, par l'éloquence, par la philosophie, par

l'histoire, ces véritables maîtresses du genre humain. La mâle beauté de cet enseignement fait sa pénétration et son autorité. C'est pourquoi il faut que l'histoire soit belle. Thucydide n'a pas seulement dicté des principes, il a gravé, dans la mémoire des hommes, des images éternelles. Sa noble nature intellectuelle et morale était digne de l'histoire et nécessaire à l'histoire. Athènes, dans sa splendeur, pouvait seule former un tel homme, — un homme dont le caractère fut le génie, — et apprendre ainsi au monde ce que doit être l'*historien*.

S'il est, après la chute d'Athènes, un événement de l'antiquité digne d'être confié éternellement à la mémoire, c'est la substitution de la puissance romaine à la puissance hellénique. Cette évolution capitale de l'histoire a trouvé son historien, Polybe. Polybe, comme Hérodote et comme Thucydide, est un banni; il trouve l'histoire sur les chemins de l'exil. Mais son exil ne fut pas un séjour sur des terres incultes et barbares : quittant la Grèce décadente, c'est dans la Rome florissante qu'il se réfugia. De ce contraste naît, en lui, l'idée de sa grande histoire.

Polybe était né, entre 210 et 200 avant Jésus-Christ, à Mégalopolis (Arcadie), deux siècles environ après Thucydide. C'était le moment où Rome, délivrée d'Annibal et ayant déjà vaincu Carthage, envoyait T. Q. Flamininus « préparer, au nom de la liberté, l'asservissement de la Grèce. » Polybe, fils de Lycortas, homme considérable, passa son enfance parmi les patriotes qui avaient résolu de combattre jusqu'au dernier souffle pour l'indépendance du pays. Plutarque a raconté qu'aux obsèques de Philopœmen, ce fut le jeune Polybe qui fut chargé de porter, dans une urne, les cendres du *dernier des Grecs*. Soldat, fils de soldat, élève des derniers grands soldats hellènes, Polybe fut de ceux qui essayèrent de galvaniser la décadence hellénique : mais sa clairvoyance n'était pas dupe des tirades emphatiques; il conseillait une certaine prudence, une certaine modération qui passa pour suspecte auprès de ces violens qui ne sont, dans tous les temps, que des niais dangereux. Il était vif et susceptible : dans la querelle des partis, il tomba au premier piège qui lui fut tendu. Banni, livré comme otage aux Romains, il resta vingt ans à Rome, devint l'ami de Paul-Émile et de Scipion. Par ses amis,

il pénétra dans la connaissance des archives, dans le mécanisme des institutions, dans le secret des origines ; ainsi il fut amené à rechercher et à découvrir les causes de la grandeur romaine. Son application, sa pénétrante acuité intellectuelle savent voir, comprendre et juger. Parmi les Romains, il reste un « Grec, » *Græculus*, de ces hommes fins et avisés dont Caton se méfiait et que Rome subit, cependant, comme des maîtres. Il éleva, dit-on, Scipion Émilien, et fut ainsi un des auteurs de la conquête dont parle Horace :

> *Græcia capta ferum victorem cepit et artes*
> *Intulit agresti Latio :*

Avec les Scipions et, notamment, avec son élève et ami l'Émilien, il parcourt le monde à la suite des armées, vit dans les camps, assiste au siège de Corinthe, à celui de Carthage, à celui de Numance : il est le témoin de ces grandes ruines. Son patriotisme intermédiaire, si j'ose dire, en aidant à l'organisation de la conquête romaine, quand une fois la Grèce est vaincue, modère la loi du vainqueur et ménage, à ceux qui l'ont chassé, un régime, sinon libre, du moins plus adouci. Polybe est donc, comme Thucydide, un homme d'État, un homme d'expérience, dépris sans doute, mais qui veut savoir et comprendre, précisément parce qu'il a souffert.

Il n'a manqué à Polybe que les hautes qualités esthétiques de Thucydide pour s'être élevé au même rang. Mais, ni sa composition, ni son exposition n'ont cette beauté magistrale qui rend la gloire de Thucydide inaccessible. Seule sa pénétration, son sens judicieux des affaires se sont mesurés parfois avec le génie du premier. Mais, pour l'histoire des guerres, pour l'exposé des institutions, pour la vaste compréhension des faits et des ensembles, Polybe est supérieur à tous les autres. Il est nourri, vigilant, diligent. Si l'on compare ces deux historiens, Thucydide et Polybe, on comprend dans quel sens la Grèce avait évolué et ce qu'elle avait perdu pendant les deux siècles qui les séparent. Il en est de leurs œuvres comme des œuvres artistiques qui fleurirent à leurs époques respectives : l'histoire de Thucydide ressemble à ces nobles figures du Parthénon encore hiératisées dans un mouvement plein de vie, tandis que l'histoire de Polybe, plus variée, parfois plus avisée et plus ingénieuse,

toujours plus complexe, s'attarde à cette recherche du détail et du *morceau* qui, dans l'art grec en décadence, signale déjà le byzantinisme. L'histoire de Polybe ne fait pas drame; son développement est verbeux. sa langue molle. Si plein et si nourri, il fatigue et, comme le dit crûment Denys d'Halicarnasse, il ennuie.

D'après Polybe, trois conditions sont nécessaires pour écrire l'histoire : étudier les documens, connaître les lieux, et surtout avoir l'expérience des affaires. Quant à l'imagination et à l'émotion, il n'en a cure. Polybe est le modèle des écrivains didactiques, il n'a pas son pareil pour exposer le mécanisme des institutions et les raisons de la politique. Homme d'État, il a laissé à l'avenir la plus intelligente explication d'une des plus grandes affaires d'État qui fut jamais, la substitution de Rome à la Grèce, et cela suffit à sa gloire.

J'emprunterai à Polybe un tableau où est rendue sensible la force et la vertu des traditions familiales et nationales dans l'ancienne Rome. C'est une leçon pour tous les âges (1) : « Lorsque, à Rome, un homme considérable meurt, on porte en grande pompe, après la cérémonie funèbre, son corps à la tribune sur le Forum; là on le dresse tout droit, de façon que tous puissent le voir; plus rarement on le couche. En présence du peuple entier rassemblé à l'entour, son fils, s'il en a un qui soit en âge et qui se trouve à Rome, sinon quelqu'un de ses parens, monte à la tribune pour rappeler les vertus du mort, les choses accomplies par lui durant sa vie. Qu'arrive-t-il? Les assistans qui se rappellent et remettent ainsi sous les yeux tout ce qu'il a fait (je ne dis pas ici seulement ceux qui ont pris part aux mêmes actions, mais ceux-là même qui y sont étrangers) sont tellement émus à ce souvenir, que le deuil d'une famille semble un deuil public. Lorsque les funérailles sont terminées et que les derniers devoirs ont été rendus au mort, on place son image dans l'endroit le plus apparent de la maison, sous un dais de bois. Cette image reproduit, aussi exactement qu'il est possible, ses traits et son teint. Aux fêtes publiques, on la découvre, on la pare avec soin. S'il meurt quelque personnage illustre de la famille, on couvre, de ces mêmes ornemens, les hommes qui paraissent le mieux ressembler pour la taille et l'allure générale

(1) Liv. VI, § 53. Traduction de Félix Bouchot.

du corps à ceux qu'ils représentent et on les mène ainsi au convoi. Ces hommes mettent une robe prétexte, si le mort était consul ou préteur; une robe de pourpre, s'il était censeur; d'or, s'il avait obtenu ou mérité le triomphe. Ils s'avancent, portés sur des chars et précédés des faisceaux, des haches et de tous les insignes des dignités que ces personnages ont exercées durant leur vie. Aux rostres, ils prennent place en ordre sur des sièges d'ivoire. Quel aiguillon plus puissant, pour un jeune homme qui a la passion de la gloire et de la vertu? Quel est celui que la vue de tous ces hommes, célèbres par leurs vertus, rangés l'un près de l'autre, et dont les visages semblent vivre et respirer, ne remplirait pas de l'amour de la gloire? Quel plus noble spectacle imaginer? L'orateur qui fait l'éloge du mort, prononce, lorsqu'il est terminé, celui des ancêtres dont les statues sont assistantes, il raconte leurs exploits et leur vie, en commençant par le plus ancien. De cette manière, la renommée des citoyens vertueux se renouvelle sans cesse; la gloire des grandes actions devient immortelle; le nom de ceux qui ont bien mérité de leur patrie est répété par toutes les bouches et transmis à la postérité. Mais, ce qui vaut mieux encore, la jeunesse est vivement sollicitée, ainsi, à tout braver pour l'intérêt commun, dans l'espoir d'atteindre cette gloire qui s'attache au nom des bons citoyens. »

La Grèce était abattue, Rome triomphait. L'Empire romain avait fait, de tant de nations illustres, des provinces soumises et inermes. La Grèce, cent ans après Jésus-Christ, n'avait plus d'autre gloire que le souvenir immortel laissé par elle dans la mémoire des hommes. Ce souvenir était tel, cependant, qu'il s'imposait aux générations nouvelles comme s'il était chose vivante et toujours présente. On aimait tout, de la Grèce, jusqu'à ses légendes et à ses erreurs; on les apprenait comme des leçons dans les écoles; on faisait, de ses héros, des « sujets de déclamations. » Rome entière, depuis les orateurs écoutés sur les rostres, jusqu'aux acteurs sur le théâtre, et jusqu'aux affranchis dans les gynécées, était imbue des idées grecques, de la philosophie grecque, des arts grecs, des techniques grecques. Ces faits glorieux ou piquans, ces enseignemens précieux, ces traditions héroïques ou familières, étaient sans cesse allégués, cités,

et faisaient partie du langage courant; il était urgent de colliger ces souvenirs et de les offrir au public dans des cadres maniables et portatifs et qui pussent être, en quelque sorte, pendus dans toutes les mémoires. Un homme naquit pour cette œuvre, et ce fut Plutarque.

Plutarque vit le jour à Chéronée, en Béotie, vers l'année 48 de l'ère chrétienne, sous le règne de l'empereur Claude. Il fit ses études à Athènes et voyagea en Égypte, en Italie; il se fixa à Rome où il vécut vingt ans environ, du temps de Vespasien et de Domitien. Ce n'était pas une belle époque; mais Plutarque n'avait pas charge d'âme, et il prenait son temps tel qu'il le trouvait. Bourgeois tranquille, professeur et conférencier, se piquant de lettres et de philosophie, il ne demandait qu'à vivre en paix, pourvu qu'on le laissât colliger les anecdotes et fouiller les archives. Après son long séjour à Rome, il regagna sa petite patrie et, là, se vit élevé aux modestes honneurs municipaux, archonte et même, dit-on, grand prêtre d'Apollon Pythien à Delphes. Le vieux culte périssait; le grand Pan était mort. Plutarque, crédule et sceptique, s'amusait de ce qu'il eût vénéré trois siècles plus tôt. Après avoir glané, de toutes mains, des renseignemens sans nombre sur le passé et des préceptes judicieux sur la morale et sur la conduite de la vie, il écrivait, écrivait, jaloux de ne pas laisser perdre tant de belles choses.

Plutarque est, dans la force du terme, un polygraphe; tout lui est prétexte à opuscule : les questions romaines, les questions grecques, la religion, les mystères, la gloire civile, la gloire militaire, les oracles de la Pythie et la décadence des oracles, la philosophie, la politique, le mariage, le divorce, l'eau, le feu, enfin tout (1). Mais il se plaisait surtout aux récits biographiques et aux anecdotes. Il eut l'idée infiniment ingénieuse de grouper tous ces souvenirs du passé dans une galerie biographique où les héros grecs et les héros romains défilaient deux par deux, l'un en face de l'autre, formant une série qu'il appela les *Vies parallèles*.

Ce fut un trait de génie. Placé aux confins de la grande antiquité mourante et du christianisme déjà né, Plutarque reçut la double tradition grecque et romaine et la transmit avec une

(1) Ce sont les titres de quelques-uns des traités que Plutarque a laissés et qui sont groupés sous le nom d'*Œuvres morales*.

crédulité et une naïveté charmantes, au moment où elle allait s'effacer : Hérodote de la décadence, conteur avant tout, moins haut assurément et moins épique que le père de l'histoire, mais lui aussi amusant, curieux, le cœur bien placé. Il y avait, dans cette âme de collectionneur d'histoires, un goût très noble pour la vertu et pour l'héroïsme. Sensible à la grandeur antique, il sut la rendre, sinon dans son austérité, du moins dans sa grâce légendaire. D'un train agile, quoique pédestre, il atteint parfois les sommets. La lecture de ses œuvres amuse toujours, élève souvent. Il manquerait quelque chose à la physionomie de l'humanité si Plutarque n'avait pas écrit.

La gloire de Plutarque a été toujours vivante et fraîche à travers les siècles, non pas seulement parce qu'il instruit, mais aussi parce qu'il amuse. Jean-Jacques Rousseau et Napoléon le lisaient. Il n'est guère d'« honnête homme, » comme on disait au XVII[e] siècle, qui puisse se séparer tout à fait de Plutarque.

Parmi ses chances non imméritées, le « bonhomme » Plutarque a eu celle d'être traduit en français par le « bonhomme » Amyot. Quelle chose délectable que ces belles vies racontées dans cette belle prose. Puisque notre Montaigne en a jugé, pourquoi ne pas lui laisser le soin de prononcer le jugement : « Je donne avec raison, ce me semble, la palme à Amyot sur tous nos écrivains françois, non seulement pour la naïveté et pureté de langage, en quoy il surpasse touts aultres, ny pour la constance d'un si long travail, ny pour la profondeur de son sçavoir, ayant sceu développer si heureusement un aucteur si espineux et serré (car on m'en dira ce qu'on vouldra, je n'entends rien au grec, mais je veois un sens si bien joinct et entretenu partout en sa traduction que, ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'aucteur, ou, ayant, par longue conversation, planté vifvement dans son âme une générale idée de celle de Plutarque, il ne luy a au moins rien presté qui le desmente ou qui le desdie), mais surtout, je luy sçais bon gré d'avoir seu trier et choisir un livre si digne et si à propos pour en faire présent à son païs. Nous aultres, ignorans, estions perdus, si ce livre ne nous eust relevés du bourbier : sa mercy [grâce à lui] nous osons à cett'heure et parler et escrire ; les dames en régentent les maistres d'eschole ; *c'est notre bréviaire* (1). »

(1) *Essais*, liv. II, ch. IV.

Quand on a parcouru cette galerie si amusante et si vivante, quand, par la faveur de cette charmante familiarité qui est la vertu historique de Plutarque, on a vécu dans l'intimité de ses héros, on dirait qu'on est de plain-pied avec toute l'antiquité. Thésée et Romulus, Lycurgue et Numa Pompilius, Solon et Valerius Publicola, Thémistocle et Camille, Périclès et Fabius Maximus, Alcibiade et Coriolan, Timoléon et Paul-Émile, Pélopidas et Marcellus, Aristide et Caton le Censeur, Philopœmen et Flaminius, Pyrrhus et Marius, Lysandre et Sylla, Cimon et Lucullus, Nicias et Crassus, Eumène et Sertorius, Agésilas et Pompée, Alexandre le Grand et César, Phocion et Caton d'Utique, Agis et Cléomène et les Gracques, Démosthène et Cicéron, Démétrius Poliorcète et Marc-Antoine, Dion et Brutus, tous revivent devant nous; ils nous accompagnent, en quelque sorte, et nous conseillent; après les avoir contemplés dans leur alignement à la fois si imposant et si abordable, on se dérobe difficilement à l'envoûtement. C'est que Plutarque a cherché, a trouvé, sous le héros, l'homme, et que son ingénieuse patience a su découvrir et nous montrer, en chacun d'eux, l'âme, source de l'énergie, ressort de tant de belles actions à jamais mémorables et à jamais exemplaires.

GABRIEL HANOTAUX.

LA FAMILLE CORYSTON[1]

QUATRIÈME PARTIE (2)

XI

Le gong annonçant le déjeuner du matin résonnait encore à Hoddon Grey. Il était neuf heures moins le quart. La prière dans la chapelle était terminée, et lord et lady Newbury, aux deux bouts de la table, les lunettes sur le nez, dépouillaient leur courrier.

— Mais où donc est Edward? remarqua lady William regardant autour d'elle.

— Comment le demandez-vous! dit comme un reproche lord William.

— Oh! c'est vrai... un instant, j'avais oublié! Et, confuse, lady William rougit légèrement. Car c'était l'anniversaire de leur mariage, et jamais, depuis sa plus tendre enfance, leur fils, leur seul enfant, n'avait manqué, soit en personne, soit par procuration d'offrir à sa mère une gerbe des roses de la saison. Lorsqu'il était allé aux Indes, le chef jardinier avait toujours reçu en temps utile, du fils absent, la lettre à joindre au bouquet. Quand elle évoquait les souvenirs de l'enfance de son fils, lady William croyait encore le voir entrer dans une chambre d'auberge à Domodossola, — il avait alors onze ans, — sa jolie figure épanouie en un rire de triomphe, apportant une

(1) *Copyright by* Mrs Humphry Ward, 1913.
(2) Voyez la *Revue* du 15 août, des 1er et 15 septembre.

botte de roses et d'œillets qu'il s'était procurée à grand'peine, en parcourant, dès l'aube, la ville encore endormie. C'était la première fois qu'on le menait à l'étranger à l'époque des vacances. Il avait terminé ses études préparatoires à Eton, il était encore convalescent d'une rougeole très grave. Et lady William ne pouvait oublier l'agrément que leur avait procuré pendant le voyage la société de leur fils, sa docilité empressée et son charme, ses enthousiasmes pour les églises et les cérémonies catholiques, et sa simplicité amicale avec les gens du pays : le cocher qui les conduisait, ou les *sagrestani* qui les guidaient dans les sombres chapelles ou les édifices somptueux.

Vraiment, depuis qu'il était au monde, à quel moment n'avait-il pas fait leur joie, n'avait-il pas été leur plus cher trésor? Et, quoique l'intérêt qu'elle prenait à la longue lettre de son évêque révéré lui en eût fait momentanément oublier la date, l'anniversaire de leur mariage leur apportait, cette année, une émotion plus vive et plus douce encore, puisque c'était le premier depuis les fiançailles d'Edward. Lady William avait, près de son assiette, une grande boîte à bijoux de style ancien, dont l'apparition en ce jour semblait rattacher le passé au présent.

Le temps était pluvieux; le soleil voilé n'éclairait que d'une lumière pâle le modeste repas, dans la salle à manger; sur les murs gris, quelques portraits de famille à l'aspect austère; les chaises de Chippendale, luisantes d'avoir été frottées par les générations successives; la cheminée ornée d'une pendule Empire, noir et or moulu. Le petit loulou brun de lady William remuait la queue, les yeux brillans de convoitise. Lady William et son mari ne prenaient jamais autre chose à ce déjeuner du matin qu'un œuf avec leur café et leur *toast*. Ils ressentaient un peu de dédain pour les gens qui se nourrissent trop copieusement, et, lorsque le menu était augmenté pour des hôtes, ou en considération du juvénile appétit d'Edward, il restait encore frugal. Sir Wilfrid Bury, qui était bon mangeur, prétendait que les repas d'Hoddon Grey faisaient tort à l'observance stricte du jeûne, — puisqu'ils ne laissaient rien à supprimer.

Mais cette petite scène intime eût charmé un observateur délicat. Cette grande pièce peu meublée, la nappe blanche de la table sur laquelle se détachaient quelques fleurs et des pièces d'argenterie ancienne, sans ostentation ni profusion, donnaient

une impression de simplicité raffinée en parfaite harmonie avec l'existence menée à Hoddon Grey. Les Newbury étaient riches; leurs belles demeures, leur train de maison en faisaient foi, ainsi que la somptuosité des églises, et le nombre des salles publiques et des écoles de leurs domaines; mais, dans leur vie privée, ils semblaient ignorer leur fortune.

— Enfin le voilà! s'écria lady William, avec un joyeux émoi... Oh! Edward, qu'elles sont jolies!

Son fils posa le bouquet encore tout couvert de rosée à côté de sa mère, qu'il embrassa avec tendresse.

— Puissions-nous, mère, avoir le bonheur de vous souhaiter à tous deux encore beaucoup d'heureux anniversaires!... Eh bien! mère, vous cachez un secret... vous rougissez! Mais qu'est-ce donc?

Et son regard rieur allait de sa mère au coffret qui était sur la table.

Il faudra changer les montures, mon chéri,... mais ils sont beaux, dit lady William, en ouvrant le coffret.

Il contenait un collier avec pendentif, deux bracelets et une broche de diamans et de saphirs magnifiques, enchâssés dans une lourde monture en or, datant manifestement des premières années du règne de Victoria. Ces bijoux avaient été fort remarqués à l'Exposition de 1851, où le père de lady William les avait achetés pour sa femme. Dans son for intérieur, lady William les trouvait encore superbes; mais elle admettait parfaitement qu'une jeune femme ne les portât pas ainsi.

Edward considérait ces parures avec une curiosité amusée :

— Les pierres sont magnifiques. Quand Tessier aura passé par là, ce sera une vraie merveille! Je me souviens que vous les portiez pour aller à la Cour, mère, alors que j'étais tout petit. Et vous voulez les donner à Marcia? Il l'embrassa de nouveau.

— Prenez-les, chéri, et demandez-lui comment elle désire qu'elles soient montées, dit sa mère en les lui mettant dans les mains avec bonheur.

Lord William cependant n'avait prêté aucune attention au petit incident des bijoux, tout absorbé qu'il était par la lecture d'une lettre qui semblait le contrarier vivement. Lorsqu'il en eut terminé la lecture, il la mit de côté, mais resta songeur.

— Quelle affaire triste et compliquée! dit-il enfin, comme se parlant à lui-même.

Edward tressaillit, et se retournant :

— Encore une lettre, père?

Lord William la lui tendit.

Newbury la lut et sa physionomie prit, comme celle de son père, une expression grave et réfléchie. Lady William ne fit aucune question, quoique, tout en picorant, elle lançât des regards anxieux à son mari et à son fils. Ils gardèrent le silence au sujet de la lettre, tant qu'ils furent à table; mais, le repas à peine terminé, lord William fit signe à son fils, et ils sortirent ensemble.

— Vous pensez comme moi que nous ne pouvons pas accepter cela, dit avec énergie lord William à son fils.

Edward acquiesça d'un signe.

Lord William reprit impétueusement :

— Comment pourrais-je continuer des relations avec un homme, qui était plus encore mon homme de confiance que mon régisseur, associé à toutes nos œuvres, à toutes nos charités,... qui communie,... qui est même secrétaire de l'association des communians,... qui s'est montré notre partisan dans toutes les questions religieuses,... qui s'est employé activement à réprimer l'immoralité dans les villages,... a partagé nos responsabilités, et, dans de pénibles difficultés, pris part à des décisions,... qui ont pu paraître dures à de pauvres âmes égarées, — et qui se propose, maintenant, de faire, ce que non seulement je juge immoral, mais ce que tous nos tenanciers sont habitués à juger de même : entretenir une liaison coupable avec une femme mariée! Oh! naturellement, je connais ses allégations : le scandale ne serait pas connu; sa soi-disant épouse s'éloignerait; on n'entendrait plus parler d'elle; mais ce pseudo-mariage ne serait pas rompu, et ils continueraient à vivre ensemble autant que son travail le permettrait, tandis que son pouvoir et les charges qui lui incombent dans les domaines resteraient les mêmes. Cette proposition est monstrueuse! L'accepter serait le désaveu de notre vie entière... et une honteuse hypocrisie!

Il y eut un moment de silence, puis Newbury demanda :

— Naturellement vous lui avez affirmé une fois de plus,... dans votre lettre d'hier..., qu'on ne les traiterait pas durement, et que, pour la question d'argent...

— Je lui ai dit qu'il aura *tout* ce qui sera nécessaire! Nous

ne voulons pas peser sur la conscience d'un homme; mais nous ne pouvons pas non plus étouffer la nôtre. S'ils décident de rester ensemble, nous ne pouvons le garder, mais nous lui faciliterons une nouvelle installation ailleurs,... en Angleterre ou aux Colonies. S'ils consentent à se séparer et qu'elle accepte pour elle l'arrangement que nous proposons,... alors il continuera de rester ici ce qu'il était, notre homme de confiance et notre ami.

— Ce qui le torture, c'est de quitter la ferme...

Lord William dit avec une expression de réel chagrin :

— Oh! certainement! Je le sais bien. Il y a donné les meilleures années de sa vie,... ses expériences sont en bonne voie, ses essais réussissent,... il ne pourra trouver ailleurs un équivalent. Il tient à la ferme comme à la prunelle de ses yeux! Tout cela est absolument vrai!... Mais aussi, pourquoi s'est-il engagé dans cette impasse,... sans consulter personne?... Nous n'y sommes pour rien!

On sentait que, malgré son émotion, sa volonté était inflexible.

— Avez-vous vu les sœurs de Cloan?

— Oui, hier au soir. On ne peut être meilleur. Il y a une petite maison, tout près de la communauté, où la jeune femme pourrait habiter avec son fils. Elles lui donneraient du travail, veilleraient sur elle, comme des anges qu'elles sont; et l'enfant irait à l'école.

Mais ils ne veulent pas en entendre parler. Il me fait ses propositions dans cette lettre. Il m'a dit, hier, qu'elle n'était pas religieuse par nature, qu'elle ne comprendrait pas les sœurs qui ne la comprendraient pas non plus, qu'elle ne supporterait pas leurs observations, ni leurs habitudes, et qu'elle retomberait dans ses erremens. « Je me suis chargée d'elle, » m'a-t-il dit,... « je ne puis l'abandonner, elle est à moi... et elle me restera. » C'était très émouvant. Je lui ai répondu que je ne puis diriger sa conscience, que je n'en ai jamais eu la prétention, mais qu'il ne peut demeurer ici qu'en acceptant nos conditions!

— C'est étrange combien son écriture est peu lisible! Elle dénote une exaltation qui n'est pas du tout dans le caractère de Betts, dit Edward en examinant la lettre.

— C'est encore une nouvelle complication. Il n'est plus le même : sa maladie l'a beaucoup affaibli. Je ne puis plus raisonner avec lui comme de coutume.

Le père et le fils, pensifs, continuèrent à marcher. Un valet de pied leur apporta une lettre.

— De Coryston Place, *sir*. On attend la réponse.

Newbury prit la missive avec empressement, mais parut contrarié en la lisant.

— Dites qu'on prévienne miss Coryston que j'irai pour le déjeuner.

Lorsque le domestique se fut éloigné, Newbury, dont la physionomie restait soucieuse, demanda :

— Croiriez-vous que M. et Mrs Betts se sont adressés à Marcia?

— Je pensais que ce brouillon de Coryston s'efforcerait de l'influencer. Mais qu'a-t-elle à faire avec les Betts? Vraiment, les jeunes filles d'aujourd'hui se mêlent de tout!... s'écria lord William, non sans vivacité. Marcia n'a qu'à s'en rapporter à vous.

Newbury rougit et dit en regardant la terre :

— Je pense qu'elle le fera. Mais Mrs Betts est allée la trouver.

— Quel aplomb! C'est de la dernière inconvenance! reprit lord William avec feu. C'est ce qu'elle vous dit dans sa lettre? Allez-y, mon cher Edward, et engagez Marcia à ne pas se mêler de cette histoire. Elle n'a rien à y voir. Elle doit nous en laisser le soin !

Impérieux, il redressa sa haute silhouette de roseau.

Deux heures plus tard, par une chaleur accablante, Newbury partit à pied pour Coryston. Les aubépines et les genêts étaient flétris, mais l'herbe et le jeune blé croissaient, les haies étaient fleuries d'églantines et le petit ruisseau rapide où se jouaient les truites, et qui traversait le parc de Coryston, était à demi caché sous la verdure luxuriante de ses bords.

Cependant les splendeurs de la nature ardente de juin étaient impuissantes à distraire l'esprit délicat et religieusement discipliné du promeneur. Malgré sa jeunesse, — il n'avait pas trente ans, — malgré toutes les forces de la vie qui s'éveillaient en lui, malgré la pensée de sa fiancée, l'attente de son baiser, qui le troublait étrangement, et de toutes les promesses de bonheur qui s'offraient à lui, Newbury était hanté, poursuivi, par l'image des deux malheureux dont la destinée dépendait de son père

et de lui. Ce détestable pouvoir, il fallait l'exercer, car l'Église l'exigeait. Pouvait-on ignorer ces paroles du Seigneur : « *Celui qui épouse une femme renvoyée par son mari commet un adultère.* »

Le mariage pour les chrétiens est indissoluble, puisque le sacrement qui le sanctifie est le signe visible et respectable de l'union de deux âmes consacrée par le Christ, et le symbole de l'union du Christ avec son Église. Enfreindre les lois de l'Église sur le mariage est *pécher*, favoriser cette désobéissance ou sembler l'approuver est également coupable. Et, dans le cas de Mrs Betts, étant données les causes de son divorce, c'était non seulement l'Église, mais aussi la morale publique, qui étaient outragées.

Ces idées, celles de sa famille et de son Église, il les partageait, mais elles venaient obscurcir les premiers rayons de son bonheur. Et il cherchait sincèrement un moyen de faire rentrer ces deux égarés dans le droit chemin, ou de faciliter leur établissement ailleurs, afin de soustraire les siens et lui-même à toute participation à ce scandale.

Pour abréger sa route, il prit un sentier de traverse et se trouva tout à coup près de la ferme modèle, renommée dès longtemps dans les annales de la vie rurale anglaise, mais que, depuis quinze ans, John Betts avait rendue plus fameuse encore. Ici les vingt arpens de culture divisés comme un grand échiquier, où le blé est soumis à tous les essais de nouveaux engrais et de composts; là, les appentis où le blé est cultivé en pots sous châssis, que les fermiers de l'ancien ou du nouveau continent sont admis à venir étudier; plus loin, la longue suite des bâtimens destinés au bétail et aux problèmes de son alimentation, près du laboratoire de chimie que son père avait fait construire pour John Betts; enfin, à peu de distance, la maison où s'abrite la femme qui a apporté avec elle le trouble et le désordre.

Ce trouble et ce désordre avaient été encore accrus par Coryston, et, malgré son amour pour Marcia, Newbury souhaitait vivement de le rencontrer et de lui dire en face ce qu'il pensait.

A ce moment, un homme ouvrit une barrière entre des haies épaisses et hautes, et attendit :

Newbury reconnut John Betts. C'était un grand gaillard, au

teint hâlé, aux larges épaules : ses cheveux grisonnaient à peine. Il portait des lunettes.

— Je vous ai vu venir, monsieur Edward, et je voudrais vous dire un mot.

— Bien volontiers, dit Newbury en lui tendant la main.

Mais Betts n'y prit pas garde. Ils continuèrent à marcher côte à côte. Leurs deux types étaient caractéristiques. Le plus jeune, avec son front haut et étroit, sa taille élégante, un air d'autorité, dû à la vie militaire autant qu'à sa naissance, représentait le type le plus parfait de l'aristocratie anglaise. La silhouette plus épaisse de Betts semblait en rapport avec le rude travail de la terre, tel qu'il existait primitivement, mais l'intelligence de cet homme lui avait permis de dompter la matière, au lieu d'en être l'esclave. Il était, lui aussi, un type représentatif de la classe des cultivateurs modernes, si puissamment secourus par les découvertes de la science, si différens de leurs devanciers : laboureurs, moissonneurs ou bergers, qui, ignorant tout, durent tout découvrir.

Il parlait peu ; mais l'expression de ses yeux bleus, aujourd'hui voilés de tristesse, prévenait en sa faveur. Ces deux hommes étaient attachés l'un à l'autre par le souvenir de longues années de relations amicales, tout empreintes de loyauté, d'estime.

— Votre père a dû recevoir une lettre de moi, ce matin, monsieur Edward, commença Betts brusquement.

— En effet, je l'ai laissé en train de vous écrire, répondit le jeune homme avec une cordialité presque déférente.

— Vous l'avez lue, je suppose ?

Newbury fit un signe d'assentiment.

— N'y a-t-il aucun espoir pour nous, monsieur Edward? reprit Betts, en le regardant en face, et le tremblement de ses lèvres, si fermes d'ordinaire, prouvait son émotion.

Newbury était navré :

— Vous ne pouvez pas savoir combien il nous est pénible de n'être pas d'accord avec vous.

— Vous croyez que l'arrangement que nous vous proposons... serait compromettant pour vous ?

— Comment l'accepter? continua Newbury, vraiment peiné. Ce serait encourager ce que nous blâmons...., nous en faire complices même, et mentir à ceux qui ont confiance en nous.

— Alors, c'est votre dernier mot : il faut que nous nous séparions ?

— Si vous voulez rester ici notre représentant. Mais laissez-nous pourvoir à votre installation ailleurs, comme nous le désirons.

Il y eut un moment de silence, puis Betts reprit :

— J'ai mené cette ferme pendant quinze ans, j'y ai travaillé nuit et jour. Elle a été ma vie. D'autres hommes travaillent pour leur femme et leurs enfans ; moi, j'ai travaillé pour la ferme. Il y a des expériences en train, vous le savez, monsieur Edward, — commencées depuis des années. Elles aboutissent maintenant, elles donnent des résultats... C'est la récompense que j'attendais impatiemment... Comment pourrais-je recommencer cela autre part?... De plus, je me sens fatigué, je ne suis plus aussi fort qu'autrefois. Le meilleur de moi a passé dans cette ferme...

Il la montrait.

— Et vous voulez m'en arracher!

— Oh ! Betts !... Comment en êtes-vous venu là?... Comment avez-vous fait pour en venir là?... dit Newbury avec une émotion croissante.

L'autre reprit :

— Parce qu'une femme est venue... et s'est attachée à moi ! Monsieur Edward, quand vous étiez tout petit, vous avez trouvé un jour, dans les champs, un levraut blessé. Pour l'empêcher de souffrir plus longtemps, vous avez voulu qu'on le tuât... Ce n'était qu'un animal..., mais vous vous êtes mis à pleurer de toutes vos forces. Eh bien ! ma femme, — car *c'est ma femme*, — était comme le petit lièvre blessé. Seulement, moi, j'ai pu lui redonner la *vie*. Si on me la reprend, on la tuera.

— Mais les paroles de Notre Seigneur, Betts, ne sont-elles plus rien pour vous? dit avec vivacité Newbury. Vous les invoquiez constamment, vous étiez sincère, vous avez signé la pétition à l'évêque, l'année dernière...

— Tout ça est si loin, si loin ! monsieur Edwards ; — ... et, depuis, il s'est passé tant de choses !... tant de choses !... répétait-il comme en rêvant...

— Allons, au revoir, *Sir*,... dit-il tout à coup en cessant de marcher. Au revoir, j'ai quelque chose à faire au laboratoire.

— Je viendrai causer avec vous, ce soir, Betts. On nous fait une offre pour le Canada. Vous savez, dans la grande ferme du gouvernement, près d'Ottawa! Pourquoi ne pas laisser mon père écrire au Directeur?...

Betts l'interrompit :

— Venez quand vous voudrez, monsieur Edward. Merci sincèrement. Mais ça ne fera rien de bon,... rien de bon.

La voix faiblit.

Il fit un geste d'adieu et s'éloigna.



Newbury poursuivit sa route, fort troublé. D'ordinaire, Betts parlait haut sans mâcher ses mots, ayant un caractère assez brusque. La résignation et l'humilité dont il avait fait preuve, dans leur rencontre, avaient frappé le jeune homme. Quoique décidé à ne pas sortir de la situation fausse dont il souffrait, le malheureux restait pénétré des idées qui avaient régi sa vie. Ce n'est pas en vain que, pendant des années, on a été un communiant fervent et qu'on a partagé les croyances sur lesquelles est fondé le catholicisme, romain ou anglican.

A travers les arbres apparurent les tours de Coryston. Newbury pressa le pas. Viendrait-elle à sa rencontre?

Et, tout de suite, se posait cette question déplaisante : devait-il, de nouveau, entretenir Marcia de cette lamentable histoire? Ce n'était ni convenable, ni possible. Il pensait avec répugnance à l'entrevue entre Marcia, si pure, et cette créature dévoyée. Il avait été mis au courant de l'existence de Mrs Betts depuis qu'elle avait quitté son premier mari, et en savait beaucoup plus, sans doute, que Betts lui-même.

Et ces pensées l'obsédaient en dépit de la splendeur du jour, de la beauté des bois, du murmure du ruisseau...

Elle était là... comme une apparition rayonnante, dans l'ombre du bois. Elle vint à lui et, passant le bras autour de son cou, se cacha le visage contre lui. Comment décrire cet enchantement de la jeunesse et du premier amour!

Lorsqu'ils se remirent en marche, tous deux, la main dans la main, Marcia ne parla d'abord que de la scène des aveux d'Arthur à lady Coryston.

— Vous souvenez-vous comme j'étais *terrifiée* à l'idée que

mère pourrait en entendre parler? Et elle l'a appris avec un calme parfait!

Elle lui raconta tout : lady Coryston paraissait avoir renoncé au *meeting* de Coryston. Elle restait froide et distante avec Arthur; mais, pour s'en apercevoir, il fallait la bien connaître. Lui, ayant eu gain de cause, se montrait particulièrement aimable. Il était parti, le matin, pour faire quelques visites politiques dans la circonscription et, dans l'après-midi, devait diriger le *match* de *cricket* du village pour la Pentecôte. Mais, la semaine prochaine, il retournerait à Londres pour la réunion du Parlement et, certainement, continuerait ses assiduités chez les Glenwilliam comme devant.

— Ils ne sont pas fiancés?

— Oh! Dieu non! Coryston ne croit pas qu'*elle* y pense sérieusement : il a idée aussi que mère complote quelque chose.

— Quand pourrai-je le voir? dit-il avec un sourire contraint... Vous savez, chérie, que, maintenant, il doit me traiter en frère!

— Il dit aussi qu'il veut vous voir pour... pour avoir une explication avec vous, répondit Marcia, fort embarrassée... Puis, d'un mouvement spontané, elle joignit les mains autour du bras de Newbury :

— Oh! Edward!... Je vous en prie... rendez-nous tous heureux!

Il abaissa son regard sur les yeux humides du jeune et frais visage qui se levait, implorant, vers lui.

— Et que puis-je faire pour vous rendre heureux, ma chérie? demanda-t-il en portant la petite main à ses lèvres,... que puis-je?

Tout en parlant, il avait compris : le moment redouté était arrivé. Pourquoi, en ce jour béni, celle qui se promettait à lui, allait-elle lui demander ce qu'il ne pourrait lui accorder?

— Je voudrais, Edward,... je voudrais,... que vous ne renvoyiez pas Mr Betts. Je vous en *prie*, sa femme m'a fait tant pitié, hier!

— Nous avons tous pitié d'elle, dit-il après un silence. Mon père et ma mère feront tout ce qu'il est possible de faire pour eux.

— Alors, vous lui permettrez de rester?

Et son front blanc se posait câlinement contre lui.

— Assurément! s'il accepte les conditions de mon père, dit-

il à contre-cœur, craignant de voir s'assombrir le regard si doux.

Elle se redressa :

— C'est-à-dire qu'ils se séparent? demanda-t-elle un peu sèchement.

— C'est le seul moyen.

— On leur brisera le cœur !

Une lueur brilla dans son regard, et il ajouta :

— Ce sera la réparation !

— De ce qu'ils ont fait? reprit Marcia rougissante, mais ils ne le comprennent pas ; ils se croient bien et dûment mariés, et ne pensent pas que personne ait le droit de rien dire, puisque la loi les autorise ; et tout le monde trouve cela très sévère.

— Oui, on nous blâmera, conclut-il avec calme. Mais ne comprenez-vous pas, ma bien-aimée, qu'en les gardant dans les domaines, nous semblerions reconnaître ce mariage qui n'existe pas, et approuver une conduite que nous jugeons une grave offense.

— Envers qui? insista-t-elle.

— Envers Notre Seigneur et Son Église, répondit Edward, inflexible.

Elle demeurait agressive et incrédule.

— Avons-nous le droit d'imposer ces lois aux autres? Au reste, ils ne demandent pas à rester *ici*... Mrs Betts n'y tient pas... elle me l'a dit :

Et Marcia s'efforça de récapituler les argumens de l'intéressée, y insistant avec son innocence ignorante, par compassion et aussi par un désir instinctif de faire triompher la cause qu'elle plaidait. Newbury l'écoutait avec une gêne et une tristesse évidentes, mais sans rien céder. Elle s'en aperçut, cessa brusquement de parler, blessée dans son orgueil de l'échec probable.

Newbury rompit le silence.

— Chérie, écoutez-moi. Je ne puis pas discuter avec vous sur ce sujet... N'avez-vous pas confiance en moi?... Ne croyez-vous pas que ni mon père ni moi, nous ne voudrions causer la moindre peine à ces malheureux, si c'était possible ?

Marcia s'éloigna un peu. Les lèvres tremblantes, les mouvemens nerveux de ses doigts roulant et déroulant le ruban de sa ceinture, trahissaient sa déception.

— Je ne peux pas comprendre, dit-elle, très sombre... Je ne peux pas !

— Je sais bien que vous ne le pouvez pas. Mais pourquoi ne pas vous fier à moi, ma bien-aimée? N'allez-vous pas me donner votre vie entière? ajouta-t-il en l'attirant à lui d'un geste caressant. Et, de nouveau, elle fut subjuguée, mais en gardant l'humiliante pensée que celui qui l'aimait avait pu refuser ce qu'elle lui demandait, dans ces premiers momens mêmes de leur amour.

Elle crut de son devoir d'ajouter encore :

— Corry vous avertit de *faire attention*, Edward ; il a vu Mr et Mrs Betts, il les a trouvés très surexcités. Il craint ce qui pourrait arriver.

— Je crois les connaître aussi bien que Coryston, dit Newbury, piqué. Nous prendrons tous les ménagemens, ma chérie... Cette histoire me préoccupe énormément,... excepté près de vous!... Elle m'obsède du matin au soir.

Enfin elle abandonna ce sujet, et ils regagnèrent la maison, en flânant à travers bois, sous l'influence pénétrante de la beauté des couleurs et des effluves exquis de ce jour de juin. Ils étaient à cette période amoureuse où l'amour a tout à découvrir et s'instruit en parcourant les voies aussi anciennes, aussi douces que la vie même, où l'être aimant apprend à connaître l'être aimé, tandis que la nature qui poursuit ses desseins les enveloppe de son éternel enchantement...

Cependant, avant qu'ils eussent atteint le château, les « douces cloches » des pensées de Marcia firent entendre encore des sons discordans. Ils eurent plaisir à évoquer le souvenir de leurs premières rencontres, à parler de leurs projets d'avenir, de leur habitation à Londres et des transformations à opérer à Hoddon Grey. Edward sortit de sa poche les bijoux de sa mère; Marcia admira le feu des pierres. Tous deux plaisantèrent sur l'ancienne monture et convinrent de celle qui la remplacerait. Puis, à propos de l'ami qui devait être son « best man, » Newbury fut entraîné à parler de ses anciens condisciples d'Oxford, appartenant tous, comme lui, au nouveau parti de la Haute Église. Deux surtout semblaient lui être particulièrement chers. L'un, ecclésiastique de haut rang, dirigeait une paroisse dans South London; l'autre, membre de la communauté de l'Ascension, et qui devait bientôt partir en mission pour les Indes, dans une région isolée et dévastée par la peste.

A mesure qu'il évoquait ces souvenirs, Marcia devenait plus

silencieuse. Les personnes dont il parlait, leurs idées et leur existence, lui étaient étrangères. Elle n'ignorait pas que ces institutions pieuses existent, mais elle ne s'y intéressait aucunement. Elle fut d'abord étonnée, touchée même, puis elle se lassa vite, et, pour tout dire, éprouva de l'ennui. Comme pour l'incident des Betts, elle sentait que quelque chose lui échappait : elle ne comprenait pas.

Elle ramena adroitement la conversation sur la musique, l'Opéra, la soirée d'*Iphigénie*. Aucune discordance sur ce sujet ! Leurs esprits s'enthousiasmaient en de communes délices. En ce moment, ils badinaient, la main dans la main, riant, se rappelant l'un à l'autre certains passages, certaines phrases qui les avaient frappés. Newbury était un véritable artiste. Marcia passait pour musicienne : elle était heureuse de se sentir une novice et une ignorante, comparée à lui.

— Que de choses vous savez !... Puis, timidement : Vous m'instruirez, n'est-ce pas ? Ce qui amena l'inévitable réplique masculine :

— Comment en serais-je capable,... quand vous me regardez ainsi ?

Ce fut une heure de délices. Mais, quand tout heureuse, retirant son chapeau, Marcia se regarda devant la glace avant le déjeuner, il lui sembla qu'une porte s'ouvrait derrière elle et que deux tristes figures de spectres entraient dans sa vie. Un remords affreux de les avoir oubliés lui mordit le cœur.

Lorsqu'elle descendit rejoindre Newbury, elle le trouva silencieux et pensif, comme si la même impression avait passé sur lui.

***

Dans l'après-midi, le salon était envahi par une couturière, apportant les brillantes soieries « anglaises, » commandées personnellement, et sans délai, par lady Coryston pour le *trousseau* de sa fille. Sir Wilfrid, en se promenant, reconduisait Newbury à Hoddon Grey.

— Vous n'avez pas pu mettre le grappin sur Coryston ? demanda-t-il.

— Non, j'attends même encore ses félicitations, dit Newbury,

moitié riant, moitié fâché. Sir Wilfrid sentit, malgré ce rire, qu'il en était blessé.

— Quel absurde garçon! reprit sir Wilfrid. Sa manière de faire m'amuse beaucoup... mais tout naturellement ennuie sa mère. Vous savez ce qu'il a inventé pour les Baptistes?

Newbury n'en était instruit que légèrement par les feuilles locales.

— Eh bien! il leur a procuré le terrain demandé. Un petit enclos au milieu du village appartenait à une vieille fille, dont le père, il y a des années, fut maître d'hôtel à Coryston. Elle vit à Edimbourg; mais Corry a su l'y retrouver, l'a décidée à vendre son terrain et a conclu le marché, en fournissant, je crois, une bonne part des subsides. Avant peu, il va élever cette nouvelle Bethel... en narguant sa mère.

— C'est agir en bon fils! fut la réponse peu enthousiaste.

Sir Wilfrid, malicieux, continua :

— Morale : Ne pesez pas sur les consciences, ni en politique, ni en religion; il n'en résulte que du mal. Et, pour l'amour de Dieu, ne soyez pas un « posthumous villain. »

— Qu'est-ce que cela?

— Un homme qui fait un testament injuste et laisse tout pouvoir à sa femme, fait le jeu du diable. Aussi, cette famille ne s'en tire pas.

Et comme exécuteur testamentaire de feu lord Coryston, sir Wilfrid donna des renseignemens précis, utiles au futur gendre de lady Coryston, qui les entendit avec un étonnement compréhensible. Rien n'était plus contraire aux usages suivis dans sa propre famille, pour les questions d'argent et d'héritage.

— Alors Arthur héritera de tout!

— Hum!... Le croyez-vous? dit sir Wilfrid.

— Mais je pensais...

— Attendez la fin, mon cher ami, attendez la fin. Il veut épouser miss Glenwilliam, malgré sa mère... S'il le fait, il peut courir après les domaines.

— Alors, ce sera James? demanda Newbury amusé.

— Pourquoi pas Marcia? Elle a autant de chances que les autres!

— J'espère bien que non! s'écria Newbury avec une conviction sincère.

— Mais que va faire lady Coryston?

— Pour l'histoire des Glenwilliam? Dites, plutôt, que ne va-t-elle pas faire? rectifia sir Wilfrid d'une manière significative... Tout de même, elle cache ses projets.

En parlant, il aperçut le petit *cottage* blanc des Atherstone, sur la colline, émergeant des bois, et le désignant du doigt :

— C'est là qu'ils seront, la semaine prochaine, après le *meeting* de Martover.

— Qui ? Les Glenwilliam ?

Sir Wilfrid fit un signe affirmatif, et ajouta :

— Il y aura du nouveau, comme chaque fois que deux élémens contraires sont en contact.

XII

Aucun événement ne marqua la période des dix jours qui suivirent. Coryston s'était rendu dans le Nord à propos d'une élection. Il prononça quelques discours, qui embarrassèrent autant le candidat ouvrier qu'il soutenait que l'adversaire tory, en prouvant l'absurdité de l'expérience socialiste qui consisterait à renverser le Roi et ses ministres pour subir le joug des comités.

Ayant, un soir, quelque loisir, il en profita pour adresser à Edward Newbury une lettre cérémonieuse, l'agréant, sous conditions, comme beau-frère :

« Je ne vois pas, de raisons, — écrivait-il, — qui puisse nous empêcher d'être bons amis, si... je puis obtenir que vous considériez seulement au point de vue de la simple humanité la pitoyable affaire qui révolutionne tout notre voisinage. Vos opinions sur le divorce, ou les miennes, n'ont rien à y voir; mais il y a des abus dont tous les hommes sont juges et, si vos convictions vous amenaient à y participer, comment l'amitié pourrait-elle exister entre nous, que vous soyez ou non le mari de Marcia? Ce serait de l'hypocrisie que de le supposer. Du reste, je vous avertis franchement que j'userai de toute mon influence sur Marcia. Il me paraît y avoir une ou deux manières d'arranger l'affaire, qui vous dégageraient de toute connivence avec ce que vous jugez immoral. Je les ai signalées à votre père. Mais, si vous persistez dans votre ultimatum : « Séparation ou expulsion,... » alors, ma foi, il faudra en venir aux coups, que vous soyez marié ou non avec ma sœur. Et je dois vous prévenir...

qu'au fond, Marcia est comme moi,... une humaniste,... dans le nouveau sens du mot. »

Ce à quoi Newbury répondit promptement :

« Mon cher Coryston, je suis tout disposé à m'entretenir avec vous de l'affaire Betts quand vous serez de retour et que je saurai où vous rencontrer. Mais nous ne pourrions discuter sérieusement si, auparavant, vous ne m'accordiez la même liberté d'opinion que vous revendiquez pour vous-même. Il n'est pas possible de régler la question, ou de se faire une opinion, — à supposer que nous puissions nous mettre d'accord, en laissant de côté nos convictions, — sans établir au préalable ce qui est ou n'est pas un abus, dans le cas dont il s'agit. C'est un point essentiel. Je ne puis vous parler de Marcia, peut-être parce que mon cœur et mon esprit sont remplis d'elle. Tout ce que je peux dire, c'est que le bonheur qu'elle m'apporte en consentant à devenir ma femme rejaillit sur tout ce que j'éprouve et ce que je pense, et, pour commencer, me rend très désireux de m'entendre avec ceux qu'elle aime et d'être leur ami.

« Elle vous est profondément attachée et, comme vous le savez, souvent affligée par le genre d'opérations auquel vous vous livrez ici... Faites-moi connaître votre retour afin que je vous aille voir à Knatchett. Ne pouvons-nous pas vivre en frères, quoique nos conceptions de la vie soient opposées? »

Mais Coryston étant parti pour l'Écosse, afin d'assister à un Congrès du Travail, ne lui répondit pas.

Juin et ses splendeurs passèrent. Newbury et Marcia se voyaient tous les jours. Elle ne parlait plus des Betts, depuis qu'elle savait que lord William avait rencontré des grands propriétaires canadiens, à Londres, et que ceux-ci avaient promis formellement, et même avec enthousiasme, d'assurer une situation à Betts dans les exploitations gouvernementales de l'Alberta. Les offres étaient faites. Les Newbury se chargeaient de fournir les fonds nécessaires, et Betts semblait réconcilié avec ce projet d'émigration. On lui laissait le temps de se décider, il s'occupait de ses préparatifs et Edward comptait qu'avant quinze jours tout serait arrangé.

Cependant, si, par fierté, les Newbury souhaitaient de n'ébruiter cette affaire que le moins possible, en revanche, on la discutait toujours vivement dans tout le district, car beau-

coup de leurs tenanciers leur étaient dévoués et partageaient de tout cœur leurs idées sur ce point ; mais la majorité restait néanmoins aux défenseurs du mariage des Betts. Les journaux en parlèrent, et un membre de l'association du « Mariage rationnel » vint de Londres faire des conférences dans les petites villes et y réunit de nombreux auditoires. Au sortir de l'une d'elles, des hommes cachés derrière une haie assaillirent Newbury à coups de pierres, un soir qu'il revenait à pied de Coryston chez lui. Il ne fut que légèrement atteint, et, lorsque Marcia fit allusion à cette agression, il eut un si dédaigneux sourire qu'il n'en fut plus question. Dans ces circonstances, elle se félicitait de l'absence de son frère aîné.

Pour lady Coryston, le cas des Betts était chose négligeable. Si ce sujet venait dans la conversation, elle insistait avec impatience pour qu'on le laissât traiter par des gens compétens. Et il était évident qu'elle jugeait les principes de la Haute Église sur le divorce, un luxe aussi inutile qu'était incommode la dévotion de Hoddon Grey.

Marcia ne s'étonnait pas outre mesure que sa mère ne perdît pas son temps à s'occuper de telles bagatelles, ou même de son mariage, après les révélations d'Arthur ; mais elle ne pouvait deviner quels étaient les projets que lady Coryston méditait. On s'éternisait à Coryston, alors qu'il eût été si naturel, la date du mariage approchant, de retourner à Londres pour les préparatifs. Marcia remarquait que sa mère était de plus en plus absorbée par la politique et se désintéressait des domaines et des affaires du village. Une affiche annonçant le *meeting* de Martover était dans son boudoir. Marcia avait compris, d'après une conversation entre sa mère et M. Page, le régisseur, que lady Coryston prenait toute sorte d'informations sur ces gens singuliers, les Atherstone, dont les Glenwilliam pendant le *meeting* devaient être les hôtes. Sa mère craignait-elle qu'Arthur ne fît quelque stupidité en public à leur arrivée ? C'était peu probable... ayant à Londres toute liberté d'action sans contrôle maternel ou électoral. Et, cependant, au moment de la réouverture du Parlement, Arthur, appelé par ses fonctions, était retourné à Londres. Il s'était contenté, comme adieu à sa mère, d'un salut peu cérémonieux de la main. Marcia avait alors suggéré qu'elles aussi pourraient rentrer à Saint-James's Square, pour surveiller un peu ce lâcheur, et aussi pour

s'occuper du « trousseau. » Lady Coryston avait brièvement répondu que Marcia, pour aller à Londres, avait un automobile à sa disposition, mais qu'elle-même jugeait bon, pour le moment, de rester à Coryston. Marcia, fort embarrassée, s'était contentée d'écrire à James de faire le chien de garde, bien convaincue, pourtant, que si Arthur se décidait à tout brusquer, James serait impuissant à le retenir.

***

Vers sept heures du soir, la veille du *meeting* de Glenwilliam, lady Coryston traversait en automobile son florissant village Coryston Major. Elle revenait du vieux bourg de Martover où elle avait visité nombre de gens, tout prêts, si l'occasion leur en était donnée, à changer en un tumulte infernal le *meeting* radical... et elle éprouvait la satisfaction d'avoir fourni une demi-journée de bon travail. Majestueuse et droite dans le fond de son auto, elle continuait à combiner des plans. La passion politique... et sa haine l'enfiévraient. Elle se sentait lasse, mais ne voulait pas l'admettre. Au contraire, elle voulait se persuader qu'elle était dans toute la force de la vie, que l'œuvre qu'elle voulait accomplir, pour son parti, restait inachevée, et qu'elle l'achèverait, malgré la défection, l'incroyable défection d'Arthur. Seule, elle continuerait la lutte. Et, quoique privée du droit de voter, de tout le pouvoir que lui donnait sa grande fortune, elle contribuerait aux destinées de son pays.

Elle ne pensait pas sans amertume à Arthur, non plus qu'à la rencontre qui devait avoir lieu dans quarante-huit heures et à laquelle elle s'était mûrement préparée. Elle ne doutait pas de sa victoire. Mais ce que son fils, en revanche, lui ferait souffrir... elle le prévoyait et, quoiqu'elle ne voulût pas se l'avouer, elle éprouvait des craintes vagues et des pressentimens qui lui étaient pénibles.

C'était un beau soir lumineux et frais. Les rues de Coryston Major étaient pleines de monde. Elle saluait en suzeraine toute cette foule. Soudain un groupe plus compact obligea le chauffeur à ralentir l'allure.

— Qu'est-ce qu'il y a, Patterson ? demanda-t-elle.

— Y posent une pierre... ou quêque chose... comme ça, milady, répondit Patterson, hésitant.

— On pose une pierre ?... reprit-elle stupéfaite.

La foule s'écartant, elle aperçut un verger, qui, le matin même, était encore caché par les palissades moussues dont il était entouré depuis près d'un demi-siècle. On avait pratiqué une brèche dans cette clôture, pour livrer passage à la foule, qui était plus dense encore dans l'intérieur du verger qu'au dehors. Lady Coryston distingua sur une estrade quelques personnes avec des redingotes noires et des cravates blanches, et une femme âgée. Au bout de l'estrade, deux hommes travaillaient encore à placer une grande pancarte, qui portait ces mots : « Emplacement de la nouvelle chapelle baptiste de Coryston Major. Tous les dons pour la construction du monument seront reçus avec reconnaissance. »

On ne voyait pas de pierre,... l'herbe et les arbres étaient encore intacts. C'était simplement une réunion publique, et, dans le président mince et blond qui gesticulait derrière une petite table, lady Coryston reconnut son fils aîné.

— Avancez donc, Patterson ! cria-t-elle en fureur.

— Je peux pas, milady, y a trop d'foule !

Cependant l'automobile parvenait à l'endroit de la route le plus encombré. Lady Coryston fut reconnue. Tous les regards se portaient alternativement d'elle à son fils, toutes les physionomies avaient la même expression malicieuse et perplexe. Enfin, comme l'automobile stoppait... juste en face de la brèche, — le chauffeur n'ayant pas les instincts d'un meurtrier, — les gens montés sur l'estrade comprirent ce qui causait l'agitation de la foule.

Coryston interrompit son discours. Il y eut quelques secondes d'émotion. Alors s'avançant sur le bord même de la plate-forme, il cria de toute sa voix :

— Nous n'avions pas osé espérer, mes amis, voir parmi nous, ce soir, ma mère, lady Coryston ! Lady Coryston a, comme nous tous, le droit d'avoir une opinion. Elle avait désapprouvé notre entreprise jusqu'à présent. Peut-être ignorait-elle que les Baptistes, — grands et petits, — sont aussi nombreux ici ? Et il montrait l'assistance remplie d'enfans. Sa présence ne nous donne-t-elle pas l'espoir qu'elle a changé d'opinion,... qu'elle ne se contentera pas de nous tolérer... mais qu'elle nous aidera et nous enverra un don généreux pour l'érection de la chapelle ? Trois hourrahs pour lady Coryston !

Il désignait l'affiche, ses cheveux blonds rejetés en arrière de son front d'espiègle, tandis que ses lèvres minces se plissaient étrangement ; puis, levant la main, il poussa le premier « Hip! — Hip! — Hip! — hurrah!!!... »

— Partez! partez donc, Patterson! insistait lady Coryston en frappant violemment à la glace du landaulet découvert. La foule, triomphante, l'acclamait joyeusement. Le chauffeur donna quelques vigoureux coups de trompe ; ceux qui étaient près de la voiture s'écartèrent, raillant et poussant des cris. Lady Coryston devint pâle d'humiliation. Enfin, l'automobile reprit sa course. Coryston, comme si de rien n'était, revint à son fauteuil présidentiel, et reprit son discours.

— Quelle infamie! Quel outrage!

Ces mots revenaient sans cesse sur les lèvres tremblantes de colère de lady Coryston. Ainsi le complot auquel elle avait toujours refusé de croire éclatait. Cette femme, sur l'estrade, était sans doute la fille de l'ancien maître d'hôtel, cette vieille fille avare qui, depuis plus de vingt ans, défendait sa vigne de Naboth contre tous les acheteurs. Elle avait dû être circonvenue par Coryston. Avant peu, grâce à lui, cette chapelle baptiste, qu'elle, sa mère, avait toujours refusé d'autoriser, allait se dresser orgueilleusement au milieu du village. Coryston avait fait cela! Quel bon goût! Quelle délicatesse! Traiter ainsi une mère!...

Au moment où elle entrait dans son boudoir, lady Coryston était bien près de pleurer comme une femme. Elle s'assit sans bruit dans l'obscurité naissante, se maîtrisant, s'efforçant de penser au lendemain, à l'arrivée des Glenwilliam, à la nécessité de recouvrer tous ses moyens et sa présence d'esprit, afin d'accomplir ce qu'elle avait résolu, ce qui était autrement important que cette rebutante histoire de village!

Un bruit de pas dans le jardin la tira de ses méditations ; c'était Marcia qui revenait à la maison en chantant doucement. Elle avait ôté son chapeau, qu'elle tenait à la main, et ses boucles brunes encadraient son charmant visage. La lumière du soir l'enveloppait d'une douce auréole et l'embellissait, et sa mère pensa : « Elle vient de quitter Edward! » Un sentiment de jalousie s'empara de lady Coryston. Elle était jalouse de la jeunesse, de l'amour, de l'avenir qui s'ouvrait devant sa fille. Elle se sentait bravée et délaissée ; ses fils étaient tous ligués

contre elle, et sa fille n'avait plus besoin d'elle! Elle évoqua le souvenir des jours de ses fiançailles!... et elle soupira profondément en pensant au mari qui avait exaucé tous ses vœux, — sauf un; qui avait su apprécier son intelligence et, avec indolence, l'avait laissée déployer son inlassable activité! Puis, comme chaque fois qu'elle pensait à lui, elle le revit sur son lit d'agonie, en ces longues heures de silence obstiné où il n'avait eu pour elle aucun témoignage de tendresse ou d'affection...



L'état d'esprit et les sentimens de Marcia n'étaient pas aussi simples que sa mère l'imaginait. Elle était absorbée et excitée, il est vrai, par ses fiançailles. Elle pensait à Newbury sans cesse, il influençait toutes ses pensées et ses actions, et c'était une influence plus puissante que celle de la passion. A peine avaient-ils été fiancés depuis quelques jours, qu'instinctivement Marcia se prit à regarder leur amour comme une sorte de terrifiante et fascinante aventure. Où allaient-ils?... Qu'en arriverait-il?... Elle était toujours en proie à ces sentimens contradictoires de soumission et de révolte, de confiance et de ressentiment. Afin de n'être pas écrasée par la force de caractère de son fiancé, elle s'était servie pour le conquérir, dès les premiers jours de leurs fiançailles, des armes que lui fournissaient sa jeunesse et sa beauté. L'étrange, l'étonnant et perpétuel contraste entre la douceur naturelle de son tempérament, et la sévérité avec laquelle il dirigeait et disciplinait sa vie, ne cessait d'étonner Marcia. La fermeté de ses opinions, le jugement souvent dédaigneux qu'il portait sur les hommes l'irritaient. Elle se révoltait, protestait, pour acquérir une fois de plus la certitude que cette fermeté et ce dédain ne s'attaquaient qu'aux idées. Il n'était qu'un soldat recevant des ordres mystérieux, mû par une force qu'elle ne distinguait qu'à peine. A maintes reprises, pendant cette quinzaine, elle crut sentir un souffle lointain et glacial passer entre eux. Et ce n'est que plusieurs années après, en lisant la vie de Blaise Pascal écrite par sa sœur Mme Périer, qu'elle se rendit vaguement compte de ce que c'était. Il arrive qu'un appel aux forces physiques et intellectuelles d'un être peut faire surgir en lui une puissance jusqu'alors insoupçonnée : de même la forte personnalité de Newbury exerçait une influence morale et spiri-

tuelle sur ceux qui l'approchaient. Aussi Marcia s'élevait-elle moralement en essayant de le comprendre. Elle était entraînée, exaltée. Sa confiance en elle et son égoïsme habituels étaient vaincus. Elle respirait un air plus pur et sa vie passait d'heure en heure merveilleusement intense, quoiqu'elle fût toujours hantée par cette crainte d'un danger qu'elle ne s'expliquait pas. Le pouvoir de Newbury sur elle réunissait à la fois ceux de l'amoureux, du maître et de l'ami. L'amour qu'il lui témoignait la pénétrait et l'impressionnait tout le temps qu'ils passaient ensemble.

Mais en ce jour du *meeting* de Martover, Marcia était seule à Coryston ; Newbury était parti,... sans enthousiasme,... pour la première fois, afin d'assister à une réunion diocésaine du comté. Lady Coryston, dont l'agitation était manifeste, était allée en voiture inspecter avec son régisseur une ferme située à quelques kilomètres et devait, au retour, partager sans cérémonie le dîner de Page et de sa femme. Elle espérait bien recueillir, dans cette maison, les informations les plus complètes sur l'arrivée du Chancelier et le grand *meeting*, à l'occasion duquel on avait organisé des trains spéciaux qui devaient amener de la ville une foule d'étrangers dans le district.

Marcia occupa sa journée à écrire des lettres de remercîmens pour les cadeaux qu'elle avait reçus, à envoyer ses dernières instructions pour sa robe de mariée, puis elle alla prendre le thé avec le vieux cantonnier et sa femme. En revenant du village, elle flâna dans la roseraie, cueillit une moisson de roses; ses pensées tournaient comme une roue de moulin entre le passé encore si proche et l'avenir si près de commencer. Cette journée de séparation avait eu un curieux effet. Newbury lui avait beaucoup manqué; mais, en même temps, elle éprouvait un repos mental, une détente des facultés intellectuelles et morales qui lui parurent un allégement.

Bientôt Lester sortit de la maison, une lettre à la main.

— Je vous apporte ceci, je crois qu'il y a une réponse, dit-il en s'approchant d'elle. Ses yeux trahissaient le plaisir qu'il éprouvait à la voir tout en blanc, parmi les roses, dans la douce lumière du crépuscule. Il ne l'avait pas vue depuis longtemps. Toute à ses préoccupations et à son bonheur, la jeune fille avait paru oublier la présence de Lester dans la maison.

Elle ouvrit la lettre, et Lester remarqua avec regret la consternation qui se peignit sur le jeune visage :

— Il me faut le petit automobile... tout de suite. Pouvez-vous le faire demander?

— Certainement. Vous en avez besoin immédiatement?

— Immédiatement. Je vous en prie... pressez-les... Et, laissant tomber à terre toutes ses roses, ramassant sa robe blanche pour courir plus aisément, elle se précipita vers une des portes latérales de la maison, qui conduisait à sa chambre. Lester recueillit la magnifique gerbe de fleurs et l'emporta. Que se passait-il?

L'automobile avança et lorsque, quelques minutes après, enveloppée et voilée, elle montait en voiture, Lester lui demanda avec insistance s'il ne pourrait lui être utile et ce qu'il dirait à lady Coryston à son retour.

— Non... merci. J'ai laissé un mot pour ma mère. Dites à sir Wilfrid, je vous prie, que je ne serai pas là pour le dîner... Non, merci... Merci!... Il faut que j'y aille moi-même. Puis, s'adressant au chauffeur :

— A Redcross Farm! Aussi vite que vous pourrez!

Lester resta ahuri. Quelle était cette nouvelle complication de l'affaire des Betts? Après quelques minutes de réflexion, il se dirigea vers le fumoir, à la recherche de sir Wilfrid Bury.

Marcia était lancée à toute vitesse dans la campagne.

On commençait la fenaison et les champs étaient encore très animés. La journée avait été orageuse, mais belle, le temps devenait menaçant. Les nuages projetaient des taches sombres sur les prés fauchés; des enfans jouaient, faisaient des culbutes sur les meules, et un joyeux murmure de voix s'élevait dans l'air du soir. Cependant Marcia ne pouvait détacher ses pensées du billet reçu, qu'elle tenait encore dans sa main :

« Pouvez-vous venir me voir, ce soir?... tout de suite. N'amenez personne avec vous. Je suis effrayée de l'état de mon mari. Mr Edward est absent jusqu'à demain! — Alicia Betts. »

Ce soudain recours à elle émut Marcia. Elle se souvint du cri d'alarme de Coryston : « Prenez garde!... » et trembla. Edward ne rentrerait que le lendemain. Elle devait donc agir seule... Seule donner du secours. Et cette pensée exaltait sa volonté. Sa mère n'aurait été d'aucune aide, mais elle regrettait maintenant de n'avoir pas demandé avis à sir Wilfrid Bury avant de quitter Coryston.

L'auto s'engageait dans le chemin qui conduisait à la ferme.

Le vent augmentait et, pendant le trajet, les nuages venant de l'Ouest s'étaient amoncelés, interceptant les rayons du soleil couchant. L'air était devenu froid.

— Ça tourne à l'orage, miss, dit le jeune chauffeur, fils du chef-jardinier de Coryston, et tout récemment muni de son brevet. A ce moment, un homme sortit d'un des bâtimens situés de l'autre côté du champ et s'arrêta à considérer l'automobile. Il portait quelque chose dans ses bras. Marcia supposa que c'était un agneau. La vue d'une dame dans la voiture parut le surprendre, puis, après quelques instans d'hésitation, il tourna et disparut derrière le bâtiment.

— C'est là l'endroit, miss, où l'on fait des expériences de méthodes de nourriture pour le bétail, continua avec empressement le chauffeur... Et c'est Mr Betts. Il est étonnant pour l'élevage du bétail.

— Vous connaissez la ferme, Jakson?

— Oh! mon père est un grand ami de Mr Betts, dit le jeune homme, tout fier. Je suis souvent venu ici, le dimanche, avec lui. Mr Betts est très aimable. Il vous expliquera tout.

Mais il s'interrompit subitement, tout rouge et gêné. Marcia se demanda ce qu'il savait de l'affaire; pas beaucoup moins qu'elle sans doute, étant donnés les bruits qui couraient.

Il modéra l'allure et l'on atteignit la ferme, vieux bâtiment, augmenté de nouvelles constructions, au milieu d'un petit jardin peu ombragé, au sommet du fameux terrain qui ressemblait à un échiquier, dont Marcia avait souvent remarqué les bigarrures vertes, jaunes ou brunes en passant en voiture, sans s'être jamais demandé quelle en était l'utilité. A peu de distance de la porte principale, s'élevait une solide bâtisse, qui excita la curiosité de Marcia. Le jeune chauffeur s'en aperçut et s'empressa d'expliquer :

— C'est le laboratoire, miss. Sa Seigneurie l'a fait construire il y a six ans, et, l'année dernière, il y a eu là un grand *meeting*. J'y suis venu avec père, on a entendu les discours... et ils ont donné une médaille d'or à Mr Betts... et il y avait un Américain qui parlait... et il a dit que... l'endroit ou la place que Mr Betts a organisé... dans la direction de Harpenden... je crois qu'ils appellent ça Rothamsted, est bien connu aux États-Unis. Et il a raconté tout ce que Mr Betts a fait de beau. Ici, c'est les étables, miss, où ils engraissent le bétail et où ils le

pèsent. Et, là en bas, le champ de drainage où ils recueillent, pour arroser, toute l'eau qui a passé par les champs quand ils ont mis l'engrais... et voilà le champ de betteraves jaunes... et...

— Attention à la barrière! Jackson, dit Marcia.

Le jeune chauffeur se tut et conduisit sa voiture sans encombre jusqu'à la porte de la maison.

Marcia sonna. Une servante assez sale ouvrit, introduisit Marcia dans le petit salon en l'examinant à la dérobée. Marcia s'approcha de la fenêtre, elle vit la voiture s'éloigner vers le garage. L'orage se rapprochait; les collines, à l'Ouest, étaient sombres, mais sur les champs et les bâtimens dispersés, des lueurs sinistres brillaient çà et là. Elle examina les constructions environnantes. Comme tout cela était bien compris!... Comme c'était bien bâti et prospère! Les grandes étables d'un côté... la bergerie de l'autre, avec ses parcs et ses barrières... le laboratoire en pierre de taille... les champs s'étendant au loin.

Elle considéra la pièce où elle se trouvait. Rien de bien compris ni de solide, là dedans! Quelques meubles simples, les tables et les chaises d'un mobilier de garçon, auquel le plus mauvais goût avait ajouté des draperies de mousseline artistiques, une profusion de photographies de femmes très décolletées, aux poses prétentieuses, bariolées de dédicaces sentimentales affectueuses et de signatures dans les coins; un tas de bibelots malpropres; au-dessus de la cheminée, une immense photographie coloriée de Mrs Betts elle-même en « Ariel; » des vêtemens, des souliers boueux traînaient partout; on voyait encore les restes d'un repas. Marcia regardait ce fouillis avec dégoût, son élan de sympathie décroissait.

La porte s'ouvrit. Une petite personne en noir entra doucement, ferma la porte derrière elle et s'approcha de miss Coryston. Marcia restait stupéfaite. Elle n'avait vu qu'une fois Mrs Betts dans sa toilette de sortie et elle avait gardé le souvenir d'une femme nerveuse, aux yeux rougis, échevelée, aux vêtemens fripés et voyans, la personne enfin qui s'harmonisait avec ce petit salon désordonné où elle se trouvait. Et elle avait, maintenant, devant elle une femme simple dans sa mise et réservée dans ses manières. La robe noire sans aucun ornement faisait ressortir la taille encore élégante et la blancheur des bras et des mains. Le visage était calme, d'une pâleur mortelle.

Les cheveux presque entièrement gris, négligemment relevés, étaient retenus par deux peignes : aucun effort cette fois pour déguiser l'éclaircissement des tempes ou les premières marques de l'âge autour de la bouche et des yeux.

La jeune fille eut la vive impression que Mrs Betts était ou avait été belle. Par quel dramatique instinct se présentait-elle sous cet aspect, dans cette entrevue? Cette pitoyable actrice avait-elle conservé un sens subtil de ce qui pouvait entrer en jeu dans ce drame de sa vie?

— C'est très bon à vous d'être venue, miss Coryston, dit-elle en avançant une chaise. Ne voulez-vous pas vous asseoir? Je suis honteuse du désordre de cette pièce. Je m'en excuse!

Elle regarda autour d'elle avec un geste de lassitude et de dégoût, puis reporta les yeux sur Marcia, qui était fort agitée. Le lourd manteau qu'elle avait mis pour l'automobile, tombait de ses épaules, découvrant sa robe blanche. Son voile bleu d'automobile faisait ressortir l'éclat de ses yeux et de ses joues.

— Non, je ne m'assois pas... Merci... Je ne peux pas rester longtemps,... dit précipitamment la jeune fille... Voulez-vous m'expliquer pourquoi vous m'avez appelée? Je suis venue tout de suite. Mais ma mère, en rentrant, s'étonnera de mon absence.

Sans répondre immédiatement, Mrs Betts alla à la fenêtre et, regardant au dehors le paysage qui s'assombrissait et les arbres qui se penchaient déjà sous les rafales précédant l'orage :

— Avez-vous vu mon mari en venant? Et elle se retourna un peu.

— Oui, il portait quelque chose. Il m'a aperçue, mais je ne pense pas qu'il m'ait reconnue.

— Il n'est pas rentré à la maison de toute la nuit dernière, dit Mrs Betts en regardant encore par la fenêtre. Toute la nuit, il a parcouru les champs et les étables. J'ai regardé dehors quand le jour s'est levé. Je l'ai vu dans les plants de froment qu'il examinait, puis il écrivait sur son carnet, comme il en a l'habitude dans ses rondes. Et, à quatre heures, quand j'ai encore regardé, je l'ai vu sortir des étables. Il avait quelque chose dans la main qu'il portait dans le laboratoire. Il s'y est enfermé. De ma fenêtre, je l'ai appelé. Mais il n'a jamais tourné la tête de mon côté, et il est resté là jusqu'au jour. Quand il est sorti, je suis allée le chercher et je l'ai ramené à la maison; mais il n'a

pas voulu se reposer. Il est allé dans l'office et a commencé à écrire. Je lui ai apporté du thé, et...

Elle se rapprocha de Marcia et appuya ses mains sur le bras de la jeune fille. Son visage exprimait une réelle souffrance.

— ...Il me répéta qu'il perdait la mémoire et l'intelligence, continua-t-elle, qu'il ne s'était jamais complètement remis de la maladie qu'il a eue avant d'aller à Colwyn Bay — et, maintenant, c'est le chagrin qu'on lui fait qui l'achève. Il a dit à Mr Edward qu'il irait au Canada... mais il sent bien qu'il ne pourra jamais... Jamais il ne pourra entreprendre un nouveau travail... sa vie tout entière est ici... alors...

De ses grands yeux bruns fixés sur ceux de Marcia, des larmes descendirent lentement sur son corsage, et Marcia timidement sortit son propre mouchoir et les essuya, sans que Mrs Betts y fît attention.

— ...Alors je lui ai dit qu'il vaudrait mieux que je m'en aille, puisque je ne lui apporte que du chagrin et que je ne mérite pas qu'il souffre pour moi. Il s'est mis en colère. Il a dit que jamais,... jamais... je ne dois le quitter; mais que, pour le moment, il voulait rester seul, qu'il avait des lettres à écrire. Comme je m'en allais, il courut après moi... et... il me prit dans ses bras, monta au premier, me mit sur le lit, m'enveloppa chaudement. Il resta un peu au pied du lit, me regardant, et il se parlait à lui-même et disait des choses étranges... A la fin,... il redescendit... Toute la journée, il a été dehors ou dans la ferme. Il ne m'a plus adressé un mot. Ses hommes disent qu'il est si bizarre, qu'ils ont peur de le laisser seul... Mais il les renvoie quand ils viennent lui parler. Et comme il n'est pas rentré de toute la journée, je vous ai écrit... Elle s'arrêta, caressant machinalement de la main le manteau de Marcia.

— ... Je ne connais personne ici. John a beaucoup d'amis; ce ne sont pas des amis pour moi,... et, même quand ils nous plaignent,... ils savent qui je suis... et ils ne se soucient pas beaucoup d'avoir affaire à moi. Vous aviez promis que vous parleriez pour nous à Mr Edward,... et je sais que vous l'avez fait... Mr Edward l'a dit à John. Vous avez été meilleure pour moi que n'importe qui ici, aussi je veux vous dire... ce que je vais faire... Je vais partir... m'en aller très loin. John ne saura pas, personne ne saura où je vais. Mais je vous prie de demander à

Mr Newbury... et à lord William, d'être bons pour John... comme autrefois... Il oubliera tout ça... petit à petit!

Puis, se redressant, elle reprit violemment :

— Je n'irai pas chez les sœurs! J'aimerais mieux mourir. Vous pourrez dire à Mr Newbury que je veux vivre ma vie... et élever mon fils! John ne me retrouvera pas... J'y veillerai. Mais, si je ne suis pas bonne à prendre avec des pincettes pour les honnêtes gens, il y en a assez de pareils à moi. Je ne veux ramper aux pieds de personne... Je m'en irai où je serai bien reçue. Maintenant, vous comprenez, n'est-ce pas? ce que je voulais vous demander?

— Non, vraiment, je ne comprends pas, s'écria Marcia en détresse, et vous ne pouvez pas... vous ne devez pas faire une telle folie. Je vous en prie,.. je vous en prie, soyez patiente! Attendez...je parlerai encore à Mr Newbury. Je le verrai demain.

— Ça ne servirait à rien! dit Mrs Betts en secouant la tête. La seule chose qui me reste à faire, c'est de m'en aller, et personne ne m'en empêchera!... Même si vous le disiez tout de suite à John... ça ne changerait rien. Il ne pourrait pas m'arrêter. Je pars!... c'est décidé. Mais *lui* ne peut pas s'en aller. Il reprendra ses travaux ici, et Mr Edward lui fera comprendre, il l'aidera, il veillera sur lui. A quoi est-elle bonne, leur religion, si elle ne peut pas faire ça! Oh! comme je *la hais*, leur religion!

Ses yeux étincelaient de colère! Si, dans son monologue, elle s'était souvenue qu'elle avait un rôle à jouer, sa fureur était naturelle.

— N'ai-je pas raison? continua-t-elle en se tordant les mains... c'est elle qui nous sépare autant que la ferme. Depuis qu'il est revenu ici, il est repris par ses anciennes idées. Il croit qu'il fait un péché mortel,.. qu'il est damné,.. et cependant il ne veut pas me renvoyer... Mon pauvre vieux John!... Nous avons été si heureux pendant quelques semaines!... pourquoi ne nous laisse-t-on pas vivre tranquilles?... Ce vieux cruel de lord William!... et Mr Edward, qui va vous épouser,... et qui a tout ce qu'on peut désirer dans le monde!... Et vous aussi, désormais,... vous serez contre moi!

Elle ne s'arrêta qu'à bout de forces, son petit corps dressé contre le mur, et détournant la tête. Impuissante à se contraindre, Marcia sanglotait.

— Je ne vous condamne pas, je vous assure... Je ne suis

pas contre vous ! Vous verrez. Je vais aller trouver Mr Newbury... Je vous le promets... Il n'est pas dur, oh ! non... il n'est pas cruel !... il n'est pas...

— Chut ! dit soudain Mrs Betts... le voilà ! Et, toute tremblante, elle désignait son mari qui, du dehors, les examinait par la fenêtre. Le tonnerre n'avait cessé de gronder pendant toute cette scène et la pluie commençait. Elle tombait dru sur la tête grise de John Betts, sur ses joues hâlées, sur sa courte barbe. Son expression fit frissonner Marcia. Il semblait les regarder... sans les voir. Son regard rencontra celui de Marcia. Il resta fixe. Puis il ébaucha un geste maladroit et, sous la pluie battante, s'éloigna, les épaules basses, d'un pas lent et chancelant.

— Oh ! courez après lui ! dit Marcia suppliante... Ne vous inquiétez pas de moi ! Je trouverai l'auto. Allez ! Prenez mon manteau !...

Et elle voulait envelopper Mrs Betts et la pousser vers la porte. Mais celle-ci l'arrêta.

— C'est inutile. Il ne m'écouterait pas... Je vais envoyer un de ses hommes pour le faire rentrer. Et la bonne ira prévenir le chauffeur. Elle quitta la chambre pour donner les ordres, puis revint. Alors, voyant Marcia sous la lueur des éclairs, qui retenait ses larmes, elle tomba à genoux, et, baisant la robe de la jeune fille, elle dit d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Qu'ils fassent quelque chose pour John ! Peu importe ce que je deviendrai... Qu'ils consolent John !... Alors je leur pardonnerai.

XIII

Marion Atherstone cousait dans le jardin du *cottage*. Un temps incertain laissait le gazon humide, et elle avait transporté sa table à ouvrage à l'abri dans un petit kiosque, d'où la vue s'étendait sur la plaine, au sol crayeux, se nuançant de rouge ou de bleu sous la masse compacte des nuages empourprés qui encerclaient l'horizon, au-dessus des champs et des bois, comme un grand amphithéâtre sombre à la base et qui se découpait au sommet sur l'azur du ciel en une blancheur de neige.

Du haut de ces collines, le Danois envahisseur avait surveillé les impénétrables forêts des bas-fonds ; et c'est de là que John

Hampden et ses compagnons étaient descendus pour aller chercher la mort à Chalgrove Field. Marion était Anglaise dans l'âme et aimait la lecture. De son observatoire, elle distinguait une centaine de points de repère, églises, bourgs, collines qui tous avaient leur signification et lui parlaient des Anglais et de leur histoire. Mais, dans ce grand paysage, c'était un tout petit point blanc sur une éminence, à moins de trois kilomètres de là, qui retenait constamment ses regards et sa pensée. Ce point blanc, c'était Knatchett, et Marion pensait à lord Coryston.

Il n'était pas venu depuis deux semaines, mais de nombreuses lettres de lui remplissaient le tiroir où elle rangeait les objets qui lui étaient chers, et elle était préoccupée d'y voir qu'il avait, selon sa coutume, suscité des scènes orageuses au Congrès, et qu'il en était revenu abreuvé d'amertume. Déjà, depuis son retour, il avait défié lady Coryston en élevant l'étendard baptiste en face de la vieille église de Coryston Major. Elle déplorait tout cela, en dépit de l'amusant exposé que son père avait fait au dîner, la veille au soir, de l'humiliation infligée à l'orgueilleuse lady et des rires inextinguibles qui avaient secoué l'ample gilet du Chancelier à ce récit.

Tiens!... le store était relevé, et Marion regardait la fenêtre de la chambre occupée par Enid Glenwilliam dans le petit *cottage*. Quoique l'horloge de l'église eût sonné onze heures, et que la cloche, annonçant le service du matin, eût cessé de retentir, miss Glenwilliam n'avait pas encore quitté son lit. Marion n'était pas allée à l'église, voulant jouir de la société de son amie, et l'amie n'avait pas encore donné signe de vie. Mais Enid était ainsi; et, après tout, on ne pouvait s'en étonner. L'excitation de ce terrible *meeting* de la veille agitait encore la paisible Marion et son esprit conservateur. Elle n'avait pas été du tout enthousiasmée par l'éloquence de Glenwilliam; elle l'avait jugé exagéré, comédien, d'une intelligence plus apparente que réelle, capable de se perdre et d'entraîner l'Angleterre avec lui. Ce devait être épuisant de vivre avec un pareil homme, surtout pour une fille qui adorait son père; comment reprocher à Enid un repos si justifié?...

Ah!... la petite barrière s'ouvrait! Elle attendait un peu celui qui venait, quoique, la veille au soir, il eût disparu brusquement du *meeting*, sans promettre sa visite.

Coryston suivait l'allée du jardin en inspectant les alentours.

En voyant Marion, il ôta son chapeau, et vint s'asseoir près d'elle.

— Il n'y a personne avec vous, quelle bonne chance !

— Mon père et le Chancelier sont allés faire une promenade. Enid n'est pas encore descendue.

— Pourquoi ? Elle se porte bien. Si elle était la femme d'un ouvrier et qu'elle dût se lever à six heures, faire son déjeuner, et laver ses enfans, ça la changerait.

— Qu'en savez-vous ? Vous critiquez toujours les gens, cela ne sert à rien !

— Détrompez-vous, il faut dire ce que l'on pense ou « claquer ! » Et je peux bien vous affirmer que j'ai critiqué Glenwilliam hier soir en l'écoutant.

— Père pense que ce n'est pas l'un des meilleurs discours du Chancelier, remarqua Marion prudemment.

— Pure balançoire à attrape-nigaud ! J'étais honteux pour lui, et dégoûté du parti libéral. Ça me donne envie de m'associer à la Primrose League.

Marion, en riant, mit un doigt sur ses lèvres en regardant la fenêtre demi-ouverte :

— Chut ! elle pourrait entendre.

— Ça ne serait pas mauvais,.. grommela Coryston. Elle l'adore... et contribue à le rendre pire. Pourquoi ne travaille-t-il pas ses harangues... ses secrétaires devraient le pistonner plus convenablement ! Il fait des bévues indignes d'un collégien... et ne se soucie de rien, pourvu qu'une foule d'imbéciles l'applaudissent !

— Vous ne le traitiez pas ainsi d'ordinaire.

— Non, parce que j'avais des illusions sur lui. Il parle de la terre ! Qu'est-ce qu'il en sait ? Qu'est-ce qu'un mineur, qui n'a rien appris, peut savoir en agriculture ? Parce qu'il a retiré une femme de la boue, ce pauvre diable de Betts va être chassé de sa ferme par ces bons chrétiens de Newbury. Et il en sait plus sur la culture dans son petit doigt que ce gros Glenwilliam dans toute sa personne ; mais, si vous les voyez ensemble, Glenwilliam le patronnera, l'écrasera de sa supériorité, et Betts ne sera pas même consulté. Je suis dégoûté de tout ça, je vais partir pour le Canada avec Betts.

— Je croyais que vous deviez vous mettre de la Primrose League ! dit Marion.

— Vous êtes contente de m'attaquer, répliqua Coryston, grincheux, mais je vous assure que je suis joliment écœuré.

— Vous en demandez trop, reprit Marion avec douceur. Puis, remarquant son col et ses manchettes effilochés, et la poche de sa jaquette déchirée, elle ajouta avec vivacité : — Il faut dire à Mrs Potifer de mieux entretenir vos vêtemens.

— Encore une de mes désillusions. Elle est paresseuse et malpropre. Et Potifer, le mari, fait le moins qu'il peut en tant que travail... Morale : « Ne vous apitoyez pas sur les martyrs, on a généralement d'excellentes raisons de les martyriser. »

Il s'arrêta court, et, la regardant d'un air soucieux, il l'interpella :

— Marion !

— Eh bien !... lord Coryston ? répondit Marion, toute saisie, et son aimable figure se colora d'une vive rougeur.

— Si vous êtes si exigeante pour mes vêtemens, pourquoi ne venez-vous pas vous occuper d'eux et de moi ?

La surprise coupa la respiration de Marion; mais elle se reprit aussitôt, et dit avec calme :

— On ne me l'avait pas demandé.

— Pas demandé! Est-ce que vous ne m'accablez pas sans cesse de vos avis et de vos gronderies ? Y a-t-il rien dans ma vie publique ou privée que vous ne dirigiez comme il vous plaît ? Est-ce que dix fois en un jour, quand je suis avec vous, vous ne me faites pas sentir que je ne suis qu'un sot et qu'une brute ? Quand je rentre chez moi, je vous écris des lettres abjectes de platitude pour m'excuser. Croyez-vous que je ferais cela pour toute autre femme ? Oserez-vous prétendre que vous ne savez pas ce que cela signifie ?

Les yeux ardens, le visage menaçant, il se rapprocha de Marion, qui, reprenant son ouvrage interrompu, répondit, les lèvres un peu tremblantes :

— Je comprends que je suis une indiscrète... et une pharisienne.

— Hypocrite ! s'écria-t-il en lui saisissant les mains.

Mais elle se dégagea et dit :

— Mon cher ami, nous reprendrons cette conversation une autre fois, si vous le désirez. Je n'ai pas pu vous prévenir plus tôt, — ne l'ayant appris moi-même qu'hier soir, — que votre mère sera ici dans une demi-heure pour voir Enid.

— Ma mère! dit-il stupéfait, et il ajouta : C'est donc ça qu'elle manigançait.

— Il y a quelques jours qu'elle a demandé cette entrevue à Enid. Mon père a emmené Mr Glenwilliam et je vais moi-même disparaître promptement.

— Et que diable va-t-il arriver?

Marion ne pouvait le deviner. Enid avait certainement vu Arthur très fréquemment à Londres, le Chancelier ne cachait pas qu'on faisait beaucoup de bavardages, et miss Atherstone le croyait très au courant de ce qui se passait.

— Et il ne se soucie pas de ce mariage? dit Coryston. Glenwilliam a ses défauts; mais je ne l'accuse pas de désirer Arthur pour gendre... même avec les domaines. Et il n'y a aucune chance de voir les deux réunis.

— A cause de votre mère?

— Ainsi, dit Coryston, voilà encore un homme,... un luron, celui-là!... dépendant comme Arthur et moi d'un caprice de femme. Ça ne lui fera que du bien, car, dans le milieu d'où il sort, on aime trop à taper sur le beau sexe... Enfin!... Ainsi ma mère va venir! ajouta-t-il en regardant distraitement autour de lui. Puis, tout à coup, il dit à Marion impérieusement : — Vous savez, il faut veiller à ce que miss Glenwilliam la traite convenablement!

La physionomie de Marion trahit quelque surprise.

— Je n'ai aucune confiance en cette jeune fille, continua Coryston avec emportement. Elle a quelque chose de cruel dans le regard.

— Cruel!... Et pourquoi lady Coryston vient-elle?

— Pour l'humilier, c'est sûr. Je le sais; mais le dernier des imbéciles comprendra que miss Glenwilliam a le beau rôle. Ma mère sera à sa merci. Je me demande si je ne devrais pas rester dans le voisinage? Enfin... je pars... Quand reprendrons-nous cette conversation, comme vous dites? demanda-t-il en riant.

Marion rougit de nouveau, et, nerveuse, laissa tomber son panier à ouvrage, d'où les pelotes de laine et de coton roulèrent sur le gazon.

Elle voulut les ramasser.

— N'y touchez pas! s'écria Coryston. Il se mit à genoux, les ramassa et les lui rendit, en disant gaiement : — Vous pouvez les

jeter par terre encore, si cela vous convient, et je vous les rapporterai. Avant qu'elle ait pu répliquer, il reprit ses mains qu'il baisa tendrement.

— Maintenant, je m'en vais... Au revoir!

— Combien de méfaits allez-vous commettre aujourd'hui? demanda-t-elle d'une voix mal assurée.

— C'est dimanche... il y a moins d'occasions qu'à l'ordinaire. Premièrement... (il compta sur ses doigts) je vais à Redcross Farm voir Betts, et,... si c'est utile, m'attraper avec Edward Newbury... ou son papa. — *Secundo :* laver la tête à Price, mon forgeron,... l'apôtre socialiste, vous savez, celui que j'ai arraché des griffes de ma mère et que j'ai installé à Knatchett, avec une forge et tout le reste, et le secouer d'importance pour avoir renvoyé, avec la pire barbarie, une pauvre veuve d'une chaumière dont il a hérité. Il y a, je crois, la parabole du « serviteur infidèle » que je vais lui faire entrer en tête. — *Item*, troisièmement : remettre à sa place le personnage qui a persécuté l'électeur d'Arthur, ce fermier radical de la clique de Martover, qui viendra me voir à trois heures tantôt pour me demander compte de ce que je raconte sur lui. Ce sera, j'espère, à crever de rire avec lui.

— Pourquoi? N'est-il pas un des Baptistes qui se trouvaient avec vous sur l'estrade hier? demanda Marion, en montrant la feuille locale qui était tombée à terre.

— Qu'est-ce que cela fait? Je n'aime pas les Baptistes, excepté quand on marche dessus.

Un coup de pied donné à un caillou dans le gazon accompagna la phrase.

— Allons! à bientôt. J'irai voir à Coryston, dans la journée, s'il reste quelque chose de ma mère.

Et il s'éloigna, en sifflant, sans remarquer l'élégante personne à la chevelure dorée qui le regardait d'une des fenêtres du *cottage*.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas dit de rester? dit Enid Glenwilliam en venant, peu après, s'installer devant le kiosque.

— Au contraire, je l'ai renvoyé.

— En lui disant qui nous attendons? Est-ce qu'il l'ignorait?

— Absolument. Il espère que vous aurez des égards pour lady Coryston. Et Marion regarda Enid bien en face, d'un air sérieux.

Enid se mit à rire et s'établit dans un fauteuil de jardin en redressant et aplatissant les plis de sa robe de crêpe bleu pâle, qui faisait ressortir à merveille la beauté et l'éclat de son teint.

— C'est très bien !... Mais sa présence ne me gênerait pas.

— Vous avez promis d'être seule pour recevoir lady Coryston : elle a le droit d'y compter.

— L'a-t-elle?... Je ne sais si elle a un droit ou rien du tout, répondit Enid indifférente, et, prenant quelques brins de gazon, elle les mâchonna, sans rien ajouter, le regard lointain.

— Avez-vous bien réfléchi à ce que vous allez dire ? demanda Marion.

— Comment le pourrais-je avant de savoir ce qu'elle-même va me confier ? riposta Enid, taquine.

— Mais vous le savez parfaitement bien !

— Est-il si évident qu'aucune mère du parti conservateur ne pourrait m'accepter? Mais j'admets qu'il est peu probable que lady Coryston s'y résignerait. Elle représente la quintessence des mères du parti. Toute la question est : ne sera-t-elle pas forcée d'en passer par là ?

— Je ne crois pas que vous teniez à Arthur Coryston, dit Marion avec une douceur réfléchie,... et, si vous ne tenez pas à lui, vous ne devez pas l'épouser !

— Oh ! mais vous oubliez un tas de choses ! fut la froide réplique... vous simplifiez un peu trop.

— Est-ce que, réellement, vous en faites plus de cas qu'il y a six semaines?

— C'est un charmant et bon garçon, dit la jeune fille d'un ton radouci. Et c'est bien plus tentant qu'il y a six semaines, de couper l'herbe sous le pied des mères, en quête d'argent, qui courent après lui...

— Enid !

— Vous ne pouvez pas empêcher cela, chère amie. Je suis ainsi. Je vois tous les vilains et mesquins petits côtés de la question,... les points à marquer,... les impertinences que je ferais avaler aux autres, les vilains tours que lady Coryston ne manquerait pas de nous jouer... Avec quelles délices je lutterais contre elle ! Avant six mois, Arthur serait le chef de cabinet de mon père !

— Vous le mépriseriez, s'il le devenait !

— Oui. Ça pourrait arriver. Mais j'écrirais ses discours à sa place... et, lady Coryston en sauterait en l'air!... Ah! il me semble qu'on entend quelque chose?

Un bruit lointain se rapprochait.

Marion Atherstone se leva :

— C'est un automobile. On vous laissera tranquilles dans le jardin. Je veillerai à ce que personne ne vous dérange.

Enid remercia d'un signe. Marion s'éloigna de quelques pas, puis revint précipitamment :

— Rappelez-vous, Enid, dit-elle avec insistance, que sa mère lui est dévouée. Tâchez d'éviter une querelle entre eux,... si c'est possible.

Enid, souriante, embrassa vivement le visage ami qui se penchait sur elle en demandant :

— Est-ce lord Coryston qui vous a chargée de la commission?

Marion partit sans répondre.

Enid Glenwilliam attendait. Le ronflement du moteur se rapprochait de plus en plus. Elle ramassa le bulletin concernant le *meeting* de Martover. C'était une feuille radicale, remplie d'*en-têtes* en gros caractères : « Le Chancelier et les Landlords. » — « Accusations écrasantes. » — « Les tories sont anéantis! » — « Ovations frénétiques! »

Elle le mit de côté, à demi dédaigneuse, à demi flattée. Elle était accoutumée à ces exagérations politiques et ne pouvait s'en passer; mais elle n'en était pas influencée. « Père n'a pas été aussi *bon* que d'habitude », pensait-elle, « mais personne n'eût été la moitié aussi bien que lui, » ajoutait-elle avec une fière conviction.

Et c'est dans cet état d'esprit qu'elle se leva pour aller au-devant de l'imposante dame, vêtue de noir, que la servante des Atherstone introduisait dans le jardin.

— Miss Glenwilliam, je pense?

Lady Coryston s'arrêta, et prit son lorgnon; Enid s'avança vers elle, la main tendue.

— Comment allez-vous, lady Coryston?

Le ton était gai, gracieux même. Lady Coryston remarqua tout de suite qu'on l'examinait avec soin et sans aucune timidité. Le premier avantage était pour la plus jeune. Lady Coryston l'avait abordée cérémonieusement. L'accueil aisé d'Enid rappelait qu'elles s'étaient déjà rencontrées dans le monde.

Elle offrit un siège.

— Craignez-vous la fraîcheur du gazon? Nous pourrions rentrer.

— Merci, c'est très bien ainsi. C'est très aimable à vous de me recevoir.

— J'en suis charmée, naturellement.

Il y eut un silence. Les deux femmes s'observaient. Lady Coryston s'assit, très raide, sur la chaise que venait de quitter Marion. Son visage encore beau était bien encadré dans un chapeau noir, dont les brides de dentelles étaient réunies sous le menton. Sa robe très ample et son écharpe en tissu léger, finement brodé de jais, était conforme au seul effet qu'elle voulait produire : celui d'une grande dame, pouvant tout s'offrir, et trop bien née pour faire de l'étalage ou de l'ostentation.

Malgré les apparences, le cœur d'Enid Glenwilliam battait plus vite. Elle s'était munie de l'arme féminine par excellence, un éventail, en plumes d'autruche, dont elle se servait indolemment, en attendant que la visiteuse prît la parole.

— Miss Glenwilliam,... commença celle-ci, vous avez dû trouver étrange la démarche que j'ai faite en vous demandant cet entretien?

Le ton était interrogatif, la jeune fille ne répondit qu'en s'inclinant respectueusement :

— Mais je vous avoue, continua lady Coryston, que c'est ce qui m'a semblé le mieux et le plus loyal. Je suis accoutumée à aller droit au but dans les choses sérieuses, et j'ai toujours eu horreur des faux-fuyans.

Chacun sait que vous êtes très intelligente et que vous avez l'expérience du monde; vous préférerez, j'en suis certaine, que je vous parle avec franchise...

— Assurément... répondit Enid en souriant... si toutefois je savais de quoi il s'agit!

Lady Coryston reprit d'un ton plus froid :

— Il me paraissait impossible que vous l'ignoriez. Vous connaissez beaucoup mon fils, miss Glenwilliam, et votre... votre amitié a été très remarquée en ces derniers temps. Il m'a appris, lui-même, qu'il vous aime et qu'il vous a demandé,... ou vous demandera... de l'épouser.

— Il me l'a demandé plusieurs fois, répondit la jeune fille, très calme; puis elle se mit à rire en ajoutant : Nous sommes

même venus ici, mon père et moi, pour lui épargner, s'il est possible, de le faire une fois de plus.

— Alors, vous avez refusé? interrogea lady Coryston avec une insistance indiscrète.

— Jusqu'à présent.

— Jusqu'à présent? Puis-je savoir si cela signifie que vous êtes encore indécise?

— Je ne lui ai encore rien dit de définitif.

Lady Coryston réfléchit quelques instans, en examinant son interlocutrice; puis elle reprit avec emphase :

— S'il en est ainsi, c'est heureux que nous ayons pu avoir cet entretien... maintenant. Car, avant que vous ne preniez une décision, je désire que vous sachiez ce que sera inévitablement l'opinion de la famille de mon fils à propos d'un tel mariage.

— L'opinion de lord Coryston et la vôtre? interrompit Enid du ton le plus naïf.

— Mon fils Coryston, et moi, nous n'avons pas en ce moment d'intérêts communs, fut l'aigre réplique; et j'aurais pu supposer, d'après ses harangues publiques et la part que j'ai prise aux affaires politiques, que cela était assez connu.

La jeune fille, occupée à redresser de ses doigts effilés les plumes de son éventail, ne fit point de réponse.

— Non!... quand je parle de la famille, résuma lady Coryston... il me faut actuellement, et malheureusement, me considérer comme la seule et fidèle gardienne de ses traditions, — ce que je resterai... tant que je vivrai. Je regarde un mariage entre mon fils et vous comme peu désirable, non seulement pour mon fils, mais tout d'abord et surtout pour vous.

— Et pourquoi?

Laissant tomber son éventail sur ses genoux, la jeune fille s'appliquait à égaliser de ses doigts légers les extrémités blanches et frisées des plumes.

Les joues légèrement ridées de la vieille dame se colorèrent faiblement lorsqu'elle reprit :

— Parce qu'il n'arrive que rarement, ou même jamais, que des mariages entre des personnes de mondes, d'opinions, et d'habitudes si différens, puissent réussir; parce que je ne pourrais pas vous bien accueillir, comme bru; et encore parce que son mariage avec vous compromettrait d'une façon désastreuse l'avenir de mon fils!

— Je ne m'explique pas ce que vous entendez par « des mondes si différens, » dit miss Glenwilliam avec une candeur étonnée. Arthur et moi, nous nous rencontrons toujours dans les mêmes bals.

Lady Coryston était de plus en plus mécontente, et avait peine à se maîtriser :

— Je crois que vous comprenez ce que je veux dire. Je ne voudrais pas être trop dure...

— Je n'en doute pas. Mais est-ce ma naissance ou mon manque de fortune qui vous déplaît le plus?

— Le manque de fortune n'y est pour rien,... pour rien du tout. Je n'ai jamais considéré l'argent à propos du mariage d'Arthur, et je ne le ferai jamais.

— Vous en avez suffisamment.

Enid, cessant de contempler son éventail, releva son large front blanc et porta ses regards sur l'imposante dame vêtue de noir qui, pour la première fois, s'aperçut d'une intonation malicieuse dans la douce voix de la jeune personne.

— C'est peut-être ainsi que vous vous l'expliquerez. En tout cas, je le répète, l'argent n'est pour rien dans cette question; mais mon fils, miss Glenwilliam, appartient à une famille qui a combattu pour ses convictions.

A ces mots, la jeune fille lança à son aînée un regard si moqueur que celle-ci s'interrompit.

Enid se souvenait que son père avait dit, le matin même : « Oui, les Coryston sont une ancienne famille. Ils ont été Whigs aussi longtemps qu'il y a eu quelque chose à gratter de ce côté là. Alors Pitt acheta le premier lord Coryston, en le comprenant dans sa première fournée de pairs, avec une charge avantageuse ajoutée au titre,... quelque chose dans la marine. C'est là le commencement de leur richesse. Puis il y eut les mines du pays de Galles, etc., etc. »

Mais elle garda ses réflexions pour elle. Lady Coryston continua :

— Nous avons été attachés pendant des générations à certains principes, nous en sommes fiers. Mon mari est mort avec ces convictions ; je leur ai voué ma vie entière; ce sont les principes du parti conservateur. Mon fils aîné les a abandonnés, comme vous le savez. Mon cher mari n'a pas hésité; au lieu de laisser ses domaines à Coryston, il m'en a fait la dépositaire,...

pour maintenir les croyances politiques dans lesquelles il avait foi, et dont votre père... (je vous parle avec une entière franchise, mais c'est ce qui vaut le mieux pour vous et pour moi)... dont votre père a toujours été et reste encore l'ennemi le plus acharné. Depuis mon veuvage, c'est donc à moi qu'il appartient de désigner le futur héritier à qui les domaines reviendront après ma mort. Si pénible que ce soit, mes convictions ne me permettent pas de les mettre entre les mains de Coryston. J'ai fait Arthur mon héritier, il y a déjà trois mois.

— C'est très intéressant! dit son interlocutrice en s'éventant avec complaisance.

— Mais c'est uniquement pour votre bien et celui d'Arthur, continua cette mère prévoyante avec une ardeur croissante, que je vous avertis : si Arthur vous épousait, il me deviendrait impossible de lui laisser la succession de son père... je prendrais de nouvelles dispositions.

Enid, très pâle, ferma son éventail :

— Parce que..., lady Coryston, je suis la fille de mon père?

— Parce que vous apporteriez dans notre famille des idées absolument contraires à nos traditions, et que je faillirais à mon devoir, si j'y consentais.

Tout, dans l'attitude et dans l'accent de lady Coryston, augmentait la solennité de cette déclaration.

Après un silence, Enid prit l'offensive :

— Alors, si Arthur m'épousait, il deviendrait un pauvre hère?

— Il a vingt-cinq mille francs de rente.

— C'est très embarrassant. Il faut que je réfléchisse encore.

Lady Coryston devenait nerveuse :

— Je ne vous comprends pas, fit-elle.

— Ce que je ne pouvais pas faire, madame, c'était, en entrant dans la famille d'Arthur, d'être dans la dépendance de sa mère!

Très pâle, lady Coryston répondit après quelques instans :

— Naturellement, je ne m'attendais pas à vous inspirer des sentimens de tendresse.

— Non,... en vérité,... vous ne le pouviez pas.

Enid Glenwilliam, en disant ces mots, quitta son siège et resta debout, les mains appuyées sur la table rustique qui la séparait de lady Coryston.

— Peut-être, maintenant, pourrais-je l'épouser? peut-être,... répéta-t-elle,... puisque je ne serais pas dans votre dépendance, que nous aurions une vie en dehors de la vôtre, que nous saurions exactement ce que nous aurions à faire, sans rien à craindre ou à espérer,... la situation serait-elle acceptable? Nous pourrions aussi, mon père et moi, faire adopter par Arthur *nos* idées et *nos* convictions. Je crois que ce serait facile. Il n'a jamais eu d'idées bien à lui, vous lui avez imposé les vôtres! Mais il vous paraît inconcevable que nous cherchions nous aussi à faire triompher nos convictions. Vous supposez que je ne vise que l'argent. Je suis comme beaucoup d'autres, j'en connais la valeur; j'apprécie la fortune, le luxe, les jolies choses. J'ai été rudement tentée de me marier avec Arthur, comme il me l'a proposé plusieurs fois, au *Registry Office* le plus proche, et de vous annoncer, le jour suivant, le « fait accompli. » C'eût été à prendre ou à laisser, et je crois que vous vous seriez inclinée devant le « fait accompli... » Oui, oui, vous auriez cédé! Arthur était convaincu qu'après avoir un peu boudé, vous lui auriez pardonné. Mais, alors, je prévoyais des mois... des années,... où j'aurais dû vous faire la cour;... vous flatter,... vous apaiser,... abandonner peut-être mes idées pour prendre les vôtres,... renier mon père,... mes anciens amis,... mon parti,... pour de l'*argent!* Oui ! j'en aurais été parfaitement capable; mais j'ai eu la *frousse*. La grâce m'a été faite d'avoir assez de conscience pour renâcler. Excusez mon argot, je ne peux pas m'exprimer autrement... Et aujourd'hui, vous venez me dire : fiancez-vous à lui, et, *tout de suite*, je le déshérite... voilà la chose claire et nette... On peut régler ses comptes... Il y a de quoi tenter le diable ou les anges... je ne sais lequel des deux... Arthur me plaît. L'épouser, quoi que vous fassiez ou disiez, me serait très avantageux au point de vue social... Et vingt-cinq mille francs par an ont beaucoup plus de valeur à mes yeux qu'aux vôtres; car, vous le savez, mon père a commencé par être mineur... Décidément, je peux accepter!

Enid se dressa de toute sa hauteur en regardant fixement son adversaire.

La fille du Chancelier devenait pour la pauvre femme une manifestation du Destin vengeur. Enfin elle se rendait compte, avec désespoir, du charme étrange qui avait ensorcelé son fils... La bouche mince et dédaigneuse, le menton court, les pommettes

saillantes, écartaient l'idée de ce qu'on nomme communément la beauté. Mais les yeux charmeurs sous les sourcils sombres, la magnifique chevelure au-dessus du large front, l'éclat du teint, le port de la tête et l'étonnante sveltesse de la taille, faisaient d'Enid Glenwilliam une créature éblouissante, dont le pouvoir semblait accru par la violence de son ressentiment. Lady Coryston croyait reconnaître le père dans la fille et sentir le contact de cet homme terrible et détesté.

Effarée, envahie par une faiblesse inaccoutumée, elle resta quelques instans sans pouvoir parler. Enfin elle reprit péniblement :

— Vous pourrez épouser mon fils, miss Glenwilliam, mais vous ne l'aimez pas, cela est évident, et vous vous disposez à détruire son bonheur et le mien, pour...

— Je ne l'aime pas? Ah! c'est une autre histoire! Est-ce que je l'aime? Je ne le sais pas. Sincèrement, je n'en sais rien. Je crois que je ne suis pas capable de m'amouracher comme le font les autres jeunes filles, ou comme elles le disent. Il me plaît,... j'aurais avantage à l'épouser... et je le peux... Je pourrais me marier avec lui, répéta-t-elle avec lenteur,... d'abord, pour avoir la douceur, madame, de venger l'insulte que vous avez faite à mon père,... et, aussi, pour différentes raisons. Mais, en y songeant, je vois qu'il y a encore autre chose à considérer...

Et, se laissant tomber sur une chaise derrière la table, toujours en face de lady Coryston, elle continua, changeant d'allure et de ton :

— Vous dites que vous ne pourriez pas accepter ce mariage. Ceci ne changerait en rien, ni ma décision ni celle d'Arthur; mais il y a une autre personne qui ne voudrait pas y consentir...

Elle se tut un instant, jouant avec son éventail.

— Mon père est venu dans ma chambre, hier soir, reprit-elle enfin, pour me parler à ce sujet... « N'épouse pas ce jeune homme, m'a-t-il dit, c'est un assez bon garçon; mais il gâcherait notre vie. Il ne nous servirait à rien, ni à toi, ni à moi. Il nous séparerait; et, ce qui est plus grave encore, c'est que tu ne l'aimes pas. » Mon père a longtemps causé avec moi. Enfin je lui ai dit : C'est convenu, père, j'y *renonce.* Ainsi vous pouvez juger, madame, que, si je n'épouse pas votre fils, ce n'est

pas parce que vous vous y opposez, mais parce que mon père, que vous avez insulté, ne souhaite pas que j'entre dans votre famille, n'approuve pas une union avec votre fils, et m'a fait partager son avis.

Lady Coryston restait immobile en face de sa jeune adversaire. Elle se sentit défaillir sous l'éclat presque féroce des regards qui rencontrèrent les siens. Elle se leva lentement de sa chaise et, pour la première fois, laissa paraître quelque émotion.

— Vous aimez votre père, miss Glenwilliam. Vous devez vous souvenir que, moi aussi, j'aime mon fils, et qu'il n'y avait jamais eu un mot désagréable entre nous avant qu'il vous connût.

Elle parut chanceler, et releva sa robe. La jeune fille s'aperçut qu'elle était d'une pâleur mortelle et regretta sa violence :

— Je suis peinée, madame, de m'être montrée brutale; mais, quand il s'agit de mon père et de ceux qui le haïssent, je vois rouge. J'aurais dû vous épargner plusieurs choses que je vous ai dites. Mais les excuses sont inutiles. Permettez-moi seulement de vous demander de ménager votre fils. Il a de l'affection pour moi, et j'en suis très, *très* attristée pour lui. Laissez-moi l'avertir avant que vous ne lui parliez. Je lui écrirai du mieux que je pourrai. Mais je vous préviens que cela lui portera un coup,... et il pourrait s'en prendre à vous, malgré tout ce que je lui dirai... Quand sera-t-il à Coryston ?

— Ce soir.

— Je lui ferai parvenir une lettre demain matin. Est-ce que votre voiture vous attend ?

Elles traversèrent la pelouse sans échanger une parole. Lady Coryston monta dans l'automobile. Enid Glenwilliam lui fit un salut respectueux, presque une révérence, à laquelle son aînée répondit, et la voiture s'éloigna.

Enid revint au kiosque, s'assit près de la table, et cacha sa figure dans ses mains.

Quelques instans plus tard, elle entendit un pas pressé et, relevant la tête, elle vit son père, dont la corpulence emplissait la porte de la petite pièce. Sa face brune de bohémien s'épanouissait en regardant sa fille.

— Eh bien ! Enid ? Comment ça s'est-il passé ? T'a-t-elle

piétinée, égratignée, craché à la figure? Je parierais qu'elle a reçu autant de coups qu'elle en a donné. Mais qu'as-tu? Qu'est-ce qu'il y a, ma fille? Tu es sens dessus dessous!

Enid se leva, s'efforçant de se dominer.

— J'ai agi comme un démon!

— Ah! vraiment?

Le rire du Chancelier ébranla le fragile édifice :

— La vieille guenon! Enfin quelqu'un lui a dit ses vérités. Quelle idée de venir t'assommer jusqu'ici... pour te menacer, je suppose, de toute sorte de maux et de châtimens, si tu te mariais avec son cher fils! Tu lui as réglé son compte. Mais voyons, Enid, qu'est-ce qui te prend?... Ne fais pas la bête, ma chérie! Tu ne le regrettes pas?

— Non!

Il l'entoura de son bras, et elle s'appuya contre lui.

Tout à coup elle se redressa et l'embrassa :

— Je ne me marierai jamais, père. Nous resterons tous deux, tout seuls contre le monde entier!

— La moitié du monde! reprit Glenwilliam en riant. Il y en a une bonne moitié de notre côté, et quelques braves types bons à marier.

Il la contemplait avec orgueil et tendresse.

Elle secoua la tête, incrédule, et, passant son bras sous celui de son père, ils rentrèrent ensemble dans le *cottage*.

MARY A. WARD.

(La dernière partie au prochain numéro.)

LE TUNNEL SOUS-MARIN

ENTRE

LA FRANCE ET L'ANGLETERRE

Un fait d'un grand intérêt, et qui marquera dans l'histoire des rapports franco-anglais, s'est produit, il y a quelques semaines, de l'autre côté de la Manche.

Le mardi, 5 août 1913, un groupe de dix-huit membres du Parlement britannique (1), et qui représentait 90 de leurs collègues de toute opinion, est allé trouver à la *House of Commons* le chef du gouvernement anglais, M. Asquith, pour lui rappeler qu'il existait depuis longtemps déjà un projet de tunnel sous la Manche et lui exposer, en termes d'une étonnante vivacité, la nécessité, *dans l'intérêt de l'Angleterre*, de réaliser enfin cette grande œuvre.

Le texte de la pétition, la réponse du Premier Ministre, la discussion qui a suivi, sont des documens qu'il faudrait pouvoir citer en entier. Nous en détachons, en les résumant, les passages les plus caractéristiques :

Notre Commission, M. le ministre, est née d'un mouvement spontané et n'a été encouragée par aucune Compagnie de chemin de fer ni par l'ancienne Compagnie du tunnel. Aucun intérêt personnel ne nous pousse...

(1) La députation était composée des membres du Parlement ci-après : MM. Arthur Fell, Russell Rea, O'Connor, James Parker, Charles Schwann, Bart, Rawlinson, William Bull, colonel Yate, major Dalrymple, White, William Byles, Gershom, Stewart, Arthur Lynch, John O'Connor, Cecil Beck, colonel Greig.

Nous pensons seulement que la réalisation du tunnel serait une source de bénéfices énormes pour le commerce des deux pays, qu'elle augmenterait la bonne volonté de nos amis du Continent, qu'elle stimulerait enfin les échanges avec les pays étrangers.

Personnellement, nous n'avons rien à gagner à l'exécution de ce projet, mais nous estimons qu'il serait à l'avantage de notre pays et de notre commerce.

Notre Commission n'est pas une Commission de parti ; nous nous sommes efforcés de garder autant que possible une balance exacte entre les deux partis.

Notre seul but est d'obtenir la construction du tunnel, projet qui ne doit appartenir à aucun parti. Je dois appeler l'attention sur ce fait que la Commission comporte beaucoup de membres, y compris les officiers de l'armée, qui étaient autrefois opposés au tunnel et qui, maintenant, en sont partisans.

A ce point de son discours, l'orateur de la députation explique les motifs de ce revirement d'opinion :

Mes collègues, dit-il, considèrent que la question d'approvisionnement en vivres de notre pays, en temps de guerre, est beaucoup plus importante qu'il y a trente ans, lorsque, pour la première fois, on s'est occupé de cette affaire.

Puis il ajoute :

En fait, j'ai feuilleté les rapports de cette époque et j'ai remarqué que cette question d'approvisionnement en vivres n'avait pas été soulevée alors et qu'on n'avait jamais fait observer que ce tunnel pouvait être une aide puissante en assurant un supplément de vivres en temps de guerre.

Et il continue, en envisageant la question sous ses aspects nouveaux :

Nous considérons que le tunnel donnerait un supplément de vivres en cas de guerre avec tout pays, à l'exception de la France, et le fait de savoir que des vivres pourraient être obtenus du Continent si les routes commerciales maritimes venaient à être fermées à nos navires tendrait à éviter une panique et l'élévation du prix du pain. *A notre avis, le développement de la navigation aérienne a modifié notre position et personne ne peut dire quelles seraient les dernières conséquences de ce fait.*

Notre amitié avec la France, qui s'est maintenue pendant quatre-vingt-dix-huit ans à travers des circonstances très diverses, est assurée, et la construction d'un tunnel fortifierait encore cette amitié. Enfin, ne pas améliorer ses moyens de communication avec ses voisins et avec ses amis, par peur d'une invasion de leur part, paraît indigne d'une grande Puissance.

Je ne parlerai pas des raisons stratégiques qui furent opposées avec

succès il y a trente ans à la construction du tunnel, mais je sais que l'opinion des autorités militaires a bien changé à ce sujet et, comme je l'ai dit plus haut, notre Commission compte un certain nombre d'officiers fort expérimentés.

Nous demandons au gouvernement de défendre le projet sous réserve que les conditions stratégiques seront remplies par les promoteurs.

Je suis persuadé que les ingénieurs du tunnel, lors de leurs pourparlers avec le War Office, seront en état de lui donner satisfaction pour toutes les conditions raisonnables.

Nous ne nous faisons pas les avocats des intérêts de la Compagnie du tunnel, nous désirons simplement que le tunnel soit construit. On a dit que le gouvernement anglais pourrait le construire en collaboration avec le gouvernement français ou en autoriserait la construction par la Compagnie du tunnel aidée des Compagnies de chemins de fer anglaises et françaises.

Au discours de M. Arthur Fell, d'une nouveauté d'idées, d'une hardiesse de langage et d'une ampleur de vue singulières, et à la suite d'une discussion non moins intéressante à laquelle prirent part le colonel Yate, M. Russell Rea, M. O'Connor, M. Parker, sir William Byles, etc., quelle a été la réponse du Premier Ministre?

Avec la prudence d'un chef de gouvernement, M. Asquith a déclaré qu'il ne peut faire d'emblée table rase de l'opposition, qui, dans les gouvernemens de ses prédécesseurs, a prévalu à la construction du tunnel, si activement poussée de 1875 à 1880 et brusquement arrêtée depuis lors. Le fameux antagonisme de lord Wolseley, le célèbre stratégiste anglais, qui fut l'adversaire le plus déterminé du tunnel au nom de la sécurité de la Grande-Bretagne, est resté dans sa mémoire.

Renoncer, dit-il, à la décision prise par nos prédécesseurs pendant un quart de siècle est un acte qui ne peut être fait à la légère.

Pourtant, il reconnaît aussitôt que la question a changé de face et ses paroles ne sont pas moins dignes d'être relevées que le discours de la députation :

Il y a des faits nouveaux, dit-il, j'en conviens : l'un d'eux, peut-être le plus intéressant et, à certains points de vue, le plus important, est l'établissement sur une base solide et inébranlable de nos relations amicales avec la France. L'ennemi, dans les appréhensions de lord Wolseley et de ceux qui ont adopté son opinion, l'ennemi dont la force défensive et agressive pourrait être aidée par la construction d'un tunnel, était toujours la France. La possibilité d'un pareil ennemi s'est évanouie à la suite des relations excellentes et de plus en plus cordiales que depuis 1904, c'est-à-dire depuis une période de près de dix ans, nous avons maintenues et

continuons à maintenir avec nos amis de l'autre côté du Pas de Calais.
Il y a d'autres facteurs nouveaux, tels que les nouveaux modes de combats naval et militaire et la question des approvisionnemens.

Il concluait en disant qu'un nouvel examen de la question serait fait, qu'il était même déjà commencé, et que le gouvernement l'étudierait avec un esprit impartial, donnant toute l'attention voulue aux remarques faites et aux considérations soumises par la députation.

Après avoir dormi pendant de longues années, la question du tunnel sous-marin entre la France et l'Angleterre semble donc se réveiller et peut-être les lecteurs de la *Revue* trouveront-ils quelque intérêt à connaître l'historique sommaire du projet au point de vue diplomatique et administratif, à être renseignés sur le côté technique de l'entreprise, enfin à mesurer l'importance des résultats qu'en apporterait la réalisation au point de vue économique et commercial et même au point de vue politique et militaire (1).

EXPOSÉ HISTORIQUE

Les premières études sérieuses faites pour rétablir artificiellement, à l'aide d'un tunnel, la réunion par terre ferme qui, suivant l'expression de M. Stanislas Meunier, ne serait que la reproduction d'un état de choses antérieur, datent du milieu du XIX[e] siècle et furent présentées par l'ingénieur Thomé de Gamond qui, le premier, lui donna les allures d'une conception scientifique. Il soumit un premier projet en 1856 à Napoléon III en même temps qu'au prince Albert et à la reine d'Angleterre. En 1869, un comité franco-anglais fut constitué en vue de travailler de chaque côté du détroit à la constitution des sociétés définitives et d'obtenir la concession de la ligne.

En 1870, au mois d'avril, commence la phase diplomatique du projet. A l'instigation du Comité franco-anglais, l'ambassadeur de France demande au gouvernement anglais s'il est disposé à admettre le principe de l'entreprise et à régler par une convention diplomatique les conditions auxquelles la

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 août 1892, *la Traversée de la Manche*, par M. J. Fleury et, dans la livraison du 1[er] juin 1904, *la Traversée du Pas de Calais*, par M. Charles Lenthéric.

construction et l'exploitation de la voie nouvelle seraient autorisées. (Le marquis de Lavalette au comte de Clarendon, 15 avril 1870.)

Lord Clarendon répond que la bonne foi et l'honorabilité des sujets britanniques intéressés dans le projet sont indiscutables, mais que des données manquent pour se prononcer sur la possibilité d'exécuter une aussi grande entreprise et sur les dépenses d'exécution.

La guerre survient, qui interrompt les négociations, reprises d'ailleurs aussitôt la paix rétablie.

En effet, dès le 30 novembre 1871, M. de Rémusat, ministre des Affaires étrangères, renouvelle la question déjà posée au gouvernement anglais par M. de Lavalette. Le Comité franco-anglais agissait, d'ailleurs, parallèlement et le secrétaire d'État au Foreign Office, lord Granville, n'était pas pris au dépourvu. Le *Board of Trade*, consulté, donne un avis favorable, sous certaines conditions et, le 24 juin 1872, lord Lyons, ambassadeur d'Angleterre à Paris, agissant en vertu d'instructions venues de Londres, l'avant-veille, remet à M. de Rémusat une note très explicite, où il donne une adhésion formelle au principe du tunnel projeté entre la France et l'Angleterre, sous le bénéfice de quelques observations qui portent uniquement sur les conditions de la concession et de l'exécution du chemin de fer sous-marin.

Loin d'atténuer cette adhésion, ces observations ne font que préciser l'esprit dans lequel elle est donnée. Laissant déjà de côté la question diplomatique qu'il considère comn e résolue, le gouvernement anglais n'a plus souci que des difficultés techniques et financières. Des premières, il croit qu'on peut triompher, mais il se demande si, financièrement, on peut mener l'œuvre à bonne fin sans l'assistance du gouvernement. Il se prononce contre la concession à perpétuité faite à une entreprise privée et il est d'avis que les deux gouvernemens s'entendent pour fixer les termes et les conditions de rachat.

Une adhésion plus formelle encore, si possible, est donnée l'année suivante au principe du tunnel et, fait bien digne de remarque, *c'est, cette fois, sous l'impulsion du « Board of Trade » lui-même et par l'initiative de lord Granville que la question est reprise.* Le 23 juillet, il croit nécessaire d'indiquer à lord Lyons le langage qu'il devra tenir, s'il vient à être interrogé sur les

dispositions de l'Angleterre à l'égard du projet du tunnel. Dans ce cas, l'ambassadeur de la Reine devra répondre que son gouvernement verra avec plaisir toute amélioration apportée aux communications de l'Angleterre avec le Continent et qu'il serait, en conséquence, heureux d'apprendre le succès d'une entreprise destinée à rattacher les chemins de fer anglais au réseau des chemins de fer continentaux. Opposé en principe au système du monopole, le gouvernement anglais ne voit pas d'inconvénient à ce qu'une concession soit faite aux promoteurs de l'entreprise dans les conditions ordinaires des contrats de cette nature en France, moyennant que la fixation d'une durée ou de conditions de rachat conjurent l'établissement d'un monopole contraire à l'intérêt public.

On le voit, la question de principe n'était plus en jeu et le gouvernement anglais ne songeait qu'à préciser les conditions auxquelles il subordonnerait la concession de la ligne.

Enfin, le 25 juillet 1873, lord Lyons, qui s'en tient toujours à la lettre de ses instructions, demande s'il doit spontanément compléter par une note les précédentes explications qu'il a données au gouvernement français. La réponse du Cabinet britannique est affirmative et la note est remise par lord Lyons à notre gouvernement.

Ajoutons qu'une note, placée au bas de la page du Livre bleu qui contient la lettre du 23 juillet de lord Granville, explique la démarche faite par le ministre des Affaires étrangères britannique et accentue l'insistance avec laquelle il marque son adhésion au projet de tunnel et donne ses encouragemens à l'entreprise.

L'accord entre les deux gouvernemens est donc formel et complet : long échange de vues, assurances réitérées de part et d'autre, tout paraît concourir à sa solidité. Toutefois, l'année suivante, à la veille de procéder à l'acte de concession, le gouvernement français croit encore utile de prendre certaines précautions. Dans l'intervalle, le parti conservateur est revenu au pouvoir en Angleterre. On n'est plus en présence du Cabinet Gladstone, qui avait fait preuve, dans l'étude de la question, d'un esprit si large et d'une vue en quelque sorte prophétique de l'avenir. C'est pourquoi, le 27 octobre 1874, le gouvernement français communique au gouvernement anglais, par l'entremise du comte de Jarnac, notre ambassadeur à Londres, les

termes mêmes de l'acte par lequel il se propose de donner la concession. Dans sa réponse, rendue dans la forme d'une note écrite remise au comte de Jarnac, le 24 décembre 1874, lord Derby, ministre du Foreign Office, donne successivement son adhésion *à tous les termes* de ce projet d'acte ; il rappelle les droits des deux pays pour les travaux de défense à établir aux deux extrémités du tunnel ; il stipule la faculté d'interrompre le trafic ; il pose la question de savoir si les gouvernemens auront le droit d'exercer cette faculté sans donner lieu à une réclamation d'indemnité de la part de la Compagnie, etc., etc. La lettre se termine par une approbation complète de la marche que le gouvernement français se proposait de suivre.

Un an après, on va plus loin encore. En vue de codifier l'accord établi et de le compléter sur tous les points, les deux gouvernemens instituent une Commission composée de six membres, trois désignés par le gouvernement français, trois désignés par le gouvernement anglais.

Les trois commissaires français étaient : MM. Ch. Gavard, C. Kleitz, A. de Lapparent, et ceux de la Grande-Bretagne : MM. H. W. Tyler, C. M. Kennedy et Horace Watson.

Les travaux de la Commission ont abouti à la rédaction d'un protocole signé par les commissaires des deux pays, le 30 mai 1876, et intitulé : « *Projet adopté par la Commission Internationale du Chemin de fer sous-marin pour servir de base au traité à conclure entre la France et l'Angleterre.* »

Ce projet de traité, appelé à devenir en quelque sorte la charte du chemin de fer sous-marin au point de vue du droit international, règle toutes les questions que pourra soulever l'existence du tunnel dans les rapports des deux pays entre eux. Il institue une frontière sous-marine, dont les effets juridiques seront limités au tunnel. Il définit le régime légal des parties française et anglaise et il prévoit le fonctionnement d'une Commission Internationale permanente consultative, appelée à donner son avis « sur toutes les questions relatives à la construction, à l'entretien et à l'exploitation du chemin de fer sous-marin. Il définit le mode de confection des règlemens d'exploitation. » Il pose les conditions d'entretien du tunnel. Il détermine la durée de la concession et institue le droit de rachat pour chaque gouvernement. Il stipule les délais d'exécution des travaux et prévoit les conséquences de l'inexécution pour cause de

force majeure. Il arrête les conditions de l'exercice du droit de rachat, etc., etc.

Tout est donc réglé avec un soin minutieux et on peut dire que ce protocole ne laisse rien à l'imprévu.

Bien plus, il convient de mettre en relief la clause véritablement formidable, qui a été acceptée néanmoins par les sociétés concessionnaires et que tout le monde doit connaître parce qu'elle coupe court à toutes les discussions sur les dangers que présenterait le tunnel pour la sécurité de l'Angleterre.

Cette clause, la voici :

Droit pour chaque gouvernement, « *Quand il jugera convenable de le faire dans l'intérêt de son propre pays :*

1° « *De suspendre l'exploitation du chemin de fer sous-marin et les passages à travers le tunnel ;*

2° « *D'endommager ou de détruire en totalité ou en partie les travaux du tunnel ou du chemin de fer sous-marin sur son propre territoire ;*

3° « *De noyer au besoin le tunnel.* »

Ce droit est stipulé en termes absolus et « sans que le pays qui usera de cette clause ait aucune indemnité à payer à l'autre pays, ni à la Compagnie exploitante de l'autre pays. » Bien entendu, le gouvernement qui userait de ce droit verrait à indemniser la Société à laquelle il aurait concédé la partie du tunnel lui afférant.

Quelques mots maintenant au sujet des contrats de concession et des Sociétés concessionnaires.

C'est le 1er février 1875 que s'est constituée la Société française du tunnel sous la présidence de Michel Chevalier, avec le concours d'hommes tels que l'ingénieur réputé du canal de Suez, M. Lavelley, Fernand Raoul-Duval, Léon Say, etc., en vue d'obtenir du gouvernement français la concession d'une ligne sous-marine vers l'Angleterre.

Le 2 août 1875, une loi a approuvé la convention passée pour cet objet par le ministre des Travaux publics avec cette Société. La ligne concédée était ainsi définie : « *chemin de fer partant d'un point à déterminer sur la ligne de Boulogne à Calais, pénétrant sous la mer et se dirigeant vers l'Angleterre*

à la rencontre d'un pareil chemin parti de la côte anglaise dans la direction du littoral français. »

La concession était donnée sans subvention ni garantie d'intérêts, pour une durée de quatre-vingt-dix-neuf ans à partir de la mise en exploitation du chemin de fer sous-marin, l'État s'engageant à ne concéder pendant trente ans, comptés à partir de la même époque, aucun autre chemin de fer partant du littoral et pénétrant sous la mer dans la direction de l'Angleterre. La concession était faite à titre définitif et le chemin de fer déclaré d'utilité publique par la loi même de concession.

La Société s'engageait à faire connaître, dans un délai de cinq ans, qui pouvait être porté à huit, si elle entendait conserver la concession. Elle s'engageait en outre à exécuter, jusqu'à concurrence de 2 millions de francs au moins, les travaux préparatoires de toute sorte, tels que : recherches, puits, galeries, sondages, etc., jugés nécessaires pour fixer l'Administration et la Société sur les conditions techniques de l'opération et la possibilité de l'entreprendre avec des chances sérieuses de succès. Les concessionnaires s'engageaient enfin à se mettre en rapport avec une Société anglaise pour entreprendre le chemin de fer sous-marin partant du littoral anglais et dirigé vers la France, en vue d'exécuter et d'exploiter d'un commun accord l'ensemble du chemin de fer international.

La Compagnie française du tunnel à laquelle était donnée la concession (1) a rempli toutes ses obligations. Elle a dépensé plus de 2 millions de francs en travaux préparatoires, en puits, en sondages, et pour faire une galerie d'essai qui a été dirigée sous la mer sur une longueur de 1 849 mètres. Nous aurons l'occasion d'y revenir plus loin. Elle a aussi rempli les

(1) Le capital de cette Société formé de 400 parts était fourni pour moitié par la Compagnie du Chemin de fer du Nord, pour un quart par MM. de Rothschild frères, et pour un quart par une trentaine de personnes appartenant à d'importantes maisons de banque ou industrielles et par quelques personnalités scientifiques.

Le Comité qui représente cette Société et qui n'a jamais été dissous est aujourd'hui composé de la façon suivante :

Comité : MM. Caillaux (Joseph); Demachy; Griolet (V. P.); Johnston (Raoul); Leroy-Beaulieu; Mirabaud (Gustave); Raoul-Duval (Maurice); Raoul-Duval (René) (A.-D.); Sartiaux (Albert); Schneider (Paul); Vernes (Félix).

Sous-Comité de direction : MM. Griolet (V. P.); Raoul-Duval (René) (A. D.): Leroy-Beaulieu; Sartiaux (Albert).

M. Breton (Ludovic), ingénieur de la Société.

conditions dont l'accomplissement a rendu la concession définitive. Elle continue à payer au gouvernement français les frais de contrôle, prévus à son cahier des charges. Tous les travaux et installations qu'elle a faits sont demeurés en bon état et l'on peut dire que, du jour au lendemain, les travaux définitifs peuvent être repris, si la nation britannique veut bien rendre au projet la faveur qu'à l'origine elle lui avait accordée d'emblée.

La situation est identique du côté anglais, tant au point de vue technique qu'au point de vue administratif.

Comme en France, la Compagnie du *South Eastern and Chatham Ry*, qui exploite les lignes de chemin de fer mettant Londres en relations avec Douvres et Folkestone, a obtenu, le 16 juillet 1874, un *bill* en vertu duquel elle a fait, à Douvres, au pied de la falaise dite *Shakspeare Cliff*, une galerie d'étude de 2 kilomètres de longueur, dont 1 600 mètres sous la mer. Cette galerie d'étude, pendant de la galerie française de Sangatte, est toujours en bon état, comme la galerie française. La même Compagnie du *South Eastern and Chatham Ry* a aidé à la fondation, le 8 décembre 1881, de la *Submarine Railway C°* au capital initial de 6 250 000 francs, avec laquelle la Compagnie française du chemin de fer sous-marin est en accord étroit.

On comprend comment, avant la réception par M. Asquith de la délégation du Parlement anglais conduite par M. Fell, le très distingué président de la Compagnie du *South Eastern Ry*, M. Bonsor, ait pu affirmer à ce dernier que tout était prêt du côté anglais, et que sa Compagnie et la *Submarine* étaient en parfait accord pour déposer un bill lors de la prochaine session parlementaire, pourvu que le gouvernement voulût bien leur donner son appui.

TECHNIQUEMENT, LE CHEMIN DE FER SOUS LA MANCHE EST-IL RÉALISABLE?

Au point de vue technique, le problème de la construction du tunnel sous la Manche se pose d'une façon toute différente de celui qu'il a fallu résoudre pour exécuter les tunnels connus, tant sous les fleuves que pour traverser les montagnes. Le problème sera à la fois plus facile et plus difficile : plus facile parce

que le terrain à traverser, si le tracé est bien établi, sera percé avec une grande tarière, comme on perce le bois avec un vilebrequin ; plus difficile, parce qu'il s'agit d'un tunnel d'une longueur de plus de 50 kilomètres, fait sans précédent, et, surtout, parce qu'il faudra cheminer dans la bonne couche à la hauteur la plus convenable, c'est-à-dire dans le tiers inférieur.

Dans l'antiquité, on voit peu d'exemples de construction de tunnels. On cite celui qui a été créé par les Assyriens sous l'Euphrate, mettant en communication les deux palais assis de part et d'autre du fleuve. On trouve à Carthage des aqueducs, à Rome des égouts. On connaît deux tunnels percés par les Romains pour le passage des routes, l'un pour la Voie Flaminienne à travers les Apennins, l'autre en Suisse près de Soleure. Au moyen âge, c'est à l'art de la fortification que se rattachent les galeries souterraines, qui atteignent souvent plusieurs kilomètres de développement. Mais, au point de vue des communications, on peut dire que les souterrains n'existent guère qu'à partir de la deuxième moitié du XIXe siècle. C'est qu'en fait, les souterrains, et *a fortiori* les tunnels, qui sont de grands souterrains, ne datent guère que des chemins de fer. Auparavant, on ne trouait pas les montagnes, on passait par-dessus en les contournant. Quand on construisait des routes ordinaires, destinées à recevoir des voitures à chevaux, et, encore aujourd'hui, comme il s'agit toujours de traîner des poids relativement faibles, même avec des automobiles, on construit des routes avec de fortes déclivités qui atteignent jusqu'à 100 et 150 millimètres par mètre. On les construit avec des courbes dont les rayons descendent à 15 ou 20 mètres, de telle sorte qu'avec des lacets répétés et bien combinés, on peut arriver à contourner sans les traverser les montagnes les plus abruptes. Mais, quand il s'agit des chemins de fer, le problème est tout à fait différent ; il faut traîner des poids considérables qui, comme les trains de Paris à Calais, dépassent souvent 400 000 kilos, avec un moteur unique, très puissant, par cela même très lourd et très rigide. On ne peut plus admettre que des déclivités relativement faibles qui, sur les lignes à grand trafic, ne dépassent guère 5 millimètres, et, quand il s'agit de traverser des montagnes comme le Simplon, le Saint-Gothard, etc., etc., on n'ose guère dépasser les déclivités de 20 à 30 millimètres par mètre. En outre,

comme la courbe augmente aussi les difficultés de traction et s'oppose au passage en vitesse, aux courbes de 15 à 20 mètres d'une route ordinaire il faut substituer des courbes ayant un rayon minimum de 250 à 300 mètres qui, pour les grandes lignes, doivent s'élever à 800 et 1 000 mètres pour permettre les grandes vitesses.

On conçoit que, dans ces conditions, il faut absolument traverser les montagnes au lieu de les contourner; c'est de cette difficulté qu'est né ce qu'on pourrait appeler l'art des souterrains et des tunnels.

Aujourd'hui, on en fait un peu partout. Après les premiers tunnels qui ont été construits, vers 1840, par Brunel, sous la Tamise, les premiers chemins de fer ont donné lieu à la construction d'un nombre considérable de souterrains. Quelques-uns d'entre eux ont donné lieu à des travaux énormes et extrêmement difficiles, non seulement par suite de la longueur du souterrain, mais encore par suite de la nature des terrains traversés; tel le Semmering, dont la longueur est de 1 430 mètres, celui du Mont-Cenis qui a une longueur de 12 kilomètres, celui du Saint-Gothard qui en a 15, celui de l'Arlberg qui en a 11, celui du Simplon qui en a près de 20, celui du Loetschberg qui en a près de 14.

Une fois le tracé du tunnel déterminé, il faut passer dans le terrain tel qu'il existe. On le connaît plus ou moins bien; on s'y avance d'abord par une petite galerie, appelée galerie d'avancement, derrière laquelle on élargit le tunnel pour l'amener à sa section définitive par échelons successifs; on se heurte aux difficultés les plus variées et souvent considérables par suite de la nature du terrain, de l'invasion des eaux, de la température, etc.

Le problème sera tout différent pour le tunnel sous la Manche. C'est qu'en effet la première question à résoudre est d'adopter un tracé qui place le tunnel dans une couche de terrain solide et imperméable dans laquelle on n'ait pas à redouter l'invasion de la mer. On savait depuis longtemps que des tunnels de cette nature et d'une longueur même considérable avaient été créés sous la mer.

Les mines d'étain ou de cuivre de Cornouailles s'étendent loin sous la mer, sans que les flots les envahissent. Sur la côte de Cumberland où s'exploitent des couches de charbon, plusieurs

galeries se sont avancées à plus de 5 kilomètres de la plage et les voies transversales qui les relient entre elles ont avec elles un développement aussi grand que celui du tunnel projeté sous la Manche. Jamais l'eau n'a pénétré sous ces mines et la confiance des mineurs de la contrée contre l'invasion de la mer est telle qu'ils se vantent d'atteindre quelque jour la côte d'Irlande qui est à 100 kilomètres de distance, et quoique la mer qu'il faudrait traverser soit infiniment plus profonde que la Manche.

Mais mieux que par comparaison, nous avons maintenant par expérience des données beaucoup plus précises en ce qui concerne la possibilité de creuser le tunnel sous-marin.

Les études géologiqnes qui ont été faites par les géologues des deux pays, les nombreux forages et sondages qui ont été exécutés des deux côtés du détroit lui-même ont complètement éclairci la nature du sol et fait connaître minutieusement la composition de chaque couche et l'agencement des assises entre elles.

Si nous remontons un peu plus loin que l'époque actuelle, nous nous rendrons mieux compte des vicissitudes qu'a subies le détroit du Pas de Calais, pendant les temps géologiques, et nous comprendrons mieux ce qu'il est aujourd'hui et comment il est constitué.

Le détroit, comme le monde lui-même, est loin d'avoir eu dans le passé la physionomie qu'il a actuellement. Il se transforme sans cesse par des actions plus ou moins lentes, mais suffisantes pour que nous en soyons les témoins : nous constatons, par exemple, que le détroit actuel ronge de chaque côté environ 20 mètres par siècle, c'est-à-dire au total 40 mètres environ par siècle.

A l'origine et sans remonter au delà de l'époque géologique qu'on appelle l'époque crétacique, c'est-à-dire l'époque de la couche de craie dans laquelle les études actuelles indiquent qu'il faut placer le tunnel, la région du détroit était toute différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Une mer, qu'on appelle la mer cénomanienne, couvrait tout le Sud-Est de l'Angleterre, tout le Nord de la France jusque bien au delà de Paris et du Mans; seule une partie du Cotentin et le pays de Galles émergeaient, ainsi que le massif de l'Ardenne et la Belgique qui ne s'était pas encore affaissée.

Après cette époque, c'est-à-dire bien après l'époque cénoma-

nienne, une partie de l'Angleterre se relève et la mer lutécienne qui couvrait encore Paris laisse apparaître une sorte de promontoire anglo-français dont la falaise de Douvres et la falaise de Blanc-Nez sont les témoins. La transformation se continue à la fin d'une période qu'on appelle la période miocénique ; le mouvement de relèvement s'accentue, et la soudure se fait entre la France et l'Angleterre par un isthme en dehors duquel la Manche d'un côté baignait à peu près les côtes actuelles et la mer du Nord, de l'autre, s'étendait sur une grande partie des Pays-Bas. Cet isthme formait une espèce de pont très large, sur lequel la plupart des animaux de l'époque quaternaire ont passé du continent sur la presqu'île anglaise.

C'est ainsi qu'on retrouve en Angleterre, dans toutes les cavernes quaternaires, les dents et les os d'ours, d'hyène, de mammouth, de rhinocéros, etc., qui peuplaient la France: la gerboise et le renne y ont été aussi constatés, ce qui montre que ces animaux, essentiellement terrestres, ont franchi le détroit à pied sec par l'isthme dont il vient d'être question.

Mais une nouvelle transformation se prépare sous les assauts répétés de la mer; les flots de la Manche d'une part, ceux de la mer du Nord de l'autre, corrodent l'isthme pour se frayer une communication dont la coupure verticale des falaises actuelles accuse l'origine maritime.

Ce n'est qu'au commencement de l'époque géologique actuelle que le phénomène de transformation de l'isthme en un détroit s'est produit sans violence et sans secousses, par une action lente, analogue à celle qui se produit sous nos yeux et qui est, comme il vient d'être dit, à peu près de 40 mètres par siècle. Le commencement de la période ne veut pas dire que c'est hier, car, à supposer que l'érosion se soit faite avec la même vitesse que celle d'aujourd'hui, l'ouverture du détroit dans sa forme actuelle n'aurait pas nécessité moins de cent siècles. Le temps qu'elle a pris, nous n'en savons rien en vérité, et les géologues les plus distingués sont divisés sur ce point. En géologie, comme en politique, il y a deux écoles : l'école des gens pressés et l'école de ceux qui pensent que les phénomènes d'autrefois se sont faits avec une vitesse qui ne diffère pas beaucoup de celle d'à présent.

Les premiers, qu'on appelle les Plutoniens, veulent que le temps très court dans lequel se sont déroulées les formations

géologiques n'ait été que de quelques milliers d'années. Les Neptuniens ne veulent pas attribuer aux agens d'érosion plus d'énergie qu'ils n'en manifestent actuellement sous nos yeux.

Quoi qu'il en soit, et qu'il ait fallu cent mille ans, ou plus, ou moins, pour que le phénomène s'accomplisse, ces études géologiques prouvent qu'une communication terrestre existait jadis entre la France et l'Angleterre, qu'elle n'a disparu que par suite d'une érosion très lente, supprimant la communication dans sa partie supérieure et laissant comme témoins les falaises de Douvres et du Blanc-Nez, mais en conservant au-dessous du niveau de la mer tous les terrains qui réunissaient auparavant les deux pays.

Dans l'état actuel des choses, le détroit entre Douvres et Calais est dominé par de hautes falaises crayeuses coupées à pic : en France celle du Cap Blanc-Nez, en Angleterre celle de Douvres à Folkestone.

Quand on étudie les transformations géologiques de ces deux régions, il est impossible de ne pas être frappé du parallélisme complet des deux formations au point de vue de la structure des terrains qui partent du jurassique, à la base, pour finir par les terrains tertiaires. Des deux côtés, la composition du massif crayeux est identique. En haut, la craie blanche avec des silex; plus bas, les silex disparaissent et la craie se charge d'argile; enfin, à la base, près de Wissant comme à Folkestone, se trouve une couche de craie argileuse, compacte, très uniforme, qui donne lieu aux grandes exploitations de pierre à ciment. La craie est assez tendre pour se laisser travailler, assez résistante pour ne pas s'ébouler et l'argile qu'elle contient la rend imperméable.

On ne peut pas imaginer un meilleur ensemble de qualités de terrain en vue du creusement d'un tunnel.

En présence de ces deux grands témoins de l'identité géologique des deux sols anglais et français, on est en droit d'espérer que les couches qui se trouvent de chaque côté des falaises se prolongent d'une falaise à l'autre sur toute l'étendue du détroit, et de penser que cette couche plonge très régulièrement des deux côtés, au Nord-Nord-Est, pour affleurer dans le détroit lui-même.

Cette hypothèse vraisemblable, la Société française du Tunnel a tenu à la vérifier, et, grâce à d'admirables travaux,

qui ont été poursuivis sur ses ordres et pour son compte par une mission composée de deux éminens ingénieurs géologues du corps des Mines, MM. Potier et de Lapparent, grâce aussi à la complaisance de la nature, qui, par les violens courans de marée parcourant le détroit, s'est chargée d'entretenir le fond de ce détroit dans un état de propreté remarquable, on est arrivé à vérifier l'hypothèse de la façon la plus complète.

En 1876 et 1877, MM. Potier et de Lapparent ont effectué dans ce détroit plus de 7 000 sondages, dans lesquels le plomb de sonde a été remplacé par un tube à arête coupante, chargé d'un poids suffisant pour qu'en tombant sur le fond de la mer, le tube prélevât sur ce fond un échantillon, — une carotte, comme on dit, — de 7 à 8 centimètres de longueur, suffisant dans la plupart des cas pour permettre d'identifier géologiquement le terrain aux dépens duquel l'échantillon a été prélevé.

Grâce à ces sondages, dont plus de 3 000 ont fourni une certitude géologique, MM. Potier et de Lapparent ont pu continuer la carte géologique sous le détroit avec une précision presque aussi grande que celle que leurs collègues anglais et français avaient mise à dresser les cartes géologiques des sols anglais et français. Les courbes de cette carte marquent l'affleurement des divers terrains sur le fond du détroit et sont continues sans aucune cassure dans toute la traversée. L'ordre de succession des couches s'est reproduit partout : l'épaisseur même des diverses couches s'est révélée relativement constante. En un mot, tous les faits constatés ne cadrent qu'avec une seule hypothèse, celle où le Pas de Calais a été creusé à une époque relativement récente par des érosions puissantes et non pas par des dislocations des terrains.

On a constaté que, parmi les couches géologiques rencontrées, il s'en trouvait une, celle de la craie argileuse sans silex, dite craie cénomanienne ou craie grise de Rouen, qui convenait particulièrement au passage du tunnel en raison de son homogénéité, de son absence complète de fendillemens, de son imperméabilité presque parfaite et de sa dureté. C'est dans cette couche, dont l'épaisseur moyenne est de 60 mètres environ, que les études géologiques ont fait apparaître, au fur et à mesure qu'elles avançaient, la conviction de plus en plus nette qu'il fallait creuser le tunnel. La Société française a voulu aller plus loin, elle a voulu faire un essai direct de

pénétration sous-marine dans cette couche et, sous la direction de son éminent directeur des travaux, M. Breton, qui s'est fait une si grande réputation, tant comme géologue que comme exploitant de mines, et dont on peut dire que la structure des terrains boulonnais n'a plus de secret pour lui, elle a, de 1875 à 1883, poursuivi des études directes destinées à la renseigner sur la position et sur la nature des couches sous-marines.

Ces travaux ont consisté à creuser à Sangatte, sur le rivage, jusqu'à une profondeur de 60 mètres environ au-dessous du niveau de la mer, un puits de grand diamètre, et à faire partir du fond de ce puits une galerie d'études de $2^m,14$ de diamètre pénétrant dans la couche de craie grise jusqu'à une longueur qui a atteint 1 840 mètres sous la mer. On ne connaît pas assez l'importance de ces travaux : il y a encore aujourd'hui, à Sangatte, une véritable usine, en excellent état, comprenant deux machines à vapeur de 300 chevaux, des compresseurs d'air, un puits avec chevalement, des pompes d'épuisement puissantes, etc. C'est avec tout cet outillage, religieusement gardé, qu'a été creusée cette galerie d'études qui a démontré : d'une part l'imperméabilité à peu près complète de la couche, sa dureté, sa position avec son inclination vers le Nord-Nord-Est; et d'autre part la possibilité d'y pénétrer avec un avancement qui s'est constamment accru jusqu'à atteindre près de 400 mètres par mois, au moyen de la machine perforatrice imaginée par le colonel Beaumont. Ce chiffre serait certainement dépassé de beaucoup encore avec les nouveaux perfectionnemens qui ne manqueront pas d'être apportés aux machines perforatrices.

J'ajouterai que les belles et consciencieuses études poursuivies par M. Breton depuis plus de vingt-cinq ans, dans le Boulonnais et dans le Kent, ont constamment montré des couches de craie sans dislocation et sans faille, des ploiemens à grande courbure et jamais de cassures.

Cette opinion est confirmée par les études si intéressantes et si remarquables de MM. Barrois, Olry, Gust. Dollfus, Gosselet, etc.

C'est l'opinion très nette des géologues anglais Prestwich, Topley, Jukes Browne, et aussi de l'un des plus illustres d'entre eux, sir Archibald Geikie, le savant directeur de la carte géologique d'Angleterre, qui me disait, — en examinant avec moi le

plan en relief du détroit que la Société française du Tunnel a fait faire et a envoyé à l'Exposition de Gand, — qu'il considérait comme certaines les prévisions faites, en 1876 et en 1877, par MM. Potier et de Lapparent, et qu'on pouvait considérer comme indiscutable la présence régulière dans tout le détroit, avec une épaisseur uniforme de 60 mètres environ, de la couche de craie grise dure et imperméable, dans laquelle le tunnel pourrait cheminer sans aucun mécompte.

Dans ces conditions, il est permis de dire que le problème de la création du tunnel consiste, à partir de chacune des falaises du Blanc-Nez et de Douvres, du point situé à l'air libre au-dessus du niveau de la mer où apparaît la couche de craie grise et imperméable, à suivre cette couche dans son plongement et dans ses divers contournemens. Tout le problème consiste à ne pas sortir de cette couche et à se tenir suffisamment loin de ses surfaces inférieure et supérieure en restant à une distance toujours suffisante des formations placées en dessus ou en dessous, qui amèneraient au tunnel des venues d'eau capables de troubler sa construction et son exploitation futures.

Au moment où les premières études ont été faites, vers 1880, le problème de rester dans ces couches se présentait dans des conditions qui donnaient quelques inquiétudes.

Pour pouvoir faire du tunnel un chemin de fer donnant passage à des trains lourds et très rapides, il fallait, avec le mode de traction connu à cette époque, c'est-à-dire avec la traction à vapeur et à eau surchauffée, adopter des pentes très faibles et des courbes de grand rayon, qui rendaient beaucoup plus difficile le moyen de se tenir constamment dans la couche de craie grise dure et imperméable. L'emploi de la traction électrique, — en nous permettant d'obtenir les mêmes puissances et les mêmes vitesses avec des courbes qui peuvent descendre à 250 mètres ou 300 mètres de rayon, et avec des pentes qui peuvent aller jusqu'à 10 ou 15 millimètres, — rend le problème infiniment plus facile et ne laisse plus aucun doute sur la possibilité que le tunnel suive toutes les inflexions et toutes les dénivellations qu'on pourra rencontrer en se tenant dans la couche de craie cénomanienne.

Étant donné cette possibilité, qu'on est en droit de considérer comme démontrée, que nous trouverons entre la France et

l'Angleterre une couche d'épaisseur suffisante de craie dure, imperméable et sans failles, dans laquelle on pourra loger le tunnel sans aucune crainte d'inondation; étant donné que la nature même de la couche rencontrée rendra le percement facile, beaucoup plus facile qu'il ne l'a été lorsqu'on a percé les souterrains du Saint-Gothard, du Simplon, du Mont-Cenis, etc., les seules difficultés réelles consisteront ici, surtout et d'abord, dans les moyens à employer pour tracer le tunnel et le maintenir dans la couche où il doit être placé, ensuite pour exécuter l'attaque avec les évacuations des déblais dans des conditions de rapidité et de prix qui ne soient pas trop considérables.

La première chose à faire est de déterminer le profil en long du tunnel. Le tunnel partira de la côte en un point situé au-dessus du niveau de la mer, pour descendre, vers le milieu du détroit, à une profondeur qui le placera à environ 95 mètres au-dessous de ce niveau.

La nécessité d'adopter ce profil entraînerait de graves inconvéniens si, malgré l'imperméabilité de la couche, des infiltrations se produisaient. Les eaux viendraient s'accumuler au milieu du détroit, et il serait très difficile de les évacuer malgré les moyens puissans de pompage dont on dispose aujourd'hui.

C'est pour éviter cet inconvénient que nous avons pensé, avec M. Breton, qu'il convient d'adopter une galerie d'écoulement indépendante du tunnel lui-même. Cette galerie d'écoulement partirait de la côte, en un point bas situé à environ 120 mètres au-dessous du niveau de la mer, pour remonter vers le milieu du détroit et y rencontrer le tunnel lui-même. Les eaux seraient conduites tout naturellement dans cette galerie, viendraient s'accumuler au fond du puits ou des puits creusés près de la côte et seraient remontées et rejetées à l'aide de pompes puissantes.

La galerie d'écoulement d'un côté, la galerie formant le tunnel de l'autre, qui se rencontrent vers le milieu du détroit, s'éloignent de plus en plus, en plan et en hauteur, au fur et à mesure qu'on se rapproche de la côte, la galerie plongeant pendant que le tunnel remonte et, en raison de la pente générale des couches vers le Nord, le tracé de la galerie s'infléchissant de plus en plus vers le Nord, pendant que le tunnel s'infléchira de plus en plus vers le Sud.

Cette galerie d'écoulement aura d'ailleurs bien d'autres avan-

tages : non seulement elle permettra d'évacuer les eaux quand le tunnel sera en exploitation, mais elle aura deux autres résultats, qui sont peut-être plus importans encore : celui de permettre de tracer le tunnel avec sûreté, celui de le construire avec le minimum de temps et le maximum de facilités.

Si nous savons que les couches souterraines de craie grise existent avec une épaisseur suffisante, nous ne sommes pas fixés, avec une certitude absolue, sur la position exacte, à quelques mètres près, de ces couches souterraines. La galerie d'écoulement va nous permettre, entre autres avantages considérables, de tâter cette position. On choisira la position des puits sur terre en s'inspirant surtout des facilités à ménager pour leur fonçage. On forera ces puits jusqu'à la base de la craie grise ; on reconnaîtra à nouveau, aux points choisis pour le fonçage, l'épaisseur de la craie ; de là, on percera, en cheminant selon le tracé et le profil de la galerie d'écoulement, mais, quand on aura fait 100 ou 150 mètres de galerie, c'est-à-dire au bout du travail d'une semaine environ, on fera des sondages rayonnant en dessus et en dessous de la craie, pour savoir exactement comment on est placé dans la couche. Huit jours après, on refera des sondages analogues, et ainsi de suite, de huit jours en huit jours, c'est-à-dire tous les 150 ou 200 mètres. Si quelques-uns de ces sondages consécutifs indiquent que l'on se rapproche trop des limites, soit inférieure, soit supérieure de la couche de craie, on infléchira le tracé de façon à se remettre dans les conditions où il faut se placer. La galerie d'écoulement sera plus ou moins sinueuse. Peu importe. Les eaux ne s'y écouleront pas moins ; mais, avant d'attaquer le tunnel proprement dit, on aura ainsi reconnu la couche, et cette reconnaissance se continuera par des rameaux transversaux qu'au fur et à mesure de l'avancement de la galerie d'écoulement, on lancera vers le tunnel, dont on déterminera ainsi par tâtonnemens chaque point d'attaque intermédiaire, de manière que ce point soit exactement à la hauteur où il faut être pour réaliser un bon profil.

En lançant un certain nombre de ces rameaux qui, partant de la galerie d'écoulement, aboutiront à l'axe du tunnel, on constituera autant de chantiers qu'il y aura de rameaux par lesquels on pourra attaquer le tunnel lui-même, bien entendu en le creusant toujours en remontant pour éviter aux ouvriers les

venues d'eau qui pourraient survenir. Le nombre des rameaux variera d'ailleurs selon la vitesse de creusement du tunnel ; on aura besoin d'un nombre d'autant moins grand de ces rameaux que la vitesse d'avancement de la galerie d'écoulement sera plus grande ; mais, quel qu'en soit le nombre, on comprend facilement que, grâce à eux et grâce à la galerie d'écoulement, on pourra non seulement tracer le tunnel avec sûreté, mais évacuer rapidement et facilement les déblais qui proviendront de son creusement.

On installera, dans les rameaux comme dans la galerie d'écoulement elle-même, un petit chemin de fer électrique à double voie, à voies de 60 centimètres de largeur, qui prendra les déblais dans le tunnel lui-même, les conduira par les rameaux et par la galerie d'écoulement au fond du puits d'où ils seront ramenés à la surface, à l'aide de machines élévatoires.

Ce ne sera d'ailleurs pas une petite affaire que l'organisation de ces transports, car on n'aura pas à évacuer moins de 4 000 tonnes de déblais par jour, représentant une centaine de trains quotidiens dans chaque sens et un transport de 1 200 voyageurs au minimum, correspondant aux voyages du personnel se rendant aux divers fronts de taille et en revenant. Transporter 4 000 tonnes de déblais et 1 200 voyageurs par jour, à la distance moyenne de transport de 10 kilomètres, représente un trafic que bien des lignes de chemin de fer, même d'intérêt général, envieraient à ce petit chemin de fer souterrain.

Cela n'excédera pas la limite de sa capacité, mais il y aura certainement là, comme dans les mouvemens verticaux de ces déblais et de ce personnel dans le puits d'origine, un problème d'exploitation intensive qui sera très intéressant à résoudre.

On peut espérer, grâce aux progrès industriels réalisés depuis vingt ans, grâce à la méthode que je viens de décrire, grâce aux progrès qu'on ne manquera pas de réaliser dans la machine perforatrice, grâce à l'utilisation de la traction électrique, grâce aux pompes rotatives à grande vitesse actionnées électriquement, grâce aux progrès de détail, tels que l'emploi du téléphone et de la lumière électrique ; on peut espérer, dis-je, que l'exécution de la galerie d'écoulement et du tunnel ne nécessitera pas plus de quatre à cinq ans après l'achèvement des travaux auxiliaires et préparatoires, dont les principaux seront

la construction des voies d'accès pour l'évacuation des déblais et le fonçage des puits de grand diamètre, analogues aux puits des houillères.

Il n'est pas douteux d'ailleurs que le fonçage de ces puits sera une des plus grosses difficultés que rencontreront les ingénieurs chargés de la direction des travaux. Mais ces difficultés seront vite vaincues, parce qu'on emploiera les mêmes méthodes qui ont déjà si bien réussi à M. Breton pour le fonçage des deux puits du siège de l'Ouest. On pourra, comme il l'a prévu, avoir recours à la congélation et peut-être à la cimentation, et avec une dépense qui ne dépassera guère 2 à 3 millions par puits, on viendra à bout de l'œuvre entreprise après un délai qui ne sera sans doute pas supérieur à deux ans.

Il est à peine besoin de dire que, du côté anglais, les travaux seront conduits d'une façon tout à fait identique. Les conférences que j'ai eues à ce sujet avec l'illustre ingénieur anglais Douglas Fox, qui a construit le tunnel de la Mersey, plusieurs des tubes métropolitains de Londres, et qui a une expérience toute particulière dans la question des tunnels, conférences dans lesquelles il m'a confirmé son intention d'adopter, du côté anglais, les méthodes que nous préconisons pour le côté français, peuvent donner toutes garanties sur le succès de l'entreprise.

Pour compléter les renseignemens qui précèdent sur la construction du tunnel, il reste à dire, d'une part, quelle sera la section du tunnel lui-même ; d'autre part, comment il sera raccordé aux lignes existantes.

Nous avons dit que la galerie d'écoulement aurait une forme circulaire d'un diamètre de 3 mètres environ. Le tunnel lui-même sera constitué comme les Métropolitains électriques de Londres, avec deux galeries circulaires parallèles de $5^m,50$ à 6 mètres de diamètre chacune, distantes de 15 mètres l'une de l'autre, ne réagissant pas, par conséquent, l'une sur l'autre au point de vue de la résistance de la couche, et créant dans cette couche la cause minima de dislocation du fait de la forme circulaire qui est, par excellence, celle de la résistance, aux pressions intérieures ou extérieures. Cette forme circulaire est d'ailleurs pour ainsi dire commandée par la nature des perforatrices agissant par action circulaire aussi. Les deux galeries

communiqueraient, en outre, de distance en distance par des rameaux transversaux très rapprochés, tous les 100 mètres par exemple, qui feraient des deux galeries un ensemble en rapport étroit.

En ce qui concerne les raccordemens avec les lignes existantes, les études nouvelles que nous avons faites nous ont montré qu'on pouvait améliorer considérablement les tracés étudiés en 1881 sur le territoire français.

Grâce au nouveau point choisi pour l'entrée du tunnel, un peu au Sud du cran d'Escalles au-dessus du niveau de la mer, la ligne de raccordement se détachera à Beuvrequent de la ligne de Boulogne à Calais, passera tout près de Marquise et aboutira presque en ligne droite à Wissant, joli petit village, bien connu des peintres et en particulier de Jules Breton (le frère de l'ingénieur de la Compagnie française du tunnel). Wissant est situé à peu près à mi-chemin entre le Cap Gris-Nez et le Cap Blanc-Nez. C'est là, au pied du monticule où fut le camp de César s'embarquant pour l'Angleterre, que se placera la gare de douane et de triage commune au chemin de fer sous-marin et au chemin de fer du Nord. C'est là que se fera le rebroussement nécessaire pour le changement des machines, la machine à vapeur du train du Continent venant au fond de l'impasse, la machine électrique venant s'atteler en queue du train qui deviendra la tête, sans manœuvre ou perte de temps.

La partie de voie au jour après la sortie du tunnel ne nécessitera pas des travaux difficiles ou coûteux, sauf le viaduc qui précéderait l'entrée du tunnel et qui serait établi, si, — bien à tort d'ailleurs, — subsistaient les préoccupations militaires (1) qui le faisaient exiger par lord Wolseley, de manière à être battu par les canons d'une flotte maîtresse du détroit. Elle aurait une

(1) Nous n'insisterons pas sur la vanité du risque d'invasion qui, non fondé il y a quelque vingt ans, doit être regardé comme absolument chimérique. L'ennemi que redoutait lord Wolseley est devenu l'ami et, dans l'état de l'Europe, rien ne fait prévoir que l'entente cordiale soit destinée à disparaître. En fût-il autrement, peut-on admettre qu'un long boyau comme le tunnel, sans voies de dégagement à l'arrivée, sans quais de déchargement, pourrait donner passage à un corps de troupe un peu important comprenant non seulement des hommes, mais du matériel? Peut-on supposer que, par un coup de main, une troupe d'hommes peu nombreuse, si déterminée fût-elle, pourrait se rendre maîtresse des trois forts qui, à 1 200 mètres, à 1 600 mètres et à 3 200 mètres pourraient être édifiés et battre l'entrée du tunnel dont le débouché a été étudié au fond d'un vallon d'où elle serait dominée par les trois forts? Enfin le tunnel, tel qu'il est conçu avec ses

longueur de 14 kilomètres seulement et ses déclivités ne dépasseront pas 6 millimètres par mètre, de telle sorte que, dans le sens de Paris, on ne rencontrerait nulle part les grandes et longues déclivités de 8 millimètres que l'on rencontre sur la ligne de Boulogne à Calais, à partir de la rampe dite de Caffiers.

Pour les relations avec la Belgique et avec l'Allemagne, un raccordement, exécuté entre la nouvelle ligne et la ligne de Boulogne à Calais, permettra l'acheminement direct des trains au sortir du tunnel vers la direction du Nord.

Du côté anglais, les dispositions analogues seront réalisées et permettront, par conséquent, d'assurer le passage direct des trains entre deux pays, non seulement entre Paris et Londres, mais encore entre tout le Continent et toute l'Angleterre.

La largeur des voies anglaises est, à quelques millimètres près, la même largeur que celles des voies continentales; les voitures et les wagons pourront par conséquent circuler sans transbordement et, sauf quelques différences dans le gabarit plus étroit de l'Angleterre, qui nécessiteront quelques spécialisations de voitures, les échanges pourront se faire entre l'Angleterre et le Continent comme ils se font aujourd'hui entre les différens pays du Continent, sauf la Russie et l'Espagne qui ont adopté des voies plus larges que les voies ordinaires.

Il reste à indiquer à quelles dépenses conduira cette construction.

La dépense de construction du tunnel a donné lieu à des évaluations très diverses. Il y a une trentaine d'années, lors des premières études, on évaluait la dépense à des chiffres très

54 kilomètres de longueur, ne pourrait recevoir des locomotives à vapeur qui n'y respireraient pas; on a prévu la traction électrique qui pourrait être réalisée avec deux usines; l'usine anglaise alimentant les trains venant de France, l'usine française alimentant les trains venant d'Angleterre. La simple coupure du câble d'alimentation rendrait la traction impossible et suffirait à elle seule pour empêcher l'ennemi de pénétrer en Angleterre, d'atteindre la tête du tunnel, puis de conquérir Douvres et ses forts et de s'y établir pour envahir l'Angleterre.

Si on veut bien peser tout cela, songer à la variété et à la puissance des moyens à l'aide desquels on peut interdire l'accès du tunnel; si on veut bien se rendre compte de l'impossibilité de transporter en Angleterre même une faible troupe sans risquer de la faire anéantir aussitôt, on comprendra l'opinion exprimée par le célèbre maréchal de Moltke qu'il ne faut pas faire le tunnel, qui ne pourrait pas servir à attaquer l'Angleterre, mais qui serait funeste à l'Allemagne en cas de conflit.

faibles : un ingénieur français, M. Bergeron, parlait de 125 millions de francs ; un grand ingénieur anglais, M. John Hawskaw, donnait le chiffre de 250 millions. Les études nouvelles donnent à penser que ces chiffres seront dépassés et qu'en tout cas, il est prudent, pour éviter tout aléa, de compter sur une dépense plus importante.

Les ingénieurs anglais, parmi lesquels sir Douglas Fox, avaient estimé la dépense pour la partie anglaise, c'est-à-dire pour la moitié du tunnel, à 6 millions de livres, soit 150 millions, et avaient arrondi à 6 millions et demi de livres, soit 162 millions de francs.

Les entrepreneurs américains, que j'ai eu l'occasion d'entretenir aussi, se font fort avec ces méthodes d'exécuter le tunnel à forfait pour une somme bien inférieure.

Les études que nous avons faites de notre côté nous ont amené à penser qu'il était pourtant prudent de tabler sur un chiffre de 180 millions et, pour tenir compte des imprévus, des intérêts pendant la construction, etc., nous avons cru devoir fixer le chiffre des dépenses à 200 millions pour la partie française. Il nous semble que, pour éviter toute incertitude et tenir compte de tous les imprévus, de toutes les dépenses accessoires, il est sage de compter sur une dépense totale de 400 millions environ. La distance entre gares étant de 54 kilomètres et le tunnel proprement dit ayant une longueur de 48 kilomètres, c'est une dépense de plus de 8 millions par kilomètre de tunnel, qui peut paraître élevée. Mais, dans ces sortes de choses, mieux vaut avoir des surprises agréables que des surprises désagréables.

Il est difficile de rapprocher ce chiffre de dépenses de celles qui ont été faites pour des souterrains exécutés dans des conditions très différentes. Le grand souterrain de 4 kilomètres qui va de la place Valhubert à la gare du quai d'Orsay, a coûté beaucoup moins cher puisqu'il n'est pas revenu à 4 ou 5 millions de francs. Le Métropolitain souterrain de Paris varie de 1 500 000 à 2 millions par kilomètre; le viaduc métropolitain va jusqu'à 4 millions. Les tunnels du Saint-Gothard, du Simplon, etc., n'ont pas non plus atteint ce chiffre; mais il faut reconnaître que les travaux se présentent ici dans des conditions tout à fait différentes.

Assurément, très probablement au moins, on ne rencontrera pas, dans le percement du tunnel sous-marin, les difficultés

considérables, les dangers même, qu'on a rencontrés dans le percement de tunnels comme celui du Simplon ; on n'aura pas à lutter avec une température très élevée qui rendait le travail des ouvriers très difficile et presque dangereux; on n'aura pas à lutter avec les véritables trombes d'eau qui ont inondé les chantiers; on trouvera des terrains beaucoup plus homogènes, plus faciles à percer et plus réguliers, toutes conditions favorables à une exécution plus économique du tunnel.

En revanche, on aura à creuser un tunnel d'une longueur beaucoup plus grande, et on sera en présence de difficultés spéciales pour l'organisation de chantiers d'évacuation des déblais qui seront plus considérables.

Si on trouve des terrains plus homogènes, plus imperméables, plus faciles à percer, une température uniforme de 4 ou 5 degrés au-dessus de zéro, en revanche, on n'aura pas à évacuer, de chaque côté du milieu du détroit, moins de 1300000 mètres cubes qu'il faudra porter à une distance d'au moins 10 kilomètres de longueur, et qu'ensuite il faudra élever du fond des puits à l'aide de chaînes à godets pour les transporter loin des chantiers.

Enfin, les sondages divers et nombreux qu'il faudra faire pour reconnaître le terrain et rester dans la couche imperméable donneront lieu à des recherches et à des dépenses qui sont loin d'être négligeables.

Il est possible, pour ne pas dire probable, que les dépenses, à moins d'événemens inattendus, n'atteindront pas le chiffre de 400 millions dont nous venons de parler; mais nous avons pensé qu'il était prudent de s'y arrêter, afin d'éviter des surprises pénibles.

Nous venons de décrire les procédés d'après lesquels devra se faire le tracé et être réalisée la construction du tunnel. Nous n'ajouterons plus au point de vue technique que quelques mots sur le mode d'exploitation qui doit être envisagé. Nous avons dit que la traction serait électrique entre les deux gares communes à la Société du Tunnel et aux Compagnies terrestres de chemin de fer, Douvres (ou Maxton, tout près de Douvres) pour le côté anglais, Wissant pour le côté français. Emploiera-t-on le système par courant monophasé, biphasé, triphasé? Les

expériences qui se font un peu partout dans le monde fixeront à cet égard la meilleure solution à adopter pour les trains de transit qui parcourront le tunnel. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les trains *directs* entre le Continent et l'Angleterre seront repris par de puissantes locomotives électriques, suffisantes pour leur faire franchir la longueur du chemin de fer sous-marin (54 kilomètres environ) en 40 minutes pour des trains de voyageurs pesant 400 tonnes et plus; en 1 h. 20 ou 1 h. 30 pour les trains de marchandises pouvant peser 8 à 900 tonnes. Si les besoins de la Douane ne s'y opposent pas, le trajet des voyageurs entre Londres et Paris s'effectuera en 5 heures et demie environ, permettant d'aller de Paris à Londres et de revenir dans la même journée en faisant ses affaires à Londres ou à Paris dans l'après-midi ainsi qu'il se pratique aujourd'hui entre Paris et les grandes villes du réseau du Nord et même Gand, Bruxelles et Liège dont les habitans peuvent venir passer l'après-midi ou *vice versa* et repartir le soir à des heures qui respectent les habitudes de la vie ordinaire.

Ce ne sera pas le seul progrès dû à l'ouverture du tunnel. Aujourd'hui, les vingt-deux trains qui amènent les voyageurs à Boulogne et à Calais, ou les en ramènent, sont tracés à des heures qui permettent de verser les voyageurs sur 6 paquebots seulement. Le prix de ces paquebots, la dépense d'une traversée simple qui n'est pas inférieure à 2500 francs sont si élevés, qu'on réduit au minimum le nombre des traversées maritimes et qu'on s'ingénie à faire coïncider les arrivées et les départs des trains de Paris, de la côte d'Argent, ou de la côte d'Azur, de la Suisse, de l'Italie, de la Belgique et de l'Allemagne et par suite à choisir des heures qui ne sont pas toujours très commodes et qui allongent la durée du trajet total.

Avec le tunnel, les trains de toutes directions continueront avec le matériel, sans autre arrêt que pour le changement de machine et le service de la Douane. Ce sera un progrès considérable pour le public. On peut envisager que, si le tunnel était exécuté dans 8 à 10 ans, tout le trafic pourrait être assuré avec une cinquantaine de trains donnant une recette d'une quarantaine, peut-être d'une cinquantaine de millions. Le tunnel à double voie, par son caractère de chemin de transit, sans trafic local intermédiaire, pourra sans difficulté absorber quatre à cinq fois davantage, et cela avec des frais d'exploitation relative-

ment bas, aucune part du trafic ne devant s'égrener en route, tout le trafic étant du trafic à distance entière acquittant la totalité de la taxe correspondant à la totalité des parcours. Il n'y aurait aucune difficulté à envisager le passage annuel d'une dizaine de millions de voyageurs et de pareil chiffre de tonnes de marchandises, sàns avoir à se préoccuper des difficultés techniques d'acheminement et d'une utilisation intensive des voies du tunnel, qui deviendrait comparable aux utilisations que le chemin de fer du Nord par exemple réalise couramment sur ses grandes artères aboutissant à Paris.

LES CONSÉQUENCES ÉCONOMIQUES DE L'OUVERTURE DU TUNNEL

Pour beaucoup de gens, le tunnel sous la Manche doit surtout servir à supprimer le mal de mer... ce qui n'est pas déjà si négligeable. Il y a quelques années, le journal *Punch* publiait une caricature mettant en présence la maritime Albion et le père Neptune. Le père Neptune disait : « Regardez, madame, j'ai toujours été votre protecteur et maintenant j'entends dire que vous avez l'intention de miner mon empire, » et l'Angleterre qui tenait dans sa main un trident, « le sceptre du monde, » répondait : « Eh bien! le fait est que je désire voir un plus grand nombre de mes amis et que je ne suis jamais très bien quand j'ai eu le mal de mer. »

C'était au fond la pensée qu'exprimait la grande reine Victoria, alors qu'on lui parlait du projet de tunnel et qu'elle répondait : « Vous pouvez dire à l'ingénieur français que s'il parvient à faire cela, je lui donne ma bénédiction en mon nom personnel et au nom de toutes les ladies de l'Angleterre. » Si le tunnel supprime le mal de mer, il aura pour résultat plus important d'augmenter dans des proportions considérables les relations qui existent non seulement entre l'Angleterre et la France, mais encore entre l'Angleterre et le reste du Continent. Les grands tunnels comme ceux du Semmering, comme le Mont-Cenis, le Saint-Gothard, etc., correspondaient à une idée économique d'une portée plus considérable que les tunnels ordinaires. Il s'agissait, non plus de permettre à un chemin de fer de traverser plus ou moins économiquement des obstacles naturels, mais encore de créer des relations entre les deux pays qui

en étaient privés. Quand le Semmering a été construit, en 1850, c'était pour relier l'Italie à l'Autriche. Quand le Mont-Cenis fut construit vers 1870, il s'agissait surtout de réunir la France et l'Italie et de faciliter entre elles des échanges qui ne se faisaient guère. Lorsque le Saint-Gothard fut à son tour percé, il s'agissait moins de créer une concurrence au Mont-Cenis que de mettre en relation l'Italie avec l'Allemagne du Nord, comme le Mont-Cenis l'avait mise en contact avec la France. Les tunnels du Simplon et du Loetschberg ont une portée économique moins considérable et ont plutôt pour but de desservir des relations locales très intéressantes et de concurrencer les chemins de fer existans. Le tunnel sous la Manche a, dans un ordre beaucoup plus élevé, ce caractère des tunnels du Mont-Cenis et du Saint-Gothard, puisqu'il est destiné à faciliter non seulement les relations de deux pays comme la France et l'Italie, comme l'Italie et une partie de l'Allemagne, mais à réunir l'Angleterre avec le Continent tout entier. C'est une œuvre qui, par sa grandeur et son importance économique, peut être assimilée aux plus grandes œuvres humaines, telles que le canal de Suez.

En ce qui concerne la France et l'Angleterre seules, une entente cordiale s'est établie, qui est un bienfait pour la paix du monde. Les grands événemens qui se sont produits depuis quelques années, ont fait apparaître clairement l'intérêt supérieur qu'il y avait pour les deux pays à vivre en bonne intelligence et en pleine confiance. La politique, qui a réussi à supprimer entre eux les causes de méfiance et de conflit, a fait ressortir nettement les avantages d'une entente qui maintient l'équilibre des forces en Europe. Si, au point de vue politique, l'entente a montré son utilité et son efficacité, il s'en faut de beaucoup qu'elle ait encore donné pour la richesse des deux peuples les résultats qu'on est en droit d'en attendre. Examinons brièvement et successivement ce que peuvent être les échanges de voyageurs et les échanges de marchandises.

Dans l'état actuel des choses, le nombre des voyageurs entre la France et l'Angleterre n'est guère, par toutes voies, que de 1 100 000 en 1912. La progression, très lente avant l'entente cordiale, s'est accentuée depuis, mais ce chiffre paraîtra encore bien faible si on le rapproche des 6 millions de voyageurs environ échangés entre la France et la Belgique, l'Allemagne du Nord et la Russie. Si on considère les relations de l'Angleterre

avec tout le Continent, on constate que 160 millions d'habitans environ ont donné en 1912 moins de 1 700 000 passagers échangés entre l'Angleterre et les principaux ports de la mer du Nord, de la Manche et de la Baltique.

Le rapport du nombre des voyageurs à l'effectif total de la population n'est guère que de 1 pour 100. Il est presque quadruple entre la France, la Belgique, la Hollande et l'Allemagne. Chez lui, c'est-à-dire dans l'intérieur du Royaume-Uni, l'Anglais fait en moyenne plus de trente voyages par an. Au contraire, en ce qui concerne le passage des Anglais sur le Continent, à supposer que les voyageurs ne comprennent que des Anglais, on ne trouve plus qu'un voyageur par 30 habitans. Si l'Anglais quitte son île un peu plus souvent qu'au temps où existait le pont naturel que formait l'isthme de l'époque quaternaire, ce chiffre ne suffit-il pas à caractériser l'isolement du Continent de la population anglaise, isolement dont la seule explication possible réside dans la barrière de mer créée par des bouleversemens géologiques? Le jour où cette barrière sera supprimée, où on pourra circuler entre Londres et le Continent comme entre la France et la Belgique, la Hollande et l'Allemagne, le nombre des voyageurs s'augmentera dans des proportions considérables qui, en peu d'années, atteindront le double, le triple et le quadruple du mouvement actuel, et le mouvement d'affaires suivrait une progression analogue.

En ce qui concerne les marchandises, le commerce entre la Grande-Bretagne et la France ne progresse qu'avec une regrettable lenteur. C'est ce que constatait récemment M. Yves Guyot, en comparant le commerce de la France avec l'Angleterre depuis une trentaine d'années, et c'est aussi ce que confirment les statistiques douanières. De 1904 à 1911, dernière année dont les résultats statistiques aient été publiés par le directeur général des Douanes, le commerce général entre la France et l'Angleterre est passé de 2 219 millions à 2 923 millions, en progression de 30 pour 100, soit en moyenne de 4,2 pour 100 par an (1). Pendant cette même période, notre commerce avec

(1) Il n'est pas inutile de faire remarquer que, sur les 12 543 000 tonnes de marchandises échangées en 1911 entre la France et l'Angleterre, il y avait 10 152 000 tonnes de houille, qui d'ailleurs continueront à prendre la voie maritime et seulement 2 millions et demi de marchandises diverses dont une partie prendra la voie du tunnel. Faute de moyens de communication et d'entrevues fréquentes, on se réduit au strict nécessaire.

l'Allemagne passait de 1177 millions à 2035 millions, en progression de 60 pour 100, soit en moyenne de 8,5 pour 100 par an.

Ces chiffres font apparaître nettement l'influence qu'exerce la facilité des communications sur le développement des rapports commerciaux. Et cependant, comme le disait notre éminent ambassadeur à Londres, M. Paul Cambon, la nature a doté magnifiquement, mais de façon différente, les deux pays de France et d'Angleterre. N'ayant ni les mêmes qualités de sol, ni les mêmes productions, ni le même climat, ils peuvent se compléter en prenant l'un chez l'autre ce qui manque à chacun d'eux.

J'ajouterai qu'il en est ainsi parce que les deux pays sont sur le même méridien, et que, pour aller de l'un à l'autre, on va du Nord au Sud ou du Sud au Nord au lieu d'aller de l'Est à l'Ouest ou de l'Ouest à l'Est. Comme le disait M. Cambon, la nature travaille en quelque sorte automatiquement à favoriser nos échanges et, pourtant, nous constatons que, tant au point de vue des voyageurs qu'au point de vue des marchandises, les échanges sont loin d'avoir l'importance qu'ils devraient avoir entre deux pays si riches, si intelligens et, si j'osais me servir de cette expression, si *complémentaires*.

LES CONSÉQUENCES POLITIQUES DU TUNNEL

Il ne nous reste plus que quelques mots à dire sur les conséquences du tunnel au point de vue politique et militaire. A ce double point de vue, il ne semble pas que le dogme de l'insularité et de l'isolement puisse continuer longtemps encore à s'opposer à l'entreprise. Ainsi que l'écrivait avec sa haute autorité M. Paul Leroy-Beaulieu dans l'*Économiste Français* du 30 août 1913 : « Ici interviennent des faits nouveaux, qui sont favorables au tunnel : l'un, c'est le développement de l'aviation, qui portera prochainement une atteinte chaque jour plus sensible à la complète insularité et au splendide isolement de la Grande-Bretagne.

« L'autre fait, qui n'est pas strictement nouveau, mais qui s'est considérablement développé depuis vingt ou trente ans, c'est le péril immense que court la Grande-Bretagne, en cas de

guerre maritime, d'être privée de ses approvisionnemens de nourriture, d'être littéralement affamée. Un certain nombre de corsaires résolus pourraient détruire ou entraver et arrêter la flotte marchande, qui apporte à l'Angleterre les vivres quotidiens dont elle a absolument besoin.

« Avec sa population toujours croissante, qui s'élevait à 45 365 599 habitans sur une surface de territoire inférieure aux trois cinquièmes du territoire français, soit 314 628 kilomètres carrés, le Royaume-Uni ayant à nourrir environ deux fois plus d'habitans au kilomètre carré que ne l'a la France, ne peut produire directement sa consommation alimentaire ; il faut qu'il se la procure dans le reste du monde, par voie d'échange, d'autant que les Anglais sont de beaucoup plus gros consommateurs que les Français. Aussi l'Angleterre importe-t-elle une quantité prodigieuse de produits alimentaires : ainsi, en 1911, environ 6 millions de tonnes de blé ou farine (118 628 696 cwt), 1 900 000 tonnes de maïs (38 239 307 cwt), 400 000 tonnes de riz (8 161 253 cwt), 215 000 tonnes de beurre (4 267 195 cwt), 120 000 tonnes de fromage (2 391 770 cwt), 415 000 tonnes de bœuf frais ou réfrigéré, 270 000 tonnes de mouton, 215 000 tonnes de lard ou jambon, 150 000 tonnes d'autres viandes, et 150 000 tonnes de pommes de terre, etc. (1).

« C'est ainsi une dizaine de millions de tonnes au moins d'articles d'alimentation que l'Angleterre fait venir régulièrement de l'étranger et faute des apports desquels elle peut être tout aussi bien affamée que Paris le fut au cours de l'année 1870-1871.

« C'est là le plus gros risque actuel auquel est exposée l'Angleterre en cas de guerre : l'arrêt des apports de nourriture dont elle a impérieusement besoin. Le tunnel sous la Manche la mettrait à couvert de cet énorme risque : les produits alimentaires lui arriveraient par la voie du tunnel ; alors même que l'on supposerait la France engagée dans la même guerre que la Grande-Bretagne, la France aurait toujours ses relations libres avec l'extérieur, sinon par la voie de l'Allemagne et de l'Italie, puissances tripliciennes, du moins par la voie de la Belgique et surtout de la Suisse, pays neutres, et plus encore de l'Espagne,

(1) Ces chiffres sont tirés par M. Leroy-Beaulieu de *The Statesman's Yearbook*, 1912, p. 81. Il considère le cwt ou quintal britannique, pour la conversion en tonnes, comme valant 50 kilogrammes ; sa valeur est exactement de 50k,802.

à laquelle trois voies ferrées, dont l'une toute centrale, la rattachent ou vont la rattacher. »

D'un autre côté, si les circonstances conduisaient l'Angleterre, comme il y a cent ans, à envoyer un corps expéditionnaire sur le Continent, soit pour protéger des indépendances menacées, soit pour secourir un allié et maintenir l'équilibre européen, ces forces expéditionnaires pourraient être transportées sans inquiétude par le tunnel, sans immobiliser une partie de la flotte à la protection des transports. Enfin, comme l'écrivait sir Arthur Conan Doyle dans un article très intéressant et très remarqué publié dans *The Fortnightly Review* : « Si, malgré son invraisemblance, une attaque soudaine était tentée et si les forces du pays paraissaient insuffisantes, un renfort franco-anglais pourrait être amené du Continent. Les Allemands ont fait le canal de Kiel en prévision de la guerre. Notre réponse doit être le canal sous la Manche qui nous liera davantage à notre alliée. »

Au double point de vue politique et militaire, l'exécution du tunnel sous-marin est une œuvre de sécurité nationale en même temps que d'influence politique dans le concert européen.

Aussi, pouvons-nous espérer que l'Angleterre ne fera pas attendre trop longtemps son adhésion à cette grande œuvre dont les conséquences commerciales, économiques, politiques et militaires seront très considérables. L'isolement ne convient pas plus aux nations qu'aux individus. Les peuples ont tout intérêt à se connaître, à se comparer, à se pénétrer. C'est la plus sûre garantie de leur développement matériel, intellectuel et moral et, nous pouvons peut-être le dire, de leurs sentimens pacifiques.

ALBERT SARTIAUX.

ESQUISSES CONTEMPORAINES

M. ANATOLE FRANCE

I

LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE ET LES PREMIERS ESSAIS

« Le désir a conduit ma vie entière. Je puis dire que mon existence ne fut qu'un long désir. J'aime désirer; du désir j'aime les joies et les souffrances. » (Anatole France, *En huitième; L'Homme libre* du 5 mai 1913.)

Voici peut-être l'écrivain français qui, depuis Renan, a eu le plus d'action, non seulement en France, mais à l'étranger, sur le plus grand nombre d'esprits. Je ne sais s'il a véritablement atteint la foule : mais il a conquis l'élite, presque toutes les élites. Là il a ses fidèles, ses dévots, et même ses fanatiques. Ceux-là mêmes qui discutent le plus violemment ses idées s'abstiennent de toute réserve sur son art : les uns, de peur de passer pour béotiens; les autres, parce qu'ils sont réellement sans défense contre le subtil et troublant sortilège. Quelqu'un qui l'a passionnément aimé, et qui, dans le secret de son cœur, l'aime peut-être encore, qui lui doit beaucoup en tout cas, a tracé de lui ce portrait fort peu connu :

Je ne dirai jamais assez pour moi avec quelle unique prédilection je goûte l'esprit, la sagesse et le style de M. Anatole France, sa parole aisée, modeste et hardie, pleine de choses et cependant infiniment gracieuse.

Comme il sait beaucoup, et qu'il comprend encore plus qu'il ne sait, il a ce don merveilleux d'élucider parfaitement son sujet en parlant d'autre chose. Sa méthode, c'est de faire perpétuellement des digressions. Mais ce sont les digressions d'un philosophe qui a toujours présente à l'esprit la connexité de tous les phénomènes et l'amplitude du monde en même temps que sa vanité. Il a, dans le même moment, la perception la plus fine et la plus malicieuse des accidens (livres du jour, passagères figures humaines, petits événemens d'hier), et le ressouvenir des « pensées éternelles » que roulent les oiseaux-dieux d'Aristophane. Deux ou trois de ces pensées reparaissent souvent dans ses ironiques études, mais par quels chemins imprévus et souples il nous y mène! C'est « un bénédictin narquois, » comme a dit M. Hébrard, c'est un bouddhiste amusé et curieux, c'est un sceptique tendre : quoi encore? Il a une sorte de détachement voluptueux. Il jouit délicatement de la vie, et de toutes les images de la vie dans le passé, tout en étant persuadé qu'elle n'est qu'apparence et illusion. Il juge les choses du point de vue le plus distingué où puisse se placer un homme de notre temps. Et il mêle à cette philosophie un charme qui lui est propre (1)...

Je ne pense pas qu'aujourd'hui encore M. Jules Lemaître désavouerait cette page où, il y a vingt-cinq ans, il définissait, en termes si heureux, le tour d'esprit et le talent de M. Anatole France.

I

Je suppose un homme qui, n'ayant jamais rien lu de M. France, commencerait son initiation par les derniers ouvrages de l'écrivain, *l'Ile des Pingouins* ou *les Dieux ont soif*. Mis en goût par cette lecture, il ouvrirait alors, sur la foi de sa réputation, *le Crime de Sylvestre Bonnard*. Au bout de quelques pages, je vois d'ici la stupeur croissante de cet honnête homme. « Eh quoi! se dira-t-il inévitablement, comment de la même plume deux sortes d'ouvrages aussi différens ont-il pu sortir? Les sujets, les idées, l'esprit, l'accent, le style même, tout a changé. Comment pareille transformation a-t-elle pu se produire? » Comment? C'est à cette question que l'on voudrait bien, ici, essayer de répondre.

Connaissez-vous, « sur le quai Voltaire, la maison qui porte aujourd'hui le numéro 9 et dont le rez-de-chaussée est actuellement occupé par le docte Honoré Champion et sa docte librairie?

(1) *Revue bleue* du 24 novembre 1888 (non recueilli en volume).

La tranquille façade de cette demeure, percée de hautes fenêtres légèrement cintrées, rappelle, dans sa simplicité aristocratique, le temps de Gabriel et de Louis (1). » C'est là, dans cette maison jadis habitée par Vivant Denon, l'artiste « philosophe » et le diplomate collectionneur, que l'auteur de *Thaïs* a passé les heures les plus décisives de son enfance et de son adolescence; la librairie paternelle a été sa première « cité des livres. » Il est né non loin de là, quai Malaquais, en 1844. Ce Parisien, « qui aime Paris comme un Italien du Moyen âge ou du bienheureux XVe siècle aimait sa ville (2), » a surtout aimé, dans Paris, le « paysage lapidaire » sur lequel se sont tout d'abord ouverts ses yeux de « petit garçon rêveur. » En quels termes émus il a chanté ces « vieux quais augustes, » « patrie adoptive de tous les hommes de pensée et de goût, » et ce « fleuve de gloire, » et ces « boîtes de livres étalées » qui « lui font une digne couronne! » Là, « du Palais-Bourbon à Notre-Dame, on entend les pierres conter une des plus belles aventures humaines, l'histoire de la France ancienne et de la France moderne. On y voit le Louvre ciselé comme un joyau, le Pont-Neuf... la place Dauphine avec ses maisons de brique telles qu'elles étaient quand Manon Phlipon y avait sa chambrette de jeune fille. On y voit le vieux Palais de Justice, la flèche rétablie de la Sainte-Chapelle, l'Hôtel de Ville et les tours de Notre-Dame... » Que ne voit-on pas sous ce « ciel de Paris, plus animé, plus bienveillant et plus spirituel » que le ciel de Naples, et

(1) Anatole France, *Notice historique sur Vivant Denon*, Paris, Rouquette, 1900, in-8, p. 1. — Aujourd'hui, la maison en question n'abrite plus la docte librairie Champion. D'après *le Livre de mon ami* (p. 8), M. France serait né dans « un vieil hôtel fort déchu qui a été démoli depuis pour faire place aux bâtiments neufs de l'École des Beaux-Arts. » Cet hôtel portait le n° 19 du quai Malaquais, d'après M. Roger Le Brun, *Anatole France* (*les Célébrités d'aujourd'hui*, Paris, Sansot, 1904, p. 9); cette instructive brochure contient une excellente bibliographie de l'œuvre de l'écrivain. — Parmi les études d'ensemble qui ont été consacrées à M. France, je signalerai particulièrement celle de M. Doumic dans la *Revue* du 16 décembre 1896; celle de M. Jules Lemaître au t. II des *Contemporains;* celle d'Édouard Rod, dans ses *Nouvelles études sur le XIXe siècle*; celle de M. G. Lanson, en tête des *Pages choisies d'Anatole France;* et surtout l'étude psychologique si fouillée, si complète et si pénétrante que vient de publier M. G. Michaut (*Anatole France*, Paris, Fontemoing, 1913). Des recherches parallèlement poursuivies m'ont souvent amené aux conclusions mêmes de M. Michaut, et son livre, que j'utiliserai fréquemment, et auquel je renvoie une fois pour toutes, m'aurait certainement découragé d'entreprendre l'étude qu'on va lire, si nos deux desseins n'avaient pas été un peu différens.

(2) W. G. C. Bywanck, *Un Hollandais à Paris en 1891*, préface d'Anatole France. Paris, Perrin, 1892, in-16 (p. IX).

qui « sourit, menace, caresse, s'attriste, et s'égaie comme un regard humain?... » Non, « il ne paraît pas possible qu'on puisse avoir l'esprit tout à fait commun, si l'on fut élevé sur les quais de Paris... Puisqu'il y a là des arbres avec des livres, *et que des femmes y passent*, c'est le plus beau lieu du monde. »

Cet amoureux de Paris, « la ville des pensées généreuses, » n'avait pas pour parens des Parisiens. Son père, — « le père France, » comme on l'appelait familièrement, de son vrai nom Noël Thibault, — était du Bocage vendéen. Sa mère était de Bruges la morte. Les purs Parisiens sont rarement de vrais poètes : faut-il penser que l'auteur des *Noces corinthiennes* dut à ce croisement d'hérédités les dons poétiques qu'il reçut en partage? Ce qu'il y a lieu de noter, en tout cas, c'est que « le père France » était poète lui aussi à ses heures, qu'il « faisait des vers suivant une métrique toute personnelle, mais de vrais vers de poète, gracieux et profonds, et qu'il ne s'est jamais consolé, — nous dit Gréard (1), — que

D'Homère le soleil n'eût pas brillé pour lui. »

« Homme de discipline et de foi monarchique, » ancien garde du corps de Charles X, ceux qui l'ont connu sur le tard nous le représentent comme un « vieux royaliste assombri (2), » et son fils, tout récemment encore, comme essentiellement « ami du silence et de la paix (3). » Devenu libraire, il s'était passionné pour l'histoire documentaire de la Révolution française, et il était l'auteur et l'éditeur d'un travail qui eut son heure de célébrité et d'utilité, le *Catalogue La Bédoyère*. Dans sa boutique de librairie fréquentaient des bouquinistes, des bibliophiles, des érudits, de vieux amateurs épris d'ancien régime ; on y causait beaucoup, et la Révolution n'y était point précisément en

(1) *Discours prononcés pour la réception de M. Anatole France*, Firmin-Didot, 1896, p. 33. — Un poète ami et admirateur de M. Anatole France, — voyez dans ses *Poésies complètes* (Paris, Fontemoing, 1904), les deux jolies pièces intitulées *A Anatole France* et *Soirs évanouis*, — M. Frédéric Plessis, nous a conservé, en épigraphe de la pièce qui a pour titre *Lassitude*, un vers de Noël France. Le voici :

Je quitte ces vergers où j'ai passé ma vie.

Voyez aussi Anatole France, *le Comte Henri de la Bédoyère*, dans *le Bibliophile français* de mars 1870 (non recueilli en volume).

(2) Robert de Bonnières, *Mémoires d'aujourd'hui*, 2e série, 1885, p. 332.

(3) Anatole France, *En huitième* (*L'Homme libre* du 5 mai 1913).

odeur de sainteté. Nul doute que ces causeries n'ont pas été perdues pour le futur auteur de *les Dieux ont soif*.

Celui-ci, à plus d'une reprise, nous a parlé de sa mère, avec un accent de tendre et reconnaissante émotion. Ménagère entendue et active, « très économe » et « très charitable, » il nous a fait entrevoir « la bonté de son âme, — il n'y en eut jamais, ajoute-t-il, de plus belle au monde. » « Ma mère, dit-il ailleurs, était pieuse. Sa piété, — comme elle aimable et sérieuse, — me touchait beaucoup. Ma mère me lisait souvent la *Vie des saints*, que j'écoutais avec délices et qui remplissait mon âme de surprise et d'amour. » Et elle « inclinait doucement » l'enfant « au culte des images; » et quoiqu'elle déclarât n'en pas avoir, « elle avait une espèce d'imagination rare et charmante qui ne s'exprimait pas par des phrases, » mais « qui animait et colorait son humble ménage; » et « fabuliste ingénu, » pour amuser son fils, elle lui faisait des contes sur les images qu'il avait. Pierre Nozière nous a conservé quelques-uns de ces contes ; et peut-être les a-t-il un peu retouchés; mais le fait est qu'ils sont charmans, et l'on ne saurait nier qu'il avait de qui tenir.

Si les enfans ressemblaient toujours à leurs parens, *la Rôtisserie de la reine Pédauque* aurait eu quelque chance de ne jamais voir le jour. Mais il arrive assez souvent qu'ils ressemblent surtout à leurs grands-parens, et M. France, qui a tant parlé de lui-même, se devait de nous présenter sa grand'mère : « Grand'maman était frivole ; grand'maman avait une morale facile; grand'maman n'avait pas plus de piété qu'un oiseau. Il fallait voir le petit œil rond qu'elle nous faisait quand, le dimanche, nous partions, ma mère et moi, pour l'église. Elle souriait du sérieux que ma mère apportait à toutes les affaires de ce monde et de l'autre... Elle avait coutume de dire de moi : Ce sera un autre gaillard que son père... Elle datait du XVIIIe siècle, ma grand'mère. Et il y paraissait bien ! »

Il y paraissait trop, peut-être, pour l'avenir de l'enfant. En attendant, dans ce milieu modeste, parmi « ces humbles et ces simples, » il grandissait, trop choyé et couvé sans doute, comme la plupart des enfans uniques, mêlé de trop bonne heure aux livres, livré sans préparation suffisante aux impressions et aux images qui en sortent. *In angello cum libello*. Que de fois il nous a parlé « de sa vieille Bible en estampes et du paradis terrestre qu'il admirait dans sa tendre et sage enfance, le soir,

à la table de famille, sous la lampe qui brûlait avec une douceur infinie! » Enfant rêveur, imaginatif et, à ce qu'il semble, un peu fantaisiste et distrait, plus porté à suivre sa fantaisie ou son caprice qu'à accepter une stricte discipline, l'éducation qu'il reçut a-t-elle suffisamment réagi contre cette disposition native? On en peut douter. Ses parens, sa mère surtout, fondaient sur lui les plus grandes espérances : il serait le poète, l'écrivain que son père n'avait pu être; et s'il est vrai que, « dans l'âge le plus tendre, » il fût déjà « dévoré par l'amour de la gloire » et qu'il « nourrît le désir de s'illustrer sans retard et de durer dans la mémoire des hommes, » on ne dut pas, autour de lui, décourager cette ambition enfantine.

Le moment des études venu, on mit l'enfant au collège Stanislas. « C'est Stanislas qui m'a élevé, a-t-il écrit un jour, je lui en garde une profonde reconnaissance. Et pourquoi serais-je ingrat? Je n'y aurais aucun plaisir. Quant au profit, il est douteux. L'ingratitude est un plat qu'il faut savoir assaisonner. Souvent il incommode le cuisinier qui le sert. Aussi bien ai-je passé au collège Stanislas un temps très doux. J'en ai des souvenirs délicieux... La discipline n'était pas militaire. On nous donnait un peu de liberté, nous en prenions davantage; et la vie était très supportable. J'ajouterai que je rentrais à la maison paternelle tous les soirs. Pensionnaire, j'aurais sauté pardessus les murs. *Je n'eus jamais aucun goût pour la caserne, et j'aurais fait un mauvais soldat*. C'est peut-être pour cela que j'admire si fort l'armée. » Non qu'il admirât tout au vieux collège : s'il a gardé un excellent souvenir du directeur, l'abbé Lalanne, dont il nous a tracé un délicieux et vivant portrait, et qui, « éducateur incomparable, n'inspirait rien que de beau, de grand et de pur, » — ce doit être l'original de l'abbé Bordier dans *les Désirs de Jean Servien*, — il n'en est pas de même des surveillans : « c'étaient des espèces de moines en redingotes qui ne ressemblaient pas assez aux oratoriens d'autrefois. Ils manquaient de lettres; ils étaient rustiques. Je n'ai jamais fait bon ménage avec eux. Ce n'est pas leur faute, mais je suis comme le vieux duc Pasquier, je n'aime pas les moines. » Quant aux professeurs, il déclare qu'il « en a eu bien des médiocres, avant de trouver en rhétorique l'honnête et sage M. Chéron (1). » Et il

(1) *La Vie à Paris*, *Temps* du 6 août 1886 (non recueilli en volume).

n'a pas été tendre pour le pauvre « vieux Crottu, » coupable de n'avoir pas su lire aussi bien que Mme Bartet les vers du « divin » Racine, et dont il « déteste la mémoire (1), » ni pour « l'injurieux bossu de corps et d'âme, enclin au mal et le plus injuste des hommes » qui lui expliquait Ésope, ni pour le « cuistre, » « le barbacole ignare » qui déchira un beau jour une gravure ornant un vieil exemplaire du *Jardin des racines grecques :* « Je le vois encore lacérant la jolie estampe de ses doigts lourds et crasseux, et c'est avec une sorte de joie vengeresse qu'après vingt-cinq ans je livre son stupide attentat à l'indignation des gens de goût... » *O genus irritabile vatum!* Ce n'est ni vous ni moi qui songerions à vouer, pour un méfait de ce genre, un pauvre diable de régent à l'exécration universelle. Et s'il est bon d'aimer Racine, il n'est pas bon de l'imiter jusque dans sa réponse à Nicole.

M. Anatole France nous a confié qu' « il travaillait peu pour la gloire et ne brillait guère sur le palmarès. » Et c'est vrai. Il a laissé au vieux collège le souvenir d'un élève timide, réservé, un peu féminin, et dont les succès scolaires ont été modestes ; en six années d'études, cinq nominations au palmarès, dont la plus haute est, en seconde, un second prix de narration française. Dieu nous garde des enfans prodiges ! Neuf fois sur dix, ils tournent mal ou médiocrement, et ils « se nouent » quand les autres se développent. S'il faut d'ailleurs en croire l'écolier lui-même, « il travaillait beaucoup pour que cela l'amusât, » et « il était à sa manière un bon petit humaniste. Il sentait avec beaucoup de force ce qu'il y a d'aimable et de noble dans ce qu'on appelle si bien les belles-lettres. » Et l'on sait de reste qu'il n'a jamais perdu une occasion de se faire le défenseur éloquent, enthousiaste des « humanités ; » « il leur porte un amour désespéré ; il croit fermement que, sans elles, c'en est fait de la beauté du génie français. » En cela encore il n'a pas été un ingrat. C'est sur les bancs du collège Stanislas qu'il a eu la féconde révélation de la beauté antique. « A douze ans, les récits de Tite Live lui arrachaient des larmes généreuses. » Plus tard, la Grèce lui apparut « dans sa simplicité magnifique. » L'*Odyssée* lui fut un long ravissement. Puis ce furent les tragiques :

Je ne compris pas grand'chose à Eschyle ; mais Sophocle, mais Euripide

(1) *En huitième* (*L'Homme libre* du 5 mai 1913).

m'ouvrirent le monde enchanté des héroïnes et m'initièrent à la poésie du malheur... Alceste et Antigone me donnèrent les plus nobles rêves qu'un enfant ait jamais eus. La tête enfoncée dans mon dictionnaire, sur mon pupitre barbouillé d'encre, je voyais des figures divines, des bras d'ivoire tombant sur des tuniques blanches, et j'entendais des voix plus belles que la plus belle musique, qui se lamentaient harmonieusement.

Et les soirs d'hiver, on le voyait lire des vers d'*Antigone* à la lanterne d'un marchand de marrons.

Parmi toutes ces visions et dans cette ivresse d'antiquité classique, que devenait l'idéal intérieur de l'enfant qu'on avait nourri de pieuses lectures et qui, un moment, s'était cru la vocation d'un saint? Il semble bien qu'il se fût un peu obnubilé. Certains aveux du *Livre de mon ami* et des *Désirs de Jean Servien* paraissent bien avoir une valeur autobiographique : « Chaque samedi on nous menait à confesse... Cette pratique m'inspirait beaucoup de respect et d'ennui... » « Jean quitta la nappe de lin [au jour de sa première communion], surpris d'être le même et déjà déçu. *Il ne devait plus jamais ressentir la ferveur première.* » Et puis, l'enfant avait d'autres maîtres que ceux du collège : « Vieux juifs sordides de la rue du Cherche-Midi, naïfs bouquinistes des quais, mes maîtres, c'est en furetant dans vos boîtes, c'est en contemplant vos poudreux étalages, chargés des pauvres reliques de nos pères et de leurs belles pensées, que *je me pénétrai insensiblement de la plus saine philosophie*. Oui, mes amis, à pratiquer les bouquins rongés des vers,... j'ai pris, *tout enfant*, un profond sentiment de l'écoulement des choses et du néant de tout. J'ai deviné que les êtres n'étaient que des images changeantes dans l'universelle illusion, et j'ai été dès lors enclin à la tristesse, à la douceur et à la pitié. » Quand, et dans quelles conditions se fit la rupture, la substitution définitive d'un idéal à un autre? Nous ne savons. J'imagine qu'il ne dut pas y avoir, à proprement parler, de « crise religieuse, » que, dans cette âme avide de jouir et de sentir, peu inclinée à l'ascétisme, et même subtilement ennemie de la règle, plus souple que forte, et d'ailleurs « toute spéculative (1), » l'esprit du XVIIIe siècle s'insinua sans effort et put, sans accumuler trop de ruines, s'installer à demeure.

La religion qui n'est plus un objet de croyance peut aisément

(1) Le mot est de M. France sur lui-même, dans son *Discours de réception*.

devenir une source de voluptés esthétiques ; c'est là un « état d'âme » très distingué, un peu pervers, et qui a été très répandu au cours du XIXe siècle. A l'âge où le désir, vite éveillé, se pose sur toutes choses, où les vers brûlans de certains poètes sont lus surtout pour les images sensuelles qu'ils évoquent, il peut paraître piquant de mêler aux impressions un peu troubles que l'on retire des livres le ragoût de certaines images presque pieuses. Cette disposition morale a été de tout temps très familière à M. France : elle s'est formée en lui de bonne heure : témoin cette curieuse page perdue où on le voit fondre ensemble les inspirations et les admirations d'art les plus diverses et nous livrer la subtile rêverie d'un païen mystique :

Pour moi, s'il faut tout dire, j'ai penché jadis pour la crémation. Ce ne sont point les mémoires, devis et procès-verbaux du chevalier Keller qui m'en donnèrent le goût : ce sont les élégies de Tibulle et de Properce. Il n'était pas en ce temps-là question de four crématoire. Je ne voyais que le bûcher antique. Je vous prie de considérer le temps et les circonstances. Alors je faisais ma rhétorique et j'aimais Cynthie. Ces Latins ont laissé des images intarissables de beauté ! Les visions de leurs poètes me cachaient les murs nus et souillés des classes et m'environnaient de gloire.

En ce temps-là je mêlais l'amour et la mort dans la poésie de mes rêves. Pendant l'étude du soir que surveillait un pion crasseux, je voyais, oui, je voyais l'ombre de Cynthie, ses voiles à demi consumés, pâle et les cheveux dénoués, telle enfin qu'elle était sur le lit funèbre. Le feu avait terni le béryl qu'elle portait au doigt. J'étais Properce. Elle me rappelait les veilles de Suburre et les muets sermens... Ne riez pas. Telle est la magie de ces poètes latins : les fioles assyriennes qu'ils ont versées sur le bûcher funèbre ont à jamais parfumé et embelli la mort.

Mais le dimanche, à la chapelle, ce n'est plus Cynthie qui m'apparaissait à travers les nuages de l'encens, au chant des cantiques. C'est Cécile endormie dans un cercueil de cyprès, tout embaumé de myrrhe et d'aromates, Cécile, vêtue encore des vêtemens tissus d'or dont elle s'était parée pour le sacrifice, et croisant les deux mains sur la palme du martyre (1)...

(1) *La Vie à Paris*, *Temps* du 18 avril 1886 (non recueilli en volume). — C'est exactement l'état d'esprit de Chateaubriand au collège et à Combourg, si bien décrit par M. France lui-même : « Si tous les feux de l'adolescence le consumaient dans la solitude, il savait parfumer le brasier de toutes les essences de la poésie... L'étang et la lande se peuplaient de voluptueuses images ; il y voyait les héroïnes des poèmes et des romans qu'il lisait ; il voyait surtout la Délia de Tibulle, la Pécheresse du sermon de Massillon et cette figure d'immortelle ardeur qui, de son bois de myrtes virgiliens, *enchante à travers les âges l'élite des adolescens :*

Hic, quos durus amor...

Heureux qui frissonne aux miracles de cette poésie ! Il y a au monde un millier, peut-être, de vers comme ceux-là ; s'ils périssaient, la terre en deviendrait moins belle. (*Œuvres de Chateaubriand*, notices par A. France, Lemerre, 1879, p. IV-V.)

Si Renan a lu cette jolie page de poésie alexandrine, qu'il aurait pu signer, il a dû s'applaudir d'avoir fait un tel élève.

II

Quand M. France sortit du collège, avait-il déjà lu Renan et Taine? Il était en tout cas bien préparé à les lire, à s'assimiler toute la substance de l'*Histoire de la littérature anglaise* et de la *Vie de Jésus* qui, justement, coup sur coup, allaient paraître et faire le bruit que l'on sait. L'âpre et puissant dogmatisme de Taine ne pouvait manquer d'exercer une forte action sur cette pensée mobile et un peu flottante, une action qu'elle a plus tard très franchement avouée : « Taine était déterministe. Il l'était nettement et avec une abondance de preuves, une richesse d'illustration qui fit, sur la jeunesse intelligente, à la fin du second Empire, une impression beaucoup plus forte qu'on se l'imagine aujourd'hui... La pensée de ce puissant esprit nous inspira, vers 1870, un ardent enthousiasme, *une sorte de religion, ce que j'appellerai le culte dynamique de la vie*. Ce qu'il nous apportait, c'était la méthode et l'observation, c'était le fait et l'idée, c'était la philosophie et l'histoire, *c'était la science enfin*. Et ce dont il nous débarrassait, *c'était l'odieux spiritualisme d'école*, c'était l'*abominable* Cousin et son *abominable école;* c'était l'ange universitaire montrant d'un geste académique le ciel de Platon et de Jésus-Christ. Il nous délivra du *philosophisme hypocrite*. En ce temps-là, nous avions, au quartier latin, *un sentiment passionné des forces naturelles;* et les livres de Taine avaient beaucoup contribué à nous mettre dans cet état d'âme. Sa théorie des milieux nous émerveillait... L'idée que cette théorie pouvait n'être pas absolument vraie fut la seconde ou la troisième déception de ma vie (1). »

Si M. France a été amené, dans la suite, à faire d'assez fortes réserves sur les idées de Taine, — par exemple dans un article non recueilli sur son *Napoléon* (2), — il n'en a jamais fait que

(1) *M. Taine*, *Temps* du 12 mars 1913 (non recueilli en volume).

(2) *M. Taine et Napoléon*, *Temps* du 13 mars 1887 (non recueilli en volume) : M. France reproche à Taine de n'avoir recueilli que les témoignages défavorables à Napoléon : « c'est ce que j'appelle l'art de se procurer des moellons à sa convenance. M. Taine a choisi ses matériaux avec une partialité sereine dont je suis étonné. » — Bien auparavant, dans un article perdu du *Bibliophile français* sur

d'insignifiantes sur le compte de Renan. Celui-là a été le maître aimé, vénéré, chéri entre tous, celui qui nous révèle à nous-mêmes, celui dont on rêve de poursuivre l'œuvre et d'égaler la gloire, celui dont l'influence nous pénètre jusqu'aux moelles et peu à peu nous transforme à son image. Quand il le lut pour la première fois, il dut se reconnaître en lui. De tous les écrivains dont il s'est inspiré aucun, pour la pensée comme pour le style, n'a marqué plus profondément de son empreinte l'auteur de *Thaïs* que le poète de l'*Antechrist*. « M. Renan, dit-il quelque part, M. Renan dont j'aime jusqu'à l'idolâtrie l'adorable esprit (1)... » Ah! oui, comme il l'a aimé, jusque dans ses défauts et jusque dans ses tares, cet « adorable esprit! » Je voudrais pouvoir reproduire ici tout entier l'article, injustement sacrifié, que M. France a consacré à Renan au lendemain de sa mort. Jamais « demi-dieu mortel » n'a été enseveli dans un plus beau linceul de pourpre : « Tout ce qui pense au monde l'a dit ou le dira : Ernest Renan fut, de tous nos contemporains, celui qui exerça la plus grande influence sur les esprits cultivés et celui qui ajouta le plus à leur culture. Il fut le maître de beaucoup. Beaucoup peuvent dire avec celui qui écrit *en pleurant* ces lignes, et *qui sent la plume trembler entre ses doigts :* « Nous avons perdu notre maître, notre lumière, notre chère gloire! Il prenait les âmes non par la violence et à grandes secousses, dans le filet d'un système, mais avec la douce force des eaux bienfaisantes qui fécondent les terres. *Il les enveloppait dans les enchantemens du plus beau génie qui ait parlé la plus belle des langues.* Il nous a remplis de sa science profonde, de sa riche pensée, de ses doutes mêmes qui, dans un tel esprit,

Juvénal (juin 1870), M. France disait déjà : « Prendre un écrivain et l'examiner en dehors de son milieu, au nom du goût et du sentiment littéraire, est un procédé à jamais condamné pour sa stérilité. La critique qui *juge* est morte, par bonheur, depuis longtemps; la critique qui *explique* a pris sa place. Pour expliquer Juvénal, il fallait peindre le siècle et la ville où il a vécu... Et tout en employant de la sorte *la méthode vulgarisée en France par un grand esprit contemporain, on eût pu éviter les excès d'un système trop rigoureusement appliqué.* Après avoir montré dans quelle mesure Juvénal avait subi les influences du milieu ambiant, il était temps de rechercher dans quelle mesure il a pu, *en vertu de la liberté humaine, réagir contre ces influences.* » — A M. Jules Soury qui lui demandait conseil sur un livre à écrire, Taine, en 1878, signalait plusieurs sujets, entre autres l'Espagne de 1660 à 1690, et il ajoutait : « J'ai indiqué déjà cette époque à M. Anatole France. » Sans doute ce dernier lui avait aussi demandé conseil. (*Correspondance de Taine*, t. IV, p. 74.)

(1) *La vie hors Paris*, *Temps* du 5 septembre 1886 (non recueilli en volume).

avaient l'efficacité d'une croyance. *Il a exercé trente ans un pouvoir spirituel sur l'Europe.* Voilà ce que diront les indifférens, les adversaires eux-mêmes. Mais ce que nous devons dire, nous, ses amis, nous qui eûmes l'honneur inestimable de l'approcher, c'est qu'il fut le meilleur des hommes, le plus simple, le plus doux et en même temps le plus ferme cœur qui ait jamais battu en ce monde... » Et l'article continue sur ce ton, et je ne sais si une seule des vertus intellectuelles et morales dont s'honorent le plus les enfans des hommes est refusée au grand écrivain : « Il était essentiellement moral et religieux; il aimait cette humanité dont il fut un des plus magnifiques exemplaires (1). » M. France nous avait bien dit qu'il aimait Renan jusqu'à l'idolâtrie!

A cette double influence il en faut joindre, je crois, deux autres : celle de Sainte-Beuve et celle de Leconte de Lisle. Sainte-Beuve, avec lequel le jeune homme devait se sentir toute sorte d'affinités secrètes, Sainte-Beuve, « de qui nous sortons tous, » s'il faut l'en croire, achevait alors sa vie laborieuse et presque glorieuse : cette âme de critique et de poète, « la plus curieuse, la plus sagace et la plus compliquée qu'une vieille civilisation ait jamais produite (2), » ne pouvait manquer d'attirer sa curiosité et son attention. Ne l'a-t-il pas proclamé un jour « le docteur universel, le saint Thomas d'Aquin du XIXe siècle ? » Et la notice qu'il devait plus tard lui consacrer, en tête de ses *Poésies complètes*, n'a-t-elle pas l'air parfois d'une confidence, presque au même titre que celle qu'il a écrite sur Racine ? Quant à Leconte de Lisle, « prêtre de l'art, abbé crossé et mitré des monastères poétiques, » on ne pouvait alors faire des vers sans reconnaître sa maîtrise et subir son influence; et de fait, son influence, qui du reste rejoint, sur tant de points, celle de Taine et surtout de Renan, son influence est visible dans les premiers vers de l'auteur des *Poèmes dorés.* Le premier article que je connaisse de M. France, — il est signé : A. Thibault et daté de janvier 1867, — est sur Leconte

(1) *Ernest Renan, Temps* du 9 octobre 1892 (non recueilli en volume).

(2) *Œuvres de Sainte-Beuve, Poésies complètes*, notice par Anatole France, t. I, Lemerre, 1879, p. XXXIX. — En publiant, dans *l'Amateur d'autographes* du 1er janvier 1870 une lettre de Sainte-Beuve, M. France écrivait : « Je remarque une phrase qui justifie peut-être un peu littéralement ce que j'ai dit de la nature profondément passive et féminine de Sainte-Beuve, un jour que j'ai tenté de faire ce que je voudrais appeler la physiologie de son âme. » (p. 9-10).

de Lisle et sa traduction de l'*Iliade :* « Leconte de Lisle, y lit-on, est un de ces hommes très forts qu'un siècle n'entraîne pas. Il est très calme, justement parce qu'il est très fort. Replié sur lui-même, il regarde d'un œil tranquille monter le flot de la vulgarité et du prosaïsme. Le flot ne l'engloutira pas. N'est-il pas, lui, l'Arche sainte? La solitude ne l'épouvante pas. Il porte un monde en lui (1). » L'année suivante, il proclame les *Poèmes antiques* « une des plus grandes œuvres de la poésie moderne (2). » Et, quelques années plus tard, à propos d'une nouvelle édition des *Poèmes barbares :* « S'il est vrai que l'art du poète consiste à représenter des êtres selon leur nature, sous leur vrai caractère, dégagés de ce qui n'est en eux qu'accidentel, de sorte que réduits et élevés à la simplicité et à la beauté intrinsèque d'un type, ces êtres soient désormais revêtus d'une vie supérieure et impérissable; *s'il est vrai, comme je le crois fermement, que ce soit là le but unique et la fin sublime de la poésie*, il y a peu d'hommes au monde qui se soient autant approchés que M. Leconte de Lisle de la perfection poétique (3). » En attendant les dissentimens futurs, ce sont là des témoignages qui ont leur éloquence.

Un dernier trait complète la physionomie morale de ce jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, telle qu'elle nous apparaît avant même son premier livre. Réaction toute naturelle contre l'éducation de la famille et du collège? Influence des lectures ou des compagnons de jeunesse? Simple et franche manifestation du tempérament individuel? Ce qui est sûr, c'est que le fils du garde du corps de Charles X se rattache alors délibérément à la tradition du XVIIIe siècle, cette « aimable, » cette « adorable » époque, dont l'art, la liberté, la vitalité l'enchantent. « Le XVIIIe siècle, écrit-il, aima grandement la vie, et *la belle impiété* de ce temps fut de replacer sur la terre le séjour *légitime* de la vie que le christianisme avait rejeté dans l'autre monde (4). » Il lui passe jusqu'à la liberté de ses mœurs, et à

(1) *Le Chasseur bibliographe*, 1867, p. 19 (non recueilli en volume). — M. Anatole France était le secrétaire de la rédaction de cette Revue; il y faisait la *Revue des livres* sous le nom d'A. Thibault, et la *Revue théâtrale*, sous le nom d'Anatole France.

(2) *Alfred de Vigny*, étude, Bachelin-Deflorenne, 1868, p. 134.

(3) *Bibliophile français*, février 1872 (non recueilli en volume).

(4) *L'Amateur d'autographes*, 1er et 16 mai 1869, p. 150 (non recueilli en volume).

trois reprises, il croit devoir nous conter, avec une trop visible complaisance, telle anecdote un peu leste touchant M[me] du Châtelet (1). Voltaire, « ce grand et bon rieur, » lui inspire de la « vénération (2), » et il épouse bien aisément les haines du patriarche : « Je comprends, nous dit-il, qu'il (Voltaire) fasse crier ceux dont il a renversé, ou du moins ébranlé la marmite, cette vieille marmite où jadis *bouillit plus de chair humaine* que dans toutes celles des sorcières. » Il nous dira, de Voltaire encore et du « bon » Denis Diderot : « Ce sont là *des hommes religieux, les saints de la Bible humaine* (3). » En revanche, le christianisme, le moyen âge sont traités sans la moindre sympathie : « Au moyen âge, le corps avait paru haïssable. La femme était coupable d'être belle... L'art byzantin multiplia les laideurs salutaires... La vie au moyen âge est le bouton rigidement clos d'une fleur mystique ; en France, la fleur s'ouvre dès l'aube du xv[e] siècle, pâle, souffreteuse, *à cause des vers rongeurs qui l'entourent*, et de l'ombre opaque des châteaux de guerre, des bastilles qui la submerge (4). » Verlaine qui a connu à cette époque lointaine le futur poète des *Poèmes dorés* nous le représente très épris de l'époque révolutionnaire, plein de sympathie pour les Girondins, mais haïssant les Jacobins (5). De fait, il avait entrepris avec son ami Xavier de Ricard une vaste *Encyclopédie de la Révolution*, à laquelle Michelet, Quinet, Leconte de Lisle, Louis Blanc avaient promis leur collaboration, et dont l'objet était « de dégager la tradition révolutionnaire de toutes les légendes autoritaires et réactionnaires qui l'ont troublée et obscurcie » et « d'arriver à une affirmation nouvelle et plus positive de l'Esprit de la Révolution (6). » Il donnait son adhé-

(1) *L'Amateur d'autographes*, 1[er] et 16 mai 1869; — *le Bibliophile français*, août 1870, mars 1872 (trois articles sur Desnoireterres, *Voltaire et la société française au XVIII[e] siècle*, non recueillis en volume).

(2) *L'Amateur d'autographes*, 1[er] et 16 mai 1869, p. 147 (non recueilli en volume).

(3) *L'Amateur d'autographes*, 1[er] et 16 avril 1868, p. 109, 110 (non recueilli en volume).

(4) *L'Amateur d'autographes*, 16 mars 1869, p. 91; 1[er] et 16 juin 1869, p. 177-178 (non recueillis en volume).

(5) Paul Verlaine, *Œuvres complètes*, Vanier, 1900, t. V, p. 405-412.

(6) *L'Amateur d'autographes*, 1[er] et 16 juillet 1868, p. 175-178. — Dans un article sur *Un éditeur de poètes en 1867* (*le Chasseur bibliographe*, mars 1867), Ad. Racot, après avoir décrit le groupe des poètes parnassiens qui entouraient Leconte de Lisle, ajoutait : « A côté de ce Cénacle et fraternisant avec lui, un groupe éclectique : A. France, le fils de l'éditeur du savant catalogue révolutionnaire, et qui, chassant de race, dresse l'oreille et fait flamber ses yeux au seul nom de cette époque superbe. » (p. 70-71).

sion à un journal pacifiste, anticlérical et antibonapartiste que Ch.-L. Chassin essayait de lancer, en 1868, sous le titre de *la Démocratie* (1), et il se laissait enrôler parmi les « sociétaires fondateurs » de l'entreprise. D'autre part, il collaborait à l'*Almanach de la Révolution pour 1870*, et y publiait une pièce de vers, assez déclamatoire, sur *la Mort d'un juste* (Billaud-Varenne) :

Et l'âme de Billaud-Varenne s'exhala
En grondant l'entretien d'Eucrate et de Sylla.

Et enfin, sous le voile transparent d'une fiction antique, il insérait, dans une petite revue (2), deux poèmes, *Denys tyran de Syracuse* et *les Légions de Varus*, qui sont de si violentes satires du régime impérial, qu'elles faillirent lui attirer quelques difficultés judiciaires. Le « tyran » parlait ainsi :

Si certains sont tentés de répandre, imprudens!
Le miel que sur leur langue a mis l'Abeille antique,
Qu'ils se coupent plutôt la langue avec leurs dents.
Pour que vous l'approuviez, voici ma politique.

Et dans *les Légions de Varus*, la Patrie interpellait Auguste en ces termes :

« César, rends-moi mes fils, lui dit-elle, assassin !
Rends-moi, rends-moi ma chair et le sang de mon sein.
César, trois fois sacré, toi qui m'as violée,
Et qui m'as enchaînée, et qui m'as mutilée!... »

Si le poète des *Châtimens*, sur son rocher, a lu ces vers, il a pu se dire qu'il avait fait école.

De toutes ces influences combinées et librement acceptées, ou plutôt ardemment embrassées, il s'est formé un état d'esprit très curieux, très cohérent aussi, qui, avec certaines nuances provenant des divergences individuelles de tempérament ou d'éducation, a été, entre 1865 et 1870 environ, comme le fonds commun de toute la jeunesse française. C'est sur ce fonds,

(1) M. Georges Goyau, dans son beau livre *l'Idée de patrie et l'humanitarisme* (Paris, Perrin, 1902, p. 31), a publié le suggestif programme de ce journal.

(2) *La Gazette rimée* (20 mars et 20 juin 1867). — C'est dans cette revue que Verlaine a publié *Fêtes galantes* : « Votre âme est un paysage choisi... » et *Trumeau*. — Voyez encore sur tout ceci L. Xavier de Ricard, *Anatole France et le Parnasse contemporain*, dans *La Revue* du 1er février 1902.

plus ou moins modifié, adultéré, corrigé par la vie, qu'elle a vécu. C'est de là qu'elle est partie. Incrédulité foncière, tendance à ne voir dans les religions qu'une forme de pensée périmée, désormais destinée à fournir des symboles aux poètes et des sujets d'étude à l'historien, croyance à l'universel déterminisme et à la souveraineté absolue de la science, disposition très marquée à une sorte de panthéisme évolutionniste, goût très vif pour la culture classique et pour le naturalisme antique, vagues aspirations révolutionnaires, humanitaires et démocratiques, absence presque complète de la préoccupation morale : il faut croire que ce *credo* répondait assez bien aux dispositions profondes de M. France, car il l'a adopté avec une ferveur singulière. Plus de vingt ans après, il rappelait encore, avec une émotion communicative, ces juvéniles enthousiasmes :

Les livres de Darwin étaient notre bible ; les louanges magnifiques par lesquelles Lucrèce célèbre le divin Épicure nous paraissaient à peine suffisantes pour glorifier le naturaliste anglais... Pour moi, je pénétrais *comme dans un sanctuaire* dans ces salles du Muséum encombrées de toutes les formes organiques, depuis la fleur de pierre des encrines et les longues mâchoires des grands sauriens primitifs jusqu'à l'échine arquée des éléphans et à la main des gorilles. Au milieu de la dernière salle s'élevait une Vénus de marbre, *placée là comme le symbole de la force invincible et douce par laquelle se multiplient toutes les races animées.* Qui me rendra l'émotion naïve et sublime qui m'agitait alors devant ce type délicieux de la beauté humaine ? Je la contemplais avec cette satisfaction intellectuelle que donne la rencontre d'une chose pressentie. Toutes les formes organiques m'avaient insensiblement conduit à celle-ci, qui en est la fleur. *Comme je m'imaginais comprendre la vie et l'amour !* Comme sincèrement je croyais avoir surpris le plan divin !

Vous vous rappelez la célèbre page de poésie naturaliste qui termine *les Philosophes classiques*, de Taine : il y en a là comme un direct écho.

Le jeune homme faisait des vers : je serais bien étonné qu'il n'en eût pas fait dès le collège ; des amis l'entraînèrent aux tumultueuses réunions de l'entresol du passage Choiseul ; il devint Parnassien. Un très libre Parnassien, à ce qu'il semble, mais qui pourtant, sur les points essentiels, accepta la discipline de l'école. « Il me semble aussi insensé, disait-il alors, à propos des *Poèmes saturniens*, de séparer la forme du fond qu'un parfum d'une cassolette... c'est pour cela que je sais à

M. Verlaine grand gré du souci qu'il montre de la Forme (1). » Ce culte de « la Forme » est, de toutes les leçons du Parnasse, celle que le biographe de Sylvestre Bonnard a le plus fidèlement retenue. Et c'est peut-être parce que la forme n'en était pas entièrement impeccable qu'il n'a pas recueilli un long poème de *Thaïs*, — ce sujet, on le voit, l'a hanté de bonne heure, — qu'il insérait dans une obscure revue parisienne, et sur lequel nous aurons lieu de revenir (2).

« J'ai vécu, nous dit quelque part M. Anatole France, d'heureuses années sans écrire. » Cela n'est pas tout à fait exact. Je ne me vante pas d'avoir retrouvé tout ce qu'a *imprimé*, — je ne dis pas écrit, — l'auteur de *Crainquebille*. Mais si, pendant une quinzaine d'années, jusque vers 1880 environ, ou même 1886, sa production n'a pas été très abondante, elle a pourtant été ininterrompue, et depuis 1867, il ne s'est point passé une seule année où il n'ait livré un certain nombre de pages à l'impression. Que d'ailleurs l'ambition littéraire lui soit venue de très bonne heure, c'est ce qui ressort de son premier écrit public, un devoir d'écolier, la *Légende de sainte Radegonde*, qu'un de ses oncles fit lithographier, et qui est dédié « à un père et une mère bien aimés. » — « Votre Anatole, y disait l'enfant, vous consacrera *toutes les lignes sorties de sa plume ;* sur chacune *des pages qu'il écrira*, vous pourrez lire : A mes chers parens (3). » Dès l'âge de vingt-trois ans, nous le voyons collaborer assez activement à de modestes revues bibliographiques, *le Chasseur bibliographe*, *l'Amateur d'autographes*, la *Gazette bibliographique*, la *Gazette rimée*, *le Bibliophile français :* c'est là qu'il a fait ses premières armes de critique et d'écrivain. Enfin il publiait son premier livre : c'était une étude sur *Alfred de Vigny* (1868).

Quand on lit aujourd'hui ce petit volume, on est un peu déçu. Rien n'y fait prévoir un critique de premier, ou même de

(1) *Le Chasseur bibliographe*, février 1867 (non recueilli en volume).

(2) On y lit des vers comme ceux-ci :

Elle avait de son corps fait à l'Esprit du mal
Non pas un logement, mais bien un arsenal...
Je me souviens l'*ave* que m'apprenait ma mère.

« Cette pièce, disait une note, est extraite d'un recueil actuellement sous presse. » (*Le Chasseur bibliographe*, mars 1867.)

(3) Je dois à une aimable communication d'avoir pu prendre connaissance de cette plaquette qui est devenue extrêmement rare, et qui, comme bien l'on pense, n'est pas un chef-d'œuvre. Voici la dédicace de ce petit travail. Est-ce que je me

second ordre ; rien n'y annonce un grand écrivain. Très décousu, mal composé, écrit d'un style élégant et facile sans doute, mais trop fleuri et peu personnel, plus abondant en anecdotes qu'en impressions originales et en jugemens très motivés, il ne nous renseigne avec précision ni sur Vigny, ni sur son critique. Ces pages ne sont pas de celles qui s'inscrivent en naissant dans la « littérature » d'un sujet, et l'on peut écrire sur le poète des *Destinées* sans les avoir lues. Il y a quelques années, l'Académie française mettait au concours l'*Éloge d'Alfred de Vigny :* les deux mémoires couronnés, et qui ont été publiés, de MM. P.-Maurice Masson et Firmin Roz sont bien supérieurs à l'opuscule de M. Anatole France, et l'on peut se demander si l'auteur de *Thaïs* s'est bien soucié, dans ce premier petit livre, de donner toute sa mesure.

Car il ne suffirait pas, je crois, pour expliquer notre déception, de nous dire que cette étude sur Vigny est l'œuvre d'un jeune homme de vingt-quatre ans. La raison serait assurément valable, si les autres *juvenilia* du même auteur ne s'imposaient pas à notre attention d'une manière plus décisive : ce ne serait pas le premier talent qui se serait formé lentement et laborieusement. Mais, précisément, les autres pages de la même époque, de simples et courts comptes rendus le plus souvent, ont déjà un tour, un accent, qui dénotent une personnalité fort attachante et déjà très arrêtée, et elles ne dépareraient certainement pas le recueil des articles de *la Vie littéraire*. Nous aurons à en tenir compte quand nous en viendrons à définir M. France critique. Mais faudrait-il déjà induire de là qu'il est né avant tout chroniqueur et journaliste?...

trompe? Il me semble déjà y reconnaître par places le rythme et le tour de phrase de M. France :

« Chers parens, les premiers mots que prononce l'enfant sur la terre sont : maman, papa ! Ce sont les seuls mots qu'il sache; aussi les applique-t-il à toutes choses : s'il souffre, il crie : « Maman ; » s'il veut quelque chose, il dit : « Maman ; » s'il a besoin d'aide, il appelle : « Maman. » Puis quand la mère lui a appris à exprimer quelques idées, il dit : « Maman, je t'aime; papa, je t'aime. » *Ces mots, hymne de reconnaissance que n'a dictés ni la crainte ni la cupidité, sont l'expression d'une amitié bien naturelle.* Ainsi font tous les enfans, ainsi fit votre Anatole. Maintenant que, grâce à vos soins, il apprend à parler le langage des hommes, il ne sera pas plus ingrat que le petit enfant qui exprime son amour pour sa mère avec tant de simplicité et de vérité ; il vous consacrera toutes les lignes sorties de sa plume; sur chacune des pages qu'il écrira vous pourrez lire : « A mes chers Parens. » D'ailleurs, à quels juges plus indulgens et mieux disposés que vous en ma faveur pourrais-je présenter mes faibles essais? Votre fils dévoué : Anat. Fr. Th., 20 novembre 1859. »

« Il essaya à plusieurs reprises d'écrire des poèmes, des tragédies, des romans ; mais sa paresse, sa stérilité, ses scrupules et ses délicatesses l'arrêtaient dès les premières lignes, et il jetait au feu la page à peine noircie. Bientôt découragé, il tourna ses pensées vers la politique. » Jusqu'à quel point ces lignes des *Désirs de Jean Servien* s'appliquent-elles à leur auteur? Jusqu'à quel point celui-ci a-t-il mis, dans ce roman à demi autobiographique, quelque chose de sa vie sentimentale et de sa vie réelle? Faut-il dire, avec M. Jules Lemaître, qu'« il eut, comme Jean Servien, une jeunesse pauvre, dure, avec des amours absurdes, des désirs démesurés, des aspirations furieuses vers une vie brillante et noble, des déceptions, des amertumes? » Je ne sais, et il est possible : lui-même, en son propre nom, nous parle bien quelque part « de ces années de jeunesse *dont le goût fut tant de fois amer*, et dont le parfum reste si doux dans le souvenir. » Ce qui paraît assez probable, c'est que, avec cette ardeur de passion philosophique, et même politique, que nous avons déjà notée en lui, M. France, — comme Jean Servien encore, — suivit attentivement les divers événemens qui signalèrent la fin de l'Empire. En 1870, nous le retrouvons soldat, mais « soldat d'une espèce particulière. » « Pendant la bataille du 2 décembre, placés en réserve sous le fort de la Faisanderie, nous lisions le *Silène* de Virgile, au bruit des obus qui tombaient devant nous dans la Marne : » tel, — et toutes proportions gardées, — tel Chateaubriand lisant Homère sous les murs de Thionville. La guerre franco-allemande, l'invasion, la Commune ont-elles fait sur cet amoureux obstiné de la poésie antique une impression aussi forte et aussi durable que sur quelques autres écrivains de sa génération? C'est ce qu'il est assez difficile de démêler nettement (1). Il est, en tout cas, infiniment probable qu'il vit sans douleur s'écrouler l'Empire et se fonder le régime nouveau. Lemerre l'avait attaché à sa mai-

(1) Je note pourtant, dans un article intitulé *Vacances sentimentales : En Alsace* (*Revue bleue* du 14 octobre 1882), les quelques lignes que voici : « Les femmes de Strasbourg adorent la musique militaire; mais elles ne vont point entendre celle que leur donnent les Allemands, qui pourtant est très bonne... Ce sont les veuves de la France... En sortant par la porte d'Austerlitz (*qu'on me permette de lui rendre ce nom comme un souvenir et comme un présage*)... L'Alsace nous regrette parce qu'elle nous aime. Elle a des maîtres intelligens, elle les hait pourtant. Pour nous, *gardons nos espérances : elles sont permises.* Mais fondons-les sur nos vertus et nos talens plutôt que sur les fautes de nos vainqueurs. » (non recueilli en volume).

son d'édition ; une place de « commis-surveillant » à la bibliothèque du Sénat que lui avait procurée Leconte de Lisle lui laissait quelques loisirs (1) : il lisait beaucoup, rêvait encore plus, se livrait sous les ombrages du Luxembourg, avec quelques jeunes gens, — dont était M. Bourget, — à d'interminables discussions où il affirmait sa foi intransigeante et encore inentamée dans le déterminisme et dans la science ; il écrivait des articles, un roman, — *les Désirs de Jean Servien* sont de cette époque, — il écrivait des vers. Un recueil se trouva prêt, et, dans les premiers mois de 1873, paraissaient les *Poèmes dorés*.

III

« *A Leconte de Lisle, auteur des Poèmes antiques et des Poèmes barbares, en témoignage d'une vive et constante admiration, ce livre est dédié par Anatole France.* » Jamais dédicace ne fut plus justifiée que celle-là. Elle est partout, dans les *Poèmes dorés* et dans les *Idylles et légendes*, qui leur font suite, comme elle sera dans *les Noces corinthiennes* qui leur succéderont, l'influence du maître des *Poèmes barbares ;* et si ce n'est pas la seule, si M. G. Michaut y a justement relevé des réminiscences ou des imitations de Sully Prudhomme et de Coppée, de Sainte-Beuve et de Dickens, de Vigny et de Victor Hugo, — on peut ajouter : de Baudelaire (2), — c'est pourtant celle qui prédomine. On pourrait appliquer au poète ce qu'il disait lui-même jadis, à propos du *Reliquaire* de François Coppée : « Un nom très aimé et très vénéré, le nom de Leconte de Lisle, est inscrit au seuil de ce volume. L'auteur, avant de s'embarquer, l'a mis là comme un phare qui le préservât, lui et les autres, des écueils de la banalité et de la convention. Le souci de la forme, le respect de la poésie qui est chose sainte, voilà ce qu'il doit au maître (3). »

(1) Claude Louis, *les Poètes assis* (*Nouvelle Revue*, 15 mai 1902).

(2) De grands lits pleins d'odeurs et de phosphorescences,

lisons-nous dans la pièce intitulée : *Vénus, étoile du soir*. C'est la reprise, insuffisamment déguisée, du vers célèbre, du vers admirable de Baudelaire :

Nous aurons des *lits pleins d'odeurs* légères.

(3) *Le Chasseur bibliographe*, février 1867 (non recueilli en volume).

Il y a pourtant quelque distance entre les deux écrivains. C'est un grand poète que Leconte de Lisle : il a le souffle ; il a l'accent ; il a, dans le verbe comme dans la pensée, cette originalité hautaine qui caractérise le poète sûr et fier de sa force ; son vers, d'un éclat un peu dur peut-être et trop « marmoréen, » a une plénitude, une densité, une vigueur qui s'imposent à la mémoire ; bref, — et n'est-ce pas là, toujours, qu'il faut en revenir, quand il s'agit de juger et de classer un poète ? — il a créé « un frisson nouveau. » On n'en saurait dire autant de M. France, quels que soient d'ailleurs les rares mérites de sa poésie. Dans son bizarre langage, Verlaine la définissait en ces termes : « Une allure tendre, bien rare à ce moment de quelque tension, signalait cet art correct sans recherche inutile, savant sans plus de pédantisme qu'il n'est de droit strict, et melliflu, point fade, fort aussi d'ailleurs, imprégné, comme sublimé de philosophie comme alexandrine, mêlant la décadence, la noble décadence alexandrine, aux pures saveurs platoniciennes. » Et l'on peut souscrire à tous ces éloges.

Ce qu'on ne saurait nier tout d'abord, c'est que l'auteur des *Poèmes dorés* est un artiste accompli. Il cisèle son vers, — le vers parnassien, — avec une perfection, une virtuosité, une habileté technique qui font le plus grand honneur à ses maîtres. Si çà et là il n'est pas impossible d'y noter un peu de recherche, de préciosité, et même d'obscurité, ces menus défauts sont rares, et le plus souvent la forme poétique est d'une belle venue, limpide et claire. La qualité dominante est une grâce fluide, parfois un peu molle, mais dont les « morbidesses » mêmes ne sont pas sans charme, et qui du reste, quand il le faut, sait s'allier à une réelle vigueur :

> Enfin l'un des deux cerfs, celui que la Nature
> Arma trop faiblement pour la lutte future,
> S'abat, le ventre ouvert, écumant et sanglant.
> L'œil terne, il a léché sa mâchoire brisée ;
> Et la mort vient déjà, dans l'aube et la rosée,
> Apaiser par degrés son poitrail pantelant.

Et les vers charmans, les vers délicieux, de vrais vers de poète, se cueillent à pleines mains dans ce petit livre. L'ode *A la Lumière* est célèbre, et les anthologies la guettent. Mais ne goûtera-t-on pas ces vers sur Gautier ?

Heureux qui, comme Adam, entre les quatre fleuves,
Sut nommer par leur nom les choses qu'il sut voir,
Et de qui l'écriture est un puissant miroir
Fidèle à les garder immortellement neuves (1) !

Et cette strophe de la curieuse pièce intitulée *le Désir:*

Vivez, mourez, pleines de grâce ;
Les hommes et les dieux, tout passe,
Mais la vie existe à jamais.
Et toi, forme, parfum, lumière,
Qui fleuris ma vertu première,
Ah ! je sais pourquoi je t'aimais (2) !

Et ces vers extraits de *la Part de Madeleine :*

La tristesse rendait plus belle sa beauté ;
Ses regards au ciel bleu creusaient un clair sillage,
Et ses longs cils mouillés étaient comme un feuillage
Dans du soleil, après la pluie, un jour d'été (3).

Et pourtant, malgré tant de qualités diverses, l'originalité de cette poésie n'apparaît pas assez neuve, les multiples sources auxquelles elle puise ne sont pas assez fondues dans l'intimité

(1) *Poésies de Anatole France*, éd. actuelle, p. 118. — La pièce, intitulée *Au Poète*, ne figure pas dans l'édition originale des *Poèmes dorés*. — Le premier vers est une imitation de Du Bellay, dans le sonnet célèbre :

Heureux qui comme Ulysse a fait un long voyage.

Quatre autres pièces ne figurent pas dans l'édition originale des *Poèmes dorés :* ce sont *la Perdrix, Ames obscures, les Choses de l'amour..., la Veuve;* ces deux dernières sont déjà dans l'édition originale des *Noces corinthiennes*. En revanche, l'édition originale des *Poèmes dorés* comprenait une pièce, *Blason*, qui n'est pas dans les éditions actuelles.

(2) *Le Désir* (*les Poèmes dorés*, éd. originale, p. 39). — La première partie de cette pièce est datée, dans l'édition originale, de septembre 1863, la dernière, de juin 1869. — Le vers

Qui fleuris ma vertu première

est d'ailleurs singulièrement obscur.

(3) *Poésies de Anatole France*, éd. actuelle, p. 124. L'édition originale des *Poèmes dorés* porte :

On ne sait quoi de pur embellit sa beauté.

La pièce a figuré, avec *la Danse des morts*, dans *le Parnasse* de 1869 : elle comprenait alors cinq strophes de plus qu'aujourd'hui; deux de ces strophes primitives ont été conservées dans l'édition originale. En voici une :

Sur la haute terrasse assise solitaire,
Par la nuit indulgente, à l'heure des aveux,
Elle laissait rouler, dans l'or de ses cheveux,
Des perles, doux spectacle aux amans de la terre.

frémissante d'un accent assez profond et assez unique, pour que l'auteur ait pu, d'emblée, être classé par le public et la critique en dehors et au-dessus du cercle, certes enviable, des *poetæ minores*. Et l'on conçoit un peu que les *Poèmes dorés* n'aient pas été accueillis, à leur apparition, comme les premiers vers de Sully Prudhomme, de Heredia, ou même de Coppée.

Ce n'est pas d'ailleurs qu'en cherchant bien, on ne finisse par trouver, ou tout au moins par entrevoir, dans son fond intime et permanent, la personnalité du poète. Ils sont nombreux, les vers où, mêlant ensemble Lucrèce, Darwin et Schopenhauer, il chante et absout les transformations incessantes de l'être, la mort, condition et rançon de la vie, la vie, éternelle sous ses infinies métamorphoses, et « la Volupté féconde, » loi bonne, loi sainte de l'univers immortel. Qu'on lise *les Cerfs, les Arbres, les Sapins, le Désir*. Une des pièces les plus anciennes, *l'Adieu*, est plus significative encore. Le poète, un vendredi saint, est entré dans une église, et il y a vu prier avec une sombre ardeur la femme qui l'aimait :

Alors, pleurant sur moi, je reconnus, pensif,
Que tu m'avais repris cette femme, ô beau Juif,
Roi, dont l'épine a ceint la chevelure rousse !...
Dieu de la vierge sage et de la vierge folle !
C'est écrit : pour jamais *toi seul achèveras*
Les plus belles amours qu'on essaye en nos bras...
Jusqu'à la fin des temps toutes nos Madeleines
Verseront à tes pieds leurs urnes encor pleines.
Christ ! elle a délaissé mon âme pour ton Ciel,
Et c'est pour te prier que sa bouche est de miel !

Les Noces Corinthiennes (1), qui parurent en 1876, sont le chef-d'œuvre de M. Anatole France poète. La donnée n'en est pas très originale, puisque, c'est celle non seulement de *la Fiancée de Corinthe*, de Gœthe, mais, — je ne suis pas le premier à l'observer, — d'*Atala*, et les imitations ou inspirations de détail y sont innombrables ; mais tout cela est très adroitement fondu dans un joli cadre d'hellénisme, ou plutôt d'alexandrinisme ; et, comme dans *les Martyrs* de Chateaubriand, avec un vif sentiment de la réalité historique, l'auteur a très bien su représenter l'opposition morale du paganisme finissant et du

(1) La première partie des *Nocés corinthiennes* a paru, sans changemens, dans le *Parnasse* de 1876.

christianisme naissant. La *Préface* est fort curieuse, et mérite d'être citée tout entière :

Je touche en ce livre à des choses grandes et délicates, aux choses religieuses. J'ai refait le rêve des âges de foi ; *je me suis donné l'illusion des vives croyances.* C'eût été trop manquer du sens de l'harmonie que de traiter sans piété ce qui est pieux. *Je porte aux choses saintes un respect sincère.*

Je sais qu'il n'est point de certitude hors de la science. Mais je sais aussi que les vérités scientifiques ne valent que par les méthodes qui y conduisent et que ces méthodes sont inaccessibles au commun des hommes. *C'est une pensée peu scientifique que de croire que la science puisse un jour remplacer la religion.* Tant que l'homme sucera le lait de la femme, il sera consacré dans le temple, et initié à quelque divin mystère. Il rêvera. *Et qu'importe que le rêve mente, s'il est beau?* N'est-ce pas le destin des hommes d'être plongés dans une illusion perpétuelle ? Et cette illusion n'est-elle pas la condition même de la vie?

Oui, plus j'y songe, plus cette page me paraît significative, plus elle me semble éclairer d'une vive lumière l'œuvre tout entière de M. Anatole France. Elle exprime du moins admirablement sa philosophie à cette date. S'il avait, quelques années auparavant, publié son *credo*, ce *credo* eût été, je crois, d'inspiration comme d'expression, plus rude, plus intransigeant, plus « sectaire. » Mais le temps a fait son œuvre; s'il n'a pas entamé les croyances essentielles du poète, il les a adoucies, humanisées; il l'a rendu plus indulgent, plus hospitalier aux croyances contraires. Par largeur intellectuelle, par épicurisme sentimental, par élégance esthétique, il a fait, comme Renan, le rêve, — la gageure peut-être, — de parler avec « un respect sincère » des « choses saintes, » sans y croire, et de se donner même, à force d'imagination et de sympathie critique, « l'illusion des vives croyances. » Y réussira-t-il longtemps? Y réussira-t-il toujours? Et, comme pour Renan, son tempérament ne finira-t-il pas par donner de cruels démentis aux généreuses velléités de sa pensée? Le problème est maintenant posé publiquement, et nous ne tarderons pas à pressentir la solution que la vie va en préparer.

Dès les premiers vers du poème, dans l'invocation à Hellas, — invocation très belle, encore qu'imitée de Leconte de Lisle, — on lit ceci :

Moi, cet enfant latin qui te trouva si belle
Et qui nourrit ses yeux de tes contours divins...

D'autres ont exprimé ton enfance tranquille...
Moi, j'ai mis sur ton sein de pâles violettes,
Et je t'ai peinte, Hellas, *alors qu'un Dieu jaloux*,
Arrachant de ton front *les saintes bandelettes*,
Sur le parvis rompu brisa tes blancs genoux.

Dans le monde assombri s'effaça ton sourire;
La grâce et la beauté périrent avec toi;
Nul au rocher désert ne recueillit ta lyre,
Et la terre roula dans un obscur effroi.
Et je t'ai célébrée, ô fille des Charites!
Belle et pleine d'amour en tes derniers momens,
Pour que ceux qui liront ces paroles écrites
En aiment mieux la vie et soient doux aux amans.

Certes, ces vers sont beaux; ils sont même admirables de couleur antique et de mouvement; mais, ô subtil, ô ingénieux « enfant latin » que vous êtes, n'avez-vous pas déjà oublié votre promesse? Et est-ce là ce que vous appelez « faire le rêve des âges de foi, » et en parler le langage?

Et ce n'est pas tout. Dans la suite du poème, Hippias, séparé de sa fiancée par un vœu imprudent de la mère de Daphné, se livre aux imprécations que voici :

Dieu des Galiléens! *Je ne te cherchais pas.*
O fantôme! tu viens te dresser sur mes pas,
Tu lèves contre moi ta droite ensanglantée!
Écoute, Prince impur d'une race infestée :...
Je t'ai cru bon, pareil à ces rois de l'éther
Qui pensent hautement et pour qui l'homme est cher.
Je te connais enfin, *Esprit gonflé d'envie,*
Spectre qui viens troubler la fête de la vie,
Mauvais démon, armé contre le genre humain,
Qui fais traîner le chant des pleurs sur ton chemin,
Dieu contempteur des lois, puissant par la magie,
O prince de la mort, dont la froide énergie
Ne vaut que pour glacer nos vierges en nos bras!...

Rapprochons ce dernier vers de ceux de *l'Adieu* que nous citions tout à l'heure. Daphné aura beau calmer ensuite et réfuter — mollement — Hippias : nous voyons désormais clairement ce que M. France reproche en son propre nom au « Dieu des Galiléens. »

Il est assez surprenant, à première vue, que M. Anatole France, après avoir écrit ce beau poème dramatique des *Noces*

corinthiennes, ait renoncé, au moins extérieurement, à la poésie. M. Lanson, qui a consacré à l'auteur de *Thaïs* une fine et pénétrante notice, échafaude là-dessus une très ingénieuse théorie : d'après lui, la forme du vers convient mal à l'expression d'une pensée riche, nuancée, subtile, comme l'est celle des plus intelligens de nos contemporains. Il me semble pourtant que la complexité de leur intelligence n'a pas empêché Vigny, ni, plus près de nous, Angellier, d'écrire de très beaux vers, et même d'avoir une préférence marquée pour la forme poétique. L'explication est sans doute plus simple. La poésie, aujourd'hui plus que jamais, est un luxe, — et un luxe qui assure malaisément, ne parlons même pas de la gloire, mais la grande notoriété, et, — disons les choses comme elles sont, — le pain quotidien. Il est donc tout naturel qu'un artiste, même de grand talent, et qui, en d'autres circonstances, serait devenu, sinon un grand, tout au moins un excellent poète, après avoir publié quelques vers, un peu découragé de n'être goûté et connu que d'un cercle assez restreint, veuille enfin prendre contact avec le grand public, et se laisse tenter par des genres plus « productifs, » la critique, ou l'histoire, par exemple, et surtout le roman. Ce fut le cas de nombre d'écrivains au XIXe siècle. Ce fut aussi celui de M. France.

IV

Il est d'usage, quand on parle de M. Anatole France, de ne tenir aucun compte des éditions d'anciens chefs-d'œuvre qu'il a procurées, — ou tout au moins préfacées. Je crois qu'on a tort. « Travaux de librairie ! » pense-t-on sans doute dédaigneusement. Mais est-on bien sûr que ces travaux soient toujours « commandés » par le libraire? N'y a-t-il pas des cas, plus nombreux qu'on ne l'imagine, où l'habitude de vivre avec certains livres de chevet nous inspire le désir de les répandre, de les commenter et, en les commentant, de dire les raisons profondes de notre attachement littéraire ou moral? et notre commentaire ne devient-il pas alors une page de notre vie intérieure? Et puis, les travaux, même « commandés, » valent ce que valent ceux qui les acceptent. Croit-on que si Sainte-Beuve, Taine ou Renan avaient fait des éditions classiques, ces éditions ne seraient pas utiles à consulter pour qui voudrait connaître à fond Renan,

Taine ou Sainte-Beuve? En ce qui concerne M. France, l'examen s'impose d'autant plus que, à l'époque où nous sommes, entre 1870 et 1880, les éditions qu'il a signées de Racine, de *Paul et Virginie*, de *Manon Lescaut*, de Molière, du *Diable boiteux*, d'Albert Glatigny, de l'*Heptaméron*, des *Poésies* de Sainte-Beuve, d'*Atala* et de *René*, et des œuvres de Lucile de Chateaubriand, du *Jocko* de Pougens, de Bernard Palissy constituent le plus clair de son activité, au moins extérieure; que, s'il réunissait en un volume toutes les notices, introductions ou préfaces qu'il a écrites, le volume serait à la fois très intéressant et considérable; et qu'enfin, s'il faut en croire un de ses amis, Robert de Bonnières, « il se plaisait beaucoup à ces sortes de travaux, et qu'il a fallu vraiment l'en arracher. »

Supposons donc recueillies toutes ces pages éparses (1), et tâchons d'en indiquer l'intérêt. On a loué, — c'est Octave Gréard, — en M. France son « goût de l'érudition. » « En toute chose, lui disait l'élégant moraliste en le recevant à l'Académie, il faut que vous remontiez aux sources, que vous touchiez la date sûre, le détail vérifié, le document incontestable. » C'est beaucoup, et c'est trop dire. L'érudition véritable exige moins de « paresse » que n'en avoue fréquemment l'auteur de *Thaïs*. Il est curieux sans doute, et généralement assez bien informé des sujets qu'il traite; mais son information est assez rarement de première main. Quand il insère dans ses notices des documens nouveaux, des pièces originales, il n'a pas eu à les chercher bien loin : son ami Étienne Charavay lui a ouvert ses cartons (2). D'autre part, je soupçonne qu'il n'a pas dû le plus souvent surveiller lui-même l'établissement critique et l'annotation des textes qu'il préfaçait. Et enfin, il n'a pas su toujours se garder de certaines erreurs qu'il aurait pu aisément éviter, même à l'époque où il écrivait. Il y a, par exemple, bien des inexactitudes dans la notice qu'il a consacrée à Bernard Palissy, — on n'a, pour s'en convaincre, qu'à ouvrir le remarquable livre de M. Ernest Dupuy sur le même sujet. Il y en a aussi plus d'une dans l'étude sur *la Jeunesse de Chateaubriand* qu'il a mise en tête de son édition d'*Atala* : l'ingénieux biographe se trompe quand il nous déclare qu'*Atala* a

(1) Un certain nombre d'entre elles ont été recueillies, et retouchées, dans le récent volume intitulé *Génie latin* (Lemerre, in-16).

(2) Voyez entre autres les notices sur *Bernardin de Saint-Pierre*, sur *Henriette d'Angleterre*, sur *l'Elvire de Lamartine*.

paru tout d'abord au *Mercure de France*, et il faut n'avoir pas lu l'*Essai sur les Révolutions*, — ou l'avoir lu à travers Sainte-Beuve, — pour dire que c'est un livre « profondément irréligieux. » Un pur érudit n'aurait pas commis ces méprises.

J'insisterais moins lourdement sur ces misères, si j'y attachais la moindre importance, et s'il ne s'agissait pas avant tout de louer M. France « où il faut. » L'érudition est quelque chose; mais il n'en faut pas être dupe, et même en matière de biographie ou d'histoire, elle ne vaut pas le talent. Or, que de fines et jolies pages le poète des *Noces corinthiennes* a dispersées dans les nombreuses *Préfaces* qu'il a écrites, et quelle délicieuse anthologie on en pourrait faire! Dans des genres très différens, signalons celles qu'il a consacrées à Lucile de Chateaubriand, à Bernardin de Saint-Pierre, à Racine; n'oublions pas, dans une *Lettre de Sicile*, qui sert de préface à une traduction de l'*Oaristys*, une description, presque digne de Théocrite, du bélier de Syracuse (1). Et citons au moins ces quelques lignes charmantes, que je cueille dans un *Guide artistique et historique au palais de Fontainebleau* (2).

Je voudrais, pour ma part, que tous les Français fissent le pèlerinage de Fontainebleau. Ils y apprendraient à respecter, à admirer, à aimer l'ancienne France, qui a enfanté ces prodiges. Nous croyons trop aisément que la France date de la Révolution. Quelle erreur détestable et funeste! C'est de la vieille France que la nouvelle est sortie. Ne serait-ce que pour cela, il faudrait la chérir. Il n'y a de salut pour nous que dans la réconciliation de l'ancien esprit et du nouveau. Il me semble que, bien mieux que partout ailleurs, c'est à Fontainebleau que cette réconciliation pourrait s'opérer par un coup de la grâce. C'est pourquoi je supplie tous mes compatriotes d'aller passer une journée dans ce palais, dont les souvenirs marquent la continuité de l'esprit français à travers ces régimes qu'une illusion nous montre opposés entre eux, mais qui, en réalité, sortent naturellement, nécessairement l'un de l'autre. Ils s'en iraient de là, j'en suis sûr, dans un heureux état d'esprit, aimant leur temps, qui est ingénieux, inventif, tolérant, spirituel, et respectant les vieux âges et leur fécondité magnifique.

Ils ne manqueront pas, au sortir du Palais, de se promener dans la forêt, dont les arbres séculaires, qui verdoient pour nous, verdiront encore pour nos enfans, et nous enseignent que la vie est trop courte pour qu'on doive l'occuper d'autre chose que de ce qui élève et de ce qui console.

(1) Théocrite, *l'Oaristys*, texte grec et traduction de M. André Bellessort, précédée d'une *Lettre de Sicile*, par M. Anatole France, Paris, Pelletan, 1896, in-8, p. VII-VIII.

(2) *Guide artistique et historique au palais de Fontainebleau*, par Rodolphe Pfnor, préface par Anatole France. Paris, Daly fils, 1889, in-8, p. VI-VII.

A fréquenter les poètes, et surtout les poètes grecs, à faire des vers lui-même, M. France, on le voit, a gagné d'écrire bien joliment en prose.

Un trait commun à toutes ces *Préfaces*, à toutes ces notices biographiques, c'est d'être non seulement bien finement écrites, mais encore extrêmement vivantes. On peut, je crois, scruter plus profondément que M. France ne l'a fait la vie intérieure et la pensée d'un Chateaubriand ou d'un Molière, d'un Bernardin ou d'un Scarron, d'un abbé Prévost ou d'une Marguerite de Valois, d'un Racine ou d'une Henriette d'Angleterre : on ne saurait évoquer avec une verve plus attachante et, parfois, plus amusée, les événemens de leur vie extérieure. On sent un homme que le spectacle de la vie largement éployée, sous toutes les formes, intéresse prodigieusement, et qui, peut-être même, prend d'autant plus de plaisir à ses éphémères contingences, qu'il est plus intimement convaincu que c'est la seule réalité que nous puissions véritablement saisir. Puisque tout n'est que phénomène, puisque l'être nous échappe, puisque nous vivons dans un monde merveilleusement ondoyant et divers d'apparences et d'illusions, sachons nous contenter de ce que la vie nous offre : contemplons ces apparences, jouissons de ces illusions, et puisque l'art nous est un moyen, sinon d'en assurer l'immortalité, tout au moins d'en prolonger la durée et d'en perpétuer un peu le souvenir, donnons-nous la subtile jouissance de faire revivre dans notre pensée et dans la pensée de ceux qui nous liront les vies les plus mémorables d'autrefois... Il me paraît peu douteux qu'une idée de ce genre ait sinon déterminé, du moins inspiré et soutenu les études biographiques de M. France (1) : il a conçu chacune d'elles comme un petit roman vrai, et il a mis à raconter ces divers romans toute son imagination et tout son art de poète.

Très diverses de ton, et comme baignées chacune d'une lumière historique différente, — l'auteur de *Thaïs* a toujours excellé à imiter et à reproduire le langage des personnages et

(1) « Les plus belles images entre celles qu'il (Racine) a créées vivront longtemps dans les âmes. Nous dirions qu'elles sont immortelles si quelque réflexion et les enseignemens scientifiques de notre siècle ne nous avaient appris que l'homme ne construit rien pour l'éternité. On prend peut-être un intérêt plus sensible aux créations des poètes quand, sachant qu'elles sont les plus belles choses du monde, on songe qu'elles sont périssables. » (*Les Œuvres de Jean Racine*, notice par Anatole France, t. I, p. LV.)

des époques qu'il met en scène, — ces biographies manifestent toutes, chez le biographe, une disposition d'esprit que nous verrons assez se développer et même s'étaler dans tout le reste de son œuvre. M. France ne se contente pas d'être spirituel : il est ironique. Il ressemble un peu au démiurge dont Renan nous a si souvent parlé, et qui, du fond de son éternité, s'amuse royalement de l'humaine comédie dont il s'est donné le spectacle. Du haut de la tranquille sagesse où il est parvenu, M. Anatole France contemple en souriant, et en s'en moquant un peu, les erreurs des hommes dont il nous conte l'histoire. Non seulement il n'est pas dupe des faits et gestes de ses héros, mais il tient à montrer qu'il ne l'est pas. Et cette ironie légère qui se glisse et s'insinue jusque dans la grâce pittoresque du style donne à ces « vies » d'écrivains ou de personnages célèbres, telles qu'il nous les raconte, un tour piquant qui n'est pas leur moindre charme.

Ce qui achève de nous rendre ces « vies » précieuses, c'est qu'en même temps que le biographe y raconte les autres, il s'y raconte aussi lui-même. D'abord, à chaque instant, sa pensée s'échappe en observations générales, en « maximes » même où se traduit son expérience de moraliste et de philosophe : « La religion offre aux âmes voluptueuses une volupté de plus : la volupté de se perdre. » « Le don de ressentir vivement toute sorte d'impressions donne de l'inconstance et une sorte de perfidie aux natures les plus tendres et les plus exquises. » « Les hommes qui firent les œuvres les moins vaines sont ceux qui voient le mieux la vanité de toutes choses. Il faut payer par la tristesse, par la désolation, *l'orgueil d'avoir pensé.* » C'est à propos de Jean Racine (1) que le poète des *Noces corinthiennes* s'exprime ainsi. Et il dira dans sa notice sur Scarron : « Pour rendre la vie douce à autrui, il n'est pas nécessaire d'être dur à soi-même : défiez-vous des bourreaux de soi ; ils vous maltraiteront par mégarde (2). » Ce n'est pas là un propos de stoïcien. De fait, ce n'est pas précisément la tendance stoïcienne qui domine dans ces « Vies des hommes illustres » où le bon Plutarque aurait eu quelque peine à reconnaître un de ses émules.

(1) *Les œuvres de Jean Racine*, texte original avec variantes, notice par Anatole France, t. I, Lemerre, 1873, p. IV, IX-X, XXVI.

(2) *Œuvres de Paul Scarron : Le Roman comique*, notice par Anatole France, t. I, Lemerre, 1881, p. XVI.

Un goût singulier de la volupté, de la sensualité même, y perce souvent, et l'on peut, sans être prude, trouver que ces « inquiétantes gaîtés de jeune faune » reviennent avec une insistance quelque peu indiscrète. L'historien s'attarde avec une visible complaisance aux anecdotes scabreuses, et il les conte en termes dont la décence extérieure même est dépourvue de toute timidité. Il en glisse, de ces anecdotes, jusque dans la vie de l'honnête Marguerite de Valois, et les mésaventures de Scarron et les escapades de l'abbé Prévost ont en lui le plus joyeux des narrateurs. L'étude si lestement troussée sur *les Aventures de l'abbé Prévost* a parfois l'air d'une première version de *la Rôtisserie de la reine Pédauque*, et « ce gros garçon, de vive humeur et de complexion sanguine » qui, « enclin à l'amour » et « ne s'accommodant pas de servir en même temps Dieu et les demoiselles, » « saute par-dessus les murs de son couvent et s'en va mener joyeuse vie avec toutes les Manons qu'il rencontre » (1) pourrait bien avoir fourni quelques traits au peintre rabelaisien de maître Jérôme Coignard. Dans une fort intéressante *Vie de Nicolas Fouquet*, à propos de l'amitié de Pellisson et de Mlle de Scudéry, M. France nous dira encore : « Beaux tous deux, ils n'eussent pas fait de leur liaison un artifice si compliqué; ils se fussent aimés tout naturellement; mais il était laid, elle était laide. Et *comme il faut aimer en ce monde* (*tout le dit*), ils s'aimèrent avec ce qu'ils avaient, avec leur bel esprit et leur subtilité. Ne pouvant faire mieux, ils firent un chef-d'œuvre (2). » Et dans une notice sur Albert Glatigny : « Est-ce que les heures d'amour ne sont pas les seules qui comptent dans la vie? Qu'importe que le temps nous soit mesuré, si l'amour ne nous l'est pas? Souhaitons, pour chacun de nous, que le songe de la vie soit, non pas long et traînant, mais affectueux et consumé de tendresse (3). » Et voilà, certes, une aimable et accommodante philosophie.

(1) *Histoire de Manon Lescaut*, par l'abbé Prévost, avec une notice par Anatole France. Lemerre, 1878, in-8, p. VI-VII. Trois pages sont consacrées à nous donner un aperçu des nocturnes tentations monastiques.

(2) *Le Château de Vaux-le-Vicomte*, dessiné et gravé par Rodolphe Pfnor, accompagné d'un texte historique et critique par Anatole France, Paris, Lemercier, 1888, in-f°, p. 34.

(3) *Œuvres d'Albert Glatigny*, notice par A. France. Lemerre, 1879, p. XXXI.

V

On l'a sans doute noté au passage. Les qualités qui nous frappent le plus dans les notices biographiques qu'a écrites M. France sont parmi celles qu'on goûte le plus vivement chez les romanciers ; il était donc presque inévitable qu'un jour ou l'autre le biographe de Racine et de Bernardin aboutît au roman. Aussi bien le roman, avec les formes si libres qu'il affecte de nos jours, n'est-il pas comme le confluent naturel de presque tous les genres littéraires ? Rares sont ceux, même parmi les critiques, qui ont su, toute leur vie, résister à l'espèce de fascination qu'exerce sur les écrivains d'aujourd'hui le genre romanesque. A notre époque, et pour des raisons analogues, le roman joue, dans notre littérature, le rôle qu'y jouait autrefois la tragédie. Poète, historien, critique, écrivain d'imagination et de pensée abstraite, le roman guettait M. France. Il n'était pas homme à résister à la tentation.

Pourtant, on ne peut pas dire qu'il y ait cédé de trop bonne heure. *Jocaste*, sa première œuvre romanesque, — en librairie, — est de 1879 : il avait donc trente-cinq ans. Mais il gardait depuis plusieurs années dans un tiroir un manuscrit qui doit dater de 1872, et qui, profondément remanié, parut en 1882 sous le titre de *les Désirs de Jean Servien*. Pourquoi ne l'a-t-il pas publié tout de suite ? Timidité ? Défiance de soi ? Paresse ? On ne sait. Dans la préface de la première édition, l'auteur nous donnait sur cet ouvrage les curieuses explications que voici :

En relisant cette année *les Désirs de Jean Servien*, je n'y ai pas retrouvé moi-même tout ce que j'y avais mis autrefois. J'ai dû, pour bien faire, déchirer la moitié des pages et récrire presque toutes les autres.

C'est sous une forme réduite et châtiée que je prends la liberté d'offrir ce récit aux personnes assez nombreuses aujourd'hui qui s'intéressent aux romans d'analyse. C'en est un, et, en réalité, mon premier essai en ce genre, car, si destructeur qu'ait été mon travail de revision, le fond primitif de l'ouvrage est resté. *Ce fond a quelque chose d'âcre et de dur qui me choque à présent. J'aurais aujourd'hui plus de douceur.* Il faut bien que le temps, en compensation de tous les trésors qu'il nous ôte, donne à nos pensées une indulgence que la jeunesse ne connaît pas.

Avant d'écrire sur le monde moderne, j'ai étudié, autant que je l'ai pu, les mondes d'autrefois, et je ne me suis détourné de la vue du passé qu'après avoir senti *jusqu'au malaise* l'impossibilité de me bien figurer les anciennes formes de la vie...

Comment l'âcreté, la violence et l'amertume de la jeunesse ont-elles peu à peu fait place à l'indulgence souriante de l'âge mûr? Il me semble qu'en rapprochant cette page de toutes celles où, sous une forme plus ou moins voilée, l'auteur de *Pierre Nozière* se confesse à nous, on peut, sans trop d'inexactitude, se représenter à peu près ainsi son évolution morale. Taine, Renan, Leconte de Lisle, les Encyclopédistes ont fait de lui, nous l'avons vu, un croyant à rebours, un apôtre, un apôtre de la Science, telle qu'on l'entendait alors. Dans cette « âme de désir » éprise de gloire et de vie ardente, éprise aussi de beauté antique, les difficultés de l'existence quotidienne, les déceptions de la sensibilité et de l'amour-propre, peut-être aussi le spectacle des événemens de 1870-71, ont mis un fond de pessimisme, ont laissé comme un levain de révolte sociale dont l'arrière-goût se fera toujours sentir. Puis sont venues les désillusions intellectuelles : la science reconnue moins sûre, le déterminisme moins absolu, l'histoire plus illusoire, l'art moins divin. C'était le moment où Renan, un désabusé lui aussi, souriait, en en jouissant encore, de tous les rêves de sa jeunesse et formulait les lois séduisantes de l'universel dilettantisme: il y avait là un exemple bien engageant à suivre. La vie d'ailleurs s'était faite plus douce, plus facile : le mariage, la paternité avaient, comme il arrive toujours, tempéré la vivacité intransigeante des convictions juvéniles. Un demi-scepticisme, une disposition d'âme plus accueillante et plus humaine allait, pour quelques années, succéder au farouche et amer dogmatisme que le jeune parnassien avait affiché jadis.

C'est, en dépit des retouches ultérieures, l'échantillon le plus complet et le plus significatif de sa première manière que M. France nous a livré en publiant son *Jean Servien*. Livre évidemment à demi autobiographique. C'est l'histoire douloureuse d'un fils d'artisan qui, ayant fait de bonnes études, l'âme trop pleine de désirs et de rêves, ne peut s'adapter aux prosaïques exigences de la vie pratique, et meurt, la tête trouée d'une balle pendant la Commune. Le héros ressemble à Jack et au petit Chose; il ressemble aussi à tel personnage de Jules Vallès ; il ressemble surtout à M. France jeune : ce sont bien, à peine transposés, ses souvenirs d'enfance et de jeunesse que l'auteur met en œuvre, et les traits d'imagination sensuelle qu'il prête à son Jean Servien ont quelque chose de trop précis

et de trop vécu pour avoir été inventés de toutes pièces. « Quel Dieu inepte et féroce avait muré dans la pauvreté son âme pleine de désirs? » Est-ce le fils du relieur, est-ce son biographe qui parle ainsi? La forme courte et rapide, plus nerveuse, plus *directe,* — le mot est d'Édouard Rod, — qu'elle ne l'est généralement chez M. France, annonçait un écrivain. « Œuvre d'un rare mérite, » disait Maxime Gaucher dans la *Revue bleue;* et M. de Wyzewa nous a confié plus tard la très vive émotion que lui avait procurée la lecture de ce livre (1) : il ne semble pas avoir eu beaucoup de succès.

Jocaste et *le Chat maigre,* deux longues nouvelles réunies en un seul volume, l'une un peu bien mélodramatique, l'autre trop caricaturale, laissent au lecteur une impression trop indécise pour s'imposer à son attention avec cette force et cette autorité qui classent d'emblée un écrivain et font que l'on s'attache désormais à lui. L'originalité réelle du talent perce dans certains épisodes et certains personnages; mais elle est trop composite, mêlée de trop d'élémens d'emprunt pour apparaître en pleine lumière; l'observation aiguë et d'ailleurs trop souvent ironique de la réalité est associée trop étroitement à la fantaisie, à la convention même, pour qu'un peu de gêne et de malaise ne se glisse pas dans les esprits, — ce sont les plus nombreux, — qui aiment dans les livres l'unité de ton, d'inspiration et de facture. Enfin, il arrive à ce romancier qui se fera bientôt une réputation, généralement justifiée, de pureté classique, d'écrire des phrases comme celles-ci : « sous l'influence de l'excitation que ce sentiment imprimait à toutes ses facultés... » — « A mesure que ces faits élégans et tristes lui apparaissaient par suite d'un examen subjectif et d'une enquête intérieure (2). » Mais toutes ces défaillances n'empêchent pas le général Télémaque d'être une invention bien réjouissante, et M. Fellaire de Sisac d'être un assez vivant fantoche, encore qu'il soit trop imité de certains personnages d'Alphonse Daudet. La figure la plus originale de ces deux récits, c'est peut-être celle de René Longuemarre, le carabin cynique et sentimen-

(1) Teodor de Wyzewa, *Nos maîtres.* Perrin, 1895, p. 216-217.

(2) *Jocaste et le Chat maigre,* éditions actuelles, p. 122, 160. — L'édition originale est précédée d'une *Préface* qui a été supprimée depuis; cette *Préface* renferme une petite nouvelle intitulée *André,* laquelle figure aujourd'hui, avec de curieux changemens, dans *le Livre de mon ami.*

tal, sous les traits duquel l'auteur s'est évidemment peint lui-même, — nous savons par Robert de Bonnières qu'il s'occupait alors de physiologie, comme il s'était auparavant occupé d'archéologie préhistorique, — et qui sans aucun doute parle au nom de M. France quand il s'écrie : « Je prouverai que les stoïciens ne savent ce qu'ils disent et que *Zénon était un imbécile.* Vous ne connaissez pas Zénon, mademoiselle? Ne le connaissez jamais. Il niait la sensation. *Et tout n'est que sensation.* Vous aurez des stoïciens un aperçu exact et suffisant quand je vous aurai dit que c'étaient *des fous sans gaîté* qui méprisaient la douleur avec une affectation insipide. » Le futur moraliste du *Jardin d'Épicure* n'a jamais été tendre pour les adversaires de ses doctrines.

Enfin, au mois d'avril 1881, paraissait *le Crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut.* Quoique l'ouvrage ait été couronné par l'Académie, il ne me semble pas qu'il ait été, dans sa nouveauté, accueilli par la critique et le grand public comme il méritait de l'être (1). Car il n'est pas bien loin d'être un petit chef-d'œuvre, ce mince volume dont la grâce discrète et subtile est allée au cœur de tant de lecteurs. A le relire aujourd'hui, après trente années écoulées, le charme ne s'en est pas évaporé : il est aussi frais, aussi pénétrant qu'au premier jour. Et assurément, le livre n'est pas sans défauts : mais de quel chef-d'œuvre authentique ne pourrait-on en dire autant? Ce n'est pas, à proprement parler, un roman, ni même un livre : c'est la juxtaposition de deux longues nouvelles, de deux « épisodes » dont l'unique lien commun est d'avoir pour héros le même personnage, un vieux savant naïf, célibataire et philosophe ; et le titre même de l'ouvrage ne s'applique qu'au second de ces épisodes. Il y a de plus des longueurs, des digressions, des invraisem-

(1) La 4e édition, qui porte la mention « ouvrage couronné par l'Académie française, » est de 1882. C'est dire qu'en une année (avril 1881-mai 1882), il s'est vendu 1 500 exemplaires, et peut-être plus, du livre. En 1896, il n'était parvenu qu'à la 27e édition. Aujourd'hui, il en est à la 133e. « La naïveté du savant, l'ingénuité de son âme, et sa bonté sont peintes d'une façon charmante, — disait le rapport académique. — Le récit est vif et l'intérêt soutenu. Si parfois le style tombe un peu dans la préciosité, sa facture en général, est plutôt bonne, élégante et correcte. L'Académie a voulu honorer par une récompense exceptionnelle une œuvre délicate et distinguée, exceptionnelle aussi peut-être. »

En ce qui concerne l'édition originale, les bibliophiles distinguent les exemplaires à couverture bleue, les plus recherchés, et les exemplaires à couverture jaune.

blances, surtout dans la première version (1). Et enfin, l'on aurait pu souhaiter une originalité d'invention plus vive, moins d'imitations livresques (2), un contact plus permanent et plus direct avec la nature et avec la vie.

Mais, tout cela dit, que de choses il reste à admirer et à louer! Et d'abord, le sujet, si exactement adapté au talent et au tempérament de l'auteur. On se le rappelle : Sylvestre Bonnard, membre de l'Académie des Inscriptions, a eu, dans sa prime jeunesse, un amour malheureux : il retrouve, orpheline, la petite-fille de cette Clémentine aux boucles blondes et à la capote rose qui, jadis, l'a dédaignée : il l'enlève d'une pension équivoque où on l'exploite indignement, vend, pour la doter, sa bibliothèque constituée avec tant d'amour, et la marie à un jeune chartiste d'avenir. Cette donnée très simple, un peu romanesque, a permis à M. Anatole France non seulement de déployer toutes ses qualités d'écrivain et de conteur, mais encore, mais surtout, de déguiser ou de dissimuler ses imperfections, et même de les utiliser et de les tourner en qualités véritables. C'est là le comble de l'art ou de l'habileté pour un auteur : les plus belles œuvres de la littérature ne sont-elles pas celles où l'écrivain, par une heureuse rencontre, s'est mis avec tous ses dons, portés à la suprême puissance, et avec le moins possible de ses défauts? Par exemple, il y a eu de tout temps, chez M. France, une tendance, souvent un peu désobligeante, à la gauloiserie et à la raillerie irréligieuse. Ici, dans *le Crime de Sylvestre Bonnard*, en cherchant bien, il n'est pas impossible d'en relever quelques légères traces; mais elles sont légères, elles sont rares, et, encore une fois, il faut bien chercher pour les trouver. D'autre part, l'art de la composition n'est pas sa qualité dominante ; mais la forme qu'il a choisie, celle du journal intime, comporte une liberté d'allures qui l'autorise à ne point se faire violence. La langue très raffinée, toute nourrie de doctes réminiscences, qu'il parle, et qui, parfois, peut paraître

(1) M. Anatole France a publié en 1903 une nouvelle édition « revue et sensiblement modifiée » du *Crime de Sylvestre Bonnard;* la comparaison entre les deux textes serait fort intéressante à faire pour qui voudrait étudier les procédés de l'écrivain : un certain nombre de variantes sont motivées par le fait que, dans la dernière version, Jeanne Alexandre est devenue non pas la fille, mais la petite-fille de Clémentine.

(2) Voyez, sur *les Sources du « Crime de Sylvestre Bonnard,* » l'article de M. Henri Potez (*Mercure de France* du 1er mars 1910) et le livre déjà cité de M. Michaut.

un peu artificielle, est ici toute naturelle, et l'on ne saurait en vouloir à un vieil érudit de voir le monde et la vie à travers les livres, de tenir de longs discours fleuris et poétiques, et de parler souvent comme le vieil Homère. Enfin, l'ironie dont l'auteur de *Jocaste* s'est fait, de tout temps, une habitude, peut-être dangereuse, a, dans *Sylvestre Bonnard*, une piquante raison d'être : elle convient excellemment à l'âge, à l'expérience, à l'humeur enjouée du héros ; elle mêle à l'ingénuité de ses propos, à la candeur de ses actes, à la naïveté de ses sentimens je ne sais quelle grâce spirituelle qui en rehausse le prix ; elle glisse comme un léger sourire dans les émotions qu'il éprouve et qu'il sait nous faire partager ; et comme elle s'est dépouillée de toute amertume, nous pouvons en jouir sans remords.

M. France n'a pas été moins bien inspiré en choisissant comme héros de roman son Sylvestre Bonnard. Il est charmant, ce vieux garçon qui a fait « le rêve de la vie » dans sa bibliothèque, entre son chat Hamilcar, « prince somnolent de la cité des livres, » et sa maussade et honnête gouvernante. Il ne se croit aucune imagination, et il parle comme un poète. Il se croit le cœur bien racorni par un demi-siècle de poudreuse érudition et d'existence solitaire ; mais il est charitable, sensible à la pitié ; mais il a gardé, tout au fond de lui-même, la chaste petite fleur bleue d'un sentiment exquis, d'un tendre et doux souvenir ; et elle n'est pas séchée, la petite fleur bleue, et elle refleurit, dès qu'il se laisse aller à ses rêves. Et quand il a retrouvé la petite-fille de Clémentine, pour assurer le bonheur de cette enfant, ce faux égoïste change toutes les habitudes de sa vie, devient hardi et résolu, lui si timide, et vend, presque sans hésitation, tous ses chers vieux livres « acquis au prix d'un modique pécule et d'un zèle infatigable. » Oui, il est charmant, ce Bonnard, et il est très vivant. Et il l'est, parce qu'il est, pour une large part, copié sur l'auteur lui-même. Sylvestre Bonnard, c'est M. Anatole France, non pas tout entier, ni tel qu'il était alors, mais tel qu'à ses meilleurs momens il s'imaginait qu'il pourrait être à trente années de là, et tel aussi qu'il avait été dans le passé. Là encore, le rêve, la fantaisie, prolongent la réalité vécue, et s'y mêlent en de si exquises proportions que l'impression d'ensemble, bien loin d'en être heurtée, en est rendue plus richement nuancée et plus poétiquement complexe.

Et ce n'est pas seulement sa propre personne morale, ce ne sont pas seulement ses propres souvenirs d'enfant, d'adolescent ou d'homme mûr que M. Anatole France prête à son héros, c'est sa philosophie. Cet aimable récit n'est pas simplement l'œuvre d'un conteur original, d'un artiste délicat; c'est l'œuvre d'un homme qui a beaucoup lu, qui s'est attardé aux ouvrages des philosophes, même contemporains, et qui a longuement réfléchi sur le monde et sur la vie. A chaque instant, et d'une façon souvent inattendue, il nous ouvre des vues, des aperçus sur toute sorte de questions morales ou métaphysiques. Si, sur quelques points de détail, ses convictions d'antan ont été ébranlées, si, par exemple, il professe maintenant un très curieux scepticisme historique, le fond de sa pensée sur les choses et sur l'homme n'a guère changé, et il nous l'insinue sous les plus divers prétextes. Seulement, comme il est maintenant en veine d'indulgence, de douceur et même d'optimisme, au lieu de nous présenter sa philosophie sous son aspect farouchement ironique et même cruel, il nous en découvre l'aspect tendrement mélancolique et même consolant. Peu s'en faut même que, par une ingénieuse équivoque, il ne se rallie, en dernière analyse, à la robuste et confiante sagesse des simples :

D'où vous êtes aujourd'hui, Clémentine, dis-je en moi-même, regardez ce cœur maintenant refroidi par l'âge, mais dont le sang bouillonna jadis pour vous, et dites s'il ne se ranime pas à la pensée d'aimer ce qui reste de vous sur la terre. *Tout passe*, puisque vous avez passé; *mais la vie est immortelle; c'est elle qu'il faut aimer dans ses figures sans cesse renouvelées. Le reste est jeu d'enfans*, et je suis avec tous mes livres comme un petit garçon qui agite des osselets. Le but de la vie, c'est vous, Clémentine, qui me l'avez révélé (1).

Et l'on se rappelle les dernières lignes du livre, que M. Lemaître ne pouvait jamais lire « sans un grand désir de pleurer : »

Dieu vous bénisse, Jeanne, vous et votre mari, dans votre postérité la plus reculée. *Et nunc dimittis servum tuum, Domine.*

Resterait à savoir si la simple adoration de la vie immortelle dans ses figures mortelles et sans cesse renouvelées conduit bien à une conclusion de ce genre. Mais que M. France ait failli

(1) *Le Crime*, etc., éd. originale, p. 131. Le texte a été un peu modifié dans les éditions actuelles.

ou paru le croire un instant, c'est la seule chose qui importe en ce moment.

Un joli conte bleu, *Abeille*, d'intéressantes impressions de voyage, *En Alsace*, — elles n'ont pas été recueillies en volume, — enfin *le Livre de mon ami* suivirent *le Crime de Sylvestre Bonnard. Le Livre de mon ami* est, pour une large part, sous une forme à peine romancée, un délicieux recueil de souvenirs d'enfance : on peut y puiser à pleines mains, — et nous n'avons pas manqué de le faire, — pour retracer la biographie morale, et même matérielle, de son auteur. M. Anatole France a l'art et la vocation de se raconter lui-même. Le jour où il voudrait écrire ses *Mémoires*, il n'aurait guère qu'à copier et à extraire nombre de pages de presque tous ses livres.

« Je suis, écrivait-il au début du *Livre de mon ami* (1885), je suis au milieu du chemin de la vie, à supposer ce chemin égal pour tous et menant à la vieillesse. » Ses écrits jusqu'alors s'étaient succédé sans hâte, sans fièvre. Ils lui avaient conquis l'attention, l'estime, la sympathie, et même l'admiration des connaisseurs et des lettrés, ainsi qu'en témoignent les articles contemporains de M. Maurice Barrès à *la Jeune France*, de Robert de Bonnières au *Figaro* et de M. Jules Lemaître à la *Revue Bleue;* en raison de leur nature même, ils n'avaient pas, ou ils n'avaient guère touché le grand public, celui qu'on atteint par le livre à gros succès et à gros tirage, ou par la grande revue, et, plus sûrement peut-être encore, par le journal. C'est à ce moment-là, — mars 1886, — qu'au *Temps* où il avait déjà, de loin en loin, donné quelques articles, M. Anatole France fut chargé d'une chronique régulière, d'abord sur *la Vie à Paris*, puis sur *la Vie littéraire*. La gloire dont il rêvait tout enfant allait maintenant lui venir.

VICTOR GIRAUD.

LES MOYENS DE TRANSPORT
DEPUIS SEPT SIÈCLES[1]

I

ROUTES ET VOYAGEURS A CHEVAL

Nous allons plus vite, plus loin, à moins de frais et plus aisément que nos pères. Nous en sommes fiers et avec raison ; cette victoire sur la matière est le résultat d'un immense effort, et l'homme vaut surtout par l'effort. Mais il ne faut pas exagérer l'importance de nos conquêtes : nous ne saurions aller bien loin, bornés comme nous le sommes, forcés jusqu'ici de faire uniquement le tour de notre petite planète ; capables seulement d'en gratter l'écorce et, depuis hier, de voleter alentour, sans pouvoir ni en pénétrer l'intérieur, ni nous évader dans l'espace de plus de quelques milliers de mètres, à l'attache et prisonniers de l'atmosphère, sous peine de mort.

Quant à notre vitesse, elle n'est « grande » aujourd'hui que par rapport à celle des siècles passés ; en soi, elle demeure médiocre, bien que nous allions « comme le vent. » Mais si nous comparons la marche de l'aéroplane et du train que nous appelons « rapide, » je ne dis pas avec celle de l'éclair dans le ciel, mais simplement avec celle du courant électrique qui trans-

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre 1912.

porte nos dépêches en Amérique, le « cent-vingt à l'heure » deviendra une allure de tortue, et nous ne verrons plus qu'une différence tout à fait insignifiante entre la vitesse du piéton, celle du cavalier et celle de la locomotive. Rien ne prouve d'ailleurs qu'il nous agréerait longtemps de faire, avec la rapidité de la foudre, des voyages inter-astraux. Peut-être s'en dégoûterait-on.

Il est charmant d'aller plus vite que l'on n'allait la veille, mais le charme dure juste le temps qu'il faut pour s'accoutumer à cette vitesse nouvelle. Comme le mouvement, l'immobilité a ses plaisirs, non seulement aussi vrais, — tous les plaisirs sont « vrais, » du moment qu'on les ressent, — mais aussi grands. L'automobile, en traversant il y a dix ans un village écarté de la Basse-Bretagne, dérangeait la noce rurale massée sous de grands ormes sur la place de l'Église au carrefour de trois chemins. Les gens de la noce s'amusaient à regarder les gens de l'auto et leur véhicule encore ignoré; les gens de l'auto se plaisaient à voir les costumes pittoresques des gars, les mitres de dentelles des filles avec leurs collerettes échancrées sur les épaules à la Marie Stuart. Mais qui des deux groupes avait le plus de plaisir, ceux qui demeuraient ou ceux qui passaient?

I

Nomade lorsqu'elle était barbare, cette portion de l'humanité dont nous descendons a changé plusieurs fois de goût depuis dix-huit siècles. Elle paraît encore extrêmement remuante durant toute la première partie du moyen âge; les Gallo-Romains, Francs ou Burgondes se déplaçaient sans cesse. Ils allaient lentement et constamment, comme des forains dans une roulotte, le temps n'ayant pas pour eux la valeur que nous lui attribuons et ce qu'ils avaient à faire étant rarement pressé. Cristallisés dans le régime féodal, ils ne bougèrent plus qu'en cas de force majeure et presque toujours pour guerroyer.

Comme la fonction crée l'organe et qu'aussi l'inaction l'atrophie, les belles routes que Beaumanoir appelait pompeusement « chemins de Jules César » s'effondrèrent avec le temps. Au IIe siècle, sous les Antonins, elles étaient, dit-on, aussi nom-

breuses en certaines provinces qu'en 1840 avant la création des chemins de fer ; en tout cas, ces chaussées ferrées, *cami ferrat*, comme on les appelait en Périgord où la voie romaine de Tintiniac à Vesone mettait, seule encore au XVIII[e] siècle, le Bas-Limousin en communication avec Périgueux, ne le cédaient en rien à nos routes modernes, ni pour la solidité du fond, ni pour la douceur des pentes ou le rayon des courbes. Tantôt en déblai, tantôt en remblai, leurs auteurs, pour éviter les sinuosités et niveler le terrain, avaient prodigué les travaux d'art, édifié des ponts et traversé des bancs de rochers.

Elles bravèrent l'incurie pendant des siècles puis, peu à peu, usurpées et démolies par les riverains, vendues parfois, — les États de Bourgogne concédaient encore en 1788 à un particulier une portion de la voie romaine d'Autun à Chalon, — elles s'effacèrent sur le sol comme dans le souvenir des hommes. Les anciennes routes étaient si oubliées que, lorsqu'on songea sous Louis XV à en faire de nouvelles, celles-ci côtoyèrent souvent à peu de distance les devancières qu'elles ignoraient et dont le tracé, on en a plusieurs exemples, était meilleur.

Pour nos contemporains habitués à vivre dans un pays sillonné de voies innombrables, uniformément bonnes en toutes saisons, bien que différentes de largeur, les routes actuelles, avec macadam et agens voyers, semblent un présent naturel du Créateur sans lequel un pays policé ne se pourrait concevoir; aux Français de jadis nos routes artificielles paraîtraient au contraire assez invraisemblables.

Ils employaient le mot de « route » dans le même sens qu'aujourd'hui les marins sur l'Océan, pour signifier la place par où l'on a coutume de passer en allant d'un lieu à un autre. La route s'était créée d'elle-même, sous les pas du voyageur ou du roulier, comme se trace un sentier peu à peu dans des champs traversés toujours au même endroit. Peu importait que cette piste en terrain varié, épousant les moindres reliefs du sol, escaladât des collines abruptes, pourvu qu'on la pût suivre sans danger.

Sécurité prima longtemps commodité. Le moyen âge abonde en traités, passés entre des villes dépendant de différentes juridictions, « pour la liberté des chemins. » Ces accords sont tantôt d'un mois ou deux, « jusqu'à la fête de Pâques, » prolongés « jusqu'à l'octave Saint-Jean, » tantôt d'un an, comme celui

conclu en 1241 par les consuls d'Agen, Marmande et Moissac avec les prud'hommes de La Réole, pour « l'asseurement » des routes, étendu à tous les Toulousains dans le Bordelais et à tous les Bordelais dans le comté de Toulouse.

Les traités n'étaient pas toujours efficaces; mieux valait se garder soi-même. Pour protéger l'aller et le retour des marchands étrangers qui se rendaient au xve siècle à la foire de Francfort, la municipalité avait organisé une escorte de 30, 60 et souvent 100 arbalétriers, suivant le plus ou moins de danger du chemin à parcourir. Sur le *Guide des Chemins de France,* en 1553, figure souvent entre deux villes ce mot inquiétant : « *Brigandage,* » ou cet avertissement utile au touriste : « Forêt dangereuse, pendant deux, trois ou quatre lieues. » De Paris à Fontainebleau la forêt était si peu sûre qu'on passait toujours par Corbeil, quoique ce fût plus long.

L'ancien régime avait fini par écheniller à peu près les routes de leurs malandrins : « Nous n'avons pas entendu dire qu'il s'y commette de vols, écrit un Anglais sous Louis XV, quoique nous n'ayons pas vu un seul de la maréchaussée de Paris à Lyon. Vous savez, ajoute-t-il, que la maréchaussée est un corps de troupes bien montées, entretenu en France pour la protection des voyageurs. C'est un reproche à faire à l'Angleterre que nous n'y ayons pas une semblable patrouille. » Les routes avaient été si longtemps terrain d'élection pour les malfaiteurs, que la création de voies nouvelles souleva au xviie siècle l'opposition violente des populations, qui y voyaient surtout un accès aux vagabonds et gens de guerre pour venir les piller. Il fallut, dans la Brie, la présence d'un corps de 200 hommes de troupe pour contraindre les habitans à l'exécution des travaux.

Ces travaux, cet établissement de la viabilité, si pénible et si lent, se poursuivirent au milieu de difficultés que notre siècle n'arrive pas à comprendre. Telle route du Centre, commencée en 1623, n'était pas terminée en 1790; les transports s'y faisaient encore à dos de mulets. Il faut se garder de croire au réseau officiel du temps de Louis XVI; bien des routes y figurent qui n'existaient qu'en projet et sur le papier, et parmi celles effectivement ouvertes beaucoup n'étaient guère praticables.

A l'issue de la guerre de Cent ans, un orateur aux États de Normandie (1484) faisait remarquer que les chemins publics, en cette province, « avaient disparu sous les broussailles. » On

n'aura pas de peine à le croire lorsqu'on voit, dans les comptes de Louis XI, parmi les sommes payées à ceux qui *guident* ce prince d'un point à l'autre de son royaume, la gratification de 50 francs (1) en juin 1479 à l'homme « qui servit de guide au Roi *du bois de Vincennes jusques à Saint Denis* et de là à Louvres. » Rien d'étonnant par suite si le voiturier de cette époque se perd souvent dans un court trajet entre deux villes voisines, comme l'explorateur aujourd'hui entre deux villages de l'Afrique équatoriale.

La venue d'un prince, d'un personnage de marque, avait cela de bon au moyen âge pour l'édilité que l'on ne se contentait pas de joncher de verdure les rues qu'il devait parcourir, mais qu'aussi l'on ôtait le fumier qui les encombrait, « pour élargir le chemin par lequel gens de cheval ni charrettes ne pouvaient passer; » les autorités se remuaient et forçaient les possesseurs des terrains limitrophes à « rhabiller la route » d'urgence. Pareils expédiens étaient encore de mise sous Louis XIV, puisque Colbert écrit à l'intendant de Bourbonnais, où devait aller le Roi : « Il faut faire remplir les mauvais endroits de cailloux ou de pierres, s'il y en a dans le pays; sinon, les remplir de terre avec du bois; et vous pouvez encore employer un troisième moyen qui serait de faire ouvrir les champs en abattant les haies et en remplissant les fossés pour le seul passage du Roi. Ce sont là les expédiens dont on s'est toujours servi pour faciliter les voyages du Roi dans toutes les provinces par où Sa Majesté doit passer. » En 1788, à la fin de la monarchie, l'intendant de la généralité de Tours écrivait à la municipalité de Saumur « d'avoir à rendre praticable le chemin qui conduit à cette ville, afin que le carrosse de Mesdames, sœurs du Roi, qui devait y passer, ne reste pas embourbé comme à leur précédent voyage. »

Tomber dans des trous pleins d'eau, où l'on pense se noyer, traverser des kilomètres de terrains marécageux au risque, pour les chevaux et les cavaliers, d'y rester enlizés en hiver, s'enfoncer dans les boues au milieu d'un village, verser par la maladresse d'un postillon, se casser un membre ou perdre la vie,

(1) Ce prix, ainsi que tous ceux qui sont contenus dans cet article, est un *prix actuel*, établi en tenant compte du *pouvoir relatif d'achat* des métaux précieux aux diverses époques, ainsi que de la *valeur intrinsèque* des anciennes monnaies par rapport au franc de 1913.

furent des éventualités fâcheuses, bien que normales, auxquelles les voyageurs demeurèrent exposés pendant des centaines d'années et jusqu'à des temps tout proches de nous : avant 1820, de Lyon à Sury, près de Montbrison, les chemins étaient si mauvais qu'il était tout à fait extraordinaire de ne verser qu'une fois pendant le trajet.

On s'y résignait; on mettait 12 heures pour faire 6 lieues; on attelait 22 chevaux à la diligence pour lui faire franchir les mauvais pas; on attendait que le véhicule brisé fût réparé, à prix exorbitant, par le charron local qui profitait de l'aubaine. Si la route défoncée cesse d'être accessible aux charrettes, on fait venir le blé sur des chevaux de bât; si l'objet n'est pas transportable, on prend patience : en 1698, le chemin de Paris à Dijon est si déplorable que, les États de Bourgogne ayant voté l'achat d'une statue de Louis XIV, qui remonta par eau jusqu'à Auxerre, on tenta vainement de l'acheminer par terre jusqu'à Dijon. Il fallut s'arrêter dans un bourbier, à une lieue d'Auxerre, où le bronze attendit 21 ans, sous un hangar, que la route s'améliorât.

Monotones et séculaires, les lamentations des commerçans, des corporations, des assemblées locales, sur les passages « gâtés, » rompus, ruinés, inondés ou inaccessibles, rempliraient des volumes. Pour un même transport, sur une même distance, le prix des charrois doublait suivant que la voie était plus ou moins difficile. Je ne parle ici que des routes postales et des terrains plats; les montagnes n'étaient abordables qu'à pied ou à cheval. Avant la construction de la première route, ordonnée par le Premier Consul (1800), la traversée des Alpes entre Lyon et Turin s'opérait à dos d'hommes ou de mulets; on démontait les voitures et l'on transportait séparément caisse, roues et brancards, que l'on remontait sur le versant opposé. Quant aux chemins « de paroisse à paroisse, » la plupart n'étaient praticables que pour les bêtes de somme; nul n'aurait osé, il y a cent vingt ans, entreprendre un réseau vicinal; les commissaires de la Convention étaient unanimes à déclarer que la dépense serait trop forte et que la contribution ferait trop murmurer. Sur les chemins d'importance moyenne, si étroits que les voitures devaient y passer toujours par les mêmes ornières, le célèbre Réaumur imagina sous Louis XV, pour les affronter en berline sans le secours des pionniers, de

raccourcir les essieux des petites roues, afin qu'ils ne fussent pas accrochés sans cesse par les bords en cuvette des talus.

II

La grosse affaire c'étaient les ponts ; il y eut au XIIIe siècle des « frères pontifes, » ou constructeurs de ponts pieux, car l'établissement d'un pont était alors une œuvre pie : le pont de la Guillottière, à Lyon, fut subventionné par le pape Innocent IV en indulgences autant qu'en argent. Les frères pontifes, pour édifier sur le Rhône le pont Saint-Esprit, appelèrent à leur aide les « sœurs maçonnes, » confrérie de femmes qui exécutaient les travaux à portée de leur sexe.

Mais les fonds manquaient; le « denier à Dieu » des boîtes monétaires, qui devait procurer des ressources, était toujours détourné de sa destination. Puis les connaissances techniques, jusqu'au XVIIe siècle, étaient imparfaites; le défaut d'alignement et de parallélisme des piles, l'irrégularité de leur espacement, les empattemens énormes, à l'aide desquels on espérait suppléer au manque d'enracinement solide et qui devenaient une cause de ruine en obstruant l'écoulement des eaux, toutes ces causes réunies contribuaient à rendre les ponts très rares, assez fragiles et difficiles à refaire quand ils s'écroulaient.

L'histoire des ponts, féconde en échecs, pleine de négociations compliquées et d'efforts stériles, nous montre l'humanité d'hier aux prises avec des difficultés que ne conçoivent plus les générations actuelles, du moins en pays civilisé. Le pont de Bergerac en fournit un exemple : seul, sur la Dordogne, il reliait le Nord au Sud, le Poitou à la Guyenne. Mal entretenu au temps des guerres anglaises, il est emporté par une crue en 1444 ; on se contenta d'un bac jusqu'en 1502, où l'on fit marché pour un pont de bateaux qui devait coûter 25 000 francs. Un pont moitié pierre moitié bois lui succède en 1509 ; brûlé par le chevalier de Montluc en 1568, un pont de bois le remplace en 1571 et dure jusqu'en 1615, où une crue de la rivière le détruit. Relevé, toujours en bois, objet d'un entretien annuel onéreux durant tout le XVIIe siècle, il est encore emporté en 1728. Considérant alors que, par ses nombreuses piles, il encombre le lit du fleuve, on décide de le reconstruire en pierre; mais, faute

d'argent, force est de se contenter de bois. En 1783, les eaux l'ayant pour la quatrième fois abattu sur la moitié de son estacade, il est remplacé provisoirement par un bac. Pendant les pourparlers avec le pouvoir central à l'effet d'obtenir les capitaux nécessaires à la construction en pierre, la Révolution survint. Le représentant du peuple Lakanal prit un arrêté ainsi conçu : « Article Ier : Le Pont de Bergerac sera reconstruit... » Et ce fut tout. Le bac subsista jusqu'en 1825, où s'édifia enfin le pont actuel, en maçonnerie, après cinq siècles d'attente.

Les ponts en pierre étaient un luxe que peu de grandes villes parvenaient à s'offrir. Paris, au XVIe siècle, n'en avait pas d'autre que le pont Notre-Dame ; les ponts au Change et des Meuniers étaient en bois ; de même les ponts de Nantes et de Saumur. Malgré leurs grosses poutres, ces ponts étaient peu stables ; ils exigeaient des réparations fréquentes : lorsqu'il ne suffisait pas d' « ordonner une courade, » ou corvée générale, pour les accommoder, comme faisaient les jurades du Midi, les provinces y pourvoyaient au moyen de cotisations régionales. Rouen, qui ambitionne un pont de pierre, le met solennellement en adjudication (1612), se résout, après six ans de délibérations infructueuses des échevins et des cours souveraines, à édifier simplement un pont de bois, et se contente enfin, au bout de quinze ans (1627), « puisque l'entreprise n'a pu réussir, » de demander au gouverneur de faire un pont de bateaux en cette ville.

Un pont de bateaux était chose déjà très enviable ; sur le plus grand nombre des rivières, il n'y avait que des bacs, ce qui, en cas de troubles, permettait au gouvernement d'interdire au batelier de passer telles ou telles personnes et, par surcroît de précaution, de faire couler et briser ces bacs dont les malintentionnés pourraient se servir, bien qu'ils fussent mis chaque soir en lieu sûr, à la chaîne, avec cadenas. Jusqu'aux temps modernes la construction des ponts resta assez hasardeuse. Mansart avait fait un beau pont de pierre à Moulins et était revenu triomphant de son ouvrage qu'il n'avait pas suffisamment fondé. Un mois après, M. de Charlus, lieutenant général de cette province, ayant paru devant le Roi, Mansart pria Louis XIV de demander à M. de Charlus des nouvelles de son pont, « sur lequel, raconte Saint-Simon, il se donna largement de l'encens. » Charlus ne disait mot ; le Roi insista : « Sire, répondit-il froidement, je n'en ai point de nouvelles depuis qu'il est parti,

mais je le crois bien présentement à Nantes. — Comment, dit le Roi, de qui croyez-vous que je vous parle? c'est du pont de Moulins. — Oui, Sire, répliqua Charlus, c'est le pont de Moulins qui s'est détaché tout entier et tout d'un coup, la veille que je suis parti et qui s'en est allé à vau-l'eau. » Le Roi et Mansart demeurèrent aussi étonnés l'un que l'autre, et le fait se trouva vrai. Il en était déjà arrivé autant à Mansart, et de la même façon, au pont de Blois.

Une rivière devenait-elle infranchissable, les populations en prenaient leur parti comme d'une éventualité fatale à laquelle le sage doit se résigner ; mais la route changeait. Le pont de Cravant, sur le chemin de Paris à Lyon par Autun, s'étant écroulé en 1720, on resta 40 ans sans le reconstruire ; l'ancienne route horizontale étant par là interceptée, la circulation dut s'en frayer une autre à la sortie d'Auxerre à travers les montagnes, qui subsista jusqu'en 1840. La route des vallées, *ayant entièrement péri* par ce long abandon de quarante ans, n'avait pas été reprise en 1760 après la reconstruction du pont, si bien qu'il fallut en 1837 la refaire à neuf.

Le même fait se produisait quand une portion de route devenait impraticable, comme celle de Toulouse, entre Orléans et Romorantin, sur une longueur de 9 à 10 lieues : « les messagers et rouliers, écrit l'intendant (1771), préfèrent en prendre une autre quoique plus longue. » Si le tracé changeait ainsi, sous Louis XV, quand la viabilité devenait trop défectueuse, on peut croire qu'il en fut souvent de même aux temps antérieurs; le grand chemin en prenait à son aise, il se détournait de lui-même, malgré les protestations des villages qu'il traversait naguère et qui se plaignaient vainement de son abandon.

La question de distance était peu de chose auprès de la commodité et du bon marché des transports. De là des zigzags, bizarres à nos yeux modernes, imposés à nos aïeux par la pénurie des communications : bien des chemins ne pouvaient être utilisés que l'été ; en toutes saisons, « le plus droit » n'était pas toujours « le plus aisé, » ni « le plus plaisant et sûr. » Mieux valait aller de Paris à La Rochelle par Marans et la voie de mer, ou faire un détour par Luçon et Thouars, que de prendre la route directe par Poitiers, qui obligeait à passer les marais dans des gabarres. Durant les longues périodes de guerre avec les « Impériaux, » on allait de Paris en Suisse par Lyon, pour

éviter la Franche-Comté, bien que le voyage fût ainsi allongé de cinq jours. S'embarquer pour l'Angleterre à Honfleur, en venant de Paris par Rouen et « Poteau-de-Mer, » — Pont-Audemer, — est assez ordinaire au XVIIe siècle et, de Paris à Marseille, il est bien rare alors que l'on ne descende pas la Saône depuis Chalon et le Rhône jusqu'à Avignon.

Au moyen âge, surtout lorsque des voyageurs chargés de beaucoup de bagages et de peu d'argent devaient combiner une pérégrination économique, aucun détour ne les rebutait pour mettre à profit le cours de quelque rivière : Louis XI, mécontent (1479) des habitans d'Arras qu'il jugeait trop « Autrichois, » imagina de les déporter en masse et d'importer à leur place, dans cette cité-frontière, des colons recrutés en diverses villes de l'intérieur telles que Troyes, Moulins, Cusset, Montferrand, etc. Cette entreprise assez invraisemblable de dépeuplement et de repeuplement, par voie de décret, fut exécutée du moins partiellement, et les comptes parvenus jusqu'à nous montrent l'itinéraire suivi par les émigrans de Montferrand dans leur exode d'Auvergne en Artois.

Le gouvernement qui donnait à ces « bons marchands, » à ces « méchaniques, » — artisans, — « facteurs, » ou commis, une prime en espèces et une robe « pour qu'ils prissent mieux en gré le voyage, » s'était aussi chargé des frais de leur transport. Il tenait donc à réduire au minimum cette dépense qui devait être « passée en forme d'imposition » sur tout le pays. Ces maîtres-maçons, serruriers, boulangers, chaussetiers, tisserands, etc., au nombre de 36, avec leurs familles et leurs « valets, » c'est-à-dire les compagnons ou apprentis de chaque métier, partirent de Montferrand en vingt chars à bœufs pour aller, à 25 kilomètres, s'embarquer à Maringues sur l'Allier, en deux bateaux frétés à leur intention. Ils descendirent l'Allier jusqu'à sa jonction avec la Loire, dont ils empruntèrent le cours jusqu'à Gien, et reprirent terre pour un court trajet jusqu'à Montargis. Là, remontés en bateau sur le Loing, d'où ils passèrent dans la Seine, ils traversèrent Paris et continuèrent à suivre cette rivière jusqu'à l'embouchure de l'Oise qu'ils empruntèrent jusqu'à Creil. Le voyage par eau avait duré dix-huit jours.

Nous laisserons nos « ménagers » auvergnats continuer de Creil à Amiens, où on leur achète des javelines « pour ce que les chemins sont dangereux en tirant vers Arras, » et nous ne

les suivrons pas dans cette ville, d'où les uns s'en revinrent au bout de trois ou quatre ans au pays natal, mais où d'autres séjournaient encore lorsque Arras, repris en 1492 par les Espagnols, rentra pour cent cinquante ans sous la domination étrangère. Cet exemple suffit à dégager la pensée directrice, la loi du « moindre effort » qui, sous une apparence incohérente, réglait les parcours d'autrefois. On écrivait au XVIe siècle : « Le royaume de France a 22 *journées* de large et 19 de long ; le temps et le prix, le point de vue *économique* et financier domina, comme il fait encore de nos jours, le point de vue *géographique* jusqu'à la fin de la monarchie. Au fur et à mesure que les voies terriennes ou fluviales progressaient, elles prirent alternativement l'avantage.

Il subsista seulement en ce chapitre de bien singulières anomalies : en 1782, une compagnie fournissait Brest de pavés qu'elle tirait de Gand et d'Anvers. Ce pavé venait par l'Escaut à Vieux-Condé, était transbordé par chariots jusqu'à Ponts-sur-Seine, remis en péniches jusqu'à Paris, débarqué aux environs du Champ-de-Mars, rechargé sur charrettes jusqu'à Orléans et recommençait pour la troisième fois à naviguer jusqu'à Nantes. « Cela coûtait moins cher que par mer, disait un ministre au maréchal de Croÿ, qui rapporte ces détails, — et l'on a vraiment peine à l'admettre ! Mais lorsque M. de Croÿ s'étonne qu'entre Paris et Orléans on emploie pour ces pavés la route de terre plutôt que la Seine et le canal de Briare, nous croyons volontiers les entrepreneurs qui, dit-il, lui « firent voir que, *par les frais et péages*, il leur en coûtait le double d'aller par eau et qu'il aurait fallu près de trois mois pour ce qu'ils faisaient par rouliers en cinq jours. »

Que la charrette l'emportât sur le bateau, le fait était d'ailleurs exceptionnel au XVIIIe siècle : aujourd'hui, lorsqu'un Anglais se rend sur la Côte-d'Azur, il fait enregistrer ses bagages à Londres ou, s'il redoute les excédens, il les confie à la petite vitesse et ne s'en occupe plus jusqu'à leur arrivée à destination. Les choses n'allaient pas ainsi en 1767, on n'aurait su emporter avec soi des malles volumineuses et pesantes ; aussi le docteur Smollet, au moment de son départ pour Nice, *via* Paris, a-t-il soin d'embarquer à Boulogne ses gros bagages pour Bordeaux, adressés à un marchand de cette place qui les dirigera sur Toulouse par la Garonne ; de là, par le canal du Languedoc,

ils iront chez son correspondant de Cette, qui les fera parvenir à Nice par voie de mer.

III

Les chemins du moyen âge se faisaient tout seuls, par un passage répété des voyageurs au même endroit; mais, par ce passage aussi, ils se détérioraient : les ornières devenaient peu à peu des fossés et des fondrières aux points surtout où, pour une cause quelconque, cavaliers et rouliers ne pouvaient emprunter sans façon les champs contigus à la piste ordinaire.

L'idée d'entretenir cette piste était donc venue de bonne heure. Au profit des seigneurs qui en étaient chargés avaient été établies des taxes, — péages, barrages et « travers, » — qui se percevaient exactement, sans que toutefois, comme le constatent les ordonnances, les bénéficiaires fissent exécuter aucun travail. Procéder à leur place à ces réparations en « saisissant les deniers, » le pauvre État des XVe et XVIe siècles n'en avait pas la force. Il prescrit aux sénéchaux et autres juges « de savoir sur les lieux *à qui incombe* le curage des rivières et l'entretien des chemins; et, *s'il se trouve que personne n'en est chargé*, d'aviser pour le faire la voie la plus légère et moins grévable pour les habitans (1413). » Cent soixante ans plus tard, à la suite des États de Blois, l'ordonnance de 1579 contenait des plaintes semblables et des remèdes pareillement illusoires.

Comme il fallait tout de même un minimum de viabilité, il se faisait un minimum de réparations. Les paroisses riveraines et les pouvoirs locaux payaient l'extraction de quelques pierres et les vacations de quelque huissier, mandé « pour accoutrer les chemins trop dangereux tant pour gens que pour bêtes. » Sous les derniers Valois, les bonnes villes avaient obtenu du Roi l'« octroi, » — le mot est resté, — c'est-à-dire la grâce... de s'imposer chaque année pour cet objet; et, parmi les dépenses des communes rurales, figurent périodiquement quelques francs pour des « commissaires-visiteurs » des chemins. Mais cela ne saurait aller bien loin, à moins qu'un gouverneur redoutable, comme Lesdiguières en Dauphiné, ne menace les consuls, s'ils ne font d'urgence au chemin royal de Marseille les réparations indiquées, « de leur envoyer un de ses gardes avec ordre de

séjourner à leurs frais jusqu'à exécution complète des travaux. »

Ces interventions supérieures ne se manifestaient en général qu'à l'occasion d'un déplacement princier ou pour l'avantage personnel du monarque, en France comme à l'étranger : Charles-Quint se rendait-il de Bruxelles à Anvers et Malines (1555), on envoyait des chevaucheurs de l'écurie ouvrir les champs, chercher lieux convenables et couper arbres pour en faire des ponts afin que Sa Majesté pût passer facilement. Et comme Louis XIV n'aimait la chasse à courre qu'avec des routes commodes, il en fut ouvert 360 kilomètres dans la forêt de Fontainebleau à une époque où, dans l'ensemble du royaume, il ne s'en faisait guère.

Depuis Sully pourtant, un personnel administratif, qui précéda de cent quarante ans les ingénieurs techniques de Louis XV, avait été timidement organisé pour présider aux « ponts et chaussées : » sous le titre nouveau de « Grand Voyer de France, » — nous dirions aujourd'hui ministre des Travaux publics, — le surintendant des finances de Henri IV pouvait bien délivrer dans chaque généralité des commissions de « Lieutenans de la grande voirie, » de « cheminiers » ou « voyeurs-réformateurs des chemins; » mais comment ces nouveaux venus se feront-ils obéir par les populations, battus en brèche comme ils vont l'être par les États provinciaux, les parlemens, les trésoriers de France, toutes autorités qui, de vieille date, se partagent en droit la surveillance de la voirie, bien qu'en pratique la plupart n'en aient cure.

Et d'abord, où prendra-t-on les fonds ? A qui incombe la dépense? Aux seigneurs seuls, répondent certaines paroisses déniant, comme celles du fief de Turenne, tout concours au syndic de la vicomté. Aux propriétaires riverains, disent les États de Bretagne qui se refusent à voter un centime, bien que Sully leur offre au nom du Roi une subvention égale à la somme dont ils s'imposeraient eux-mêmes. Pénétrés des mêmes idées, les États de Normandie (1610) prescrivent aux possesseurs de fonds limitrophes des grandes routes « de les rétablir chacun en droit soi, » de les aplanir en nivelant les buttes qui bosselaient le sol, de les affermir avec cailloux, terres et gravois et, en attendant que les *cavées* et autres mauvais passages soient réparés, de faire ouverture de leur clos pour le passage des charrettes et chevaux. Inutile de dire que semblables man-

demens demeurent purement théoriques; fussent-ils renforcés de cette formule comminatoire : « à peine, pour les propriétaires récalcitrans, de voir exécuter le travail à leurs dépens; » nul n'en tient compte.

Plus sages étaient les États de Languedoc et de Provence qui, ne comptant que sur eux-mêmes, mettaient les travaux en adjudication, surveillaient l'exécution avec des fonctionnaires à leur solde et les payaient en répartissant d'office sur les diocèses, vigueries et paroisses une imposition proportionnelle. En 1640, le budget des Ponts et Chaussées, pour la France entière, n'atteignait pas 6 millions *de notre monnaie;* là-dessus les personnages en faveur se taillaient de larges crédits : 250 000 francs y figurent pour la clôture de la petite ville de Richelieu, tandis qu'on y prévoit modestement 130 000 francs, pour servir dans treize généralités, — c'est-à-dire la moitié du royaume, — « à l'ouvrage le plus pressé. »

C'est seulement du XVIIIe siècle, vers 1735, sous le ministère de Fleury, que datent les premières « routes » dans l'acception moderne du mot. Une œuvre aussi nouvelle, aussi hardie, ne pouvait être entreprise que parce qu'elle répondait au vœu national; l'opinion d'alors la réclamait impérieusement; cependant elle rencontra mille obstacles que nous avons peine à nous figurer aujourd'hui.

On décréta la levée en masse et le service obligatoire... des bêches et des pics. Les hommes valides de toutes les paroisses, situées à quatre lieues à droite et à gauche des chemins projetés, furent tenus d'aller y travailler gratis six jours par mois en deux fois, munis d'outils et de vivres, logés seulement quand ils habitaient à plus d'une lieue. Nulle excuse ne fut admise, sauf l'extrême misère; les intendans ayant recommandé de ne pas envoyer des hommes qui n'ont pas de pain à se mettre sous la dent pendant leurs trois jours de corvée. Plus tard, ces corvées purent être rachetées à prix d'argent, comme les prestations modernes, dont elles ne différaient pas seulement par le nom, mais par le chiffre de journées exigibles. Bien que le travail des « corvistes » fût suspendu pendant les saisons où la culture demandait tous ses bras, on ne peut évaluer le sacrifice imposé au peuple des campagnes à moins de cinquante jours par an sous Louis XV, tandis qu'il était seulement de trois ou quatre au XIXe siècle. Aux récalcitrans nulle amende n'était

infligée, mais on leur envoyait un garnisaire de la maréchaussée pour les forcer à remplir leur temps de service et on les punissait de prison.

Cette rigueur trouva son excuse dans le profit qu'en tira le pays; il lui doit ses artères principales, les routes royales que l'étranger admirait sous Louis XVI. Turgot lui-même dut se résoudre à maintenir la charge qu'il s'était un instant flatté d'alléger; tout au plus un euphémisme en changea-t-il le nom: l'édit de février 1776, qui abolissait les corvées, fut lui-même abrogé deux ans après par une déclaration qui rétablit « *l'ancien usage* observé pour la réparation des grands chemins. » En effet, il y avait deux ans que leur entretien était entièrement suspendu.

La propriété fut réquisitionnée avec autant de sans-gêne que le travail : les chemins, devant être aussi droits que possible, passèrent au travers des terres des particuliers sans distinction de personnes et sans égard à leurs réclamations contre ces emprises. A titre de dédommagement, on leur délaissa, s'il se pouvait, le sol des anciens chemins abandonnés et, si ce troc était impossible, une indemnité leur fut promise, payable, si elle n'excédait pas 650 francs, en espèces, ou, si la somme était plus forte, en terres, « par l'abandon de surfaces de même valeur. » Qui connaît les usages de l'ancien régime estimera que ces indemnités durent être assez aléatoires.

Une bande de pavé occupa le milieu de la route; l'idée n'était pas neuve, mais la réalisation en était lente : en 1775 seulement, on commençait à paver la grande avenue au milieu des Champs-Élysées; sur le chemin de Paris à Versailles, le pavage était si étroit que, les jours de presse, où l'on s'embourbait dans les accotemens, le voyage durait trois heures. Sur les routes moins fréquentées, ce simple ruban ininterrompu de pierres planes, c'était une révolution bienfaisante; ce fonds solide, c'était le salut.

Pourtant le public n'avait pas le respect de ce pavé qui allait lui rendre tant de services. On volait pendant la nuit les pavés destinés aux ouvrages du lendemain; bien mieux, des portions considérables de chaussées se voyaient *dépavées* par des gens qui s'appropriaient pour leur usage particulier les dés de grès ainsi dérobés, les fendaient, les débitaient à leur profit ou les vendaient aux marbriers. Jusqu'en 1781 des ordonnances royales le déplorent et défendent d'enlever les pavés. Il en coûtait

maintes fois autant ou davantage pour amener de loin les pavés à pied d'œuvre que pour les tirer, casser et essemiller. Sur la route d'Orléans l'autorité tâchait d'économiser les frais de port, en permettant aux charretiers de charger leurs voitures sans limites de poids, lorsqu'ils portaient des marchandises dans la direction de Paris, à condition que, lorsqu'ils en reviendraient à vide, ils acceptassent de prendre à Étampes vingt-quatre gros pavés ou quatre hectolitres de sable destinés aux chaussées en construction.

A ces chaussées, au lieu du vague emplacement qu'elles occupaient jadis et qui se distinguait peu du reste des terres labourées, on assura des limites stables par les plantations d'arbres et le creusement de fossés. On se plaignait sous Henri III que « nos sujets ont entrepris sur les chemins, ôtant par ce moyen la commodité de charroyer et induisant les personnes à traverser les terres avoisinantes (1583). » On se plaint de même sous la Régence (1721) que les riverains comblent les fossés, labourent en dedans de la largeur et y déposent leurs fumiers. Dès le milieu du XVI[e] siècle, il avait été enjoint de planter *des ormes* le long des grands chemins, « parce que, disaient les lettres patentes, nous en avons besoin pour servir aux fûts et remontage de notre artillerie ; » d'autres ordonnances suivirent, laissant d'ailleurs aux propriétaires le choix des essences, et demeurèrent aussi sans effet. Sully, on le sait, voulut planter d'autorité ; les paysans scièrent ses arbres.

La même obligation fut renouvelée sous Louis XV, mais avec cette clause nouvelle : faute par les riverains d'obéir, le seigneur du lieu, ou l'entrepreneur, pourront planter à leur place et les arbres lui appartiendront. Jouir ainsi gratis chez autrui, par le boisement à un ou deux mètres en deçà du fossé, d'une bande de terrain en bordure de la route, plut tellement aux seigneurs locaux que plusieurs prétendirent planter de force, et qu'il fallut leur interdire plus tard de se substituer à leurs vassaux moins d'un an après les avoir mis en demeure de planter eux-mêmes. Ces arbres, étant d'ailleurs considérés comme une servitude, ne pouvaient être coupés ni arrachés sans la permission de l'ingénieur de la généralité.

A l'ingénieur aussi appartint la charge de « donner les alignemens, » sans lesquels il ne sera plus permis de bâtir le long des grandes routes, affranchies des libertés que l'on prenait avec

elles et qui au contraire font désormais la loi à leurs voisins : ceux-ci en effet sont tenus de les border d'un fossé de deux mètres de large et d'un mètre de profondeur.

Personne du reste ne va plus être chez soi sur ce domaine public : ni les bergers, habitués de temps immémorial à y faire pâturer leurs troupeaux et que l'on empêche de les laisser se répandre sur les bords, ni les mendians, dépossédés du droit de s'y faire des cabanes pour y séjourner, ni même les rouliers à qui l'on défend de dormir dans leurs voitures, d'y atteler trop de chevaux et de leur faire porter trop de poids, de peur de dégrader la chaussée.

Jamais, jusqu'à Louis XVI, on ne s'était avisé d'imposer aux grands chemins une largeur uniforme ; on s'en rapportait aux usages variés de chaque province. Dans la Gaule romaine les voies militaires, très peu nombreuses, avaient 20 mètres dont un tiers de chaussée et les deux autres tiers d'accotemens en pente. Les voies ordinaires avaient, les unes $2^{m},60$ pour permettre à deux chars de se croiser, les autres $1^{m},30$ pour le passage d'un char unique. Au moyen âge, les coutumes les plus libérales assignaient aux chemins royaux des dimensions de 20 et 21 mètres, parfois dépassées; des ordonnances et arrêts modernes maintinrent 24 mètres dans la traversée des forêts, » pour empêcher les voleurs de prendre leur retraite » dans les bois et broussailles trop proches de la route. Sauf cette mesure de prudence, plus ou moins générale, plus ou moins observée, les coutumiers varient à quelques lieues de distance, non seulement pour les chemins « vicomtiers, » châtelains et forains, pour la « voie, » la « carrière » et le « sentier de pied, » qui allaient de 10 mètres à $0^{m},80$ centimètres, mais pour les routes de première catégorie, du simple au double, en des provinces limitrophes : 20 mètres en Picardie, 10 mètres en Valois. Rien d'étonnant dès lors que les grands chemins, ou « chemins papaux » soient de 7 mètres en Comtat-Venaissin ou Bas-Dauphiné et de 16 mètres d'après la Charte normande. Chiffres théoriques d'ailleurs, tantôt excédés, tantôt réduits tellement en pratique, qu'au XVIIIe siècle à Grenoble on ordonnait de rendre aux chemins leur largeur de 4 ou 5 mètres.

Aussi le gouvernement de Louis XVI, en donnant par mesure générale 14 mètres aux routes principales, décrétait-il que celles qui dépassaient ce minimum seraient conservées

dans leur état antérieur. Pour les voies de moindre importance, il était enjoint aux riverains de laisser assez d'espace « pour que les charrettes y pussent passer sans forcer les gens de pied et les cavaliers à rétrograder. »

Sans routes de traverse, les habitans qui n'avaient pas l'avantage d'être à portée des grands chemins n'étaient pas dans le cas d'en profiter ; on défendait cependant d'affecter à l'ouverture de ces « communications particulières » les ressources, déjà bien limitées, des routes principales : le budget des ponts et chaussées de trois départemens actuels, en 1779, tant en corvées qu'autrement, ne montait qu'à 50 000 francs. Aux « chemins finerots, » les paroisses champêtres, à qui incombait leur entretien, ne consacraient guère plus de 15 ou 20 francs par an ; les États de quelques provinces déployèrent à cet égard une intelligente sollicitude, activant seigneurs, curés et assemblées rurales, soldant un corps d'ingénieurs pour dresser des devis et présider aux détails d'exécution.

Malgré tout, les chemins vicinaux restèrent à l'état de projet aussi bien sous l'ancien régime que sous la première République, l'Empire et la Restauration. Il n'en existait peut-être pas 1 000 kilomètres dans toute la France, en 1824, qui fussent praticables pendant l'hiver; tandis que, depuis cette date jusqu'à la fin du XIXe siècle, il fut construit 685 000 kilomètres classés par la loi de 1837 dans le réseau vicinal, sans parler des 1 600 000 kilomètres de chemins ruraux dont une bonne partie est maintenant en état de viabilité.

Quoique améliorées, les grandes routes elles-mêmes étaient loin de la perfection : de Paris à Dieppe, de Rouen au Havre et à Caen, les chaussées présentaient des lacunes de 5 et 6 kilomètres. Après avoir parcouru, depuis Limoges, la route postale de Lyon à Bordeaux, Vergniaud écrivait en 1789 : « Je ne crois pas que les chemins de l'enfer puissent être plus mauvais que ceux du Périgord ; je suis arrivé tout meurtri, après des cahotemens qui m'ont secoué les entrailles »

IV

Sans doute Vergniaud voyageait en diligence, il ne se voyait guère d'autres véhicules : « Tout aujourd'hui, dit Arthur Young

à la même époque, j'ai suivi une des plus grandes routes à trente milles de Paris; je n'ai rencontré qu'une voiture de personne aisée et rien davantage qui y ressemblât. » Les déplacemens étaient-ils donc aussi rares à la veille de la Révolution qu'au milieu du XIV[e] siècle où, d'après les registres du péage d'Aix (1348), il passait au maximum treize personnes par jour allant de Provence en Languedoc ou *vice versa*.

En tout cas, malgré l'invention des voitures publiques, il existait il y a cent vingt ans, entre les voyageurs riches et pauvres, plus de différence au point de vue du confort et il en existait autant au point de vue de la rapidité, qu'il y en avait eu à l'époque où les deux modes de locomotion, — à pied et à cheval, — disparus de nos jours en pays civilisés, étaient seuls en usage. Si la capacité de marche des piétons ne variait guère, celle des cavaliers offrait une diversité extrême :

Tantôt, montés sur quelque médiocre bête de louage, leur étape quotidienne ne dépasse pas une trentaine de kilomètres; tantôt, chevauchant sans arrêt, ils font jusqu'à 170 kilomètres par vingt-quatre heures. Un courrier parcourt en trente heures (1421) les 210 kilomètres qui séparent Barcelone de Perpignan.

Les grands événemens s'apprenaient ainsi plus vite que nous ne serions portés à le supposer : le 28 août 1572, quatre jours après la Saint-Barthélemy, passe à Châteauneuf-de-Mazenc, près Montélimar, un messager annonçant de « prendre garde, car à Paris l'y aurait eu quelque tumulte! » La nouvelle avait donc mis une centaine d'heures à franchir les 671 kilomètres qui séparaient la capitale de ce petit bourg du Dauphiné. Lorsque Charles VII mourut au château de Meung, près de Bourges, le 22 juillet 1461, entre une et deux heures de l'après-midi, trois messagers furent aussitôt dépêchés au Dauphin à Genappe, en Brabant, à 530 kilomètres de là ; « ils crevèrent trois chevaux, » dit le chroniqueur et, moins de quarante-huit heures après, Louis XI apprenait qu'il était roi. Comme contraste à ces vitesses exceptionnelles, un messager à cheval met sept jours et demi pour aller de Montbard (Bourgogne), à Corbeil, près Paris (1384), faisant ainsi 28 kilomètres par jour; un maçon en fait 30 dans un voyage (aller et retour), de Rouen à Lyon et Grenoble (1477) où il emploie 52 jours.

De grands personnages cheminent avec une lenteur égale; lorsque, par exemple, l'empereur Charles IV, quittant Paris après

une visite au roi de France (1377), s'en va le premier jour coucher à Lagny et le lendemain à Meaux. Ces repos voulus sont proprement du tourisme, comme ceux d'un chevalier qui passe dix-sept jours à aller d'Arras à Paris; mais ce trajet de 193 kilomètres ne prend que trois jours à la Comtesse d'Artois, lorsqu'elle veut le faire rapidement avec ses gens et ses bagages.

L'allure de 64 kilomètres par jour est ce que l'on nommerait aujourd'hui un « record » pour une Duchesse de Bourgogne, qui voyage avec ses meubles, ses rideaux, ses tapis, ses livres, ou du moins son vin dans des barils bien étoupés, ses casseroles et son horloge, fragile machine à qui ces épreuves ne conviennent guère, car on doit la « rappareiller » bien souvent. Ses fourriers vont devant et, après avoir nettoyé la maison où elle couchera le soir, déploient ses tentures, fixent au plafond les ciels-de-lit. Avec l'encombrement des chars où sont entassés les femmes, la garde-robe, la paneterie, la fruiterie, la batterie de cuisine et la chapelle, ces grands seigneurs et ces princesses manquent souvent du nécessaire. Ils sont obligés de louer en route le linge qui leur fait défaut parce que, dans cette file interminable de chariots, plusieurs, embourbés, sont restés en arrière.

L'étape ordinaire oscille entre 40 et 60 kilomètres : de Montauban à Rome, au xive siècle, par Avignon, Embrun, Suse, Pise et Viterbe, un marchand pressé met vingt-trois jours, — 56 kilomètres par jour. — Un chevaucheur de l'écurie du Roi (1455) va d'Épinal à Paris et retour en quatorze jours, — 58 kilomètres par jour. — Les messagers ordinaires n'en faisaient pas autant : 47 kilomètres par jour, en été, est la vitesse moyenne de celui de Toulouse à Paris (1588), — trajet de quinze jours. — Celui de Nîmes à Paris, à qui six semaines étaient accordées en 1560 pour se rendre dans la capitale et en revenir, voit ce délai réduit en 1590 ; ce qui élève à 45 kilomètres par jour sa marche qui était précédemment de 37.

Certaines routes transversales devaient offrir des difficultés particulières, puisqu'un architecte, venu de Beauvais à Troyes (1511) en quatre jours, — 63 kilomètres par jour, — met ensuite cinq jours, de Troyes à Sens, pour faire 70 kilomètres seulement. De Paris à Troyes, pour le commun peuple, le voyage au xve siècle s'effectuait en quatre jours et demi, dont trois jours pour remonter la Seine jusqu'à Nogent, — 111 kilomètres, — et un jour et demi par terre pour les 56 kilomètres restans. En

sens inverse, à la descente par eau, le trajet était abrégé d'un jour.

Durant tout le XVIIe siècle et jusqu'au milieu du règne de Louis XV, la création de voitures publiques, fort peu nombreuses d'ailleurs, n'accrut nullement la vitesse. Quelques cavaliers courant à franc étrier, comme au moyen âge, fournissaient des traites quotidiennes de 150 kilomètres. De Paris à Madrid, tandis que les voyageurs comptaient vingt journées, le courrier diplomatique mettait moitié de ce temps : il allait, ou du moins devait aller et revenir en dix-neuf jours, et Mazarin se plaint fort lorsque parfois il en passe vingt-six. Bassompierre se rendit de Paris à Rouen en un jour, — 136 kilomètres, — le 24 décembre, avec quatre carrosses de relais, « ce qui, dit-il, est une diligence qui ne s'était encore faite en cette saison (1618). »

Cent ans plus tard, lorsque les postes fonctionnèrent normalement à peu près partout, pareille allure n'avait rien d'un tour de force, mais demeurait fort chère et par conséquent exceptionnelle. Les trajets dont j'ai noté la durée depuis Henri IV jusqu'à Colbert, — de Paris à Châlons trois jours, à Dieppe quatre jours, à Nevers cinq jours, à Nancy ou Angers six jours, à Semur sept jours, à Saintes onze jours, à Rodez seize jours, — accusent une moyenne journalière de 40 à 55 kilomètres; non seulement les bourgeois, les curés, les petits fonctionnaires, mais des diplomates ou de hauts magistrats ne font pas davantage en ce temps-là.

Ce fut seulement vers la fin du XVIIIe siècle que la vitesse augmenta, grâce aux routes récemment ouvertes. Le train de 12 kilomètres à l'heure qui, jusqu'à 1750, était celui du Roi dans ses déplacemens et celui de la poste lorsqu'on s'arrêtait juste le temps de relayer, fut dépassé par quelques particuliers : Choiseul étonna ses contemporains par des cinq et six lieues à l'heure; lors de son voyage de Flandres (1765), il mit onze heures d'Arras à Paris. Le duc de Croÿ, qui rapporte le fait, fit lui-même 20 kilomètres à l'heure, en berline, partant de Calais à cinq heures et demie du matin pour arriver à Paris à huit heures du soir.

Le public profita de cette tendance à l'accélération. De Paris à Lyon, pendant que « le carrosse, » passant *par le Bourbonnais*, employait encore dix jours, les *Turgotines*, ainsi baptisées par le public du nom de leur organisateur, ne mettaient plus dès

1775, *par la Bourgogne*, que cinq jours l'été et six jours l'hiver, tout en continuant à transborder leurs voyageurs sur la Saône à Chalon. La durée de ce parcours, réduite en 1810 à quatre jours, n'était plus, lorsque les diligences roulaient jour et nuit, que de trois jours ou soixante-quinze heures, sous le règne de Louis-Philippe, à l'époque de l'invention des chemins de fer. Elle est aujourd'hui, par les rapides, de six heures vingt minutes pour les voyageurs de 1re classe, et de huit heures pour ceux de 3e classe.

V

Il est vrai que ces derniers ne paient leur place que 25 francs, tandis que les autres en doivent 57; les uns et les autres ont droit en outre à une franchise de bagages qui, suivant le tarif du XVIIIe siècle, coûtaient 42 francs pour les 30 kilos aujourd'hui gratuits. Au point de vue pécuniaire, l'écart entre les deux chiffres de 57 et 25 francs, est supérieur à ce qu'il était au temps de Louis XV, où la diligence de Paris à Lyon coûtait de 210 à 186 francs, suivant que le voyageur était nourri ou non, tandis que « la guimbarde » ne coûtait que 117 francs. Le bourgeois aisé n'a cependant pas à se plaindre, puisque son voyage, vingt fois plus court, est trois à quatre fois moins cher; plus favorisé encore est le riche qui voyageait en poste, — ce qui, de Paris à Lyon, représentait un débours d'environ 500 francs, — les coussins d'un sleeping-car ou d'un simple wagon à couloir en 1913 étant certainement plus confortables que ceux d'une calèche privée brûlant le pavé du Roi en 1770.

Mais ce qui ne procure aux riches *qu'une économie*, des trois quarts, voire des neuf dixièmes de leur ancienne dépense, procure au peuple *une jouissance*. La réduction de durée serait parfaitement indifférente à la classe populaire, si elle n'avait été accompagnée d'un abaissement de prix; si par exemple le XIXe siècle eût inventé seulement les automobiles et non les chemins de fer. Pour une servante de jadis, 117 francs, c'était dix-huit mois de son salaire : 25 francs, c'est à peine un mois de gages.

On ferait des remarques analogues pour tous les parcours et pour l'ensemble des siècles antérieurs comparés au nôtre, bien

que les rapprochemens soient naturellement moins faciles à mesure qu'on remonte dans le passé : point ne suffit de recueillir des prix, fût-ce en grand nombre; suivant la qualité du personnage, — grand seigneur ou simple messager, — suivant qu'il se rend directement d'une ville à une autre, ou qu'il flâne peu ou prou le long des chemins pour ses affaires ou son plaisir, le total des frais varie avec l'importance des notes d'auberge qui y tiennent grande place.

Ajoutez qu'on ne peut se fier toujours aux tarifs officiels, dont quelques-uns, au XVIIe siècle notamment, édictaient des prix qui n'ont jamais été pratiqués. Des religieux, qui voyagent à pied ou à mule et sont hébergés gratis à peu près partout, feront au XIVe siècle pour 400 francs le même pèlerinage, — celui de Saint-Jacques-de-Compostelle en Espagne, — qui coûte 1 200 ou 1 400 francs à des laïques plus exigeans.

Un abbé de Clairvaux, accompagné de sept personnes (1520), se rend à Rome par Nice et revient par le Mont-Cenis, après avoir passé huit mois en route et dépensé 2 800 francs seulement. Sans doute avait-il été logé et nourri dans les couvens de son ordre. A la même date, les frais d'un simple courrier, qui porte de Bruxelles à Rome et Naples des lettres de l'archiduchesse gouvernante des Pays-Bas, s'élèvent à 4 200 francs. Ces chiffres disparates n'ont aucun rapport avec les 1 170 francs qu'il en coûtait pour aller de Paris à Rome en 1760 ; mais ce dernier prix mérite d'être placé à côté de ceux de 149 francs en 1re et 64 francs en 3e classe de nos tickets actuels de chemin de fer pour le même parcours.

Et de même pourra-t-on mettre en parallèle les 586 francs que se paie aujourd'hui un billet de première classe, aller et retour, de Paris à Constantinople, avec les 5 420 francs que coûtait en 1397 le même voyage fait par un valet de chambre de M. de La Trémoïlle. Qu'un déplacement du Roi, de Tours à Nantes (1490), sur un bateau halé par 16 hommes, revienne à 1 113 francs, ce n'est qu'un détail sans importance ; mais qu'un couvreur, pour aller de Rouen à Nancy (1485), ait dû débourser 195 francs, au lieu des 24 francs que représenterait de nos jours pour ce trajet un billet de 3e classe, voilà qui permet de mesurer l'écart entre les frais de la locomotion dans cet intervalle de quatre siècles.

Depuis que nos contemporains, riches et pauvres, voyagent

tous à une allure presque uniforme, dans des wagons attelés à la suite les uns des autres, personne n'a plus à surpayer la vitesse. Il en était tout autrement jadis : lorsqu'un voyage de Rouen à Paris (1378) coûte 150 francs à un prélat avec escorte de cinq chevaux, et seulement 32 francs à un employé de l'archevêché, nous voyons bien qu'ici ce que paie le premier, c'est la sécurité, confortable fort apprécié en ce temps ; mais lorsque des messagers de Paris à Rouen, ou *vice versa*, reçoivent pour leur tournée, les uns de 30 à 50 francs, les autres 110 francs, 200 francs et davantage, il apparaît clairement que c'est la vitesse de leur train qui fait toute la différence.

On ne pourrait autrement s'expliquer qu'un voyage de Toulouse à Paris, aller et retour, fût taxé par le Parlement de Languedoc à 850 francs, lorsque la diligence prenait moitié moins.

D'Orléans à Paris, l'envoi des chevaucheurs ordinaires figure dans les comptes du XIVe au XVIIe siècle pour des sommes qui oscillaient de 45 à 55 francs : tandis qu'une « estafette en poste » vaut 280 francs. Notons en passant qu'un billet de 3e classe d'Orléans à Paris vaut aujourd'hui moins de 7 francs, au lieu qu'en 1658 une place dans le carrosse public coûtait 40 francs, plus 10 francs de pourboire au cocher et 2 fr. 50 au valet en montant.

L'écart représenté par la prime de vitesse augmenta depuis le moyen âge jusqu'aux temps assez proches de nous : de Paris à La Rochelle, le chevaucheur royal sous Charles le Sage dépensait trois fois plus, — 428 francs, — qu'un cavalier ordinaire de l'époque, qui allait à petites journées, et en 1750 un voyage en poste de Boulogne-sur-Mer à Paris coûtait quatre fois plus, — 265 francs, — qu'une place dans le carrosse public, laquelle valait d'ailleurs, à la fin de l'ancien régime, le triple d'un de nos billets de chemin de fer.

Si le voyage pressé était un luxe sans analogie actuelle, le voyage le plus ralenti était encore fort onéreux : par eau, de Nevers à Orléans, les mariniers prennent 50 et 65 francs sous Louis XIII ; les exigences des transporteurs n'étaient pas moindres à l'étranger qu'en France : Albert Dürer et sa femme (1521), pour descendre le Rhin de Mayence à Cologne, versent 75 francs, — quatre fois ce qu'on leur demanderait aujourd'hui, — au patron du bateau sur lequel ils embarquent, avec leurs bagages, leurs vivres et leur charbon pour faire la cuisine à

bord. De Cologne à Anvers, ils font marché avec un voiturier pour 200 francs.

VI

Ce voiturier, aux Pays-Bas comme en France, ne prenait sur son chariot que les ballots et les caisses ; il louait aux gens des chevaux ou des mulets. Le mulet qui tend à disparaître de notre civilisation, — à peine s'il en existe 300 000 en France, confinés pour les trois quarts en Provence, Dauphiné, Bas-Languedoc et Poitou, — tint grande place au moyen âge. On criait à Paris « du *feurre* aux mules, » paille destinée à ces animaux qui constituaient la voiture urbaine. Les baudets de Poitou et de Saintonge n'étaient pas seuls réputés, comme aux temps modernes ; beaucoup de provinces, l'Auvergne notamment, s'adonnaient avec succès à la production mulassière et les sujets hors pair se vendaient aussi cher que de beaux chevaux : 5 700 francs pour un mulet offert au Pape par le roi de Bretagne (877) ; 7 800 francs pour un autre acheté par le comte de Savoie (1377).

Les mulets noirs de Naples, servant, sous Louis XIV, à la « litière du corps » de la Reine, ne valent que 1 300 francs et, de tout temps, on s'était procuré, pour des chiffres variant de 300 à 700 francs, un mulet de selle solide et prudent comme il convenait dans les mauvais chemins d'autrefois. « Les guerres civiles, écrit un magistrat sous Louis XIII, ont été cause qu'on a quitté les mulets, moins dépenseurs, plus commodes, non tant sujets à se gâter et morfondre, pour prendre les chevaux, plus vites à la fuite et se sauver des emprisonnemens fréquens. »

Il faut chercher, je pense, d'autres motifs que celui-là au délaissement des mulets pour les chevaux du XVIe siècle, dont la généralité n'avait aucun train. Mal soignés, rossés de coups, les flancs labourés par l'éperon, les malheureux chevaux de louage ne faisaient qu'un médiocre service. Thomas Coryate, se rendant à Fontainebleau (1608), gémit sur son bidet qui ne veut plus avancer, tellement il est fatigué, et tous les voyageurs sont unanimes à ce sujet. Pour les chevaux du temps d'Henri IV, tenus à un minimum de 48 kilomètres par jour, sans qu'on pût exiger d'eux plus de 60, il semblait oiseux d'interdire de les mener autrement qu'au pas et au trot, sous peine de 200 francs

d'amende. La location des chevaux, distincte de la poste, à qui les loueurs payaient une redevance annuelle de 22 francs pour chaque bête de leurs écuries, était alors une industrie monopolisée; et ce monopole semble assez mal vu, du moins en certaines localités, puisqu'un de ceux qui en jouissent se plaint « qu'il est sujet à mille vexations... ; on est allé nuitamment lui couper ses vignes, bien qu'il laisse, dit-il, aux habitans *la liberté de se servir de leurs chevaux* pour faire et serrer leurs provisions. »

Le développement du louage, privilégié ou libre, dut influer sur les prix qui baissèrent au XVIe siècle; il faut toutefois tenir compte qu'aux 5 et 6 francs par jour de l'aller s'ajoutaient, — lorsqu'on n'avait pas la chance de trouver des « chevaux de retour, » — les frais du postillon qui vous accompagnait pour ramener l'animal à son propriétaire; ce qui, avec la nourriture des chevaux, portait aisément la dépense à 20 francs par jour, sans compter les auberges pour les voyageurs. Aussi ces derniers avaient-ils économie à traiter avec « le messager. »

De temps immémorial allaient et venaient, entre Paris et quelques grandes villes, des messagers dits « de l'Université » parce qu'à l'origine ils étaient chargés de la correspondance entre les étudians parisiens et leurs familles de province. Nommés par le recteur, leur fonction, étendue au port des lettres pour tout le monde, se transforma en office vénal qui constituait une recette universitaire, d'ailleurs insignifiante. Soit que ce monopole fût peu susceptible de rendement, soit que l'Université l'ait mal géré, elle n'en tira pas même de quoi stipendier ses régens jusqu'au dernier quart du XVIe siècle, époque où l'État lui suscita une concurrence par l'institution des « messagers royaux (1775). »

Ceux-ci eurent plus d'étoffe; assermentés, astreints, du moins dans le projet du législateur, à un cautionnement de 3 750 francs, le transport des sacs et pièces de procédure, — fret notable parmi les Français processifs de jadis, — leur était privativement attribué; de même celui des petits paquets et des espèces d'or et d'argent pour le compte des particuliers, auquel vint s'ajouter un peu plus tard (1588) le convoi des deniers publics.

A dater de ce moment les messagers, au lieu de régler à leur gré la date de leurs tournées, furent tenus de partir périodi-

quement; pour accroître leurs profits ils organisèrent les premiers voyages à prix fixe, suivant le procédé moderne des agences Cook, pour la clientèle bourgeoise, disciplinée en caravanes dont ils étaient les guides. Moyennant 250 francs par personne de Paris à Lyon, en 1630, le messager garantissait à chacun le cheval de selle, capable de porter en croupe avec lui 25 kilos de bagages, le gîte et la nourriture. Un prix supérieur était dû par ceux qu'accompagnait une grande malle de bois, calculée « pour être la juste charge d'un cheval. »

« Cette voie, nous dit un contemporain de Louis XIII, est bien la plus sûre pour l'adresse des chemins, pour les voleurs et même pour l'épargne, n'étant point sujet par ce moyen au rançonnement des hôtes ni au soin des chevaux, qu'il faut avoir sur les chemins plus grand que de soi-même. » Seulement il faut être pressé ; le messager ne mettait que huit jours, mais sa compagnie n'était nullement bonne à qui « voyage par plaisir et curiosité. On ne peut rien voir des lieux où l'on passe, n'arrivant qu'à la nuit et partant devant le jour, outre la fatigue qu'apportent ces longues traites. » Sorti de Paris dans la matinée, on arrive à 3 heures après minuit à Milly-en-Gastinais, pour y coucher, après avoir chevauché 16 heures pour faire 14 lieues. Le deuxième jour on va coucher à Montargis, « petite ville, mais la plus ressemblante à Paris qui se voie en tout le chemin. » La troupe se composait de deux gentilshommes dont un « sortait de page, » d'un Polonais, d'un mercier de Lyon et d'un avocat du Roi à Draguignan, soit 7 personnes avec le messager et le chanoine, qui nous confie une grave incommodité de cette locomotion : la vie commune avec des gens « ramassés un peu partout, lesquels sont d'ordinaire ou plaideurs, ou marchands, ou nobles errans; de sorte qu'un honnête homme est exposé à l'humeur barbare et rustique des uns, ou bien à l'insolence des autres. » Le souper, les lits, étaient chaque soir autant d'occasions d'ennuis, de querelles et de farces singulières.

Un quart de siècle plus tard, sous Mazarin (1657), de jeunes Hollandais, venant eux aussi avec le messager de Calais à Paris, moyennant 130 francs par tête, entrent dans les mêmes détails : ils se plaignent de la saleté des draps donnés par des hôtes, des bourbiers où l'on tombe en chemin et où l'on est « amplement mouillé jusqu'à la chemise. » Cependant on n'allait qu'au pas et les laquais suivaient à pied.

Dès cette époque les messagers avaient des rivaux : les *courriers* de la poste, seuls en droit d'amener les étrangers à la Cour; les propriétaires des coches aussi qui, pour atténuer la concurrence des messagers, leur faisaient défendre, par des arrêts vainement renouvelés, de mener avec eux plus de trois personnes « prises au lieu de leur partement ou par rencontre. » Surtout qu'ils ne prétendissent s'adjoindre aucun véhicule; tout au plus leur est-il loisible d'avoir pour les bagages une charrette « non ridelée, » — dépourvue de montans latéraux, — « avec une couverture de toile *non cirée* ni gommée. »

De leur côté, les messagers, dont le nombre au XVII[e] siècle allait croissant, soit par création royale de nouveaux offices, soit par des conventions bien plus effectives conclues avec les municipalités, se défendaient avec énergie : c'est un procès bien curieux que celui qu'ils intentent et qu'ils gagnent contre les courriers coupables d'avoir indûment établi de nouveaux bureaux de poste (1649), tandis « qu'il ne devait y en avoir que dans les chefs-lieux de généralités. » Le Parlement, « ouï Talon pour le procureur général, *interdit l'établissement de la poste* à Troyes, Beauvais, Reims, Le Mans, Laval, Cognac, Mâcon, par cette seule raison, à coup sûr péremptoire, *qu'il n'y en avait jamais eu auparavant!* »

Malgré la multiplication des diligences, les messagers subsistèrent à côté d'elles jusque vers la fin du règne de Louis XV : en 1770, le messager de Toulouse partait de Paris le mercredi et prenait 280 francs à ses voyageurs « montés et nourris; » les villes moyennes, que ne desservaient ni carrosses ni fourgons, s'estimaient heureuses d'avoir un messager qui faisait, comme celui d'Avranches, ses 320 kilomètres en 6 jours. Seulement, celui qu'alors on nommait ainsi n'était plus un petit patron qui opérait pour son compte, c'était un employé, « cavalier des messageries, » espèce fort peu réglée et assez rude, qui a souvent maille à partir avec les aubergistes. Le messager nominal, passé bourgeois et devenu sédentaire, comme il arrive dans toute industrie florissante aux ouvriers de la première heure, allait être remboursé de son office par la fusion en une administration unique, sous Louis XVI, de toutes les entreprises de transport.

Mais cette transformation ne changea rien à l'inégalité profonde que le progrès matériel, depuis le moyen âge jusqu'au XVIII[e] siècle, avait introduit et accru sans cesse entre les diffé-

rentes classes de voyageurs. Le progrès en effet n'agit pas *nécessairement* et comme fatalement au profit de la foule. Ce serait une idée très fausse de le croire ; et c'est cependant une idée très répandue, parce que les inventions contemporaines ont eu pour résultat d'améliorer le sort de la masse, — en beaucoup de domaines, sinon dans tous, — d'en conclure que la marche de ce qu'on nomme « civilisation » profite *naturellement* au plus grand nombre. Il y a eu dans l'antiquité des « civilisations » très avancées qui n'ont jamais profité qu'à une élite ; il y en a eu dans l'Europe moderne, dont le développement même opérait au détriment du plus grand nombre des individus, et ç'a été le cas de la France où la condition des salariés était bien pire au XVIIIe siècle qu'au XVe.

De ces phénomènes économiques personne n'est responsable : suivant que les inventions portent sur la *qualité* ou sur la *quantité*, suivant que le bien-être créé par elles est cher ou bon marché, elles augmentent ou diminuent l'écart entre les hommes, elles distancent les classes ou les rapprochent. Il y avait à coup sûr moins de distance entre les rois et les bergers du XIIIe siècle, qui voyageaient à cheval, qu'entre le maréchal de Richelieu voyageant dans sa « dormeuse, » chaise de poste suspendue avec un système de rouleaux et de cordes à boyaux, dans laquelle quatre armoires étaient pratiquées avec toutes les commodités d'un homme malade dans sa chambre, et les gens peu fortunés réduits à se faire lier sur l'impériale de la diligence. « L'idée seule d'aller sur cette fatale impériale me fait frémir, » dit la fille d'un petit marchand, réduite avec son père à en passer par là parce qu'ils ne peuvent attendre jusqu'à la semaine suivante une place dans l'intérieur (1765) ; « quoique liée, j'aurai peur à en mourir et puis l'espèce d'opprobre qui s'attache, peut-être sottement, à voyager ainsi me donne le frisson. »

Les financiers, les riches seigneurs, possédaient une « berline anglaise » ou « allemande, » avec cave et pont pour les malles; les unes avaient un lit, d'autres quatre bons fauteuils. Comme dans le carrosse qui servit à la fuite de Varennes, d'utiles accessoires y figuraient : cuisinière en tôle, cantine en cuir pour bouteilles, coffres en noyer garnis de tuyaux d'aisance, etc. Pour traîner au galop ces vastes machines, il en coûtait bon : 700 francs de Calais à Paris; « mais le coche ordinaire, dit un étranger, est un véhicule qu'aucun homme soucieux de ses aises ne consenti-

rait à prendre; il marche d'ailleurs au pas d'un chariot. » Dans cette tapissière, qui mettait sept jours pour venir à Paris, rien ne protégeait les voyageurs contre les intempéries ; les derniers arrivés, obligés de se contenter des marchepieds latéraux, avaient le front à la hauteur des genoux de leurs compagnons et leurs pieds sans appui oscillaient aux cahots du chemin.

La Révolution et l'Empire ne changèrent rien à cet état de choses, parce qu'ils n'y pouvaient rien changer : la liberté politique ou les succès militaires étant, comme nous l'avons constaté sans cesse au cours de ces études, tout à fait indépendans des évolutions économiques. Il était au pouvoir des assemblées parlementaires d'instituer l'égalité de tous les citoyens devant la loi, mais non devant les moyens de transport, et la machine à vapeur ne s'invente point par décret. Aussi, cinquante ans après la proclamation des Droits de l'homme, les maçons de la Creuse, pour venir à Paris sous Louis-Philippe, continuaient-ils à s'entasser dans le panier suspendu, entre les roues, à l'essieu des pataches et des « coucous. »

Georges d'Avenel.

SCÈNES DE LA PACIFICATION MAROCAINE (1)

I

AU PAYS DES DISSIDENS

Les déboires d'un immigrant. — Vers d'autres cieux. — Sur les ailes de la vapeur. — Les transformations de Bou-Znika. — Les douceurs de l'automobile. — Psychologie rétrospective. — A Rabat ; critiques et opinions. — L'ascension d'une race. — Croquis de paysage et de grands restaurans. — Sur la route de N'Kreïla. — Les émois d'une garnison et l'hospitalité grecque. — Le paradis des dissidens. — Le camp Marchand et la paix française. — Esquisses de ralliés. — A la recherche des enfans prodigues. — Philosophie militaire.

La bouche pâteuse, les paupières lourdes, Paul Pointis s'éveilla de mauvaise humeur. Son regard chercha le calendrier et la pendule, parcourut la chambre banale du Grand Hôtel, mal défendue par ses persiennes rétives contre la clarté aveuglante du soleil déjà haut, contre le tumulte du soukh voisin : « J'ai besoin de changer d'air, et le séjour à Casablanca ne me vaut rien, grommela-t-il. J'ai à peu près perdu mon temps dans cette petite ville de province où, suivant un mot de théâtre, les affaires, c'est l'argent des autres. » Le souvenir amer d'une demi-mondaine de pacotille dont il subissait depuis un mois les caprices, l'insomnie causée par le hurlement lancinant d'un chien, aggravaient sa sévérité naturelle pour une localité qu'il n'avait jamais jugée avec indulgence.

(1) Dans ces récits, les événemens sont réels, mais les personnages sont fictifs.

Après avoir cherché, sans succès, dans l'eau froide un remède à sa nervosité, il s'habilla prestement. Quand il eut fulminé contre la maladresse chronique de la servante juive qui lui apportait le café matinal, il tourna d'un pas saccadé autour de la table et se mit à réfléchir. Chez lui, comme chez tous les hommes façonnés par la solitude, souvent la pensée s'évadait en monologues sans apprêt. Cette fois, sa méditation fut silencieuse. Elle s'exerça sur des cartes rapidement consultées, sur l'attirail de voyageur qui gisait dans un coin, sur le contenu de cantines vidées en toute hâte sur le lit. Et, avec la joie exubérante de l'homme d'action qui vient de prendre un parti : « Mohammed ! — cria-t-il en tirant à le briser sur le cordon de la sonnette ; — Mohammed ! hâte-toi ! Je sors, mais tu viendras me rejoindre à la gare avec les bagages, pour le train de midi. — Où allons-nous ? — Chez les farouches Zaër, ô Mohammed ! »

Trois mois auparavant, Paul Pointis avait partagé l'engouement de ses compriotes pour le Maroc, provoqué par les suggestions d'une presse bien stylée. Repris par la nostalgie des voyages, il avait laissé sa jeune femme à Paris, et il avait débarqué comme tant d'autres à Casablanca, plus riche encore d'illusions que de sa respectable lettre de crédit sur la Banque d'État. Mais il était arrivé trop tard, ou trop tôt. Il n'avait aucun goût pour les spéculations de terrains où se complaisait l'ingéniosité des premiers immigrans, pour le commerce des laines de moutons ou de peaux de bœufs, pour les copieux profits des fournisseurs militaires ou des fondateurs de bazars. Il ne s'était pas soucié d'entrer en relations d'affaires avec les Juifs, les protégés étrangers, les Levantins, qui mettaient entre les indigènes avides et les capitalistes confians une épaisse barrière d'intermédiaires retors. Ses aptitudes, qui le portaient vers les entreprises industrielles, l'avaient aussitôt éloigné de la Chaouïa plantureuse où s'entassaient les nouveaux débarqués. A la suite des convois militaires, il avait visité Fez, Meknès, avec l'espoir de prendre date pour des concessions de houille blanche, de transports mécaniques, d'éclairage, que la transformation escomptée de ces vieilles cités lui faisait supposer désirables et prochaines. Mais la révolte de Fez avait assombri la situation politique ; l'entourage du Sultan et nos diplomates ne s'étaient pas montrés favorables aux projets industriels que Pointis leur présentait. Il avait eu, alors, des ambitions plus

modestes. De ses voyages en Extrême-Orient il conservait le souvenir des bénéfices qu'on pouvait espérer d'une batellerie primitive au service des militaires et des commerçans. On l'avait vu dans les vallées du Sebou et du Bou-Regreg; des parlementaires en mission et des journalistes l'avaient même rencontré vers Mechra-ben-Abbou et Dar-Chafaï. Cette fois encore, les méfiances ambiantes paralysèrent son ardeur. De guerre lasse, il s'était attardé dans Casablanca pour y rêver à de moins aléatoires combinaisons. Un mois après, il songeait, plus qu'il n'aurait fallu, aux yeux noirs d'une cabotine, et il résistait à grand'peine aux suggestions décevantes des spéculateurs de terrains. Il se trouvait noyé dans le nouveau flot de Tartarins cosmopolites et bruyans que la ratification du traité de protectorat déversait sur le Maroc. Il se prit soudain à regretter son boulevard, ses relations parisiennes, sa famille surtout qu'il avait abandonnée pour courir après des chimères. Et il s'apprêtait à prendre le premier « Paquet » pour rentrer en France, quand des propos de café, entendus par hasard, modifièrent sa résolution.

Selon l'expression consacrée, on devait enfin « châtier les farouches Zaër. » Une forte colonne, dirigée par un chef réputé, s'organiserait à Rabat, Maaziz et Camp-Marchand ; on était décidé à poursuivre les rebelles dans leurs plus lointaines retraites, jusque dans les gorges de l'oued Grou, à briser les résistances et à mettre fin à l'anarchie. Pointis s'était renseigné. Un officier d'état-major, de ses amis, avait consenti à trahir en sa faveur le secret de Polichinelle. L'attrait d'une randonnée derrière nos troupes, à travers une région dont quelques initiés vantaient l'aspect sauvage et pittoresque, le souvenir de lectures sur les entreprises minières des Portugais, l'avaient décidé à voir, comme dernière expérience, « s'il n'y avait pas quelque chose à faire par là. » Il se promettait de ne pas utiliser les Grecs qui ouvraient boutique autour des postes et qui se tenaient ainsi à l'affût des bonnes affaires, les Juifs qui servaient les deux partis, les protégés qui négociaient avec les cadis besogneux de redoutables combinaisons. Il espérait que sa patience de vieux routier serait enfin récompensée, que les montagnes lui dévoileraient leurs secrets et les filons leurs richesses dans un pays d'où la mauvaise réputation des habitans avait jusqu'alors éloigné les touristes et les agioteurs.

Mais, dans le train, son enthousiasme tomba. La course lente des wagons, qui bondissaient péniblement sur la voie de $0^{m},60$, derrière une locomotive essoufflée, lui donna jusqu'à Bou-Znika le temps de méditer. Le « chemin de fer stratégique, » dont il profitait par faveur spéciale, lui apparut comme le symbole d'une mainmise précaire et contestée de la France sur le Maroc. Il considéra que le Génie militaire, gêné par les circonstances, avait employé quinze mois à poser 48 kilomètres de rail Decauville en terrain horizontal, sans autres ouvrages d'art que trois ou quatre ponts sur pilotis. Il regretta ses chevauchées si pittoresques, sur la piste sablonneuse qui dessinait alors un ourlet grisâtre au tapis de fleurs dont le mois d'avril couvrait le Maroc. La tête à la portière, il reconnaissait les palmiers ébouriffés, les figuiers massifs, les koubas ruinées qui ponctuaient ses souvenirs. Des Arabes gouailleurs le narguaient au passage en luttant de vitesse avec le train dont les ferrailles gémissaient. Et ce joujou d'enfant, qui semblait perdu dans l'immensité des moissons mûres, lui donna soudain la nostalgie des courses folles en automobile, du glissement berceur des grands express européens. Pour s'égayer, il songea aux comparaisons que Moulay-Hafid avait dû faire en France, entre le Paris-Côte d'Azur et la roulotte à vapeur qui lui fit connaître les saines émotions d'un déraillement.

A Bou-Znika, terminus provisoire de la ligne, il sauta vivement de sa cage surchauffée. En s'acheminant vers l'automobile qu'un loueur entreprenant de Rabat mettait à la disposition des voyageurs pressés, il s'étonna de retrouver, presque sans changemens, un paysage connu. Il avait observé, en d'autres contrées, les transformations à vue opérées par le rail. Il s'était imaginé un Bou-Znika mué en ville à l'américaine, hérissé de constructions hâtives, bourdonnant d'une fébrile activité. Mais les amas de matériel du chemin de fer, les poteaux indicateurs de propriétés incultes et vastes, seuls, accusaient une prévoyance méticuleuse et bien ordonnée. Quelques soldats s'agitaient autour du train figé, simulant sans hâte des besognes d'hommes d'équipe fatigués et dolens. Dans les mêmes baraques en bois, les mêmes gargotiers semblaient considérer les rares cliens comme les ennemis de leurs repos. Les murs de la kasbah montraient les mêmes blessures, que le temps avait envenimées. Des géraniums avaient remplacé les fonds de bouteilles

dans les plates-bandes du « jardin des zouaves, » mais l'infirmerie indigène était toujours aussi misérable, la « case du Génie » aussi miteuse, l'horizon aussi désert.

Les beuglemens saccadés de la trompe d'auto, qui stimulaient les retardataires, arrachèrent Pointis à ses réflexions. Trois voyageurs, déjà, se calaient sur les coussins, s'entouraient de couvertures, bourraient à forcement les espaces vides, et leur physionomie s'éclaira quand ils eurent la conviction de se trouver « au complet. » Pointis, de loin, avait déjà reconnu l'un d'eux pour avoir fraternisé, certain soir de fête, au « Moulin de la Gaîté. » Il se félicita poliment de la rencontre, et s'informa des causes d'une sociabilité qui contrastait avec les ruses coutumières des voyageurs en chemin de fer : « Vous n'avez donc jamais fait en auto le trajet de Rabat? lui demanda l'un de ses compagnons de route, empaqueté comme un objet fragile et précieux. — Non; pourquoi? — Parce que vous n'auriez qu'à chercher la réponse dans vos souvenirs. A quatre, on s'étaie mutuellement, et l'on affronte sans trop de peine les secousses du chemin. Quand il y a des places vacantes, on est projeté dans tous les sens, comme une balle de tennis, et l'on arrive fourbu, meurtri, avec des bleus sur tout le corps. »

Dès les premiers tours de roue, Pointis n'avait plus besoin d'explication. Bondissant sur les palmiers nains, plongeant dans les ornières, crissant dans le sable où elle s'enlizait, la voiture allait par saccades brusques, rappelant les attractions affolantes d'un Luna-Park ou d'un Magic-City : « C'est une honte! hurla soudain le voisin de Pointis, qui luttait avec l'énergie du désespoir contre les symptômes du mal de mer. Voilà plus d'un an que circulent des milliers d'hommes, des milliers de tonnes entre Casablanca et Rabat, et c'est tout ce qu'on nous offre encore comme route! J'en parlerai au Résident général! En Amérique, monsieur... » Mais une nausée imminente arrêta la comparaison. D'ailleurs, Pointis l'avait maintes fois entendue sous d'autres cieux, et son attention s'était fixée sur la phrase qui la précédait. Ainsi, déjà, au Maroc, des hommes hargneux, importans et affairés, allaient vers Rabat comme en pèlerinage, pour y faire entendre leurs doléances au Résident général, pour tenter au profit de leurs théories ou de leur avidité le chantage de leur audace ou de leurs relations! Ils allaient vers l'autorité suprême comme vers le tout-puissant manitou, dispensa-

teur des grâces, des fonctions et des indemnités! Ils exhibaient avec ostentation quelque vague carte de presse, faisaient sonner bien haut leurs titres de parlementaires ou de « missionneux, » parlaient avec autorité de leurs capitaux trop souvent illusoires, des mythiques groupemens financiers qu'ils représentaient. Le « j'en parlerai au Résident général, » qui revenait comme un leit-motiv sur les terrasses des cafés de Casablanca, remplaçait au Maroc le « j'attends Doumer » que Pointis avait jadis entendu. Il se rappela soudain les *Sauterelles* à systèmes, à monopoles, à concessions qui s'étaient abattues sur l'Indochine où, pendant quelques mois, « attendre Doumer » facilita le bluff de prétentieuses inutilités. Et il conclut entre deux cahots : « Ce sont peut-être les mêmes qui vont « en parler » au Résident général. »

La fureur de ses compagnons s'était apaisée dans le coma. Le roulis, le tangage et le bruit combinés leur avaient enlevé le courage de la plainte. Inconsciens et veules, il fallait au chauffeur une éloquence insinuante pour les décider à descendre quand la voiture, enfoncée jusqu'aux moyeux dans le sable fluide, refusait d'avancer. Pointis, plus aguerri par une pratique ancienne de l'automobile et des sports, eut donc toute la tranquillité nécessaire pour coordonner ses observations et ses projets. Il songea que la piste sans apprêt, où se croisaient de temps à autre des véhicules trépidans, mouchetés de képis polychromes, était la suite harmonieuse du chemin de fer fossile dont le Génie rougissait. « D'après l'état de la grande route impériale, que vais-je trouver en pays zaër? » murmurait-il quand une secousse violente dérangeait son équilibre laborieux. Et sa pensée évoquait aussitôt l'obstination du chameau fatigué qui se couche, l'indolence affairée des conducteurs, l'appréhension des arrimages, l'arrivée tardive à l'étape, les départs au petit jour, le cheval traîné par la bride, la mare boueuse des points d'eau, les marchandages énervans, les palabres sans fin et sans but avec des indigènes quémandeurs et retors, qui, vus du boulevard, s'appellent Noblesse arabe et Poésie du Désert.

A la nuit tombante, la voiture franchissait en grondant la sinueuse entrée de Rabat. Elle filait vivement. Les beuglemens ininterrompus de la trompe la signalaient aux habitans impassibles, aux chiens effarés, qu'elle enveloppait dans les nuages d'un crottin poussiéreux. Puis, sur une petite place bosselée, le

chauffeur lui fit décrire une courbe sans grâce et l'arrêta devant une maison indigène d'aspect médiocre, mais qu'une enseigne en grosses lettres décorait d'un nom ronflant : « C'est le meilleur hôtel de la ville, qui en compte déjà plusieurs, » avait-on dit à Pointis. Il aimait en voyage le confortable, et cet avis détermina son choix.

Tandis qu'il dînait seul dans la cour transformée en salle à manger coiffée d'une verrière malpropre, il observait la foule des cliens, assis par groupes sympathiques autour des tables en bois blanc. Dans le brouhaha des voix confuses, il entendait les mots, toujours les mêmes, qui traduisaient les espoirs et les déceptions. D'ailleurs, la poursuite des honneurs ou de la fortune paraissait moins préoccuper ces militaires, ces colons, ces commerçans, ces fonctionnaires, que les intrigues sans mystère avec les demoiselles des beuglans. Ils appréciaient les mérites, commentaient les formes, discutaient les tarifs. Quelques-uns plastronnaient, glorieux de la compagne d'occasion qui balançait, avec des minauderies précieuses, les plumes défraîchies d'un chapeau encombrant, et qui, toute fière de dîner au restaurant « avec des messieurs bien, » s'efforçait aux attitudes élégantes et au langage correct. Pointis jugea que ces échantillons de la galanterie exotique étaient encore inférieurs à ceux de Casablanca. Il ne se sentit pas le courage de promener son ennui solitaire à l'Eldorado ou au Casino, et d'affronter les voix aigres, les refrains canailles et les quêtes obsédantes. Mais il songea que sa chambre prenait jour dans la salle à manger, et qu'elle devait être empestée par les odeurs de nourriture, de graillon et de tabac. Alors il s'évada et se perdit dans la nuit.

Il consacra le lendemain aux préparatifs de son voyage. Une expérience déjà longue lui avait appris l'insuffisance chronique des renseignemens sollicités dans les bureaux officiels. Maintes fois, la courtoisie du personnel militaire n'avait pu le préserver des indications vagues et des conseils fallacieux. Il redoutait les distances erronées, les affirmations dubitatives, les échappatoires prudentes, où il devinait la méfiance instinctive des guerriers à l'égard des civils qu'ils supposaient gênans, inquiétans ou bavards. La qualité de correspondans de presse, que s'attribuaient la plupart des voyageurs, si elle déclenchait la loquacité de nombreux grands chefs ravis de parler à la canto-

nade, incitait leurs subordonnés à une diplomatique réserve. Pointis ne perdit pas son temps à l'affronter de nouveau, malgré les lettres de recommandation dont son portefeuille était bourré. Il préféra se diriger vers le logis d'un commerçant qui devait à sa qualité de fournisseur des popotes militaires une notoriété de bon aloi. Tout en cheminant, il examinait les rues et les boutiques et, comme il avait de la mémoire, il trouvait que l'occupation française n'avait guère corrigé leur pittoresque, mais répugnante saleté.

Dans une salle encombrée de caisses, de rayons et d'acheteurs, le Potin de Rabat l'écoutait, loquace et complaisant : « Comment, monsieur! vous voulez aller chez les Zaër? Drôle d'idée, monsieur! Vraiment, le voyage n'en vaut pas la peine. La contrée est dangereuse, et il n'y a rien à faire par là! » Pointis commençait à le croire; mais il était trop avancé pour reculer. Il redoutait de paraître effrayé par les chances d'une attaque ou les difficultés d'une prospection rapide en pays dissident. Il insista pour avoir guide, chevaux de selle, chameaux de charge à ses risques et périls. On les lui promit enfin, en lui conseillant de se joindre au « convoi libre » que le commerçant, qui était aussi entrepreneur de transports, expédiait le lendemain vers les postes de N'Kreïla et de Camp-Marchand.

Cependant, Pointis s'attardait à bavarder. Il avait lorgné les adresses des emballages, l'activité fébrile des employés. Rassuré, maintenant, sur l'organisation de sa petite caravane, il formulait des félicitations polies au sujet du « châtiment des Zaër » qui allait ouvrir au commerce français une vaste région. Son interlocuteur l'arrêta aussitôt : « Nous n'y gagnerons guère, monsieur, nous, les colons! Nous n'avons pas les coffres-forts de l'Intendance, ni les ressources des Emprunts Marocains. Le résultat le plus certain des colonnes est toujours un fantastique renchérissement des prix. L'autorité militaire achète sur place les denrées, loue les chameaux et les conducteurs, coûte que coûte, sans se préoccuper des conséquences. Et ces sales moricauds, qui n'ont pas de besoins, ne veulent plus, ensuite, diminuer leurs prétentions. » Il souffla un moment, puis, comme s'il avait à exhaler d'anciennes rancunes, il reprit : « Quand le Génie, les officiers d'Administration, le Service des Renseignemens ont passé quelque part, savez-vous combien un maçon, un charpentier marocains, dont les ouvriers de France ne voudraient

pas comme manœuvres, exigent par journée de travail? Des 5 et des 7 francs, monsieur! Savez-vous combien me coûtent, par mois, les trois masures que j'ai transformées en magasin? 600 francs, monsieur! Et dans le bled, quand des troupes y ont fait séjour, allez donc acheter de l'orge à moins de 20 francs le sac, des bœufs à moins de 150 ou 200 francs chacun! Essayez d'avoir des chameaux de charge à moins de un douro par jour! Informez-vous des prix des terrains que les spéculateurs ont accaparés! Depuis deux ans que je suis au Maroc, monsieur, le douro qui était à 160 ne vaut plus que 115 (1)! S'il n'a pas la chance d'être admis aux fournitures administratives, ou s'il n'a pas la clientèle des postes, le colon, le commerçant ou l'industriel n'a plus qu'à se faire marchand de goutte, ou à tripoter comme tant d'autres. Et quand on est Français, monsieur, on n'aime guère vendre des camelotes avariées, prêter à la petite semaine, ou céder aux dissidens des fusils volés et des cartouches à quinze sous pièce! — Soit, mais la crise sera passagère, insinua Pointis. Et la richesse agricole du Maroc... » Le commerçant ricana : « Oui, je sais : les terres noires, les moissons plus hautes que les hommes, la fertilité extraordinaire, les nuées de troupeaux! Et après? Les terrains fertiles et facilement cultivables sont presque tous occupés par les tribus. Dans ce pays sans cadastre, sans notaires et sans receveurs d'enregistrement, l'acheteur est toujours exposé à la mauvaise foi de témoins cupides et de cadis vénaux. Croyez-vous que les paysans de chez nous vont accourir en foule pour défricher les déserts de cailloux et de palmiers nains? Dépossédera-t-on les indigènes au profit des immigrans? Ceux-ci pourront-ils se passer d'ouvriers agricoles qu'ils devront payer plus cher qu'en France? Que feront-ils de leurs récoltes? Le paysan marocain les garde dans ses silos, ou les transporte sur des chameaux jusqu'à Rabat et Casablanca; mais le paysan français aura besoin de routes et de chemins de fer. D'après la ligne stratégique du bord de la mer, vous pouvez comprendre que les communications intérieures ne seront pas, de longtemps, faciles et peu coûteuses. Sans routes, sans voies ferrées et sans ports, que vaudront les mines après lesquelles on court? Et les adjudications internationales? Et l'égalité douanière? Et les protégés étrangers? Mais, monsieur, c'est seulement à la pré-

(1) Cent francs en monnaie française valaient 160 francs en monnaie marocaine. Le prix de la vie a donc augmenté d'un tiers en deux ans au Maroc.

sence de nos troupes que nous devons les apparences de prospérité dans les villes, et les navires dans les ports! Croyez-moi, le Maroc n'est pas l'Eldorado qu'on nous a vanté. Comme tant d'autres, j'y vivrais d'expédiens si je n'avais eu la chance d'arriver au bon moment et de fonder la succursale bien achalandée d'une grosse maison d'alimentation. J'ai pour cliens les postes jusqu'à Fez, et les chameaux que je loue à la Direction des Étapes augmentent mes profits. »

Pointis écoutait avec surprise ce colon désenchanté. Mais il observa le teint jaunâtre, le souffle court, et cette acrimonie insolite lui parut causée par un estomac capricieux. Soudain, le notable commerçant s'excusa. Pointis le vit se précipiter vers un client dont l'arrivée mettait en émoi le personnel du magasin. Le nouveau venu acceptait avec condescendance les affabilités obséquieuses du caissier, l'empressement des commis, la courtoisie agitée du patron. Avec une sollicitude inquiète, des jeux de mains expressifs, celui-ci s'informait : « Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur Salomon? Comment allez-vous, monsieur Salomon? Quelle agréable surprise, monsieur Salomon! Dans un bourdonnement d'amabilités, les deux hommes se dirigeaient à petits pas vers l'arrière-boutique transformée en bureau. Pointis devina qu'un duel savant d'intérêts et de ruses allait s'y engager. Il en prévit le résultat, car l'astuce du marchand de conserves lui semblait inférieure à la roublardise de M. Salomon. Naguère, lors de son retour de Fez, il en avait observé les effets variés. Aujourd'hui, Pointis avait eu de la peine à reconnaître dans son costume européen bien coupé, dans son allure désinvolte, le Youddi à la souquenille malpropre, aux regards fuyans, aux gestes peureux, qui lui vendait fort cher les inévitables souvenirs de voyage, tapis de Rabat, turqueries allemandes, vieilles monnaies truquées. De brocanteur insinuant et cupide, M. Salomon était devenu grand négociant. Il accaparait les terrains, agiotait sur les grains et sur les peaux, soutenu maintenant par tous les douros de sa communauté, joyeusement extraits des cachettes où la prudence de ses frères, autrefois exposés aux brutales reprises, les avait enfouis.

Pointis en fut attristé. L'envie de repartir aussitôt pour la France l'effleura un instant. Puis, comme il descendait vers le

fleuve après avoir terminé ses préparatifs, ses idées prirent un autre cours. La lumière légère, l'animation des rives, le calme de la mer qui plaquait un bleu cru sous le vert pâle de l'horizon, invitaient à la paix du cœur et donnaient la joie de vivre. Accoudé sur le parapet de la Douane, il ne songeait plus qu'à contempler un paysage connu, mais toujours séduisant, à discerner les changemens que les mois écoulés lui avaient fait subir. A cette heure indécise qui précède le crépuscule, le filet blanc des murailles de Salé, soulignant les touches sombres des figuiers massifs, semblait tout proche. Sur la plage, où naguère grouillaient les chameaux têtus et rageurs, les troupes entassées, une ville de bois remplaçait les camps poussiéreux et nauséabonds que les soldats avaient maudits. Vers l'amont, les marécages aux reflets de satin, où papillotaient les miroirs des flaques d'eau, les taches claires des aigrettes et des pluviers, couvraient d'un linceul d'herbes drues le port qui abrita les galères des Romains et les caravelles des Portugais. Sur la rive gauche, les symboliques toitures de tôle émergeaient des vergers, formaient une garde d'honneur à la nouvelle Résidence Générale blottie dans les arbres. Écrasées par la masse fruste de la Tour Hassan, elles montraient le présent plein de promesses à ce témoin d'un passé barbare et glorieux.

La nuit venait. Pointis rêvait toujours. Comme en hiver avant de se lever, il différait de quitter cet endroit où il se trouvait bien. Il redoutait sa gargote surchauffée, aux odeurs de pétrole et d'eaux grasses, que le contraste du moment lui faisait paraître plus sinistre. Et, brusquement, un nom saisi au vol dans la conversation bruyante d'officiers qui allaient dîner au camp de la plage le décida. Le « Café de Toulouse, » d'après une légende bien établie, mais récente, offrait à ses cliens une cuisine honnête, des repas en plein air, et des serviteurs diligens. De tels mérites convenaient aux goûts raffinés de Pointis. Il traversa la ville, constata sans s'étonner que les tables d'apéritifs obstruaient les rues, et, guidé par un *muchacho* futé dans un dédale de chemins sablonneux bordés de cactus, il se trouva bientôt sur la dune frangée d'argent. Dans le hall à claire-voie du Casino silencieux qui la dominait, des sous-officiers et des soldats courtisaient des chanteuses maussades. Au delà de la nappe de lumière que l'acétylène étendait autour du beuglant, une ligne de points rouges semblait suspendue dans la nuit. Des

silhouettes de dîneurs s'agitaient sur un fond sanglant d'andrinople, et Pointis devina qu'il était arrivé.

Déjà une foule hétéroclite, en groupes compacts, avait envahi les petites tables. Les verres crasseux des photophores évoquaient, sans les remplacer, les lampes électriques aux abat-jour fleuris des grands restaurans. Des couverts de fer et d'étain, des couteaux sinueux, des verreries grossières, s'étalaient sur les nappes sales et les serviettes trouées. Des poteaux mal équarris et chancelans soutenaient une toiture en carton imperméable, et le vent frais du large faisait regretter les murs absens. Mais le site était si bien choisi, le chant de la mer était si berceur, le Casino était si proche pour les digestions difficiles que le « Café de Toulouse » méritait vraiment la clientèle des élégances de Rabat.

Debout au milieu du hangar encombré, Pointis cherchait en vain des yeux une place. Le gérant, dédaigneux, avait appris à ce provincial qu'on devait retenir sa chaise une semaine à l'avance. Il réussit pourtant à se caser près d'un poteau gênant et, résigné à la patience, il attendit les faveurs intermittentes des garçons. D'ailleurs, il s'amusait. Des éclats de voix triomphantes et des gestes exubérans lui dénonçaient ceux qui, le matin, avaient « vu le Résident général. » Des femmes trop fardées riaient sur les notes aiguës, pour faire admirer leurs boas en plumes de volaille et leurs hermines en poils de lapin. Des broussards en bombe prouvaient, par les confidences de leurs têtes penchées, qu'ils n'oubliaient pas les affaires au milieu des plaisirs. A la table voisine, des officiers aux uniformes variés discutaient âprement, Pointis entendit quelques noms connus, et son attention se concentra. Des effectifs, des plans de campagne, des appréciations admiratives ou mordantes fusaient dans le brouhaha des interlocuteurs qui parlaient sans s'écouter. Il examina ces jeunes gens aux physionomies ouvertes, aux yeux ardens, aux mâchoires volontaires, que grisait l'imminence des luttes prochaines et des lendemains douteux. Du sous-lieutenant au chef de bataillon, ils étaient confians, loquaces et fraternels. Ils n'avaient rien du *miles gloriosus*, mais ils n'étaient pas fâchés de faire savoir à la cantonade qu'ils allaient bientôt se mesurer contre les Zaër. Leur prestige de guerriers en route pour la mort attirait sur eux la sympathie apitoyée des femmes, l'intérêt envieux des hommes, et il égalait presque

celui des officiers aviateurs, modestes et discrets, dont l'entrée provoqua des chuchotemens admiratifs.

Les projets de fête nocturne succédaient maintenant aux propos belliqueux. Pointis n'écoutait plus. Il en savait assez pour deviner que les célébrités galantes de la ville se refuseraient ce soir-là aux désirs des bourgeois concupiscens. Il comprenait aussi que le hasard l'avait lancé sur une bonne piste, et que les renseignemens de son ami de Casablanca étaient exacts. Tout en effectuant un voyage d'études en pays zaër, il assisterait à des opérations militaires qui paraissaient prochaines, et dont le programme le séduisait. Alors, il considéra le « Café de Toulouse » avec plus d'indulgence ; il oublia le mauvais dîner, le café tiède, le service exaspérant. Il sortit, et son auberge elle-même lui parut confortable. Sa crainte de l'eau rare, des draps douteux s'évanouit, et il s'endormit paisiblement.

Le lendemain, sur la piste déserte et poussiéreuse, le « convoi libre » avançait lentement. Pointis s'était lancé en éclaireur, suivi de son domestique arabe et d'un cuisinier sénégalais recruté à Rabat, tous deux juchés sur de paisibles mulets. Le plateau couvert de palmiers nains n'était pas propice aux embûches, et nulle fumée suspecte ne se montrait à l'horizon. Entre ses petits fossés distans de cinquante mètres, la route s'enfonçait vers le Sud, droite comme une voie romaine. Mais, à la délimiter ainsi, s'était épuisée l'ardeur novatrice d'un obscur sous-ordre stimulé par une récente circulaire du Résident général. Ce ruban de sable, découpé à l'emporte-pièce dans le sable, enflait les chiffres fallacieux des statistiques où se complaisent les amours-propres administratifs. Les deux traits de la viabilité certaine, qui le figuraient sur la carte, pouvaient narguer le touriste et décevoir le charretier : ils représentaient la route nouvelle, œuvre déférente d'un zèle obéissant.

Bientôt une masse sombre apparaissait dans le lointain. Le terrain ondulait doucement, comme soulevé par une houle expirante. La piste s'enfonçait maintenant dans les taillis rabougris d'une forêt dévastée. Derrière Pointis, l'Arabe et le Sénégalais, qui se défiaient des surprises, diminuaient sans affectation leur vitesse pour se laisser rattraper par le convoi. Cependant, les chameliers, deux Grecs qui accompagnaient des marchandises jusqu'à Camp-Marchand, quelques Juifs qui s'étaient glissés avec leurs mulets étiques dans la caravane, tous gens paisibles

et prudens, ne manifestaient aucune inquiétude. D'ailleurs, dans les éclaircies des jujubiers et des chênes-lièges, des douars attestaient la sécurité de la région. Tentes et troupeaux prouvaient que toutes les tribus n'étaient pas en dissidence, et leur présence était la sauvegarde efficace des voyageurs. Cavaliers se dirigeant vers la ville, piétons poussant leurs bourricots enfouis sous les « tellis » bourrés de grains ou de pacotille, circulaient sans armes apparentes ; ils avaient la physionomie amène et le salut courtois : « De la politesse et pas de fusil,... où sont donc les « farouches » Zaër ? » se demandait Pointis qui n'avait pas oublié l'expression consacrée par des ordres du jour récens. Et comme la chaleur était accablante, il cessa de régler son allure sur celle des chameliers pour arriver plus tôt à El-Mati, dont on lui avait vanté la source abondante et les ombrages frais.

Sous des figuiers séculaires, des boîtes de conserves vides et des papiers gras gâtaient le charme du ruisseau qui chantait dans les vasques de roches. Un plateau jalonné par des monticules de crottin, des tranchées à demi comblées, dénonçait le traditionnel gîte d'étapes des convois-navettes qui reliaient Rabat à N'Kreïla. Depuis des mois, escortes, voitures et mulets de bât, mus par une direction sagace, échangeaient en ce lieu les vivres, le matériel et les munitions destinés aux « postes de l'avant » contre les malades évacués par les formations sanitaires, les tonneaux vides et les caisses hors d'usage de l'Administration. Depuis des mois, aussi, les témoignages malodorans de leurs périodiques rencontres s'accumulaient sans contrainte, malgré les prescriptions platoniques des circulaires et des règlemens. Pointis considéra qu'ils déshonoraient le paysage, et que les mouches innombrables y rendraient la sieste impossible. Il résista aux suggestions tentatrices de son cuisinier, ancien maître d'hôtel d'une popote d'officiers, qui avait médité pour ses débuts un menu séduisant ; il renonça aux délices d'une étape sous les arbres, près d'une eau courante, qui l'invitaient aux paresseuses rêveries. Lesté par les traditionnels œufs durs du repas froid, il résolut d'imiter le « convoi libre » qui, après une courte halte, allait sans rompre charge jusqu'à N'Kreïla.

« La route est courte et bonne, » lui affirmait un Grec qui suivait la caravane et qui, flairant dans ce Français pressé quelque providentiel commanditaire, multipliait depuis Rabat les offres de service et les complimens. Et, vraiment, elle con-

trastait avec les pistes dans le sable ou les sentiers de chèvres hérissés de cailloux, que Pointis avait jusqu'alors parcourus au Maroc. Le tracé serpentait dans les vallons boisés qui descendent vers la profonde coupure de l'oued Korifla ; une compagnie de marsouins avait adouci les déclivités, nivelé la chaussée, jeté des ponceaux sur les ravins, arrondi les tournans. Pendant des semaines, sous les yeux narquois des indigènes méprisans, les soldats de France avaient ainsi accompli des besognes de forçats : « C'était pour l'automobile du général... » expliqua le Grec qui se révélait cicerone averti. Pointis admira les desseins de la Providence et le secours puissant donné à la colonisation par le désir d'un grand chef.

Mais, au delà du Korifla, l'aspect du pays changeait sans transition. Le plateau s'étendait sans limites apparentes, et le crépuscule couvrait d'une teinte lugubre l'immensité des palmiers nains. Dominant une gorge invisible de la route, les bicoques du poste de N'Kreïla faisaient paraître plus menaçante la solitude qui les entourait. Pointis, d'ailleurs, remarqua bientôt que la nuit s'annonçait pleine d'angoisses. Une fièvre guerrière agitait la petite garnison. Des allées et venues, qui voulaient être mystérieuses, dénonçaient les embuscades préparées contre d'hypothétiques assaillans. Des éclats de lumière blanche attestaient que des troupiers malhabiles s'initiaient à la manœuvre de projecteurs. Peu confians dans le voisinage du poste, les mercantis se hâtaient de donner des ceintures de pierres sèches à leurs baraques en planches ; ils préparaient des cartouches de chevrotines et nettoyaient leurs fusils. Moins belliqueux, le débitant juif avait déjà demandé au commandant d'armes un asile derrière ses talus ; mais les Grecs, ses rivaux, riaient de ses craintes qui semblaient méprisables à leur fierté d'Européens. Peut-être, aussi, leur bravoure était-elle affermie par des pactes mystérieux.

Grâce à son compagnon de route, Pointis avait trouvé chez l'un d'eux un gîte inconfortable. Couché de bonne heure sur son lit Picot, toutes lumières éteintes « pour éviter les balles, » il interrogeait son hôte improvisé. Il apprit ainsi que les tribus zaër, effrayées par les attentats des rebelles, allaient grossir, l'une après l'autre, le bloc des dissidens. Pendant longtemps, elles avaient espéré du secours ; mais elles avaient maintenant perdu confiance, et elles cédaient aux invitations et aux menaces

des chefs de la rébellion dont elles redoutaient les coups de main audacieux. Ces irréductibles adversaires, d'ailleurs, n'hésitaient pas à voler des troupeaux, assassiner les gardiens, piller les douars. Ils avaient annoncé leur intention d'obliger les Roumis à la retraite, en faisant le vide autour de leurs garnisons. Réfugiés dans la haute vallée de l'oued Grou, ils en sortaient pour fondre sur les voyageurs isolés comme sur les caravanes. Les routes n'étaient plus sûres au Sud de N'Kreïla ; le bled devenait inhabitable pour les gens paisibles ; les commerçans ne pouvaient plus compter que sur leurs profits de mastroquets ; les postes eux-mêmes étaient sur le qui-vive.

A ce moment, une fusillade toute proche interrompit les doléances du mercanti. Des balles passèrent en sifflant. Un bruit mat sur les pierres, un trou dans les planches de la case firent aplatir ses habitans sur le sol. Pointis remarqua cependant que nul « moukala » n'avait provoqué les claquemens caractéristiques des lebels. « Les sentinelles ont cru voir quelque chose, dit-il ; elles ont tiré au hasard... » Et des appels en français, entrecoupés de plaintes, des pas précipités, des exclamations apitoyées, des jurons, confirmèrent la méprise que suivit un silence lourd : « Ils ont dû prendre une de leurs patrouilles pour des Marocains, supposa le Grec d'un ton dolent. Depuis une semaine, monsieur, c'est presque chaque nuit la même chose ! Si je ne m'étais enfin décidé à faire autour de ma maison un mur en cailloux, nous pouvions cette fois y rester. Il faut vraiment avoir besoin de gagner sa vie pour s'exposer à de telles émotions ! D'ailleurs, j'en ai assez ! Dès demain, j'emballe mes marchandises et je rentre à Rabat. » Pointis essaya de le réconforter, en évoquant les résultats de la colonne prochaine : « La colonne ! clama l'autre. On en parle toujours, elle ne vient jamais. Les Bicots n'y croient plus. Ils s'imaginent même que les Français ont peur d'eux. » La phrase finit dans un soupir gros de regrets et de réticences, et Pointis n'insista pas.

Énervé, maintenant, il attendait en vain le sommeil. Il songeait à la fragilité de la barrière qui le protégeait. Il admirait le fatalisme ou l'héroïsme inconscient de son hôte, qu'une feuille de sapin séparait de la ruine ou de l'assassinat, et qui dormait, placide, entre deux feux. Dans la plainte du bois qui se gondolait sous la rosée, dans le glissement fureteur d'une

souris, il croyait percevoir des symptômes de mort imminente. Il étouffait comme dans un cercueil, entre les planches de la baraque invisibles dans le noir. Son imagination surexcitée lui faisait éprouver les angoisses des factionnaires immobiles et attentifs derrière les parapets du poste voisin. Il frissonnait avec eux aux bouffées passagères du vent, au chuchotement des palmiers nains où il entendait le souffle contenu du Zaër aux aguets, le poignard aux dents, se coulant à plat ventre sous les feuilles vers la victime convoitée. Il sentait le froid du fer dans ses entrailles, il était aveuglé par l'éclat du coup de feu tiré à bout portant. Et, se ressaisissant, il se gourmandait de ses puériles terreurs : « Ce n'est pas étonnant, grommelait-il, si de jeunes troubades, suggestionnés par ces histoires, finissent par voir des Marocains partout et tirent dans le tas. » Il s'endormit enfin, mais sa nuit fut peuplée de cauchemars.

Dès l'aurore, les cheveux sensibles et les yeux douloureux, il était botté, prêt à partir. Il éprouva une agréable surprise en constatant que l'alerte n'avait pas effarouché les chameliers. Quand il eut appris que le convoi libre profiterait de l'escorte du convoi militaire pour arriver à Camp-Marchand, il s'expliqua leur bravoure et leur entrain. Agités et loquaces, ils équilibraient les charges, désentravaient leurs chameaux, préoccupés surtout de ne pas se laisser distancer par la troupe qui se rassemblait pour le départ, dans la grisaille de l'aube. Pointis s'approcha et reconnut une section de Sénégalais, quelques spahis, qu'un lieutenant stimulait en termes brefs. Le commandant du poste, que la fraîcheur matinale faisait grelotter, donnait, en costume de nuit, des conseils écoutés avec respect. Les officiers de la garnison, croyant l'ennemi tout proche, enviaient leur camarade auquel ils prodiguaient des souhaits cordiaux. Juchés sur le parapet, serrés en groupes autour des voitures, les marsouins de la garnison oubliaient leur insomnie en contemplant les cinq arrabas qui allaient s'enfoncer vers le Sud, dans le mystère du désert hostile, emportant les munitions destinées au « châtiment des Zaër. » Ils auraient voulu être à la place des « Sénégal » qui jacassaient dans le français bizarre adopté pour idiome commun. Ils croyaient, eux aussi, au combat inévitable, à la fuite éperdue des assaillans, et ils regrettaient de ne pas être conviés à la fête.

Courtois et déférent, Pointis avait demandé la permission de

se joindre au convoi. Après l'avoir obtenue sans peine, il se tenait à l'écart, tandis que les conducteurs et les chameliers terminaient leurs derniers préparatifs. Mais, dans le brouhaha des parlotes, il démêlait aisément les causes de cette insolite surexcitation. Un factionnaire *Les* avait vus ramper vers le parc aux bœufs; il avait tiré par erreur sur une patrouille qu'un caporal astucieux faisait manœuvrer pour *Les* prendre. C'étaient sans doute *Les mêmes* qui avaient failli capturer naguère le troupeau, qui avaient enlevé de vive force des femmes dans le « douar réservé, » souillé la fontaine et dévasté le jardin pour narguer la garnison. Invisibles et insaisissables le jour, on *Les* devinait rôdant la nuit autour des réseaux de fil de fer, pour tenter un coup de main dont la réussite démontrerait aux tribus hésitantes la couardise des Roumis. Et ce danger perpétuel et mystérieux, flottant dans l'atmosphère du poste, énervait même les plus braves, mettait une fêlure dans l'audace des plus résolus.

Le convoi s'était enfin ébranlé dans la direction de Camp-Marchand. La piste s'allongeait sans obstacles sur le plateau désert. Cependant, les sentiers bien battus qui, de l'Est, descendaient vers le bassin du Korifla, dénonçaient la circulation intense des dissidens, dont les poteaux en fer du télégraphe, lamentablement couchés sur le sol, affirmaient la désolante audace. On avait depuis longtemps renoncé à réparer cette ligne où fondaient le fil et les isolateurs que les rebelles emportaient comme trophées dans leurs douars. Pointis comparait en lui-même ce fatalisme inerte à l'activité toujours en éveil des chefs de postes dans les colonies qu'il avait déjà parcourues. Il s'expliqua les défections des tribus par ce témoignage permanent de l'impunité après quelques défaites sans lendemain : « Segonzac avait raison, conclut-il, quand il accusait les « grosses colonnes » de tracer un sillage et non un sillon. L'an dernier, le général Branlières a bombardé la kasbah Merchouch, battu près d'Aïn-Sebbab une harka nombreuse, fondé trois postes dans la région ; mais son œuvre ne paraît pas avoir été, depuis, poussée plus loin que le prologue. Les dissidens auraient vraiment tort de se gêner. » L'apparition de cavaliers, dont la silhouette bleuâtre s'estompait dans la brume du matin, lui prouva aussitôt qu'ils n'y songeaient guère. On les voyait, au

loin, qui tentaient de tendre un réseau serré de convoitises autour du convoi. Les spahis ne pouvaient que les surveiller en se rapprochant peu à peu de l'escorte, tandis que les Sénégalais, confians dans leur jeune chef, se préparaient joyeusement au combat. Mais les pillards ne devaient pas se sentir en force. La conquête de la petite caravane dut leur paraître plus riche de coups que de profits, car ils s'évanouirent dans un vallon après avoir esquissé, à distance, une inoffensive fantasia.

« C'est la première fois, sur cette route, qu'ils menacent le convoi régulier, expliqua le lieutenant à Pointis qui s'étonnait de leur manœuvre. Un de ces jours, ils l'attaqueront à fond, et nous voilà obligés, dès maintenant, d'augmenter la force des escortes. Comment pourrait-on rayonner dans la campagne avec une garnison qui, déjà, suffit à peine aux constructions du poste et à la protection des ravitaillemens? » Pointis admit la difficulté du problème, quand il eut appris que les moyens de transport manquaient pour organiser des convois plus considérables et moins fréquens. Et il s'étonna des impatiences qui semaient, comme à la volée, des postes dont les forces vives s'usaient sans gloire dans des besognes pénibles de charretiers.

La glace était rompue. Certain d'accomplir sans incident sa mission, l'officier, dont l'esprit et les yeux n'étaient plus aux aguets, parlait volontiers. Il se laissait peu à peu aller aux confidences. Avec une verve ironique, il disait ses désillusions de guerrier, ses mécomptes de colonial. Il comparait son rôle actuel à celui qu'il aurait joué ailleurs, dans quelque secteur d'Indochine ou du Centre africain. Il avait espéré les joies et les responsabilités du chef, et il se morfondait, anonyme, dans une petite garnison. Et Pointis avait le cœur serré en songeant à tous les jeunes gens dont il avait entendu les mêmes doléances, qui étaient pareils à ceux de la frontière sino-annamite, du Ouadaï ou du Congo, et qui étaient au Maroc, inertes et grincheux : « Mais tout a une fin, lui dit-il, et vous prendrez sans doute part à la colonne prochaine. Vous y trouverez sûrement l'occasion d'agir selon la formule que vous préférez. — Heu! heu! Je souhaite, monsieur, que vous soyez bon prophète. Mais j'ai déjà respiré, plusieurs fois, la poussière de ces vagues humanités que les grands chefs traînent en pays marocain. Et jusqu'à présent, tous ces périodiques mouvemens de troupes se

sont confondus en deux types qui ont entre eux de nombreuses analogies : la colonne fixe, ou d'observation; et la colonne mobile, ou noria. — Pourquoi noria? demanda Pointis, étonné. — Parce que, inlassable, elle parcourt un itinéraire fermé, toujours le même,où elle livre les mêmes combats, reçoit les mêmes soumissions, séjourne sur les mêmes feuillées. »

Ils étaient arrivés à l'extrémité du plateau. La vue s'étendait maintenant snr un cirque immense, où les vallées de deux oueds traçaient des rides que la distance et la pureté de l'air faisaient paraître sans relief. Les tentes du Camp-Marchand simulaient un semis de taches blanches, écrasées sur le sol rougeâtre. Les fourrés de lauriers-roses dessinaient de longues chenilles vertes qui se tordaient sur les thalwegs et soulignaient le scintillement affaibli des flaques d'eau. Vers le Sud, au delà du cirque, une terrasse gigantesque projetait sur le ciel un profil de forteresse, et servait de piédestal à des montagnes déchiquetées qui jaillissaient de l'horizon comme un archipel lointain. Mais le regard cherchait en vain, sur la table rase du plateau, sur les croupes et dans les replis de vallons qu'elle dominait, les troupeaux et les douars. Un silence de mort pesait sur le désert, et les toiles blanches du poste, endormi dans la sieste des midis africains, faisaient penser à des linceuls préparés pour la garnison : « La dernière tribu est partie en dissidence, annonça le lieutenant à Pointis qui méditait ; nous voilà désormais isolés au milieu du bled Siba. » Il en riait comme d'une aventure drôle, sans songer que les magasins contenaient à peine huit jours de vivres, et que la capture d'un seul convoi par les rebelles pouvait avoir de fâcheux résultats.

Dans un flot de poussière, les arrabas, les fantassins, les cavaliers, contournaient enfin le poste où ils entraient, gênés par des groupes impatiens qui guettaient la grosseur des sacs du courrier. Pointis suivait le flot, pour connaître sans retard la place que le commandant d'armes attribuerait à son campement. Il savait que l'autorité militaire, méfiante par nécessité, surveillait avec attention les actes des voyageurs. Elle flairait, chez tout civil dépourvu de lettres de créance, un protégé étranger dont les spéculations seraient grosses pour elle d'interminables ennuis. Mais, comme ses desseins étaient honnêtes, il se soumettait volontiers à un formalisme peu gênant, que les

recommandations dont il était pourvu transformaient toujours en accueil courtois et souvent cordial.

Cette fois encore, le hasard le servait bien. Tandis qu'il cherchait à suivre adroitement le planton qui le guidait vers le bureau du chef de poste, à travers un dédale d'animaux, de voitures, de caisses, d'hommes de corvée agités et bruyans, le timbre d'une voix le fit tressaillir : « Comment ! c'est vous ? Que venez-vous faire ici ? » Il regarda, et reconnut un officier qui, deux ans auparavant, avait été pour lui, au Tonkin, un compagnon de route, de chasse, de plaisir, sympathique et complaisant. Le quatrième galon de l'officier supérieur s'était, depuis, ajouté à ceux du capitaine Imbert, mais l'œil était toujours aussi vif, la taille aussi svelte, l'entrain aussi exubérant. Cette rencontre rappelait aussitôt à Pointis une exotique Gaby aux cheveux lourds, des tigres manqués en commun, des prospections intéressantes, des placemens productifs, plusieurs mois de labeur intense et de joies raffinées. Les mains tendues par un élan du cœur, il s'avança : « Je ne m'attendais guère à vous voir ici, quoique j'aie maintes fois entendu votre nom depuis Casablanca. Mais je vous croyais encore dans quelque Rochefort, et je pensais qu'un homonyme présidait aux destinées de ce poste perdu ! — Je suis seul du nom dans l'arme, et vous oubliez que les envois répétés de bataillons coloniaux ou sénégalais au Maroc réduisent de moitié la durée de notre séjour en France. Je m'en réjouis aujourd'hui, ô voyageur impénitent ! Je vous tiens, je vous garde. Vous ne trouverez pas ici des affaires à étudier, mais vous nous verrez aborder en vitesse un tournant de l'histoire marocaine. Vous ne regretterez pas le spectacle. Nous parlerons aussi du Tonkin, pour nous donner, par instans, l'illusion de changer d'air. » Pointis protestait poliment, ne voulait pas être importun; mais le commandant l'entraînait avec une insistance persuasive vers une case en briques crues, dont les tôles neuves de la toiture étincelaient. Il y trouvait ses cantines déjà rangées sur le sol, de l'eau fraîche dans les seaux en toile, et le boy Mohammed en train de préparer le lit Picot. Moussa, le cuisinier, assis sur la caisse de popote, attendait sans conviction les ordres pour le repas du soir : il connaissait les traditions de l'hospitalité militaire, et il ne tarda pas à disparaître dans la cuisine des officiers pour offrir à son collègue une collaboration désintéressée.

Pointis était ravi de ce dénouement inattendu. L'hostilité des indigènes, caractérisée depuis N'Kreïla par les espaces déserts, lui avait suggéré de tardifs regrets et de fâcheux pronostics. L'inopportunité d'études agricoles, de recherches minières ou de projets commerciaux lui était apparue évidente, tandis qu'il cheminait sur la route de Camp-Marchand. Il ne voyait alors, à son voyage intempestif, d'autre dénouement que l'assassinat inévitable à quelques centaines de mètres du poste, ou le retour immédiat sous la protection d'un convoi. Et, soudain, la rencontre fortuite d'un ami oublié supprimait tous les obstacles. Il pouvait désormais attendre les événemens derrière les épais talus d'une enceinte bien gardée. Ces événemens étaient proches, affirmait Imbert en lui imposant le tour du propriétaire dans son camp bouleversé.

Des paillotes misérables, des tentes pourries, des taudis immondes aux parois lézardées, à la toiture vacillante, se dressaient sans ordre sur un sol noir, où des sentiers pavés de cailloux pointus exposaient les chaussures à des épreuves redoutables, et les chevilles délicates à des froissemens douloureux. Mais, dans un coin, des constructions coquettes s'élevaient autour d'une petite cour encombrée de matériaux. Quelques soldats européens dressaient les murs, tandis que des files de tirailleurs sénégalais portaient, comme de patientes fourmis, des briques crues posées en équilibre sur leurs chéchias : « Vous comparez ces cahutes à nos jolis postes du Tonkin? Elles sont pourtant notre œuvre, dit Imbert avec orgueil. Depuis un mois que mes Sénégalais sont ici, voilà ce que nous avons fait. » Il montrait les maisonnettes basses et blanches, coiffées de paille sur leurs tôles neuves, que dominait le mât de pavillon : « Et voilà ce qu'*Ils* nous ont laissé, après un an d'occupation ! » acheva-t-il avec un haussement d'épaules dédaigneux. *Ils*, c'étaient ses prédécesseurs, dont la liste était déjà longue. Et il fulminait contre les marabouts, enterrés pour les rendre invulnérables, doublés pour les rendre frais, surélevés pour augmenter leur capacité : « Ces toiles en loques, ces trous à rats, ces nids à puces, voilà tout ce qu'*Ils* ont trouvé comme dernier cri du confortable ! D'ailleurs à passer ici comme des météores, ils n'ont pas même pu s'occuper de pacifier les environs de Camp-Marchand. Vous ne croirez pas sans peine, mon cher, qu'il y a ici 800 fusils et 2 canons ; que le même effectif est stationné à Maaziz, éloigné

de 35 kilomètres à peine, et que ces deux postes n'ont pas de relations directes à cause de l'insécurité des chemins. Je comprends maintenant pourquoi les augures prétendent qu'il nous faudra cent mille hommes au Maroc ! »

A la popote, où les commensaux d'Imbert adoptaient aussitôt Pointis comme un des leurs, puisqu'il pouvait parler aussi doctement qu'eux de l'Indochine, de Madagascar ou du Sénégal, les progrès d'El Hiba dans le Sud, les coups de main contre les postes sur la route de Fez, la passivité des troupes dans la région zaër, étaient commentés avec aigreur. Les officiers métropolitains de la garnison, que la cordialité des relations y conviait fréquemment, défendaient avec conviction la prudence des programmes, la lenteur calculée des offensives : « Les Berbères ne sont pas comme vos nègres du Soudan ; ils sont autrement courageux et bien mieux armés, » disaient-ils quand on leur citait en exemple la rapidité foudroyante de l'épopée africaine, l'enlèvement de Sikasso, l'entrée à Tombouctou, la capture de Samory, la conquête du Tchad, et surtout la prise d'Abéché par un lieutenant isolé à 3 000 kilomètres de la mer, avec 180 Sénégalais et deux vieux canons. Ainsi, les uns concevaient la solution du problème marocain par le temps, les gros effectifs, les opérations savantes, préparées à coups d'aide-mémoires et de schémas. Les autres vantaient la supériorité de la méthode fondée sur l'initiative des sous-ordres, la mobilité déconcertante de petits détachemens des trois armes, l'audace des tentatives, la revanche immédiate d'un échec, l'exploitation intensive du succès. Et ils précisaient : « Plus de grosses garnisons en léthargie ! plus de colonnes en rond, si elles ne doivent pas poser sur le pays les jalons permanens de la conquête ! Un réseau serré de postes, faciles à ravitailler et défendre, commandés par des chefs qui savent allier la prudence à l'ardeur ! Voilà la formule ; elle nous a donné, en trente ans, l'Indochine, Madagascar et le quart de l'Afrique ! » Pointis, que les deux partis prenaient alors pour arbitre, avouait ses préférences pour le système où triomphait l'individualisme de notre race ; mais il invoquait les difficultés de l'heure présente pour exhorter les impatiens à la résignation : « J'ai quelque peu vu, et beaucoup entendu, à Rabat et Casablanca. De gré ou de force, une politique méthodique et circonspecte est provisoirement nécessaire. La révolte d'El Hiba, qui gagne la région de Mar-

rakech, est inquiétante. Si les grands caïds du Sud soutiennent le prétendant, la Chaouïa peut se trouver menacée. A Fez, il faut des troupes nombreuses pour contenir la ville et rayonner dans les environs. La ligne d'étapes est engorgée ; les moyens de transport manquent, et l'évacuation de la capitale a même été conseillée, à cause de la difficulté des ravitaillemens. Les bataillons, les batteries, les escadrons affluent, et l'on n'a pas les moyens de les nourrir. Par suite des fautes accumulées naguère, nous avons, paraît-il, de la peine à conserver nos positions. La récente abdication de Moulay-Hafid grossit encore la part de l'inconnu dans notre entreprise marocaine. La moindre faute pourrait donc être funeste, et je comprends la nécessité de n'agir qu'à coup sûr ! »

Mais ce discours sage provoqua un *tolle* général. « Africains » et « coloniaux » furent d'accord pour conspuer Pointis : « A coup sûr ! clama un capitaine. Croyez-vous qu'on ne trouverait pas ici, et dans les garnisons voisines, assez de monde pour en finir sans retard avec les Zaër ? Vous avez traversé le pays et vous trouvez qu'on peut attendre ? Que faisons-nous à Camp-Marchand derrière nos parapets ? Quelle confiance voulez-vous que nos partisans aient en nous, puisque nous ne pouvons les protéger ? Les dissidens vont partout disant que notre poste est un mellah de Juifs couards. Le prédécesseur du commandant a voulu leur prouver le contraire ; nous savons maintenant qu'il ne faut pas recommencer. » Étonné, Pointis questionna. On lui apprit que, poussé à bout par les jactances des dissidens, l'ancien chef du poste était parti, de nuit, avec 200 tirailleurs sénégalais, une centaine de « joyeux, » un canon et quelques cavaliers, pour aller donner l'assaut au plateau de Tsili, éloigné de seize kilomètres et réputé comme un repaire inexpugnable. Il avait enlevé de vive force la position, et s'y était maintenu assez longtemps pour affirmer son succès avant de rentrer à Camp-Marchand, sans abandonner un seul de ses 11 morts et 22 blessés. Il s'attendait à des complimens : il fut accusé d'imprudence, et déplacé. « L'imprudence n'était pas d'aller à Tsili, dit Pointis ; mais, dans ce pays où le retour paraît un aveu de défaite, puisque votre troupe ne pouvait installer un poste définitif sur le plateau avant de l'évacuer, il valait mieux n'y pas chercher une victoire stérile. Certes, se hâta-t-il d'ajouter, je n'approuve pas sans réserves cette théorie ; mais elle s'explique par la difficulté des temps.

— Vous avez probablement raison, conclut Imbert. Cependant, la colonne des Zaër, annoncée depuis tant de semaines, est plus que jamais nécessaire, ne serait-ce que pour enlever aux dissidens leurs illusions et rassurer nos partisans. » Aux approbations véhémentes de l'entourage, Pointis comprit les sentimens qui l'animaient. Obscurs officiers de troupe, presque tous vétérans des campagnes coloniales, ils n'avaient à espérer, suivant l'usage, que les restes dans la distribution des prix après la bataille. Ils ne songeaient pas à la mort brutale, aux blessures incurables, aux mutilations hideuses qui peut-être les attendaient; ils ne souhaitaient la lutte que pour y retremper leurs forces morales et leurs caractères de chefs. Et Pointis les admira.

D'ailleurs, la date semblait proche où leurs vœux seraient exaucés. De jour en jour, des nouvelles rassurantes arrivaient du Sud et de l'Est. Le rogui, malgré ses premiers succès, n'avait pu coaliser les tribus, ni déchaîner la guerre sainte. Les jongleries magiques d'El Hiba n'éblouissaient que la populace du Souss et du Haouz, et sa popularité venait mourir sur les rives de l'Oum-er-Rbia. Fez, définitivement maté, acclamait le successeur de Moulay-Hafid, et l'on estimait possible, sans un déploiement considérable de forces, la reprise de Marrakech. L'occasion semblait donc favorable de liquider ailleurs quelques arriérés gênans. Depuis l'assassinat de Méaux et de Marchand, nous avions trop souvent promis aux Zaër un châtiment exemplaire, nous avions trop souvent joué chez eux le rôle de matamores impuissans, pour différer plus longtemps l'exécution de nos promesses. Peu à peu, la colonne tant de fois annoncée sortait des nuages de l'hypothèse, et des papiers avant-coureurs annonçaient son approche aux postes enfiévrés.

A Camp-Marchand, choisi pour base des opérations projetées, une volonté prévoyante soudait peu à peu les anneaux de la chaîne qu'elle préparait à la région rebelle. Venus de loin, sans liaison visible, compagnies de tirailleurs algériens et sénégalais, de marsouins et de zouaves, sections de mitrailleuses et d'artillerie, pelotons de spahis et de chasseurs d'Afrique, partisans et goumiers, commençaient de plaquer autour du camp les pièces multicolores d'un habit d'Arlequin. Par groupes hétéroclites, les troupes accouraient, soulevant de leurs pas pesans

une poussière qui flottait comme un ruban de gaze sur les méandres des pistes et des sentiers. Les guetteurs des dissidens, tapis au sommet des montagnes, épiaient ces mouvemens de fourmilière et ne parvenaient pas à dénombrer la mehallah des Roumis. Incrédules, confians dans l'inviolabilité de leurs retraites, leurs chefs calmaient l'anxiété des douars. Ils songeaient aux alertes précédentes, aux randonnées successives des Branlières, des Moinier, des Brulard, et ils affirmaient à leurs fidèles que, cette fois encore, l'orage s'éloignerait sans éclater.

Cependant, cette concentration semblait de bon augure aux hésitans, qui n'avaient pas changé de parti. Escomptant les revanches prochaines, nos derniers partisans exultaient. L'officier de renseignemens du poste voyait chaque jour, sans surprise, les solliciteurs animer son bureau longtemps désert. Naguère, quelque voyage à Rabat ou Casablanca leur avait fait deviner à temps la supériorité finale de notre force; ils avaient dès lors persisté dans l'attente souvent dangereuse de l'imminente curée. Ils conservaient, dans leurs burnous somptueux ou leurs guenilles malpropres, leur traditionnelle allure de grands seigneurs, mais ils mendiaient déjà sans vergogne d'hypothétiques dépouilles qu'ils se disputaient âprement. Débordé par l'assaut de ces convoitises, Imbert qui était pris pour arbitre suprême évitait de se compromettre, et n'imposait aucune limite à l'élasticité de ses engagemens. Pointis, que la curiosité faisait assister assidûment à ces conférences, s'étonnait de voir la légendaire fierté arabe s'effondrer dans tant de bassesse et de cupidité.

Nul sentiment noble ne germait dans leur mentalité grossière de ralliés. Certes, Pointis en avait rencontré des vaincus acceptant leur défaite, qui se glorifiaient d'être les collaborateurs loyaux des conquérans. Mais ceux-là savaient que la domination étrangère était l'épreuve indispensable au salut de leur race. Annamites affinés, Hovas orgueilleux, avaient compris l'impossibilité de leur indépendance hors du type social que les États d'Europe représentaient. Ils avaient souffert de leur faiblesse, mais ils espéraient sortir fortifiés de l'école du malheur. Ils croyaient que, seule, notre intervention brutale avait pu briser le moule des traditions où s'était figée leur nationalité. Ils s'instruisaient près de nous, pour préparer à leur pays une destinée

nouvelle. Les cœurs fermés, mais les mains tendues, ils venaient vers nous ; ils nous aidaient sans réserve pour mériter notre estime et préparer leur régénération. Dans leur rôle ingrat d'intermédiaires et de conseillers, si leur amour-propre saignait souvent, ils s'en consolaient parfois, en songeant aux revanches futures : « Quand nous en saurons autant que vous, avait déclaré l'un d'eux à Pointis, nous essaierons de nous passer de vous. » Et si dans l'entourage des vainqueurs on rencontrait des courtisans intéressés, on y trouvait en plus grand nombre des patriotes clairvoyans.

Tels n'étaient pas les Marocains quémandeurs et besogneux, à qui l'officier de renseignemens donnait chaque jour audience. Ils s'observaient, méfians, et Pointis se divertissait au spectacle de leurs rivalités. Chacun soupçonnait dans son voisin un concurrent redoutable, et le souci de la calomnie savante s'affirmait en d'interminables bonimens, que l'officier écoutait sans lassitude. Tous avaient des ambitions à satisfaire, des affronts à venger, des rancunes lourdes, des espoirs onéreux. Les plus malins, fiers d'une fidélité sans défaillance, affectaient une foi imperturbable et silencieuse dans notre équité. D'autres, moins avisés, véritables ouvriers de la onzième heure, proclamaient sans mesure la vivacité d'un zèle tardif. Cheikhs sans douars, cadis sans justiciables, khalifas sans thalebs, caïds sans autorité, offraient peu et voulaient recevoir beaucoup. Celui-ci exploitait avec adresse un engouement nouveau pour l'Assistance Médicale indigène, et donnait un gage sans valeur en confiant son esclave fourbu aux soins du « toubib » français. Celui-là mettait à notre service quelques bourricots étiques, ou des projets d'intrigues, ou des promesses de trahison. Des conciliabules dans la nuit attestaient la prudence de personnages qui n'osaient pas, ouvertement, jouer sur les deux tableaux. Les délations, les marchandages affluaient, comme aux séances clandestines d'un comité électoral sûr du scrutin.

L'assiduité de Pointis à ces réunions pittoresques intriguait les notables du district. Ils flairaient en lui quelque « hakem » au pouvoir mystérieux. Ils le courtisaient pour mériter ses bonnes grâces et conquérir son appui. Pointis, amusé par leur manège, mimait une sympathie dilatoire, et, gravement, avec les phrases conventionnelles, se déchargeait sur Allah du soin d'exaucer les solliciteurs. Dans leur foule ano-

nyme, quelques types cependant l'intéressaient, par l'avidité naïve des prétentions, la malice roublarde des fourberies. Il les reconnaissait au passage, s'informait de l'état de leurs affaires, souhaitait honnêtement la réussite de leurs combinaisons. Et Bou-Amar qui voulait étendre, après la campagne, son autorité contestée de caïd sur toutes les fractions des Ouled-Ali; Bou-Hazza qui, plein d'égards pour les deux partis, hésita jusqu'au dernier jour à opter pour une dissidence inopportune; le caïd Saïd, que ses administrés reniaient; Moussa le borgne, qui devait à son profil historique le surnom de François I[er] dont il était fier, et qui donnait, avec une scrupuleuse prévoyance, des gages à l'autorité française et aux dissidens; d'autres seigneurs de moindre importance, poussés par une ardeur impatiente, mettaient innocemment à nu, devant lui, leurs âmes de pirates pressés de « manger le voisin. »

Mais, entre tous, Pointis observait Bou-Amar. Celui-ci s'agitait, devinant que l'occasion était unique de satisfaire ses rêves ambitieux. Petit, râblé, il avait une figure intelligente, et l'on pouvait attribuer à la franchise la vivacité de ses regards. Avec une sagacité rare, ce montagnard musulman, inculte et glorieux, avait adopté dès l'origine le parti des Français. Il avait résisté aux menaces des dissidens, comme aux incertitudes causées par notre longue inertie. Depuis l'établissement de nos postes en pays zaër, il s'était multiplié pour mériter une gratitude qu'il entendait monnayer. Il avait, d'ailleurs, chez le caïd Saïd, un rival dont nous étions les débiteurs, et que sa créance morale rendait redoutable. Or, Bou-Amar n'admettait pas une diffusion de notre reconnaissance qui, lors du règlement de comptes, diminuerait sa part de profits. Il guettait donc les événemens pour y trouver une occasion de distancer son concurrent dans la course aux honneurs. On le soupçonnait fort d'avoir poussé, pour le perdre, les douars de Saïd à partir en dissidence. Saïd l'en accusait, non sans raisons plausibles, et la vraisemblance de cette manœuvre paraissait évidente à l'officier de renseignemens. Bou-Amar comprit qu'il devait tenter un coup de maître pour regagner, dans notre estime, tout le terrain perdu. D'ailleurs, le temps pressait. Les premières troupes de la colonne arrivaient à Camp-Marchand. Le début des opérations consacrerait la ruine de ses espérances, si Bou-Amar ne s'était révélé auparavant comme l'homme indispensable. Et pendant quelques

jours il y eut, dans la cahute des Affaires indigènes, une affluence inusitée d'émissaires mystérieux.

Pointis attendait avec impatience le dénouement. Il se passionnait à la complication de toutes ces intrigues. La mentalité indigène, qu'il s'était imaginée simpliste et fruste, lui apparaissait fertile en machiavéliques combinaisons. Certes, durant son séjour au Maroc, il avait déjà constaté, parfois à ses dépens, la duplicité, l'esprit retors des Arabes et des Berbères; il connaissait l'astuce de tout candidat caïd; mais chez ce paysan sans culture elle confinait au génie.

« Tant mieux, puisque nous en profitons, lui dit un soir Imbert qui avait gardé jusqu'alors, sur les offres de Bou-Amar, une diplomatique réserve. Demain matin, si vous ne craignez pas de vous trouver sur le trajet d'une balle égarée, venez avec nous. Je vous montrerai le retour des enfans prodigues. Ce sera un spectacle très marocain. — Je vous accompagnerai volontiers, affirma Pointis; mais en attendant, ne pourriez-vous m'expliquer?... » Imbert aquiesça : « Je le puis. Hier encore, l'affaire n'était pas sûre et je préférais, en cas d'échec, la tenir secrète. Maintenant la discrétion serait superflue. Sachez donc que ce finaud de Bou-Amar s'est abouché avec plusieurs de ses anciens douars qui, pour diverses raisons, regrettent leur dissidence. Il leur a fait passer la bonne parole et leur a promis notre pardon, s'ils abandonnaient le parti des révoltés. Ces douars comprennent bien que tel est leur intérêt. Mais, autant pour sauver la face que pour se garder contre des représailles éventuelles si nous ne sommes pas les plus forts, ils exigent qu'on leur fasse une douce violence. Et voici le programme que nous avons adopté. Demain, je mobilise la garnison, et nous allons soutenir Bou-Amar qui, avec ses partisans, fera « baroud » contre les intransigeans. A la faveur du tumulte et de la fusillade, les douars repentans décamperont, et nous protégerons leur retraite. Mais il est bien entendu que notre intervention aura seulement le caractère d'un appui moral. Bou-Amar tâchera de s'en tirer avec ses guerriers. — Et si cette intrigue si bien préparée doit, en réalité, l'attirer dans un guet-apens? — Sans nul doute j'irai le secourir, mais non sans regrets. »

En termes distillés, Pointis s'étonna. Ce programme, insinua-t-il, manquait d'élégante hardiesse : « Je sais, je sais! riposta Imbert qui, d'ailleurs, n'en paraissait pas très fier. Mais,

ni les circonstances, ni les grands chefs ne sont favorables à une deuxième édition de l'affaire de Tsili. Or, cet essai de pacification persuasive m'entraînera dans une zone interdite aux manifestations militaires du poste. Si j'ai de « la casse, » on ne manquera pas de dire que j'ai été imprudent, que la prochaine entrée en scène de la grande colonne rendait mon geste inopportun, et que j'ai voulu me tailler un petit succès personnel. Songez que nous serons entraînés jusqu'à 18 kilomètres au Sud de Camp-Marchand! C'est peu, dans l'Infini; mais c'est assez, au Maroc, pour me faire accuser de témérité. »

Le lendemain au point du jour, Pointis, équipé comme un reporter militaire, observait le rassemblement. Les « joyeux, » les Sénégalais, mal éveillés, s'alignaient sans hâte et répondaient d'une voix dolente à l'appel. Les gradés s'agitaient pour donner à leur troupe un aspect martial. Les officiers arrivaient d'un pas vif, intrigués par cette prise d'armes inopinée, dont ils ignoraient encore la cause; réunis en petits groupes, ils se livraient au jeu traditionnel des pronostics. L'un d'eux, sceptique, sifflotait : « Nous n'irons plus au bois, » en contemplant les gros mulets de la section de montagne, les chevaux alertes des spahis, dont un cliquetis de ferraille, un murmure de jurons, signalaient l'arrivée. A droite, Bou-Amar se démenait autour d'une quinzaine de cavaliers blottis dans leurs burnous, et s'efforçait de leur insuffler son ardeur guerrière; mais si leurs carabines semblaient en bon état, leurs biques maigres et leurs physionomies indifférentes de « meskine » désabusés, faisaient douter de leurs instincts belliqueux. Leur allure et leur petit nombre étonnèrent Imbert. Dans un colloque prolixe, l'officier de renseignemens s'inquiéta. Bou-Amar affirma les dangers des jugemens téméraires, et garantit de nouveau le succès. En réalité, le caïd paraissait escompter, au cours de l'entreprise, un de ces incidens de la dernière heure, qui modifient le cours prévu des événemens et déplacent les responsabilités.

Après deux heures d'une marche rapide, le détachement arrivait au sommet d'un col où la vue s'étendait sur les immensités mystérieuses du bled Siba. Les plateaux et les vallons semblaient confondus dans une plaine sans reliefs, et nulle rumeur, nulle fumée d'appel ne troublaient la sérénité du désert. Vers le Sud, l'horizon était fermé par le fouillis dentelé de la

vallée du Grou, par les montagnes bleuâtres de Sidi-Lakdar, En vain, les lorgnettes scrutaient les premiers plans et les lointains : les guerriers dissidens restaient invisibles, comme leurs troupeaux et leurs douars. Faisceaux formés, les troupes trompaient leur impatience en grignotant le repas froid. Les officiers, éclairés maintenant sur les causes de ce déploiement de forces, commentaient sans douceur l'attitude insolite des partisans. Ceux-ci, accroupis devant leurs montures, se désintéressaient de la comédie dont ils devaient être les principaux acteurs. Veules et taciturnes, ils semblaient avoir la nostalgie de l'espace qui s'ouvrait devant eux, domaine inviolé de la liberté sans entraves, paradis de guerriers inaccessible aux Roumis. Bou-Amar, penaud, gesticulait entre Imbert et son officier de renseignemens qui l'accablaient de reproches et de menaces : « Bou-Amar, tu nous as menti! Où sont tes partisans? Ce n'est pas avec ces quinze pouilleux que tu vas forcer tes douars à rentrer ! » Et l'autre pérorait, invoquait une méprise : « Ils se sont trompés, bredouillait-il, mais c'est là-bas qu'il faut aller! » Et il montrait une colline lointaine où, par erreur, ses affidés s'étaient sûrement donné rendez-vous.

Pendant ce colloque, les officiers s'étaient rapprochés. Un murmure de colère accueillit la traduction de l'officier de renseignemens qui, perplexe, fourrageait dans sa barbe noire. Imbert les consulta du regard, et lut sur leurs physionomies une instinctive anxiété. Tous étaient braves, mais ils flairaient une trahison dans le calme de la plaine et dans l'embarras de Bou-Amar : « Bah! nous pouvons bien y aller, » dit Imbert en contemplant ses soldats qui, repus et reposés, jacassaient gaiement. » Avec un peloton au col pour assurer notre retour, 250 fusils, 2 canons et 20 spahis dans la plaine, c'est plus qu'il n'en faut pour rester maîtres de nos mouvemens. Messieurs, dans un quart d'heure nous partons! Le caïd nous guidera! — Vous avez tort, mon cher ami, lui souffla Pointis, tandis que les officiers se dispersaient. Songez à ce que vous m'avez dit hier au soir! Vous devez être prudent. Permettez-moi de vous engager à laisser tous ces Bicots se débrouiller entre eux. » Mais Imbert éclata : « Zut pour la prudence! J'en ai assez, à la fin, d'être, comme ils le disent, le Hakem du Mellah! Si nos chefs nous trouvent dangereux et gênans, ils n'ont qu'à nous enlever nos fusils et nos canons pour les remplacer par des porte-

plumes et des balais! » Pointis n'insista pas. Cette révolte, d'ailleurs, lui causait une joie intense. Et, sans inquiétude sur les suites de l'aventure, il suivit le détachement.

De colline en vallée, on parcourut une dizaine de kilomètres dans le désert. Bou-Amar et ses cavaliers, collés aux flancs de la troupe, semblaient attendre une intervention du Destin. L'impression d'une traîtrise hantait peu à peu les « joyeux, » dont la nervosité se traduisait par des exclamations coléreuses et des gestes menaçans. Les artilleurs, plus placides, cheminaient lourdement à côté de leurs mulets; les Sénégalais, comptant sur la bataille, caressaient leurs gris-gris, et leur joie s'envolait dans le « Y a bon » traditionnel. Imbert, à l'avant-garde, épiait le terrain, comme s'il redoutait une défaillance visuelle chez les spahis qui tressaient, autour de la petite colonne, un réseau mobile d'observateurs attentifs.

Soudain, il s'arrêta. Le chemin franchissait une crête rocheuse qu'il adopta comme limite de sa patience. Il disposa sans retard sa troupe en prévision d'une alerte, tandis que l'officier de renseignemens sommait Bou-Amar de tenir ses promesses. Le caïd inventait des faux fuyans et, visiblement, n'était pas disposé à « marcher. » Agacé, Imbert intervint : « Tu m'as entraîné jusqu'ici pour m'aider à ramener ta tribu. Où sont tes douars? Où sont tes partisans? Tu m'as trompé, puisque je ne vois rien. Tu dormiras dans un silo ce soir, si tu ne fais pas ce que tu m'as promis. J'attends ici jusqu'à midi : tu as le temps d'agir. » Bou-Amar voulut attester la pureté de ses intentions; mais, jugeant aux physionomies que l'heure des discours était passée, il rallia son escorte de « meskine » et partit au galop. « Voulez-vous parier qu'il rejoint les dissidens et que vous ne le verrez plus? » demanda Pointis à Imbert qui soupira : « Tant mieux! je serai débarrassé d'un intrigant. »

Les heures s'écoulaient. Parfois, quelques détonations assourdies par l'éloignement faisaient lever des têtes de dormeurs allongés à l'ombre des rochers. Imbert, Pointis, des capitaines et des lieutenans, juchés sur un piton, s'étaient groupés autour de l'officier de renseignemens qui leur montrait le théâtre des prochaines opérations : « Là-bas, vers le Sud-Ouest, c'est Hadjirat-ben-Naceur, découronné de son village berbère qui, jadis, terrorisa la plaine; vers le Sud, c'est la vallée de Zahiliga, où les rebelles vont abreuver leurs troupeaux; plus loin, c'est

le massif de Sidi-Lakdar, où sont campés les Fokras de Merchouch ou Bou-Achéria, qui perpétrèrent l'assassinat de Marchand et de Méaux ; à l'Est, ce chaos de pics déchiquetés, c'est la vallée du Grou qui abrite les dissidens les plus irréductibles, et qui confine aux domaines du puissant Zaïani. » Et tout ce pays était si inculte et si dénudé, ses broussailles sèches lui donnaient si bien l'aspect d'un désert grisâtre, que les imaginations les plus folles n'y pouvaient concevoir, avec les chocs imminens de deux races, des hécatombes de guerriers.

La voix berceuse de l'officier de renseignemens s'était tue. Les coups de fusil lointains ne ponctuaient plus le silence lourd. L'air dansait sur la plaine et les rochers surchauffés. L'heure du départ approchait. Pointis était près de trouver le sommeil dans la rêverie où son esprit s'évadait, quand un galop le fit tressaillir. Il ouvrit les yeux et reconnut l'agent de liaison de l'artillerie qui se hâtait : « Mon commandant, cria le brigadier, le lieutenant m'envoie vous dire qu'on aperçoit des troupeaux et des gens qui semblent se diriger vers le col. Faut-il tirer ? — Rien ne presse. Je vous suis. Venez-vous, Pointis? Nous verrons sans doute du nouveau. » Pointis se leva d'un bond, et, quelques instans après, il grimpait avec son ami sur le dôme rocheux où les deux pièces de 65 se tenaient en surveillance. Les servans rassemblés en groupes remuans autour des canons, les Sénégalais du soutien qui gesticulaient, leur apprenaient de loin qu'un spectacle insolite les attendait.

Quand il arriva, essoufflé, sur l'étroite terrasse où « les crapouillots » béaient vers l'Est, Pointis ne put retenir un cri d'enthousiaste étonnement. A ses pieds, une vallée s'élargissait en éventail vers un hémicycle insoupçonné de montagnes où s'enfonçaient des ravins qui semblaient séparer les secteurs des loges d'un théâtre désert. Et cette comparaison s'imposa sur-le-champ, quand il eut constaté à la lorgnette, dans les replis estompés du terrain, des grouillemens confus d'êtres en émoi : « On croirait que la représentation vient de finir, et que les spectateurs se hâtent vers la sortie, » dit-il à Imbert qui cherchait l'explication de ces agitations simultanées. D'ailleurs, ils ne tardèrent pas à comprendre. Les foules, toujours indistinctes, avançaient. Elles suivaient les thalwegs, franchissaient les ondulations du sol, comme poussées vers un but commun, et leur

marche lente et régulière les faisait converger vers la vallée qu'elles couvraient de leurs rangs épais. Il en sortait de partout, des creux bleuâtres et des fourrés confus; il en surgissait des éperons abrupts qui tendaient un rideau de mystère sur les pentes lointaines des monts. Sur les crêtes violettes, des points noirs, parfois voilés de gaze, s'agitaient : c'étaient des cavaliers qui protégeaient les mouvemens de ces multitudes et tiraient sur d'invisibles ennemis : « Je comprends, maintenant! s'écria tout à coup Imbert, Bou-Amar a réussi! Ses douars lâchent les dissidens! » Il donna aussitôt ses ordres pour procurer aux fugitifs une sécurité inviolable, et, suivi de Pointis, il courut vers une éminence d'où ils pourraient commodément contempler le défilé.

Déjà les premiers groupes montaient vers le col. Leurs théories se suivaient interminables, et leur apparent désordre laissait intactes les cellules organiques de la tribu. Réunis par douars, les familles et les animaux marchaient confondus, et le tumulte assourdi de leur foule innombrable était semblable au bruissement de la mer. Les chameaux au pas velouté dominaient de leurs têtes placides, balancées par les cous inquiets, le flot roux des bœufs, le tassement aplati des moutons. Les bourricots efflanqués, les mulets aux plaies saignantes, disparaissaient sous des monceaux de choses misérables, toiles brunâtres, piquets de tentes, vaisselle grossière, coffres vermoulus, dont l'arrimage incohérent dénonçait la fièvre d'un départ subit. Des chiens maigres, des enfans futés, de pauvres hères sans armes, couraient sans relâche, sur les flancs des troupeaux qui remplissaient comme un fleuve vivant le fond de la vallée. De vieilles femmes à la physionomie résignée, de jeunes épouses à la figure voilée, aux reins alourdis par les nourrissons empaquetés ou par des charges de bêtes de somme, suivaient en trottinant les chevaux caparaçonnés de rouge qui portaient fièrement leurs maîtres et seigneurs. Ceux-ci, le fusil en équilibre sur l'arçon, le regard insolent et vague, semblaient gonflés d'égoïsme et de vanité. Là-bas, les ravins déversaient toujours des affluens intarissables dans le flot des humains et des animaux qui coulait sans arrêt, sans cris, sans remous. Du fond maintenant trop étroit, il débordait sur les versans, il submergeait les collines, montait vers le col qui dressait une barrière symbolique et provisoire entre la paix française et le désordre

musulman. Et c'était une vision inoubliable, que celle de ce peuple en marche vers son nouveau destin.

« Ne croirait-on pas revivre les temps bibliques? dit Pointis à Imbert qui rêvait. Ces multitudes d'hommes et d'animaux, errantes dans le désert, ne vous font-elles pas songer à l'Exode? Il me semble que Pharaon va surgir sous l'aspect d'un chef de dissidens. » Imbert sourit : « Puisque vous évoquez l'Histoire Sainte, dit-il, regardez bien ce groupe, là, tout près. Il vous fournira le sujet d'un paradoxe brillant sur le réalisme dans l'art. » Et il montrait un Marocain orgueilleux, confortablement assis sur un âne rondelet; la femme suivait, loqueteuse, encore fraîche et jolie, mais courbée sous le poids de ballots énormes et d'un gosse empaqueté sur les reins : « Voilà, reprit-il, comment la fuite en Égypte a dû s'accomplir. Saint Joseph à pied, portant les bagages, la Vierge sur la bourrique avec l'Enfant Jésus dans les bras, sont un contresens artistique et social. » Il allait, d'après nature, passer au crible d'une critique goguenarde le formulaire pictural des sujets religieux, quand une voix joyeuse sortit d'une trombe de poussière qui se rapprochait.

« Mon commandant! criait l'officier de renseignemens, succès complet! Nous faisons rentrer de dissidence 130 tentes et près de 15 000 têtes de bétail sans tirer un coup de fusil! » Et il sautait à terre, en même temps que Bou-Amar et ses acolytes qui rayonnaient d'orgueil : « Bou-Amar est un brave homme, reprit-il; nous l'avions mal jugé ce matin! » Avec une franchise louable, il expliqua sa méprise d'interprète qui avait fait soupçonner le caïd de trahison. Celui-ci, au contraire, avait habilement combiné son plan. Pendant la nuit, une cinquantaine de cavaliers étaient allés jusqu'aux douars dont il fallait aider le départ. Ils avaient pu échapper aux guetteurs des dissidens, donner les indications indispensables sur la route à suivre pour le retour, et sur l'emplacement des troupes de soutien. Grâce à l'obscurité, au secret rigoureux de l'intrigue, les douars avaient pu faire leurs préparatifs et se sauver sans être éventés. Au jour, les ennemis s'étaient aperçus de leur fuite; ils les avaient poursuivis; mais, retardés par le rideau léger des partisans, ils n'auraient pu devenir gênans que vers l'arête occupée par nos troupes. Là, ne se sentant plus en force, ils avaient fait demi-tour. Le quiproquo de la matinée résultait d'un changement

inattendu dans le programme : la veille, les dissidens avaient entraîné plus loin vers le Sud les douars qu'ils prétendaient retenir dans leur parti, et ce contretemps avait retardé l'heure de la fuite et l'arrivée au rendez-vous.

Imbert écoutait ce récit avec une joie intense. Il s'extasia sur l'importance du succès obtenu sans coup férir : 130 tentes, avec leurs 15 000 animaux, cessaient volontairement la rébellion, et la seule intervention morale de nos forces suffisait pour les y décider! Il tendit la main à Bou-Amar et le complimenta; puis il songea aux causes cachées qui transformaient soudain ce caïd obscur et douteux en champion intelligent et zélé des Roumis. Les pronostics fondés sur les récits relatifs à la prochaine colonne, sur la concentration commencée à Camp-Marchand? Ils en ont vu d'autres, et ils n'y croient pas. Les rengaines nouvelles sur les profits d'une politique de collaboration? Non, ils ne savent ce que c'est. Lassitude raisonnée de l'existence errante, convoitise du bien-être stable et reposant? Pas davantage. Alors? Il se butait, mais un trait de lumière traversa son esprit : « Parbleu! c'est le choc de Tsili qui ouvre cette fissure dans le bloc des dissidens. Ils savent maintenant que, malgré les distances, leur sécurité est devenue douteuse et leur impunité mal assurée. Les hésitans commencent à se garer des coups. »

Les derniers troupeaux disparaissaient derrière le col. Le soleil baissait. Pointis se leva : « Partons-nous? » demanda-t-il. Imbert cessa de méditer; il fit à la lorgnette le tour de l'horizon : « Rien de suspect en vue. Nous rentrerons en bon ordre, glorieux et satisfaits. Admirez maintenant la joie de nos troupiers : ils comprennent qu'on a joué un bon tour aux dissidens! » Sur les figures, on lisait, en effet, la satisfaction causée par une journée bien remplie, dont les épisodes étaient analysés en commentaires bruyans. Les regards se tournaient, admiratifs, vers Bou-Amar qui savourait sans modestie cet hommage réparateur des avanies du matin.

Peu à peu, les élémens protecteurs de l'exode s'étaient soudés dans la formation prescrite pour le retour. Sur la piste rabotée par les pas des animaux innombrables, la troupe marchait allégrement. Elle dépassait les derniers groupes des fugitifs qui égrenaient leurs traînards harassés. Bêtes et gens étaient visiblement à bout de leurs forces, et Pointis put voir, sur les

épaules des Sénégalais, quelques moutons fourbus. Il s'en émerveilla : « Non, ce n'est pas ce que vous croyez, lui dit un officier. Nos tirailleurs ne savent pas que la Société Protectrice conseille aux humains : Soyez bons pour les animaux. Et leur sollicitude a un mobile plus intéressé. »

Cependant, le crépuscule brouillait dans l'ombre les fonds des vallées. Au loin, sur les plateaux qui entourent le poste, des lumières apparaissaient, et leurs cercles de feu signalaient aux retardataires les emplacemens des nouveaux douars. Les femmes hors d'haleine, les troupeaux épuisés de fatigue et de soif, se hâtaient vers ces lueurs, comme vers le refuge sûr qui les préserverait désormais des réveils effarés, des départs furtifs dans la nuit zébrée par les éclairs des coups de fusil. Des vieillards, des enfans s'affaissaient et leurs proches passaient sans les voir, emportés par la dureté de la race et l'égoïsme de la peur. Mais les soldats, goguenards et pitoyables, soulevaient doucement ces épaves humaines et les arrimaient sur les mulets de bât pour épargner les dernières fatigues à leurs pieds endoloris.

Au pied du poste, le fleuve de ce peuple en marche se perdait dans les campemens déjà installés. Habitués à la morne solitude des environs, les troupiers acclamaient les douars qui étincelaient comme une capitale en fête. Les officiers, groupés dans la cour, discouraient encore, avant de se séparer, sur les épisodes émouvans ou burlesques de la journée. Un brouhaha de conversations sortait des tentes et des cases, dominé par le concert lancinant des chiens dans les douars. Pointis cherchait à démêler le leit-motiv de cette symphonie, tandis qu'Imbert parcourait du regard un lot de télégrammes apporté par un planton déférent. Bou-Amar et ses acolytes étaient partis à la recherche d'une plantureuse diffa.

« Il ne doute plus de rien, Bou-Amar! dit soudain Imbert. Devinez ce qu'il m'a proposé avant son départ? L'officier de renseignemens en est tout abasourdi! — Sa fille, peut-être? supposa Pointis. — Soyez donc sérieux! Il m'offre les Fokras de Merchouch, et leur suite, avec la manière de les massacrer. — Pas possible! Et ce serait pour quand, cette hécatombe? — Hélas! n'y pensons plus! J'ai connu trop tard ce caïd intelligent et ambitieux! Les dernières troupes qui doivent concourir au « châtiment des Zaër » arrivent demain, et la grande colonne s'ébranle dans trois jours. J'en fais partie avec mon bataillon.

Je serai petite flûte là où je pouvais être chef d'orchestre! — — Bah! dit Pointis, ne regrettez rien! Vous seriez trop gourmand, si vous vouliez garder, pour vous tout seul, le gâteau guerrier de la pacification zaër. Mais j'ai tort de railler votre déception, car vous étiez, sans doute, sûr de réussir un brillant coup de main. Et si vous aviez échoué? Pensez aux conséquences locales d'une catastrophe, tandis que le Rogui prêche la guerre sainte, et que El Hiba triomphe à Marrakech! Croyez-moi : pour des tas de raisons d'intérêt général et d'intérêts particuliers, il vaut mieux, comme disait l'autre, taper tous ensemble, et tous en même temps! »

Le tirailleur maître d'hôtel, immobile, guettait la fin de ce discours. Le dîner était servi. Les officiers attendaient Imbert et Pointis autour de la table, fleurie de lauriers-roses en l'honneur du retour des « enfants prodigues, » ainsi qu'un loustic nommait les dissidens repentis. Et jusque fort avant dans la nuit, les yeux où brillait l'excitation d'un champagne de traite cherchèrent, sur les cartes rudimentaires du pays zaër, les emplacemens des prochains Austerlitz.

Pierre Khorat.

REVUE LITTÉRAIRE

VILLON (1)

« Il fauldroit avoir esté de son temps à Paris, et avoir congneu les lieux, les choses et les hommes dont il parle, » dit Clément Marot de Cahors, dans la préface de l'édition qu'il a donnée de Villon. Il regrette que les deux Testamens soient tout pleins de noms bientôt inconnus et d'allusions à de petits faits qui n'ont laissé nul souvenir. Il conseille donc aux poètes de ne pas prendre leurs sujets « sur telles choses basses et particulières. » On ne lit pas les Testamens, je crois, sans être un peu du même avis que Marot. Mais le conseil de Marot est dangereux, qui engagerait les poètes à éviter la particularité. En cherchant la généralité, les poètes ne traitent plus que lieux communs. Il est remarquable que plusieurs des grandes œuvres auxquelles la postérité demeure le plus fidèle, — et, par exemple, la *Divine Comédie*, — soient, dans tout leur détail, attachées à de menus événemens, oubliés quelques-uns. Or, le poète ainsi témoigne de sa vie réelle ; et il n'est de réalité que particulière : mais il n'est rien aussi de plus général que la vie.

Cependant « l'industrie des legs » que fait Villon (comme dit Marot) nous échappe très souvent ; et, pour en attraper la signification, l'ironie ou la gentillesse, il faudrait avoir été de son temps à Paris. Marot renonçait à un tel privilège, Marot qui, un demi-siècle après la mort de Villon, sentait déjà « l'antiquité de son parler » et la notait dans un langage dont nous sentons à notre tour l'antiquité : que de vieillesse accumulée sur la jeunesse d'« ung povre petit escollier ! »

(1) Pierre Champion, *François Villon, sa vie et son temps*, deux volumes (Champion, éditeur).

Il y a, pour retourner à lui un peu, l'érudition. Et, parce que certains érudits entassent tout uniment de la poussière sur de la poussière, nous sommes tentés de redouter leur besogne; mais, bien faite, leur délicate besogne est le rajeunissement perpétuel de l'humanité. Recourons à ce beau stratagème. Grâce aux deux volumes que M. Pierre Champion, — précédemment l'auteur d'un *Charles d'Orléans* très remarquable (1) — vient de consacrer à *François Villon*, nous aurons connu les lieux, les choses et les hommes dont parle ce poète; nous aurons été de son temps à Paris, mieux et plus facilement que Marot.

M. Pierre Champion a utilisé les travaux patiens et admirables d'Auguste Longnon, de Marcel Schwob et de Gaston Paris. Il les a contrôlés, et il les a, sur quelques points, corrigés. Surtout, il les a complétés par ses recherches personnelles, qui ont été considérables, minutieuses et constamment récompensées de précieuses trouvailles. Sur Villon lui-même et son existence, il n'apporte pas de nouveaux documens. Ce qu'il a étudié, avec un soin parfait et avec une ingéniosité subtile, c'est le temps de Villon ; et c'est l'entourage de Villon, ses amis, ses légataires, le monde où a vécu cet écolier, ce poète, ce sacripant, son milieu, les conditions de son activité, ses paysages de rues ou de grands chemins, de sorte que Villon nous devient tout à fait intelligible; nous entrons dans le secret de sa conscience et nous concevons familièrement ses bizarreries : les incidens que nous savions s'éclairent d'une lumière qui leur donne du naturel et de l'évidence.

J'aimais, s'il faut l'avouer, maints huitains que je n'entendais pas beaucoup : « *Item*, à Jehan Raguyer je donne... *Item*, à Robin Trouscaille... *Item*, et à Michault Culdou. — Et à sire Charlot Taranne... » Mon plaisir était le bruit des syllabes, le rythme des mots si drôlement agencés, certes obscurs et qui soudain se dévoilaient, montrant un bout de pensée cocasse ou polissonne, laquelle aussi tournait parfois au plus doux sentiment. Et je m'attendrissais sur Guillaume Cotin, sur Thibault de Vitry, deux pauvres clercs, parlant latin, paisibles enfans sans querelle, humbles et bien chantans au lutrin. Villon leur donne, « en attendant de mieux avoir, » le revenu d'une maison qui n'est pas à lui. Or, Guillaume Cotin et Thibault de Vitry étaient, en 1456, de vieux, riches et gros chanoines de Notre-Dame. Villon se moque d'eux, quand il les habille en Éliacins. Et il emploie contre eux son procédé de plaisanterie le plus habituel, qui est l'antiphrase. Il

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er février 1913, l'article de M. Raymond de Vogüé.

fait opulens les miséreux, gras les maigres, sages les fols, piteux les cruels. Il donne aux Quinze-Vingts des lunettes. Il organise toute une mascarade de raillerie et s'en amuse. Les chanoines de Notre-Dame, il les déteste; il a, pour les détester, ses propres rancunes et, principalement, les rancunes de tout un chapitre. Les chanoines de Saint-Benoît sont les ennemis des chanoines de Notre-Dame; il y a entre eux un long passé d'émulation, des froissemens de protocole, des insolences, des révoltes. Et c'est au cloître Saint-Benoît, dans la communauté même et dans une maison à l'enseigne de la Porte rouge, que Villon fut élevé, chez maître Guillaume de Villon, son « plus que père ; » c'est là qu'il eut le seul asile dont il usât lors de ses bons jours. En 1449, quand il avait dix-huit ans, il a vu les chanoines de Notre-Dame venir, pour affirmer leur suzeraineté, chanter au lutrin de Saint-Benoît le Bétourné, le jour de la fête du saint. Maître Guillaume Cotin et maître Thibault de Vitry avaient de vieilles voix cassées. Les chanoines humiliés de Saint-Benoît n'en firent-ils pas des gorges chaudes ? Et François Villon n'a oublié ni la méchanceté ni la bisbille, quand il vante ces pauvres clercs, éloignés de toute querelle et si bien chantans au lutrin.

De tels renseignemens sont délicieux, à mon gré. Ils nous permettent de placer Villon dans son groupe, de le lier à ses entours et de ne plus l'apercevoir, comme un phénomène saugrenu, dans un isolement contraire à toute vérité imaginable. Il a ses préjugés, qui sont l'étoffe où brode sa fantaisie. Et il s'échappe de ce groupe ; précisément, il s'en échappe : et c'est la preuve qu'il y était. Les indications qui nous sont fournies, touchant ce groupe, j'en nourris mon idée de Villon. Et, à ses différences, si nettes sur un fond moins coloré mais de nuance forte, je le distingue.

Aux chanoines de Notre-Dame, dont il se moque avec les autres chanoines de Saint-Benoit, il lègue les revenus de la maison Guillot-Gueuldry. Et la maison Guillot-Gueuldry, rue Saint-Jacques, on l'a dénichée : Gueuldry, un boucher, ne payait pas la rente des étaux qu'il avait pris à bail. Et voilà le mauvais payeur, célèbre alors à Saint-Benoît, que Villon cède à ses légataires Guillaume Cotin et Thibault de Vitry !... Parmi les gens de Notre-Dame, il y en a un, seulement un, qu'il épargne : c'est le bon feu maître Jehan Cotart. Celui-là, il n'a pour lui qu'amitié. Cela lui date d'un procès qu'il eut avec Denise, une fille amoureuse. Jehan Cotart fut le procureur de Villon devant l'official ; et, pour ce, Villon lui dut les honoraires d'un patard, qu'il ne paya pas ; et Cotart ne réclamait rien. En conséquence, le bon feu

maître Jehan Cotart est bien traité. Villon lui accorde l'éloge de fameux buveur : au surplus, quoi de mieux? En l'honneur de ce très digne homme, il invoque « Père Noë, qui plantastes la vigne, vous aussi, Loth... » S'ensuit un badinage. Villon l'a vu, Cotart, qui, s'allant coucher, chancelait, trépignait « comme homme bu; » et, une fois il se fit une bigne, tombant, à l'étal d'un boucher. Bref, de tout cœur, il recommande à Dieu l'âme du bon feu maître Jehan Cotart.

Il suffit de lire Villon pour sentir la vérité de sa poésie. Il n'y a pas, entre sa poésie et lui, l'intervalle d'un artifice; mais sa poésie est lui-même, lui devenu spontanément cette poésie-là. Je ne sais si jamais un art a été plus adhérent à la personne de l'artiste, si jamais le poète et sa poésie ont eu cette identité vivante. C'est ainsi que les Testamens nous émeuvent deux fois en une fois, par tant d'art et tant de réalité ensemble. On nous aide à goûter ce double attrait si puissant de son œuvre, quand on nous montre son exactitude et qu'il a cueilli au pré, mouillées encore, les fleurs de son bouquet.

A sa mère, Villon a légué une ballade pour prier Notre-Dame ; et c'est la mère de Villon qui parle ; et il y a un dizain (qui fait oraison dans toutes les mémoires) où cette bonne femme dit ce qu'elle voit, avec peur et liesse, au moûtier dont elle est paroissienne. Elle le dit de telle sorte qu'on ait pu désigner cette église : l'église du couvent des Célestins, dédiée sous le titre de l'Annonciation, église que décrit en ce temps-là Guillebert de Metz comme ceci : « Aux Célestins est paradis et enfer en peinture, avec autres pourtraictures en un cuer à part. Item devant le cuer de l'église, à ung autel, est painte ymage de Notre-Dame, de souveraine maistrise. » Auprès du paradis, tout en harpes et luths, et de l'enfer « où damnés sont boullus, » contraste saisissant, la mère de Villon, à la main une chandelette, prie et fait un gémissement. Elle ne sait pas lire et elle est une des humbles chrétiennes en faveur de qui l'Église, durant le moyen âge, multiplia sa belle imagerie, offrant aux yeux, comme un livre manifeste, les murailles sculptées ou peintes, l'évangile lumineux des vitraux; et, en général, les sermons commentaient le précepte de ces tableaux.

Passant du triste au gai avec une soudaineté capricieuse, mêlant la plainte, la satire, la douleur et une allégresse toute voisine des larmes, Villon s'amuse d'être si pauvre et d'avoir tant de légataires. Il donne tout, voire ce qu'il n'a pas ; et il donne aussi ce qu'il a et qui n'est pas grand'chose. Le stratagème du testament le divertit le mieux du monde. Mais ce testament plein de jolie extravagance, il le compose sur le modèle des testamens authentiques. M. Pierre Champion, qui a

examiné ces paperasses, nous l'apprend. On rédigeait alors un testament pour le plus modeste cadeau. Une pauvre femme lègue à sa paroisse, en mourant, sa robe du dimanche et son chaperon, à sa filleule son lit et, à une malheureuse qui avait eu la figure déchirée par les loups, son cotillon de tous les jours. Pareillement, Villon lègue à ses amis les pièces de son costume, ses chausses garnies de semelles, ses houseaux, sa robe rognée, ses meubles médiocres, son lit, une table, un pain, des paniers et sa librairie. C'est tout ce qu'il possède. M. Pierre Champion a publié l'inventaire après décès des biens laissés par un écolier du collège d'Autun, qui vécut vers la fin du siècle et qui s'appelait maître Guillaume Levavasseur. Eh bien! cet inventaire, c'est trait pour trait celui de Villon. L'objet le plus cher, estimé plus de trente sols parisis, est un lit garni de son traversin et de sa couverture de laine bariolée ; mais on ne prise pas à plus de deux sols parisis le pourpoint d' « oustadine » noire doublé de futaine blanche, avec un bonnet noir et un gris.

Nous voyons très bien Villon, dans sa petite chambre du cloître Saint-Benoît, parmi ses meubles, sous la tutelle de maître Guillaume, son « plus que père, » homme savant et respecté. Il a reçu la meilleure éducation, dans un monde grave et aimable de religieux et de juristes, un peu chicaneurs, dogmatiques, très sûrs d'eux-mêmes, dépourvus de tout scepticisme, bons Français, fidèles au Roi, très attachés à la mémoire de Charles V, qui a donné à « messeigneurs de Saint-Benoît » le droit de seigneurie et très férus encore des exploits qu'on raconte de Du Guesclin, le compagnon de ce bon roi, et très amis de la Pucelle : quand Charles VII résolut de réhabiliter Jeanne d'Arc, l'un des mémoires fut signé de Jean de Montigny, chanoine de Saint-Benoît. En lisant les vers où Villon célèbre « Claquin le bon Breton » et « Jehanne la bonne Lorraine qu'Anglois bruslèrent à Rouen, » l'on devine que lui reviennent à l'esprit, — et ils le touchent, — les récits qui ont éveillé les ferveurs de son enfance. L'année où il naquit, du Guesclin était mort depuis cinquante ans et, cette année même, les Anglais brûlaient Jeanne d'Arc. Il a été bien élevé, préparé à une vie pareille à celle dont maître Guillaume de Villon lui présentait l'exemple honorable et quiet. Et il était un bon enfant, avant que de se muer en mauvais garçon. Il a passé ses examens : à dix-huit ans, il est inscrit parmi les bacheliers sur le registre de la Nation de France, à l'université ; à vingt et un ans, c'est-à-dire aussi jeune que les règlemens l'y autorisaient, il obtient la licence, *licencia docendi*, pour laquelle il a dû prouver qu'il avait étudié Porphyre, les Catégories, les

premières et les secondes Analytiques, Boëce sur les Topiques et la Division et suivi cent leçons sur les mathématiques, l'astronomie, la métaphysique et la morale. Plus tard, au temps de son repentir, il dit qu'il fuyait l'école ; peut-être ne fut-il pas un élève bien régulier. Mais il eut ses diplômes : ne lègue-t-il pas, dans son petit Testament, aux pauvres clercs de la cité la « nomination qu'il a de l'université » et dont il ne fait point usage ?... Divers indices mènent M. Pierre Champion à conjecturer qu'il a été clerc de procureur ou qu'il a travaillé chez quelque trésorier des finances. Il avait beaucoup de relations, et louables. Il a dû commencer une destinée respectable et tranquille.

Et puis, il a mal tourné. Comment cela lui advint-il ? Sans doute, prompt de nature et faible de caractère, céda-t-il à l'influence des camaraderies périlleuses. Il eut pour camarade, notamment, Regnier de Montigny, « noble homme » de par sa naissance et, de fait, un garnement, tricheur au jeu, décrocheur d'enseignes, excitateur de vacarmes nocturnes, pilleur d'étalages, tueur de sergens et qui finit à la potence. Il eut pour autres camarades une bande extraordinaire d'écoliers larrons et desquels M. Pierre Champion a trouvé, dans les archives procédurières, les scandales surprenans. Quelle bohème de fripons et, au besoin, de meurtriers, cette séquelle étudiante ! Farces énormes et larçins; une prodigieuse facilité à continuer la plaisanterie où qu'elle aille et, sans scrupule aucun, jusqu'aux délits et aux crimes. L'on ne croirait point aisément à un tel désordre de facétie brutale si chacune des anecdotes qui en illustrent l'histoire n'était, par l'historien, munie de ses textes et preuves. Autour de ces garçons, les « filles mignotes, » et plus filles que mignotes, « vivans en vileté et désordonnées en amour, » la Touchaille, la Saucissière, Catherine la boursière, Jeanneton la tapissière, Marion l'Idole, consolatrice des enfans perdus, et la belle saunière, et la belle bouchère, et la belle herbière, et celle qu'on disait la plus belle de toutes et « celle qu'on appeloit belle simplement, » et de gentilles et d'ignobles jusques à la grosse Margot. Avec ces « fillettes, » avec les pipeurs et les maraudeurs, dans les rues, les terrains vagues, dans les décombres et les tavernes, François Villon prend du bon temps.

Il se déprave ainsi. Encore faut-il concevoir qu'il ait subi la tentation de la vie étrange où il s'est lancé. Il avait l'esprit mobile et aventureux. En outre, les Porphyre, Boëce et autres, philosophes ou grammairiens, l'ennuyaient : il était paresseux pour lire. La jurisprudence l'ennuyait aussi ; et, s'il a été clerc de procureur, il n'eut pas envie d'être, un jour, procureur. La religion ? Il n'avait pas les façons

d'un grand docteur ; et il était seulement pieux. Que faire ? Il ne fit rien de bon. Et il était imprévoyant, de manière à ne pas regarder devant lui où conduisent les mauvais chemins.

On doit aussi, non pour le juger, mais pour le comprendre, tenir compte de cette époque où il eut son adolescence. Le pays a enduré l'invasion des Anglais ; il a terriblement souffert : et ces crises nationales ont pour effet de démoraliser les gens. On n'ignore pas ce que fut l'état du royaume à l'avènement de Louis XI. La guerre est finie : tout ce qu'elle contenait de force et de fougue dans sa dure discipline se relâche, se répand et veut jouir de sa liberté. Une énorme vitalité, délivrée de ses contraintes, débridée, se rue à ses désirs, lesquels ne sont point délicats. Et il y a, dans le royaume, une atmosphère de folie, que les plus fins reniflent, s'ils ont les narines bien ouvertes. Tel est Villon, le nez au vent.

Voilà des causes générales de dissipation. Mais il en est de plus singulières et qui semblent avoir été, pour le pauvre Villon, déterminantes. À peine avait-il vingt-cinq ans, un soir de la Fête-Dieu, quand il tua Philippe Sermoise. On avait porté en procession Notre-Seigneur dans tout le quartier Saint-Benoît. La liesse de la journée animait encore les rues. Le soir, Villon était assis, dans la rue Saint-Jacques, sur un banc de pierre. Sermoise arrive ; Sermoise, un prêtre, mais furieux. Il invective contre Villon et, de sa dague, le frappe au visage. Villon lui plante dans l'aine une dague qu'il avait, lui aussi, cachée sous son petit manteau. Sermoise mort, Villon se sauve : durant sept mois, il est hors de Paris, soumis au gré de maints hasards. Et il revint ; mais il avait, dans son passé, ce préambule. Et, quand il tua Sermoise, il était en légitime défense, en défense assez légitime ; cependant, il avait tué Sermoise. Puis, entre ces garçons, d'où venait la haine ? On soupçonne des rivalités d'amour.

Il y a, dans la jeunesse de Villon, deux femmes, qu'il a aimées, et non comme « filles mignotes, » mais de vraie passion. Et il l'avoue quand « ses grands deuils en sont passés. » Il parle d'elles ; et il affecte de rire : même, il injurie violemment leur souvenir. Il ne les aime plus, ni Marthe, ni Catherine de Vausselles. Il les a aimées et il garde sa rancune, qui est de l'amour perverti. Catherine de Vausselles et Marthe lui ont été complaisantes, trompeuses. Elles l'ont mis dans la mélancolie où un tendre jeune homme est le plus déraisonnable. Elles l'ont déçu quand il était crédule ; et, quand il leur dédiait son esprit gracieux, elles l'ont envoyé aux plus viles consolations.

Du moins, il y alla !... Et j'ai pitié de lui, mais aussi des jolies

Catherine de Vausselles et Marthe qui, au long des jours oublieux, a perdu son nom de famille. On ne peut rendre ces deux jeunes femmes responsables de ce qu'il a fait depuis lors. Les tavernes, le jeu et la débauche : ce n'est rien. En peu de mots, il devint cambrioleur. L'affaire du collège de Navarre ne se prête pas à des interprétations indulgentes. Avec d'autres, avec Colin de Cayeux, fils d'un serrurier parisien et qui tenait de son père la façon de prendre les serrures, avec Petit Jehan, plus effronté encore et plus habile, et avec Guy Tabary, un peu niais, qu'on abusait et qui vendit la mèche, Villon opéra dans une entreprise de crocheteurs. Ils travaillaient avec l'instrument qu'on appelait déjà rossignol ; et, dans la chapelle du collège, ils volèrent cinq cents écus d'or. Colin de Cayeux, plus tard, fut pendu. Villon, après le vol, s'éloigna de Paris, à tout hasard. Il partit pour Angers. Et, à Angers, il combine pour ses camarades et lui, un autre coup. Il avait un parent là-bas, un oncle, moine dans un des couvens de la ville. Le bon apôtre n'est-il pas venu, tout gentiment, voir cet oncle? Par l'oncle ou autrement, il aura des avis relatifs à un religieux d'Angers, très riche et qu'il sera fructueux de dévaliser.

Tout cela suppose la préméditation, l'adresse abominable et une bande organisée. Villon est l'un des garnemens de cette bande, il n'en est pas le chef. Et, si Petit Jean montre sa maîtrise au moment bref du crochetage, Villon prouve sa suprématie dans la préparation prudente et savante des affaires. Donc, il en est plus longtemps occupé : il vit avec ce souci inquiétant.

Il y a toutes raisons de croire que, pendant les mois ou les années de sa vie errante, il se mêla aux Coquillards, ou Compagnons de la Coquille, voleurs de grands chemins, voleurs dans les foires où ils s'introduisaient déguisés en marchands, voleurs partout et qui avaient leurs indicateurs, recéleurs, complices de tout genre, leur discipline, leur administration secrète et leur jargon que Villon sut, parla, écrivit et consacra de la musique de ses vers. Il a vécu dans l'ignominie, et sans nulle excuse. Il volait de l'argent; et il a été un cambrioleur comme un autre.

Qu'il en soit venu là, Villon qui avait une mère si bonne et dévote, et Villon que maître Guillaume de Villon éleva si bien, et Villon qui était Villon, cela déroute. Mais qu'en étant venu là, il ait été pourtant ce poète, cela vous embarrasse l'intelligence et vous interdit. Le Petit Testament est postérieur au meurtre de Philippe Sermoise ; et l'incomparable merveille du Grand Testament, postérieure au vol du collège de Navarre et au voyage d'Angers.

Il a été ce cambrioleur et ce poète. Quel poète ! Il a inventé une poésie. Il devait quelque chose de son art à Eustache Deschamps et (plus, à mon gré, que M. Pierre Champion ne l'accorde) au grand Rutebeuf : quelque chose de son art, mais non cette habileté souveraine, qui fait qu'on n'ose pas l'appeler habileté. C'en est une pourtant, et à laquelle on a envie de rendre hommage en disant qu'elle n'est pas volontaire, comme si alors elle avait le caractère d'une aubaine surnaturelle et d'un cadeau à peu près divin. Il a de ces vers qui ont l'air d'avoir fleuri ; et d'autres qui ont les couleurs du soir ; et d'autres qui semblent tombés du ciel. Si on les regarde, on admire la réussite de l'ouvrage, l'effet d'un mot, d'une voyelle qui, placée là, sonne à ravir et vous alarme. Quelle science accomplie du rythme, varié sans cesse, docile aux guises de la sensibilité la plus mobile, et frissonnante, parfois abandonnée à son chagrin, débile, pleurante, et parfois agitée de colère, émue de véhémence, et bientôt adoucie on ne sait comment, passant vite, par des nuances menues et nettes, de la tristesse à la gaieté ou, par des secousses graduées, du rire aux sanglots !... Pour tant de merveilles, une langue imparfaite, et qui a certainement toutes les plus belles ressources du vocabulaire, une abondance même un peu excessive, mais qui corrige son désordre par la justesse des vocables, proches encore de l'origine, et vifs, et neufs, et nés de bonne lignée latine ; ce qui manque, c'est la syntaxe, pour assembler le trésor verbal et pour le ranger. Et souvent on aurait l'impression de colliers défaits, de chaînettes rompues, si le rythme ne suppléait la syntaxe ; il prend les mots, les tient, les attache et compose avec eux les phrases, en vertu de sa logique, non dialecticienne, mais spontanée, pareille aux gestes de l'émoi : logique poétique, perpétuellement renouvelée, et qui ne peut continuer la pensée une fois éteinte (comme le raisonnement tout seul continue) et qui ne vit que dans l'ardeur.

Cette poésie qu'a inventée Villon, c'est (pour emprunter à Baudelaire) un cœur mis à nu. Villon a imaginé de ne dissimuler rien, fût-ce vanité ou vergogne. De vanité, il n'en a pas : et plutôt il se rabaisserait. Sans doute il attribue volontiers à des chagrins d'amour le motif des départs extrêmement précipités auxquels l'incitait, pour tout dire, la nécessité de n'être pas auprès de ses juges le lendemain d'un crime ou d'un délit ; mais, quoi ? n'est-ce pas le plaisir d'amour qui le tenta et la peine d'amour qui le déconfit premièrement ? Et puis, ses amours même, il ne les vante pas. De vergogne, il n'en a guère ; et l'abjection de sa misère, l'a-t-il voilée ? S'il ne raconte pas toute l'anecdote de ses

fautes, il en avoue les conséquences, les prisons, la pauvreté, le vagabondage, la déchéance physique et morale, l'infamie. Et, s'il discute avec ses juges, s'il les accuse de félonie et les châtie, il ne discute pas avec Dieu : et, tous ses torts, il les confesse. Il les proclame, voire; mais sans nulle forfanterie : et il ne récrimine pas. Il dit qu'il n'a pas eu de chance. Il n'a pas eu la chance de ce Diomédès, larron de mer, qui, sur le point d'expier par la mort ses pirateries, fut en dialogue avec Alexandre; et Alexandre lui donna du bien, de sorte que, riche, il devint honnête homme. Et, Villon, si Dieu lui eût fait rencontrer un autre piteux Alexandre... C'est tout le reproche qu'il fait à Dieu ; et il sourit parce que l'histoire, malgré le témoignage de Valère qui fut nommé le grand à Rome, lui paraît un peu forte et qu'on ne saurait demander à Dieu ces fortunes.

Il a été cambrioleur, condamné à la pendaison; il a échappé au supplice, mais il l'a encouru. Il n'est pas un révolté; il ne va point se rebiffer contre le sort et se vêtir de fatalité orgueilleuse. Sa poésie n'est pas auprès de lui comme un objet d'art qu'il cisèle avec sa dextérité indifférente. Sa poésie est en lui. Et ainsi, le miracle, le voici : comment cette poésie a-t-elle évité la bassesse ?

Elle n'est basse aucunement. C'est que l'âme d'où elle émane n'était basse aucunement. Une âme légère et qui s'envole comme une alouette. Elle retombe et se souvient de s'être envolée. Une âme si douce, aimable et tendre que ses paroles ont des inflexions câlines et des caresses amoureuses. Une âme si enfantine qu'on a pitié d'elle et de ses plaintes qui vous désespèrent. Une âme si pieuse que peut-être jamais on ne s'est adressé à Dieu avec plus de tremblante certitude et avec plus de confiance, j'allais dire, amicale. Une âme si pure qu'on voit jusqu'au fond d'elle et qu'elle ressemble à une eau où il y a des débris et des feuilles, mais point de vase : débris et feuilles sont dans l'eau et ne l'ont pas salie. Une âme si préservée, si ingénue qu'elle est telle que Dieu l'a faite.

Et le problème, qui a reculé, reste le même : comment une telle âme a-t-elle été celle d'un cambrioleur et gibier de potence? Ce problème moral, si nous savions le résoudre, la poésie de Villon serait par là tout éclairée. Mais l'étonnant problème ! Et ne comptons pas le traiter à la rigueur : le dernier mystère d'une âme résiste à l'analyse et, en définitive, demeure comme un peu d'absolu.

Il y a, au tome second de *François Villon, sa vie et son temps*, une image qui représente « le truand parlant à son âme. » M. Pierre Champion l'a trouvée dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale, où

elle n'illustre pas un poème de Villon, mais un traité du « secret parlement de l'homme contemplatif à son âme. » Dans un décor de châteaux et de tours, qui forme un beau paysage autour de cette aventure, le truand est debout, tenant d'une main son chapeau, de l'autre un bâton de chemineau : un pauvre diable emmitouflé de vieux habits, engoncé d'un mauvais manteau, les genoux déchirés, les pieds dans de grosses savates; et mal peigné, non peigné, une figure hâve, lippue, pointue, et une trogne. Seulement, les yeux pleins de rêve. C'est qu'il a rencontré son âme. Son âme : une petite jeune fille nue, les cheveux répandus sur le dos, un joli visage, candide, sage et innocent, un cou charmant, des bras minces d'adolescente, des jambes longues, des seins puérils, un corps « poli, souef, si précieux, » deux ailes qui montent des épaules, deux ailes qui, ramenées en avant, cachent avec modestie l'aine et les cuisses.

Cette image est un poignant chef-d'œuvre et de peinture et de pensée. Elle veut dire que nous ne ressemblons pas à nos âmes.

Elle résume, avec une merveilleuse vivacité visible, cette dualité de l'âme et du corps, qui est l'enseignement de l'Église et qui est aussi l'affirmation première de toute philosophie spiritualiste. Or, je ne prétends pas que la philosophie spiritualiste soit une erreur qu'on ait reconnue et je consens qu'elle gouverne encore nos croyances. Mais enfin, nous avons eu des philosophes monistes, les uns métaphysiciens et qui voulaient tout rapporter à la seule efficace de l'âme, les autres physiciens et qui n'admettaient nulle réalité que matérielle. Même si nous ne les lisons pas et si nous n'acceptons pas leurs conclusions, les systèmes dégagent des influences qui changent l'atmosphère intellectuelle d'une époque. Puis, avertis, les spiritualistes eux-mêmes étudient les concomitances de l'âme et du corps : ils en montrent l'union plutôt que l'indépendance.

Bref, nous avons beaucoup de mal, désormais, à nous figurer l'âme et le corps séparés comme, sur l'image, le sont le truand et cet ange féminin, qui se rencontrent, se reconnaissent, et causent un instant, et s'en iront chacun de son côté.

Or, il me semble qu'au moyen âge cette dualité ne fut pas seulement une hypothèse de philosophie, ou un acte de foi, un dogme : elle fut l'évidence ; et elle fut un principe de pensée. Qu'on veuille y songer. Toute la littérature, à peu près, et tout l'art du moyen âge est allégorique. Et dira-t-on que la mode était à cet ornement ingénieux? La mode, oui ; mais une mode a quelque raison d'être en dehors du simple caprice, et une mode qui a duré des siècles. L'allégorie, au

moyen âge, est bien un artifice de littérature et d'art, mais un artifice auquel on attribue de la réalité. On croit à elle. L'Ancien Testament n'est-il pas l'allégorie que le Nouveau Testament développe? Et l'univers entier n'est-il pas une grande allégorie authentique des « senefiances » que Dieu y a placées, une libre allégorie et qui a sa destinée, et vaut par elle-même? Entre l'esprit du moyen âge et le nôtre, il y a cette différence : comme nous tendons à l'unité et comme nous concevons qu'une synthèse, de plus en plus stricte, nous mène à la vérité, il voyait toutes choses sous la catégorie de la dualité, sous les espèces doubles de l'âme et du corps. Ainsi, le dualisme était vivant et agissant.

Le *Débat de l'âme et du corps* est un des plus anciens poèmes du moyen âge — Gaston Paris le date du XII[e] siècle commençant — et l'un de ceux qu'on a lus très longtemps, si nous en jugeons par les nombreuses rédactions qui en ont été faites. Le corps et l'âme sont en querelle : et les reproches vont leur train, pathétiques reproches du corps abandonné à la perdition, de l'âme menée à la damnation. Deux pèlerins, qui devaient cheminer ensemble et qui se seraient l'un l'autre délaissés ou induits en erreur, discuteraient sur ce ton-là, s'étant égarés, leurs torts mutuels. Et Villon a repris ce thème, il l'a modifié, mais il en a gardé le principe dans son Débat du cœur et du corps de Villon, en forme de ballade.

Il serait facile de pousser trop loin, jusqu'au paradoxe et peut-être à quelque absurdité, ce que j'indique et voudrais atténuer sans me dédire. Mais, pour un Villon, l'âme et le corps sont deux êtres. La mort les séparera; on le sait bien, et la religion le déclare. Ils sont, dès ce monde, assez distincts de nature et de qualité pour que l'âme garde sa candeur native quand le corps est à ses folies. Villon l'a cru au point de ne pas savoir qu'il le croyait et au point de réaliser, dans son horrible vie, ce prodige. Il lui a dû de conserver, étant le truand redoutable, cette âme pareille à un ange ailé que ne profanent pas les truanderies de son affreux compagnon. Et, quand cette âme rencontrait ce corps, elle le regardait avec compassion, avec chagrin, avec des yeux qui souriaient parmi leurs larmes. Elle avait pitié de lui, et pitié d'elle. Or, ce qui la touchait et, au récit de leurs rencontres, nous émeut, c'est le débat de l'instinct mauvais et de la bonne volonté, de l'espérance et du repentir, le débat de toute vie humaine et sa grande tribulation.

André Beaunier.

REVUE SCIENTIFIQUE

LA PHYSIQUE ET LA CHIMIE DES RAYONS ULTRA-VIOLETS

On s'est beaucoup moqué de ces poètes symbolistes qui voyaient entre la lumière et les sons des analogies si grandes que le son de telle ou telle voyelle évoquait immédiatement pour eux, du moins ils l'ont affirmé, — et même en vers, — une couleur bien déterminée. On n'a eu raison qu'à moitié. Sans préciser d'une façon aussi concrète qu'Arthur Rimbaud la sympathie qui unit les diverses vibrations qui emplissent l'univers et font frémir nos yeux et nos oreilles, les physiciens ne la méconnaissent pas. Ils savent que la lumière et le son se définissent l'un et l'autre par la fréquence, l'amplitude et la vitesse de leurs vibrations. Pour eux un diapason vibrant 435 fois à la seconde définit aussi exactement le *la* normal et légal (1) qu'un atome vibrant 400 trillions de fois par seconde définit une certaine nuance du rouge. De là cette habitude qu'ont prise les opticiens et qu'ils ne doivent sans doute pas aux symbolistes, — le contraire serait plus vrai, — d'emprunter à la musique certaines expressions commodes et de parler par exemple des octaves de la lumière.

Depuis que, selon la vigoureuse et juste expression de Fonte-

(1) Si surprenant que cela puisse paraître dans un domaine où il ne semblerait pas que l'autorité administrative eût voix au chapitre, c'est un décret, le décret du 16 février 1859, qui a défini le *la* normal d'où dérivent les gammes employées par nos musiciens. En Allemagne, le *la* normal correspond à 440 vibrations. En attendant que d'autres questions où règne moins l'harmonie et qui y touchent moins, soient réglées entre les deux pays, ne devraient-ils pas s'entendre d'abord sur la base scientifique de la musique?

nelle, Newton a fait l'anatomie de la lumière blanche, depuis qu'on l'a disséquée par le prisme et divisée dans ce tamis subtil qu'est le spectroscope, on sait qu'elle est formée par la superposition d'une infinité de radiations différentes. Ces radiations dans l'air et dans le vide se propagent toutes à peu près avec la même vitesse de 300 000 kilomètres par seconde, de même que toutes les notes d'une symphonie jouée au loin mettent le même temps à atteindre notre oreille, ce qu'elles font, rappelons-le, à la vitesse de 331 mètres à la seconde, un million de fois moins vite que la lumière. Ce qui distingue entre elles les diverses radiations lumineuses, c'est le nombre de fois qu'elles vibrent par seconde. Pareillement, les différentes notes d'un violon correspondent à des vibrations plus ou moins rapides de ses cordes, ou encore, et pour prendre une comparaison qui évoquera mieux ce qu'est la lumière, c'est ainsi que deux serpens peuvent progresser sur le sol avec la même vitesse, bien que les ondulations formées par leurs corps souples en rampant puissent être beaucoup plus nombreuses et fréquentes chez l'un que chez l'autre. Un rayon de lumière blanche, un rayon solaire par exemple, est ainsi comparable à une colonne infiniment rapide et déliée de serpens multicolores qui marche vers nous d'un trait et avec la vitesse de l'éclair. Ceux de ces serpens qui ondulent le plus vite produisent sur notre rétine, lorsqu'ils la viennent mordre, la sensation du violet, ceux qui ondulent le moins rapidement nous donnent celle du rouge. Entre ces couleurs extrêmes s'étage toute la gamme des vibrations que la nature, sans doute pour aider nos écoliers, a bien voulu disposer dans un ordre propre à faire ce mnémotechnique et célèbre alexandrin :

Violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge.

Les rayons rouges les plus lents vibrent environ 375 trillions de fois par seconde ; les rayons violets les plus rapides, environ 750 trillions de fois, c'est-à-dire deux fois plus. *L'ensemble des rayons auxquels l'œil est sensible comprend donc environ une octave, si on veut nous permettre cette expression d'acoustique* (1).

Mais aux deux extrémités de cette octave visible, il y a encore dans

(1) L'oreille à ce point de vue est un organe plus riche et d'une sensibilité plus étendue que l'œil, puisqu'elle perçoit le son sur un intervalle de près de douze octaves. En outre, elle a l'avantage de séparer et de distinguer spontanément les composantes d'un son complexe, tandis que d'un rayon lumineux composite l'œil ne reçoit qu'une sensation unique qu'il ne peut pas analyser sans l'aide d'artifices optiques. En revanche, l'œil reprend sa supériorité sur l'oreille, dès qu'il s'agit de l'intensité des sensations perceptibles.

un rayon solaire ou, en général, dans celui d'une source lumineuse quelconque, d'autres radiations ondulatoires. Nous ne les voyons plus de nos yeux de chair, mais elles sont sensibles à ces yeux instrumentaux que la physique a inventés pour guider au delà des sens nos organes infirmes, nous montrer l'invisible et nous faire toucher l'impalpable.

En deçà des rayons rouges extrêmes, il y a les rayons de l'*infra-rouge*, dont les plus récemment découverts et les plus lents vibrent environ 900 fois moins vite que les rayons violets extrêmes, c'est-à-dire sont à près de dix octaves au-dessous. Nous parlerons quelque jour de ces rayons, étranges par leurs propriétés calorifiques et électriques et dont le rôle est si important en météorologie. Nous dirons leurs affinités avec les ondes hertziennes dont quelques octaves seulement les séparent. Leur importance philosophique est grande : en élargissant très loin le ruban spectral que nos yeux nous montraient si petit, ils prouvent une fois de plus que l'échelle de nos sensations est un étalon bien mesquin et bien disproportionné à l'étendue du réel; et nous ne parlons que du réel immédiatement ambiant. En outre, ils sont le trait d'union définitif qui ne fait plus qu'une, de ces deux choses naguère encore étrangères l'une à l'autre : la lumière et l'électricité. Mais l'objet de cette chronique nous oblige à laisser de côté aujourd'hui ces passionnantes questions. A l'autre bout du pont lumineux que le spectre visuel a jeté sur la mer ondulante et immense des radiations, l'ultra-violet nous promet des trouvailles non moins attachantes.

COMMENT ON A DÉCOUVERT L'ULTRA-VIOLET

Nous avons défini les diverses radiations lumineuses par la fréquence de leurs ondes. Il est souvent plus commode de les définir par la longueur de ces ondes, ou, comme on dit, par leurs *longueurs d'onde*. Étant donné que toutes ces radiations franchissent en une seconde un même espace égal à 300 000 kilomètres, il suffit de diviser celui-ci par le nombre des ondes produites chaque seconde, c'est-à-dire par la fréquence, pour avoir la longueur d'une onde. On trouve ainsi que la longueur d'onde de la lumière rouge extrême est égale à environ 8 dix-millièmes de millimètre, c'est-à-dire à 0,8 *micron*. Le micron que l'on représente par le symbole μ est, rappelons-le, égal à un millième de millimètre. La longueur d'onde du violet extrême est égale à environ 0,4 μ, et celle du milieu du spectre qui correspond à la cou-

leur orangé égale 0,6 μ. Dans ces conditions, la longueur d'onde des rayons infra-rouges les plus lents aujourd'hui connus, est 314 μ environ et celle des ondes hertziennes les plus courtes qu'on ait su produire est 2 000 μ ou 2 millimètres. Pour avoir une idée concrète des grandeurs relatives de ces longueurs, on peut les supposer amplifiées un million de fois : les ondes violettes extrêmes auront alors 40 centimètres de longueur, les rouges 80 centimètres, les infra-rouges extrêmes 310 mètres et les hertziennes les plus courtes 2 000 mètres.

Un premier fait suffit à prouver qu'il y a au delà du violet d'autres radiations : c'est que, lorsque divers individus observent le spectre solaire produit par un prisme, ils ne le voient pas tous se terminer au même endroit dans le violet; pour les uns, celui-ci s'étend beaucoup plus loin que pour les autres. Cela doit tenir à l'inégale sensibilité des diverses rétines, et aussi à la nature plus ou moins absorbante et variable des milieux de l'œil. Il est très probable, — bien que j'ignore si cela a été vérifié, — que l'ablation du cristallin, telle qu'on la pratique par exemple dans la cataracte, doit prolonger la visibilité du spectre dans le violet. Mais là où l'œil devient impuissant, la plaque photographique, cette « rétine du savant, » comme l'appelait Janssen, se montre au contraire d'une extrême sensibilité. Dès qu'on eut photographié le spectre, on aperçut que les rayons les plus vifs à l'œil n'étaient nullement les plus propres à noircir les sels d'argent : les rouges, les jaunes et les verts étaient à cet égard bien moins agissans que les bleus et surtout les violets, et, au delà de ceux-ci, la plaque était impressionnée sur une grande étendue par des rayons nouveaux.

En photographiant le spectre solaire dans nos régions, on constata qu'il s'étend dans l'ultra-violet jusque vers la longueur d'onde 0,30 μ. Dans les conditions ordinaires, il est impossible de franchir cette limite. Pourquoi? Est-ce que le rayonnement du soleil ne comporte pas d'ondes plus courtes? Non, car on sait maintenant qu'il en émet au contraire et d'une façon intense; cela résulte de diverses constatations et notamment de celle-ci : que les corps incandescens émettent, comme nous l'avons déjà expliqué au cours d'une chronique précédente, une proportion d'autant plus grande de rayons de courte longueur d'onde qu'ils sont à une température plus élevée. Celle du Soleil dépasse de beaucoup la température des sources terrestres dont on a pu tirer cependant des ondes beaucoup plus courtes que celles que nous recevons de lui : si donc les rayons solaires photographiables ne s'étendent pas au delà de 0,30 μ c'est que notre atmosphère les absorbe et les empêche d'arriver jusqu'à nous. Cette explication a été

vérifiée par l'étude du spectre solaire à diverses hauteurs de l'astre au-dessus de l'horizon, et aussi à diverses altitudes. Les expériences du regretté Cornu ont été à cet égard les plus concluantes : elles ont montré qu'à mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère, par exemple sur les montagnes, on gagne quelques fractions de micron dans l'ultra-violet. Mais le gain est si faible pour plusieurs kilomètres d'élévation qu'il fallait renoncer à prolonger par l'étude du Soleil l'étendue de l'ultra-violet connu. L'ultra-violet solaire est sans doute en majeure partie absorbé par les couches supérieures de l'atmosphère, surtout par l'ozone qu'elle contient, et qui contribue sans doute à lui donner sa couleur bleue. L'ozone est, en effet, comme on l'a l'a démontré récemment, même sous une faible épaisseur, un des gaz les plus absorbans qui soient pour l'ultra-violet. Nous verrons comment la richesse un peu plus grande de l'ultra-violet solaire aux hautes altitudes a une part très grande dans les effets physiologiques et curatifs des montagnes. Ce sont les rayons ultra-violets solaires qui sont notamment la cause des « coups de soleil. »

A défaut du soleil, diverses sources terrestres ont permis de prolonger beaucoup la région connue de l'ultra-violet. Il y a longtemps déjà, Stokes avait montré que l'ultra-violet de l'arc électrique est photographiable beaucoup plus loin que celui du Soleil. Il découvrit aussi que ces radiations très réfrangibles sont fortement absorbées par la plupart des milieux transparens à la lumière ordinaire, que le verre notamment est complètement opaque pour eux au delà de 0,300 μ. On a en vain cherché à fabriquer des verres transparens à l'ultra-violet. Le plus parfait d'entre eux, le verre *Uviol*, l'absorbe encore très fortement dès qu'on dépasse 0,25 μ. Au contraire le quartz et le spath d'Islande sont très translucides à ces rayons, on fut donc amené à construire des pièces d'optique en quartz pour l'étude chimique, électrique et biologique des rayons ultra-violets.

C'est ainsi qu'est née une nouvelle industrie, aujourd'hui très florissante et pleine d'avenir : la verrerie de quartz ou plus exactement, et si on veut pardonner l'expression, la *quartzerie*.

Aujourd'hui, grâce aux hautes températures réalisées par le chalumeau oxhydrique et le four électrique, on sait fondre dans les *quartzeries*, filer, souffler et étirer à volonté le cristal de roche. Le grand avantage pratique de la verrerie au quartz sur la verrerie ordinaire, est non seulement qu'elle résiste à de beaucoup plus hautes températures et donne des creusets et des récipiens réfractaires, mais surtout qu'elle subit sans se rompre les inégalités de température

les plus grandes. Si on laisse tomber brusquement dans l'eau un tube ou un ballon de quartz chauffé au rouge, il ne se brise pas. Cela tient à ce que le coefficient de dilatation du quartz est un des plus faibles qui soient, 17 fois plus faible que celui de l'acier, 12 fois plus faible que celui du verre, et égal à celui du métal *invar* de M. Ch. Ed. Guillaume. Sans insister sur tous les services que cette industrie naissante est destinée à rendre, grâce au prix de plus en plus modique de la quartzerie, comment ne pas admirer une fois de plus l'enchaînement heureux des choses, qui, d'une petite recherche spéculative sur des rayons que personne n'a jamais vus, fait jaillir soudain des usines, de la richesse, de l'utilité?

Grâce aux appareils en quartz et en utilisant des sources riches en courtes longueurs d'onde, comme l'arc électrique entre métaux, les tubes luminescens à gaz raréfiés et surtout la lampe en quartz à vapeur de mercure, on est arrivé à prolonger l'ultra-violet jusque vers 0,200 μ. A cet endroit, le quartz lui-même devient opaque, mais l'ingéniosité des physiciens redouble avec les obstacles. Le physicien allemand Schumann découvre que le spath-fluor ou fluorine, cette substance cristalline bien connue des minéralogistes, est encore transparent dans cette région spectrale. A l'aide d'appareil de fluorine il prolonge le spectre connu jusque vers 0.123 μ. Puis il découvre que là l'air lui-même, même sous quelques millimètres d'épaisseur, est opaque. Il opère alors dans le vide, tandis que Lyman opère dans une atmosphère d'hydrogène ; ils suppriment de leurs plaques photographiques la gélatine qui, elle aussi, est opaque aux radiations tant cherchées. Et c'est ainsi que ces deux physiciens parviennent enfin à photographier les plus courtes longueurs d'onde aujourd'hui connues, qui sont voisines de 0,103 μ (1).

Devant cette sorte de fureur qui pousse les savans à vouloir déceler malgré tous les obstacles, au prix d'efforts épuisans, quelques petites radiations insoupçonnables ; devant cette âpre guerre livrée à la matière pour pouvoir ajouter à un chiffre quelques décimales de plus, certains hausseront les épaules. Ceux surtout pour qui, en toute chose, il faut considérer la fin. Ces derniers pourtant auront tort, — car, comme nous allons voir, les applications de toute sorte des rayons ultra-violets se pressent dès maintenant en foule à l'horizon de la science. Elles ont de quoi satisfaire même les esprits les plus utilitaires, même ceux

(1) On a annoncé tout récemment que l'on avait prolongé le spectre jusqu'à 0,90 μ au moyen de l'étincelle électrique condensée éclatant entre électrodes d'aluminium. Cette nouvelle demande confirmation.

qui n'ont jamais compris, — peut-être pour ne l'avoir jamais connue, — la volupté sacrée qu'à ses amans verse la découverte, la chasse à l'inconnu quel qu'il soit.

PROPRIÉTÉS PHYSIQUES DE L'ULTRA-VIOLET

Les rayons ultra-violets aujourd'hui connus s'étendent donc de 0,10 μ à 0,4 μ, c'est-à-dire qu'ils occupent deux octaves dans le spectre, tandis que les rayons visibles n'en occupent qu'une. Est-ce à dire qu'on ne trouvera pas encore de nouveaux rayons au delà? C'est une question à laquelle il sera d'autant plus difficile de répondre à l'avenir que tous les corps, y compris les gaz, comme l'a remarqué M. Léon Bloch, semblent absorber de plus en plus énergiquement la lumière à mesure qu'on s'avance très loin dans l'ultra-violet, tandis qu'au contraire les rayons infra-rouges traversent un grand nombre de corps opaques à la lumière (papier noir, ébonite, etc.). Nous ne pouvons encore savoir avec certitude s'il y a ou non une fréquence limite au delà de laquelle les vibrations optiques cessent d'exister. Certaines expériences récentes, faites notamment par le physicien allemand Laue et ses élèves, tendent pourtant à établir que les rayons Rœntgen sont peut-être des ondulations qui, dans le spectre, se placent à la suite de l'ultra-violet. Mais elles sont bien loin de lui, puisque leur longueur d'onde serait de l'ordre du *cent-millionième de millimètre*, c'est-à-dire à près de quinze octaves des rayons de Schumann.

Si nos rétines, au lieu d'être ce qu'elles sont, étaient sensibles uniquement à la lumière ultra-violette, l'univers serait pour nous assez différent de ce qu'il paraît. Un exemple le montrera : si on plonge le doigt dans de la poudre d'oxyde de zinc et qu'on le frotte sur une feuille de papier blanc, nous ne pouvons pas distinguer la présence des traces de poudre blanche. Si au contraire on photographie le papier avec de la lumière ultra-violette, les traînées de cette poudre s'y détachent aussi noires que si elles avaient été faites avec du charbon pulvérisé. De là est née l'idée, qui dès maintenant a conduit à des résultats fort curieux entre les mains du physicien américain Wood, de photographier les astres, par le moyen d'écrans convenables, avec leurs seuls rayons ultra-violets. Il faut rattacher au même ordre d'idées les expériences récemment exposées à l'Académie des Sciences, qui ont permis par la photographie de déceler, sur certains tableaux anciens, des signatures de maitres complètement invisibles à l'œil nu, et de les authentifier. Les ondes ultra-violettes sont si petites qu'au

lieu de se propager en ligne droite comme la lumière visible, elles contournent par diffusion les obstacles les plus infimes et en particulier les molécules de l'atmosphère. Un homme photographié en plein soleil, avec les seuls rayons ultra-violets, paraît en conséquence n'avoir pas d'ombre projetée derrière lui, car la plus grande partie de ces rayons à la surface de la Terre provient de leur diffusion par l'atmosphère et le sol bien plus que du Soleil. Pour un œil sensible au seul ultra-violet, le Soleil serait visible, mais très diffus, et il n'y aurait jamais d'ombres projetées. Toute la Terre nous paraîtrait pareille au héros légendaire allemand Pierre Schlemyl, l'homme qui a perdu son ombre.

L'une des plus curieuses propriétés des radiations ultra-violettes est leur faculté de provoquer intensément la *fluorescence* des corps. Tandis que sous l'effet de la lumière ordinaire quelques corps seulement, comme le sulfate de quinine, sont fluorescens, il n'est presque pas de substance solide ou liquide qui ne le devienne dans l'ultra-violet, lorsqu'on l'illumine par exemple au moyen de l'arc à mercure en vase de quartz. Parmi celles qui, sous l'action ultra-violette, manifestent la fluorescence la plus vive, il faut citer le platinocyanure de baryum, cette substance bien chère aux physiciens, puisque c'est à elle que nous devons la découverte des rayons X (1). Nous savons que la fluorescence consiste en ceci : qu'un rayonnement à courtes longueurs d'ondes se transforme en frappant certains corps en rayonnement visible à ondes plus longues. Elle est, comme on l'a dit, comparable à un écho infidèle qui, frappé par un son aigu, rendrait un son plus grave. Quant à la cause de cette transformation bizarre d'énergie, les physiciens en sont encore réduits à des conjectures trop incertaines et trop compliquées pour être exposées ici. Parmi les substances que l'ultra-violet rend fluorescentes, l'une des plus remarquables est l'esculine qui se rencontre dans les tiges de marronniers. Si on introduit une de celles-ci, fraîchement coupée, dans une éprouvette d'eau, dans l'obscurité et sur le trajet d'un faisceau ultra-violet invisible, on voit de magnifiques traînées bleuâtres couler lentement du bas de la tige.

Non moins étranges sont les actions électriques des rayons ultra-violets. La plus remarquable est l'effet photo-électrique découvert par

(1) Rœntgen, rappelons-le pour mémoire, étudiait les rayons cathodiques d'un tube à vide lorsque, ayant recouvert ce tube d'une étoffe noire, pour ne pas être gêné par la lumière qu'il émettait, il remarqua qu'un écran au platinocyanure de baryum, oublié par lui dans un coin, s'illuminait brillamment. Les rayons X étaient découverts.

Hertz, le physicien allemand mort prématurément et pourtant immortel, à qui le monde doit les ondes portant son nom et qui ont rendu possible la télégraphie sans fil. Lorsqu'une lame métallique est électriquement isolée après avoir été chargée d'électricité négative (1), si on fait tomber sur elle des rayons ultra-violets, la lame perd cette électricité en projetant autour d'elle des rayons cathodiques. Ceux-ci, rappelons-le, n'ont rien d'analogue aux rayons ondulatoires dont nous avons parlé jusqu'ici : ils sont formés d'une multitude de particules infimes chargées d'électricité négative et qui, suivant les conditions de leur production, se propagent avec des vitesses variables et toujours inférieures à celle de la lumière. Les rayons cathodiques constituent donc une véritable *émission* au sens où l'entendait Newton, un véritable bombardément de particules matérielles, et leur nom provient de ce qu'ils sont émis surtout par la cathode, c'est-à-dire par l'électrode négative des tubes à gaz raréfiés traversés par le courant électrique. L'effet photo-électrique de Hertz se produit avec une intensité très inégale, suivant la nature du métal étudié, et, pour un métal donné, suivant l'état de sa surface, son poli, son degré d'oxydation, etc. Certains métaux, les alcalins notamment (sodium, potassium, etc.), manifestent l'effet Hertz avec une particulière vivacité. Parmi les métaux usuels, le zinc est dans le même cas. Il suffit d'exposer à la lumière de l'arc au mercure une lame de zinc chargée négativement pour voir sa charge se dissiper avec une extrême rapidité sous forme de rayons cathodiques.

On a remarqué cependant qu'au bout d'un certain temps d'exposition à l'ultra-violet, l'émission photo-électrique d'une lame métallique donnée diminue et finit par s'annuler, sans que rien dans son apparence n'en laisse soupçonner la cause. Si alors on soustrait cette lame au rayonnement et qu'on la laisse quelque temps dans l'obscurité, elle se trouve de nouveau prête à subir l'effet photo-électrique. N'y a-t-il pas là quelque chose d'analogue à ce qui se passe chez les êtres vivans, qui, lorsqu'ils ont, sous l'action des excitans extérieurs, émis une certaine quantité d'énergie, se trouvent épuisés, et ont besoin de repos et de sommeil pour être prêts de nouveau à se dépenser?

Cette *fatigue photo-électrique* des métaux, comme on l'a très justement appelée, a paru quelque temps inexplicable, ainsi que l'effet Hertz lui-même Aujourd'hui, grâce à la théorie électronique de la matière, que des faits nombreux imposent chaque jour davantage à la science,

(1) En la reliant par exemple au pôle négatif d'une batterie de piles dont le pôle positif est à la terre.

l'une et l'autre s'expliquent clairement. Sans entrer dans trop de détails techniques, nous pouvons résumer de la façon suivante le mécanisme maintenant probable de ces faits qui semblèrent d'abord si mystérieux et si bizarres : l'atome matériel qu'on avait cru longtemps insécable et compact, parce que la chimie ne savait pas le dissocier, est en réalité très semblable à un système solaire en miniature avec cette différence que c'est l'électricité et non l'attraction gravitationnelle qui maintient dans leurs orbites les astres minuscules qui le composent. Au centre de l'atome se trouve un corpuscule relativement gros, chargé d'électricité positive et qui est le soleil du système; autour de lui gravitent à des vitesses vertigineuses des planètes infimes, des particules plus petites, chargées d'électricité négative (de telle sorte que l'ensemble de l'atome est électriquement neutre). Ces particules négatives sont les *électrons*, elles sont identiques aux corpuscules cathodiques. Lors donc que la lumière ultra-violette tombe sur certains atomes à stabilité restreinte, l'agitation produite par la fréquence prodigieuse des vibrations incidentes agit dans l'intérieur de l'atome, comme ferait une étoile lointaine traversant soudain le système solaire : elle le disloque et le désintègre en partie, et d'autant plus facilement que le corps étudié est chargé négativement, c'est-à-dire contient un excès d'électrons qui ne sont équilibrés par rien. Un certain nombre de ceux-ci échappe alors à l'action attractive des corpuscules positifs et s'élance dans l'atmosphère sous forme de rayons cathodiques. Mais à mesure qu'elle perd ainsi son électricité négative, la lame métallique garde un excès de charge, positive exactement égal à la charge négative perdue. Cette charge en vertu de l'attraction des électricités contraires, s'oppose énergiquement et de plus en plus à l'arrachement des électrons, et en l'absence d'un champ électrique auxiliaire, l'émission photo-électrique finit par s'arrêter jusqu'à ce que le repos, qui permet le brassage incessant des molécules métalliques entre elles et leur contact prolongé avec le milieu extérieur électriquement neutre, ait ramené la surface du métal à son état de fraîcheur première. Ainsi s'explique simplement à la fois l'action photo-électrique de l'ultra-violet et la fatigue électrique des métaux.

L'effet Hertz est d'ailleurs en général d'autant plus intense qu'il est produit par des ondes ultra-violettes plus courtes, c'est-à-dire plus précipitées, et les rayons cathodiques produits sont d'autant plus rapides que les ondes incidentes sont plus courtes. Enfin on a découvert qu'en outre des métaux, beaucoup d'autres corps subissent également cet effet. Sur l'eau et les solutions salines il est

faible ; en revanche, d'après un travail tout récent de M. Obolensky, il est très notable sur la glace sèche ou sur la gelée blanche (280 fois plus grand que sur l'eau). Il est donc très vraisemblable qu'en agissant photo-électriquement sur les cirrus, ces nuages de la haute atmosphère composés comme on sait de particules de glace, le rayonnement solaire y produit des régions cathodiques qui chargent l'atmosphère d'électricité négative; et ceci doit être une des causes importantes de l'électricité atmosphérique, comme M. Brillouin l'avait soupçonné, il y a plusieurs années déjà.

En déchargeant en partie dans l'air les antennes métalliques à haut potentiel de la télégraphie sans fil, l'effet photo-électrique des rayons solaires est aussi une des causes probables de ce fait bien constaté et qui a longtemps déconcerté les physiciens : que les transmissions radiotélégraphiques sont plus faciles et ont un rayon d'action plus étendu la nuit que le jour.

Enfin on a découvert tout récemment que les rayons ultra-violet extrême ont la propriété de disloquer les atomes des gaz mêmes qu'ils traversent et en particulier de l'air, en les *ionisant* comme on dit, c'est-à-dire en libérant un certain nombre d'électrons négatifs et d'ions positifs des atomes. Cette action doit contribuer aussi, comme nous l'expliquerons quelque jour, à la production de l'électricité atmosphérique et à la formation de la pluie et des orages.

L'ACTION CHIMIQUE DES RAYONS ULTRA-VIOLETS

Les effets chimiques des rayons ultra-violets sont si nombreux et si remarquables que toute une science nouvelle, la photochimie, est en train de se constituer grâce à eux. Quelques exemples caractéristiques, — que les limites de cette chronique nous interdisent de multiplier, — suffiront à montrer quelles sont la variété, l'importance et la fécondité des actions photochimiques de l'ultra-violet.

Ainsi que le physicien Lénard l'a découvert, il y a peu d'années, les rayons ultra-violets les plus rapides transforment l'oxygène en ozone; ces rayons sont d'ailleurs absorbés violemment par l'ozone, de sorte que l'ozone de notre atmosphère qui limite, d'après ce qu'on suppose, le spectre solaire du côté des rayons ultra-violets est précisément produit par ceux-ci. La proportion d'ozone contenue dans l'atmosphère serait déterminée par la partie extrême du rayonnement solaire et déterminerait à son tour la limite de ce que nous en pouvons recevoir. C'est un peu, — si on veut me permettre cette ana-

logie, — comme une foule fuyant vers les issues d'un théâtre incendié, et qui s'écoulerait par ces issues d'autant moins facilement qu'elle les obstruerait davantage par sa violence. Ces idées sur le rôle de l'ozone atmosphérique ont reçu une remarquable confirmation des expériences réalisées, il y a quelques mois, par MM. Fabry et Buisson à la Faculté des sciences de Marseille. Ces physiciens ont découvert que la limitation du spectre solaire vers les petites longueurs d'onde, à mesure que la hauteur du Soleil varie, suit exactement la même loi que celle de leur absorption artificiellement réalisée par une couche d'ozone de plus en plus épaisse. Ils ont montré en outre que l'ozone est, pour l'ultra-violet extrême, plus opaque qu'un métal pour la lumière, sous la même masse. La limitation du spectre solaire vers 0,30 μ correspond dans l'atmosphère à une teneur en ozone équivalente à une couche uniforme de ce gaz de 5 millimètres seulement d'épaisseur à la pression normale. Si faible que soit cette teneur, elle est encore 75 fois plus grande que celle de l'ozone effectivement trouvé dans les couches inférieures de l'atmosphère et qui n'est que de 8 millièmes de centimètre cube par mètre cube. Il en faut déduire que *les couches élevées de l'atmosphère sont beaucoup plus riches en ozone que celles où nous respirons.*

Grâce surtout aux travaux remarquables de deux chimistes français, MM. Daniel Berthelot et Gaudechon, les rayons ultra-violets se sont montrés des agens de synthèse chimique aussi efficaces et aussi généraux que la chaleur ou l'électricité. On sait que les chimistes appellent *polymère* d'un corps donné un autre corps dont chaque molécule renferme un certain nombre de molécules du premier. MM. Daniel Berthelot et Gaudechon ont réussi à polymériser, grâce à l'ultra-violet, le gaz éthylène sous forme d'un liquide auparavant inconnu, le cyanogène, l'acétylène et divers autres corps encore. Ils ont réalisé par le même procédé de véritables combustions à froid : un grand nombre de corps organiques sont amenés du premier coup par l'ultra-violet aux termes ultimes de la combustion : anhydride carbonique et vapeur d'eau. L'hydrogène est brûlé par ces rayons dans l'oxygène en donnant de l'eau, l'ammoniaque en donnant de l'azote et de l'eau, etc. Une remarquable application de ces facultés oxydantes de l'ultra-violet est la nitrification de composés ammoniacaux, qu'il réalise à froid en présence d'oxygène. Étant donné l'importance que présente pour l'agriculture la fabrication synthétique des nitrates à partir des produits ammoniacaux, il y a là sans doute un bel avenir pour la chimie de l'ultra-violet.

En outre, M. Daniel Berthelot et son collaborateur ont réussi, comme nous le verrons, à effectuer par l'ultra-violet la synthèse de plusieurs corps qui sont le point de départ des corps albuminoïdes, base de la matière vivante, et ils ont pu reproduire artificiellement quelques-unes des réactions vitales les plus importantes du monde végétal.

Mais l'ultra-violet n'est pas seulement et toujours un agent de synthèse et de combinaison. Dans certains cas au contraire, il agit comme un agent énergique de décomposition et d'analyse. Il décompose en particulier les acides organiques, les alcools, les aldéhydes, les cétones. Un grand nombre de corps organiques solides sont détruits par lui avec dégagement abondant de gaz, et ce n'est pas la moindre des analogies que l'action ultra-violette présente avec celle des fermens. Enfin, un grand nombre de décompositions lentes des corps organiques sont singulièrement activées par cette action, qui se présente alors avec tous les caractères d'une *action catalytique*. Nous avons expliqué ce terme dans notre récente chronique consacrée à la chimie.

L'une des plus intéressantes, au point de vue pratique, des applications de ces effets photo-chimiques est celle qu'en a faite récemment M. Daniel Berthelot à la question si angoissante de la stabilité des poudres de guerre. Les catastrophes sanglantes de la *Liberté* et de l'*Iéna* sont encore trop près de nous pour que, même dans ce pays où l'on oublie si vite, on ne doive apporter un intérêt passionné à tout ce qui peut procurer un peu plus de sécurité à nos marins et à nos soldats.

Les poudres de guerre modernes sont des substances à grande puissance balistique, mais qui ont l'inconvénient d'être instables, et de se décomposer avec le temps, sous des influences variées et mal définies, ce qui les rend alors très dangereuses. L'expérience a amené à leur adjoindre de petites quantités de corps dits *stabilisans*, dont le rôle est d'en retarder l'altération, d'absorber et de fixer chimiquement les produits de leur décomposition lente, produits qui accéléraient naguère celle-ci en boule de neige. La nécessité où l'on est de vérifier continuellement l'état des poudres, soit lors de leur livraison, soit surtout périodiquement lorsqu'elles sont embarquées, a amené à imaginer des *épreuves de stabilité* auxquelles les poudres doivent résister pour être conservées. Toutes ces épreuves, dont la technique varie d'ailleurs avec les pays, consistaient jusqu'ici à accélérer l'avarie des poudres en les plaçant un certain temps à une température élevée

et à admettre que l'on obtient ainsi une image en raccourci de ce qui se serait passé à la température ordinaire. Or, comme l'a remarqué M. Daniel Berthelot, la chose n'est ni évidente, ni même probable. En deux minutes, on fait cuire un œuf à 100 degrés ; on n'obtiendrait pas le même résultat en une heure à 50 degrés. En éprouvant les poudres aussi près que possible de la température ordinaire, on aura le moins de chances d'erreur possible, car les réactions à haute et à basse température peuvent différer du tout au tout. M. Berthelot a réalisé heureusement ces conditions en opérant avec les rayons ultra-violets, qui ont la propriété d'accélérer à froid, et très notablement, la décomposition des poudres avariées. Sous l'action de ces rayons, ces poudres donnent immédiatement des dégagemens gazeux triples et quadruples des échantillons sains. L'ultra-violet permet ainsi, en quelques instans, de juger de la valeur d'une poudre et de l'efficacité des stabilisans employés. Il faut espérer que cette méthode, si heureuse, aura bientôt droit de cité dans nos poudreries et notre marine, et qu'aucune opposition routinière ne viendra barrer la route à l'appoint qu'elle peut apporter à la sécurité du pays.

Il nous reste à examiner les actions thérapeutiques biologiques du rayonnement ultra-violet, leurs effets physiologiques et biochimiques dans le monde végétal et animal, sans en exclure l'homme : leur rôle, en un mot, dans les phénomènes de la vie.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le voyage que M. le Président de la République vient de faire dans une partie de la France a pleinement réussi : l'immense concours de population qu'il a provoqué, la sympathie chaleureuse qui se dégageait de ces foules, les applaudissemens qui ont retenti partout sans interruption montrent une fois de plus que le pays attend beaucoup de M. Poincaré. Il est populaire ; on ne salue pas seulement en lui le président de la République ; l'homme même agit sur l'imagination par une de ces grâces mystérieuses dont nous avons déjà eu quelques exemples. Il y a là une force qu'il faut ménager et nous dirions volontiers économiser pour être utilisée à propos, mais qu'il faut aussi entretenir, ce qui ne peut se faire sans quelques manifestations extérieures. La juste mesure, ici comme en toutes choses, est la condition d'un long succès. Quoi qu'il en soit, ce premier contact de M. Poincaré avec nos populations méridionales a été pour lui un vrai triomphe et pour nous un gage d'avenir.

On avait annoncé que M. le Président de la République voyageait en simple touriste, avec le minimum de protocole possible, mais c'est une intention qu'il est plus facile de concevoir que de réaliser. Bon gré mal gré, le caractère officiel du personnage impose à lui comme aux autres des obligations impérieuses. M. Poincaré s'y est prêté ; il a prononcé un grand nombre de discours ; il a dit un mot aimable à chacun ; il a loué l'une après l'autre les régions qu'il traversait et dont il avait l'air de découvrir pour la première fois les merveilles, quoiqu'il les connût déjà sans doute, et c'est ainsi que, paraissant toujours charmé lui-même, il a laissé partout un charmant souvenir. Ses discours ont été ce qu'ils devaient être. Le Président est en dehors et au-dessus des partis : cela lui a permis de dire que, dans la

République, il ne voulait voir que des Français et de se montrer en effet accueillant à tous. Tous en ont profité ; on a remarqué, non sans quelque ironie parfois, l'empressement avec lequel les radicaux et les socialistes les plus farouches, qui dénoncent quotidiennement dans son élection une œuvre du Satan réactionnaire, se sont serrés autour de lui, comme s'ils voulaient parer leur propre front de quelques-uns des rayons qui semblaient jaillir du sien. Nous constatons le fait sans nous en plaindre, car il est bon que le Président de la République, n'étant l'homme d'aucun parti, les voie tous accourir à lui ; mais il est permis de s'amuser de certaines démonstrations que rend piquantes leur contraste avec celles de la veille. M. Poincaré a été dans son rôle en les encourageant. Le seul discours politique a été prononcé à Bordeaux par M. le président du Conseil : il était à sa place dans sa bouche. De grands souvenirs, parfois douloureux, se présentaient à sa pensée dans cette capitale de la Gironde où, en de certains momens, le cœur même de la France a battu. M. Barthou y était à l'aise pour parler patriotisme et pour justifier l'œuvre de défense militaire que, en dépit de tant d'autres faiblesses, la Chambre a courageusement accomplie. Le courage des Chambres dépend toujours de celui du gouvernement : c'est ce que n'ont pas oublié ceux qui ont si chaleureusement applaudi M. Barthou. Quant à M. le Président de la République, il a suivi en silence, discrètement, mais passionnément, les grandes manœuvres qui viennent d'avoir lieu dans le Sud-Ouest : il a pu y recueillir des leçons qui ne seront pas perdues.

Et il est rentré à Paris pour recevoir le roi de Grèce.

Nous avons parlé dans notre dernière chronique de l'émotion très vive causée chez nous par la lecture du discours que Constantin XII a prononcé à Berlin. Peut-être le Roi n'a-t-il pas eu toutes les intentions qu'on lui a prêtées et nous aimons à le croire, mais il est regrettable que, transporté subitement au milieu de la pompe militaire de l'armée allemande, en présence de l'Empereur qui lui tendait le bâton de feld-maréchal, sous la séduction d'une parole qui sait être à la fois caressante et impérieuse, il ait oublié d'autres choses dont il aurait dû se souvenir. Son discours a résonné aux oreilles comme un cri du cœur, vif, impétueux, sans nuances, sans souci des répercussions inévitables. C'était peut-être le langage d'un lieutenant reconnaissant : était-ce celui d'un roi ?

L'opinion française, n'ayant pas l'habitude de cacher ses sentimens, les a, elle aussi, exprimés avec vivacité, avec impétuosité et sans

beaucoup de nuances, mais personne dans le monde ne l'a accusée de l'avoir fait sans justice. L'opinion hellénique s'est émue comme la nôtre. Presque tous les journaux d'Athènes se sont appliqués avec une cordialité sincère envers nous à panser la blessure causée par l'inadvertance du Roi. M. Vénizelos, qui n'était pas à Athènes, y est revenu au plus vite et a fait part à notre ministre des sentimens véritables du gouvernement hellénique, pendant que le distingué ministre de Grèce à Paris, M. Romanos, faisait une démarche analogue auprès de notre gouvernement. C'était pour nous une première satisfaction et celle à laquelle nous tenions le plus. Nous en avons eu une autre, d'un genre très différent, dans l'embarras et bientôt même dans le dépit manifestés par l'opinion allemande. Les journaux d'outre-Rhin avaient commencé par tirer ample vanité du discours du roi de Grèce. C'était le seul de ses élèves qui eût fait honneur à l'enseignement militaire allemand; les autres, avec l'armement que l'Allemagne leur avait donné, avaient déplorablement échoué. Nous aussi nous avions fourni des armes et des préceptes aux peuples balkaniques : certaines comparaisons devaient naturellement, inévitablement, se présenter aux esprits. Nous n'en parlerons pas davantage parce qu'on en a trop abusé. Il y a eu là pour l'Allemagne de cuisantes piqûres d'amour-propre, et c'est pourquoi l'exaltation des méthodes germaniques faite avec un naïf enthousiasme par le roi Constantin a si grandement flatté l'opinion allemande que tous les journaux en ont poussé des cris de joie et d'orgueil. Mais le lendemain on a dû déchanter. La faute politique commise est apparue. Il a bien fallu reconnaître qu'on avait fait faire au Roi un pas de clerc, puisqu'il était, — qu'on nous passe le mot car c'est le seul juste, — désavoué par son pays et par son gouvernement. Alors on a entonné un autre air; on s'est appliqué à enlever toute signification politique aux paroles du Roi ; on s'est lourdement moqué de la France qui s'était émue d'un incident sans importance ; on a dit doctement, pédantesquement, qu'il aurait été plus habile de sa part de ne pas sentir le coup qui lui avait été porté et de ne pas faire de la peine à un jeune souverain qui pourrait s'en souvenir. Cette nouvelle attitude de l'Allemagne était intéressante à observer. Des vantardises du début il ne restait rien et, soit qu'on ne voulût pas aggraver l'embarras du Roi, soit qu'on se fût aperçu qu'on avait fait fausse route, évidemment on battait en retraite. L'affaire ne tournait pas à notre désavantage.

Restait le voyage du Roi : après l'avoir officiellement annoncé, il fallait le faire, quelque délicate qu'en fût l'épreuve. Le Roi est donc

venu à Paris. Des précautions avaient été prises pour qu'il ne fût l'objet d'aucune manifestation désobligeante ; le fait a prouvé qu'elles étaient inutiles ; la population parisienne n'a pas oublié un seul moment que le Roi représentait la Grèce et qu'il était notre hôte : à ce double titre, il devait être accueilli respectueusement. Si on a cru, peut-être espéré au dehors, qu'une manifestation déplacée refroidirait la chaleur amicale des sentimens que nous témoignaient la Grèce et son gouvernement, on s'est trompé.

Sans doute le Roi n'a pas été reçu comme il l'aurait été dans d'autres circonstances. S'il était venu à Paris sans passer par Berlin, ou si, passant par Berlin, il n'y avait pas prononcé les paroles qui nous ont froissés, l'accueil que lui aurait fait Paris aurait été enthousiaste ; on aurait glorifié son pays dans sa personne ; on aurait célébré ses victoires ; les sympathies se seraient manifestées autour de lui avec un empressement joyeux. Dans les circonstances où on se trouvait, l'accueil ne pouvait être que correct. On attendait avec impatience les toasts qui devaient être prononcés au déjeuner de l'Élysée. Celui de M. le Président de la République a été parfait; celui du Roi, embarrassé, sans spontanéité, laborieux, mais très convenable. On a remarqué avec raison que M. Poincaré, en s'adressant au Roi, lui avait parlé exclusivement de la Grèce pour laquelle la France a une amitié inaltérable, et de son père, le roi Georges, qui s'est toujours montré pour nous un ami loyal et qui, il y a un an à peine, remerciait M. Poincaré lui-même, alors ministre des Affaires étrangères, des services que nous avions rendus à son pays. Le discours était réservé, mais pouvait-il ne pas l'être? Celui du Roi a été ce que nous avons dit. Personne ne s'attendait à ce que le Roi, même sous la forme la plus atténuée, reprît les paroles qu'il avait prononcées à Berlin et en diminuât la portée. Sa dignité ne le lui permettait pas, son intérêt non plus, car si, pour être aimable envers l'Allemagne, il avait offensé la France, il ne pouvait pas maintenant, pour être aimable envers la France, offenser l'Allemagne. Aussi le discours ressemblait-il un peu à la danse des œufs où on craint toujours de casser quelque chose. Nous aurions pourtant aimé que, par un simple mot, le Roi eût associé la France à ses succès militaires. Il s'est contenté de rendre hommage au dévouement et au zèle de la mission française; il a nommé le général Eydoux, qui était présent; il s'est tourné vers lui obligeamment ; mais le mot attendu, espéré, n'a pas jailli du cœur et il y a eu de ce chef quelque déception. Cependant la plupart des journaux, reprenant une vieille formule, ont dit que l'incident était clos, et c'est

à cette conclusion qu'il faut se tenir. Nous n'avons d'ailleurs, nous non plus, rien à effacer de ce que nous écrivions il y a quinze jours, à savoir qu'en toutes choses, en tout temps, dans tous les pays, nous devons rechercher l'intérêt français et y subordonner tous les autres. Nos sentimens manquent trop souvent de mesure. A nos engouemens excessifs, succèdent tout d'un coup, par un mouvement inverse, des explosions de mécontentement, d'irritation, de colère. Est-ce désillusion irrémédiable? Est-ce dépit amoureux? Nous nous étions trompés et nous accusons les autres de nous avoir trompés. Cela vient peut-être de ce que nous attendons d'eux, hommes et peuples, plus qu'ils ne peuvent et, en tout cas, ne veulent nous donner. Ils pensent à eux, pensons à nous.

De quinzaine en quinzaine, la situation des Balkans se modifie. La nouvelle d'hier est la signature du traité de paix entre la Bulgarie et la Porte ; celle d'aujourd'hui est l'état de guerre entre l'Albanie et la Serbie. La signature de la paix n'avait rien d'imprévu. Depuis plusieurs jours déjà, et même depuis plusieurs semaines, ce dénouement s'était présenté comme inévitable. La Bulgarie a essayé de remettre sa cause entre les mains de l'Europe, qui n'a pas voulu s'en charger. En vain lui a-t-elle rappelé ses anciens engagemens et ses promesses. L'Europe avait déclaré, en effet, très haut qu'Andrinople devait appartenir à la Bulgarie et, avec Andrinople, la presque totalité de la Thrace, mais c'était à la condition tacite que les Bulgares, après s'être brillamment emparés de la ville et de la province, n'auraient pas la maladresse de se les laisser reprendre et qu'elle saurait les garder.

On sait ce qui est arrivé. Voit-on l'Europe entrant en campagne pour obliger les Turcs à abandonner la proie qu'ils avaient ressaisie? Et nous n'entendons pas par là une campagne diplomatique ; c'est bel et bien une campagne militaire qu'il aurait fallu faire. Lorsque les Turcs disaient que l'état de l'opinion chez eux ne leur permettrait pas d'abandonner Andrinople et que tout gouvernement qui, pour complaire à des volontés étrangères, consentirait à un pareil renoncement sans y être contraint par la force, serait aussitôt renversé, ils disaient la vérité. La Jeune-Turquie est triomphante aujourd'hui. Sa politique a eu de singulières vicissitudes. Nazim pacha a été assassiné parce que, désespérant du salut de Salonique, il s'était résigné à la rendre. Le premier effet de cet assassinat avait été de faire tomber Andrinople entre les mains des Bulgares. Tout le monde alors a jeté

la pierre aux Jeunes-Turcs, et non sans raison. Qui aurait pu prévoir le coup de folie du gouvernement de Sofia et les conséquences qu'il a eues? Aujourd'hui que les Jeunes-Turcs sont enflés de leurs succès, on serait mal venu à leur demander de ne pas profiter de ce retour de fortune. L'Europe a bien essayé de le faire, mais sans conviction. Elle devait cette démarche à la Bulgarie, mais elle croyait peu à son succès. Finalement, les Bulgares ont dû ne s'en remettre qu'à eux-mêmes du soin de négocier avec la Porte. Ils avaient été implacables dans la victoire; les Turcs ont été implacables à leur tour. Juste retour des choses d'ici-bas, dirions-nous, si, malgré tout, les Bulgares ne restaient pas dignes d'intérêt par l'immensité de leur effort et par les services qu'ils ont rendus à la cause balkanique avant de la trahir. Sans eux, la Macédoine et l'Épire seraient encore sous le joug pesant de la Turquie.

Celle-ci a reconquis la Thrace et semble avoir abandonné le reste : elle ne peut pas sérieusement songer à reprendre à la Serbie et à la Grèce les territoires qu'elles occupent. Nous ne voulons pas dire par là qu'elle y renonce pour l'avenir, car les peuples ne renoncent à rien et il faut convenir que le train dont va le monde, surtout en Orient, est de nature à ne décourager aucune espérance; mais, pour le moment c'est déjà beaucoup d'avoir repris la Thrace sans coup férir, et le malheur de la Bulgarie a montré qu'à abuser de sa chance, on risque de la perdre tout entière. Son traité avec la Bulgarie assure à la Porte non seulement Kirk-Kilissé, non seulement la rive gauche de la Maritza, mais encore Démotika sur la rive droite, avec un territoire étendu autour de la ville. C'est le côté le plus critiquable du traité, parce qu'un pareil sacrifice, imposé à la Bulgarie, entretiendra et avivera chez elle d'impatiens désirs de revanche. Le port qui lui est concédé sur la mer Égée est Dédéagatch : le chemin de fer qui y conduit passe précisément par ce territoire de Démotika que la Porte détient, ce qui obligera les Bulgares à en construire un autre, plus à l'Ouest, à travers un pays montagneux, avec un allongement de parcours regrettable. Mais la Porte, sentant les ambitions qui l'entourent, songe avant tout à se constituer une bonne frontière militaire et on ne peut pas dire qu'elle ait tort.

En somme, après un effondrement qui la livrait sans défense à des vainqueurs sans pitié, elle se tire de cette guerre à peu près comme, à l'origine, on avait prévu qu'elle le ferait. Même si elle avait été victorieuse, et à moins qu'elle ne l'eût été dans des proportions écrasantes, de nombreux précédens avaient établi qu'elle devrait

abandonner une partie de son territoire : l'Europe lui en aurait imposé le sacrifice. La Macédoine était d'avance perdue pour elle. Les fières déclarations des Puissances au sujet du maintien quand même du *statu quo* ne lui causaient pas beaucoup d'illusions. Elle pouvait espérer conserver l'Épire ; les succès des Grecs la lui ont enlevée. La Thrace devait lui rester et lui reste en effet, et avec la Thrace elle garde un pied, plus qu'un pied en Europe. Elle est toujours une Puissance européenne, diminuée sans doute, capable cependant de faire encore figure, pourvu qu'elle reconstitue son armée et lui rende quelque chose de ses vertus d'autrefois. L'étendue de son empire asiatique lui permet d'en réunir une beaucoup plus considérable que ne le comporte son territoire européen. Elle se vante aujourd'hui d'avoir 300 000 hommes à la porte de Constantinople. Le chiffre est peut-être exagéré, sans toutefois qu'il ait rien d'invraisemblable, et c'est devant cette menace que la Bulgarie a cédé. Il n'est d'ailleurs nullement impossible que la Porte trouve un jour des concours parmi les alliés d'hier et qu'elle puisse s'appuyer sur l'un d'entre eux contre les autres. La Bulgarie était épuisée sans nul doute ; elle ne pouvait opposer aucune résistance au vainqueur ; cependant la quantité de ses sacrifices et la facilité de sa résignation ont étonné, au point qu'on s'est demandé s'il n'y avait pas déjà, en vue de projets communs, quelque entente entre Constantinople et Sofia. On connaît les déclamations véhémentes du général Savof contre les Grecs. Ne disions-nous pas avant cette guerre que les peuples balkaniques se détestaient beaucoup plus les uns les autres qu'ils ne détestaient les Turcs ? Il ne semble pas que ce qui s'est passé depuis ait modifié leurs sentimens réciproques. La meilleure garantie d'une paix provisoire n'est pas dans la sagesse des gouvernemens et des peuples, mais dans leur épuisement militaire et surtout financier. La guerre a fait périr les hommes par centaines de mille et les escarcelles sont vides. Le matériel de guerre est usé ou détruit. Tout a besoin d'être renouvelé. Nous savons d'avance de quel côté on se tournera pour avoir de l'argent, et nous n'en donnerons qu'à bon escient. Mais, même avec de l'argent, il faut du temps pour refaire ce qui a été défait.

Le danger, en ce moment, est du côté de l'Albanie : on signale des engagemens meurtriers, sur la frontière, entre les Albanais et les Serbes. Des combats entre eux sont chose si habituelle, si commune, si banale, que le phénomène, en soi, n'a rien de particulièrement alarmant ; toutefois, les agences s'accordent à dire que les Albanais sont dirigés par des officiers autrichiens et bulgares et, si le fait est

vrai, il est inquiétant. Est-il vrai? Tant de bruits courent et il est si difficile d'en contrôler l'exactitude, qu'il est sage de suspendre son jugement jusqu'à plus ample informé. Il est toutefois trop certain que l'Autriche ne prend pas son parti des événemens accomplis et que l'agrandissement de la Serbie reste pour elle un sujet d'irritation et d'appréhension. Il faudrait qu'elle changeât complètement sa politique balkanique pour dissiper une fois pour toutes le cauchemar qui subsiste : par malheur, rien ne fait prévoir ce changement et, tout au contraire, l'Autriche s'obstine dans les erremens où elle a déjà trouvé tant de déboires. Si la Bulgarie avait été victorieuse des Serbes et des Grecs, comme on l'espérait peut-être à Vienne et comme on l'y souhaitait certainement, la situation des Balkans aurait pris une face nouvelle : c'est le fait contraire qui s'est produit. L'Autriche, faute de mieux, mettrait-elle maintenant ses espérances dans l'Albanie? Reprendrait-elle le même jeu avec de plus mauvaises cartes? Il faudrait, pour le croire, en avoir d'autres preuves que celles que nous avons. L'agression des Albanais contre les Serbes s'explique suffisamment par leurs sentimens connus et leurs habitudes invétérées. Les Albanais ont remporté quelques premiers succès qu'ils doivent à la surprise des Serbes et à la faiblesse des forces que ceux-ci entretenaient sur la frontière; mais il y a tout lieu de croire que ces succès seront éphémères. Les Serbes ont une armée organisée à l'européenne, exercée, entraînée, qui vient de faire ses preuves. Quelque braves qu'ils soient, les Albanais, à eux seuls, ne peuvent pas grand'chose hors de leurs montagnes où il est dangereux d'aller les chercher, mais d'où il est dangereux pour eux de sortir. Ils ne deviendraient redoutables que s'ils étaient appuyés ; mais, alors, des complications plus redoutables encore surgiraient et ni l'Autriche ni l'Italie ne s'en désintéresseraient ; elles ont déjà reculé l'une et l'autre devant cette éventualité à laquelle elles ne se jugent pas suffisamment préparées. Voilà pourquoi, jusqu'ici du moins, les échauffourées albano-serbes ne nous apparaissent pas comme l'étincelle qui mettra le feu au monde.

Mais on voit combien la situation reste troublée et troublante. Quand la paix se fait sur un point, la guerre recommence sur un autre. Le sang continue de couler et, lorsqu'il aura cessé de le faire, des intrigues politiques, obscures, mais actives, prépareront un avenir que les yeux les plus perspicaces n'aperçoivent pas encore dans l'horizon qu'ils peuvent embrasser.

A l'intérieur, peu de chose à signaler. Les vacances ne sont pas un

vain mot et les polémiques des journaux, bien qu'elles soient quelquefois très vives, ne parviennent pas à agiter l'opinion. Elle reste calme, attendant la rentrée des Chambres sans impatience, indifférente, un peu sceptique, en somme satisfaite et confiante, dans les régions du moins où la récolte a été bonne et où les intérêts matériels continuent de prospérer.

Seul ou à peu près, l'infatigable M. Clemenceau sonne à tour de bras la cloche d'alarme et pousse des cris stridens qui se répandent dans l'espace, sans y soulever aucun émoi. M. Clemenceau est toujours jeune ; les années ne pèsent pas sur lui et il retrouve ses ardeurs d'autrefois pour attaquer à la fois le ministère et le Président de la République. On sait ce que lui a fait M. Poincaré ; il n'a pas écouté ses conseils au moment de l'élection à la Présidence ; il s'est présenté sans son aveu, contre son aveu même. Mais on est moins renseigné sur les motifs qui rendent son opposition aussi féroce contre M. Barthou. Sans doute, il y a une circulaire que, comme ministre de l'Instruction publique, M. Barthou a adressée aux recteurs au sujet des livres de classe; elle donne une garantie de plus au bon choix de ces livres en laissant aux intéressés, dans l'espèce aux pères de famille, le temps d'en prendre connaissance et de présenter sur eux leurs observations; mais, en fin de compte, l'autorité universitaire en décidera demain comme elle le faisait hier. Nous reviendrons sur cette circulaire qui sera sans doute l'objet d'une interpellation, car M. Clemenceau est sénateur et il annonce les intentions les plus belliqueuses. Il aura cependant de la peine à faire passer M. Barthou pour un traître à la laïcité de l'école, surtout après le discours qu'il vient de prononcer à Aix-les-Bains, au banquet de la Ligue de l'Enseignement, et qui est, certes, laïque à souhait : aussi attendons-nous la bataille annoncée sans grande inquiétude sur son résultat. Les questions scolaires soulèvent d'ailleurs des problèmes autrement graves dont se préoccupent les esprits sérieux, mais M. Clemenceau aime la petite guerre : il se contente de la faire avec de grands moyens.

Il a déniché un autre traître, non plus cette fois à la laïcité de l'école, mais au principe de la séparation de l'Église et de l'État et, le croirait-on? ce traître est M. Baudin. Après cela, on ne sait plus à qui se fier. La question du vendredi saint dans la marine prend, sous sa plume abondante et virulente, des proportions formidables. Sans le savoir, il paraît que nous allons à Canossa. Et pourquoi ? Sous le ministère Waldeck-Rousseau, le ministre de la Marine de cette époque, M. de Lanessan, avait adressé une circulaire aux commandans

de nos navires pour leur interdire toute manifestation religieuse le vendredi saint et cette circulaire a été rapportée par M. Baudin. La règle qu'elle inaugurait semblait découler des nouveaux principes que le gouvernement de la République était en voie d'adopter sans toutefois qu'il l'eût encore fait définitivement. M. Waldeck-Rousseau n'était pas partisan de la séparation de l'Église et de l'État; ce n'est pas sous son ministère qu'elle a été votée; mais il a, comme on sait, précipité un torrent qu'il n'a pas eu ensuite la force d'arrêter. Quoi qu'il en soit, en vertu de la circulaire de M. de Lanessan, nos navires en Orient ont cessé de s'associer le vendredi saint aux manifestations extérieures que faisaient tous les autres, quelles que fussent leur nationalité et la religion dominante dans leur pays. Les inconvéniens n'ont pas tardé à se produire : ils ont été signalés au ministère de la Marine par nos officiers, au ministère des Affaires étrangères par nos agens politiques et consulaires, et les deux ministères s'en sont émus.

On ne saurait empêcher qu'en Orient la nationalité se confonde avec la religion : aussi tous nos cliens catholiques ont-ils cru qu'en renonçant à nos vieux rites, nous renoncions à eux, aux intérêts qu'ils représentent, à la protection que nous leur accordons depuis des siècles et que d'autres, qui nous jalousent et nous surveillent, sont tout prêts à leur assurer à notre place. Notre abstention, sur plus d'un point, a produit le plus déplorable effet : le crédit de la France en a été diminué. M. Clemenceau, il faut bien le croire, ne s'arrête pas à ces considérations : il est de la race de ceux qui disaient jadis : Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! Sa colère n'a pas de bornes lorsqu'il songe qu'un navire de la République peut s'associer à une démonstration religieuse. Mais pourquoi s'arrête-t-il là? Il aura beaucoup à faire, beaucoup à réformer s'il veut extirper partout le mal qui le choque si fort un seul jour de l'année, le vendredi saint, et seulement sur nos navires. Ignore-t-il, lui qui a été au gouvernement, qu'en Orient et en Extrême-Orient, les agens de la France ont une place d'honneur qui leur est réservée à l'église, avant celle de tous les autres, et que dans certaines fêtes ils ne manquent pas d'aller l'occuper en grande cérémonie? Quelle entorse donnée au principe de la séparation de l'Église et de l'État ! Oui, monsieur Clemenceau, cela se fait couramment, et il faut croire que vous n'en avez rien su, puisque vous n'avez jamais protesté. Les journaux ont pourtant raconté que, tout récemment encore, à Pékin, une messe solennelle avait été dite pour appeler la bénédiction du ciel sur le parlement chinois et sur l'élection du président de la nouvelle répu-

blique: notre ministre y assistait avec tout son personnel. Voilà ce qui se passe dans plusieurs parties du monde, et M. Clemenceau s'attache à une vétille, à un drapeau mis en berne ou à un coup de canon tiré le seul vendredi saint! En Chine en effet, comme dans les pays musulmans, la France est protectrice des catholiques et elle ne saurait sans abdiquer ne pas prendre part à leurs manifestations religieuses. Au surplus, ce n'est pas seulement à la religion catholique que nous donnons, à l'étranger, des marques de déférence. Nos vaisseaux, comme tous les autres, prennent part aux fêtes religieuses des pays dans les eaux desquels ils se trouvent, lorsque ces fêtes ont un caractère officiel. La religion catholique serait-elle la seule exclue de ces manifestations? Alors il faudrait renoncer à des traditions qui ont créé des intérêts politiques toujours vivans, toujours puissans, toujours précieux et, pour donner satisfaction à M. Clemenceau, sacrifier une partie importante de notre héritage national. Poussé jusque-là, le respect de prétendus principes devient une ruineuse niaiserie. C'est pourquoi M. Baudin a adressé une circulaire nouvelle aux commandans de nos navires pour les laisser libres, après s'être entendus avec nos consuls, de participer par quelques gestes protocolaires à la fête du Vendredi-Saint. Libre à M. Clemenceau de crier à la réaction et de voir là le commencement d'une vaste intrigue, dont il connaît heureusement tous les fils, et qui a, d'après lui, pour objet, après avoir renoué nos rapports avec Rome, de détruire l'œuvre capitale de la République, de faire un autre Concordat, de revenir sur la séparation libératrice de l'Église et de l'État. Que de choses en une circulaire!

On est surpris qu'un homme qui se croit sans préjugés puisse céder à l'obsession d'une pareille fantasmagorie. La loi, — une loi d'ailleurs bien mal faite! — a séparé chez nous l'Église de l'État. Elle a décidé que celui-ci ne reconnaissait aucune religion. Chez nous, oui, mais ailleurs, non, et si on peut admettre qu'à une époque de lutte comme celle où nous sommes encore, l'État ne prenne part en France à aucune cérémonie religieuse, il n'en est pas de même à l'étranger. En Orient, l'Église et l'État ne sont pas seulement unis, ils se confondent, et on ne peut rendre hommage à celui-ci sans le rendre à celle-là. Notre abstention, en pareil cas, est considérée comme un manque d'égards, de même que, dans la vie privée, on considère comme un manque d'éducation le fait de ne pas entrer à l'église dans certaines circonstances où tout le monde y va. Y a-t-il un libre penseur bien élevé qui hésite à le faire pour un mariage par exemple, ou

pour un enterrement ? M. Clemenceau ne le fait-il pas lui-même ? Ne le faisait-il pas, même lorsqu'il était président du Conseil et comme représentant du gouvernement? Alors, comment peut-il voir dans l'accomplissement d'un acte de simple convenance les ténébreux desseins dont son imagination est hantée ? La question des rapports de l'Église et de l'État n'a rien à faire ici. Un salut n'est qu'un salut, il n'a jamais passé pour une profession de foi. Enfin M. Barthou, dans ce discours d'Aix-les-Bains dont nous avons déjà dit un mot, a déclaré, en proférant les sermens les plus sacrés, que ni sous son ministère, ni sous celui de M. Poincaré, aucune conversation, aucune tentative de négociation n'avait eu lieu avec le Vatican. Nous le regrettons, non pas en ce qui concerne un concordat, que personne ne songe à refaire, et dont on ne voudrait probablement pas plus à Rome qu'à Paris, mais dans l'intérêt de notre influence en Orient. Nous le regrettons, mais M. Clemenceau seul en sera surpris : il aura même quelque peine à l'admettre, car il n'a pas l'habitude de douter de lui-même et il était sûr de son fait.

La Chambre, à la rentrée, perdra-t-elle son temps à des discussions aussi puériles ? On hésite à le croire quand on songe à l'œuvre considérable qu'elle doit accomplir. La loi militaire est votée, mais il reste à faire face financièrement aux dépenses qu'elle entraîne. Quel champ immense ouvert à ses travaux ! Et c'est le moment que choisiraient quelques libres penseurs attardés pour parler au pays de la circulaire du vendredi saint !

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

DE L'HISTOIRE

ET

DES HISTORIENS

III[1]

LES HISTORIENS LATINS

S'il était nécessaire d'établir que les grands sujets suscitent les grands écrivains, il suffirait de considérer les œuvres des quatre célèbres historiens latins, César, Salluste, Tite-Live et Tacite.

Rome avait eu ses annalistes et même, parmi eux, des hommes de haute valeur, Fabius Pictor, Caton (qui avait écrit un traité des *Origines romaines*), Calpurnius Pison; nous ne pouvons juger leurs œuvres qui ont péri: mais il nous est permis de penser, avec les anciens eux-mêmes, qu'au moment où Rome touchait à son apogée, ces ouvrages paraissaient « insuffisans et vieillis. » (Velleius Paterculus.) En effet, à l'époque où ils avaient été écrits, on ne pouvait saisir les ensembles et embrasser, d'un seul coup d'œil, l'édifice encore inachevé de la grandeur romaine.

C'est seulement quand l'œuvre eut toutes ses proportions qu'on put apprécier la mesure à laquelle il fallait la prendre. Tant que la conquête romaine se borne à l'Italie, avant qu'elle eût débordé sur l'Univers, le développement intérieur et extérieur de la Cité est, pour ainsi dire, municipal. L'histoire

(1) Voyez la *Revue* des 15 septembre et 1er octobre.

romaine n'est une histoire universelle qu'à partir du moment où le sort de l'Univers dépend du sort de la Cité. Carthage réduite, la Grèce conquise, l'Afrique soumise, la Gaule domptée, l'Espagne, la Perse, la Germanie, la Bretagne dominées ou visées, voilà ce qui rend fatidique le long et laborieux enfantement. C'est au moment où Rome, au comble de ses succès, va fléchir sous le poids de sa victoire que naissent les historiens.

César, encore plongé dans l'action, est le narrateur à la fois de la conquête des Gaules et de la Guerre civile. Parmi ses tâches, il a reçu la mission de garder, pour la postérité, le récit actif de ce que furent les premiers contacts entre Rome et les nouveaux peuples qui devaient former l'Europe moderne; et, comme les deux faits sont connexes, il expose les circonstances à la suite desquelles Rome, par lui, perdit la liberté.

César était prédestiné pour mener de front les deux œuvres et, les ayant conçues et accomplies, pour les expliquer et les glorifier, devant ses contemporains et devant la postérité. Aristocrate de naissance très haute, il pouvait, sans déroger, se livrer au parti populaire; sa jeunesse désordonnée à froid, sa « toge relâchée, » sa culture raffinée, une existence où l'audace et la corruption se fondaient en une élégance exquise, ses dettes, son ambition, tout le poussait; sa fortune flottait sur la déliquescence universelle. Alcibiade de plus d'allure et sur une scène plus vaste, il comprenait tout, devinait tout. Il avait scruté son temps et, après les proscriptions alternatives de Sylla et de Marius, ne s'en laissait nullement imposer par les formules usées que ressassait l'humeur chagrine d'un Caton; sa politique se résumait en ceci que Rome avait besoin de nouvelles conquêtes pour vivre et que la République, obligée par sa grandeur même de s'agrandir encore, étouffait dans l'étroite enceinte d'une Cité. Superbe intelligence, cœur vaste et conscience large, il avait tout ce qu'il fallait pour séduire le peuple, se sentir à l'aise avec lui et l'aimer, comme il aime à être aimé, sans sévérité, sans restriction, avec profusion.

La valeur individuelle ne fait pas tout le grand homme, — et quel homme a été plus comblé que César, orateur, écrivain, homme d'État, général, philosophe, plein de grâces, plein d'esprit, plein de courage? Il ne suffit pas non plus de circonstances propices pour susciter le héros; — et quelles circonstances furent plus favorables à un homme résolu, que la lassi-

tude des longues guerres civiles, le dégoût d'une vie publique alternant entre le massacre et l'orgie, la dépréciation de toutes les valeurs nationales à l'heure où elles font besoin plus que jamais?... Le héros est l'homme qui répond à l'appel de la Destinée et qui fait ce qu'il y a à faire pour prouver ce qu'il sait faire. César, Romain assoupli et humanisé, disciple des Grecs, parcoureur du monde, citoyen de l'Univers, était capable et seul capable de faire lever l'avenir germant dans l'anarchie.

Il comprenait que la Cité, maintenant, c'était l'Empire et que l'Empire importait plus que la Cité. Il fut l'homme des provinces et s'appuya sur les provinces; il les conquit et fit, avec elles, la conquête de Rome; c'est en cela qu'il fut, selon l'expression de Ferrero, « l'homme fatal de l'histoire européenne, l'instrument inconscient dont se servit le Destin pour une œuvre immense. » Il devait être à la fois le tombeur de la coterie sénatoriale, le démolisseur de la finance chevalière à la Cicéron, le contempteur des vertus catoniennes, le vainqueur de Pompée, l'amant de Cléopâtre, de même qu'il devait conquérir la Gaule, toucher du pied la Grande-Bretagne et la Germanie pour éveiller la future Europe, répondant à sa double mission d'ensevelisseur de la Rome antique et d'initiateur du monde moderne. Or l'homme qui a fait cette histoire, l'a écrite. Cela aussi était dans sa destinée.

Le plus souvent, les hommes d'action, quand ils ne sont pas prématurément éloignés des affaires, ne songent pas à saisir la plume pour expliquer ce qu'ils ont voulu, tenté, exécuté : le temps leur manque; la littérature est affaire aux oisifs et aux chagrins. Raconter des souvenirs, rabâchage de vieillard. Tant qu'une âme est forte, elle ne regarde pas en arrière, mais en avant.

Les *Commentaires* de César sur la Guerre des Gaules sont bien le contraire d'un livre sénile; si on peut appeler cela de la littérature, c'est de la « littérature de combat : » de là, ce caractère unique de virilité, de prestesse, d'alacrité armée et militaire. La phrase courte, précipitée, rapide, tendant au but, se presse comme le pas cadencé des légions. César écrivit le livre vers l'année 52, alors que la guerre des Gaulois n'était pas finie et pour plaider sa cause devant l'opinion. Imaginez un général contemporain, comme Archinard ou Lyautey, interrompant une campagne coloniale pour demander à la mère patrie un effort nouveau et des concours indispensables. Il est à peine croyable, mais il est à peu près certain que l'œuvre si chargée

de faits et de renseignemens fut rédigée en deux mois. La publication fut si opportune qu'elle devint, comme l'avait voulu l'écrivain, un instrument politique, une arme contre ses ennemis au dedans et au dehors.

Le début de la guerre avait été facile. César n'avait eu à combattre que des peuples divisés et surpris. Il eut l'habileté de faire croire aux cités gauloises qu'il les protégeait contre la conquête germanique. Il se donnait comme un sauveur. Mais quand les chefs eurent compris, quand les peuples, à la voix de Vercingétorix, se furent réveillés, quand l'union se fut faite, le péril grandit et retentit jusqu'à Rome. Rome qui, jusque-là, inattentive et toute à ses passions politiques, avait laissé faire, se réveilla à son tour. On cria à la folle entreprise ; les nouvellistes et les adversaires clabaudèrent. On sentait l'ambitieux sur le faîte entre le triomphe et l'abîme. On l'eût poussé plus volontiers de ce côté-ci que de l'autre. On affectait le pessimisme et le découragement à l'heure où il fallait tenir bon et avoir confiance : c'est l'ordinaire. César quitta le glaive et prit le style.

De là ce livre amusant, pittoresque, vivant et convaincant, où tous les mots ont leur poids, où vibre la vie, où les silences mêmes sont éloquens ; où l'art est d'autant plus habile qu'il apparaît moins, jouant la franchise, la simplicité, la candeur, quand tout est profondeur, pénétration, calcul.

Mais cette histoire ne serait qu'un plaidoyer politique, c'est-à-dire quelque chose de bien inférieur à l'histoire, si César, avec l'acuité du génie, n'avait senti que la plus puissante des démonstrations, c'est l'exposé de la vérité toute nue et s'il ne s'était appliqué à faire toucher du doigt, pour ainsi dire, les réalités qui l'avaient tant occupé et préoccupé lui-même. Instruire Rome, c'était la convaincre. Il transporte donc le citoyen romain en pleine Gaule et lui fait passer en revue sa nouvelle conquête. Il expose et cela suffit.

Cet exposé passionna les contemporains ; il passionne la postérité. Cicéron n'aimait pas César; très jaloux, en tout cas, de la gloire littéraire, il écrit, cependant, à propos des *Commentaires :* « chef-d'œuvre de netteté, de pureté et d'élégance. » Et il dit encore : « Rien n'est plus délicat que cette brièveté pure, qui laisse transparaître toutes choses. » Quant au sentiment de la postérité, qu'on réfléchisse seulement à ceci : sans César, l'Europe extra-méditerranéenne ignorerait les circonstances qui

l'ont amenée à la civilisation. César est le père de l'Histoire moderne, comme il est le père de l'Europe moderne. Il a vu comme un général, il découvre comme un curieux et observe comme un philosophe. Il n'est pas un chef, pas un homme d'État, pas un officier qui n'ait des leçons à prendre dans César. L'art de diviser des adversaires barbares, de les ménager, de les convaincre, de les amener à la confiance et à la soumission par les paroles plus encore que par les armes, par la paix plus encore que par la guerre, court à la fleur de ces pages rapides où la conquête vivante s'accomplit, pour ainsi dire, d'elle-même. Le politique raffiné surveille, avec un sourire grave, le général qui écrit si bien.

La leçon de fait est incomparable chez ce maître de la politique métropolitaine et coloniale ; mais, il y a, dans les *Commentaires,* une prodigieuse leçon de choses qui n'émeut pas moins les temps modernes ; car ce sont leurs origines qui sont touchées et dévoilées avec une pénétration et une autorité parfaite, sans pédantisme. Tout ce qu'il y a à voir, César le voit ; tout ce qu'il y a à dire, il le dit. Pas une province, pas un fleuve, pas une plaine, pas un centre de population un peu important que César n'ait nommés : il est le nomenclateur. Il devine, dans la forme des choses, le dessin de l'avenir. Par lui, on sait les institutions, les coutumes, les hommes, tout ce qui meuble et meublera la vie nouvelle qu'il suscite, tout ce qui rejaillira, de cette région jeune, sur la civilisation ancienne qu'il apporte, Tacite complète le jugement de Cicéron quand il qualifie César *summus auctorum,* « le premier des écrivains, » — c'est qu'il était homme et grand homme avant d'être écrivain.

César n'est pas seulement l'homme d'action historien, mais l'historien homme d'action. Il écrit pour agir : il réalise l'œuvre et l'explique, mais dans la mesure où l'explication est utile à l'œuvre : ni plus ni moins. Son génie, moins épique que celui de Thucydide, est plus réel encore : son exposé, si clair, a quelque chose de contenu, de discret et de mystérieux. On dirait qu'il garde volontairement quelque chose pour lui. La science européenne s'épuise à commenter les *Commentaires ;* on voudrait arracher au génie, le plus humain qui fut, le secret qu'il détenait et qu'il n'a pas dit, celui de la Destinée. C'est que César, homme d'État plus encore qu'écrivain, sachant si bien parler, a su aussi se taire.

Salluste, contemporain de César et de Cicéron, est le premier historien de métier. Non pas qu'il n'ait été mêlé, lui aussi, à la vie publique ; mais il en fut éloigné, soit par la concurrence des partis, soit par ses propres fautes; car les apologistes l'ont mal disculpé d'avoir abusé des fonctions qu'il occupait en Afrique pour s'enrichir indûment. Dans sa retraite, volontaire ou non, il se résolut, dit-il lui-même au début du *Catilina*, à écrire les faits et gestes du peuple romain, par morceaux détachés, en s'attachant aux plus dignes de mémoire. On sent, ici, le parti pris d'auteur : il cherche des motifs et des cadres; il faut reconnaître qu'il les traite et les remplit admirablement.

Son œuvre est en opposition déclarée avec celle de César, et cela est d'autant plus frappant que les sujets ne sont pas sans analogie : la conjuration de Catilina, c'est une scène des luttes intestines à Rome, comme la *Guerre Civile* de César ; et l'histoire de *Jugurtha*, c'est un épisode de la politique coloniale, comme la *Guerre des Gaules*. Mais autant l'œuvre de César, dépouillée de tout vain ornement, se signale par sa simplicité militaire, autant celle de Salluste vise à l'effet littéraire et esthétique. Salluste est un *auteur*. Le portrait célèbre de Catilina, tel qu'il l'a tracé, prouve à la fois la force et la limite de son talent : « Catilina était né noble, vigoureux de corps et d'âme, mais d'un génie méchant et dépravé. Encore adolescent, il se rua aux discordes intestines ; meurtres, rapines, querelles, ce furent ses premiers exercices : il supportait la faim, le froid, la veille avec une constance incroyable ; fier, rusé, mobile, simulé et dissimulé, avide du bien des autres, prodigue du sien, il s'adonnait avec violence à toutes ses passions ; il ne manquait ni d'éloquence, ni de prudence ; mais son esprit déréglé n'aspirait qu'à des choses excessives, immodérées et trop hautes pour lui. L'exemple de Sylla lui donna une envie indicible d'être le maître dans la République ; tous les moyens lui furent bons, pourvu qu'ils le menassent à la royauté ; il y était poussé par une ambition croissante et sauvage, par le besoin et par la conscience même de son infamie. En plus, la corruption des mœurs publiques, les maux divers dont souffrait la République, et d'abord la luxure et l'avarice, le stimulaient. Son époque le portait ; car tout ce qui restait des vieilles traditions, soit à l'armée, soit dans la cité, le magnifique héritage romain s'était

usé et épuisé peu à peu; de cet admirable passé il ne restait plus que honte et décadence ! »

Voilà certes un grand écrivain. Quel portraitiste plus expressif, quel psychologue plus pénétrant, quel prosateur plus nombreux et plus énergique ? Nous n'aurions pas compris tout de Rome si nous n'avions pas Salluste. Même ce style voulu et tendu, cette acrimonie passionnée sous un voile d'impartialité, ces mots brefs et à l'emporte-pièce sont nécessaires pour nous faire pénétrer dans le repli le plus caché et non le moins actif du génie romain. On comprend, à lire Salluste, la violence des guerres civiles et des inexpiables vengeances; on comprend à quel amas de difficultés grandes et petites se heurta la conquête du monde. César, si facile et si coulant, rend tout coulant et facile. Salluste fait effort et donne la sensation de l'effort : rhéteur et non soldat, fonctionnaire aigri et non « ouvrier » joyeux de son œuvre.

Ces deux petits livres de Salluste, le *Catilina* et le *Jugurtha*, seront toujours des modèles pour l'homme de cabinet, ils feront réfléchir le penseur; ils sont des types de l'histoire « à la lampe. » Salluste a imité Thucydide ; mais on sent l'imitation. Et puis, il y a autre chose : l'infériorité radicale de Salluste est moins dans le style que dans l'âme. L'histoire a, pour ceux qui l'écrivent, de ces sévérités : si Salluste eût été un plus honnête homme, il ne serait peut-être pas un meilleur écrivain, mais il eût été certainement un plus grand historien.

Il fallait que la République romaine fût arrivée à la maturité, mais il fallait qu'elle fût encore grande et respectée pour qu'on pût faire, d'elle, un portrait en pied. Le peintre se présenta quand le modèle fut prêt, et ce fut Tite-Live.

Tite-Live naquit à Padoue l'an 59 *avant* J.-C. : il commença à écrire vers l'an 26 *avant* J.-C ; son histoire, qui remonte aux origines de Rome, s'arrête à la mort de Drusus, l'an 9 *avant* J.-C. Tite-Live mourut à Padoue où il s'était retiré, l'an 16 *après* J.-C.

Remarquez ces dates : elles appartiennent à l'époque où l'on cesse de compter par la fondation de Rome pour commencer à compter par la naissance du Christ; c'est la coupure entre le monde antique et le monde moderne.

Tite-Live est le contemporain de César et le familier d'Auguste, le compagnon d'Horace et de Virgile, il voit Rome dans

sa splendeur, il la connaît encore libre, mais il assiste à la ruine de la liberté et il devine la décadence.

Tite-Live n'est pas Romain, il est Italien, Cisalpin ; il est fils de ces peuples qui, après avoir combattu Rome, ont subi son joug, se sont habitués à leur servitude, l'ont aimée, ont été conquis par la grandeur plus que par la force, ont adhéré à l'unité, ont compris, enfin, qu'il n'y avait pas d'autre voie de salut, pour les nationalités secondaires, que de faire partie de ce grand corps.

Fiers d'une patrie qu'ils n'avaient pas faite, ces Romains de la dernière heure n'en furent que plus ardens, puisque leur dévouement résultait d'un choix. Virgile Mantouan, Tite-Live Padouan, répétaient à l'envi le : « *Deus nobis hæc otia fecit.* » Ils aimaient Rome, la paix romaine, l'ordre romain.

Tite-Live est parfaitement conscient de ce qu'il fait en écrivant l'histoire de la Cité; il veut laisser au monde un grand exemple : comment Rome grandit et prospéra, comment elle déclina et pencha vers sa ruine. Jamais il n'y eut, sur la terre, une telle histoire, et cette histoire ne pouvait être écrite par un plus digne historien. Que serait, pour l'humanité, l'histoire romaine sans Tite-Live? « Certes, dit-il, ou je suis trompé par l'intérêt de mon sujet, ou il est vrai que jamais il n'y eut une république plus noble, plus sainte, plus abondante en bonnes mœurs et en hautes leçons, capable de résister si longtemps à l'invasion des mauvaises passions, la luxure, l'avarice, ayant gardé, si tard, l'honneur de la pauvreté et de l'épargne, où moins on avait et moins on voulait avoir. Plus tard, il est vrai, la richesse, le luxe, les plaisirs, les désordres, abaissèrent la République et la menacèrent de ruine... Eh bien, c'est donc dans cette histoire qu'on verra, à la fois, ce qu'une république doit rechercher et ce qu'elle doit craindre. »

Tite-Live écrit pour enseigner, pour servir d'avertissement et de leçon, non pas *ad narrandum*, mais *ad probandum*. Ce Padouan, qui vient de sa province, et qui en a gardé même l'accent (*patavinitas*), s'étonne de ce qu'il voit, de ce qu'il admire, plus que ne l'eût fait peut-être un Romain de pure race, né dans la ville; il n'a aucun scepticisme, aucune ironie ; il est appliqué, sérieux, convaincu; il a apporté, de ses origines, un souffle oratoire, une « abondance lactée, » une candeur et une honnêteté qui ne le quitteront pas ; il aborde allégrement cet

énorme travail où il raconte, d'un seul et même souffle, toute l'histoire romaine.

Les légendes, les dieux, les rois, les augures, les miracles, les traits d'héroïsme, la rudesse des combats, la majesté des fêtes religieuses, les piétés et les impiétés, les grands dévouemens et les grands crimes, tout ce qui met en relief le nom romain, tout ce qui aboutit à la gloire de Rome, tout cela lui appartient et relève de lui.

Il entend que la postérité sache, par lui, non seulement ce qui s'est fait, mais ce qui s'est dit à Rome et sur Rome. Par là il ressemble plus à Hérodote qu'à Thucydide. Il n'a ni le haut jugement, ni la discrétion, ni la tenue de celui-ci; il n'est pas un homme d'État, ni même à proprement parler un homme politique; c'est un écrivain de métier et surtout un orateur. Son histoire est écrite, comme on dit, « de seconde main : » il compile et ne s'en cache pas : « J'ai suivi, écrit-il, tous les auteurs qui m'ont précédé. » Mais tout en empruntant, il choisit; il choisit avec un sens de l'effet qui donne toujours à son récit un attrait et un caractère dramatique. On raconte qu'un citoyen de Gadès, en Espagne, fit le voyage de Rome uniquement pour le voir et, qu'après l'avoir vu, il s'en retourna... Dans Tite-Live, ce n'est pas tant à l'homme que fut adressé cet hommage qu'à l'œuvre, c'est-à-dire au sujet. L'historien était grand aux yeux du bon provincial, par le service qu'il avait rendu au monde en lui offrant une histoire si glorieuse pour l'humanité.

Tite-Live est le roi des narrateurs ; son exposé souple et limpide, attentif et ingénieux, ne laisse échapper aucun trait, aucun détail utile, intéressant ou seulement amusant. Ce qu'il montre, on le voit ; ce qu'il explique, on le comprend ; quand il décrit, « on y est. » Il a une pénétration naturelle qui donne à ses portraits une psychologie pleine de réalité et de vie. Tous ses personnages sont debout, allant et venant, agissant, naturels, — corps et âme. C'est cette volonté d'être vrai, et surtout d'être persuasif, captivant, qui assure à l'historien une sorte d'impartialité. Elle n'est pas, chez lui comme chez Thucydide, la volonté de voir les choses comme elles sont, mais uniquement le désir de les présenter sous leur aspect le plus attrayant pour les rendre plus émouvantes.

Tite-Live ne se laisse jamais détourner de son projet initial qui est de déduire, du drame romain, une leçon humaine. Le

drame, c'est la lutte pour ou contre la liberté : voilà ce que Tite-Live nous rend sensible à nous-mêmes qui ne sommes pas l'enjeu du débat. Rome avait une horreur traditionnelle de la royauté, et, chose singulière, c'est ce sentiment qui la poussa vers l'Empire, c'est-à-dire vers un régime où la puissance absolue était confiée à une dictature par haine de l'hérédité. César, Auguste ne furent, d'abord, que les premiers des citoyens : ils occupèrent les magistratures de la République pour l'asservir et la détruisirent en la maintenant. Les origines de cet étonnant revers des choses, c'est toute l'œuvre de Tite-Live. Aussi, quoiqu'il fût le familier d'Auguste, étant de tendance aristocratique (comme la plupart des hommes qui écrivent l'histoire), il disait de César : « Qu'on ne sait lequel eût mieux valu qu'il eût ou n'eût pas existé. »

Tite-Live raconte ; il raconte bien ; il raconte impartialement, mais aussi, il veut convaincre, il veut persuader, il veut que l'histoire ait une sanction : c'est pourquoi le conteur aboutit à l'orateur, *in historia orator*, disait de lui l'antiquité. Quintilien fait un parallèle entre Salluste et Tite-Live. « L'histoire, dit-il, n'a pas péri avec la Grèce : je ne craindrai pas de comparer Salluste à Thucydide et Tite-Live à Hérodote. Celui-ci montre, dans ses récits, une grâce délicieuse et une transparente candeur, mais c'est surtout dans ses harangues que son éloquence dépasse tout ce que l'on peut dire, tant elles sont convenables aux circonstances et aux hommes. Les passions humaines, et surtout celles qui sont les plus douces, respirent dans son œuvre. S'il n'a pas l'admirable brièveté de Salluste, il se rachète par d'autres mérites : aussi Servilius Novianus dit-il, avec raison, que, si ces deux historiens ne sont pas semblables, ils sont égaux. »

Les anciens goûtaient, plus que nous encore, cette faculté de l'éloquence parce que l'éloquence était, chez eux, plus encore que chez nous, l'instrument de la vie publique. Savoir parler, c'était être capable d'agir : on arrivait par l'éloquence non seulement aux fonctions de la vie civile et aux magistratures, mais au gouvernement des provinces, aux hauts commandemens militaires. Aussi l'histoire qui enseignait la vie publique devait nécessairement enseigner l'éloquence. Tous les historiens anciens ont fait « parler » leurs personnages.

Les raisons, les argumens, les développemens que comportaient les affaires, il leur plaisait, il leur paraissait convenable

de les mettre dans la bouche de ceux qui y avaient participé, qui avaient conseillé et pris les résolutions. Comme toute action était précédée d'une délibération, et que cette délibération avait été, pour ainsi dire, le nœud de l'affaire elle-même, on reproduisait un schéma de l'argumentation qui avait déterminé les actes.

Aujourd'hui, l'habitude de traiter les affaires par écrit s'est répandue : l'exposé se fait par des « rapports, » plus souvent peut-être encore que par des discours ; en outre, la sténographie a permis de recueillir textuellement les paroles prononcées dans les circonstances qui méritent l'attention de l'histoire. Une exigence documentaire plus rigoureuse a donc écarté le discours rédigé par l'historien : mais il n'était, en somme, qu'un résumé vivant des raisons qui avaient décidé d'une détermination publique. Est-il bien sûr que l'histoire n'ait pas perdu en délaissant ce mode bref et animé de poser les questions et d'en expliquer la solution ? En se refusant cette ressource, elle s'est appauvrie et refroidie. Le discours établissait, en quelque sorte, une conversation entre le personnage, l'écrivain et le lecteur ; il mettait la postérité de plain-pied sur la scène. Taine dit de ces harangues : « C'est, pour la raison, un plaisir pur et extrême que d'embrasser cette multitude d'idées, de passer aisément de l'une à l'autre, de sentir leur enchaînement, d'éprouver qu'elles sont toutes solides par elles-mêmes et affermies les unes par les autres, d'appuyer sur elles sans qu'elles enfoncent ni fléchissent, de comprendre que, toutes ensemble, elles forment un édifice destiné à porter une seule proposition. »

Ce sentiment de la force et de la vie que donne le discours, on ne le trouvera nulle part plus puissant que dans l'œuvre de Tite-Live. Orateur né, il s'abandonnait avec joie, avec effusion, à ces expansions où sa pensée prenait corps en quelque sorte, dans le passé qu'il exposait. Si le « discours latin » a été un des procédés d'éducation les plus efficaces qu'ait connus la civilisation moderne, c'est à l'éclat des discours de Tite-Live que ce résultat est dû. Par Tite-Live, nous entendons le langage et l'accent de l'antiquité. Les infinies nuances de la pensée et de l'action, si subtiles qu'elles seraient presque insaisissables, se réfléchissent dans ces écrits où elles ont été sauvées. Quel exposé, quel récit présenteraient un tel miroir de l'âme? Tite-Live a été l'« historien orateur, » oui; et il faut l'accepter comme tel; romain encore par là. Villemain dit avec force : « C'est l'éloquence même,

aussi grande que celle qu'elle raconte, aussi grande que Rome. »

Telle est en effet l'illustre beauté de l'œuvre de Tite-Live : comme il l'a voulu, il a persuadé ; il a imposé et il impose pour toujours, au monde, l'idéal antique, l'idéal romain. Peintre égal au portrait. Par cette intuition évocatrice, Tite-Live a été un des plus puissans éducateurs de l'humanité ; disons tout, en un mot : si Tite-Live n'eût pas écrit, nous, Français, nous n'aurions pas eu Corneille.

Montesquieu l'a observé avec sa profondeur ordinaire, Rome montra, dans sa décadence, le même caractère qui avait fait sa grandeur. La liberté une fois ruinée, et le pouvoir d'un seul homme établi, de même que les magistratures républicaines avaient été péremptoires, ce pouvoir fut violent et sans limite, comme la conquête romaine avait été sans mesure et sans frein : « Cette épouvantable tyrannie des empereurs venait de l'esprit général des Romains : comme ils tombèrent tout à coup sous un gouvernement arbitraire et qu'il n'y eut presque point d'intervalle, chez eux, entre commander et servir, ils ne furent point préparés à ce passage par des mœurs douces, l'humeur féroce resta ; les citoyens furent traités comme ils avaient traité eux-mêmes les peuples vaincus et furent gouvernés sur le même plan. Sylla entrant dans Rome ne fut pas un autre homme que Sylla entrant dans Athènes et exerça le même droit des gens... »

L'attitude du peuple romain lui-même est analysée de main de maître ; de telles leçons sont la raison d'être de l'histoire : « Le peuple de Rome, ce que l'on appelait *plebs*, ne haïssait pas les plus mauvais empereurs ; depuis qu'il n'avait plus l'empire et qu'il n'était plus occupé à la guerre, il était devenu le plus vil de tous les peuples : il regardait le commerce et les arts comme des choses propres aux seuls esclaves et la distribution de blé qu'il recevait lui faisait négliger les terres ; on l'avait accoutumé aux jeux et aux spectacles ; depuis qu'il n'eut plus de tribuns à écouter ni de magistrats à élire, ces choses, qu'on ne faisait que souffrir, lui devinrent nécessaires et son oisiveté lui en augmenta le goût ; or, Caligula, Néron, Commode, Caracalla étaient regrettés du peuple à cause de leur folie même ; car ils aimaient avec fureur ce que le peuple aimait et contribuaient de tout leur pouvoir et même de leur personne à ses plaisirs ; ils prodiguaient pour lui toutes les richesses de l'Em-

pire et, quand elles étaient épuisées, le peuple voyait sans peine dépouiller toutes les grandes familles; il jouissait des fruits de la tyrannie et il en jouissait purement, car il trouvait sa sécurité dans sa bassesse... »

Tel est le caractère de toutes les tyrannies, tel est le caractère de toutes les servitudes. Le peuple devient oisif et perd sa seule dignité : le travail ; il n'a plus de refuge que dans « sa bassesse. » Les chefs n'ont plus de frein à leurs passions, puisqu'ils aiment ce que le peuple corrompu aime, lui-même, « avec fureur. » Cet abaissement fatal des sociétés qui, selon le mot de Thucydide, ne sont plus dominées par la raison, la décomposition et la putréfaction soudaine de ce grand corps qu'avait été la République romaine, il fallait que ces faits extraordinaires fussent gravés dans la mémoire des hommes et devinssent une éternelle leçon pour l'avenir : et c'est pourquoi Tacite parut. Chateaubriand a évoqué cette nécessité historique en une phrase fameuse : « C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'Empire ; il croît, inconnu, auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde. »

Tacite est le peintre de la décadence romaine ; il est cela et il n'est que cela : ces deux mots expliquent à la fois ses qualités et ses défauts. Ce n'est ni un homme d'État, quoiqu'il ait rempli des fonctions publiques, ni un orateur, quoiqu'il ait eu le don de l'éloquence, ni un conteur curieux et amusé : c'est un homme contraint, gêné, entravé dans son développement libre et dans sa carrière par le temps où il entra dans la vie, et qui ne pardonne pas à ce temps cette contrainte. Il avait l'âme des vieux Romains et ne savait qu'en faire ; son activité refoulée se retourne sur elle-même et se blesse elle-même. Quoiqu'il ait vécu, après le règne de Domitien, sous celui de Nerva et de Trajan, il ne guérit pas, il ne s'apaise pas, il ne prend pas confiance. Il constate seulement que « si la tyrannie peut apporter, parfois, des jours plus heureux, on ne peut se fier en elle, parce que le bien qui vient d'elle n'est jamais sûr ni durable. »

Tacite naquit vers 54 ou 56 après J.-C. Il ne commença à écrire qu'à l'âge de quarante-cinq ans, c'est-à-dire à peu près à la fin du premier siècle. Il avait débuté dans les affaires sous Vespasien, empereur dont la tyrannie brutale n'était pas sans grandeur : c'est alors qu'il avait été envoyé, probablement

comme légat impérial, en Germanie : d'où ce livre qu'il écrivit sur les Germains et qui nous apporte le plus précieux témoignage que nous ait laissé l'antiquité sur une terre de tant d'avenir. Il revint à Rome après quatre ans d'éloignement. Domitien régnait. Ce jeune empereur, fou d'orgueil et d'arbitraire, qui ne voulait pas qu'on l'appelât autrement que « Seigneur » et « Dieu, » tenait l'aristocratie romaine dans une servitude affreuse ; elle vivait sous son regard soupçonneux, forcée, pour lui plaire, de se décimer elle-même. C'est ainsi que Tacite revit Rome. Il dut se cacher, dissimuler pour échapper à la surveillance mortelle du maître. Comme cet homme de la Révolution à qui on demandait ce qu'il avait fait pendant la Terreur il aurait pu répondre : « J'ai vécu ! »

Voyons se former ainsi, par le rude contact des choses, le caractère de l'historien : « Si, de cette manière, Tacite évita la mort, que de tristesses, que de hontes ne fut-il pas forcé de subir ! Un ancien préteur comme lui ne pouvait se dispenser d'aller au Sénat : Thraséas avait payé de sa vie le crime d'être resté chez lui le jour où l'on félicitait Néron d'avoir tué sa mère. Cet exemple avertissait Tacite de ne pas manquer aux séances. Il fut donc témoin des tragédies horribles qui s'y passèrent pendant trois ans. Ce n'est pas assez de dire qu'il en fut le témoin, il y joua sans doute aussi son rôle ; il prit sa part des flatteries ridicules dont on accablait le prince ; ce qui est plus triste encore, c'est qu'il condamna, sans protester, tous ceux dont on voulait se défaire : il le dit clairement à la fin d'*Agricola* :... « Ces malheureux, qui se sentaient sous l'œil impitoyable du maître, perdaient toute mesure. De juges, ils se faisaient bourreaux. Ils portaient la main sur l'accusé et il fallait que l'Empereur intervînt pour les empêcher de le mettre en pièces. » Tacite ne pouvait se rappeler sans frémir ces scènes effroyables : « Nos ancêtres ont, dit-il, connu l'extrême liberté, nous avons connu l'extrême servitude (1). »

Dans tous les temps, les mêmes causes produisent les mêmes effets. Après la mort de Domitien, sous les Trajans, et « quand on se fut repris à vivre, » il y eut à la fois un grand soulagement dans les consciences et un vif besoin de réaction contre les malheurs et les hontes dont le souvenir seul accablait encore les

(1) G. Boissier, *Tacite*.

honnêtes gens. Ceux qui avaient courbé la tête sentaient le besoin de la relever et de prendre une attitude devant l'histoire, cette « conscience de l'humanité. » Tacite résolut d'écrire ce qui avait été, pour lui, un si triste sujet de désolation, peut-être de remords, c'est-à-dire la vie publique romaine (1) depuis la mort d'Auguste jusqu'à l'avènement des Antonins : c'étaient les temps de la grande servitude. Tibère, Néron, Domitien, tels étaient ses héros. Du sujet qui s'était imposé à lui, sa manière résulta : ce fut la *manière noire.*

Cette « manière » a fait de lui, par la vigueur du trait, l'intensité du relief, la violence des partis pris, « le plus grand peintre de l'antiquité ; » — c'est le mot de Racine ; mais, tout de même, il y a « manière. » L'histoire est, pour Tacite, une galerie de portraits, une suite d'épisodes, une occasion de réflexions et de satires. Son génie mord comme un acide. Sous son burin les ombres s'épaississent ; ses cadres sont presque toujours ornés d'inscriptions sanglantes. Le mot, aigu et prompt, affiné et damasquiné comme un poignard, frappe et blesse. On l'a comparé à notre Saint-Simon ; il n'a ni l'abondance savoureuse, ni l'humour souvent plaisante de l'écrivain français : mais tous deux se rapprochent dans l'amertume.

Cette recherche du trait, cette véhémence et cette brutalité ont rendu suspectes la véracité historique de Tacite et son impartialité. Impartial, qui l'eût été en présence de tels spectacles ? L'indignation a dicté l'histoire de Tacite ; mais l'indignation même est un témoignage. Tacite a plutôt flatté la Rome impériale en l'illustrant de je ne sais quelle scélérate beauté.

Pour produire une impression plus forte, l'historien est-il autorisé à exagérer ses effets, à aiguiser son style, à violenter, en quelque sorte, la vérité pour lui arracher le cri de la vie ? On peut disserter à l'infini ; mais le pédantisme impuissant ne l'emportera pas sur la passion en quête de la Beauté.

Tacite aurait altéré la vérité qu'il importerait encore à l'avenir de savoir ce que pensaient les Romains de son temps et de son rang. Son humeur nous éveille et nous instruit. Les sentences admirables qu'il a semées dans ses livres, et qui ont

(1) Il y a, comme on sait, deux parties distinctes dans l'œuvre de Tacite : les *Histoires* et les *Annales.* Il commença par les *Histoires* qui s'appliquent à l'époque plus voisine de lui et remonta ensuite par les *Annales* qui vont de la mort d'Auguste à celle de Néron.

nourri tant de grands esprits, les tableaux qu'il a peints, les jugemens qu'il a prononcés, sont immortels ; ils sont donc vrais d'une vérité supérieure, puisqu'elle frappe plus profondément l'humanité. Faux, ils ne toucheraient pas les âmes.

Un tel esprit, un cœur si honnête et si droit ne se trompent pas : Tacite a vu ces monstres qu'étaient les empereurs romains et il n'a pu trouver, pour les rendre, d'expressions assez poignantes dans le langage courant. La bête marchait devant lui : il l'a dépeinte par un cri d'horreur. Nul de ses contemporains, fustigés par lui, ne s'est inscrit en faux contre lui. Le silence du siècle est complice de sa passion. Ne chercherions-nous, dans son œuvre, qu'une opinion, un témoignage, une émotion, cela suffit. C'était un vieux Romain : ceux qui restaient fidèles à la grandeur républicaine discernaient mal les bienfaits de l'Empire, ils ne voyaient pas l'univers pacifié. Que leur importaient ces barbares? Le sacrifice de la Cité au monde leur était déplorable, et la domination indéfiniment étendue leur semblait petite, si les vertus antiques périssaient. La vraie grandeur, pour eux, restait dans la conscience.

Tacite, avec tous ses défauts, ses affectations, son laconisme outré, ses conjectures inquiétantes, ses paroles exagérées (*ingentia verba)*, fait *vrai*, parce qu'il est le plus pénétrant peut-être des écrivains antiques. Sa psychologie le sauve. Il arrache la pourpre impériale et découvre, au-dessous, le barbare brutal et pourri. Sa sévérité, qui n'est que la vengeance de l'histoire, emboîte le pas à de tels monstres et les fustige jusqu'au sang, pour que le châtiment ne soit pas plus lent que le crime : « Tibère se croit seul et sans témoin : Tacite est assis à ses côtés (1). »

Tacite est le dernier des grands historiens de l'antiquité romaine. Après lui, la vie publique s'abaisse et l'histoire se rapetisse. Elle se perd au milieu de cette confusion féconde où les mœurs se transforment, où le christianisme se propage, où l'histoire moderne naît. Toutes les grandes époques ont eu leurs grands narrateurs, mais celle-ci, qui est un déplacement d'impondérables, une fluctuation d'infiniment petits, ne se raconte pas. Le plus beau des livres de ce temps, l'Évangile, est un mystère.

(1) Nisard.

De cette évolution insensible et qui dure des siècles, les temps modernes naîtront et l'histoire des temps modernes apportera, à l'infini, de nouveaux témoignages et de nouvelles leçons. L'histoire s'adaptera aux exigences accrues de la pensée et de la découverte humaines. Sculptée gauchement aux chroniques du Moyen âge comme au portail des Églises, elle retrouve, à la Renaissance, la beauté des lignes et des ordres antiques, la noblesse et l'ampleur de la composition et du style; elle devient abstraite et sentencieuse avec la philosophie du XVIIIe siècle ; le romantisme lui rend le goût du pittoresque et l'enthousiasme lyrique. A notre époque, enfin, elle offre le spectacle d'une activité prodigieuse, d'une impressionnabilité extrême, d'une mobilité désordonnée où l'on sent poindre l'anarchie. Ainsi, chaque âge se représente dans l'histoire qu'il écrit.

La puissante école historique du siècle où nous vivons laissera de hautes leçons et de nobles émotions aux âges futurs, si elle sait s'arrêter d'elle-même sur la pente, si elle évite le paradoxe et le fatras, si elle sait garder le goût et la mesure, éliminer les détails stériles et dégager les grandes lignes avec leurs prolongemens sur l'avenir. Tel est le principal devoir de la nouvelle histoire. Elle ne gardera son autorité sur les esprits que si elle reste noble, claire et pure, si elle sauve les contacts avec l'âme du peuple, si elle rompt avec le pédantisme orgueilleux, si elle suit humblement les traces de la vie, si la vérité qu'elle découvre et qu'elle exprime reste humaine, vivante, attrayante et belle. Qu'elle se méfie du mécanisme et du byzantinisme : de tous temps, les grandes civilisations et les grandes écoles ont péri par là.

Lourde responsabilité pour les historiens de l'avenir! Leur sujet s'étend, leur travail s'accroît, les exigences se multiplient, les thèmes se développent et se dispersent, l'art s'allonge, et la vie reste courte. Ils ne trouveront le soutien et le réconfort que dans une conscience de plus en plus profonde de la grandeur de leur mission. Tout se complique autour d'eux; mais l'unité de la pensée humaine s'affirme et, s'étendant sur toute la planète, leur fournit le moyen de travailler plus immédiatement et plus efficacement à leur tâche qui est l'apport constant de l'expérience à la plus grande amélioration de l'humanité.

GABRIEL HANOTAUX.

LA FAMILLE CORYSTON[1]

DERNIÈRE PARTIE (2)

XIV

L'état d'esprit de lady Coryston, en quittant le *cottage*, eût paru invraisemblable à bien des gens. Elle avait atteint le but qu'elle visait, et elle éprouvait une souffrance aiguë, se sentait meurtrie comme si elle avait essuyé la plus intolérable des défaites et des humiliations. Une femme, dans sa situation, est tellement préservée des rigueurs de la vie, si accoutumée à la déférence dont elle est entourée, que la manière dont Enid Glenwilliam l'avait traitée avait ébranlé ses nerfs autant que sa confiance en elle-même. Tant au moral qu'au physique, il lui semblait qu'on l'avait rouée de coups et elle ne pouvait pas s'en remettre. Pâle, agitée, en proie à d'étranges terreurs, elle se blottit dans le coin de son automobile. Elle ne verrait pas Arthur ce soir! Il rentrerait tard et elle ne se sentait pas la force de l'affronter; elle avait vraiment besoin d'une nuit de repos avant de combattre. Elle ne se reconnaissait plus. La violence de cette extraordinaire jeune fille l'avait bouleversée. S'apercevant que son pouls battait trop vite, certains avertissemens de son médecin lui revinrent, un instant, à l'esprit : « Prenez garde, lui avait-il dit, vous vous surmenez, et le repos vous serait nécessaire. »

Quelle stupidité! Lui dire cela à elle! Dans sa famille on

(1) *Copyright by* Mrs Humphry Ward. 1913.
(2) Voyez la *Revue* des 15 août, 1er et 15 septembre et 1er octobre.

vivait longtemps, on avait le cœur et les poumons solides, on n'était pas habitué à s'écouter. Cependant ses forces physiques la trahissaient; instinctivement, elle voulait éviter une nouvelle secousse avant qu'une nuit de repos l'eût calmée. Elle se souvint qu'il lui avait été impossible de dormir depuis la veille et que, réellement, la scène si rude avec Arthur l'avait laissée, depuis quinze jours, sous une impression d'excitation morale et physique.

C'est à quoi l'on pourrait peut-être attribuer son irritation, en apercevant sa fille, sur les degrés de marbre de Coryston House. Est-ce que Marcia n'était pas venue le matin même l'importuner d'une sotte histoire des Newbury et de cette femme divorcée? Comment pouvait-on l'ennuyer de telles niaiseries, lorsque Arthur la préoccupait ainsi? En vérité, les jeunes filles devraient être plus réfléchies.

L'auto stoppa devant les marches où l'attendaient Marcia et sir Wilfrid Bury. Malgré ses pensées absorbantes, lady Coryston ne put s'empêcher de remarquer l'air abattu et le silence de Marcia; celle-ci, après l'avoir aidée à descendre de voiture, disparut vivement dans la maison. La pensée que Marcia était triste ou soucieuse traversa vaguement l'esprit de sa mère; mais ce n'était pas le moment d'en chercher les causes. Elle entra dans le salon où sir Wilfrid la suivit.

— Qu'avez-vous bien été faire? Je crois m'en douter, lui dit-il gaîment, avec la liberté d'un vieil ami.

Elle le regarda, et, très grave :

— Elle ne l'épousera pas!... Mais surtout n'en soufflez pas mot à Arthur... pas un mot... jusqu'à ce que je vous y autorise. Vous ne pouvez pas savoir par où j'ai passé!

Elle paraissait si faible, si épuisée, qu'il en fut péniblement affecté et, lui pressant la main, il dit :

— Eh bien! cela vaut mieux, vous aurez l'esprit plus tranquille... Puis, presque en un murmure, il ajouta :... pauvre garçon!

Lady Coryston, pour toute réponse, s'excusa d'avoir à s'habiller.

Resté seul, sir Wilfrid vit venir, à travers le parc, un cavalier montant un cheval bai, et reconnut Edward Newbury.

« Quel beau garçon! pensait-il en le regardant de la fenêtre. Quel parfait écuyer! Comment la fiancée ne va-t-elle pas à sa rencontre? Ça se faisait dans mon temps. »

Newbury mit pied à terre, et ne trouva qu'un domestique pour le recevoir. Marcia n'apparut qu'au moment où le gong retentit, annonçant le déjeuner.

La bonne grâce mondaine et le savoir vivre de sir Wilfrid firent utilement leurs preuves pendant ce repas. Lady Coryston garda un silence presque absolu et ne toucha à aucun plat. Marcia mangea peu, parla moins encore. Newbury était arrivé radieux, apportant un flamboyant compte rendu du trousseau de Marcia qu'il avait trouvé dans une publication hebdomadaire, et la taquina malicieusement à ce propos, mais sans obtenir la moindre réponse; il se tut, lui aussi, en jetant sur elle de temps à autre un regard inquiet. La noire chevelure et les yeux de Marcia étaient rendus plus sombres encore par le blanc trop cru de sa robe que n'atténuait aucun ornement. Le charme de son visage provenant surtout de son animation n'était rien moins que remarquable dans les momens de langueur ou d'abandon. Et sir Wilfrid était surpris que l'instinct féminin lui manquât à ce point, et qu'elle se présentât aussi dénuée d'attraits à son fiancé.

Il ressortit de la conversation que Newbury avait passé la nuit précédente dans la communauté de l'Ascension, dont son grand ami, le Père Brierly, était supérieur. Sir Wilfrid s'obstinait à traiter de « moineries » les confréries religieuses. Aux inutiles taquineries que Newbury avait tentées auprès de Marcia, sir Wilfrid avait riposté par quelques railleries sur les moines. Newbury, tout en plaisantant, sut défendre les hôtes qu'il venait de quitter, et, dans sa bonne humeur et sa gaîté, on percevait pourtant un indice des sentimens profonds qu'il taisait. « Quels yeux étranges! » se disait sir Wilfrid en l'observant tout à loisir pendant un long silence; « ils semblent refléter un rêve, même quand le gaillard regarde sa bien-aimée. »

Après le déjeuner, sur un signe de Marcia, les fiancés s'éloignèrent; ils gagnèrent le grand bois au delà du lac, où de vastes nappes roses d'épilobes à épis brillaient sous les rayons de lumière qui filtraient entre les troncs gris des hêtres. Newbury et Marcia s'assirent sur un tronc d'arbre tombé. La nature tout entière semblait purifiée par l'orage de la veille. De l'herbe, des fougères, de la terre, émanaient des senteurs qui parfumaient l'atmosphère. Le bois bruissait du bourdonnement des insectes, de plus en plus distinct, à mesure que les oiseaux faisaient

silence. Au loin, dans les prés à demi fauchés, les machines gisaient abandonnées. Parfois on voyait dans un sentier lointain du parc passer fugitivement un couple enlacé. L'appel de la perdrix ou le cri du geai seuls perçaient l'air, de temps à autre; partout régnait le calme dominical qui, pour Marcia, n'était que la morne solitude du dimanche.

Newbury l'attira à lui, et l'embrassa passionnément. Elle céda plus qu'elle ne consentit à cette caresse. Il le remarqua... quelque chose les séparait.

— Chérie! qu'est-il arrivé de fâcheux? Qu'est-ce qui vous trouble? demanda-t-il, inquiet. Croyez-vous que j'aie pu vous oublier un instant pendant mon absence?

— Mais oui, quand vous dormiez, dit-elle avec un sourire distrait en passant doucement sa main sur la sienne.

— Erreur! Profonde erreur! J'ai rêvé de vous! Et, hier au soir, ma bien-aimée, j'ai longuement pensé à vous.

— Comment, où donc? demanda-t-elle embarrassée.

— Dans la chapelle... à Blackmount... pendant la Bénédiction.

Elle était stupéfaite :

— Qu'est-ce que la Bénédiction?

— Une magnifique cérémonie, quoique de création récente. Comme des sots, nous l'avons abandonnée aux catholiques romains. Les évêques l'excluent, mais, dans les chapelles privées comme la nôtre ou celle de Blackmount, ils n'ont pas à intervenir. Pour moi, hier soir, — et sa voix tremblait d'émotion, — il me semblait être à la porte du Ciel... Et j'aurais tant désiré que vous fussiez près de moi!

Elle ne répondit mot, et baissa la tête.

Il continua : — Un certain nombre des cérémonies célébrées dans des couvens comme Blackmount ne sont pas encore prescrites. A la Bénédiction par exemple, le public n'est pas admis. Mais les frères restent dans les règles de la plus stricte observance. J'assistai hier à l'office de nuit. Rien n'est plus solennel, ni plus impressionnant! — Il lui pressa la main en ajoutant : — Et je voulais vous demander, ma chérie,... et je l'ose à peine... voudriez-vous,... voulez-vous m'accorder la plus grande joie que vous puissiez me donner avant notre union? C'est de recevoir, avec moi, la communion que le Père Brierly, mon vieil ami, nous donnerait à tous deux, le matin même du jour de

notre mariage... à tous deux seuls, dans la petite chapelle de la Communauté, Red Street Soho?... Serait-ce trop fatigant pour vous? — Sa voix se faisait de plus en plus tendre. — Je viendrais vous prendre, à sept heures et demie... personne d'autre que votre mère ne le saurait... Et après... après!... il faudra passer par la grande cérémonie... avec la foule... les demoiselles d'honneur. Votre mère m'a dit, n'est-ce pas? que c'est dans la chapelle d'Henri VII? Mais avant tout nous aurons reçu Notre-Seigneur dans nos âmes... seuls tous deux, et nous serons unis en Lui, à tout jamais!

Il y eut un long silence. Il avait parlé avec une douceur pressante, se faisant humble même, mais aussi avec une assurance plus grande de voir sa prière exaucée qui n'échappa pas à Marcia. Elle fut prise d'une subite épouvante, comme si en celui qu'elle aimait apparaissait quelque chose du prêtre, d'une autorité oppressive qui la menaçait. Sa liberté de conscience intervint.

— Edward! vous ne devez pas m'engager ainsi en de pareilles choses!

Son visage exalté, comme celui d'un illuminé, changea à peine.

— Je ne vous engage pas, ma bien-aimée, je vous propose simplement quelque chose dont j'ai parlé à Brierly... Il vous a écrit... Il vous fait dire par moi...

— Mais je ne le connais pas, s'écria Marcia. Et je ne sens pas le besoin de le connaître. Je ne suis pas du tout sûre de penser comme vous, Edward. Vous en êtes persuadé, mais vraiment... la confusion règne dans mon esprit et, sur bien des points, je ne sais plus où j'en suis.

— L'Église décide pour nous, chérie... C'est là le réconfort... la grande force...

— Mais... quelle Église? Chacun est libre de choisir la sienne, il me semble! Et, ce prêtre catholique romain qui, l'autre jour, était à Hoddon Grey, vous jugeait, si j'ai bien compris, tout autant dans l'erreur, que... que... *moi-même*, dit-elle avec un sourire contraint.

Puis, brusquement, elle se redressa, et, fixant ses grands yeux noirs dans les siens :

— Edward, si vous saviez... il faut que je vous parle de bien autre chose!... J'ai été si... si malheureuse, depuis hier soir... Je désirais ardemment votre retour, et... j'ai si peur de ce que vous allez dire!

Elle s'interrompit, les lèvres entr'ouvertes, cherchant son regard. Elle vit la physionomie d'Edward s'immobiliser comme si un soupçon, un pressentiment, l'eût averti.

Elle reprit avec volubilité :

— Je suis allée hier chez Mrs Betts, Edward. Elle m'avait priée de venir. Et je l'ai trouvée à moitié folle... désespérée ! J'ai pu la faire patienter jusqu'à ce que je vous aie vu. Mais, peut-être, y êtes-vous passé aujourd'hui ?

Elle guettait ardemment sa réponse.

— Non, vraiment, dit-il d'un ton sévère tout différent. J'ai quitté Blackmount en automobile aussitôt après Matines ; j'ai vu un instant mon père et ma mère, je n'ai parlé de rien, ne pensant qu'à monter à cheval pour arriver ici au plus vite. Mais, chérie, pourquoi revenir sur cette pénible histoire, que je croyais terminée ? Je ne vous cache pas que je suis indigné contre Mrs Betts de vous contraindre, avec cette inconvenante insistance, à vous mêler de cette affaire.

— Que pouvait-elle faire d'autre, Edward ? Elle n'a pas d'amis. Les gens plaignent son mari, mais ils lui jettent la pierre à elle. Peut-être ont-ils raison... Elle le mérite sans doute... Je ne veux pas le savoir !... Mais,... elle est si misérable... si pitoyable ! Elle va partir... elle y est décidée... *Elle s'en va.* C'est ce qu'elle voulait me dire... pour que je vous en avertisse.

— Elle ne pouvait rien faire de mieux, pour elle ou pour lui, dit Newbury, très ferme.

— Mais elle ne s'en va pas là où vous le lui proposiez ! Oh non !... Elle veut disparaître... se cacher. Il ne saura pas où elle est,... et elle vous supplie... de le garder ici...,de le consoler,... de veiller sur lui.

— Ce que nous ferons, cela va sans dire.

Sa voix calme, résolue, fit frissonner Marcia. Elle prit la main de Newbury dans les siennes.

— Oui, mais !... Écoutez, Edward !... Cela les tuera tous les deux. Il semble perdre la raison. Elle m'a envoyé ce matin, avec un mot, une lettre du docteur. Et... elle dit que si elle part... puisque les honnêtes gens la chassent,... elle retournera vers ceux qui sont comme elle... et qui la recevront bien. Rien au monde ne pourrait la décider à aller chez les Sœurs de Cloan.

— Cela la regarde, répondit froidement le jeune homme.

— Mais vous ne permettrez pas cela,... vous ne le *pouvez*

pas! Ces pauvres malheureux! Je l'ai vu, lui aussi, Edward... et je ne l'oublierai jamais! — Puis, avec une exaltation croissante, elle lui fit un récit complet de sa visite à la ferme, de sa conversation avec Mrs Betts, et de l'apparition à la fenêtre de ce visage pâle et égaré.

— Il a cinquante-deux ans. Comment pourrait-il entreprendre quelque chose de nouveau? Il est supplicié entre son œuvre et elle. Si elle le quitte et qu'il ne puisse la retrouver, ce sera le dernier coup. Il croit l'avoir sauvée du déshonneur, et ce serait bien pire maintenant. Et il est malade!... son cerveau a reçu un choc. Edward... cher Edward!... laissez-les rester!... par amour pour moi, gardez-les!

Toute l'ardeur de son âme se lisait dans ses yeux. Jamais elle n'avait été plus émouvante, plus séduisante. Comme il était assis auprès d'elle, elle mit ses mains sur son épaule et appuya tendrement sa joue contre la sienne.

— Vous voudriez qu'ils restent à la ferme? questionna-t-il au bout d'un moment en l'enlaçant de son bras.

— N'est-ce pas possible? Ils vivraient si tranquillement, Elle ne quitterait presque jamais la maison. Lui, poursuivrait son travail,... son travail scientifique... Ils ne demanderaient rien d'autre... Vous n'auriez aucune relation avec eux. Et tout le monde comprendrait... tout le monde saurait que vous n'avez agi que par pitié.

De nouveau, il y eut un grand silence. Enfin il se décida, non sans effort, à dire :

— Chère Marcia... avez-vous songé à mon père dans tout ceci?

— Est-ce que je ne peux pas aller supplier lord William?

— Écoutez un instant. Mon père est très âgé. Tout cela l'a fortement ému et l'a même beaucoup vieilli. Il avait mis toute sa confiance en Betts; et vous exigeriez de lui, par surcroît, une chose qu'il juge blâmable!

— Mais, Edward! ils *sont* mariés! N'est-ce pas une tyrannie, — elle lâcha bravement le mot, — de causer de telles souffrances... en étant plus inflexibles que la loi?

— Pour nous, il n'existe qu'une loi... celle du Christ! — Le mécontentement le gagnait. — Pour nous, ajouta-t-il avec la plus inflexible conviction, *ils ne sont pas mariés*... Ce serait donc contribuer à la faute et au scandale, que les traiter comme des

gens mariés. Mais pourquoi, chère Marcia, pourquoi m'obligez-vous à vous parler de ces choses, que je ne *peux* pas discuter avec vous? reprit-il avec une contrariété évidente.

Elle comprit qu'elle n'obtenait rien, et un sentiment de rancune s'empara d'elle. Elle s'éloigna quelque peu d'Edward.

— Alors, même par égard pour moi, vous n'essaierez pas de fléchir votre père?

Il ne répondit pas. Elle vit ses lèvres s'agiter, mais simplement parce qu'il ne trouvait pas une forme convenable à son refus.

Le silence continua. Marcia, les yeux pleins de larmes, regardait au loin. Il la contemplait, non moins troublé. D'une voix faible, hésitante, elle dit enfin :

— Et moi... Je ne peux pas me marier... et être heureuse,... car je penserais toujours... à ce qui est arrivé... et comment vous ne m'avez pas accordé... ce que je vous ai demandé. J'ai réfléchi à tout cela pendant des heures et des heures. Et je crains... Edward, que nous ne nous soyons cruellement trompés!

Elle retira sa main, et le regarda, toute pâle et tremblante, mais résolue.

— Marcia!...

Ce fut un cri de désespoir.

— Oh! c'est ma faute! dit-elle en joignant les mains dans un geste enfantin et attendrissant. Dès le commencement, j'ai compris que vous me croyiez toute différente de ce que je suis. C'était tout naturel. Vous êtes beaucoup plus expérimenté que moi, et vous avez cru que si... si je vous aimais, je me laisserais guider par vous,... que je penserais comme vous... Mais, Edward, j'ai dû agir et vivre par moi-même bien plus que les autres jeunes filles... parce que mère était toujours occupée de questions qui ne me concernaient pas,... dont je ne me souciais pas... Et j'étais seule... et je songeais à bien des choses dont je ne parlais jamais. Je suis entêtée... orgueilleuse. Je veux avoir une conviction par moi-même, et non pas parce que d'autres l'ont. Je ne sais comment j'y parviendrai. Et c'est ce qu'il y a de plus étrange!... Avant nos fiançailles, je ne savais même pas si j'avais une âme! — elle souriait tristement à travers ses larmes. — Et, depuis que nous sommes fiancés... pendant ces quelques semaines... je n'ai fait que penser et réfléchir... Et, chaque jour, je m'éloignais de vous... Puis est arrivée cette

affaire. Je ne *pourrais* pas, — elle se tordait les mains d'un geste passionné, — non, je ne *pourrais* pas faire ce que vous faites. Cela me tuerait. Vous paraissez obéir à une conviction absolue que vous ne songez même pas à examiner ; mais, si je condamnais ces deux malheureux au désespoir pour une action qu'ils croient permise et que je blâme, je ne pourrais plus jamais éprouver de bonheur. Pour moi, l'amour est au-dessus de tout !... et n'est que douceur et consolation... Pour vous, quelque chose lui est supérieur, comme l'Église et la Bible le disent. Et je ne pourrais pas le comprendre, ni l'accepter, ni m'y soumettre. Et nous serions très misérables... Vous me jugeriez perverse, et moi... eh bien !... faut-il vous l'avouer ? — elle hésita, cherchant ses mots, — je suis quelquefois en proie à des sentimens mauvais et violens. Je ne pourrais pas *vous* haïr... Edward ; mais... mais je sens en ce moment,... que je pourrais haïr ce que vous croyez !

Le regard de Newbury la frappa au cœur. Suppliante, elle l'implorait maintenant. Elle tendit ses mains vers lui en murmurant :

— Pardonnez-moi, oh ! pardonnez-moi !

Pendant qu'elle se laissait aller à son exaltation, il s'était levé, et, pâle et sans mouvement, la contemplait. Il ne prit pas les mains qu'elle levait vers lui :

— C'est terrible !... terrible ! répétait-il à demi conscient... terrible !

— Mais, en vérité... en vérité... c'est préférable ainsi, murmura la jeune fille dans un sanglot, en se cachant le visage de ses mains.

Les minutes qui suivirent semblaient interminables. Quand il parla de nouveau, ce fut avec un calme semblable à celui qui peut, au milieu de l'orage, provenir d'un brusque arrêt du vent. Elle pressentait la tempête qu'elle avait déchaînée en cet homme aux sentimens profonds et concentrés, mais elle n'osait en mesurer les ravages...

— Marcia... est-ce bien vrai ? Ne pourrais-je pas vous rendre heureuse ? vous amener à penser comme moi ? Vous le disiez, il y a un instant, je suis plus expérimenté que vous, j'ai eu plus de temps pour penser et pour apprendre. Si vous m'aimez, ne serait-il pas naturel que j'eusse quelque influence sur vous ?

— Cela pourrait être, convint-elle tristement,... mais cela ne

serait pas... J'ai appris à me connaître... Je vous blesserais... je vous ferais souffrir, et, de lutter contre vous, me rendrait dure, méchante.

Il y eut encore un silence. Et, pour tous deux, un de ces silences où l'esprit d'un seul coup réunit comme en une gerbe des souvenirs, des pensées qui s'étaient amoncelés à son insu, un de ces silences plus puissans que des paroles et qui décident d'une existence.

Il vint s'asseoir à côté d'elle :

— Si c'est ainsi... alors vous avez raison... nous devons rompre nos fiançailles... Alors il nous faut renoncer... et tout oublier... Soyez bénie pour tout le bonheur que vous m'avez donné, si court qu'il ait été... Je prie Dieu qu'il vous bénisse... maintenant... et à jamais !

En sanglotant, elle leva vers lui son visage inondé de pleurs, et il l'embrassa pour la dernière fois. Elle retira sa bague de fiançailles et la lui remit. Il regarda ce petit anneau avec un triste sourire, le pressa sur ses lèvres, puis, se baissant, creusa avec une baguette un trou profond dans la terre moussue. Il y ensevelit la bague, épave des jours heureux dans « les débris et les épaves » de la forêt. Il resta un moment le visage caché dans ses mains, puis se levant :

— Laissez-moi vous reconduire. J'écrirai ce soir à lady Coryston.

Ils regagnèrent la maison silencieusement et, de toute sa vie, Marcia ne s'était sentie aussi malheureuse, mais elle était persuadée cependant que ce qu'elle avait fait était aussi inévitable qu'irrémédiable.

Ils se regardèrent longuement et se quittèrent sans rien ajouter, si ce n'est en un murmure de Marcia : — Pardonnez-moi ! pardonnez !

***

Deux personnes dans le boudoir de lady Coryston observaient Marcia et Newbury au moment même où ils arrivaient dans le jardin trop régulier.

Et, si étrange que cela paraisse, c'était Coryston et sa mère. Après le déjeuner, lady Coryston s'était sentie si souffrante qu'elle était montée dans son petit salon, donnant l'ordre de ne pas l'y déranger. C'était dimanche. Sir Wilfrid et Lester par-

tirent faire une promenade. Newbury et Marcia avaient disparu.

Le plus profond silence régnait dans les innombrables chambres et les grands corridors du château. Lady Coryston, étendue sur son sofa, avait fermé les yeux. Tous les incidens de sa conversation avec Enid Glenwilliam, le ton, les gestes, les paroles de la jeune fille lui revenaient constamment à l'esprit.

Somme toute, ce n'était pas elle, — la mère, — qui en avait décidé. Sans elle, il en eût été de même. Sans cesse, elle reprenait cet argument comme pour se défendre. Et que craignait-elle?... Arthur?... Quelle absurdité!... A cette pensée tout son orgueil se révoltait.

Et, pourtant, elle s'avouait qu'elle était sans relâche aux aguets, écoutant les bruits de pas dans la maison. Et cela aussi était absurde. Arthur était à l'autre bout du district, chez des amis qu'il ne devait quitter qu'après dîner. Même en automobile, il ne devait rentrer qu'au milieu de la nuit, et elle ne le verrait pas,... à moins de le faire demander, avant le lendemain matin, après l'arrivée de la lettre. C'est alors seulement qu'elle devrait l'affronter.

L'obsession du bruit des pas la poursuivait toujours, et son imagination était hantée aussi par le souvenir qu'elle gardait de lui, alerte et plein d'entrain, faisant son premier discours aux Communes, en avril... Et, maintenant, on était en juillet. Avait-il déjà subi cet ensorcellement qui ravissait à sa mère son enfant chéri... son Benjamin?

Elle s'endormit d'un sommeil agité, puis tout à coup s'éveilla en sursaut. Quelqu'un approchait... sur la pointe des pieds... on cognait très doucement. Elle s'assit, tremblante, et murmura: Entrez!

La porte s'ouvrit... C'était Coryston.

Elle retomba sur ses coussins, étonnée autant qu'ennuyée;

— J'avais dit qu'on ne me dérangeât pas, Coryston.

Il s'arrêta sur le seuil.

— Est-ce que je vous dérange? Ne voudriez-vous pas que je vous fasse la lecture? N'avez-vous besoin de rien?

Le ton était si affectueux qu'elle fut désarmée.

— Venez! Mais laissez-moi vous faire observer qu'il y a longtemps que vous n'êtes venu ainsi me trouver, Coryston?

— Peut-être... Ça ne fait rien. Qu'est-ce que je vais vous lire?

Elle lui montra un numéro de la *Quarterly Review*, qui était resté ouvert aux pages finales d'un article sur « les Dernières années de Disraeli. »

Coryston fit la grimace. Il en connaissait l'auteur, et le détestait. Mais il s'assit près d'elle et commença immédiatement la lecture. Pour tous deux, ce n'était qu'un moyen d'éviter la conversation, et, bientôt, ce leur fut agréable à tous deux.

***

Il s'aperçut que, malgré ses efforts pour résister, elle s'était endormie d'un sommeil agité. Il ferma le livre, et resta silencieux, étudiant ce visage aux traits fermes, encadré de cheveux gris. Dans ce calme temporaire et cet abandon, il fut ému de constater qu'en ces derniers mois, elle avait considérablement vieilli. En cette veille, il se sentit envahi par une mélancolie douce, — qu'éprouvent ceux qui pénètrent plus profondément dans l'âme humaine, — et sa physionomie se transforma ; son corps mince et nerveux se détendit, ses mains tombèrent inertes. Le silence de mort de la maison l'impressionnait lui aussi, comme une voix... un présage... Il savait la rencontre du matin avec Enid Glenwilliam. Un petit mot que Marion Atherstone lui avait envoyé dans l'après-midi dénotait une inquiétude amicale : « Enid s'accuse d'avoir été violente... Je crains qu'il n'y ait eu une scène pénible. » Et maintenant, il faudrait compter avec Arthur, qui s'en prendrait toujours à sa mère de ce qui était arrivé.

Du bruit dans le jardin attira son attention. Il reconnut Marcia et Newbury, et, aussitôt, il sentit renaître toute son animosité. Quel type assommant avec sa religion ! Et ce vieil inquisiteur borné de père !

« Eh bien ! se demanda-t-il, a-t-elle pu tirer quelque chose de ce jeune tartuffe ? Peu probable ! étant donnée la race. » Il se leva sans bruit pour ne pas éveiller lady Coryston, et, près de la fenêtre, les vit traverser le jardin, puis se quitter. « Ils ne sont guère démonstratifs ! » constata-t-il avec une étrange satisfaction.

Il s'assit de nouveau. Repoussant la *Quarterly Review*, il prit un volume de Browning, qu'il lut à peine. L'histoire de Betts le hantait, et il s'absorbait dans toute une combinaison de plans pour soulever tout le pays et forcer les Newbury à s'incli-

ner devant l'opinion publique,... sans se soucier de Marcia. Il avait été, le matin même, voir les Betts, et il était encore sous le coup de l'impression pénible qu'il en avait reçue; ni l'un ni l'autre du reste ne lui avaient fait part de leurs projets. Mrs Betts avait parlé avec incohérence « d'une réponse que devait lui donner miss Coryston. » Pauvre femme! Elle pouvait attendre!

Vingt minutes s'écoulèrent, puis, lui aussi, entendit un bruit de pas et le froufroutement d'une robe. Marcia sans doute?

Il entre-bâilla la porte :

— N'entre pas! Mère dort.

Marcia l'examinait avec la plus entière stupéfaction, puis elle s'avança jusqu'au seuil de la porte, et considéra longuement sa mère. Son regard expressif demandait l'appui et la protection maternels dans cette crise grave de sa vie. Et cet appel n'était pas entendu. Elle se retourna et fit signe à Coryston.

— Viens... un instant...

Ils descendirent l'escalier à pas de loup et se trouvèrent dans leur ancienne salle d'études, au rez-de-chaussée. Marcia mit sa main sur le bras de son frère :

— Coryston... Je venais dire à mère... que je viens de rompre mes fiançailles!

— Dieu soit loué! s'écria Coryston abasourdi. Dieu soit loué!

Il l'eût embrassée, tant il était content; mais Marcia s'éloigna. Son pâle visage exprimait un ressentiment passionné :

— Ne dis rien de lui, Corry!... Pas un mot, surtout... Tu ne l'as jamais compris... Mais je ne vais pas discuter avec toi... Je ne m'en sens pas la force. Qu'est-il donc arrivé à mère?

— Elle a été malmenée par cette Enid Glenwilliam qu'elle a vue ce matin.

Et il expliqua la situation. Marcia l'écoutait distraitement :

— Pauvre mère! dit-elle, l'air absent. Alors... je ne vais pas encore l'importuner de mes affaires... J'attendrai jusqu'à demain. Ne lui dis rien, Corry... Au revoir.

— Voyons, Marcia... ma vieille... il ne faut pas m'en vouloir... Tu m'as pris en traître, aussi,... murmura-t-il très ennuyé.

— Oh! ça n'a pas d'importance... Aucun être en ce monde ne semble capable d'en comprendre un autre, ou d'avoir de l'indulgence pour lui. Au revoir.

***

Coryston était parti depuis longtemps. Sa mère s'était mise au lit, ne voulant voir personne, prétextant une migraine. Marcia, aussitôt après le dîner, avait quitté sir Wilfrid et Lester; et sir Wilfrid s'efforçait de deviner ce qui était encore arrivé dans la famille Coryston en ce jour néfaste.

Marcia, dans sa chambre, la fenêtre grande ouverte, avait écrit une longue lettre à Newbury où elle épanchait son âme. Tout ce que sa jeunesse et son peu d'expérience l'avaient empêchée de lui dire de vive voix elle essayait de le lui expliquer dans ces pages serrées, raturées... Et de lui avoir écrit, lui apportait un soulagement moral en même temps qu'une grande lassitude de l'esprit.

Cette nuit d'été était accablante et paisible. Au-dessus d'un groupe de nuages empourprés, son regard plongeait dans la sombre immensité du ciel semé d'étoiles ; au Sud-Est, une lueur annonçait la prochaine apparition de la lune. On n'entendait, dans les bois sombres, que le bruit lointain du petit ruisseau sur le barrage, de temps en temps le cri d'un oiseau... autrement, tout était silence... l'âme était seule en face d'elle-même. A un moment, elle perçut un murmure de voix au-dessus de sa tête, puis un rire de jeune fille. C'était sans doute une des jeunes servantes à l'étage supérieur... Comme tout lui semblait éloigné... quoique si proche !...

Et, là-bas, au delà des arbres, Newbury, sous le coup qu'elle lui avait porté, souffrait... Cette pauvre femme aussi, qui passait sa dernière nuit peut-être... à côté de son mari, devait pleurer. Que faire pour elle ? Comment l'aider ?...

Marcia resta là assise des heures, tantôt perdue dans son chagrin intime, tantôt s'apitoyant sur la peine des autres, réalisant dans la douleur et la compassion une vie plus complète.

Elle se coucha enfin et ne s'endormit qu'à l'approche du matin.

Elle fut réveillée par sa femme de chambre, pâle d'horreur.

— Oh ! miss.

— Qu'y a-t-il ?... questionna Marcia, se soulevant sur son lit : sa mère était-elle malade ?... morte ?...

La femme de chambre balbutia la lugubre nouvelle, que Briggs, le jardinier-chef venait d'apprendre. Le contremaître de

Redcross Farm, en faisant sa ronde à l'aube, avait aperçu une lumière dans le laboratoire. La porte était verrouillée, — il la força, — un affreux spectacle s'offrit à ses yeux : John Betts était étendu, mort... sur une chaise... la tempe trouée d'une balle. Mrs Betts gisait sans vie à ses pieds. Sans doute elle l'avait trouvé là inanimé, et, après un intervalle plus ou moins long, s'était servie du même revolver. La balle ayant traversé le cœur, la mort avait dû être instantanée. Sur la table était un bout de papier svec ces mots griffonnés par Betts : « Je deviens fou, pardon. » Tout auprès, un autre papier, tout froissé, portait la suscription : « Miss Marcia Coryston. » Le contremaître l'avait donné à Briggs et la femme de chambre le remit à Marcia, qui essaya de lire, mais retomba sans connaissance sur son oreiller.

XV

Ce fut Mrs Drew, la vieille femme de confiance de Coryston, qui, depuis trente ans, avait charge de la maison, qui répondit aux appels effrayés de la femme de chambre et qui l'aida à porter secours à Marcia, sans alarmer lady Coryston. Et, avant que celle-ci ne sût rien, Marcia put aller elle-même l'informer.

Lady Coryston avait passé une mauvaise nuit. Elle était assise dans son lit, regardant droit devant elle, la main posée sur une liasse de lettres qu'elle n'avait pas encore ouvertes. Quand Marcia encore sous le coup de son émotion entra, comme un pâle fantôme, dans la chambre, sa mère eut un mouvement d'effroi.

— Qu'y a-t-il?... Marcia!... Avez-vous vu Arthur?

— Il ne s'agit pas d'Arthur, mère.

Et, toute droite, près du lit, Marcia l'informa de tout ce qui concernait les suicides tragiques de Redcross Farm. D'elle-même, de la scène de la veille entre Newbury et elle, Marcia ne dit pas un mot.

A ce récit, lady Coryston fut d'abord effarée, puis irritée. Comment Marcia pouvait-elle montrer cet intérêt aussi malsain qu'extravagant pour de telles gens? Ils n'étaient même pas tenanciers des domaines de Coryston ! Il était monstrueux qu'elle se fùt occupée d'eux, et tout à fait incorrect qu'elle eût intercédé

auprès des Newbury, comme elle l'apprit par le récit incohérent de sa fille. Et elle prévoyait, puisque Marcia avait été assez inconsidérée pour aller, sans y être autorisée par sa mère ou son fiancé, voir ces gens chez eux justement le jour qui avait précédé cet horrible drame, qu'elle serait appelée à témoigner à l'enquête. Ce qui serait tout à fait ennuyeux et inconvenant.

Et, pourtant, elle ne manifesta pas sa désapprobation avec sa raideur habituelle. Tout d'abord, la nervosité de Marcia l'en empêcha, puis elle était elle-même dans un état si peu normal qu'elle ne put fixer son attention plus de quelques instans sur ce sujet, et brusquement questionna à propos d'Arthur.

— Je suis montée, hier soir, avant son retour, dit la jeune fille indifféremment, comme si ses lèvres remuaient sans que sa pensée s'y associât.

Mais la physionomie de sa mère, à laquelle elle n'avait pas prêté attention en entrant dans la pièce, la frappa tout à coup et ajouta à sa détresse.

— Vous ne paraissez pas bien, mère, vous devriez garder le lit.

— Je descendrai certainement pour le déjeuner, répondit vivement lady Coryston ; dites à Arthur que je désire m'entretenir avec lui avant qu'il ne parte pour Londres. Quant à vous, Marcia, ce que vous pouvez faire de mieux est de prendre quelque repos, et ensuite d'expliquer à Edward ce que vous avez fait, et vous aurez de longues explications à donner. Je réprimanderai Bellows et Mrs Drew pour vous avoir appris d'aussi horribles choses... sans s'être adressées tout d'abord à moi.

— Oh! mère! s'écria Marcia désolée, n'êtes-vous pas... peinée pour ces deux malheureux ?... et ne comprenez-vous pas que j'avais espéré leur venir en aide ?

Elle se mit à pleurer; lady Coryston, mécontente, reprit :

— Certainement, c'est fort triste. Mais le fait est que je ne puis, ce matin, supporter aucune fatigue inutile. Nous en reparlerons quand vous serez plus maîtresse de vous. Pour le moment, allez vous reposer.

Elle ferma les yeux, et apparut si affaiblie et si pâle, que Marcia, tout attristée, ne pouvait se résoudre à obéir. Sur le seuil de la porte elle fut rappelée :

— Si on apporte une lettre pour Arthur,... donnez l'ordre qu'on m'en avertisse sur-le-champ.

— Oui, mère.

Mais aussitôt qu'elle eut fermé la porte, Marcia, dans son bouleversement, oublia l'ordre concernant Arthur, et même sa mère. L'angoisse l'étreignit comme lorsque, après son évanouissement, elle avait repris l'amère conscience de l'existence, dans un monde terrifiant où les gens peuvent mourir de chagrin, faute de pitié, faute de secours, et cependant tout près de ceux qui leur doivent aide et protection.

Elle retourna dans sa chambre, termina machinalement sa toilette, écrivit une courte lettre qu'elle mouilla de ses larmes, et, chancelante, descendit au rez-de-chaussée. Dans un vaste espace orné de colonnes, encombré de statues et de fleurs, au centre du hall, où les hommes avaient l'habitude de venir lire les journaux après le déjeuner du matin, elle aperçut Lester, assis, tout seul.

Il se leva d'un bond en la voyant, vint au-devant d'elle, la regarda attentivement et, lui prenant les mains, lui baisa les doigts avec ardeur et respect, comme eût pu le faire un frère aîné pour une toute jeune sœur.

Elle ne témoigna aucune surprise. Elle leva les yeux vers lui avec la simplicité d'un enfant qui a le cœur gros,... murmurant dans un soupir :

— Vous vous rappelez que je les ai vus, la veille au soir ?

— Je le sais... C'est un coup effroyable... Ne puis-je vous être utile en rien ? ajouta-t-il.

— Je vous en prie, dites qu'on porte cette lettre. Et ensuite... venez me rejoindre dans la Bibliothèque.

Elle s'y rendit comme une aveugle, elle entendit la voix de sir Wilfrid et d'Arthur, en passant près de la salle à manger, et ne s'éloigna que plus vite. Lester la trouva près de son bureau, anéantie par le chagrin. Elle fit un effort en le voyant et lui demanda s'il y avait d'autres nouvelles. Lester s'étant foulé un poignet avait vu, dans la matinée même, le médecin appelé à constater le double suicide.

— Tout a dû se passer en moins d'une heure, lui dit-il. La sœur de Betts, qui était venue chez eux, trouvait son frère plus remonté le soir, et sa femme moins inquiète. Celle-ci parla de vous en termes chaleureux, et de votre visite, et dit qu'elle vous avait promis d'attendre encore avant de prendre une détermination. Betts s'était rendu au Laboratoire, et là, on suppose

qu'il fut pris d'une crise de faiblesse. Le revolver était dans son tiroir,... il griffonna les deux mots que l'on a trouvés... Vous savez le reste. Deux garçons de ferme entendirent la détonation,... mais ils crurent que le coup avait été tiré par le veilleur de nuit dans un enclos rempli de jeunes faisans. Vers minuit, sa belle-sœur étant couchée, Mrs Betts alla le chercher pour le faire rentrer. Elle ne revint pas,... personne n'entendit rien... et on ne les découvrit que le matin. Combien de temps est-elle restée seule avec lui avant de se donner la mort, personne ne peut le savoir exactement.

De ses doigts frémissans, Marcia tira de son corsage un papier tout froissé, et le lui tendit. Il lut :

« Adieu, chère miss Coryston. Il est là sans vie, presque pas changé. Je l'ai vu souvent ainsi, mon John,... mon cher John... Je ne peux pas lui survivre. Je vous prie de faire quelque chose pour mon fils. Oh! John... mon John,... pourquoi nous sommes-nous retrouvés?... »

La fin était incohérente, couverte de souillures et de taches.

— Pauvre chère enfant! dit Lester à Marcia avec une réelle compassion, lorsqu'il eut terminé la lecture, en voyant son poignant chagrin. Il approcha un des grands fauteuils de la bibliothèque et l'obligea à s'y asseoir, et, tandis qu'il se penchait vers elle, témoignant de sa sympathie, elle eut une crise de sanglots et de gémissemens qu'il s'efforça de calmer par des paroles consolatrices. Toute idée du sexe qui les séparait s'effaçait. Elle ne distinguait ni les yeux bleus aux cils noirs, sous le lorgnon, ni le menton pointu, ni le noble front et les masses sombres des cheveux déjà parsemés de fils d'argent; elle ne vit qu'une tendresse réelle, que le courage et l'appui qui lui étaient offerts. Elle ne s'arrêta pas à s'expliquer comment, dans cette dure épreuve de tristesse et de souffrance, elle était portée si naturellement à se confier à quelqu'un qui n'avait été jusqu'alors pour elle qu'une relation de passagère sympathie. Elle comprenait seulement qu'elle trouvait en lui le réconfort dont elle avait besoin, qu'il s'associait à sa peine par la manière délicate dont il la soulageait. Elle avait vécu pendant des mois dans la même habitation que lui sans le connaître réellement. Et, soudain, il se révélait l'ami et le protecteur.

Mais elle ne pouvait lui parler de Newbury, quoique la pensée de Newbury lui brûlât le cœur. Elle ne fit mention de

Coryston que pour dire avec violence : « Je ne veux pas le voir maintenant!... pas encore! » Lester pouvait seulement soupçonner le sens de ces paroles et pour rien au monde il n'eût voulu la questionner.

Peu après, elle se ressaisissait, lui marquait sa gratitude d'un regard voilé et se mettait à la recherche d'Arthur et de sir Wilfrid.

Sir Wilfrid était seul dans le *hall.* Il venait d'éconduire un reporter, qui, ayant eu vent de la visite de miss Coryston à la ferme, était accouru au château dans l'espoir de l'interviewer.

— Ma pauvre chère enfant, s'écria-t-il, en se précipitant à sa rencontre... Vous avez l'air d'une naufragée. C'est *abominable* que vous puissiez être mêlée à cela!

— Je n'ai pas pu l'éviter, dit-elle évasivement, pour échapper à ce sujet de conversation. Où est Arthur? Mère m'a chargée de lui dire quelque chose.

Sir Wilfrid paraissait embarrassé :

— Il me quitte à l'instant. Mais il est dans un étrange état d'esprit. Il ne pense qu'à une chose... et qu'à une seule personne. Il est rentré tard cette nuit, je crois même qu'il ne s'est pas couché. Il se démène comme un pendu en attendant une lettre.

— D'Enid Glenwilliam?

— Évidemment. J'ai essayé de l'entretenir de cette horrible affaire, du rôle des Newbury, de l'effet produit sur vous par l'aide que cette malheureuse vous a demandée. Mais il ne veut rien savoir!... Il semble aveugle et sourd... mais, le voilà!...

Sir Wilfrid et Marcia s'éloignèrent... Arthur venait de la Bibliothèque. Marcia remarqua son visage enfiévré, et son expression dure et résolue, si peu d'accord avec ses traits juvéniles et son menton fuyant.

— Eh bien, Marcia! Dans quelle stupide affaire t'es-tu fourrée? Je crois, ma chère, que tu aurais beaucoup mieux fait de ne pas t'en mêler, surtout n'étant pas d'accord avec Newbury. Je viens de voir Corry, il avoue qu'il t'a obligée à t'en occuper et que tu t'es disputée avec Newbury à propos de ça. Il est absolument fou, du reste, comme à son ordinaire. Il me semble que mère est en retard? ajouta-t-il d'un air impérieux.

Marcia, s'appuyant sur une chaise, le regarda sans répondre. Elle cherchait vainement à se souvenir du message dont sa mère l'avait chargée.

— Arthur, rappelez-vous que votre sœur a éprouvé une pénible émotion, dit sir Wilfrid avec sévérité.

— Je le sais! J'en suis fâché pour toi, Marcia,... sérieusement... Je suppose que tu devras témoigner à l'instruction... Je ne vois pas comment tu te tireras de là. Tu aurais pu y réfléchir à deux fois avant d'y aller,... puisque Newbury ne le désirait pas. Et qu'est-ce qu'on me raconte, d'une lettre?

C'était le ton péremptoire que beaucoup de jeunes gens de son espèce emploient avec leurs inférieurs ou avec les femmes, jusqu'au jour où l'amour les apprivoise. Mais c'était étrange chez ce bon enfant d'Arthur.

Marcia avait la lettre dans son corsage.

— Mrs Betts m'a écrit, dit-elle lentement.

— Montre-moi ça. Sir Wilfrid et moi, nous pourrons te conseiller.

Il étendit la main, autoritaire.

Marcia ne fit aucun mouvement.

— Eh bien! si tu n'écoutes plus personne et n'en veux faire qu'à ta tête, suis ton chemin! dit le frère irrité; mais, si tu as un peu de bon sens, tu te raccommoderas au plus vite avec Newbury, et tu le laisseras te mettre autant que possible à l'abri de tout cela. Betts a toujours été un peu timbré, mais c'est dommage pour la petite femme.

Ce disant, il se dirigea à l'autre bout du *hall* vers une fenêtre d'où l'on apercevait les différentes voies d'accès conduisant à l'habitation. Il y resta au guet, tambourinant sur les vitres. Sir Wilfrid dit, affectueusement persuasif:

— Votre frère, ma chère enfant, n'a pas la tête à lui; autrement, il ne vous aurait pas parlé avec cette brusquerie. Voulez-vous me montrer cette lettre? Il faudra naturellement la remettre à la justice.

Elle la tendit docilement.

Sir Wilfrid, en la lisant, s'éloigna de quelques pas... et se moucha bruyamment. Au bout d'une minute, il se retourna et dit avec un léger tremblement de ses lèvres rasées comme celles d'un acteur:

— C'est navrant!... Si on avait pu prévoir! Mais j'espère, chère Marcia, j'espère,... pour l'amour du ciel, qu'il n'est pas vrai,... que vous vous soyez querellée avec Newbury?

Marcia était debout, la tête appuyée à la haute cheminée de

marbre. Elle répondit, les yeux baissés, la voix défaillante :

— Je ne sais pas... Oh! non, non, nous ne nous sommes pas *querellés*.

Sir Wilfrid avec une paternelle affection prit dans les siennes la main inerte de la jeune fille, et lui dit :

— Soutenez-le, ma chérie, défendez-le! Il souffrira bien assez de tout ceci,... sans vous perdre, par surcroît.

Elle ne répondit pas. Lester, revenant dans le *hall*, joignit ses instances à celles de sir Wilfrid pour obtenir de Marcia, avec tous les ménagemens possibles, un compte rendu exact de ses entrevues avec Mrs Betts. Lester le rédigea sous sa dictée et Marcia le signa. Le désir des deux hommes était de faire connaître, aux magistrats chargés de l'enquête, tous les renseignemens que la jeune fille était à même de donner, en lui épargnant, s'il était possible, d'avoir à comparaître en public. Pendant que Lester écrivait, sir Wilfrid jetait, à la dérobée, des regards sévères sur Arthur, qui tantôt semblait lire les journaux, tantôt se promenait de long en large, mais sans s'intéresser aucunement à sa sœur.

Sir Wilfrid remarqua que le récit fait par Marcia pouvait nuire aux Newbury déjà en butte aux sentimens de furieuse hostilité de tout le voisinage. Pouvait-on imaginer une situation plus malencontreuse, plus odieuse !

Mais il semblait que Marcia ne s'en rendait pas exactement compte. Et il ne put démêler ce qu'elle pensait des Newbury, ni savoir au juste ce qui s'était passé entre eux. Elle était très pâle, et faisait pitié, s'efforçant de faire bonne contenance, répondant aux questions qu'il lui posait ; mais, parfois, ne pouvait réprimer un sanglot qui lui échappait malgré elle. Lorsque leur double questionnaire fut terminé, sir Wilfrid se disposait à partir pour Martover, chef-lieu judiciaire du district. Marcia dit qu'elle allait remonter dans sa chambre.

— Allez, allez, chère enfant,... dit le vieil ami en la soutenant de son bras et l'accompagnant jusqu'au pied de l'escalier... Reposez-vous, et dormez... si vous pouvez.

Au même moment, Arthur traversait comme un fou le *hall*, ouvrait la porte du vestibule extérieur et s'y précipitait. Et l'on pouvait apercevoir, à gauche sous les hautes arcades, un jeune garçon à bicyclette se dirigeant vers le château.

***

Il était midi. La grande horloge de la façade de l'Est avait sonné l'heure, ses derniers coups s'éteignaient dans l'air. Marcia, comme lady Coryston, le jour précédent, était sous l'influence du calme anormal qui l'entourait. Retirée dans son boudoir, elle essayait d'écrire à la sœur de Mrs Betts, au sujet du petit garçon que la mère, avant de mourir, lui avait recommandé. Dieu merci! l'enfant n'était pas à la ferme, son beau-père l'ayant mis, à Pâques, dans une bonne école préparatoire.

Elle éprouvait un allégement en rendant ce dernier service à la morte, mais, en réalité, elle savait à peine ce qu'elle écrivait. Son esprit torturé évoquait sans cesse Mrs Betts aux côtés de son mari inanimé, puis sa pensée se reportait vers Newbury.

Il lui semblait voir le laboratoire aux parois garnies d'éprouvettes et de récipiens soigneusement étiquetés, avec ses tables chargées d'appareils de chimie.... et, sous la crudité de la lumière électrique, l'homme mort dans son fauteuil,... et l'autre corps gisant à ses pieds... Puis la vision s'effaçait et, dans son cabinet de travail, apparaissait Newbury, au milieu de ses livres,... le grand crucifix, sur le manteau de la cheminée... entre les belles gravures d'Einsiedeln, d'Assise.

Le cœur de Marcia volait vers lui, comme dans la lettre qu'elle lui avait écrite. Elle souffrait de la torture qu'il devait endurer. S'accusait-il? Se rappelait-il qu'elle l'avait adjuré de prendre garde? Ou restait-il persuadé qu'il avait fait son devoir? Elle priait de toutes ses forces pour qu'il fût encore convaincu qu'il ne pouvait agir autrement, et que l'événement était la conséquence de la volonté divine et non de l'erreur humaine. Elle aurait désiré, par momens, l'entourer de ses bras et le réconforter. Mais dans ce désir n'entrait nulle passion. Il semblait que toute l'ardeur inhérente à la jeunesse était morte en elle. Cependant jamais elle ne retrancherait rien de ce qu'elle lui avait offert... rien. Elle irait à lui, pour le soutenir et le défendre, — comme l'avait dit sir Wilfrid, — s'il le désirait.

***

Le gong sonna pour le déjeuner. Marcia n'obéit à l'appel qu'à contre-cœur; mais elle redoutait encore plus de laisser deviner l'agitation de ses sentimens.

En arrivant à la salle à manger, elle vit sa mère qui entrait de l'autre côté, et fut saisie de la faiblesse que dénotait la démarche de lady Coryston.

— Oh! mère! Permettez-moi de faire appeler Bryan! demanda-t-elle avec insistance, — car elle se reprochait violemment de s'être absorbée inutilement en elle-même pendant cette matinée, — vous n'êtes pas en état de vous lever!

Lady Coryston répliqua, d'un ton qui interdisait toute discussion, qu'elle se sentait parfaitement bien et n'avait aucun besoin des soins du docteur Bryan. Et, se tournant vers le maître d'hôtel, elle demanda si M. Arthur était là.

— J'ai entendu, vers midi, son auto arriver dans la cour, mylady, mais je ne l'ai pas vu depuis.

Le déjeuner se passa dans un silence presque complet entre la mère et la fille. Lady Coryston apprit que sir Wilfrid et Lester étaient allés à Martover en raison de la part où Marcia avait été mêlée au drame de Redcross Farm.

— Ils espèrent m'éviter d'être convoquée comme témoin, dit Marcia tristement.

— Il ne manquerait plus que cela!

Le ton indigné de lady Coryston laissait supposer que les institutions légales anglaises devaient se conformer au bon plaisir de la famille Coryston. Marcia s'en aperçut, mais ne dit rien.

En entrant dans le salon, après le déjeuner, elle se souvint tout à coup :

— Mère,... j'avais oublié,... j'en suis désolée... J'espère que c'est sans importance,... mais, je crois qu'une lettre a été apportée pour Arthur un peu avant midi,... une lettre qu'il attendait... J'ai vu un jeune messager descendre l'avenue et Arthur aller à sa rencontre. Puis je suis montée, et je ne l'ai pas revu depuis.

Lady Coryston devint encore plus pâle. Elle s'appuya sur une chaise, et s'y assit avant de reprendre suffisamment possession d'elle-même pour questionner sa fille sur le moment précis où elle avait vu le messager et la direction d'où il venait.

Mais Marcia, ne sachant rien de plus, ne put rien ajouter. Elle ne sentait aucune curiosité en ce qui concernait son frère; son esprit était rempli d'autres pensées. Elle éprouvait, néanmoins, une vague inquiétude pour sa mère.

Lady Coryston eût bien voulu parler, tout d'abord pour reprocher à Marcia son étourderie et même pour se confier à elle, si insignifiante que fût la part occupée par sa fille dans sa vie et ses préoccupations habituelles; mais elle se sentait incapable physiquement de supporter l'émotion qu'une telle conversation pourrait provoquer. Il lui semblait que ses forces lui étaient mesurées,... et qu'elle n'en avait que juste assez pour soutenir l'*inévitable* assaut qu'elle redoutait... mieux valait n'en rien distraire. Parfois pourtant, elle jugeait ses craintes morbides et exagérées. A combien d'événemens plus graves avait-elle fait face jadis!

Mais le raisonnement était inutile,... le silence et la patience valaient mieux. Après être restée quelque temps dans le salon, elle regagna son boudoir, refusant que Marcia l'accompagnât.

— Ne me permettez-vous pas de vous installer commodément, si vous prenez un peu de repos?... Vous aurez besoin d'un châle et de coussins, disait la jeune fille anxieuse, en suivant sa mère jusqu'à l'escalier.

Mais lady Coryston monta en disant :

— Merci, je n'ai besoin de rien.



Et, pour Marcia aussi, il n'y avait rien d'autre à faire en ces heures accablantes que d'attendre, penser, et pleurer! Elle revint dans son boudoir et, lentement, rassembla les lettres de Newbury. Elle en fit un paquet qu'elle scella ; dans le cas... eh bien! dans le cas... où l'on ne répondrait pas à sa lettre du matin. Quoiqu'ils n'eussent été fiancés qu'un mois à peine et qu'ils se fussent vus presque chaque jour, il y avait beaucoup de lettres de lui. Elle en sentit de nouveau la force et la noblesse en les relisant. Malgré leur valeur et leur beauté, elle y trouvait davantage, actuellement, l'expression réelle de son caractère qu'à la première lecture... Le mystère dans lequel son amour naissant l'avait enveloppé se dissipait... Elle le connaissait mieux, elle le respectait infiniment; et, malgré cela,... chose étrange,... inexplicable,... son amour ne s'était pas accru... mais affaibli.

Et à tous les souvenirs de ses fiançailles se mêlait inexorablement celui de sa dernière rencontre avec John et Alicia Betts. Elle était hantée par l'image de cette tête grise dans la

lumière du crépuscule, apparaissant dans l'encadrement de la fenêtre, et de ce bras qui s'était accroché à elle.

Y a-t-il un au-delà?... où étaient-elles ces pauvres ombres?... L'éternelle et mystérieuse énigme pesait sur elle. Vingt-quatre heures auparavant, deux âmes, deux cœurs vivaient, souffraient de la douleur et de la révolte humaines... Et maintenant?... Avait-il reçu ces âmes tourmentées, ce Christ infiniment miséricordieux en qui croyait Newbury? Étaient-elles consolées... purifiées,... pardonnées? Avaient-elles simplement cessé d'être,... de sentir,... de souffrir? ou quelque terrible jugement les frappait-il encore, après toutes les souffrances d'ici-bas? Un frisson secoua la jeune fille, en même temps qu'elle se souvint des paroles immortelles : « *Ses péchés... lui seront pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé.* » Elle s'appuya sur la promesse divine, réprimant de toutes ses forces les impulsions sceptiques auxquelles la portait peut-être sa nature, s'efforçant, par pitié pour les malheureux disparus, d'espérer et de croire.

De nouveau, à la fin de l'après-midi, Marcia se sentit comme écrasée par le silence environnant. Personne, sauf sa mère et elle, dans ce vaste édifice ; aucun bruit, sauf le battement de la grande horloge dorée de la façade. De sa chambre, elle pouvait apercevoir une fenêtre du boudoir de sa mère. Et elle crut, une fois, voir passer sa haute stature. Mais, sa mère ne lui faisant pas signe, Marcia n'osa pas la rejoindre sans autorisation.

Pourquoi ne recevait-elle pas de réponse? Elle resta à la fenêtre, surveillant les avenues et regardant tomber une pluie légère. La pluie cessant, elle sortit, ne pouvant rester en repos, et alla dans le bois de l'Est... dans le bois où ils avaient rompu leurs fiançailles. Elle se laissa tomber dans les fougères, la figure appuyée sur le tronc d'arbre. L'anneau enseveli, presque à portée de sa main, l'attirait comme un vivant emblème! Non!.. elle n'y toucherait pas!

Si la volonté de Dieu était qu'elle revînt à Edward, elle serait une épouse fidèle. Mais ses craintes existaient toujours. Elle pria, mais sans savoir pourquoi.

* * *

Pendant ce temps-là, le *coroner* faisait son enquête à Redcross Farm. Les faits étaient simples, la sympathie et la tristesse publiques étaient grandes. Newbury et lord William avaient

fait leurs dépositions au milieu d'un silence profond et même hostile. Le vieillard, d'une pâleur de cire, mais d'une dignité parfaite, exposa en un récit détaillé les efforts nombreux autant qu'inutiles que son fils et lui-même avaient faits pour trouver à Betts une situation équivalente, dans un autre pays d'outre-mer et le persuader de l'accepter.

— Nous n'avions pas à nous mêler de sa conscience ou de sa vie privée en elles-mêmes. Tout ce que nous demandions était de n'être pas mis en demeure de reconnaître un mariage qui, à nos yeux, n'était pas un mariage. Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir, dans ces conditions, mon fils et moi, je puis le dire en toute sincérité.

Sir Wilfrid Bury fut admis à présenter le témoignage écrit de Marcia, et la lettre de Mrs Betts déposée entre les mains du *coroner*, qui s'interrompit en la lisant... De l'autre côté de la pièce, Coryston surveillait attentivement la contenance des deux Newbury pendant cette lecture.

Quand les dépositions furent terminées et que le jury se fut retiré, Edward accompagna son père à la voiture qui attendait. Le vieillard, mince et droit, s'appuyait sur le bras de son fils, sans prêter attention, selon toute apparence, à la foule silencieuse massée le long du sentier de la ferme. Le conférencier venu de Londres faire des lectures sur le *Mariage rationnel* s'y trouvait entouré de socialistes de Martover. Au passage des Newbury, quelques sourds grognemens et des sifflets partirent de ce groupe; mais les membres des confréries religieuses et des clubs des domaines de Newbury se découvrirent respectueusement devant le vieillard et lui tendirent les mains en silence. Même un étranger n'eût pas manqué d'apprécier cette manifestation caractéristique des deux courans si opposés de vie et de pensée.

Edward, ayant vu son père s'éloigner en voiture, revint à la ferme pour entendre le verdict.

Au moment où il atteignait la porte du laboratoire où l'enquête avait eu lieu, Coryston en sortait.

Newbury rougit et s'arrêta. Coryston, comme s'il eût été provoqué, recula d'un pas, se raidissant, rageur. Edward commençait :

— Voulez-vous vous charger d'un message pour votre sœur?

— Monsieur Edward, dit un homme en ouvrant la porte du bâtiment. Les jurés reviennent.

Ils entrèrent ensemble dans la salle.

Coryston écouta, sarcastique, le verdict conventionnel : « aliénation mentale » qui recouvre dans son impartialité les formes aussi nombreuses que variées des défaillances humaines. Et, lorsqu'il fut de nouveau dans le sentier aux côtés de Newbury, il dit avec emportement :

— Un mensonge de plus au compte du Jury!

Edward le regarda, impassible. Il était surprenant de constater combien il pouvait transformer son visage naturellement si expressif en un masque impénétrable.

— Que pouvait-on dire d'autre? Au reste, ce n'est ni le temps ni le lieu de discuter de nos divergences d'opinions.

— Et pourquoi?... cria Coryston qui était devenu d'une pâleur de mort. Nos divergences, comme vous le dites, ont abouti à *cela!*... Et, de son bras frêle, il désignait l'annexe du laboratoire où les deux corps étaient déposés. Il est temps, ce me semble, que des hommes raisonnables se mettent d'accord, s'entendent sur des « divergences » qui peuvent conduire à la démence et à la mort, comme l'ont fait celles qui ont tué ces deux malheureux persécutés.

— Persécutés... qu'entendez-vous par là? demanda Newbury glacial, ses yeux sombres lançant des éclairs.

— Persécutés par la conscience chrétienne!... à qui je souhaite d'y gagner de bonnes nuits!... fut l'insolente réponse.

Pendant quelques instans, Edward ne répondit pas. Ils étaient seuls, hors de la vue de la foule, qui s'en retournait aux villages voisins.

Comme ils s'engageaient dans une des verdoyantes avenues, un auto la traversait, une centaine de mètres plus loin, à une allure vertigineuse, et Coryston reconnut son frère Arthur dans ce chauffeur frénétique qui se dirigeait vers Coryston Place.

Jusqu'au moment où lui était parvenue, le matin même, la nouvelle du drame de la ferme, Coryston avait été fort préoccupé de l'inévitable catastrophe qu'il prévoyait entre sa mère et Arthur. Depuis lors, sous le coup de l'émotion, il avait oublié cette préoccupation que la vue de son frère, en sa course insensée, lui rappela tout à coup.

Mais ses réflexions furent interrompues par Newbury qui, du même ton glacé et contenu, reprit :

— Vous êtes le frère de Marcia, Coryston. Hier matin nous étions, elle et moi, encore fiancés. Dans la journée, nous avons rompu nos fiançailles... quoique, depuis, j'aie reçu deux lettres d'elle.

Il s'arrêta un instant, puis continua, plus maître de lui :

— A ces lettres, je répondrai ce soir. Peut-être alors serai-je mieux fixé sur ce que sera ma vie.

— Peut-être? répéta Coryston, hargneux. Mais je n'ai ni le droit, ni le désir de le savoir.

Posément, avec un regard de reproche, Edward continua :

— Je vous croyais le champion de la justice et de la liberté de conscience? La conscience chrétienne, est-elle... seule exceptée? La liberté est-elle pour tous... sauf pour nous?

— Précisément! Parce que votre liberté, à vous, signifie l'esclavage pour les autres, reprit Coryston, hors de lui. Vous ne pourrez pas obtenir votre liberté, elle est trop coûteuse pour l'humanité. Partout en Europe, la liberté que vous réclamez, vous Catholiques,... Anglicans ou Romains, est considérée comme anti-sociale. Et nous ne vous l'accorderons pas!

— Il faudra bien que vous nous la donniez, dit Newbury toujours calme, parce que, si vous nous supprimiez, ce que vous pourriez faire aisément, vous détruiriez, du même coup, tout ce que vous appréciez dans la civilisation. Il en serait de même pour nous, si nous avions le dessus. Aucun de nous ne peut supprimer les autres : nous restons face à face, et nous y resterons jusqu'à la fin du monde.

Coryston le contredit avec passion. La société, il le savait, à la longue aurait raison des catholicismes de toute sorte, par la loi.

— La vie est déjà assez dure, le diable le sait! Nous ne pouvons pas admettre que vous nous la rendiez plus dure encore avec ces sacrées traditions. J'en appelle à ces deux trépassés! Ils agissaient mal, selon *vous*, et *votre* conscience les jugeait et les condamnait. Mais qui vous a donné le droit de les juger et de les séparer? Qui vous a demandé d'être pour eux le dispensateur des grâces ou des châtimens?

— Il est superflu, Coryston, interrompit Newbury toujours impassible, de divaguer ainsi. Un fait qui tranche la difficulté

décide entre nous. Vous ne croyez pas que Dieu a jamais parlé aux hommes, ni levé le voile de l'éternité. Nous le croyons. Nous disons que le ciel s'*est* ouvert, que Dieu *a* marché sur cette terre. Tout ici-bas découle de là.

— Y compris la mort de John Betts et de sa femme! riposta Coryston, amer et méprisant. C'est pour cela qu'un Dieu a souffert et a donné son sang! Non!... Pour nous, s'il est un Dieu, il parle d'amour... il n'est qu'amour... qu'amour suprême!... Tel l'amour que ces deux malheureux avaient l'un pour l'autre!

Ils continuèrent de marcher en silence, chacun d'eux ayant tout dit de sa foi.

Newbury s'arrêta au commencement du sentier menant à Hoddon Grey :

— Nous nous séparons, ici, Coryston, et nous ne nous verrons plus, dit-il en fixant son compagnon de ses yeux profonds.

Toute passion avait disparu de son visage, que la douleur rendait plus beau que jamais.

— Avez-vous pu penser, ajouta-t-il avec lenteur, que je sois resté insensible, et que la vie puisse être la même pour moi... dorénavant? C'est pour moi un signal dans les ténèbres,... écrit en lettres de flamme... et de sang... Le chemin m'est tracé... j'obéis.

Il s'arrêta... le regard fixe, loin de Coryston. Et celui-ci, ému et respectueux, se tut.

Puis, se ressaisissant, Newbury reprit de sa voix habituelle :

— Dites, je vous prie, à Marcia que tout est arrangé, pour l'enfant de Mrs Betts, avec le consentement de la famille. Qu'elle n'ait aucune inquiétude à ce sujet. Et tout ce que j'ai à dire pour sa lettre, pour sa lettre,... sa lettre bénie,... je le lui dirai ce soir.

Il s'éloigna, et disparut sous les arbres.

XVI

Coryston regagna rapidement Knatchett, et, enfourchant sa bicyclette, se rendit chez Marion Atherstone, la seule personne à laquelle il pouvait se confier. Il se persuadait que Marcia, dans un élan de folie sentimentale, serait attendrie par la souffrance de Newbury, et, malgré sa violence inconsidérée, il reculait devant la possibilité d'une querelle qui l'eût séparé de sa sœur

à jamais. Mais il lui fallait tout d'abord alléger son âme en déversant sur les bigots malédictions et imprécations, et retrouver la douce confidente dont l'influence merveilleuse transformait les pires blasphèmes en efforts concilians. Guidé par un sûr instinct, c'est à Marion qu'il allait.

***

Pendant ce temps, l'automobile aperçu par Coryston avait terminé sa randonnée, après avoir parcouru la moitié du comté. Dès le matin, Arthur arrivant en toute hâte chez les Atherstone au moment du déjeuner, avait appris que le chancelier était retourné à Londres, et que miss Glenwilliam était partie en automobile chez une amie, à une vingtaine de milles plus au Nord, et qu'elle ne devait rentrer à Londres que dans la soirée. Immédiatement, Arthur se mit à sa poursuite. Il avait obligé, bien malgré elle, la jeune fille à une entrevue et c'est dans la rage aveugle de sa suprême défaite qu'il l'avait quittée et était revenu exiger de sa mère l'explication qu'Enid, sincèrement, mais inutilement, s'était efforcée de prévenir.

Lady Coryston était affolée par son absence. En ces heures solitaires, pendant lesquelles Marcia l'avait aperçue, de loin, passer devant une fenêtre de son boudoir, il lui avait été impossible de s'occuper à quoi que ce fût, et encore moins de se reposer. Elle avait essayé de tracer le programme d'un important *meeting* de la Primrose League qu'elle devait présider et de rassembler quelques notes pour le discours obligatoire. Mais en vain. Elle sentait une lourdeur étrange peser sur elle. Le seul dérivatif qui agît momentanément était une violente attaque contre Glenwilliam parue dans un journal du matin. Elle l'avait lue avidement; mais elle n'y avait gagné qu'une forte migraine qui l'avait obligée à fermer les yeux en renonçant à la lecture.

Peu après, elle était allée baisser un store pour se garantir du soleil, et avait aperçu au loin, dans les dédales du jardin italien, l'élégante et blanche silhouette de Marcia. Elle se souvint vaguement que sa fille était venue à elle dans la matinée en proie à quelque souci... mais lequel? Elle ne put se le rappeler. Il lui semblait bien que c'était de peu d'importance.

Enfin, une demi-heure environ après que Marcia eut disparu dans les taillis du bois, lady Coryston tressaillit et s'assit

droite sur sa chaise longue. Un automobile entrait dans la cour d'honneur.

Elle se leva, et devant un petit miroir rajusta sa coiffe de dentelle. Elle fut frappée, effrayée même, en se voyant dans la glace.

« Quand tout cela sera terminé, pensa-t-elle, nous pourrons peut-être, Marcia et moi, nous absenter pendant une ou deux semaines. »

Un pas précipité approchait... Un coup impérieux.

— Entrez !

Arthur ouvrit la porte et resta immobile, regardant sa mère, sans dire un mot. Elle attendait qu'il parlât le premier, redoutant sa violence... Rien !... Mais sa respiration haletante, son regard dur, chargé de colère, étaient plus éloquens que des paroles.

— Eh bien ! Arthur,... dit-elle enfin... Je vous attends depuis longtemps.

— J'ai essayé de réparer le mal que vous m'avez fait,... dit-il, les dents serrées.

— Je ne vous ai fait aucun mal, que je sache... Pourquoi n'entrez-vous pas et ne vous asseyez-vous pas, afin que nous mettions les choses au point ?... Vous ne supposez pas que je désire rien d'autre que votre bien ?

Le rire qui accueillit ces mots la blessa cruellement.

— Ne pourriez-vous, mère, vous occuper d'autre chose que de mon *bien*, comme vous appelez ça ? Car je vous déclare tout net que ça ne m'arrange guère. Vous vous ingérez dans mes affaires !... comme vous l'avez toujours fait, pour vous mêler de tout !... mais, cette fois-ci, vous avez dépassé les bornes, vous avez agi *indignement !*

Et son poing fermé s'abattit violemment sur une table près de lui.

— De quel droit, ajouta-t-il menaçant, vous êtes-vous permis d'aller voir Enid Glenwilliam, hier, uniquement pour détruire toutes mes chances auprès d'elle ? Qui vous y a autorisée ?

— J'ai tous les droits, répondit lady Coryston très calme. Je suis votre mère, j'ai tout fait pour vous. C'est à moi que vous devez d'être ce que vous êtes. Vous alliez vous perdre par un caprice insensé. Je tenais à faire connaître l'état des choses

à miss Glenwilliam avant qu'elle se décidât, mais il arrive... justement... qu'elle avait pris une décision... avant de me voir.

— Elle le dit,... et je n'en crois pas un mot... *non*... *pas un mot!* Elle l'a dit pour m'empêcher d'être trop violent avec vous. Elle est comme vous, mère ; elle se croit capable de tout. Elle a essayé de me faire gober que c'est Glenwilliam qui l'a engagée à me refuser. Quelle blague ! Si vous n'aviez pas été tout gâter, si vous ne l'aviez pas traînée dans la boue... si vous ne l'aviez pas menacée de gâcher mon avenir, et de ne jamais la recevoir,... si vous ne l'aviez pas exaspérée de toutes les manières... elle m'aurait épousé. C'est vous,... vous,... *vous*... qui avez tout fait !

Il se jeta sur une chaise en face d'elle, les mains sur les genoux, la dévisageant. Il était hors de lui, emporté par sa passion déçue. Son aspect désordonné la choqua.

Était-ce son Arthur ? le parfait gentleman, gai et courtois, bien élevé, dont le bon naturel et l'esprit docile avaient également satisfait son amour maternel et son goût de domination ? Toutes les angoisses de l'après-midi étaient décuplées maintenant.

Néanmoins, elle lui tint tête bravement :

— Vous êtes absolument dans l'erreur, Arthur. Ce n'est pas moi qui suis la cause de cette décision, mais le simple bon sens de miss Glenwilliam et de son père. Je vous avoue très franchement que j'aurais fait de mon mieux,... que j'ai fait, si vous voulez, tout mon possible pour empêcher ce mariage, comme c'était mon droit. Qui donc a ce droit, si ce n'est moi !... N'était-ce pas ce que vous pouviez faire de pis !... n'était-ce pas un outrage à la mémoire de votre père !... que la pensée même d'une telle union ? Faire entrer la fille de cet homme dans notre famille !... après tout ce que nous avons fait... après tout ce que nous avons souffert pour nos principes !... c'est vous, Arthur, qui devriez *m'en* demander pardon ! Combien de fois avez-vous blâmé les gens qui agissent comme si la politique n'était qu'un jeu sans importance !... Vous m'avez dit souvent qu'il vous répugnait d'être, dans la vie privée, l'ami de gens que la politique vous oblige à considérer comme des antagonistes... et que vous traitiez de voleurs et de fourbes. Et c'est vous-même,... *vous*... qui, maintenant, vous laissez circonvenir de cette manière,... jusqu'à renier vos principes,... jusqu'à méconnaître votre mère et tout ce que vous lui devez,... c'est vous

qui allez supplier cette jeune fille de vous épouser... la fille de notre adversaire politique, de notre ennemi personnel,... un politicien aventurier qui s'efforce de jeter à bas, de détruire tout ce que, vous et moi, nous respectons,... et que nous devons considérer comme sacré!...

— Pour l'amour de Dieu, mère, n'entamez pas un *speech* politique! interrompit Arthur violemment. Ce genre d'éloquence fait, en vérité, son effet pour une élection... mais, entre vous et moi, ça ne prend pas. Je n'ai aucune haine contre Glenwilliam, là, entendez-vous. Les héritages... les propriétés... et tout ce que nous tenons pour sacré, comme vous dites... dureront plus que moi, et que lui. Et je me fiche un peu de ce que ça deviendra après. Il n'y changera pas grand'chose. L'Angleterre est un morceau plus coriace qu'il ne pense. C'est vous, les femmes, qui mettez tout sens dessus dessous,... et qui faites de la politique un enfer!... Aussi je ne perdrai pas mon temps à discuter. Je vais simplement vous faire connaître mes résolutions : et ensuite, je file, à Londres. J'ai commandé l'auto pour sept heures.

Lady Coryston, debout, une main appuyée à la cheminée, reprit de haut :

— Je désire, en effet, savoir ce que vous allez faire, car vous avez oublié dernièrement deux ou trois importantes questions.

Il éclata :

— Et ce ne seront pas les dernières, pour la meilleure des raisons, mère!... C'est que je « chambarde » le tout... Et, si vous n'êtes pas contente... vous ne vous en prendrez qu'à vous!

— Qu'est-ce que cela veut dire?

Après un moment d'hésitation, il déclara délibérément :

— Que je lâcherai le Parlement après la session. Oui! je le lâcherai! J'en suis dégoûté. Un de mes amis a un *rancho* à soixante-cinq kilomètres de Buenos-Ayres. Il m'engage à le rejoindre... et je vais essayer. J'ai besoin de me changer les idées après tous ces tourmens!

Lady Coryston, malgré sa force de volonté, ne pouvait maîtriser le tremblement qui la secouait :

— Et c'est là, Arthur, votre reconnaissance pour tout ce que vous avez reçu de moi,... pour les soins qui vous ont été prodigués, pour l'argent dont vous avez été comblé!...

Il la regarda, inébranlable :

— Je me souviendrais de tout cela, sachez-le bien !... si vous m'aviez permis depuis que je suis au Parlement... un jour, une heure,... de penser par moi-même. Je vous ai déçu au sujet d'Enid. C'est vrai. Mais j'avais *peur* de vous... Voilà où vous m'avez amené ! Et quand un homme a peur d'une femme, il n'est plus qu'une chiffe. C'est ce qui tout d'abord m'a fait courir après Enid,... parce que c'était montrer de l'indépendance... et faire quelque chose que vous auriez désapprouvé, si vous l'aviez su. C'était idiot, je le sais ! — mais c'est comme ça. Alors vous avez imaginé ce *meeting* ici, sans même m'en dire un mot !... Vous en avez prévenu Page *avant moi!* Et lorsque j'ai regimbé et que je vous ai parlé d'Enid... en avez-vous tenu compte le moins du monde, êtes-vous jamais venue causer avec moi gentiment ?... Avez-vous même pensé, une seconde, que je l'aimais,... que j'en étais amoureux fou ? Même si j'ai été brutal envers vous, le jour où vous m'avez forcé à l'avouer, est-ce qu'une mère ne doit pas s'intéresser à son fils !

L'émotion lui coupa la voix, mais il se maîtrisa, et reprit :

— Au lieu de cela, vous n'avez songé qu'à me rouler... à me faire échec et mat pour suivre *votre* chemin et m'obliger à céder. C'est *abominable* d'être allée voir Enid, sans m'en informer... c'est *abominable* d'avoir comploté et intrigué derrière mon dos, et de vous être introduite de force chez elle... pour l'insulter ! Croyez-vous qu'une fille d'esprit, après cela, se mettra jamais dans vos griffes ? Non !... elle n'a pas voulu vous charger... c'est sa manière... elle a inventé une histoire sur Glenwilliam. Mais ça se voit aussi clairement que le nez au milieu du visage ! Vous m'avez ruiné !... vous m'avez perdu !

Et il se mit à marcher furieusement de long en large, hors de lui.

Lady Coryston se laissa choir sur un siège. La violence de sa colère était si grande que, même à ce moment suprême où le Destin pesait sur elle et l'accablait, elle ne put se contenir :

— Ce n'est pas moi qui vous ai ruiné... comme vous le dites... Arthur, car vous ne l'êtes pas !... mais c'est votre entêtement fou qui a fait tout le mal. Avez-vous donc perdu toute décence,... toute affection,... que vous pouvez parler ainsi à votre mère !...

Il s'arrêta... et lui jeta un regard haineux.

— Je ne me crois pas plus brute qu'un autre,... mais, après

ce qui s'est passé, ce n'est pas le moment de parler d'affection. Oui, j'admets que, pendant un temps, vous avez eu de l'affection pour moi... à votre façon... et que je vous ai aimée... Mais la vérité, comme je vous l'ai dit, c'est que vous me faisiez *peur!..*, Toute ma vie... vous avez cru que je vous obéissais par affection, mais c'était par lâcheté,... je n'étais qu'un sale poltron !... qui méritait d'être battu... Même quand je n'étais qu'un gosse !...

Et debout devant elle, défiguré par la colère et cherchant dans sa rage tout ce qui pouvait la blesser, il l'écrasa sous un flot de souvenirs de son enfance et de sa jeunesse avec une violence et une amertume si âpres que lady Coryston recula. Ce genre de langage, Corry le lui avait fait entendre, quoique jamais dans des termes aussi grossiers. Mais d'Arthur !...

Elle leva une main frémissante :

— En voilà assez, Arthur ! Il vaut mieux interrompre cette discussion. J'ai fait, pour vous, du mieux que j'ai pu... toujours !

— Pourquoi ne pas nous avoir *aimés*, tout simplement, reprit-il. C'était constamment cette même politique : attaquer celui-ci,... réduire celui-là,... acheter l'autre. Et un tas d'histoires stupides qui nous assommaient tous ! Mon pauvre père en a autant souffert que nous. Au diable la politique pour les femmes... et les femmes avec elle !...

— Sortez ! Arthur, c'en est assez ! répéta lady Coryston, la main dressée.

Il poussa un long soupir :

— Sur mon âme, je le crois, il vaut mieux ne pas nous exciter plus longtemps. Je parlerai à sir Wilfrid avant de partir, mère, et je lui demanderai de vous répéter plusieurs choses que j'avais à vous dire. Je verrai les *Whips* (1) ce soir. Je ne veux causer aucun préjudice au parti. S'il y a une élection en automne, je ne me représenterai pas, voilà tout. Quant aux domaines,... mère, faites comme il vous plaira, dit-il après une courte hésitation. Mais, ma parole ! vous feriez mieux de les rendre à Corry ! Une certaine somme d'argent est tout ce qu'il me faut !

— Allez ! dit encore lady Coryston en désignant la porte.

Il resta un moment, remuant quelques objets sur une table à sa portée, puis il saisit son chapeau, et, en ricanant, il jeta un

(1) *Whip*, membre du Parlement chargé de convoquer les collègues de son parti.

regard hostile à sa mère, gagna la porte et disparut. Pourtant il la ferma avec tant d'hésitation que lady Coryston, jusqu'à ce qu'elle entendît son pas s'éloigner, se demanda s'il était réellement parti.

Mais il était parti; et tous les projets et les espérances qu'elle avait conçus étaient réduits en cendres. Elle resta sans mouvement. Une demi-heure plus tard, elle entendit un auto s'éloigner et le bruit de voix lointaines, — puis tout se tut.

Elle sonna sa femme de chambre et dit que, souffrant d'une migraine, elle dînerait dans sa chambre. Marcia ne fut pas autorisée à entrer. Sir Wilfrid lui fit demander un entretien de quelques minutes. Elle l'ajourna, par un billet, au lendemain matin.

Le dîner fut servi et emporté sans qu'elle y touchât. Quand elle était malade, elle restait solitaire et maussade. Elle détestait qu'on s'occupât d'elle. C'est ainsi que personne n'osa enfreindre son ordre. Entre dix et onze heures, Marcia revint frapper doucement à la porte, et fut priée de s'en aller : sa mère serait remise le jour suivant. La jeune fille obéit à contrecœur.

Comment se passa cette terrible nuit, personne ne le sut, on ne put que le conjecturer, Marcia en particulier, lorsque, par la suite, elle fut chargée d'examiner les papiers et les affaires personnelles de sa mère.

Lady Coryston avait réuni toutes les lettres d'Arthur, de la première à la dernière, les avait soigneusement ficelées et les avait déposées dans le tiroir qui contenait déjà celles de son mari. Elle avait commencé d'écrire à Coryston, mais d'un style incohérent et incompréhensible. Elle avait enlevé une photographie d'Arthur enfant, qui était sur sa table, et une autre toute récente, placée sur la cheminée, représentant le jeune membre du Parlement, et les avait jointes aux lettres en les retournant vers le fond du tiroir. Et, quand elle s'était vue dans l'impossibilité d'écrire, elle était revenue à son fauteuil, emportant deux ou trois rapports d'Arthur à Eton, — pour quel motif les avait-elle détachés des lettres? — et un livre de psaumes dont elle usait fréquemment. Mais, par un simple hasard ou un sinistre jeu du destin, le psautier, lorsqu'on le trouva, était ouvert sous sa main à l'un des versets d'imprécations que la chrétienté apprend à réprouver. Peu de temps

auparavant, sir Wilfrid, avec la liberté que seul il pouvait prendre, l'avait raillée sur les citations de l'Ancien Testament dont elle accablait ses ennemis, et il avait cité ces versets sur lesquels se posaient ses doigts rigides.

***

Mais cette nuit, pour d'autres aussi, était une nuit de veille. Coryston, ne pouvant dormir, en avait passé la plus grande partie à écrire à Marion, puis à rédiger un cinglant réquisitoire contre le parti de la Haute Église, son attitude envers les lois du divorce admises dans le pays et les projets de réforme récemment présentés. « Combien de temps encore permettrons-nous à ces hommes en noir de mépriser et de fouler aux pieds les lois sous lesquelles tous les autres sont satisfaits de vivre !... ou d'user des droits et du pouvoir de la propriété pour exercer leur tyrannie et opprimer le reste du peuple sous leurs superstitions... »

Et, dans la splendide chapelle de Hoddon Grey, Edward Newbury, consumé par l'intolérable obsession des deux jours précédens et incapable de se reposer, assis ou agenouillé, laissait passer les longues heures de cette nuit. Une seule lampe brûlait sur l'autel, éclairant le voile de soie du Tabernacle.

Le privilège de la garde du Saint-Sacrement était autorisé depuis des années dans la chapelle de Hoddon Grey, et ce fait s'était mêlé si profondément à la vie de la maison tout entière qu'il éclipsait et amoindrissait les autres pratiques religieuses de l'anglicanisme, comme la plante la plus vigoureuse, dans la haie, écarte et stérilise les autres. Là, selon la foi passionnée de Newbury, le Maître veille au-dessus de l'autel, comme il a veillé au-dessus des vagues galiléennes. Pour lui «Anglican avancé » comme pour tout catholique de l'Église romaine, la doctrine de la Messe était la doctrine principale de la religion et l'adoration intime et personnelle, à laquelle elle aboutit, constitue le pouvoir directeur de l'existence. La torturante augoisse dont il souffrait depuis l'annonce des deux suicides, ne trouvait d'allégement que dans la Présence divine; et c'était là aussi qu'il avait trouvé un refuge après sa rupture avec Marcia.

La nuit était calme, — une nuit de pluie, et, par intervalle, toute parsemée d'étoiles. Graduellement, comme les ténèbres s'effaçaient sous les lueurs de l'aube, les figures ailées, nimbées

ou mitrées apparaissaient furtivement dans la gloire des vitraux, puis devenaient plus distinctes; de longues traînées de pâle lumière glissaient sur les marches de marbre, sur les fleurs, sur l'autel et sur le crucifix placé au-dessus. L'aube s'étendait silencieuse et froide; les oiseaux commençaient à s'agiter faiblement et la brume légère des prés et des clairières, pénétrant par les fenêtres ouvertes, voilait d'une teinte opaline la chaude coloration des murs de l'abside.

Dans ces heures de mélancolie et de ferveur, Edward Newbury atteignit les plus hauts sommets de la foi religieuse par l'abnégation absolue de lui-même. Son âme en parfaite harmonie avec ces nobles pensées fut éclairée. En le séparant de Marcia, en lui imposant du même coup une part de responsabilité, — que sa droiture se refusait à nier, — dans la mort de John et d'Alicia Betts, Dieu l'appelait à lui visiblement et impérieusement. Désormais, sa vie ne lui appartenait plus... elle serait consacrée au Seigneur. Désormais, elle serait un sacrifice volontaire, une oblation expiatoire, perpétuellement renouvelée et offerte en perpétuelle union avec la Divine Victime, pour la rédemption de ces deux âmes égarées et pour la sienne.

Les idées de la Congrégation dont il avait été l'hôte tout dernièrement avec une joie religieuse si intense s'emparaient de son esprit : il ne devait pas se marier. Une destinée plus haute et plus parfaite lui était assignée. Le souvenir de son ami, le Père Brierly, qui, prochainement, devait retourner aux Indes, dans un poste isolé et dangereux, le hantait. Au fond des ténèbres, il entrevoyait la lueur indicatrice. Son pauvre père!.., sa mère!... Mais pas un instant il ne mettait en doute qu'ils l'approuveraient d'obéir à la voix de sa conscience.

***

Le soleil était déjà haut sur l'horizon quand s'apaisèrent ces transports religieux. Edward Newbury était résolu, mais il redoutait de nouvelles émotions. D'autre part, son cœur était encore tout rempli de Marcia. Chère et généreuse Marcia! Il fallait répondre à sa lettre, lui écrire... une fois encore!

« Ma très chère Marcia,

« Je puis vous appeler ainsi une dernière fois avant que nos vies se séparent à jamais. Je ne vous verrai plus, ou, si nous

nous rencontrons, nous serons devenus si étrangers l'un à l'autre que nous pourrons croire que c'est dans une autre existence que nous nous sommes aimés. Je crois que vous avez eu un peu d'affection pour moi, et je vous remercie et je vous bénis de m'avoir permis de vous connaître... et de vous aimer. Et je vous bénis surtout pour la pensée de consolation et de pitié que vous avez eue pour moi, hier, en ces heures douloureuses, quand vous m'avez offert de revenir à moi, comme si notre engagement n'était pas rompu.

« Non, chère Marcia !... J'ai lu la vérité sur votre visage. Je ne pourrais pas vous rendre heureuse. J'apporterais dans votre vie le trouble et l'inquiétude. Vous avez bien agi en vous éloignant de celui dont les plus profondes et les plus irrévocables convictions vous révoltent et vous heurtent. Je puis être rigoriste et froid ; mais je ne suis ni assez rigoriste ni assez insensible pour accepter que vous vous donniez à quelqu'un qui ne vous inspire ni véritable amour... ni confiance. Mais que vous l'ayez offert par compassion et que vous ayez voulu essayer de panser la blessure qui brûle mon cœur, cela est un souvenir précieux qui me suivra constamment dans la vie d'exil que je prévois.

« Je ne puis vous parler longuement du terrible drame de Redcross Farm. La grande pitié que vous me témoignez implique que vous nous en jugez, mon père et moi, en quelque sorte, responsables. Peut-être le sommes-nous. Je n'ai l'intention de rien retrancher de la vérité. Toutefois, si nous sommes responsables, c'est comme des soldats qui portent des coups et sèment des ruines en défendant la cause de leur souverain... Tout au moins dans l'ensemble de la question... Mais que j'eusse dû être infiniment plus compatissant, plus prévoyant et plus actif à secourir ces pauvres égarés, cela je le reconnais ; et j'en souffrirai aussi longtemps que je vivrai. Et c'est cette souffrance qui décide de mon existence. Vous souvenez-vous de ce que je vous ai dit du Père Brierly et de la Congrégation de l'Ascension ? J'ai l'intention de me rendre à la Communauté dans le Lancashire aussitôt que je pourrai quitter mes parens, qui sont en ce moment d'une tristesse profonde, et d'entrer dans les Ordres. Et peut-être irai-je rejoindre Brierly dans sa mission ? Mon père et ma mère sont admirables. Nous serons, eux et moi, séparés ici-bas, mais, dans le mystère de l'Au-delà, qui, dès maintenant, nous enveloppe et qui nous est révélé dans les Sacremens, nous serons

réunis à jamais, si nous sommes fidèles. Adieu. Que le Seigneur soit avec vous et vous accorde toutes les félicités : l'amour, des enfans, des amis, en ce monde, et, dans l'autre, la Vie éternelle ! »

***

A l'heure même où cette lettre était écrite, le soleil se levait sur les prés nouvellement fauchés, couverts de rosée. A Knatchett, Coryston, qui n'avait pu dormir qu'une heure dans son fauteuil, agité par une vague inquiétude, après avoir pris un bain, s'acheminait vers la demeure maternelle. En proie tout entier à son hostilité exaltée, la veille il avait oublié sa mère. Mais le souvenir de sa physionomie épuisée pendant la lecture qu'il lui avait faite, le dimanche, lui revenait à la mémoire avec une insistance insupportable. Il en avait toujours été ainsi. Dès que sa mère redevenait féminine, il sentait renaître sa tendresse filiale. Mais le cas était rare !

Après avoir traversé le parc d'Hoddon Grey, et marché pendant plus d'un kilomètre sur les domaines de Coryston, il atteignit le lac, les jardins italiens dont les statues scintillaient sous le soleil levant, ainsi que la large façade de marbre de la maison, avec ses ornemens rococo et ses fenêtres à *loggia*. « Que diable pourrons-nous faire de tout cela? se demandait-il avec sa pétulance habituelle, puisque Arthur n'aura le droit ni de le vendre, ni d'en disposer utilement ! » Il contourna le lac. Il commençait à monter les gradins de marbre de l'imposant jardin, quand il aperçut soudain par les fenêtres ouvertes du boudoir de sa mère, dans un fauteuil à haut dossier... une silhouette tout en noir... Sa mère?... levée?... à sept heures du matin?... Était-ce possible? Il approcha. Aucun mouvement n'agitait cette forme humaine dont la tête était rejetée en arrière. Il ne pouvait discerner les yeux de l'endroit où il était. L'attitude, l'immobilité absolue de cette étrange vision baignée de la lumière du matin le frappa d'horreur. Il se rua sur la porte du jardin et la trouva ouverte. D'un bond, il franchit l'escalier et entra dans la chambre en appelant :

— Mère !

Rien ne répondit.

En venant près d'elle, il constata qu'elle vivait encore et qu'elle le regardait. Il s'agenouilla, la serra tendrement dans

ses bras ; mais elle retomba inerte, dans l'état inconscient dont son arrivée l'avait momentanément tirée.

***

Ce qui reste à dire doit être dit brièvement.

Lady Coryston vécut encore huit mois après cette attaque de paralysie. Elle se remit partiellement de ce premier choc et, dès lors, toute l'organisation de la vaste demeure, toutes les pensées de ses enfans se concentrèrent sur la tragique existence de cette morte-vivante.

Arthur accourut en toute hâte à l'annonce de la catastrophe. Quelques remords de sa conduite envers sa mère, ajoutés à un vif ressentiment contre Enid Glenwilliam, l'avaient fait rentrer en lui-même, comme un ruisseau après l'inondation reprend son cours naturel. Il retourna au Parlement, et s'occupa des domaines, ne parlant plus de Buenos-Ayres. Mais il est difficile de dire si la pensée obscurcie de sa mère lui pardonna jamais. Il était rare qu'elle remarquât sa présence. Quand elle parlait, elle s'adressait généralement à Coryston. Sa soumission à son fils aîné devint si touchante que leurs deux âmes en furent rendues meilleures. Coryston vint vivre au château. Et, partagé entre son amour pour Marion Atherstone et les soins qu'il prodiguait à sa mère, il fut plus heureux, pendant quelque temps, que la bizarrerie de son caractère ne le lui avait permis jusque-là. Le bruit des luttes politiques ou religieuses ne pénétrait plus en cette maison où la mort était plus proche chaque jour. La maladie et la souffrance avaient apporté l'union dans la pitié la plus profonde. Lady Coryston fut étonnamment chérie de ses enfans avant qu'elle ne les quittât à jamais, et les derniers mots qu'elle prononça en mourant, l'hiver suivant, furent pour Coryston dont les mains pressaient les siennes : « Corry... Corry... mon fils chéri ! » Et comme il se penchait sur elle : « Corry, mon premier né ! »

***

Le soir de la mort de lady Coryston, Reginald Lester écrivait :

« Coryston est venu me chercher pour voir sa mère. La mort elle-même n'a rien modifié à la physionomie que nous lui avons connue; ses traits ont conservé leur expression sévère. Son atti-

tude, son expression, sont restées caractéristiques. C'est la femme forte, consciente de son immense pouvoir, et si ses lèvres closes retrouvaient la parole et que la vie lui fût rendue, elle en userait encore tyranniquement. Nulle trace de faiblesse ni de repentir sur ce visage. N'est-ce pas mieux ainsi ? De même qu'elle n'est pas entièrement revenue sur sa décision d'exclure Coryston de l'héritage. Durant une période d'amélioration de sa santé au moment de Noël, elle fut en état de modifier son testament ; mais ce ne fut pas seulement pour y manifester par un simple codicille l'invincible affection qu'au fond elle avait toujours eue pour Coryston. Elle a laissé les domaines à Arthur, sa vie durant, mais ils reviendront au fils de Coryston, s'il en a un, et elle nomme Coryston et sir Wilfrid Bury exécuteurs testamentaires. Ce testament partage dès maintenant les terres entre les deux frères, — Arthur s'y prête, — mais ne donne pas à Coryston le droit de faire les changemens radicaux qui détruiraient les traditions de la famille, du moins sans le consentement d'Arthur et de sir Wilfrid. Toutefois, il restera encore à Coryston encore assez de terre et d'argent pour tenter des innovations, et nous verrons sans doute d'étranges choses.

« Ainsi, autant que le lui a permis son cerveau affaibli, elle a jusqu'à la fin fait flotter son étendard.

« Pourtant sa maladie en la mettant dans la dépendance de ses enfans et le dévouement qu'ils lui témoignèrent ont révélé une autre femme dont les nouveaux sentimens se superposaient aux anciens. De là provenait cette sorte de stoïcisme auquel nul ne s'attendait. Certes, sa nature était capable de se résigner à accepter le présent sans renier rien du passé. Sa vie aurait pu se terminer dans l'irritation et la révolte, en laissant de pénibles souvenirs. Ce fut au contraire pour eux la source d'adieux d'une infinie douceur que de découvrir que leur mère *pouvait se laisser aimer :* et ils usèrent avec empressement de la licence qui leur était donnée.

« Elle mourut à temps,... l'une des dernières de cette génération qui bientôt aura disparu, ne laissant que le souvenir d'une suite de vagues fantômes, qui s'évanouissent en s'éloignant. Elle n'eut jamais de doutes sur ses droits et ses prérogatives en ce monde, ni de scrupules d'en user comme il lui plaisait. Coryston, non plus, n'a pas de doutes... ou peu. Et, s'il est constamment désillusionné par les hommes, il reste aussi

obstinément que sa mère attaché à ses idées. Et c'est pourquoi, en dehors de l'aventure Glenwilliam, elle le préférait en définitive à Arthur, qui s'embourbera partout et constamment, — sans savoir comment, — avec la majorité de son espèce.

« Marcia!... dans sa robe de deuil, veillant sa mère... Avec ce regard lumineux reflétant son âme!... Mais... pas un mot! Il est des choses trop sacrées pour ces pages. »

***

Pendant les longs mois que dura la maladie de lady Coryston, les relations entre sa famille et Reginald Lester s'étaient insensiblement modifiées, sans que personne s'en aperçût. Il devint l'intime ami et le conseiller des frères de Marcia... et plus encore de celle-ci. Il surveillait les affaires des domaines avec M. Page; s'efforçait de concilier au mieux les idées de Corry et d'Arthur, si divergentes; il s'occupait de la réorganisation complète de la Bibliothèque, dont jusque-là une infime partie l'avait occupé. De jour en jour, augmentait son intimité avec Marcia, dont il devenait le confident, non moins que le guide écouté, dans les questions pratiques. Dans les heures de liberté que laissaient à Marcia les soins dont elle entourait sa mère, c'était Lester qui l'initiait aux beautés de la poésie, qui l'accompagnait lorsqu'elle chantait. Lui seul s'occupait d'elle avec autant de sympathie dévouée que d'incessante attention, la devinait, était son guide,... et l'adorait. Il ne laissait rien paraître de son amour pour elle, — elle-même l'ignorait, — mais cet amour devenait, à son insu, partie intégrante de sa vie. Lady Coryston mourut au mois de février de l'année suivante, et Marcia, épuisée de fatigue, partit pour l'étranger avec Waggin, afin de se reposer quelques semaines. Dès les premiers jours de son voyage, sa correspondance avec Lester, qui leur permit de s'exprimer librement, révéla à la jeune fille l'état de son propre cœur.

Pendant son absence, d'importans événemens s'étaient accomplis.

Par une froide après-midi de février, alors que les collines du Nord étaient encore toutes couvertes de neige, Coryston monta vers le *cottage* des Atherstone, espérant trouver Marion seule. Pendant tout l'hiver, une secrète intelligence, que con-

naissait plus ou moins la famille, régnait entre eux; mais l'état de lady Coryston n'avait pas permis de parler de mariage, et elle était morte sans avoir rien su de ce projet.

Avec sa *fougue* habituelle, il venait de découvrir qu'on se jouait de lui. Il entra en coup de vent dans le petit salon où Marion préparait le thé et s'assit d'un air renfrogné au coin de la cheminée.

— Qu'y a-t-il de nouveau? demanda Marion avec douceur.

Pendant l'hiver qui venait de s'écouler, la fille d'Atherstone avait subi un changement tout à son avantage. Elle était rajeunie, plus charmante encore, mise avec plus de recherche, quoiqu'elle eût conservé cette note de simplicité et ce bon sens calme et souriant qui avaient tout d'abord séduit cet homme foncièrement ennemi de la rhétorique, tant de la sienne que de celle d'autrui.

— Vous me traitez d'une manière abominable! déclara-t-il avec véhémence.

— Comment? Ma conscience rend un son aussi pur que celui d'une cloche!

Et, souriante, elle lui offrit une tasse de thé.

— Toutes les cloches ne sonnent pas juste. Quelques-unes sont fêlées, fut la prompte repartie. Je vous ai demandé deux ou trois fois, cette semaine, de m'apprendre quand vous aurez la bonté de vous marier avec moi, et vous n'avez pas encore daigné m'en dire un mot!

Marion resta un moment silencieuse, puis elle le regarda comme Andromaque a dû regarder Hector, — avec une expression qui laissait deviner la profondeur de ses sentimens.

— Réfléchissons encore un peu, Herbert... pour savoir si c'est vraiment raisonnable et sage?

Personne n'avait jamais parlé à Coryston en se servant de ce prénom. Lui-même l'avait presque oublié. C'était peut-être la raison qui faisait que Marion le prononçait avec tant de plaisir. Et, dans cette bouche, Coryston aimait à l'entendre.

— Qu'est-ce qui vous prend?

— Avant tout, Herbert, la nature ne m'a nullement faite pour devenir pairesse!

Il se leva tout d'un bond, furieux:

— Peut-on faire tant de simagrées! Tout ce qu'on vous demande, c'est d'être ma femme!

Mais elle ne fut pas convaincue :

— Nous ne pouvons refaire le monde pour nous tout seuls... et puis il y a... mon père.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il veut, votre père ?

— Vous ne vous entendez pas très bien, dit-elle avec un soupir.

Il maîtrisait difficilement son impatience.

— Pour votre père, le parti libéral, c'est Jahveh... l'espoir des enfans de lumière. Pour moi, le parti libéral, c'est bien plutôt Dagon... un autre dieu des Philistins, — rampant lui-même devant Mammon... plus puissant encore. Mais là n'est pas la question. Je suis capable de me conduire par moi-même.

Marion se penchait sur son ouvrage.

— Voulez-vous dire que je ne puis pas me conduire tout seul ? répétait-il, agressif, en se rapprochant d'elle.

Enfin, elle répondit en le regardant :

— Et si vous vous dégoûtez de moi... comme du parti libéral ?

— Du parti, oui, mais pas de la liberté, dit-il, tout vibrant.

— Et si vous venez à ne voir en moi que le revers de la médaille... comme vous le faites pour chacun !

— Est-ce que je peux voir ce qui n'existe pas ? répondit-il en la regardant.

— Je ne suis pas clairvoyante, Herbert... et de plus je crois bien que je suis tory.

— Ça m'est parfaitement égal,... puisque vous êtes la femme que j'aime !

— Et je tiens à aller à l'Église !

— Dans le genre d'église d'Edward Newbury ? demanda-t-il, ennuyé.

— Non, je suis du Culte évangélique.

— Dieu soit loué ! J'en suis aussi, dit-il avec enthousiasme.

Elle se mit à rire.

— Mais c'est très vrai, insistait-il : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » voilà ce que je comprends... Alors, c'est convenu... pour mercredi en quinze ?

— Non, non ! dit-elle alarmée, certainement non ! Restez encore un moment, Herbert. Où avez-vous l'intention d'habiter ? Que comptez-vous faire ?

— Je me charge des terres de Dorset. Arthur s'en désinté-

resse complètement. Je prévois beaucoup de besogne... et peu de profit. Mais il y a une vieille ferme où nous pourrons nous installer. Avant six mois, j'aurai des querelles avec tous les voisins, et la vie vaudra d'être vécue!

— Délicieuse perspective pour votre femme!

— Mais assurément. Vous aurez l'existence pour laquelle vous avez été créée. Vous irez à la ronde réparer les scandales que je provoquerai, ou, — si vous préférez une forme plus sentimentale, — vous panserez les blessures que j'aurai faites. Avant tout, je suis sociologue... Mon devoir est de tenter des expériences. Et, sans doute, elles ne réussiront pas mieux qu'ici.

— Et que deviendrai-je dans tout cela ?

— Vous élèverez le garçon. C'est pour lui que sera le bénéfice de mes tentatives.

— Le garçon ?

— Eh bien! oui, le garçon... notre fils... qui doit hériter des domaines, dit Coryston sans une seconde d'hésitation.

Marion rougit et reprit son ouvrage. Coryston se mit à genoux auprès d'elle, et lui demanda pardon. L'audace de son regard avait fait place à une tendresse passionnée.



Lorsque Coryston revint, le soir, au château, il y trouva ses frères qui venaient y passer le « Week end. » Arthur, tout bourré des potins parlementaires, ne parlait que de batailles entre corbeaux et vautours. Coryston, à l'ordinaire, n'avait pas la patience de l'écouter. Mais, cette fois, il gardait un silence poli, et Arthur s'en donnait à cœur joie. James, confortablement assis, semblait rayonnant et désireux de s'épancher. Il parla de musique et d'opéra, et, comme ses frères, n'étant pas musiciens, ne s'intéressaient pas au sujet, il s'arrêta bientôt et Arthur remonta sur ses tréteaux.

Ils se tenaient au rez-de-chaussée, dans le fumoir, tout orné de tableaux représentant des courses de chevaux et assombri de bustes de famille qui n'avaient pas été jugés dignes de figurer dans la Bibliothèque. Dehors, le vent faisait rage dans les arbres où le printemps ne se manifestait pas encore et cinglait d'une pluie glacée les nymphes de la fontaine.

— Qui aurait pensé qu'ils auraient duré jusque-là? prononça Arthur, répondant à une insignifiante remarque de James.

— Qui ? Le Gouvernement ? Seigneur !... qu'est-ce que cela nous fait ? interrompit Coryston. Savez-vous, mes vieux camarades, ce qu'on m'a dit à Martover ? Lord William Newbury est mort, cette nuit... d'une faiblesse du cœur. On le considérait comme perdu depuis une quinzaine.

Arthur apprit la nouvelle avec l'intérêt que tout propriétaire porte aux autres propriétaires et fit un nœud à son mouchoir pour ne pas oublier de demander à Page quel serait le jour des obsèques. Comme député de la circonscription, il ne pouvait manquer d'y assister.

James dit, songeur :

— J'ai su qu'Edward a pris l'habit, la semaine dernière. Marcia, dans sa lettre de ce matin, m'écrit qu'elle espère le voir à Rome lorsqu'il passera pour aller aux Indes... Pauvre lady William, elle va être bien seule !

— Si vous faites la solitude en l'appelant religion, que pouvez-vous attendre d'autre ? dit Coryston durement. (Au nom de Newbury, il s'était emporté comme toujours en songeant aux deux suicidés.)

Puis, se levant, il dit à Arthur :

— Je suis décidé. J'épouserai Marion le mois prochain.

Les deux frères montrèrent un peu d'embarras, quoiqu'ils ne fussent pas absolument surpris. L'attachement de Coryston pour cette personne simple et bonne, si modérée dans ses opinions, les avait d'abord énormément étonnés, mais ils s'y étaient accoutumés.

— C'est très bien, dit Arthur à son frère en lui tapant dans le dos. C'est le meilleur moyen de ne pas entrer dans une maison de fous. Et c'est une charmante femme, du reste. Mais tu n'exigeras pas que je voisine avec ton beau-père.

— Ça te serait peut-être utile dans certaines questions où tu n'es pas fort, dit Coryston moqueur, en esquivant le rouleau de papiers officiels ou autres dont Arthur le menaçait... Et toi, James, tu ne me félicites pas ? A quand ton tour ?

— Mais si ! je te félicite, dit James précipitamment, et très sincèrement.

Et sa physionomie, ahurie et souriante, trahit une agitation si peu explicable que Coryston fut intrigué. James ouvrit la bouche comme pour parler, devint écarlate, ses lèvres se fermèrent, et il se rassit brusquement sur sa chaise. Peu après, il

quittait le fumoir et on put l'entendre jouer une fugue de Bach sur l'orgue du *hall*. Le soir même, il repartait pour Londres, emportant de la Bibliothèque une cargaison de livres philosophiques et aussi un grand nombre de romans, quoiqu'il n'en lût jamais.

Le lendemain, dans une lettre à son frère aîné, il annonçait ses fiançailles avec une jeune orpheline de dix-neuf ans, élève du Collège Royal de Musique.

C'était la fille de son répétiteur de Cambridge, jolie, musicienne et sans un *penny*. Depuis quelques années, il avait payé la pension de la jeune fille et, séduit par sa charmante voix de mezzo-soprano dans un concert que le Collège avait récemment donné, il s'était déclaré. Ce philosophe amoureux, trop circonspect pour annoncer *viva voce* l'événement à ses frères, laissait courir sa plume avec abandon. Coryston et Arthur fort égayés ne se réjouirent pas moins que le « vieux James » eût le courage d'être heureux. Coryston observa qu'Arthur restait le seul en état de perpétuer le sang bleu de la famille.

— Ou Marcia, dit Arthur, éludant l'allusion personnelle.

— Marcia? dit gaiement Coryston, — il resta un moment songeur, — et reprit : Lester m'a écrit qu'il sera à Rome la semaine prochaine pour consulter les manuscrits Borghèse. Il ne reviendra pas avant mai.

Car Lester avait entrepris un voyage d'érudit concernant les collections de la Bibliothèque.

Arthur n'ajouta aucun commentaire, mais resta près d'une fenêtre, plongé dans d'absorbantes réflexions, pinçant les lèvres, fronçant les sourcils. Son trop court menton et ses manières gamines ne lui permettaient pas de jouer à la dignité. Mais sa situation comme possesseur de Coryston Place, les pompeuses traditions de sa famille, la longue influence de sa mère reprenaient leur empire sur lui en dépit du cruel et cuisant souvenir d'Enid Glenwilliam. Allait-il autoriser sa sœur à se mésallier, — même si le prétendant était le meilleur garçon du monde? Un homme peut faire le mariage qu'il veut, sa famille n'en éprouve qu'un préjudice relatif. Mais une femme est toujours absorbée dans la famille du mari.

Pour conclure, il haussa les épaules en se disant :

« Marcia est aussi têtue que Coryston... »

***

Avril vint. Dans Rome animée par la foule, les fleurs et les fontaines, sous le soleil régénérateur, Marcia ressentait l'influence saine et bienfaisante que la beauté et la lumière ont sur les humains; Edward Newbury traversa Rome pour rejoindre Brindisi et la route des Indes. Marcia le vit pendant une heure ; et cette entrevue, quoique brève et embarrassante, leur laissa à tous deux un souvenir inoubliable et fit en secret verser à Marcia quelques larmes de douloureuse sympathie, d'admiration et aussi de compassion. Puis elle revint avec un élan d'enthousiasme vers ce monde si méconnu et si rempli de splendeurs, d'attrait et d'agrément, dont Newbury s'éloignait à jamais.

Alors Lester arriva. Il redevint l'inséparable compagnon de ses promenades parmi les inépuisables merveilles de la Ville Éternelle... Elle le vit au milieu de jeunes érudits, ses camarades, modeste et instruit comme eux, mais supérieur par sa nature poétique et par son ardeur à retrouver partout et toujours l'âme humaine, ses souffrances et ses joies, dans le travail de l'homme à travers les siècles.

Ce furent d'heureux jours. Les anémones bleues et blanches s'étaient épanouies, puis flétries dans les bois d'Albano ; les touristes anglais, venus pour les vacances de Pâques, étaient repartis ; et bientôt, Marcia aussi dut songer au retour, emportant avec elle l'espoir passionné de voir augmenter son bonheur.

Vers cette époque, une catastrophe avait mis en deuil l'Angleterre et modifié la politique du pays. Un yacht américain à bord duquel était Glenwilliam, jeté sur les Needles par une tempête soudaine et terrifiante, se perdit corps et biens. La fille du Chancelier resta seule et sans fortune. La sympathie et l'admiration passionnées que son père avait inspirées à ses amis politiques se reporta en quelque sorte sur la jeune fille. Mais, au grand étonnement de bien des gens, Enid refusa avec orgueil toute offre d'aide pécuniaire, se contenta de son très modeste revenu et se livra avec quelques promesses de succès à des études littéraires.

Environ six semaines après la mort de Glenwilliam, Arthur se résolut de nouveau à demander la main de la jeune fille. Elle fut probablement tentée, mais enfin déclina son offre.

« Vous êtes un bon et vrai camarade, lui dit-elle avec gratitude, mais cela ne se peut pas. » — Et elle ajouta avec une sombre énergie : « Il n'y a qu'une seule chose que je puisse faire pour *lui* maintenant, — c'est de rester fidèle à ses idées! Et il n'y en a pas une qui vous intéresse! Non, non! ce n'est pas possible! Adieu! adieu! »

Enfin Marcia revint à Coryston Place, pensant y vivre avec Arthur et faire son devoir envers les tenanciers. Un merveilleux printemps régnait sur tout le pays. Les ajoncs sur les pentes des collines étaient éblouissans, bientôt les aubépines fleurirent les haies et les bords des ruisseaux. Une fois encore, la voix du coucou chanta l'annonce du renouveau. Quand des oiseaux furtifs reprirent leur joyeux va-et-vient entre la terre féconde et leurs nids aériens, quand du Sud au Nord le vent d'Ouest, chassant et dissipant sous ses rafales les grands nuages blancs, faisait du ciel chaque jour une nouvelle merveille, — Marcia souvent eût voulu retenir son souffle pour entendre son cœur répondre à ce printemps divin. Lester, ayant terminé ses studieuses recherches à Rome et à Naples, vers le milieu de mai, s'installa de nouveau à Coryston Place pour achever son œuvre. Il y trouva beaucoup plus à faire qu'il ne s'y attendait... Il trouva dans les prés et dans les bois la jeunesse radieuse de l'année... Il trouva Marcia!... et lut dans ses yeux noirs le plus affolant et le plus timide des aveux... Quelles alternatives de doute, de scrupules, de révélations exquises et de félicité pénétrèrent leurs âmes et les unirent, c'est à ceux-là seuls, qui ont connu les plus profondes et les plus pures des émotions humaines, de l'imaginer.

MARY A. WARD.

(*Traduction de* B. DE MARMÉ.)

PAYSAGES D'UKRAINE

On a retrouvé dans les papiers inédits du vicomte E.-M. de Vogüé ces notes sur l'Ukraine, premier contact de l'écrivain avec la campagne petite-russienne qu'il a décrite, dans plusieurs de ses ouvrages, avec non moins de précision que d'éclat. D'une plume pittoresque, l'auteur du *Roman russe* a retracé ici quelques figures, rendu à merveille la poésie des grandes steppes de blé, la paix profonde des mystérieuses forêts d'Ukraine. Ces pages, où la beauté du style se joint à l'originalité des aperçus, ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs.

Le jour où j'ai pu lire dans l'original les *Récits d'un Chasseur* de Tourguénef, je suis parti pour l'Ukraine.

Là seulement j'ai compris ce livre de poésie et de vérité.

Vous qui le lisez au loin, vous croyez peut-être qu'il est fait, comme les autres livres, de mots sortis de l'invention d'un cerveau humain : non pas ; il est fait des rumeurs sourdes qui passent le soir dans les champs ; les pages ont poussé du sol natal, naïvement, sans effort, comme des fleurs des marais, toutes trempées des vapeurs matinales, de la sève des forêts ; elles sentent la forte odeur de la terre aimée.

Seule George Sand a surpris à ce degré le parfum et la couleur de la nature, dans quelques peintures de son Berry. De plus, pour nous étrangers, la nature qui palpite dans les récits du Chasseur petit-russien est vierge et neuve, toute de mystère : l'attrait du livre, ce sont les horizons vagues et inconnus qui fuient entre les lignes ; il a cette fascination que vous avez ressentie peut-être en déroulant les nouvelles cartes d'Afrique. Notre pensée exacte, façonnée au moule occidental, hésite

d'abord au seuil de ce monde étranger, — autre monde, autres terres, autres âmes, — puis elle s'y plonge, la devine et s'en rend maîtresse, Dieu ayant promis à l'homme qu'il serait le roi de l'Univers, c'est-à-dire qu'il le comprendrait tout entier, pour peu qu'il sût le voir et l'aimer.

J'ai donc couru l'Ukraine, le pays du Dniéper, et ce qui demeure des grandes forêts à la lisière des steppes. Ce furent au début de tels étonnemens, de telles nouveautés, que je désespérai de pouvoir jamais les traduire. Je me serais écrié volontiers comme Quintilien : « Nous n'avons pas trouvé les mots avec lesquels nous pourrions parler de ceci. » Je m'étais flatté à la légère que la pratique du vieil Orient m'aiderait à comprendre la nature et le monde slaves : non, c'est autre chose. Là-bas, les lignes étaient simples et immobiles, les hommes endormis sur un fond de civilisation que notre éducation première nous a fait connaître; une lumière radieuse mettait tout en plein relief; on pouvait sans trop de peine saisir et rendre les contours. — Ici, les lignes sont ondoyantes et fugitives, la clarté douteuse, toute de reflets changeans : mirages des marais, mirages des steppes, mirages des neiges. — Et puis toujours ce double et difficile caractère d'un monde très vieux ou très jeune, suivant qu'on le regarde; rien de précis et d'arrêté, tout en formation; des plaines et des âmes qui échappent, à perte de vue, sans repère fixe. — Je ne rapportai de ma première tournée d'Ukraine que des impressions confuses, le sentiment d'avoir mal vu.

J'y revins à d'autres reprises, je laissai agir le temps, le bon maître. Il n'est rien de tel que d'user les choses et de s'y accoutumer : à mesure que la nouveauté s'émousse, on se fait aux aspects, on les voit plus réels, aux dépens peut-être de la couleur; ce qui est entré dans notre vie quotidienne nous devient simple ; l'imagination se refroidit, mais le jugement s'affine, les notions se classent ; les grands traits se dégagent, le relief de la contrée indécise émerge de la brume, incomplet sans doute, mais fixé sur quelques points : telle la carte qu'on imagine, quand on rêve d'une planète qui se condense au sortir du chaos liquide.

Ce soir, un long soir d'hiver qui m'a fait rechercher l'illusion des courses de mai, j'ai pris courage en ruminant mes notes des étés passés; j'y ramasse au hasard une brassée de

souvenirs. C'est peu de chose, des crayons, des silhouettes, les points d'attaque de ce qu'on devait écrire et de ce qu'on n'écrira jamais, les propos interrompus du carnet de voyage. Celui qui les a jetés là y retrouve seul une longue série d'images et de pensées; à ceux qui ont traversé les mêmes chemins, ces esquisses rappelleront du moins des impressions plus complètes et des tableaux oubliés; au plus grand nombre, elles parleront de choses inconnues, mais en donnant peut-être à quelques-uns le désir de venir connaître. Bonne curiosité du voyage, vertu salutaire, comme on serait heureux de croire qu'on a pu t'aviver! Connaître, c'est comprendre; comprendre, c'est excuser : et tout le secret de la vie n'est-il pas l'indulgence?

Voilà pourquoi, au retour des pays lointains, j'en parle volontiers aux gens de mon pays.



Le chemin de fer a couru durant une heure en pleine forêt. Il nous a laissés près de Briansk, dans les grands bois qui couvraient jadis tout le Nord de la Petite-Russie. Un *tarantass* (1) attelé de six chevaux doit nous faire franchir les 80 verstes qui nous séparent de W... De mon premier contact avec la terre d'Ukraine, dont nous venons d'atteindre la limite septentrionale, j'ai gardé une impression très vive. Les petits chevaux du Dniéper emportent au galop notre lourde machine par un chemin à peine indiqué, qui s'évanouit souvent dans les prés ou dans les friches. Le postillon harcèle ses bêtes du fouet et de la voix; il semble, comme elles, se griser de mouvement et d'espace dévoré. Je ne répondrais pas que quelques verres de *vodka* ne l'aient pas préparé à cette ivresse plus noble : mais l'explication n'est pas nécessaire. L'amour de la vitesse est une des passions caractéristiques du Russe; ce n'est pas qu'il attache au temps un prix particulier, loin de là : mais il s'abandonne délicieusement à la volupté d'une course folle, en traîneau, sur le tapis de neige déroulé à l'infini. On dirait que l'immensité de sa patrie l'oppresse et l'excite, que ses mornes horizons le sollicitent à fuir plus vite leur ennui, à chercher on ne sait quoi au delà d'eux. C'est la hâte fiévreuse du marin sur le monotone Océan.

(1) Longue calèche sans ressorts.

Gogol, ce profond connaisseur du cœur russe, a décrit dans une page classique cette ivresse de la troïka, « l'oiseau troïka, » et comparé sa patrie au rapide équipage.

« Ainsi tu te précipites, ô Russie, brave troïka. Nul ne t'atteindra ; sous ta course la route poudroie, les ponts tremblent, tu passes, tout reste loin derrière toi. Le spectateur s'arrête stupéfait du prodige. Est-ce un éclair qui fond de la nue? Pourquoi cette allure qui donne le vertige ? Quelle force inconnue respire dans ces chevaux surnaturels ?... Russie, à quel but cours-tu ainsi ? réponds. — Pas de réponse. Rien que le bruit étourdissant des clochettes. L'air vibre et gémit, le vent de la course le déchire en lambeaux ; elle vole, dépassant tout ce qui est sur terre, et peuples et empires s'écartent pour lui livrer passage. »

Comme la Russie du poète, notre attelage se précipite en ligne droite, sans souci des ornières, des pentes ou des labours, laissant à Dieu le soin de mesurer les obstacles à la force de résistance de l'équipage. Sa seule sagesse est d'éviter les ponts ; les ponts de province sont mal famés ; quand on en rencontre, on prend à droite ou à gauche par le lit de la rivière ; si fortes que soient les eaux, il vaut mieux s'y confier que braver les planches trompeuses qui les dominent.

Nous avons couru ainsi plusieurs heures, au travers de plaines silencieuses et vides, aux lignes incertaines, aux horizons perdus, qui reculaient devant nous sans changer d'aspect, comme les flots en haute mer. C'était bien une mer, la mer des blés, avec ses houles d'épis verts, moutonnant à perte de vue. Les frissonnemens du vent sur leurs cimes promenaient à la surface de l'immense tapis des moires changeantes, celles qu'on voit courir sur les vagues quand la brise les roule dans les clartés du matin. Pour compléter l'illusion, un pin ébranché émergeait parfois dans les lointains avec un vague aspect de mât désemparé dans ces solitudes mouvantes. Après ces champs de blé de plusieurs verstes de profondeur, venaient des pâturages, des landes nues. Celles-ci me rappelaient un peu le désert de Damas au printemps, avant la pousse des grandes herbes; pourtant tout autre est l'impression qui se dégage du désert de Syrie ou des sables d'Égypte : dure, mais éclatante, solennelle plutôt que triste; rien n'y vit, partant, rien n'y souffre, l'espace vide n'y parle que de liberté et de repos. Plus triste est la steppe russe, touchée par la charrue, accusant la misère de l'effort humain,

trahissant le petit bruit et la lutte inégale des pauvres hommes perdus dans ses plis. La majesté de la lumière lui manque également ; une clarté terne tombait, avec une pluie fine, de nuages très bas. Avant de disparaître sous l'horizon, le soleil les perce un moment ; une traînée de lumière verdâtre court sur les derniers blés avec des irisations d'arc-en-ciel et allume comme des torches les fûts blancs d'une lisière de bouleaux. Nous rentrons dans la forêt qui couvre encore un tiers de cette province et la couvrait tout entière il n'y a pas un demi-siècle. Les taches sombres des sapins y alternent avec les raies argentées des trembles et des bouleaux.

Dans l'eau dormante des marécages qui croupissent sous bois, les vieux arbres écroulés de vétusté, les branches reverdies dans les plaques humides, les roseaux et les herbes folles couvrent partout le sol ; une flore éblouissante, églantines, acacias, anémones aux teintes douces, foisonne au bord des eaux où flottent les nénuphars et les iris ; c'est la fermentation puissante d'une nature vierge, d'une nature aqueuse qui vous enveloppe de bouffées de vie et fait battre le sang plus ardent au cœur du passant.

La nuit vient bientôt nous en priver ; ils nous sont rendus plus loin par de grands feux de bûcherons dans une coupe ; les pyramides de bûches d'argent et les troncs encore debout apparaissent éclatans dans les flammes rouges et dans le miroir embrasé des marais.

Avant ces hommes, nous n'avions rencontré que de rares êtres vivans durant ces six heures de route : un colporteur juif pliant sous sa balle, quelques paysans accroupis dans leurs télègues ou à califourchon sur leurs *droghis*, chariot primitif fait d'une poutre jetée sur deux essieux. Pelotonnés sous la pluie dans leur touloupe de laine brune, ils nous saluent au passage et suivent nos figures étrangères d'un regard placide et vague. A l'entrée des bois, un tabor de bohémiens campe dans la prairie ; les petits enfans tsiganes sortent tout nus des tentes et courent après notre voiture en mendiant quelque monnaie. Une superbe fille sauvage, à peine couverte d'une loque, nous aperçoit et bondit jusqu'à nous en tendant la main : elle danse sur un rythme endiablé, avec un frissonnement de tous ses nerfs et de furieux sourires ; une vraie statue de la jeunesse asiatique, quelque bacchante suivant Dionysos, aux jarrets de

bronze, au sang brûlé, aux yeux noirs comme ses cheveux, des yeux profonds de trente siècles de vie endormie. Un vieillard s'approche aussi et, sur ma demande, compte jusqu'à dix dans sa langue ; il emploie, à de très faibles variantes près, les termes de la numération en sanscrit. Pauvre épave aryenne, ancêtre arrêté si loin derrière nous, que de chemin nous avons fait depuis toi ! Nous ne pouvons te renier, vieux père, tes mots sont nos mots, tes traits sont nos traits ; cependant tu erres dans notre monde comme un étranger, portant partout avec toi ton Inde fabuleuse.

Un peu plus loin nous relayons dans un hameau; les chaumières basses, en troncs de sapins ou en clayonnages, ont encore l'humble apparence des villages russes ; à mesure qu'on avance en Ukraine, la maison petite-russienne prend un air plus aisé sous son blanc crépi de chaux. Le maître de l'auberge est un ancien serf des hôtes chez qui je me rends; il a été libéré avant l'émancipation, a gagné une petite fortune; maintenant ses deux fils commencent le latin, pour aller achever leurs études classiques et conquérir leurs diplômes au gymnase de Moscou.

Voilà une belle évolution, dira-t-on, en moins de vingt ans, du servage à l'étude du latin; sans doute c'est très séduisant : est-ce aussi pratique? D'abord, je voudrais bien que ces jeunes gens m'expliquassent ce qui peut les rattacher à notre vieux tronc latin; pour nous qui sommes nés de ce tronc, ce serait un suicide intellectuel que de l'abandonner; mais eux, les Russes orthodoxes, ces Gréco-Slaves, qu'ont-ils de commun avec lui? Ni la langue, ni la religion, ni le droit, ni le génie national.

Toutes leurs racines sont ailleurs; pourquoi bâtir leur monde moral sur cette base artificielle? Et puis je demande à Ivan ce qu'il fera de ses fils diplômés; il ne sait pas trop; je crois bien qu'il se répond tout bas à lui-même : des fonctionnaires.

Mais enfin peu importe, on verra après; le principal est d'avoir le diplôme. — Oui, le diplôme des ambitions déçues. — Songez donc, Ivan, qu'il y a dans la sainte Russie des milliers de braves gens comme vous, qui ont des milliers de fils, lesquels auront des milliers de diplômes et feront des milliers de fonctionnaires : sur qui fonctionneront-ils? Ah ! si vous aviez envoyé vos gars à l'école professionnelle pour recruter d'abord cette armée de l'industrie qui vous manque, pour former une bourgeoisie indépendante, je vous applaudirais des deux mains. Eux,

les fils du serf, deviendraient des artisans, des contremaîtres, des usiniers, des ingénieurs; ce serait déjà un joli échelon de franchi; et leurs fils, à eux, auraient le droit de vouloir plus et de briguer l'administration de la grande machine sociale créée par leurs pères. — Aujourd'hui, Ivan, entre ce peuple que vous avez laissé à la glèbe et les capacités héréditaires qui l'administrent, où trouvez-vous l'élément moyen sur lequel vos fils doivent s'appuyer et expérimenter leurs diplômes? Votre travail les a tirés du servage : pourquoi les replonger dans cet autre servage du bureau d'État sans horizon?

Mais s'ils ne peuvent être fonctionnaires, me direz-vous, le bienheureux diplôme leur ouvrira les professions libérales, ils seront avocats, médecins... Mon ami, pensez que chez vous on retarde tellement sur son siècle, que les avocats y sont institués pour plaider des procès et les médecins pour soigner des malades; quand vous aurez plus d'avocats que de procès et plus de médecins que de malades, de quoi vivront vos fils? Ne vous reprocheront-ils pas l'arme inutile que vous leur aurez donnée, à moins qu'ils ne préfèrent, ce qui s'est vu, la tourner contre une société mal faite à leur gré? Vous êtes à terre et vous voudriez monter au ciel, ce qui est le vœu de tout être humain, vœu très légitime et très raisonnable : seulement, on y arrive en bâtissant de bonnes et solides assises, reliant peu à peu la terre au ciel : quand la bâtisse est achevée, tout le monde grimpe aux degrés, et escalade le ciel sans défense : c'est parfait. Ce vieux procédé vous paraît trop lent, et vous imaginez de donner à vos enfans des ailes de papier, pour s'élever, tout d'un coup, dans le vide. Prenez garde, Ivan, les ailes se déchirent, on n'arrive pas au ciel, bien défendu, et on retombe de tout son poids sur les pauvres hères qui grattent la terre... Mais je vous prêcherais en vain, Ivan Ivanovitch : vous êtes de ceux qu'enivre la troïka à l'allure vertiginieuse, qui brûlent la route et courent aux extrêmes, quitte à tomber épuisés en y touchant. Vous avez le mépris du relais, vous qui en tenez un, du moyen terme de la sage lenteur. Suivez votre nature, Ivan Ivanovitch; après tout, c'est peut-être ainsi qu'on fait les grandes choses inconnues; les *Mille et une Nuits* ont été écrites par un fou de génie, les maisons de banque ont été fondées par des sages, et j'aime mieux celles-là que celles-ci. C'est égal, entre le tabor des tsiganes qui chantent demi-nus à la lisière du bois et ces fils de serfs qui ap-

prennent le latin, j'ai déjà parcouru toute les distances de la vaste Russie, monde à l'usage duquel notre vieille mathématique n'a ni mètre ni balancier.

Après le hameau du relais, nous ne rencontrons plus une habitation. Les grelots de nos chevaux ébranlent à peine le silence écrasant, le calme morne de ces solitudes. Rien, dans nos campagnes si peuplées, ne saurait donner une idée de la paix profonde des steppes et des bois russes : grâce à elle, sans doute, de toutes ces choses assez tristes il se dégage une harmonie qui gagne insensiblement l'âme. Je ne trouve rien d'analogue à cette sensation pénétrante, dans mes souvenirs de voyage plus colorés : si je l'ai connue avant, c'est peut-être durant les quelques instans passés dans nos musées devant un Ruysdaël ; tenez, quand l'âme est grise à Paris par un jour d'automne, et qu'on va retrouver, au fond des salles muettes du Louvre, cette toile vide, brune et mystérieuse, où un groupe d'arbres pliés sous la rafale habite seul la plaine détrempée ; le génie sombre du premier des paysagistes a écrit là dans chaque brin d'herbe, dans chaque nuage, les deux mots de cette terre du Nord : solitude et peine. On y devine sans la voir la fatigue du piéton attardé dans les boues et, dans l'infini où se prolonge cette toile, les mornes et puissantes énergies de la nature. Cette fatalité que le maître a peinte avec les élémens modérés d'un paysage flamand, la campagne russe la dit en grandes phrases simples et douloureuses. Voilà pourquoi nous rêvions d'un Ruysdaël slave, quand les chevaux franchirent une haie de clayonnages et s'arrêtèrent en plein bois, devant une grande maison de briques dans le style des dernières années de Catherine : nos hôtes nous attendaient sur le perron, entre deux tilleuls en fleurs où pendaient des lanternes de fer.



Je veux faire connaître la bonne grâce patriarcale d'un de ces intérieurs d'autrefois, comme il y en a encore tant en Ukraine. J'en choisis un au hasard, ils sont beaucoup qui se ressemblent. Une grande salle seigneuriale, servant tout à la fois de vestibule, de salon et de salle à manger ; dans l'angle, un vieux clavecin, relique de l'autre siècle ; aux murailles blanchies, pendent d'anciens portraits. Là grimacent, sur un voile épais de suie et de bitume, les profils naïvement terribles des hetmans zaporogues

auxquels la terre a appartenu jadis. Les guerriers kosaks, serrant leur cimeterre sur leur riche pelisse, dardant un regard fixe sous leur grand bonnet de fourrure, justifient par leur haute mine les exploits que leur prêtent les légendes slavonnes, inscrites en lettres d'or au bas de leurs portraits. C'est Stenko Dimitritch, un lieutenant de Bogdan Chmelnitzki, vainqueur des Polonais à Pilava, pris dans une embuscade et emporté par ordre du féroce Jérémie Vichnevski ; puis Siméon Dorochensko, tué aux côtés de Mazeppa durant la fuite à Bender; d'autres encore, et après eux leurs épouses; celles-ci ne sont guère plus avenantes, malgré leurs chemises petites-russiennes aux broderies de couleurs vives; le peintre a flatté leur piété en leur donnant une vague ressemblance avec les maigres saintes des icones domestiques.

Ces vénérables images sont dues au pinceau des compagnons valaques qui parcouraient autrefois le Sud de la Russie et payaient ainsi l'hospitalité des boiars. Sous les yeux des bons ancêtres, la longue table est dressée pour le souper et la veillée qui suivra : à l'un de ses bouts trône le samovar. On pourrait traduire en Russie par ce mot essentiellement national notre expression de foyer, avec toutes les idées qu'elle symbolise. L'homme du Nord, obligé de cacher le foyer derrière les cloisons maussades d'un poêle, ne trouve pas comme nous son centre domestique sous le manteau de la cheminée; le dieu pénate de sa maison, c'est la machine toujours brûlante et chantante, source de chaleur et de vie, qui verse sans relâche, durant les longs mois d'hiver, la boisson réconfortante; comme chez nous le tison entre les chenets, le samovar attire et retient les heures oisives, les longs propos, les visiteurs amis ou les rêveries solitaires. Notre enfance, grandie dans l'âtre de quelque vieille maison provinciale, a confié ses imaginations folles aux flammes jaunes et bleues qui sifflent entre les bûches de chêne; le Russe, lui, a un autre confident pour ces choses intérieures; le samovar est là, avec sa panse de cuivre poli qui reflète les chimères évoquées, son chant monotone qui les berce, sa spirale de fumée qui les emporte et les disperse. Atre ou samovar, amis différens donnés à l'homme pour partager son épargne de pensées, miroirs divers qui lui renvoient, au Sud comme au Nord, des joies, des tristesses et des espérances communes à l'humanité sous tous les cieux.

Autour de la large table où ronfle la bouilloire se groupe une nombreuse famille. Autre mot qu'il faut prendre, dans la province russe, au sens vieilli et étendu qu'il comportait autrefois chez nous. Après les enfans et les petits-enfans, échelonnés aux côtés de l'aïeule qui préside le haut bout de cette table, vient tout un clan patriarcal de demi-serviteurs, sorte de parenté d'adoption sur les confins de la domesticité. Il y a là de vieilles filles nobles sans fortune, orphelines d'officiers tombés dans quelque bataille sous les ordres du maître de céans, et qui payent le gîte et le couvert par une légère surveillance dans une des branches du ménage; des gouvernantes affranchies au temps du servage par l'affection de la maîtresse; le vieil intendant en retraite et l'intendant en activité; le médecin du district, parfois un gros fermier, qui sais-je encore? Tout un petit monde familier et cordial, où ne se remarque aucune dissonance servile; braves gens qui seraient également surpris, bienfaiteurs et obligés, si on leur demandait à quel degré de la table commune le lien du sang finit, le lien du bienfait commence.

A ce propos, on étonnerait plus d'un Français en lui disant que cette Russie, qu'il se figurait volontiers partagée en deux castes tranchées, les esclaves et les maîtres, est en réalité le pays où l'égalité sociale existe le plus naturellement dans les mœurs. L'histoire nous en donne la raison : en ce pays, la constitution de la noblesse n'a pas été le fait d'une conquête militaire; elle est sortie peu à peu du sein du peuple, par les hasards des siècles, et plus tard par le service de l'État; la misère, la décadence des familles la font rentrer parfois dans ce même peuple, insensiblement et sans secousse trop marquée. La race est profondément une et homogène. Les usages de la langue traduisent cet état social d'une façon frappante. Chez nous, l'homme en blouse qui aborde l'homme en habit lui dit invariablement « Monsieur; » il lui a dit jadis « Monseigneur, » il dira parfois « citoyen, » mais sous l'empire d'une colère sociale. L'homme en habit a appelé longtemps l'homme en blouse « vilain, » puis « mon ami ; » aujourd'hui, devant les progrès constans du sentiment égalitaire, il cherche parfois avec une gêne visible le terme qui lui manque; qu'au lieu de blouse il voie des haillons, il dira sans hésitation « mon brave homme. » En Russie, la langue usuelle n'a pas d'équivalent à

ces mots de « Monsieur, » « Madame, » qui classent et divisent; le dernier moujik en touloupe graisseuse aborde le plus grand seigneur ou le plus haut fonctionnaire de l'Empire, parfois leTsar lui-même, avec la dignité et l'aisance del'Oriental; il les interpelle tout naturellement par le nom de baptême uni au nom du père : Piotre Nikolaiévitch, Véra Nikolaiévna, si c'est une femme ; le boïar répond de même au moujik : Ivan Ivanovitch ou tout autre. — Petite remarque, dira-t-on. Ceux qui ont réfléchi à la puissance du langage, traduisant les mœurs d'un peuple et les maintenant tout à la fois, ceux-là seront frappés de cet indice sûr et croiront sans peine que l'égalité sociale, avec l'égalité des droits qui en découle, autrement dit la démocratie, est plus facile à instituer en Russie que partout ailleurs. Pourvu toutefois qu'on ne touche pas à la forte constitution de la famille; comme toutes les sociétés primitives, la société russe est bâtie de toutes pièces sur le type primordial de la famille; le pouvoir paternel y est la source de l'autorité. Quand les paysans du village, aujourd'hui complètement indépendans, viennent chez leur ancien seigneur pour une requête ou une contestation, l'orateur s'exprime toujours ainsi : « Notre père N.N. » ou « Notre mère N.N. ; » c'est que, dans la conscience confuse du serf russe, le seigneur n'était le maître que parce qu'il était le père commun ; investi à ce titre du pouvoir absolu que le chef de famille s'arroge dans toute maison de paysan.

La féodalité occidentale a été organisée sur le modèle d'une armée; la féodalité russe sur celui d'une famille. Au moyen âge le grand boïar menait à la guerre des « enfans-boïars, » non des vassaux. En Ukraine surtout, l'organisation kosake du clan, de la tribu, a laissé des traces profondes.

Ainsi s'expliquent les habitudes patriarcales qui donnent aux maisons de mes hôtes un bon parfum du vieux temps. Tandis que je les observe, l'interminable souper campagnard s'achève : tout ce monde se lève et vient respectueusement baiser la main de l'aïeule, en la remerciant pour le pain et le sel. Les enfans se dispersent bruyamment, les vieilles filles noires du bas bout de la table s'évanouissent comme des ombres, avec cette démarche impersonnelle, effacée et discrète, spéciale aux humbles et muettes existences d'arrière-plan.

E.-M. de Vogüé.

LES MANŒUVRES DU LANGUEDOC

EN 1913

Les manœuvres d'armée qui viennent de se terminer aux environs de Toulouse méritent d'attirer l'attention, pour divers motifs. Elles ont mis en présence quatre corps d'armée, une division d'infanterie coloniale, une division de cavalerie et divers élémens endivisionnés, c'est-à-dire un effectif comparable à celui d'une armée normale, quand elle a été éprouvée par le début d'une campagne. Une partie de ces troupes comptaient parmi celles de France qui, à tort ou à raison, passent pour être les moins imprégnées de l'esprit militaire. On connaît les incidens tragiques survenus lors des troubles du Midi en 1907, ceux arrivés au printemps dernier dans certaines garnisons de la même région. Il était permis de se demander comment se comporteraient aux manœuvres ces élémens, contaminés par le milieu, affaiblis par certaines traditions d'indiscipline pour les uns, de faiblesse pour les autres. Enfin les deux commandans de partis étaient de ceux dont la personnalité force l'attention. Tous deux, membres du Conseil supérieur de la Guerre, anciens combattans de 1870, blessés tous deux pendant la guerre, si nos souvenirs ne sont pas en défaut pour ce qui concerne le second, MM. les généraux Pau et Chomer ont dans toute l'armée une réputation de savoir, d'énergie, de coup d'œil, bref, de toutes les qualités qui font l'aptitude aux plus hauts commandemens. Le directeur des manœuvres était le vice-président du Conseil supérieur de la Guerre, c'est-à-dire le commandant désigné du groupe d'armées du Nord-Est en cas de mobilisation. On pouvait donc s'attendre à trouver dans cette grande réunion de troupes des élémens tout particuliers d'intérêt,

***

Deux armées devaient être en présence : celle du Nord ou parti bleu commandée par le général Pau ; celle du Sud ou parti rouge par le général Chomer. La première comprenait les 12e et 18e corps (généraux Roques et de Mas-Latrie), une division d'infanterie coloniale (1) (général Vimart), une brigade de cavalerie provisoire (général Grellet), un groupe d'artillerie lourde, trois escadrilles d'avions avec centre à Agen, un dirigeable dont le port d'attache serait Pau.

Quant à l'armée du Sud, elle était composée des 16e et 17e corps (généraux Faurie et Plagnol), de la 6e division de cavalerie (général Charlery de La Masselière) à deux brigades, l'une de cuirassiers, l'autre de dragons ; un groupe d'artillerie lourde, trois escadrilles d'avions ayant pour centre Toulouse, un dirigeable dont le port d'attache serait Albi.

On voit que le parti bleu disposait de cinq divisions d'infanterie et d'une brigade de cavalerie à trois régimens, sans tenir compte des brigades de corps. Quant au parti rouge, il ne comptait que quatre divisions d'infanterie et une division de cavalerie à quatre régimens. Son infériorité était donc sensible.

La composition des corps d'armée en infanterie était normale, mais non leur dotation en artillerie. Chacune des divisions d'infanterie disposait de deux groupes (six batteries) au lieu de trois. Seule la division coloniale avait ses neuf batteries. De même l'artillerie de corps ne comptait que deux groupes au lieu de quatre : une différence du simple au double. Quant à la proportion d'artillerie lourde, elle était très faible, un groupe par armée (2). Cette faiblesse en artillerie, résultant du défaut d'attelages disponibles dans les régimens, n'est naturellement pas sans inconvéniens. Il est beaucoup plus difficile de manier un corps d'armée à 30 batteries que le même corps à 18, surtout

(1) 3e, 7e, 21e et 23e régimens, renforcés de nombreux détachemens du reste de l'arme.

(2) Pour chaque armée, un groupe de 2 batteries à 2 pièces de 155 mm. Rimailho et une colonne légère de munitions. L'armée du Sud disposait en outre d'une batterie de 120 mm. longs avec ceintures de roues et tracteurs. Chacun de ces derniers engins traîne une pièce, une remorque chargée de munitions et une voiture de ceintures de roues.

Quant à l'armée du Nord, elle possède une section d'obusiers de 120 du Creusot à 2 pièces, 2 caissons, une voiture observatoire, un chariot de batterie.

dans les terrains accidentés où allaient se dérouler les manœuvres. Il peut même aisément se faire qu'un grand élément d'armée soit incapable de déployer toute son artillerie dans une région de ce genre.

Notons encore que la cavalerie de chaque corps d'armée était représentée par un régiment et demi, soit six escadrons constitués en brigade. Quant à la division de l'armée Chomer, elle appartenait à un type quelque peu démodé, deux régimens de cuirassiers et deux de dragons, comme la division Forton à Rezonville. La brigade indépendante de l'armée du Nord était une formation provisoire à trois régimens, deux de dragons et un de chasseurs. En somme, la proportion de cavalerie était faible dans les deux armées, ce qui cadrait avec la nature du terrain.

Les opérations allaient se dérouler sur la rive gauche de la Garonne, dans le quadrilatère Agen-Montauban-Toulouse-Auch. La partie centrale de cette région, celle qui s'étend autour de Lectoure, de Lavit et de Beaumont, est la Lomagne, un pays doucement mamelonné, semé de nombreux villages, dont beaucoup sont juchés en des points dominans. Quelques-uns montrent encore des restes de fortifications remontant à la croisade contre des Albigeois ou à la guerre de Cent ans. L'ensemble est tourmenté, couvert de boqueteaux, de haies, sans grandes vues, beaucoup plus propre au combat de l'infanterie qu'à celui des autres armes. Les points culminans ne dépassent guère trois cents mètres. Les principaux accidens du sol sont les vallées qui, s'épanouissant en éventail du haut du plateau de Lannemezan, descendent vers la Garonne dans les directions comprises entre N. S. et N. E.-S. O.

Le sol est en général argileux, parfois semé de flaques d'eau en temps de pluie. Les deux seules forêts sont celle de Bouconne entre la Save et le Touch, à l'Ouest de Toulouse, et celle de Montech entre Montauban et la Garonne.

Les manœuvres proprement dites devaient commencer le 11 septembre. A la date du 10, le parti bleu était réparti entre la Baïse, la Garonne et l'Arrats, la division d'infanterie coloniale et la brigade de cavalerie d'armée formant avant-garde générale au centre du dispositif, face au Sud-Est. Quant au parti rouge, il était encore sur la rive droite de la Garonne, à hauteur de Toulouse.

A deux heures, le général Pau recevait de son commandant

en chef fictif (en réalité, M. le général Joffre) les instructions suivantes :

Brive, le 9 septembre, 18 heures. — Les forces ennemies battues se retirent vers le Sud-Est, à la rencontre de renforts qui afflueraient principalement par la ligne Cette-Toulouse. Leurs arrière-gardes ont été signalées hier soir sur la Dordogne, à Bergerac et en amont. D'après les derniers renseignemens reçus, l'ennemi aurait déjà constitué de nouveaux groupemens à Toulouse et à Muret.

Leur importance est évaluée à trois divisions d'infanterie au moins : une division de cavalerie aurait passé la nuit du 8 au 9 septembre sur la Save, dans la région de Montaigut-sur-Save. Enfin, des organisations défensives seraient projetées sur les deux rives de la Garonne, aux abords immédiats de Toulouse. Le gros de nos forces a entamé la poursuite de l'ennemi, en direction générale de Toulouse.

En marchant droit sur la capitale ennemie, ma pensée est d'obliger l'ennemi à accepter la bataille avant la reconstitution complète de ses moyens. Je compte l'atteindre le 14 ou le 15 septembre sur le Tarn ; mon intention est de le fixer avec le gros de nos forces et d'agir avec l'armée P sur ses principales communications avec le Sud-Est : Toulouse-Pamiers ; Toulouse-Cette.

Pour le succès de ces opérations, il importe que l'armée P gagne, au plus tôt, la région Toulouse-Muret.

Elle se mettra en mouvement le 11 septembre, à six heures. La liaison de l'armée P avec le gros du parti bleu sera assurée sur la Garonne même, par les soins de ce dernier; notre colonne extrême de l'Ouest, franchissant la Dordogne à Bergerac, atteindra vraisemblablement le 12 septembre, avec ses avant-gardes, la région de Villeneuve-sur-Lot.

A cinq heures, le général Chomer recevait de son commandant en chef fictif les instructions ci-après :

Caussade, le 10 septembre, 2 heures. — Les corps bleus qui m'étaient opposés n'avaient pas encore franchi, hier 9 septembre, la ligne de la Dordogne, dont les principaux passages ont d'ailleurs été détruits.

Le gros de nos forces, qui atteindra aujourd'hui même la ligne Sud du Lot, continuera donc son mouvement vers la région Toulouse-Albi-Castres sans crainte d'être sérieusement inquiété.

Toutefois, des colonnes bleues, évaluées à 2 ou 3 divisions, ont été signalées en mouvement, le 7 septembre, de Mont-de-Marsan et Bazas vers le Sud et le Sud-Est.

Un parti important de troupes de toutes armes (plus d'une brigade, avec une forte proportion de cavalerie) était déjà hier, 9 septembre, entre le Gers et l'Arrats, dans la région de Miradoux.

L'intention de ces nouveaux groupemens peut être : soit de franchir la Garonne, notamment dans la région de Moissac, pour inquiéter d'abord notre flanc Ouest et opérer ensuite leur jonction avec le gros du parti bleu; soit de marcher rapidement vers Toulouse et Muret, pour occuper

la capitale d'une part et, d'autre part, pour agir contre nos principales communications avec le Sud-Est.

L'armée C a la mission de s'opposer à ces diverses actions possibles de l'ennemi, en opérant sur la rive gauche de la Garonne. Les opérations sur la rive droite restent attribuées au gros de nos forces, dont la colonne extrême de l'Ouest aura vraisemblablement son arrière-garde le 11 septembre à Tournon, et le 14 aux abords de Montauban.

La liaison de l'armée C avec le gros de notre parti sera assurée, sur la Garonne même, à la diligence des troupes opérant sur la rive droite.

L'armée C entrera en opérations dès demain 11 septembre, à six heures.

Tel qu'il est exposé ci-dessus, le thème général des manœuvres paraît fort simple et d'une parfaite clarté. Il laisse une large part d'initiative aux deux chefs de partis. Toutefois, selon une observation très juste du correspondant du *Journal des Débats*, M. le commandant de Thomasson, la distance entre Toulouse et l'Arrats est de 60 à 70 kilomètres, ce qui impliquait l'impossibilité d'une rencontre sérieuse avant le troisième jour. Or, aux manœuvres d'armée, il est habituel qu'un jour de repos sépare deux périodes d'activité de trois jours chacune. La bataille du troisième jour courait donc le risque d'être écourtée.

En revanche, il est évident que le rôle de la cavalerie d'armée ne peut acquérir une certaine ampleur que si la distance initiale est suffisante entre les deux partis. Cet avantage est assez grand pour justifier le procédé adopté aux manœuvres de 1913. Peut-être eût-il mieux valu néanmoins prolonger d'un jour la première période, afin de donner à la bataille du 13 son entier développement.

***

Le 11 septembre, les deux armées opéraient simultanément leur mouvement offensif, en prenant toutefois des dispositions qui différaient sensiblement. L'armée du Sud avait passé la nuit du 10 au 11 sur la rive droite de la Garonne, à hauteur de Toulouse. Elle marchait le 11 sur quatre colonnes de division, dans la direction générale du Nord-Ouest.

La 31e division allait par Blagnac, la 32e par Plaisance-du-Touch, la 33e par Saint-Lys et la 34e par Rieumes. La 6e division de cavalerie avait mission de couvrir le flanc gauche, tout en cherchant à gagner le flanc droit de l'armée du Nord. A cet effet, elle marchait sur Auch par l'Isle-Jourdain et Aubiet.

Quant au troupes du général Pau, elles avaient passé la nuit

sur la Baïse, vers Condom. Elles marchaient le 11 septembre au Sud-Est, suivant l'axe Lectoure-Tournecoupe-Cox-Montaigut-Toulouse, sous la protection d'une avant-garde générale, la division d'infanterie coloniale, et de la brigade provisoire de cavalerie, renforcée d'un régiment emprunté au 12e corps.

Les distances à parcourir et les directions assignées aux cavaleries adverses excluaient la possibilité d'une rencontre. Le soir du 11, les avant-gardes du général Chomer s'arrêtaient sur la Save, dont elles tenaient les passages à Grenade, à Montaigut, à l'Isle-Jourdain, à Samatan et à Lombez. Elles-mêmes étaient couvertes par des « détachemens de sûreté, » suivant l'expression officielle, postés sur la rive gauche de cette rivière. Ces sortes d'avant-postes renforcés tenaient les crêtes de cette rive, à Le Grès, Montbrun, Montferran, Bézéril. La plupart était composés d'un bataillon, une batterie, un peloton de cavalerie. Enfin un régiment de cavalerie emprunté au 17e corps s'était posté en avant de la gauche à Gimont, dans la direction suivie par la 6e division de cavalerie, elle-même vers Mirepoix-Arcamont.

Le front ainsi occupé par les quatre divisions rouges était très considérable, 45 kilomètres environ de Grenade à Lombez, bien que les têtes de l'ennemi ne fussent qu'à 30 kilomètres.

Le dispositif du général Pau était beaucoup plus resserré. Le sôir venu, la division coloniale tenait les hauteurs de Casteron-Cumont, où elle s'était fortifiée, tout en gardant les ponts de la Gimone. La brigade de cavalerie provisoire occupait Estramiac-Solomiac, se reliant aux troupes coloniales, de façon à couvrir la droite de l'armée du Nord, en échelon avancé. Elle était renforcée d'un bataillon et de deux batteries empruntées à la division coloniale.

Derrière ces deux élémens, le 12e corps stationnait vers Miradoux (24e division) et vers Mézan (Saint-Mézard?) (23e division), le 18e corps sur la ligne Montestruc-Terraube. Le front de l'armée bleue ne dépassait guère 25 kilomètres.

On voit la différence très marquée entre les deux dispositifs. L'armée du Sud a opéré une sorte de déploiement préparatoire au combat, en formant ses quatre divisions en colonnes sur un même front, très étendu, et en détachant sa cavalerie en avant de la gauche. Quant à l'armée du Nord, elle est beaucoup plus massée, derrière une avant-garde générale qui lui permettrait de manœuvrer, s'il était nécessaire. Le mouvement de l'armée

du Sud paraît être inspiré des idées allemandes telles que nos voisins les ont appliquées en 1870-1871, et comme ils les appliquent fréquemment encore dans leurs manœuvres d'automne. Le dispositif du général Pau semble plus conforme aux traditions de nos grandes guerres. Il garantit plus de liberté de manœuvre au commandant de l'armée.

Les ordres donnés des deux parts diffèrent également en ce qui concerne les avions. Le chef du parti Nord a dirigé quatre reconnaissances d'aéroplanes, dont trois sur Toulouse, par Beaumont, Solomiac et Mauvezin, et une vers Muret par l'Isle-Jourdain. Le dirigeable *Fleurus* doit observer les débouchés à l'Ouest de la Garonne et transmettre par la télégraphie sans fil les indications qu'il recueillera.

Du côté Sud, les procédés employés furent autres. Les aéroplanes reçurent une indication très large des directions à suivre et des zones à explorer. Quant au dirigeable *Adjudant-Vincenot*, il dut survoler toute la vaste région comprise entre Auch et la Garonne, vers Valence (1).

Dans cette recherche des renseignemens, l'avantage paraît être resté à l'armée du Nord. Dès le matin du 12, le général Pau savait très exactement par ses aéroplanes qu'aucune colonne rouge ne marchait au Nord de la route Toulouse-Cox. D'autre part, sa cavalerie lui aurait appris qu'aucune colonne rouge n'était au Sud de la route Rieumes-Gimont (2), renseignement qui paraît d'ailleurs inexact. L'ennemi était ainsi « encadré. »

Le 12 septembre, l'armée rouge continuait son mouvement au Nord-Ouest, tout en faisant avancer sa droite. La 31e division (16e corps) passait la Save à Montaigut, dès sept heures, pour se porter vers Cox ; le reste du corps d'armée traversait la rivière à l'Isle-Jourdain pour atteindre Montbrun, Razengues, Clermont, avec une forte avant-garde à Cologne, au Nord-Ouest.

Quant au 17e corps, il passait la Save à neuf heures, la 33e division marchant sur Montferran, Frégouville, Cazaux ; la 34e sur Samatan et Lombez, avec une avant-garde commune à Gimont, tenant les hauteurs entre ce bourg et Aubiet.

La 6e division de cavalerie, au Nord d'Auch, continuait

(1) Un télégramme d'Albi a fait connaître que ce dirigeable, par suite d'une avarie, n'avait pu quitter son port d'attache le 12 septembre.

(2) D'après le correspondant des *Débats*, commandant de Thomasson.

d'avoir mission d'inquiéter le flanc droit de l'armée bleue. Le front rouge avait sensiblement diminué, bien que, de Cox à Lombez, il mesurât encore trente-quatre kilomètres environ.

De son côté, l'armée bleue se massait à l'Ouest de la Gimone, à droite de la division coloniale restée sur ses positions de Casteron-Cumont, qu'elle achevait de fortifier. La brigade provisoire de cavalerie avait ordre de descendre vers le Sud, sur Nougaroulet, face à la division de cavalerie rouge signalée vers Auch.

Quant aux 12e et 18e corps, ils allaient également au Sud, pour venir à la hauteur de la division coloniale. Le 12e corps s'échelonnait de Monfort à l'Isle-Bouzon par Saint-Clar, avec une avant-garde à Solomiac, sur la Gimone. Le 18e se répartissait de même entre Puycasquier et Montestruc, son avant-garde à Saint-Antonin. Le front de l'armée bleue, sensiblement parallèle à la Gimone, ne dépassait guère vingt kilomètres; ses élémens se répartissaient sur une profondeur à peu près égale, celle d'une petite journée de marche. Comme son adversaire, elle avait paru se glisser vers le Sud, en appuyant vers sa droite, tandis que l'armée rouge appuyait vers la gauche.

Ainsi que celle du 11, la journée du 12 septembre se passait sans rencontre sérieuse. Les seuls engagemens intervenus concernaient surtout la cavalerie des ailes Sud des deux partis.

Vers une heure, la brigade provisoire atteignait son objectif de Nougaroulet et y mettait pied à terre. Peu après, elle était avisée de l'approche de la division rouge, et n'avait que le temps de se mettre en selle et de prendre sa formation de combat. Au moment où la mêlée allait se produire, les arbitres intervenaient et donnaient l'avantage à la 6e division dont la charge eût été plus compacte sur une troupe de même force numérique, mais surprise dans une certaine mesure. Il fut décidé que la brigade bleue se retirerait, mais que les deux adversaires seraient neutralisés un certain temps. Ce jugement à la manière de Salomon paraît être l'équité même.

La 6e division se portait ensuite sur l'Arrats, vers l'Isle-Arne, non sans canonner à plusieurs reprises la division de droite du 18e corps, dont elle aurait, en réalité, sensiblement retardé la marche (1). Il est vrai, assure un correspondant,

(1) Elle paraît avoir inutilement attaqué la division bleue, d'abord de flanc puis de front vers Crastes, en ouvrant le feu sur l'avant-garde qu'elle obligeait à s'arrêter et à commencer son déploiement.

qu'ensuite elle commettait l'imprudence de défiler à portée de l'artillerie bleue, qui lui eût fait subir inutilement de grosses pertes.

Quant à la brigade provisoire, elle avait sans succès tenté d'occuper Gimont, tenu par la cavalerie du 17e corps, avec un bataillon du 7e régiment d'infanterie en soutien. Elle passait ensuite la Gimone, retardait la marche d'une colonne rouge et finalement, après avoir bousculé deux escadrons ennemis, se portait à la droite de son armée pour la couvrir.

En somme, des deux côtés, l'emploi de la cavalerie avait été rationnel, à part quelques fautes de détail.



Le 13 septembre, à l'armée du Sud, trois divisions (31e, 32e, 33e) partaient à six heures du matin du front Cox-Cologne-Touget, pour attaquer la ligne Casteron-Tournecoupe-Cadeilhan. On notera que le front initial mesurait treize kilomètres environ et le front d'attaque un peu plus de dix kilomètres. Quoi qu'on en ait dit et bien que le terrain accidenté se prêtât mal aux liaisons entre les divers élémens, il ne semble pas que ces fronts fussent excessifs pour le début d'une action. Mais, de Cox à Casteron, il y a vingt et un kilomètres environ, ce qui eût encore exclu une action sérieuse, si l'armée du Nord n'avait pris également l'offensive.

La dernière division du 17e corps (la 34e) s'était portée à Gimont par une marche de nuit, afin de s'y tenir prête à envelopper la droite ennemie en collaboration avec la 6e division de cavalerie. On peut se demander si cette disposition ne procédait pas d'une idée préconçue. Au moment où elle était prise, l'armée rouge ignorait le front que tiendrait son adversaire et les dispositions qu'il prendrait.

On remarquera également l'heure tardive du départ. De Cox à la Gimone il y a treize kilomètres environ; c'est dire que le 16e corps ne pouvait commencer à passer la rivière avant neuf heures. Il y avait sujet de craindre que l'adversaire n'eût déjà pris toutes ses dispositions pour tenir les ponts en force ou pour les avoir traversés.

Quant à l'armée bleue, son chef lui assignait le dispositif suivant. La division de queue du 12e corps (23e) venait, par une marche de nuit, s'intercaler entre la division de tête (24e) et la division coloniale. Le tout et la division de tête du 18e corps

(36e), c'est-à-dire un ensemble de quatre divisions équivalant à la totalité de l'armée rouge, passait la Gimone dès cinq heures du matin, sur le front Gimat-Mauvezin-Saint-Sauvy qui mesure environ vingt kilomètres. Le front d'attaque indiqué était Cox-Cologne-Saint-Cricq, qui a un développement total un peu supérieur à dix kilomètres. On voit que l'ensemble du mouvement était nettement convergent.

Le général Pau prenait pour la division d'aile, la 35e, des dispositions analogues à celles du général Chomer pour la 34e. Avec la brigade provisoire de cavalerie, elle formait échelon de manœuvre à la droite et en arrière du dispositif.

Dans les deux partis, les organes d'aérostation recevaient une nouvelle affectation. Les dirigeables devaient surveiller l'aile dangereuse, celle du Sud, et la majeure partie des aéroplanes étaient mis à la disposition des commandans de corps d'armée pour l'exploration rapprochée et la recherche des emplacemens défilés de l'artillerie. Il semble bien que certaines invraisemblances se soient produites dans l'emploi de ces précieux engins, au moins en ce qui concerne les dirigeables. On put voir ceux des deux partis opérer à médiocre distance l'un de l'autre, ce qui, dans la pratique, eût été naturellement impossible.

Si l'on résume l'ensemble des dispositions adoptées par les deux adversaires, on voit que chacun prend l'offensive suivant des directions opposées, l'un avec trois divisions, l'autre avec quatre. Tous ces élémens suivent des axes sensiblement parallèles, ce qui implique une action du même ordre. Des deux côtés, une division et de la cavalerie sont tenues en réserve d'aile, en vue d'un mouvement enveloppant ou débordant.

Vers six heures, les opérations commençaient par un engagement entre la 6e division de cavalerie, qui marchait au Nord-Ouest pour inquiéter la droite bleue, et la brigade provisoire qui couvrait cette aile. Cette fois encore, la division rouge eut l'avantage et les escadrons bleus durent se rapprocher de leur infanterie.

Quant au gros de l'armée du Nord, il avait pu, grâce à son départ matinal, passer la Gimone sans difficulté et attaquer la droite rouge (16e corps), au moment où elle se mettait en marche. Bientôt les 31e et 32e divisions étaient aux prises sur tout leur front avec la division coloniale, le 12e corps et la 36e division, c'est-à-dire avec des forces doubles. Dès midi, elles commençaient à plier vers l'Est. A trois heures environ, le 12e corps

prenait Cologne et la division coloniale Cox. A cinq heures du soir, lors de la cessation de la manœuvre, le 16e corps, débordé sur ses deux ailes, avait reculé sur la ligne Puisségur, Cadours, Encausse. La 36e division (bleue) s'était glissée jusqu'à Touget et à Sibrac. Ainsi l'armée bleue avait non seulement arrêté l'offensive des rouges, mais refoulé sensiblement leur droite et leur centre.

Ajoutons que le 16e corps n'avait pas mené une action unique, obéissant à une seule impulsion, contre les quatre divisions bleues. Il y avait eu combat de divisions isolées, sans liaison entre elles. Entre la 31e et la 32e division il s'était produit vers onze heures, assure le correspondant des *Débats*, une lacune de 6 kilomètres, vide de toute espèce de troupes. Ajoutons que, du côté bleu, la liaison des divers élémens n'était pas toujours beaucoup mieux assurée, ce qui, évidemment, présentait des inconvéniens graves. Les commandans de corps d'armée du type actuel, à deux divisions, ont trop de tendance à se désintéresser de la direction du combat et à l'abandonner aux divisionnaires, au cas d'un combat de divisions accolées, ce qui se présente le plus souvent. Ils ne peuvent intervenir utilement que s'ils ont constitué une forte réserve en la prélevant sur l'une des divisions ; cette dernière en est affaiblie. S'il s'agit d'une brigade, le divisionnaire est réduit à doubler l'autre brigadier. S'il s'agit d'un régiment, ce qui est fort insuffisant, l'un des brigadiers double simplement un colonel. On voit donc que la question est délicate.

Revenons à la bataille du 13 septembre. Le recul du 16e corps le coupait du 17e. Mais la 33e division (rouge), en exécutant le mouvement prescrit sur Cadeilhan, venait dans le flanc de la 36e division (bleue) au moment où elle était déjà maîtresse de Mauvezin. D'autre part, la 34e (rouge), venant de Gimont, passait l'Arrats et refoulait la 35e (bleue) vers le Nord. Bien que le 18e corps eût affaire à des forces numériquement équivalentes, le 17e, il était complètement arrêté dans son offensive et même contraint de se replier vers le gros de l'armée bleue. Le soir du 13, il tenait la ligne Lamothe-Mansempuy-Puycasquier, tandis qu'en face de lui le 17e corps avait son front à Mauvezin-Saint-Antonin-Augnax.

Dans l'ensemble, la situation était la suivante à la fin de la manœuvre. L'armée rouge était coupée en deux tronçons,

séparés par un intervalle de 10 kilomètres environ, et à peu près perpendiculaires l'un à l'autre, le 16e corps face à l'Ouest et le 17e au Nord. Quant à l'armée bleue, quatre de ses divisions formaient une ligne courbe face au 16e corps et à une fraction du 17e. La cinquième s'était repliée vers le Nord, sans être en liaison bien assurée avec le gros de l'armée.

Il eût été très intéressant de reprendre la manœuvre dès le matin du 14, après avoir fait trancher par les arbitres les questions litigieuses. Malheureusement, des considérations tenant sans doute au désir de ménager les troupes intervinrent, en sorte que la bataille du 13 se termina le soir même, sans qu'aucune décision eût apparu nettement.

En résumé, la bataille du 13 septembre fut indécise, malgré la disproportion des forces, parce qu'aucun des deux commandans de parti ne put réaliser son idée de manœuvre. Elle fut simplement indiquée, faute de temps.

L'exécution montra dans la troupe ses qualités habituelles d'endurance et d'entrain. L'infanterie des corps d'armée du Midi a des aptitudes manœuvrières très marquées, de par sa vivacité d'esprit, sa résistance aux fatigues et à la chaleur. Mais elle est d'un commandement délicat, ainsi qu'on a pu s'en rendre compte. Nous reviendrons sur ce point.

Quant à l'instruction en vue du combat, elle a révélé certaines lacunes. Des assauts donnés prématurément, en formations trop denses, des liaisons mal assurées, des mesures indispensables de sécurité omises ou insuffisantes montrent que tous nos corps d'armée ne possèdent pas la préparation, si remarquable, de ceux de l'Est. Le commandant de Thomasson a donc pu dire, sans exagération, à propos de la bataille du 13 septembre, que certains de ceux du Midi avaient besoin « d'être vigoureusement commandés et de travailler sérieusement. »



La presse avait annoncé que, contrairement aux traditions, la date du jour de repos n'était pas déterminée à l'avance, ce qui permettrait de prolonger la première période selon les nécessités de l'instruction. En réalité, rien ne fut changé aux traditions, et la journée du 14 dut être consacrée au repos. Peut-être le violent orage qui marqua la fin de la manœuvre du 13 contribua-t-il à cette décision.

Toujours est-il vrai que la nuit du 13 au 14 se passa, pour les troupes, sur les emplacemens mêmes occupés à l'issue des combats du 13. Dans la journée du dimanche 14, elles gagnèrent des cantonnemens dits de repos qu'elles durent abandonner dès le lundi 15, pour occuper de nouveaux emplacemens correspondant à un second thème de manœuvres. Ce dernier se rattachait logiquement à celui que nous avons reproduit.

Le général Pau recevait les instructions suivantes de son commandant en chef fictif :

Cahors, le 15 septembre, 8 heures. — L'ennemi continue sa retraite vers le Tarn; nos avant-gardes passent aujourd'hui l'Aveyron, celle de notre colonne extrême de l'Ouest a occupé Montauban.

Mon intention est de continuer la poursuite de manière à atteindre, le 16 septembre, la ligne du Tarn, entre Villemur et Albi.

La colonne extrême de l'Ouest, marchant sur Fronton et Toulouse, entre le Tarn et la Garonne, votre armée, dès qu'elle aura mis hors de cause les forces rouges qui lui sont opposées, continuera sa mission : agir sur les communications du gros des forces rouges, notamment sur la ligne Toulouse-Cette.

Les instructions adressées au général Chomer étaient ainsi conçues :

Lavaur, le 15 septembre, 8 heures. — Des avant-gardes ennemies ont passé l'Aveyron la nuit dernière.

Le gros des forces rouges continue son mouvement général de retraite pour se porter sur la ligne du Tarn. Mon intention est de livrer bataille sur cette ligne. Mes gros seront installés le 16 septembre sur le front général : Fronton, Rabastens, Albi, etc. Je compte prononcer mon principal effort par ma droite, où j'attends des renforts venant de Castres.

Le recul du gros du parti rouge de l'Aveyron sur le Tarn a pour effet de découvrir votre flanc droit, exposé dès lors à être pris à revers par des forces bleues débouchant de Montauban. En conséquence, votre armée se dérobera dans la nuit du 15 au 16 septembre. Elle viendra sur la Save, ou elle continuera à couvrir nos principales communications avec le Sud-Est et à protéger notre capitale, dont la mise en état de défense est à peine ébauchée.

Notre colonne extrême de l'Ouest se replie aujourd'hui entre Tarn et Garonne sur Fronton. Elle a reçu l'ordre de détruire les ponts de Bourret, Verdun-sur-Garonne et Grisolles. Des dispositifs de mines prêts à fonctionner ont été aménagés sur les principaux passages de la Save, en aval de Lombez inclus. Leur mise en œuvre est laissée à votre décision.

A la suite des changemens d'emplacemens opérés le 14, le 16e corps était à Brignemont-Cologne, le 17e entre Cologne et

Gimont. Le général Chomer leur prescrivait de se dérober de nuit, pour aller s'établir derrière la Save en aval de Lombez. Ils devraient être en position à six heures du matin, la cavalerie restant seule sur la rive Ouest, celle des corps d'armée devant le front, la 6e division sur le flanc gauche, vers Samatan. La distance entre Brignemont et la Save à Montaigut avoisinant 22 kilomètres, on voit que la marche de nuit opérée par l'armée bleue dut être très fatigante pour certains élémens.

Quant au général Pau, il avait décidé de s'emparer, par un combat de nuit, des hauteurs de la rive droite de la Gimone, entre Saint-Martin-du-Hour et Escazeaux, sur un front de 20 kilomètres environ. A cet effet, les troupes chargées de l'attaque passeraient la Gimone et l'Arrats à trois heures du matin et le gros à cinq heures, pour continuer ensuite vers la Save. L'armée bleue pouvait donc s'attendre à une série de combats de nuit, qui auraient présenté un vif intérêt en raison de l'extrême difficulté de ces engagemens, surtout en tant que direction.

Dans la réalité, il n'y eut aucune rencontre. La disparition de l'armée rouge fit que la menace des bleus porta dans le vide. Il fallut encore toute la journée du 16 pour amener un nouveau contact, le général Chomer l'employant à l'occupation méthodique des hauteurs bordant la Save à l'Est, et le général Pau poussant ses avant-gardes jusqu'à la rive Ouest.

Dans la soirée, l'armée rouge tenait par ses avant-postes les passages de la Save entre Montaigut et Cazaux, sur un front très étendu, près de 27 kilomètres. A lui seul, le 16e corps s'étendait de Montaigut à l'Isle-Jourdain (inclus), plus de 15 kilomètres, avec un régiment en réserve à Pujaudran. La 33e division (17e corps) tenait le front Aurade-Marestaing-Cazaux. En arrière du centre, une masse de manœuvre avait été constituée avec la 33e division (17e corps) à Saint-Lys-Saiguède et un régiment de 16e corps, le 81e, à Lias. L'artillerie lourde stationnait dans le voisinage. La cavalerie des deux corps d'armée avait été refoulée sur la ligne des avant-postes. La 6e division, après plusieurs engagemens, avait dû gagner la rive droite de la Save par le pont de Samatan.

Le front de l'armée bleue était sensiblement moins étendu, de Cadours à Bézéril, 25 kilomètres environ (1). Sa gauche

(1) Un régiment d'infanterie coloniale, un groupe d'artillerie et deux batteries à Cadours-Laréole; une division du 12e corps à Montbrun, une autre à Catonvieille;

faisait face au centre du 16e corps et sa droite débordait légèrement la gauche du 17e. Elle avait en réserve trois régimens de la division coloniale, à Razengues derrière son centre, ainsi qu'avait fait le général Chomer pour la réserve générale rouge.

Le 17 septembre devait être le dernier jour des manœuvres. Peut-être la présence du président de la République contribua-t-elle à donner aux opérations un certain caractère théâtral, plus fait pour impressionner favorablement les spectateurs que pour instruire les exécutans.

Cette fois, l'armée rouge est réduite par le thème général à une attitude défensive. Le général Chomer se propose simplement de garder la ligne de la Save, en faisant usage de sa réserve générale contre les fractions ennemies qui viendraient à passer cette rivière.

L'armée bleue va au contraire jeter toutes ses forces à l'attaque. Dès deux heures du matin, le régiment colonial, le groupe d'artillerie et les deux escadrons de Cadours-Laréole cherchent à surprendre le passage de la Save à Pradère. Ils sont arrêtés, puis repoussés par la 31e division.

A trois heures, la 23e division (12e corps) surprend les défenseurs du pont de l'Isle-Jourdain et les chasse de ce bourg. Puis elle marche sur Pujaudran, dans la direction de Toulouse, la division coloniale suivant en réserve. Mais la 32e division (16e corps) résiste avec vigueur ; en outre, la rive droite de la Save, comme celle de toutes les rivières sortant du plateau de Lannemezan, domine sensiblement la rive gauche, qui se prête mal à l'établissement de l'artillerie. L'attaque des bleus fait donc des progrès très lents.

Vers dix heures, la seconde division du 12e corps (24e), après avoir franchi la Save, croit devoir obliquer vers le Sud, en créant un vide au centre de son corps d'armée. De même, le 18e corps dessine un vaste mouvement d'enveloppement contre la 34e division. Celle-ci est refoulée vers le Nord-Est.

Pujaudran et surtout la colline voisine, cotée 309, ont été organisés avec soin pour la défense. La tâche des fractions bleues qui les attaquent est donc lourde. Au moment où leurs efforts vont aboutir, le général Chomer, saisissant avec beaucoup d'à-propos l'instant opportun, déclanche sa contre-attaque. La

une division du 18e corps à Gimont, une autre à Bézéril-Montiron ; la brigade provisoire de cavalerie à Polastron.

33e division et le 81e dévalent sur le flanc droit des bleus, tandis que toute l'artillerie rouge reprend son tir ; l'artillerie lourde y joint le sien. L'attaque bleue est arrêtée du coup. Il est midi. Les manœuvres d'armée sont terminées.

Cette fois encore, la bataille a été écourtée pour des raisons étrangères à l'action. Dans la réalité, sur des fronts aussi étendus, elle se prolongerait durant deux journées au moins. On l'a vu au cours des dernières guerres, à commencer par celle de 1870. Les batailles d'Orléans, de Pont-Noyelles, de Bapaume, du Mans, de la Lisaine, n'ont-elles pas duré deux ou trois jours ?

***

Nous avons montré combien les deux commandans d'armée avaient fait preuve d'initiative et d'esprit offensif. Cette constatation n'a pas échappé aux spectateurs étrangers (1). Mais ils ont remarqué également que cette initiative n'était pas développée au même degré dans les échelons inférieurs. M. le colonel Guse fait observer avec quelque raison que le succès de quatre divisions bleues sur le 16e corps, le 13 septembre, n'a pas été utilisé comme il aurait dû l'être. Pour M. le général Maitrot (2), le commandement semble sinon absent, du moins lointain. Il en résulte fréquemment du flottement dans les lignes ; on dirait parfois que les attaques n'ont pas d'objectifs bien définis ; elles sont mollement conduites.

On a pu remarquer à plusieurs reprises la très grande extension des fronts. Dans un pays aussi accidenté, se prêtant aussi peu aux communications latérales, cette extension présentait des dangers évidens. Les liaisons étaient souvent mal assurées ; il se produisait dans les fronts de combat de larges brèches qu'un ennemi entreprenant aurait pu utiliser.

En ce qui concerne la troupe, les avis diffèrent sensiblement. Si le colonel Guse souligne sa bonne humeur et son entrain, malgré les fatigues, malgré l'arrivée tardive au cantonnement, malgré les distributions qui se font parfois attendre, le général Maitrot trouve le fantassin « morne et indifférent, » contre toutes les traditions françaises. Il manque aux troupes du Midi, croit-il, « le coup de fouet du voisinage de la frontière. » Le soldat

(1) Notamment le colonel Guse dans la *Deutsche Tages Zeitung*.
(2) Dans ses correspondances de *l'Écho de Paris*.

marche bien, mais s'intéresse peu à la manœuvre. Il est figurant plutôt qu'acteur et attend impatiemment la fin de la pièce. A son exemple, les cadres inférieurs se laissent aller. Le service de deux ans a produit son effet sur les uns et les autres. A quoi bon s'épuiser pour obtenir des résultats insignifians, avec des soldats qui ne font que passer dans les rangs? Peut-être cette opinion est-elle pessimiste. Le service de deux ans a certes produit de fâcheux résultats dans le Midi comme ailleurs, mais il n'est pas la cause dominante de certaines défectuosités qu'on peut observer dans les troupes qui en proviennent.

Dans des manœuvres antérieures, on avait pu reprocher aux troupes coloniales leur débraillé, leur peu d'aptitude à la marche et même une certaine tendance à l'indiscipline. Cette année, il ne paraît pas qu'il y ait rien eu à dire sous ce rapport. Le général Maitrot souligne même la vigueur et l'entrain des *marsouins* par comparaison avec l'infanterie de ligne.

L'un des points saillans qui ressortent des manœuvres est la faiblesse des effectifs. Alors que, dans d'autres régions, la compagnie d'infanterie atteint parfois 150 hommmes et au delà, elle était souvent inférieure à 110 hommes, les réservistes compris. Il y a là un fait qui appelle la plus sérieuse attention et qui tient à deux ordres de faits, tous deux imputables au commandement. Certains chefs de corps ont enflé le nombre des malingres laissés au dépôt, afin de réduire la proportion des évacuations, d'après laquelle on juge souvent de l'entraînement des troupes. D'autre part, le chiffre des dispenses et des sursis est sans doute très considérable pour les réservistes du Midi, et cela pour des raisons particulières. Chacun sait que, dans cette région, la politique dite électorale sévit plus qu'ailleurs : le grand mobile de tous ceux qui ont une part quelconque à la direction des affaires publiques est le désir de capter ou de conserver l'électeur. Celui-ci ne se fait aucun scrupule de solliciter un sursis ou une dispense, sans tenir compte des règles précises qui devraient présider à leur délivrance. L'appui d'un politicien quelconque amène trop souvent le chef de corps à capituler, par crainte de complications dans lesquelles il n'aurait pas le dernier mot. Les intérêts de l'armée et ceux de la nation en souffrent, mais l'électeur est satisfait, seul résultat visé.

Les observateurs ont pu noter de nombreuses fautes d'exécution imputables aux troupes. De grosses fractions de cavale-

rie et d'artillerie se laissaient surprendre dans des conditions inexcusables. De même on voyait l'infanterie livrer des assauts prématurés, marcher sans tenir compte de l'effet du feu, sans profiter des couverts, des cheminemens défilés, sans se relier aux troupes voisines et aux échelons en arrière. Parfois les lignes du combat chevauchaient l'une sur l'autre; en d'autres cas, il se pratiquait de larges brèches entre deux unités accolées. Il faut bien dire que beaucoup de régimens d'infanterie, de par la nature du pays autour de leur garnison, ne peuvent recevoir aucune instruction sérieuse en vue du combat. Les camps d'instruction sont trop peu nombreux pour qu'ils y séjournent tous les ans, même un temps très court. Ils partent donc pour les manœuvres avec le léger bagage d'instruction acquis sur les terrains d'exercice ou sur les routes. Le résultat ne peut être que très peu brillant.

Ajoutons, en revanche, que les marches de nuit ont été exécutées avec beaucoup d'ordre et de régularité, en dépit des lourdes fatigues que certaines entraînaient. On a pu citer comme un modèle la marche des 16e et 17e corps dans la nuit du 15 au 16 septembre. Enfin on n'a signalé nulle part aucun acte d'indiscipline.

De la cavalerie on a dit peu de chose en 1913, peut-être parce que le terrain se prêtait mal à son emploi. Toutefois, la cavalerie de corps a paru souvent « se coller » trop volontiers à son infanterie. En règle générale, les escadrons marchaient « à la bonne franquette, » suivant l'expression du général Maitrot, sans toujours se couvrir, même quand les circonstances l'eussent exigé. En dépit du service de deux ans, ils faisaient bonne impression au point de vue équestre. La remonte de certains régimens du Midi, celle des dragons de Montauban par exemple, est remarquable.

L'artillerie montée a, moins que toute autre arme, souffert des conséquences de la loi de deux ans. On a pu regretter la suppression des batteries à cheval dans les artilleries de corps. Quand le général Pau jugea nécessaire d'attacher de l'artillerie à sa brigade provisoire de cavalerie, il dut recourir à deux batteries de la division coloniale, lesquelles étaient attelées par des mulets. On voit mal ces batteries montées suivre la brigade aux grandes allures.

On a fait remarquer avec raison que nos batteries à cheval

n'avaient pas encore le canon de cavalerie dont l'adoption a été décidée en 1912. Il y a là un retard difficile à justifier, car, de l'avis unanime, le matériel de soixante-quinze des batteries montées est trop lourd pour l'arme à cheval.

Les chefs de parti mis à part, on s'est généralement accordé à trouver que, dans les manœuvres d'armée de 1913, le commandement ne s'était pas, en toute circonstance, révélé comme parfaitement à la hauteur de ses obligations. Il faut bien dire qu'il est d'un exercice particulièrement délicat dans la région qui s'étend du Rhône à l'Atlantique. Tous ces pays ne connaissent que par ouï-dire les souffrances de l'invasion; ils sont plus en proie qu'aucune autre partie de la France aux dangereux sophismes du pacifisme, du socialisme et de l'anarchie. La faiblesse ou l'insouciance des ministres a parfois permis à des corps d'officiers de se recruter surtout dans les alentours de leur garnison. Les milieux ainsi constitués sont très accessibles aux influences locales; tel régiment stationné depuis des années dans la même ville tend peu à peu à y devenir une sorte de garde nationale, où l'esprit militaire fait aisément défaut. On ne l'a que trop vu en 1907, lors des troubles du Midi.

Il faudrait donc, pour les corps de cette région, plus encore que dans le reste de la France, s'attacher avec un soin particulier à la constitution des cadres. Il faudrait en bannir impitoyablement les non-valeurs. Combien de fois n'a-t-on pas répété que le soldat français, bien conduit, est capable des plus grandes choses? Mal encadré, il devient comparable aux troupes les plus médiocres.

Le commandant de Thomasson écrivait dernièrement dans les *Débats* : « Il est indéniable que les manœuvres de 1913 appellent, non pas des hécatombes, mais *quelques sanctions.* » Nous souscrivons volontiers à cette appréciation.

Général PALAT.

ROMANCIERS ANGLAIS CONTEMPORAINS

M. ARNOLD BENNETT

M. Arnold Bennett est né en 1867. Il a publié son premier roman en 1898, et en a donné, depuis, une quinzaine qui l'ont placé, en moins de quinze ans, parmi les représentans les plus authentiques d'un art où l'Angleterre n'a pas été surpassée. En même temps, cet héritier de la tradition des Fielding, des Thackeray, des Hardy, nous offre, comme un Wells ou un Galsworthy, une expression singulièrement forte et originale de l'esprit anglais d'aujourd'hui. C'est à ce point de vue que, négligeant ici des œuvres curieuses ou amusantes en elles-mêmes, nous voudrions, sans nous arrêter à toutes les fantaisies d'un talent très riche et très divers, le considérer tel qu'il se concentre et s'exprime dans le réalisme et la philosophie de ces trois grands romans où il a atteint toute sa maturité et toute sa plénitude : *The Old Wives' Tale*, *Clayhanger* et *Hilda Lessways*.

I

L'œuvre de M. Arnold Bennett se présente d'abord comme une peinture minutieuse de la petite ville anglaise, de ses aspects, de ses travaux, de ses mœurs. Elle nous révèle, dans toute la précision de leur détail et la vérité de leurs manifestations, les habitudes et les sentimens de cette bourgeoisie médiocre qui, entre le peuple des ouvriers ou paysans, d'une part, la *gentry*

et l'aristocratie de l'autre, représente le mieux l'esprit moyen de la « province » et par conséquent du pays. Car on ne saurait juger du caractère national d'après les campagnes, où il est trop fruste et encore mal dégagé, ni d'après la capitale et les grandes villes, où il se trouve affiné au contraire et comme poli par le contact des élémens les plus mobiles et les plus divers. Ce comté de Shropshire, dont le romancier des *Five Towns* a fait son domaine, est, ainsi qu'il le dit lui-même, l'Angleterre en petit, perdue au milieu de l'Angleterre ; « ceux qui cherchent les extrêmes ne l'ont point chanté, et s'il a été parfois sensible à ce dédain, quelle fierté en revanche lui donne l'instinctive connaissance de ses traits distinctifs et de sa physionomie ! » Dans le comté il y a un district,

et aucun des gens qui vivent dans le district, fût-ce une personne d'âge, avec tout loisir de réfléchir sur les choses en général, ne pense jamais au comté. Pour tout ce qui regarde le comté, le district pourrait presque aussi bien être au milieu du Sahara. Il ignore le comté, sauf qu'il en use nonchalamment quelquefois pour étendre ses jambes les après-midi de congé, comme un homme peut user du jardin derrière sa maison. Il n'a rien de commun avec le comté ; il est assez riche pour se suffire à lui-même... A voir ainsi les cinq villes, on dirait qu'elles se tiennent pour se défendre. Mais l'idée de se tenir pour se défendre les ferait rire. Elles sont uniques et indispensables, car sans elles l'Angleterre ne pourrait ni boire son thé dans une tasse, ni découper une côtelette sur une assiette. C'est dans les cinq villes, où l'architecture est représentée par des fours et des cheminées, où l'atmosphère, aussi noire que la boue, brûle et fume toute la nuit, où l'agriculture est ignorée et où l'on n'a jamais vu de blé que sous la forme de paille d'emballage et de pains de quatre livres, — oui, c'est là que se fabrique, — assiettes, tasses et le reste, — toute la poterie qui permet à la grande île de manger et de boire confortablement.

Mais ce n'est pas tout. Puisque nous voici à Bursley, ou plus précisément au Square de Bursley, il faut savoir que le Square est le centre du commerce de détail à Bursley pour comprendre l'importance et l'isolement du Square dans l'ordonnance de la création. Le voilà, en somme, enchâssé dans le district, et le district dans le comté, et le comté perdu et rêvant au cœur de l'Angleterre.

Ce petit monde fermé nous représente en raccourci le royaume tout entier. Le gouvernement de Bursley est l'image réduite du gouvernement du pays. Les convictions y reposent moins sur des théories raisonnées que sur des principes admis et des habitudes. On vit sur un ensemble d'opinions toutes

faites et de croyances qu'on n'examine point. Nous entrevoyons, dans un banquet, « l'oligarchie qui, derrière les apparences du gouvernement démocratique, se trouvait en fait gérer, diriger et contrôler la ville. » Écoutons les toasts, ou plutôt ce que nous en dit l'historiographe fidèle de la cité et des citoyens.

Tous les États du royaume, et toutes les institutions du royaume et de la ville, et tous les services de guerre et de paix, et toutes les castes officielles se virent payer généreusement et de bon cœur leur tribut de louanges; on but à leur santé et prospérité avec une ferveur enthousiaste. L'organisme de l'Empire fut déclaré essentiellement parfait. Aucun personnage important, de Sa Majesté la Reine aux « ministres de l'Église établie et autres dénominations, » ne fut oublié dans cette proclamation de suprême excellence et de capacité. Et même, quand un alderman, proposant le toast « de la ville et du commerce de Bursley, » fit mention de certains symptômes troublans dans la conduite des basses classes, il exprima aussitôt son ardente conviction que « le cœur du pays battait loyalement, » et fut en manière de réconfort applaudi avec gravité.

M. Arnold Bennett n'a déjà plus tout à fait l'esprit des acteurs de cette scène, puisqu'il l'observe et la décrit en spectateur dont le détachement suffit à laisser percer quelque ironie.

Mais c'est surtout à regarder de plus près dans les maisons et les âmes qu'il est incomparable de précision et de vérité. Nous pénétrons tour à tour dans la boutique des Baines, dans la chambre où le père infirme gît aur son lit de paralytique, veillé par une cousine pauvre ; dans les ateliers de l'imprimeur Clayhanger et le vieux logis attenant, puis dans la maison neuve qu'il s'est fait bâtir un peu en dehors de la ville par l'architecte Orgreave ; nous entrons chez les Orgreave aussi, dans cette demeure plus riche, plus élégante, animée de nombreux enfans et pleine d'entrain. Nous nous familiarisons peu à peu avec ces figures, ces âmes, ces mœurs. En assemblant tous les traits où s'accusent les manières de penser et de sentir, les méthodes de commerce et d'éducation, le genre de vie, nous voyons se dessiner insensiblement l'image d'une petite société où l'intelligence ne s'affranchit pas de l'empirisme, et où ce ne sont point des idées abstraites, des conceptions générales qui gouvernent les esprits. Chacun ici est de sa ville, de sa condition, de son temps ; chacun est au plus haut point lui-même. Si tous les hommes tendent à se rapprocher et se confondre par leurs facultés abstraites et universelles, les personnages de M. Arnold Bennett sont, au contraire, tout à fait particuliers et

concrets. Ils restent constamment immergés, si l'on peut dire, dans la réalité de la vie.

Comme cette réalité est très bornée, quelques-uns s'y dessèchent et durcissent : tels Maria Insull, la demoiselle de magasin chez les Baines, et le pharmacien Chritchlow. Il est extraordinaire, celui-là, vieil original sur lequel le temps semble n'avoir plus de prise parce qu'il est en quelque sorte, avec son égoïsme et ses manies, hors du courant de la vie elle-même. Voisin des Baines et peu occupé dans son officine, il a pris l'habitude de passer ses après-midi au chevet de l'invalide et en est venu à le considérer comme son bien, sa chose. Vivant, le malade lui appartient, et après le décès, c'est lui encore qui se réservera d'honorer le mémoire du défunt et qui rédigera l'épitaphe. Il nous paraît difficile d'attribuer au sentiment quelque part dans sa conduite, pas plus que nous n'en trouvons trace dans son mariage avec Maria Insull. Quel calcul a bien pu aboutir à cette résolution ? Ce qui est certain, c'est que le vieux garçon, en s'associant la vieille fille, a su rester aussi mystérieux et solitaire derrière les retranchemens impénétrables de son insensibilité.

Jamais on ne nous a donné avec plus de force l'impression d'existences qui, dans un horizon trop fermé, se réduisent et s'immobilisent. Par degrés, à leur image, s'atrophie comme elles la vie du Square, quand décline le commerce de Bursley, absorbé par Hanbridge. Nous voyons successivement la fin des Baines, la fin de la boutique, la fin du Square. C'est la fin d'un âge, et M. Arnold Bennett n'a voulu exprimer rien moins que cela. Il a pénétré trop profondément la vie anglaise pour n'y pas saisir dans leurs premières manifestations et leurs origines mêmes les changemens dont nous voyons aujourd'hui paraître et s'épanouir les effets. Quand John Baines est mort, et que Chritchlow et la veuve contemplent le cadavre pitoyable dont la seule partie saillante est la barbe blanche, « ils ne savaient pas qu'ils restaient à contempler une ère évanouie. » Mais M. Arnold Bennett le sait pour eux et il nous le dit avec une mélancolie émouvante :

John Baines avait appartenu au passé, à l'âge où les hommes avaient vraiment souci de leurs âmes, où les phrases des orateurs pouvaient soulever les foules de colère ou de pitié, où personne n'avait appris à se presser, où Demos n'en était encore qu'à s'agiter dans son sommeil, où la

seule beauté de la vie résidait dans sa dignité inflexible et lente, où l'enfer réellement n'avait pas de fond et où une Bible à fermoir doré était le secret de la grandeur de l'Angleterre. L'Angleterre du milieu du règne de Victoria gisait sur ce lit d'acajou. Un idéal avait disparu avec John Baines. C'est toujours ainsi que l'idéal meurt, non pas dans l'apparat conventionnel d'une mort honorée, mais chétivement, ignoblement, tandis qu'on a la tête tournée...

II

Car Baines est mort pendant que sa fille Sophia, préposée à sa garde, l'avait abandonné au premier appel de l'amour qui passe : et c'est le symbole même de la loi cruelle qui domine tout le cours de la vie. Il y a une grande tristesse au fond de ces romans où se déroulent des destinées entières et se succèdent des générations. Ils ne se bornent plus, comme tant d'autres, à ordonner autour d'un événement heureux ou malheureux les épisodes qui le préparent ou que lui-même engendre à son tour. Non; nous sommes obligés de considérer ici la longue suite des jours et la succession des âges. Spectacle cruel, devant lequel l'esprit du romancier incline à l'ironie comme son cœur à la pitié : car tout cela est mesquin et misérable; il y a de quoi sourire et pleurer.

Le premier effet du développement de la vie, la première conséquence de ses lois inéluctables, la première manifestation de sa terrible logique, c'est d'opposer les parens et les enfans. Cet antagonisme est un point capital dans l'œuvre de M. Arnold Bennett. Si ses romans avaient, au sens strict où nous prenons le mot, un sujet, on pourrait dire que le sujet de *Clayhanger* est le conflit du père et du fils. La relation est à peu près la même entre la jeune fille et sa mère durant le peu de temps qu'il leur reste à vivre ensemble, au début de *Hilda Lessways*. Enfin dans *The Old Wives' Tale*, où paraissent trois générations, nous ne voyons pas qu'il y ait de plus profondes intelligences entre la mère et ses filles, non plus qu'entre celle des deux qui devient mère à son tour et son propre enfant.

Prenons ce dernier roman d'abord : il est le premier en date de ceux que nous considérons ici et nous fournit comme la première esquisse d'un contraste que l'auteur se plaira à reprendre et à renforcer. Sophia Baines, espiègle et vive, semble une étrangère dans la maison de ses parens, les marchands de

nouveautés de Bursley. Elle n'a aucun goût pour leur commerce, et comme elle est une brillante élève de son école, elle songerait plutôt à l'enseignement. Mais des circonstances particulières la rejettent à la boutique, d'où elle s'évade un jour avec un commis voyageur. Elle a causé par une négligence la mort de son père ; une fois partie du foyer, elle n'y reparaîtra plus, et sa mère mourra sans l'avoir revue.

Constance, la sœur de Sophia, est une fille plus sérieuse et plus calme. Mais comme elle cache bien son jeu, laissant ignorer à sa mère ses sentimens et ses desseins! Nous ne savions rien ni des uns, ni des autres, en dehors de ce que quelques indices habilement ménagés par le romancier nous avaient permis d'en deviner, quand nous entendons Samuel Povey, le principal employé de la maison, demander à Mrs Baines, si elle est disposée à les laisser se marier comme ils le désirent et comme ils en sont convenus. La douce Constance, dans tout cela, n'a pas plus pensé à sa mère que si elle n'existait pas. Elle ne se contente pas de régler sans elle ses affaires de cœur : elle a pris son parti avec autant de désinvolture que si les intérêts de la maison n'étaient pas en jeu. Convient-il à Mrs Baines que son employé devienne son gendre et du même coup le maître dans son magasin? En vérité, voilà à quoi Constance ne s'est guère avisée de songer. Et après le mariage, ils modifieront, selon leur conception propre, les habitudes et les méthodes commerciales. Sans doute, celles-ci ne sauraient rester indéfiniment les mêmes, lorsque tout change, les conditions du commerce, le goût des acheteurs, la concurrence. Mais le résultat le plus certain pour la pauvre Mrs Baines, c'est qu'elle est victime de cette loi même du changement, qui la rejette dans le passé avec tout ce qui fut sa vie, et lui oppose les brutalités du présent jusque dans ses propres enfans.

Elle n'ignore pourtant pas ses devoirs, ni ne les néglige, cette Constance Povey, et elle n'est point dépourvue de tendresse; mais elle suit la loi de la vie. Et la voici mère à son tour. Voici qu'elle se penche sur Cyril, comme jadis sa mère s'est penchée sur elle, et elle regardera moins que jamais en arrière, maintenant que ses yeux surveillent l'avenir. Mrs Baines, aussi bien, s'est éloignée; elle a laissé la maison au jeune ménage; elle est allée vivre avec sa sœur. Et quand un télégramme vient annoncer sa mort, Constance, à cette minute précise, était bou-

leversée par les cris de son enfant. Elle a dû le laisser longtemps pleurer, parce que le père exige qu'il s'endorme seul, et voici que la tragique nouvelle l'a détournée un instant. Le bébé s'est endormi. « Le hasard de la mort, là-bas au loin, avait suffi à vaincre son obstination diabolique... Quelle merveille de douceur et de délicatesse que cette joue tachée de larmes! Combien frêle cette petite, toute petite main fermée! Constance sentait en elle une mystique union de douleur et de joie. » Déjà l'enfant, qui résume pour elle tout le présent, la détache du passé. Déjà aussi cette existence nouvelle menace la paix du foyer dont elle sort. Constance en a le sentiment profond, le sentiment très vif, une nuit qu'elle ne peut pas dormir. L'enfant a été corrigé par son père. Elle a l'impression d'être entre eux, et il lui semble qu'elle sera broyée par leur choc. « Toujours elle aurait à porter le double fardeau qu'ils lui imposeraient. Il ne saurait y avoir nul repos pour elle, nulle trêve dans ses terribles préoccupations et responsabilités. Elle ne pouvait pas changer Samuel; d'ailleurs, il avait raison! Et quoique Cyril n'eût encore que cinq ans, elle sentait qu'elle ne pouvait pas changer Cyril non plus. On ne modifie pas la croissance d'une plante. » On la redresse pourtant; mais les personnages de M. Arnold Bennett, comme ceux du roman anglais en général, ne semblent pas avoir beaucoup de confiance dans les vertus de l'éducation; ou plutôt, ils n'estiment pas que ce soit l'affaire d'interventions personnelles et de volontés particulières. Les parens n'ont-ils pas leur propre exemple? C'est une vieille histoire qui recommence, et Constance, si sa pensée ne se tenait fixée sur les appréhensions et les espoirs de l'avenir, trouverait dans ses souvenirs de famille de quoi lui faire pressentir les épreuves futures.

L'enfant grandit; et il s'habitue d'autant plus aisément à son égoïsme et à son indépendance qu'il ne soupçonne pas la tendresse passionnée de sa mère, le besoin qu'elle a de sa tendresse à lui. Plus d'une fois elle a voulu répondre par une étreinte aux baisers affectueux qu'il lui donnait; « mais elle ne pouvait dépouiller les habitudes de contrainte qu'on lui avait imposées dès l'origine et qu'elle avait, toute sa vie, pratiquées. Elle regrettait vivement son impuissance. » N'est-ce pas une chose singulière que cette réserve, ce malaise d'une âme qui ne sait pas, qui ne peut pas s'ouvrir? Il nous serait difficile de

comprendre les personnages de M. Arnold Bennett, si nous venions à oublier que chacun d'eux vit retranché en lui-même sous la double influence du puritanisme et d'une éducation où tout conspire à faire prédominer le caractère sur l'intelligence et la sensibilité. Peu à peu Cyril se détachera de sa mère et, sans devenir jamais un mauvais fils, la délaissera au point qu'elle n'aura pas, en mourant, la consolation de le voir à ses côtés.

Hilda Lessways, dont la personnalité, comme nous le verrons, est si curieuse, se montre, dès les premières scènes du roman, agressive et dure envers sa mère. Avec le dogmatisme naïf et vain de la jeunesse, miss Lessways ne s'avisait pas que sa mère avait su vivre sans elle, un certain nombre d'années, — avant sa naissance d'abord et longtemps après, — à sa propre satisfaction et à celle de quelques autres. Quand la mort aura passé, Hilda verra mieux la véritable figure de celle qu'elle a méconnue. Elle y découvrira ce mélange de qualités et de défauts, de faiblesse et de force, qui est la part de toute créature humaine et qui, s'il justifie mal l'excès de notre confiance en nous-mêmes, condamne plus justement encore nos rigueurs et nos dédains à l'égard de nos semblables. Oui, un peu de temps encore, et Hilda Lessways se fera une idée plus vraie de sa mère, « si vive, si gaie, avec son amour de la vie, son égalité d'humeur, sa bonté, son désordre, son incompétence et ce qu'il y avait à la fois, dans son esprit, de pauvreté et de finesse. » Plus tard encore, quand elle connaîtra mieux les complications de l'existence et qu'elle commencera à douter d'elle-même, de son habileté, de sa sagesse et de l'emploi qu'elle a fait de ses avantages, il nous sera bien permis d'interpréter comme un retour sur elle-même cette réflexion déjà mélancolique : « Je me demande si ma fille, en supposant que j'en aie une, serait aussi différente de moi que je suis de ma mère. »

Mais ces différences n'ont pas le temps de développer leurs effets. Mrs Lessways meurt dès le début du roman, et si nous entrevoyons, au cours des premiers chapitres, « l'existence domestique de ces deux femmes mal assorties, » elle n'est pas le sujet que s'est proposé de traiter ici M. Arnold Bennett. Un antagonisme de ce genre, entre le père et le fils cette fois, est, au contraire, un des élémens essentiels du grand roman de *Clayhanger*. Il occupe à peu près toute la durée de l'action, et quand Darius Clayhanger est mort, l'auteur retrouve les mêmes mots pour nous dire : « La chaîne était enfin brisée, qui avait lié

ces deux êtres si dissemblables, antagonistes et mal assortis, Edwin Clayhanger et son père. »

Le vieux Clayhanger, imprimeur à Bursley, puissant dans sa maison, souverain dans ses ateliers, riche et considéré dans sa ville, a accompli un miracle : sa carrière. « Le grand malheur d'Edwin était de rester aveugle au miracle. » La grande faute de Darius, dirons-nous, c'est de n'avoir rien fait pour lui ouvrir les yeux. Une très belle scène, par où commence le livre, nous montre le jeune garçon, à la fin de son temps d'école, candide et ardent devant la vie. Il rentre chez lui après son dernier jour de classe et trouve son père en conversation avec un vieillard qu'il n'a jamais vu et qui attache sur lui un regard chargé d'une sympathie singulière, d'un mystérieux attendrissement. Quels propos échangeaient donc les deux hommes, et quelle est entre eux cette affection non moins mystérieuse? Il y a de la déférence dans l'attitude du vieux Darius, et son interlocuteur, beaucoup plus vieux, paraît ému. « Voici un bon gamin, » a dit le père, d'un ton presque câlin. Avant de partir, le vieillard a rappelé Edwin, lui a serré la main : « Eh! mon garçon, je demande à Dieu qu'en grandissant vous deveniez digne de votre père. Oui, voilà tout ce que je demande à Dieu. » Et une larme a coulé sur son visage. « Jamais personne ne donna à l'enfant, et il ne connut jamais l'explication de cette larme épique. » Il ne connaît pas, il ne connaîtra jamais l'histoire de son père. Et c'est pourquoi il ne pourra pas le comprendre. Mais n'est-ce pas précisément ce qu'a voulu l'auteur? Il faut à son dessein qu'Edwin ne comprenne pas, car il convient à chacun d'aller devant soi, d'ordonner sa vie, et de la vivre, sans tant d'explications ni tant de paroles.

Nous la connaissons, nous, cette histoire. Nous savons quelle a été l'enfance malheureuse de Darius, enfermé à dix ans avec ses parens dans la prison pour dettes, délivré par l'intervention de ce M. Shushions, — le vieillard d'aujourd'hui, — qui l'avait distingué parmi ses petits élèves de l'école du dimanche et avait deviné son intelligence, son caractère, son énergie. Nous avons vu le terrible labeur du gamin dans les poteries du district, ses nuits sans sommeil, ses salaires de famine et l'indomptable bravoure de cette enfance malheureuse. Et le gamin est maintenant Darius Clayhanger, propriétaire d'une imprimerie à vapeur, bourgeois notable de Bursley, un des principaux

industriels et commerçans des cinq villes, estimé de tous. Nous comprenons que cette volonté, trempée dans les plus dures épreuves, ne se détende guère, que cette âme se soit repliée, que la sensibilité y soit refoulée. Nous comprenons Darius et nous mesurons notre estime à ses mérites. Mais Edwin, ce charmant adolescent, ne comprend pas; il ne peut pas comprendre. Il ne voit de son père que les apparences de froideur et de dureté; il a contre lui mille griefs et le juge en toute rigueur. A cet enfant sans mère jamais il n'a été donné une marque de tendresse, et à mesure qu'il avance en âge, aucun égard, rien n'atteste dans la conduite paternelle le moindre souci de sa jeune personnalité. Manifeste-t-il une vocation? Ces enfantillages ne méritent pas qu'on y prenne garde, et tout ce qu'il peut dire est non avenu : Darius Clayhanger feint de ne pas entendre; on n'en parle pas. Edwin n'ose plus parler, en effet; mais un jour, longtemps après ses premières ouvertures, il écrit. Oui, il en est réduit à cet expédient : écrire à son père, qu'il voit constamment, dans les ateliers où ils travaillent ensemble et dans la maison. Il s'est armé de courage; il a pris une décision héroïque. Son père n'a pas fait une allusion à sa lettre. Alors, il s'est décidé à affronter l'explication, et, profitant de ce qu'ils restaient seuls, à la fin du déjeuner, il a demandé : « Je suppose que vous avez lu la lettre que je vous ai écrite, père, au sujet de ma carrière dans l'architecture? » Puis il s'est mouché pour cacher sa confusion. Il ne revenait pas lui-même de l'audace de ses paroles. Il s'imaginait rester tout à fait calme et maître de lui; mais il n'en était rien : ses nerfs étaient tendus à l'extrême. Darius ne répondit pas. Edwin voyait son visage s'assombrir et sa lèvre inférieure retomber lourdement. Son regard dur ne se posait pas sur Edwin : les yeux fixés sur la fenêtre, il regardait dans le vide. Edwin sentit défaillir son fier courage.

« Alors, vous abandonneriez l'imprimerie, murmura Darius quand il eut fini sa mastication. Il y avait des menaces dans sa voix chargée d'émotion féroce. — Ma foi !... » dit Edwin, tremblant. Il pensait qu'il n'avait jamais vu son père si terriblement intimidant. Il restait terrorisé devant cet air mauvais et sombre. Il lui fut impossible de dire un mot de plus. La voix lui manquait : c'était une crainte physique aussi bien que morale. Il réfléchissait : « Je m'attendais bien à une scène; mais je ne croyais pas que cela tournât si mal ! » Et une fois de plus son père restait pour lui une déconcertante, une indéchiffrable énigme.

Indéchiffrable, en effet : car le vieux Darius est un livre qui ne se laisse pas lire ou, plus justement encore, c'est un livre fermé. Comment attendre entre le père et le fils cette intelligence mutuelle qui prépare la sympathie et, au besoin, remplace la tendresse? Un jour qu'Edwin s'est signalé par son sang-froid et a sauvé l'usine d'une catastrophe, il est tout surpris de voir son père manifester quelque émotion et pense qu'il lui faudra se mettre « à reviser ses vues bien arrêtées. » Il n'en aura pas l'occasion. Rien ne le sollicitera jamais de faire un effort pour se mettre à la place de son père, et il ne sait rien de ce qu'il faudrait savoir pour y réussir. Darius Clayhanger, de son côté, ne sait rien de son fils. Les années passent et, pour Edwin, Darius reste exactement le même père et, pour Darius, Edwin a toujours seize ans. Il faudra la maladie et la déchéance du vieillard pour que ce fils ait enfin le sentiment d'être un homme. Un jour même, il se sentira le maître et devra réprimer la joie impie de savourer son autorité comme une revanche.

III

Si, par un premier et inévitable effet de sa marche, la vie oppose ainsi les générations, il n'y a pas moins de mélancolie dans la succession des différens âges et le crépuscule où s'éteint le rayonnement des années lumineuses.

Comme beaucoup de romanciers anglais, M. Arnold Bennett excelle à peindre en quelques traits l'enfance et à évoquer devant nous sa grâce incertaine, ses ardeurs hésitantes, l'ingénue liberté de ses aspirations, la fraîcheur de ses pensées, le caprice de ses rêves. Il nous montre pour la première fois son héros Edwin Clayhanger, sortant de classe et accoudé au parapet d'un pont. Une observation moins clairvoyante, moins ouverte aux réalités de l'existence, à sa poésie, à son mystère, ne se serait point attachée avec tant de complaisance à ce grand garçon dégingandé, mal tenu, avec ses vêtemens râpés, sa gibecière trop bourrée de livres, ses cheveux blonds en désordre et, posée dessus, une casquette informe dont la doublure sortait par derrière. Mais M. Arnold Bennett est resté à contempler cet adolescent en qui tout respire la divine jeunesse, à rêver du contraste entre ce qu'il est aujourd'hui et ce qu'il sera plus tard, bientôt, trop tôt sans doute. « Cela semblait une honte, cela semblait même

tragique, que cette créature naïve et simple, avec le regard bien droit de ses yeux, leur franchise amicale, leur foi aux apparences, cette créature intacte et sans expérience du monde, dût se transformer bientôt et devenir un homme, rusé, incrédule, dénigrant. Des yeux déjà vieillis auraient pu se mouiller de larmes devant la simplicité de ces yeux-là. »

Il nous suffit d'entrevoir Alicia Orgreave pour ne plus oublier la bondissante et rougissante fillette avec sa crinière nouée dans le dos et « la délicieuse gaucherie de ses douze ans, » toujours indécise entre l'impertinence et la timidité. Regardons surtout dans la grâce espiègle de sa seizième année cette Sophia Baines dont nous verrons plus tard l'imprudence et les épreuves. Elle se pare pour l'instant des robes de sa mère et joue à la dame devant une glace. Mais ce n'est pas le plus piquant spectacle que nous offre son charme déconcertant d'enfant terrible. Elle peut improviser de bons tours avec une impayable gaminerie, et quelle jeune fantaisie éclate dans ses malices! Représentez-vous la scène où Samuel Povey, l'employé modèle des Baines, le pilier de leur boutique et le véritable remplaçant du maître malade, se trouve en proie à une rage de dents entre les deux jeunes filles de la maison. Mrs Baines est sortie; Samuel se tord et geint. Ces demoiselles trouvent enfin la clef de l'armoire à pharmacie et dans l'armoire une fiole de laudanum. Elles préparent à Samuel Povey un bain de bouche qu'il garde un instant et se décide à avaler. Puis il s'endort sur le divan où ses infirmières l'ont installé, une housse de fauteuil autour du cou. Et il s'endort la bouche grande ouverte. Contemplons Samuel Povey dans cette gracieuse posture. Il dort maintenant, le poltron que ses souffrances de plusieurs jours n'ont pu décider à affronter les pinces du dentiste. Il dort calmé, oublieux de l'ennemi toujours présent qui sans doute le réveillera bientôt. Et il fait entendre un ronflement horrible. Sophia s'approche avec précaution, « comme elle ferait d'une bombe, » et regarde dans la bouche : voici l'ennemi. C'est trop drôle! Elle appelle sa sœur, et toutes les deux explorent l'étrange paysage. Dans un coin à droite, un fragment de dent vacille à chaque souffle du dormeur, et il est visible que la longue union de cet organe et de son propriétaire touche à sa fin. Sophia se précipite sur les pinces de la machine à coudre, et tandis que sa sœur, un verre sous le nez, renifle les traces de la potion pour apprécier

jusqu'à quel point elle peut bien être mortelle, la terrible Sophia, d'un tour de main, fait sauter le corps du délit. Tout à l'heure, en prenant son thé, Samuel Povey croira l'avoir avalé avec une moule et expliquera à cette occasion que c'est une autre dent qui le fait souffrir. Sophia sera obligée de quitter la salle pour cacher son fou rire. Trois ou quatre ans plus tard, que reste-t-il de cette gamine espiègle et volontaire dans la jeune femme abandonnée, déçue et fière, qui se débat seule au milieu des difficultés de la vie?...

Constance a épousé Samuel Povey. C'est un ménage tranquille, auquel il n'arrive rien ; et si nous voulons savoir où elle en est à son tour après quelques années : « Les naïves extases de la jeune fille étaient déjà loin ; il avait fallu acheter à ce prix l'expérience et la possession de soi-même et la vue des choses telles qu'elles sont. L'immense mélancolie de l'univers ne l'avait pas épargnée. »

Elle épargnera moins encore Janet Orgreave et Maggie Clayhanger, qui vieillissent sans réaliser leur rêve d'un amour et d'un foyer. Elles ne se plaignent pas, et c'est à nous de deviner sous leur silence, sous la surface de leurs jours unis, la profondeur de leur déception. Janet est une douce et jolie fille. Son père, architecte achalandé, vaillant à l'ouvrage, habile au gain et joyeux à la dépense, mène avec entrain une maison nombreuse. On y vit largement, gaîment. Quant à la jeune fille elle-même, « elle était connue, elle était presque célèbre comme une favorite universelle. Par instinct, sans y penser, elle plaisait à tous, grands et petits. Enfant gâtée de la nature, elle en avait reçu, avec quelque beauté, une incontestable élégance et une amabilité qui se prodiguait sans artifice. Elle n'avait qu'à sourire pour se faire des amis; il ne lui en coûtait rien. » Peut-être Edwin Clayhanger, qui est le voisin des Orgreave, s'éprendrait-il de Janet, s'il n'était pas destiné à aimer, en dépit de toutes les traverses, la déconcertante Hilda Lessways. Mystère de la vie! comme aime à dire M. Arnold Bennett. Elle semblait pourtant, cette Janet, créée pour régner sur un foyer, *a destined queen of the home*, et voici qu'elle vieillira solitaire.

Plus mélancolique encore, dans l'ombre discrète où elle se tient, dans l'activité paisible où elle se poursuit, la destinée de Maggie Clayhanger. A n'en voir que l'extérieur, — et c'est tout ce que nous voyons, — elle est unie, transparente, sans désirs et

sans regrets. Maggie soigne son père avec une inaltérable patience; elle est une parfaite maîtresse de maison, qui pense à tout, ne connaît ni mauvaise humeur, ni défaillance. C'est seulement quand il lui apprend la mort du pasteur Heve, que son frère, dans un éclair de lucidité, entrevoit le sacrifice profond et tragique de cette existence entière. Rien, d'ailleurs, entre eux : pas une explication, pas un mot ; jusqu'au bout la tragédie sera restée et doit rester silencieuse...

Elle n'en est pas moins poignante, et nous regardons passer la jeunesse de ces charmantes, de ces courageuses filles avec d'autant plus de mélancolie que, sous l'apparence encore brillante des jours, nous voyons à l'œuvre la loi impitoyable du temps, nous devinons ses destructions et ses ravages. Entre la réalité, dont il a une perception si nette et si vive, et nos esprits auxquels il veut seulement la montrer telle quelle, M. Arnold Bennett n'interpose pas une philosophie. Rien ne saurait lui faire illusion, et il n'a pas envie de nous faire illusion à nous-mêmes : voilà la vie. Dans *The Old Wives' Tale*, il prend l'histoire de Constance et de Sophia dès leur adolescence et se propose de nous montrer ce qui reste de deux jeunes filles dans deux vieilles femmes. Leurs destinées pourtant furent bien différentes ; mais pour l'une et l'autre, pour l'indépendante et orgueilleuse Sophia comme pour celle qui fut à son tour, au foyer même de ses parens, épouse et mère, la fin est la même. Constance est veuve. Son fils, dilettante égoïste, vit à Londres, où il se dissimule à lui-même son oisiveté sous les semblans d'une carrière artistique. Sophia, après une escapade de jeunesse, a su se créer une existence active, laborieuse. Elle s'est enrichie ; elle est revenue dans sa ville natale. Et maintenant les deux sœurs, liées à jamais, traînent leurs derniers jours dans la médiocrité des petits soins et la mesquinerie des menus tracas. Des ennuis domestiques les déterminent à essayer de la vie d'hôtel. Mais Constance ne peut prendre son parti du train ruineux qui la scandalise ; et d'ailleurs, loin de son coin familier, perdue dans le milieu nouveau où sa sœur, plus riche en expérience du monde, a sur elle trop d'avantages, elle se sent désemparée, dominée, et ne songe plus qu'à revenir en hâte, pour s'y blottir comme en un refuge, au logis familier. C'est là qu'elle a commencé, là qu'elle finira ses jours, seule, car Sophia meurt la première. Pendant sa dernière maladie,

« elle pensait fréquemment à Sophia. En dépit du fait que Sophia était morte, elle continuait à avoir pitié de Sophia comme d'une femme dont la vie avait été gâchée. L'idée de cette vie gaspillée et stérile, et de la nécessité des principes avec toute leur portée et leurs conséquences, lui revenait sans cesse. » Tout compte fait, elle n'a pas été beaucoup plus heureuse. Mais une vie droite, correcte, a du moins l'avantaga d'échapper aux regrets, aux remords, à la cruelle mélancolie d'une faillite ou d'une dévastation. Peut-être les amis qui penseront à elle après sa mort s'imagineront-ils qu'ils réussissent à se représenter tout ce qu'elle a connu et éprouvé dans sa vie; « mais ils ne réussissent pas. Aucune autre personne que Constance ne pourrait se représenter tout ce que Constance a connu et éprouvé, tout ce que la vie a été pour elle. »

Ce sens de la riche diversité qui est au fond de l'existence la plus ordinaire : voilà un des traits essentiels des romans de M. Arnold Bennett. Il rend plus vif son mystère, et sa fuite plus douloureuse; car si pleins que soient nos jours, ils vont tous à cette même fin : la vieillesse et la mort. Quel contraste entre ce dernier terme et le point de départ! M. Arnold Bennett nous en a donné bien souvent l'impression : nous ne l'avons jamais peut-être éprouvée avec plus de force que quand nous comparons la première et la dernière rencontre de Sophia avec Gerald Scales. C'est dans la boutique de ses parens que la jeune fille a vu d'abord ce joli garçon. Neveu d'un riche fabricant, il voyageait pour la maison de son oncle, qui lui imposait cet apprentissage avant de l'associer aux affaires. Gerald a été étudiant, il a fait un tour sur le continent, voyagé à Paris. Il apparaît à la jeune Sophia Baines, qui n'a jamais quitté le Square de Bursley. comme l'image même de la distinction et de la grâce juvénile; il est pour cette imagination romanesque l'idéal même de l'amoureux, Et comme Mrs Baines ne paraît point disposée à faciliter les rencontres, Sophia se laisse enlever. Gerald n'est que le type le plus vulgaire du séducteur, un comédien de l'amour, et il ne comptait point mener l'aventure jusqu'au mariage. Mais la folle Sophia est honnête : elle l'y contraint avant toute chose. L'union, malheureuse, dure peu. Les années passent. Mrs Scales a su conquérir l'indépendance, tandis que le mari a continué sa vie d'expédiens et d'aventures. Trente ans après, elle le revoit sur son lit de mort. Il est venu

expirer, usé, vagabond et misérable, chez un cousin de Manchester. Le cadavre est là, avec sa maigreur et son expression d'épuisement, de fatigue et de repos final.

Sophia éprouva alors une émotion très simple, primitive, pure de tout élément moral ou religieux. Ce n'était point le chagrin que Gerald eût gâté sa vie, ni qu'il eût été, pour lui et pour elle, une honte de tant d'années. La manière dont il avait vécu n'avait aucune importance. Sophia n'était émue que d'une chose : il avait été jeune jadis, et il était devenu vieux, et maintenant il était mort. Voilà tout. La jeunesse et la vigueur en étaient venues là. La jeunesse et la vigueur en venaient toujours là. Tout en venait là. « Un peu de temps encore, » pensait-elle, « et je serai couchée sur un lit, tout de même! Et pourquoi aurai-je vécu? Quelle est la signification de tout cela? » L'énigme de la vie l'accablait jusqu'à la mort, et il lui semblait se noyer dans une mer d'inexprimable peine.

Au fond de ces abîmes du désespoir, l'âme dont les agitations sont « pures de tout sentiment moral ou religieux » ne trouve, en effet, que le néant, et elle se perd dans les arides déserts du nihilisme. Sophia regarde par la fenêtre la foule affairée de Manchester et prend en pitié ces gens « qui ne semblent pas avoir conscience que tout ce qu'ils font est vain. » Sophia ne peut pas penser autrement. Elle avait le charme et la beauté : à quoi lui ont servi ces avantages? Ils ont passé comme tout passe, et il ne lui en reste rien. Sa sœur Constance n'est pas embarrassée de ce mystère. De son point de vue, qui est le point de vue traditionnel de la vieille Angleterre puritaine, rien de plus simple : Sophia a péché. M. Arnold Bennett regarde du dehors cette interprétation; mais il est remarquable que, pour lui, tout se passe comme si elle était vraie. Nous ne saurions blâmer, — et il ne nous semble pas qu'il blâme lui-même, — Constance « de penser que tout le progrès, toute l'habileté moderne étaient comme rien, et que le monde serait forcé de revenir sur ses pas et de reprendre le sentier qu'il avait quitté. » Seulement, M. Arnold Bennett ne pense point que la vie revienne jamais sur ses pas. Non qu'il expose là-dessus des théories : les dissertations philosophiques sont heureusement absentes de son œuvre. Mais il attache un regard chargé de mélancolie sur la vie qui passe ; chaque page de ses romans respire le sentiment de l'inéluctable, et c'est pour nous le montrer dans toute sa force qu'il n'a voulu le mélanger d'aucun sentiment moral ou religieux. Ses personnages expriment directement la vie et restent toujours, si j'ose dire, en contact im-

médiat avec ses duretés et ses douceurs, ses joies et ses peines, sans que l'intermédiaire d'aucune conception ne soutienne ou n'atténue leur puissance de sentir et ne les détourne, ne les détache ou ne les console.

IV

Mais essayons de pénétrer plus avant dans les destinées dont M. Arnold Bennett nous retrace minutieusement l'histoire et d'expliquer d'abord le désastre de Sophia, ou plutôt, — car cette femme, après une faute qu'elle paie fort cher, fait en somme assez bonne figure dans le monde, — l'échec d'une vie qui a manqué le bonheur. Sophia a cédé à un entraînement de la passion. Nous ne trouvons guère chez les romanciers anglais (exception faite pour l'œuvre, si singulière à tous égards, de George Meredith) qu'une seule manière de concevoir la jeune fille devant l'amour : ils nous la montrent absolument indéterminée et passive. Dans nulle autre littérature, il me semble, on ne voit mieux que là, sous leur grâce parée de fleurs, la sève élémentaire qui fait pousser si droites ces jeunes plantes; nulle part ne se manifeste avec plus de force l'instinct primitif, où ne se trahit plus ouvertement le vœu de la nature. « Elle ne savait pas ce qu'elle faisait; elle n'était rien autre chose que l'exquise expression d'un profond instinct d'attirer et de charmer. » Et c'est ce même instinct qui fait qu'elle est charmée. On a vu quelle « banale occurrence » avait été ce « miracle accompli spécialement pour Sophia : » l'éternelle cause et l'éternel effet. Schopenhauer romancier n'aurait pas mieux dit, et surtout il n'aurait pas dit autre chose. Ces jeunes filles, Sophia, Hilda, sont amoureuses du premier homme que la destinée met sur leur chemin, ou du plus habile. Faut-il s'étonner que ce soit un aventurier comme Gerald Scales, comme George Cannon? Donc la vive et orgueilleuse Sophia Baines est tombée dans les filets du mauvais oiseleur Gerald Scales. Elle a dix-huit ans; elle est espiègle, charmante et volontaire. Elle paraît au commis voyageur en tournée une conquête très désirable. Et la conquête ne sera point longue ni difficile, car Sophia est de celles qui se jettent tête baissée et sans rien entendre dans leurs folies. Elle est de celles aussi qui en acceptent toutes les conséquences. Et voilà comment, mal mariée, abandonnée par son

mari, la brillante Sophia, la mieux douée peut-être des jeunes filles de Bursley ou même des cinq villes, ne reparaîtra au pays natal qu'après des épreuves de toute sorte, vieillie, usée, mais enrichie dans sa tâche ingrate, et toujours droite, et toujours fière, comme si elle avait conduit sa vie à son gré au lieu de l'emprisonner trente années à Paris, dans la gestion d'une pension de famille.

Il n'en irait pas autrement de Hilda Lessways, et les circonstances paraissaient tourner pour elle plus mal encore que pour Sophia, s'il ne s'était rencontré dans sa vie, à côté de l'homme qui avait commencé de la ruiner, un caractère exceptionnel et le miracle d'un grand amour. Hilda n'est d'abord qu'une jeune fille ignorante, incertaine, qui aspire à quelque chose et ne sait pas à quoi. Elle se sent dans une prison avec sa mère et ne voit aucun moyen de s'évader. Sa jeunesse tombe goutte à goutte derrière elle, et tandis qu'elle a le cœur et l'âme d'un enfant, elle se voit déjà vieillir. Elle va avoir vingt et un ans, et elle n'est pas née encore. C'est cela ! Elle attend encore sa véritable naissance. Si la force passionnée de son désir avait pu faire le miracle, le temps aurait suspendu son cours dans les cieux tandis que Hilda cherchait la voie de la vie.

Et pourtant elle n'était pas malheureuse. Elle baignait parfois dans la félicité : un phénomène qui la déconcertait ! Elle ne savait pas qu'elle avait la plus précieuse de toutes les ressources : le pouvoir de sentir avec intensité. Est-ce à dire qu'elle soit une impulsive ? Peut-être : « Hilda généralement agissait d'abord et réfléchissait ensuite. » Mais elle est plus compliquée que cela, — assez compliquée en vérité : « On ne saurait la comprendre quand on la connaît depuis trois jours. Il faut que les années passent pour qu'on la comprenne. Elle ne se comprenait pas elle-même. Elle ne se connaissait pas. Comment ! Elle était assez naïve pour être déconcertée comme par une énigme parce qu'elle se sentait plus vieille que sa mère et plus jeune que son joli teint de jeune fille, — simultanément ! » Regardez-la, avec la violence de ses mouvemens, et comme elle plie et se redresse, et sa délicatesse caressante et ce qu'il y a de sauvage dans ses airs maussades, ses froncemens de sourcils, et ses regards ravis et son air absorbé. Ne devinez-vous pas à tous ces signes l'ardeur d'une âme excessive, passionnée, d'une âme de désir ? Qu'elle est jeune fille encore, avec sa férocité, son intimidant sérieux et

son absurdité délicieuse ! « Même dans la plus petite tâche elle ne pouvait se ménager : c'était toujours, avec elle, tout ou rien. » Elle a donc suivi un jour son impulsion : elle a voulu s'occuper de ses propres affaires, et. à l'insu de sa mère, elle est allée tout droit consulter un avoué. Elle s'est trouvée en face d'un homme qu'elle ne connaissait pas, qu'elle n'avait jamais vu ; elle lui a demandé conseil, et il a pris aussitôt sur elle un grand empire. Elle entre dans ses bureaux, elle travaille sous ses ordres, dominée par une admiration naïve pour tant d'habileté, d'expérience, de décision, une science si consommée de la vie, tant d'élégance aussi, et tout ce qui fait enfin de cet aventurier, aux yeux d'une jeune fille singulièrement ignorante, une révélation de la virilité et des supériorités viriles.

L'homme, d'ailleurs, George Cannon, semble né pour organiser et commander. Que l'on propose ou non autour de lui, il dispose. Il dispose de son patron, le « solicitor » incapable, au nom duquel il exerce, sans en avoir aucunement le droit, la profession ; il dispose de sa sœur, miss Gailey, une vieille fille assez misérable, qu'il a dirigée sur Londres et établie à la tête d'une pension de famille; il dispose de Mrs Lessways, qu'il sépare de sa fille Hilda pour l'installer près de miss Gailey. Il dispose de Hilda elle-même, dont il fait une sténo-dactylographe dans ses bureaux. Et la jeune fille fascinée ne sait point à quel attrait elle cède le jour où, appelée par un télégramme près de sa mère, elle reste cependant près de lui. Le lendemain, il sera trop tard. Quand elle reverra George Cannon à Londres, elle se dira que tout ce qui est arrivé est venu de lui, ou plutôt d'elle qui est allée le chercher. Il ne la cherchait pas. C'est parce qu'elle est entrée dans ses bureaux une après-midi, que sa mère est morte et qu'elle-même est là, avec Sarah Gailey. Étrange ! « Ces réflexions avaient pour elle une obscure beauté, jusque dans sa tristesse et sa détresse aiguë. Ce n'était certes plus le coma, au moins pour un temps. » Qu'ils sont curieux, ces commencemens de la passion aveugle, fatale, inconsciente comme l'activité secrète de l'instinct, comme la vie du corps ! Elle est de mauvaise humeur, mécontente d'elle et de lui sans doute. Elle parle d'un ton sec, tranchant, répond à ses questions qu'elle ne sait pas ce qu'elle fera, qu'en tout cas elle ne rentrera pas dans les bureaux, qu'elle ne retournera peut-être pas à Turnhill et qu'aussi bien tout cela ne le regarde point. Là-dessus il va s'en

aller. Il se lève et la domine de sa massive hauteur. Alors elle sent sa détresse ; les larmes lui montent aux yeux, et tout son être n'est qu'un appel : « Je vous en prie ! — Quoi ? — Asseyez-vous. » Ils reviennent à leurs affaires, à celles de George Cannon aussi. Le journal qu'il a fondé, et auquel Hilda prenait un intérêt si vif, ne réussit pas. L'exubérance de ses grands espoirs est tombée. Hilda remarque qu'il a une manchette éraillée : cet homme doit traverser l'adversité. Cela semble tragique et choquant à la jeune fille. Elle ne peut supporter que son héros ne soit pas toujours triomphant, brillant, ferme et assuré dans tous ses grands desseins. S'il souffrait, ce serait une injustice, et où donc chercherait-elle, si elle ne le voyait plus en lui, son idéal de virilité conquérante et heureuse? La pitié va achever l'œuvre que l'admiration a commencée; mais l'admiration subsiste encore, et ces deux sentimens mêlés peuvent exalter et égarer un jeune cœur...

Cannon lui-même, cet aventurier dont les affaires vont mal, a-t-il déjà son plan? Est-ce en vue de ses prochaines campagnes, de ses projets d'hôtel à Brighton, qu'il mobilise la petite fortune de la jeune fille? Nous n'en savons rien et nous n'en devons rien savoir, car il convient que nous restions devant George Cannon comme Hilda elle-même, et que nous marchions avec elle, à travers l'ignorance et les illusions, à la catastrophe finale. Ce n'est pas que nous ne soupçonnions rien. M. Arnold Bennett est trop habile, trop vrai aussi, pour n'avoir pas jalonné notre chemin de quelques indices auxquels il nous est à la fois difficile de ne pas prendre garde et impossible de nous tromper. Nous nous méfions depuis le premier jour, depuis que nous avons vu Hilda entrer dans l'étude du « solicitor » sous le nom duquel opère George Cannon. Nous l'avons vu mentir. Nous avons flairé l'imposture. Mais Hilda est trop jeune, trop inexpérimentée, et surtout elle a subi trop fortement le prestige de cet homme. Un prestige qu'elle ne s'explique pas : elle est bien loin de l'aimer, et plus tard elle se rendra compte qu'elle ne l'a jamais aimé. Qu'est-ce donc alors? Un jour, il la prendra dans ses bras, et elle cédera au charme de la merveilleuse aventure.

L'amour ? C'est un fait absolu que le mot « amour » dans ces premières minutes d'éternité ne se présenta même pas à elle. Et, quand il se présenta, elle n'y attacha que peu d'importance. Elle dut admettre qu'elle n'avait pas

eu conscience de penser à George Cannon avec amour, — du moins avec amour selon ce qu'elle s'imaginait qu'était l'amour. A la vérité, son expérience directe ne s'accordait à aucune théorie qu'il lui fût possible de formuler. Mais avec l'inexorable réalisme de son sexe, elle ne s'embarrassait guère de mots ni de théories et s'accommodait au fait. Et le fait était que George Cannon était pour elle comme un accablant besoin et qu'il l'avait toujours été, elle le reconnaissait maintenant, depuis la première fois qu'elle l'avait vu. Elle éprouvait un intense plaisir à le reconnaître. Elle s'abandonnait avec candeur à cette volupté d'un désir inconnu... Elle se rendait parfaitement compte que sa félicité serait tourment jusqu'à ce que George Cannon l'eût épousée, jusqu'à ce qu'elle se fût rendue entièrement à sa merci.

En vain une voix intérieure lui dit que tout ceci est mal, vil et honteux, qu'il y a de quoi rougir en vérité. Elle rougissait, « mais ses rougeurs étaient une part du délice. » Hilda obéit ainsi à l'instinct, et son histoire est un magnifique développement de l'opposition entre l'instinct et l'amour. Ses troubles, ses défaillances, cet obscur besoin de livrer tout son être, ou plutôt, — que le veuille ou non la femme qu'elle est, — la femme qui est en elle : non, tout cela, ce n'est pas l'amour. Elle est inconsciente, dominée, passive. Son état est, au sens propre du mot, la *passion*. C'est avec Edwin Clayhanger et avec lui seul qu'elle connaîtra l'amour. Elle mesurera alors toute la différence et se rendra compte que, jusque-là, elle n'avait pas aimé.

Qu'est-ce, en effet, que ce mariage, sinon la fin de ses vagues aventures et de ses vagues songes? Rappelons-nous le temps où elle avait l'impression d'être prisonnière au foyer maternel. Depuis, elle a rêvé de liberté et d'action ; elle a comparé la vie des femmes à celle des hommes et en a ressenti l'infériorité. Elle n'a tiré parti ni de son argent, ni de sa liberté, ni de son ambition. Elle n'a jamais su ce qu'elle voulait. Et maintenant, quoiqu'elle ait, en quelque manière, réalisé son rêve, elle ne peut se défendre d'une déception. L'amour est un sentiment qui déborde notre être, et Hilda, tout au contraire, déborde, si je puis dire, le sentiment qu'elle éprouve : « Son mari lui était révélé; elle sentit qu'elle ne lui était pas révélée ; en vain avait-elle capitulé de tout son cœur : elle n'avait pas tout donné parce qu'il n'avait pas su voir tout ce qu'elle offrait. » Telles sont ses dispositions et ses pensées, au retour de son court voyage de noces, et elle a obscurément conscience qu'elle a déshonoré un idéal.

Mais dans l'exubérance de sa jeune force, elle défie la vie et goûte le présent. Elle le goûte, nous le voyons bien, avec une sorte de détachement, comme si elle passait à travers cette erreur sans s'y laisser prendre, sans s'y engager à fond. Si nous ne comprenons pas à ce moment-là, nous ne tarderons pas à comprendre qu'elle était réservée à un autre amour, — au véritable amour. Elle découvre bientôt la vérité sur George Cannon : cet aventurier a déjà abandonné quelque part une première femme ; coupable de bigamie, il n'est donc pas son mari légitime. Aussitôt, il lui apparaît comme un étranger ; elle se demande comment elle a pu, non pas l'aimer, — elle ne l'a pas aimé, — mais s'en laisser aimer ; elle comprend pourquoi tout cela lui a toujours semblé irréel, et elle éprouve un sentiment de délivrance, comme si elle se sentait affranchie « des conséquences d'une faiblesse et d'une erreur tragique. »

Comment Hilda sort de cette épreuve, nous le voyons bientôt, quand elle retrouve Edwin Clayhanger. Leur première rencontre remonte beaucoup plus loin, et M. Arnold Bennett nous en a fait le récit dans le roman consacré à son jeune héros. Edwin est alors un garçon de vingt-trois ans, mince, de taille moyenne. Il porte de gros souliers, son pantalon fait des faux plis, son gilet ne dissimule rien de ce qui en garnit les poches, — montre, crayon, canif, etc., — son faux-col tire sur le bleu et disparaît en arrière sous la jaquette qui remonte dans le cou ; les poches de cette jaquette sont bourrées et gonflées de mystérieuses marchandises. Les cheveux blonds sont durs et ne frisent pas ; la moustache compte si peu qu'on n'est pas bien sûr si c'est une moustache ou si le garçon a reculé devant l'ennui de se raser. Il remue toujours, et ses mouvemens sont gauches, les articulations des mains trop saillantes, les ongles trop courts. Il y a de la tristesse dans sa bouche et aussi, avec quelque chose d'attirant, dans ses yeux. Edwin est sérieux, candide et fruste. Nous le connaissons depuis l'âge de seize ans et nous l'avons vu pour la première fois le jour qu'il a quitté l'école. Il avait cette expression ardente, ce merveilleux air d'innocence et de simplicité qui est la marque ordinaire des adolescens de son âge. Les gens qui le voyaient passer alors avaient déjà tous une bonne opinion de lui ; mais ils ne pouvaient pas voir « cette flamme intérieure qui brûle comme une lampe d'autel et dont rien sur terre ne surpasse le miracle et la

beauté. » D'ailleurs, « si Edwin avait soupçonné que personne pût, en effet, l'apercevoir, il l'eût soufflée par pudeur, encore que ce reniement eût signifié pour lui la mort éternelle. Telle est la jeunesse dans les cinq villes, sinon ailleurs. »

Edwin n'a pas eu besoin de souffler sur cette lumière ; mais il a découvert peut-être qu'il était difficile de l'entretenir à travers la vie, et c'est de là que vient l'expression de tristesse sur sa bouche et dans ses yeux. Nous avons vu sa vocation contrariée par son père, qui n'a jamais cessé de le regarder comme un enfant et de le traiter en conséquence. Dans la solitude de sa chambre, dans l'accomplissement de sa tâche, il a bien pu mûrir son esprit et son caractère : il n'a point développé sa vie sentimentale. A vingt-trois ans, la seule image féminine qui se soit jamais présentée à son esprit est celle d'une danseuse en sabots qu'il a vue dans une taverne de la ville, sept années plus tôt, un soir que, par suite de circonstances exceptionnelles, il y a pénétré avec le contremaître. Et voici que Janet Orgreave, la fille de l'architecte. vient de l'obliger à s'apercevoir qu'elle était charmante. Elle est passée à travers la haie qui sépare les deux jardins, elle est entrée dans la maison neuve, la maison vide et sonore où les Clayhanger doivent s'installer bientôt. Elle est pour Edwin une reine d'élégance et de grâce ; et, seul avec elle, il pense à la danseuse, il s'aperçoit qu'il n'a pas vécu, qu'il ne sait pas ce que c'est que vivre : « J'étais endormi : voici la vie ! »

C'est dans ces dispositions qu'il voit pour la première fois Hilda Lessways, un soir, chez les Orgreave. Elle est en deuil de sa mère, et cette sombre jeune fille, taciturne, secrète, ne lui inspire d'abord qu'antipathie. Il n'a pas aimé son accent passionné, son air de violence. A table, il a avancé, dans une discussion théologique, que l'on n'était pas maître de ses croyances et que d'ailleurs la foi n'était pas une vertu. Quelle n'est pas sa surprise, lorsqu'il a quitté ses hôtes et qu'il est revenu faire une visite nocturne à sa future demeure, d'y voir arriver Hilda ! L'étrange jeune fille ! Elle voudrait des explications sur cette parole. Comment l'entend-il au juste ? Ou bien s'il n'y a vu qu'une jolie formule ? « C'est ce qu'ils sont toujours occupés à faire, dans cette maison, de l'esprit ! » Elle gardait sa même âpreté de ton. Edwin, cependant, est fier de l'attention qu'elle lui donne et flatté de cette évidence qu'il ne lui est pas indifférent. Bientôt ils verront ensemble célébrer le centenaire des

écoles du dimanche et ils échangeront encore des propos qui sondent les âmes. Dans ces premières escarmouches, leurs sentimens s'affrontent comme des adversaires. La passion peut bien immobiliser nos cœurs dans leur trouble enchanté ; mais l'amour soulève toute leur force d'action, et il n'est pas rare de voir commencer comme un combat ce qui doit finir par une conquête.

Edwin était loin de penser qu'il aimerait un jour Hilda, et la jeune fille ne voyait pas plus clair dans son cœur. C'est après ces incidens qu'elle épouse George Cannon. Nous avons vu avec quel sentiment de liberté Hilda était sortie de cette aventure. Elle revient chez les Orgreave, qui n'en ont rien su, elle revoit Edwin, et, au moment où elle va de nouveau partir, elle apprend de ses baisers soudains ce qu'elle ignorait encore. Cette fois la révélation est venue. Hilda ne se dit plus, comme dans son illusion de naguère, que cela n'est pas réel. « Enivrée, presque défaillante, il se mêle à son étonnement une joie solennelle, tandis que tout son être aspire à la rectitude de l'amour. »

Mais elle n'est pas prête encore pour ce miracle. Edwin non plus, quelle que soit sa jeune sagesse. Ils ne s'élèveront l'un et l'autre, et chacun de son côté, que par de longues épreuves assez haut pour toucher cet idéal et le faire descendre dans la réalité. Dix années passeront. Depuis le soir mémorable où « Hilda, avec son indépendance et son mystère, lui a révélé la plénitude d'un viril orgueil, et où il a découvert qu'un des attributs essentiels de l'homme est une immense tendresse, » il n'a rien su d'elle, sinon un jour, par l'intermédiaire de Janet et sans autre explication, qu'elle était mariée. Car elle s'est décidée à annoncer son mariage à son amie, lorsqu'elle s'est aperçue, au lendemain de la scène d'amour, qu'elle n'en avait point fini avec les conséquences de cette union rompue et qu'elle allait être mère. Edwin s'enferme silencieusement dans sa tâche et silencieusement cultive son rêve de perfection. A trente ans, il a donné à sa vie tout le confortable que peuvent lui assurer un célibat définitif, une activité bien réglée et un raisonnable dilettantisme. Personne n'a deviné la tragédie secrète de son cœur, et lui-même maintenant la voit à distance comme la fin d'une folie divine qui ne pouvait pas durer. Si elle a laissé sur son visage un charme obsédant de tristesse, on se l'explique comme un air de naturelle mélancolie. Quand la

maladie de son père fait peser sur lui, avec tout le fardeau des affaires, des responsabilités nouvelles, il a parfois le sentiment d'être enfermé sans issue dans une existence étroite, incomplète et stérile. Il est devenu le chef de la maison, puis, après la mort du vieux Clayhanger, le maître de la maison, son maître.

Un jour, il a vu arriver chez les Orgreave un petit garçon, l'enfant de Hilda. Il ne sait toujours rien de la mère; mais nous savons qu'elle est libre, et voici son enfant... Dès lors, nous ne doutons plus qu'Edwin et Hilda ne se retrouvent. Ils se retrouveront. Elle a été plus malheureuse que lui; elle a connu les pires traverses. Mais « il y avait en elle l'étoffe d'une femme. » Oui; et l'on pourrait inscrire ces mots en épigraphe de son histoire. Il fallait à cette étoffe la façon de la vie. La vie l'a travaillée depuis le soir d'amour où Hilda, devant le cher garçon enivré de son charme, s'était sentie redevenir une jeune fille. Quelques jours plus tard, son rêve sombrait dans la certitude de la maternité prochaine : il n'y avait plus de jeune fille. « Et pourtant, en dépit de tout, par une sorte de magie, de miracle, la jeune fille, dans toute sa douceur, était encore là. Elle était là, avec l'immense espoir que rien ne pouvait abattre, et ce sentiment de force que rien ne pouvait étouffer; et tout cela était prêt à jaillir encore, contre toute raison, à illuminer son âme où ne brillait plus aucune étoile. »

Ce pressentiment ne l'a pas trompée, et tout s'expliquera plus tard. Edwin comprendra le magnifique orgueil de cette femme, et Hilda comprendra la force morale d'Edwin, son sérieux, la grandeur de son amour. Chacun se rendra compte qu'il n'a jamais aimé que l'autre et n'a jamais cessé de l'aimer, Qu'ils l'aient voulu ou non, et à leur insu peut-être, ils s'attendaient. Et le jour est venu, l'heure triomphante où elle lui dit : « Mon cœur n'a jamais donné de baisers à aucun autre! Que de fois et de fois encore ne vous ai-je pas donné mes baisers, et vous ne l'avez jamais su!.. C'était comme un message que j'envoyais George ici, un message pour vous! Je lui ai donné votre nom (1)... Pensez-vous que si les rêves pouvaient faire de lui votre fils, il ne serait pas à vous? » Dix ans d'attente, dix ans d'épreuves, ce ne fut pas trop pour celui qui put entendre, pour celle qui put dire de telles paroles. Et après les

(1) L'enfant s'appelle George-Edwin.

dix années, Edwin « frissonna de nouveau à respirer l'odeur de la peau ambrée... Il pensait au ravissement du premier baiser, et il se revoyait alors comme un gamin trop ignorant de la douleur pour comprendre cette précieuse Hilda. Sa force trouvait une douceur exquise au fardeau de la vie. »

V

La vie, la sensation de la vie, la saveur de la vie, — *the zest in life*, comme dit M. Arnold Bennett lui-même, — voilà bien ce qu'exprime directement, immédiatement son art. Ses héros ne réfléchissent guère; ils ne ratiocinent pas : ils vivent, ils se sentent vivre. *Self-conscious, — alive, — thrillingly alive :* ces mots reviennent sans cesse, et la psychologie des personnages ne fait qu'une petite place à l'analyse de leurs pensées, tandis qu'elle note avec le plus minutieux détail toutes les nuances de leurs émotions, tous les frémissemens de leur sensibilité. L'originalité de l'auteur réside dans la puissance et la précision de ses intuitions concrètes. C'est la formule même du réalisme, tel que le mot devrait toujours être entendu, à savoir comme la représentation d'une réalité saisie dans ce qu'elle a de particulier, de distinct, de propre et par conséquent d'essentiel, pénétrée ainsi jusqu'en son fond le plus secret.

Si l'on veut voir la différence de ce réalisme avec la doctrine artificielle qui en usurpe le nom, il suffit de comparer à la manière ordinaire de M. Arnold Bennett toute la partie d'un de ses romans qui se passe chez nous. Après son mariage avec Gerald Scales, Sophia Baines, l'héroïne de *The Old Wives'Tale*, vient à Paris. Nous assistons d'abord à un souper dans un grand restaurant. La vertueuse Sophia, — cette jeune Anglaise de dix-huit ans qui s'est fait enlever par son amoureux, — se sent tout aussitôt mal à l'aise « dans l'étrange civilisation où s'étalent avec une parfaite franchise les appétits des sens et tout ce qui les flatte. » Le jeune ménage va voir ensuite fonctionner la guillotine à Auxerre et nous avons un second aspect de la France : une exécution capitale, avec l'hôtel borgne sur la place, la nuit d'orgie, les lazzi de la crapule. Plus tard, nous pénétrons, toujours à la suite de Sophia, quand son mari l'a abandonnée, dans un « garni, » qui est le plus parfait modèle de faste vulgaire et trompeur, de mauvais goût, de désordre et

de saleté. La maîtresse de ce logis, Mme Foucault, est une demi-mondaine sur le retour, une créature dégradée, au physique et au moral, sans tenue, sans dignité, sans énergie.

Sophia, consciente de ses vertus héréditaires, la méprise comme une « pauvre chose » et finit par prendre sa place à la tête de la maison qui, aussitôt, se transforme. L'habile Anglaise en fait un confortable asile pendant le siège, — car nous sommes en 1870-1871. Des circonstances aussi graves lui ont permis d'ailleurs d'étendre sa vision de la vie française. Après la haute noce du grand restaurant, la basse crapule de l'exécution capitale, la sordide veulerie du « garni, » — trois jolis aspects, en vérité, de la vie française ! — elle voit le vrai peuple de Paris, la foule : des consommateurs debout sur les chaises et les tables des cafés, des hommes qui jettent leurs chapeaux en l'air et s'embrassent sans se connaître, une actrice qui grimpe sur le siège de son fiacre pour chanter *la Marseillaise*, de frénétiques clameurs : « Vive la France ! Victoire ! A Berlin ! Victoire ! » Ce spectacle lui a donné « la conviction intime que la race capable de se conduire ainsi était condamnée à la défaite. » Enfin elle a vu de plus près deux ou trois Français. Son épicier, M. Niepce, après avoir expédié en province femme et enfans, est devenu le pensionnaire de la jeune femme. Ce vieux boutiquier cossu, que la détresse de ses concitoyens enrichit encore, lui offre 2000 francs par mois, avec l'épicerie à discrétion, si elle consent à lui accorder ses faveurs. Le journaliste Chirac est plus galant homme, encore qu'il finisse lui aussi, naturellement, par en venir aux mêmes conclusions que l'épicier. Ne sommes-nous pas tous comme cela en France ? Et vous ne vous attendiez point, n'est-ce pas ? à trouver chez nous les vertus anglaises. Chirac, aussi bien, n'est point dépourvu d'esprit, ni de bonne humeur, ni de bonne grâce. Mais quel pauvre garçon, mobile, impressionnable et nerveux ! Au moment même où il déclare son amour à Sophia avec le respect le plus tendre et la plus fervente admiration, « ce qu'il y avait de *théâtralité* latine dans les gestes et le ton du jeune homme lui faisait de la peine pour lui. » Sentez-vous la supériorité anglo-saxonne ? Chirac n'a plus qu'à faire une belle sortie, comme il convient à un héros de théâtre. Il n'y manque pas, et c'est, en effet, une « sortie » qu'il opère, dans un des ballons du siège. Et sans doute, ce jour-là, toute la galerie l'admire, mais non pas Sophia,

dont il a souhaité la présence. « Elle voyait les blessures d'une âme qui ne pouvait pas cacher ses blessures et cette vue l'irritait. » Chirac part sans entendre un mot de sympathie ni de pitié ; il ne reviendra pas.

Cette antipathie, c'est, manifestement, dans tous les aspects de la France qu'il s'est plu à évoquer, la faiblesse artistique de M. Arnold Bennett. Son réalisme, si sincère et si pénétrant quand il touche aux choses et aux âmes de son pays, prend tout à coup le caractère systématique et artificiel d'un procédé littéraire. Nos « réalistes, » nos « naturalistes » nous ont habitués à ce parti pris de restreindre, de réduire, d'avilir la réalité. Ils commettent une erreur d'art qui fausse leurs jugemens et leurs sentimens. C'est au contraire le jugement et le sentiment de l'auteur, qui, à son insu, et sans qu'il l'ait voulu, a retenti sur son art et l'a comme énervé. M. Arnold Bennett a des « idées » sur la France, sur le caractère français. Il avait trois ans en 1870 : il a donc dû reconstituer et construire les scènes qu'il décrit. Son expérience personnelle a pu le servir et lui fournir des élémens : elle ne lui offrait rien de comparable à ce qu'elle lui donne sur les « cinq villes, » sur ce pays auquel il tient par toutes ses fibres et dont, à force de fidélité minutieuse, d'intimité et d'entente, il a su se faire l'interprète en esprit et en vérité.

C'est là qu'il faut chercher, je l'ai dit, la perfection de son réalisme. Là, il ne se mêle à la perception de la réalité aucune conception. M. Arnold Bennett ne juge pas, mais il domine ; il est le spectateur qui se borne à voir, mais qui sait voir, et dont rien ne trouble la vue. Il ne laisse point percer ses propres convictions, comme Rudyard Kipling, Mrs Humphry Ward ou H. G. Wells. L'Angleterre qu'il nous peint est encore l'Angleterre traditionnelle : à une pointe d'ironie seulement, nous devinons l'esprit d'aujourd'hui. Encore cette ironie est-elle, tout aussi bien, chez un Thackeray ou un Dickens. Il y a une part de jeu dans l'art, un libre exercice des facultés, qui implique une sorte de détachement. C'est, je crois, le principe même de l'*humour*. Celui de M. Arnold Bennett est le plus souvent discret, à peine sensible, tissé fil à fil, si j'ose dire, avec la vérité précise du récit. Mais il sort, parfois, avec plus de couleur ou de relief. Le romancier s'amuse de quelques-uns de ses personnages, qu'il n'aime pas. Il ne charge point les traits ; mais il a

une façon bien habile et bien malicieuse de choisir la pose, d'éclairer le modèle; et parfois il excelle à trouver la légende qui souligne l'expression d'une physionomie. La tante d'Edwin Clayhanger, Auntie Hamps, est majestueuse, bien disante et formaliste. Elle parle, elle agit toujours selon les exigences des principes, des circonstances, des convenances et des conventions. Cela ne s'improvise pas : « Auntie Hamps, qui a passé sa vie à l'étudier, réussit le tour. » Dans *The Old Wives'Tale*, Constance et Sophia ont aussi une tante, qui n'est pas moins massive et solennelle, Mrs Maddack ou, dans l'intimité, tante Henriette, « Aunt Harriet. » Si on la voyait quelquefois ourler des torchons, c'est que cette matrone pouvait hausser un torchon jusqu'à sa propre dignité. Elle a sur sa cadette, Mrs Baines, une autorité et un poids considérable, et il ne semble pas à Mrs Baines qu'un désordre puisse naître jamais dans le cercle où sa puissante sœur exerce son influence. C'est pourtant de chez tante Harriet que s'enfuit Sophia le jour de l'enlèvement. La bonhomie a fait place à l'ironie, et parfois perce dans l'humour une pointe acérée de satire. Le marquis de Wellwyn, ministre de l'Intérieur, n'accorde pas volontiers de commutation de peine : il est bien connu pour son humanité, et c'est précisément cette humanité qui fait le malheur des condamnés. Le marquis, en effet, ne veut pas que son sentiment du devoir soit à la merci de ses instincts, et il prend soin que ses instincts essuient toujours une défaite, dont il souffre horriblement (1). Dans *Clayhanger*, c'est une bien curieuse scène anglaise que le centenaire des écoles du dimanche; et qu'un Anglais la voie ainsi, voilà ce qui est nouveau. Les musiques et fanfares sont rassemblées autour de l'estrade tendue de serge rouge qui est dressée au bout du square, et les cuivres des instrumens, où le soleil se reflète, forment un cercle éclatant autour des fonctionnaires, des ecclésiastiques et de leurs femmes. « Toutes les dénominations, pour un jour seulement, fraternisaient avec effusion sur cette estrade; car les princes de la maison royale et l'archevêque de Cantorbéry et le lord-maire de Londres avaient insisté pour qu'il en fût ainsi. » A peu près au milieu du square flotte une immense bannière de pourpre avec ces mots : « Le Sang de l'Agneau. » On chante le fameux cantique: *Rock of*

(1) *The Old Wives'Tale*, Book II, ch. v, § iv, à la fin.

Ages... Les voix de cette multitude se fondent en un volume de son qui roule comme une force irrésistible : il semble qu'elle va tout emporter. Les yeux d'Edwin se mouillent et il se demande à lui-même : « Pourquoi diable ai-je envie de pleurer? » A travers un brouillard il lit les mots : « Le Sang de l'Agneau. » Au-dessus des têtes le soleil brûle. Un orateur parle des tortures éternelles dans les flammes et la soif. Il proclame qu'il n'y a pour personne, non pas même pour les petits enfans qui sont là dans leurs atours de fête, d'autre moyen d'échapper au feu éternel que de se purifier par la complète immersion dans le sang. « Et sa conviction était si forte, si contagieuse, qu'avec un peu d'imagination et un odorat sensible on aurait pu percevoir l'odeur de chair brûlée. » Une nouvelle hymne succède au discours, et elle célèbre le précieux sang :

Dear Dying Lamb, Thy precious blood.

Alors, par une association d'idées, ces mots d'une hymne encore sautent de quelque coin de sa mémoire : « L'Inde aux grèves de corail, » *India's coral strand*, et instantanément tout le tableau qu'il a sous les yeux se transforme. Il lui semble qu'il n'est plus en Angleterre ; il lui semble que, dans de sombres caves, sous les abattoirs derrière l'Hôtel de Ville, réside, accroupi, un dieu étrange et sauvage prêt à brûler quiconque ne paraîtrait pas devant lui tout dégouttant de sang. Il lui semble que les tambours sont des tam-tams et le magasin des Baines un bazar : pas un détail de la scène qui ne s'harmonisât pour lui avec la vision d'une Inde aux grèves de corail...

Sous des couleurs moins crues, moins violentes, l'ironie de M. Arnold Bennett n'est pas moins âpre contre la médiocrité des meilleurs sentimens et les comédies de la vie domestique. Il faut voir, en ce genre, le dîner de famille, chez les Clayhanger, le lendemain du jour où Darius a été frappé de sa première attaque (1). Le chapitre est intitulé : « La victime de la sympathie. » On a tenu, le matin, à l'occasion de la visite du médecin, un conclave. A Edwin et à sa sœur se sont joints, pour la circonstance, Clara, l'autre fille, et son mari Albert Benbow, la tante Hamps. Le docteur n'a pas dissimulé que le

(1) *Clayhanger*, Book III, ch. IV.

malade ne pouvait guère durer plus de deux ans. Il n'a pourtant pas mauvais air, ce soir, et il fume, le repas fini, une cigarette, ce qui est pour lui un luxe. Son gendre élève la voix pour lui parler, « comme s'il était nécessaire de crier aux oreilles d'un homme qui a seulement deux années à vivre. » Il est aimable, condescendant et supérieur. Pourquoi Clara, Albert et la tante sont-ils revenus ainsi, à l'heure du souper ? Edwin ne peut pas le comprendre, ou plutôt il comprend trop bien et il lui est odieux de l'admettre : ils sont venus, poussés par une pure fringale de curiosité. Toute la soirée a été remplie de conciliabules secrets. Et maintenant c'est la détresse des adieux. Clara étreint le cou de son père et s'y tient presque suspendue. Edwin pense : « Pourquoi ne lui dit-elle pas tout de suite qu'il est fini ? » La tante serre les mains de la victime : « Suivez bien les conseils du docteur ; » elle tape sur l'épaule de Darius : « Et laissez-vous bien guider par ces chers enfans. » Puis elle recommande à Clara de ménager ses forces, et celle-ci répond par le sourire fatigué d'une personne que les circonstances contraignent trop souvent de les surmener. Ils partent enfin, Albert sifflant à la nuit. « Edwin observa de nouveau, dans leurs derniers regards, l'étrange, nouvelle, insinuante déférence que lui témoignait la famille. Il poussa le verrou avec rage. »

Ainsi, l'humour de M. Arnold Bennett, qui a commencé par s'amuser des singularités locales ou individuelles, de tout le pittoresque extérieur ou intérieur de la vie dans les cinq villes, peut passer de la bonhomie à l'ironie et de l'ironie à la colère. Il ne perçoit si finement la caricature que parce qu'il a un sens très juste et très fort de la vérité. Un esprit est moins sensible aux travers, aux déformations ou aux faussetés quand il a un sens moins vif de la rectitude. Il faut aller jusqu'à ce sentiment de la beauté et de la grandeur de la vie pour toucher le fond du réalisme de M. Arnold Bennett et en expliquer la puissance. A tout moment, ou plutôt dans tous les momens graves, ce romancier d'un petit monde fermé voit transparaître, sous le particulier, l'universel. Charles Orgreave entre dans la boutique d'Edwin Clayhanger, son camarade d'école. Les deux jeunes gens causent familièrement, et le premier invite l'autre à venir chez lui où il verra une charmante jeune fille. « Ce nom magique de *jeune fille* avait en un instant bouleversé la bou-

tique. Ce n'était plus une boutique de province : elle participait à l'universel. » Plus tard, quand Edwin, après tant de traverses, sera seul avec Hilda Lessways dans la chambre où la jeune mère soigne son enfant, quand elle lui dit qu'il a toutes les tendresses de cet enfant, quand il sent que l'heure approche où il va entendre des paroles décisives, — « il se leva, tremblant d'émotion, et, marchant vers elle à travers l'encombrement de la pièce, il avait l'illusion qu'ils étaient entre eux, non pas dans la chambre, mais dans l'univers. » Dans un autre roman, Sophia, la toute jeune et vive Sophia marche à côté du séducteur vulgaire qui va lui tourner la tête. « Qu'était-il arrivé ? Rien ! La plus banale occurrence ! La cause éternelle avait ramassé un commis voyageur (cela aurait pu être un employé ou un vicaire, mais, en fait, c'était un commis voyageur) et l'avait revêtu de tous les glorieux, uniques, incroyables attributs d'un dieu, et l'avait planté devant Sophia à seule fin de produire l'éternel effet. »

C'est sans doute dans ce sens profond de la vie que le réalisme de M. Arnold Bennett trouve la source de son pathétique. Il nous parle quelque part de la vaste mélancolie que recèle la vie, « *the vast inherent melancholy of life.* » Il y a une tragédie au fond de chaque existence et le paisible boutiquier Samuel Povey lui-même n'échappe pas à cette loi de nos destinées. Avec l'acharnement d'un esprit borné et d'un cœur droit, Samuel s'est voué à sauver un cousin dont la vie facile, et qui lui en avait imposé d'abord, a fini par un désastre : un meurtre suivi d'une condamnation capitale. Il a mis au service de ce dessein toute l'énergie que peut donner une idée fixe; il a négligé ses affaires, sa santé, il a commis toutes les imprudences et les a payées de sa vie. Ce ne fut qu'un incident, un accident à peine remarqué dans la réaction qui suivit la fièvre où cette affaire avait plongé la cité. « D'ailleurs, Samuel Povey n'avait jamais pu s'imposer aux bourgeois. » Et l'auteur fait en ces termes son oraison funèbre :

Il manquait d'individualité. C'était un petit personnage. J'ai souvent ri de Samuel Povey. Mais je l'aimais et le respectais. C'était un très honnête homme. J'ai toujours été heureux de penser que, pour la fin de sa vie, la destinée s'empara de lui et dévoila à notre observation la veine de grandeur qui court à travers chaque âme, sans exception. Il embrassa une cause, la perdit, et en mourut.

La fin de Darius Clayhanger n'est pas, à sa manière, moins émouvante. Le travailleur robuste et heureux est frappé à la tête. Après une sorte d'attaque, le cerveau se ramollit lentement, et le mal mystérieux, impitoyable, chemine, comme s'il voulait détruire jour à jour ce prestige d'autorité et d'orgueil qu'une vie courageuse avait lentement édifié. Darius sauve d'abord les apparences; il est un maître qui se repose : tout se fait en son nom. Mais voici qu'il lui faut peu à peu abandonner tous ses privilèges : hier il a donné ses clefs; aujourd'hui il va à la banque pour une dernière signature, qui est celle de son abdication : et les employés le regardent comme une victime au licou. Toujours un peu plus, et complètement à la fin, il est mis de côté, « *laid aside :* » c'est le titre d'un des chapitres. A mesure que la maladie avance et pèse sur tous, quand le père ne va plus que jusqu'à un vieux fauteuil d'osier qu'on a placé pour lui au bout du jardin, ceux qui l'entourent, ceux qui le soignent, ses propres enfans, Edwin et Maggie qui sont toujours là, ont besoin de faire un effort « pour se rappeler à temps qu'il est une victime, et non pas un criminel. » Un soir, il monte son escalier pour la dernière fois, et la difficulté de l'expédition ne lui laisse pas de doute : « Je ne redescendrai plus jamais cet escalier. » Le lendemain, plus triste et plus affaibli encore, après une nuit d'insomnie pendant laquelle il a sonné pour ne pas rester seul, dans un accès d'attendrissement qui accable sa pauvre sensibilité défaillante, avec des pleurs qui l'étouffent, des mots qui ne peuvent sortir, une lutte de tout son être, des gestes désespérés et des silences, il donne sa belle montre en or à Edwin et demande celle du jeune homme en échange. Tant de scènes douloureuses ne sont rien encore, et la dernière impression les domine toutes, quand on arrive à l'agonie. M. Arnold Bennett, avec son réalisme ordinaire, s'est servi ici d'un phénomène qui se produit en effet quelquefois dans les maladies de l'encéphale et qu'il nous donne lui-même sous son nom scientifique : le phénomène respiratoire de Cheyne-Stokes. Ce trouble de la respiration, qui se manifeste par des arrêts suivis de reprises, au cours desquelles le souffle, très faible d'abord et superficiel, s'accroît en amplitude et en profondeur jusqu'à emplir la poitrine comme s'il allait la faire éclater, puis diminue de nouveau et semble échapper à l'impuissance du malade, — n'est-ce pas le symbole tragique d'une

dernière lutte pour la vie avant la suprême défaite? La scène entière est admirable par l'intensité des effets que le romancier a su tirer de cette agonie où nous voyons finir une existence qui avait commencé par un si rude combat.

Voilà où excelle M. Arnold Bennett; et, dans son art essentiellement anglais, il ne reste à peu près plus rien d'intellectuel. Art d'une intensité singulière, puisque la représentation s'y suffit à elle-même et peut se passer, ou, pour mieux dire, ne s'embarrasse point d'explication. Les événemens et les âmes se présentent comme dans la vie, sans accompagnement de commentaires. C'est à nous de nous les expliquer, si tant est que l'intelligence ait quelque chose à voir en telle matière et que les romans soient destinés à exercer notre faculté de comprendre. Est-il besoin de remarquer combien de tels procédés sont favorables au réalisme et réussissent, en outre, à mettre et à maintenir la curiosité en éveil, à soutenir l'intérêt? L'auteur aime s'arrêter et nous arrêter devant l'indéfinissable. Il est d'autant plus naturel de ne pas nous expliquer les personnages que dans la réalité de leur vie ils ne s'expliquent pas volontiers les uns aux autres. Chacun de ces insulaires est une île, et l'on ne peut se défendre de rappeler à leur propos la doctrine swedenborgienne qui admet l'identité de composition entre le tout et chacune de ses parties. Ne croyez pas qu'il s'agisse là exclusivement de dignité personnelle et d'individualisme. Par principe absolu ou discipline héréditaire, c'est dans tous ses faits et gestes que l'Anglais de M. Arnold Bennett reste derrière ses retranchemens. J'en citerai un exemple bien caractéristique. Edwin a veillé son père durant la première nuit de l'agonie. Nous avons vu que ce n'était pas une agonie ordinaire. Il a été bouleversé et terrifié par le spectacle de cette lutte du moribond avec son souffle; il a eu le sentiment d'une présence invisible, d'un ennemi formidable qui terrasse sa victime, l'étouffe, et lâche ses prises afin de les resserrer aussitôt et de prolonger le supplice. Au matin, Maggie Clayhanger entre dans la chambre où elle vient relever son frère et prendre son tour de garde. « Comment a été la nuit? — Mauvaise, » répond l'autre et il s'en va. Pas un mot, quand il serait si naturel et si nécessaire de préparer du moins la jeune fille à l'horreur du spectacle qu'elle va avoir sous les yeux.

Là encore M. Arnold Bennett est strictement réaliste. L'in-

tellect a peu de part dans la vie qu'il nous représente : toute la puissance de son art se concentre dans cette représentation. Mais alors elle essaie d'égaler l'étendue et la complexité de son objet. Ce sont des existences entières que nous déroulent des romans comme *The Old Wives' Tale*, *Clayhanger* et *Hilda Lessways*. Chacun des deux premiers a deux volumes et le troisième est la suite du second. Lui-même aura une suite. C'est une espèce de cycle. A proprement parler, *Hilda Lessways* ne continue pas *Clayhanger*, mais en reprend plutôt certaines parties, qui reçoivent des développemens plus importans et ordonnés par rapport à Hilda, tandis qu'Edwin est la figure centrale dans l'autre roman. Certaines scènes que l'auteur s'est borné à esquisser dans celui-ci sont traitées plus au long dans celui-là ; tel détail important nous manquerait si nous ne lisions que l'un des deux. N'est-il pas curieux et significatif, ce procédé grâce auquel la fiction prend les apparences d'une histoire vraie, dont tout n'a pas été dit d'abord et dont successivement les divers aspects se dévoilent ? Voilà un procédé dont ne s'accommoderaient guère nos exigences d'ordre logique. Il ne choquerait pas moins notre goût de rapidité et d'action. Nous admettrions malaisément sans doute des lenteurs qui ont pourtant un grand charme quand on a la patience de s'y abandonner et qu'on pénètre ainsi à leur suite dans l'intimité des gens et des choses. Ne nous hâtons donc pas de considérer comme un défaut ce qui est, au contraire, excès : excès de précision dans le détail, excès de minutie dans l'analyse. Le détail, il est vrai, manque peut-être parfois d'intérêt, d'importance ou de signification. Pareillement, il peut arriver à l'analyse de distinguer des nuances qui ne valent pas d'être notées. Mais comment ne passerions-nous pas sur l'abus d'une force dont l'usage nous donne une telle impression de vérité et réalise de tels miracles ? Ne demandons pas aux romans de M. Arnold Bennett les qualités dramatiques auxquelles nous ont habitués, — trop habitués, — les nôtres. Ceux-là nous offrent une diversité d'incidens et de personnages qui ont les uns et les autres en eux-mêmes leur intérêt. Les figures principales ne sont pas asservies au mouvement de l'action, ni les figures secondaires sacrifiées aux figures principales. Chacune est à son échelle, tout simplement. Dans cette mesure, la jeune servante Florrie n'est pas moins réelle ni moins vivante que sa maîtresse Hilda, et les tragiques souffrances de

Darius Clayhanger sur son lit d'agonie n'empêchent pas la *nurse* qui le soigne d'avoir sa physionomie propre, et de rester pour nous, quand nous l'avons une fois entrevue, une silhouette inoubliable.

Est-il besoin de dire qu'un romancier n'arriverait pas à ces effets, s'il n'ajoutait aux autres qualités la puissance de l'expression ? Je ne sais si l'on peut dire que M. Arnold Bennett est un grand écrivain, et je ne crois pas que la prose anglaise soit un bon instrument d'art. Mais à coup sûr le style des romans dont nous avons essayé de marquer ici l'intérêt suffit à toute sa tâche et il ne trahit aucun des besoins qu'il a pour fonction de servir. Il est égal à toutes les richesses des perceptions, à toutes les nuances de sensibilité, aux minuties de l'analyse. Il se prête aux badinages, aux libertés et aux âpretés de l'humour, à la sincérité du pathétique. Il réussit parfois à traduire des notations psychologiques en leur donnant le tour le plus concret, à en rehausser l'exactitude par la précision dans la magnificence. Il nous parle quelque part d'un enfant, — l'enfant de Hilda, — absorbé, hypnotisé par l'idée du moment. « Ces idées se succédaient l'une à l'autre comme une dynastie de rois, comme une série de dynasties; il y avait de fréquentes querelles dynastiques, des dépositions et des morts soudaines : mais le loyalisme de George était le même envers toutes : il était absolu (1). »

Tels quels, les romans de M. Arnold Bennett assemblent et harmonisent des mérites qui les mettent au premier plan de la production contemporaine en Angleterre, qui les désignent tout particulièrement à notre curiosité. Je n'en connais guère de plus savoureux ni de plus riches, de plus propres à contenter les lecteurs qui demandent à une littérature étrangère, non pas ce qu'elle a de plus assimilable et de plus indéterminé, mais au contraire ce qu'elle offre de plus particulier et de plus original. Nous avons vu que le romancier des *Five Towns* n'en était pas moins largement humain pour être étroitement anglais.

FIRMIN ROZ.

(1) *Clayhanger*, Book IV, ch. VIII, § III.

L'ESPAGNE EN 1913

Le traité de Paris, qui a dépouillé l'Espagne de ses dernières colonies de l'Amérique et du Pacifique, fut un cruel sacrifice; on ne saurait prétendre cependant que cette réduction de territoire ait ouvert une de ces blessures dont la cicatrice même demeure éternellement douloureuse. La métropole dut abandonner ses îles, comme jadis ses possessions continentales, parce qu'elle s'obstinait en des routines meurtrières : les Cubains luttèrent dix ans (1868-1878) avant d'obtenir les modestes franchises enfin accordées par Martinez Campos; puis l'entente fut vite dénoncée et de nouvelles hostilités éclatèrent, préface de la séparation (1898).

Ce que le gouvernement espagnol a perdu, l'hispanisme, en fait, l'a conservé. Délivrées des anciennes tutelles, le premier mouvement de ces jeunes sociétés fut de copier leurs institutions sur celles des États-Unis, de la doyenne des républiques américaines; à l'essai, autant que les conditions internationales le leur permettent, elles se rapprochent de leurs origines latines; la liberté les ramène vers la métropole dont l'abus de l'autorité les avait éloignées. Nous n'avons pas à raconter ici l'évolution des nations latines d'Amérique; bornons-nous à constater qu'elles sont, au début du XXe siècle, une des réserves d'énergie les plus précieuses de l'humanité; ces filles émancipées font honneur à leurs parens d'Europe. Quant à l'Espagne elle-même, allégée d'un poids mort, elle entre décidément dans une période de rénovation; elle cherche au cœur de ses traditions les originalités capables de devenir des forces modernes; elle s'impose à l'attention, à la sympathie de l'observateur étranger par l'ardeur, parfois subconsciente encore, de cette transfiguration.

L'un des noms qui, dans ces années critiques, méritera le plus justement l'éloge de l'histoire, est celui de Raymundo Villaverde, le restaurateur des finances espagnoles. Homme de réflexion et de recueillement, en un pays où l'on s'emporte volontiers, calculateur et tout ensemble idéaliste, il n'a sans doute manqué à Villaverde que d'être orateur, pour prendre au parlement espagnol le tout premier rang dû à ses exceptionnelles qualités; ses adversaires politiques eux-mêmes apprécièrent sa mort prématurée comme un deuil national. A ce moment, le roi Alphonse XIII venait (1902) de prêter le serment du souverain majeur, mais il était âgé de seize ans à peine; on pouvait craindre un soubresaut des passions politiques, auxquelles les malheurs de la guerre et la respectueuse courtoisie de tous les partis avaient mis un frein pendant les heures difficiles de la Régence. Plus que jamais, l'Espagne avait besoin alors de l'estime, de la confiance internationales; elle s'en est rendue digne par la courageuse exactitude de sa probité, par le renouveau de ses facultés laborieuses; Villaverde fut un des premiers à comprendre le caractère d'un âge international qui exalte les travailleurs et déclasse les bavards.

La perte des colonies avait privé d'un marché privilégié les industriels de la métropole; les cotonnades de la Catalogne, à la faveur de tarifs protecteurs, défiaient la concurrence, aux Philippines et dans les Antilles; de même les blés de Castille, transformés en farine dans les moulins à vent des montagnes du Nord, descendaient sur Santander, d'où ils partaient pour la Havane; Santander recevait, en échange, des sucres et des rhums. Le traité de 1898 arrêta brutalement ces courans établis; il ouvrit aux *criollos* l'espoir de clientèles américaines pour leur sucre; il les invita à se fournir désormais dans des filatures yankees ou à fabriquer leurs étoffes eux-mêmes; les grains et farines leur viendront aussi des États-Unis... De là, parmi les producteurs espagnols, un profond malaise; ils s'organisèrent pour y remédier et se rallièrent à l'idée de tarifs très protectionnistes, qui les rendraient maîtres du marché intérieur. Tel fut le programme soutenu par une puissante association de Barcelone, le *Fomento del Trabajo nacional*, et par les métallurgistes des provinces cantabriques. Il n'est pas probable que les initiateurs de ce mouvement aient voulu condamner l'Espagne indéfiniment à l'isolement économique, conséquence du protec-

tionnisme outrancier; leur dessein était plutôt de gagner le temps de découvrir des débouchés nouveaux sans arrêter ou ralentir la marche de leurs usines; ainsi les troupes en campagne lancent une passerelle de fortune pour franchir une rivière.

Mais ce régime, à la longue, a blessé la grande majorité des Espagnols; il équivaut, en somme, à continuer les habitudes oligarchiques de l'administration coloniale; il lie au gouvernement un petit nombre d'intéressés et mécontente la masse du peuple. Il eut l'inconvénient aussi d'engager les capitalistes revenus des îles à placer leurs fonds disponibles en affaires industrielles; de là, multiplication des fabriques avant que les effectifs des consommateurs aient été renforcés. Les filatures en ont souffert et surtout les sucreries; des cantons entiers furent plantés en betteraves, parce que l'on n'importait plus d'Amérique du sucre de cannes; mais, malgré droits protecteurs et trusts, cette industrie a bien vite pâti de surproduction et de mévente. Il n'y avait pas concordance entre la politique financière de Villaverde, qui consolidait un terrain de fondations, et la politique douanière qui aggravait les frais des matériaux nécessaires pour l'édifice moderne à construire. Aussi croyons-nous que cette crise espagnole de protectionnisme ne durera pas; elle sera abrégée par les plaintes qui, de toutes parts, s'élèvent contre la vie chère; les hommes d'État qui dirigent l'Espagne comprennent l'erreur de prolonger une pratique qui a quelque chose de féodal; certains bénéficiaires de la protection insistent eux-mêmes aujourd'hui sur ce que les tarifs qu'ils recommandèrent avaient un caractère d'expédient.

L'Espagnol est profondément démocrate ou, plutôt, égalitaire; quatre siècles de monarchie bureaucratique n'ont pas suffi à étouffer ces hérédités irréductibles. En Aragon, jadis, les chefs de famille nommaient un *gran justiza*, sorte de surveillant permanent de la prérogative royale; les Basques sont si vivement épris de leur indépendance familiale que leurs maisons voisines ne s'accolent jamais par un mur mitoyen; les montagnards des Asturies et de Léon, ces provinces qui furent par deux fois le terrain de la reconquête hispanique, contre les musulmans, puis contre l'Espagne *afrancesada* de Napoléon I[er], sont, eux aussi, des individualistes farouches. Charles-Quint ne s'y est pas trompé lorsque, voulant fonder sa monarchie fla-

mande, il brisa, près de Salamanque, la résistance fédéraliste des Communeros. Aussi bien est-ce la valeur personnelle des hommes, celle des muscles et du cerveau de chacun qui s'affirme avec le plus d'éclat dans la croisade contre les Maures, dans l'épopée des *conquistadores* de l'Amérique et jusque dans l'apostolat catholique des missionnaires. La monarchie centraliste et autoritaire est, en Espagne, une importation exotique; elle s'est déployée en surface, plutôt qu'implantée en profondeur ; si cependant elle n'a pas effacé les diversités locales qui sont le charme intime du pays, elle a fait ressortir la solidarité des provinces et préparé l'unité nationale pour un régime qui s'inspirera d'autres principes de gouvernement.

Pourquoi ce régime ne serait-il pas la monarchie elle-même, dégagée des rites conventionnels qui la tenaient à l'écart du peuple ? Telle est la question qui se pose aujourd'hui en Espagne, et que le roi Alphonse XIII, très averti, préoccupé des innovations indispensables, travaille à résoudre en associant les destinées de la nation et celles de la dynastie. Le système parlementaire existe, chez nos voisins, mais, ni par ses origines, ni par son pouvoir effectif, leur parlement ne ressemble au nôtre ; quiconque a suivi d'un peu près l'histoire politique de l'Espagne, depuis les lois constitutionnelles de 1875, aura remarqué qu'il n'y a pas de coïncidence, ordinairement, entre un vote des Chambres et la chute d'un Cabinet ; les crises ministérielles sont affaires surtout de coulisses, de *pasillos*. Par suite, le Roi dispose d'une liberté de décision qui fait de lui un conseiller autant qu'un arbitre, dans les conflits des chefs de groupes. Lorsque cette magistrature suprême est dévolue à un souverain qui a, comme Alphonse XIII, la passion de son « métier, » son action personnelle devient un des facteurs essentiels de la vie nationale ; or on sait que le roi d'Espagne est décidément un homme de progrès.

Dans le monde politique espagnol actuel, il existe deux partis dynastiques, les conservateurs et les libéraux, que débordent à droite et à gauche les carlistes et les républicains. Entre libéraux et conservateurs, les distinctions sont de forme plutôt que de fond ; il n'y a entre eux dissidence de principe ni sur les relations de l'État avec l'Église, ni sur la nécessité, universellement reconnue, de réformes sociales ; les libéraux parlent

couramment de leur respect des croyances religieuses, et les conservateurs répudient toute intrusion indiscrète de la religion dans la politique; au cours des débats parlementaires, les préférences de personnes l'emportent sur les considérations de parti. De là, bien des complications qu'il est malaisé au témoin étranger de débrouiller, et parmi lesquelles les *leaders* espagnols eux-mêmes ne sont pas toujours très sûrs de leur direction. L'usage s'était établi d'un roulement ministériel entre les représentans des deux groupes; c'est à peu près ce que les Portugais appelaient, sous le roi Carlos, le système rotatif. De loin seulement, il était possible de confondre ce balancement avec celui des partis anglais. L'Espagne n'est pas encore un pays d'opinion largement instruite; mais elle s'y achemine sous nos yeux, et c'est une des raisons pour lesquelles le système rotatif, partage alterné du pouvoir et de ses profits entre un petit nombre de politiciens spécialistes, cesse d'être applicable chez elle.

Libéral jusqu'au radicalisme, disait-on, prêt à toutes les audaces, José Canalejas fut premier ministre, depuis février 1910, pendant près de trois ans; il exerçait encore le pouvoir, malgré l'acharnement des adversaires et des « remplaçans, » lorsqu'il tomba sous les coups d'un assassin (12 novembre 1912). En fait, cet homme, que les femmes de Valence recevaient jadis comme un Messie, étendant leurs manteaux sous ses pas, qui avait annoncé de grandes nouveautés sociales et religieuses, a paru surtout s'abandonner aux circonstances; ses plus larges concessions aux idées avancées n'allaient pas au delà d'un flirt parlementaire avec les républicains, pendant que le Cabinet, de notoriété publique, était soutenu par M. Maura et les conservateurs. Ces alliances disparates ne laissaient aux républicains, lors des élections de 1910, qu'une quarantaine de sièges; mais elles tenaient à l'écart des fonctions actives M. Moret, chef libéral dissident, fils de commerçant, universitaire, ancien ambassadeur à Londres, admirateur quelque peu doctrinaire de la constitution anglaise, et que son humeur prédisposait aux duretés plutôt qu'à la souplesse des intrigues. Canalejas assassiné, Moret emporté quelques jours plus tard par la maladie, le parti libéral semblait compromis, tandis que M. Antonio Maura avait réussi, au prix d'une fausse sortie, à resserrer autour de lui le faisceau du parti conservateur.

L'instant était-il donc venu, pour celui-ci, de ressaisir le

pouvoir? Ses chefs y comptaient certainement, mais l'habileté du comte de Romanones et la volonté résolument réformatrice du Roi s'unirent pour dénouer la crise par une décision plus imprévue; les libéraux demeurèrent au gouvernement, renforcés par le choix mûrement délibéré du souverain. C'est là, dans l'histoire récente de l'Espagne, un fait d'importance qu'il convient de souligner; la monarchie tente une expérience; elle veut se faire plus démocratique et par là, dans un peuple en fermentation de progrès, plus nationale; elle estime qu'elle doit devenir, si l'on peut ainsi dire, la meilleure raison sociale de l'Espagne moderne. M. Maura aurait proposé au Roi, croit-on, de gouverner sans les républicains; il ne souhaite pas ajourner les réformes, mais il préfère les octroyer de haut, suivant la méthode que le XVIIIe siècle appelait le despotisme éclairé; on le lui a vivement reproché en Catalogne, où quelques-uns en veulent aux libéraux de s'attaquer au régime protectionniste, mais où personne n'a de goût non plus pour les allures autoritaires. Le comte de Romanones a plus de moelleux dans le doigté : extrêmement fin, accueillant et pourtant volontaire, parlementaire délié, homme de lettres qui aurait pu présider l'Athénée de Madrid, homme du monde passé maître dans l'art subtil des entretiens et des réceptions, il s'est donné la tâche d'orienter son pays dans la voie des réalisations.

De part et d'autre des partis monarchistes, les carlistes et les républicains font une opposition plus théorique qu'active. Les premiers auraient peine à inventer un prétendant; ils s'associent donc, ici aux champions des libertés provinciales, ailleurs aux cléricaux intransigeans, aux *intégristes;* dans quelques vieilles familles, le carlisme est porté comme une élégance, faute d'autres qui coûteraient plus cher; il est bien difficile de voir là un parti organisé, redoutable au gouvernement. Les républicains ne sont pas moins divisés; dans leurs rangs figurent des hommes de science et de caractère, universellement respectés, tels que don Gumersindo de Azcárate, professeur à l'Université de Madrid, et l'illustre physiologiste Ramón y Cajal; ceux-là ne sont pas des révolutionnaires et, sans rien abdiquer de leurs préférences, n'hésiteront jamais à seconder toutes les initiatives libérales de la monarchie; d'autres sont des parlementaires, dont l'éloquence soulève parfois des auditoires enthousiastes, mais dont l'action sur le

pays ne doit pas se mesurer aux acclamations qui les saluent : tel est le cas du fougueux député des Asturies, don Melquiadès Alvarez. Déjà, sur l'aile gauche, les socialistes se détachent des républicains ; ils parlent de plus près au peuple, attentifs à discerner ses besoins plutôt qu'à disserter sur la forme du gouvernement; ils prennent de l'autorité dans les milieux ouvriers à la faveur des malaises issus de la vie chère. Leurs progrès avertissent le gouvernement de ne pas s'attarder sur la voie des réformes préventives; ils contribuent à stimuler les groupes, monarchistes ou non, qu'inquiètent les menaces de révolution. Tout cela signifie, en résumé, une Espagne nouvelle qui monte; cela veut dire usure des anciens cadres parlementaires, éducation d'une opinion publique, subordination des coteries politiques aux innovations économiques et sociales. Ce phénomène n'est point, sans doute, particulier à l'Espagne dans le monde contemporain ; mais il s'exprime en Espagne sous une forme particulière, qui est une sorte de mue de la monarchie constitutionnelle.

Les voyageurs qui ont parcouru l'Espagne à plusieurs reprises, au cours des quinze dernières années, auront été frappés des changemens rapides observés, un peu partout, à travers ce pays réputé immobile. L'industrie a évolué la première, et l'on en a vu plus haut la raison. Barcelone et Bilbao sont les capitales de deux régions peuplées d'usines, ici des filatures, des ateliers de tissage, des fabriques de produits chimiques, là des établissemens métallurgiques et des exploitations minières ; les deux ports se sont agrandis, pourvus d'un outillage complet. Chacun a défini sa physionomie propre : Barcelone, avec ses larges bassins, ses quais verticaux, ses *ramblas* plantées d'arbres qui descendent jusqu'à la mer, a l'activité variée d'une ville de passage ; Bilbao, plus spécialisée, tassée sur les deux berges abruptes de sa rivière aux eaux souillées, évoque l'idée d'une métropole anglaise de la *black country*. A elles deux, ces capitales, centres d'agglomération de capitaux, ont été longtemps les organes essentiels de l'Espagne industrielle ; elles vivaient presque en marge du pays intérieur, peuplé de leurs tributaires; partout ailleurs, dans la péninsule, l'industrie était dispersée et, pour ainsi dire, rurale. L'Espagne centrale manque de combustible ; celui qui lui arrive du dehors

coûte cher; la nature la prédestine à grandir par l'agriculture, mais celle-ci même se transforme; appuyée sur des procédés scientifiques, développée par l'aménagement des réserves de houille blanche, elle tend à s'assortir d'un appareil industriel.

Les usiniers de Catalogne et de Biscaye ne se sont pas obstinés à n'employer que de vieux outillages; sans doute devinaient-ils que la protection rigoureuse qui les avantageait n'aurait qu'un temps; leurs fabriques sont donc aujourd'hui fort bien montées, capables d'entrer en concurrence avec celles de l'Angleterre ou de l'Europe centrale. Mais plus sensible encore est le rajeunissement de l'agriculture; on l'étudiera de préférence dans les provinces qui ont longtemps passé pour les plus indolentes, dans les Castilles. L'antique agronomie des Castilles reposait sur l'élevage transhumant; les troupeaux de moutons, rassemblés l'hiver dans les vallées, montaient en été sur les pâturages des sierras; leurs déplacemens s'opposaient aux labours; les propriétaires ne pouvaient clore leurs domaines, pour les fermer à ces hôtes destructeurs. Ce droit exorbitant fut cependant réduit à la fin du XVIIIe siècle, et les Castilles commencèrent à faire du blé, surtout pour l'exportation aux colonies. Plus récemment, elles ont resserré leur élevage et ensemencé des champs nouveaux; elles n'expédient plus outre-mer, il est vrai, mais le consommateur espagnol demande, de plus en plus, du pain blanc. Ainsi a été compensé, et au delà, le déficit américain; plus de 7 millions d'hectares sont aujourd'hui semés en blé, dans la péninsule, contre 5 millions il y a dix ans.

Valladolid, l'une des capitales de la Vieille-Castille, illustre cette évolution. Posée sur un confluent, elle commande un riche bassin d'alluvions; son allure est celle d'un marché; ses monumens ne content plus que par lambeaux son ancienne histoire, la mort de Christophe Colomb, la naissance de Philippe II, un séjour de Cervantès; ses églises n'ont pas la patine de celles de Salamanque; elles semblent faites pour abriter un service public, non la communion d'une foule de croyans. Mais des constructions nouvelles s'élèvent de tous côtés; des avenues droites éventrent les quartiers pauvres; des cheminées d'usines fument au-dessus d'ateliers dont celui des chemins de fer du Nord occupe près de deux mille ouvriers; la ville compte aujourd'hui 80 000 habitans; elle a des minoteries, des sucreries, des forges; tout autour, sur la terre *de pan llevar*, la bat-

teuse à vapeur remplace l'antique plateau de bois, où l'on roulait des cailloux sur les épis; les paysans sollicitent l'éclairage électrique de leurs habitations; tandis que Salamanque garde l'enseignement des lettres, dans le chaud décor de sa glorieuse Université, Valladolid a bâti une Faculté de médecine toute neuve, immédiatement contiguë à un hôpital amélioré; les professeurs, par un couloir intérieur, passent de leurs salles de cours à leurs cliniques, et les étudians sont assurément mieux installés, pour les travaux de dissection, que leurs camarades de Paris : le progrès économique, fondé sur l'agriculture, ne se sépare pas du progrès intellectuel.

En même temps, la propriété rurale tend à se morceler, là où s'est maintenu, jusqu'à nos jours, le régime des *latifundios*. Certaines provinces d'Espagne ont échappé à cet abus; ce sont celles où la terre, directement arrosée par les pluies ou artificiellement irriguée, se prête à la culture par petits lots. Les géographes ont observé que, sur un sol où l'eau nourricière est libéralement distribuée, les sociétés se partagent en groupes plus indépendans les uns des autres; les familles se fixent plus volontiers sur le champ réduit qui les fait vivre; il arrive même que le désir individuel de la propriété foncière détermine un véritable émiettement de la terre cultivable; quand celle-ci vient à manquer, les paysans en surnombre émigrent, et tel est le cas en Galice, dans la Bretagne, si verte et si pittoresque, de l'Espagne. En Andalousie, en Estrémadure, au contraire, les domaines sont immenses; là, les habitans de la campagne ne sont que de misérables journaliers, au service du propriétaire; ils campent, plutôt qu'ils ne logent, dans de tristes cabanes pressées autour des puits et se dispersent, au petit jour, pour gagner les champs où ils travaillent; leur ordinaire se compose d'une soupe froide (*gaspacho*), quelquefois relevée d'un morceau de lard.

Émus de cette pauvreté, des maîtres ont essayé de faire de leurs salariés des petits propriétaires; la difficulté capitale est dans la nature du sol lui-même, parce que les eaux sont presque partout, dans l'intérieur, mal distribuées. Une « politique hydraulique » sera donc le premier terme de tout effort méthodique d'enrichissement agricole. Le gouvernement espagnol s'en est aperçu dès le début du XX[e] siècle. Une série de conférences sur ce sujet furent données à l'Athénée de Madrid; un concours

fut ouvert par l'État, en 1903, puis un rapport publié, après une enquête par les services publics, dans toute les provinces (*El regadío en España*, 1904). M. Rafael Gasset, qui fut ministre des Travaux publics, s'est institué le protagoniste d'une campagne infatigable, dont la conclusion a été au moins de poser des précisions utiles et de susciter, en diverses régions, des initiatives bienfaisantes. Les travaux les plus importans ont été entrepris en Andalousie et en Aragon. Tout l'Aragon central est un plateau dans lequel l'Èbre et ses affluens ont profondément entaillé leurs lits; il est ras, poussiéreux, et ressemble aux steppes du centre algérien; l'irrigation ne vise pas le niveau supérieur, mais se propose d'agrandir, dans les bassins des vallées, la zone des cultures; les ingénieurs comptent ainsi doubler les 250 000 hectares actuellement ensemencés en Aragon. Pour l'Andalousie, où déjà des barrages-réservoirs (*pantanos*) ont été construits, ce sont 100 000 hectares encore que l'on gagnerait à la charrue et, ce qui serait plus précieux encore, on favoriserait la promotion humaine de plusieurs milliers de paysans.

L'aménagement des eaux apparaît plus nécessaire que jamais, au moment où les fleuves doivent être traités non seulement comme des canaux d'irrigation, mais comme des mines, toujours renouvelables, de houille blanche. La structure de la péninsule est telle que les cours d'eau, traînans sur les paliers des plateaux, dévalent en rapides et en cascades au droit des arêtes qui entourent ces alvéoles intérieurs; les pluies tombent très irrégulièrement; tantôt le lit est marqué par un mince filet d'eau, tantôt des flots tumultueux, après un orage, bondissent à l'assaut des berges et noient les terres étalées des bassins. C'est déjà la nature des oueds africains. Les piles des ponts sont spécialement construites pour résister à ces trombes intermittentes: elles sont armées à l'amont d'un éperon qui divise le courant, et l'on s'étonne, en été, de cet appareil guerrier, au-dessus des flaques d'un cailloutis où les blanchisseuses trouvent tout juste de quoi laver leur linge. Les Espagnols, après la reconquête sur les Maures, au temps de la monarchie flamande, ont coupé les arbres, systématiquement; dans le feuillage, disaient-ils, s'abritent les oiseaux, qui dépouillent les récoltes; les oiseaux ont disparu avec les arbres, mais la terre végétale aussi, et cette économie s'est révélée terriblement destructrice. En réaction

contre ce vandalisme, l'Espagne d'aujourd'hui reboise ses pentes; des Sociétés d'amis des Arbres ont été fondées, en Catalogne, en Aragon; des conférences sont données dans les écoles, des enfans réunis pour des « fêtes de l'arbre. » Ce sont là travaux de longue haleine, mais on peut compter, pour les stimuler, sur le zèle des ingénieurs qui tiennent au rendement stable de leurs sources de houille blanche. La plupart des Compagnies constituées pour ce captage des forces hydrauliques sont soutenues par des capitaux indigènes; cependant, en haute Catalogne, des Yankees seraient intervenus dernièrement pour monter une exploitation géante, suivant les habitudes de leur continent.

Le reboisement est une réforme en même temps économique et éducative; il convient donc de le signaler en tête des procédés par lesquels l'agriculture espagnole se régénère, en même temps que s'affine l'instruction des populations rurales. Dès maintenant, plusieurs districts de l'Espagne ont adopté des méthodes par lesquelles leur production s'est heureusement transformée. La fabrication et l'importation des engrais chimiques accusent une hausse constante. Les cultures potagères, aux environs de Barcelone, sont aussi soignées que dans la banlieue parisienne, ou dans les jardins mahonais du littoral algérien ; les maraîchers traitent comparativement les plantes de diverses origines; des vagons entiers de pommes de terre de semence, par exemple, leur arrivent d'Orléans; ils se réunissent en syndicats pour étudier les débouchés nouveaux. Dans les Baléares, sur la côte valencienne, des jardins d'orangers, culture et commerce, sont partagés entre les membres d'une même famille : les uns travaillent le sol, récoltent les fruits, font l'emballage, ce qui n'est pas l'opération la moins minutieuse; des parens sont les correspondans vendeurs à Toulouse, à Bordeaux, voire à Paris et à Londres; on exporte depuis quelques années sur New-York des caisses de raisin muscat, protégé par du liège en poussière. Telle est l'organisation économique de ce commerce des fruits avec l'Angleterre, que Bilbao reçoit une bonne partie de ses oranges par ce détour; elles sont le lest de paquebots qui rentrent à vide, après avoir importé des minerais cantabriques dans le Royaume-Uni.

La Rioja, partie de la vallée supérieure de l'Èbre, est maintenant, en dépit du phylloxéra, un pays où l'on sait cultiver la vigne et faire le vin. Cette nouveauté ne remonte guère au delà

des débuts du xxe siècle. Logroño, Haro sont aujourd'hui les centres d'un beau vignoble; des propriétaires ingénieux ont embauché à Bordeaux des spécialistes, ouvriers agricoles et maîtres de chais; ils ont planté des ceps choisis, après expériences; leurs vignes sont labourées, sulfatées, soufrées avec cette sollicitude vigilante sans laquelle il n'est point de vin bien venu; aux *bodegas* d'antan, où l'on piétinait les grappes dans l'obscurité, ont succédé de vastes bâtimens clairs, aérés, munis d'appareils mécaniques pour le déchargement des charrettes et le pressage du grain; des voies Decauville circulent entre les fûts « encarassés; » on exige des livraisons irréprochables des tonneliers et des fabricans de bouchons; la bouteille est présentée comme celle des crus classés de France, avec une capsule, une étiquette datée, et souvent un léger réseau de fil de fer. Les viticulteurs ont créé des marques spéciales pour divers pays d'Amérique, Cuba, le Mexique; ils ont conquis d'abord en Espagne une notable clientèle bourgeoise et maintenant produisent pour l'exportation. Le vignoble castillan de Valdepeñas n'est pas encore aussi moderne que celui de la Rioja, mais on aurait tort de croire qu'il n'a pas mieux à offrir qu'un gros vin, plat et violacé, bon tout au plus pour des coupages.

L'essor de tant de richesses nouvelles invite les Espagnols à remanier et compléter le réseau, très insuffisant pour un pays actif, de leurs voies de communication. Il y a peu de routes comparables aux nôtres, en Espagne, sauf dans les provinces où l'effort des budgets locaux porte, depuis longtemps, sur ces travaux de voirie, le pays basque par exemple; depuis quelques années, la circulation a été fort améliorée le long de la côte cantabrique; un voyage en automobile n'est plus une aventure, de la frontière de nos Basses-Pyrénées jusque dans les Asturies et en Galice; Barcelone est le centre de rayonnement de routes qui s'enfoncent plus loin que sa banlieue. Dans les Castilles, en Andalousie, les chemins principaux sont très sommairement empierrés, mais la sécheresse qui règne pendant une grande partie de l'année permet un mouvement assez régulier de messageries et de roulage; il suffit au voyageur de n'être pas trop pressé et de s'armer de résignation contre la poussière. Les exigences des touristes, envieux de pénétrer dans l'intimité de l'Espagne la moins connue, amélioreront peu à peu la route,

comme elles ont rajeuni chez nous l'hôtel de village. Il n'est sans doute pas indifférent, pour la grande voirie des alentours de Madrid, que le roi Alphonse XIII soit un automobiliste fervent.

Mais, même avec le progrès des transports par automobiles, la route, en territoire économiquement prospère, tend à n'être plus qu'un affluent du chemin de fer. Les premières voies ferrées ont été établies en Espagne par des constructeurs français, pour la plupart, qui semblaient n'avoir pas confiance dans l'avenir du pays; la même erreur, à la même époque, a doté l'Algérie de chemins de fer seulement stratégiques, construits à l'économie et comme à regret. Certes, les profils qu'impose, aux lignes tracées du Nord au Sud, le relief espagnol, sont de ceux qui paraissaient devoir décourager un trafic intense et rapide; puis la technique des ingénieurs n'était pas, il y a cinquante ans, éclairée par les leçons accumulées depuis. Cependant la mesquinerie des conceptions initiales apparaît par bien des traits : la largeur de la voie, supérieure à celle des réseaux de France et de toute l'Europe centrale, est une précaution bien superflue contre une hypothétique invasion (la pose d'un troisième rail, voire d'aiguilles mobiles, n'est plus qu'un jeu pour les « cheminots ») et une gêne constante pour le passage normal des voyageurs et des marchandises. « Quelles sont, demandait en une gare frontière un journaliste français à certaine Infante, les impressions de Votre Altesse en quittant la France? — Je pense, répondit la princesse, que si mes compatriotes n'avaient eu l'idée bizarre de faire leur voie différente de la vôtre, je serais déjà dans ma couchette, endormie. »

Il est improbable que l'Espagne fasse jamais les frais de réformer cette erreur originelle, mais l'augmentation du trafic l'a décidée à reprendre en sous-œuvre les lignes anciennes principales, à renforcer son matériel, à multiplier des chemins de fer secondaires. Au printemps de 1913, la seule Compagnie du Norte avait des travaux en cours pour près de deux cents millions de francs; elle procède au doublement de la voie sur plusieurs tronçons de la ligne du Sud-Express, entre Madrid et Avila, entre Miranda et Burgos; ses ateliers de Valladolid, qui ont équipé plusieurs des vagons du train royal, sont pourvus de machines-outils des derniers modèles, notamment de chariots transbordeurs assez puissans pour déplacer les plus grosses locomotives. Pendant l'année 1912, le Madrid-Saragosse et le

Norte ont été assaillis de demandes des transporteurs, ici pour les charbons des Asturies, là pour les oranges de Valence; chacune de ces Compagnies avait passé commande pour 4 500 vagons et en recevait cinquante par semaine. Les statistiques démontrent que, dans les trente dernières années, la circulation des voyageurs a triplé sur l'ancien réseau du Madrid-Saragosse, et doublé sur le réseau catalan, qui est plus récent; le parcours moyen par voyageur a diminué, ce qui indique un usage de plus en plus populaire des déplacemens sur rails. Tout récemment, la Compagnie des Andalous, qui a pourtant traversé des passes difficiles, annonçait qu'elle rachetait la Compagnie anglaise Bobadilla-Algésiras, afin de mieux organiser un service transhispanique sur le Maroc.

Quant aux chemins de fer secondaires, le problème est complexe, en raison de la variété des conditions locales et de l'obligation à peu près irréductible de se contenter de réseaux isolés les uns des autres. La difficulté de réunir des capitaux, dans ces conditions, est extrême; l'Italie s'en est aperçue comme l'Espagne, et de même, en France, les Conseils généraux qui ont encouragé des travaux de ce genre. Malgré plusieurs lois et règlemens explicatifs, il n'est pas sûr que l'Espagne ait encore trouvé la formule pratique. Des lois nouvelles, insérées dans la *Gaceta* du 31 décembre 1912, classent comme stratégiques ou complémentaires du réseau à voie large diverses lignes primitivement portées sur la liste des « secondaires; » la différence n'est pas fondamentale, puisque la garantie gouvernementale à 5 pour 100 est acquise dans les deux cas; mais les conseils d'administration des stratégiques doivent être entièrement composés d'Espagnols, d'où quelques difficultés pour le recrutement des capitaux. Dans la région cantabrique, des pourparlers sont engagés entre plusieurs Compagnies de « secondaires, » pour assurer un service combiné sans transbordement, depuis la frontière française jusque dans les Asturies d'abord et progressivement jusqu'au cœur de la Galice, à travers une des régions les plus attrayantes de l'Espagne. Il est probable que les provinces basques et la Catalogne seront les premières dotées d'un réseau local complet, auquel leurs mines et leurs industries promettent un fret rémunérateur.

Les Chambres de commerce espagnoles, dans la péninsule et à l'étranger, ont été reconstituées par la loi du 29 juin 1911 et

le décret du 20 décembre suivant; elles auront désormais des ressources propres, un prélèvement supplémentaire de 2 et demi pour 100 sur les patentes. Un mouvement de réaction contre les abus politiciens était déjà parti, il y a une dizaine d'années, de la Chambre de commerce de Saragosse, mais l'Union Nationale, née sous ces heureux auspices, n'avait pu échapper longtemps aux influences qu'elle s'était proposé de combattre; on s'était borné à quelques conversations, sans résultats pratiques; des assemblées de commerçans espagnols, créées à l'étranger avec un programme analogue, exclusivement économique, durent se séparer aussi faute de recettes stables. L'idée pourtant était en marche; elle a fait son chemin depuis; le gouvernement a enfin prêté son attention aux vœux de ces hommes d'affaires, dont la fortune est solidaire de la tranquillité et du progrès du pays. Une réunion solennelle des Chambres de commerce de la péninsule a été tenue à Madrid, en avril 1913; le Roi et le président du Conseil assistèrent en personne à la séance de clôture; le ministre du *Fomento* avait accepté la présidence effective de la session. Les questions portées à l'ordre du jour n'étaient pas de celles qui intéressent seulement les « capitalistes; » le développement des forces économiques de la nation fut présenté comme un des meilleurs moyens de lutter contre le paupérisme, la mortalité infantile, la vie chère : les dirigeans du commerce espagnol, en même temps que ceux de la monarchie, s'inquiètent aujourd'hui de questions sociales.

Protéger le peuple contre la dégénérescence physiologique est une manière de l'instruire; l'éducation de l'intelligence n'est pas, pour les Espagnols contemporains, une moindre préoccupation. Accaparé par des soins plus immédiats, le gouvernement n'a pu, pendant les premières années du régime constitutionnel, consacrer beaucoup de temps ni d'argent à l'œuvre de l'enseignement populaire; des particuliers ont suppléé à son insuffisance. L'année même de l'avènement d'Alphonse XII, en 1876, un groupe indépendant fondait à Madrid l'*Institucion Libre de Enseñanza.* Suspecte à l'origine aux conservateurs, qui l'accusaient de préparer une révolution républicaine, l'Institution Libre vécut cependant, œuvre commune du dévouement et de la libéralité de quelques amis. Francisco Giner de los Rios en était l'âme ardente; à force de bonne foi, de désintéressement,

il fit comprendre à tous qu'il n'était ni un rêveur, ni un iconoclaste. Son institution a moins marqué, sans doute, par le nombre de ses élèves que par l'influence profonde qu'elle exerça sur une élite et, de proche en proche, sur la pédagogie espagnole. Amis et adversaires s'accordèrent à lui reconnaître une haute autorité morale ; elle fut un des premiers établissemens scolaires où l'on ait recommandé, en prêchant d'exemple, les exercices physiques et les jeux de plein air.

Quelques Universités espagnoles et, çà et là, quelques maîtres primaires essayèrent d'innover, en suivant ces indications. L'école de village est encore, chez nos voisins, trop pauvre et mal dotée; les bons instituteurs sont rares, même dans les rangs du clergé ; la formation du personnel primaire a été longtemps incohérente : nulle législation ne fut plus saccadée, plus bourrée de contradictions, que celle des écoles normales, fondées sur le papier en 1839 ; l'enseignement primaire, métier pour de pauvres gens, apostolat pour d'autres, plus instruits et mieux doués, était à peine, jusqu'à nos jours, une profession ; le budget de 1913 amorce une réforme qui fixe à 1 000 *pesetas* les traitemens des débutans. Les pédagogues officiels commentaient avec un peu de dédain la création d'une Université populaire par des maîtres éminens des Facultés d'Oviédo, celle des écoles catholiques de l'*Ave Maria*, dont le fondateur, l'abbé Andrès Manjon, apprenait l'arithmétique aux enfans avec des jeux de baguettes, et la géographie sur une mappemonde sculptée dans le sol d'un préau. Don Andrès est le premier qui ait su enseigner quelque chose aux fils des *gitanos* de Grenade ; mais il est un peu sauvage, ne fréquente pas dans les bureaux des ministères, et n'aime pas que l'on parle de lui dans les journaux.

Cependant le gouvernement royal s'avise qu'il ne peut s'en remettre aux seules initiatives privées ; l'*analfabétisme*, combattu dans les villes, est beaucoup trop général dans les campagnes, où la moitié des adultes sont encore totalement illettrés. La presse insiste sur l'urgence d'une campagne vigoureuse ; une *Junta reformista de instruccion* convoque en Congrès plénier tous les amis de l'enseignement populaire, sans distinction d'opinions politiques ni religieuses (1909) et les zélateurs de l'Institution Libre s'y rencontrent avec ceux de l'*Ave Maria*. Le Musée Pédadogique de Madrid, fondé en 1882, prend une

allure plus active, organise des cours pour les élèves-instituteurs, prépare des manuels primaires, rassemble des informations sur la distribution de l'enseignement populaire à l'étranger. En 1912, une direction générale de l'enseignement primaire est créée à Madrid, près le ministère de l'Instruction publique; le premier titulaire, don Rafael Altamira, est un ancien professeur d'Oviédo, où il s'était dévoué à l'extension universitaire; il s'attache à recruter et à former de bons maîtres, à leur distribuer des livres classiques à la fois instructifs, respectueux de toutes les croyances et pénétrés du sens des originalités de l'Espagne. Vingt millions sont demandés en 1913 pour la création d'écoles et d'emplois d'instituteurs. A un degré supérieur, la *Junta para ampliaciòn de Estudios é investigaciones cientificas*, fondée en 1907, recherche et encourage les vocations scientifiques, administre une caisse des missions d'études; elle est actuellement présidée par le professeur Ramón y Cajal. On ne saurait, enfin, détacher de cet ensemble l'Institut des Réformes sociales, agrandissement de l'Office du Travail que Canalejas avait préparé en 1902 et qui fut mis en train, peu de temps après, par le ministère conservateur de M. Silvela; par son personnel directeur aussi bien que par ses méthodes, l'Institut tient étroitement aux fondations récentes de la pédagogie espagnole.

De toutes ces nouveautés se dégage un programme d'éducation véritablement national. Déjà, depuis les origines de la monarchie alphonsiste, la liberté d'opinion est absolue, en Espagne, dans l'enseignement supérieur. Nous avons connu un doyen de Faculté de droit, mort en 1909, qui était le représentant officiel de don Carlos aux Cortès; certain recteur, dont la verve endiablée n'épargne ni les archéologues restaurateurs ni les attardés de la politique, ne cache à personne ses sentimens républicains, sauf à s'acquitter très exactement des fonctions administratives que lui a confiées la monarchie. Le Roi, lors d'une crise ministérielle récente, n'a pas hésité à recueillir les avis de quelques personnalités du parti républicain. Ces entretiens ne sont pas moins honorables pour les appelés que pour le souverain lui-même. Quelques jours plus tard, Alphonse XIII allait visiter les nouveaux locaux du journal *El Imparcial*, où l'on est, à l'égard de la royauté et des ministres du Roi, toujours correct, mais souvent porté à la critique. Ces manifestations

s'inspirent des plus vieilles traditions espagnoles, mais elles paraissent quelque peu insolites, sous un prince qui occupe le trône de Charles-Quint. On en doit conclure que le gouvernement porte son activité sur des terrains où elle ne s'exerçait pas naguère. Parfois il y a rencontré des occupans, qui interprètent cette résolution comme une menace de concurrence; comme il entend innover sans rien détruire, s'appuyer sur les traditions et ne condamner que les routines, son œuvre est infiniment délicate.

Le comte de Romanones a trouvé le secret de renouer avec le Vatican des relations interrompues par son prédécesseur; il a réussi, de la sorte, à régler avec le Souverain Pontife l'épineux litige des congrégations et de « l'enseignement de la doctrine. » Le Saint-Siège a résolu d'interdire l'établissement en Espagne de nouvelles sociétés religieuses jusqu'à la conclusion d'un Concordat en préparation. Il n'a pas condamné canoniquement la réforme qui permet de dispenser du catéchisme les enfans des écoles de l'État dont les parens déclareront professer une religion autre que le catholicisme. Les libéraux avancés réclamaient davantage ; ils voulaient que le maître primaire pût, à son gré, refuser de participer à l'enseignement du catéchisme ; symétriquement, des conservateurs alléguaient que la législation nouvelle viole les règles fondamentales du droit constitutionnel espagnol. Au fond, la conduite du ministère n'était pas anticléricale, mais combattue par les cléricaux; progressiste, mais pas anti-religieuse. Les autorités du Vatican ont, par l'intermédiaire d'un évêque espagnol très qualifié, discrètement désapprouvé les manifestations de protestataires catholiques et de dames de l'aristocratie dont les inspirateurs ne se décident pas sans peine à constater la séparation de la politique et de la religion. La nouveauté intéressante est que le gouvernement de Madrid, persuadé que les nécessités modernes commandent des retouches aux vieilles formules de l'éducation, les prépare de concert avec ceux dont le concours les consacrera le plus efficacement, en dépit des réfractaires; c'est là, de part et d'autre, le fait d'hommes intelligens.

A mesure qu'elle détermine ainsi, plus exactement, ses originalités nationales, l'Espagne s'aperçoit que ce patrimoine mérite une protection plus vigilante, mieux armée ; elle veut donc le défendre, au dedans et au dehors. Presque toujours,

jusqu'ici, les doléances contre les abus administratifs ont pris la forme de revendications régionalistes; ainsi s'explique la fortune de la « Solidarité catalane, » qui fut éclatante en 1907, mais s'obscurcit bien vite, dès qu'elle se compromit dans les couloirs des Cortès. Dans les provinces où l'organisation économique est le plus avancée, en Catalogne, en pays basque, dans les Asturies et jusque sur la côte du *Levante*, un désir se fait jour d'échapper à la centralisation étouffante et de développer plus librement les énergies locales. C'est une protestation contre le *caciquisme*, maladie organique qui n'est spécifique d'aucun parti, mais qui les énerve tous, parce qu'elle tend à faire de la politique une profession. Il est absurde, croyons-nous, de parler de « séparatisme » catalan ; la Catalogne est trop réaliste pour rêver d'un avenir qui l'isolerait de l'Espagne et les laisserait cruellement mutilées toutes deux. Mais l'individualisme foncier des Espagnols, Catalans et autres, doit être ménagé comme une des forces vives de la nation. M. Maura le comprit, lorsqu'il prépara la refonte des administrations locales, prévoyant une large décentralisation, attribuant des pouvoirs de souveraineté à des groupes régionaux, appelés *mancomunidades;* peut-être a-t-il ensuite rapetissé le problème, en faisant de ce projet une sorte d'antidote contre la « Solidarité; » les nécessités quotidiennes de la vie parlementaire imposent trop souvent aux hommes d'État, — et non pas seulement en Espagne, — ces rétrécissemens des horizons. Les libéraux ont mené naguère de rudes attaques contre les *mancomunidades*, qui avaient pour beaucoup d'entre eux le tort d'être les filleules de M. Maura. Cependant le projet, en ses dispositions essentielles, mérite d'être repris. La géographie s'accorde avec l'histoire de l'hispanisme pour conseiller une rénovation de la vie provinciale; c'est la condition d'un meilleur équilibre et l'on dirait volontiers d'une mutuelle intelligence, plus ouverte, entre les diverses régions du pays; elle permettra une plus judicieuse division du travail entre les organes de la nation et favorisera très heureusement, dans toute la péninsule, les « capacités » économiques au détriment du syndicat central des politiciens. Raffermie par cette réforme, qui n'est en soi ni monarchiste ni républicaine, mais simplement d'intérêt espagnol, la royauté peut poursuivre aussi celle des institutions militaires, qui ne sont pas encore adaptées à un régime démo-

cratique. Le service obligatoire, appliqué avec les atténuations que permet l'indépendance internationale de l'Espagne, donnera dans peu de temps une armée sensiblement différente de celle d'aujourd'hui. On est amené à distinguer les troupes coloniales qui auront au Maroc une tâche très particulière, des troupes métropolitaines, recrutées, élevées, réparties pour préserver, en tout état de cause, la sécurité du territoire national.

Pendant la période des troubles civils qu'a terminée l'avènement d'Alphonse XII, l'armée fut souvent détournée de ses devoirs militaires au profit de factions rivales; les grandes manœuvres étaient celles des *pronunciamientos*. Dans l'Espagne actuelle, l'armée se rapproche du peuple, non pas certes qu'elle doive tomber au rang d'une milice qui serait, plus qu'ailleurs, la proie des coteries du caciquisme, mais parce que l'esprit féodal en est plus exactement banni. L'Espagne possède des hommes admirables d'endurance, de courage tranquille au feu, de respect de la discipline; mais il faut les former d'après les méthodes qui leur conviennent; ils réussissent moins dans les efforts par masses, — qu'il s'agisse de l'*armada* de Philippe II ou des régimens de Melilla, — que par une tactique plus souple, plus appropriée au déploiement des qualités individuelles. Cortès l'a fait voir, lorsqu'il a conquis le Mexique et plus tard les généraux de l'indépendance, lorsqu'ils usèrent les armées de Napoléon. Les études prescrites de nos jours aux élèves officiers comportent, à cet égard, des innovations intéressantes; l'âge d'admission des « cadets » à Tolède, — le Saint-Cyr de l'infanterie espagnole, — a été reculé, parce qu'on veut, même dans les grades inférieurs, des jeunes gens qui aient sur leurs hommes l'autorité de l'instruction réfléchie, du caractère déjà mûr : encore un symptôme de la transformation en cours chez nos voisins.

La flotte, éprouvée par la guerre de Cuba, était réduite à presque rien en 1898; mais l'Espagne, puissance méditerranéenne et atlantique, a besoin d'une armée navale. Les Baléares et les Canaries sont partie intégrante de son territoire. Le programme naval de 1907 a été rédigé par un ministère Maura, au lendemain du traité anglo-franco-espagnol qui garantissait entre les contractans le *statu quo* méditerranéen. Il fut voté par les Chambres, en janvier 1908, à la suite de discours patriotiques par lesquels libéraux et républicains,

Moret, Canalejas, don Gumersindo de Azcárate se rallièrent aux vues du gouvernement conservateur. Son caractère est exactement de défense nationale. Les trois cuirassés prévus, — deux sont aujourd'hui livrés, — jaugent 16 000 tonnes seulement, mais leur artillerie est aussi forte que celle des dreadnoughts, plus grands et plus rapides. Trois arsenaux sont en voie de complément, le Ferrol (avec un bassin de radoub pour bâtimens de 20 000 tonnes), la Carraca (Cadix) et Carthagène. Les débats engagés en 1907 et les communications publiées depuis lors confirment qu'une deuxième escadre de trois cuirassés, de taille supérieure aux premiers, sera ensuite mise en chantier; en même temps, des points d'appui seraient créés à Mahon et à Ceuta. M. Gasset, qui tient justement à son œuvre « hydraulique, » exprimait dernièrement le regret que le ministère s'inquiétât de cuirassés plutôt que de canaux d'irrigations; il lui a été répondu qu'un des soucis ne faisait pas tort à l'autre.

Tout s'enchaîne, en effet, dans une politique qui entend ménager à l'Espagne un avenir conforme à ses aptitudes, précisées et consolidées : les États, comme les particuliers, acquittent des primes d'assurance plus élevées, quand l'essor de leurs valeurs accroît le taux de leurs risques. La France n'est pas intervenue militairement au Maroc, tant que l'Algérie ne s'offrait pas comme un domaine riche, particulièrement enviable; son avancée détermina, par contre-coup, celle de l'Espagne au Sud de la Méditerranée, et nos voisins, toujours à la recherche d'une ligne d'équilibre, ont été ainsi conduits à reprendre un rôle de puissance coloniale. Ils n'y étaient pas immédiatement prêts; ils auraient continué la campagne du Rif par les procédés du début, militaires, sans les nuances d'une exploration indigène avisée, qu'ils auraient imprudemment multiplié leurs sacrifices; mais ils se sont instruits par l'expérience, par la leur et par la nôtre aussi; les chefs du protectorat nouveau de l'Espagne s'inspirent aujourd'hui de la politique d'association.

Avant le gouvernement, des sociétés particulières avaient recommandé ces pratiques. Dans les « congrès africanistes, » on réclame depuis longtemps la création d'écoles espagnoles dans les villes du Maroc septentrional, l'établissement de marchés, de postes médicaux, où l'on attirera les indigènes, et réciproquement, en Espagne, la fondation de cours d'arabe et

d'institutions marocaines. Le temps est passé où les présides rifains n'étaient que des bagnes bloqués par des tribus tenues en défiance par les maladresses des commandans européens, et ravitaillés par l'Espagne, alors qu'ils sont posés au bord d'une riche Kabylie ; ce seront désormais des bases de pénétration. Quelques jours avant que le traité avec la France fût officiellement promulgué, le gouvernement espagnol avait rédigé un décret, daté du 27 février 1913, qui organise les nouveaux territoires coloniaux : un gouverneur général (sa résidence définitive sera Tétouan) aura sous ses ordres trois chefs de service : pour les affaires indigènes, les travaux publics, et les finances. Les fonctionnaires espagnols, dit ce document, se proposeront une politique d'attraction, qui rende l'action espagnole à la fois sympathique et bienfaisante : ils mettront au premier rang de leurs obligations une moralité irréprochable et une parfaite tolérance à l'égard des coutumes locales ; l'établissement de services nouveaux, la réforme des services existans seront poursuivis avec le concours d'élémens indigènes ; à côté de l'armée régulière, dans laquelle plusieurs corps seront marocains, une police locale sera instruite par des officiers espagnols et placée sous les ordres de pachas ou caïds. Les Espagnols n'ignorent pas qu'ils ont à réagir, auprès des musulmans, contre le souvenir de violences séculaires ; ils ne sauraient improviser une politique indigène, et c'est là l'une des difficultés spécifiques les plus graves de leur établissement au Maroc, mais c'est beaucoup qu'ils s'en avisent et qu'ils aient déjà quelques chefs capables d'appliquer de nouveaux principes. A Larache, le général Silvestre, dont la France jadis n'eut pas toujours à se louer, négocie en même temps qu'il combat. A Tétouan, un consul très actif, dans une colonie de six cents nationaux dont tous ne sont pas des diplomates, a su se concilier la bienveillance des autorités indigènes et tout particulièrement de la population juive, qui compte huit mille individus. Le général Alfau, qui fut le premier résident général, n'était encore que gouverneur de Ceuta, lorsqu'il prépara l'occupation de Tétouan avec un tact digne de nos coloniaux les plus éminens. Il est entré en relations amicales d'abord avec les Maures andalous, négocians pacifiques, qui sont la classe instruite des habitans ; puis il a poussé quelques avant-gardes sur les positions qui dominent la ville ; il put un jour, sans

fracas, cueillir le fruit qu'il avait laissé mûrir. Si, dans l'été de 1913, des dissidences administratives le décidèrent à demander son rappel, il paraît bien que ses directions générales ne seront pas abandonnées. A Madrid comme au Maroc, les maîtres du mouvement sont d'accord pour présenter l'Espagne aux indigènes tout autrement que Philippe II.

Sur le sol métropolitain et en Afrique, pour féconder la terre, élever les hommes, protéger sa croissance nationale, l'Espagne devra dépenser beaucoup ; il appartient à ses dirigeans de fonder solidement sa vigueur financière, en proscrivant également la timidité et l'esprit d'aventures ; ils ne méditeront jamais trop les exemples de Villaverde, franchise rigoureuse des bilans, prudence des émissions de papier-monnaie, compression énergique des gaspillages parasites. En 1912, le budget a liquidé 1 232 millions de *pesetas*, pour une recette de 1 161 millions, soit un déficit de 71 millions ; en 1906, les dépenses n'avaient monté qu'à 993 millions, et les recettes avaient atteint 1 094, soit un boni de 101 millions ; la courbe des dépenses est à la hausse, mais, sans croire que la France soit un modèle avec ses budgets de 5 milliards pour moins de 40 millions d'habitans, sans prétendre affirmer que le « rendement » possible du contribuable espagnol soit égal à celui du nôtre, il est très vraisemblable que la somme des impôts, en Espagne, pour 20 millions de citoyens, n'est pas encore d'un poids insupportable. Malgré l'exagération des tarifs douaniers, le commerce de la péninsule a dépassé, pour la première fois en 1912, le total de deux milliards de *pesetas;* dans les trois derniers exercices, le chiffre des revenus publics a augmenté de 100 millions. Ce ne sont pas là des signes de décadence ; mais il serait imprévoyant d'ajourner les réformes administratives et fiscales, sans lesquelles ces plus-values demeureraient des chances éphémères. Sans doute l'Espagne se prête-t-elle au développement de groupes et de budgets régionaux ; par ailleurs, sa stabilité financière sera d'autant mieux assise qu'elle aura mieux assuré le progrès de ses transactions extérieures.

La presse et le parlement discutent aujourd'hui des problèmes nationaux sur un ton qui ne leur était point jusqu'ici familier : les personnalités ne portent plus guère qu'en réunion publique, et le goût naturel des Espagnols pour l'éloquence verbale neutralise, les uns par les autres, les succès des orateurs

des divers partis. Les chiffres, au contraire, sont anonymes, ce qui est une des causes de leur médiocre popularité dans le monde où l'on ne fait que parler ; si l'on s'en rapporte plus volontiers, dans les débats actuels, à des argumens d'ordre statistique, n'est-ce pas un indice que le réalisme l'emporte sur les illusions des doctrinaires et les déclamations des intrigans? Les articles de fond des meilleurs journaux d'Espagne s'intitulent maintenant « relations commerciales, » « politique de travaux publics, » « traités de commerce. » Les tableaux des importations et exportations ne sont plus relégués dans les fascicules peu feuilletés des Bulletins spéciaux ; en regard d'une seule section de « politique et administration coloniales, » la jeune et vivante *Liga africanista* en a six réservées aux études économiques : *colonización*, *mercantil*, *industrial*, *agrícola*, *navègación*, *obras públicas*. Au dernier Congrès des Chambres de commerce, à propos des épreuves de la vie chère, un rapporteur a osé s'attaquer crûment au protectionnisme outrancier, « aux lois qui fabriquent la faim. » Ces mots sont commentés par ceux mêmes qui ne savent pas lire, de sorte qu'il se forme une opinion, qui ne se reflète pas encore dans les votes électoraux, mais qui tend à devenir un des ressorts de la vie publique.

Où sont, présentement, les intérêts de l'Espagne? Par cette question s'ouvrent toutes les controverses engagées sur les alliances ou ententes internationales. La péninsule peut produire des denrées agricoles bien au delà de sa consommation, et quelle que soit la hausse rapide de celle-ci, avec une récolte seulement moyenne, elle a des excédens de grains. Son vignoble ne peut vivre que pour l'exportation, car un très grand nombre d'Espagnols boivent peu ou point de vin. Il est arrivé que le change de l'or, agissant comme prime d'exportation, se soit joint à ces raisons naturelles pour exagérer les ventes au dehors, et que celles-ci, tout en signifiant une production abondante, aient été sur les marchés de l'intérieur une cause de renchérissement. Si l'on enrichit le consommateur métropolitain en lui offrant des occasions rémunératrices de travail, des facilités de production et de circulation, l'équilibre se rétablit, les demandes de l'étranger sont un tonique et non un stupéfiant, générateur d'excitation passagère. Le protectionnisme hypertrophique, qui triomphe depuis le tarif de 1906, conduit à un isolement beau-

coup plus dangereux que splendide : voilà ce qu'on dénonce un peu partout; on regarde alors au delà des frontières, on balance les comptes d'affaires et les invites gratuites de la diplomatie, on s'aperçoit que, pendant le dernier exercice, le total des transactions de l'Espagne avec la France et l'Angleterre atteignit 848 millions, tandis que les trois Puissances de la Triplice n'ont vendu et acheté à l'Espagne que pour 263 millions en tout.

Si l'Espagne incline aujourd'hui vers la Triple Entente, c'est que les deux cinquièmes de ses échanges extérieurs la lient aux nations de ce groupe. Cette association paraîtrait plus étroite encore, si l'on comparait les effectifs des capitaux étrangers employés dans la péninsule ; à côté des 500 millions de francs de l'Angleterre et des 4 milliards de la France, tout le reste pèse fort peu. Ces motifs d'ordre pratique ne sont en rien méprisables; nous avons assez souffert en France de la magnificence de Louis XV, jaloux de traiter « non en marchand, mais en roi. » Les Espagnols, sans rien abdiquer de leur sympathie pour don Quichotte, aiment maintenant à raisonner, dans le courant de l'existence, comme Sancho Pansa. Ils y sont d'autant plus encouragés que ces raisonnemens les portent vers des peuples avec lesquels, malgré les vicissitudes de l'histoire, leur amitié nationale est le plus naturelle. Entre l'Espagne et la France, la communauté intellectuelle est certaine; notre littérature classique, jadis, a beaucoup emprunté aux auteurs espagnols, et nous sommes maintenant, en matière de science, les inventeurs ou, tout au moins les interprètes auxquels nos voisins s'adressent le plus volontiers. Ces liens se resserreront à mesure que nous nous donnerons le mutuel plaisir de nous mieux connaître les uns les autres. L'Institut français de Madrid, inauguré en mars 1913, y contribuera, comme les initiatives universitaires plus anciennes qu'il continue en les renforçant. Coïncidant presque avec ces journées de fraternité intellectuelle, d'autres fêtes ont attiré à Barcelone les mutualistes du Congrès de Montpellier ; une mission économique française de publicistes et de négocians a été reçue, dans toutes les capitales espagnoles, par des démonstrations qui n'ont pas été simplement des rites de courtoisie; l'objet qui est dans les vœux de tous, on l'a dit et répété, c'est un traité de commerce.

Le rapprochement sur le terrain des intérêts, si conforme aux inclinations des deux pays, comporte-t-il une alliance poli-

tique? La situation internationale de l'Espagne est, présentement, tout à fait particulière. L'écrasement de la Turquie, réduite en Europe au rôle de gardienne des détroits, l'avènement des nations balkaniques qui seront finalement, quoi qu'il advienne, au lendemain immédiat de leurs succès, une barrière au germanique *Drang nach Osten*, privent la Triple Alliance du concours militaire ottoman qu'elle avait certainement escompté. L'Italie est fort occupée à conquérir la Tripolitaine, qui n'est pratiquement annexée que le long des côtes; on doute qu'elle dispose, en cas de conflit européen, de la plénitude de ses forces au Nord de la Méditerranée. Or, l'Espagne n'est engagée d'aucun côté.

La Triple Alliance, se sentant atteinte par les défaites de la Turquie, a été tentée, croit-on, de s'attacher l'Espagne; une armée espagnole d'observation, sur les frontières françaises des Pyrénées, eût retenu dans le Sud-Ouest au moins deux de nos corps actifs; quant à la flotte espagnole, elle peut jouer aussi un rôle d'appoint décisif dans la Méditerranée. Ce projet, si jamais il fut autre chose qu'un thème à variations dans la presse, ne pouvait pas prendre corps. Seuls en Espagne, quelques conservateurs intransigeans, quelques carlistes accepteraient l'idée d'une alliance avec l'Allemagne. L'Espagne n'entrera donc pas dans la Triplice. Ce ne sont pas les flottes allemandes, en cas de rupture avec l'entente franco-anglaise, qui se détourneraient des mers du Nord pour aider à la protection des Baléares et des Canaries. Ainsi les considérations politiques et stratégiques s'ajoutent pour tenir l'Espagne résolument indépendante de l'Allemagne. Un accord spécial avec l'Italie, nullement critiquable, n'aura que la portée d'un avenant au traité de 1907, stipulant le *statu quo* de la Méditerranée entre l'Angleterre, l'Espagne et la France. Escompterons-nous un traité d'alliance soit avec l'Angleterre, soit avec la France, voire avec toutes les deux? Il en fut question peut-être au début de 1913, lors du voyage de MM. Asquith et Churchill à Gibraltar, Malte et Bizerte; puis un peu plus tard, au moment du vote définitif du traité franco-espagnol du Maroc; quelques-uns virent un symbole dans la brève promenade commune en aéroplane du colonel Seely, ministre anglais de la Guerre et de son collègue espagnol le général Luque. Nous ne croyons pas que, même dans les milieux espagnols les plus francophiles, il y ait majorité en faveur

d'une alliance formelle avec nous et avec l'Angleterre, le nombre est minime aussi de ceux qui, à l'exemple de M. Sanchez Toca, iraient volontiers jusqu'à cette combinaison. L'Espagne, en somme, n'est pas disposée à assumer des obligations auxquelles, une fois acceptées, elle ne penserait pas un instant à se soustraire, et qui l'entraîneraient à donner une ampleur disproportionnée à son armature militaire. En revanche, on condamne la politique de l'isolement, qui a naguère laissé la nation sans amitiés actives en face des États-Unis. L'idée dominante serait dès lors celle d'une entente de l'Espagne avec tous ses voisins, c'est-à-dire avec la France, l'Angleterre et aussi le Portugal. C'est une formule d'accord extrêmement pratique, par laquelle s'exprime sur le terrain international la volonté de l'Espagne d'être quelque chose de vivant et d'original, sans s'astreindre à des charges qui seraient justement taxées de mégalomanie somptuaire. Divers personnages politiques insistent sur l'opportunité de traduire ainsi les désirs de bonne amitié naturelle entre des voisins que ne séparent pas des malentendus fondamentaux.

Ainsi pense M. Navarro Reverter qui fut, en 1892, le signataire d'un traité hispano-portugais. Cette convention, surtout commerciale, a été prorogée tacitement en 1902 et a fait l'objet en 1912, malgré le changement de régime en Portugal, d'une mission d'enquête, concertée entre les deux gouvernemens. On avait prononcé le mot d'union douanière ibérique, mais des protestations se sont élevées à Barcelone, et jusqu'ici on s'est borné à proroger les clauses du traité de 1892. L'incertitude politique, en Portugal contribua sans doute à ce que, jusqu'à la fin de l'été de 1913, rien de définitif n'ait été arrêté. Mais l'idée doit être signalée; elle ne sera probablement pas abandonnée. Le succès d'un tel projet ne manquerait pas d'intéresser beaucoup l'Angleterre et la France, principales clientes et voisines sympathiques de l'Espagne; il pourrait aussi faciliter aux deux partenaires l'exploitation combinée et une mutuelle garantie de leurs territoires coloniaux du golfe de Guinée.

Avec l'Angleterre, l'Espagne a conclu une entente navale, qui remonte au moins à l'entrevue d'Édouard VII et d'Alphonse XIII (Carthagène, 1907). Les relations de famille entre les deux dynasties sont étroites, depuis le mariage du roi d'Espagne et, malgré certaines petites dissidences à la Cour de

Madrid, l'Angleterre est considérée, dans tous les milieux politiques, comme une amie du premier degré. En ce qui concerne la France, les discussions marocaines ont soumis à une rude épreuve l'entente amicale généralement souhaitée ; des influences étrangères se sont acharnées à exaspérer les malentendus, et nous avouerons que des maladresses gouvernementales, d'un côté et de l'autre des Pyrénées, ont naguère compliqué les entretiens des diplomates. L'événement a fini par prouver, grâce à la patiente habileté des négociateurs, que les motifs d'accord l'emportaient sur ceux de rupture ; le traité marocain est une transaction honorable pour les deux parties, précieuse plus encore par l'esprit de concorde dont il a témoigné que par la lettre de ses articles touffus. De l'avis de plusieurs hommes d'État espagnols, ce doit être un point de départ. Au Maroc même, la France et l'Espagne représentent la civilisation ; elles feront œuvre plus sûre en concertant leurs efforts, pour délimiter sur le terrain une frontière bien comprise, réprimer la contrebande des armes, presser la pénétration par le rail, reviser le régime suranné de la protection. Les journaux ont relevé comme un symbole que le dernier-né d'un haut fonctionnaire espagnol de Tétouan avait eu pour parrain le général Alfau et pour marraine la femme du consul de France en cette ville.

Par ailleurs, et comme préface au traité de commerce dont l'élaboration n'ira pas sans grincemens, une entente serait désirable entre les deux pays sur bien des questions de transit et de mitoyenneté. L'Espagne est la dernière étape de l'Europe vers l'Afrique, et aussi vers l'Amérique méridionale ; elle occupe une position centrale, elle est à un nœud de communications entre les pays latins du vieux monde et leurs prolongemens sur les continens nouveaux. En 1908, ce sont des groupes économiques qui ont organisé l'Exposition franco-espagnole de Saragosse. Les mêmes poussent au développement des échanges et voudraient assurer à l'Espagne tous les avantages de sa situation géographique d'intermédiaire; dans cet esprit, ils multiplient articles, conférences, voyages, en vue de rapprocher l'Espagne de ses anciennes colonies américaines. Celles-ci, sous la forme républicaine, redeviennent des parentes affectueuses de la vieille métropole, qui poursuit son évolution moderne en monarchie; l'infante Isabelle fut reçue en souveraine à Buenos-Aires, lorsque, en 1910, elle apporta l'hommage de la maison

royale et du peuple espagnol à l'Argentine centenaire. En 1912, l'Espagne a commémoré solennellement le centième anniversaire des Cortès de Cadix, qui lui donnèrent sa première constitution : l'ancien président de la République Argentine, M. Figueroa Alcorta, les délégués de plusieurs nations sud-américaines furent, en ces jours de fêtes civiques, ses hôtes acclamés. La République de Panama avait invité l'Espagne à déléguer une mission spéciale, pour célébrer, en septembre 1913, le quatrième centenaire de la découverte du Pacifique par Nunez de Balboa.

Pour répondre à l'Institut français d'Espagne, nos voisins veulent fonder à Paris un Institut espagnol. Le projet, très vivement patronné par M. Lopez Muñoz, lors de son passage à l'Instruction publique, a été accueilli chaleureusement par les Espagnols et par les Sud-Américains de la colonie parisienne : n'est-ce pas l'hispanisme, disait dernièrement un de leurs meilleurs écrivains, M. Gómez Carrillo, qu'honorent les Ugarte, les Fombona, les Garcia Calderon? Un des plus intimement espagnols parmi les romanciers d'aujourd'hui, Blasco Ibañez, n'est-il pas aussi l'un des meilleurs annonciateurs et, je crois bien, l'un des colons les plus résolus de la République Argentine? L'Espagne a, comme d'autres, des droits à se réclamer d'un impérialisme; mais celui-là ne blesse aucune liberté, n'asservit aucune conscience; il repose sur une association spontanée, dont le principe est l'harmonie atavique des intelligences et des cœurs ; il définit, en Europe, les forces spécifiques du peuple espagnol, sans oublier que l'une est la variété même des élémens originels qui le composent ; il tend à les affermir par tout un ensemble d'exercices, sur une carrière aménagée tout exprès pour l'essor de leur jeu ; il découvre au dehors les affinités que n'ont pu déraciner de passagers malentendus de l'histoire ; il dresse, autour de ses champs d'entraînement, un cadre international de protection. C'est un spectacle réconfortant que celui d'un peuple qui grandit ainsi et prend conscience de lui-même. Quelles que soient les ombres nécessaires du tableau, ce n'est pas céder à un parti pris optimiste que de saluer, dans l'hispanisme contemporain, les espoirs d'une moisson qui se lève.

Henri Lorin.

A TRAVERS LE "GRAND SIÈCLE"

La liste est longue des ouvrages qui, dans la seconde moitié du XIXe siècle, ont été consacrés à l'histoire du XVIIe et sont venus s'ajouter aux nombreux écrits, — récits et mémoires, — contemporains de ses péripéties et de ses acteurs. Peut-être est-il juste d'attribuer à Victor Cousin le mérite d'avoir provoqué ce mouvement, ou tout au moins de l'avoir activé par ses belles études sur les héroïnes de la Fronde. Mais, en même temps que lui, ou après lui, combien d'écrivains se sont appliqués à nous mieux faire connaître le grand siècle. Citer entre autres Chéruel, Sainte-Beuve, Camille Rousset, Chantelauze, Boislisle, le Duc d'Aumale, le duc de Noailles, le marquis de Vogüé, Zeller, Jules Loiseleur, Lair, les deux comtes d'Haussonville, Gabriel Hanotaux, le vicomte d'Avenel, Brunetière, Arvède Barine, Frantz Funck-Brentano, Louis Batiffol, le marquis de Ségur, c'est rappeler de nobles et savans travaux aussi variés que nombreux, qui sont l'honneur de notre littérature historique et dont plusieurs ont eu cette *Revue* pour berceau.

Il semble cependant qu'en dépit de leur abondance et de leur richesse documentaire, le champ des recherches est encore fertile en révélations nouvelles, parfois même inattendues. Ce qui le démontre, c'est l'apparition simultanée de trois ouvrages publiés à la fin du printemps dernier, consacrés à ce siècle prestigieux et à des sujets sur lesquels on pouvait croire que tout avait été révélé (1). On pouvait le croire ; mais il suffit de

(1) *La Duchesse de Chevreuse*, par M. Louis Batiffol ; — *Lauzun*, par M. le duc de La Force. Hachette et Cie ; — *Isabelle de Montmorency, duchesse de Châtillon*, par M. Paul Fromageot, Emile-Paul.

lire ces ouvrages pour se convaincre qu'en le croyant, on se serait trompé et qu'en fait, loin d'avoir tout récolté, les précédens écrivains avaient laissé sur place des gerbes lourdes de grains et en assez grand nombre pour assurer à leurs successeurs une luxuriante moisson.

Le premier en date des livres dont je parle, *La Duchesse de Chevreuse*, que nous devons à M. Louis Batiffol, l'érudit historien de Louis XIII, nous fournit à cet égard une preuve éclatante. En rappelant qu'avant lui, Victor Cousin avait raconté la vie de Marie de Rohan-Montbazon, d'abord duchesse de Luynes puis, après la mort de son premier mari, duchesse de Chevreuse, M. Louis Batiffol déclare que s'il s'est décidé à traiter de nouveau le sujet, c'est qu'il lui a semblé « que Victor Cousin n'avait pas connu nombre de documens susceptibles de renouveler sur bien des points la biographie de la célèbre ennemie de Richelieu ; qu'il n'avait peut-être pas tiré tout le parti possible des textes qu'il publiait en appendice de son livre, — textes pour lesquels il existe des copies plus étendues et plus correctes que celles qu'il a utilisées ; — enfin qu'arrêté par des scrupules étrangers aux droits de la critique, il avait cru devoir dissimuler certains côtés fâcheux de l'existence de son héroïne pour tracer d'elle un portrait plus flatteur. »

De toutes les raisons qu'invoque ici M. Louis Batiffol pour se faire pardonner ce qu'il appelle « sa témérité, » la dernière est assurément la plus plausible et n'eût-il pu invoquer que celle-là, elle suffirait à justifier son entreprise. Il n'est pas douteux, en effet, que séduit, à plus de deux siècles de distance, par la beauté de Mme de Chevreuse, par sa grâce, par son esprit comme il l'avait été d'ailleurs par les attraits de Mme de Longueville, Victor Cousin, en parlant de cette grande intrigante, a poussé à l'excès la bienveillance. Il se défend d'avoir été gagné à la cause dont elle accéléra la perte, après en avoir été l'âme ; mais il confesse qu'il est l'admirateur de « son génie remuant » et, peut-être, cette admiration lui fait-elle couvrir de trop d'indulgence les désordres de la duchesse de Chevreuse, la détestable influence quelle exerça sur la jeune reine Anne d'Autriche, la déloyauté qu'elle apporta dans sa lutte contre Richelieu et dans ses démêlés avec Mazarin, ses intrigues au cours de la guerre civile qu'elle avait contribué à déchaîner et, pour tout dire, son inconduite et ses trahisons, dont ses amis n'eurent

pas moins à souffrir que ses ennemis. Que les uns et les autres lui aient pardonné, ou feint de lui pardonner quand ils avaient besoin d'elle, cela prouve son don de fasciner les hommes, la puissance de sa séduction, l'énergie de sa volonté et cette rare faculté qu'elle possédait à un si haut degré de conserver son sang-froid et sa lucidité, tandis que ceux qu'elle voulait soumettre ou convaincre perdaient la tête devant elle; mais ce n'est pas assez pour vouer à l'oubli le mal que fit « son génie remuant » et que M. Louis Batiffol met en lumière avec une netteté qui ne laisse rien dans l'ombre.

Pour nous parler de la duchesse de Chevreuse, le merveilleux prosateur que fut Victor Cousin, non content de faire appel à toutes les ressources de son esprit ingénieux, souple et pénétrant, a mis un gant de velours, sans croire pour cela cesser d'employer l'excellente méthode historique dont il se vantait non sans raison de s'être fait une loi pour ses travaux, celle qui consiste à ne pas se contenter de la figure extérieure des événemens, mais d'en chercher les causes dans l'âme des acteurs. Moins disposé à des ménagemens, M. Louis Batiffol a abordé son sujet, ayant en main un scalpel à l'aide duquel il découvre impitoyablement toutes les souillures et toutes les tares de la vie de Mme de Chevreuse qu'il appelle « une vie d'aventures et d'intrigues. » Quiconque lira son livre se convaincra de la justesse de cette qualification. S'il le lit après celui de Victor Cousin, il discernera aisément en quoi l'un diffère de l'autre comme aussi par où ils se complètent et dans lequel des deux il y a la plus grande part de vérité.

Il constatera encore qu'ils sont d'accord pour reconnaître que peu de femmes du XVIIe siècle ont exercé une séduction aussi décisive que celle qu'exerça Mme de Chevreuse. Cette séduction, Louis XIII, Condé, Richelieu, Mazarin l'ont subie et beaucoup d'autres avec eux. De son temps déjà, on disait de la duchesse « que rien n'était quasi impossible à une femme aussi belle et avec autant d'esprit que celle-là. » Mais on ne saurait voir un éloge dans ces propos, tandis qu'il y a un blâme dans ceux-ci : « Elle a donné le branle à plusieurs grands mouvemens; elle a été l'intelligence de plusieurs grands desseins : le malheur est qu'on ne lui en attribue aucun de bon. » Elle se jugeait un peu de même lorsqu'elle écrivait : « Je crois que je suis destinée pour l'objet de la folie des extravagans. » D'après le cardinal de

Retz, qui d'ailleurs, ne valait pas mieux qu'elle, « elle avait fait de l'intrigue l'occupation favorite de toute sa vie. » M. Louis Batiffol conclut justement de ces dires que nul n'a porté à un si haut degré que Marie de Rohan l'art d'imaginer des complications, de les étendre, de les enchevêtrer, de les rendre redoutables, pour aboutir, grâce à ses relations au dehors, à créer de grands dangers politiques. Au total, dans la plupart des affaires auxquelles elle a été mêlée, elle s'est révélée comme un esprit brouillon et inconsidéré.

Étudiée à travers ses nombreuses amours, elle apparaît très différente. Elle s'est abandonnée à toutes celles qui se sont trouvées sur son chemin, mais aimant uniquement, aussi longtemps qu'elle aimait, celui à qui elle s'était donnée, de telle sorte que cette femme à qui, en politique, on a pu reprocher tant de trahisons, ne paraît pas avoir apporté la même perfidie, ni la même inconstance dans ses passions amoureuses. « Elle était très bonne; elle aimait aimer et être aimée. Il importait peu que l'objet de son amour changeât; elle demeurait fidèle à celui qu'elle avait choisi, dans le temps qu'elle acceptait ses hommages. »

Cette part faite à ses égaremens, il y a lieu d'ajouter que, durant la période la plus brillante de sa longue existence, partout où elle avait passé, on gardait le souvenir « d'un être de joie. » Elle était telle dès sa dix-septième année, ce qui ne saurait surprendre si l'on veut lui tenir compte de la déplorable éducation qu'elle avait reçue dans la maison de son père le duc de Montbazon. Elle y était née en décembre 1600. Deux ans plus tard, elle perdait sa mère, Madeleine de Lenoncourt, de laquelle, d'ailleurs, elle n'aurait reçu ni de fortes leçons de morale, ni de bons exemples, cette jeune femme s'étant déjà vengée, disait-on, par maints traits d'infidélité conjugale, de ce que lui faisaient souffrir la brutalité, la sottise et les mœurs dissolues du grand seigneur dont elle portait le nom.

Élevée à côté de son frère Louis de Rohan-Guemené, Marie de Rohan « grandit en enfant gâtée dans une atmosphère de gaieté et d'insouciance. » sans qu'autour d'elle personne se préoccupât de la corriger de ses défauts ni de la mettre en garde contre les périls qui l'attendaient dans le monde où son nom, sa naissance, sa fine beauté de blonde la destinaient à briller. Bientôt après, à peine mariée, elle s'y montrera « galante, vive,

hardie, entreprenante, se servant de tous ses charmes pour réussir dans ses desseins; » elle y fera des passions; elle en ressentira les effets et s'y livrera sans que l'honneur, pas plus que la religion, puisse la contenir.

A l'époque où tout en elle annonçait ainsi ce qu'elle serait un jour et tandis que son père se préoccupait de son établissement, — c'était en 1617, — un grand changement venait de se produire à la cour de France. Concini avait péri et Louis XIII, à peine majeur, délivré, en même temps que du joug de cet Italien ambitieux, de celui de la reine-mère Marie de Médicis, s'était emparé du pouvoir que la régente entendait conserver au mépris des droits du jeune roi. Parmi les gentilshommes qui avaient aidé celui-ci à conquérir sa couronne, en brisant la faction qui ne voulait pas la lui rendre, il en était un, Honoré d'Albert de Luynes, originaire du Comtat-Venaissin, qui avait su lui inspirer l'affection la plus vive. Agé de trente-neuf ans, « grand, mince, assez joli de figure, l'air très doux et charmant de manières, » il devait à la faveur royale d'avoir déjà reçu plus d'honneurs et de grâces qu'aucun des personnages de la Cour. Le Roi avait même voulu lui faire épouser sa sœur naturelle Madeleine de Vendôme. Peut-être y fût-il parvenu, malgré le refus de cette princesse qui rêvait de s'unir au duc du Maine, si Honoré de Luynes, redoutant d'attirer sur lui l'inimitié d'une famille puissante, n'avait renoncé spontanément à cette alliance et, pour se tirer d'une situation délicate, cherché à en contracter une autre ailleurs. Il connaissait Marie de Rohan; elle était belle; on la disait riche; elle appartenait à une des plus grandes maisons du royaume, autant de raisons propres à justifier son choix. Avec le consentement de Louis XIII, il demanda sa main. Il fut agréé aussitôt et par la jeune fille, bien qu'il eût vingt ans de plus qu'elle, et par le duc de Montbazon qui vit promptement combien il lui serait avantageux d'avoir pour gendre le favori du Roi, sans compter que, ses affaires étant assez embrouillées, il espérait que l'époux n'exigerait pas de lui le paiement immédiat de la dot qui devait être stipulée dans le contrat. Les choses se passèrent ainsi qu'il le souhaitait et le 11 septembre 1717, dans l'appartement de la Reine au Louvre, en présence du Roi, l'archevêque de Tours bénissait les fiançailles que suivit à deux jours de là, dans la chapelle du palais, la célébration du mariage.

Pendant les trois années qui s'écoulent ensuite, la fortune des

nouveaux époux ne fait que grandir. De Luynes, que son maître a enrichi déjà de quelques-unes des dépouilles du ménage Concini, est fait successivement duc, pair, connétable, et, grisé par les bienfaits royaux qui pleuvent sur lui, il affectera des airs autoritaires et à ce point que son bienfaiteur en sera excédé. Quant à sa femme, après avoir obtenu, avant même d'être duchesse, un tabouret à la Cour, elle est nommée superintendante de la maison de la Reine, ce qui va la faire vivre dans l'intimité des souverains et lui assurer sur Anne d'Autriche une influence égale à celle que son mari exerce sur le Roi. Rapprochées par la parité d'âge, par la communauté des sentimens et des goûts, les deux jeunes femmes, — elles ont dix-sept ans l'une et l'autre, — ne tardent pas à s'unir de la plus tendre amitié. Vive, enjouée, spirituelle, disant tout ce qui lui passe par la tête, multipliant envers la Reine les attentions et les égards, Mme de Chevreuse finit par capter sa confiance. Dans la vie monotone et morose de l'épouse de Louis XIII, elle est d'abord un rayon de soleil, puis un élément de perversité. « Elle a été la perte de la Reine dont le bon sens naturel a été forcé par ses exemples : » c'est Richelieu qui le dit dans ses Mémoires. A supposer que, dans l'entourage d'Anne d'Autriche, d'autres influences que celle de Mme de Chevreuse, celle entre autres de la princesse de Conti, aient contribué à ce fâcheux résultat, il n'en est pas moins vrai que la jeune femme du connétable a été le boute-en-train des intrigues qui ont désuni le couple royal.

Récréée et distraite par la surintendante de sa maison, la Reine ouvre à ses conseils, à ses insinuations, à ses propos une oreille complaisante. Quels peuvent-ils être dans la bouche d'une femme qui, moins de trois ans après son mariage, bien qu'elle vienne d'accoucher d'un fils, est la maîtresse du duc de Chevreuse, de la maison de Guise et de laquelle on pourra dire que toute sa conversation consiste « en des actions licencieuses, riottes, coquetteries et jurer Dieu. » Si la Reine a lu des mauvais livres, si son imagination a été salie par ces lectures, par les entretiens qu'elle tolérait; si le vieux duc de Bellegarde et le brillant duc de Montmorency se sont crus autorisés à lui faire la cour; si enfin elle a rêvé de se consoler avec le fameux duc de Buckingham de la froideur de son mari, — rêve heureusement éphémère et sans lendemain, — c'est sa superintendante qu'il en faut accuser.

A cette époque, en 1625, celle-ci n'était plus duchesse de Luynes. Son mari étant mort à la fin de l'année 1621 et à temps, semble-t-il, pour ne pas subir la disgrâce qui le menaçait, elle s'était vue éloignée de la Cour par l'ordre du Roi qu'avait irrité son rôle auprès de la Reine et scandalisé sa liaison avec le duc de Chevreuse. Mais, cet éloignement n'avait pas été de longue durée. Assurée de l'amitié passionnée d'Anne d'Autriche qui ne cessait de la regretter et souhaitait vivement son retour, elle avait recouru, pour rentrer en grâce, au moyen le plus prompt et le plus décisif. Prince de Lorraine, pair, grand chambellan de France, gouverneur d'Auvergne, son amant le duc de Chevreuse était l'objet de la bienveillance particulière de Louis XIII; il la devait aux services qu'il lui avait rendus et à sa fidélité. Outre qu'en épousant ce grand seigneur, la jeune veuve s'assurait la protection d'une famille opulente, considérée, alliée aux Stuarts et que le roi de France était tenu de ménager, elle obligeait ce prince à la rappeler à sa Cour, car il n'aurait pu maintenir contre la femme du duc de Chevreuse la décision qui avait frappé la veuve du duc de Luynes. Elle avait pour ces raisons demandé à son amant de l'épouser. A l'envoyé porteur de sa requête, il avait répondu par un refus. Mais, à sa première entrevue avec sa maîtresse, il s'était trouvé hors d'état de lui résister et le même jour, le Roi recevait d'elle une lettre lui annonçant son prochain mariage et sollicitant, suivant l'usage, son autorisation.

Quoique mécontent, surtout lorsqu'il avait appris que, sans attendre sa réponse, elle s'était fait conduire à l'autel, il avait fini par accepter ce qu'il ne pouvait plus empêcher; il avait même pardonné par égard pour le duc de Chevreuse, qui était en train d'acquérir de nouveaux droits à sa reconnaissance en s'efforçant de faire aboutir les négociations engagées entre la cour de France et la cour d'Angleterre, en vue du mariage de sa sœur Henriette avec le prince de Galles, fils de Jacques Ier. Louis XIII souhaitait vivement cette alliance matrimoniale et le souverain anglais honorait de son amitié le duc de Chevreuse, circonstance d'où ce négociateur tirait une autorité particulière pour seconder les vues du Roi son maître. Tenir rigueur à sa femme eût été imprudent et inopportun. Louis XIII avait donc pratiqué envers elle le pardon et l'oubli, et il dut s'en féliciter, lorsqu'en 1625, les deux Cours s'étant enfin accordées

grâce au duc de Chevreuse, le futur époux, que la mort de son père venait de faire roi de la Grande-Bretagne sous le nom de Charles Ier, désigna l'heureux négociateur pour épouser par procuration la princesse Henriette. Cet honneur rejaillissait sur la duchesse de Chevreuse et le 11 mai 1625, jour où le mariage royal fut célébré à Notre-Dame de Paris, sa présence dans le somptueux cortège qui suivait la future souveraine d'Angleterre témoigna aux yeux de toute la Cour de la faveur dont jouissait de nouveau l'amie d'Anne d'Autriche. Ainsi, après avoir subi la plus éclatante disgrâce et s'être vue chassée du Louvre, elle y était rentrée triomphante, grâce à son savoir-faire, à son audace, à d'heureux hasards, apportant malheureusement dans son intimité avec la Reine, renouée comme par miracle, ses instincts pervers et contagieux, par lesquels du reste, à peine remariée, elle s'était déjà laissé entraîner.

Parmi les ambassadeurs anglais venus en France, en vue du mariage royal, le plus brillant et le mieux fait pour plaire était le comte de Holland de l'illustre maison de Warwick. Reçu dès son arrivée à Paris, en 1624, à l'hôtel de Chevreuse, il distingua la duchesse, s'en éprit, osa le lui dire et ne tarda pas à être payé de retour. Elle se jeta dans cette aventure, sous les yeux de son mari qui, d'ailleurs, ne voyait rien, et avec une ardeur qui fera dire plus tard que lord Holland est l'homme qu'elle a le plus aimé. Puis, non contente de ne pas même prendre la peine de dissimuler sa passion, elle en entretint la Reine, lui en vanta sans doute la douceur, comme si elle eût voulu l'inciter à suivre son exemple. Anne d'Autriche désira connaître lord Holland ; les longs entretiens qui suivirent la première entrevue la mirent en tiers dans les amours de son amie. Beaucoup de confidences furent échangées, notamment en ce qui touchait le duc de Buckingham dont on annonçait la venue prochaine à Paris. Holland parlait de ce favori du roi d'Angleterre comme du personnage le plus séduisant du royaume ; il excitait chez la jeune Reine le désir de connaître ce brillant étranger, sans qu'elle pût se douter que ces amans également pervertis avaient conçu le projet de ménager une intrigue entre elle et lui. Mme de Chevreuse, de son côté, ne négligeait rien pour arriver à ses fins et pour préparer à Buckingham un accueil tel qu'il le pouvait souhaiter. Elle forçait la Reine à penser à celui qui, disait-elle, l'aimait déjà, bien qu'il

n'eût fait que l'entrevoir deux ans avant, en traversant Paris incognito pour se rendre en Espagne; elle s'attachait à vaincre ses scrupules et « à lui faire prendre goût à la gloire d'être aimée, » rôle abominable qu'on ne saurait trop flétrir et par lequel elle préludait à tant d'autres méchantes actions qu'on la voit commettre aux diverses étapes de sa scandaleuse existence.

M. Louis Batiffol nous donne sur cette aventure une version que les preuves en lesquelles il l'encadre autorisent à considérer comme définitive; il nous montre la Reine recevant Buckingham, se laissant émouvoir un moment par les propos passionnés qu'elle entend, mais se reprenant à temps pour mesurer la profondeur de l'abîme où elle tomberait si elle cédait à la passion vraie ou feinte qu'elle a inspirée. Au bout de quelques jours, heureuse de n'avoir pas succombé, elle se ressaisit, redevient maîtresse d'elle-même et lorsque, bientôt après, Buckingham obligé de retourner en Angleterre se présente pour prendre congé d'elle, il n'obtient qu'un adieu glacial accompagné d'un regard d'indifférence et de mépris. Il partait cruellement déçu et offensé. Condamné par la volonté de Louis XIII à ne plus revenir en France, il allait se transformer en agent de la coalition à laquelle songeait déjà la duchesse de Chevreuse pour faire échec à Richelieu et renverser Louis XIII, au profit de son frère Gaston d'Orléans.

Ainsi, à l'origine de l'un des plus douloureux épisodes de l'histoire de France, on trouve la main de M[me] de Chevreuse, main tragique vraiment, si l'on considère qu'elle a tenu les fils de la conspiration de Chalais, conduit ce malheureux jeune homme à l'échafaud, fait emprisonner d'Ornano, Châteauneuf et d'autres, et que, par la suite, elle a également porté malheur à tous ceux, amans et amis, qu'elle a entraînés dans ses complots et ses intrigues avec l'étranger. De quelque côté qu'on regarde à la vie de cette femme, dont il faut lire le récit dans le beau livre de M. Louis Batiffol, on n'y trouve rien qui plaide pour elle, car, n'en déplaise à Victor Cousin, elle a fait un trop détestable usage de sa beauté, de son esprit, de sa remarquable intelligence, de son charme, et en un mot de tout ce qui la rendit irrésistiblement séduisante pour qu'ils puissent être rappelés à l'effet d'excuser son inconduite. Ils font comprendre pourquoi et comment se sauvant toujours des périls qu'elle créait elle-même et auxquels échappèrent rarement ses com-

plices, elle parvenait à se faire pardonner ses pires méfaits, en promettant de les réparer ; mais ses malheurs ne sauraient être invoqués pour sa défense. Tout au plus peut-on s'apitoyer au spectacle lamentable que nous donnent les vingt dernières années de sa vie, empoisonnées par les procès qu'elle eut à soutenir contre son frère et contre son mari pour défendre ses moyens d'existence, par l'indifférence dont elle était l'objet à la Cour et dans le monde, par l'oubli qui montait autour d'elle, par la misère qui la talonnait ; et encore est-il difficile de ne pas considérer ces malheurs comme une expiation méritée.

On doit croire, au surplus, qu'elle avait fini par les accepter ainsi, quand on la voit attendre la mort dans le silence et la solitude d'un pauvre village des environs de Paris, ne cherchant de consolations que dans les pratiques religieuses rigoureusement observées. Un prieuré bénédictin abandonné fut le dernier et modeste abri de l'opulente châtelaine de Dampierre. Elle y mourut, presque octogénaire, le 12 août 1679. Elle avait elle-même dicté l'épitaphe suivante qu'on inscrivit sur sa sépulture : « Ci-gist Marie de Rohan, duchesse de Chevreuse, fille d'Hercule de Rohan, duc de Montbazon. L'humilité ayant fait mourir depuis longtemps dans son cœur toute la grandeur du siècle, elle défendit que l'on fît revivre à sa mort la moindre marque de cette grandeur qu'elle voulut achever d'ensevelir sous la simplicité de cette tombe. » Ne semble-t-il pas qu'entre les lignes de cette inscription passe un aveu de remords et de repentir?

En 1627, au plus fort des intrigues ourdies par la duchesse de Chevreuse contre le cardinal de Richelieu et alors que, réfugiée à la cour du duc de Lorraine, elle s'efforçait, afin de faire échec au gouvernement de Louis XIII, de recruter des alliés pour le parti huguenot révolté contre l'autorité royale, naissait à Paris une enfant de laquelle on pourra dire plus tard qu'elle semble n'être venue au monde que pour égaler « le génie remuant » de son illustre devancière et marcher sur ses traces. Mariée deux fois elle aussi, d'abord au duc de Châtillon et ensuite au duc de Mecklembourg, Isabelle de Montmorency, cousine du Grand Condé et fille de François de Montmorency, comte de Bouteville, décapité le 23 juin 1627, en place de Grève, pour avoir contrevenu aux édits royaux sur les duels, a fait, comme Marie de Rohan, « beaucoup de bruit dans le monde. »

Jetée par sa haine contre Mazarin et par son affection passionnée pour le Prince de Condé, parmi les principaux acteurs de la Fronde, elle y a joué, à côté de la célèbre fille de Gaston d'Orléans, la Grande Mademoiselle, et d'Anne de Bourbon, duchesse de Longueville, un rôle analogue à celui de Mme de Chevreuse dans sa lutte contre Richelieu. Elle lui ressemble en outre par ses liaisons amoureuses qui firent scandale, bien qu'en son temps les intrigues politiques se doublassent presque toujours d'intrigues galantes. C'est ainsi qu'elle est entrée dans l'Histoire si romanesquement et avec tant de fracas qu'on ne saurait s'étonner qu'elle ait défrayé les chroniques et les Mémoires du siècle où elle a vécu, qu'elle y ait été défendue par les uns, calomniée par les autres, Bussy-Rabutin par exemple, et qu'elle ait excité depuis la curiosité des historiens.

Plusieurs se sont occupés d'elle, Victor Cousin à propos de Mme de Longueville, le Duc d'Aumale à propos du Grand Condé, M. Jules Lair à propos des Fouquet, et le marquis de Ségur dans sa magistrale trilogie sur le maréchal de Luxembourg dont elle était la sœur. A ces écrits, il faut ajouter une longue étude sans nom d'auteur publiée à Cologne en 1699 et un volume, en date de 1878, signé de M. E. Filheul. Le dernier venu parmi ces écrivains, M. Paul Fromageot, a eu sur eux l'avantage de pouvoir contrôler leurs dires. Cette étude l'a conduit à conclure que si les uns ont usé d'une bienveillance excessive, les autres ont attaché trop de prix aux appréciations malveillantes des contemporains, et à essayer « de rendre justice à cette séduisante duchesse, sans altérer la vérité, en reprenant par le menu le roman d'aventures que fut sa vie. » Cet essai est maintenant sous nos yeux et, quel qu'ait été à l'origine le plan de l'auteur, est devenu sous sa plume et grâce à ses recherches, l'histoire la plus complète qui ait été écrite sur Isabelle de Montmorency.

On ne connaîtra bien la belle ensorceleuse qu'après avoir lu ce livre remarquable, début dans le domaine historique d'un homme qu'une longue et honorable carrière au barreau de Paris a familiarisé avec les enquêtes judiciaires et qui a consacré les loisirs de sa retraite à compulser le dossier assez confus de son héroïne, en apportant dans cette étude autant de soin, de patience et de conscience que s'il s'agissait de prouver l'innocence d'un accusé. Il ne s'est pas flatté sans doute d'obtenir un acquitte-

ment : il plaide coupable ; mais, en face des charges, il rappelle ce qui les atténue ; en confessant la vérité, il fait la part de la calomnie, visiblement animé du désir de nous convaincre que « sa cliente » n'a pas été aussi noire qu'ont voulu l'établir les accusateurs. Je n'oserais prétendre qu'il y a complètement réussi ; mais, au moins, nous démontre-t-il qu'elle ne fut pas plus coupable que la plupart de ses complices, que ses fautes furent des fautes de jeunesse et que les trente dernières années de sa vie, durant lesquelles, devenue, par son second mariage, princesse allemande, elle s'appliqua à servir les intérêts de la France, ne méritent que des éloges. Nous n'avons pas à décider si les services qu'elle rendit alors suffisent à la défendre contre les mauvais souvenirs de la Fronde et à l'excuser. Nous trouvons plus utile, pour caractériser l'effort de son savant historien, de constater qu'il nous la rend plus sympathique qu'elle n'était avant qu'il eût tenté de nous faire mieux connaître cette existence toute d'agitation, de conflits et d'intrigues dont le récit, attachant comme un roman, se déroule en marge des péripéties de la fin du règne de Louis XIII et de la minorité de Louis XIV.

Il n'y avait guère plus de trois mois qu'Isabelle de Montmorency était venue au monde lorsque son père périt sur l'échafaud. Il laissait une veuve de vingt ans et deux filles en bas âge ; la plus jeune était notre héroïne. Cette famille subitement privée de son chef allait bientôt s'augmenter d'un fils que Mme de Bouteville, quand son époux lui fut ravi, portait dans son sein, comme un dernier gage de l'amour de ce malheureux, et qui devait, sous le nom de maréchal de Luxembourg, léguer à la postérité un héritage de gloire. La jeune mère, après le drame affreux qui brisait sa vie, ayant quitté Paris pour aller cacher son désespoir dans son château de Crécy-sur-Oise, ses trois enfans y grandirent en liberté. Isabelle écrira plus tard : « Je n'ay point esté nourie à Paris, j'ay quasy toujours demeuré aux champs. »

Cette existence de recluse n'allait pas cependant sans relations avec la Cour. En 1635, dans un ballet enfantin qu'on y donne pour fêter le retour de Monsieur, on voit figurer Mlle de Bouteville dans le cortège juvénile qui se presse autour de Mlle de Montpensier. La fille de Gaston d'Orléans, comme la plupart de ses compagnes, et comme « la petite Bouteville, » n'a pas encore huit ans. Elle apparaît, sous le costume de Minerve,

montée sur un char, « escortée de quinze étoiles qui s'escriment à des pas savans, » tandis qu'elle débite ce couplet :

Bien que nous soyons innocentes
Des coups dont nous blessons les cœurs,
On dit que nos grâces naissantes
Exercent beaucoup de rigueurs :
Mais, si déjà dedans les âmes
Nos regards allument des flammes
Qui causent tant de maux divers,
C'est un arrêt des Destinées
Que nous brûlions tout l'Univers,
Dès que nous aurons quinze années.

Pour la plupart des petites figurantes de ce ballet mythologique, « l'arrêt des Destinées » devait se réaliser, mais, pour aucune, plus complètement que pour Isabelle de Montmorency. Dès l'âge de quinze ans, elle est experte dans l'art de la galanterie. Elle en a reçu les premières leçons non seulement à la Cour, lors des rares apparitions qu'elle y fait mais encore et surtout à l'hôtel de Condé et à Chantilly où la maternelle tendresse de Charlotte de Montmorency, princesse de Condé, mère du Duc d'Enghien, le futur vainqueur de Rocroy, lui assure un dévouement et une protection dont cette délicieuse princesse ne cessera de lui prodiguer les témoignages. Dans ces demeures enchantées, parmi les brillans gentilshommes et les jeunes beautés qui en sont la parure, sous l'inspiration des beaux esprits qui en relèvent l'éclat, on suit les traditions de l'hôtel de Rambouillet, on disserte sur la carte du Tendre, on versifie, on échange à l'envi des rondeaux, des sonnets, des bouts-rimés. « L'amour s'en mêle forcément, » et Mlle de Bouteville est bientôt passée maîtresse dans ces jeux qui ne la disposent que trop aux aventures galantes.

Sa sœur Marie-Louise, son aînée de dix-huit mois, qui sera duchesse de Valençay, est belle aussi, mais d'une beauté plus douce et plus grave et ne lui ressemble ni par l'humeur ni par les goûts. Sa physionomie charmante et reposée laisse deviner ce que sera sa vie ; une fois mariée, elle se consacrera uniquement à ses devoirs. Se renfermant dans son bonheur familial, elle s'appliquera à ne pas faire parler d'elle et méritera cet éloge de Saint-Simon : « Mère tendre, épouse fidèle, modeste et dénuée d'ambition, elle borna ses désirs à couler ses jours dans la paix. »

Dans le monde où jeune fille elle accompagne sa sœur, tout en elle annonce cet avenir; aussi elle est bientôt éclipsée par sa cadette dont la beauté plus vivante, provocante et hautaine, cause déjà des ravages parmi ses adorateurs : « Vous donnez la mort, » dit à Isabelle dans un sonnet emphatique un poète du temps. Elle connaît l'étendue de son pouvoir ; elle l'exerce avec une rare audace, au gré de sa fantaisie, tour à tour cruelle et tendre, sans crainte de faire endurer à quiconque est fasciné par son regard toutes les tortures de la jalousie, et restant dans ces intrigues assez maîtresse d'elle-même pour ne pas souffrir du supplice qu'elle impose à ceux sur qui s'opère sa séduction. Sous sa coquetterie raffinée, elle cache une âme capable de ressentir les effets des passions qu'elle inspire, mais capable aussi de calculer les profits qu'elle en peut retirer dans le présent et dans l'avenir. Elle se sait sans fortune ; elle n'ignore pas qu'en dépit de l'illustre nom qu'elle porte, son établissement sera difficile, et qu'elle ne devra qu'à ses beaux yeux de le trouver tel qu'elle le souhaite. Aussi ne s'attarde-t-elle guère à écouter les hommages qui ne le lui promettent pas. Lorsque, par exemple, elle croit deviner que le jeune Duc d'Enghien, son cousin, n'est pas insensible à ses charmes, elle a vite fait de comprendre que ses attentions ne pourront aboutir qu'à une amourette sans issue possible, puisque, d'une part, il est marié et que, d'autre part, il est attelé au char de la douce et mélancolique Marthe du Vigean ; elle se dérobe spontanément avec assez d'habileté pour faire naître entre elle et le prince une amitié confiante et forte sur laquelle se greffera bientôt un dévouement réciproque, qui deviendra le mobile de la plupart de ses actions. Du reste, elle ne tardera pas à être dédommagée de son léger sacrifice, car, de l'amitié qui en est le prix, elle va recevoir un service considérable.

C'est à la fin de l'été de 1643 qu'elle avait revu le Duc d'Enghien à l'hôtel de Condé. Nommé six mois avant généralissime de l'armée du Nord à l'âge de vingt-deux ans, il rentrait de sa glorieuse campagne contre les Espagnols, couronnée, grâce à lui, par la victoire de Rocroy et la prise de Thionville, succès foudroyans qui, au lendemain de la mort de Richelieu et de Louis XIII, tiraient la France des périls redoutables qui la menaçaient et paraient d'une auréole les débuts de la régence d'Anne d'Autriche. Autour du jeune vainqueur à qui la ville et

la Cour faisaient fête, se pressaient quelques-uns de ses compagnons d'armes, jeunes et brillans comme lui, et parmi eux, Gaspard de Coligny, comte d'Andelot, descendant direct du fameux amiral et fils du maréchal de Châtillon. « Joueur, débauché, violent, a écrit le marquis de Ségur en parlant de celui-ci, la mine d'un grand seigneur avec l'âme d'un soudard, » il passait pour le personnage le plus considérable du parti huguenot. Des quatre enfans qu'il avait eus de son mariage avec Anne de Polignac, Gaspard d'Andelot, « beau, bien fait et brave au dernier point, » était celui qui donnait les plus grandes espérances. Maréchal de camp à vingt-trois ans, associé par ses exploits, durant la dernière campagne, à la gloire du Duc d'Enghien, qui le considérait comme son meilleur lieutenant, sa réputation militaire l'avait mis en vedette non moins que ses succès auprès des femmes. On citait parmi ses maîtresses Ninon de Lenclos dont il avait été le premier amant et Marion de l'Orme.

Tel il était, lorsque, à l'hôtel de Condé, il rencontra Mlle de Bouteville. Il s'en éprit en la voyant et dans l'ardeur de sa passion, il sollicita sa main sans même se demander si ses parens donneraient leur consentement à une alliance qui ferait entrer dans leur famille dévouée au calvinisme une fille catholique et par surcroît sans fortune. Avec un égal oubli de ce qu'elle devait à l'autorité de sa mère, Isabelle accepta ses hommages qui flattaient son orgueil et auxquels répondaient les sentimens de son cœur. Des promesses furent échangées, dont le Duc d'Enghien fut le premier confident. Ami de ces deux amoureux qui se considéraient déjà comme des fiancés, il leur promit son concours et son appui pour faciliter leur mariage et vaincre la résistance de leurs parens.

Les récits du temps nous ont conservé le souvenir des nombreux incidens qui suivirent : l'opposition des deux familles, l'éloignement imposé par le maréchal de Châtillon à son fils pour lui faire oublier sa belle, l'inutilité de ces efforts, la conversion de Gaspard au catholicisme et comment Isabelle et lui, résolus à s'épouser, recoururent au seul moyen qui s'offrît à eux d'arriver à leurs fins, en mettant leurs parens en présence du fait accompli. Pendant le carnaval de 1645, un soir en rentrant d'un bal, la jeune fille fut bel et bien enlevée, à la porte de l'hôtel de Valençay, sous les yeux de sa mère et de sa sœur,

jetée dans un carrosse où l'attendait d'Andelot et emmenée à Château-Thierry. Les fugitifs y arrivaient après avoir galopé toute la nuit et leur mariage était immédiatement célébré dans la grande église de la ville, « en présence de la garnison et de tous les nobles d'alentour » conviés, dès la veille, à la cérémonie. Le même jour, pour se dérober aux poursuites qu'ils avaient lieu de craindre, ils se réfugiaient dans la place forte de Stenay, apanage du Duc d'Enghien. Grâce à la protection et à l'amitié du prince, ils pouvaient maintenant attendre en sûreté que les orages déchaînés par leur audacieuse entreprise fussent apaisés. Ces orages furent violens et terribles. Pour y mettre fin, il ne fallut rien moins que l'intervention de la Reine régente, de Mazarin, de la Princesse douairière de Condé, du Saint-Siège lui-même, et encore, le maréchal de Châtillon ne se laissa-t-il arracher son consentement qu'à la condition que le mariage serait solennellement confirmé. Les jeunes époux se hâtèrent de revenir et, le 19 juin, ils recevaient de l'archevêque de Paris une nouvelle bénédiction nuptiale; ils pouvaient, désormais, jouir en paix de leur bonheur.

Ainsi s'ouvre pour celle qui, par suite de cette brillante alliance, sera bientôt duchesse de Châtillon, le cycle d'aventures qu'elle était destinée à parcourir. Toutefois, à ne la considérer qu'aux débuts de sa nouvelle existence, il ne semble pas qu'elle doive porter la responsabilité du désarroi auquel le ménage est bientôt livré. Le premier coupable, c'est le mari qui, rappelé à l'armée peu après son mariage, ne revenait à Paris que pour donner à sa femme le spectacle, offensant pour elle et scandaleux pour tous, d'une vie de débauche. Elle le voit retourner chez ses anciennes maîtresses, fréquenter Marion de l'Orme, contracter une liaison avec Mlle de Guerchy, fille d'honneur de la Reine, reprendre en un mot ses anciennes habitudes et pousser si loin l'inconduite que son père au moment de mourir le déshérite au profit des enfans qui naîtront de cette union.

Délaissée par son mari, la jeune épouse passe dans une maison religieuse une partie de l'année 1646; en 1647, elle a quitté cette maison ; mais elle vit très retirée comme si elle voulait se faire oublier; l'été venu, elle se rend aux eaux de Bourbon. Là, elle rencontre le duc de Nemours. Alors commence entre elle et lui un commerce amoureux qui ne sera plus un secret lorsqu'en février 1649, au début de la Fronde, le duc de Châ-

tillon, commandant l'armée royale sous les ordres du duc d'Enghien devenu prince de Condé par le décès de son père, est frappé à mort, au fameux combat de Charenton. Isabelle n'en court pas moins au château de Vincennes où le blessé a été transporté. Bien qu'elle apprenne qu'au moment du combat, il portait au bras la jarretière de Mlle de Guerchy, elle semble oublier les trahisons dont il s'est rendu coupable envers elle; elle écoute avec une tendre compassion les propos par lesquels il s'excuse de ses torts, et c'est dans ses bras qu'il rend le dernier soupir.

La douleur qu'on la vit manifester, à la suite de ce tragique événement, était-elle sincère? Il est permis d'en douter et les contemporains ne l'ont pas cru. En tout cas, on ne saurait nier qu'elle fut rapidement consolée et que, dès ce moment, elle laissa aller son cœur là où la poussait son caprice. Sur sa route, elle retrouva Condé. Tout porte à croire que, pour établir solidement son influence sur lui, elle ne lui refusa pas ses faveurs, tout en continuant à les accorder au duc de Nemours, jusqu'au jour où ce malheureux jeune homme fut tué en duel par son beau-frère le duc de Beaufort.

Entre temps, les événemens se précipitaient. Condé, après avoir sauvé la royauté de l'entreprise des Frondeurs, et ramené la Cour à Paris d'où elle s'était enfuie, se voyait acclamé de toutes parts, « comme le vainqueur des ennemis du dedans et du dehors. » Grisé par son triomphe, il prétendait agir en maître, exigeait pour lui et les siens les honneurs et les places. Irrité par la résistance opiniâtre qu'Anne d'Autriche et Mazarin opposaient à ses exigences, il ne tardait pas à prendre une attitude de factieux et si menaçante, que la Reine et son ministre décidaient de le mettre hors d'état de nuire. Il était arrêté, le 16 janvier, avec son frère le prince de Conti et son beau-frère le duc de Longueville et incarcéré avec eux à Vincennes. On sait que ce fut là l'origine de la seconde Fronde et des événemens au cours desquels le Grand Condé nous apparaît comme un ennemi de sa patrie. Son arrestation eut une autre conséquence : elle entraîna la duchesse de Châtillon dans le parti des princes.

Il faudrait plus de place que nous n'en avons ici pour la suivre à travers les péripéties de la guerre civile qui recommençait. M. Paul Fromgeot les raconte tout au long et nous ne pouvons que renvoyer les lecteurs à son attachant récit. Ils y

verront la jeune duchesse, — elle avait vingt-quatre ans, — tenir tête à Mazarin, ne reculer devant aucun moyen pour triompher de lui et pousser si loin la volonté de le détruire qu'elle sera soupçonnée d'avoir voulu le faire assassiner. La duchesse de Chevreuse n'en avait pas fait autant contre Richelieu. Malgré tout cependant, si l'on entreprenait d'établir une comparaison entre ces deux grandes dames, qui ont rivalisé d'audace, d'esprit et d'intrépidité au profit d'une cause détestable, l'avantage resterait à la duchesse de Châtillon, à laquelle on ne peut contester le mérite d'avoir tout fait pour détourner Condé de recourir à l'étranger et de n'avoir pas voulu le servir dans ses desseins quand elle eut compris qu'ils reposaient sur un crime de lèse-patrie. Ceci doit lui être compté, et il n'est pas moins juste de rappeler qu'après son second mariage avec un prince étranger, elle n'oublia pas qu'elle était née Française et s'efforça « d'être utile au Roi » dans toutes les circonstances où il lui fut donné de l'être.

Quant aux désordres de sa vie privée, autour desquels a régné et règne encore une confusion qui ne permet guère d'en préciser l'étendue, il faut reconnaître avec son historien qu'ils résultèrent surtout des mœurs de son temps. Elle n'a été sous ce rapport ni meilleure, ni pire que beaucoup de grandes dames ses contemporaines et s'il est plus souvent question d'elle que de tant d'autres, c'est que son rôle dans la Fronde l'avait mise en vedette. Elle mourut en 1695. Il y avait trois ans qu'elle était veuve pour la seconde fois, trois mois qu'elle pleurait son frère le maréchal de Luxembourg auquel on l'avait vue se dévouer avec passion, lorsqu'il avait été compromis dans le procès de la Voisin. Depuis longtemps, elle était rentrée dans le devoir, et ses fréquens séjours, vers la fin de sa vie, chez les religieuses bénédictines de la rue Cassette, témoignaient de son désir de se faire pardonner les scandaleux écarts de sa jeunesse.

Avec elle disparaissait la dernière des héroïnes de la Fronde, la Grande Mademoiselle et la duchesse de Longueville l'ayant précédée dans la tombe, sans que leur mort, pas plus que la sienne, laissât aucun vide. A la cour de Louis XIV, domestiquée et asservie par une main de fer, il n'y avait plus de place pour des femmes de ce caractère et de cette trempe. Désormais, parmi les charmeuses qui occuperont ce brillant théâtre, on ne verra plus de révoltées, pas plus qu'on n'y verra de rebelles parmi les

grands seigneurs : les uns et les autres rivaliseront d'efforts pour affirmer leur soumission à la volonté du Roi. « La souplesse, écrit Saint-Simon, la bassesse, l'air admirant, dépendant, rampant, plus que tout, l'air de néant sinon par lui, étaient les uniques voies de lui plaire. Pour peu qu'on s'en écartât, on n'y revenait plus. Ce poison ne fit que s'étendre. Il parvint jusqu'à un comble incroyable. » Ainsi, dans cette Cour où naguère grondait la révolte, la courtisanerie est devenue l'arme des ambitieux; ils n'exigent plus; ils sollicitent et leur faveur se mesure à leur servilité.

Nous savions tout cela par les Mémoires du temps. Mais, voici qu'à l'appui de leurs dires, M. le duc de La Force nous apporte un récit d'histoire, consacré au fameux Lauzun, l'un des plus illustres courtisans du Roi Soleil. Le talent qu'il y révèle et une documentation consciencieuse, très heureusement fortifiée par des traditions de famille, impriment à ce récit autant d'intérêt que d'autorité. J'ai fait remarquer au début de cette étude qu'en histoire, quelque épuisé que paraisse un sujet, il est rare qu'il ne se prête pas à des révélations nouvelles et parfois inattendues. Le livre de M. le duc de La Force ne démontre pas moins que ceux dont j'ai parlé avant de parler du sien l'exactitude de ce propos. Bien qu'il semblât en effet qu'Antonin Nompar, d'abord marquis de Puyguilhem, plus tard duc de Lauzun, était un de ces personnages sur lesquels nous n'avons plus rien à apprendre, on ne connaissait guère que son nom et le plus retentissant des événemens de sa vie, c'est-à-dire le piquant roman de ses amours avec la Grande Mademoiselle. Bien des documens le concernant et notamment sa volumineuse correspondance, conservée à Paris au Dépôt du Ministère de la Guerre, en Angleterre et en Italie dans des Archives privées ou publiques, n'avaient jamais été publiés. C'est à cette source que M. le duc de La Force s'est documenté et a puisé les élémens des pages charmantes qu'il nous présente aujourd'hui, tableau vivant et animé de la cour de Versailles, de ses mœurs, de ses intrigues et qui complète heureusement celui qu'en ont tracé Saint-Simon et d'autres mémorialistes ses émules.

Dans ce décor d'une magnificence sans égale, reconstitué avec ses changemens à vue, aussi variés qu'imprévus, se déroulera toute la destinée de Lauzun et, parmi les acteurs qui le parcourent, il se distinguera par les soubresauts et les péripéties

d'une carrière qui fait de lui, quoique placé au second rang, le plus original et le plus romanesque des personnages de son temps. Nous le voyons débarquer à quinze ans, du fond de sa province, tel un cadet de Gascogne, chez son parent le maréchal duc de Gramont, y grandir en se façonnant aux belles manières et s'élancer de là vers l'avenir qu'il va poursuivre avec le savoir-faire et la ténacité d'un ambitieux, avide de plaisirs et de richesses non moins que dépourvu de scrupules et de préjugés. Nous le voyons évoluer, s'agiter, conquérir les belles, plier l'échine, gagner la faveur royale, en tirer des honneurs et des grâces plus promptement qu'aucun de ses contemporains, puis rouler de ces hauteurs dans une disgrâce éclatante qui lui vaudra un emprisonnement de dix années, durant lequel il se croira perdu à jamais. Sorti de prison après cette longue et douloureuse captivité, il reparaît sur le théâtre où il a brillé d'un incomparable éclat; il y court de nouvelles aventures, va en chercher d'autres en Angleterre, se montrant toujours et partout tel que nous l'a décrit Saint-Simon : « extrêmement brave et aussi dangereusement hardi; courtisan également insolent, moqueur, bas jusqu'au valetage et plein de recherches, d'industrie, d'intrigue, de bassesses pour arriver à ses fins, avec cela dangereux aux ministres, à la Cour, redouté de tous et plein de traits cruels et pleins de sel qui n'épargnaient personne. »

En regard de son existence agitée, dressons maintenant le tableau de l'amoureuse passion qu'a conçue pour lui la vieille fille qu'est la Grande Mademoiselle et celui des tentatives auxquelles il se livre pour attiser cette passion, en ayant l'air de s'y dérober et en feignant de croire qu'il est trop mince gentilhomme pour devenir l'époux d'une princesse du sang; rappelons l'opposition que fait le Roi à cette union, après y avoir d'abord consenti, la douleur irritée de Mademoiselle, la résignation jouée de Lauzun à la volonté du maître, l'effort combiné de Louis XIV et de Mme de Montespan pour faire attribuer à leur bâtard le duc du Maine les biens considérables dont la princesse avait voulu disposer en faveur de l'homme qu'elle aime et dont définitivement il n'aura qu'une faible part; suivons en ses extravagances la folle jalousie dont elle le poursuit et au point de donner à penser qu'ils sont mariés secrètement; greffons sur ces incidens la brouille qui résulte de cette jalousie, la mort de Mademoiselle et le mariage de Lauzun, enfin délivré de ce joug

et plus que sexagénaire, avec une jeune fille de quinze ans, Mlle de Lorge, sœur cadette de la duchesse de Saint-Simon ; puis son voyage à Londres, son rôle en 1688 dans la révolution d'Angleterre, qui lui assure l'amitié reconnaissante des souverains britanniques renversés et proscrits, sa campagne en Irlande, entreprise pour la défense de leurs droits, son élévation à la dignité de duc et pair héréditaire venant récompenser son dévouement à une grande infortune et enfin sa retraite, en 1720, dans un couvent de moines augustins, bientôt suivie de sa mort à l'âge de quatre-vingt-dix ans ; rétablissons ces événemens dans le cadre où ils se sont déroulés, et nous devrons reconnaître qu'en dépit de leur réalité rigoureusement historique, ils constituent, ainsi que je l'ai dit, le plus extraordinaire des romans.

Ce caractère est d'ailleurs commun à plusieurs des personnages du XVIIe siècle, et surtout aux femmes de la Cour de Louis XIII et de Louis XIV. Victor Cousin l'avait compris lorsqu'il se fit l'historien des héroïnes de la Fronde. La preuve en est dans les récits qu'il leur a consacrés, où l'élément romanesque est mis en lumière avec une persévérance systématique et sans dommage pour la vérité. C'est là, me semble-t-il, la bonne méthode puisqu'elle rend plus attrayantes les œuvres qui s'y conforment. M. le duc de La Force est récompensé de l'avoir adoptée par le succès dont bénéficie son livre où la naturelle sévérité de l'histoire est tempérée par les développemens donnés aux traits particulièrement pittoresques.

M. Louis Batiffol et M. Paul Fromageot avaient fait de même, l'un pour la duchesse de Chevreuse, l'autre pour la duchesse de Châtillon, et le résultat de leur effort a été identique à celui qu'a obtenu M. le duc de La Force. Nos auteurs méritent donc d'être associés dans les mêmes éloges et d'autant plus que les trois grands acteurs dont ils ont éclairé la physionomie, ayant occupé successivement la scène du monde pendant cent vingt années, la monographie de chacun d'eux est comme un chapitre détaché d'une grande histoire, et qu'il suffit d'enchaîner ces chapitres l'un à l'autre pour voir revivre et se dérouler autour de figures illustres toute l'épopée d'un siècle que, non sans raison, on a appelé « le grand siècle. »

ERNEST DAUDET.

VALLONA

NOTES DE VOYAGE

De même que le Maroc traditionnel se divisait en pays maghzen et en pays siba, en pays soumis au Sultan et pays insoumis, de même en était-il des régions que nos cartes dénomment habituellement Albanie ; et c'est au même signe distinctif qu'on pouvait ranger une ville ou un village dans l'une ou l'autre des deux catégories, je veux dire au paiement de l'impôt. Dans *l'Albanie inconnue*, j'ai raconté mon voyage en « pays siba. » Des montagnes du Nord, me voici descendu près du canal d'Otrante, suivant « les échelles » d'Albanie et avant de traverser d'Adriatique en Macédoine vers Monastir et Uskub. Partout l'administration turque y était établie et relativement obéie, sinon respectée. Partout Italiens, Autrichiens ou Grecs y entretiennent des comptoirs et des intérêts, et les bateaux de la Puglia ou du Llyod ou les navires grecs y portent journellement, en même temps que leurs couleurs, leurs produits et leurs agens.

Prevesa et Santi-Quaranta sont les premières escales des paquebots qui font le cabotage et le service postal de l'ancienne frontière grecque à la frontière monténégrine ou autrichienne, escales sans grand intérêt et servant surtout de ports à Janina et à sa région, dont ils sont éloignés d'une douzaine d'heures en voiture par Prevesa ou à cheval par Santi-Quaranta.

Mais le navire, qui court le long d'une côte sauvage dont la

bordure rocheuse tombe abrupte dans la mer, arrive tout à coup devant une échancrure du rivage. Au Nord, le terrain plat et marécageux fait un remarquable contraste avec les montagnes du Sud qui enserrent presque complètement une baie, que ferme et protège une île. C'est la baie de Vallona. Le navire s'engage dans la passe entre l'île de Saseno et le cap Glossa, pointe Sud et montagneuse du golfe où le navire jette l'ancre.

La rade est merveilleuse ; la vaste baie, d'un bleu profond, s'ouvre sur un fond de montagnes vertes, tachées du gris cendré des oliviers. Là-bas, sur la droite, à mi-coteau, le village de Kanizia dresse ses maisons antiques, qui semblent des ruines romaines au milieu d'arbres plantés par les Vénitiens. A gauche, la terre plate émerge à peine des flots et l'on distingue mal où finissent les roseaux de la côte et où commencent les oliviers et les ormes où Vallona est enfoui. On aperçoit à peine la ville. Seule, au loin, la pointe blanche des minarets se détache au milieu des bosquets d'arbres et, sur le port, les bâtimens de la douane attendent le voyageur. Ce cirque de verdure enserre une baie apaisée ; l'île qui ferme la rade arrête la violence des flots, les collines les vents du Sud et la brise de l'Est; l'eau calmée reflète au profond de la baie la silhouette des sommets qui la protègent.

Le navire se balance sur ses ancres à 500 mètres du rivage marécageux. Les barques arrivent du débarcadère et se pressent sur ses flancs. Celle-ci amène le vice-consul d'Italie, qui vient aux nouvelles, et la voisine un agent du consulat autrichien. A côté, des voiliers d'assez fort tonnage sont remplis de barriques et de peaux, sans doute de l'huile d'olives et des peaux de chèvres, les deux objets d'exportation du pays, et les bateliers assiègent de leur insistance les gens du bord. Voici enfin la barcasse où l'on me fait descendre ; le batelier de ses rames s'éloigne du navire, puis bientôt debout conduit en s'appuyant sur les hauts-fonds.

***

En maintes villes d'Orient, le ciel et la mer, la lumière dorée, l'éclat des taches blanches que les maisons forment en se détachant sur les verdures profondes, les couleurs intenses qui vibrent et l'air diaphane qui rapproche les premiers plans composent la beauté du site et jettent sur la ville l'illusion du rêve

devant le voyageur qui aborde à la rive. Mais qu'il descende; que, de spectateur lointain du paysage féerique, il devienne le promeneur familier anxieux de voir de près la beauté entrevue, souvent, hélas! un désenchantement lui fait maudire le mirage que devant ses yeux a fait jouer la lumière. Vallona est de ces villes. On aborde à un port rudimentaire, ou plutôt à un débarcadère construit par une société exploitant l'asphalte; quelques arbres masquent des ruines assez importantes d'une forteresse vénitienne, puis une route poussiéreuse conduit de la douane à une ville sans beauté et sans charme; le bazar n'a point d'attrait, et les étalages y sont misérables; la grande place est d'une banalité qu'égalent les mosquées voisines; l'eau vive manque; les costumes locaux ont disparu, et les maisons sont sans intérêt. Ce ne sont plus les « Koulé » de Diakovo et d'Ipek, forteresses féodales des beys albanais du Nord; les jardins desséchés n'ont pas la vie que met l'eau courante des ruisselets à Tirana la verte ou dans la mystérieuse Ipek. Rien ne rappelle ici l'originalité des villes albanaises de l'intérieur. Je cherche le cimetière où, près de la maison, les pierres debout marquent seules les tombes et où, sous les arbres centenaires, gens et bêtes passent pour les besognes familières. Je ne trouve plus le jardin clos où c'est un fouillis de fleurs, d'arbres et de vignes aux lourds raisins, où l'on peut cueillir le fruit qui vient de mûrir et le rafraîchir dans l'eau glacée et pure qui circule à travers les herbes dans les sillons qu'on lui a creusés.

Non contente d'être sans grâce, Vallona est aussi sans salubrité; elle est entourée de marécages, et la malaria sévit. L'Occidental qui y séjourne doit ne pas oublier la quinine et en faire usage. Le gouvernement turc, avec son habituelle insouciance, n'a rien fait pour protéger les habitans; l'eucalyptus, qui aurait si facilement asséché les environs et chassé l'endémique malaria, n'a nulle part été planté. Souhaitons plus de prévoyance au jeune gouvernement albanais.

* * *

C'est à Vallona que celui-ci a établi sa première capitale; la raison en est simple, c'est le fief du chef de ce gouvernement, Ismaïl Kemal. L'organisation féodale subsiste dans cette partie du pays comme au Nord; à côté des villages libres, où chaque paysan est propriétaire de sa terre, des propriétés foncières con-

sidérables appartiennent aux beys, qui forment la classe dominante de la population. Sur ces domaines, des métayers demeurent leur vie durant et cultivent le sol. Ils reçoivent une moitié ou les deux tiers de la récolte, selon les régions. Parmi ces grands propriétaires, quelques familles, dans chaque partie de l'Albanie, se sont élevées avec le temps, et leur influence s'exerce sur les autres notables. A Vallona, la grande famille est celle des Vlora, ou Vlorna, déformation, dit-on, du nom de Vallona. Le chef de cette famille est l'ancien grand vizir Férid pacha. Ses terres se comptent par heures de marche ; son palais est en ville, mais fort délabré, car il séjourne peu volontiers ici où on l'accuse de mille exactions. Aussi est-ce son cousin pauvre qui a hérité de l'influence traditionnelle des Vlora, et Ismaïl Kemal s'est depuis longtemps posé en chef. Sous l'ancien régime, il avait comme programme l'indépendance de l'Albanie. Dès l'instauration du régime jeune-turc, il se proclama « osmanlis, » mais adversaire d'Ahmed Riza et de ses amis : il s'allia à l'Union libérale, puis en devint le président et, en face du système centralisateur d'*Union et Progrès*, réclama la décentralisation et l'autonomie. Tous les beys de la région, jusqu'à Berat et El-Bassam, sont ses amis et ses partisans, et l'on peut dire qu'il fit, dans cette partie de l'Albanie, l'union de la classe dirigeante contre la Jeune-Turquie. Celle-ci s'en vengea en 1909 : après le mouvement de réaction de Constantinople et la victoire des Jeunes-Turcs, ceux-ci impliquaient les beys de Vallona dans un complot et les inculpaient de trahison ou de réaction. La plupart durent fuir à l'étranger ou dans les montagnes. Aussi peut-on croire que c'est avec un plaisir sans mélange qu'ils mirent à leur tour à la porte les représentans de la Jeune-Turquie pour prendre le pouvoir, ou ce qui en a l'apparence.

Cette classe de la population est fort différente des beys des montagnes du Nord. Ces derniers n'ont eu aucun contact avec l'Occident, ils l'ignorent. Les beys de Vallona y sont allés et parlent parfois l'italien, l'allemand ou le français ; ils ont des lumières sur le monde extérieur à l'Albanie et possèdent un vernis de culture ; musulmans, ils ne sont pas fanatiques, et certains comme Ismaïl Kemal se disent amis des orthodoxes grecs. Très consciens de leur nationalité albanaise, ils ont l'ambition d'être maîtres chez eux et de parvenir à leurs desseins, en

employant les moyens opportuns. La rudesse des mœurs du Nord s'est atténuée, et ils ont remplacé le coup de feu par l'intrigue; ils ne portent pas le fusil, mais portent en eux une imagination qui leur montre tout possible. Toutefois, la douceur du climat, la facilité de la vie, qui contrastent si singulièrement avec les rudes saisons des massifs de l'Albanie du Nord et les pénibles luttes de l'existence du petit bey montagnard de Liouma ou de Malaisia, ont donné à ceux qui sont nés aux rives de la Vopussa et aux côtes de Vallona la paresse d'agir, commune aux peuples favorisés pendant trop de siècles par la chaleur du ciel méditerranéen et la tiédeur des flots qui chassent vers le Nord les hivers rigoureux. C'est ainsi que trop souvent l'ardeur des gens de Vallona est imaginative et l'initiative renvoyée au lendemain.

Nul ne sait ce que durera le semblant de gouvernement établi par Ismaïl Kemal en décembre 1912 et combien de temps flottera sur la ville l'étendard de l'Albanie indépendante, l'aigle noire à deux têtes sur fond rouge. Sous le régime turc, Vallona n'était dotée que d'un simple kaïmakan. C'est tout un ministère qu'y établit Ismaïl et, trait caractéristique, un ministère de grands propriétaires. Zenel bey, nommé sans le savoir président du Sénat, est le chef de la grande famille des Mahmoud Begovic d'Ipek, dont j'ai conté l'entretien dans *l'Albanie inconnue;* Riza bey, le chef de la plus vieille famille de Diakovo, est désigné comme commandant de la milice nationale, en compagnie d'Issa Bolétinatz, le célèbre bey agitateur. Abdi bey Toptan, nommé aux Finances, Mehmed pacha à la Guerre, Lef Nossis aux Postes, sont tous de grands propriétaires. C'est le ministère des beys, avec Luidgi Karakouki, ancien secrétaire d'Ismaïl Kemal, au Commerce, comme agent d'affaires pour les circonstances délicates, type de Levantin rusé et adroit, qui connaît italien et français et sert d'interprète entre l'Albanie et l'Europe.

Tel est le gouvernement, disons de Vallona, car il ne gouverne, au vrai sens du mot, guère au delà d'une zone d'une cinquantaine de kilomètres autour de la ville. Au Nord et à l'Est, c'est l'anarchie albanaise. Au Sud, c'est la population grecque orthodoxe d'Épire, qui réclame son rattachement à la Grèce, à l'exception de quelques groupes musulmans réfugiés dans les montagnes, comme les Lap près de Santi-Quaranta et surtout

plus au Sud, comme les Tcham, qui ont conservé leur fanatisme et leur isolement.

C'est donc, pour le moment, une vingtaine de mille habitans peut-être qui sentent l'action du gouvernement de Vallona, dont environ 8000 en ville; les Albanais musulmans en composent la grosse majorité; des orthodoxes albanais ou grecs, et des Italiens catholiques d'origine albanaise y entretiennent l'usage constant de la langue grecque et de la langue italienne, à côté de l'albanais; quant au turc, il a toujours été inconnu.

***

La présence de cette colonie italienne d'origine albanaise est un des traits les plus intéressans des relations entre l'Italie et l'Albanie et, dans le conflit d'intérêts italo-autrichien, dont Vallona est le centre, elle joue un rôle qui n'est pas négligeable.

Vallona est peut-être, de toutes les villes de l'Albanie, celle où l'Italie possède le plus d'influence; elle le doit moins à sa proximité qu'à deux causes fondamentales : l'une est la présence en Italie d'une importante colonie albanaise italianisée, dont un certain nombre de représentans sont retournés en Albanie et ont été canalisés vers Vallona ; l'autre est l'intérêt de premier ordre que le royaume attache à ce point de la terre albanaise.

C'est, paraît-il, au xve siècle que les premiers Albanais émigrèrent en Italie ; les historiens italiens racontent qu'en 1462, tandis que Ferrant d'Aragon faisait le siège de Barletta, une colonie d'Albanais se présenta à lui et se fixa dans le pays; c'est en tout cas vers 1470 que cette émigration prit des proportions assez importantes. L'origine en était la conquête turque effectuée à cette époque après la défaite de Scanderbeg. Dispersés à travers les Abruzzes, la Calabre et la Sicile, ces émigrés ont adopté la langue, puis le costume, puis les coutumes du pays où ils se fixaient. Toutefois, ils n'ont pas perdu tout souvenir de leur ancienne patrie, ni tout contact avec elle. Pendant très longtemps, ces souvenirs sont restés latens et ces contacts intermittens; mais depuis la création du royaume d'Italie, Rome comprit très vite le parti qu'elle pouvait tirer de cet élément, qu'on évalue à une cinquantaine de mille âmes; elle s'appliqua à ranimer les souvenirs, à rétablir les contacts et à faire des Albanais d'Italie l'instrument d'action le plus efficace pour la propagande italienne en Albanie, en attendant d'en tirer parti

pour invoquer ses intérêts spéciaux. M. Baldacci, professeur à l'Université de Bologne, a indiqué avec franchise ce plan concerté : « La politique italienne se sert des Italo-Albanais comme point d'appui pour exercer une influence sur les populations balkaniques, d'autant plus que le voisinage de cette colonie avec la côte d'Illyrie, la parenté avec certaines familles, l'analogie et la communauté d'histoire, de coutume et de commerce fournissent des droits et des raisons pour intervenir. » Les Italiens ont favorisé la renaissance nationale de l'idée albanaise et ont donné asile à une société nationale albanaise et à des journaux, écrits d'abord en italien, puis en albanais, qu'ils répandirent ensuite de l'autre côté de l'Adriatique. Par ces intermédiaires, les dons pouvaient facilement être distribués dans l'autre presqu'île. Par eux surtout, on chercha à exercer une influence sur les Albanais, et quels meilleurs agens à transplanter sur l'autre rive adriatique! L'Italie y trouvait double avantage : celui de posséder sous la main des intermédiaires précieux, celui d'avoir des agens commerciaux excellens pour le développement du trafic italo-albanais.

A Vallona, le vice-consul d'Italie me présente, par exemple, le chancelier du Consulat ; c'est un M. Bosio, qui exerce le métier d'agent de la Compagnie de navigation la « Puglia; » il est né dans les Pouilles d'une famille albanaise transplantée en ce lieu; et de même origine sont la plupart des Italiens qui forment la colonie italienne de Vallona, cent familles environ, petites gens faisant le commerce en boutique et servant d'intermédiaires entre le royaume qui envoie ici ses produits fabriqués, ses étoffes, ses vins, son blé ou sa farine et les Albanais, qui exportent en Italie les peaux et la laine de leurs bêtes et l'huile de leurs oliviers.

L'Italie encadre cette colonie, comme à Durazzo et comme à Scutari, par une organisation à elle, dont le chef est le consul et dont les linéamens sont formés des écoles royales, de l'agence de la « Puglia » avec les intérêts qui gravitent autour de celle-ci, et des postes italiennes. D'après un rapport de la direction générale des écoles italiennes à l'étranger, Vallona comme Durazzo posséderait trois écoles royales, une de garçons, une de filles, et une école du soir avec 400 élèves environ dans chacune de ces villes. A Scutari, cinq écoles, dont deux crèches, recevraient un nombre un peu plus grand d'enfans. D'après

ce que j'ai vu à Vallona, j'ai lieu de croire que ces chiffres sont plutôt exagérés. Toutefois, il n'est pas douteux que les écoles royales sont un des meilleurs élémens d'action de l'Italie en Albanie. Si elle pouvait réaliser un projet d'organiser à Bari, à six heures de la côte albanaise, une école supérieure pour jeunes Albanais et d'y attirer ces derniers, ce serait assurément le plus remarqnable couronnement de cette œuvre scolaire.

Malgré ces efforts qui datent d'un quart de siècle, son action reste encore inférieure en résultats à celle de l'Autriche dans l'ensemble de l'Albanie; mais à Vallona, grâce à sa colonie, elle a dépassé sa rivale. C'est qu'ici, l'Autriche manque de son point d'appui habituel, le clergé catholique et les écoles religieuses. Sauf la petite colonie italienne, qui d'ailleurs manque de prêtres et d'églises, il n'y a dans ce port que des musulmans et des orthodoxes. Des distributions d'argent opportunes peuvent procurer à l'Autriche des partisans ou des indicateurs, mais non une organisation. Aussi l'influence autrichienne est-elle fortement battue en brèche dans cette région de l'Albanie et il n'a fallu rien moins que la guerre italo-turque, qui a provisoirement suspendu l'expansion italienne, et la politique de la *Consulta*, qui a rendu violemment hostile à l'Italie tout l'élément grécophile, pour arrêter les progrès de l'action italienne. Dans l'Albanie indépendante, cette action va reprendre avec d'autant plus de force que son rayon va être limité. L'Albanie devient une façade maritime avec un hinterland montagneux; les plus hautes chaînes l'encadrent et elle est à peu près formée des deux anciens vilayets de Scutari et de Janina, à l'exception de la région méridionale de ce dernier. Sous le régime turc, les Albanais s'avançaient bien au delà, mais l'Italie n'exerçait vraiment son action commerciale et économique que dans ce qui devient l'Albanie autonome; dans les dernières années, le commerce italien recueillait environ un tiers des transactions faites avec l'étranger dans le vilayet de Janina et un quart dans le vilayet de Scutari. Ce sont des résultats considérables, si l'on songe que l'Autriche-Hongrie a hérité de la prépondérance économique en ces régions depuis la chute de la République de Venise, que Trieste est la tête de ligne d'un mouvement commercial traditionnel, avec ses commerçans allemands, grecs, voire italiens, qui y possèdent leurs maisons de commerce, avec ses navires, ceux du Llyod secondés par ceux de l'Ungaro-

Croate de Fiume, avec sa position merveilleuse comme point de départ d'un fructueux cabotage. Bon an mal an, les deux vilayets faisaient sans doute pour une vingtaine de millions d'affaires à l'extérieur, dont un tiers en vente et deux tiers en achats. L'Autriche se maintenait au premier rang, distançant de bien loin ses concurrens et notamment sa jeune rivale et alliée.

En sera-t-il de même demain? on ne peut douter que la lutte va être menée à fond par l'Italie, et c'est à Vallona que celle-ci dirige ses plus vifs efforts; à Scutari ou à Durazzo, elle travaille; à Vallona elle veut vaincre. L'endroit est bien choisi; à six heures de Brindisi et de Bari, sous le même ciel et le même climat que celui où vivent en Italie les Albanais émigrés, dans un milieu où le catholicisme ami de l'Autriche est absent. Mais, à vrai dire, toutes ces circonstances sont bien secondaires; si l'Italie a les yeux fixés sur Vallona, c'est que la question de Vallona est une question capitale pour sa politique. Je dirai volontiers qu'elle abandonnerait sans doute les cinq sixièmes de l'Albanie, si l'on voulait lui laisser le dernier sixième avec Vallona, et j'exagérerai à peine si j'ajoute que la Triple Alliance a été acceptée par l'Italie comme une assurance de n'être pas rejetée de cette rive.



La valeur que la rade de Vallona représente dans l'Adriatique ne saurait être trop mise en lumière. Dans cette mer, la politique autrichienne a su se réserver au cours des siècles tous les bons ports : Trieste, Fiume, centres commerciaux, Pola, Sebenico, ports militaires et Cattaro, dont les merveilleuses bouches auraient une valeur sans pareille, si le Montenegro ne les dominait pas du haut du mont Leoven. En dehors de ces rades, que reste-t-il? En Italie, Venise où l'on a créé tout un appareil défensif, mais qui, avec des accès facilement ensablés, ne peut prétendre à un rôle offensif, Ancône et Bari, ports de commerce ouverts et qui ne sauraient devenir ports militaires, Brindisi, où l'Italie a fait porter ses efforts, mais qui n'est qu'un pis aller comme port de guerre et incapable de contenir une flotte de haut bord. Il a donc fallu que le royaume organisât son grand port défensif et offensif à Tarente, à l'extrémité de son territoire et au delà du canal d'Otrante, porte de l'Adria-

tique. Sur la côte voisine, les ports valent bien moins encore ; de l'un à l'autre, j'ai passé et pense qu'on ne saurait se tromper sur leur valeur. Antivari est un assez bon port de commerce, à l'abri des vents du Sud, mais peu défendable ; Dulcigno n'est qu'une crique ensablée ; à Saint-Jean-de-Medua, les vents rejettent les alluvions du Drin, qui envahissent progressivement la rade très médiocre ; à Durazzo, le navire reste en mer pour débarquer passagers et marchandises à 300 mètres du rivage. Mais il n'y a pas en ce lieu de rivière qui ensable la côte ; en opérant des draguages et des travaux, on pourrait faire un port convenable ; toutefois, il est livré sans défense aux vents du Sud. Une jetée pourrait y être construite, mais Durazzo restera toujours un port ouvert aux vents et propice aux attaques. Pour compléter cette énumération, il ne reste plus que Vallona. Or sa baie constitue un port naturel superbe et vaste, en eau profonde, sans rivière qui l'ensable ; l'île montagneuse de Saseno est une défense naturelle vers le large. Une minuscule jetée et quelques draguages suffiraient à constituer la plus belle rade de l'Adriatique, la plus sûre et la plus facilement défendable. C'est en ce lieu qu'était jadis Oricum, Porto Raguseo, où les habitans émigrèrent quand le fleuve Vopusa, apportant ses dépôts au port d'Apollonia, l'ensabla et éloigna le rivage. On voit encore, non loin de Vallona, sur une petite éminence quelques ruines très médiocres, quelques colonnes, restes de cette ancienne ville où passait jadis la ligne côtière. Alors que toute la côte jusqu'à Antivari a repoussé la mer et s'est avancée de plusieurs dizaines de kilomètres depuis l'époque romaine, la baie est restée la même rade profonde et protégée, qui attend le dominateur qui saura l'utiliser.

Dès lors, qui ne comprend la valeur de Vallona ? Le canal d'Otrante est la porte de l'Adriatique et Vallona en tient la clef. Embusquée dans ce port, une force navale ferme et ouvre le canal large d'environ 70 kilomètres seulement. Vallona deviendrait-il la possession d'une autre Puissance que l'Italie ? C'est, en cas de guerre, l'Adriatique fermée à celle-ci, les escadres de Tarente arrêtées au défilé et toute la côte italienne d'Otrante à Venise tenue sous la menace d'une flotte étrangère, cachée à six heures de mer. Il est vrai que si Vallona tombait au pouvoir du royaume, les flottes autrichiennes seraient embouteillées dans l'Adriatique, car, à la quitter, elles risqueraient

d'être prises au détroit entre les attaques de Vallona et celles de Tarente.

Vallona constitue donc une position stratégique de premier ordre dans l'Adriatique. L'Italie ne saurait consentir à ce que ce port tombât sous la domination d'une grande Puissance sans sentir un péril perpétuel sur ses rives; l'intérêt vital du royaume lui commande d'en interdire la possession à l'Autriche. Mais cette dernière a un intérêt à peine moindre à éloigner l'Italie de ce port pour assurer l'ouverture et la liberté du passage du canal d'Otrante à ses flottes.

Dès lors, et malgré toutes les belles paroles, l'Italie et l'Autriche s'entendront toujours fort bien aussi longtemps qu'il ne s'agira que d'éloigner un tiers de Vallona et de l'Albanie, de pratiquer la politique de l'abstention, de s'assurer contre une non-intervention réciproque. Mais elles ne sauraient s'entendre pour un partage de l'Albanie sans renoncer l'une ou l'autre à l'une des règles directrices de sa diplomatie. Aussi quand l'Autriche, au cours de la crise balkanique, forma le projet d'envoyer un corps d'occupation à Scutari, il a suffi de la proposition italienne pour l'arrêter : l'Italie donnait son adhésion, sous condition d'opérer de même à Vallona. En résumé, l'Italie ne saurait consentir à l'installation de l'Autriche à Vallona sans trahir ses intérêts essentiels; l'Autriche ne saurait consentir à la prise de possession de ce port par l'Italie sans livrer à la merci de cette dernière sa politique et ses forces maritimes; ce serait une lourde faute de la diplomatie du *Ballplatz* et une atteinte au prestige de la monarchie dualiste.

Dès la constitution du royaume, les dirigeans de la *Consulta* ont très clairement vu ces vérités et ont eu dès lors comme principale préoccupation d'empêcher la possibilité d'une mainmise par l'Autriche sur ces régions, mainmise que préparait un travail de pénétration concertée. La Triple Alliance fut conclue autant pour interdire une extension autrichienne en Albanie que pour se prémunir contre une attaque en Vénétie. Rome avait besoin de cette double assurance et, par suite, de cette alliance, aussi longtemps qu'elle ne se sentait pas plus armée et plus forte que sa voisine. Elle maintient l'alliance : l'heure n'est donc pas venue où le royaume se croira capable de refouler et de conquérir, après avoir résisté et arrêté.

La politique actuelle de l'Italie à l'égard de Vallona a été

bien des fois définie avec une netteté parfaite; le professeur Baldacci, que nous avons déjà cité, écrit en 1912: « Notre formule est ceci : dans le cas où l'Albanie changerait de gouvernement, aucun autre pavillon que le pavillon albanais ne sera hissé sur la ville shkipetare. » L'amiral Bettollo, dans une interview à la même époque, déclare : « En ce qui concerne Vallona, l'Italie ne pourrait jamais accepter qu'une grande Puissance s'y vînt installer directement ou indirectement, et encore moins qu'elle convertît cette position splendide en une vraie base d'opérations. Si Vallona devait un jour devenir cette base militaire, il n'y a que l'Italie qui pourrait être appelée à l'occuper; parce que, si Vallona était dans les mains d'une autre puissance maritime, l'efficacité des places de Tarente et de Brindisi serait considérablement diminuée, avec grand péril pour notre situation stratégique dans le canal d'Otrante. »

C'est la politique permanente de l'Italie, politique qu'a définie, en termes diplomatiques, mais non moins nets, M. Tittoni, ministre des Affaires étrangères en mai 1904, en s'exprimant ainsi : « L'Albanie n'a pas grande importance en elle-même ; toute son importance tient dans ses côtes et ses ports qui assureraient à l'Autriche et à l'Italie, dans le cas où une de ces deux Puissances en serait maîtresse, la suprématie incontestée de l'Adriatique. Or, ni l'Italie ne peut consentir cette suprématie à l'Autriche, ni l'Autriche à l'Italie ; aussi, dans le cas où une de ces deux Puissances voudrait la conquérir, l'autre devrait s'y opposer de toutes ses forces. C'est la logique même de la situation. »

Cette situation apparaît dans toute sa brutalité au voyageur qui a suivi les « échelles » des territoires dalmates, monténégrins et albanais et qui arrive dans cette baie splendide de Vallona, que la nature a modelée pour abriter des flottes. Il est visible que cette rade est le plus bel enjeu de la partie albanaise et peut être la pomme de discorde entre Italiens et Aut chiens; c'est, en tout cas, le Gibraltar de l'Adriatique.

GABRIEL LOUIS-JARAY.

POÉSIES

SANS LUMIÈRE

Comme il est doux, le soir, de rester sans lumière!

Vous m'attendiez dans l'ombre où la lueur dernière
Du jour laissait encore un reflet pâle et doux;
Et c'était bien une clarté de rendez-vous!
Assis à vos genoux, je vous croyais lointaine
Encor, je ne voyais qu'une robe incertaine
Qui semblait frissonner... Et c'était vous pourtant
Dont je sentais le corps, près du mien palpitant,
Dans cette ombre où vous vous étiez abandonnée;
Sur votre lèvre alors à ma lèvre donnée,
Notre baiser sembla devoir s'éterniser.
Et c'était plus troublant ainsi de se griser
Dans cette nuit qui nous voilait jusqu'à nos âmes,
Cette nuit où pour un instant nous oubliâmes,
Sans regret du passé, sans même un autre espoir,
Tout ce qui n'était pas notre désir, ce soir!

Mais brusquement sur nous a jailli la lumière...

Et le désir est mort avec le grand mystère
De l'ombre; et la clarté s'est faite encore en nous;
Et nous nous sommes dit que nous étions des fous
De vouloir assouvir en cette heure de fièvres
Toute soif de caresse aux sources de nos lèvres.

Car nous avions compris que jamais ce désir
Ne pourrait au grand jour encor nous ressaisir;
Qu'il faudrait lui donner l'atmosphère d'un songe,
D'ombre l'environner, le voiler de mensonge ;
Que, s'il nous a semblé ranimer nos cœurs morts,
C'était pour attiser la flamme d'un remords ;
Et que toute sa joie enfin n'est qu'éphémère...

Comme il est doux, le soir, de rester sans lumière !

SUR LES CIMES

Loin du monde et toujours sur de plus hautes cimes,
Nous avions voulu fuir vers ces instans sublimes,
Où notre rêve est un flambeau
Illuminant la vie, où notre âme s'enivre
De posséder enfin ce qu'elle doit poursuivre,
Cette extase qui la délivre
De tout ce qui n'est pas surhumainement beau !

Et nous étions si loin de toute vie humaine
Que le pâtre pensif, qui lentement ramène
Dans le soir son troupeau bêlant,
N'a jamais dû fouler en cherchant la vallée
Ces grands rochers déserts, leur cime désolée,
Ni même la route isolée
Où nous errions tous deux d'un pas égal et lent,

Que cette mer sans voile où ne brillaient encore
Que les reflets tremblans du soleil qui la dore
Était notre unique horizon,
Mais si lointaine aussi que l'invisible grève,
Où la vague apaisée et calme bat sans trêve,
Ne pouvait troubler notre rêve
De son chant monotone ainsi qu'une oraison !

Et, comme en arrivant sur la cime suprême,
De tous nos vains désirs, de notre cœur lui-même,
Nous nous croyions enfin vainqueurs,

Un grand souffle passa sur le mont solitaire,
Un souffle qui semblait le parfum de la terre,
Et troubla de tout son mystère
Le silence du soir et la paix de nos cœurs!

Vous écoutiez chanter cette brise embaumée,
Immobile, sans voix et la lèvre pâmée;
Puis sur mon épaule en tremblant,
Vous avez incliné votre tête pâlie,
Et dans vos yeux j'ai vu tant de mélancolie,
Que j'ai compris quelle folie
Nous poursuivait toujours de son regret troublant...

Mais nos lèvres pourtant n'ont point mêlé leurs flammes;
Car, pour combler le rêve infini de nos âmes,
Que pouvait un baiser encor?
Et cet appel d'amour qu'il nous semblait entendre,
Parmi la paix du soir qui sur nous vint s'étendre,
Qu'était-il? Une voix plus tendre,
Mais une simple voix dans un sublime accord!

Car il flottait épars dans tout ce qui nous grise,
Dans le silence, et la solitude, et la brise,
Dans le soir calme et solennel,
Cet amour, qui pour ne pas être qu'éphémère
De l'aurore trop belle à la nuit trop amère,
Ne fut pour nous qu'une chimère,
Qu'un rêve... mais un rêve idéal, éternel!

UN SOUVENIR...

Puisque l'heure s'enfuit dès qu'elle nous effleure,
Maintenant pour toujours, hélas! elle a passé,
L'heure qui vint un jour unir nos routes, l'heure
Où nous vîmes enfin notre rêve exaucé!

Il nous semblait, grisés de vertige et d'espace,
Que nous irions sans cesse en un soir éternel,
Et nous ne pensions plus que chaque instant qui passe
Fait la route moins longue et plus sombre le ciel!

Mais peu à peu ce fut la lumière mourante,
Puis cet instant fatal qui vint nous désunir.
Elle devait mourir aussi, l'heure enivrante;
Elle n'est déjà plus qu'un lointain souvenir,

Souvenir qui s'efface et dont, un jour, on tremble
De réveiller le charme éphémère et secret,
De peur qu'à sa douceur évanouie il semble
N'être plus qu'un mélancolique et vain regret!

MENSONGES

Comment, puisque aujourd'hui ton cœur n'est plus à moi,
Ton doux regard est-il encor resté le même?
Ce regard où, parfois, j'avais vu tant d'émoi
Qu'alors je me disais : pour toujours elle m'aime!

Comment peux-tu m'offrir ta lèvre? Son baiser
Ne serait que le plus troublant de ses mensonges;
Ce baiser qui, jadis, sut toujours apaiser
La folie enivrante où s'exaltaient mes songes!

Pourquoi m'avoir montré le mirage divin
De ce bonheur d'amour, entrevu sur ma route?
Vain rêve qu'un bonheur d'amour! O rêve vain,
Dont le réveil amer et fatal est le doute!

Le doute plus cruel même que le remords,
Car, avec l'avenir, c'est le passé qu'il tue.
Dis-moi, le souvenir de tous nos bonheurs morts,
Est-ce un mensonge encore et qui se perpétue?

AU DÉTOUR DE L'ALLÉE

O toi, qui brusquement disparus de ma vie,
Sans me dire un seul mot, sans me tendre tes bras,
J'ai trop ému jadis ton âme, alors ravie.
Un soir, vers ton amour brisé tu reviendras.

Et quand tu paraîtras, l'inutile reproche
Ne fera point trembler la douceur de ma voix;
Calme, j'écouterai ton pas toujours plus proche,
Sans même regarder de loin si tu me vois.

Je le sais si certain l'instant de ta venue,
Que je l'entends déjà, ton pas fatal et lent;
Tu viendras, il le faut. Peut-être ta main nue
Dans l'ombre effleurera bientôt mon front brûlant.

Car, je te reverrai, toi qui t'en es allée,
Pour fuir, à tout jamais, ton rêve enseveli,
Lorsque tu passeras au détour de l'allée
Qui mène au souvenir ceux qui cherchent l'oubli!

AU CRÉPUSCULE

Puisque ce soir encor le Destin nous rassemble
Une dernière fois, allons tous deux ensemble
Suivre le cher et vieux chemin
Que nous suivions jadis, à cette heure lointaine
Où je n'avais encor, comme preuve incertaine
De votre tendresse soudaine,
Que votre main parfois qui tremblait dans ma main!

Voyez, rien n'a changé du sentier solitaire;
La même haie en fleur l'entoure de mystère
Et d'une ombre douce aux aveux;
Le même rossignol chante sur une branche
Et, s'effeuillant sur vous au souffle qui la penche,
Une même aubépine blanche
Vient encore étoiler la nuit de vos cheveux!

Et c'est le même soir qui meurt, les mêmes teintes
Qu'admirent tour à tour brillantes, puis éteintes,
Vos yeux rêveurs, vos yeux si doux.
Le crépuscule a-t-il moins de mélancolie
Ce soir? N'êtes-vous pas toujours aussi jolie?
Et les vœux de notre folie
D'avoir été comblés en seraient-ils moins fous?

Alors ne parlons plus ; écoutons en nous-mêmes
Chanter nos souvenirs comme d'ardens poèmes
    Que nous avons réalisés.
Jadis, quand nous passions sur cette même route,
Ces souvenirs n'étaient qu'un espoir — dont on doute.
    Maintenant, écoutez... écoute
Chanter ce cher passé qui nous a tant grisés !

Mais pourquoi donc faut-il qu'à l'instant où le rêve
Nous rendrait éternelle une ivresse aussi brève,
    Nous sentions s'éveiller en nous
L'inévitable appel de la tristesse errante,
Comme je sens, ce soir, malgré l'heure enivrante
    Et ton étreinte encor vibrante,
S'emplir mes yeux de pleurs et fléchir mes genoux !

Et soudain, pour répondre à l'angoissant problème,
Tandis que sous le ciel déjà devenu blême,
    Je serrais ton corps frémissant,
J'ai vu dans tes grands yeux fixés vers la lumière,
Comme pour y poursuivre une vague prière,
    S'éteindre la lueur dernière
De l'astre que voilait l'horizon rougissant !

Et ce dernier rayon qu'ainsi je vis éteindre
M'a dit : « Tout doit mourir... Ce que tu crois atteindre
    N'est jamais qu'un rêve qui meurt,
Qui meurt comme la rose au souffle qui l'effeuille,
Comme la goutte d'eau que le sable recueille,
    Comme un parfum de chèvrefeuille,
Ou comme sur la mer l'empreinte du rameur ! »

L'OUBLI

Pour demeurer fidèle au serment qui vous lie,
Dans un dernier adieu vous m'avez murmuré
De votre tendre voix, de remords affaiblie :
« Par pitié, ne me tente plus, je t'en supplie. »
Alors, je dois vous fuir et je vous l'ai juré !

Mais, puis-je pour toujours m'éloigner de la route
Où vous ramènera notre rêve trop cher?
Non, pour que la douleur s'écoule goutte à goutte
De notre cœur brisé, longtemps encor, sans doute,
Nous devrons respirer le doux parfum d'hier!

Alors j'irai vous voir de loin en loin encore;
Parfois, vous me direz: Ah! vous ne m'aimiez pas!
Et puis le temps fuira de l'aurore à l'aurore,
Je ne l'entendrai plus cette voix qui m'implore;
Un soir, vous oublierez jusqu'au bruit de mes pas!

Ainsi, je dénouerai, d'une main lente et sûre,
Tous les liens d'amour qui semblaient nous unir;
Pour pouvoir du passé guérir la meurtrissure,
Ma lèvre étanchera sur la chère blessure
Le sang qui coule encor brûlant du souvenir.

Je ne détruirai pas le poème infaisable,
Car ses restes épars clameraient nos douleurs;
Mais, aux déserts sans fin de l'heure insaisissable,
En laissant chaque jour s'amonceler le sable,
Nous l'ensevelirons, sans tumulte et sans pleurs.

A notre passion, par nos mains immolée,
Nous n'élèverons point, immuable et trop beau,
Un marbre éblouissant ; mais comme mausolée,
Elle aura pour toujours notre âme désolée,
Nos regrets pour linceul, et l'oubli pour tombeau!

HENRY GRAWITZ.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *Sophonisbe*, tragédie en quatre actes en vers, par M. Alfred Poizat. — Renaissance : *Les Roses rouges*, comédie en trois actes par M. Romain Coolus. — Gymnase : *Les Requins*, pièce en trois actes, par M. Dario Niccodemi. — Théatre-Antoine : *Hamlet*, de W. Shakspeare. Traduction de M. Georges Duval.

La Comédie-Française est rentrée chez elle. Elle a repris possession d'une salle restaurée, rajeunie, et brillamment décorée. Avant toutes choses, nous avons été conviés à admirer le nouveau plafond, dû à M. Albert Besnard. Nous l'avons admiré, en effet. C'est, autant que mon incompétence peut en juger, une très belle œuvre, somptueuse, d'une large et libre exécution, dans le meilleur goût vénitien. Elle a été, ici même, décrite et appréciée. Pour en dire un mot à mon tour, je me place au point de vue non de la critique d'art, mais de la critique dramatique. Puisqu'elle planera au-dessus des représentations futures, et que maintes fois, de la salle ou de la scène, les yeux se reporteront vers elle, je voudrais qu'il s'en dégageât pour les auteurs, pour les artistes et pour le public, une leçon qu'il me semble y lire assez nettement. La composition est faite de deux parties qui s'équilibrent. L'une d'elles est claire, gaie, rayonnante, éclatante : on y voit Apollon qui conduit le chœur des Muses. C'est donc que nous sommes dans la maison de la poésie, ou du moins de la littérature. Une pièce de théâtre, même pourvue avec abondance de toutes les qualités qui sont proprement « de théâtre, » peut n'avoir aucun caractère littéraire : qu'elle aille fournir ailleurs son heureuse et fructueuse carrière ! C'est à bon droit qu'on dit de certaines pièces, même très bien faites, qu'elles n'ont pas leur place à la Comédie-Française, et qu'elles n'en doivent pas franchir le seuil. Et nous sommes dans la maison

de la tradition. A travers nos classiques du XVIIe siècle, cette tradition remonte jusqu'aux anciens, qui sont les maîtres de la forme et ont, une fois pour toutes, dessiné ces grandes lignes de l'art où notre génie français a trouvé la discipline qui lui convenait.

L'autre partie du plafond de M. Besnard présente une masse sombre, d'un vert vigoureux, où l'on distingue, près du temple que décorent les statues des grands écrivains de théâtre, l'arbre de la science du bien et du mal : à droite et à gauche, deux figures, l'une angoissée et l'autre riante, personnifient la tragédie et la comédie. C'est dans sa simplicité un symbole ingénieux et profond. Le théâtre ne vit, en effet, que du spectacle de nos fautes ; et c'est des mêmes fautes qu'il fait jaillir tour à tour les larmes et le rire. Il peut en gémir ou s'en amuser, en isoler le côté douloureux ou l'aspect ridicule; mais c'est la même substance qui supporte les deux formes opposées du théâtre : la manière est changée, mais non pas la matière. Au fond de tout auteur dramatique digne de ce nom, il y a un moraliste. Ce n'est pas à dire qu'il doive être un professeur de vertu, ni qu'il soit aucunement admis à prêcher et à dogmatiser en scène. Mais rien de ce qu'il écrit n'est sans rapport avec l'état de nos mœurs et sans influence sur notre conduite. C'est pourquoi on est bien fondé à lui demander compte du contenu moral de son œuvre...

La soirée de rentrée, uniquement consacrée au répertoire classique, fut triomphale ; du moins l'ai-je entendu dire, car la presse n'avait pas été conviée : on était entre soi, sans journalistes. Quand M. Mounet-Sully vint lire un « Salut au public » composé par l'administrateur de la Comédie, ce fut du délire, et il fallut que M. Claretie vînt, à plusieurs reprises, s'offrir aux applaudissemens. Dans cette chaleur d'enthousiasme il y avait d'abord, au moment où le bruit, — plus ou moins fondé, — a couru que M. Claretie se sentait fatigué et souhaitait du repos, l'expression d'une très sincère gratitude à l'adresse de celui qui, pendant vingt-huit ans, a porté un lourd fardeau, et n'a voulu être, à la tête de notre théâtre national, qu'un homme de lettres soucieux du plus grand bien de notre littérature dramatique. Il y avait aussi un témoignage de cet attachement profond qu'a le public de chez nous pour une maison qu'il considère comme lui appartenant et comme étant un bien de famille. Dans aucun autre pays, on ne trouve l'analogue de notre Comédie-Française. Au meilleur sens du mot, ce théâtre est une institution. A travers trois siècles, on y saisit la continuité de notre effort littéraire, et l'esprit français s'y reflète en des

images accomplies. Aussi l'opinion publique ne se trompe-t-elle pas quand elle attache à tout ce qui s'y passe un si vif intérêt.

Et maintenant, au travail ! Comme premiers spectacles, la Comédie a donné l'*Yvonic* de M. Paul Ferrier, joué cet été à l'Opéra-Comique et dont j'ai rendu compte, et la *Sophonisbe*, de M. Alfred Poizat, qui nous arrive du théâtre d'Orange. M. Poizat est un fervent de la tragédie. Il a donné d'abord, non sans succès, des tragédies à la manière antique, qui étaient des adaptations du théâtre grec. Il a voulu cette fois écrire une tragédie à la manière classique, ce qui n'est pas du tout la même chose. Voici à peu près comment il raisonne. « La tragédie est, par sa pureté de dessin, une forme d'art vraiment supérieure et que, même après la révolution romantique, il convient de ne pas laisser périr. La fameuse règle des trois unités qu'on a tant raillée, et de façon si inintelligente, est encore le meilleur moyen qu'on ait trouvé pour ne pas laisser l'intérêt se disperser et pour le concentrer au contraire sur ce qui importe : l'analyse des sentimens, la vie intérieure des personnages, l'âme du sujet. Elle emprunte à l'antiquité de grands faits et de grands noms, dont le prestige imprime à l'œuvre tout entière un caractère de noblesse incomparable. Mais si les noms sont anciens, elle sait que les situations sont de tous les temps, que l'histoire se recommence sans cesse, et que, dans son fond, le cœur ne change pas. Hors le costume et le décor, tout y est d'aujourd'hui ; et ce composé de l'antique et du moderne a des chances de contenir la plus grande somme d'humanité. » On ne saurait mieux raisonner. Pourquoi maintenant, entre tant de sujets, choisir *Sophonisbe* ? Dans son nouveau volume, *En lisant Corneille*, M. Émile Faguet remarque que Sophonisbe est peut-être le sujet de tragédie qui a été le plus exploité sur tous les théâtres. « Il a été traité, en Italie, par Galeotto del Carreto, par Trissino, par Alfieri ; en Angleterre, par Marston, par Lee, par Thomson ; en France, par Montchrétien, par Mairet, par Corneille, par Voltaire, et j'en oublie plus que je n'en cite. On peut douter pourtant que ce soit un sujet qui soit très bon, car aucun chef-d'œuvre n'y ressortit. » C'est probablement ce qui a déterminé M. Poizat : il a voulu n'être gêné par aucun souvenir écrasant. Il est évident que si on fait des tragédies au XX[e] siècle, il est imprudent de refaire *Andromaque*, ou *Esther*, mais qu'on peut ajouter une unité au lot des *Sophonisbes* que nous ont léguées les siècles précédens.

Vous savez, ou, à tout hasard, on vous fait ressouvenir, que Sophonisbe est une reine de Mauritanie assiégée dans Cirta où son mari, Syphax, lutte désespérément contre les Romains de Scipion et

les Numides de Massinissa. Sophonisbe a été mariée malgré elle à Syphax, qui est vieux et qu'elle n'aime pas; et, crainte que nous l'ignorions ou qu'il l'ait oublié, elle le lui répète avec insistance. Elle lui est fidèle : il ne peut raisonnablement exiger davantage d'une femme qui ne l'aime pas. Car elle ne l'aime pas, ce qui s'appelle ne pas aimer; elle a pour lui une certaine estime, mais l'amour, tout l'amour est pour un autre. Quel est cet autre? Syphax, qui est un mari et pour qui il y a des grâces d'état, ne s'en est jamais douté. Il apprend soudain le nom de ce rival abhorré : c'est Massinissa. De désespoir, il retourne au combat, et bientôt on vient nous apprendre qu'il a été tué dans la bataille.

Une jeune fille qui a beaucoup rêvé et dont les rêves ont été déçus :

> Comme de blanches nefs, mes yeux de jeune fille
> Voyaient alors venir mes rêves en chantant;

une jeune femme, sentimentale, mélancolique, et aussi peu reine que possible :

> Nourrice, je ne suis rien qu'une pauvre femme,
> Par le sort égarée au milieu d'une cour,
> Et pour qui la couronne est un fardeau bien lourd !
> Aimante, toujours triste, impuissante à la haine,
> Tu vois si je suis peu faite pour être reine;

telle est la reine de Mauritanie. Syphax est le vieillard amoureux des tragédies. Il nous reste à faire connaissance avec Massinissa. Lui non plus, n'est guère farouche. Pas plus que Sophonisbe, il n'est ébloui par l'éclat d'une couronne; et, devenu conquérant, il regrette le temps où il n'était que simple sous-lieutenant, mais heureux auprès de la beauté pour laquelle il soupirait. Il s'en explique avec Narbal, qui tient le rôle du confident indispensable dans une tragédie :

> Et crois-tu donc vraiment, si j'ai, toi qui me railles,
> Couru tant de périls, forcé tant de murailles,
> Si j'ai tant intrigué, si j'ai tant combattu,
> Que ç'ait été calcul, que ç'ait été vertu,
> Que ç'ait été l'espoir de gagner un royaume,
> Moi que contenterait une hutte de chaume ?

Une chaumière et un cœur!... Maintenant que Sophonisbe est libre, je veux dire maintenant qu'elle est veuve, Massinissa va pouvoir réaliser le rêve commun de leurs jeunes années : sur l'heure, il l'épouse.

Tout serait au mieux et la Mauritanie serait heureuse, s'il n'y avait pas, pour tout gâter, la cruauté des Romains. Car, aux yeux des Romains, le mariage de Massinissa a un grave inconvénient : il soustrait Sophonisbe à l'humiliation d'être traînée après le char de triomphe du vainqueur, il frustre le peuple-Roi d'un spectacle dont il est avide. Mais Scipion veille. Celui-ci, diplomate correct et conquérant impitoyable, représente la politique du Sénat et ce que les nations vaincues appelaient avec horreur : « la paix romaine. » Au fougueux Massinissa qui jure de défendre Sophonisbe, il répond, sans se fâcher, avec une ironie tranquille. A Sophonisbe qui le supplie de ne pas briser son bonheur, il répond poliment, en homme qui tient en réserve son moyen, et un moyen d'un effet sûr :

Si vous le désirez, je brise vos entraves.
Mais avant d'arrêter des mesures si graves,
J'y ferai cependant une restriction.
Songez que le devoir commande à Scipion
D'étendre sur tous les captifs sa bienveillance.
Or un autre a des droits qu'on passe sous silence,
Et ce serait agir, madame, injustement,
Que de déposséder, sans son consentement,
Un homme que le sort a mis sous ma tutelle.
Garde, amenez Syphax !

Et voilà le moyen de Scipion... Syphax, qu'on avait cru mort, est vivant ! Sophonisbe a deux maris ! Tel est le coup de théâtre, telle est la situation éminemment romanesque, telle la péripétie qui « change tout, donne à tout une allure imprévue. »

Désormais en effet tout est changé et d'abord le cœur de Sophonisbe. Entre ses deux maris, dont l'un est triomphant et l'autre malheureux, elle n'hésite pas; si peut-être elle garde au fond de son cœur, pour l'irrésistible Massinissa, un je ne sais quel tendre, elle éprouve pour Syphax, sublime dans le malheur, un amour mêlé d'admiration. Telle Pauline oublie Sévère pour Polyeucte martyr. La situation est d'ailleurs inextricable et ne comporte qu'une solution : la mort. Sophonisbe s'empoisonne et le quatrième acte tout entier, — conforme à une tradition de la tragédie grecque, — est consacré aux lamentations de la jeune femme sur elle-même et sur sa mort prématurée.

La *Sophonisbe* de M. Poizat est certainement une œuvre originale, car l'auteur y a usé librement des données de l'histoire comme des exemples de ses prédécesseurs. L'idée, par exemple, lui revient, du suicide volontaire de Sophonisbe : en réalité, c'est Massinissa qui,

pour épargner à la reine la honte d'être menée en triomphe, lui avait envoyé la coupe empoisonnée et libératrice. La pièce est conduite avec sûreté; l'intérêt de surprise y est adroitemment ménagé; une certaine couleur sentimentale, qui n'est pas désagréable, est répandue sur l'ensemble; plusieurs passages sont d'une versification de théâtre très suffisante. La tragédie ainsi comprise est plus près de la tragédie du XVIIIe siècle que de celle du XVIIe, et fait songer à Voltaire plus qu'à Racine, mais est très honorable encore et très digne du succès de grande estime qui vient d'accueillir l'œuvre de M. Poizat.

Sophonisbe a été montée avec grand soin et elle est interprétée par tous les chefs d'emploi. Mme Bartet a joué le rôle écrasant de la reine de Mauritanie avec beaucoup d'émotion et détaillé certains morceaux comme elle seule sait le faire. M. Mounet-Sully a bien rugi son rôle de vieux lion du désert. M. Albert Lambert, superbement costumé en chef arabe, tunique blanche, manteau noir et turban, a trouvé dans le personnage de Massinissa un de ses meilleurs rôles.

Il n'est pas besoin d'être très versé dans le langage des fleurs pour savoir ce que dit la rose rouge. Cette fleur au coloris ardent symbolise ce qu'on est convenu d'appeler la passion et qui est, tout uniment, l'amour des sens. La passion sous cette forme violente et rudimentaire n'est qu'une manifestation de l'instinct. Cela fait qu'elle étonne et détonne dans notre société civilisée; et cela explique qu'elle soit, comme tout ce qui procède de l'instinct, aveugle et irrésistible. « C'est Vénus tout entière à sa proie attachée! » dit Racine. « C'est la f...atalité! » disent Meilhac et Halévy. Ceux sur qui s'abat le mal sacré le subissent en dépit qu'ils en aient, quoi qu'il leur en coûte et quoiqu'ils en souffrent. Ils se débattent, comme la Pythie, quand son dieu s'emparait d'elle, mais pour être toujours et fatalement vaincus. Alors ils commettent, malgré eux et sans pouvoir s'en empêcher, des actes abominables, dont ils sont les premiers à avoir horreur. Ils s'en accusent, ils se détestent, ils se frappent la poitrine, ils endurent le martyre. Et tout de même, à céder, à se mépriser, à souffrir ils éprouvent une intime jouissance, s'enivrent de leur supplice et tirent de leur défaite un prodigieux orgueil...

La passion, telle que je viens de la décrire, est très en faveur dans la littérature d'aujourd'hui, surtout dans la littérature dramatique. C'est elle qui a inspiré à M. Romain Coolus ses *Roses rouges*. Mais les pièces sur la passion sont comme la passion elle-même : il faut les subir comme un accès de folie. Si l'auteur a l'imprudence de nous

laisser en possession de notre sang-froid, il s'établit entre ses personnages et nous un malentendu qui nuit beaucoup à l'effet. Ils délirent et nous raisonnons; nous ne parlons pas leur langage; nous n'envisageons pas les choses au même point de vue; nous n'avons pas de part à cette exaltation qui transforme les actes et les colore d'un jour spécial. C'est ce désaccord qui, je le crains, nous a fait tout de suite prendre *les Roses rouges* au rebours des intentions de l'auteur.

Voici une femme, Francine, ancienne actrice qui a quitté le théâtre pour se marier. C'est, nous dit-on, une très honnête femme. Songez donc! elle n'a eu qu'un amant; il est mort et lui a légué sa fortune. Et voici Georges Jeannequin. Romancier de grand talent, il avait moins de succès que de talent. Il a épousé Francine qui est riche; cela lui a permis de se consacrer uniquement à son art, sans plus avoir à se soucier des mesquines réalités de la vie : il est maintenant en pleine réputation. Georges est un véritable artiste et c'est un très honnête homme.... Ici commence le malentendu. Car nous savons parfaitement ce que c'est qu'une honnête femme, sans même qu'il y ait besoin pour cela d'employer le superlatif : c'est une femme qui n'a pas eu d'amant. Pareillement un homme, sans être pour cela très honnête, et pourvu qu'il ne soit pas le contraire d'un honnête homme, n'épouse pas une femme qu'un amant a enrichie. Cette divergence initiale suffit à montrer que, sur la scène et dans la salle, l'état d'esprit n'est pas le même. Vérité en deçà de la rampe, erreur au delà.

Nous sommes à la campagne, dans une élégante propriété que les moyens de Francine lui ont permis d'offrir à son mari et à elle-même. C'est le cinquième anniversaire de leur mariage. Georges n'est pas *un* homme heureux, c'est l'homme heureux. Il aime et il a la conviction qu'il est aimé. Il a un intérieur charmant. Il y a recueilli la fille d'un ami, Marthe, qui est maintenant une grande et belle jeune fille, pour qui soupire un professeur de piano un peu ridicule. Marthe n'aime pas le professeur de piano. C'est André Puysieux qu'elle aime, et, conséquemment, elle demande à ses parens adoptifs de la marier avec André Puysieux. A cette ouverture, Georges applaudit sans réserves, mais Francine se montre moins enchantée : elle se trouble, elle s'irrite; finalement, elle feint de consentir et se charge de faire elle-même et tête à tête la commission à Puysieux. A peine est-elle seule avec le jeune homme, elle tombe dans ses bras... et cela ne nous cause aucune surprise.

Elle se désole : « C'était si gentil, cette existence que nous menions depuis deux ans! » Et lui : « Dites mieux : c'était si beau! Ah! l'adul-

tère ! Les moralistes n'ont pas assez fait ressortir ce qui constitue sa grandeur. Tromper sans cesse, trahir sans relâche, se sentir toujours à la veille d'être découvert, et donc se cacher, ruser, mentir et encore mentir, quel héroïsme ! » Il nous semble plutôt, à nous autres spectateurs, que c'est là l'incurable vilenie de l'adultère. Le malentendu continue... Georges, qui à ce moment pousse la porte, trouve Francine extrêmement près de Puysieux. « Tu vois, lui dit-elle : il me demande la main de Marthe. » Ce n'est pas tout à fait la tenue de circonstance pour les demandes en mariage. Mais faut-il s'arrêter à des questions de protocole ? L'important est que Puysieux ait demandé la main de Marthe : accordée d'enthousiasme !

Second acte : fête dans le parc, avec tziganes. C'est le sixième anniversaire du mariage de Georges, et Georges est encore plus heureux qu'au cinquième anniversaire, d'abord parce que cela lui fait une année de bonheur en plus, ensuite parce qu'il a marié Marthe et Puysieux. Quelle n'est pas sa stupeur d'apprendre que le ménage de Marthe n'est pas un ménage d'amoureux ! Ce romancier est, dans ses livres, un psychologue très clairvoyant ; dans la vie réelle, il pèche plutôt par un excès de candeur. La plume à la main, c'est Balzac ; dans son intérieur, c'est Jocrisse. Il se promet de chapitrer Puysieux. Mais où est Puysieux ? Puysieux s'est esquivé, avec Francine, vers un petit pavillon où jadis ils abritaient leurs amours, et d'où nous les voyons revenir affolés, car ils ont entendu craquer des branches et ils ont la sensation que quelqu'un les a suivis. Ce quelqu'un, c'est un certain Buquoy, voisin de campagne des Jeannequin et amoureux de Francine, à qui il envoie des roses rouges et même rouge vif. Ce Buquoy profite d'un moment où Francine est seule pour la menacer... lorsque surgit Puysieux. Altercation entre les deux hommes... lorsque Georges surgit. Dans cette pièce chacun arrive à point, vient au moment précis où l'auteur a besoin de lui. Ces gens ont le génie de l'à-propos. Cependant Georges accepte d'être le témoin de Puysieux dans son duel avec le voisin aux roses rouges.

Troisième acte. Francine, depuis l'annonce du duel, est dans un tel état de fébrilité, que Georges lui-même s'aperçoit de quelque chose. Maintenant que le duel est engagé, elle donne les signes d'une angoisse si désordonnée, que Marthe ne conserve plus aucun doute sur les rapports de son mari et de sa quasi belle-mère. Francine et Puysieux, c'est un peu Phèdre et Hippolyte. Thésée, je veux dire Georges, revient annoncer que Puysieux est blessé. Alors c'est, chez Francine, un déchaînement : elle veut à toute force aller soigner le blessé, le

revoir, embrasser encore une fois cette tête si chère. Vous pensez bien que Puysieux n'a pas été seulement égratigné : l'annonce de sa blessure est une ruse et une ruse classique. C'est même un défaut de cette pièce que les moyens employés y soient vraiment trop connus et s'aperçoivent de trop loin. Cette fois Georges est pleinement édifié Disons à sa louange qu'il n'envisage pas un seul instant la possibilité d'être un mari complaisant ; il a sur la matière des principes d'une rigidité intraitable qu'il exprime en style lapidaire : « Quand on a épousé une femme riche, que cette femme vous trompe, qu'on le sait et qu'on la garde, on est un... » Ici, un mot trop énergique pour que je le transcrive ; mais que l'idée est juste ! Georges s'éloigne. Et les deux amans, s'étant retrouvés dans les bras l'un de l'autre, Francine gémit : « Pauvre Georges ! »

Ce « Pauvre Georges ! » qui est le mot de la fin, est aussi le mot de la pièce. Il en contient tout le sens. Dans la bouche de Francine, il exprime l'infinie pitié des héros de la passion pour celui dont ils font leur victime. En le trompant, ils le plaignent ; ils compatissent au mal qu'ils lui font : pauvre Georges ! Pourquoi ce mot nous a-t-il fait sourire et les larmes dont il est mouillé nous ont-elles fait songer à celles que versent, dit-on, les crocodiles ? Mot d'élégie tragique, un malentendu persistant nous l'a fait prendre pour un mot de comédie. C'est l'inconvénient inhérent à toutes ces aventures qui ressortissent à la passion. Si on n'a pas réussi à nous les faire prendre pour de « beaux crimes, » elles nous apparaissent telles qu'elles sont en réalité : d'une écœurante platitude.

Mme Cora Laparcerie a été une très dramatique Francine, surtout dans les scènes échevelées du troisième acte. M. Dumény a joué avec tact et adresse le rôle ingrat du pauvre Georges. M. Jean Worms a de la distinction dans le rôle d'André Puysieux.

Maintenant, descendons de quelques degrés. *Les Requins* appartiennent à cette catégorie de tableaux de mauvaises mœurs, qui sont l'une des plus appréciables nouveautés du théâtre de ces dernières années, et pour lesquels le qualificatif de « théâtre brutal » est un euphémisme. Où sommes-nous et dans quels bas-fonds ? C'est le matin et une aimable jeune fille vient nous conter l'emploi de sa nuit. Elle s'est fiancée. Comment cela ? Le jeune homme l'a prise dans ses bras et lui a collé sur les lèvres des tas de baisers qu'elle lui a rendus avec usure. Voilà. Le désir de ne pas perdre la saveur de ces baisers l'a seul empêchée d'accompagner son charmant frère qui, à quatre heures

du matin, emmenait les jeunes filles finir la nuit à Montmartre. Cependant, au coin de la cheminée, dialoguent une vieille dame et une jeune femme, qui sont la mère et la femme de Gérard Trasky, et les propos qu'elles échangent nous renseignent et nous édifient sur le triste personnage qui est le maître de céans. Il appartient, en quelle qualité? au monde des affaires, et des plus véreuses. Il a gagné, par quels moyens? et dépensé, de quelle façon? des millions. Signe particulier : marié, divorcé, remarié, divorcé à nouveau, il en est à sa quatrième ou cinquième femme : excusez-moi de n'avoir pas retenu exactement le numéro. Ce Barbe-Bleue moderne ne tue pas ses femmes, il se contente de les répudier. Jeanne, l'épouse actuelle, sent venir l'heure de l'inévitable séparation, et, à des signes certains, reconnaît en Geneviève Lariège sa prochaine remplaçante. Cette Geneviève Lariège est mariée à un mari qu'on ne voit jamais, car ce joli monsieur, joueur et tricheur, écume les tripots du monde entier. Nous sommes, ainsi que vous le voyez, dans la meilleure société. Il paraît que Gérard Trasky est complètement ruiné : Geneviève lui offre son amour et l'héritage espéré d'un oncle d'Amérique.

Second acte : le financier aux abois. Gérard Trasky, perdu de dettes, a frappé à toutes les portes qui maintenant restent obstinément fermées. Il va être saisi, vendu, et, pour échapper aux poursuites, il n'a plus qu'une ressource : la fuite. Il prend ses mesures en conséquence : l'une d'elles a consisté à écrire aux enfans naturels qu'il a dans diverses parties du monde qu'il suspendait leur pension ; car, indépendamment de ses femmes officielles, ce don Juan de bas étage a eu d'innombrables liaisons d'où il lui est né tout un peuple de rejetons. Deux de ces jeunes gens arrivent l'un de Nancy, l'autre de Londres ; leur père les présente l'un à l'autre ; leur grand'mère les serre tendrement dans ses bras. Déliquescence et bouffonnerie.

Au troisième acte, le mari de Geneviève revient des régions internationales et interlopes où il opère, car il est chargé du dénouement. Il est décavé comme Gérard Trasky est ruiné. Les deux hommes s'injurient à gueule que veux-tu. « Tu nous embêtes ! — Il est fou ! — Il est saoul. — Tu baves ! — Si je te trouais la peau ! — Il est hideux ! » Tel est ce dialogue de théâtre. La dernière réplique a du moins l'avantage de résumer la situation... N'insistons pas ! Cette pièce, — si c'en est une — faite de trois petits actes courts et traînans, vides et interminables, est ce que j'ai depuis longtemps entendu de plus désobligeant, mais aussi de plus incohérent et de plus plat.

Et plaignons un acteur, de la valeur de M. Guitry, d'avoir eu à jouer un tel rôle.

Au Théâtre-Antoine des représentations d'*Hamlet* qui nous ont plu, ou nous ont désarmés, par leur ingénuité. Point d'artifices de mise en scène et point de recherches d'interprétation. Devant une toile de fond ornée de quelques accessoires, des acteurs, touchans de bonne volonté, sont venus débiter leurs rôles à la bonne franquette. Au moins, on ne cherche pas à nous en imposer! Le chef-d'œuvre se présente à nous dans une nudité que nulle parure ne voile. Nous sommes assurés de l'aimer pour lui-même.

A vrai dire, ces représentations n'ont été organisées que pour permettre à Mme Suzanne Desprès de réaliser un rêve d'art. C'était son caprice de jouer Hamlet, après Mme Sarah Bernhardt et après plusieurs actrices excellentes. Car c'est un cas singulier que tant de femmes aient voulu jouer le rôle d'Hamlet, qui est si énergiquement un rôle d'homme. La responsabilité de cette erreur remonte, je crois, aux romantiques qui ont fait du prince de Danemark un pâle jeune homme atteint du mal du siècle. Je m'empresse de dire que l'interprétation de Mme Suzanne Desprès est aussi peu romantique qu'il est possible. Elle vaut par la simplicité et pèche par l'excès de cette simplicité. L'artiste nous a montré un Hamlet très douloureux, très amer en ses propos, très maître de soi, qui sait ce qu'il veut et ne fait ni ne dit rien qu'il n'ait voulu. Cette image du héros shakspearien n'est ni déplaisante, ni fausse ; mais elle est terriblement incomplète, étroite, étriquée et surtout si peu shakspearienne !

Il faut se garder en effet de se représenter les personnages de Shakspeare « à la française, » c'est-à-dire comme marqués d'un trait essentiel auquel tous les autres sont subordonnés. Taine avait raison quand il parlait d'une faculté maîtresse qui, chez nos héros, tient toutes les autres sous sa domination. Non certes que nous ignorions la complexité à quoi se reconnaît la nature ; mais c'est pour nous une complexité organisée, sinon hiérarchisée. Nous mettons chaque faculté, comme chaque idée et chaque émotion, à son plan : Shakspeare les met toutes au même plan. D'une vue synthétique, il aperçoit l'âme de ses personnages dans un bouillonnement confus et vivant de tous les sentimens et de toutes les énergies. Hamlet est-il fou ? Mais tout l'intérêt du rôle s'évanouit, si ce n'est que l'étude d'un cas morbide. Est-il dans son bon sens, et feint-il seulement d'être insensé, comme Brutus ? Comment expliquer alors des actes, des paroles, des attitudes

qui, de toute évidence, sont d'un dément? Est-il, suivant le mot de Gœthe, l'analyste de soi-même que l'abus de la réflexion paralyse et rend impropre à l'action? Explication profonde, dont le tort est d'être exclusivement philosophique et de dépouiller le rôle de toute sa poésie. Est-il le rêveur qui, sur les problèmes dont nous serons éternellement tourmentés, a trouvé quelques-uns des mots où s'exprime le plus âprement notre angoisse? Il est tout cela et beaucoup d'autres choses encore, tour à tour ou tout ensemble, et c'est appauvrir le rôle que d'en supprimer une de ces nuances.

Quand Hamlet a perdu son père, ç'a été pour lui une douleur profonde, mais de celles qui sont dans l'ordre de la nature et qu'un homme peut supporter. C'est quand il a vu se sécher si vite les larmes de sa mère, qu'il a ressenti, pour la première fois, la grande souffrance, celle qui nous fait apercevoir l'autre côté des choses : alors il est tombé dans cette sombre mélancolie où nous le voyons aux premières scènes. A force de creuser une même idée, il a trouvé ce que peut-être il ne cherchait pas : il a acquis la certitude morale que son père avait été assassiné. Nouveau coup, auquel, cette fois, son cerveau ne résiste pas complètement. Sans doute, il reste en possession de sa raison, mais c'est une raison vacillante et sujette à de soudains obscurcissemens : il a des hallucinations, comme Macbeth, et voit, comme lui, l'idée qui le hante lui apparaître sous une forme sensible. Il a des mots amers, ironiques, sarcastiques, comme en ont les désespérés; il a des mots de grand bon sens, des mots de penseur et des mots d'homme d'esprit, et aussi des mots qui ne sont que des propos incohérens auxquels on s'efforcerait vainement de chercher un sens, des mots, des mots, des mots. Un vent de folie souffle à travers toute la pièce, brisant sur son passage la frêle Ophélie, et mettant autour du personnage d'Hamlet son atmosphère tragique. Mais c'est une folie d'un caractère spécial, et qui vient d'avoir contemplé trop longtemps et de trop près ce fond de l'humaine misère qui, non plus que le soleil, ne peut se regarder en face... A l'Hamlet que Mme Suzanne Després a dessiné, d'un trait net et mince de dessin à la plume, il manque cette brume de mystère qui en fait et en fera toujours l'inquiétante attirance.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

UN RECUEIL DE LETTRES DE JOHN LOCKE

Lettres inédites de John Locke à ses amis Nicolas Thoynard, Philippe van Limborch, et Edward Clarke, publiées par MM. Henry Ollion et T. J. de Boer, un vol. 8°, La Haye, Martinus Nijhoff, 1913.

Publié sous un titre français, et composé pour une bonne moitié de textes français, le recueil nouveau de lettres de John Locke n'en a pas moins de quoi nous apparaître une œuvre essentiellement « étrangère : » et cela non seulement parce qu'aux lettres du philosophe écrites en français s'en joignent maintes autres en latin ou en anglais, mais aussi parce qu'il n'y a pas jusqu'à ces lettres françaises elles-mêmes qui n'exigent trop souvent, pour être comprises, une connaissance familière à la fois des mots et des tours de phrase anglais. Impossible d'imaginer, à ce point de vue, un phénomène « linguistique » plus étonnant; et que si, d'une manière générale, les compatriotes de John Locke passent d'ordinaire pour être faiblement gratifiés du « don des langues, » j'ai l'idée cependant que l'illustre auteur de l'*Essai sur l'Entendement humain* portait en soi à un degré exceptionnel l'incapacité commune des hommes de sa race à s'abstraire de leurs habitudes « insulaires » d'expression et de pensée.

Je viens de recevoir le *Dictionnaire Français* de Richelet, — écrivait-il (en français) à son ami parisien Nicolas Thoynard, le 29 novembre 1680; — et si j'y emploierais tous les beaux mots qu'il contient, je ne pourrais pas assez exprimer la reconnaissance que j'ai pour votre amitié, dont je reçoive de si grandes marques de tout moment. Il m'était rendu après que j'avais écrite ma lettre; et le peu que je l'ai consulté il me semble avoir trouvé le vrai secret de faire un bon dictionnaire, parce que la manière ordinaire de

rendre les paroles d'une langue en ceux d'une autre n'est pas plus raisonnable que d'envoyer quérir un étui en France pour un instrument anglais dont on ne sait pas, en France, la forme ni l'usage : parce que les mots de différentes langues ne s'accordent pas mieux que cela.

Le profond observateur qu'était John Locke a tout de suite et merveilleusement compris, en feuilletant un dictionnaire français, à quel point la différence intime des langues rendait « déraisonnable » tout effort pour traduire, par exemple, une pensée anglaise au moyen d'un emploi « littéral » des mots français équivalens. Mais le fait est que lui-même, dans ses lettres à Thoynard, s'est constamment servi de cette fâcheuse « manière ordinaire » de transporter « les paroles de sa langue en celles d'une autre. » A chaque ligne nous avons l'impression de le voir « quérir en France un étui » pour un « instrument anglais » qui ne s'accommode pas d'être ainsi revêtu d'une enveloppe étrangère. Ni ses lectures françaises antérieures et le long travail que lui a coûté la traduction des premiers *Essais de Morale* de Nicole, ni les deux années de son mémorable séjour à Paris et à Montpellier n'ont réussi à lui révéler, si peu que ce fût, en quoi consistait exactement la diversité foncière qu'il reconnaissait, pourtant, mieux que personne, entre notre langue et la sienne propre. Tout au plus la constatation de cette diversité l'amenait-elle, par instans, à s'interrompre au milieu d'une phrase française pour tâcher à formuler plus fidèlement en langue latine telle opinion ou tel sentiment qui lui tenait au cœur. Ses dernières lettres à Thoynard, surtout, abondent en passages comme celui-ci : « Outre les amis, par votre bonté j'ai Perrault, la *Connaissance du Temps*, deux exemplaires, les *Nouvelles Découvertes* d'avril, et l'*Éclaircissement* de notre Bernier, *quem ut ut argutus sit disputator, et vere doctor subtilis, mallem tamen si daretur optio historicum.* »

J'ajouterai que, — autant du moins que j'en puis juger, — son maniement du latin, pour être plus facile que celui du français à l'ancien *fellow* de l'université d'Oxford, atteste cependant chez lui la même maladresse à s'exprimer en des termes étrangers. Ses quelques lettres latines à Thoynard et toutes ses lettres à son ami hollandais, le théologien van Limborch, nous le montrent « anglicisant » à plaisir la langue de Cicéron, parmi toute sorte de néologismes imprévus et d'étranges incorrections grammaticales qui auront dû sans doute, plus d'une fois, mettre à une dure épreuve la pénétration littéraire ou philologique de ses deux correspondans. Lui-même d'ailleurs nous laisse deviner expressément à plus d'une reprise que Thoynard, en particulier, n'est point parvenu à comprendre le sens véritable d'une phrase

latine, dans une de ses lettres précédentes. Et parfois aussi le pauvre Locke, ne pouvant pas se résigner plus longtemps à l'existence de l'espèce de muraille infranchissable qui le sépare de l'érudit parisien, envoie désespérément à celui-ci le texte anglais de l'un de ses écrits, ou bien même se hasarde à introduire, dans une de ses lettres, la citation textuelle d'une douzaine de vers satiriques d'un poète anglais : après quoi nous le voyons déplorer l'impossibilité où s'est, de nouveau, trouvé Thoynard de tirer le moindre profit de tous ces envois, faute pour lui de connaître, à Paris, aucun « interprète » capable de lire et de traduire l'anglais !

Mais surtout ces lettres, latines et françaises, de Locke nous déconcertent par la platitude continue de leur forme, sans que nous y découvrions jamais la moindre tentative pour orner d'une image colorée ou d'un tour élégant l'expression d'une pensée d'ailleurs admirablement précise et sagace, la mieux faite du monde pour nous intéresser si seulement elle nous était traduite avec un peu plus d'art. Il y a là, incontestablement, quelque chose de plus que le simple effet d'un manque naturel de « poésie : » c'est à dessein, sous l'influence manifeste d'une théorie préconçue ou d'un parti pris, que le philosophe anglais s'ingénie à dépouiller ses phrases de tout ce qui aurait chance de les rendre agréables. Nous sentons qu'il a, secrètement, voué une haine profonde à toute apparence de « style, » peut-être par réaction contre la vaine « rhétorique » de ses anciens professeurs, tout de même que nous savons qu'il a rapporté pour toujours, de ses études universitaires, cette haine et ce dégoût de la « spéculation » qui l'ont conduit à créer le grand système moderne de l'observation philosophique.

Oui, vraiment, peu d'hommes ont réussi autant que celui-là à étouffer complètement en soi tout besoin de beauté. Il y a réussi à tel point que, dans son énumération des différens motifs qui ont de quoi nous attacher à la vie, l'idée ne lui est pas même venue de mentionner le plaisir esthétique. A la veille de sa mort, s'étant fait faire une petite voiture qui lui permît de continuer ses promenades hygiéniques de chaque jour, il demandait encore que, dans cette construction, « la commodité passât avant l'ornement. » Il se définissait justement lui-même, dans une de ses lettres à van Limborch, en se disant *verborum plane negligentissimus, et forsan plus quam par est elegantiarum contemptor*, « aussi indifférent que possible en matière de langage, et dédaigneux de toute élégance au delà, peut-être, de ce qui aurait convenu. »

D'où résulte pour nous, aujourd'hui, une extrême difficulté à lire les trois œuvres capitales du premier en date, et du plus original à coup sûr, des philosophes anglais : son *Essai sur l'Entendement humain*, dont les constatations psychologiques n'ont rien perdu de leur justesse, après plus de deux siècles ; ses *Pensées sur l'Éducation*, d'une importance historique presque comparable à celle de l'*Émile* de Rousseau ; ses fortes et généreuses *Lettres sur la Tolérance*. Ces œuvres immortelles ont beau nous apparaître bien supérieures aux écrits suivans d'un Berkeley ou d'un Stuart Mill : nous ne pouvons pas leur pardonner d'être aussi entièrement dépourvues d'un certain charme d'expression qui nous séduit jusque chez ses plus médiocres continuateurs, et dont l'absence dans ses propres écrits ne semble pas avoir eu d'autre cause que l'obstination constante du médecin-philosophe à considérer l' « ornement » comme incompatible avec la « commodité. »

Car les lettres de ce « contempteur de toute élégance » nous prouvent assez que la désolante sécheresse de son langage ne dérive nullement, chez lui, d'une « aridité » intérieure, comme celle qui se trahit à nous, par exemple, dans la correspondance de son disciple David Hume. Ce n'est pas sans raison que son collègue et ennemi Prideaux l'appelait un « maître de passion, » signifiant par là un homme en qui tous les sentimens et toutes les idées s'imprégnaient d'une chaleur inaccoutumée. Pas une des lettres de Locke qui ne trahisse un mélange « passionné » de tendre sollicitude pour ses amis et de curiosité pour les divers sujets dont il les entretient. Découvertes scientifiques et récits de voyages, interprétations de textes sacrés et menues recettes médicales, rien de tout cela ne s'impose à son attention sans qu'aussitôt nous le sentions s'exalter d'un enthousiasme ingénu et touchant. Il faut voir avec quelle insistance affectueuse il presse, de semaine en semaine, son ami Thoynard de terminer le gros ouvrage qui doit le rendre fameux, ou bien encore avec quelle émotion il rappelle au pasteur van Limborch le bonheur qu'il a goûté naguère à vivre près de lui, pendant les studieuses et fécondes années de son exil en Hollande. Aussi bien ne résisté-je pas au désir de citer le texte à peu près complet d'une de ses lettres, prise un peu au hasard. Mieux que tous les commentaires, cette citation montrera la variété surprenante des recherches du philosophe, avec tout ce qui s'y joignait de bonne humeur naïve, de fine sagesse pratique, d'ardente sympathie pour les hommes et les choses. Voici, — dans

son étrange français un peu corrigé et éclairci çà et là, — une lettre à Thoynard, du milieu d'octobre 1680 :

J'appréhende, monsieur, que plus d'une de mes lettres sont perdues, parce que je vous écrivis tout au long tout ce que j'avais pu apprendre touchant la machine, dont il y avait deux sortes et deux usages. Deux sortes, c'est-à-dire pour les roues des horloges et pour les roues de montres, parce que l'une ne sert pas à l'autre; et la manière de couper les roues est aussi de deux façons, à savoir, par limes et par roues. Mais tout le monde tombe d'accord que les roues coupent le plus juste; et, depuis ma dernière, j'ai trouvé le meilleur ouvrier de la ville pour cette sorte de machines, qui travaille à présent à une machine pour les montres, avec laquelle il prétend couper et les dents des roues et les pignons aussi. Il demande 7 livres sterling pour une à couper seulement les dents des roues de montres. Il faut que vous me mandiez de quelle sorte vous en voulez, et je tâcherai d'en trouver ou faire faire le mieux que je pourrai.

L'honneur des vôtres du 18e et du 21e de septembre, je le reçus : mais si le paquet dont vous parlez dans la vôtre du 4e du mois courant est un autre outre ceux-là, je suis fort malheureux de ne l'avoir pas encore reçu, et d'avoir perdu l'occasion de vous rendre mes très humbles services, ainsi qu'à M. Romer, puisque j'ai encore la commodité d'être en ville. Je vous prie de me mander, de nouveau, le tout.

Je trouve par plusieurs endroits de votre lettre que vous avez été malade, et je serais fort désolé si vous n'y aviez pas ajouté que le remède de votre médecin vous a désopilé et ôté la fièvre. Cette eau qui a fait cela ne doit pas être appelée « insipide : » je n'ai rien rencontré de si bon goût, il y a longtemps. Mais il y a quelque chose encore qui me fait appréhender que vous n'êtes pas tout à fait guéri, et il me semble qu'il reste quelque peu de faiblesse qui trouble votre mémoire. Autrement, je ne puis pas comprendre comment vous pouvez me demander le prix de la canne, etc., alors que vous avez si souvent, vous-même, refusé de me dire le prix des choses que vous avez achetées pour moi. Et si vous persistez dans la même résolution, la bienséance veut, aussi bien que la justice, que je ne vous incommode pas davantage à vos dépens. Pour ce qui est de la canne et des lignes, je vous prie de me mander si elles sont à votre gré. J'ai appris depuis qu'il y a d'autres lignes de soie, et plus grosses : mais il n'y en avait point à cette boutique où je les ai achetées, et M. Hunt devait partir le lendemain pour Paris, si bien que je n'ai pas eu le temps de m'assez informer. Quand vous me ferez l'honneur de m'informer à quel usage, *ad quod genus piscaturæ lineas, hamos, totamque armaturam cupis, ego tibi idoneum apparatum transmittendum curabo* (pour quelle sorte de pêche vous désirez des lignes, des hameçons, et toute l'armature, je prendrai soin de vous faire envoyer l'appareil convenable).

Il y a trois jours que je parlai à M. Bernard, qui me dit que le premier livre de Josèphe est déjà imprimé. *Annales Cyprianici* est une histoire ecclésiastique durant le temps de saint Cyprien, écrite par M. Pearson, évêque de Chester.

J'avais parlé à M. Denis Papin *de Sclopeto pneumatico*. Il en avait un à vendre : mais puisque vous me défendez d'en parler davantage, j'obéirai. J'ai mis entre les mains de M. Charas des os amollis par M. Papin, pour vous être envoyés. Il m'a dit qu'il vous avait envoyé déjà les cartes de la Conspiration (du fameux « Complot des Poudres »), que j'avais laissées chez lui pour vous être envoyées par la première occasion.

Vos propositions sur le bain-marie dans le vide sont d'importance, et je ne doute pas qu'il y ait bien des profits à tirer de cette expérience-là. Il y a longtemps que je me suis entêté d'un récipient où introduire un homme, pour expérimenter le vide. J'en ai imaginé un fort simple, c'est-à-dire une grande pierre non poreuse creusée en forme d'un homme; et, quand il y est entré, de mettre au-dessus de l'ouverture un demi-récipient de verre bien grand, mastiqué à la pierre.

L'auteur du traité des mouvemens de la lune s'appelle Streete. C'est pour trouver fort facilement l'endroit de la lune. L'ouvrage n'est pas encore achevé.

Il n'y a pas de machine venue d'Allemagne qui éteint le feu sans eau : c'est seulement une proposition qu'on en a fait, sans parler de la manière de l'éteindre...

Ici joint, vous avez un catalogue des arbres que je vous prie de prendre la peine de me procurer d'Orléans, où vous m'avez dit autrefois qu'on trouve les meilleurs de toute la France. Vous voyez la liberté que je prends avec vous!... Il y a deux jours que M. Brisbane et moi bûmes à votre santé. Il est fort réjoui que votre maladie est passée; et quant à moi, je vous laisse à penser quelle joie j'en eus par celle que vous eûtes sur le rétablissement de mes côtes! Assurément vous avez été bien avisé de ne pas chercher la jaunisse en dedans, même si elle avait été d'or ou d'orpin; *si quis te bene novit, non ignorat in te latere opes, intus esse thesauros; quanto ego desiderio laboro ut ista mihi suavissima tua restituatur consuetudo, quae me locupletare solebat!* (Tout homme qui vous connaît sait assez que de vrais trésors sont cachés en vous. Combien je souhaiterais que me fût rendue votre douce fréquentation, qui était pour moi une source si précieuse d'enrichissement!)...

Je voudrais bien un de ces anneaux pour la migraine, pour un de mes amis. On vous prie de vous informer si les évêques sont accoutumés d'assister aux procès criminels capitaux, et, s'ils se retirent, à quel moment du procès ils le font, et si on trouve cela dans quelque livre de droit. Si vous pouvez me procurer une réponse à cela, vous me ferez grand plaisir...

Je suis fort affligé de ce que votre indisposition ne vous permette pas encore de sortir. Si c'est une fièvre où il y ait quelque intermission, il faut prendre le quinquina, à prendre par demi-onces, soit en bol ou en pilules, de quatre en quatre heures, pendant six fois en commençant tout de suite après la fin de l'accès. Croyez-en, là-dessus, ma longue expérience! Combien je regrette de ne pas pouvoir être près de vous, pendant que vous souffrez! Et moi-même m'en trouverais mieux, et, que si mes soins et mon amitié pouvaient quelque chose pour vous, j'aurais l'impression de vous être utile. Du moins, ne négligez rien pour vous remettre en santé.

Ce Nicolas Thoynard, à qui s'adresse la plus grande part des lettres du nouveau recueil, était lui-même un personnage des plus singuliers, avec la riche variété de ses dons, et l'impuissance désastreuse où il semble avoir toujours été d'en tirer aucun parti sérieux et durable. Né en 1629 à Orléans, d'une vieille famille bourgeoise, il était venu de bonne heure à Paris, où son érudition à peu près universelle n'avait pas tardé à lui valoir une notoriété considérable. Géomètre, physicien, naturaliste, menant de front la pratique des sciences avec celle de l'histoire sacrée et profane, il avait la tête pleine d'inventions merveilleuses, mais dont les unes lui étaient volées par des confrères sans scrupule avant qu'il se fût décidé à les publier, tandis que d'autres, plus nombreuses encore, ne parvenaient pas à l'intéresser suffisamment pour qu'il se donnât la peine de les mettre au point. Semblablement, le malheureux Thoynard devait mourir à près de quatre-vingts ans, le 5 janvier 1706, sans avoir réussi à terminer l'important ouvrage dont on peut bien dire que son ami Locke en implorait l'achèvement dans toutes ses lettres, — exceptée précisément celle que je viens de citer : « une harmonie » chronologique de l'*Ancien* et du *Nouveau Testamens*. Seule, l'*Harmonie des Évangiles* a enfin paru, au lendemain de sa mort, et lorsque déjà maintes autres compilations analogues l'avaient précédée, toutes plus ou moins inspirées de l'idée de Thoynard.

Mais celui-ci n'en restait pas moins, lors du premier grand séjour de Locke à Paris en 1678, l'un des savans parisiens dont le commerce avait de quoi ravir et honorer le plus parfaitement un « amateur » étranger ; et aussi comprend-on sans peine que le jeune médecin anglais l'ait rangé au nombre de ces *virtuosi* auprès desquels il priait son ami Boyle de vouloir bien l'introduire. Sa correspondance avec Thoynard s'ouvre par une brève série de lettres écrites d'Orléans et d'Angers, durant l'été de 1678, et qui, sous leur ton respectueusement « détaché, » nous révèlent déjà la naissance d'un lien particulier de sympathie entre les deux chercheurs. Locke n'y tarit pas en éloges sur la précieuse obligeance de Thoynard, tout en lui demandant de partager les complimens qu'il lui adresse avec un groupe d'abbés de son entourage. « En vérité, monsieur, lui dit-il, vos abbés sont extraordinaires ; et si tous les abbés en France seraient comme ceux dont vous m'avez donné connaissance, il n'y aurait rien de si excellent que cette sorte de gens ! » Souvent encore, par la suite, il enverra ses amitiés à ces « abbés » de Thoynard, parmi lesquels se trouvent, en effet, des figures remarquables comme celles de l'abbé Gendron, créateur de l'étude du

cancer, de l'abbé Picard, astronome, et du non moins fameux abbé Renaudot. Sans compter que la rencontre à Paris de ces prêtres « libéraux » et savans doit sûrement avoir contribué à effacer, dans l'âme de Locke, les dernières traces de prévention puritaine contre les mœurs et le caractère « papistes, » préparant ainsi le futur philosophe à devenir l'un des premiers apôtres anglais de la tolérance. Précédemment déjà, au cours d'un voyage en Allemagne, il avait écrit de Clèves à l'un de ses amis : « La religion catholique est chose bien différente de ce que nous la croyons en Angleterre. J'en pense tout autrement ici que lorsque j'étais dans un pays rempli de préjugés contre elle. Je n'ai rencontré personne d'aussi bienveillant et aimable que les prêtres catholiques de ce pays, et j'en ai reçu maintes courtoisies dont je garderai toute ma vie un souvenir reconnaissant. » En France, maintenant, autour de ce Thoynard qui est lui-même un fervent catholique, l'ancien admirateur des prêtres d'Allemagne se lie avec des abbés qui unissent à leur foi toute la science d'un Boyle, et parfois aussi une intelligence hors de pair. Quoi d'étonnant que, plus tard, dans ses entretiens avec ses nouveaux amis, les *Remontrans* hollandais, il ait réclamé, pour la religion de Thoynard et de l'abbé Gendron le droit de ne pas être exclue de la « Cité chrétienne ? »

Et puis, lorsqu'un an environ après ces premières lettres à Thoynard, durant l'été de 1679, notre voyageur, revenu en Angleterre, se remet à correspondre avec son savant confrère parisien, nous découvrons que les quelques mois qu'il a passés de nouveau à Paris ont changé désormais l'ancienne liaison en une très étroite amitié personnelle. Dans la suite, les relations épistolaires de Locke et de Thoynard subiront des temps d'arrêt, causés probablement par les complications de la politique : mais jusqu'au bout, le philosophe anglais conservera pour son hôte français de naguère l'affection sincère et profonde que nous laisse voir la lettre de tout à l'heure. A en juger du moins par l'apparence extérieure, Thoynard aura été l'un des amis que l'auteur de l'*Essai sur l'Entendement humain* a le plus aimés. Dans le recueil publié par MM. Ollion et de Boer, notamment, le ton à la fois et le contenu de ses lettres à Thoynard nous offrent quelque chose de librement « abandonné » que ne nous montrent pas au même degré ses lettres à van Limborch et à Edward Clarke. A tout moment il plaisante, s'interrompt au milieu d'une idée pour passer à une autre, ou bien évoque tristement l'image des inoubliables journées de son dernier séjour à Paris. Le savant éditeur de ses lettres se refuse à le prendre au sérieux quand il écrit à son correspondant que « c'est l'es-

pérance de le revoir et embrasser » qui l'a surtout décidé à former le projet d'un nouveau voyage à Paris : mais pourquoi ne croirions-nous pas qu'en effet ce célibataire sans famille a gardé fidèlement, au fond de son cœur, le rêve de recommencer dans la chambre de Thoynard, « chez M. Desnoyers, maître de danse, à la Tête Noire, » de libres causeries qui doivent avoir été pour lui une source merveilleuse de divertissement et de réconfort ? Combien de fois il supplie Thoynard de venir le rejoindre en Angleterre, ou lui propose d'aller finir ses jours avec lui « dans une fort bonne île de la Caroline qu'on lui a fait l'honneur d'appeler de son nom ! » Qu'on lise encore ce passage d'une lettre du 6 juin 1679 :

Il y a bien d'autres raisons pourquoi je souhaite avec empressement l'honneur de vous voir en Angleterre, que vous saurez à votre arrivée. Entre autres, j'ai commandé pour vous une belle fille, pour être votre femme. N'ayez pas peur, et n'en quittez pas le dessein de votre voyage, comme fit notre bon ami M. Bernier ! La condition des hommes est beaucoup meilleure ici qu'en Éthiopie. Si votre femme ne vous agrée pas après que vous l'aurez expérimentée quelque temps, vous la vendrez, et, je crois, à plus grand prix que celui qu'un homme retira pour sa femme, à Londres, la semaine passée, où il la vendit pour quatre sous la livre. Je crois que la vôtre vous rendra cinq ou six sous par livre, parce qu'elle est belle, jeune, et marchandise bien conditionnée pour cette espèce-là. Je vous prie d'amener avec vous M. Sainte-Colombe, qui, je crois, irait bien loin pour vous voir marié, et je crois encore plus loin pour se trouver au marché où vous vendrez votre femme à tant par livre, comme j'ai vu vendre des pourceaux à Montpellier. Faites-lui mes très humbles baise-mains, je vous prie, et dites-lui que, s'il n'avait pas une si excellente femme comme est la sienne, je lui conseillerais de l'amener avec lui. Je ne sais s'il faut parler de cela à vos abbés, parce qu'ils ne sont pas de ces sortes d'abbés qui se mêlent de cette sorte de trafics... Vos quatre abbés *non sunt vulgus abbatum*. Faites-moi la grâce de me continuer leur amitié, et de les assurer de l'estime toute particulière que j'ai pour leurs personnes.

Le Bernier dont parle Locke dans ce passage est, naturellement, le même à qui nous l'avons vu souhaiter déjà de redevenir « historien, » ou plutôt géographe et explorateur. Le fameux voyageur était alors tout occupé à commenter la doctrine philosophique de Gassendi ; et à plusieurs reprises Locke fait part à leur ami commun Thoynard du regret que lui cause cette occupation. « A notre Bernier je rends de mon mieux son *salamalek*, — écrit-il une autre fois, — et je suis tout prêt à l'écouter disputant parmi les philosophes. Mais je préférerais de beaucoup, si vous me permettez de vous l'avouer, qu'il continuât à nous instruire des mœurs des peuples orientaux et de tout ce qu'il a

observé parmi eux. Car de la philosophie et des discussions, il me semble que nous en sommes déjà depuis longtemps encombrés; tandis que nous ne savons que rien ou très peu de la manière dont vivent les nations du dehors. Cela dit entre nous, et afin que vous réussissiez à persuader notre ami, l'homme le mieux fait du monde pour nous renseigner sur ces choses. » Comme l'on voit, le plus grand peut-être de tous les philosophes anglais ne témoignait guère d'estime à la « philosophie. » Volontiers aussi, dans ses lettres à Thoynard, il raillait amèrement les doctrines cartésiennes, sans le moindre respect pour la théorie des « bêtes-machines » ni pour la glorification de la glande pinéale. Évidemment il ne songeait pas encore à intervenir lui-même sur ce terrain, désastreusement « encombré, » où il déplorait l'intrusion de l'explorateur de l'Éthiopie : mais je crois bien que jamais, par la suite, il ne devait se regarder pleinement comme un « philosophe. » Son *Essai sur l'Entendement humain* devait lui paraître, bien plutôt, un mémoire scientifique de l'espèce de ceux que projetait ou qu'inspirait son ami Thoynard ; et aussi allait-il, plus tard, s'affliger cruellement de la susdite absence, à Paris, d'un « interprète » qui permît à l'érudit parisien de prendre connaissance de son livre, afin de lui « en exprimer son opinion. »

En tout cas, c'est chose certaine que la philosophie tient peu de place dans ces lettres de Locke à Thoynard, où son absence contraste étrangement avec la diversité sans pareille des autres sujets qui, tour à tour ou simultanément, passionnent l'active curiosité du futur philosophe. Et je serais tenté de dire qu'il en est de même aussi dans la série des lettres latines à van Limborch si par aventure l'une de ces lettres ne nous montrait Locke se livrant, cette fois, tout entier à la « philosophie » sous sa forme la plus expresse, — celle-là même dont il se plaignait naguère d'être « encombré » par les cartésiens et les gassendistes. Un long passage de la lettre du 3 mars 1698, en effet, s'emploie à prouver l'existence, — ou, plus exactement, l'unité, — de Dieu, au moyen d'un raisonnement déductif bien imprévu sous la plume de l'auteur de l'*Essai sur l'Entendement humain*. Encore semblerait-il que Locke lui-même n'eût pas réussi à se laisser convaincre tout à fait par ce beau raisonnement de son cru, puisque nous le voyons, dans une des lettres suivantes, sollicitant instamment de van Limborch la communication d'une autre preuve de l'unité de Dieu, imaginée par le savant bourgmestre de la ville d'Amsterdam. Dans sa subite ferveur métaphysique, le « maître de passion » qui,

autrefois, conjurait Bernier de renoncer à toute vaine recherche spéculative, s'épouvante à l'idée que le susdit bourgmestre risque d'emporter avec lui dans la tombe l'inappréciable secret de cet argument nouveau qu'il se fait fort d'avoir inventé :

Je m'étais flatté de l'espérance que vous m'auriez fait tenir, dans votre dernière lettre, la preuve de l'unité de Dieu qui est venue dans l'esprit de ce grand et savant homme, pour qui j'ai un singulier respect. Je désire beaucoup de la voir. Les arrangemens *a priori* pour démontrer que l'Être éternel et indépendant est unique sont d'une si grande importance, dans ce point fondamental, que j'espère être excusé si je m'adresse pour cela à la personne qui est peut-être la seule dont on puisse les attendre. Sa grande capacité, la justesse et la pénétration de son esprit m'engagent à espérer de lui ce que, peut-être, je chercherais en vain autre part. Je vous prie donc, monsieur, de me faire la grâce de lui demander de ma part ce qu'il a pensé sur ce sujet, ou du moins un court extrait de son raisonnement; et je m'imagine que vous ne ferez pas difficulté de lui être caution pour moi que, comme je ne demande cette grâce que pour ma propre satisfaction, je n'en ferai aucun autre usage qu'autant qu'il me le permettra. Je ne le presserais peut-être pas avec tant d'importunité, n'était que j'ai appris que, depuis peu, il a été quelquefois malade. L'appréhension de ce qui pourrait arriver a réveillé mes désirs.

Mais le sujet principal des lettres de Locke à Philippe van Limborch est d'un ordre tout différent. Ce van Limborch était, comme je l'ai dit, l'un des chefs de cette secte hollandaise des *Remontrans*, qui, au grand scandale de l'orthodoxie calviniste, rejetait aussi bien l'autorité de Calvin que celle des anciens Pères, et prétendait n'appuyer sa foi que sur la seule lecture de la Bible, — sauf même à ne voir déjà, dans celle-ci, qu'une source supérieure d'enseignement moral. Pour van Limborch et surtout pour son célèbre confrère et ami Jean de Clerc, peu s'en fallait que Jésus lui-même se réduisît à n'avoir été qu'un prophète, envoyé de Dieu afin de nous diriger dans notre conduite pratique. Et comme, naturellement, cette audace théologique des *Remontrans* les avait plus d'une fois exposés à maintes vexations de la part de l'Église officielle, il n'est pas étonnant que Locke, au moment où la disgrâce de son « patron » Shaftesbury l'avait contraint à s'exiler en Hollande, eût trouvé en eux des apôtres zélés de la tolérance. Aussi est-ce avant tout de ses propres efforts en faveur de la tolérance qu'il entretient, ensuite, son ami hollandais, lorsque l'avènement au trône de son nouveau protecteur, Guillaume d'Orange, lui a permis de revenir librement dans son pays. Ses lettres à von Limborch nous offrent, par là, un intérêt historique plus

grand encore, peut-être, que celui de sa correspondance française avec Thoynard : mais combien celle-ci nous révèle mieux l'homme qu'il était, et combien nous le sentons plus profondément en communion intellectuelle avec l'érudit parisien et son entourage de savans abbés qu'avec le digne théologien *remontrant* d'Amsterdam !

Sans compter que lui-même, au moment où s'ouvre sa correspondance avec van Limborch, a peut-être un peu perdu de son entrain juvénile de naguère, comme aussi de cette curiosité universelle qui s'épanchait dans ses lettres à Thoynard. L'âge et la maladie l'ont sensiblement fatigué, en même temps que le nouveau régime politique faisait de lui un personnage trop considérable pour qu'il eût désormais le moyen de s'abandonner à la mobilité naturelle de sa fantaisie. Mais surtout nous avons l'impression que la froideur relative de ses lettres à van Limborch tient à ce que son correspondant hollandais n'a point réussi à lui inspirer, comme autrefois son hôte et ami parisien, une affection tout intime et cordiale : car, avec tout cela, son cœur n'a pas vieilli, et les lettres qu'il écrira bientôt à l'Irlandais Molyneux, pour différentes qu'elles soient, par leurs sujets, de ses anciennes lettres à Thoynard, ne seront pas sans nous les rappeler par leur accent mélangé de confiance et de sollicitude.

Quant au troisième destinataire des lettres de Locke dans le recueil nouveau, Edward Clarke, celui-là paraît avoir été, pour le médecin philosophe, un « client » autant et plus qu'un ami. Presque toutes les lettres qui lui sont adressées ont pour thème favori sa propre santé ou celle des divers membres de sa famille. Leur principal mérite est de nous rappeler que l'auteur de l'*Essai sur l'Entendement humain* a été l'un des plus admirables « praticiens » de son temps, avec une profonde méfiance à l'égard de toutes les « drogues, » et une foi non moins profonde dans le pouvoir « curatif » de la nature. Avec quelle ardeur enthousiaste, par exemple, il prêche à Edward Clarke les avantages hygiéniques de l'équitation, sans laquelle, à l'en croire, tous les remèdes absorbés par son client risqueront toujours de rester inutiles! Au point de vue de la « culture physique » comme à celui de la tolérance et à bien d'autres encore, ce philosophe ennemi de la philosophie aura été le « précurseur » de nos idées modernes.

T. de Wyzewa.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le vieux mot de Louis XIV : « Il n'y a plus de Pyrénées, » n'a jamais été une vérité et cela est fort heureux. Il est bon qu'il y ait des Pyrénées, c'est-à-dire une frontière parfaitement dessinée entre l'Espagne et nous et que chacun des deux pays garde son caractère particulier. Ce serait un grand bienfait pour la France si elle avait avec tous ses voisins une frontière aussi nettement dessinée par la nature. Mais cette frontière ne doit pas être une barrière infranchissable et nous avons toujours désiré que les Pyrénées, tout en assurant l'indépendance de l'Espagne et de la France, ne fussent pas une entrave à leur expansion, à leur pénétration réciproques, à l'échange de leurs pensées, de leurs sentimens et de leurs produits.

Aucune histoire n'a été d'ailleurs plus mouvementée que celle des rapports des deux pays ; la défiance et l'hostilité y ont été fréquentes ; mais des analogies nombreuses et des intérêts communs ont toujours amené des rapprochemens imposés par la logique et rendus plus faciles par l'inclination naturelle à des peuples de même famille. Toute cette histoire, à l'exception des conflits violens dont, grâce à Dieu, le temps n'est plus, nous venons de la parcourir en raccourci dans ces dernières années. Nous avons eu avec l'Espagne des difficultés délicates à surmonter. Des maladresses commises de part et d'autre, des impatiences auxquelles on avait trop aisément cédé, des négligences, des oublis qu'on avait eu le tort de commettre avaient produit ce qu'on appelle en langage diplomatique une situation tendue. Puis la situation s'est détendue comme par enchantement ; après les mauvais jours, les bons sont revenus ; le vieux fond d'estime et de sympathie qui existe de part et d'autre s'est retrouvé intact et les mains se sont serrées avec cordialité. Les hommes de bonne volonté n'ont manqué

ni à Madrid ni à Paris pour préparer un changement si désirable ; mais il n'est que juste de reconnaître, du côté espagnol, la part prépondérante et vraiment décisive que le roi Alphonse XIII a prise à cette œuvre bienfaisante. Comme l'a dit M. Poincaré, le Roi a été pour la France « un ami de tous les instans. » Pendant les heures troubles et dangereuses que nous avons traversées, il n'a jamais perdu de vue le but qu'il s'était proposé d'atteindre. Il a d'ailleurs trouvé chez nous des dispositions conformes aux siennes. Les orages se forment vite dans les Pyrénées et ils y sont quelquefois très violens, mais ils passent vite aussi et le ciel ne tarde pas à y reprendre sa sérénité. Le voyage de M. le Président de la République en Espagne et l'accueil extrêmement chaleureux qu'il y a reçu sont une manifestation nouvelle et plus significative encore que les précédentes de cette politique d' « intimité » qui doit régir les rapports des deux pays. Nous retrouvons ce même mot d'intimité dans les deux toasts échangés entre le Roi et le Président de la République. « Le souvenir de votre visite ne s'effacera pas de ma mémoire, a dit le Roi, car j'y découvre un gage précieux pour un avenir d'intimité et de bonne entente de plus en plus cordiale entre l'Espagne et la France, à laquelle j'adresse ici mon salut d'amitié et de profonde admiration. » « Tout nous permet maintenant, a répondu M. Poincaré, d'envisager avec confiance l'avenir de bonne entente et d'intimité dont parle Votre Majesté. » Tenons-nous-en à ce mot : il caractérise la situation d'aujourd'hui et, ce qui est plus précieux encore, il est une espérance pour celle de demain.

Nous nous en réjouissons sans réserve. Nos lecteurs se souviennent sans doute que, dans les momens où l'opinion mal éclairée était le plus agitée des deux côtés de la frontière, nous n'avons pas cessé un moment de recommander le calme, le sang-froid, la modération, enfin le retour à une politique d'entente et de confiance qui nous semblait être non pas seulement désirable, mais indispensable entre l'Espagne et nous. Quand on entreprend une politique, on doit en prévoir et en accepter toutes les conséquences. Rien, peut-être, ne nous obligeait à aller au Maroc, mais puisque nous y allions, il aurait fallu ne pas connaître le premier mot des questions qui devaient inévitablement se poser pour ne pas s'attendre à trouver l'Espagne devant nous et pour n'être pas décidé à lui faire une place suffisante à côté de nous. Nous nous sommes dès lors engagés, pour un avenir indéterminé, dans une politique qui ne pouvait être qu'une politique de bonne entente ou une politique de conflits de plus en plus violens. Il n'y avait

pas à hésiter : la politique d'entente devait prévaloir. C'était une obligation pour nous; c'en était une aussi pour l'Espagne. On l'a compris de part et d'autre avec une égale intelligence et on a agi avec une égale bonne foi. Pourtant longtemps, trop longtemps, et alors même que l'entente était à peu près établie entre les deux gouvernemens, leurs agens ont continué sur place à se faire la petite guerre qui était dans les traditions. Il fallait mettre fin à ces vieux erremens et on l'a fait. Les deux corps d'occupation militaire s'ignoraient, pour ne rien dire de plus : on a senti l'intérêt qu'ils avaient à se connaître et, tout en gardant, bien entendu, la parfaite indépendance et l'absolue liberté de leurs mouvemens, à se rendre d'une zone à l'autre certains services qui facilitaient leur tâche. Il ne fallait pas, par exemple, que les Marocains insurgés dans une zone pussent croire, après y avoir été battus et pourchassés, qu'ils trouveraient un refuge dans l'autre. En pareille matière, le droit de suite ne saurait être contesté en principe, mais, en fait, comment pourrions-nous l'exercer chez les Espagnols, et comment les Espagnols pourraient-ils l'exercer chez nous? Il convenait donc de s'entendre sur les mesures à prendre pour assurer, ici et là, l'efficacité de la répression. Nous citons ce cas, nous pourrions en citer d'autres, et on verrait dans tous à quel point l'entente entre voisins est ici utile et nécessaire. Aussi ne saurait-on se méprendre sur l'importance du voyage que le général Lyautey a fait à Madrid où il est arrivé deux ou trois jours avant M. Poincaré. Le général a eu une longue conversation avec le Roi; le secret en a été bien gardé; mais on ne risque rien à croire que les questions pendantes y ont été traitées et les solutions futures préparées.

Pour la suite, que faut-il penser de l'intimité si heureusement rétablie entre l'Espagne et nous? Nous en pensons précisément ce qu'en pensent les hommes d'État espagnols dont l'opinion a le plus d'autorité et par exemple M. le comte de Romanonès, président du Conseil, qui, dans plusieurs interviews, s'est exprimé sur ce point en toute franchise. Il y aurait des inconvéniens à aller trop vite et trop loin et à donner plus de place, dans nos vues politiques communes, à l'imagination qu'au sens pratique des réalités. N'a-t-il pas été question, dans quelques journaux, d'une « alliance » entre l'Espagne et nous? C'est pour le moins prématuré. Il est possible que d'autres circonstances, dans un avenir encore inconnu, donnent à notre rapprochement une forme qui pourra mériter cette appellation; mais, pour le moment, une alliance, qui est toujours une diminution de leur liberté pour les pays qui s'y engagent, serait sans doute inutile, et on a dit

avec raison qu'en politique, ce qui est inutile peut devenir nuisible. Il suffit que l'Espagne et la France, se manifestent mutuellement une confiance permanente, quotidienne, pour que leur rapprochement devienne fécond à un double titre, d'abord parce qu'il empêchera des malentendus de se renouveler, ensuite parce qu'il établira une habitude d'entente et d'accord, qui sera notre meilleure garantie. Enfin on a parlé d'un traité de commerce. Ce n'est évidemment pas dans un voyage aussi rapide que celui de M. Poincaré qu'on peut même en jeter les bases : on a pu le faire avant, on pourra le faire après, dans des négociations qui sont toujours lentes et laborieuses. Mais, certes, un arrangement de ce genre est infiniment désirable. La situation commerciale actuelle est médiocre et mauvaise entre les deux pays, elle se ressent de la politique d'autrefois, elle porte le cachet d'une autre époque; il y a tout intérêt à la modifier et nous espérons qu'on le fera dans un délai aussi rapproché que possible. Le délai, toutefois, est inévitable, les œuvres de ce genre ne pouvant jamais être le résultat d'une improvisation.

Ce qui restera du voyage de M. Poincaré en Espagne, c'est l'élan spontané de sympathie qui s'est produit entre les deux peuples et leurs gouvernemens. M. Poincaré a eu sans doute raison lorsqu'il a dit dans son toast, dont la forme a été comme toujours très heureuse : « La clairvoyance de l'opinion publique a rendu facile la tâche des gouvernemens. » L'opinion n'a pas été toujours clairvoyante, mais il y a en elle une sorte d'instinct qui, au bout de quelque temps, la ramène à une impression plus juste et à un sentiment plus sûr. Il suffit d'attendre le moment où les choses sont en quelque sorte dans l'air, pour les aider à se dégager et à se préciser par des manifestations opportunes. Les voyages des chefs d'État ont souvent servi à cela. Rien n'est changé entre l'Espagne et la France, mais les deux pays ont pris mieux conscience de leurs intérêts communs et de leurs sentimens réciproques : il en est résulté pour eux une ambiance plus favorable où ils se meuvent plus à l'aise et qui rendra leurs rapports plus faciles. Et cela, assurément, est un résultat très heureux.

Nous voudrions bien n'avoir pas à parler des Balkans dans chacune de nos chroniques ; mais les Balkans ne nous le permettent pas ; ils sont toujours en fermentation et, quand le grand travail se termine, ou paraît se terminer sur un point, il recommence sur un autre. Les physiciens disent qu'il y a toujours la même quantité de mouvement dans le monde : de même dans les Balkans ; il y a toujours en eux la

même quantité de mouvement, seulement il se déplace. Pour ce qui est des pronostics, il faut renoncer à en émettre ; les Balkans sont le pays des surprises et, comme disait nous ne savons plus quel personnage de théâtre, on doit toujours s'y attendre à de l'imprévu. Toutefois ces incidens dont la rapide succession déconcerte ont toujours la même cause, que nous avons bien souvent signalée, à savoir les haines inexpiables que les pays balkaniques se portent mutuellement ; ils étaient obligés de les refréner en quelque mesure lorsque les Turcs étaient les plus puissans ; ils s'y adonnent avec rage, maintenant que la Turquie a été abattue. Abattue, l'est-elle au point qu'on l'avait crue d'abord ? Les derniers événemens en font douter. Elle l'est cependant assez pour qu'on la craigne moins et pour que certains États balkaniques, après s'être alliés aux autres contre elle, manifestent une tendance de plus en plus apparente à s'allier maintenant à elle contre d'autres.

Que cette politique soit dangereuse pour les États balkaniques, on n'en saurait douter, car elle permet à la Porte de reprendre une force dont nul ne sait l'usage qu'elle fera finalement. C'est une perspective que l'Europe, ou, du moins, une assez grande partie de l'Europe, peut envisager sans appréhension, mais qui devrait, semble-t-il, inspirer de l'inquiétude aux Balkaniques eux-mêmes. Quelle aberration que celle de la Bulgarie par exemple, s'il est vrai, comme on commence à le dire beaucoup, que, semblable au cheval de la fable qui a voulu se venger du cerf, elle s'entend avec la Porte pour se venger des Grecs, en attendant qu'elle recommence pour se venger des Serbes ! La Porte ne se fera pas prier pour l'aider, mais, le lendemain, elle sera redevenue la maîtresse. Elle a peut-être aujourd'hui la meilleure armée des Balkans, celle qui a été le moins éprouvée par la guerre et qui dispose de l'effectif le plus nombreux. Qui aurait pu croire que la chose redeviendrait possible le lendemain de Kirk-Kilissé et de Lulle-Burgas ! La dernière heure de la Turquie semblait alors avoir sonné et on ne voyait rien entre l'armée bulgare et Constantinople qui pût arrêter ou même ralentir la marche foudroyante de la première, ni préserver la seconde de l'invasion et de la ruine. L'événement a été si soudain, si brutal et a paru si décisif, que l'opinion universelle en a été déconcertée. Les vainqueurs eux-mêmes en ont éprouvé une telle stupeur qu'ils en sont restés paralysés sur place. L'événement s'étant produit, il a fallu l'expliquer et chacun a apporté son explication : dans toutes il y avait une part de vérité. La nôtre a été que, si les Turcs avaient été si complètement battus dès les premiers jours

de la guerre, c'est parce qu'ils n'avaient pas eu le temps matériel d'opérer leur mobilisation. Ils devaient la faire, en effet, sur des espaces immenses qui s'étendaient sur plusieurs continens, tandis que chacun des alliés balkaniques avait eu à faire la sienne sur une surface égale à trois ou quatre départemens français. Les Balkaniques, qui avaient tout préparé de longue main, ont été prêts en quelques jours, tandis que les malheureux Turcs ne l'ont jamais été aussi longtemps que la guerre a duré. Mais, à mesure qu'elle se prolongeait, ils ont continué de mobiliser, et ils ont continué encore quand elle a été terminée ou a paru l'être, de sorte que, le jour est venu où ils ont pu mettre en ligne 300 000 hommes, — c'est du moins le chiffre qu'ils donnent, — et une armée qui était en partie toute fraîche. On comprend à quelles tentations cet état de choses soumet aujourd'hui la Porte, surtout lorsqu'on songe qu'elle est entre les mains de la Jeune-Turquie. Pourrait-elle résister à la coalition d'hier, si elle était encore vivante et agissante? C'est une question qui n'a plus d'intérêt puisqu'elle est dissoute et que la défection de la Bulgarie, son entente probable avec Constantinople, son impatient et aveugle appétit de vengeance permettent maintenant à la Porte d'envisager l'hypothèse où elle n'aurait plus affaire qu'à un seul ennemi à la fois.

Si telle est la situation, on s'explique mieux les événemens qui se sont passés ces dernières semaines. Nous disons que la Porte, qui a eu l'année dernière trois ennemis à combattre en même temps, pourrait bien n'en avoir qu'un aujourd'hui si elle provoquait habilement un conflit entre elle et lui. Les négociations qu'elle poursuit avec la Grèce, en vue de la paix définitive, marchent avec une lenteur singulière. Il est bien vrai que les négociations marchent toujours lentement avec la Porte : cette fois pourtant, la lenteur est si grande, alors que la paix, préparée à Londres et à Bucarest, pourrait se faire si vite, qu'on commence à se demander s'il n'y a pas à Constantinople quelque mauvais dessein contre la Grèce, et si ce dessein n'est pas favorisé par la Bulgarie. On a été surpris, après la signature de la paix turco-bulgare, des télégrammes de congratulation qu'ont échangés le roi Ferdinand et le Sultan. Il y a quelques jours à peine, le Roi poussait des clameurs presque sauvages à l'idée des sacrifices qu'on lui imposait : ils sont encore plus grands qu'alors, et le Roi s'y résigne avec toutes les civilités du protocole. Comment n'en être pas frappé, et comment ne pas l'être aussi lorsqu'on voit les Bulgares éviter d'occuper les territoires à eux dévolus, par lesquels l'armée turque aurait à passer pour porter un coup droit à la Grèce ? Mais, dira-t-on,

la Turquie aurait-elle affaire à la Grèce seule? N'y a-t-il pas une entente entre la Serbie et la Grèce? La Roumanie enfin, à laquelle les derniers événemens ont donné une si haute prépondérance et presque une hégémonie morale dans les Balkans, laisserait-elle mettre en cause l'œuvre d'équilibre qui s'est faite sous son égide? Ce sont là des questions auxquelles il est difficile de répondre avec certitude, mais qu'on peut soumettre à une sorte de calcul des probabilités.

Probable, oui, certes, il l'est qu'un accord existe entre la Grèce et la Serbie en vue du concours à se prêter mutuellement contre une agression qui, si elle réussissait contre l'une, exposerait l'autre aux coups d'un vainqueur, qui se retournerait alors contre elle avec le moins de risques pour lui. La communauté de l'intérêt établit facilement la solidarité dans l'action. La Grèce ne laisserait pas écraser la Serbie par la Turquie ou par la Bulgarie sans aller à son secours, et la Serbie rendrait éventuellement le même service à la Grèce. Mais on a trouvé un biais, qui a été de faire attaquer la Serbie par l'Albanie. Faire attaquer ou laisser attaquer? Il est possible que l'agression albanaise ait été encouragée et secrètement soutenue; il est possible aussi qu'elle ait été spontanée. Nous avons posé la question il y a quinze jours, en avouant l'impossibilité d'y répondre. Quoi qu'il en soit, la Serbie s'est trouvée attaquée et obligée de se défendre d'un côté, ce qui lui aurait rendu plus difficile d'agir de l'autre, s'il y avait eu lieu de le faire. Que serait-il arrivé si elle avait été battue, ou même si elle avait éprouvé de longues difficultés? Heureusement, la Serbie, comme nous l'avions prévu, n'a pas eu beaucoup de peine, après avoir reconstitué une partie de ses forces qu'elle avait démobilisées, à reprendre les points que les Albanais lui avaient enlevés par surprise et à refouler ceux-ci au delà de leurs frontières. Ils ont même dû occuper, pour se garantir d'une agression nouvelle, quelques points stratégiques sur le territoire albanais, en prenant d'ailleurs soin de déclarer très haut qu'ils n'avaient aucune ambition de conquête, mais seulement un légitime souci de défense, et qu'ils abandonneraient plus tard les points en question. Leur sincérité était si évidente qu'on y a cru et leur droit si certain qu'on ne l'a pas contesté.

Pendant que ces incidens se déroulaient, M. Pachitch, l'homme d'État le plus estimé de la Serbie, est allé à Vienne : il y a vu le comte Bernstorf et la conversation qui a eu lieu entre eux paraît avoir dissipé quelques préventions. Puisse-t-il en être ainsi! La situation de l'Orient s'améliorerait comme par un coup de baguette magique, le jour où

un *modus vivendi* raisonnable serait franchement adopté entre l'Autriche et la Serbie, sans compter que l'Autriche se trouverait en partie dégagée de certaines obligations dont elle pourrait plus tard sentir durement l'étreinte. L'anxieuse préoccupation de la Serbie, poussée au point extrême où elle l'a été, n'a certainement pas été pour l'Autriche le commencement de la sagesse. Nous aimons à croire qu'elle n'est entrée pour rien dans les conseils belliqueux qui ont été donnés à l'Albanie, si on lui en a vraiment donné. Pour ce qui est de la Bulgarie, nous n'oserions émettre aucune opinion, ni dans un sens, ni dans l'autre. On a dit qu'il y avait des officiers bulgares dans les troupes albanaises : ce sont là des allégations qu'il est aussi difficile de prouver que de contester. En réalité, on ne sait rien de certain, et tout ce qu'on peut dire est que tout est possible. Mais enfin les Albanais ont été refoulés chez eux et, de ce côté, la situation est purgée de tout danger immédiat : seulement, les Serbes restent et sont obligés de rester sur le qui-vive. Leur démobilisation totale avait été une imprudence. La situation des Balkans est telle qu'il ne peut y avoir qu'un désarmement général, à commencer aujourd'hui par celui de la Porte. Si l'un désarme sans les autres, l'expérience de ces derniers temps ne permet pas de se faire illusion sur ce qui arrivera. Quant à la Roumanie, aujourd'hui comme hier, elle peut beaucoup avec le moindre effort. Sa situation géographique et le succès de sa politique lui permettent d'exercer, si elle le veut, une vraie magistrature dans les Balkans. Mais nul ne sait au juste ce qu'elle ferait dans telle ou telle éventualité, et l'orientation que le roi Carol a prise assez bruyamment du côté de Berlin n'est même pas à cet égard une indication bien nette, car l'empereur Guillaume, qui nourrit en ce moment de si bons sentimens pour son beau-frère le roi de Grèce, n'en est pas moins plein de ménagemens pour la Porte. Il serait peut-être embarrassé s'il fallait absolument choisir entre les deux et ce qu'on peut espérer de mieux est que, précisément pour ce motif, sa politique tendra, en décourageant un conflit, à s'épargner l'embarras du choix.

Et l'Europe ! On en parle peu en ce moment et, lorsqu'on le fait, ce n'est généralement pas en termes très bienveillans. On se demande quand se réunira à Londres la Conférence des ambassadeurs, mais on en attend peu de chose. Nous avons dit bien des fois qu'il y avait une grande part d'injustice dans la rigueur de ces jugemens. Tantôt on reproche à l'Europe de n'avoir pas résolu d'autorité toutes les questions balkaniques, et tantôt, au contraire, de s'être mêlée de ce qui ne la regardait pas et de n'avoir pas laissé les États des Balkans

s'arranger entre eux comme ils l'entendraient. Où est la vérité entre ces reproches contradictoires? Si l'Europe avait été unie, si les grandes Puissances qui la composent, également désintéressées dans les Balkans, également éloignées du champ clos où l'intrigue et la lutte étaient engagées, également dégagées de toute préoccupation personnelle, avaient pu se mettre d'accord sur la politique à suivre, oh! alors, la situation aurait été aussi facile que simple. Mais pouvait-on l'espérer, et, pour trancher le mot, n'y aurait-il pas eu quelque absurdité à croire que l'Autriche et la Russie, par exemple, pourraient suivre le développement de la politique balkanique avec le même désintéressement, nous allions dire le même détachement, que telles autres Puissances, ne se préoccuper que des intérêts généraux et envisager les choses avec la philosophie de cet habitant de Sirius dont on a tant parlé depuis Renan? Pour l'Autriche, les questions les plus graves se trouvaient posées, des questions qui importaient à son existence même. Pour la Russie, toute sa politique traditionnelle était en jeu et pesait sur sa politique présente. Cela est si vrai qu'on a pu craindre par momens, et cette crainte n'avait rien de chimérique, qu'une, puis deux grandes Puissances n'entrassent en conflit: et alors, quelle aurait été l'attitude des autres? La paix du monde aurait été compromise. Si la Conférence des ambassadeurs a cru qu'il y avait là un intérêt supérieur, auquel il fallait faire certains sacrifices, qu'elle savait bien être des sacrifices, ce n'est pas nous qui le lui reprocherons. On a dit autrefois: — Qu'est-ce que le droit en Orient? C'est les convenances de l'Europe. — On n'oserait pas répéter ce mot aujourd'hui, et nous serions les premiers à le condamner comme trop étroit, et trop égoïste, car si l'Europe a ses convenances, les États balkaniques, arrivés à la vie nationale, ont les leurs; mais, si le droit de l'Europe ne supprime pas celui des Balkans, le droit des Balkans ne supprime pas celui de l'Europe, qui a droit à la paix et, par conséquent, aux conditions de la paix. Qu'a fait la Conférence des ambassadeurs? Elle a d'abord assuré la paix générale; puis, bien loin d'imposer ses volontés aux États balkaniques, elle leur a laissé la plus grande liberté possible pour régler entre eux la distribution des territoires conquis. Est-ce sa faute si l'un de ces États était de mauvaise foi dans ce règlement qu'il avait paru accepter comme les autres et s'il s'est jeté sur eux pour les dépouiller? Est-ce sa faute s'il a été battu à plate couture? Est-ce sa faute si, pendant qu'il se faisait écraser par ses alliés de la veille, ce même État se voyait arracher par la Porte une partie de ses

conquêtes? C'est précisément parce que l'Europe n'a pas voulu se mêler de ce qui ne la regardait pas et qu'elle a laissé les États balkaniques s'arranger entre eux comme ils l'entendaient, que tout cela est arrivé, et que la tragédie et la comédie se sont si étrangement, si bizarrement mêlées sur le théâtre balkanique, si douloureusement aussi. L'Europe, comme ses critiques le lui enjoignaient d'ailleurs, s'est beaucoup abstenue dans les Balkans et, partout où elle s'est abstenue, les guerres, les massacres, les horreurs, les perfidies se sont accumulés : ailleurs, la paix générale a été maintenue. Le sera-t-elle toujours? C'est une autre affaire, et nous ne nous risquerons pas à en répondre. On sait que l'Albanie ne nous dit rien qui vaille, et nous serions fort surpris si deux grands États européens ne s'y disputaient pas quelque jour. Ils s'apercevront peut-être alors qu'ils ont eu tort d'exaspérer contre eux les Serbes et les Grecs. Mais c'est l'avenir et, comme l'a avoué modestement sir Edward Grey, la Conférence des ambassadeurs n'a prétendu sauver que le présent. L'avenir est réservé. On a dit que le temps était galant homme et qu'il arrangeait bien des choses. Nous serions charmés de le croire et encore plus de le voir.

En attendant, l'inquiétude du jour, — puisque chaque jour a la sienne, — est du côté de la Grèce. La Porte proteste de l'innocence de ses intentions et peut-être est-elle sincère; mais comme, si elle ne l'était pas, son langage serait le même, ce langage à lui seul ne saurait faire naître aucune sécurité. Aussi le roi Constantin a-t-il abrégé la fin de son voyage en Europe et s'est-il empressé de gagner ses États. Ce qui nous donne le plus à espérer que la Porte se tiendra tranquille, c'est qu'elle n'ignore pas qu'à l'occasion les Grecs ne feraient pas comme les Bulgares : ils se défendraient, et la lutte serait d'autant plus sérieuse que la Serbie, débarrassée de l'agression albanaise, y prendrait sans doute part. Enfin les Turcs ont négocié un emprunt à Paris, ils attendent de l'argent de nous : nous le leur donnerons quand ils auront signé la paix avec la Grèce et démobilisé. Malgré cela, l'horizon reste trouble et une seule chose semble certaine, c'est que la série déjà longue des surprises sanglantes n'est pas encore terminée dans les Balkans.

Nous n'avons pas parlé depuis longtemps de la Chine, parce que nous ne voyions pas très clair dans les événemens qui s'y succédaient : l'élection de Yuan Chi Kaï à la présidence de la République nous oblige à en dire un mot aujourd'hui, bien que la clarté n'y soit pas beaucoup plus grande qu'hier. Cette élection était attendue, escomptée,

elle ne change pas grand'chose à la situation. Yuan Chi Kaï était déjà, depuis deux ans, président provisoire de la République, il en devient président définitif : nous espérons qu'on n'aura pas à dire de la Chine ce qu'on a dit quelquefois de la France, à savoir qu'il n'y a que le provisoire qui y dure, et que Yuan Chi Kaï sera vraiment consolidé par le vote du Parlement. Mais le Parlement chinois est-il une force? N'est-il pas seulement une façade, derrière laquelle il n'y a rien? Ce parlement corrompu et domestiqué par Yuan Chi Kaï ne saurait lui donner ni popularité, ni solidité, ni autorité. La force du dictateur n'est pas là; elle est en lui-même, en lui seul. Cet habile homme qui, jeune encore, a déjà joué tous les rôles et s'y est prêté toujours avec souplesse, souvent avec énergie, parfois avec une implacable dureté, est certainement capable d'en jouer un de plus. Mais comment le jouera-t-il? Nous le verrons à l'œuvre.

Il vient de traverser une crise redoutable, qui aurait pu fort mal tourner pour lui et pour la jeune République, et dans laquelle, bien qu'ils aient été momentanément conjurés, on a pu apercevoir les deux dangers permanens de la Chine actuelle : le danger intérieur, qui est le démembrement de l'Empire et le danger extérieur, qui est l'intervention du Japon. Il y a plusieurs Chines en Chine, ce qui n'est pas pour surprendre, étant donnée l'immensité du pays ; mais, si on néglige d'autres divisions, il y a le Nord et le Sud qui ont un caractère et des prétentions opposés. C'est au Sud que la révolution a éclaté. Les révolutionnaires vainqueurs ont essayé d'y transporter le siège du gouvernement : ils auraient voulu que Yuan Chi Kaï s'y transportât lui-même, mais il s'est méfié d'un tel projet et, sachant bien que sa force à lui était au Nord, il y est resté. Le Sud s'est révolté et, pendant quelques jours, on s'est demandé de quel côté se manifesterait décidément la fortune des armes. Le Nord a eu le dessus ; Yuan est demeuré le maître de la situation, mais il n'en est pas le maître absolu, incontesté, et l'entreprise qui a échoué cette fois pourrait bien réussir une autre. Au cours du conflit armé, quelques Japonais ont été tués, dans des conditions qui ne permettaient pas d'attribuer leur mort au simple hasard de la guerre. A Tokio même, un haut fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères a été assassiné dans des conditions mystérieuses, qu'à tort ou à raison l'imagination populaire a rattachées aux événemens chinois. L'émotion, l'irritation, la colère ont été extrêmement vives au Japon et, sous la menace d'un débarquement qui était tout préparé, le gouvernement de Tokio a impérieusement exigé des excuses qui devaient prendre la

forme d'un défilé repentant devant le consulat japonais. Le gouvernement chinois a consenti à tout; il a fait tout ce qu'on a voulu ; le Japon n'a plus eu de prétexte à intervenir. Mais n'en trouvera-t-il pas d'autre? Il est très loin de se désintéresser de ce qui se passe en Chine et a tout l'air d'être résolu à s'y intéresser toujours davantage. Yuan Chi Kaï aura besoin de toutes ses capacités politiques, et sans doute militaires, pour maintenir l'unité et l'indépendance de l'Empire devenu République. Y réussira-t-il ?

Nos lecteurs n'ont pas oublié les articles pessimistes que nous a donnés naguère le général de Négrier sur la Chine, son présent, son avenir. Le général de Négrier n'est plus; nous avons eu le regret de perdre ce collaborateur perspicace, habitué à tout voir, résolu à tout dire ; on sait qu'il a été emporté durant une croisière qu'il faisait dans les mers du Nord. Nous ne l'avons plus là pour nous parler des impressions qu'il avait rapportées de Chine, mais on sait qu'à ses yeux ce qu'on appelle « le péril jaune » n'existait pas. Il n'existait du moins que pour les Jaunes eux-mêmes. A l'entendre, le soldat chinois était radicalement mauvais et la matière première manquait en Chine pour y faire une véritable armée. S'il en est ainsi, nous plaignons Yuan Chi Kaï : il sera à deux de jeu avec les insurgés de l'intérieur, mais non pas avec les ennemis du dehors. La fortune l'a favorisé jusqu'ici avec une constance qu'elle ne témoigne qu'à ceux qui savent s'aider eux-mêmes. Il a certainement beaucoup d'intelligence, une absence complète de scrupules, une extrême énergie. Nous souhaitons que son pays profite de ses qualités et ne soit pas desservi par ses défauts.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXIII[e] ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

DIX-SEPTIÈME VOLUME

SEPTEMBRE — OCTOBRE

Livraison du 1[er] Septembre.

Livraison du 15 Septembre.

Livraison du 1er Octobre.

Livraison du 15 Octobre.

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 32052.

